MASTER NEGATIVE
NO. 93-81254

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

SAINT NON, JEAN CLAUDE RICHARD DE

TITLE:

VOYAGE PITTORESQUE A NAPLES ET IN SICILE

PLACE:

PARIS

DATE:

1829

Master Negative #

93-81254

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

945N16
Sa2

Saint Non, Jean Claude Richard de, 1727-1791.
Voyage pittoresque à Naples et en Sicile, par J.-C. Richard de Saint-Non. Nouvelle édition, corrigée, augmentée, mise dans un meilleur ordre, et dédiée à monsieur le vicomte de Martignac, par P.-J. Charrin ... Paris, Dufour, 1829.
4 v. 21½cm. and Atlas of plates, maps.

"Notice sur J.-C. Richard de Saint-Non": v. 1, p. [v]-xxij.

(Continued on next card)

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 4-5-93 INITIALS m.D.C.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

Master Negative #

93-81354

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

945N16
Sa2

Saint Non, Jean Claude Richard de, 1727-1791.
Voyage pittoresque à Naples et en Sicile.
1829. (Card 2)

"Analyse du Voyage pittoresque de Naples et de Sicile": v. 1, p. [xxiii]-lxxix.
"Précis historique des révolutions de Naples et de Sicile, par Chamfort": v. 1, p. [39]-114.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 4-5-93 INITIALS m.D.C.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

GUIDE TO CONTENTS

for

VOYAGE PITTORESQUE A NAPLES ET IN SICILE

REEL	MASTER NEGATIVE #	DATE	VOLUME
1	93-81253	1829	v. 1-2
2	93-81254	1829	v. 3-4

REEL 2 of 2

VOLUMES 3-4

FILMED
AS
BOUND

AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

Centimeter

Inches

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

VOLUME 3

945 N16 Sa2
3
COLUMBIA COLLEGE LIBRARY.
MADISON AVENUE.
NEW YORK.

C de Saldanha.

VOYAGE PITTORESQUE

À

NAPLES ET EN SICILE.

TOME III.

Cette Description des Royaumes de Naples et de Sicile

COMPREND :

NAPLES ET SES ENVIRONS, TOUTE LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE, CONNUE AUTREFOIS SOUS LE NOM DE GRANDE-GRÈCE, ET LA SICILE.

L'Atlas est divisé en trois parties,

SAVOIR :

NAPLES ET SES ENVIRONS, Planches n°s 1 à 285.
GRANDE-GRÈCE..... Planches n°s 286 à 400.
SICILE..... Planches n°s 401 à 558.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

VOYAGE PITTORESQUE À NAPLES ET EN SICILE,

Par J.-C. Richard de Saint-Non;

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, AUGMENTÉE, MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE,

ET DÉDIÉE

A Monsieur le Vicomte de Martignac,

Par P.-J. Charrin.

TOME III.

PARIS.

DUFOUR ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DU PAON, N° 1.

CHAILLOU-POTRELLE, MARCHAND D'ESTAMPES,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 140.

1829.

VOYAGE PITTORESQUE

DE

LA GRANDE-GRÈCE.

CHAPITRE III.

TERRE D'OTRANTE. — ROUTE DE POLIGNANO JUSQU'A GALLIPOLI, EN PASSANT PAR BRINDES, SQUINZANO, LECCE, SOLETTA ET OTRANTE.

Carte de la Capitanate, de la Pouille, de la Terre de Bari et de la Terre d'Otrante, n° 322.

Nous fûmes obligés de repasser encore à Polignano, et, après avoir traversé une forêt d'oliviers pendant l'espace de six milles, nous arrivâmes à Monopoli. L'aspect et les édifices de cette ville sont d'un goût italien tout-à-fait moderne, c'est-à-dire du plus mauvais, sans caractère, sans effet, et d'un genre qu'on peut dire au-dessous du grec des plus bas temps, et même du gothique, qui n'est pas quelquefois sans noblesse. Des sentinelles, que nous trouvâmes à la porte, nous conduisirent à un vieux château dont le castellan nous reçut avec beaucoup de distinction, surtout quand il aperçut les lettres et la signature du ministre.

122639

Notre suite ordinaire nous attendait dans la cour, car depuis que nous voyagions dans ces provinces du royaume de Naples, nous ne manquions pas de trouver, en arrivant, les oisifs, les curieux du canton. Tout a ses inconvéniens et ses avantages, et loin de nous plaindre de cette excessive curiosité, nous nous en trouvions souvent bien; car parfois, dans le nombre, il se présentait des espèces de ciceroni qui, d'eux-mêmes, sans s'en douter, nous indiquaient des antiquités, des choses fort curieuses que nous n'aurions sûrement pas trouvées seuls. Les Italiens, en général spirituels, mais peu instruits dans les arts, et peu occupés, ont cependant la petite prétention de vouloir connaître ce qu'on vient chercher chez eux.

Les antiquaires de Monopoli s'étant donc emparés de nous, nous conduisirent à la cathédrale, où on a conservé dans la sacristie deux inscriptions incrustées dans un mur. A dire la vérité, elles étaient de fort peu d'intérêt; mais on n'est pas toujours heureux en découvertes: l'une, qui n'est qu'un fragment d'inscription grecque, ne porte que ces quatre mots :

ΜΑΤΑ Τ ΕΡΜΙΣ ΠΑΡΑ ΜΙΝΟΠΟΛΙΝ.

Le commencement de cette inscription ne peut guère s'expliquer, étant très certainement tronqué, et les deux derniers mots, qui veulent dire *près Monopoli*, écrits en caractères grecs, indiquent seulement que cette ville a été habitée par une colonie de Grecs. On sait effectivement que Monopoli a été construite des débris de l'antique ville d'Égnatia, du temps de l'empire grec de Constantinople, et entre le règne de Charlemagne et l'établissement des Normands dans le royaume de Naples. [1]

Il y avait encore une inscription latine, mais sur l'antiquité de laquelle on pourrait bien élever quelques difficultés :

A PARTV VIRGINIS CCLVI
DIVO MERCVRIO MARTIRI
TEMPLVM HOC FVIT DICATVM
IDOLORVM SVBVERSO DELVBRO.

Cette inscription n'indique qu'une chose, c'est que l'église ou le temple où elle se trouve a été consacré à saint Mercure, martyr, et qu'il a été élevé des débris d'un temple et des idoles des païens. L'église peut avoir été construite en 256,

[1] Il est vraisemblable que l'inscription a été mal copiée; peut-être y avait-il Κατα τον ΕΡΜΙΣ. Alors on y pourrait trouver quelque sens, Κατα étant la préposition grecque qui signifie *contra, per, super, etc.*; τον, l'article, *illum, quem*; ΕΡΜΙΣ peut être un nom propre. Au reste, l'inscription, quoique n'étant point entière, suffit pour prouver qu'il y a eu dans ces cantons une ville grecque appelée *Minopoli*.

comme l'annonce l'inscription; mais quant à son antiquité, il est certain, par son style même, qu'elle est très moderne, peut-être du quinze ou seizième siècle, et, d'ailleurs, on n'a commencé à dater de l'ère chrétienne que vers le septième siècle, après la chute de l'Empire romain.

Quoi qu'il en soit, n'ayant absolument rien trouvé d'intéressant dans ce lieu de Monopoli, nous en partîmes de grand matin, parce qu'il nous restait un long trajet à faire pour arriver à Brindisi. Le lendemain, nous rencontrâmes à sept milles, les ruines de l'antique Égnatia, qui font voir encore l'étendue de cette ville. Elle était considérable, et arrivait jusque sur les bords de la mer. On aperçoit encore quelques vestiges, qui pourraient être ceux d'un môle. Il est vraisemblable que la construction de ce môle n'était pas antique, mais qu'il avait été élevé sur les bords de la mer, des débris de l'ancienne ville, dont les murailles sont encore, en quelques endroits, de cinq pieds d'élévation, et en très grosses pierres posées à sec. Nous distinguâmes même au milieu de ces débris, et malgré le blé qui y était semé, les traces interrompues des rues et quelques angles de maisons.

A force de chercher, nous découvrîmes l'entrée d'une longue voûte, qui formait apparemment la substruction de quelque forteresse antique : c'était une espèce de corridor souterrain,

se prolongeant assez loin, dans une forme carrée dont on ne voit plus que deux côtés. Quoique ce fragment soit ce qu'il y a de plus conservé des ruines d'Égnatia, il est difficile qu'il puisse donner une idée de ce que pouvaient être autrefois les édifices de cette ancienne ville. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que ces antiques débris ne tiennent en rien des ruines romaines, ni pour les matériaux, ni pour la manière de les employer.

Cette bâtisse est entièrement de tuf marin mêlé de coquillages, telles que sont toutes les pierres qu'on trouve sur les rives plates de l'Adriatique : espèce de pierre fort tendre qui peut se couper et s'enlever par couches régulières. On peut croire que c'est cette manière d'exploiter les carrières dans le pays qui leur donne l'apparence de constructions antiques, au point qu'un voyageur qui ne les observerait pas avec attention y serait trompé. On ne trouve pas, au reste, dans les environs, ni un seul fragment de colonne, ni l'apparence d'un seul grand édifice. Il paraît qu'on ignore absolument le temps de la destruction d'Égnatia, et par qui elle fut détruite.

Notre journée fut assez monotone; nous traversâmes un pays triste, dépeuplé, et ne rencontrâmes que de vieux oliviers, des pâturages ou brûlés ou marécageux, rien enfin qui méritât d'être observé. Nous allâmes rafraîchir à une mas-

seria ou ferme du prince de Franca-Villa, à vingt-six milles de Monopoli; et, continuant notre route en suivant la mer, nous trouvâmes, à sept milles de Brinde, des fragmens de ruines construites en mosaïque, sans pouvoir deviner quel en avait pu être l'emploi, à moins que ce ne fussent des fragmens de quelques tombeaux placés sur la voie Appienne, qu'on aperçoit encore au-dessus du sol, à la hauteur de quatre pieds et demi, et flanquée, de quinze en quinze pieds, d'arcs-boutans carrés de même bâtisse.

La pluie qui survint avait hâté la nuit; notre mauvaise fortune nous fit entrer dans un chemin creux qui aboutit tout à coup à la mer, de façon que nous ne pouvions plus ni avancer, ni retourner sur nos pas : cependant nous jugeâmes, à quelques lumières que nous aperçûmes à peu de distance, que nous étions proche du port; le parti le plus prudent fut donc de descendre de voiture, et bien nous en prit, car, pendant que nous cherchions un passage à travers les buissons, nos voituriers, qui s'étaient avisés de marcher sur le bord de la mer, enfoncèrent tout à coup dans la vase, au point que les mules, qui avaient fait quarante six milles dans le jour, y restaient sans faire aucun effort pour en sortir. En accourant à leur secours, nous tombâmes de mal en pis; car en voulant faire éviter à une voiture qui n'était pas encore engagée dans ce mauvais pas, l'accident des deux autres, nous la dirigeâmes dans un autre chemin où elle versa.

La nuit était obscure, nous commencions à craindre de ne pouvoir sortir de cet embarras qu'en nous chargeant nous-mêmes de notre bagage et en gagnant la ville à pied : un miracle amena d'autres voyageurs (car à Brindisi un voyageur est une chose inouïe), un baron hollandais ayant entrepris le même voyage que nous, arrivait le même jour à Brindisi, avait enfilé le même chemin, et se trouvait, à la même heure, dans la même position avec ses voitures, qui, jointes aux nôtres, formaient un convoi nombreux, composé de neuf calèches, dix-huit chevaux et vingt-sept personnes qui ne s'entendaient pas, ne se voyaient point et ne pouvaient concevoir ce qui les rassemblait dans un pareil embarras.

Les chevaux n'en pouvant plus, les voitures sur le côté, les paquets dispersés, telle était notre situation lamentable, lorsque des torches allumées vinrent enfin éclairer cette désastreuse scène, qui ne laissait pas cependant, au dire de nos peintres, d'avoir, à la lueur des flambeaux, son piquant et son effet pittoresque; mais n'ayant pas le temps de faire un tableau, nous nous mîmes en devoir de chercher à tâtons, de ramasser à peu près tout ce qui était tombé dans la boue et de gagner Brindes non sans beaucoup de peine.

Nous y arrivâmes enfin; notre premier gîte fut une auberge qui avait plutôt l'air d'une écurie que d'une maison destinée à servir d'asile à des voyageurs. Nous obtînmes très difficilement, après nous être reposés quelques minutes, d'être conduits chez le consul, qui heureusement nous reçut bien, et nous consola en nous offrant un souper et de bons lits.

Vue de Brindes, n° 323.

Le lendemain, remis de nos fatigues, nous allâmes voir le port de Brindes, ce Brindisi ou Brundusium, si célèbre sous l'ancienne Rome, où s'équipaient les flottes les plus formidables et qui joignait, par la navigation, l'Italie à la Grèce et à tout l'Orient; son port est un vrai miracle de la nature dans un pays aussi uni et aussi peu susceptible d'abri. Il consiste aujourd'hui en une grande rade formée par deux jetées isolées et naturelles, dont un château, bâti sur l'une d'elles, défend l'abord ainsi que l'entrée de la rade, d'où on peut sortir par le même vent qui y fait entrer. Au fond de ce port est un canal qui communique à un bassin en demi-cercle dont la ville est entourée, et qui devait produire autrefois le plus magnifique effet, lorsque de nombreuses flottes bordaient fastueusement le quai de cette ville.

Vue du château et d'une partie du port de Brindes, n° 324.

Ce fut la prise de Brindes par les Romains qui acheva de leur donner l'Italie, où ils n'eurent alors de bornes à leur empire que celles de l'Italie même. Il est aisé de voir de quelle importance elle devait être, puisque, indépendamment de ce que c'était un des plus beaux ports de l'Adriatique, la possession de Brindisi mettait les Romains dans le cas, non seulement de prévenir les descentes des Grecs, mais encore d'y équiper des flottes pour les aller attaquer jusque dans leur pays.

On nous fit voir aussi les pilotis que César y avait fait faire pour fermer le port de Brindes lorsqu'il y assiégea Pompée; c'est ce qui en a commencé la destruction par l'amas de sable que ces pilotis y retinrent. Les Vénitiens achevèrent depuis de le fermer en coulant à fond des bâtimens pleins de pierres et de maçonnerie : tous ces embarras n'avaient laissé qu'un très petit passage, si peu profond qu'à peine les petites barques pouvaient arriver au bassin, où l'eau ne se renouvelant pas, devenait un marais pestilentiel pendant quatre mois de l'année.

L'ouverture du canal, déjà assez avancé pour faire entrer les vaisseaux facilement, rend ce port au commerce et la célébrité à Brindes, qui peut redevenir pour Naples ce qu'elle fut jadis pour les Romains. Le peu de profondeur du canal prouve combien les bâtimens des anciens prenaient peu d'eau. On voit, à droite, la ruine d'un puits antique qui faisait partie d'une maison que, dans le pays, on prétend avoir appartenu à

Cicéron; mais rien n'est moins certain : on aurait pu nous montrer de même la maison où est mort Virgile, s'il était possible de conserver la moindre idée d'une ville qui a dû changer de face autant de fois, soit dans les guerres civiles de Pompée, soit dans celle de Marc-Antoine, et qui fut, par la suite, absolument détruite par Totila vers le milieu du sixième siècle.

Il n'existe plus rien de tout ce faste de Brundusium, que les restes de deux colonnes qui avaient été élevées dans ce lieu, et dont l'une s'est conservée, comme par miracle, absolument entière; mais il n'y a plus que le piédestal de la seconde, avec un seul morceau du fût de la colonne, qui, suivant les apparences, renversée par un tremblement de terre, est restée comme suspendue et posée en travers sur son piédestal. Ces deux colonnes de marbre blanc, de cinquante-deux pieds de haut, étaient sans proportion : le fût de la colonne ayant beaucoup trop de hauteur pour le diamètre. Quant au chapiteau, quoique assez mauvais, il mérite attention par la manière dont il est composé. Ce sont quatre figures de Neptune, placées comme autant de cariatides à chaque angle du chapiteau : un même nombre de figures de femme, qui occupent chaque face du tailloir, et huit tritons en forme de volutes à chaque angle. Ce singulier chapiteau était surmonté d'un piédestal qui pouvait porter vraisem-

blablement une statue, et qui aujourd'hui ne supporte qu'un mauvais entablement.

On a raisonné diversement sur l'utilité et l'emploi de ces colonnes : quelques personnes ont pensé qu'elles avaient été élevées pour servir de phare au port, et ce sentiment est appuyé sur ce que effectivement elles se trouvent dans la direction du canal. Mais, outre qu'un fanal était placé d'ordinaire sur la partie du port la plus avancée dans la mer, ces colonnes n'étant point percées, auraient été d'un usage très incommode pour le service de la lanterne. Ne serait-ce pas plutôt (et ce sentiment paraît le plus vraisemblable) un terme posé à la voie Appienne, qui aboutissait à Brindes? Pourquoi n'aurait-on pas élevé un monument à l'extrémité de cette voie publique, comme on en avait élevé un à Rome pour marquer la première pierre milliaire, Brindes étant alors, dans cette partie, la frontière de l'empire, et ayant été long-temps le seul port de l'Adriatique où venaient s'embarquer les Romains?

On a joint, dans des temps modernes, une inscription à ce monument, mais qui paraît n'y avoir aucun rapport, et ne donne, d'ailleurs, aucun éclaircissement sur son usage ni sur le temps où il a été élevé.

Il y avait encore dans la ville quelques restes d'antiquités, et, entre autres, des débris d'anciens

thermes, mais ils sont aujourd'hui presque entièrement détruits, ainsi que l'aquéduc qui y apportait l'eau. Les murailles, bâties depuis par Charles-Quint, l'ont été aux dépens de ces thermes. On peut dire que ce prince a dévasté l'Italie, en démolissant tout ce qu'il rencontrait de monumens pour bâtir partout de grands murs aussi tristes qu'inutiles. Il n'existe d'un peu remarquable à Brindes qu'un vieux château bâti par Frédéric II, et un autre, sur le môle, par Alphonse d'Aragon.

Au reste, l'air de cette ville a été jusqu'ici très malsain, et surtout dans l'été, ce qu'on ne pouvait attribuer qu'à l'état déplorable dans lequel on laissait son port depuis fort long-temps; quant au sol, au territoire qui entoure la ville, il est excellent, et produit des vins et des huiles de la meilleure qualité. On y rencontre souvent ou des médailles ou des tombeaux ou d'autres fragmens antiques, seuls indices qui puissent faire reconnaître ce qu'était autrefois cette ville célèbre.

On nous fit voir plusieurs camés très beaux qu'on y avait trouvés dans différens temps. Un riche particulier de cette ville, nommé *Ortensio Leo,* a fait, avec beaucoup de connaissance et de goût, une collection de médailles grecques qui prouvent l'antique origine de Brindisi, et jusqu'à quel point les beaux-arts y ont été connus.

Sur ces médailles, qui sont très belles, il y avait, d'un côté, une tête d'Hercule, entourée de la peau du lion, ou une tête de Neptune, avec le trident, et au revers, un homme assis sur un dauphin, et tenant divers attributs, comme une lyre, une victoire, une corne d'abondance [1]. On fait remonter son origine à Diomède, et même au temps de Thésée; ses compagnons la bâtirent, dit-on, au retour de l'expédition de la Toison d'Or. [2]

Après avoir fait nos adieux à l'honnête consul de Brindes, nous quittâmes cette ville pour parcourir l'Iapygie, ou l'ancienne Messapie, et nous nous acheminâmes vers Lecce, la capitale moderne de l'ancien pays des Salentins. Nous avions vingt-quatre milles à faire. Nous sortîmes de Brindisi; après avoir traversé une plaine déserte l'espace de quinze milles, nous arrivâmes à Squinzano, très beau village dont nous donnons une vue, prise sur sa principale place, et nous poursuivîmes notre route dans cette éternelle plaine, aussi triste que les oliviers dont elle est couverte; enfin nous aperçûmes Lecce, dont la vue est, de

Village de Squinzano, n° 325.

[1] Voir la planche des médailles, n° 290.

[2] Brindes fut la patrie du poète tragique Pacuvius, qui vivait vers l'an 154 avant J.-C. Il était neveu d'Ennius, et acquit à Rome une grande réputation par ses tragédies. Il mourut à Tarente. Il ne reste que des fragmens de ses poésies. On estimait, dit-on, surtout sa tragédie d'*Oreste.*

loin, si plate et si étendue, qu'on la dessinerait sur une aune de ruban. Nous y arrivâmes à une heure; à six, l'ennui commençait à nous gagner. C'est, dit-on, une des plus belles villes du royaume de Naples, et c'est peut-être en effet la mieux bâtie. Toutes les maisons, toutes les églises y sont belles, ou, ce qui est plus exact, elles y sont toutes laides; car, s'il n'y en a pas une qui ne soit bien construite et très décorée, il n'y en a pas une aussi qui soit bâtie et ornée dans un bon goût.

On a élevé dans la grande place le fût de la seconde colonne renversée de Brindisi, auquel on a ajouté un mauvais piédestal et un plus mauvais chapiteau, sur lequel est placé un gros saint, qui semble menacer d'écraser tous ceux qui le regardent. Il n'y a rien de plus pitoyable que ce monument, si ce n'est une fontaine sans eau très estimée dans le pays, et une petite figure équestre de Philippe II, en pierre, du même genre, et qui a la même réputation. Cette place, qui est celle du marché, et la plus considérable de la ville, est bâtie sans aucune régularité ni aucun dessin.

Cloître des Dominicains, à Lecce, n° 326.

La seule des constructions modernes de Lecce qui mérite quelque attention, est l'intérieur du cloître du couvent des Dominicains. Ce n'est cependant qu'un vaste carré long, entouré d'une galerie portée par des colonnes accouplées,

dont l'effet est assez bon, quoique les colonnes ne soient pas d'une belle proportion; mais cette cour a un caractère sage et noble qui repose les yeux du travail fatigant de la façade extérieure de l'édifice, et de tous ceux de cette ville moderne.

Personne ne put nous dire le temps où Lecce fut bâtie; à la quantité de vases étrusques qui s'y sont trouvés et qu'on y trouve encore, on ne peut douter que son territoire n'ait été occupé par quelques grandes cités où les arts même furent connus.

Nous voyons dans les savantes Recherches de Mazocchi sur l'origine de Lecce, qu'il y eut dans cette partie de la Messapie une colonie très ancienne, fondée par des Grecs sous le nom de Λυκιαυοι, dont il rapporte même deux médailles. Depuis et dans le même lieu s'établit une colonie romaine, sous le nom de *Lupia* : de là, par corruption et par succession de temps, la même ville a été appelée *Lecce*.

On nous fit voir à l'archevêché un petit bronze représentant Hercule brisant une colonne, qui, bien qu'il ne soit pas du plus beau style, n'est pas sans mérite. Nous regrettâmes fort de n'avoir pu voir le cabinet d'un marquis de Palmiria, qui se trouvait alors à Naples, et qui est, dit-on, rempli d'antiquités trouvées dans le pays même.

On dit aussi que Lecce, qu'on pourrait croire être la ville d'Aletum ou Aletium, communiquait, par un souterrain, à Rugia ou Rudia, ancienne ville détruite, à trois milles de celle-ci. On prétend que ces deux villes, unies d'intérêt, se prêtaient mutuellement des secours, et que Guillaume-le-Mauvais, roi de Sicile, qui en faisait le siége, n'aurait pu s'emparer de l'une ni de l'autre, si, après une longue défense de la part des assiégés, il n'eût enfin découvert et rompu la communication et les secours qu'elles se prêtaient. Il ne reste plus rien de Ruggia, sinon les traces de son enceinte et quelques tombeaux souterrains, où on trouve des vases dont les figures sont grecques. Ce fut apparemment Guillaume-le-Mauvais qui détruisit cette ville et celle de Lecce, dans le douzième siècle; car le plus ancien de ses édifices est du temps de Jeanne Ire, reine de Naples, dans le quatorzième.

Cette ville moderne serait une des plus belles qui existent, si elle eût été bâtie avec un peu de goût; car la beauté de la pierre et des matériaux lui donne la plus grande apparence, mais l'emploi qu'on en a fait est détestable : tous les édifices sont surchargés de la plus mauvaise et de la plus inutile sculpture. C'est d'autant plus fâcheux, que la ville est bâtie très solidement. On la regarde comme la plus belle

du royaume après Naples. On ose même la comparer à cette dernière, s'il est permis de comparer à Naples une ville sans port, sans fleuve, sans grands chemins, sans population et presque sans commerce, si ce n'est celui d'une dentelle assez grossière qui se fabrique à Lecce, et à laquelle nous vîmes travailler toutes les femmes de la ville.

Nous laissâmes nos calèches à Lecce, et prîmes des chevaux de selle pour nous transporter à Otrante; mais, n'ayant pu partir que l'après-midi, il fallut nous résoudre à aller coucher à Soletta. En sortant de Lecce, on trouve d'abord des carrières dont la pierre se tire de la grosseur qu'on veut; étant tendre en sortant de la carrière et d'un grès fin et égal, on peut la tailler, la couper et la tourner à volonté. A deux milles plus loin, on trouve un vallon charmant couvert de constructions, et ensuite le village de San-Cesare, le plus beau et le mieux bâti que j'aie vu de ma vie.

C'est vraiment une singularité de la province de la Pouille et de la Terre d'Otrante que la beauté des villages qu'on rencontre sur la route, et dont les vues ressemblent souvent à celles qu'on pourrait désirer à des villes considérables. A quelques milles plus loin, on découvre le Campanillo de Soletta, où nous arrivâmes une heure avant la nuit par le plus raboteux chemin

Campanillo de Soletta, n° 327.

qu'il soit possible de trouver. Nous fîmes usage de notre lettre du préside de Lecce : sans cette précaution, nous eussions été sûrs de coucher sans souper au milieu de la place publique. Mais nos recommandations avec le nom du ministre firent une si grande frayeur au syndic, que sa stupéfaction pensa annuler l'effet de la protection avec laquelle nous voyagions; jamais nous ne pûmes le rassurer.

Heureusement pour nous, le lieutenant du syndic, qui avait apparemment un peu plus de tête que lui, vint à notre secours et nous proposa de nous loger à un couvent de Capucins : on ne se souciait guère de nous y recevoir, mais la peur et la menace de réduction des aumônes nous firent ouvrir les portes. Une fois entrés, nous nous apprivoisâmes avec les pères, nous leur dîmes que nous voulions souper au réfectoire, manger comme eux, coucher comme eux ; alors nous nous trouvâmes frères, amis, compagnons de misère, enfin à l'aumône des mendians : le souper ne fut cependant pas mauvais, on nous donna même de bon vin ; en sortant de table, nous fûmes conduits à la cellule du prieur, qui était bon homme, fort gai, et, de plus, fort bon musicien ; il nous chanta du Piccini, traduit en franciscain : après cela, nous allâmes nous coucher sur des lits de capucins, c'est-à-dire sur de la paille qu'on nous

arrangea dans des chambres, heureusement assez propres.

Cette manière de recevoir les étrangers n'a plus, il est vrai, rien du faste de l'antique Salente, dont Soletta se vante d'être issue. Nous y cherchâmes en vain quelques vestiges d'antiquité; mais ce qu'il y avait de plus ancien n'était absolument que de l'architecture gothique.

L'antique Salente, bâtie par Idoménée, et qui devint la capitale des Salentins, était, selon Strabon, sur le bord de la mer. Il est vrai que ceux qui soutiennent que Soletta est cette ancienne ville, prétendent aussi, pour appuyer leur système, que la mer couvrait alors le pays qui est entre elle et la rive actuelle, sans vouloir prendre garde qu'Hidrontum et Gallipoli, qui occupent la rive aux deux côtés de Soletta, étaient des villes aussi anciennes que Salente. Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel de Soletta, je ne crois pas que Fénelon y amenât son prince pour y apprendre à gouverner : car les Idoménées sont aussi rares dans le royaume de Naples qu'ailleurs.

Les vases étrusques qu'on a trouvés et qu'on trouve encore en grand nombre dans le territoire de Soletta, attestent indubitablement l'antiquité de son existence, peut-être sous un autre nom. On dit qu'on a trouvé dans les sépultures des ossemens d'une grandeur démesurée; mais

personne ne put nous en faire voir. Il y a, au reste, une nuit très obscure répandue sur l'histoire de cette ancienne ville et sur le temps de sa destruction. Un prince de Tarente, comte de Soletta, y fit élever, dans le quatorzième siècle, un campanillo très beau et du meilleur goût de ce temps; nous l'avons fait graver planche 327 de notre Atlas.

Village de Moglié, n° 328

Nous partîmes de Soletta à neuf heures du matin, et deux heures après nous arrivâmes à six milles de là, à Moglié, village dans le genre de San-Cesare. A trois milles plus loin, on rencontre Muro, ville antique dont Strabon fait mention comme une des treize qui occupaient le pays nommé *Iapygia*, mais il n'entre dans aucun détail sur son compte. Nous trouvâmes effectivement les murs de son ancienne enceinte, qui était de trois milles, construits en pierres de taille énormes, de trois assises de front, composant neuf pieds d'épaisseur. Ces murs sont encore à la hauteur de trois pieds dans de certains endroits et construits à sec, assise par assise.

On peut faire une remarque, c'est que toutes ces villes antiques de l'Iapygia avaient la même forme, la même grandeur d'enceinte et la même manière d'être bâties, comme si c'eût été le même fondateur qui les eût construites; il n'existe aucun autre témoignage de l'antiquité de Muro, pas une monnaie, pas un vase étrusque, quoi-

qu'on nous assurât qu'il s'en était trouvé. Le bailli, qui était aussi l'apothicaire et le savant du lieu, nous parla latin, nous cita des passages grecs, et, qui plus est, donna l'orge à nos chevaux, mais ne put nous faire voir une seule médaille de son pays.

Nous le quittâmes pour aller à Otrante, qui est à huit milles plus loin, par des chemins presque impraticables, traversant cependant d'excellens pays et de superbes villages. A trois milles d'Otrante, le pays s'élève, et lorsqu'on est arrivé sur les hauteurs, on découvre l'Albanie et les côtes de la Grèce, comme si on devait y aller coucher. Nous ne vîmes pas d'aussi près cette Grèce fameuse, sans quelque regret de ne pouvoir nous embarquer sur-le-champ pour la visiter, et en même temps sans un retour de tristesse, en pensant que ce pays, qui avait produit les plus grands hommes dans tous les genres, qui avait été le berceau de tous les arts, où ils avaient tous été portés jusqu'à leur perfection, était plongé maintenant dans les ténèbres de l'ignorance, et souvent fermé aux recherches et aux regards des curieux par la grossièreté de ses habitans; il l'était de plus pour nous, à cause de la peste et de l'effrayante quarantaine qu'il eût fallu essuyer, si nous nous étions permis cette petite excursion, pour laquelle il ne faut que six heures quand le vent est favorable.

Port et ville d'Otrante, n° 329.

Avant d'arriver à Otrante, on descend dans un vallon qu'on peut comparer à un paradis terrestre, à un vallon des Champs Élysées. La nature n'est nulle part plus riche et plus généreuse : des arbres de toute espèce plantés les uns sous les autres dans des champs de blé, ou au milieu des vignes qui croissent superbes encore sous cette ombre à triple étage. Les pignons, les citronniers, orangers, figuiers, étaient si élevés que nous les prenions pour de gros noyers. L'air doux du printemps, l'odeur de la fleur d'oranger et le chant du rossignol achevaient de parer et d'embellir ce beau vallon, qu'il faut chanter et qu'on ne peut décrire.

La ville d'Otrante et la mer terminent ce charmant tableau et achèvent d'en faire un lieu délicieux pour ceux qui aiment la nature pour elle-même et sans le secours de l'art. Au reste, le charme cesse quand on est arrivé à Otrante, qui n'est plus qu'une petite ville, où trois mille habitans sont resserrés dans de hautes murailles, et dans des rues étroites et mal pavées.

Nous nous levâmes le lendemain de bonne heure, dans l'impatience de chercher et d'apercevoir quelques restes de la fameuse Hidrontum, de voir le mont et le temple de Minerve, mais quel fut notre chagrin de ne pas trouver une seule pierre, une seule trace de tant de richesses ; jamais, au contraire, pays plus pauvre et plus

ruiné que celui-là. Otrante fut, dans son origine, colonie grecque. Ses médailles, sur lesquelles on lit encore ΤΑΡΩΝΤΙΝΩΝ, en sont la preuve [1], successivement elle est devenue la conquête des Romains, des Maures, des Goths et des Turcs.

La première rareté qu'on nous fit voir à Otrante fut la cathédrale, où on nous montra de grandes armoires remplies d'os des martyrs que fit Achmet Géduc, général des troupes de Mahomet II, sous le règne de Ferdinand Ier d'Aragon, roi de Naples. Ces martyrs étaient de braves gens dont les corps ne sont pas plus conservés que ceux de tous les particuliers, dont on voit les reliques dans les autres parties de l'Italie. On nous fit descendre dans une église souterraine au-dessous de la cathédrale, et qui n'a de curieux que d'être soutenue par des colonnes antiques de toutes formes, grosseur et hauteur; il y en a, dans le nombre, d'un marbre très précieux, tel que le jaune antique, et un marbre violet fort rare appelé *Pavonazzo*.

On nous conduisit de là à une chapelle dédiée à San-Pietro, où on nous raconta que cet apôtre venant d'Antioche à Rome, prêcha l'Évangile et dit la première messe qui ait été dite en Italie et en Europe. On conserve ce primitif autel; sur la porte de la chapelle, on voit une ancienne in-

[1] Voir la planche de médailles, n° 290.

scription grecque en mosaïque, mais elle est si détruite qu'il est presque impossible de la lire. On y a suppléé par celle-ci, écrite au-dessous en mauvais latin :

HIC PETRVS OCCIDVIS JESVM CHRISTVM, PRIMVM EVANGELISAVIT, ARAMQVE EREXIT.

Nous allâmes de là au temple de Minerve, où nous ne trouvâmes qu'une église de Minimes et des miracles, car les miracles nous accompagnaient partout. On regarde effectivement comme tel, dans le pays, la fermeté et le courage prodigieux avec lesquels les citoyens d'Otrante défendirent leur ville pendant le siége qu'en firent les Turcs en 1480, quoiqu'ils fussent dépourvus d'artillerie, dont on commençait à connaître l'usage, et que les Turcs, au contraire, en eussent une formidable. On en trouve encore des témoignages à chaque pas dans la ville, où on a conservé des boulets de pierre de vingt pouces de diamètre, que les Turcs envoyaient avec des mortiers énormes, à la manière des bombes. Le cruel Géduc, qui commandait le siége, furieux de la longue résistance des Otrantains et des pertes considérables d'hommes qu'il éprouva, se vengea sur les prisonniers qu'il fit à la prise de la ville.

Il ne faut pas oublier un trait de fermeté précieux à l'histoire de ce siége d'Otrante : le comte de Marco, gouverneur de la ville, pour toute ré-

ponse aux sommations que lui faisait Géduc d'ouvrir ses portes et de se rendre, donna ordre de lui apporter les clefs de la ville, et les fit jeter dans un puits en présence des députés. Cette réponse, aussi courageuse qu'énergique, était digne des premiers temps de Rome.

Voici deux inscriptions, gravées sur un piédestal de pierre dure, que nous trouvâmes parfaitement conservées, comme elles sont écrites ici.

IMP. CAES. M.
AVRELIO. ANTO.
NINO. AVG. TRIB.
POT. XIV. COS. III.
DIVI ANTONINI FIL. DIVI.
HADRIANI. NEP. DIVI.
TRAIANI. PARTHIC. PRO.
DIVI. NERVÆ. ABNEPOT.
PVBLICE.
D. D.

IMP. CAES. L. AV
RELIO. VERO. AVG.
TRIB. POT. II. COS. II.
DIVI. ANTONINI. F.
DIVI HADRIANI.
NEP. DIVI TRAIANI.
PARTHIC. PRONEP.
DIVI NERVÆ. ABNEPOTI.
PVBLICE.
D. D.

Ces deux inscriptions ont été faites en l'honneur de deux empereurs régnant en même temps, ANTONIN et VÉRUS, auxquels il fut élevé aussi des statues dans le même temps par la ville d'Hydrontum. L'empereur Adrien adopta, comme on sait, Antonin, à condition qu'il adopterait lui-même Lucius Verus, qui était fils d'Ælius Cæsar. [1]

[1] Quoique ces deux inscriptions ne soient pas de l'antiquité la plus reculée, leur parfaite conservation semble faite pour

Le port d'Otrante est petit, mauvais par sa forme, et plus mauvais encore par son état, qui ne permet aux vaisseaux d'en occuper que l'entrée. Ce n'est plus qu'une rade peu sûre, le fond étant comblé de sable. Il est cependant certain que, par sa situation, il pourrait être le premier port de l'Adriatique, et en devenir la clef; c'est ce qui avait fait naître, dit-on, à Pyrrhus le projet extraordinaire de faire construire un pont de bateaux pour communiquer à la Grèce, qui n'en est qu'à cinquante milles de distance, et à Mahomet II de s'en emparer, afin de s'ouvrir la porte la plus commode pour entrer en Italie.

Otrante ne nous présentant rien d'assez intéressant pour nous arrêter davantage, nous remontâmes le fleuve Hydrum, qui a pris son nom d'Hydrontum, ou qui lui a donné le sien. Ce fleuve se perd et disparaît à chaque instant dans les jardins qu'il arrose et fertilise. Il est alors divisé en canaux, qui, dans leur plus grande largeur, pourraient être franchis à pieds joints. C'est cependant le plus grand fleuve de cette partie de l'Italie qu'on appelle le *Talon de la Botte*. Nous retournâmes sur nos pas jusqu'à Morigeno; de là, nous allâmes dîner à Sombrino, où on nous servit du vin si vif, qu'une seule bouteille nous étourdit au point qu'un verre de plus nous aurait fait perdre entièrement la tête, et cela le plus traîtreusement du monde; car il est doux et agréable à boire, et ne tient en rien de la lourde chaleur de la plus grande partie des autres vins d'Italie.

Après Sombrino, le terrain s'élève, et, lorsqu'on est arrivé au sommet de cette élévation, on découvre, dans l'espace d'un quart de lieue, la mer Adriatique des deux côtés de la Terre d'Otrante, les montagnes de l'Albanie et celles de la Calabre. De ce côté, la vue est superbe; on aperçoit Gallipoli, qui termine une plaine riante et couverte d'oliviers. C'est effectivement le pays de la terre qui produit le plus d'huile; on l'embarque à Gallipoli, et elle se répand de là dans toute l'Europe. Il y arrive des vaisseaux de toutes

prouver une opinion qui paraît être assez fondée : c'est qu'on doit attribuer la rareté extrême des monumens dans toute cette partie de l'Italie à la qualité et à l'espèce même de la pierre avec laquelle ils ont été construits; étant d'une nature fort tendre et destructible par la seule impression de l'air, tous les monumens grecs qui étaient les plus anciens s'y sont comme anéantis d'eux-mêmes; ce qui n'est point arrivé dans le reste de l'Italie, en Sicile et ailleurs, où la dureté de la pierre a pu les sauver de la fureur et de l'orgueilleuse jalousie des peuples barbares; car on ne peut qualifier autrement la résolution qu'ils ont prise de démolir des édifices qui, par la solidité de leur construction, auraient pu durer autant que les montagnes. Cette absolue dégradation n'existe pas dans les anciens édifices élevés en briques, plus à l'abri, par leur nature, des différentes impressions de l'air.

les nations, qui ne chargent autre chose que cette marchandise, qui rapporte, dit-on, au roi quatre millions en droits de sortie : à la vérité, ce droit se paie par l'étranger; mais il n'en est pas moins certain que c'est toujours en rabais du prix de la denrée.

Ce genre d'impôt est certainement le plus pernicieux à l'industrie d'un royaume, où le cultivateur ne se donnera jamais la peine de faire rendre au sol un superflu qu'il ne pourra vendre qu'à bon marché, et où l'inaction est toujours un moyen de se soustraire à l'imposition. Cette imposition n'existe donc que sur le commerce, et jamais sur la terre ni sur l'individu, qui devient un être isolé pour l'État dès qu'il veut, et peut se contenter d'un nécessaire que le sol lui donne trop facilement.

Port et ville de Gallipoli, n° 330.

Gallipoli est située très agréablement dans une île qui ne tient au continent que par un seul pont. Elle est défendue par un château qui serait assez fort s'il était approvisionné. Bâtie sur un tertre isolé, et environné de la mer de tous les côtés, les murs qui entourent la ville bordent le rocher, de manière que les flots en baignent la base. C'est dans ce rocher, et sous les maisons de la ville, que sont creusées les caves où on renferme l'immense quantité d'huile qui se fabrique à Gallipoli. On vante particulièrement l'excellence de ces caves, parce qu'elles ont, à

ce qu'on assure, la propriété de clarifier l'huile en très peu de temps, et de lui donner une qualité qui les fait rechercher et préférer à beaucoup d'autres. Ce n'est pas qu'on en fasse cas pour manger; car, malgré l'excellente qualité des olives, la manière de fabriquer l'huile dans ce pays la rend forte au goût, et elle n'est employée que dans les manufactures. Malgré cet inconvénient, les commerçans la viennent chercher de fort loin, quoique le port de Gallipoli ne soit rien moins que commode.

Ce port, presque tracé par la nature, deviendrait de la plus grande sûreté pour les vaisseaux, si on prenait le parti de construire un môle sur un écueil qui s'élève à peu de distance dans la mer, et de le joindre à la ville par une jetée; sans cet abri, peu dispendieux, les vaisseaux, souvent forcés d'attendre leur chargement pendant plusieurs mois, et toujours exposés à être poussés à terre par le vent du nord, quitteront infailliblement le commerce de Gallipoli; et préféreront doubler le cap de Leuca, qu'on appelle aussi dans le pays *Finistère*, pour retrouver le port de Brindisi, beaucoup plus sûr et plus abrité maintenant par les travaux qu'on y a faits depuis peu.

Gallipoli fait encore un commerce assez considérable en toile de coton de toute espèce et en mousselines, le coton étant une production très

abondante dans ce pays, où on le file et le fabrique sur les lieux.

La cathédrale est ornée de quantité de tableaux, parmi lesquels on admire ceux du Cupoli, peintre originaire de Gallipoli. On prétend que ce peintre vint faire ses études à l'Académie de France, mais qu'il ne peignit et n'acquit de réputation qu'à son retour. Ses tableaux sont d'une riche et brillante composition ; mais son dessin n'est pas toujours correct : il pèche surtout dans la perspective de ses figures, qui, bien que d'un style noble et fin de trait, sont peintes d'une manière sèche et dans le goût des premiers tableaux de Raphaël.

Gallipoli n'offre, au reste, aucune antiquité ni même aucun vestige qui puisse en indiquer ; la situation resserrée de cette ville ayant toujours obligé de construire, reconstruire et fouiller dans le même lieu et sur un rocher aride, qui ne laisse à trois mille habitans que la place de leurs maisons, sans jardins ni aucun espace de libre. Les caves servent de magasins, et se louent par mois aux propriétaires des terres du dehors, qui y amènent leurs huiles pour les clarifier et les charger ensuite.

Il y a apparence que ce sont ces deux avantages qui ont fait bâtir Gallipoli dans le lieu où il existe actuellement ; car, selon une tradition du pays, qui n'est pas sans vraisemblance, cette ville était

autrefois à quelque distance et un peu plus au midi. Effectivement, à quelques milles de là, dans les terres, on voit plusieurs vestiges de murailles d'une très grande ville absolument détruite : elle l'est même au point qu'il est impossible de rien découvrir de sa forme et de son étendue ; mais des tombeaux, des vases, et surtout des médailles d'or, d'argent et de cuivre, ne laissent aucun doute que ce n'ait été une ville grecque, où les arts furent connus et portés à leur perfection.

Ces médailles ont toutes été enlevées à mesure qu'elles ont été trouvées. On nous en fit voir seulement deux, dont l'une était de la plus grande rareté pour le fini et la beauté du style ; il y avait aussi plusieurs bas-reliefs, des lampes et quelques vases en bronze d'un beau travail. Le lieu où on a trouvé ces antiquités se nomme Radgi, et on prétend, dans le pays, que c'est le nom ancien. Mais ne serait-il pas plus vraisemblable de penser que cette ville antique, située autrefois dans ces environs, et où on trouve des fragmens aussi précieux, aurait été cette fameuse Salente, perdue aujourd'hui, que chacun veut placer à sa fantaisie, et pour laquelle on a submergé toute l'Iapygia, afin de lui trouver un port jusqu'au milieu des terres.

Le savant Mazocchi paraît assez porté à le croire, d'après la dénomination de *Salentinum*,

donnée de tous les temps à cette partie, à cette extrémité de l'Iapygia. Mais il y a lieu de penser que l'ancienne ville de Salente était détruite et n'existait plus du temps de Strabon, de Pline, de Ptolémée, puisqu'il n'en est question dans aucun de ces auteurs. Au reste, Goltzius et Mayer nous en rapportent deux magnifiques médailles, sur lesquelles on lit pour inscription ΣΑΛΑΝΤΙΝΩΝ. Sur l'une des deux, il y a une belle tête de Neptune, et au revers, la figure du dieu armé de son trident. Sur l'autre médaille, on voit une tête casquée et entourée de quatre dauphins, et au revers, un cheval monté d'un cavalier [1]. Malheureusement on dit que ces auteurs ont quelquefois inventé les médailles qu'ils rapportent dans leurs ouvrages; nous n'en garantissons donc point l'authenticité.

En arrivant à Gallipoli, nous n'avions pas trouvé le consul ni l'agent du consulat; nous fûmes logés par l'agent de l'agent, car il n'y a partout si petit emploi qui n'ait son subalterne chargé de remplir les fonctions pour lesquelles on paie le supérieur. Le vice-agent nous reçut chez lui, sa mère faisait notre cuisine, il soignait nos chevaux, et tous les talens de la famille étaient employés à nous plaire; cependant nous quittâmes sans regret le séjour de Gallipoli pour continuer notre route.

[1] Voir la planche de médailles, n° 290.

Nous partîmes le matin. A deux milles de la ville, quand on est arrivé sur les hauteurs, on aperçoit l'ensemble de tout le promontoire ou cap de Lecce (*Capo di Leuca*), extrémité de l'ancienne Messapie, qu'on découvre de là en entier. La position de Gallipoli surtout, vue de cette distance, a quelque chose de très singulier, et ressemblerait beaucoup, de là, à une ville flottante qui serait à l'ancre dans un golfe.

Nous laissâmes à gauche la petite ville de Nardo et vînmes dîner à Porto di Cesare, après avoir traversé un assez triste pays. Ce port, qui est fort négligé aujourd'hui, serait cependant susceptible de devenir excellent, même avec fort peu de dépenses. Nous traversâmes ensuite un bois ou plutôt des landes qui, ne venant qu'à hauteur d'appui, couvrent tout le pays, le rendent sauvage, inhabité, tandis qu'avec des bras et de l'encouragement on pourrait en faire de très bonnes terres.

Après avoir parcouru trente milles dans notre journée, nous arrivâmes à Vetrano, bourg qu'on a entouré de murs et de fossés, pour le mettre à l'abri de l'insulte des Barbaresques. Ce fut le syndic qui nous logea, car on ne trouve point d'auberges dans toutes ces petites villes. Cet inconvénient, fâcheux pour des voyageurs, rendrait le pays impraticable sans des lettres du

ministre aux présides, et sans de nouvelles recommandations des présides aux syndics.

Le lendemain, nous arrivâmes à Casal Nuovo, l'ancienne Mandurium, ville grecque alliée de Tarente, qui suivit toujours son parti et son sort, soit quand elle appela Pyrrhus, soit quand Fabius Maximus les soumit toutes deux à l'empire romain. Elle était entourée d'une double muraille, et d'un fossé creusé dans la pierre ou dans le tuf, car on ne sait comment nommer les lits, les bases qui forment le fond de toutes les plaines et des vallées de la Pouille, ainsi que de la terre d'Otrante depuis Manfredonia jusqu'à Tarente. Nous trouvâmes des fragmens de ces murailles très bien conservés jusqu'à l'élévation de vingt pieds. Nous mesurâmes la largeur des fossés, l'épaisseur des murs, celle d'un corridor intérieur et d'un contre-mur. Le fossé extérieur est large de quarante pieds, et les murs, bâtis à la manière de ceux d'Egnatia et de Muro, ont seize pieds et demi d'épaisseur.

On voit encore, d'espace en espace, des entailles dans la pierre, où on croit qu'on attachait les chevaux. Dans la partie la plus conservée, les dernières pierres paraissent décrire une naissance de cintre qui pourrait bien être celle d'une voûte qui venait chercher le contre-mur et couvrait cette antique galerie. Il n'y a que cette raison qui ait pu motiver une telle épaisseur de

mur, dans un temps où il n'y avait pas sûrement de canon. Le contre-mur était bâti de même, mais il est difficile d'assurer quelle était son épaisseur d'après ce qui en reste. La première forme de la ville était ronde, et une seconde enceinte y ajoutait ce qu'il faut à un rond pour en faire un ovale. Cette augmentation a une forme régulière : était-elle de la primitive construction et pour séparer l'enceinte en deux quartiers? ou bien la première enceinte étant devenue trop petite pour les habitans, y ajouta-t-on une seconde ligne de circonvallation?

Fontaine de Pline, n° 331.

C'est dans cette portion circulaire et cette seconde enceinte de l'ancienne Mandurium, que se trouve une grotte fort célèbre dans ce pays, à cause d'une fontaine dont parle Pline, et qu'il cite comme une curiosité naturelle. Cette grotte paraît formée par la nature; on y descend par un escalier dont l'entrée n'est qu'une ouverture rustique et grossièrement taillée à la surface de la terre. La grotte est à peu près ronde, de trente pieds de diamètre environ. Au milieu est une espèce de citerne, dans laquelle tombent deux pouces d'eau, sans altération dans aucun temps : le bassin qui la reçoit la perd dans la même proportion; de manière que, soit qu'on reçoive ou qu'on détourne l'eau du robinet, soit qu'on la puise dans le bassin, elle reste toujours à la même hauteur.

Le principe de cet inaltérable niveau peut paraître surprenant dans un pays sans rivières, sans montagnes et dans un sol où les sources sont infiniment rares. On a fait des puits près de cette fontaine, qui n'ont rien changé à son état ni à son niveau; la qualité de l'eau en est douce et savonneuse, comme celle qui s'en échappe et se perd dans les sables; elle n'a pas même la crudité des eaux de source ordinaires, et ne forme aucun dépôt; le fond de son bassin est toujours clair et limpide, et la qualité de la roche d'où elle sort est la même que celle qui existe dans le reste du pays.

L'origine de Mandurium est inconnue. Mazocchi pense que le nom de Mandurium fut donné à cette ancienne ville par les Phéniciens ou les habitans de Tyr, et qu'elle devint ensuite colonie grecque. Ce savant antiquaire fonde son opinion, à cet égard, sur une médaille qu'il rapporte, et sur laquelle on voit, pour inscription, les lettres initiales du nom Mandurium, en caractères qui étaient communs aux Grecs comme aux Latins. Il observe, à ce sujet, que c'était assez l'usage de ces anciennes colonies de la Grande-Grèce, et il en cite plusieurs exemples, tels que des médailles de Crotone, de Métaponte, de Sybaris, sur lesquelles on ne trouve autre chose que KPO, ME, ΣΥΒ. La médaille de Mandurium porte, d'un côté, une tête inconnue et

sans nulle indication, et de l'autre, la figure d'un lion. [1]

On a encore trouvé, dans les environs, quelques médailles puniques; mais l'écriture phénicienne et punique se ressemblent si fort qu'il y a peu de personnes qui soient sûres de les distinguer; de sorte qu'il est difficile de savoir si ces monnaies, qui ne sont ni grecques ni romaines, sont ou tyriennes, comme on croit que devaient être celles des premières colonies qui occupaient ce pays des Salentins quand les Grecs sont venus s'en emparer, ou si elles sont puniques, du temps que les Carthaginois sont venus l'habiter. Au reste, les médailles de cette ancienne ville sont fort rares. On en trouve bien encore journellement de Tarente, qui en était très voisine; d'Héraclée, de Crotone, ainsi que des monnaies d'argent et d'or de toutes ces colonies grecques, mais presque jamais de Mandurium, dont on ignore le sort depuis que Fabius la prit et en emmena quatre mille esclaves. Dans le temps des princes normands, Roger, fils de Robert Guiscard, en fut le souverain, et éleva des murs sur la fondation d'une partie des anciens, ainsi qu'une église qui existe encore, mais qui n'a rien de remarquable.

[1] Voir la planche de médailles, n° 290.

CHAPITRE IV.

PROVINCE DE LA BASILICATE, OU L'ANCIENNE LUCANIE. — ROUTE DE TARENTE JUSQU'A HÉRACLÉE, EN PASSANT PAR LES RUINES DE MÉTAPONTE, BERNALDO, ANGLONE ET POLICORO.

N'AYANT rien trouvé de plus intéressant à Casal Nuovo que les ruines de l'antique ville de Mandurium, nous poursuivîmes notre route, et après avoir laissé le bourg d'Oria à notre droite et passé le village de San-Giorgio, qui en est à dix milles, nous ne tardâmes pas à découvrir Tarente dans une magnifique situation, entourée de coteaux agréables, rians et fertiles, entre deux mers, tout aussi belles et tout aussi riches en productions l'une que l'autre. Sa position répond parfaitement à l'idée qu'on se fait de Tarente, de cette molle Tarente, dont la puissance balançait celle de Rome, qui fut l'appui d'Annibal en Italie, et porta les arts, les sciences, la volupté, tous les plaisirs des sens au plus haut degré, et dont la conquête, enfin, corrompit Rome.

On connaît la peinture qu'Horace fait à Septimius de ce charmant pays, qu'il trouvait préférable à tout autre. Septimius était ami intime d'Horace et poète lui-même. « Ce petit espace de « terre, lui écrivait-il, m'est plus agréable que « tout autre pays; le mont Hymette ne produit « point de meilleur miel, ni Venafre d'olives qui « soient plus délicates. Le printemps y est presque « continuel, et le père des saisons y tempère les « frimas pendant les hivers; aussi les vins qui « croissent dans les environs et sur le coteau « d'Aulon, si favorisé de Bacchus, ne le cèdent-ils « en rien aux vins de Falerne. Ce lieu de délices « nous attend, nous appelle l'un et l'autre, mon « cher Septimius, c'est là que nous finirons dou- « cement nos jours ensemble, et que, après avoir « recueilli les cendres de ton ami, tu les arroseras « de tes larmes. » [1]

[1] *Ille terrarum mihi præter omnes*
Angulus ridet; ubi non Hymetto *
Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro.
Ver ubi longum, tepidasque præbet
Jupiter brumas; et amicus Aulon,
Fertili Baccho, minimum Falernis
Invidet uvis.
Ille te mecum locus, et beatæ
Postulant arces: ibi tu calentem
Debita sparges lacryma favillam,
Vatis amici.

* L'Hymette était une montagne de l'Attique, où on recueillait le miel le plus estimé, et Venafre une ville située sur le Vulturne, rivière de la Campanie, qui était renommée pour l'excellence de ses huiles. Ce charmant coteau d'Aulon porte

Ville et golfe de Tarente, n° 332.

Port de Tarente, n° 333.

La moderne Tarente est bâtie sur une langue ou pointe de terre qui s'avance dans la mer, au milieu d'un golfe, et qui sépare du reste de la grande mer un espace d'eau appelé, dans le pays, *Mare Piccolo*, ou la petite mer. Elle est attachée au continent par deux ponts, sous les arches desquels on voit très sensiblement la marée monter, pendant six heures, et redescendre pendant le même espace de temps. Cette presqu'île, qui est aujourd'hui toute la ville actuelle, n'était autrefois qu'un château regardé comme imprenable, étant entouré de la mer de tous les côtés.

L'ancienne Tarente occupait, outre cela, en terre ferme tout le fond du golfe, depuis le cap San-Vito jusqu'à la naissance ou l'extrémité de cette langue de terre qui est entre les deux mers. Cette ville immense avait devant elle une rade formée par un golfe et deux grandes îles, et derrière elle un port parfaitement sûr et commode, surtout pour les bâtimens de ce temps.

Cette ville, autrefois si célèbre et si peuplée, est réduite aujourd'hui à douze ou quinze mille habitans, dont une partie est composée de gentilshommes peu aisés, d'autres fort pauvres, et le reste de la ville de simples pêcheurs qui, toute l'année, trouvent leur existence dans une abondance

encore le même nom aujourd'hui, *Colle Aulone*; c'est le long de ce coteau que coule la petite rivière du Galeso, à très peu de distance de Tarente.

intarissable de poisson dont la mer est remplie aux environs de Tarente. Les habitans de cette ville ont conservé le goût de leurs ancêtres pour une vie tranquille et voluptueuse; il est présumable que la douceur du climat, l'air doux et tempéré qu'on y respire, y contribuent beaucoup. Ils sont, en général, bien faits, et leurs femmes ressemblent, pour la régularité des traits, à ces belles Grecques dont les artistes des anciens nous ont conservé des modèles si parfaits dans leurs ouvrages. Ce qui les caractérise encore particulièrement, et rappelle les mœurs des anciens Tarentins, c'est la prévenance et l'affabilité avec lesquelles ils accueillent et reçoivent chez eux les étrangers.

Les monumens de l'antique Tarente sont presque réduits à rien; à peine trouve-t-on le moindre vestige de son ancienne magnificence. Nous désirâmes voir les ruines du fameux théâtre de cette ville, de ce théâtre, qui, suivant les anciens auteurs, fut la cause de sa perte. Notre guide prétendit nous y conduire, en nous faisant voir les restes d'un amphithéâtre qui est dans le jardin d'un couvent de moines, mais si parfaitement ruiné, qu'il nous fut impossible d'en lever aucun plan. Ce qui existe de cet ancien amphithéâtre annonce qu'il était petit, de forme ovale, construit en ouvrage réticulaire en pierre, et d'une construction absolument ro-

maine. On pouvait, il est vrai, de dessus les gradins découvrir le port; mais il est difficile de croire que ce soient là les restes de ce fameux théâtre où les Tarentins, amollis dans les délices, passaient leur vie, où ils traitaient en même temps de leurs affaires politiques, et de leurs recherches de plaisir et de volupté. [1]

Il paraît donc certain que ce qui reste aujourd'hui de la portion de cercle de cet ancien monument de Tarente est de beaucoup trop petit pour répondre à l'idée qu'on doit se faire de son magnifique théâtre; d'ailleurs, à en juger par ses débris encore existans et par les deux côtés de

[1] On a lu dans notre Précis, ou Introduction au Voyage de la Grande-Grèce, le trait historique qui occasionna la guerre entre les Romains et les Tarentins, et amena ensuite la ruine totale de cette ancienne et malheureuse république. Parmi les historiens contemporains qui en ont parlé, Denys d'Halicarnasse est celui qui le donne le plus en détail. Le même événement est rapporté d'une manière beaucoup plus concise dans Annæus Florus, que nous avons déjà cité. On lira sans doute ici avec plaisir le passage même de cet historien :

Imminet portui ad prospectum maris positum, majus theatrum, quod quidem causa miseræ civitati fuit omnium calamitatum. Ludos forte celebrabant cum adremigantem littori romanam classem inde vident, atque hostem rati emicant, sine discrimine insultant; qui enim, aut unde Romani? *nec satis. Aderat sine mora querelam ferens legatio. Hanc quoque fæde per obscenam, turpemque dictu contumeliam violant, ex hinc bellum. Sed apparatus horribilis cum tot simul populi pro Tarentinis consurgerent, omnibusque vehementior Pyrrhus.*

cette ruine, qui décrivent également une portion de cercle, il est certain que l'édifice était de forme ovale, par conséquent un amphithéâtre, et alors c'était, sans aucun doute, un ouvrage du temps des Romains et fort postérieur au grand théâtre grec de la république de Tarente.

Nous eûmes le chagrin, en parcourant la campagne cultivée et plantée qui entoure cette ancienne ville, de n'y trouver aucun vestige d'antiquité, sinon l'arrachement de deux morceaux de mur en briques qu'on appelle les prisons, parce qu'on y a trouvé des anneaux en bronze. On nous montra encore, sur les bords de la mer, les restes d'un palais qu'on nous dit avoir été construit par des princes sarrasins; c'est bien réellement une ruine antique, mais si ressemblante à ce qu'on voit à Bayes et à Misène, que nous jugeâmes, sans hésiter, que ce devaient être les débris de quelque construction romaine. C'était le même ciment, les mêmes briques, la même manière de les employer, une épaisseur égale dans les murs, un enduit pareil, enfin les mêmes ornemens en encaissement que ceux qui existent à l'amphithéâtre de Pouzzol, modelés avec ce stuc composé de chaux et de marbre pilé, particulièrement employé par les anciens dans les citernes et les réservoirs d'eau.

Nous revînmes à la ville avec cette impression de tristesse dont des voyageurs curieux ne peu-

vent se défendre quand leurs recherches ont été vaines, et surtout en parcourant des lieux aussi fameux dans l'histoire. Cependant, il fallut bien nous en consoler. Un excellent souper, préparé pour notre retour, n'y contribua pas peu. Nous trouvâmes surtout délicieux des poissons qu'on pêche en abondance dans la grande mer, ainsi que des coquillages de toute espèce, dont Mare Piccolo est un magasin inépuisable. On nous servit aussi des moules parfaites; on les sème le long du port comme du grain dans un champ, après en avoir amassé le frai, qui s'attache à des pieux plantés à cet effet au passage du courant. Il y a des espaces d'une lieue en carré où ces moules sont si près l'une de l'autre, qu'on les distingue dans le fond de la mer, comme des bancs de sable noir.

On y pêche aussi le murex, ce coquillage avec lequel les anciens faisaient la couleur de pourpre. On voulut nous faire voir l'endroit où on dit, dans le pays, que devait être placée cette espèce de manufacture de l'ancienne Tarente; et effectivement, l'amoncellement énorme de ce seul coquillage brisé pourrait faire croire à cette tradition. Mais, quant au lieu même où on prétend qu'étaient les chaudières de la manufacture, rien n'est moins certain, et ce qui reste de ces constructions antiques peut ressembler autant à une citerne que toutes les autres substructions taillées dans le roc. Cette teinture de la pourpre avait peut-être été apportée à Tarente par les Tyriens, les seuls qui en possédassent le secret, et pourrait servir de preuve à l'opinion de ceux qui prétendent que la première colonie connue à Tarente était phénicienne, et qu'elle fut ensuite remplacée par les Lacédémoniens sous la conduite de Phalante, ainsi que Strabon, Horace et Florus l'ont indiqué dans leurs ouvrages.

Tarente dégénéra tellement de la rigidité des coutumes de Lacédémone après avoir été la rivale de Rome, qu'elle devint dans la suite l'émule de Sybaris, par le luxe et la mollesse. Renonçant comme elle à la guerre et aux combats, elle se contenta de payer des troupes étrangères qu'elle appela de tous les pays pour lui servir de défense; mais aussi ne tarda-t-elle pas à devenir la proie de ses ennemis, malgré les secours que lui apportèrent Pyrrhus, et ensuite Annibal, qui furent enfin forcés de l'abandonner à la vengeance des Romains.

On se rappelle, dans l'histoire de cette république célèbre, l'événement de la prise de Tarente par Fabius Maximus, qui la réduisit en colonie romaine, après en avoir enlevé trente mille citoyens, qu'on vendit à l'encan, et qui furent emmenés en esclavage. Les richesses de cette ville, jusqu'alors une des plus commerçantes de l'univers, étaient immenses; on ne peut dire la quan-

tité d'or et d'argent monnoyé, ou mis en œuvre, qui fut livrée aux questeurs des Romains pour le trésor public. Suivant Tite Live, elle s'éleva à 87,000 livres pesant d'or, sans compter les vases et les bijoux précieux.

Quant aux statues, aux tableaux dont cette superbe ville était décorée, nous voyons dans l'histoire que l'austère Fabius affecta de mépriser ces ornemens inutiles, fruit du luxe des Tarentins; et sur ce qu'on lui demandait ce qu'il voulait faire de tous ces chefs-d'œuvre de l'art, il répondit qu'il fallait laisser à Tarente ses dieux irrités, faisant allusion, dit l'historien, à ce qu'un grand nombre de ces dieux étaient représentés dans l'action de combattre, *suo quisque habitu, in modum pugnantium formati.* (Tite Live, L. XXVII.)[1]

Pour en revenir à la moderne Tarente et à cette montagne de coquillages dont nous parlions, on nous conduisit, pour y arriver, par un chemin qu'on appelle l'*ancienne rue des Orfèvres*, à cause de la quantité de petits paillons d'or qu'on trouve journellement sur la terre, lorsque de grandes pluies l'ont un peu délayée. On nous offrit d'acheter des boucles d'oreilles d'or antiques qui y avaient été trouvées : l'une représentait un Ganimède enlevé par un aigle; l'autre, un petit

[1] Cet événement se passa l'an 543 de la fondation de Rome, et deux cent neuf ans avant l'ère chrétienne.

vase d'une jolie forme. Il y avait aussi un fragment de chaîne, et quelques petits ornemens très précieusement travaillés et d'un or très pur. Nous préférâmes une médaille d'or de Tarente, représentant une tête de femme, et au revers, le symbole de cette ville, qui est un homme à cheval sur un poisson [1]. On trouve journellement, dans les environs de la ville, différens petits fragmens d'antiquité assez curieux; ce sont les seuls restes qui existent de l'ancienne Tarente.

Nous vîmes, dans le même endroit, un tombeau qu'on venait d'ouvrir; il était composé d'une cuvette d'une seule pierre, longue de sept pieds sur trois de largeur et trois de hauteur, recouvert d'une autre pierre; le tout taillé, mais sans inscription et sans le plus petit ornement. Il n'y avait point de vases dans celui-ci; mais on peut voir à Tarente, mieux que partout ailleurs, quel prodigieux usage on faisait alors de cette ancienne poterie qu'on appelle *étrusque;* car le terrain est absolument mêlé de ces débris : nous y trouvâmes nous-mêmes des lacrymatoires, de petites lampes et des fragmens sans nombre de ces vases antiques de toutes les formes, qu'on découvre non seulement à la surface de la terre, mais en creusant jusqu'à vingt pieds de profondeur.

[1] Voir la planche de médailles, n° 291.

En suivant les bords del Mare Piccolo, nous arrivâmes à l'endroit où cet espace de mer est resserré par deux petits promontoires. Il y avait dans ce lieu un pont appelé *Ponto di Penne*, par lequel on communiquait à un faubourg bâti sur l'autre rive, et qui régnait jusqu'au Galesus, fleuve si fameux, si chanté, et qui n'est cependant qu'un petit ruisseau dont on voit couler doucement les eaux à travers les roseaux; il est vrai qu'elles ne servent plus à laver la laine si recherchée des brebis blanches dont parle Horace.

Dulce pellitis ovibus Galæsi
Fulmen, etc. [1]
(Ode VI, L. II.)

On ne teint plus de laine à Tarente; mais on y travaille avec beaucoup d'adresse la soie de la pinne marine, dont nous allâmes voir les manufactures. Les pêcheurs prennent ce coquillage dans la grande mer. On sait que de chacun de ces espèces de bivalves, du genre des moules, il

[1] Ces moutons de Tarente étaient si estimés pour la beauté de leur laine, elle était si fine et si précieuse, que, pour la conserver, on couvrait, on entourait avec des peaux toutes les brebis; c'est ce que veut dire ce *pellitis ovibus*. Cette coutume est expliquée ainsi dans un des Livres de Varron, sur l'agriculture : *Pleraque similiter faciendum in ovibus pellitis, quæ propter lanæ bonitatem, ut sunt Tarentinæ et Atticæ, pellibus integuntur, ne lana inquinetur, quominus vel infici recte possit, vel lavari, ac putari.*

sort une petite houpette d'une soie fauve et luisante; ces pêcheurs vendent la livre de cette soie dix-huit carlins, toute verte. Elle est réduite à trois onces lorsqu'elle est lavée, peignée et cardée, ce qui rend toutes les productions de cette matière d'une cherté qui l'empêchera d'être jamais autre chose qu'un objet de curiosité. On en fait des bas et des camisoles. Mais, dans le pays, il n'y a que les gens les plus opulens qui puissent acquérir cette marchandise.

Le plus gros commerce de Tarente est en huile, en grains et en coton, qui y est très beau, et qu'on y file parfaitement. L'intérieur de la ville n'est point agréable, parce que les rues en sont étroites et embarrassées; mais comme la ville a fort peu de largeur, la plupart des maisons donnent sur les quais, et jouissent de tous côtés de la vue la plus délicieuse. Le port, qui a été négligé depuis des siècles, s'est rempli et comblé en grande partie. L'eau qu'on boit à Tarente y est apportée par un aquéduc très long; on croit que c'est un ouvrage des Sarrasins; au reste, sa forme, ses sinuosités sur des rochers escarpés qu'on lui fait remonter, prouvent la hauteur et l'abondance de la source.

Ayant à peu près vu et examiné tout ce que nous pouvions rencontrer d'intéressant à Tarente, nous résolûmes de continuer notre route; mais l'embarras de trouver des chevaux pensa

nous retenir ; on nous effrayait tant d'ailleurs sur les dangers des bandits de Calabre, que, malgré notre répugnance pour la mer, nous nous assurâmes d'une barque qui devait nous mener à quelque distance de Tarente. A peine l'eûmes-nous arrêtée, que le vent de Sirocco nous consigna dans le port, ce qui nous obligea à remettre notre départ, et à retourner dans le Mare Piccolo, qu'on ne se lasse jamais de voir et de parcourir.

Il y a près de l'embouchure du Galesus deux sources qu'on nous avait dit être deux fontaines d'eau douce, et qui étaient salées comme le reste de la mer. Nous allâmes de là à la pointe de Ponte di Penne, pour y chercher, mais vainement, quelques vestiges d'un pont que citent les auteurs anciens, et qui, suivant toutes les apparences, n'a jamais existé, cette petite mer étant dans cet endroit d'une profondeur impraticable pour toute sorte de construction.

Nous revînmes à pied le long de la rive où était située l'ancienne Tarente. Nous n'avions pas assez d'yeux ni de mains pour chercher dans le sable, et y observer, entre autres choses, une variété innombrable de coquillages qui sont tous meilleurs les uns que les autres : les terres elles-mêmes, qui, ainsi que le rivage de la mer, ne sont, pour ainsi dire, composées que de débris entassés depuis deux mille ans, laissent toujours l'espoir de faire quelque découverte, et forment

de tout ce canton une promenade infiniment curieuse, et intéressante à examiner pour les voyageurs, surtout quand ils ne craignent point d'être mordus par la tarentule, dont on ne manque pas de faire mille histoires dans le pays. [1]

Auprès d'une chapelle dite de Sainte-Lucie, nous trouvâmes quelques débris gigantesques d'un ancien temple d'ordre dorique, les trigly-

[1] Cette laide et grosse araignée, cet insecte pour lequel on a presque généralement une aversion naturelle, existe non seulement à Tarente, mais encore dans toutes les plaines de la Pouille, dans toute l'Italie méridionale, et même en Espagne.

La tarentule, que Bomard distingue sous le nom d'*araignee enragée*, ressemble, par la forme et la figure, à nos araignées domestiques ; mais elle est beaucoup plus forte, plus robuste dans toutes ses parties. Elle a les jambes, le ventre tachetés de noir et de blanc, le dos noir, les yeux dorés et étincelans comme ceux des chats quand on les voit dans l'obscurité.

Il est possible que, dans les grandes chaleurs, sa morsure soit plus venimeuse que dans d'autres temps ; mais, quant à ces étranges effets, à ce goût pour la musique et la danse qu'on suppose à ceux qui en ont été mordus, à tous ces phénomènes dont plusieurs voyageurs se sont plu à embellir leurs relations, on ne peut douter que le préjugé, l'ignorance, et surtout l'imagination exaltée des Italiens, n'aient donné naissance aux contes ridicules, aux extravagances qu'on a faites et écrites à ce sujet, et sur lesquelles cependant de graves, de savans personnages, comme le docteur Mead et quelques autres, se sont épuisés en longues et vaines dissertations.

phes de son entablement, et quelques morceaux de colonnes cannelées à la manière antique. Ces débris sont en tuf assez fin, travaillés très purement, et recouverts en stuc, comme nous les avions vus à Pompéi. Mais nos observations nous ont fait reconnaître depuis à Métaponte et dans les autres temples des Grecs, que les Romains tenaient d'eux cette manière de construire, ni le temps ni l'humidité n'avaient altéré cet enduit. Il nous parut que ce qui avait résisté le plus, était cette quantité de poteries anciennes dont nous avons déjà parlé, et qui y était fort commune. Nous regrettions à chaque moment les vases grecs, dont nous rencontrions des débris. Nous trouvâmes aussi plusieurs petites figures en terre, et une, entre autres, qui avait un émail et une couverte dans le goût de nos porcelaines modernes.

La tramontana, ce vent du nord si nécessaire pour notre route, nous rappela enfin au port de Tarente, d'où nous partîmes au soleil couchant; il faisait nuit quand nous passâmes à l'embouchure du Taras, qui peut avoir donné le nom à cette ancienne ville, quoiqu'elle en soit à quatre milles de distance. La nuit fut superbe, il n'y avait de vent que ce qu'il en fallait pour nous faire cheminer doucement; le lendemain, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes vis-à-vis Torre di Mare, située dans les environs, ou peut-

être dans le lieu même où était l'antique Métaponte.

Torre di Mare est un vieux château à un mille de la mer, auquel sont jointes plusieurs fermes bâties des ruines de l'ancienne ville. Nous y trouvâmes quelques inscriptions, mais qui nous parurent impossibles à déchiffrer, et nous allâmes à deux milles de là, chercher les ruines d'un temple célèbre, car enfin nous en trouvâmes un, bien abandonné, bien isolé, mais encore assez entier pour son extrême antiquité. Il y a lieu de croire que ce temple devait être placé hors de la ville, sur une éminence, car nous l'aperçûmes de fort loin, dans une vaste plaine absolument découverte et à deux milles du bord de la mer.

Ruines du temple de Métaponte, n° 334.

Il paraît que ce temple, d'ordre dorique antique, a été absolument construit dans le goût des temples de Pestum, c'est-à-dire que les colonnes sont également sans bases, les chapiteaux entièrement pareils, ainsi que les cannelures. Quant aux matériaux, à la nature de la pierre employée à la construction de ce temple, il est aisé de voir, malgré son extrême dégradation, que c'est une espèce de tuf. Cette pierre avait été sans doute apportée par mer à Métaponte, car on n'en voit point de pareille, ni dans son territoire, ni dans les montagnes des environs, qui sont toutes de terre ou de cailloux de la nature du quartz.

Les anciens préféraient ce tuf, ou concrétion marine, à toute autre pierre pour sa légèreté, et par la possibilité d'en transporter de grosses masses, qui convenaient à leurs constructions; elles étaient recherchées à cause du peu de connaissance qu'ils avaient alors de ce que les architectes nomment l'*appareil*, partie de l'art qui a été bien perfectionnée dans les temps modernes, et surtout de nos jours.

Il reste encore de ce temple, quinze colonnes, dix d'un côté et cinq de l'autre, unies par une architrave : elles portent chacune sur une grosse pierre qui ressemble à une base ou dé carré; mais on peut croire que cette base ne paraît en être une que parce qu'on a enlevé les pierres qui étaient entre les socles des colonnes, et qui faisaient une assise générale ou espèce de stylobate sur lequel portait l'édifice. Les gradins, qui entouraient sans doute ce temple, n'existent plus.

Chaque colonne, cannelée et composée de sept assises, y compris le chapiteau, a seize pieds un pouce de hauteur, et trois pieds cinq pouces et demi de diamètre à sa base. Du milieu d'une colonne à l'autre, nous trouvâmes la distance de huit pieds un pouce; et la largeur intérieure du temple, en prenant du dedans des deux rangs de colonnes, était de quarante-deux pieds.

Le temple n'est point entier, et l'aire même ou le socle sur lequel l'édifice était élevé, est en

grande partie détruit; mais à en juger par ce qui en existe encore, et en lui donnant la même forme et le même nombre de colonnes que les temples *Périptères hexastyles* des Grecs avaient presque tous, dimensions parfaitement conformes à ce qui reste de celui-ci, il devait avoir cent quinze pieds de long sur cinquante de large.

Après avoir mesuré les restes de ce monument vénérable, nous voulûmes en avoir plusieurs vues sous différens aspects; un de nos dessinateurs imagina de représenter dans son esquisse une société entière de voyageurs et d'amateurs d'antiquités établis, au milieu du temple, sous une tente dressée à la hâte. C'est le moment de la halte et l'instant où l'on fait les apprêts du repas, tandis que les architectes, les dessinateurs, prennent des mesures, et travaillent chacun de leur côté. Le mouvement, l'action et l'esprit répandus dans ces différens groupes de figures, nous ont paru ajouter quelque intérêt à cette vue, qui est d'ailleurs parfaitement exacte.

Vue latérale du même temple, n° 335.

Cette seconde vue, sans être de la même richesse, sans avoir le même intérêt que la première, a le mérite de rendre la solitude et l'abandon du pays où est situé ce monument, entièrement isolé, et oublié dans une plaine sèche, aride, où on ne rencontre que des buffles et quelques pâtres qui y conduisent leurs bestiaux.

On prétend que ce temple fut bâti en l'honneur de Junon par Pythagore, qui, prêchant le mépris des richesses, persuada aux femmes de Métaponte de fondre leurs bijoux pour élever cet édifice, ce qui pourrait prouver que Pythagore était orateur aussi adroit et aussi éloquent que grand philosophe. On sait que Pythagore, natif de Crotone, ou, selon quelques autres écrivains, de Samos, préféra le séjour de Métaponte à celui de sa patrie, qu'il y tenait une école célèbre, et qu'il y mourut, d'une manière tragique, après y avoir passé une grande partie de sa vie. Ce fut aussi, si on en croit les historiens, la patrie du vieux Nestor et d'Epeus, à qui on attribue l'invention du fameux cheval de bois, si funeste aux Troyens; ce qui recule bien loin l'origine de cette ville.

Après que nous eûmes joui de la vue de cette belle et respectable ruine, on nous parla d'une chapelle qu'on nous dit avoir été bâtie des débris d'un autre temple. Quoique nous fussions accoutumés à nous défier de pareilles indications, nous ne pûmes résister à la curiosité de nous en assurer; la crainte d'avoir une négligence à nous reprocher, nous obligea d'entreprendre le voyage par une chaleur terrible et à neuf heures du matin. Ce que nous avions prévu arriva, nous ne trouvâmes, pour terme de notre course, qu'une malheureuse masure et la plus maussade de toutes

les constructions. Il est vrai que les matériaux avaient pu être enlevés du temple de Métaponte, ainsi qu'on les a fait servir à toutes les fabriques des environs.

Bourg de Bernaldo, n° 336.

Après une marche assez fatigante, nous arrivâmes à Bernaldo, bourg qui peut être composé de trois mille âmes, et tout bâti en mattoni. En passant, nous avions vu, devant une porte, un tronçon de colonne dont les cannelures avaient sept pouces de diamètre; ce qui indiquait les restes de quelque édifice d'une grande proportion. Nous savions, de plus, qu'on y trouvait des vases et des médailles : cela excitait notre curiosité, mais en vain, car nous ne tardâmes point à apprendre que, quoiqu'il n'y eût pas dans ce bourg une seule pierre, une seule brique qui n'eût été enlevée de Métaponte, tous ces débris avaient changé de forme, au point qu'on ne pouvait les reconnaître.

Un habitant de Bernaldo nous rendit le service de nous faire avoir des chevaux pour retourner, pendant la nuit, à Torre di Mare. Nous y arrivâmes mouillés et transis d'une rosée glacée, après avoir été brûlés du soleil pendant le jour : inconvénient très fâcheux, mais qui arrive souvent en parcourant l'Italie.

Une chose assez singulière, que nous rencontrâmes sur cette route, et qui apporta un peu de diversion à nos chagrins, fut une quantité innom-

brable de mouches luisantes, qui, en volant et se croisant rapidement, formaient autour de nous une atmosphère de lumière, et paraissaient pendant la nuit, où l'on ne saurait juger des distances, comme autant de lames de feu qui se combattaient. On les rencontre par colonnes, ainsi que, pendant le jour, nous avions trouvé une immense quantité de sauterelles. Ces dernières sont un fléau redoutable partout où elles passent. Il arrive quelquefois qu'elles ravissent la récolte d'un canton et d'un pays entier. Il semble que la destruction la plus entière de ces insectes pourrait être proposée aux sociétés économiques, et mériterait d'y remporter des prix, beaucoup plus que tant de savantes dissertations très profondément inutiles.

Le lendemain matin nous sortîmes de la Torre, et à un mille entre le temple et la mer, nous trouvâmes les vestiges de la ville même de Métapontum; elle devait être immense, et quoique tout ce pays fût couvert de blés de plus de cinq pieds de hauteur, nous pûmes distinguer très bien la naissance des maisons, et la direction des rues qui les séparaient.

Nous trouvâmes encore les débris d'un temple qui nous parut du même genre que celui dont nous avions pris des vues, et, autant que nous en pûmes juger, de la même grandeur Les fûts des colonnes, les cannelures, un chapiteau, nous

donnaient des proportions semblables; mais il nous fut impossible d'en voir le plan, à cause de la hauteur des blés, et parce qu'on n'y a laissé en place que des pierres colossales pour la grandeur, et dont le poids énorme a effrayé ceux qui auraient voulu les enlever. Ce monument, disposé ainsi que l'autre, du levant au couchant, paraissait avoir eu également la forme d'un carré long entouré de colonnes, ainsi que le sont tous les temples grecs.

Il y avait, près de là, une éminence formée de débris de mattoni et de poteries grecques; nous y trouvâmes aussi des fragmens de statues qui nous parurent d'un bon style. Nous descendîmes ensuite du côté de la mer, près d'un marais, où était l'ancien port de Métaponte, qui, suivant les apparences, devait avoir été séparé de la ville; on dit qu'une voie semblable à la voie Appienne y arrivait de Brindes. En traversant la ville, on aperçoit encore les restes de ce pavé antique; mais alors il était tout couvert de sable jeté par le vent.

Ancien port de Métaponte, n° 337.

Le port de Métaponte, autant qu'il est possible de le distinguer, décrivait un grand ovale dans lequel la mer entrait par un large canal de deux cent cinquante toises. On en retrouve encore la forme, mais elle est absolument remplie de sable. Le port même serait à sec si la mer, dans des orages, n'y jetait et n'y renouvelait l'eau de

temps à autre. On dit qu'en été, dans les sécheresses, on découvre encore quelques constructions antiques, et même les anneaux où s'attachaient les bâtimens. Mais lorsque nous y arrivâmes, l'eau de la mer en avait fait un lac ou un marais; il était couvert d'une si grande quantité de bécassines et d'autres oiseaux de rivière, qu'en un quart d'heure nous pûmes faire nos provisions de gibier pour plusieurs jours.

Ce port n'a jamais été célèbre, mais il devenait intéressant pour nous à cause de la ville de Métaponte, à laquelle il appartenait, et qui était, sans contredit, une des plus grandes et des plus célèbres de la Grande-Grèce; alternativement amie et ennemie de Tarente, elle finit par suivre son sort au temps d'Annibal, qui, en l'abandonnant, força les habitans de le suivre dans sa retraite. On ignore, au reste, en quel temps Métaponte fut détruite, et si elle l'était lorsque Fabius fit la conquête de Tarente; enfin elle n'a point été rétablie, malgré la beauté de sa situation, semblable, à quelques égards, à celle de Capoue, mais bien supérieure, attendu qu'elle est beaucoup plus près de la mer.

Torre di Policoro.

Nous quittâmes les restes de Métaponte à neuf heures du matin, obligés de nous embarquer par un mauvais vent; nous arrivâmes néanmoins à six heures à la Torre di Policoro. Ayant fait halte au bord de la mer, nous nous acheminâmes

vers le château, qui appartenait autrefois aux Jésuites, avec une ferme de cinquante mille livres de rente. Ce n'est pas ce qu'on leur reproche, mais bien d'avoir fait fouiller furtivement dans tout le territoire où était l'antique Héraclée : ces Jésuites, dit-on, voulant cacher la source de leurs découvertes, ont fait enlever et dénaturer tout ce qu'il y avait de précieux dans les fouilles qu'ils faisaient faire depuis long-temps dans ce lieu, de sorte que ce qu'ils ont pu découvrir ainsi en secret n'a été d'aucune utilité ni pour l'histoire ni pour les arts, et n'a pu procurer aucune lumière sur la situation précise de cette ancienne ville.

Héraclée est effectivement la plus détruite de toutes les villes célèbres de l'antiquité, et une de celles dont il reste le moins de traces : tout ce qu'on peut distinguer est le lieu de son emplacement, ce qu'on croit reconnaître à l'élévation de son enceinte et à une petite vallée circulaire qui semble lui avoir servi de fossé. C'est de ce côté qu'on a trouvé une quantité considérable de tombeaux que tout caractérise de la plus grande antiquité. On y voit encore beaucoup de fragmens de vases grecs d'une extrême finesse. Le terrain qu'occupait la ville était plan, et présente une forme allongée; mais cet emplacement étant semé de blés, déjà fort grands lorsque nous y arrivâmes, il aurait été bien difficile d'en déterminer abso-

lument l'étendue. Tout cet espace est couvert de débris de marbre, de revêtissemens brisés et de petites pierres de mosaïque, surtout dans un endroit qui a été le plus fouillé par les Jésuites, et qu'on dit avoir fait partie d'un temple magnifique. On y avait trouvé, peu avant notre arrivée, une tête en marbre qu'on nous fit voir : elle était très fruste et infiniment dégradée; mais elle peut être au moins une preuve certaine que les arts y avaient été autrefois cultivés.

Château de Torre di Policoro, n° 338.

La place où est à présent le château de Policoro est sur la partie la plus élevée de tout ce pays. Elle dominait sur une plaine immense, qui va jusqu'à la mer, ce qui fait le fond du tableau de ce côté; l'autre est une profonde vallée où on découvre l'Apennin dans sa plus grande beauté. On en voit descendre deux fleuves, l'Acris et le Syris, qui, de droite et de gauche, bordaient l'enceinte de cette ancienne et célèbre ville, la patrie de Zeuxis.

Nous ne trouvâmes pas d'abord le gouverneur de Policoro, il était à la chasse; nous avions parcouru tous les environs lorsqu'il arriva sur une espèce de char, traîné par deux buffles monstrueux. Jamais homme plus franc, plus loyal, ne s'était offert à nos yeux; il nous reçut parfaitement, nous dit que sa maison était la nôtre, et le prouva, car tout ce qu'elle contenait fut à notre service; il n'avait point de lits à donner, mais il

dégarnit le sien, et d'un bon en fit faire trois mauvais qu'il nous offrit du meilleur cœur; il nous donna aussi un assez mauvais souper, mais de si bonne grâce que nous le trouvâmes excellent; nous eûmes pourtant de fort bon vin et de la glace surtout, ce qui nous parut un genre de luxe d'un grand prix sur les ruines d'Héraclée. A notre réveil, nous trouvâmes le chocolat tout prêt et les ordres donnés pour notre départ.

Nous quittâmes notre bon et loyal gouverneur pour aller à Anglone, chercher encore les ruines d'une autre ville, l'antique Pandosia, sur une montagne à neuf milles dans les terres; mais nous ne fûmes point heureux dans nos recherches. Une seule église, avec une mauvaise masure qui avait plutôt l'air d'un pauvre presbytère que d'un évêché, fut tout ce que nous trouvâmes dans ce lieu, où était encore située une des principales cités de l'ancienne Grande-Grèce. Quelques vieilles murailles qui pouvaient être celles d'un mauvais château, et rien de ce qui peut seulement indiquer l'emplacement d'une ville.

On ne peut douter cependant, d'après les historiens de l'antiquité, et Plutarque entre autres, que ce ne fût dans cet endroit même qu'était située autrefois une des villes de ce nom; car, comme nous le verrons, il y avait une autre Pandosia dans le Brutium et près du fleuve Laüs. Cette Pandosia, que nous cherchions en vain,

était sûrement dans la Lucanie, où nous étions, près du Syris, et à peu de distance d'Héraclée : on voit même dans l'histoire que la hauteur sur laquelle elle était bâtie commandait une plaine, qui devint célèbre par la première bataille que Pyrrhus livra aux Romains, et dans laquelle il fut obligé de fuir et d'abandonner ses enseignes au consul Lævinus. [1]

L'historien Florus parle encore du même événement [2]. Mais, comme le remarque fort bien Mazocchi, rien ne devient plus embarrassant que d'accorder ces anciens auteurs, à cause des noms

[1] *Postquam nuntiatum est Lævinum Romanorum consulem ingenti cum exercitu in ipsum vadere, simulque evastare Lucaniam, cum interim nondum socii ad eum convenissent; rem indignissimam ratus, si hostes proprius accedentes patiens circumspectaret, signa movit, præmisitque ad Romanos caduceatorem, placeret ne antequam congrederentur, ut se judice, et disceptatore Græci Italienses satisfacerent; ac respondente Lævino, Romanos Pyrrhum nec arbitrum deligere, nec hostem reformidare, progressus, castra campo medio inter* URBEM PANDOSIAM *interque* HERACLEAM *metatur. Mox audito, in propinquo adesse Romanos, jamque trans* Sirim *amnem, castra ponere, adequitavit amni speculaturus; eorumque ordinem, custodias, ornatum, figuramque castrorum contemplatus, obstupuit.* (PLUT., *in Pyrrho*, p. 392.)

[2] *Itaque apud Heracleam, et Campaniæ fluvium Lirim Lævino consule, prima pugna: quæ tam atrox fuit, ut Frentanæ turmæ præfectus obsidius, invectus in regem, turbaverit, coegeritque projectis insignibus prælio excedere.* (FLOR., Lib. I, cap. 18.)

de villes et de rivières qu'ils confondent souvent, ainsi qu'on le voit dans ce passage de Florus, où il est dit que ce combat fut donné près d'Héraclée et du fleuve Liris dans la Campanie, confondant le Syris avec le Liris, et la Lucanie avec la Campanie ; erreur d'autant plus certaine qu'il n'y avait point d'Héraclée dans la Campanie, et que d'ailleurs le passage de Plutarque est formel.

Rien n'est sans doute plus difficile que de déterminer l'origine et la situation précise de toutes ces villes d'une antiquité si reculée. Mazocchi s'est épuisé en recherches sur l'ancienne Héraclée entre autres, et a écrit uniquement à ce sujet un volume de la plus grande érudition. Ce qu'il en résulte de plus certain, c'est qu'Héraclée était une des villes les plus anciennes de la Grande-Grèce, qu'elle existait même longtemps avant l'époque de la guerre de Troie, et qu'ayant passé par succession de temps en différentes mains, elle porta aussi divers noms, et fut appelée alternativement *Syris*, *Leutarnia*, *Taras*, *Heraclium*, etc. Mais toutes ces recherches profondes se perdant elles-mêmes dans la nuit des temps, et les anciens historiens que Mazocchi a consultés à ce sujet, n'étant pas eux-mêmes trop d'accord, nous n'entreprendrons pas de les concilier.

Il paraît que cette ville de Syris fut rebâtie et

repeuplée par les Tarentins et les Thuriens, et qu'à cette époque elle prit le nom d'*Héraclée*. On peut croire aussi que ce fut le temps de sa plus grande splendeur, puisque Strabon assure qu'elle était alors regardée comme le lieu d'assemblée de toutes les villes et colonies grecques en Italie, et qu'elles s'y réunissaient pour délibérer de toutes les affaires publiques.

C'est sans doute à cette époque que cette ancienne colonie fit frapper les médailles qui en sont conservées, et sur lesquelles on voit pour inscription ΗΡΑΚΛΕΙΩΝ [1]. Elle fut depuis alliée de la république romaine; Cicéron la cite et la distingue parmi les villes amies du peuple romain, pour sa droiture, son équité et sa fidélité à tenir ses engagemens. *Civitas æquissimo jure ac fœdere*. Mais depuis on ignore absolument l'époque de la ruine d'Héraclée, ne la trouvant plus citée par aucun historien, et il y a tout lieu de croire que, dans le temps de la guerre sociale, elle aura été absolument détruite.

Quant à la position même de cette ancienne ville, elle ne paraît point douteuse, et les historiens s'accordent à la placer sur la rive droite du fleuve Syris, dont elle porta le nom pendant un espace de temps, ainsi qu'on en voit plusieurs

[1] Voir les planches de médailles, nos 291 et 292.

exemples par d'autres anciennes villes, en Italie, en Sicile et en Grèce.

Strabon est l'auteur qui en indique le plus sûrement la situation, à quelque distance de la mer, et à la jonction des deux fleuves Aciris et Syris; ce qui est conforme à l'opinion généralement reçue dans le pays, c'est-à-dire entre Anglone et Policoro, à deux milles de la mer, et à l'entrée d'une plaine spacieuse. [1]

Site et emplacement de l'antique Héraclée.

Nous n'eûmes point à regretter la peine que nous avions prise à faire toutes ces recherches sur les lieux mêmes, par la beauté du pays qui s'offrait à nos regards; Anglone est effectivement placée sur une butte élevée, et presque à l'angle que forment les deux fleuves de l'Aciris et du Syris; de sorte qu'on peut voir en même temps le cours de ces deux fleuves, ou plutôt de ces deux torrens qui descendent de l'Apennin par deux vallées dont l'ensemble présente un des plus beaux sites, et des plus grandioses qu'on rencontre en Italie. L'Apennin, dans cette partie, a toutes les grandes formes des Alpes, orné de coteaux remplis de détails rians et agréables :

[1] *Sequitur Herculis civitas paulum supra mare posita, amnesque duo navigabiles, Aciris necnon Siris, et huic urbs ejusdem nominis absidens : quæ Siris, postquam inde urbs Heraclea a Tarentinis traducta fuit, navale Heracleotarum evasit. Abest Siris ab Heraclea stadiis XXIV, a Thuriis circiter CCCXXX.* (Strab., L. I.)

bosquets, ville, château, tout est rassemblé dans ce tableau, et s'aperçoit du même coup d'œil.

Nos dessinateurs étaient dans l'enthousiasme du pittoresque d'un pays où tout se réunissait dans leur imagination, pour leur persuader que c'était celui de l'ancienne Héraclée : le nom, le souvenir de Zeuxis, les animant encore plus de l'amour de leur art, ils esquissèrent deux vues de ce beau pays, et dans deux genres différens.

Vallée où l'on pense qu'Héraclée était située, n° 339.

L'un prit pour sujet de son tableau cette même vallée qu'on dit avoir servi d'enceinte à l'antique Héraclée, et dans laquelle existe encore une fontaine rustique, que les gens du pays ont en vénération, pour la bonté et l'excellence de son eau. Cette petite vallée, plantée d'arbres touffus, et d'orangers en pleine terre, forme un bocage qui rend au mieux l'idée que l'imagination se fait de l'heureuse Arcadie; en y ajoutant quelque sujet noble et simple, dans le genre de l'idylle, on en ferait un paysage grec, et c'est le cas où cette fiction peut être permise.

Vue des Apennins et d'une vallée de la Basilicate, l'ancienne Lucanie, n° 340.

L'autre dessinateur prenant un vol plus élevé et plus historique, se transporta au temps où Zeuxis habitait lui-même cette belle contrée. Après avoir pris pour le fond de sa composition tout l'Apennin et ce bassin immense dans lequel coulent les eaux de l'Aciris et du Syris, ce qui

forme le plus beau paysage, du plus grand caractère, et la carte fidèle du pays, il a représenté sur le premier plan, le célèbre peintre de l'antiquité, entouré de ses élèves, auxquels il donne les leçons de son art.

CHAPITRE V.

CALABRE CITÉRIEURE. — ROUTE DE POLICORO JUSQU'A CORIGLIANO, PRÈS DU LIEU OÙ ÉTAIT SITUÉE L'ANTIQUE SYBARIS, EN PASSANT PAR ROCCA IMPERIALE, CASTEL ROSETTO ET CASAL NUOVO.

Nous quittâmes avec regret ce beau pays de l'antique Héraclée, pays enchanteur par la richesse de ses sites; et, après être descendus des hauteurs d'où l'on domine sur toute cette belle partie de l'Italie, nous entrâmes dans un bois déjà célèbre dans l'antiquité, et révéré jadis comme une forêt sacrée. On peut dire qu'elle en conserve encore tout le caractère : le silence, le sombre mystérieux, qui règnent sous d'immenses chênes, aussi vieux que le monde, semblaient nous rappeler, en la traversant, le sanctuaire imposant des druides.

Cette belle forêt était habitée par une foule paisible d'animaux et de gibier de toute espèce; des sangliers, des daims, des cerfs, des chevreuils, sans parler des martres et des écureuils, dont nous vîmes aussi une très grande quantité se promener d'arbre en arbre, sur nos têtes.

Nous arrivâmes enfin jusqu'aux bords du Syris, un des plus grands fleuves du royaume de Naples, toujours en suivant la forêt, et nous passâmes le fleuve à gué avec des buffles qui nous attendaient sur le rivage.

C'est à l'embouchure de ce fleuve qu'existait autrefois l'ancienne Syris, une des villes les plus considérables de la république des Sybarites. Elle fut détruite dans les guerres qu'ils eurent avec les Tarentins, et ce fut, à ce qu'on prétend, avec ses ruines qu'on éleva Héraclée, dont le port a conservé depuis le nom d'*Héracléopolis*.

Après avoir passé le fleuve, on rencontre un lieu appelé aujourd'hui *gli Bagni*, nom qui lui est resté des eaux minérales et des bains qui y existaient sans doute autrefois, mais dont l'usage, les eaux et la source sont également perdus. De ces bains antiques entièrement détruits, il ne reste que deux fragmens de murs sans aucune forme. On ne peut cependant douter que ce pays n'ait été autrefois très habité, car on trouve encore journellement des monnaies romaines dans tous les environs. A quatre milles de là, nous allâmes rejoindre notre bateau, qui était venu nous attendre à la rade de la *Rocca Imperiale*.

Vue de la *Rocca Imperiale*, n° 341.

L'origine de la *Rocca Imperiale* vient d'un château que Frédéric II fit construire vers le mi-

lieu du treizième siècle, pour défendre le pays contre les courses des Barbaresques. Cet abri engagea à bâtir sous sa protection; et, malgré l'incommodité du site, il s'y est formé une ville qui peut contenir trois mille habitans. Elle est construite de telle sorte que la rue est toujours au niveau des toits des maisons d'une autre rue; ce qui forme une ville aussi extraordinaire en dehors qu'incommode en dedans. Notre arrivée fit événement dans cette petite ville; tout le monde se mit sous les armes pour nous recevoir et assister à notre entrée. Un des habitans auquel nous étions recommandés nous conduisit au château, qui était la seule curiosité du pays, mais qui ne nous arrêta pas long-temps.

A quatre milles de la Rocca, nous passâmes le fleuve ou rivière du Calandro. Cette rivière sépare l'ancienne Lucanie, aujourd'hui la Basilicate, d'avec la Calabre citérieure. Le premier endroit que nous trouvâmes fut Porto Venere. Il ne faut pas trop se laisser séduire par ce beau nom; car le lieu qui le porte n'est autre chose qu'une petite anse où quelques rochers réunis forment un abri pour deux ou trois bateaux de pêcheurs, et une petite fontaine pour les désaltérer.

Castel Rosetto, n° 342.

De Porto Venere, nous vînmes à Castel Rosetto, qui n'est aujourd'hui qu'un vieux château, où il n'y a pour toute garde qu'un seul homme,

chargé de recevoir un péage. Ce château, à demi ruiné, et construit sur un rocher dont la forme nous parut assez pittoresque, fournit à un de nos dessinateurs le sujet d'une vue très intéressante. De vieilles histoires de Barbaresques que les gens de l'auberge nous contèrent l'engagèrent à représenter Castel Rosetto dans le moment où des corsaires turcs viennent attaquer la garnison.

Nous marchâmes toujours en suivant la mer jusqu'à Trébisasse, petite ville située sur une élévation, et dominée encore par de plus hautes montagnes. Nous quittâmes la mer pour gagner dans les terres la ville de Casal Nuovo, à vingt-quatre milles de la Rocca. Ce chemin, délicieux dans le moment où nous le faisions, c'est-à-dire dans la plus belle saison de l'année, doit être impraticable en hiver et au commencement du printemps, par la quantité de torrens qui descendent de l'Apennin, et inondent sans doute ce pays jusqu'à la mer.

Casal Nuovo est une ville sale, dépeuplée, et qui semble dévastée par des tremblemens de terre. La pauvreté s'y peint sur tous les habitans de la manière la plus frappante. On est étonné de découvrir de ce séjour de la misère, le plus beau pays que la nature puisse offrir. On peut dire que c'est l'aspect de la terre promise vue du désert, une image de l'âge d'or et du paradis

terrestre ; des forêts comme des vergers, et des vergers comme des forêts. Tout ce que nous rassemblons à grands frais pour parer nos jardins, croît naturellement dans les environs de ce lieu misérable, et y est d'une beauté surprenante.

C'est dans la plaine qu'on découvre depuis Casal Nuovo qu'était située la fameuse Sybaris. Toute cette vallée en dépendait. Nous y cherchions vainement quelques vestiges antiques ; nous consultâmes les antiquaires du pays pour savoir s'il n'y aurait pas quelques médailles trouvées dans ce canton, avec lesquelles on pût au moins en attester l'ancienne existence. Un d'eux nous assura que oui, et promit de nous tranquilliser sur nos recherches en nous communiquant ce qu'il possédait ; et mystérieusement, sur le soir, il nous apporta une pièce de cuivre où on lisait en beaux caractères *Baiocco*, petite monnaie du pape, et aussi commune en Italie que le sont les liards en France. Nous fûmes moins étonnés du cas infini que ce curieux faisait d'une autre pièce qu'il nous fit voir comme une grande rareté, et qui se trouva être un jeton du temps de Louis XIV.

Nous partîmes de Casal Nuovo avec le projet et le désir le plus vif de découvrir, s'il était possible, quelques restes de la malheureuse Sybaris ; mais nous parcourûmes en vain toute cette campagne par un soleil déjà très chaud dans ce pays,

et fûmes trop heureux de rencontrer au milieu de ces déserts une ferme ou bufflerie où nous allâmes nous reposer. Ne pouvant apercevoir le moindre vestige de cette ville célèbre, nous interrogions nos guides, les gens du pays, le pays même ; tout fut muet.

Remontant ensuite jusqu'au lieu appelé Terra Nuova, nous nous trouvâmes près d'une petite rivière qui conserve véritablement encore le nom de Sybaris. Un pont pastoral et rustique, sur lequel nous passâmes, nous parut former un contraste si frappant avec l'idée qu'on peut se faire de ce pays si vanté pour son luxe et sa magnificence, que nous voulûmes en rapporter au moins un souvenir avec nous. Enfin, après avoir satisfait à un petit péage établi sur ce pont, nous traversâmes l'espace qui se trouve entre les deux fleuves, ce qui nous conduisit jusque sur les bords du Crati, à peu de distance et vis-à-vis de Corigliano.

Pont rustique sur le fleuve Sybaris, n° 343.

Nous avons vu, en parlant des révolutions et de la chute de ces anciennes colonies, comment le fameux Milon, à la tête de cent mille Crotoniates, avait défait en un seul jour le peuple entier et tous les habitans de Sybaris, au nombre de plus de trois cent mille hommes, quoiqu'il soit assez difficile de croire que deux républiques, à seize lieues l'une de l'autre, aient pu, dans un territoire très peu étendu, avoir une population aussi nombreuse.

Mais, sans prendre au pied de la lettre ce récit sans doute exagéré par Strabon, Diodore, et par tous les anciens historiens, il doit en résulter, cependant, que ces fameuses colonies grecques étaient très puissantes, et que cette Sybaris, dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige, devait être une ville très riche et très peuplée.

Nous avons vu encore qu'après le désastre et la destruction entière de cette malheureuse ville, ensevelie à jamais dans les flots du Crati et du Sybaris réunis, le peu qui resta de ses infortunés habitans envoya à Lacédémone et à Athènes demander des secours et d'autres colons pour former une nouvelle ville, à laquelle ils donnèrent le nom de *Thurium ;* mais que ces différens habitans ne pouvant s'accorder ensemble, il s'éleva des querelles entre l'ancienne et la nouvelle colonie, que les plus forts chassèrent les plus faibles, les obligèrent d'aller chercher un azile à Possidonia ou Pestum, qu'ils s'y établirent de nouveau, et y bâtirent les murailles et les temples qu'on y voit encore.

Passage du fleuve Crati, n° 344.

Après avoir dessiné la vue de ce Crati, si fatal aux Sybarites, nous passâmes ce fleuve sur une charrette à bœufs, et nos mulets nous suivirent à gué.

En approchant de Corigliano, qui est à six milles de là, nous ne tardâmes pas à reconnaître, dans la beauté et la prodigieuse abondance de ce

pays, toutes les délices qui avaient autrefois corrompu Sybaris; et effectivement le chemin et le territoire qu'on traverse pour y arriver offrent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus riche, de plus riant et de plus fertile.

Corigliano n'est cependant qu'un grand village commandé par un vieux château placé sur le haut du rocher; mais sa situation, son sol, et l'air embaumé qu'on y respire, ainsi que ses productions, le mettent au-dessus de toutes les descriptions qu'on en peut faire. Chaque pas offre un nouveau point de vue toujours plus pittoresque, et en même temps plus agréable, où le gracieux est mêlé au grand, et où les détails le disputent à l'ensemble. On ferait un volume très varié des vues seules de Corigliano.

Vue générale de Corigliano, n° 345.

Nous dessinâmes une première vue de cette ville, en y arrivant, et sur les bords d'un torrent qui passe au pied même de la montagne au sommet de laquelle elle est située et construite en amphithéâtre. Jamais ce beau désordre de la nature qu'on cherche tant à imiter dans nos jardins à l'anglaise ne s'est montré avec plus de charmes que dans ce lieu délicieux. Partout des vergers agrestes arrosés par des ruisseaux errant à leur gré, y font croître les orangers à la hauteur des chênes. C'est au travers de ce feuillis épais de citronniers, de grenadiers et de figuiers, qu'on aperçoit, à la dérobée, tous les points de vue de

la ville, qui se composent soit avec le vaste fond de la mer, soit avec les formes larges et imposantes de l'Apennin glacé. Ce jardin des Hespérides est aussi agréable qu'utile, et aussi abondant que pittoresque; on y récolte tous les grains que la terre peut produire, un vin exquis, et le meilleur qu'il y ait en Italie; les pâturages y sont gras et fertiles, la pêche abondante, et tous les fruits plus délicieux, plus parfaits qu'en aucun lieu du monde.

Il était impossible qu'un pays de délices comme celui de Corigliano, et aussi riche surtout en sites et en points de vue, plus piquans les uns que les autres, n'eût pas un charme particulier pour nous; aussi, malgré le désir que nous avions de ne pas perdre un jour pour gagner la Sicile avant les grandes chaleurs, nous formâmes tous en même temps le projet d'y séjourner, et l'affabilité de l'agent du prince de San-Mauro, auquel nous étions adressés, acheva de nous y déterminer.

Nous étions surtout étonnés de voir que cette Calabre, dont on nous avait fait tant de peur, était le lieu où pendant tout notre voyage, nous avions vu exercer l'hospitalité avec le plus de franchise et de cordialité. On peut dire, et sans exagération, de ses heureux et paisibles habitans, que, dès qu'on entre dans leurs maisons, elles deviennent les vôtres; ils n'ont plus rien à eux,

et sans faste ils vont au-devant de tout ce qui peut vous plaire, de tout ce que vous pouvez désirer.

Notre chagrin seulement était de n'avoir pu trouver le lieu même où on imagine qu'avait pu être cette Sybaris tant vantée, et qui était perdue pour nous dans la plaine, ainsi que Thurium. Notre hôte, à qui nous fîmes part de nos regrets, nous offrit de nous y conduire dès le lendemain pour faire de nouvelles recherches.

La veille de cette excursion, nous employâmes le temps qui nous restait à parcourir et dessiner Corigliano sous tous les aspects possibles. Après avoir pris d'abord l'ensemble de cette petite ville, nous voulûmes en avoir une vue telle qu'elle se présente vers le milieu du chemin même qui y conduit, et à la moitié de la montagne; laissant sur la gauche un petit couvent de Capucins, nous avions, à droite, l'aspect d'une partie de la ville et de quelques constructions rustiques, semées çà et là sur des rochers qu'elles terminent de la manière la plus pittoresque.

Vue de Carigliano, prise du milieu de la montagne, n° 346.

En sortant de ce chemin creux, espèce de ravin et de fondrière sauvage qui entoure Corigliano du côté de l'entrée, on est vraiment étonné du tableau ravissant qui se déroule à la vue. L'opposition que produit la beauté de ce pays enchanteur, au débouché de cette gorge et

de cette suite de montagnes qui se perdent dans l'espace, est, sans contredit, un des plus beaux aspects dont on puisse jouir dans aucun pays du monde.

Vue prise sur les hauteurs de Corigliano, du côté de la plaine de Sybaris, n° 347.

Nous en fûmes tous si frappés, que notre paysagiste fut aussitôt chargé de dessiner le site même d'où on jouit de cette vue admirable, et dont les premiers plans, disposés par la nature en gradins, et comme pour servir d'encadrement au tableau, ne peuvent être mieux comparés qu'au verger ou au jardin d'Éden. On ne peut se faire une idée de la multitude et de l'excellence des fruits de toute espèce qui croissent naturellement dans ce pays, et sans le moindre soin de la part de ses habitans.

Vers la fin du jour, nous nous promenâmes sous les orangers et les citronniers, nous mangeâmes de vingt sortes de fruits, des oranges délicieuses, des citrons doux comme une légère limonade, et surtout des limons d'une espèce et d'une grosseur peu communes; presque tous avaient huit pouces de diamètre, encore nous assura-t-on que les plus gros en avaient quelquefois jusqu'à quinze.

Aquéduc de Corigliano, n° 348.

Une des vues les plus piquantes que nous ayons trouvées dans ce singulier pays, a été l'entrée même de la ville, où on n'arrive qu'après avoir passé sous un aquéduc fort élevé, tel qu'on le voit représenté sur la planche n° 348 de notre

Atlas. Sans cet aquéduc, il n'y aurait pas une goutte d'eau à Corigliano.

Fabrique de réglisse, n° 349.

Ce fut en entrant dans la ville, et après en avoir parcouru tous les dehors, que nous fûmes curieux de voir un des ateliers où l'on fabrique la réglisse ainsi que la manne, qui est une production appartenante à cette province [1]. On arrache la racine de cette plante en automne, on la met en fagots comme nos sarmens de vigne en hiver, après l'avoir fait tremper quelque temps dans de l'eau pour lui rendre sa verdeur : on la met dans une auge ronde, dans laquelle une meule lourde et dentelée l'écrase jusqu'à la rendre comme de l'étoupe; alors elle est jetée dans une chaudière d'eau bouillante, d'où elle ne sort que pour être pressurée, comme de l'huile, entre des matis ou madriers. On en jette la liqueur dans une chaudière, et on la fait bouillir ensuite jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour être mise en tablettes, ou en bâtons, ainsi que nous la connaissons en France.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous partîmes avec notre hôte, et retournâmes chercher Sybaris. Il nous conduisit d'abord à San-Mauro, fief superbe appartenant au duc de Corigliano, qui a pour deux cent cinquante mille livres de fermes

[1] On en tire aussi une grande quantité de l'Abruzze, d'où elle se transporte à Corigliano pour y être fabriquée avec celle de la Calabre.

attenantes, et toutes situées dans le lieu même et le territoire où on présume qu'était cette ancienne ville. Nous trouvâmes, tout près de San-Mauro, deux villages habités par des Albanais, car c'est le sort de cette partie de l'Italie d'être habitée par des Grecs; mais ceux-ci n'y jouent pas le rôle des anciens, car on peut dire qu'ils végètent dans la misère et la paresse. Ils s'y retirèrent, dit-on, lors des conquêtes de Scanderberg, en 1460, et y portèrent leurs rhythmes avec eux. Les prêtres de ces Albanais reconnaissent le pape, qui, par représailles, leur permet de se marier une seule fois. Tous ces Albanais sont dans l'usage d'acheter leurs femmes au lieu d'en recevoir une dot; aussi les font-ils travailler en conséquence pendant qu'ils restent tranquilles et dans l'oisiveté. Nous vîmes dans les champs plusieurs de ces malheureuses conduites comme des troupeaux, et commandées par un seul homme ainsi que des esclaves.

Après avoir parcouru, non sans beaucoup de fatigue, une plaine immense où rien ne pouvait fixer l'attention et les regards, qu'une végétation prodigieusement abondante, et quelques huttes de paysans semées de distance en distance, nous entrâmes dans une de ces fermes appelées dans le pays *ministeriale;* celle-ci était distante de huit milles de Corigliano, à trois milles de la mer, et à huit de Casal Nuovo. C'est, à ce qu'on prétend, l'endroit où était située l'ancienne Sybaris, précisément au milieu de la plaine et du golfe.

Vallée où était située l'antique Sybaris, n° 350.

Qu'on imagine une vallée délicieuse, remplie et semée de bosquets touffus d'orangers, de citronniers, dont l'air est embaumé de toutes parts; une terre prodigue de fruits, couverte de fleurs qui y croissent naturellement, dans le climat le plus doux et le plus tempéré de toute l'Italie, voilà quel était le pays de cette fameuse Sybaris, dont il ne nous reste plus aujourd'hui que le nom. Cet immense bassin est circonscrit par de superbes montagnes élevées en amphithéâtre, dont les unes, cultivées jusqu'à leurs cimes, annoncent l'abondance: les autres, plus éloignées, couvertes de neige toute l'année, offrent les formes et les sites les plus imposans. La mer s'avançant un peu dans les terres, du côté du nord, semble venir exprès pour embellir encore ce lieu de délices, y apporter de la fraîcheur, et achever la décoration de ce pays sublime. Enfin, on y placerait Sybaris, quand même elle n'y aurait pas été, et on l'y reconnaîtrait à l'idée que l'histoire nous en a laissée.

Nous ne pouvions nous déterminer à quitter cette plaine, qui aurait fourni mille tableaux différens à l'imagination de nos dessinateurs; aussi notre hôte, pour nous en laisser jouir plus longtemps, et avec encore plus de sensualité, ima-

gina d'envoyer chercher nos provisions, auxquelles il fit joindre de grandes corbeilles remplies de tous les fruits du pays, afin de nous procurer le plaisir de dîner au moins une fois dans notre vie à Sybaris.

Après le repas, nous nous rapprochâmes du fleuve, qui nous parut trop fort pour pouvoir le passer à gué; mais ce que nous trouvâmes dans cet endroit de très curieux à observer, c'est que, malgré son élévation, il était aisé de voir dans l'escarpement de ses rives la tranche de l'ancien sol de la ville, qui se distingue parfaitement à la qualité de la terre, aux enduits et aux restes de constructions anciennes de mattoni.

Ce niveau antique est surmonté de dix à douze pieds de sable, que le Crati et le Sybaris réunis y ont entassés; cette observation rend très probable ce qui a été rapporté plus haut de la destruction de cette ville, et fait cesser l'étonnement où on peut être de ne trouver aucun vestige apparent sur la surface actuelle du sol : car ce fleuve, sujet à se déborder et à changer de lit, a couvert alternativement toutes les parties de la ville, et élevé considérablement le terrain dans quelques endroits; ce qui, gênant depuis des siècles l'écoulement des eaux, en a formé un sol fangeux et abandonné, qui produit le mauvais air auquel ce pays est devenu sujet, et surtout à la fin de l'été.

L'antique ville de Thurium, qui a survécu à Sybaris, est également enfoncée et perdue dans les sables; chaque habitant du pays la place à sa fantaisie et d'après son système. On ne trouve pas un tombeau dans la campagne qu'on n'en fasse les ruines de Thurium. Son égal enfouissement peut faire croire que ses ruines ont éprouvé le même sort que celles de Sybaris; et ce qui fonde le plus cette conjecture, c'est qu'on a trouvé souvent dans ce lieu diverses médailles de l'ancienne Thurium.

C'est surtout sur les rives du fleuve formidable qui a couvert de ses flots ces villes infortunées qu'on en retrouve encore quelques vestiges; souvent en changeant de lit, il laisse apercevoir des parties de constructions en mosaïque, des monnaies, des vases et des marbres qui doivent en provenir; lorsque nous y arrivâmes, on venait de tirer du sable deux amphores ou vases propres à renfermer du vin; ces vases étaient parfaitement entiers, et avaient trois pieds de haut; on y trouve des briques sur lesquelles on voit qu'il y a eu quelque nom gravé, comme sur celles trouvées à Pompéi, mais trop effacé pour être lu. Il y avait aussi de ces briques façonnées en fleurons dont les anciens se servaient pour terminer le toit de leurs maisons, et parfaitement semblables à celles dont nous avons parlé dans la description de Pompéi, qui couronnaient l'en-

tablement de la colonnade du quartier des soldats. Nous y trouvâmes nous-mêmes des fragmens de lacrymatoires ou de quelques vases en ce genre.

La preuve évidente de l'instabilité du cours du Crati et de ses dévastations dans tout ce pays, c'est que ce fleuve, que les géographes anciens, ainsi que Zannoni, font arriver à la mer, séparé du Sybaris, ne forme cependant avec lui qu'une seule et même rivière pendant un long espace. Ces deux fleuves réunis se joignent, depuis un demi-siècle, à quatorze milles de la mer, y descendent par le même lit, qui a dans cet endroit près d'un quart de lieue de largeur, et y entrent par la même embouchure.

Toute cette partie du territoire et des environs de Sybaris, plus exposée aux inondations fréquentes de ces deux fleuves, ne produit plus que des chardons hauts comme un taillis. Peut-être serait-il facile d'assurer la nature du terrain, en le desséchant par des canaux, ou en creusant un lit au fleuve; mais, dans l'état d'abandon où est tout ce pays, il est également difficile d'y fouiller et d'y bâtir, à cause de la fange, et de l'eau qui y arrive dès qu'on est à quelques pieds de profondeur.

Notre guide pensa même en faire la triste expérience : en voulant passer un fossé, il enfonça

dans la vase avec son cheval, et ce ne fut pas même sans danger pour nous que nous parvînmes à les en tirer l'un et l'autre. Un paysan des environs nous dit qu'il n'en était pas ainsi dans toutes les saisons de l'année, qu'il avait même, à peu de distance de là, creusé un puits qu'il nous fit voir, dans lequel, à vingt pieds de profondeur, il avait trouvé une fontaine avec des robinets en bronze, et des vases de même métal. Il nous parut, à la description qu'il en fit, que ce devaient être quelques fragmens de patères ou d'autres vases employés aux sacrifices.

Ces échantillons suffisent au reste pour annoncer de quel intérêt et de quel avantage pourraient être des fouilles dans ce territoire, où ont sûrement existé des villes dont le goût a été si recherché, et où on retrouverait vraisemblablement les formes grecques dans toute leur pureté, Sybaris n'ayant jamais été connue ni habitée par les Romains. Quoi qu'il en soit, le duc de Corigliano, qui n'est pas sans doute aussi curieux d'antiquités, que de riches parvenus, fait mettre à profit le désastre de son état actuel. Il y élève des chevaux dans la partie la plus saine; des paysans, sous des huttes de paille, y font des fromages de lait de vache; et la partie inhabitable, qui est celle de la mer, est couverte de vaches sauvages, qu'on ne trait jamais, et qu'on n'ap-

proche qu'au moment où on les tue pour les vendre. Cette chasse, qui se fait à cheval et au forcé, comme celle du cerf, est aussi amusante, et sans doute beaucoup plus utile.

CHAPITRE VI.

CALABRE CITÉRIEURE. — ROUTE DE CORIGLIANO JUSQU'A SQUILLACE, L'ANTIQUE SCYLLATIUM, EN PASSANT PAR MÉLISSA, STRONGOLI, COTRONE, CAPO DELLE COLONNE ET CATANZARO.

Carte géographique et numismatique de la Basilicate avec la Calabre citérieure et ultérieure, n° 351.

En sortant de Corigliano, nous fîmes l'espace de dix milles au travers d'un bois d'oliviers, et nous continuâmes notre route entre Rossano et la mer. On prétend dans le pays que ce Rossano était l'ancien port de Sybaris; mais cette opinion paraît peu fondée, puisque l'embouchure du Crati, au fond d'un golfe, était, et est encore une rade bien plus sûre que celle de Rossano, qui a la forme d'un promontoire, et tous les vents à craindre. Il nous fallut traverser, dans cette matinée, le Celano, le Celenito et le Trionto, trois petits fleuves de la nature des torrens, très périlleux en hiver, guéables en été, et jamais navigables pour les plus petites nacelles. Nous rafraîchîmes ensuite à une masseria (ou ferme) près de Calopizzati, à dix-huit milles de Corigliano et à six de Cariati. On n'est pas tous les jours heureux, car tout ce pays ne nous offrit aucun site intéressant.

La ville de Cariati est bâtie sur une élévation très escarpée. Nous avions une lettre pour un des principaux habitans, qui ne jugea pas à propos de nous recevoir, et nous envoya prévenir de ne pas même nous donner la peine de monter jusqu'à la ville; de sorte, qu'après avoir couché la veille dans de bons lits et avec des draps bordés de dentelles, nous nous vîmes au moment de passer la nuit dans une église tombant en ruines, afin d'être au moins à couvert. Heureusement qu'un frère capucin nous céda sa cellule et sa cuisine, où nous nous couchâmes, tant à terre que sur la paille. Cariati n'est qu'un petit bourg misérable : on y arrive par un pont-levis. C'est la seule entrée de cette petite ville, que sa situation, plus que ses murailles, met à l'abri d'une descente des Barbaresques.

Nous partîmes de Cariati de grand matin, et côtoyâmes la mer à travers les sables. De là, en rentrant dans les terres, nous vînmes dîner à Ciro, une des villes les plus élevées de la Calabre. Malgré le délabrement, les ruines et l'air de vétusté de cette Ciro, c'est pourtant la nouvelle ville de ce nom, car l'antique Ciro était près du cap appelé aujourd'hui *Alice*, autrefois le promontoire de Crimiso, célèbre par le temple d'Apollon. Ce temple était, dit-on, sur une éminence où on voit actuellement une église. La ville de Ciro ayant été, sans doute, désolée, détruite à

plusieurs reprises par les invasions des Turcs, les habitans ont pris le parti d'aller se retrancher au-dessus de la montagne, à six milles du cap. Ce promontoire est maintenant semé d'orangers, de citronniers et d'une foule d'arbres de toute espèce qui couvrent les ruines de la ville et du temple; de manière qu'il ne reste pas la plus petite marque apparente de son ancienne existence. Cependant, en cultivant la terre dans tous les environs, on y a trouvé et on y trouve encore des monnaies, des bracelets de bronze, des lampes de terre, des fragmens de marbre et du mattoni. Nous vîmes une de ces anciennes briques de deux pieds de long sur dix-huit pouces de large, avec une espèce de marque, mais tellement usée par le temps qu'il était impossible d'y rien reconnaître.

On nous montra quelques poteries antiques, qui étaient sans doute destinées aux usages ordinaires de la vie; mais elles n'avaient ni la beauté des formes, ni la finesse des vases funéraires grecs qu'on trouve souvent dans les tombeaux des anciens; du reste, sans peintures, et différant peu des vases communs qu'on fabrique actuellement. Dans les médailles que nous pûmes examiner, il n'y en avait que de Tarente, de Métaponte et de Pétilie, avec quelques monnaies romaines. On nous apporta aussi une petite figure en bronze dont le travail était absolument dans le genre et

le mauvais goût des temps du Bas-Empire. Tout cela était assez peu intéressant; mais comme le temps commençait à devenir très chaud, nous fûmes obligés d'attendre quelques heures, et de laisser passer la grande chaleur avant de continuer notre route.

Tour de Mélissa, n° 352.

Nous vînmes coucher à la tour de Mélissa, demeure ordinaire du prince de Strongoli: le hasard nous y conduisit comme il y arrivait de son côté, ce qui nous détermina à nous y arrêter. Ce prince nous reçut en loyal seigneur châtelain qui accueille des chevaliers; rien ne ressemblait davantage à un vieux château gothique que cette tour de Mélissa, posée sur une éminence isolée de toutes autres habitations et entourée de quelques vieilles fortifications assez mal en ordre. Le prince revenait de la chasse avec sa suite, lorsque nous arrivâmes avec la nôtre au pont-levis. Son équipage était nombreux, et se trouva cependant logé, ainsi que nous, dans la même tour; après un bon souper, et une conversation qui fut fort vive et fort gaie, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain notre hôte, aussi obligeant, aussi noble que simple dans ses manières, nous donna des gens pour nous accompagner à Strongoli, où il avait envoyé dire de nous préparer un bon dîner. Strongoli est l'ancienne Pétilie, république grecque qui résista à Annibal et resta

seule de toute la Grande-Grèce fidèle aux Romains. La ville était située très avantageusement sur une haute montagne fortifiée par la nature, et avec des murailles de quinze pieds d'épaisseur.

Strongoli, ancienne Pétilie, n° 353.

On aperçoit, en arrivant à Strongoli, des vestiges de la richesse et de la magnificence de l'ancienne Pétilie; tous ses environs sont encore semés de fragmens et de morceaux de colonnes cannelées dont les chapiteaux étaient d'ordre dorique et du genre de celles de Pestum. On y trouve aussi une grande quantité de colonnes entières de granit d'Égypte, indestructibles au temps, intransportables par leur poids, et qui deviennent, par leur nature indissoluble, les archives de l'univers. Si on eût voulu en faire usage pour quelque construction moderne, il y aurait eu de quoi décorer un grand temple, ou donner à un palais un caractère que n'ont aucun des édifices existans du pays.

Nous vîmes, sur la place publique, le piédestal d'une statue de marbre de Paros, sur lequel la ville de Pétilie avait fait graver le testament d'un de ses habitans, nommé Parménion. On y voit que ce Parménion avait légué la plus grande partie de son bien à la république; mais l'inscription étant fort longue, nous ne pûmes la copier, et nous nous contentâmes d'en prendre une en caractères grecs qui se trouvait sur la porte

d'une des maisons de la ville, quoiqu'elle n'eût d'autre mérite que son antiquité. [1]

On nous dit qu'on trouvait souvent dans les environs de Strongoli des médailles d'or et d'argent, mais elles n'y restent pas long-temps : l'ignorance et l'avarice des gens du pays rendent nulles presque toutes ces découvertes intéressantes. Les Capucins même venaient de fondre une médaille d'or de plus d'un pouce de diamètre pour avoir une cloche de plus, et dans la crainte que le prince ne la leur demandât. Il y avait chez un particulier de la ville une petite idole d'or de trois pouces; malheureusement il était en voyage, et il fut impossible de la voir : tout ce qu'on put nous montrer fut une médaille en cuivre, représentant d'un côté la tête de Pyrrhus, et de l'autre une tête de femme couronnant

[1] ΕΠΙ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧ
ΜΙΝΑΤΟΥ ΚΡΙΤΤΙΟΥ ΜΙΝΑΤΟΝ
ΜΕΡΙΔΑ ΜΑΡΙΟΥ ΚΡΙΤΤΙΟΥ
ΜΙΝΑΤΟΥ ΟΣΤΕΩΝ ΑΝΕΤΕΞ
ΑΣΘΗ. ΕΧ ΤΩΝ ΚΟΙΝΩΝ
ΧΡΗΜΑΤ.

Sous le gymnasiarque Minatus, fils de Crittius Minatus, on a placé, à frais communs, les cendres de Marius Crittius Minatus. *

* Ce Minatus devait être, suivant toute apparence, à la tête de quelque gymnase ou collége célèbre de l'ancienne Petilia, puisqu'on lui donnait le titre de gymnasiarque.

le héros, avec le mot *Pétilie;* ce qui pourrait prouver que cette ancienne république n'était pas alliée des Romains du temps de Pyrrhus, ou qu'elle ne leur avait pas été aussi fidèle du temps de ce héros que lors des guerres d'Annibal.

Les tremblemens de terre ont, à diverses époques, tellement bouleversé le sol de Strongoli, tout formé de collines, de vallées et d'éminences, qu'il serait difficile de juger actuellement de la grandeur et de la forme de l'ancienne ville. Les secousses y ont été si fortes, que les débris des murailles antiques dont on trouve des restes encore assez entiers, quoique posés sur le rocher, et de quinze pieds d'épaisseur, sont absolument inclinés et hors de tout équilibre. On ne put nous donner absolument aucun renseignement sur l'histoire de la destruction de Pétilie, ni comment et dans quel temps elle a pris le nom de Strongoli. Tout ce qu'on peut savoir, c'est que le château, qui est aussi pauvre de forme que de construction, étant bâti sur la partie la plus escarpée et dominant sur le pays, les princes, qui y résidaient autrefois, pouvaient s'y défendre. Mais au temps de la conquête du royaume de Naples, le roi catholique en enleva les canons, ainsi que ceux de Mélissa et de toutes les forteresses des barons de cette partie de la Calabre. On peut croire qu'avant ce temps, et moyennant ces retraites inabordables, les barons napolitains

pouvaient aisément faire connaître leur mécontentement et quitter la cour, à laquelle ils craignaient moins de déplaire qu'aujourd'hui.

Tanucci, ministre peu aimé pendant sa vie, mais qui, à bien des égards, avait un mérite très utile à un gouvernement monarchique, n'a pas été moins hardi à l'égard des moines, aussi riches et aussi puissans que les barons. Souvent, sur notre route, nous rencontrions des maisons religieuses et pas un religieux; on nous dit que ces maisons se trouvant réduites à deux ou trois moines, qui consommaient tranquillement les revenus de leur fondation, sans être d'aucune utilité, le gouvernement avait jugé à propos de permettre aux fondateurs de réclamer les legs de leurs ancêtres, aux seigneurs de reprendre leurs droits, et qu'ensuite le roi s'était emparé du reste.

Pour en revenir à la principauté de Strongoli, nous apprîmes qu'elle valait cinquante mille livres de rente, et serait susceptible d'un produit plus considérable si on faisait exploiter les mines de soufre, de plomb, de mercure, d'or et d'argent qui existent dans les montagnes; car il y a de tout en Calabre, et de tout en abondance : c'est peut-être le pays de l'univers le plus riche et le plus fertile pour toute espèce de productions. On est bien étonné, avec tant d'avantages réunis, de ne trouver, au milieu de ces trésors de la na-

ture, que des villages en ruines, que des habitans pauvres, sans habits, ou portant ceux de la misère, et avec des figures ou débiles ou sauvages. [1]

En quittant Strongoli, nous descendîmes dans la plaine pendant l'espace de huit à neuf milles; nous arrivâmes sur les bords du Nieto, torrent plus considérable que les autres, et qu'on peut appeler une rivière, puisqu'il faut au moins un bac pour la passer. Du bord du Nieto, nous nous avançâmes à travers une plaine de onze milles, parfaitement unie, très cultivée, et où on recueillait, dès le 22 mai, du lin et de l'orge. Cette plaine est bordée et terminée par une chaîne de montagnes qui finit au cap Colonne, et forme un golfe, au fond duquel est située Cotrone, autrefois la fameuse Crotone, une des plus célèbres villes de la Grande-Grèce, où fut l'école de Pythagore, et qui était la patrie du fameux athlète Milon, le vainqueur de Sybaris; à l'imitation d'Hercule, l'antiquité nous représente

[1] Une des productions de la Calabre, et qui y fait même un objet de commerce assez considérable, est la manne. C'est à Cariati et à Strongoli qu'on trouve la meilleure, et qu'on en fait les plus fortes récoltes. Les propriétaires des arbres qui la produisent sont obligés de la vendre toute au roi; celle de la meilleure qualité, qu'on nomme *in canola*, pour deux carlins la livre, et celle qui est inférieure, qu'on appelle *in frasca*, pour huit grains. Ce revenu est affermé trente-deux mille ducats.

ce redoutable Crotoniate vêtu d'une peau de lion et armé d'une massue.

Crotone, n° 354.

Avant d'arriver à la Crotone moderne, on passe sur les ruines de l'ancienne, qui était bâtie en demi-cercle au fond du golfe et sur le fleuve Escarus ou Esaro qui la traversait. Ce n'est plus maintenant qu'un misérable ruisseau bourbeux; hors les temps d'inondations, ce faible ruisseau se perd dans le sable et n'arrive à la mer que par filtration. La nature des montagnes entre lesquelles il coule étant d'un grès fin et mouvant, peut absorber une partie de ses eaux. Cette fameuse ville, dont les murailles avaient douze milles de circuit, est restreinte aujourd'hui et renfermée dans une petite pointe de terre, où était sans doute autrefois une forteresse; et cette même ville, qui avait pu mettre cent mille hommes sur pied dans la guerre des Sybarites, n'a maintenant au plus que cinq mille habitans. Il est même assez vraisemblable qu'ils ne tiennent en rien de cette vertu athlétique qui rendit Crotone si fameuse dans l'antiquité.

Les Romains s'emparèrent de Crotone par surprise l'an de Rome 475. Elle fut détruite ensuite par les révoltés de Regium, qui égorgèrent la garnison romaine. Les ruines de l'ancienne ville s'étaient conservées jusqu'au temps de Charles-Quint. Ce prince imagina d'en bâtir un château, et d'y élever des murs d'une hauteur d'autant

plus inutile qu'ils furent construits après l'usage de l'artillerie, et nullement propres à lui résister. Il démolit tout ce qui restait de précieux vestiges de son ancienne splendeur : aussi ne retrouve-t-on absolument rien de l'ancienne Crotone, et son sol n'est maintenant couvert que de magasins de grains et de fromage, dont on fait de grands chargemens et qui forment tout le commerce du pays.

Nous nous reposâmes un jour à Cotrone; quoique munis de plusieurs lettres de recommandation, nous n'aurions su où passer la nuit, si un honnête négociant que nous ne connaissions pas, et que nous ne pûmes voir qu'un moment, ne nous eût fait conduire à une maison qui n'était point occupée; il eut même l'honnêteté de nous faire apporter tout ce qui pouvait nous être nécessaire.

Le lendemain, nous allâmes voir le port, commencé à grands frais par le roi d'Espagne, port qui ne sera cependant praticable que quand on aura trouvé le moyen d'empêcher que les sables mouvans de ces parages ne le remplissent à mesure qu'on le creuse. On ne peut encore y faire aborder que des felouques, quoique deux cents hommes y travaillent sans relâche; et cependant, si jamais on se lasse de continuer ces travaux, ce port si avantageusement situé, d'une si parfaite sûreté, deviendra un marais pestiféré et produira

du mauvais air dans cette ville, autrefois connue et fameuse par sa salubrité. *Nil Crotone salubrius*, dit Strabon; Pline en parle aussi avec les plus grands éloges. [1]

Nous ne voulûmes pas cependant quitter cette ville, jadis si renommée, sans emporter au moins quelque souvenir et une idée de sa situation, quoique ce soit peut-être la vue la plus aride, et la moins pittoresque de cette partie de l'Italie. Nous n'étions plus qu'à huit milles de distance du cap Colonne, et c'est à un mille de cette pointe de terre que nous trouvâmes les carrières, exploitées par des forçats, d'où on tire la pierre qui sert à rétablir le port de Cotrone. Il paraît que ce n'est qu'une espèce de tuf, une concrétion de coquillage marin et de sable, comme une écume de mer déposée sur la terre et durcie par le temps. On ne peut même douter de cet effet physique, en examinant avec attention la tranche de ces carrières. Quoiqu'élevées de cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, on voit facilement qu'elles sont composées

[1] Si l'on en croit les anciens historiens, les antiques traditions du pays, elles rapportent que Mysellus et Archias, consultant en même temps l'oracle d'Apollon sur le lieu où ils devaient bâtir leur ville, le dieu leur laissa le choix des richesses ou de la santé. Les richesses touchèrent Archias; Mysellus demanda la santé. Archias fonda Syracuse, qui devint la plus opulente ville de la Grèce; Mysellus fonda Crotone, dont les habitans furent célèbres par la force du corps.

d'un lit de quinze pieds d'épaisseur de ce même tuf, posé sur une glaise tendre et grasse, et qui ne tient en rien de l'autre matière. Cette espèce de pierre est presque indestructible, ce qui reste du temple de Junon Lacinienne en est la preuve.

Ce temple fameux de Junon Lacinienne était bâti à la pointe du cap, et lui donnait son nom. Sa situation devait être imposante; placé sur une langue de terre, qui s'avançait comme une plate-forme au milieu de la mer, il dominait et était vu d'une grande étendue de terre et de mer. Quoique absolument détruit, ses ruines colossales donnent encore l'idée du grand effet qu'il devait produire. Annibal fut le premier destructeur de ce temple, un des plus vastes qui aient existé dans l'antiquité. Les Grecs qui étaient dans son armée, lors de son départ, ne voulant pas le suivre en Afrique, s'y retirèrent, comme dans un asile sacré; il les poursuivit avec la flamme, et les y ensevelit sous ses ruines. Les tremblemens de terre ont achevé de détruire cet antique édifice, et par des secousses si violentes, qu'ils ont dérangé jusqu'à l'alignement des murailles; cependant il y reste encore des pans de murs assez élevés, et ce qui est assez extraordinaire, une colonne tout entière et absolument isolée. Cette colonne faisait partie du péristyle, et portait avec beaucoup d'autres, un immense fronton.

La forme générale et l'enceinte du temple était un carré long, de cent soixante-trois pieds huit pouces de large sur cinq cent quinze de profondeur. La face orientale, où se trouvait l'entrée, était, suivant toute apparence, la seule qui fût ornée de colonnes. L'ordre en était dorique, sans base, et du même genre que les temples de Pestum, mais d'une dimension beaucoup plus grande, comme on le voit par une colonne restante qu'on a déchaussée à l'entour, et qui porte sur onze assises de pierres de taille d'un pied d'épaisseur. Comme on a enlevé tout ce qu'on a découvert, il est difficile de savoir absolument si l'édifice était porté sur des gradins régnant au pourtour; mais ce qu'on peut croire, d'après les vestiges, c'est qu'il y avait un parvis et des degrés qui descendaient jusqu'à la mer; quoique tout cela soit rompu par les vagues, on aperçoit encore des parties de fabrique recouvertes par les eaux, et à plus de trois cents pieds du péristyle.

Nous cherchâmes en vain pour découvrir s'il régnait un ordre extérieur autour du temple; mais, à en juger par la largeur de l'édifice, il était indispensable qu'il y en eût un en dedans pour porter les voûtes ou la couverture. Cependant l'aire ou le sol du temple étant labouré et semé, n'a pu nous laisser entrevoir aucun indice, et on a si exactement enlevé tout ce qu'il a été possible d'emporter des matériaux antiques,

qu'il est impossible de se former une idée de la construction intérieure de ce temple.

Les murailles étaient d'une largeur considérable, bâties en caissons de pierre perdue, revêtus en taille jusqu'à une certaine hauteur, et plus haut en ouvrage réticulaire [1]. En parcourant les environs du temple, nous trouvâmes bien d'autres débris, et même quelques restes de petites distributions de maisons particulières, avec d'anciens pavés faits en mosaïque. Il y en avait de rompus par l'escarpement de la mer, ce qui prouve à la fois, et que le temple n'était point absolument isolé sur le cap, et que la mer a gagné et repris sur cette langue de terre si susceptible d'être battue et tourmentée par les orages.

Après avoir parcouru toute l'étendue et la superficie du cap Lacinien, et tenté assez inutilement de lever le plan de ce temple si révéré dans l'antiquité, nous nous contentâmes de prendre une petite vue assez pittoresque d'une ancienne tour carrée qui a l'air d'avoir servi de corps-de-garde, et qui domine sur le bord de la

Cap Colonna, n° 355.

[1] On sait que les anciens avaient différentes manières de poser et d'arranger les briques dans la construction de leurs murs; plus ordinairement elles étaient placées diagonalement les unes sur les autres : c'était ce qu'on appelait *opus reticulatum*, et *opus incertum*, quand les murs étaient construits de pierres de différentes grandeurs, et taillées inégalement, comme on voit encore les voies romaines.

mer. La vue de cette seule colonne isolée, qui existe encore du temple de Junon, et qu'on aperçoit en même temps, nous la rendit intéressante.

Nous continuâmes notre route, et tirâmes vers Isola, en passant sur le mont de la Sibylle; il est assez difficile de savoir pourquoi on appelle ainsi cette petite montagne. L'air était très pur, la mer parfaitement calme. Nous cherchions de tous nos yeux dans la pleine mer, et avec un grand désir de découvrir cette île fameuse de Calypso, que les cartes anciennes placent à peu de distance de ce promontoire. Était-elle sortie tout entière du cerveau d'Homère, ou la mer aurait-elle repris cette corbeille de fleurs, que Fénelon a si bien décrite sur la foi d'Homère, et que d'Anville a placée dans sa géographie antique, apparemment par respect pour tous deux. C'est ce qu'il y a tout lieu de croire, car nous ne vîmes pas l'apparence d'une île.

Village d'Isola, n° 356.

Isola est une petite ville dans les terres, qui domine sur une plaine étendue et agréable. Les Turcs y ayant fait des descentes à plusieurs reprises, on l'a entourée de murailles. Cette petite ville nous parut une des plus agréables de celles que nous avions rencontrées dans notre route; elle ressemblait parfaitement à un joli village hollandais, d'autant plus que nous y arrivâmes un jour de marché, qui avait attiré beaucoup de

monde dans la place publique. Presque toutes les maisons sont fort basses, n'ayant pour ainsi dire qu'un seul rez-de-chaussée; et comme elles sont accompagnées de grands arbres et de paysages qui les séparent les unes d'avec les autres, le coup d'œil et l'ensemble nous plut tellement, qu'un de nos artistes la dessina.

Après nous être reposés à Isola, nous revînmes gagner la mer, et partîmes pour Torre d'Annibale, à six milles de là. Ce lieu, autrefois fortifié avec un château, a quelque apparence de loin. La ville est bâtie dans une petite île qui tient au continent par une langue de terre, sur laquelle on avait construit un môle. Le nom seul d'Annibal y ajoutait de l'intérêt et augmentait notre curiosité; nous entrâmes donc avidement dans la ville, et nous fûmes bien étonnés de la trouver déserte et ruinée de la manière la plus déplorable. La mer venait s'y briser avec un bruit effroyable contre des rochers éboulés, tout y ressemblait au naufrage, et, pour achever le tableau, nous y trouvâmes des mâts rompus, des ancres, des canons, et enfin, tous les agrès d'un vaisseau naufragé depuis peu, et répandus sur la côte.

On nous montra quelques morceaux de vieilles murailles dans la mer, en nous assurant qu'ils avaient été bâtis par Annibal, lorsque le sort lui étant devenu contraire, il se retira chez les Bru-

tiens, et qu'il fit construire cette muraille pour mettre à l'abri les vaisseaux qu'il attendait d'Afrique. L'aspect de ce lieu et le mauvais choix du port, peuvent prouver à quel point de nécessité il était réduit, puisque ce fut là son unique ressource.

Torre d'Annibale ne méritant pas de nous arrêter plus long-temps, nous remontâmes sur nos chevaux pour aller coucher plus loin. Nos guides ignoraient le chemin, car celui que nous suivions était tout-à-fait détourné; aussi nous trompâmes-nous, et après nous être égarés et avoir fait près de quarante milles dans notre journée, passé de nuit un fleuve assez considérable (le Tacina), nous fûmes réduits à nous arrêter dans la première chaumière, où nous fîmes le plus frugal de tous les soupers, et couchâmes sur le plancher. Pour comble de malheur, des poulets qui couchaient avec nous dans la même chambre entretinrent toute la nuit une conversation bruyante avec d'autres poulets qui étaient à un quart de lieue de là.

Le lendemain de grand matin, nous continuâmes notre route par un chemin très uni dans un pays fertile en blé, et bordé de monticules couverts de troupeaux. Nous avions quatre milles à faire pour arriver à Catanzaro, qui est la capitale de la Calabre ultérieure. Elle est bâtie sur le sommet et la crête d'une montagne

Catanzaro, capitale de la Calabre ultérieure, n° 357.

escarpée, entourée d'autres montagnes encore plus élevées, et ceinte de deux torrens qui se joignent au bas de la ville, et arrivent à la mer par une vallée large, profonde et d'une fertilité extrême; ce qui forme une échappée de vue riche et agréable. Quant à la ville même, elle est sans nul intérêt et sans curiosité. Elle fut bâtie dans le neuvième siècle.

La salubrité de l'air de Catanzaro, la fertilité de son territoire, l'ont augmentée et peuplée. Les habitans y sont moins indolens que dans les autres villes de la Calabre; il s'y fait une grande quantité de soie qu'on y file et qu'on y travaille; mais cette soie est d'une qualité forte et rude; ce qui vient, à ce qu'on dit, de ce qu'on nourrit les vers avec des feuilles de mûriers noirs, plus communs dans ce canton que les mûriers blancs.

La population de Catanzaro est de douze à treize mille âmes; c'est une des villes de l'Italie où les femmes sont le plus généralement belles. Nous allâmes voir le préside, à qui nous avions à remettre les lettres du ministre, qui y ajouta l'ordre le plus ample aux syndics de son département, de nous donner tous les secours dont ce pays est susceptible, et dont les voyageurs ont un si grand besoin.

Après avoir pris la vue de Catanzaro, et telle qu'elle se présente en y arrivant, nous descendîmes de la ville, qui devient une espèce de laby-

rinthe par la fatigue qu'on éprouve à y aborder ou à en sortir : sa situation cependant n'est pas sans intérêt, en ce que se trouvant à l'endroit le plus resserré de l'Italie, elle est voisine des deux mers, et pourrait être importante si on avait besoin de former une ligne pour séparer cette partie du royaume de Naples d'avec l'autre, comme il a pu arriver du temps des guerres entre les Romains et les Brutiens.

Nous descendîmes dans la belle vallée qui règne au bas de la ville. Le torrent, qui s'est fait un grand et large chemin, est bordé de cassines et de jardins frais, arrosés, et plantés d'orangers et de mûriers qui rendent ces habitations si agréables qu'elles font déserter Catanzaro pendant une grande partie de l'année.

Vue de la Rochetta, n° 358.

Nous arrivâmes bientôt sur le bord de la mer à une tour moderne, où d'Anville place le Castro d'Annibale. Cependant on n'y trouve aucun vestige, aucune apparence de port, ni autre édifice; mais à trois milles plus loin, toujours en suivant le bord de la mer, en un lieu appelé la *Rochetta*, qui forme une plage très étendue et très isolée, nous trouvâmes une ruine très considérable. Nous la reconnûmes pour avoir été une vaste église, mais du temps du Bas-Empire, et conservant encore le grand caractère des temps anciens, sans mélange de gothique.

Il paraît que ce monument, aujourd'hui aban-

donné, a servi autrefois de forteresse, qu'il a même soutenu des siéges, ce qu'on reconnaît à des créneaux élevés aux combles, et à des courtines ajoutées et appuyées aux murs de l'église : nous fûmes assez surpris de trouver dans l'intérieur plusieurs de ces bombes en pierre de même calibre et de même nature que celles que nous avions vues à Otrante, et que les Turcs y avaient jetées. Cette observation pourrait faire penser que ces espèces de mortiers à boulets ont été en usage avant le canon, et dès le commencement de la découverte de la poudre.

La quantité de ruines amassées autour de celle-ci, prouve incontestablement qu'il y avait là une grande ville, et l'examen de tous ces débris ne peut laisser douter que ce ne fût là véritablement le site de l'antique Scyllatium, quoique Squillace, qui est une autre petite ville de la Calabre, à très peu de distance de là, se flatte d'avoir été élevée sur ses ruines; mais la situation escarpée de cette dernière ville, d'ailleurs éloignée de la mer, paraît être une preuve que Squillace n'est qu'une ville moderne, puisqu'il y a peu d'exemples qu'aucune colonie grecque se soit établie sur les montagnes : on sait que cet usage ne s'est introduit que depuis le temps où les descentes des Turcs et des Arabes ont obligé les habitans de toutes ces petites villes de quitter les bords de la mer, et de se retrancher par des si-

tuations difficiles et presque inabordables; d'ailleurs le sommet de la montagne de la Squillace moderne ne paraît point avoir pu être occupé par une grande ville.

Nous parcourûmes toute la plaine qui est au-dessous; elle est terminée par le cap Stalacti, rocher escarpé et prolongé jusqu'à la mer, qui fixe incontestablement l'espace où on peut chercher Scyllatium; nous n'en avions trouvé aucun vestige jusqu'à nos ruines de la Rochetta, auxquelles on n'a pas encore donné de nom, et qui ne sont qu'à deux milles de là. D'ailleurs les historiens et les vieilles traditions du pays seraient parfaitement conformes à ce sentiment. Il y est dit que Catanzaro fut bâtie par Fagizio, procurateur de cette partie de l'Italie, sous Nicéphore, empereur de Constantinople; que cette ville a été construite des ruines de Scyllatium, que les Sarrasins la dévastèrent, et qu'elle fut rebâtie à l'endroit où elle existe actuellement. D'après ce fondement, ne doit-on pas conclure que la Rochetta, qui se trouve entre les deux fleuves de Corace, autrefois Crotalus, et un autre fleuve sans nom connu, est le véritable Scyllatium, bâti entre deux fleuves; que l'église grecque est la Catanzaro de Nicéphore, et que Squillace n'est qu'une ville seigneuriale, ainsi que Catanzaro, une ville très moderne.

Le reste des ruines qu'on voit autour de l'é-

glise sont des mêmes matériaux que cet édifice, c'est-à-dire de grandes et larges briques, quelques unes en ouvrage réticulaire, ce qui annonce une antiquité plus reculée. A quelque distance de là, nous aperçûmes un tombeau assez conservé, de forme ronde, avec onze niches égales : on peut croire que ce dernier monument est un ouvrage romain. Il résulterait donc, d'après ces observations, que Scyllatium aurait trois époques; la première, du temps de sa fondation par les Athéniens; la seconde, au temps où une colonie romaine y fut établie, et enfin à sa réédification par Nicéphore. Nous crûmes aussi distinguer la forme d'un théâtre, la partie circulaire et l'arrachement des murs de l'avant-scène; mais tout cela était si détruit qu'il serait difficile de s'assurer de la vérité.

Vue de Squillace, près des ruines de l'antique Scyllatium, n° 359.

Toutes nos observations, nos réflexions terminées, nous nous acheminâmes vers Squillace, en remontant un torrent qui cascade très pittoresquement sur des rochers de granit, et fournit plusieurs paysages absolument dans le genre de ceux qui se rencontrent dans le milieu des Alpes. Enfin nous arrivâmes à la ville, plus agréable à dessiner qu'à habiter; il est aisé de voir qu'elle n'a jamais été rien moins qu'une ville grecque, et on peut dire qu'on n'y trouve d'autres ruines que les maisons même qu'on habite : elle renferme cependant deux mille habitans. Sur la

partie la plus élevée est un château absolument ruiné, qui n'a rien de curieux que l'élévation et le pittoresque de son site.

Le syndic de Squillace nous logea dans une chambre où nous eûmes bientôt, comme de coutume, tous les curieux de la ville autour de nous. On nous parla beaucoup de médailles trouvées dans tous les environs, mais on ne put nous en montrer une seule. Cependant un abbé, qui était sans doute l'antiquaire du pays, nous conduisit dans sa cave, dont il faisait son muséum, et nous fit voir cette inscription bien conservée, sur un marbre de cinq pieds et demi de longueur et vingt-deux pouces de hauteur; elle avait été trouvée au bas de la montagne, près de la rivière, selon toute apparence sur un aquéduc qui portait les eaux à l'antique Scyllatium, et dont l'empereur Antonin avait fait la dépense :

IMP. CAESAR T. AELIVS
HADRIANVS ANTONINVS AVG. PIVS PONTIF.
MAXIM. TRIB. POTEST. VI. COS. III. P. P. IMP. II.
COLONIAE MINERVIAE AVG.
SCOLATIO AQVAM DAT.

CHAPITRE VII.

CALABRE ULTÉRIEURE. — ROUTE DE SQUILLACE, L'ANTIQUE SCYLLATIUM, JUSQU'A REGGIO, EN PASSANT PAR LA ROCELLA, GÉRACE, LES RUINES DE LOCRES, CONDOYANE, etc.

Une rivière assez forte, que nous devions traverser en sortant de Squillace, et qui devient fort considérable à son embouchure, au cap ou Ponte di Stalatti, ne nous permit pas de suivre davantage la côte; en conséquence, nous prîmes par-dessus les montagnes et à travers des chemins dont toute l'adresse de nos mulets eut bien de la peine à nous tirer.

Nous arrivâmes, premièrement, à Montauro, ensuite à un monastère de Chartreux, puis à Guasparissa, et enfin à Monte Pavone, d'où nous descendîmes dans la plaine; de là nous passâmes le Beltrano, autrefois Cecinus, et la plaine qui est entre les fleuves Alaca, Colipari, et nombre d'autres torrens qui ne méritent pas d'être nommés, et qu'on ne reconnaît en été, qu'à la dévastation qu'ils ont causée en hiver. On tirerait cependant un grand parti des petits ruis-

seaux qui coulent pendant l'été dans toute cette plaine, si, par des saignées faites avec intelligence, on imaginait d'en conduire les eaux dans les terres.

Dans cet heureux climat, pourvu que les terres soient soignées ou arrosées, elles deviennent des jardins fertiles et délicieux; mais comme l'industrie des hommes est toujours proportionnée aux besoins et à la nécessité, on manque de tout dans le royaume de Naples, par la raison inverse qu'on a de tout en Hollande. La nature a accoutumé les Napolitains aux miracles, ils les attendent tranquillement et y comptent. Les Hollandais, au contraire, qui y croient peu, n'en attendent rien; mais opposent aux besoins qui les menacent un travail opiniâtre, la précaution et l'industrie.

Le pays que nous parcourûmes était planté d'oliviers, de figuiers et de mûriers dont on cueillait les feuilles pour les vers à soie, qui touchaient au moment de la monte; j'en vis plusieurs établissemens chez des paysans : ils les tiennent dans leurs greniers sur des claies de canne, tapissées de fougère, et jettent avec la mauvaise feuille tous ceux qui ne sont pas vigoureux, ou qui retardent sur les autres au changement de peau. L'avantage et la douceur du climat n'obligeant pas à cueillir les feuilles avec précaution, et à les donner, comme en France, souvent fa-

nées et humides, rendent les vers beaucoup plus forts et bien plus faciles à soigner.

Nous arrivâmes au soleil couchant, après une journée plus fatigante que longue, à la Torre di Sant-Antonio, où nous ne trouvâmes qu'une vieille tour, et une petite chapelle bâtie auprès. La tour était si bien occupée par les puces qui s'en étaient emparées avant nous, qu'elles furent les plus fortes, et nous obligèrent à nous retrancher dans la chapelle, où nous fûmes trop heureux de trouver un asile. Nous y allumâmes du feu pour faire cuire des poissons que nous avions achetés de quelques pêcheurs qui venaient de les prendre à notre arrivée, et notre souper fait, n'ayant d'autre lit que nos manteaux, nous nous arrangeâmes de notre mieux sur les marches de l'autel pour y passer la nuit.

Le lendemain, nous voyageâmes en rêvant sur le bord de la mer, et avec d'autant plus de raison que nous mourions de faim; toute cette route est absolument dépourvue d'habitations, et celles qu'on rencontre encore plus dépourvues de vivres : il ne nous fut pas même possible d'y trouver du pain. Nous passâmes devant Monasteraccio, situé sur une éminence, sous laquelle était l'ancienne Cocintum, dont le promontoire portait autrefois le nom, c'est aujourd'hui ce qu'on appelle *Capo di Stylo*, le moins anguleux de tous les caps, car à peine est-il possible de s'aperce-

voir de la sinuosité qu'il fait dans la mer. Après le cap nous vîmes de loin, sur la montagne, Castel Vetere, bâti, dit-on, des ruines de Caulonia, mais dont on ne trouve aucun vestige et dont l'existence même est encore douteuse.

Bourg de la Rocella, n° 360.

Après avoir marché sur de tristes et sablonneuses rives jusqu'à une heure après midi, nous découvrîmes enfin, sur le bord de la mer, la Rocella, située sur un rocher aride. De loin, cette petite ville a un effet assez imposant; de près, ce n'est plus qu'une ruine des plus délabrées, sans une maison habitable. On nous assura, cependant, qu'elle avait été fortifiée autrefois et qu'elle avait même une artillerie formidable; mais, de toute sa splendeur passée, il ne lui reste qu'un mauvais canon de bronze, oublié par le roi catholique, et dont l'explosion, s'il arrivait qu'on vînt à le tirer, ferait écrouler au premier coup tout ce qui reste d'édifices dans la ville.

Les habitans se construisent, dans les dehors, de petites habitations, au hasard d'être attaqués par les Turcs, qui font des courses sur ces parages, et qui avaient pris, quelques jours avant notre arrivée, des bateaux de pêcheurs à la vue de ces pauvres Calabrois, malgré la tour de garde, dans laquelle il n'y a pour toute garnison qu'un vieil ermite.

Il nous parut, au reste, que la frayeur et les alarmes des habitans de la Rocella étaient déjà passées,

car nous rencontrâmes hors de la ville, et près d'une petite ferme située sur le bord de la mer, les apprêts d'une fête rustique, avec des danses et des instrumens du pays, dont l'ensemble ressemblait, de loin, à un véritable tableau de Teniers. Cet accessoire riant et agréable, et aussi singulier surtout par son opposition avec le pays désert et abandonné d'où nous sortions, servit parfaitement à l'un de nos dessinateurs pour en orner la vue qu'il prit de ce site sauvage et escarpé.

Gérace, près de l'ancienne ville de Locres, n° 361.

Nous partîmes le matin pour aller à Gérace, à douze milles par-delà : c'est une ville construite dans le neuvième siècle, des ruines mêmes de Locres, sur une montagne inaccessible, ainsi que toutes les villes bâties dans ces cantons, lors ou depuis l'invasion des Sarrasins. Le préjugé vulgaire veut que ce soit pour éviter le mauvais air qu'on ait placé Gérace dans un lieu aussi élevé; mais la vérité est que les peuples de ce pays, menacés à chaque instant des débarquemens des Barbaresques, et souvent attaqués à l'improviste, se sont choisis, dans l'impossibilité où ils étaient de se défendre, des habitations d'un abord et d'un accès difficile.

Il est certain que si cette partie de l'Italie eût continué d'être peuplée, et que la nécessité n'eût pas obligé les habitans d'abandonner la plaine et les rives de la mer, tout ce pays serait encore

aussi sain qu'il le fut autrefois. Ce qui y produit le mauvais air, assez ordinaire sur toute cette côte, c'est le séjour des eaux dans les sables, séjour qui provient de l'engorgement des fleuves à leur embouchure et du refluement que la mer occasionne. S'il y avait, dans ce pays, des bras intéressés à ouvrir des canaux à travers les sables continuellement amassés par la mer, l'air y serait bientôt purifié.

La grande église de Gérace est décorée en dedans, de colonnes de toutes grosseurs, que ses habitans ont trouvées dans les ruines de Locres. Leur quantité, tant dans l'église haute que dans celle qui est souterraine, et qu'on appelle *Sotto Carpo*, ainsi que la variété de leurs formes, attestent de combien de monumens antiques elles ont été les dépouilles.

Nos questions et nos recherches sur l'origine de Gérace rassemblèrent bientôt autour de nous tous les curieux et les antiquaires du pays. Le plus savant d'entre eux, un vieux chanoine, nous mena dans sa chambre, nous fit asseoir, se plaça près de nous et commença gravement un discours sur Locres, qui, au bout d'une demi-heure, se réduisait à nous apprendre que les auteurs avaient tous varié sur la situation de Locres, et que chacun l'avait placée d'après son système et ses idées.

Nous lui fîmes observer que la plupart des auteurs dont il parlait n'étaient jamais venus dans le pays, que nous étions sur les lieux, ainsi que lui, et qu'il devait voir, comme nous, qu'il restait des ruines incontestables de cette ville, puisqu'on y trouvait encore des débris de ses murailles, et que comme, à six lieues à la ronde, il n'y a point d'autres ruines, toute discussion tombait d'elle-même. Il convint que nous avions raison, et que cela avait été toujours son avis; il nous montra des médailles trouvées depuis peu dans un tombeau antique. Il y en avait un grand nombre, mais toutes romaines. Ce bon homme, en voulant les nettoyer, leur avait enlevé ce vernis respectable, cette *patina* si chère aux vrais amateurs, et les avait frottées de manière à leur ôter tout leur intérêt et tout leur prix. Heureusement pour nous, un autre canonico, moins savant, nous en procura trente en argent et trente en cuivre, entre lesquelles il y en avait beaucoup de grecques bien conservées, et quelques unes de romaines d'une grande beauté.

Après nous être débarrassés de nos antiquaires calabrois et de leurs savantes recherches, nous eûmes, pour dîner, recours au couvent des Capucins, dont le gardien nous reçut avec la franche hospitalité des premiers âges. Le repas ne fut pas somptueux, mais tout ce qu'il nous donna était délicieux, principalement un certain vin grec jaune, qui ne se fait que dans le territoire de Gé-

race, et qui nous parut joindre toute la maturité des vins cuits à la légèreté des nôtres.

Nous partîmes de là pour chercher à trois milles les ruines de Locres. Nous abordâmes d'abord dans le jardin du chanoine qui avait découvert le tombeau où étaient les médailles dont nous venons de parler. Indépendamment de celles-là, il en avait trouvé beaucoup d'autres en argent, et huit à dix livres de monnaie de cuivre. Il est vraisemblable que le corps pour lequel était le tombeau avait été brûlé, les cendres en étaient renfermées dans un vase de terre très médiocre. Quant aux monnaies, elles étaient toutes du temps de l'empereur Commode. Le tombeau était fort grand, bâti en briques, et intérieurement décoré de petits piliers en forme de colonnes.

Ce Locrien moderne faisait construire de tous ces débris antiques une espèce de *casino*, ou maison de campagne, où il voulut nous conduire. Nous y remarquâmes, entre autres, un petit tombeau en marbre, de dix-huit pouces de hauteur, qu'il venait de faire engager dans le mur. L'inscription qui y est gravée n'indique autre chose que le nom de celui auquel était destiné le monument. On y voit seulement, par le mot LACON, que c'était un Lacédémonien, nommé *Vagellius*. Son fils, qui lui a fait faire ce petit monument, y annonce que son père

a vécu cinquante-sept ans six mois et quatre jours.[1]

A quelque distance du territoire où ces tombeaux ont été trouvés, nous aperçûmes effectivement de longues murailles en ligne droite, qu'on distingue encore à quelques pieds au-dessus de terre. On ne peut douter qu'elles n'aient été celles de l'ancienne ville, et les restes d'un aquéduc creusé dans le tuf, de quatre pieds et demi de large sur six pieds et plus de hauteur, que nous trouvâmes près de là, en sont une nouvelle preuve.

Ce monument est respectable par son extrême antiquité, et annonce bien la ville à laquelle il appartenait. La forme supérieure de cette ancienne construction était celle d'une voûte en ogive. Cet aquéduc conduisait certainement une grande quantité d'eau, et en contient même encore. Nous le parcourûmes dans une certaine distance, sans en apercevoir la fin; mais, ne nous étant pas munis de flambeaux, nous fûmes obligés de retourner sur nos pas, dans la crainte

[1] D ☙ M
P. VAGELLI. P. L. LACONIS
VIX. ANN. LVII. M. VI. D. IIII.
FILIVS PATRI B. M. F.

On sait que les dernières lettres initiales B. M. F. veulent dire *bene merenti fecit*; expressions de reconnaissance et de tendresse fort en usage dans les monumens antiques.

de nous égarer, ou de trouver dans les ténèbres quelque malencontre inopinée.

Ce fut à peu de distance de là que nous trouvâmes sur une éminence trois fûts de colonnes doriques antiques, encore à leurs places, et beaucoup d'autres morceaux renversés et en partie enterrés, avec des pierres de taille de même genre que celles du temple de Junon Lacinie. L'entre-colonnement était de quatre pieds six pouces, et le diamètre des colonnes de deux pieds neuf pouces. Serait-ce dans ce lieu qu'était ce fameux temple de Proserpine, ce temple si révéré et si riche, que Pyrrhus osa piller lorsqu'il prit Locres, et dont il emporta les trésors à Tarente? crime dont, suivant les historiens du temps, les dieux le punirent en faisant périr sa flotte; car de tout temps l'Italie a été fertile en prodiges. On dit alors que les vaisseaux de Pyrrhus, chargés de ce précieux dépôt, vinrent échouer à la plage même vis-à-vis du temple, et que l'or y fut scrupuleusement rapporté. C'est l'histoire de toutes les madones du pays : toutes celles que nous trouvâmes sur notre route avaient été enlevées par les Turcs, et rapportées sans savoir comment.

Était-ce encore le temple de Vénus où Denys de Syracuse fit commettre tant de voluptueuses indécences, lorsque, chassé de Sicile, il fut d'abord si bien accueilli des habitans de Locres,

et peu après abhorré comme un tyran. Les historiens rapportent que, non content d'enlever les filles aux mères, les femmes à leurs époux, il força les Locriens à accomplir le vœu qu'ils avaient fait de consacrer à Vénus la virginité de de leurs filles, s'ils sortaient vainqueurs de la guerre qu'ils avaient contre les habitans de Reggio.[1]

Pléminius ne fut pas plus religieux à l'égard du temple de Proserpine, lorsque Locres, fatiguée du joug des Carthaginois, ouvrit ses portes à Scipion, et que celui-ci eut laissé Pléminius pour y commander pendant l'expédition qu'il préparait en Afrique.

Il semble que Locres ait été destinée de tout temps à être maltraitée par ceux qu'elle accueillait; car, même à présent, ses ruines respectables ne sont pas à l'abri des dévastations et du pillage. Encore journellement on se sert des

[1] Parmi toutes les folies qui passèrent dans la tête de ce tyran, et dont les anciens historiens nous citent différens traits, celui-ci, rapporté par Strabon, prouve qu'il portait la tyrannie jusque dans le sein même de la débauche : *Quos Locros, cum diu rempublicam optimis gessissent institutis, Dionysius Syracusarum exturbatus dominatione, scelestissime vexavit. Etenim virginibus in morem nuptarum ornatis pronubum se ipse auspicemve in conclave ingressus : et conductis formosis virginibus in conviviis columbas integris alis dimittebat, virginibusque imperabat, ut eas nudæ captarent; quibusdam etiam sandalia indutis inæqualia, alterum sublime, alterum humile, dedecoris causa, jussit ut sic columbas sectarentur.* (Strab., *Geogr.*, Lib. VI.)

pierres et des anciens matériaux de ses édifices pour toutes les constructions modernes du pays.

Indépendamment des restes du temple dont nous venons de parler, on trouve dans le lieu où était cette ancienne ville d'autres ruines en *mattoni*, qui ont encore jusqu'à quarante pieds de haut, mais tellement dégradées qu'il serait impossible d'en déterminer la forme sur les points de construction qu'elles présentent. On peut conjecturer cependant, par la masse de la plus grande de ces ruines et l'épaisseur de ses murailles, que c'était quelque édifice public bâti à la manière des Romains, et comme il n'y avait point d'ouverture pour donner entrée au jour, il est vraisemblable que c'étaient des thermes.

Plus près de la mer, on trouve encore plusieurs restes d'édifices et de fragmens antiques, construits en briques et en pierres, dans le goût des bâtimens grecs du moyen âge; ce qui pourrait être aussi la ruine d'un de leurs bains. Enfin, tout ce qu'on peut apercevoir de ces anciennes constructions atteste que la ville de Locres était immense, et sa position aussi belle qu'avantageuse. Elle était située dans une plaine entourée de montagnes fertiles, et au fond d'un golfe dont la sinuosité est beaucoup plus prononcée qu'il n'a plu aux géographes de le tracer, étant presque également distant du cap Corinthum ou Stylo, et du cap Zephirium ou Bruzzano, précisément où on trouve sur la carte de Zannoni la tour de Pagliapoli. Il paraîtrait donc que si d'Anville, dans sa carte de l'Italie ancienne, a placé les ruines de Locres beaucoup plus bas et plus près du cap Bruzzano, anciennement appelé cap *Zephirium*, ce n'a été que pour se conformer aux anciens auteurs, qui ont nommé ces Locriens de la Grande-Grèce, *Locri Epizephirii*, comme étant situés près du cap Zephirium, et pour les distinguer d'un autre peuple du même nom qui habitait la Locride, contrée de l'Achaïe, dans la Grèce propre, au pied du mont Parnasse.

Ruines de Locres et tour de Pagliapoli, n° 362.

Nous parcourûmes en différens sens tout l'espace qu'il y a depuis cette tour de Pagliapoli, construite sur le bord de la mer, et qui n'est qu'une espèce de phare ou fanal bâti à la manière des Grecs du temps du bas-empire, ou peut-être dans des temps plus modernes; mais nous ne trouvâmes, jusqu'auprès du cap même de Bruzzano, aucun autre vestige d'antiquités. La solitude et l'abandon de ces rives isolées et désertes, et quelquefois par là funestes aux voyageurs, ont donné à l'artiste qui en a dessiné la vue, l'idée de représenter sur celle-ci une troupe de sbires, espèce de maréchaussée du pays, qui fond sur des bandits dont cette partie de l'Italie est souvent infestée.

Nos recherches sur les ruines de Locres nous

conduisirent plus loin que nous ne comptions, et le soleil était près de se coucher avant que nous eussions pensé où nous irions passer la nuit. Nous tournâmes au hasard du côté de Condoyane, à trois milles de là, sur une pointe de montagnes où jamais voyageur ne s'est avisé de s'arrêter. Aussi notre arrivée imprévue y fit une sensation terrible. Toutes les femmes se sauvaient dans leurs maisons et en barricadaient les portes. Le pauvre syndic nous reçut en se résignant, comme devant un fléau du ciel; enfin, ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de trouver dans ce malheureux village une chambre, où nous couchâmes par terre.

Vue de la ville de Condoyane, n° 363.

Le lendemain dès la pointe du jour, et sans prendre congé des sauvages habitans de Condoyane, nous quittâmes un lieu qui fournit cependant à un de nos dessinateurs un des points de vue des plus pittoresques de tout le pays. Il représente le fleuve ou torrent Ciamouti, coulant entre les montagnes sur la cime desquelles est située Condoyane, et allant se perdre de cascades en cascades jusque dans la mer. Nous y descendîmes à travers les plantations de mûriers, et tirâmes droit à la pointe de Bruzzano, que nous doublâmes en sens contraire, le chemin le long de la côte ayant été rompu par l'effort des vagues, depuis le cap Bruzzano jusqu'au cap Spartivento.

Toute cette plage ne présente que des rives tristes, d'un sable gris et mouvant, très fatigant au marcher; nous laissâmes à droite le bourg de Crepacore, sur la pointe d'une montagne, n'ayant trouvé sur notre route qu'une seule maison où nous ne voulûmes pas nous arrêter, parce que le soleil était encore trop élevé. Il fallut donc doubler le promontoire d'Hercule, actuellement nommé *Cap Spartivento*, où aboutit et finit une des branches de l'Apennin, par des montagnes de terre blanche, de la nature de la terre à pipe, dont la tranche, rayée horizontalement, est d'un effet très singulier.

La mer était très orageuse à l'extrémité de cette côte, quoiqu'il n'y eût point de vent, et la rive était couverte de débris de vaisseaux, ce qui donnait à tous ces parages un aspect effrayant et sauvage. Ce cap très anguleux fait perdre tout à coup un pays, et en découvre un nouveau. Nous vîmes pour la première fois la Sicile, notre terre promise : l'air était vaporeux, et malgré ce petit malheur, nous pûmes apercevoir l'immense base du mont Etna, dont la cime se perdait dans les nues. Dans cet aspect, le cap Pelore étant encore couvert par les montagnes de la Calabre, toute la Sicile ne semble être que la base prolongée de l'Etna, ce qui fait paraître l'île beaucoup plus petite qu'elle n'est.

Nous espérions coucher à Porto di Palizze,

petit bourg placé à peu de distance du Cap Spartivento, mais nous trouvâmes toutes les maisons fermées, et on ne voulut pas recevoir nos chevaux dans celles qui étaient sur le bord de la mer. On nous envoya à un château appartenant au comte Poulietti. Le soleil était couché, le vent fraîchissait, et nous marchions à l'aventure; car aucun de nous ne connaissait la route. Nos guides n'étaient ni plus instruits, ni plus rassurés que nous; nous ne trouvâmes personne au château indiqué. Les rochers s'approchant de la mer, la route se rétrécissait : la nuit devenait, d'ailleurs, de plus en plus obscure, et la vague menaçait de ne point nous laisser de passage. Enfin nous commencions à croire que nous coucherions sur la plage; notre parti était pris, mais nos malheureux chevaux avaient fait quarante milles, et la campagne ne leur offroit que des rochers et le sable le plus aride.

Nous continuâmes donc de marcher jusqu'à une roche absolument escarpée, et dont la chute arrivait à la mer. Il n'y avait pas moyen d'aller plus loin, et nous commencions à être vraiment inquiets de ce que nous deviendrions, lorsqu'à travers les vagues et les écueils nous trouvâmes à tâtons un sentier étroit et presque à pic, que nous gravîmes avec courage, sans savoir où il nous conduisait et presque sans espérance de pouvoir le continuer.

Après l'avoir suivi pendant quelque temps, une faible lumière se montra enfin au loin et nous servit de phare pour nous conduire au plus ignoré de tous les ports, à une espèce de vieille maison ou antique château isolé sur la pointe d'un rocher. Ce lieu sauvage et comme abandonné se nomme Bova. Nous trouvâmes en arrivant la maison pleine de gens de fort mauvaise mine, armés de couteaux, de fusils, et ayant tous l'air de fort méchante humeur : il est certain que rien n'était moins rassurant, et ne pouvait être mieux comparé à une retraite de voleurs.

Rochers et marine de Bova, n° 364.

L'accueil qu'on nous fit au premier abord ne fut pas des plus agréables, mais comme avec de la résolution, de la fermeté et de l'honnêteté on trouve asile partout, nous n'eûmes pas plus tôt rendu compte de l'objet de notre voyage et de l'embarras dans lequel nous nous trouvions, ne connaissant ni le pays ni les chemins, que nos hôtes, qui nous avaient paru, au premier coup d'œil, si étranges et si rébarbatifs, firent bientôt de bon cœur et avec franchise, tout ce qu'ils purent pour nous recevoir. Nous ne trouvâmes pour souper qu'un gros chou cabus, que quelques mariniers allèrent nous chercher à leur barque : c'était tout ce qu'ils possédaient de comestible, avec un peu de pain et de vinaigre. Nous mangeâmes jusqu'à la côte le gros chou, qui nous

parut tendre et délicieux; on nous sema de la paille hachée à terre, nous bûmes à la santé de l'État et de nos hôtes, et nous nous couchâmes gaîment, au milieu de tous ces gens, qui nous imitèrent, et qui n'avaient assurément nulle envie de nous faire du mal.

Le lendemain on fut sur pied à la pointe du jour, peu arrêté, comme on peut croire, par la bonté des lits. Nous apprîmes que les camarades de gîte, qui nous avaient fait si grand' peur, étaient les gens d'équipage d'un petit bâtiment de pêcheurs, brisé par la vague, et échoué sur des roches et des écueils, à peu de distance de l'endroit où nous étions.

Dès que le soleil fut levé, nous retournâmes avec empressement au bord de la mer, et au pied des rochers sur lesquels nous avions passé la nuit, pour jouir encore du coup d'œil de la Sicile et de l'Etna. Nous vîmes de loin le sommet de la montagne découvert et fumant. Elle ne nous parut pas si étonnante à cette grande distance, sa forme conique, sa base allongée, et son élévation se trouvant surtout sans objet de comparaison, diminuaient beaucoup l'idée gigantesque que nous nous en étions formée, et ce ne fut qu'en réfléchissant sur les neiges dont nous la voyions couverte à la moitié de sa hauteur, et malgré les chaleurs de l'été, que nous eûmes une idée plus juste de sa prodigieuse élévation.

Il était difficile de quitter un site aussi intéressant, aussi pittoresque que la marine de Bova, où peu de voyageurs ont été et iront probablement, sans en conserver une vue : aussi fut-elle dessinée pendant que les pêcheurs chez lesquels nous avions passé la nuit jetèrent leurs filets à la mer, pour nous avoir un peu de poisson.

Passage du torrent ou fleuve Alice, à l'extrémité de la chaîne des Apennins, n° 365.

Nous nous mîmes ensuite en chemin pour gagner le cap ou Punta della Saetta, mais avant d'y arriver nous fûmes encore arrêtés par un nouveau torrent qu'il fallut passer à gué. Heureusement que tous ces torrens, qui, l'hiver et à la fonte des neiges, doivent être formidables, ne sont que des ruisseaux quand les chaleurs, qui, dans ce pays, arrivent de bonne heure, se font ressentir. Les gens à pied dont nous nous servions pour guides, les traversèrent facilement, et dans celui-ci, nos chevaux n'avaient de l'eau qu'à moitié jambes. L'aspect de ces rochers escarpés, de ces montagnes arides qui terminent la chaîne des Apennins, nous parut si sauvage, surtout en les comparant avec tous les lieux et les plages unies que nous avions parcourus le long de la côte de la mer Adriatique, qu'un de nos dessinateurs prit en passant une vue de ce torrent appelé *Fiume Alice*.

Nous arrivâmes à la fin à ce cap tant désiré, et cité sur la carte Punta della Saetta. A partir de ce cap ou promontoire, le pays change tout à

coup, devient vert, fertile et planté d'orangers, de mûriers, etc. Le premier endroit qui se rencontra sur notre route fut Miletta, petit village où on élève beaucoup de vers à soie. Nous ne trouvâmes aucune différence dans la manière de les élever avec celle qui est pratiquée en France, si ce n'est le soin qu'on a de les tenir toujours dans l'obscurité; cet usage nous parut être une précaution assez inutile, eu égard surtout à la température et à la douceur du climat.

Ayant appris qu'il y avait quelques antiquités dans la chapelle de ce village, nous allâmes voir ce que c'était, et effectivement, sur le fût d'une colonne de jaune antique qui soutenait le bénitier, nous trouvâmes une inscription romaine et parfaitement conservée. La colonne était milliaire, et indiquait, par les chiffres qui sont à la fin, et par la lettre M., qu'elle avait été placée à vingt milles de Reggio. [1]

[1] D. N.
F. VALER. CONSTANTINO
INVICTO
AVG. BONO. OMNIVM
NATVS ET
D. D. D. N. N. N. DELMATIO
CRISPO
ET CONSTANTINO
N. N. N. O. O. O. B. B. B. CAESSS.
M. XX.

Cette inscription était en l'honneur de Constantin et de son propre fils, du même nom que lui, et en même temps de ses deux fils adoptifs Delmatius et Crispus. On remarque, sur le marbre, que le nom de Delmatius est en partie effacé; on croit que ce fut du temps de Constantin même, et parce que cet empereur le fit mourir sur des soupçons mal fondés.

Ce tronc de colonne antique est hors de terre de trois pieds, et a quatorze pouces et demi de diamètre. Cette découverte, qui nous parut mériter quelque attention, nous engagea à faire d'autres recherches dans les environs. Nous trouvâmes encore dans une vigne un grand morceau de mosaïque, avec un fragment de mur qui décrivait une forme circulaire; mais, quelques informations que nous ayons pu prendre dans le pays, il fut impossible de découvrir à quoi avaient pu appartenir des ruines qui semblaient annoncer des constructions assez considérables.

Nous montâmes à cheval, et, après avoir doublé la pointe della Saetta, nous fûmes bientôt arrivés à celle dell' Armi, autrefois Leucopetra, ou *finis Apennini*. C'est effectivement là que vient aboutir la principale chaîne de l'Apennin. La vague, en battant la montagne à cette pointe, y a causé des éboulemens qui découvrent la tranche intérieure et les différens lits qui la com-

posent. Depuis le sommet jusqu'à leur base, ces rochers ont plus de deux cent cinquante pieds d'escarpement perpendiculaire. Leurs couches régulières et symétriques semblent attester que cette montagne, à des époques inconnues, a été coupée et séparée d'une suite ou d'une chaîne d'autres montagnes plus étendues. Au reste, la nature de la roche est par tranches et friable, et par conséquent impossible à tailler et à polir, de ce genre de pierre qui approche du grès, et qui se trouve d'ordinaire dans l'intérieur et les scissures des rochers.

Phare ou détroit de Messine du côté de la Calabre, en arrivant à Reggio, n° 366.

Après qu'on a passé cette pointe, qui a deux cents pas de diamètre, le terrain s'élargit, les montagnes s'éloignent, et la campagne devient fertile, couverte d'orangers, de mûriers et d'habitations où l'on élève les vers à soie. C'est surtout de ce lieu qu'on découvre le beau bassin que forment l'extrémité de la Calabre, d'une part, et la pointe du cap Pélore en Sicile, de l'autre, en se croisant au phare de Messine; ce qui donne à ce détroit l'aspect d'un immense et superbe lac, couvert de bâtimens, bordé en amphithéâtre par les plus belles montagnes les mieux cultivées, et orné de chaque côté par les deux villes de Reggio et de Messine. Le vaste de ce tableau, sublime à peindre, ne peut être rendu dans un dessin.

Plus on approche de Reggio, plus le paysage

devient agréable. Presque toutes les maisons sont entourées et séparées les unes des autres par des bois de citronniers et d'orangers en taillis, et par de longs berceaux impénétrables au soleil. Une végétation abondante et active rend tout le paysage d'un vert prononcé, et d'autant plus riche à l'œil qu'il fait davantage ressortir la couleur des oranges dont tous ces arbres sont couverts; elles sont suspendues à la hauteur de la main, et semblent inviter à les cueillir. Aussi on peut dire que les environs de Reggio, ainsi que le chemin qui les traverse, forment un jardin continuel, et un des plus délicieux.

Vue prise dans les environs de Reggio, n° 367.

Chaque maison est ornée de grandes treilles, élevées sur des terrasses et soutenues de colonnes, ce qui leur donne un caractère tout-à-fait pittoresque. Nos dessinateurs ne manquèrent pas d'en profiter, et on peut en juger par notre vue des environs de Reggio, dans laquelle l'artiste a représenté ces oisifs et tranquilles habitans dans leurs costumes les plus ordinaires.

Port et ville de Reggio, n° 368.

Notre arrivée à Reggio nous parut tenir de la féerie, par la gaîté, l'agrément et la richesse du pays que nous eûmes à traverser, et toutes nos fatigues furent bientôt oubliées. Le chemin que nous avions à faire nous semblait préparé pour un triomphe de Bacchus; il nous conduisit ainsi jusque dans la ville même, qui, quoiqu'elle n'ait plus rien de son ancienne splen-

deur, est encore agréable, ouverte et assez peuplée.

Notre premier soin, en arrivant à Reggio, fut de demander le chanoine Morezzano, auquel nous avions été recommandés. C'était effectivement l'homme le plus instruit, ou, pour mieux dire, le seul qui le fût dans cette ville, des antiquités et de l'histoire de ce pays ; mais malheureusement il venait de mourir. Tout ce que nous pûmes avoir pour le remplacer fut un ouvrage assez considérable, écrit en latin, que cet habile antiquaire avait de composé sur les inscriptions de Reggio, et c'est presque le seul genre d'antiquités qui y existe. On trouve une grande quantité de ces inscriptions incrustées dans les murailles de plusieurs maisons modernes; il y en a, dans le nombre, de fort curieuses, par les inductions qu'on en peut tirer sur la forme du gouvernement de cette ancienne république.

Il paraît que cet antiquaire, loin d'adopter tous les systèmes qu'on a composés sur le nom de Reggio, s'en tient à croire que ce nom a été donné à cette ville à cause de sa constitution monarchique et des rois qui l'ont gouvernée dans son origine. Il se fonde, dans cette opinion, sur les passages de plusieurs historiens qu'il cite, tels que Justin et d'autres [1]. Il prouve ensuite que

[1] Cet ouvrage du chanoine Morezzano mérite d'être consulté, pour la quantité de recherches savantes dont il est

l'ancienne ville de Rhegium ne fut jamais comprise au nombre des villes libres de la Grèce, et que la nature de son gouvernement en fut la cause, ces anciens Grecs ayant eu en horreur tout ce qui était monarchie, et regardant les rois comme autant de tyrans, ou faits pour le devenir.

Dans les siècles postérieurs, et quelque temps après Pythagore, Reggio se forma en corps de république, et il paraît qu'elle se modela sur celle d'Athènes. Ainsi qu'à Athènes, des archontes lui donnèrent des lois; c'est ce qui est prouvé par des inscriptions grecques placées et incrustées dans les murs de plusieurs palais de cette ville, sur lesquels on voit les noms de ses différens magistrats.

La quantité des médailles de l'antique Rhegium, et dont le plus grand nombre représente différens attributs de Diane et d'Apollon [1], prouvent que cette ville était plus particulièrement sous la protection de ces deux divinités. Il y a même lieu de penser que le peu de ruines antiques qu'on trouve à Reggio, sont les débris d'un temple magnifique qui y avait été élevé à Apollon. Cette opinion se trouve encore justifiée par une inscription fort curieuse rapportée par Mo-

rempli. Il a été imprimé à Naples, en 1770, sous ce titre : *Inscriptiones Reginæ dissertationibus illustratæ.*

[1] Voir la planche de médailles, n° 297.

rezzano, et qui se trouve gravée sur un marbre incrusté dans le mur, à l'angle d'une maison du Mont-de-Piété ; la voici :

T. HERVENVS T. F. SABINVS TRIVIR. ÆD.
POT. II. TESTAMENTO LEGAVIT. MVNICIPI
BVS REGINIS IVL. IN PRYTANEO STATVAM
AEREAM MERCVRI. TRVLLAM ARGENTEAM
ANAGLYPTAM. P. II. S. LARES ARGENTEOS
SEPTEM P. II. S. PELVIM AEREAM CORINTHIAM.
ITEM IN TEMPLO APOLLONIS MAIORS
PVGILLARES MEMBRANACEOS OPERCV
LIS EBOREIS PYXIDEM EBOREAM. TABV
LAS PICTAS XVIII.
HEREDES EIVS PONENDA
CVRAVERVNT.

Titus Hervenus, fils de Titus, Sabin, triumvir, *deux fois* édile, *a, par son testament, légué aux magistrats municipaux des* Régiens Juliens, *une statue de* Mercure *en bronze, pour être placée dans le* Prytanée. *Un vase d'argent ciselé propre aux sacrifices, du poids de deux* sesterces, *sept dieux* Lares *du même métal, et du même poids de deux* sesterces. *Un bassin d'airain de* Corinthe. *En outre a légué au grand temple d'*Apollon *des tablettes pour écrire, couvertes d'ivoire, avec l'écritoire faite de la même matière, et dix-huit tableaux.*

Les héritiers d'Hervenus ont eu soin de déposer tous ces dons.

Quelques recherches que nous ayons pu faire, soit dans l'intérieur et les dehors de Reggio, soit dans les environs de la ville, nous ne trouvâmes d'autres vestiges d'antiquité, que deux portions d'un grand cercle, qui paraissent être les restes d'une vaste rotonde et d'un temple qu'on assure avoir été consacré à Apollon ; ce qui, comme nous venons de le dire, paraît assez probable, d'après toutes les médailles. On nous fit voir encore quelques autres fragmens antiques, tels qu'une petite colonne cannelée en marbre, un autel orné et festonné de guirlandes, un piédestal engagé dans un mur, et un tronc de colonne de granit de quatre pieds de diamètre. Mais il ne se rencontra rien dans tous ces restes de monumens qui méritât beaucoup d'attention, et nous aurions quitté Reggio sans en avoir emporté une seule vue, si celle de son port ne nous eût arrêtés; cette vue devint même intéressante par le mouvement qu'elle nous présenta et la variété des costumes que le hasard y amenait.

Les diverses fabriques qui forment, d'une part, l'entrée et la porte de la ville, ses magasins de blé et d'huile placés sur le bord de la mer, et surtout la vue des côtes de la Sicile, qu'on aperçoit de l'autre côté du détroit, forment un tableau dont l'ensemble nous parut d'un effet très piquant, et que notre dessinateur a rendu avec exactitude.

Cette disette de monumens, assez extraordinaire dans une ville jadis si puissante, et qui, d'ailleurs, n'a sûrement point changé de sol, comme plusieurs autres de la Grande-Grèce, peut s'expliquer par la manière dont sont construits les murs qui entourent la ville, et que le comte Roger a fait rebâtir. Il est facile de voir, par les énormes pierres qui les composent, par les mattoni, et tous ces anciens matériaux aisés à reconnaître, qu'ils ont été formés en entier, dans ces temps barbares, des débris de plusieurs monumens antiques, peut-être très précieux.

Nous eussions désiré retrouver le tombeau de la fameuse Julie, fille d'Auguste et femme de Tibère, qui mourut si malheureuse à Reggio; mais, suivant toute apparence, elle n'y a jamais eu ni tombeau, ni aucun monument pour conserver sa mémoire à la postérité; mais l'histoire a consacré la célébrité de ses amours et celle de ses malheurs.

Cette ville, une des premières de la Grande-Grèce, et peut-être antérieure à tous les établissemens et aux plus anciennes colonies des Grecs en Italie, passa successivement entre les mains de différens maîtres, et finit par tomber au pouvoir des Romains, auxquels elle resta fidèle quand toute l'Italie les avait abandonnés. Elle fut dans la suite ruinée par Totila, et rebâtie par Roger dans

le onzième siècle, puis saccagée par le corsaire Barberousse en 1543, et quelques années après, en 1558, par le bacha Mustapha. Enfin Reggio est aujourd'hui réduite à dix ou douze mille habitans, qui, dans l'heureux oubli où on les laisse, sont uniquement occupés de la nourriture de leurs vers à soie, dont ils font un grand commerce, ainsi que de leurs fabriques d'huile et de toutes sortes d'essences.

CHAPITRE VIII.

SUITE DU VOYAGE DE LA CALABRE. — ROUTE DEPUIS LE DÉTROIT DE MESSINE JUSQU'AU NÉRINO, EN PASSANT PAR TROPÉA, NICASTRO, COSENZA.

Les approches de l'hiver, et la crainte des pluies, qui d'ordinaire commencent tous les ans en Italie vers la fin de l'automne, nous déterminèrent à abandonner la Sicile. Malgré tous nos regrets, pour Messine et ses environs délicieux; nous nous décidâmes à aller directement par mer gagner Tropéa : nous évitions par ce moyen d'être retardés dans notre route par des fleuves considérables de la Calabre, le Metauro et le Metrano que nous aurions eu à traverser, et qui souvent, dans cette saison, sont débordés au point d'arrêter quelquefois les voyageurs pendant plusieurs jours.

Ce que nous regrettions le plus, était de ne pouvoir dessiner que de loin le rocher de Scylla; cependant, comme nous étions curieux d'emporter au moins une idée de cet écueil célèbre, un de nos dessinateurs en prit d'abord une vue de l'autre côté du détroit, et tel qu'on le voit du

phare même de Messine. L'autre vue est beaucoup plus détaillée, étant dessinée d'aussi près qu'il nous fut possible d'en approcher; car, indépendamment de la crainte que nous avions d'être entraînés par les courans, nous avions encore celle des coups de fusil des gardes-côtes, ce qui nous obligea de nous tenir toujours à quelque distance.

Rocher et écueil de Scylla, dessinés en traversant le détroit de Messine, nos 369 et 370.

Ce célèbre et terrible écueil de Scylla n'est autre chose qu'un rocher presque isolé et coupé à pic, qu'on voit s'avancer dans la mer, au milieu d'une anse formée sous de hautes montagnes dont toute cette côte de la Calabre est environnée. On aperçoit de loin un château posé sur la crête de la montagne, avec un village assez considérable, qui descend ensuite le long du rocher par une pente rapide, jusqu'au bord de la mer. Il nous parut qu'il y avait dans le bas une espèce de petite rade sur une plage étroite et propre à recevoir seulement quelques bateaux de pêcheurs. On voit en avant de l'écueil de Scylla, d'autres roches aiguës et déchirantes, où l'onde et les courans venant à se briser avec un bruit effroyable, ont donné lieu à ces fictions de têtes de chiens qui intimidaient autrefois les navigateurs par leurs hurlemens, et allongeaient leurs têtes redoutables pour dévorer les passans. [1]

[1] *Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni*
Cessantem, longos et circumflectere cursus;

Un vaisseau qui serait entraîné par les courans, quand il s'en est approché jusqu'à un certain point, quelque forte voile et quelque vent qu'il ait, ne peut effectivement éviter l'écueil où la force supérieure du courant l'entraîne, et s'il vient alors à donner sur les rochers, sa perte est aussi prompte que certaine. Il ne faut cependant pas croire que Scylla soit également fatal dans tous les instans, car un vaisseau mahonais, qui, dans un orage, vint chercher asile au milieu de ces écueils, l'y trouva, en évitant heureusement le courant, et passant avec adresse derrière les rochers.

L'entrée de cette partie du mouillage à Scylla, prise en y arrivant du côté de la grande mer, est, en général, assez praticable. Le danger se trouve beaucoup plutôt à la sortie, et quelquefois même cette sortie devient impossible dans de plus mauvais temps : les bâtimens se trouvant dans un abri absolu par les hautes montagnes qui les entourent, ne sauraient gagner le vent dont ils

Quam semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et cæruleis canibus resonantia saxa.
(Virg., *Æneid.*, Lib. III.)

Il y a lieu de croire que le bruit que font les vagues de la mer en se brisant avec violence contre les cavités des rochers, et qui ressemble effectivement beaucoup aux cris et aux aboiemens d'une meute de chiens qu'on entendrait dans l'éloignement, a donné lieu à cette étrange et bizarre imagination.

ont besoin pour être poussés au large. Le malheureux mahonais éprouva ce sort-là, et, comme dit le proverbe, ne sortit de Scylla que pour tomber en Caribde, car un pirate, qui avait su son arrivée, l'attendit au sortir de l'écueil, et fut le prendre à six milles de Messine sous le cap Scaletto.

Pendant que nous étions occupés à prendre différentes vues de Scylla, le vent vint à fraîchir, le ciel se couvrait de plus en plus, la vague était déjà forte. Le grégal, qui dominait, nous poussait sur la funeste côte du golfe de Gioia, côte fort dangereuse, et dont une impitoyable quarantaine nous obligeait de nous éloigner; nous opinâmes donc tous de retourner tout de suite au phare de Messine, où nous arrivâmes un instant après, car le détroit, dans cet endroit, n'a pas trois milles de largeur. Nous passâmes la nuit dans une maison de pêcheur, et le lendemain, le vent ayant heureusement passé du grégal au sirocco, nous mîmes à la voile à une heure après midi, et fîmes canal en tirant droit au cap Vaticano.

Dès que nous eûmes dépassé la tour du phare, nous vîmes de loin le Stromboli, qui, à cette distance, ne paraît être qu'une grosse montagne isolée en forme de cône, et dont la double cime envoie continuellement dans l'air des tourbillons de flamme et de fumée. Un peu plus loin, il y a

un autre volcan, appelé *Panaria*, qui est dans la même forme, mais beaucoup moins élevé; ensuite les autres petites îles Éoliennes, que nous avions tant de regret de laisser derrière nous, sans pouvoir les aller examiner de plus près; mais appréhendant encore là l'inévitable quarantaine, nous ne les vîmes et les dessinâmes que de loin. [1]

De l'autre côté, et sur la côte de la Calabre, nous dépassions Bagnara, petite ville un peu au-dessus et dans le genre de Scylla, dont il semble qu'on ait également versé les maisons du sommet de la montagne, et qu'elles soient restées accrochées le long de la pente escarpée de la côte. Plus loin, la ville ou bourg de Palmi est mieux assis sur une terrasse qui nous parut très cultivée.

Notre sirocco se soutenait toujours bon-frais, et nous laissâmes enfin derrière nous cette terrible et menaçante partie des îles de Lipari. Du côté de la Calabre, nous entrevîmes Gioia, au fond d'un golfe auquel il donne son nom, et qui est situé dans un pays plus uni et moins sauvage; Nicotera et le cap Vaticano commençaient à se découvrir, et il nous parut que les sites et les détails pouvaient en être intéressans : mais au coucher du soleil, le vent vint à baisser et à tomber si absolument que nous fûmes obligés de faire à la rame sept milles qui nous restaient encore à parcourir. L'ennui et surtout le bruit uniforme des rameurs nous endormirent tous, et nous n'arrivâmes à Tropæa qu'à quatre heures après minuit.

[1] La description et les vues des îles volcaniennes se trouveront à la fin du Voyage de la Sicile, dont elles font partie.

Ville et port de Tropæa, n° 371.

Nous passâmes le reste de la nuit balottés dans le port de Tropæa et assez mal à notre aise; enfin, à la pointe du jour, nous aperçûmes cette petite ville perchée sur un rocher, et perpendiculairement placée au-dessus de nos têtes; il en descendit bientôt une députation qui vint nous reconnaître; après avoir reçu nos passe-ports et s'être plainte de la nécessité et de l'obligation où elle se trouvait de nous retenir en captivité jusqu'à l'époque où on serait sûr que nous n'apportions aucun germe de peste. Elle s'employa obligeamment à nous secourir et à nous trouver un asile; le syndic de la ville et le marquis Pelia, pour lequel nous avions des lettres de recommandation, vinrent bientôt nous en proposer un, que nous eussions choisi nous-mêmes, tant sa situation nous parut singulière et pittoresque : c'était une espèce de château abandonné ou d'ermitage bâti sur le haut d'une roche escarpée, qui ne tient à la terre que par un pont, et qui s'avance dans la mer comme le château de Pierre-Encise à Lyon.

Rien ne ressemble plus effectivement à cette

prison célèbre en France, que l'espèce d'ermitage ou de donjon dans lequel nous fûmes confinés; nos gardes nous servaient, nous nous trouvions parfaitement logés, et, ce qui n'était pas indifférent pour nous, dans une position charmante, ayant d'un côté la ville de Tropæa, dans le site le plus pittoresque, de l'autre côté la mer qui venait battre jusqu'au pied de notre rocher, et en face, le terrible Stromboli, à soixante milles de nous.

Nous eûmes bientôt fait notre établissement : nous nous distribuâmes quelques greniers ou galetas abandonnés, dont nous fîmes nos chambres à coucher; une vieille chapelle gothique nous servait de salon d'assemblée; c'était là que nous recevions ceux qui venaient nous visiter; et, dans nos momens de loisir, un de nos passe-temps les plus amusans était de faire des signes et des mines aux femmes de la ville qui nous lorgnaient de leurs fenêtres, et avec lesquelles nous avions de loin des conversations suivies, car, en Italie, on apprend à tout dire par ce moyen, qui ne laisse pas, quand on y est accoutumé, d'avoir sa grâce et ses finesses.

Le reste de notre exil fut employé à dessiner dans les environs de Tropæa, et à prendre des vues de notre habitation sous différens aspects. Une de ces vues, que nous avons fait graver, représente les dehors de la petite ville de Tropæa,

assise sur des rochers coupés à pic, avec les chemins ou plutôt les escaliers qui ont été creusés dans la roche même, pour pouvoir y aborder. En face, et sur le bord de la mer, est le rocher isolé au haut duquel était le petit ermitage qu'on nous avait donné pour retraite. L'artiste auquel nous devons ce joli dessin ne manquant jamais de tirer parti de tout ce qu'il rencontrait, et voyant continuellement autour de notre rocher des pêcheurs dont le succès était souvent d'un grand intérêt pour lui, a imaginé de placer sur les devans de sa composition une pêche des plus abondantes, et dont les détails, les différens accessoires rendent agréable un des sites les plus sauvages qu'on puisse rencontrer.

Ermitage de Tropæa, n° 372.

La vue que nous offrons sous le n° 372 est encore celle du même ermitage de Tropæa; mais l'aspect en est pris du côté opposé, et tel qu'on aperçoit le rocher lorsqu'on y arrive par mer.

C'est sur la sommité même de ce singulier rocher qu'était placé notre donjon; après en avoir été les prisonniers, nous en étions devenus les maîtres, et en vrais seigneurs châtelains, nous en fîmes les honneurs aux chevaliers de la ville qui venaient nous rendre leurs visites. La noblesse est assez nombreuse à Tropæa, quoique cette ville soit très petite; mais étant regardée comme ville royale, et il y en a peu dans la province, tous les nobles du pays s'y retirent, ne

voulant point habiter les cités baronnales où leurs enfans naissent vassaux, et, par cette espèce de tache du patronage, sont exclus des grands honneurs de la noblesse, et de l'entrée au chapitre de l'ordre de Malte.

Dès que la crainte de la peste fut enfin passée, et que nous pûmes quitter notre gîte aérien, nous fîmes notre entrée dans la ville, que nous trouvâmes bâtie sur la plate-forme d'un autre rocher et s'avançant également dans la mer; elle en est presque environnée, excepté par le côté qui tient aux montagnes, et où se trouve l'entrée de la ville. Elle était autrefois défendue par un château et un fossé creusé dans le roc; on nous dit qu'au commencement du siècle il y avait encore dans ce château des canons de bronze, mais que le roi d'Espagne les avait fait changer contre de vieux canons de fer, qui ont écrasé leurs affuts, et ne se releveront jamais, suivant les apparences, de l'affaissement où ils reposent.

Il n'y a à Tropæa aucune espèce d'antiquité, et on doit croire que l'origine qu'on lui donne dans le pays est chimérique. Son nom vient, dit-on, de *Trophea*, et on prétend que cette ville fut ainsi nommée lorsque Scipion, revenant de la conquête de Carthage, y reçut les honneurs du triomphe. On pourrait objecter, peut-être, à cette prétention qu'il n'y a pas grande apparence que Scipion ait choisi pour une fête de la plus grande pompe et du plus grand appareil chez les Romains, un lieu aussi escarpé, sans port, sans ville et sans espace pour y loger une armée; aussi n'y trouve-t-on rien qui vienne à l'appui de cette opinion; des rues étroites, de mauvaises fabriques, pas un vestige de monument, et pas une tradition qui dise même qu'on ait seulement trouvé une monnaie romaine dans tout son territoire.

Ce territoire de Tropæa consiste dans une petite plaine très peu étendue, élevée et dominée par de hautes montagnes; elle est, au reste, très cultivée et très fertile : des ruisseaux y arrosent des jardins agréables, plantés de limons et d'orangers, dont les habitans font des essences qu'ils portent en France; ils vendent aussi des tapis ou couvertures faits avec le coton qu'ils cultivent et travaillent eux-mêmes; industrie et activité bien rares dans les deux royaumes de Naples et de Sicile.

Nous partîmes de Tropæa le 5 décembre; après avoir monté très rapidement pendant l'espace de trois milles, et laissant à droite l'Apennin, que nous côtoyions, nous trouvâmes un chemin agréable et bon pour voyager à cheval à travers un pays riche, abondant en blé et bien cultivé; nous aperçûmes bientôt Monteleone à dix-sept milles de Tropæa.

Monteleone est un gros bourg bâti sur le penchant d'un monticule, avec un vieux château; on y compte dix-huit mille habitans et douze monastères. Le paysage en est agréable, et coupé de plantations d'oliviers grands comme des chênes. Après nous y être reposés quelques momens, nous continuâmes notre chemin, qui se maintint bon et uni pendant trois milles; mais nous eûmes ensuite une éternelle et désastreuse descente de plus d'une lieue de longueur, et, pour surcroît de malheur, une pluie épouvantable.

Nous arrivâmes à l'entrée de la nuit au Pizzo, bâti sur le bord de la mer, avec un assez bon château. Il y a dans ce lieu une population de neuf mille habitans, dont la plupart sont des mariniers. Nous allâmes loger chez un d'eux, qui nous reçut avec cette franchise et cette cordialité dignes des premiers âges : accueil que nous rencontrâmes dans toutes les campagnes de la Calabre, car les paysans calabrois, malgré leur mauvaise réputation, n'ont que la barbe et l'habit plus noirs que les autres. Nous avons même remarqué dans tout notre voyage, et parcourant le pays presque en entier, que ceux chez qui le besoin d'argent est le plus pressant, le demandent d'une façon très modérée, sont empressés, complaisans quand vous les satisfaites honnêtement, et que ceux dont la position est plus aisée, loin de rien demander, sont pleins de noblesse, généreux et obligeans.

Nos hôtes, contens de nous, ne savaient comment nous traiter pour que nous le fussions d'eux : tout était à nous dans leur maison, et tous s'empressaient à nous servir, enfans, amis et voisins.

Le lendemain, nous descendîmes sur le bord de la mer, pour y voir l'emplacement où était autrefois située l'antique Hipponium. Cette ancienne ville grecque fut depuis appelée, par les Romains, *Vibona Valentia*, ainsi qu'elle est indiquée sur la carte Théodosienne, et maintenant par corruption Bivona. Cette ville avait un port au fond du golfe formé par le cap Zambrone. On dit qu'en été, lorsque la marée est basse et tranquille, on aperçoit encore quelques vestiges des antiques constructions d'Hipponium, que les sables n'ont pas recouverts totalement. Au reste, la campagne de Bivone est couverte d'une quantité de cassines éparses et de jardins; ce qui, joint à sa situation, en terrasse dominant sur la mer, ressemble beaucoup à la campagne des environs de Marseille, avec l'avantage du couvert des arbres qui rendent toute cette côte délicieuse.

Nous partîmes du Pizzo, et, après avoir remonté la montagne et fait dix milles par un mauvais chemin, nous trouvâmes, près du fleuve Angitola, une descente taillée en rampe dans le rocher; nous passâmes l'Antigola à gué. De là

nous longeâmes une grande plaine basse, où on rencontre des marais et le lac del Fico, vis-à-vis duquel est la poste. C'est dans cet endroit de la botte que l'Italie se trouve le plus resserrée, puisqu'elle n'a pas dix lieues de traverse.

Nous continuâmes notre route par un chemin de sable qui nous conduisit jusqu'au bord du fleuve Amato. Ce fleuve, ou plutôt ce torrent, couvre et dévaste souvent en hiver un large pays par ses inondations, ses ramifications, et la rapidité de son cours. Nous le traversâmes et suivîmes un autre petit torrent, qu'il fallut aussi passer à gué; mais il était alors si peu considérable, que cela fut aisé; nous le côtoyâmes pendant quelques milles au travers d'une forêt d'oliviers qui nous conduisit jusqu'aux portes de Nicastro. La situation de cette petite ville, que nous apercevions, appuyée sur un fond de montagnes toutes couvertes de bois, présentait de loin le tableau le plus singulier et le plus pittoresque. Ce petit torrent, appelé *il Fiume di Santo Polito*, dont nous avions toujours suivi les bords, formait surtout, en y arrivant, l'effet le plus heureux. Nous le voyions se précipiter, par cascades, du haut des montagnes, qui répandent dans tout ce pays la verdure et la fraîcheur la plus délicieuse.

Vue des Apennins, prise près du torrent *il Fiume di Santo Polito*, en arrivant à Nicastro, n° 373.

Cette forêt d'oliviers fait toute la richesse des

habitans de Nicastro, située à l'angle de deux montagnes qui la défendent des vents du nord-ouest : le climat y est si doux et si tempéré, qu'au 7 décembre nous y trouvâmes les arbres avec la verdure que nous avons en France au mois d'août ou de septembre. L'aspect de la ville est aussi pittoresque que la température en est agréable; elle est traversée d'un bout à l'autre par une belle rue bordée d'arbres, avec de jolies fabriques qui s'élèvent en amphithéâtre. Un monticule couvert de maisons, et sur le haut duquel existent encore les ruines d'un vieux château, termine le tableau; le tout est surmonté de deux rideaux de bois épais, qui apportent leur ombre jusque sur les maisons, et semblent placer la ville dans un parc.

Au-dessus de ce bois règnent encore d'autres montagnes bien plus élevées, et dont la cime, couverte de neige, forme, avec la température et le climat de la vallée, le contraste le plus singulier. La ville nous parut assez peuplée; il est vrai que lorsque nous passâmes sur la place du marché, où notre arrivée fit événement, tout le monde se mit en haie pour nous recevoir, même un monsignore calabrois qui voyageait en litière avec tout son train, et que le hasard nous fit rencontrer en arrivant à Nicastro.

Vue de Nicastro, située au milieu des montagnes de l'Apennin, n° 374.

Nous remarquâmes, surtout, quelques dames

avec des coiffures hautes, comme au temps de Louis XIV, et des robes semblables à celles de feu madame d'Escarbagnas, qui, sans doute, allaient en visite de cérémonie ; elles étaient précédées et accompagnées d'autres femmes, jambes nues, immodestement troussées, et qui remplissaient les fonctions de laquais. L'une portait la queue de la robe, et l'autre l'ombrelle ou parasol, en avant. Cet appareil comique, et la démarche fière, le salut affecté dont on nous honora en passant, nous parurent si bizarres, que nous eûmes beaucoup de peine à ne pas répondre par un éclat de rire à ce gracieux accueil.

Nous partîmes le lendemain, et continuâmes à monter, par de périlleux chemins, tous ces amphithéâtres de montagnes ; mais nous nous trouvâmes tout à coup transportés en hiver, lorsque nous fûmes arrivés au sommet : les arbres étaient déjà dépouillés de leurs feuilles, au milieu des brouillards et des frimas. Nous rencontrâmes ensuite des lieux déserts et incultes, où nous fûmes assaillis par des nuages qui nous couvrirent en entier. Avec cela, nos guides mal instruits finirent par nous égarer dans ces pays sauvages, et, après avoir passé la journée à errer dans d'immenses forêts de châtaigniers aussi vieux que le monde, et avoir marché jusqu'à la nuit, de vallées en vallées, de sommets en sommets, nous nous trouvâmes presqu'au point d'où

nous étions partis le matin, à quatre lieues de Nicastro, dans une petite ville ou village appelé *Nicolosimi*, où l'on nous prit pour des aventuriers, qu'il n'était pas trop sûr d'héberger.

Tous les habitans de Nicolosimi étant hors de la ville pour leur commerce ou leurs affaires, nous ne trouvâmes que des femmes, qui se sauvaient dans leurs maisons et ne nous parlaient que par la fenêtre. Cependant nous parvînmes à en rassurer quelques unes qui s'apitoyèrent sur notre sort. Elles amenèrent avec elles, pour plus grande sûreté, le curé du lieu, qui, d'abord, nous fit donner une chambre; et quand on fut bien assuré que nous étions de bonnes gens, de simples voyageurs, sans aucun mauvais projet, on nous assura que, quoiqu'il n'y eût rien dans le village, ou fort peu de chose, nous ne mourrions pas de faim pour ce soir-là. Effectivement, sans vouloir recevoir d'argent, chacun contribua à nous former une petite collation de fort bonne mine.

Le peu d'hommes qui se rassembla, s'empressa à nous servir, tandis que les femmes, qui étaient toutes jolies, nous préparèrent des lits très durs, mais avec des draps fort blancs. Après le souper, la conversation commença à s'établir; à notre grand étonnement, il fut question de littérature. Le philosophe de Ferney était connu à Nicolosimi. On se fit mutuellement beaucoup

de questions, auxquelles on répondit gaîment de part et d'autre; enfin nos hôtes ne nous laissèrent que par discrétion, et parurent fort contens de nous et de leur soirée.

Nous partîmes le lendemain à la pointe du jour, pour nous rendre à Cosenza, à dix-huit milles de Nicolosimi. Il fallut nous enfoncer de nouveau dans de grandes forêts de chênes et de châtaigniers, à travers les torrens, les roches et les fondrières, et dans des chemins si épouvantables que c'était plutôt un assemblage de précipices qu'une route praticable. Toujours en danger ou d'être précipités de dessus nos chevaux, ou que les chevaux ne nous écrasassent en tombant sur nous, et, à tout moment encore, dans la crainte d'être ou arrêtés tout-à-fait, ou dans la désespérante nécessité de retourner sur nos pas. Dans ce passage de l'Apennin, les torrens et les chutes d'eau sont dans la même proportion, et presque aussi fortes que dans les Alpes.

Nous arrivâmes de bonne heure à Rogliano, gros village dépendant de Cosenza et de la Calabre citérieure, où nous étions recommandés à un couvent de Dominicains; car, dans tout ce pays, les moines étaient toujours notre ressource ordinaire, tantôt bonne, tantôt mauvaise. Ceux-ci nous firent attendre fort long-temps un mauvais déjeuner, pendant lequel nos muletiers

allèrent s'enivrer, sur la bonne foi que les huit milles qui nous restaient à faire étaient dans des chemins unis et parfaitement bons : mais nous ne fîmes, au contraire, que changer de genre et d'espèce de précipices; après avoir jusque-là escaladé des rochers, au risque de nous casser le cou, nous nous trouvâmes tout à coup transportés dans un pays assez uni, il est vrai, mais d'une terre grasse et forte, et, en outre, rempli de trous si affreux, que nos mules ne pouvaient s'en tirer. Nos postillons se croyant ensorcelés, s'en prenaient aux moines, et juraient comme des muletiers embourbés, en retirant leurs mules par la tête ou par la queue.

Au milieu de tous ces embarras, nous regrettions beaucoup d'être obligés de nous occuper sans cesse du chemin que nous avions à tenir, et du sort de nos montures, car il est impossible de voir et de parcourir un pays plus riche, plus peuplé et aussi cultivé que la plus grande partie des montagnes que nous rencontrions sur notre route. Les villages les mieux bâtis s'y touchent presque, et on peut dire que nous n'avons point de province en France plus habitée, et plus abondante en toutes sortes de productions, que toute cette partie de la Calabre, et que les environs de Cosenza.

La ville de Cosenza étant de toutes parts environnée de montagnes, on ne l'aperçoit, pour

Vue de Cosenza, n° 375.

ainsi dire, que lorsqu'on y est arrivé : elle est située au pied d'une des plus élevées, au confluent et presque à la naissance du Basiento et du Crati; et ses environs, ornés de ponts, d'aquéducs et de constructions pittoresques, forment une des plus belles scènes de paysage qu'on puisse voir.

Cette capitale de la Calabre citérieure, bâtie par les esclaves fugitifs des Lucaniens, prise par eux, puis sur ceux-ci, par les Brutiens, soumise par Annibal, et ensuite dévastée par les Romains. Cette ville fameuse, qui vit mourir devant ses murs Alaric, le vainqueur de ces vainqueurs de la terre, ne conserve rien, mais absolument rien, ni de ses antiquités, ni de sa splendeur passée; elle est même assez misérable, malgré la bonté de son territoire, et peu peuplée, car le nombre de ses habitans ne va pas à dix mille.

Ne trouvant et ne pouvant apercevoir le plus petit fragment d'antiquités, nous demandâmes si l'on pourrait au moins nous montrer quelques monnaies antiques, quelques médailles de l'ancien Brutium; mais à peine les gens du pays en connaissaient-ils le nom. Enfin, nous allâmes au confluent des deux rivières, et sur les bords du Crati, où l'on prétend qu'Alaric, ce fameux roi des Goths, ce conquérant du Nord, surpris, en 410, par une mort subite devant Cosenza, fut enterré avec les riches dépouilles qu'il avait

apportées du sac de Rome. C'est ce site, et un des plus intéressans qu'il y ait dans cette partie de la Calabre, qui fait le sujet de notre gravure n° 375.

Après avoir remis les lettres que nous avions du ministre pour le préside de Cosenza, et lui en avoir demandé d'autres pour les syndics de son district, il voulut nous mener à l'opéra, que nous fûmes assez étonnés de ne pas trouver très mauvais; le lendemain, nous nous remîmes en route.

En sortant de Cosenza, nous entrâmes dans un vallon fermé, à droite et à gauche, par les montagnes de l'Apennin, dont les sommités étaient déjà couvertes de neige; nous suivîmes le Crati, qui coule dans une plaine d'une lieue de largeur, qu'on ne peut mieux comparer qu'à un grand potager planté d'arbres fruitiers, d'oliviers et de mûriers, sous lesquels on faisait encore d'abondantes récoltes de toutes sortes de grains. Les environs de cette plaine sont ornés de jolies maisons; ce qui lui donne l'apparence du plus riche et du plus commerçant de tous les pays.

Il faut se répéter qu'on est en Calabre, pour ne se pas croire sur les rives de la Seine ou de la Loire, et pour perdre l'idée qu'on a généralement à Naples, dans toute l'Italie et ailleurs, que cette province est un pays sauvage, désert et pauvre, tandis qu'il n'y manque que des che-

mins, et des bras pour en faire le Pérou et les Indes pour le royaume de Naples. Mais il semble que, par une fatalité attachée à cette contrée, elle ait dû constamment être tenue sous l'empire et le voile de la barbarie.

Les Brutiens en furent les premiers habitans. On sait que ce peuple, rude et farouche, prévoyant l'ambition des Romains, et pour échapper à leurs armes toujours victorieuses, se rangea du côté d'Annibal, et s'attacha au parti du seul ennemi qui les eût attaqués avec succès; mais, après la retraite d'Annibal, punis, vaincus, rebelles et soumis alternativement, les Brutiens éprouvèrent le sort des peuples qu'on ne peut réduire qu'en les détruisant.

Les Goths et les Sarrasins vinrent ensuite. Conquérans barbares, qui passaient comme des torrens, ils furent remplacés par les Normands, qui, plus cruels que tous les autres, firent tomber ce beau pays sous le joug des lois féodales et de l'anarchie. Ce gouvernement destructeur a tenu long-temps cette nation dans une servitude faite pour énerver toute émulation, toute activité; et les Calabrois, conservant encore beaucoup de leur caractère primitif, semblent, en murmurant de leurs chaînes, ne s'occuper qu'à gâter tout ce que la plus belle et la plus féconde nature produit, en dépit d'eux, dans cette délicieuse partie de l'Italie.

On pourrait dire que ce pays offre encore à présent l'image de ce qu'était la France dans le onzième siècle, si ce n'est cependant que ses barons n'ont ni forteresses, ni pont-levis; que leurs créneaux, sans canons, se ruinent de jour en jour et se détruisent, tandis qu'ils vont se ruiner eux-mêmes à la cour de Naples.

Nous passâmes deux fois à gué le Crati, torrent qu'il sera bien difficile de contenir dans cette partie montagneuse de la Calabre. Sujet à s'enfler par des crues d'eaux subites, ce fleuve couvre souvent et inonde une grande étendue de pays, menace les habitans et les habitations, arrête les voyageurs, et les met quelquefois en danger par la profondeur du lit qu'il se creuse d'un moment à l'autre.

Ayant ensuite rencontré sur la route une fontaine appelée *Fontana di Scipione*, nous nous y arrêtâmes pour nous rafraîchir quelques momens, sans trop nous inquiéter d'où lui venait ce beau nom. Au reste, cette fontaine n'a rien de recommandable à présent que la fraîcheur et la bonté de son eau. Nous aperçûmes bientôt, et laissâmes à notre droite, la petite ville de Bisignano, bâtie à l'entour d'un rocher. C'est, à ce qu'on prétend, l'ancienne *Bisidiæ*, ville située à l'extrémité du Brutium; ce qui nous avertit que nous allions quitter le pays des Brutiens, et entrer dans la Lucanie.

Nous continuâmes de côtoyer la gauche du Crati, et après avoir fait vingt-quatre milles dans la vallée, nous la vîmes se terminer par la montagne sur laquelle est bâtie Tarsia. Malgré l'élévation de cette petite ville, et l'écoulement qu'elle pourrait se procurer, nous trouvâmes les rues remplies d'une fange fétide si épaisse et si profonde, qu'il n'était pas possible d'en aborder. Nous espérions avoir tout gagné en sortant de ce cloaque, et nous allâmes chercher un asile dans un couvent situé hors de la ville; mais nous n'en fûmes pas plus heureux, car jamais il n'y eut de gîte plus sale, plus dégoûtant et plus abandonné. Tout nous annonçait, en y entrant, la plus mauvaise nuit, et la réception à laquelle nous devions nous attendre : un cloître tombant en ruines, des murs s'entr'ouvrant de toutes parts, et qui soutenaient à peine un toit menaçant; un corridor que les cochons achevaient de dépaver; et, au bout de tout cela, la plus froide de toutes les cuisines, où nous ne trouvâmes, à notre arrivée, qu'un chien maigre et un chat plus maigre encore, qu'une misère commune rendait amis.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y eut jamais de couvent plus strictement observateur du vœu de pauvreté : des haricots à l'eau et des haricots à l'huile composaient le chétif souper des pères, qu'on nous proposa de partager avec eux; quelques œufs durs qu'on y joignit par

extraordinaire furent tout ce qu'on put nous offrir de plus magnifique : aussi, sans crainte d'avoir gagné d'indigestion, et jugeant du reste de la maison par le réfectoire, nous retournâmes passer la nuit dans la cuisine, autour de la cheminée, et là, enveloppés dans nos manteaux, nous nous résignâmes en attendant patiemment le lever de l'aurore.

Jamais le retour du soleil ne s'était fait plus désirer, et jamais il ne nous avait paru plus pur à son lever que dans le vilain gîte dont nous avions tant d'impatience de sortir. Aussi, dès que les premiers rayons du jour vinrent frapper nos yeux, n'ayant pas la plus petite toilette à faire, nous fûmes bientôt à cheval et bientôt en route.

Après avoir descendu la montagne de Tarsia, nous nous trouvâmes dans une grande forêt, traversée successivement par quatre petits torrens qu'il fallut passer à gué. Nous nous arrêtâmes à la masseria, ou ferme de Serracina, pour faire reposer nos chevaux; ensuite nous commençâmes à regrimper une nouvelle montagne, d'où bientôt nous découvrîmes la mer Adriatique et la belle plaine de Sybaris, ainsi que les superbes coteaux qui la bordent.

Vallon de Sybaris, vu de dessus les hauteurs de l'Apennin, n° 376.

Quoique de très loin, la vue de tout ce magnifique pays nous fit encore le plus grand plaisir, surtout lorsque nous fûmes arrivés jusqu'au vil-

lage de Saint-Basile, encore plus élevé, et d'où l'on découvre à la fois la vallée de Sybaris et celle de Cosenza. Ces deux superbes vallées, entourées de montagnes de l'effet le plus imposant, et le territoire abondant et fertile du riche bourg de Castro Villari, que nous avions encore sous nos pieds, nous présentaient le tableau et l'aspect d'un des plus beaux pays de l'univers.

Nous ne pouvions nous déterminer à laisser derrière nous des sites et des positions dont la vue semblait nous délasser et nous dédommager de toutes nos fatigues, et ce ne fut qu'avec regret que nous continuâmes notre route. Le premier endroit qui se présenta à nous fut la petite ville de Murano, bâtie en pyramide sur une roche pointue, et construite si singulièrement que la porte d'une maison se trouve toujours de plain-pied avec le toit de celle qui est vis-à-vis. De chaque côté sont des escaliers rustiquement taillés dans la roche, et qui servent de rues ou plutôt de communication d'une maison à une autre. Ce fut dans cette étrange ville, plus faite pour être habitée par des chèvres que par des hommes, que nous passâmes la nuit; mais tout nous paraissait charmant, comparé au couvent de Tarsia, dont le souvenir nous poursuivait encore.

Nous partîmes de Murano avant le jour, et, après avoir marché pendant quelques milles,

nous rencontrâmes une plaine appelée *Campo di Neve*. Cette plaine, de quatre milles de longueur, et entourée de hautes montagnes qui forment un bassin triste et sauvage, est placée sur un terrain si élevé qu'on y trouve de la neige et de la glace presque en tout temps. Descendant ensuite dans une vallée étroite par un chemin fatigant et périlleux, et laissant derrière nous le Monte Malaspina, nous arrivâmes au bord du Nerino, qui sépare la Calabre de la Basilicate.

CHAPITRE IX.

PROVINCE DE LA BASILICATE. — ROUTE DEPUIS LES CONFINS DE LA CALABRE JUSQU'A LA PRINCIPAUTÉ DE SALERNE, EN PASSANT PAR LAGO-NEGRO, LA POLLA ET PESTUM.

Nous ne nous aperçûmes point, en quittant la Calabre pour passer dans la Basilicate, que nous avions changé de pays : celui-ci, qui formait l'ancienne Lucanie, est également hérissé de montagnes très élevées; leurs cimes escarpées et couvertes de neige pendant une grande partie de l'année, s'élèvent jusque dans les nues.

Nous vînmes dîner à la Rotonde, bâtie sur un rocher en pain de sucre et terminée, ainsi que presque toutes les villes du pays, par les ruines de quelque ancien château. Nous en partîmes aussitôt après dîner, et continuâmes notre route entre les monts de l'Apennin, traversant à chaque instant de petits torrens, dans des forêts ou des pays âpres et sauvages, et toujours par des chemins impraticables.

Nous arrivâmes au bourg de Castelluccio, mais sans vouloir nous y arrêter. Ce bourg est

divisé en deux parties, l'une dont toutes les maisons qui la composent semblent accrochées contre un rocher inaccessible, et l'autre un peu moins extraordinairement construite. Nous doublâmes le pas pour arriver à Lauria, que nous ne pûmes atteindre qu'à une heure de nuit, et, avec d'autant plus de peine, que l'obscurité dans laquelle nous nous trouvions augmentait beaucoup l'embarras et la difficulté des chemins; il faisait si noir lorsque nous entrâmes dans cette petite ville, qu'à peine pouvions-nous distinguer sa situation. Tout ce que nous pûmes apercevoir après être descendus pendant fort long-temps pour y arriver, c'est qu'il règne dans toute la longueur, et au-dessus des maisons de la ville, une roche menaçante qui s'élevait à pic sur nos têtes, et que l'obscurité d'une nuit très épaisse ne pouvait nous dérober.

Nous partîmes de Lauria après y avoir passé la nuit, mais trop matin encore pour pouvoir en connaître la position; nous avions fait vingt-huit milles la veille, ayant marché une heure avant le jour et une heure après; nous en avions autant à faire pour arriver à la Sala, où nous voulions coucher. Nous partîmes donc deux heures avant le jour, regrettant fort de ne pouvoir jouir davantage du pays singulier que nous avions à traverser, ainsi que des étranges chemins par lesquels nous passions.

Vue de Lago Negro, n° 377.

Au crépuscule, nous nous trouvâmes dans une vaste forêt, entre les arbres de laquelle nous aperçûmes la cime dorée de l'Apennin, qui, dans toute cette partie de l'Italie, et surtout au lever du soleil, forme le coup d'œil le plus majestueux et le plus imposant; enfin, tantôt à pied, et tantôt à cheval, gravissant sans cesse de rochers en rochers, nous arrivâmes à un lieu appelé *Lago Negro*, dont la situation est vraiment la plus extraordinaire du monde. Ce bourg, construit au milieu de toutes ces montagnes et avec un antique château placé sur la sommité même d'une roche coupée à pic et absolument isolée, nous fournit en y arrivant une des vues les plus singulières et les plus pittoresques que nous ayons rencontrées dans tout ce pays. Une petite rivière, qu'on appelle *Sorgipiano*, coulait au pied de la montagne. Lago Negro est, au reste, assez bien bâti, et nous parut même assez peuplé. Il y a, dans le centre de la ville, une grande place, que nous ne fîmes que traverser. De Lago Negro pour arriver à Casal Nuovo, on a encore huit autres milles à parcourir à travers d'autres montagnes, mais qui n'ont rien de remarquable.

Casal Nuovo ne l'est pas davantage; mais quand on a passé la petite montagne sur laquelle il est bâti, le pays s'aplanit peu à peu, et on entre dans une étroite et jolie vallée nommée

Val di Diana; elle a vingt-quatre milles de long sur trois de large. Le Fiume Negro y serpente, y coule doucement; nous la trouvâmes parfaitement unie et très fertile. Elle est bordée de deux belles chaînes de montagnes, à mi-côte desquelles on voit, de quatre en quatre milles, des bourgs riches et bien bâtis.

Le premier endroit qu'on rencontre dans cette vallée est Monte Sano, à quatre milles de Casal Nuovo, dépendant de San Laurenzo della Padula. Ce San Laurenzo est une chartreuse fort riche, qui en est peu éloignée : on lui donne, dans le pays, les titres de comtesse ou duchesse de quatre bourgs et d'une grande partie de la vallée. Nous allâmes à ce couvent, dont l'extérieur nous frappa par sa magnificence; nous ne fûmes pas moins surpris de la manière noble et honnête avec laquelle on nous reçut. Malgré les querelles que ces religieux avaient avec la cour, et la crainte des taxes dont ils sont menacés, ils convinrent avec nous que leur maison jouissait de richesses considérables.

Ce couvent pourrait être regardé comme une petite ville, où l'on exerce tous les métiers. On y compte quatre-vingts religieux et environ trois cents personnes, tant maîtres que valets, qui y sont nourris toute l'année; un enclos immense, de beaux jardins, des logemens agréables, et tout ce qu'il faut pour rendre un homme sage heu-

reux, lorsqu'il peut s'accoutumer à la perte de sa liberté.

C'était une sorte d'enchantement pour nous que de retrouver, au milieu de ces montagnes, et d'un pays où le luxe avait fait si peu de progrès, toutes les commodités de la plus grande aisance, un excellent souper, servi avec élégance, des chambres d'une propreté recherchée, et des lits d'une bonté parfaite. Nous finîmes par nous endormir dans l'admiration des contrastes, et en comparant à notre aise cette charmante demeure à celle de Tarsia.

Le lendemain, on nous fit voir le trésor, qui répond bien à la grande opulence de la maison. On peut remarquer, entre autres curiosités, et à travers des richesses immenses en argent et en pierreries, un soleil d'or d'un excellent goût et d'un beau travail, ainsi qu'un devant d'autel d'argent massif, aussi magnifique que riche : on nous fit voir encore des vases de fleurs, travaillés dans le même métal, et avec une vérité de nature extraordinaire, mais où on pourrait regretter que la finesse du travail soit en pure perte et produise aussi peu d'effet.

Nous trouvâmes dans la chapelle du chapitre un des plus jolis tableaux de Giordano, ce peintre facile, qui a eu un genre à lui, qui a peint dans la manière de tous les autres, et a imité ici celle de Pietre di Cortone, en déployant les grâces, le

charme inexprimable de ce peintre, avec une légèreté, une liberté de pinceau qui lui était particulière. Ce tableau représente le sommeil de l'enfant Jésus; rien n'est plus gracieux que la tête de la Vierge, rien de plus naturel et d'un plus beau faire que la figure de l'enfant : c'est enfin un des tableaux d'église qui, par son agrément, et le précieux avec lequel il est peint, aurait le plus de succès dans le cabinet d'un curieux.

Il y a de plus une bibliothéque considérable, et surtout un muséum que nous eûmes à regretter de ne pas voir, parce que le prieur, qui était à Naples, en avait la clef. On y possède une inscription trouvée dans la ville antique de Sandrino, dont il reste encore quelques vestiges dans le territoire du couvent, et près du bourg de la Padula. Les moines nous assurèrent qu'on n'en reconnaissait l'enceinte qu'à quelques pierres des murailles, seuls débris existans. Un changement de vent, qui avait amené un temps déplorable, nous obligea de les en croire sur leur parole.

Nous nous remîmes en route par une pluie si abondante que les montagnes dont nous étions environnés furent bientôt couvertes de cascades et d'effets d'eau les plus pittoresques du monde, mais les chemins n'en devinrent que plus mauvais. Nous passâmes devant la Sala, située sur une montagne élevée, avec un vieux château

qui la domine, car toutes ces petites villes, bâties du dixième au quinzième siècle, avec les mêmes besoins et les mêmes moyens, se ressemblent absolument, et présentent toutes le même aspect.

Vis-à-vis de la ville de la Sala est celle de Diana, qu'on voit de l'autre côté de la vallée et qui lui donne son nom. Cette petite ville est mieux située, étant assise sur la plate-forme d'une de ces montagnes, isolée et détachée de la chaîne de toutes les autres : c'est à peu de distance de Diana que le Fiume Negro, après avoir formé un lac, va se perdre ensuite sous terre, pour ne reparaître qu'à la Pertosa, à huit milles plus loin. Dans cet espace, la rivière traverse et passe sous la montagne sur laquelle est bâtie la Polla, village qui ferme la vallée, et qui n'est connu dans le pays que par les anguilles délicieuses qu'on y trouve, et qu'on prend dans le lac qui en est voisin.

Le village de la Polla présente aux antiquaires un monument qui mérite leur attention. C'est un marbre antique, une inscription encastrée dans le mur même de l'auberge où on s'arrête sur la route. Cette inscription, quoique rapportée par plusieurs auteurs, nous a paru mériter d'être reproduite en entier, autant par sa curiosité que parce qu'elle a été interprétée très différemment par ceux qui en ont fait mention.

VIAM. FECEI. AB. REGIO. AD. CAPVAM. ET.
IN. EA. VIA. PONTEIS. OMNEIS. MEILIARIOS.
TABELARIOSQVE. POSEIVEI. HINCE. SVNT.
NOVCERIAM. MEILIA. ⊥I. CAPVAM. XXCIII.
MVRANVM. ⊥XXIIII. COSENTIAM. CXXIII.
VALENTIAM. C⊥XXX. AD. FRETVM. AD.
STATVAM. CCXXXI. REGIVM. CCXXXVI.
SVMA. AF. CAPVA. REGIVM. MEILIA. CCCXXI.
ET. EIDEM. PRAETOR. IN.
SICILIA. FVGITEIVOS. ITALICORVM.
CONQVAEISIVEI. REDIDEIQVE.
HOMINES. Ƀ CCCCXVII. EIDEMQVE.
PRIMVS. FECEI. VT. DE. AGRO. POBLICO.
ARATORIBVS. CEDERENT. PAASTORES.
FORVM. AEDEISQVE. POPLICAS. HEIC. FECEI.

L'objet de cette inscription est d'indiquer les noms et les distances de toutes les villes principales qu'on rencontrait sur la voie antique qui régnait depuis Capoue jusqu'à Reggio. Quelques auteurs, et le chanoine Morezzano entre autres, dont nous avons parlé à l'article de Reggio, croient que cette voie romaine était la via Appia, et ce dernier apporte d'autant plus d'intérêt à ce monument que, suivant lui, on avait ignoré, jusque-là, quelle était l'étendue et le cours de cette célèbre voie romaine. Cet antiquaire ne devait pas, cependant, ignorer que la voie Appienne finissait à Brundusium, aujourd'hui Brindes, sur la mer Adriatique.

Un autre savant, très versé dans la connaissance

des inscriptions antiques et des voies romaines, que nous avons consulté à ce sujet, l'abbé Chauppy, pense, au contraire, que cette grande voie publique, qui traversait toute l'Italie méridionale depuis Capoue jusqu'à Reggio, s'appelait *via Popilia*, et qu'elle a été construite par le préteur Popilius. Il se fonde sur ce que ce préteur fait lui-même, dans cette inscription, le détail de tous ses travaux, et dit, entre autres, avoir fait construire dans ce lieu un forum, ainsi que d'autres édifices publics. Cette nouvelle opinion nous paraît effectivement bien plus vraisemblable; d'ailleurs elle est prouvée par le nom même de l'endroit où se trouve aujourd'hui ce monument curieux, et qui, dans les anciens itinéraires, ainsi que sur la carte Théodosienne, est nommé *Forum Popilii*.

On sait à quel point les noms des lieux peuvent changer par le laps des temps; mais une sorte de rapport qu'il y a encore entre les deux noms, l'inscription antique, le marbre trouvé sur la place et dans le même lieu, semblent démontrer que la Polla d'aujourd'hui est le forum Popilii des anciens.

Cascades de Fiume Negro et moulin de la Pertosa, dans la vallée de Diana, n° 378.

Nous couchâmes à la Polla, dans l'auberge du Procaccio, après avoir fait seulement douze milles, à cause de la pluie et des mauvais chemins. Nous en partîmes de très bonne heure, et arrivâmes au jour à la Pertosa. Nous revîmes

effectivement cette même rivière, que nous avions perdue en route, reparaître parmi des rochers groupés naturellement et de la manière la plus pittoresque; elle forme, en sortant avec bruit de dessous ces roches, plusieurs cascades dont l'ensemble, orné de verdure, compose un des paysages les plus piquans qu'on puisse voir en ce genre.

Nous côtoyâmes le fleuve qui fuit en murmurant encore de la prison dont il vient de s'échapper avec fracas. Tout le paysage d'alentour est agréable et frais. La vallée de Diana, cependant, est étroite, et devient encore plus sèche en tournant du côté de Scigliano, près duquel nous allâmes rafraîchir, à un petit endroit qu'on nomme *Supino*. A quelques milles plus loin, le pays s'ouvre; on commence à découvrir la mer, la situation de Pestum, la maison royale de Persano, la pointe du cap de Minerve, et enfin l'île de Caprée, et sur la côte, Evoli et la Forêt Noire.

Nous commencions à sentir la différence du climat, et l'air beaucoup moins vif et plus chaud en arrivant au pont d'Evoli, ville nommée autrefois *Eburi*; elle était située aux confins de la Lucanie et du Picentin, pays qu'on appelle aujourd'hui la *Principauté citérieure*.

On ne trouve plus aucun vestige de cette ville antique. La moderne Evoli est assez bien bâtie; sa situation est même agréable, et sa population

est assez nombreuse : elle fut érigée en comté par la reine Jeanne Ire, en faveur de Robert Gabano, un de ses confidens, qu'on soupçonna d'avoir participé à la mort du roi André.

Temples de Pestum, vus en arrivant du côté du couchant, n° 379.

Désirant arriver de bonne heure aux temples de Pestum, nous partîmes d'Evoli à la pointe du jour, en suivant la route de Persano, maison de plaisance du roi de Naples, qui en est à quatre milles de distance. Cette maison, bâtie par le roi catholique au milieu de la forêt, n'a rien de remarquable, ou plutôt n'a d'autre agrément que sa commodité pour la chasse; à quatre milles plus loin encore, nous passâmes la Selé, rivière dans laquelle vient se jeter le Fiume Negro, et, par un assez beau chemin, nous arrivâmes enfin à Pestum.

Cette ancienne ville, appelée par les Grecs *Possidonia*, fut fondée, à ce qu'on croit, par les Doriens; elle fut ensuite entourée de murs par les Sybarites, lorsque, chassés de Sybaris par les habitans de Thurium, ils vinrent chercher asile chez les Doriens : ayant obtenu de s'établir dans leur ville, ils travaillèrent à l'embellir, la partagèrent ensuite avec ses premiers habitans, et finirent par les en chasser. Les Lucaniens l'enlevèrent depuis aux Sybarites, et les Romains, à leur tour, l'ayant prise sur ces peuples, y envoyèrent une colonie l'an de Rome 479.

Solin est, parmi les auteurs anciens, un de

ceux qui ont le plus fait mention de Pestum dans leurs ouvrages, et on lui doit quelques détails sur l'histoire de cette ville. Strabon en parle aussi en faisant l'énumération des anciens peuples qui habitaient l'Italie avant les Romains. « Après les « habitans de la Campanie, dit cet historien, « viennent les Samnites et les Picentins, que les « Romains établirent à la baie de Possidonia, « nommée à présent *Pestum*, d'après le nom de « la ville qui y est située. Les Sybarites y bâtirent « une muraille qui va jusqu'à la mer, et obli- « gèrent les habitans de se retirer plus avant dans « les terres. »

On ne peut douter, d'après ce passage de Strabon, qu'à l'époque où les Sybarites sont venus s'établir dans cette partie de l'Italie, il n'y eût déjà une ville de Possidonia; mais il y a tout lieu de croire que ce fut aux Sybarites, déjà célèbres par leur luxe et leur goût pour les arts, que les temples magnifiques qu'on y voit encore, ont dû leur origine.

Quoiqu'il soit bien difficile d'assigner avec quelque certitude un temps à l'époque la plus florissante de cette colonie des Grecs de Pestum, à ce temps heureux où ces peuples amis des arts, élevaient, dans le sein de la paix, ces superbes monumens, il est au moins vraisemblable qu'il a dû précéder celui des guerres que Denys, tyran de Syracuse, vint apporter dans ce beau

pays; temps qui remonte à trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne, vers l'an de Rome 360. L'histoire nous apprend que ce tyran ambitieux et inquiet, après avoir vaincu les Carthaginois et les avoir chassés de la Sicile, vint porter la guerre chez les Grecs établis dans l'Italie, n'ayant d'autre motif que d'employer les troupes qu'il avait rassemblées pour affermir sa puissance dans son propre pays, et qui lui seraient alors devenues inutiles. A la suite de ces guerres, Denys ayant été obligé de retourner en Sicile, les Grecs eurent à se défendre contre les peuples qui habitaient l'intérieur même du pays, les Brutiens, les Sicaniens. Possidonia tomba alors au pouvoir de ces derniers, et il est à croire que ce fut alors l'époque de sa chute, même avant que les Romains s'en fussent emparés.

Nous voyons parmi les détails qu'Athénée a laissés de la destruction et de l'asservissement successif de ces colonies grecques, un passage fort intéressant que cet auteur rapporte, d'après Aristoxènes, philosophe, disciple d'Aristote, et musicien célèbre de Tarente : « Nous faisons, « dit-il, à peu près la même chose que les Possi- « doniens du golfe de Tyrrhène, lesquels, étant « Grecs d'origine, sont devenus barbares, Tyrrhé- « niens, ou plutôt Romains; s'assemblant, suivant « leur coutume, à certains jours de fête, ils rappe-

« laient à leur souvenir leur nom et leurs anciens « usages; ils en déploraient la perte, et se sépa- « raient après avoir mêlé leurs larmes et uni leurs « regrets et leur douleur. C'est ainsi que nos théâ- « tres, devenus barbares, et le goût de la musique « s'étant tout-à-fait corrompu, nous nous assem- « blons en petit nombre pour pleurer ce change- « ment, en nous rappelant ce que fut jadis notre « ancienne musique. » [1]

Il en fut de même de tous les arts cultivés dans ces malheureuses colonies grecques, que la jalousie et l'oppression des Romains détruisirent entièrement. On trouve cependant dans les historiens, et dans Tite Live, entre autres, des preuves de l'attachement que Pestum conserva pour les Romains. Dans différentes occasions, et après des malheurs arrivés à la république, tels que les défaites de Cannes et de Trasimène, où les Romains furent vaincus par Annibal, les habitans de Pestum leur envoyèrent des secours d'argent considérables, et particulièrement un grand nombre de coupes d'or.

Depuis ce temps, il n'est parlé de cette antique ville de Pestum que par les poètes du siècle d'Auguste. Ovide, Virgile, et quelques autres après eux, ont vanté la fertilité de son territoire,

[1] Aristoxènes vivait environ trois cent vingt-quatre ans avant J.-C. Il reste, de ce philosophe, des Élémens harmoniques, que Meursius a fait imprimer avec des remarques.

et surtout l'abondance de ses roses, qui fleurissaient deux fois l'année. [1]

Les historiens fournissent encore moins de lumières sur le sort de cette ancienne colonie. On voit seulement, dans la collection de Muratori, qu'au temps de l'invasion des Sarrasins en Italie, cette ville tomba sous leur puissance, qu'ils s'y fixèrent, et s'établirent particulièrement à Agropoli, dans le voisinage de Pestum. Ce ne fut qu'en 915 que les Sarrasins abandonnèrent le pays, après avoir été vaincus par plusieurs princes italiens qui s'étaient réunis contre eux, et en avaient fait un grand carnage : mais avant de quitter la ville de Pestum, ces barbares

[1] La réputation des roses de Pestum était célèbre dans l'antiquité, et l'on multiplierait à l'infini les citations des poètes de ce temps. Il semble que toutes les fois qu'ils voulaient parler des fleurs et des roses, ils ne pouvaient s'empêcher de citer celles de Pestum. Virgile, Properce, Ovide, Ausone, et Martial surtout :

Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti.
(VIRG., *Geog.*, IV.)

Nec Babilon æstum, nec frigora Pontus habebit
Calthaque Pæstanas vincet odore rosas.
(OVID., *ex Ponto*, II.)

Pæstanis rubeant æmula labra rosis.
(MARTIAL, IV.)

Vidi Pæstano gaudere rosaria cultu
Exoriente nova roscida lucifero.
(AUSON., XIV.)

y mirent le feu. Ce fut sans doute l'époque de la destruction totale de cette ville, dont il ne reste que les débris imposans de trois de ses temples, heureusement épargnés par la faux du Temps.

On assure que ce ne fut que deux siècles après environ, que Robert Guiscard, ayant fait fouiller dans les ruines de Pestum, fit transporter le grand nombre de colonnes précieuses qu'on voit dans la cathédrale de Salerne. Nous dirons donc, avec le célèbre Pope, que le temps seul n'a pas amené la destruction de ces monumens respectables, et que la barbare ignorance des hommes y a beaucoup contribué :

Some felt the silent stroke of mould'ring age
Some hostile fury, some religious rage
Barbarian blindness, Christian zele conspire
And papal piety, an gothic fire.

Vue générale des trois temples de Pestum, prise du côté du levant, n° 380.

On fait souvent des descriptions si éloignées de la vérité, on prend des idées si monstrueuses d'après ce qu'on lit et ce qu'on entend raconter, que nous nous attendions à trouver Pestum un désert marécageux, les temples perdus ou ensevelis dans les joncs ou les broussailles, un air infect, un pays désert et sauvage. Nous eûmes donc lieu d'être surpris de voir la plus belle situation sur les bords d'un golfe d'une grande étendue, une plaine fertile entourée de mon-

tagnes cultivées en vignes et en blé, des habitations qui n'annoncent point la misère, et des habitans qui ne souffrent que de la mauvaise eau qu'ils sont obligés de boire, et quelquefois du mauvais air qu'on y respire.

On raconte que Pestum fut découvert par un chasseur égaré, qui rencontra ces temples en cherchant son chemin. Cependant cette contrée est découverte, cultivée de tout temps, et sous les yeux des habitans d'une petite ville très peuplée, dont l'évêque ne peut ignorer que son évêché tire son origine de Pestum; il y a même encore sa plus ancienne église, avec une maison considérable qui lui est destinée, et où il faut qu'il vienne prendre possession de son évêché. Cette église et l'habitation du prélat sont si voisines de ces édifices, ils sont si isolés, si conservés et si apparens, qu'ils n'ont jamais pu être ni long-temps inconnus ni cachés que par les ténèbres des siècles d'ignorance. Alors on ne voyait dans ces beaux restes de la plus ancienne architecture grecque, que des masses de pierre qui ne méritaient pas ce respect et cette admiration qu'avec plus de connaissance nous devions leur accorder.

Ce qui reste des murs de l'ancienne Possidonia fait voir très distinctement la forme de la ville, qui était un carré irrégulier d'à peu près quatre milles de tour, sur un terrain parfaitement

uni. Les murailles sont presque entièrement conservées, dans certains endroits, à la hauteur de vingt pieds sur six pieds d'épaisseur; elles sont bâties de grosses masses de pierres posées à sec et flanquées de tours carrées, d'espace en espace, avec des portes cintrées. Nous entrâmes par le côté du nord, et nous aperçûmes en arrivant les trois grands temples rangés en flanc, et partageant un peu obliquement toute la largeur de la ville.

Petit temple hexastyle périptère de Pestum, n° 381.

Le premier de ces temples qu'on rencontre en arrivant par le côté du couchant, est le moins grand des trois; il a six colonnes de face sur treize de profondeur, et conserve seulement son architrave, avec des parties du fronton des deux extrémités. Ces frontons étaient moins surbaissés que ceux des temples de ce genre que nous verrons en Sicile, et, par cette raison, ne font point un si bon effet. Il ne reste plus rien des antes ou murs intérieurs, et les ruines de cet édifice ne présentent plus qu'un péristyle entouré de colonnes, comme celui de Ségeste, en Sicile, avec cette différence que ce dernier a quelques particularités dans ses ornemens, et que les colonnes sont environnées d'un tambour extérieur.

A très peu de distance de ce temple, on trouve quelques vestiges d'un amphithéâtre qui paraît avoir été fort petit, et dont ce qui reste annonce

que ce ne fut jamais un édifice considérable. Il n'est plus possible de découvrir aucun des gradins; mais, en mesurant à peu près la grandeur totale, on voit qu'il pouvait avoir environ deux cent cinquante pieds de long sur cent quatre-vingt-dix de large.

Tout à côté, et sur la même ligne, sont les ruines d'un autre édifice détruit jusqu'au sol : la forme en était carrée à l'extérieur, et un des côtés paraît prendre intérieurement celle d'un demi-cercle. Il y avait un péristyle au couchant, formé de colonnes cannelées, avec des chapiteaux d'une espèce que nous n'avions vue dans aucun édifice antique. Le chapiteau était orné de larges feuillages et de quatre grandes volutes concaves : à chaque angle, on voit encore que l'architrave était décoré de plates-bandes, et les frises ornées de figures de chevaux et d'hommes, placées entre chaque triglyphe. Nous ne trouvâmes rien de la corniche; mais on voit que les chapiteaux des pilastres étaient du même genre, ainsi que les bases des colonnes.

Vues extérieure et intérieure du grand temple périptère de Pestum, nos 382 et 383.

A la suite de ces édifices, on arrive au grand temple, un des plus beaux, des plus conservés, et certainement un des plus magnifiques monumens de l'antiquité. Il est composé de six colonnes de face sur quatorze de profondeur. Les trois gradins qui lui servent d'assise ou de socle sont bien exhaussés et d'une belle proportion;

et quoique les colonnes, fort courtes, n'aient que cinq fois leur diamètre de hauteur, leur espacement, d'un diamètre d'une colonne à l'autre, produit à l'œil l'effet le plus heureux. Au reste, cet édifice est entouré au pourtour d'un superbe et magnifique péristyle, soutenu et appuyé d'une autre enceinte intérieure de colonnes.

Ce temple principal de Pestum est, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, entièrement semblable, quant à sa construction et à sa forme, à tous les temples des Grecs connus dans ce genre. Nous verrons que ceux de la Sicile ne présentent que des différences peu sensibles.

Celui-ci offre seulement une particularité dans sa distribution intérieure; c'est que, dans le second péristyle, qui est composé de deux pilastres, avec deux rangs, chacun de sept colonnes, portant un simple architrave, il règne sur cet architrave un second ordre de plus petites colonnes de même genre, dont les chapiteaux et le couronnement arrivant à la hauteur de l'entablement extérieur, recevaient peut-être la charpente qui couvrait l'édifice, et dont on voit encore les mortaises entaillées dans la partie intérieure de l'entablement.

Il est cependant incertain si ce temple était ou n'était pas couvert; il y a même plus lieu de croire, d'après les descriptions de Vitruve sur ce genre

de monumens, que, malgré ce second petit ordre de colonnes, et l'emploi auquel on le croyait propre, l'édifice restait découvert dans la partie du milieu; espèce de temple que les Grecs nommaient *hypèthre*[1], en latin *sub æthere*. Ils étaient, dit cet auteur, semblables en tout aux temples diptères, avec cette différence qu'ayant dans l'intérieur un double rang de colonnes en hauteur, *in altitudine*, distantes et éloignées des murs et de l'enceinte du temple, le milieu de l'édifice restait découvert, *sine tecto*.[2]

Près de ce beau monument, il y en a encore un troisième dans le même genre, mais bien moins régulier dans ses proportions et dans son effet. Cet édifice, composé de neuf colonnes de face sur dix-huit de profondeur, paraît d'une forme longue et écrasée. Il était également entouré d'un mur ou enceinte intérieure. Au reste, ce temple, qu'on peut croire par sa nature et l'ensemble de sa construction, de l'antiquité la plus reculée, et plus ancien encore que les deux

[1] Temple découvert, lieu en plein air consacré aux dieux.

[2] *Hypætros vero decastylos est in pronao et postico; reliquia omnia eadem habet quæ dipteros. Sed interiore parte columnas in altitudine duplices remotas a parietibus ad circuitionem ut posticus peristyliorum: medium autem sub divo est sine tecto, aditusque valvarum ex utraque parte in pronao et postico.* (Vit., L. III.)

autres, est de l'espèce indiquée par Vitruve sous le nom de *pseudo diptère* ou faux *diptère*, c'est-à-dire que, quoiqu'il annonce, par le nombre des colonnes qui se présentent à son portique, devoir être entouré d'un double rang de colonnes, il n'en a réellement qu'un seul, et, en cela, il ressemble aux deux autres temples de Pestum; mais ceux-là, n'ayant que six colonnes de front à leur entrée, sont ce que les Grecs appelaient *hexastyle périptère*.[1]

Ce dernier monument offre encore une particularité, relativement au nombre de neuf colonnes qui supportent le fronton ou péristyle principal. Il en devait résulter que l'entrée du temple était nécessairement interrompue par la colonne qui se trouvait dans le milieu du péristyle, d'autant que cette première colonne était suivie d'une ligne ou rangée d'autres, qui traversaient, dans le milieu, tout l'édifice d'un bout à l'autre.

Il est très vraisemblable que ce rang de colonnes, étant de la même proportion que celles du péristyle, devait en supporter un second ordre, auquel les architectes avaient eu recours pour soutenir le comble du temple, attendu la grande largeur de sa construction. Tel est, au moins,

[1] *Périptère* est le nom généralement donné par les Grecs à tout édifice ou temple qui était entouré de colonnes. *Diptère* désignait celui qui était entouré de deux rangs de colonnes.

l'emploi et l'usage auquel Le Roy, dans son *Traité sur l'Architecture des Grecs*, pense que ce seul rang de colonnes, ainsi isolées, ait dû servir. Cet auteur fait, à ce sujet, mention d'un autre temple situé à Égine, dont le péristyle, qui avait cinq colonnes de face, était également partagé par un rang de colonnes dans toute sa longueur.

Coupes, plans et détails des temples de Pestum, nos 384 et 385.

L'importance et l'intérêt de ces précieux monumens de l'antiquité nous ayant engagé à nous en occuper avec quelque détail, nous avons pensé qu'il serait agréable, surtout aux amateurs de l'architecture, de retrouver ici les mesures et les dimensions exactes de ces édifices, telles qu'elles ont été levées sur les lieux, et rendues, avec le plus grand soin, sur les deux planches de notre Atlas, nos 384 et 385.

La longueur totale du grand temple, prise en dehors des colonnes, est de cent quatre-vingt-deux pieds neuf pouces; la largeur est de soixante-treize pieds dix pouces; le diamètre des colonnes est de six pieds un pouce six lignes, et l'entre-colonnement de sept pieds trois pouces, pris entre les deux colonnes du milieu du péristyle qui forment l'entrée du temple. Les colonnes de l'intérieur ont quatre pieds trois pouces de diamètre.

Le temple pseudo-diptère, c'est-à-dire celui dont le frontispice présente neuf colonnes de

face et dix-huit sur la face latérale, a, de longueur, cent soixante-deux pieds six pouces, et soixante-onze pieds de largeur. Le diamètre des colonnes a quatre pieds six lignes, et quatre pieds neuf pouces d'entre-colonnement: les colonnes de l'intérieur sont les mêmes.

Enfin le plus petit temple, dont le frontispice a six colonnes de face et treize dans la partie latérale, a, de longueur, quatre-vingt-dix-sept pieds deux pouces sur quarante pieds cinq pouces de largeur, mesures prises en dehors des colonnes, qui ont quatre pieds de diamètre et quatre pieds trois pouces d'entre-colonnement.

Tous ces temples étaient bâtis de masses d'incrustations fort ressemblantes à celles du fleuve Sarno, mais d'une épaisseur et d'une proportion considérables. On ne doit pas même douter que ce ne soit à la solidité et à la dureté de ce genre de pierres que ces édifices ont dû leur conservation. Près du troisième temple, on trouve une des portes de la ville, qui était décorée de pilastres : c'est à cette porte que coulait et coule encore le petit fleuve Salso, dont les eaux, quoique très rapides et bien claires, sont d'un goût saumâtre. [1]

[1] Il faut que ce soit la nature du terrain qui lui donne ce goût de salaison; car tous les fruits de ce canton participent

Nous suivîmes les murailles antiques, bâties en entier de grandes pierres si bien jointes et si bien ajustées ensemble qu'on n'a pas eu besoin d'y employer de ciment pour les lier et les unir. La porte principale, qui regarde Capaccio et les montagnes, s'est conservée dans tout son entier: elle est cintrée, mais sans ornement; c'était la porte extérieure de la ville. Il y en avait une seconde intérieure, mais on n'y voit plus que la naissance des chambranles. C'est à côté de cette porte qu'était l'aquéduc qui amenait l'eau de la montagne, et la portait dans la ville. De grands vestiges qu'on voit encore, prouvent qu'il était sans aucune espèce de décoration ni de magnificence.

Ces antiques monumens, dont on retrouve les restes imposans à Pestum, ne sont pas les seules preuves de la puissance de cette ancienne colonie. Ses médailles offrent un témoignage non moins incontestable. Le nombre de celles qu'on connaît s'élève à plus de soixante, et il est certain qu'elles ont été frappées à des époques différentes. Il y en a même dans le nombre qui

du même goût, et le vin même qu'on y recueille est salé. Cette rivière se jette à près d'un mille de là dans la mer, et l'on prétend que, lorsque la mer est calme, on peut apercevoir des restes de construction d'un ancien port; ce qui prouverait que la mer aurait gagné sur ces parages au lieu de s'être retirée.

doivent être des premiers temps où ces colonies grecques ont commencé à avoir et à faire frapper des monnaies de métal. Celles en or sont très rares, et, parmi les médailles d'argent, on en trouve beaucoup d'incuses, c'est-à-dire qui n'ont été frappées que d'un seul côté, ainsi que les plus anciennes médailles de Sybaris; les caractères grecs étant aussi placés de droite à gauche, annoncent qu'elles doivent être du même âge.

Le type le plus ordinaire de ces médailles de Pestum est une figure de Neptune armé de son trident, ou un trident tout seul, symbole qui indiquait que cette ville, bâtie sur le bord de la mer, était particulièrement sous la protection de Neptune. On voit au revers un cheval, animal consacré à cette divinité, ou un bœuf, symbole de l'agriculture, ainsi qu'une corne d'abondance, qui en est l'emblème le plus ordinaire [1]. Sur quelques médailles de Pestum, on trouve encore la figure d'une truie, animal consacré à la bonne déesse, à Cérès, divinité du labourage.

La nuit nous ayant forcés de quitter ces précieux restes de l'antiquité, nous retournâmes à une assez mauvaise auberge, où, après un frugal souper, nous nous couchâmes sur les tables et sur les bancs de la cuisine, et attendîmes ainsi

[1] Voir les planches de médailles, nos 293 et 294.

le jour. Le lendemain, nous allâmes de grand matin prendre encore quelques vues des temples, et quelques mesures qui nous manquaient, avant de partir pour Salerne, qui est à vingt-sept milles de Pestum. A quatre milles de Salerne, on commence déjà à apercevoir cette ville, dans une situation des plus agréables, à l'angle d'un golfe profond, et abritée par la chaîne des montagnes du Gragnano, qui forment une des branches les plus élevées des Apennins.

Vue de Salerne, n° 386.

Nous donnerons, dans le chapitre suivant, la description de cette ville et de ses antiquités.

CHAPITRE X.

RETOUR A NAPLES, EN PASSANT PAR SALERNE, L'ABBAYE DE LA CAVA, NOCERA DEI PAGANI, L'ILE DE CAPRÉE, SORRENTE, MASSA ET CASTELLAMARE.

La ville de Salerne, dont nous avons donné, dans le dernier chapitre, et le site et la vue, telle qu'elle se présente sur le bord de la mer, abritée par de hautes montagnes, et dans la plus belle et la plus délicieuse position, avait été construite, en premier lieu, si on s'en rapporte à Pline, plus avant dans l'intérieur des terres, et au revers de ces mêmes montagnes [1]. Or, si d'autres historiens, tels que Strabon et Tite Live, placent Salerne sur le rivage, *in oram maritimam*, et telle qu'elle existe aujourd'hui, ce n'est sans doute que parce qu'après la guerre d'Annibal elle fut rebâtie une seconde fois par les Romains des démolitions de l'antique ville de Picentia, qui s'était rendue aux Carthaginois.

[1] *A Surrento ad Silarum amnem 30 millia passuum ager Picentinus, fuit Tuscorum; templo Junonis Argivæ ab Jasone condito insignis.* INTUS OPPIDUM SALERNI, *Picentia.* (PLIN., LIII, ch. V.)

On ne peut douter que, par la suite, et dans les beaux temps de l'empire romain, Salerne ne soit devenue une ville fort riche, fort puissante : sa situation fut chantée par tous les poètes du siècle d'Auguste, et elle fut mise au rang des colonies romaines. Nous voyons même que les empereurs y nommaient des gouverneurs, qui étaient chargés de maintenir sous leur puissance toutes les conquêtes qu'ils faisaient successivement dans la Lucanie et le Brutium, et que ces gouverneurs résidaient tantôt à Reggio et tantôt à Salerne, comme le prouve une inscription antique du règne d'Adrien.

Dans les siècles postérieurs, Salerne aura sans doute subi les mêmes révolutions et le même sort que toutes les autres villes de l'Italie, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir été prise et saccagée de nouveau par les Sarrasins, elle fut rendue au christianisme par le duc Robert, dans le onzième siècle. On voit aujourd'hui, dans l'évêché, et sous le portique de la cathédrale de cette ville, une collection de marbres antiques et de monumens qu'on peut regarder comme autant d'archives de toutes ces époques.

Salerne est la capitale de la partie du royaume de Naples qu'on appelle *Principauté citérieure*. Ce qui paraîtra peut-être assez extraordinaire dans l'histoire des différentes révolutions de cette ville, c'est que ce fut au temps même où les Sarrasins et les Maures s'étaient établis dans ce pays, qu'on doit faire remonter l'origine du moment le plus brillant de Salerne, et surtout de son école de médecine, jadis si célèbre [1]. La réputation que cette école s'était déjà acquise dès le commencement du douzième siècle était telle, que des princes et des rois envoyaient et venaient eux-mêmes la consulter. Le duc Roger défendit par une loi expresse, à qui que ce fût, d'exercer la médecine sans avoir été examiné et approuvé par les docteurs de Salerne, et cette loi fut ensuite confirmée, en 1150, par l'empereur Frédéric Barberousse, qui renouvela les mêmes défenses sous peine de confiscation de biens et d'un an de prison [2]. Dès-lors cette école de Sa-

[1] Il y avait alors parmi ces Sarrasins, chez lesquels l'étude de la médecine était particulièrement cultivée, un certain Costantino, surnommé l'*Africain*, à cause du pays où il était né. Cet homme, fort savant dans les langues, dans les lettres, après avoir beaucoup voyagé, et exercé la médecine dans plusieurs pays, vint se fixer à Salerne. On prétend que ce Sarrasin s'étant fait religieux à l'abbaye de Mont-Cassin, y fit beaucoup d'élèves, et que ce fut à ses leçons que cette abbaye dut, en grande partie, la célébrité qu'elle acquit alors. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on lit à ce sujet, dans l'historien Giannoni, que les religieux de Mont-Cassin étaient regardés comme les plus habiles médecins du temps, et que le pape Innocent II, par un décret rendu dans un concile tenu à Rome en 1139, leur défendit de se livrer davantage à l'étude d'une science dont la pratique pouvait dégénérer en de grands abus, et paraissait d'ailleurs inutile à des religieux.

[2] *Ne quis ad faciendam medicinam admitteretur, nisi a me*

lerne, érigée en académie, composa sa collection d'aphorismes, intitulés *De conservanda valetudine*, etc., le meilleur ouvrage qu'on eût fait jusqu'alors en ce genre, et qui, répandu bientôt dans toute l'Europe, ajouta encore à la célébrité de l'école de Salerne, qui dédia cet ouvrage à Robert, fils de Guillaume-le-Conquérant.

Depuis ce temps, Salerne fut une des villes de l'Italie où les lettres et les sciences ont été le plus cultivées. Dans le treizième siècle, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure y fondèrent une sorte d'académie, ou société littéraire, à laquelle ils donnèrent le nom de *I Concordi*, nom qu'ils avaient sans doute choisi pour annoncer que leur intention était d'apporter une fin aux vaines disputes des théologiens, seul genre d'esprit et d'étude qui fût alors répandu et goûté en Europe.

Intérieur de l'église cathédrale de Salerne, n° 387.

La cathédrale de Salerne est regardée comme une des plus anciennes églises de l'Italie : elle fut élevée, à ce qu'on croit, dans le septième siècle; détruite depuis par les Sarrasins, et rétablie ensuite par Robert-le-Normand. On l'a restaurée presque de nos jours, mais de manière à ce que rien dans cet édifice ne mérite attention, si ce n'est ce qui est antique, ou même ce qui

dicis Salerni et Neapolitani probatus, ac consecutus esset potestatem medendi, quam licentiam vocant; sed sub pœna carceris annui et proscriptionis omnium fortunarum.

reste de l'architecture gothique, et qui pourrait faire regretter ce qui a été remplacé par les architectes modernes. On en peut juger par la chaire à prêcher, par la tribune et le jubé, qui sont de la plus grande richesse, soit par le choix des marbres, soit par le travail précieux de la mosaïque. Ces monumens du onzième siècle ont réellement un style qui ne manque ni de noblesse ni d'élégance, et portent avec eux une sorte de caractère original qui n'est point sans mérite.

Le pavé du chœur, les côtés de l'autel, et la niche de la chapelle de saint Grégoire sont du même temps. Les piliers des bas-côtés, restaurés maintenant en pilastres, formaient autrefois des groupes de colonnes, comme on en voit dans plusieurs églises gothiques. En rétablissant cet édifice, on a trouvé deux magnifiques colonnes de vert antique, qu'on a maladroitement arrangées et dont on a fait deux candélabres aux deux côtés du chœur. [1]

Il y a aussi, dans la même église, trois tom-

[1] On aperçoit la sommité de ces colonnes dans le fond de l'église. L'artiste qui a dessiné la vue de cet édifice gothique, a imaginé, pour y répandre quelque intérêt, d'y représenter une scène funèbre dont il fut témoin. C'est la vue d'un service en l'honneur de quelque commandeur de Malte, mort dans cette ville. Le peintre s'est plu à orner cette cérémonie funèbre de tout l'appareil possible, sans nuire cependant à l'effet total de l'édifice, et en y donnant une idée de ce qui peut s'y voir de plus intéressant, c'est-à-dire la tribune et le jubé ornés de colonnes et de mosaïques antiques.

beaux antiques, ornés de bas-reliefs, dont le travail et le faire ne sont pas excellens, ni d'une grande correction de dessin, mais la composition en est noble et d'un style antique; sur l'un de ces bas-reliefs on voit un triomphe de Bacchus, sur un autre le triomphe d'Ariane, et sur un troisième, qui décore le tombeau d'un évêque, on est assez surpris de trouver l'enlèvement de Proserpine et la course de Cérès cherchant sa fille. Le travail de cette dernière sculpture antique est plus recherché que celui des deux premières, sans être d'un meilleur dessin.

Cour ou portique de l'église cathédrale de Salerne, n° 388.

Autour de la cour qui sert de péristyle à cette église, il y a une galerie couverte, portée par des colonnes de marbre blanc et de granit, de toutes formes et de tous genres : celles en marbre sont d'un style et d'un travail qui peuvent faire croire qu'elles ont appartenu à quelque belle fabrique romaine. Sous cette galerie, on a rassemblé quatorze tombeaux en marbre, les uns grecs, les autres romains, du temps des consuls. Tous ces tombeaux antiques ont été restaurés et ajustés à l'usage de la catholicité. On y voit des vases ou cuvettes où sont représentés des chasses ou des bacchanales, avec des espèces de couvertures ou couronnemens modernes sur lesquels sont sculptées des vierges ou quelques figures d'évêques, sans égard pour une compagnie si profane.

Le plus important de ces monumens représente en bas-reliefs la chasse de Méléagre; allégorie si souvent employée et représentée sur les tombeaux des anciens, sans que de nos jours nous en puissions deviner le motif. Un autre, moins considérable, est décoré de têtes de victimes, chargées de bandelettes et de guirlandes d'un excellent goût et d'une belle exécution.

Au milieu de la cour est un jet d'eau reçu dans une cuvette antique d'une grande beauté. Ce morceau de granit, de treize pieds de diamètre, d'une seule pièce, a été employé vraisemblablement autrefois à décorer quelque monument du temps des princes lombards. On voit encore dans cette cour plusieurs colonnes renversées de granit gris et rouge d'Égypte, d'une élévation et d'un prix qui annoncent qu'elles ont dû appartenir à quelques grands édifices.

Les portes de l'église sont en bronze, fort riches, et d'un style assez mâle pour le temps où elles ont été faites. Sous le fronton du portail, on a replacé une inscription du même temps, qui tient toute la longueur de la frise, et qui porte la dédicace ou la consécration de l'église, faite par le duc Robert, à l'évangéliste saint Matthieu, patron de la ville.

MAET. EVANGELISTÆ PATRONO VRBIS
ROBERTVS DVX R. IMP. MAXIMVS TRIVMPHATOR
DE AERARIO PECVLIARI.

Sous cette église de Salerne, il y en a une autre

souterraine, mais qui a été gâtée par les stucs ou les restaurations modernes avec lesquels on a couvert et enduit tout ce qui était d'architecture antique. Une des curiosités de cette église souterraine est un fragment de colonne tronquée, qu'on fait voir avec vénération parce qu'on prétend qu'un saint a été martyrisé sur cette colonne, où depuis ce temps il s'opère un miracle perpétuel. [1]

Le pape saint Grégoire, qui vivait vers la fin du sixième siècle, est en grande vénération à Salerne, parce qu'il s'y retira sur la fin de sa vie, et y mourut : on trouve dans sa chapelle une longue inscription sur un marbre, qui annonce qu'un Colonna, archevêque de cette ville, ayant ordonné de rechercher dans cette chapelle le corps du saint pape inhumé plus de cinq cents ans avant, on avait été fort étonné de le retrouver en son entier. L'inscription rapporte tous les détails de ce miracle, qui arriva en 1088.

Vue d'une ancienne église de Salerne, abandonnée à cause de sa vétusté, n° 389.

Il y a encore, près du palais épiscopal, les restes d'une autre église, beaucoup plus ancienne,

[1] Ce prétendu miracle n'est autre chose qu'un effet physique et naturel, dont la cause est assez adroitement masquée. On a entaillé la tranche de la colonne de manière qu'en adaptant l'oreille sur un trou qui vient répondre à la superficie, on entend le même bruit que produirait le passage de l'air par l'ouverture de ces grandes coquilles de mer de l'espèce des *buccins* ou *conques marines*. Les sacristains de l'église ne manquent pas de dire que c'est le bouillonnement du sang du martyr.

et qu'on dit être du temps de saint Bonosio, premier évêque de Salerne, dans le cinquième siècle; comme on nous assura qu'elle avait été construite de fragmens antiques, nous fûmes curieux d'y aller, mais fort peu édifiés de trouver cette vieille église transformée aujourd'hui en écurie. On y voit effectivement de grosses colonnes cannelées, fort massives, à moitié enterrées et composées de débris antiques; mais surmontées de mauvais chapiteaux dans le goût de ce siècle, c'est-à-dire du bas temps grec. La lumière sourde et mystérieuse qui régnait dans ce vieil édifice engagea un de nos dessinateurs à en prendre une vue, dont l'effet lui parut assez piquant.

On rencontre de toutes parts à Salerne des fragmens de colonnes, des bas-reliefs antiques, et des autels du temps des Romains; nous en aperçûmes un, entre autres, portant l'inscription suivante, qui, sans doute, avait été faite pour être placée sur la base d'une statue élevée à Constantin par les habitans de Salerne :

REPARATORI ORBIS SVI
D. N. FLAVIO. VALERIO
CONSTANTINO PIO
FELICI INVICTO
AVGVSTO
ORDO POPVLVSQVE SALERITANVS
DEVOT. NVMINI MAIESTATIQVE EIVS.

La population de Salerne est de dix-huit mille

âmes. On y compte vingt-quatre monastères. Les rues sont bien pavées, les auberges assez propres; il y a une petite jetée suffisante pour abriter quelques bâtimens, mais peu de commerce. Au reste, le mouvement et les criailleries de la populace nous annoncèrent déjà le voisinage de Naples.

Bourg de la Cava, n° 390.

Nous partîmes de Salerne pour nous rendre à la Cava. Un beau chemin, taillé à mi-côte sur le rocher, nous conduisit bientôt à Vietri, superbe village, bien bâti, avec de belles fabriques. Là, le chemin entre dans les montagnes, et se resserre sans cesser d'être roulant. Le paysage est si riche et si varié qu'on peut dire que tout ce pays est, pour des yeux de peintre, une charmante galerie de tableaux. Les montagnes, au pied desquelles est situé le bourg de la Cava, offrent, de loin, le point de vue le plus pittoresque, et toute la campagne est couverte de jolies cassines ou maisons de plaisance.

Nous quittâmes la grande route pour prendre à gauche celle du monastère de la Trinita, fameux par ses archives et la singularité de son site, et où on dit que le Poussin et Salvator Rosa ont été chercher les modèles de ce genre, grand, noble et sévère, qui les caractérise. Nous n'y trouvâmes cependant rien qui ait pu plaire beaucoup à ces deux peintres célèbres : on n'y voit qu'une nature sauvage sans formes très heu-

reuses, des rochers pauvres, et des montagnes couvertes de taillis et de broussailles, qui n'inspirent et ne donnent point l'idée qu'on peut se faire des belles horreurs en ce genre.

Ce triste désert fut, dans son origine, la retraite des habitans du canton dans le temps de l'invasion des Sarrasins. Le moine Alphieri, parent du comte Drogon-le-Normand, auquel la principauté de Salerne tomba en partage, rassembla les habitans épars, et fonda la ville et le couvent de la Cava, appelé ainsi à cause de la grotte qui leur avait d'abord servi de retraite, et qui devint le site malsain du couvent.

Ancienne abbaye de la Cava, n° 391.

Ce monastère fut, par la suite, rétabli et doté par le comte Roger, qui lui donna la seigneurie de la ville et de tous les pays d'alentour : cette première ville de la Cava fut abandonnée pour le bourg, qu'on voit aujourd'hui de dessus le chemin, et de l'autre côté d'un ravin profond qu'on passe pour y arriver. Ce couvent fut aussi rebâti tel qu'il existe actuellement, c'est-à-dire plus grand, plus commode qu'il n'était, dans une position plus élevée et plus saine; mais sans magnificence. On a détruit la grotte pour bâtir l'église. Les archives sont précieuses en ce qu'elles contiennent des concessions qui attestent les titres de possession du couvent. On nous fit voir la donation du comte Roger, signée de sa main; les manuscrits du code des lois des princes lombards.

Les familles du royaume y retrouvent aussi des titres qui n'existent que là, parce que dans les troubles du royaume, la Cava est le seul dépôt qui ait toujours été respecté. [1]

Intérieur d'un temple antique à Nocera, n° 392.

Nous continuâmes notre route pour arriver à Nocera, l'ancienne Nuceria, aujourd'hui appelée *Nocera di Pagani*. Un monument antique fort intéressant que nous avions à voir dans cette ville, nous y arrêta quelque temps; nous en prîmes les mesures, et une vue intérieure, ainsi que la coupe et le plan géométral, avec les détails les plus exacts.

Coupe et élévation de ce monument, n° 393.

La forme de ce joli monument tient beaucoup d'un temple antique connu, à Rome, sous le nom de *temple de Bacchus*. Le plan en est également circulaire, et la voûte soutenue par un double rang de colonnes intérieures, avec une galerie qui tourne autour. Il y a de plus, à celui-ci, vers le milieu du temple, une espèce de bassin octogone, autour duquel on voit huit petites colonnes des marbres les plus rares et les plus précieux. Ces colonnes sont isolées les unes

[1] On trouve, dans le *Musæum Italicum* du père Mabillon, quelques détails sur cette ancienne abbaye de la Cava, ordre de saint Benoît, et entre autres l'époque de sa fondation, inscrite dans une chartre du prince Weymard, duc de Salerne, datée de l'an 980. Il paraît même par ce diplôme qu'une partie de ce monastère existait déjà alors; mais ce savant antiquaire semble être persuadé qu'il n'a point été bâti avant le dixième siècle.

des autres, et il est assez difficile de connaître quelle en était la destination. Une partie conserve encore ses chapiteaux, les autres n'en ont plus. [1]

On voit, par la coupe de ce monument, que, dans l'intérieur de ce bassin, circulaire en dedans, il y a des gradins par lesquels on descendait sur un plan plus enfoncé, et un peu plus bas que le sol général, ce qui a fait penser que cet édifice avait été destiné à un bain public ou qu'il aurait été employé à former un baptistère dans la primitive église, comme aujourd'hui il sert d'église paroissiale à Nocera, sous le nom de *Sainte-Marie majeure*.

Quel que soit l'emploi qu'il ait eu autrefois, on ne peut disconvenir que la beauté de ses marbres, dont plusieurs sont d'albâtre oriental et de vert antique, ainsi que la pureté et le goût exquis des chapiteaux et des bases des colonnes, ne soient une preuve certaine de la magnificence de l'ancienne Nucerie, et de la perfection à laquelle les arts y étaient portés. Il est, au reste,

[1] Il est à propos d'observer que la corniche intérieure, ainsi que les statues d'enfans tenant des guirlandes, et placées sur le haut de ces colonnes, n'existent point sur les lieux; l'artiste auquel nous devons ce plan, les a ajoutées pour donner un emploi quelconque à ces colonnes. Il est certain que l'idée de ces enfans formant une chaîne autour de cette petite enceinte intérieure est d'un effet agréable; mais avant tout il faut être vrai.

très vraisemblable que ces colonnes, aussi parfaites pour l'exécution que précieuses pour leur matière, sont du plus beau temps des Romains, et d'une époque fort antérieure au reste de l'édifice, qui paraît être du temps du Bas-Empire.[1]

Quelques antiquaires pensent que le nom de Pagani, donné depuis quelques siècles à cette ville de Nocera, ne lui vient que par corruption du mot *Paghi*, qui, en italien, veut dire ferme, biens de campagne, dont les environs et le territoire fertile de Nocera sont couverts, quoiqu'assez généralement on pense, dans le pays, que l'origine de ce surnom de Pagani, est la même que celle de Saraceni donné à la Luceria de la

[1] Rien ne peut indiquer à cet égard une époque déterminée, et l'histoire parle toujours d'une manière si vague de Nuceria, qu'on ne sait jamais s'il est question de celle-ci ou de plusieurs autres villes du même nom qui existaient en Italie. Il y a même plusieurs historiens qui comptent quatre villes de Nuceria, l'une près de Mantoue, vulgairement connue sous le nom de *Luzara*, célèbre par une bataille entre les Impériaux et les Français, en 1735, dans laquelle le général Mercy fut tué; une autre dans l'Umbrie, renommée par ses eaux minérales. La troisième est la Lucerie dont nous avons parlé en passant dans la Pouille, distinguée par le surnom de *i Saraceni*, et enfin cette quatrième, qui était désignée dans l'antiquité par le surnom d'*Alfaternon*, et aujourd'hui par celui de *i Pagani*.

Quatuor in Italia numerantur ejus nominis Nuceria, una in Apennino sita, Brachianorum antiqua possessio; alia in Campania; tertia item in Apennino prope Mutinam; quarta in Apulia. (Raff. Volter, L. VI. *Georg.*)

Pouille, c'est-à-dire qu'elle est due à l'établissement de quelques familles de Sarrasins auxquels l'empereur Frédéric II permit de venir se fixer à Nocera comme à Lucera.

Quoi qu'il en soit de cette étymologie assez peu intéressante par elle-même, nous voyons, dans Tite Live, que l'ancienne Nucérie dont nous parlons a joué un rôle distingué dans les guerres entre les Carthaginois et les Romains; que, fidèlement attachée à ces derniers, elle fut détruite et renversée de fond en comble par Annibal. Le même historien dit aussi qu'après le départ de ce général, les habitans de Nuceria, qui s'étaient réfugiés à Rome, s'étant adressés au sénat pour avoir la permission de rebâtir leur ville, les Romains y envoyèrent une nouvelle colonie; que Nuceria devint alors plus puissante et plus riche qu'avant son désastre.

Ce n'est pas le seul événement malheureux qu'éprouva cette ville; car indépendamment des révolutions qui, à différentes époques, lui ont été communes avec le reste des villes d'Italie, elle fut, selon Sénèque, renversée, en grande partie, par ce terrible tremblement de terre qui, la neuvième année du règne de Néron, renversa une grande partie d'Herculanum et de Pompéi, et qui s'étendit jusqu'à Sorrente, Stabie, etc., ainsi que sur une grande partie des villes de la Campanie.

Nous remarquâmes que toutes les campagnes de Nocera étaient déjà couvertes et fertilisées par les cendres du Vésuve, qu'on aperçoit de là dans son plus grand développement. A peu de distance de cette ville était situé, sur une montagne, un vieux château, dont on peut voir encore les ruines, et des remparts duquel le bouillant Urbain VI excommuniait l'armée du roi de Naples, qui l'y assiégeait vivement en 1378.[1]

L'île de Caprée étant le seul endroit qui nous restait à voir avant de retourner à Naples, nous voulûmes en faire le voyage, et, au sortir de Nocera, passant encore devant Pompéi, que nous ne pûmes revoir de si près sans un reste d'intérêt, nous vînmes coucher sur le bord de la mer, à Castellamare, qu'on croit situé tout près du lieu où était autrefois l'ancienne Stabia.

[1] Voici ce qu'un duc de Monte Leone, qui vivait alors, rapporte dans une vieille chronique du temps de la singulière défense de ce pontife guerrier, et des vaines fureurs dans lesquelles il entrait plusieurs fois par jour, lançant au travers des fenêtres du château les excommunications les plus terribles contre l'armée du roi, au son de toutes les cloches et entouré de torches allumées. *Andò papa Urbano col principe di Capua suo nipote a Nocera, il rè mandò il contestabile ad assediarlo con tre trabucchi, che li tiravano notte e dì, come fussero stati Saracini. Il papa si diffendeva come poteva, e tre, e quattro volte usciva alla finestra, e con campanelli e torchi, maledìceva, e scomunicava l'esercito del rè, e questo dopo lo faceva ogni giorno.* (Plac. Troili, *Hist. gen. di Nap.*, Part. prima.)

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous embarquâmes par un bon vent qui se soutint la moitié du trajet, mais qui, changeant soudain, ne nous permit d'arriver qu'avec beaucoup de peine et avec une vague assez forte; après quatre heures et demie de navigation, nous débarquâmes à la marine de Caprée, qui est une grande anse en demi-cercle, défendue des vents du levant et du couchant par deux grands rochers qui s'avançent dans la mer, et du midi, par le terrain même de l'île, qui s'élève en amphithéâtre. C'est dans le fond de cet amphithéâtre qu'est placée la ville de Caprée ou Capri, dans la situation la plus heureuse, la plus agréable pour elle, et la plus pittoresque en même temps pour ceux qni arrivent dans l'île.

Vue de l'île de Caprée, nos 394 et 395.

Nous logeâmes chez un batelier, dans une des maisons qui sont sur le bord de la mer, d'où nous découvrîmes l'île d'Ischia, celle de Procida, la pointe de Misène, le château de Bayes, Pouzzol, Pausilippe, Naples, Portici, le Vésuve, la côte de Sorrente, et enfin la pointe de Minerve, ce qui compose la totalité du cratère de Naples, et formait un vaste et superbe bassin, où nous voyions promener une foule de barques et de petits bâtimens de toute espèce. Dès que nous fûmes arrivés, nous nous hâtâmes d'aller parcourir cette île si fameuse par le long séjour de Tibère, par l'excès et les recherches des débauches

et des cruautés de ce tyran, qui, de cet écueil menaçant, faisait trembler tout l'empire, et cet empire était l'Empire Romain, c'est-à-dire l'univers connu alors. Tibère n'avait que soixante-sept ans lorsque, las de se contraindre, il y alla cacher l'aspect dégoûtant que donnaient à son visage les pustules dont il était couvert. Il n'y fut suivi que de Séjan, de quelques chevaliers romains, agens de ses crimes et de ses affreuses débauches, et de Coccius Nerva, qui se laissa mourir de faim pour n'en être pas témoin.

Défiant, farouche, voluptueux et cruel, il ne pouvait mieux choisir sa retraite que sur ce rocher, où, sous le climat le plus doux, il trouvait un printemps perpétuel, des sites enchantés au milieu des roches terribles qui, coupées à pic, et d'une élévation prodigieuse, ne laissent d'abordage qu'en un seul endroit. Ce fut même, suivant Suétone, ce qui engagea Tibère à s'y fixer. *Capreas se contulit præcipue delectatus insula, quod uno, parvoque littore adiretur, septa undique præruptis immensæ altitudinis rupibus, et profundo mari.* On voit à la quantité de ruines et de vestiges de constructions qu'on rencontre à chaque pas dans cette île, qu'elle devait être couverte autrefois de jardins et de palais.

Mais avant d'entrer dans la description actuelle de l'île de Caprée, il ne sera peut-être pas

déplacé de rendre compte ici à nos lecteurs du peu de notions que l'antiquité nous a laissées sur l'ancien état de cette île célèbre.

Tous les anciens historiens s'accordent à penser que ce furent des Grecs qui, les premiers, vinrent s'établir à Caprée, et on ne peut douter que le nom de Teleboas, le plus connu que cette île ait porté dans l'antiquité, ne lui soit venu de ce que les Téléboens, originaires de Samos dans la Grèce, ont été ses premiers habitans. Il paraît que dans ces temps reculés, Caprée était peuplée d'une espèce d'hommes sauvages, qui, n'ayant presque d'autres demeures que les antres et les cavernes dont cette île est remplie, semblaient fuir et éviter la lumière; c'est ce que Rutilus Gallus paraît avoir voulu peindre par la manière dont il caractérise les habitans de Caprée, qu'il appelle *Lucifuges* [1]. L'antiquité, au reste, peint ces insulaires comme ayant été très habiles dans la navigation, et ils sont encore aujourd'hui les meilleurs marins de tout le pays. Nous savons, de plus, qu'ils avaient une tour ou fanal bâti sur les hauteurs de leur île, et dont les feux, toujours allumés de nuit, servaient, dans l'éloignement, de guide aux matelots. Papinius parle de cette

[1] *Processu pelagi jam se Caprearia tollit,*
Squalet Lucifugis, insula plena viris.
(Rut. Gall.)

tour ancienne, et qui était encore très renommée de son temps. [1]

Theleboumque domos, trepidis ubi dulcia nautis
Lumina nocti vagæ tollit pharus æmula lunæ.

Mais ce fut particulièrement sous les règnes d'Auguste et de Tibère que cette île devint plus célèbre par le séjour qu'y firent ces deux empereurs, et surtout Tibère. On a vu, dans les détails que nous avons déjà donnés sur cette île, qu'Auguste, attiré par la douceur du climat de Caprée, voulut y séjourner quelque temps, et que, pour cet effet, il proposa aux Napolitains de l'échanger avec lui contre l'île d'Ischia, qu'il leur abandonna en propriété. Suétone dit qu'Auguste se plaisait infiniment dans celle de Caprée, qu'il appelait le séjour du repos et de l'oisiveté, parce qu'il ne voulait absolument s'y occuper que de ses plaisirs, et ne penser à aucune affaire de l'empire.

[1] Ce Papinius était préfet du prétoire sous Septime-Sévère, père de Caracalla. Ce dernier empereur, ayant fait assassiner son propre frère Géta, voulut engager Papinius à composer pour le sénat un discours dans lequel il chercherait à pallier ou à diminuer l'horreur de cette action; mais ce véritable romain ne voulut point y consentir, et eut le courage de lui répondre qu'il était plus facile de commettre un parricide que de l'excuser. Caracalla, furieux de cette réponse, fit trancher la tête à Papinius en 212. Ce préfet n'avait que trente-sept ans.

Le même historien raconte qu'un des amusemens auxquels cet empereur parut prendre le plus de plaisir pendant le séjour qu'il y fit, fut d'assister à des espèces de drames ou pièces exécutées par des jeunes gens, habitans de l'île, dont les uns étaient Grecs et les autres Romains. Auguste avait établi pour loi, dans l'exécution de ces pièces, que tous ceux qui étaient Grecs parleraient et s'habilleraient à la romaine, et que ceux qui étaient Romains, au contraire, parleraient grec, et porteraient un habit suivant l'usage de cette nation. Cette singularité fit distinguer les pièces par les noms des différens habillemens des Grecs et des Romains, la toge et le pallium. Auguste prenait un tel intérêt à ces espèces de drames, sur lesquels nous n'avons d'ailleurs aucun détail, qu'ils furent très souvent représentés à Naples, et qu'on les y goûtaient beaucoup alors : l'empereur chargea même un de ses courtisans les plus affidés, l'africain Masgaba, d'y présider. [1]

[1] *Ibique ephebos exercentes ludicra, spectavit, lege proposita, ut Romani græco, Græci romano habitu et sermone uterentur. Habitus, ut Græci* togam *Romanorum, Romani Græcorum* pallium *sumerent. Hinc fabulæ togatæ et palliatæ, a Græcorum et Romanorum rerum argumento. Incolis præterea, a Neapolitanis redemptæ Capreæ, ab Augusto frequentes redditæ sunt, cui negotio præfecit Masgabam e dilectis unum.* (Cas. Capac., *Camp. Hist.*)

Ce fut, suivant tous les historiens, à Caprée qu'Auguste passa les derniers jours de sa vie; il était depuis quelque temps attaqué d'une dysenterie qui augmenta à tel point qu'on le détermina à retourner à Rome : mais il fut obligé de s'arrêter à Nola, où il mourut le 19 août de l'an 14 de notre ère, étant âgé de soixante-quinze ans. Ce ne fut que douze ans après que Tibère vint se fixer entièrement dans cette île, après avoir abandonné le gouvernement de l'Empire à ses ministres. Mais si Caprée avait été sous Auguste le séjour de la paix, de la liberté et des lettres, elle devint, sous Tibère, celui de l'esclavage, de la haine, et du vice dans toute sa laideur.

Voici la peinture que Tacite a faite de la position de cette île si célèbre de son temps : « Cet « empereur fut se cacher, dit-il, et se renferma « seul à Caprée, île distante de trois milles du « promontoire de Sorrente : cette retraite soli- « taire lui plaisait fort, surtout parce qu'elle « était d'un accès difficile, sans port, sans asile, « même pour les moindres barques, qui n'y « peuvent aborder qu'avec danger : abritée des « vents du nord, les hivers ne s'y font jamais res- « sentir, et les chaleurs de l'été y sont tempérées « par de continuels zéphyrs : entourée d'un es- « pace de mer considérable, la vue dont on y « jouit présente la perspective du pays le plus « riche, le plus fertile, et qui l'était bien plus en-

« core avant que les fureurs du Vésuve en eussent « renversé et détruit pour long-temps une très « grande partie. » [1]

Suétone est, parmi les anciens auteurs, un de ceux dans lesquels on retrouve le plus de détails sur la vie et le séjour de Tibère à Caprée; mais ces détails sont si licencieux et si obscènes qu'il est impossible de les traduire dans notre langue; on peut dire même qu'ils ne font pas moins d'horreur à lire que les cruautés de ce monstre, dont le même historien nous rend également compte : ainsi nous croyons devoir nous dispenser d'en faire part à nos lecteurs.

Parmi les différentes constructions et les palais superbes que Tibère avait fait élever à Caprée, et qui, si on en croit Tacite, étaient au nombre de douze, les historiens font mention de salles ou de grottes (*Sellariæ*) situées le long du rivage; c'étaient autant de retraites consacrées à la débauche. « On voit encore, dit Capaccio, une « de ces cavernes dont l'entrée est fort sombre et

[1] *Capreas se in insulam abdidit, trium millium freto ab extremis Surrentini promuntorii disjunctam. Solitudinem ejus placuisse maxime crediderim, quoniam importuosum circa mare, et vix modicis navigiis pauca subsidia; neque adpulerit quisquam nisi gnaro custode. Cœli temperies hieme mitis, objectu montis, quo sæva ventorum arcentur. Æstas in Favonium obversa, et aperto circum pelago peramœna prospectabatque, pulcherrimum sinum antequam Vesuvius, mons ardescens, faciem loci verterit.* (Tacit., L. IV.)

« fort étroite, mais qui s'élargit et acquiert même « un peu plus de clarté, à mesure qu'on avance « dans l'intérieur du rocher. Son voisinage de la « mer, et les suintemens des eaux qui en ont « couvert et comme tapissé toute la voûte de « brillantes stalactites, en rendent le séjour d'une « fraîcheur surprenante.

« Tout le rivage est bordé de débris de con- « structions antiques, qui rappellent encore les « formes grandes et majestueuses des fabriques « romaines; mais qui ne présentent plus aujour- « d'hui qu'une suite de rochers arides et habités « par différentes espèces de poissons crustacés, « tels que les crabes et les écrevisses de mer. » [1]

Après nous être arrêtés quelques momens dans une de ces grottes abandonnées et sauvages, et où rien ne rappelle l'idée des plaisirs et des fêtes voluptueuses auxquelles elles étaient destinées, nous prîmes, pour arriver sur la montagne, le chemin le plus fréquenté, en visitant d'abord la partie orientale où est aujourd'hui un ermitage entouré de ruines et de fabriques énormes, dont il ne reste, en entier, que quelques conserves

[1] *Inter speluncas, una reliqua est, quam ingressu valde obscuram cernes, in lucidum deinde sinum desinit, in quem superne aquarum stillicidiis, mare nimis delectabile redditur; jacent in littore ædificiorum fragmenta, que romanam majestatem præ se ferunt. Abierunt in scopulos, crustatis piscium generibus habitatos.* (Capaccio, *Hist. Camp.*)

d'eau. Ces vastes réservoirs étaient, suivant les apparences, destinés à renfermer les eaux nécessaires pour arroser les jardins qui étaient au-dessous. Devant ces conserves d'eau, il y a d'autres substructions et des arrachemens de mur qu'on suit encore long-temps et qui peuvent faire croire qu'autrefois, dans cet endroit, il y avait un très grand palais, dont ces restes informes ne sont, suivant les apparences, que les soubassemens. On y trouve encore des revêtissemens de marbre avec des morceaux de colonnes. Ce palais, placé à l'extrémité de l'île, était terminé, d'un côté, par l'escarpement de la roche même, coupée à pic, de quatre cents pieds de haut et battu par la mer.

On lit dans Suétone que c'était de ce palais isolé et bâti à l'extrémité de cette roche élevée, que Tibère faisait précipiter ses victimes sous ses yeux, après avoir épuisé sur elles les plus longs et les plus cruels supplices, et que, dans la crainte qu'il ne leur restât quelque souffle de vie, des soldats les attendaient au bas avec des crocs et des rames pour les achever et les mettre en pièces. [1]

[1] *Carnificinæ ejus ostenditur locus Capreis, unde damnatos, post longa et exquisita tormenta, præcipitari coram se in mare jubebat, excipiente classiariorum manu, et contis atque remis elidente cadavera, ne cui residui spiritus quidquam inesset.* (Suet., *in Tib.*, §. LXII.)

L'autre côté de l'île pouvait être occupé par des jardins en terrasse ; vis-à-vis est un autre rocher isolé, couvert sans doute autrefois de fabriques et de constructions considérables; on distingue encore parmi ces ruines deux galeries circulaires l'une sur l'autre, et au sommet les restes d'un vieux palais dans la situation la plus avantageuse, avec la vue sur les deux rivages et les deux mers. Au-dessous était une autre construction en demi-cercle, et en sens contraire, dont il existe encore quelques débris, et dont la forme ou la demi-circonférence a un mille de diamètre.

Au centre de ce beau théâtre est une petite montagne qui semble s'élever exprès pour faire perspective : jamais plus beau mouvement de sites, et jamais plus beau plan pour en tirer un grand parti; car les anciens avaient cet avantage sur nous, de se laisser conseiller par la nature, d'y ajouter, de l'embellir, sans vouloir follement l'assujettir à des beautés de symétrie auxquelles elle se refuse. C'est sans doute la plus belle et la plus délicieuse partie de l'île; elle est occupée aujourd'hui par des Chartreux, qui y ont fait construire des terrasses jusque sur les pointes des rochers de la côte du midi.

Nous parcourûmes tout ce terrain, et nous suivîmes ces terrasses qui devaient produire de si grands effets, dont les formes sont encore si heu-

reuses et les contrastes si prononcés, que l'imagination se retracerait encore avec plaisir ces lieux délicieux dans leur magnificence, si l'enchantement ne cessait en se rappelant le monstre qui les habitait, et si le souvenir de ses sales voluptés ne révoltait l'âme autant que ses cruautés.

Nous rentrâmes à la nuit tombante chez notre marinier, très satisfaits de nos recherches et du pittoresque de Caprée. Le lendemain, à la pointe du jour, nous allâmes sur la montagne où est le château, ou plutôt la vieille masure d'une fabrique qui a toujours été de la plus mauvaise forme, et n'a jamais eu que l'avantage de sa situation. Nous y trouvâmes encore quelques arrachemens de murailles antiques, mais sans pouvoir en décider ni le plan ni la forme. Nous en descendîmes pour monter, ou plutôt escalader la plus haute roche de l'île. Son escarpement prodigieux sépare l'île en deux, et en laisserait les parties absolument étrangères l'une à l'autre, si on n'avait fabriqué un escalier de cinq cents marches, par lequel on gravit pour arriver à une plate-forme sur laquelle est bâti un second bourg presque aussi grand et plus riche que l'autre. Ce bourg porte encore le nom d'*Ana Caprée,* ou Caprée supérieure, nom que les Grecs lui avaient donné à cause de sa position sur la sommité de l'île. Ἀνὰ ayant

en grec la même signification que *supra* en latin.

Cette grande moitié de l'île, qui va gagner par un plan incliné jusqu'à l'autre partie de la côte du couchant, est très cultivée et très abondante. On y recueille d'excellent vin; les habitans y sont industrieux, et il y règne une activité qui, en général, caractérise assez les insulaires; les femmes y sont presque toutes jolies et bien habillées, les hommes actifs, laborieux, et tous, ou pêcheurs, ou employés à la construction des vaisseaux du roi de Naples. Nous trouvâmes également, sur la superficie, des vestiges de fabriques et de constructions antiques, qui nous conduisirent à un vieux château encore plus élevé de cent cinquante pieds que le haut de l'escalier, ce qui fait au moins six cents pieds au-dessus de la mer, avec des escarpemens presque perpendiculaires. On domine de là sur une étendue de mer immense, ainsi que sur toutes les villes et les lieux remarquables de cette côte, depuis le cap Licosia jusqu'à Gaëte.

Après avoir fait toutes nos observations, qui malheureusement ne nous avaient pas procuré de grandes découvertes, nous redescendîmes et allâmes nous promener sur le bord de la mer, et dans les parties de l'île que nous n'avions pas encore vues, et où il était impossible d'aborder. Nous y trouvâmes des ruines de mille pas de

longueur, les unes emportées par la mer, les autres enfouies sous la terre, ou habitées par des cultivateurs; mais rien de suivi ni d'intéressant. Il est vraisemblable que c'est de ce côté qu'était bâti le palais d'été de l'empereur, parce qu'il se trouvait placé à l'ombre du soleil du midi par le grand rocher dont nous venons de parler, et rafraîchi par la tramontane et l'air de la mer. Nous y vîmes des ruines de fabriques, qui étaient, selon toute apparence, des bains : on y distingue même encore la forme et les restes d'une grande rotonde, en partie couverte par les eaux de la mer.

Il paraît que cette rotonde était décorée avec magnificence, autant qu'on peut en juger d'après des moitiés de grandes colonnes de marbre qui sont encore sur le lieu. La mer a tellement dégradé toutes ces constructions antiques, quoique quelques uns de ces murs aient seize pieds d'épaisseur, qu'il n'est plus possible de prendre aucune idée ni de leur forme, ni de leur distribution.

Nous trouvâmes sur ces débris antiques une quantité de cordes tendues, auxquelles les habitans de l'île attachent les filets dont ils se servent pour prendre les cailles. On nous assura que, dans certains temps de l'année, elles y arrivent en si grande abondance, qu'on en prend pour plus de cent ducats par jour, ce qui ferait la ri-

chesse de l'île si ces pauvres gens avaient l'industrie de les nourrir, de les engraisser et de les vendre pendant l'hiver à Naples.

Enfin, après avoir fait à peu près le tour de l'île, qui peut avoir douze milles de circuit, l'avoir traversée dans son diamètre, qui est fort court relativement à la longueur, avoir visité les deux bourgs, qui contiennent, ensemble, neuf mille habitans, nous quittâmes un lieu autrefois si vanté pour ses délices, et qui ne doit aujourd'hui le peu qui lui en reste qu'à la douceur de son climat.

Vue prise le long de la côte de Sorrente, près de Massa, n° 396.

Le lendemain à la pointe du jour, le vent était contraire; cependant, dès que nous nous fûmes mis sous le vent de la côte, nous jouîmes du plus beau calme. Nous coupions de cap en cap, et arrivâmes bientôt à Massa, petit bourg situé dans le fond d'une anse, et qui avait autrefois un château sur le bord de la mer. Ce château est aujourd'hui absolument détruit, et ses ruines ne nous présentèrent rien d'intéressant. Mais nous n'eûmes pas plus tôt quitté ce lieu, que, sans nous éloigner du rivage, nous rencontrâmes les sites les plus agréables par leur mouvement et par les fabriques pittoresques dont toute cette côte est meublée : on en peut juger par la Vue qu'un de nos artistes dessina dans la barque, devant un endroit appelé *Puoto*, et situé entre Massa et Sorrente.

Pendant qu'un de nos dessinateurs esquissait cette vue, nous remarquâmes une chose qui nous parut fort singulière; c'était un poisson volant, qui sortit de l'eau tout près de notre bateau; il fit un vol très droit, très rapide, et alla retomber dans la mer, à quarante pas de l'endroit d'où il était sorti. [1]

Vue de la côte de Sorrente, n° 397.

Sur la pointe qui couvre Sorrente, nous aperçûmes les ruines d'une très grosse fabrique ro-

[1] Les naturalistes font mention de plusieurs espèces de poissons auxquels on a donné le nom de poissons volans; tels sont l'*hirondelle de mer*, le *milan marin*, le *muge volant* et le *faucon de mer*. Toutes ces espèces de poissons, peu différens quant à la forme, se ressemblent, en ce qu'ils ont tous des nageoires épineuses, à membranes très allongées, dont ils se servent pour voler, comme les oiseaux se servent de leurs ailes pour se soutenir dans les airs. Leur vol est rapide et soutenu tant que les nageoires qui leur servent d'ailes restent mouillées et flexibles; mais dès qu'elles sont desséchées par l'impression de l'air, ce qui arrive assez promptement, ces animaux sont obligés de se replonger dans leur élément naturel : ces sortes de poissons volans sont fort rares dans nos mers, surtout dans l'Océan, et ne se rencontrent guère que vers les tropiques, où on les voit s'élancer par centaines hors de l'eau; il y en a aussi quelquefois dans la Méditerranée, mais assez rarement. Les dorades, les goulus de mer, et les autres poissons voraces les poursuivent avidement. C'est alors qu'ils les évitent en s'élançant dans l'air. Mais, malgré ce moyen que la nature a donné à ces animaux pour échapper à leurs ennemis, il leur arrive souvent, en voulant éviter ceux qui les poursuivent dans la mer, d'être assaillis par les oiseaux de proie, qui ne sont pas moins redoutables pour eux.

maine : les restes de cette construction antique nous firent juger de sa grandeur, sans pouvoir nous indiquer rien de plus. Il en existe cependant encore quelques murs et quelques substructions cintrées; mais la mer a dévoré tout ce qui pouvait indiquer quelle en était la forme. Dès que nous eûmes dépassé la pointe, nous découvrîmes les environs délicieux de Sorrente, bâti dans une gorge de montagnes, dont on aperçoit l'entrée entre deux terrasses qui se prolongent le long du rivage dans la distance de plus de cinq mille pas, et dans la situation la plus riante et la plus pittoresque. Toute cette plate-forme n'est qu'un bosquet entouré de cassines, où les habitans de Naples viennent en *villagiature*. On peut dire que les jardins de Sorrente sont le potager de la capitale, comme son marché est le magasin des comestibles. Tout y croît en abondance, et y est également bon, végétaux et animaux. On connaît de réputation le veau de Sorrente; le gibier de toute espèce y est également parfait; et parmi les différentes productions de la terre, on doit citer particulièrement les vignes de Sorrente : on en retire un vin exquis que les anciens assimilaient, pour la qualité, à leur fameux vin de Falerne.

La nature est si prodigieusement active dans tout le canton et les environs de Sorrente, qu'on y voit souvent des nourrices de l'âge de quatorze

ans. Il y en a aussi de cinquante-cinq, et celles-ci, à ce qu'on assure, ne savent comment tarir leur lait. Les arbres y sont toujours couverts de feuilles, et on n'y connaît point l'hiver. Le grain croît sous la vigne qui s'accroche aux arbres fruitiers, et une infinité de plantes de toute espèce ajoutent encore à la fraîcheur et à la richesse des sites, par les contours multipliés que ces plantes parasites forment d'un arbre à l'autre. Nous y passâmes à Noël, et la végétation était encore si forte et si abondante, que les branches et les feuillages des arbres bornaient la vue de toutes parts. Les orangers y viennent jusque dans les fossés et sur les pierres; il est vrai que, pour expliquer cette prodigieuse végétation, il faut savoir que ce qu'on prend au premier coup d'œil pour de la pierre, n'est autre chose qu'un tuf volcanique, et que ces longues terrasses dont nous venons de parler, et qui viennent se terminer sur le bord de la mer, ce rempart naturel dont la tranche a l'aspect de la plus belle roche, est un seul et même lit de cendres de soixante pieds d'épaisseur, sans aucune variété dans les matières dont il est composé, et sans l'intermission d'aucune lave. [1]

[1] Il faudrait parcourir la campagne au loin pour trouver le cratère dont toutes ces matières volcaniques sont autrefois sorties. Suivant toute apparence, on le rencontrerait au fond de la vallée; les montagnes qui la bordent étant de pierre franche,

Il n'est pas étonnant que la fertilité de Sorrente, les charmes de sa situation, si vantée de tous les temps, aient fait naître mille fables sur son antiquité et sur les noms de ses fondateurs. Mais l'opinion la plus naturelle est celle qui attribue son origine à la colonie grecque qui s'établit en premier lieu à Cumes; c'était, comme nous l'avons vu, la plus ancienne ville que les Grecs élevèrent en Italie; et ce fut cette même colonie qui fonda la ville de Naples et le plus grand nombre de celles qui existaient dans cette partie de la Campanie.

Le nom seul du cap ou promontoire de Minerve sur lequel Sorrente est situé, et qui, suivant tous les auteurs, lui vient d'un temple anciennement élevé à cette divinité protectrice des Grecs, semble en être encore une preuve. Si nous en croyons Strabon, ce temple de Minerve fut bâti par Ulysse [1]. L'antiquité nous fournit, au

et de la même nature que la chaîne de l'Apennin, dont cette côte est une branche. On ne peut non plus attribuer des amas de cendres aussi prodigieux au Vésuve, à cause de son trop grand éloignement. Il aurait, d'ailleurs, couvert les lieux d'alentour aussi-bien que celui-ci, et on peut assurer que ces cendres et ce tuf sont indubitablement plus anciens que la grande éruption du Vésuve, du siècle de Titus, puisqu'on trouve un grand nombre de ruines et de constructions antiques qui ont été autrefois élevées sur ce terrain volcanique, et à des époques plus reculées.

[1] *Pompeiis conterminum est Surrentum Campanum, unde*

reste, très peu de lumières et de détails sur cette ancienne Surrentum. Il ne nous reste que les éloges que les historiens et les poètes faisaient avec raison de l'abondance de ses productions, et de la fertilité extrême de ce pays délicieux. Il y a tout lieu de penser que ce fut la réputation qu'il eut dans tous les temps à cet égard, qui lui attira, vers le milieu du seizième siècle, le désastre dont toutes les histoires du temps nous font les descriptions les plus lamentables.

Elles racontent qu'en 1558, le 15 juin, jour de Saint-Antoine de Padoue, le terrible Mustapha-Bassa, après avoir pillé Reggio à l'extrémité de la Calabre, parut tout à coup devant Sorrente à la pointe du jour, avec cent vingt galères remplies de Turcs, qui escaladèrent la ville, et la mirent à feu et à sang; et qu'après avoir forcé et mis à mal les religieuses, pillé les églises et les monastères, ces barbares emmenèrent avec eux en servitude une grande partie des habitans de Sorrente qui avaient échappé au carnage, et dont le nombre montait à douze mille prisonniers. [1]

Minervæ promontorium, quod et Sirenusarum promontorium quidam vocant. In summa est fanum Minervæ ab Ulysse conditum. (Strab., Lib. V.)

[1] *La mattina di 13 di giugno, primachè comparisse l'aurora, calato in terra buon numero di quei Barbari dietro la marina di Massa; le galee circondevano tutta la costa: e vennero al Capo di Sorrento: e non veggendo gente di guardia, si sprinsero avanti*

En observant la quantité de ruines et de fragmens antiques qu'on trouve répandus de toutes parts dans cette ville, on ne peut douter que les Romains ne l'aient autrefois embellie de plusieurs monumens. Sorrente avait alors rang de république (*Surrentina Respublica*) et de colonie romaine, se gouvernant par ses propres magistrats, ainsi qu'on peut le voir par plusieurs inscriptions antiques, et entre autres par celle-ci, gravée sur le piédestal d'une statue élevée à un de ses préteurs, en reconnaissance de ses travaux et de sa bonne administration.

la marina della città, trovarono abbandonati quei lidi, ma non ardivano di smontare : allorachè (come fu fama) un Turco schiavo di un nobile, gridando da quelle rupi, invitogli al bottino. Discesero dunque in terra, e montando su l'erto, giusero al monasterio di San-Gregorio, oggi detto di San-Vincenzo, dove gittate al suolo le porte, fecero cattive le suore, che nulla sospettavano di sì fatta disgrazia. Il governatore della città, spagnuolo di nazione, con Pompeo Marzano, ed altri gentiluomini tentarono coraggiosamente di opporsi alla barbaria de' Turchi, ed impedirono loro con l'armi in mano per buona pezza il cammino. Ma sopragiunto un fresco stuolo di Barbari, soprafatti dal numero, e perduto il governatore (da un colpo di archibuggio tolta vita), vedendo inevitabile il fato della lor patria, cercarono scampare della cattività colla fuga verso i monti di Vico. Così rimase quella città alla discrezione degli Ottomani, sofferse un crudelissimo sacco, nel furore de' quali caduti i vecchi sotto le scimittarre degli aggressori, furono condotti gli altri in una misera servitù. È fama che i prigioneri ascendessero a 12 millia persone. (Plac. Troily, tome V.)

FLAVIO. FVRIO. FAVSTO. V. C. TRIBVNO.
AB. ORIGINE. PATRONO.
OB. MERITA. LABORVM. VNIVERSVS. ORDO.
ET. POPVLVS. SVRRENTINORVM.
STATVAM. NOBILITATI. EIVS.
FACIENDAM. CVRAVIMVS.

Sur d'autres marbres, on voit plusieurs inscriptions en l'honneur de Trajan, de Constantin; d'autres encore nous apprennent qu'il y avait autrefois à Sorrente un temple dédié à Vénus, et un autre à Cérès.

Sous le portique de l'archevêché, dans la cour et au portail de la cathédrale, on trouve des fragmens de corniches et de colonnes qui annoncent les restes de plusieurs vastes édifices. On y voit encastrés, entre autres, deux bas-reliefs en marbre, qui ont pu être ou des piédestaux ou des autels, dont le style fait vivement regretter qu'on les ait laissés se dégrader au point où ils le sont [1].

Enfin, sur une petite place qui est près de la

[1] Dans la cour du même palais, on a encastré dans le mur des trophées d'armes en bas-reliefs, en marbre, qui ont appartenu à quelque arc de triomphe, ou au piédestal de quelque colonne triomphale dans le genre de celui de la colonne trajane. Au-dessus de la porte de l'église, on a mis en attique un fragment d'arabesque en bas-relief d'un travail pur et précieux, et dans la même église on a adapté adroitement de précieuses petites colonnes antiques aux ornemens modernes qui décorent la chaire à prêcher et le siége épiscopal.

cathédrale, on a conservé sur un piédestal le fragment d'une figure égyptienne à genoux, dont il ne reste que la moitié inférieure; nous y remarquâmes un travail bien au-dessus de tout ce qui est connu dans ce genre, dont le style s'adapte si heureusement à l'architecture, mais qui, si rarement, est d'un trait et d'un contour pur.

En revenant, nous rencontrâmes encore une grande quantité de colonnes de marbre précieux, et de beaux chapiteaux répandus çà et là dans la ville; et après l'avoir parcourue d'un bout à l'autre, nous allâmes nous reposer à notre auberge, où l'on ne manqua pas de nous servir de ce fameux veau de Sorrente, qui aurait eu besoin d'un meilleur cuisinier. Ensuite nous nous embarquâmes pour aller dessiner, de dessus la mer, les vues de ce beau pays, qui, pris de ce côté, est aussi grandiose dans ses formes et dans son ensemble, qu'agréable dans ses détails.

Nous continuâmes de là notre route pour Naples, en suivant la côte, qui n'est plus aussi riante. Nous passâmes sous des roches escarpées, et nous fûmes assez étonnés de sentir, quoique sur mer, et à une assez grande distance, l'odeur des sources sulfureuses qui coulent de toutes parts le long de cette côte : elle est couverte dans toute cette partie de grands bois, qui s'exploitent d'une manière assez particulière.

Les bûcherons, après avoir coupé leur bois,

le conduisent du faîte des montagnes et l'amènent jusque sur le bord de la mer par un moyen assez simple, et qui est fort ingénieux. Ils tendent de grandes cordes de distance en distance, de vallée en vallée, et toujours en descendant du côté du rivage; ils accrochent chaque charge de bois à la corde, le long de laquelle, par une petite poulie, le bois est conduit, coule et arrive jusqu'à un repos, où des hommes l'attendent pour l'accrocher de nouveau à une autre corde, et ainsi de suite. Par ce moyen très simple, du haut des montagnes très élevées, et à une grande distance, des coupes de bois considérables arrivent ainsi très rapidement, en traversant les airs, jusque dans les barques qui doivent le transporter.

Nous jouîmes de ce spectacle industrieux et assez amusant pendant toute la route qui nous restait à faire le long de la côte de Sorrente jusqu'à Castellamare, où nous n'arrivâmes qu'après le soleil couché. Le jour se trouvant alors trop avancé pour aller plus loin, nous prîmes le parti d'y passer la nuit, et de remettre au lendemain matin notre retour à Naples.

CARTE THÉODOSIENNE,

CONNUE SOUS LE NOM

DE CARTE DE PEUTINGER.[1]

Fragment de la Carte Théodosienne, n° 398.

Un monument antique dont il nous reste à nous occuper, est la fameuse table Théodosienne, ou carte de Peutinger, dont nous ayons parlé quelquefois dans le cours de ce Voyage, et que

[1] Nous devons à l'un des artistes qui ont entrepris avec nous ce voyage une petite composition inspirée par la carte Théodosienne; cet itinéraire des anciens chemins des Romains devait lui rappeler la forme, la solidité, la magnificence de leurs voies publiques, et c'est ce qu'il a voulu représenter.

Voie publique des anciens Romains, n° 399.

Il suppose, dans l'éloignement, une des anciennes portes de Rome : à quelque distance de la ville on voit, sur le bord du chemin, une des colonnes milliaires qui servaient à indiquer le nombre des milles, à compter depuis le milliaire doré placé au milieu de Rome même; et des deux côtés du chemin (*in margines*) sont placés, de distance en distance, quelques tombeaux, suivant l'usage connu des anciens; quelquefois ils y plaçaient aussi des thermes, représentant ou Hercule ou Mercure, comme les dieux tutélaires des voies publiques. L'artiste n'a point oublié d'indiquer quelques unes de ces pierres élevées sur les bords du chemin, de dix en dix pieds, pour servir aux voyageurs à monter à cheval ou à en descendre.[*]

C'est cette principale colonne milliaire, ce *milliarium aureum* dont nous venons de parler, qui est gravée au centre de

[*] *Histoire des grands Chemins de l'Empire romain*, par Bergier.

nous avons promis de faire connaître. Au premier coup d'œil, cette carte paraîtra sans doute bien incorrecte et bien étrange; mais malgré tous ses

Colonne milliaire, bas-reliefs et médailles antiques, n° 400.

la planche n° 400 de notre Atlas. Les différentes inscriptions dont elle est chargée indiquent qu'elle fut placée, en premier lieu, sous Vespasien, dans le premier siècle de l'Empire, ce prince ayant été, après Auguste, un de ceux qui s'occupèrent le plus de son embellissement.

On voit, par une seconde inscription placée sur le fût de la colonne, que, peu d'années après, l'empereur Nerva fut obligé de la rétablir. Et enfin, par la troisième, que, sous le règne d'Adrien, des huissiers ou appariteurs du sénat et des premiers magistrats, viatores, firent élever cette même colonne sur un piédestal de marbre.

IMPERATOR CAESAR VESPA-	IMP. NERVA CAES.
SIANVS AVG.	AVG. PONT.
PONT. MAX. TRIB. POT.	MAX. TRIB. POT.
VI IMP. XVII. P. P.	COS. III
CENSOR. VI	PATER PATRIAE
DESIG. VIII.	REFECIT.

IMP. CAESARI DIVI
TRAIANI PARTHICI DIV.
NERVAE NEPOTI
TRAIANO HADRIANO
AVG. PONT. M. TRI. P. II COS. II
VIATORES QVI IPSI ET COS. ET
PR. CAETERISQVE MAGISTRAT.
APPARENT ET H. V.

Les deux bas-reliefs antiques gravés à côté de la colonne milliaire ont été pris sur un autel votif, conservé au Capitole à

défauts, elle n'en mérite pas moins beaucoup de curiosité, si on veut surtout faire attention que c'est en ce genre le seul monument qui nous reste des anciens.

Il ne sera peut-être point indifférent à plusieurs de nos lecteurs de leur dire ce que c'est que cette carte de Peutinger dont ils ne voient ici qu'un segment, une très petite partie, mais suffisante cependant pour en donner une idée; et d'ailleurs la seule qu'il devenait intéressant de mettre sous leurs yeux, puisque c'est la représen-

Rome. L'un représente, sans aucun doute, une voie publique désignée par une femme appuyée sur une roue, emblème assez ordinaire chez les anciens; elle tient un fouet de la main droite, la palme qu'elle a dans l'autre semblerait indiquer que ce monument a eu quelque rapport avec la voie triomphale, l'une des douze voies publiques qui partaient de Rome ou venaient y aboutir, ainsi qu'on peut le voir sur la carte de Peutinger. C'était celle par laquelle les empereurs et les généraux faisaient leur entrée à Rome quand ils avaient obtenu les honneurs du triomphe; Suétone et Tacite disent qu'après la mort d'Auguste, le sénat ordonna que la pompe funèbre de cet empereur entrerait à Rome par la voie triomphale *. L'inscription SALVOS IRE est, ainsi que toutes celles de ce genre, relative à la sûreté des chemins et des voyageurs.

On voit aussi une inscription pareille, ou à peu près, sur l'autre bas-relief, SALVOS VENIRE, et dont l'objet est, sans contredit, le même. Nul doute que cet autel n'ait été élevé par suite d'un vœu fait aux divinités tutélaires des voyageurs. Il resterait à déterminer encore ce que signifiait l'espèce d'aviron que tient

* *Tam consultatum de honoribus, ex queis maxime insignes visi, ut porta triumphali duceretur funus.* (TACIT., *Annal.*)

tation des pays, ou plutôt des chemins que nous avions à parcourir avec eux.

L'étendue de l'Empire romain, et la distance prodigieuse où étaient de Rome et de l'Italie les pays dans lesquels on avait à envoyer des armées pour faire des conquêtes nouvelles ou pour conserver les anciennes, obligèrent de pourvoir aux marches et approvisionnemens de ces troupes. Ce fut sans doute ce qui amena la

cette femme : ne pourrait-on pas croire qu'il devait indiquer de longs voyages également faits par terre et par mer?

La même planche offre encore quelques unes des médailles frappées à l'occasion de ces mêmes voies publiques, comme, par exemple, lorsque l'empereur Trajan fit construire le chemin qui porte encore son nom *via Trajana.*, soit pour célébrer une loi ou une ordonnance rendue par quelque empereur pour la sûreté et l'entretien des chemins; car on voit plusieurs de ces médailles avec cette inscription, *quod viæ munitæ sunt;* ou pour rappeler le souvenir de quelque libéralité nouvelle de l'empereur, comme celle par laquelle Nerva exempta les villes d'Italie de fournir des voitures et des chariots pour les marches des légions : leur légende est *Vehiculatione Italiæ remissa.*

Cette simple base de colonne que nous voyons au revers de deux médailles d'Auguste, annonce encore par son inscription, dont on ne voit que les lettres initiales de chaque mot, qu'elles avaient été frappées par l'ordre du sénat, et que les chemins furent alors rétablis au moyen des fonds que l'empereur avait fait porter au trésor public. Voici comme se présentent, sur les médailles, ces lettres initiales : S. P. Q. R. IMP. CAE. QVOD. VI. M. S. EX EA. P. Q. IS. AD. AE. D., et c'est ainsi qu'elles doivent être expliquées : *Senatus populusque romanus, imperatori Cæsari, quod viæ munitæ sunt, ex ea pecunia quam is ad ærarium detulit.*

nécessité de former des espèces de cartes géographiques, sur lesquelles, sans s'embarrasser de la forme des pays, on ne traçait que les grands chemins et les voies publiques, ainsi que les distances qu'il y avait d'un lieu à un autre, afin de pouvoir régler d'avance les différentes stations des troupes, et les lieux où elles devaient séjourner, ce qu'on distinguait par *Stationes* ou *Mansiones*.

Pline dit qu'on distribuait de ces cartes itinéraires aux généraux qui partaient pour des expéditions lointaines, aux officiers qui étaient chargés de régler les marches des légions, ainsi qu'aux magistrats qui avaient l'inspection des voitures publiques. Il est même présumable qu'il y avait des prototypes en ce genre, comme la carte Théodosienne, d'après lesquels on formait des copies qui ne contenaient qu'un pays, ou même qu'une division particulière.

C'est un de ces itinéraires de tout l'Empire romain dont nous présentons un fragment. L'original de cette singulière carte, si renommée parmi les antiquaires, et telle qu'on la conserve dans la Bibliothéque impériale à Vienne, n'est autre chose qu'un long rouleau de vingt pieds et demi de longueur sur un pied de large. Il est composé de onze morceaux de vélin réunis, sur lesquels sont tracés tous les noms des voies publiques, des chemins qui existaient dans l'Empire romain, c'est-à-dire dans tout le monde connu alors. C'est ce qu'on appelle la *carte Théodosienne*, publiée sous le nom de *carte de Peutinger*.

Il paraît assez constant que cet itinéraire a été fait sous le règne de l'empereur Théodose, et que ce fut vers la fin du quatrième siècle, et dans le cours des guerres que ce prince eut à soutenir en Allemagne, que la carte se trouva égarée, et tomba, on ne sait comment, entre les mains des Barbares, où elle resta oubliée pendant plusieurs siècles. On ignore absolument ce qu'elle devint depuis l'époque de la mort de Théodose, qui arriva à Milan, en 395, jusqu'au quinzième siècle, que Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, et connu par son amour pour les lettres et les savans, engagea un certain Conrad Celtès de faire en Allemagne, et ailleurs, des recherches dont le but était le progrès des sciences.

Ce savant fut assez heureux dans le cours de ses voyages, pour que l'original de cette carte précieuse lui tombât sous la main, à Spire, ville du Palatinat, dans une bibliothéque où il était oublié et enseveli depuis des siècles. Celtès ne tarda pas à en sentir tout le prix; il en fit l'acquisition, et l'emporta : il est douteux qu'à son retour il ait donné connaissance de cette découverte à l'empereur Maximilien, puisque cette carte resta ignorée jusqu'à la mort de ce Celtès et qu'elle

passa, par son testament, à un autre savant nommé Conrad Peutinger. Quarante ans après, un jurisconsulte célèbre d'Augsbourg, Marc Welser, obtint de Peutinger la permission de la faire graver et imprimer à Venise sous ce titre : *Fragmenta Tabulæ antiquæ, in quis aliquot per Romanas Provincias Itinera, ex Peutingerorum Bibliotheca; edente et explicante M. Welsero, Venetiis*, 1591. Ce fut la première édition de cette carte antique, connue aussi dès-lors sous le nom de *table Théodosienne*. Trois ou quatre éditions plus ou moins remplies d'erreurs et d'incorrections, ont été publiées depuis cette époque.

Ce curieux et unique monument, après avoir passé dans différentes mains, devint la propriété du célèbre prince Eugène, qui en fit don à la Bibliothèque impériale de Vienne, où il est précieusement conservé. On en a fait, en 1753, une superbe édition dédiée à l'Impératrice-Reine, et c'est d'après cette dernière édition, imitée et copiée avec la plus grande exactitude sur l'original, que nous avons extrait les cinquième et sixième segmens que nous avons réunis sur une même carte, et que nous offrons à nos lecteurs. [1]

[1] Il n'y a que onze pièces ou morceaux de vélin, dont l'ensemble compose la carte de Peutinger, telle qu'elle a été publiée en premier lieu par Welser, copiée depuis dans différentes éditions, et enfin telle qu'elle a été publiée en dernier lieu à Vienne, par Christ Von Scheyb, en 1753. Cette carte n'est malheureusement point entière, même dans cette édition de Vienne, et ne l'est dans aucune. Il est aisé de voir que la première partie, celle qui formait précisément le chef ou le titre, a été égarée, puisque c'est par la fin d'un mot que la carte commence; ses dernières lettres ITANIA étaient, selon toute apparence, précédées de trois autres, et on devait y lire AQUITANIA. On aperçoit aussi dans la partie supérieure de ce premier segment une petite portion et un fragment de l'Angleterre, qui n'y est point terminée; enfin l'Espagne et une grande partie des Gaules, que les anciens appelaient l'*Aquitaine*, y manquent absolument.

Une autre remarque, qui n'est pas plus indifférente, en observant cette dernière édition de 1753, parfaitement conforme à la carte de Vienne, c'est que tous les noms et les mots dont elle est composée sont écrits en caractères allemands ou gothiques; d'où il résulte que ce qu'on conserve aujourd'hui précieusement dans la Bibliothèque impériale n'est autre chose qu'une copie informe et incorrecte, faite dans le treizième siècle par quelque moine d'Allemagne, d'après l'original antique. Cet original n'existe plus peut-être, ou, s'il existe encore, on doit penser qu'il n'a pu être écrit avec d'autres caractères ni d'autres lettres que les lettres romaines ou latines, et jamais avec des caractères gothiques, qui n'étaient pas connus du temps de Théodose.

Quant au mérite même et à l'intérêt du monument antique qui nous occupe, il est nécessaire, comme nous l'avons dit d'abord, de ne pas perdre de vue que ce n'est point une carte de géographie ordinaire, dans laquelle on ait prétendu rendre compte, ni de la forme, ni de la situation des villes et des pays relativement les uns aux autres; mais seulement une carte itiné-

raire où sont marqués les noms des lieux principaux par où passaient les grandes routes et les voies publiques.

Nous ne pouvons douter que les anciens n'aient eu non seulement des géographes habiles, mais même, si on en croit Strabon, Pline et d'autres historiens, que ces géographes n'aient dressé avec art des cartes et des tables, sur lesquelles étaient exactement représentés les différens pays de la terre connue alors. Strabon nous dit qu'Anaximander, disciple de Thalès, fut le premier qui, du temps de Tullius Servius, roi des Romains, représenta, par des traits, sur une carte, la forme des lieux [1]; elles se traçaient d'abord sur des surfaces sphériques, afin que les méridiens et les parallèles fussent de véritables cercles; mais l'embarras de leur construction fit chercher le moyen de les tracer sur des surfaces plates : celle qu'Aristagoras porta avec lui dans la Grèce, et de laquelle parle Hérodote, était de cette dernière espèce.

Les Athéniens eurent plusieurs artistes en ce genre, et sous Alexandre, au rapport de Pline, Diognetus et Biton lui servirent comme d'arpenteurs pour mesurer et décrire les pays où il allait porter la guerre. Le même auteur dit encore expressément qu'Agrippa avait fait faire

[1] *Illum quidem prius, de situ orbis descriptam edidisse tabulam.* (Strab., Lib. I.)

pour Auguste une carte universelle mesurée par milles, et qui était la plus exacte qu'on eût connue jusqu'alors; mais aucune de ces cartes des anciens n'a été respectée par le temps et n'est parvenue jusqu'à nous, ce qui a rendu la découverte de celle-ci d'autant plus précieuse.

Les seuls monumens antiques qui aient une sorte de rapport avec la carte Théodosienne, sont deux ou trois itinéraires, ou espèces de cosmographies, sur lesquelles on voit également indiqués la distance et le nombre des milles qu'il y avait entre les villes. Le plus célèbre, connu sous le nom d'*Itinéraire Antonin*, paraît avoir été fait absolument dans le même but que la table Théodosienne, c'est-à-dire pour servir de guide et d'instruction dans la conduite et les logemens des troupes romaines sur les différentes routes de l'Empire. [1]

Il devenait donc infiniment curieux de rapprocher ces deux espèces de monumens antiques

[1] On ignore quel est celui des Antonins sous lequel cet ouvrage a été fait. On sait d'ailleurs qu'antérieurement, et du temps même de César et d'Auguste, on avait dressé des itinéraires semblables. De plus, il y a dans celui-ci des noms de villes qui n'existaient ni de leur temps, ni même de celui d'Antonin Pie, qui mourut l'année 161. On pourrait donc croire que cet itinéraire ayant été fait sous les premiers empereurs et rétabli sous l'un des Antonins, il aura été augmenté depuis, sans qu'on ait cru devoir lui donner un nouveau nom. Il y a différentes éditions de l'itinéraire d'Antonin. Celle qui

sur une même carte, et c'est ce que nous avons fait, en employant ce que la forme excessivement allongée de la table Théodosienne laissait d'espace vide, et le remplissant avec ceux des articles de l'Itinéraire d'Antonin qui y ont rapport; mais c'est sur le rapprochement et le rapport de ces anciens monumens qu'on doit sentir qu'il y a plus d'une remarque à faire.

Il est certain que si ces deux itinéraires ont de grandes ressemblances entre eux relativement à leur objet, qui paraît être le même, ils ne renferment pas moins de dissemblances, soit pour un très grand nombre de noms de villes différemment marquées sur l'un et sur l'autre itinéraire, soit pour les distances et le nombre des milles entre les lieux et les villes indiqués sur chaque route. Il est aisé de sentir qu'ayant été faits à des époques fort différentes, et à plusieurs siècles l'un de l'autre, il est possible que les chemins aient varié dans plusieurs endroits, et que, par conséquent, les distances soient devenues différentes. Il en est de même des lieux et des

nous a servi de modèle dans l'extrait que nous avons ajouté sur notre carte, est l'édition faite par Jérôme Surita.

Indépendamment de cet itinéraire, nous en avons encore deux autres dans le même genre, dont l'un a été fait par un évêque de Bordeaux, qui, dans le temps des croisades, fit le voyage de Jérusalem; et un autre plus ancien, sous le nom de l'anonyme de Ravenne, qu'on croit avoir été composé, dans le quatrième siècle, par un moine de cette ville.

villes par où ces routes passaient, et qui ont pu être désignés sur un itinéraire et oubliés sur l'autre.

Mais, malgré les défauts, les incorrections dont ces deux monumens antiques sont remplis, et surtout la difficulté qu'on trouvera toujours quand on voudra, en les comparant, les accorder ensemble, on ne peut disconvenir qu'ils ne renferment infiniment de curiosité et ne soient fort intéressans à connaître, soit à cause de l'utilité dont ils peuvent être pour l'intelligence des anciens auteurs, soit en même temps en ce qu'ils nous représentent et réunissent dans un très petit espace, et sous un même point de vue, la totalité des grands chemins et des voies publiques des anciens.

Ces chemins militaires, faits par les Romains dans la partie seule de l'Italie, étaient en très grand nombre; car, indépendamment des douze voies majeures, Flaminienne, Salare, Nomentane, Tiburtine, Prenestine, Lavicane, Latine, Appienne, Laurentine, Ostienne, Aurélienne et Triomphale, indiquées sur la carte antique, toutes partant de Rome, l'histoire en cite douze autres qui partaient également de Rome, et un plus grand nombre qui commençaient dans différens endroits de l'Italie, et qui étaient faites pour communiquer d'une ville à l'autre; c'est parmi ces dernières qu'on comptait les voies

Æmilienne, Trajane, Domitienne, Popilienne, etc. [1]

Toutes ces routes militaires et beaucoup d'autres encore, qui, dans l'itinéraire d'Antonin, allaient jusqu'à quarante-sept, avaient été faites, suivant les détails que Pline nous en a laissés, dans l'étendue de mille et vingt milliaires ita-

[1] Indépendamment de l'inscription antique de la Polla, dont nous avons parlé chapitre IX, page 176, et d'après laquelle, suivant le sentiment de l'abbé Chauppy, nous avons donné à cette longue voie des Romains, qui allait de Capoue à Reggio, le nom de *via Popilii*, nous devons aux recherches du même savant la connaissance d'un autre monument qui paraît effectivement venir à l'appui de cette opinion : c'est une inscription antique qui existe à Nola, à peu de distance de Capoue; elle avait été faite pour être mise au bas de la statue d'un Pollius, qui, dans le nombre des différens services qu'il avait rendus à sa patrie, avait sans doute fait entièrement rétablir une voie qu'on appelait alors *via Populi*. La ressemblance du nom sur un monument trouvé dans une ville également située sur la même route, peut être regardée comme une preuve de plus que ce doit être la même voie Popilienne dont il s'agit. Voici l'inscription :

POLLIO JVLIO CLEMENTIANO
SVBVENTORI CIVIVM
NECESSITATIS AVRARIAE
DEFENSORI LIBERTATIS
REDONATORI VIAE POPVLI
OMNIVM MVNERVM RECREATORI
VNIVERSA REGIO ROMANA
PATRONO PRAESTANTISSIMO
STATVAM COLLOCAVIT.

liques, qu'il donne de longueur à l'Italie, lesquels équivalent à cinq cents de nos lieues, sur une largeur de quatre cent dix milles, ou deux cents lieues environ; de sorte que, au dire de Bergier, dont nous consultons l'ouvrage sur les grands chemins de l'Empire, en supputant la quantité de milles qu'il y a sur ces routes, on trouvera que, dans l'Italie seule, les Romains avaient fait quatre mille cinq cents lieues de chemins pavés. [1]

Nous ne présentons, de cette carte de Peutin-

[1] Il est nécessaire d'observer que, dans cette étendue de cinq cents lieues que Pline donne à l'Italie sur sa longueur, et deux cents lieues de largeur, il n'a voulu parler que de la longueur même du chemin, qui, partant d'Aouste au pied des Alpes, par Rome et Capoue jusqu'à Reggio, pouvait former ces cinq cents lieues, à raison de ses contours et de ses circuits extrêmement multipliés. C'est même ce qu'il désigne clairement par l'expression, *cursu meante*, qui caractérise toutes les sinuosités et les détours qu'on était obligé de faire pour suivre cette route, l'Italie n'ayant sûrement pas trois cents lieues de long, ni cent de large. Voici le passage même de Pline : *Patet longitudine ab Alpino fine prætoriæ Augustæ, per urbem, Capuamque, cursu meante, Rhegium oppidum, in humero ejus situm, a quo veluti cervicis incipit flexus, decies centena, et vigenti M. passuum : multoque amplior mensura fieret lacinium usque ; ni talis obliquitas in latus digredi videretur. Latitudo ejus varia est CCCCX millium inter duo maria, inferum et superum, amnesque Varum atque Arsiam : mediæ, atque ferme circa urbem Romam, ab ostio Aterni amnis, in Adriaticum mare influentis, ab Tiberina ostia CXXXVI.* (Pline, Liv. III, *Nat. Hist.*, c. V.)

ger, que la partie méridionale de l'Italie, à partir de Rome exactement jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples, ce qui, joint avec la Sicile, comprend notre voyage en entier; et nous avons, pour en faciliter l'intelligence, eu recours à des chiffres et des astériques, qui, renvoyant le lecteur à une table de notes gravées sur la carte, rétablissent et corrigent quelques uns des noms de villes mal écrits sur la carte antique, ou du moins sur la copie qui en a été faite à Vienne. On pourra, par ce moyen, suivre plus facilement ces anciennes voies, et les comparer avec celles qui se trouvent sur nos cartes modernes, d'après les observations de nos meilleurs géographes. [1]

[1] C'est ainsi que, sur la carte originale, la voie Appienne se trouvant interrompue à Eclano, au-dessus de Bénévent, nous avons continué à l'indiquer par un trait colorié, et ensuite depuis Sublubatia jusqu'à Mesochoro.

Il en est de même de la voie Trajane, qu'il était impossible de reconnaître dans l'ancienne carte. En partant de Bénévent, la voie revient sur ses pas jusqu'à Æcas, de là *ad Pyrum* le trait du chemin n'existe plus; nous l'avons rétabli par une couleur particulière, pour la distinguer des autres routes.

La grande voie Popilienne se trouvait aussi interrompue à Acerronia, avant d'arriver au lieu appelé *forum Popilii*, que nous avons prouvé par les inscriptions être le même lieu qu'on appelle aujourd'hui *la Polla* : nous avons également rétabli cette voie jusqu'à Mendicoleo, que notre savant guide pense avoir dû être écrit Medio loco, parce que effectivement, par le nombre des milles, ce lieu se trouve être placé dans le milieu de la voie, entre Capoue et Reggio.

Le seul embarras, et il est grand, c'est que la majeure partie de ces voies ne sont pas suivies exactement sur la carte de Vienne, que nous avons eue pour modèle : elles y sont abandonnées, reprises; d'autres, qui communiquent de l'une à l'autre, ne sont point distinguées par un nom particulier; d'où il résulte une confusion et un embarras qui font de cet ancien monument un vrai labyrinthe, d'où il n'est pas aisé de sortir. Les conseils et les lumières de l'abbé Chauppy ont été pour nous le fil d'Ariane, et c'est sous ses yeux que nous avons appliqué à quelques unes de ces principales voies des Romains, des couleurs différentes, pour qu'on puisse les distinguer plus facilement les unes d'avec les autres.

La voie Appienne, la plus étendue, la principale de ces voies antiques, celle que les Romains appelaient par excellence *Via Regina* ou *Regina Viarum*, est coloriée en rouge; cette voie partait de Rome, et allait se terminer à Brindes. La voie Latine, commençant également à Rome, est coloriée en vert; celle-ci forme, sur la carte, trois branches différentes, et se divisait à un endroit qu'on nommait *ad Flexum*, sans doute à cause de la courbure de la voie, à soixante-dix milles de Rome : elle se terminait à Bénévent. C'est de cette ville de Bénévent que partait la voie Trajane pour aller jusqu'à Brindes, où elle finissait, ainsi que la voie Appienne :

cette voie Trajane est coloriée en jaune. Le bleu indique la voie Domitienne, qui était peu considérable pour sa longueur; elle commençait à Sinuessa, sur la voie Appienne, et ne s'étendait pas au-delà de la Campanie. Enfin la voie à laquelle nous avons cru devoir donner, comme on vient de le voir, le nom de Popilienne, est distinguée par la couleur orange; cette dernière était une des plus étendues de ces anciennes voies romaines; elle commençait, ainsi que nous l'avons déjà dit, à Capoue, et traversait, depuis cette ville, toute l'Italie méridionale jusqu'à Reggio.

Nous n'entrerons point, au surplus, dans d'autres détails à ce sujet, quoiqu'ils ne soient pas à beaucoup près sans intérêt.

Avant d'aller rejoindre nos voyageurs, prêts à passer en Sicile, nous devons remplir le pénible engagement, consigné dans l'avant-propos de la seconde partie de notre ouvrage [1], en donnant à nos lecteurs d'affligeans détails sur les tremblemens de terre qui ont désolé le pays que nous venons de parcourir avec eux.

[1] Tome II, pag. 426 et 427.

DES

TREMBLEMENS DE TERRE

ARRIVÉS

DANS LES DEUX CALABRES ET LA VILLE DE MESSINE,

EN 1783.

DES

TREMBLEMENS DE TERRE

ARRIVÉS

DANS LES DEUX CALABRES ET LA VILLE DE MESSINE,

EN 1783.

Au moment où l'on achevait l'impression de notre Voyage dans la Grande-Grèce, nous apprîmes qu'un tremblement de terre des plus terribles venait de désoler les deux Calabres, que presque toutes les villes et les villages qui composaient la Calabre ultérieure étaient détruits, ainsi que la malheureuse ville de Messine.

Les environs de Reggio, que nos dessinateurs ont traversés avec tant de délices, ce superbe pays qu'ils ont vu paré de tout ce que la nature la plus riche et la plus abondante peut offrir, et dont ils nous ont donné des vues si riantes et si agréables, n'offrent aujourd'hui que de vastes champs de douleur et que des monceaux de ruines. Le mont Aspro, dans la chaîne de l'Apennin, et situé presque à l'extrémité de ces montagnes, a été le centre et comme le foyer principal de ce tremblement de terre, et Mes-

sine en a été le terme du côté de la Sicile. Voici les détails que nous recevons sur ce terrible événement. [1]

« Le tremblement de terre est arrivé le 5 février 1783, à « midi trois quarts; il s'est renouvelé à sept heures du soir « plus fortement, et le lendemain, vers les vingt heures et « demie, c'est-à-dire à huit heures et demie du soir, il s'est « fait sentir encore avec plus de force. Son mouvement était « composé d'horribles secousses de tout genre, soit horizon- « tales et d'ondulation, soit perpendiculaires et de bas en « haut, *di trepidazione*. Ce n'était pas seulement un ébran- « lement de la terre, mais un renversement total de sa su- « perficie. Le contre-coup s'est étendu jusqu'à Naples et aux « environs, dans les momens mêmes où les secousses les plus « violentes ont éclaté dans la Calabre.

« Messine a été la première à ressentir les effets terribles « de ce tremblement de terre. Tout son sol, fortement secoué, « a fait écrouler en entier la superbe Palazzata, qui n'est « plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines; le village de « Torre di Faro, ou l'antique Peloro, est également ren- « versé, et deux lacs qui étaient dans les environs sont en- « tièrement comblés.

« C'est dans la Calabre (ultérieure) que les ravages et les « désastres ont été bien plus considérables. On compte parmi « les villes et villages qui ont été en partie renversés ou en-

[1] Nous donnons les relations telles qu'on les a reçues à l'époque même de ce désastre; ce qu'il y a d'inexact ou d'exagéré dans ces détails, écrits précipitamment et sans renseignemens positifs, se trouve rectifié par la lettre du chevalier Hamilton et le Mémoire du commandeur Déodat de Dolomieu, que nous placerons à la suite de ces Relations, extraites des feuilles publiques.

« tièrement détruits, il Pizzo, Briatico, Bivona, Monte « Leone, Filocastro, Tropea avec ses hameaux ou villages, « Mileto et tous ses environs, Palmi, Seminara, Rosarno, « Oppido, toutes villes situées dans le territoire de l'antique « Mamertinum. Les habitans de Palmi ont été ensevelis sous « les ruines de la ville, ceux de Seminara ont heureusement « pu se sauver. La ville de Bagnara a été totalement détruite, « ainsi que le pays délicieux qui l'environne, et toutes les « terres situées le long de la côte jusqu'à Reggio, et sur le « penchant des Apennins. La Chartreuse de San Stefano del « Bosco, et la maison principale des Dominicains, à Soriano, « sont l'une et l'autre minées jusqu'aux fondemens.

« L'écueil ou rocher de Scylla s'est ouvert, et le château « qu'on voyait élevé au-dessus est écroulé à moitié. Le prince « de ce nom, ne se croyant pas en sûreté sur son rocher, « s'est réfugié dans une barque sur le bord de la mer, mais « un gonflement extraordinaire des vagues, qui est survenu « pendant la nuit, a fait périr la barque, et tout a été ense- « veli dans les flots. Deux mille sept cents de ses vassaux, que « la frayeur avait rassemblés sur le bord de la mer, ont été « écrasés par la chute des rochers et par une partie des mai- « sons de la ville de Scylla.

« La princesse de Gerace Grimaldi a été ensevelie avec « tout ce qui l'accompagnait sous les ruines de son château, « dans une de ses terres, appelée *Casal-Nuovo*. Plusieurs « fiefs considérables qui lui appartenaient dans les environs, « savoir : Terra-Nuova, Drosi et Gioia, ont été détruits. La « ville même de Gerace a beaucoup souffert, ainsi que tout « le pays de Reggio; enfin on peut dire que toute la côte et « l'intérieur du pays, depuis le cap Spartivento jusqu'au « cap di Stilo, et en remontant jusqu'à Squillace, a été « presque entièrement ravagé.

« En traversant l'isthme, depuis cette dernière ville jus-

« qu'à celles de Pizzo et Bivona, que nous avons déjà nom-
« mées, toute cette extrémité de la Calabre n'est plus qu'une
« immense ruine. Caraffa, Vena, villages habités par des
« Grecs albanais, Borgia, San Floro, Girifalco, Maida, et
« autres lieux situés dans l'intérieur des montagnes, ont plus
« ou moins souffert, à proportion de leur éloignement ou de
« leur proximité du centre du soulèvement. Le tremblement
« de terre a été bien moins funeste dans la Calabre citérieure,
« où il n'y a eu que des maisons et des toits de renversés,
« mais personne n'y a péri. Cependant la violence et la con-
« tinuité des secousses ont tellement épouvanté les habitans,
« que tous passent les nuits et le jour sous des tentes et des
« cabanes, ou dans des baraques que les plus riches parti-
« culiers ont fait construire à la hâte. »

Si nos lecteurs veulent prendre la peine de jeter les yeux sur la carte de la Calabre, que nous leur avons donnée dans le sixième chapitre du *Voyage dans la Grande-Grèce*, ils y verront, en suivant presque exactement la côte de l'extrémité de l'Italie, les noms de toutes les villes citées dans cette relation.

Tout a changé de face dans la Calabre ultérieure, dit une autre relation, et c'est au point que, même dans les cantons qui ont en apparence le moins souffert, le sol et les terres ne sont plus reconnus par leurs propriétaires. Ce qui était vallon s'est élevé et est devenu montagne, et les montagnes sont devenues vallées, quelques unes même se sont réunies, et des rivières qui coulaient entre deux ont disparu

dans certains endroits, et ont formé, dans d'autres, des lacs immenses au milieu des terres.

Une autre relation, faite par le préside de Catanzaro, dit que quarante villes, bourgs ou villages, ont été renversés, et que le nombre des victimes s'élève à plus de vingt-huit mille. Nous transcrivons en frémissant ces affreux détails, et ne pouvons penser, sans une profonde douleur, que la plupart de ces beaux sites, de ces lieux enchanteurs que nous avons eu tant de plaisir à parcourir, à décrire et à dessiner, ont entièrement changé de face; qu'une partie des familles qui habitaient ce pays est ensevelie sous des ruines, et que l'autre, sans secours, sans asile, est en proie à toutes les horreurs de la misère et du désespoir.

Le canton de la Calabre qui a le plus souffert est tout ce qui formait les environs de la ville d'Oppido, près le Monte Aspro; savoir : Casoleto, Sinopoli, Sitizzano, Santa Christina. C'est dans cette partie que se sont passés les phénomènes et les bouleversemens les plus extraordinaires; ils le sont même au point qu'on ne peut se résoudre à les croire possibles.

Une plaine assez étendue toute plantée d'oliviers, dans le territoire de Casoleto, s'est enfoncée tout à coup jusqu'à la profondeur de trois cents palmes, ce qui fait environ deux cent vingt de nos pieds, et forme aujourd'hui une

vallée très profonde et comme un vaste précipice.

Dans les environs de Sitizzano, un autre territoire s'est rapproché de celui de Casoleto, et a comblé le fleuve de Litizano, qui, obligé de se répandre, a formé un immense lac dans tout ce canton.

Il en est arrivé autant dans le territoire de Sinopoli, où une autre rivière a été également comblée, et a produit le même effet.

Une montagne, près du lieu appelé *Sinopoli la vieille,* s'étant détachée de sa base, s'est écroulée, a recouvert trois vallées, et sa hauteur est diminuée d'environ un mille et demi.

Enfin, dans le même territoire de Casoleto, une ferme tout entière s'est élevée de bas en haut, à la distance ou la hauteur de deux portées de fusil, et sans avoir reçu le moindre endommagement.

Un bouleversement aussi prodigieux et aussi effrayant semblerait impossible à croire, s'il n'était attesté par une foule de témoins oculaires, et consigné dans les relations mêmes qui ont été envoyées au roi de Naples.

Quelle cruelle position que celle de ne présenter à nos lecteurs que des sites de villes et de lieux renversés et désolés par cet horrible fléau, tels que Reggio, Scylla, Tropæa, Nicastro et enfin Cosenza, dont la situation et les environs,

tels que nos dessinateurs les ont représentés, offraient les points de vue les plus rians, les plus riches et les plus pittoresques.

Quant à la malheureuse Messine, elle est presque entièrement renversée, l'ébranlement des terres a été si violent dans cette extrémité de la Sicile que tout ce qui forme et environne le port de Messine a été comme miné et attaqué jusque dans ses fondemens. Cette langue de terre qui s'avance en demi-cercle dans la mer, et forme naturellement un des plus beaux ports qui existe, menace d'ouvrir passage aux courans de Carybde, qui en sont à très peu de distance, et s'ils ne sont arrêtés par quelque digue puissante qu'on n'aura peut-être pas le temps de former, le port de Messine sera détruit pour toujours. [1]

S'il est une consolation pour l'humanité au milieu des désastres qui semblent se réunir pour la perte de cette malheureuse ville, c'est que

[1] Cette enceinte du port de Messine, qu'on appelle *il Braccio di San Ranieri,* est longue d'environ huit cents pas, et n'en a que cent, tout au plus, de largeur On a pratiqué dans l'intérieur de cette langue de terre un chemin couvert, ou souterrain, qui règne d'un bout à l'autre, et communique depuis le fort San Salvatore, qui est à l'extrémité, jusqu'à la citadelle, placée à la tête de cette jetée naturelle, faite dans la forme d'une faux. On sait que Messine fut, dans son origine, appelée *Zancle,* parce que ce nom de *Zancle* voulait dire *faux* ou *faucille* dans l'ancienne langue des Sicules, les premiers habitans de la Sicile. Port de Messine, n° 401.

de toutes celles qui ont été ravagées par cet affreux événement, Messine est, proportion gardée, la ville où il a péri le moins de monde : le nombre des victimes y monte au plus à sept cents.

RELATION

DES TREMBLEMENS DE TERRE ARRIVÉS DANS LES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE, DEPUIS LES PREMIERS JOURS DE FÉVRIER JUSQU'EN MAI 1783;

Traduite d'une Lettre du chevalier HAMILTON au Président de la Société Royale de Londres.

Je m'empresse, Monsieur, d'envoyer à la Société Royale, une légère esquisse des dommages immenses causés par l'horrible tremblement de terre qui vient de désoler les deux Calabres et la ville de Messine, et de lui rendre compte en même temps des phénomènes les plus extraordinaires qui l'ont accompagné.

D'après les rapports les plus authentiques et les différens détails envoyés à Sa Majesté Sicilienne, il résulte que la partie de la Calabre qui a le plus souffert de cette calamité est celle qui se trouvait comprise entre le 38e et le 39e degré de latitude, et que les plus fortes secousses semblent avoir eu lieu dans cette partie des Apennins appelée *Monte Deyo*, *Monte Sacro* et *Monte Caulone*, en s'étendant vers la mer Tyrrhénienne; que tout ce qui existait de villes, de villages ou de fermes, près de ces montagnes, soit dans des lieux élevés ou dans la plaine, a été également renversé par les premières secousses du 5 février, vers l'heure de midi; que c'est dans cette partie que sont arrivés les plus grands mal-

heurs, et qu'il a péri le plus de monde, la perte ayant été moins grande à mesure que les villes et les habitations étaient plus éloignées de ce centre. Mais que depuis, et notamment dans les secousses qui sont arrivées le 7, le 26 et le 28 février jusqu'au 1er mars, les dommages ont été plus considérables dans les villes qui étaient à une plus grande distance. Qu'à partir de la première époque du 5 février, la terre a été dans une agitation continuelle plus ou moins forte, son mouvement étant ou vertical, ou horizontal, ou d'oscillation et comme de tournoiement : et, suivant la dénomination italienne, *vorticoso*, *orizontale* et *oscillatorio*. Que cette prodigieuse agitation de la terre avait répandu l'effroi parmi tous ces malheureux habitans, au point qu'ils craignaient de voir continuellement s'ouvrir sous leurs pas des abîmes prêts à les engloutir.

Ces mêmes relations portaient encore que pendant tout ce temps il avait régné des pluies continuelles et violentes, accompagnées d'éclairs et de vents furieux, et que toute cette partie de la Calabre, que nous venons d'indiquer, est détruite, culbutée, au point que des montagnes entières s'étaient abaissées, que d'autres s'étaient élevées, que dans quelques plaines il s'était formé des crevasses assez profondes pour rendre les chemins impraticables, que le cours de plusieurs rivières avait été interrompu.

Tel était, Monsieur, le résultat de toutes les nouvelles qui m'étaient parvenues à Naples jusque vers la fin du mois dernier : mais étant, comme vous savez, infiniment curieux d'observer tout ce qui peut avoir rapport aux volcans, et intimement persuadé qu'un tremblement de terre dont le foyer paraît être concentré dans un seul territoire, devait avoir pour cause quelque principe volcanique : désirant m'assurer par moi-même de plusieurs faits, et parvenir à la vérité, toujours si difficile à connaître, surtout en pareille matière, j'ai pris la résolution d'employer une vingtaine de jours que je pouvais avoir avant les grandes chaleurs, pour faire un voyage dans les parties de la Calabre et de la Sicile qui avaient le plus souffert du tremblement de terre, et en examiner par mes propres yeux les principaux et les plus singuliers phénomènes.

Je m'assurai donc d'un espéronare maltais, pour moi-même, d'une felouque napolitaine pour mes domestiques, et je partis de Naples le 2 mai. J'avais eu soin de me munir, suivant l'intention de Sa Majesté Sicilienne, de passeports et des ordres nécessaires pour les commandans des différentes provinces, afin que tous les secours et assistances possibles me fussent donnés dans le cours de mes observations.

Mon voyage dans un de ces espéronares maltais, qui sont d'excellens petits bâtimens, et dont les matelots sont très adroits, fut d'abord assez agréable le long de la côte de la principauté de Salerne, et d'une partie de la Calabre, jusqu'au-dessus du golfe de Policastro. Arrivé à la hauteur de Citraro, je commençai à apercevoir les premiers indices du tremblement de terre, quelques uns des principaux habitans ayant quitté leurs demeures pour habiter sous des tentes nouvellement dressées sur la côte, quoique les maisons de la ville n'eussent éprouvé aucun dommage.

A Santo Lucido, je m'aperçus que le palais du baron, ainsi que le clocher de l'église, avait souffert, et que la plus grande partie des habitans s'était bâti des baraques sur la côte. Ces sortes de baraques ressemblent beaucoup à celles que construisent les paysans dans nos foires de campagne. Comme mon projet était d'arriver le plus tôt possible dans les lieux les plus maltraités, ayant fort peu de temps à moi, et beaucoup à examiner, je me contentai de voir de loin Nicastro, Maida et Santa Eufemia, et je poussai jusqu'à Pizzo,

ville de la Calabre ultérieure, où je mis pied à terre le 6 de mai au soir.

Cette ville, située au bord de la mer et sur un tuf volcanique, avait été fort endommagée d'abord par les premières secousses du 5 février, et a été ensuite entièrement détruite par celles du 28 mars; mais comme les habitans, dont le nombre montait à environ cinq mille, avaient été assez avertis pour ne plus habiter dans leurs maisons et se retirer sous des tentes hors de la ville, le nombre des malheureux qui y ont péri a été peu considérable. Mais leurs cabanes ou baraques ayant été faites à la hâte, mal construites et la plupart situées dans des lieux humides et malsains, une maladie épidémique en a fait mourir beaucoup; lorsque j'y ai passé, elle était encore dans toute sa force, malgré les sages précautions du gouvernement pour en arrêter les progrès.

Les habitans de Pizzo semblent presque habitués à leurs nouveaux logemens, quoique fort incommodes pour eux, et déjà des boutiques de différens genres sont établies dans des espèces de rues qu'ils ont formées avec leurs mauvaises baraques. J'ai observé de là que le volcan du Stromboli, qui est à cinquante milles environ de cette ville, et qu'on aperçoit en pleine mer, paraissait beaucoup moins animé; on m'assura que, depuis le tremblement de terre, il avait lancé moins de feux et de matières enflammées qu'il n'avait fait les années précédentes. De légères secousses se faisaient encore sentir journellement sur la côte, et effectivement la nuit que je passai à bord de mon espéronare, qu'on avait retiré sur le rivage, je fus éveillé par une assez forte commotion, qui me sembla avoir élevé l'extrémité de la barque, mais sans être accompagnée d'aucun bruit souterrain : mes domestiques qui étaient dans l'autre bateau, ressentirent la même secousse.

Le jour suivant, j'ordonnai à mes barques de gagner

Reggio, et j'allai à cheval jusqu'à Monteleone, distant de six milles environ de Pizzo, toujours sur les hauteurs et par un chemin de pierres et de craie à peine praticable dans cette saison, mais au travers de la plus belle et de la plus fertile contrée que j'aie jamais vue. Qu'on imagine le jardin le plus délicieux, semé d'oliviers, de mûriers, de vignes et d'arbres à fruits de toute espèce. Le dessous de ces arbres est, de plus, couvert de riches moissons en blé, en légumes, fèves, et autres végétaux qui y réussissent parfaitement, quoique sous une ombre épaisse. Telle est l'idée qu'on peut se faire de toute la plaine de Monteleone : ajoutez encore que de différens côtés on y aperçoit de vastes bois de chênes mêlés d'oliviers; parmi ces derniers, il y en a un grand nombre qui me parurent trois fois plus gros que les oliviers de la *Campania felice*, et aussi forts que les chênes eux-mêmes, dont on ferait les plus belles charpentes. Ces forêts d'oliviers sont plantées régulièrement, et comme en ligne droite, dans quelques parties de la plaine, et irrégulièrement dans d'autres endroits.

Quoique l'objet de mon voyage fût uniquement de m'arrêter dans les lieux qui avaient le plus souffert du tremblement de terre, mon attention était continuellement détournée : j'étais ravi d'admiration en observant la beauté et surtout la fertilité de cette riche province, qui l'emporte de beaucoup sur tout ce que j'ai vu dans ma vie. Outre les deux riches productions de soie et d'huile dans lesquelles la Calabre surpasse tout autre pays, elle abonde en blés, en vins, en cotons, en fruits et végétaux de toute espèce, et si la population et l'industrie égalaient sa fertilité, le revenu de la Calabre ultérieure pourrait sûrement doubler en fort peu de temps. J'ai vu plusieurs petits bois de mûriers, dont les propriétaires me dirent qu'ils ne pouvaient retirer plus de la valeur de cinq schellings par acre de terrain, quoique

chaque acre pût rapporter au moins cinq livres sterling par an, s'ils avaient assez de bras pour cueillir les feuilles de leurs mûriers et soigner les vers.

La ville de Monteleone, anciennement Vibo Valentia, est dans la plus belle situation, sur une hauteur qui domine et la mer et la riche plaine dont nous venons de parler : cette plaine est terminée par les Apennins, et couronnée par la montagne d'Aspro Monte, la plus élevée de toutes, semée de villes et de villages, mais qui ne sont plus, hélas! que des monceaux de ruines. La ville de Monteleone a peu souffert dans les premières secousses; mais elle a été très endommagée par celle du 28 mars, quoiqu'il n'y ait péri, à ce qu'on m'a dit, que douze personnes. Tous les habitans sont réduits à vivre dans des baraques, dont le plus grand nombre est construit de planches et de roseaux revêtus de plâtre en dehors. Comme ce pays a toujours été sujet aux tremblemens de terre, les barons font ordinairement construire de ces baraques auprès de leur palais, pour s'y réfugier aux premières alarmes. J'en ai habité une très magnifique, qui était composée de plusieurs chambres bien meublées. Elle avait été bâtie par le grand-père du duc actuel de Monteleone; c'est à celui-ci que je suis redevable de la sûreté et de toutes les facilités que j'ai éprouvées dans ce voyage. Il avait eu l'honnêteté de me donner à Naples des lettres pour son agent, qui, non seulement me reçut avec toutes sortes d'attentions, mais il eut encore soin de me procurer les provisions nécessaires, soit pour mes gens, soit pour mes chevaux; il me donna, de plus, deux guides qui connaissaient parfaitement les chemins du pays, avec ordre de m'accompagner, et sans lesquels je n'aurais pu, sans accident, traverser, en quatre jours, tout le pays qui est entre Monteleone et Reggio; personne, à moins de l'avoir éprouvé, ne peut se faire une juste idée de l'horrible état

des chemins de la Calabre, même dans cette saison, ni de la bonté des chevaux du pays.

On s'accorde à dire que, pendant le tremblement de terre, chaque secousse était accompagnée d'un bruit sourd qui semblait venir du côté de l'ouest : le mouvement de la terre alors commençait par être horizontal, et finissait par être vertical. Ces dernières secousses étaient les plus funestes : il m'a paru que cette observation avait été générale dans toute la province. On a remarqué encore qu'avant qu'elles se fissent ressentir, l'air paraissait plus calme et les nuages fixes, étant comme sans aucun mouvement; et d'ordinaire, immédiatement après, il tombait une pluie d'orage. J'ai parlé à plusieurs de ceux des habitans qui avaient été renversés par la violence de quelque secousse, et la plupart m'ont assuré que le mouvement, le balancement de la terre était alors si fort, si terrible, que les cimes des plus gros arbres touchaient presque à terre, de droite et de gauche; on voyait les chevaux, les bœufs écarter leurs jambes le plus qu'ils pouvaient, pour n'être pas renversés; c'était même, dit-on, un signe certain des approches de quelque nouvelle secousse. J'ai observé que, dans les parties qui avaient le plus souffert par le tremblement, la frayeur du peuple était encore si récente, et les esprits tellement frappés d'épouvante, que le braiement d'un âne, le hennissement d'un cheval, ou le cri d'une oie, faisaient toujours sortir les habitans de leurs baraques, et étaient, comme vous pouvez croire, l'occasion de plus d'un *Pater noster*, ou d'un *Ave Maria*.

En sortant de Monteleone, je descendis dans la plaine, après avoir passé à travers plusieurs villes ou villages plus ou moins ruinés, en raison de leur plus ou moins de distance de la plaine. La ville de Mileto, située dans le milieu, me parut absolument détruite, pas une maison n'y était sur

pied. Je vis à quelque distance de là, à Soriano, la belle maison des Dominicains convertie en un monceau de ruines. Comme mon objet n'était pas de m'arrêter à des ruines, mais d'examiner les phénomènes produits par le tremblement de terre, je poussai jusqu'à Rosarno. Je ne veux point cependant oublier ici une remarque assez singulière qui a été faite sur plusieurs animaux, qu'on a trouvés vivans après avoir été long-temps ensevelis sous des décombres, sans aucune espèce de nourriture : il y eut notamment à Soriano, deux cochons gras, qui sont restés ainsi pendant quarante-deux jours : ils étaient devenus extrêmement faibles et maigres, comme on peut le penser, mais ils se sont rétablis promptement. Ce fait m'a été certifié par un des ingénieurs du roi, qui était présent lorsqu'on les a retrouvés.

Il m'a paru certain, dans le voyage que je fis ce jour-là, que toutes les habitations situées sur des lieux élevés, et dont le sol était mêlé de pierre et de sable à peu près pareil au granit, mais sans consistance, avaient moins souffert que celles qui étaient dans la plaine, ces dernières étant entièrement ruinées. Le sol de cette plaine est d'une argile sablonneuse, blanche, rouge ou brune, mais où le blanc domine et se trouve mêlé de plusieurs coquilles marines, et surtout de petoncles. Cette vallée d'argile est traversée dans quelques endroits par des rivières et des torrens, qui descendent du sommet des montagnes, et qui ont produit de larges et profondes ravines au travers de la campagne.

Aussitôt que nous eûmes passé les ruines de la petite ville de San Pietro, nous nous trouvâmes en vue de la Sicile, ayant en face le sommet du mont Etna, qui fumait considérablement. Avant d'arriver à Rosarno, et près du gué de la rivière de Mamella, nous traversâmes une plaine marécageuse, où je remarquai dans beaucoup d'endroits un grand nombre de petites crevasses qui s'étaient faites

dans la terre, et qui avaient la forme d'autant de cônes renversés : ces cônes étaient recouverts d'un sable pareil au sol qui les environnait. On nous dit que, durant le tremblement du 5 février, une source d'eau, mêlée de sable, avait été lancée de chacune de ces crevasses, à une hauteur considérable, et un paysan que je trouvai là, et qui avait été couvert de cette eau sablée, m'assura qu'il n'avait point trouvé qu'elle fût chaude, comme quelques personnes me l'avaient dit; il ajouta qu'avant l'apparition de ces fontaines, la rivière s'était desséchée, mais que bientôt elle était revenue à son premier état. J'ai trouvé ensuite que le même phénomène s'était reproduit constamment pour toutes les autres rivières de la Calabre, à cette terrible époque du 5 février.

Ce phénomène peut s'expliquer aisément, en se rappelant que les premières secousses ont été verticales, ou de bas en haut. La surface de la plaine s'étant élevée tout à coup, ces rivières, qui sont peu profondes, ont disparu naturellement, et la plaine retombant ensuite avec violence à son premier niveau, les eaux qui s'étaient répandues dessous ont dû naturellement, par un effet de cette pression subite, se faire jour avec force au travers des terres, et produire ce jaillissement sur toute la surface. J'observai que dans d'autres parties où le même phénomène avait eu lieu, la terre était toujours basse et couverte de joncs.

Entre cette place et Rosarno, nous passâmes la rivière appelée *Messano* ou *Metauro*, près de la ville que nous venons de nommer, sur un pont de charpente de sept cents palmes de long, bâti depuis peu par le duc de Monteleone. Par les fentes et les crevasses qui se sont formées sans doute dans le lit de la rivière au moment du tremblement de terre, le pont s'est séparé entièrement d'un côté, et le niveau du sol sur lequel étaient placés les piliers ayant été fort tour-

menté, le pont a pris dans toute sa longueur une forme ondulée, et la balustrade supérieure de chaque côté a été surtout singulièrement chantournée; mais les deux parties du pont s'étant ensuite rejointes, il est possible d'y passer actuellement. L'homme qui est chargé d'en avoir soin m'a dit aussi que, par les secousses du tremblement, la grande rivière avait été mise à sec pendant quelques secondes, et que, retournant ensuite dans son lit avec violence, elle avait inondé tous les environs. Quand je parle du tremblement de terre arrivé dans la plaine, il faut toujours faire attention que ce fut la première secousse du 5 février, sans contredit, la plus terrible de toutes, et qui a été d'autant plus funeste qu'elle est arrivée sans le moindre avertissement.

La ville de Rosarno, où était le palais du duc de Monteleone, n'est plus qu'un monceau de ruines, et les murailles, dont il reste environ six pieds de hauteur, servent actuellement pour appuyer les baraques. Sur trois mille habitans, on compte qu'il n'en a péri que deux cents. On a remarqué à Rosarno, et cette observation a été presque générale dans tous les lieux qu'on a été visiter après leur destruction, que les hommes trouvés morts sous les ruines étaient tous dans l'attitude de lutter et de faire effort contre le danger; que les femmes, ayant seulement les mains et les bras élevés au-dessus de leur tête, paraissaient comme livrées au désespoir : et que quand le hasard avait fait trouver leurs enfans auprès d'elles, on les voyait toutes les serrant entre leurs bras, ou dans quelque autre position qui semblait indiquer le désir de les mettre à l'abri du danger. Exemple bien touchant de la tendresse maternelle!

Le seul bâtiment qui est resté entier à Rosarno est une forte et solide prison de la ville, dans laquelle on a retrouvé trois malheureux, qui, probablement auraient péri

comme beaucoup d'autres, s'ils avaient pu briser leurs fers.

Après avoir dîné dans une baraque dont le maître me dit avoir perdu cinq personnes de sa famille, j'avançai vers Laureana, traversant souvent à sec le lit de la rivière Metauro. Les environs de Laureana, qui est située sur une élévation, me parurent le jardin d'Eden; je n'ai rien vu dans ma vie qu'on y puisse comparer. La ville est considérable, cependant le tremblement de terre ne s'y étant point fait sentir à l'improviste comme dans la plaine, personne n'y a péri dans le moment : mais depuis, soit maladies, soit fatigues excessives, soit des suites de la frayeur, il y est mort cinquante-deux personnes. Ce fut un bon et honnête gentilhomme de Mileto, don Dominico Acquanetta, un des premiers de la ville, qui me reçut dans sa baraque. Le jour suivant, il m'accompagna dans deux fiefs qui lui appartiennent, Macini et Vaticano, dont il a été fort question dans toutes les relations, et qu'on dit avoir entièrement changé de situation; le fait est vrai, et peut s'expliquer aisément.

Ces deux fiefs sont situés dans une vallée entourée de terrains élevés, et la surface du terrain qui a été changé de place, était probablement depuis long-temps ruinée en dessous par des petits ruisseaux qui descendent des montagnes, et qu'on voit couler à découvert aujourd'hui, depuis que la superficie du sol a été enlevée. Ces ruisseaux ont une pente trop rapide dans la vallée, pour croire que le niveau en eût été aussi parfait qu'on l'avait représenté. Je suppose que le tremblement ayant ouvert tout à coup quelque dépôt considérable des eaux de pluie amassées dans les montagnes qui entourent la vallée, ces amas d'eau auront pris subitement leur cours sous le sol; déjà ruiné, comme nous venons de l'observer, par le cours ancien de ces ruisseaux : elles auront

pu alors soulever avec force cette large plaine d'oliviers, de mûriers, ainsi que la chaumière qui y était bâtie, et la transporter entière avec tout ce qui l'entourait de plants d'arbres et de végétation, à un mille au bas de cette même vallée, où elle existe actuellement avec tous les arbres tels qu'ils y étaient. Ces deux fiefs ou ténemens peuvent avoir environ un mille de long sur un demi-mille de large.

On me fit voir dans le voisinage plusieurs fentes très profondes, qui n'ont pas plus d'un pied de large actuellement, mais qui, ayant été beaucoup plus ouvertes dans le moment des secousses du tremblement, ont englouti un bœuf et près de cent chèvres. Je remarquai dans cette même vallée plusieurs de ces creux dans la forme de cônes renversés, d'où on me dit qu'il était sorti avec violence, comme à Rosarno, une grande quantité d'eaux chaudes mêlées de sable : je n'ai cependant point entendu affirmer que l'eau fût réellement chaude, comme on l'a lu dans les relations envoyées au gouvernement. Une partie du sable lancé au dehors avec l'eau a seulement une apparence ferrugineuse, et semble avoir été attaquée par le feu : on me dit aussi que lorsque l'eau était récemment sortie, elle avait une forte odeur de soufre; mais c'est ce que je n'ai pu vérifier.

Je passai de là, et toujours au travers de cette fertile contrée, jusqu'à la ville de Polistène, mais sans pouvoir, au milieu d'un pays aussi riche, rencontrer ni une seule maison ni une seule habitation entière. Là où il y avait eu une maison, je n'apercevais qu'un tas hideux de ruines et de décombres, à côté une pauvre et méchante baraque, et pour tout habitant, deux ou trois malheureux estropiés, assis tristement à la porte, et quelques femmes ou enfans se traînant avec des béquilles. A la place de la ville même, je ne pus voir qu'un amas de ruines, et tout autour une vaste enceinte de huttes ou de cabanes, dont une plus grande

que les autres servait d'église; les cloches étaient appendues à une sorte de potence peu élevée; une consternation générale répandue sur tous ces habitans terminait le tableau le plus triste qu'il soit possible de rencontrer.

Je voyageai quatre jours entiers dans cette plaine, où les secousses du tremblement avaient été de la plus extrême violence. La ville de Polistène était grande, mais mal située entre deux rivières sujettes à se déborder. De six mille habitans, il en avait péri deux mille cent le jour fatal du 5 février. Le marquis de Saint-Georges, baron de toute cette contrée, que j'eus le bonheur d'y rencontrer, passait sa vie à secourir tous ses vassaux. Après avoir donné des ordres pour enlever les décombres de la ville, il avait fait élever lui-même toutes les baraques sur un terrain salubre, pour y recueillir le reste de ces infortunés. Il a fait aussi construire quelques cabanes plus étendues pour y serrer les vers à soie, que j'y vis déjà travailler. Il est certain que l'activité et la générosité de ce prince sont également dignes d'éloges, et autant que j'en ai pu juger jusqu'ici, on peut dire qu'il n'a point de rival.

J'observai que la ville de Santo Giorgio, sur une montagne, à environ un mille de distance, quoique devenue inhabitable, n'a pourtant point été rasée et renversée, comme tous les autres villages situés dans la plaine. Il y avait un couvent de religieuses à Polistène : curieux de savoir si elles avaient pu se sauver, je demandai au marquis de m'indiquer la baraque où on les avait réunies, mais de vingt-trois que ces pauvres religieuses étaient, on n'avait pu en sauver qu'une seule vivante, celle-là n'était âgée que de quatorze ans.

Après avoir dîné avec le marquis dans une humble cabane construite près des ruines d'un magnifique palais qu'il habitait auparavant, je traversai un superbe bois d'oliviers

et de chênes pour arriver à Casal Nuovo. C'est dans ce lieu qu'on me fit voir la place où avait été la maison de ma malheureuse amie, la princesse de Gerace. On sait qu'elle a perdu la vie dans ce lieu, avec plus de quatre mille de ses vassaux, le même jour 5 février. Quant à la ville, elle est réduite à rien.

Dans d'autres endroits, on voit subsister encore des murailles et des maisons; mais ici, on n'aperçoit ni rues, ni vestiges d'aucune habitation. Tout y est renversé, et ne forme plus qu'un amas de décombres et de ruines. Un habitant de cette ville me dit que, dans le moment du tremblement de terre, le hasard l'avait fait se rencontrer sur une élévation qui dominait toute la plaine où était Casal Nuovo, et qu'aux premières secousses de tremblement, ayant jeté les yeux sur la ville, il put à peine en apercevoir l'emplacement, sur lequel s'élevait une espèce de nuage pareil à une fumée blanchâtre : effet naturel de la chute de tous les édifices qui s'écroulaient les uns sur les autres.

Je passai ensuite au travers des villes de Castellace et de Milicusco (toutes deux dans le même état que Casal Nuovo) avant d'arriver à Terra Nuova, située entre deux rivières, et dans une plaine agréable ; mais ces rivières, réunies avec les torrens qui descendent des montagnes, ont peu à peu, et par la suite des temps, creusé de profonds ravins dans le terrain d'argile sablonneuse dont cette plaine est composée. Ce ravin de Terra Nuova n'a pas moins de cinq cents pieds de profondeur, et trois quarts de mille de large.

Ce qui peut avoir amené de la confusion et peu de vraisemblance dans les détails qui ont été envoyés sur les phénomènes du tremblement de terre dans cette plaine de Terra Nuova, vient sans doute de ce qu'on n'a pas assez examiné la nature du sol où elle se trouvait située. On nous a dit que la ville avait été renversée de la place où elle était, et transportée à un mille de distance, sans dire un mot du ravin qui était au-dessous d'elle ; que les bois et les champs de blé tout entiers avaient été enlevés de la même manière, tandis que, dans la vérité, ce n'est, mais dans une plus grande proportion, que ce que nous voyons tous les jours dans de plus petits espaces, lorsque des parties de chemins creux ayant été minées par les eaux de pluie se trouvent détachées et transportées dans les fonds des ravins par leur propre poids. Ici la grande profondeur du ravin de Terra Nuova et la violente commotion du sol ont été cause que deux vastes portions de terre sur lesquelles une grande partie de la ville était assise ont été détachées et portées dans le ravin, environ à un demi-mille de la distance où elles étaient en premier lieu ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que des habitans de ces maisons, au nombre de plusieurs centaines, qui avaient fait avec elles ce singulier saut, en ont été retirés vivans, et sans avoir eu le moindre mal.

J'ai parlé à un des habitans qui avaient fait ce voyage extraordinaire, étant dans sa maison avec sa femme et sa servante : ni l'un ni l'autre n'avaient été blessés; il me dit seulement que sa femme l'avait bien été un peu, mais qu'elle se portait à merveille actuellement. Le hasard m'ayant fait lui demander quelle blessure sa femme avait reçue, je ne pus m'empêcher de sourire, quoique assurément rien ne fût moins risible, lorsque cet homme me répondit d'un grand sang-froid que sa femme avait eu les deux jambes et un bras cassés, avec une fracture à la tête, telle qu'on lui voyait la cervelle à découvert. En général, il m'a paru que les Calabrois avaient beaucoup plus de force et de fermeté que les Napolitains, et qu'ils ont soutenu cette calamité avec un courage dont je ne les aurais pas crus capables. De sept cents habitans qu'il y avait à Terra Nuova, à peine en est-il échappé quatre cents.

Mon guide, qui était un prêtre, et, de plus, le médecin du pays, avait été renfermé au milieu des ruines de sa maison par les premières secousses du tremblement; mais il en fut ensuite délivré par d'autres secousses qui suivirent immédiatement. Il y a eu, à ce qu'on m'a dit, différens exemples de ce fait dans plusieurs endroits de la Calabre.

Dans d'autres parties de la plaine, près du ravin et de l'endroit où était la ville de Terra Nuova, j'ai vu plusieurs arpens de terre avec les arbres et les champs de blé qui avaient été transportés dans le ravin, sans avoir même été dérangés, de façon que les récoltes et les arbres se trouvaient dans le même état où ils étaient avant cet événement : quelques pièces de terre étaient couchées dans une situation inclinée, d'autres absolument retournées sens dessus dessous. Un peu plus loin, on me fit voir deux immenses parties de terre qui avaient été détachées de deux côtés opposés l'un à l'autre, et qui, ayant rempli la vallée, avaient obstrué le cours de la rivière; en sorte que les eaux forment actuellement un grand lac. Voilà quel est l'état véritable des lieux, et ce qui a occasionné tous les contes qu'on a débités de montagnes qu'on voyait marcher, et qui s'étaient réunies les unes aux autres.

Dans le moment du tremblement, où la rivière a disparu à Terra Nuova comme à Rosarno pour reparaître quelques momens après, sur ses pas, elle a submergé et inondé tout le ravin à la hauteur de trois pieds, entraînant avec elle les maisons et leurs habitans; on m'a assuré que l'eau avait alors contracté un goût de sel, comme l'eau de la mer : mais cette assertion mérite d'être confirmée.

Toute la ville de Melocchi di Sotto, près de Terra Nuova, a eu le même sort, et un canton de vignes de plusieurs arpens fut entraîné dans le fond du ravin, mais sans le moindre dérangement, quoique dans une situation un peu inclinée.

Quelques moulins à eau qui étaient sur la rivière ayant été enclavés entre deux parties de terrain détachées, comme nous venons de l'expliquer, ont été soulevés en entier, et se trouvent actuellement sur un tertre élevé, et beaucoup plus haut que le niveau de la rivière. Il est certain que sans les détails et les explications dont nous venons de rendre compte, relativement à la position et à la forme des lieux, de semblables faits sembleraient tenir du prodige.

De Terra Nuova, je passai à Oppido. Cette ville est située sur une montagne composée d'un gravier ferrugineux, différent des terres argileuses qui se trouvent dans le voisinage, et est entourée par deux rivières qui coulent dans un ravin plus large et plus profond que celui de Terra Nuova. De vastes parties de terrain y ont été également entraînées, et l'ont rempli presque en entier; le cours des rivières en a été interrompu, et leurs eaux forment aujourd'hui de grands lacs. Plusieurs maisons d'Oppido qui étaient sur cette partie de rocher ont suivi sa chute, ainsi que des plantations considérables de vignes et d'oliviers qui ont été transportées d'un côté du ravin à l'autre, quoiqu'il y ait la distance d'un mille à franchir.

Il m'a été bien attesté, dans ce lieu, qu'un paysan qui labourait son champ dans le voisinage avec une couple de bœufs, avait été enlevé lui, son champ et sa charrue, de l'autre côté de ce ravin, sans avoir été blessé ni lui ni ses bœufs; et, d'après tout ce que j'ai vu et examiné par moi-même, le fait me paraît très croyable.

Après avoir parcouru les ruines d'Oppido, je voulus descendre dans le ravin pour examiner avec attention une partie des changemens qui y étaient arrivés; je puis dire que c'est dans ce lieu que j'ai pu prendre, plus qu'ailleurs, une idée de la violence et des prodigieux effets du tremblement de terre : ils y sont exactement semblables à ceux que j'ai dé-

crits à l'article de Terra Nuova, mais sur une beaucoup plus grande échelle. Indépendamment de ce que ce renouvellement du chaos, ce bouleversement total a détourné le cours de deux rivières, dont l'une est même assez considérable, j'ai vu des parties de plaine détachées et transportées, dans l'étendue de plusieurs arpens, couvertes de gros chênes et d'oliviers, sans parler des autres productions de blés et de légumes, qui continuaient à croître et étaient aussi entières que si elles n'eussent pas été dérangées de leur première situation, quoiqu'à plus de cinq cents pieds au-dessus de l'ancien niveau de la plaine, et à la distance d'environ trois quarts de mille.

Comme les flancs et les parois du ravin, dans les endroits d'où ces masses énormes de terrain ont été détachées, sont actuellement perpendiculaires et à découvert dans toute leur hauteur, j'ai été à portée d'observer que les couches supérieures du sol étaient composées d'une terre rougeâtre, et les couches de dessous d'une argile blanche, sablonneuse, très compacte et semblable à une pierre tendre. Les impulsions que ces vastes massifs de terrain ont reçues, soit par les violentes secousses de la terre, soit qu'elles aient été encore aidées par quelques convulsions volcaniques, m'ont paru avoir agi avec plus de force dans les couches inférieures et plus compactes, que dans les couches de terre supérieures. J'ai constamment observé que ces parties de terre argileuses avaient été, en général, portées à plusieurs centaines de verges plus loin que les autres, et reposaient en blocs énormes, et, pour la plus grande partie, de forme cubique, ce sol inférieur ayant été plus facile à détacher que les parties supérieures. Cette observation semble pouvoir rendre raison de cette révolution prodigieuse et de l'ordre dans lequel on voit des terrains entiers couverts d'arbres, de vignes, de productions de toute espèce, transportés dans le même état où ils étaient avant ce

terrible événement. Ce fait curieux m'a paru mériter d'être observé, quoiqu'il ne soit peut-être pas aisé à décrire et à entendre.

Dans une autre partie de cette fondrière immense, on voit une montagne isolée et composée de cette même argile, qui, probablement, a été détachée autrefois par quelque ancien tremblement de terre, à une époque très éloignée. Cette masse de terrain, qui peut avoir deux cent cinquante pieds de haut sur environ quatre cents de diamètre à la base, est descendue en dernier lieu dans le ravin, ainsi qu'il est bien attesté, et a voyagé l'espace de quatre milles dans la terrible secousse du 5 février. L'abondance des pluies qui sont tombées en même temps, le poids des autres masses de terrain fraîchement détachées, que j'ai vues amassées par-derrière, et surtout la pente très rapide du sol, peuvent expliquer ce phénomène, qui, de la manière dont il a d'abord été décrit, avait toute l'apparence d'une fable.

Les baraques élevées pour loger le reste des habitans de la ville d'Oppido, entièrement renversée, sont construites sur un terrain salubre et à la distance d'un mille de l'ancienne ville. J'y trouvai le seigneur de ce pays, le prince de Cariati, occupé à soulager et secourir ses malheureux vassaux. Il me montra deux jeunes filles, dont l'une, d'environ seize ans, était restée onze jours sans nourriture sous les ruines des maisons d'Oppido. Elle fut trouvée ayant un enfant de cinq ou six mois entre les bras; l'enfant était mort, à ce qu'elle a dit, le quatrième jour. Cette jeune fille put me rendre compte de tout ce qu'elle avait souffert dans cette cruelle position, ayant eu, par le moyen d'une petite ouverture que le hasard avait conservée, assez de lumière et d'air pour respirer, et pouvoir compter le nombre des jours qu'elle était restée ensevelie; sa santé paraissait assez bien rétablie; elle buvait aisément, mais elle éprouvait encore de la difficulté à avaler rien de

solide. L'autre jeune fille n'avait guère que neuf ans; elle n'était restée que six jours dans les ruines, mais dans une posture et une situation si gênées qu'une de ses mains, qui s'était trouvée pressée sur une joue, y avait formé comme un trou, une cavité pour s'y loger.

D'Oppido j'avançai au travers de ce même pays, toujours également fertile, mais au milieu de villes et de villages ruinés, pour gagner Seminara et Palmi sur le bord de la mer. Il avait péri quatorze cents personnes dans ce même lieu de Palmi, et les corps de ces malheureuses victimes n'avaient point encore été découverts ni brûlés comme dans d'autres parties que j'avais visitées, car j'en vis retrouver deux devant moi pendant que j'y étais. Je me souviendrai toute ma vie de l'expression de désolation et d'abattement d'une femme assise sur les ruines de sa maison, la tête appuyée sur les mains et sur les genoux, l'œil attentivement occupé à suivre les coups de pioche des travailleurs, et toujours dans l'espérance de retrouver le corps de son enfant.

Il se faisait, dans la ville d'Oppido, un commerce considérable d'huile, dont quatre mille barriques étaient réunies au moment de sa destruction : toutes ces jarres et ces barriques ayant été brisées en même temps, avaient formé comme une rivière d'huile, qui avait coulé jusque dans la mer pendant plusieurs heures. Cette huile, mêlée avec les blés renfermés dans les greniers, exhalait une odeur fétide, qui, jointe encore à la corruption des corps, faisait craindre que l'augmentation des chaleurs n'en rendît les suites funestes pour les habitans de ce canton. Mon guide me dit qu'il avait été enseveli sous les ruines de sa maison dès la première secousse, mais que par celle qui suivit immédiatement, il s'était trouvé assis à l'air, et à cheval sur une poutre à la hauteur de quinze pieds, au moins.

De Palmi, j'allai gagner Bagnara et Solano au travers de

montagnes fertiles et couvertes des plus beaux bois. Des chênes superbes s'élevaient sur la cime des rochers, et des torrens rapides remplissaient souvent les fonds des vallées étroites dans lesquelles j'étais obligé de passer, ce qui rendait les chemins très mauvais et fort peu sûrs. Mes deux guides prirent le parti de se séparer, l'un marchant devant moi et l'autre derrière; la route se trouvait obstruée par la chute des arbres et des rochers, ce qui nous obligea souvent d'en prendre encore de plus dangereuses : heureusement les chevaux calabrois ont le pied aussi sûr que des chèvres. Nous éprouvâmes, au milieu de ces mauvais pas, une assez vive secousse de tremblement de terre, accompagnée d'une forte explosion assez semblable à celle d'une mine qui saute, mais mon bonheur voulut qu'aucun des rochers ni des arbres que je voyais suspendus au-dessus de nos têtes ne se détachât dans ce moment-là.

Après avoir passé les bois de Bagnara, Sinopoli et Solano, je traversai de riches campagnes semées de blé et de lin, naturellement ornées de bosquets et de groupes d'arbres semés çà et là, aussi pittoresquement que le pourraient être nos plus beaux parcs. Ce charmant paysage continue ainsi jusqu'à l'extrémité d'une plaine élevée, d'où l'on découvre tout le Phare de Messine, les côtes de la Sicile jusqu'à Catane, et le terrible mont Etna, qui s'élève fièrement au-dessus, et termine ce magnifique tableau, un des plus beaux et des plus riches qu'on puisse imaginer.

Il régnait déjà malheureusement dans cette belle et fertile contrée un commencement de maladie épidémique qui pouvait devenir funeste avec les chaleurs, et qui est une suite naturelle, tant de cette affreuse calamité que du mauvais air produit par les débordemens des rivières. Quelques pêcheurs m'ont assuré que la nuit du 5 février, le sable des bords de la mer était chaud et brûlant, et qu'on avait vu

sortir du feu de la terre dans plusieurs endroits. Cette circonstance m'a été répétée plusieurs fois dans le pays; mais je pense que ce phénomène ne peut avoir été causé que par des exhalaisons électriques, sorties de la terre dans les momens des plus violentes secousses, ainsi que nous voyons les fumées des volcans être une suite naturelle des grandes éruptions; car je n'ai vu dans toute cette tournée aucun signe de matière volcanique sortie des fentes et des crevasses formées par le tremblement.

Depuis cette plaine de Bagnara jusqu'à Reggio, les chemins sont bordés de maisons de campagne et de bosquets d'orangers. Je n'ai point vu que les habitations y fussent autant endommagées que dans les lieux que j'avais traversés; néanmoins elles étaient toutes abandonnées, et nous trouvâmes les habitans campés dans des baraques entourées de ces bocages de mûriers, d'orangers et de figuiers dont tous les environs de Reggio sont couverts. J'allai visiter une des principales habitations du pays, qu'on me dit être des plus riches de cette partie de la Grande-Grèce, à environ un demi-mille de Reggio, et je la trouvai véritablement curieuse à voir. Elle appartient à un gentilhomme dont, par parenthèse, le nom de baptême est Agamemnon; on ne peut décrire le nombre et la beauté de tous les arbres fruitiers dont sa maison est entourée, en orangers, limons, cédrats et bergamotiers. Le sol sablonneux, la douce chaleur de son exposition, et la possibilité d'amener une eau limpide et claire par de petits canaux qui arrosent le pied de tous ces arbres, contribuent sans doute à en augmenter la prodigieuse végétation. D. Agamemnon m'assura que c'était pour lui une mauvaise année quand il ne retirait de son jardin, qui n'est pas très grand, que cent soixante-dix mille limons, deux cent mille oranges, qui me parurent aussi bonnes que celles de Malte, et deux cents quartauts d'essence de bergamote, qu'on exprime de l'écorce du fruit. J'appris encore une autre singularité de ces délicieux jardins de Reggio, c'est qu'on fait tous les ans deux récoltes de fruit de chaque figuier, l'une au mois de juin, et l'autre dans le mois d'août.

Mais, pour retourner à mon sujet dont j'avoue que j'étais souvent détourné par la beauté et la fertilité extrême de cette riche province, j'arrivai vers le coucher du soleil à Reggio, que je trouvai moins endommagée que je ne m'y attendais; cependant, la frayeur en avait fait sortir tous les habitans pour se baraquer sous des tentes hors de la ville; mais n'ayant encore pu voir, depuis mon arrivée dans la Calabre, que des ruines et des décombres, c'était, pour moi, un spectacle agréable et nouveau, que de rencontrer quelques maisons entières, ou une église avec un clocher encore sur pied. Il est certain que, d'après l'horrible fléau qui vient de désoler tout ce pays, la frayeur et l'épouvante se sont emparées de ses malheureux habitans, au point qu'il y a tout lieu de croire que long-temps après que la tranquillité sera revenue, et après la cessation absolue des tremblemens de terre, un grand nombre d'entre eux continueront de vivre, comme ils font actuellement tous, sous des baraques, quoiqu'elles soient, en général, et excepté une très petite quantité, assez mal construites.

Reggio a été très maltraitée par ce dernier tremblement, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit détruite. Au reste, l'archevêque de cette ville, prélat sensible, actif, et plein d'humanité, s'est distingué et s'est fait le plus grand honneur depuis le commencement de cette calamité, ayant entièrement disposé de ses revenus, des ornemens des églises, et vendu ses chevaux et ses équipages, pour secourir les malheureux. Excepté cet exemple, et quelques autres en bien petit nombre, j'ai observé, dans presque tous les lieux où

j'ai passé, une indolence, un abattement et une inactivité dans tous les habitans, qui ajoutaient encore à leur malheur, quoiqu'il semble que de pareils événemens devraient donner et inspirer à l'âme la plus grande énergie.

La soie et les essences de bergamote, de limon et d'orange, sont les grands articles de commerce de Reggio : je suis sûr qu'il ne s'en exporte pas moins de cent mille quartauts par année. On donne les fruits à manger aux bœufs et aux vaches, après en avoir enlevé les écorces : aussi, ai-je entendu dire que, dans cette saison, la chair de ces animaux a un goût de bergamote qui peut paraître fort désagréable.

Le digne archevêque de cette ville m'a donné des détails de divers tremblemens de terre arrivés à Reggio à différentes époques, et surtout en 1770 et 1780, où tous les habitans, au nombre de plus de seize mille, ont passé plusieurs mois sous des tentes. Cette longue expérience a passé des hommes aux animaux, et on prétend qu'entre autres, les oies ont un instinct qui les distingue sur tous, et leur fait pressentir plus tôt qu'aux hommes les approches de ces funestes événemens.

Ce que Reggio a perdu d'habitans à ce dernier tremblement est en proportion du peu de dommage qu'ont reçu les maisons de la ville, et n'excède pas cent vingt-six personnes. Comme il est arrivé l'après-midi, et qu'il s'est fait sentir par degrés, les habitans ont eu le temps de se sauver de leurs maisons. On sait que cette ville a été autrefois détruite par un événement semblable, avant la guerre des Marses, et qu'ayant été rebâtie par Jules César, elle prit alors le nom de *Reggio Julio*.

Le 14 de mai, je laissai Reggio; mais le vent étant contraire, je fus obligé de faire atteler quelques bœufs à ma barque pour gagner la pointe de Pezzolo, en face de Messine, d'où en peu de temps la force des courans nous fit

arriver dans le port de cette ville. La tour du phare, que je vis au clair de la lune, et ce superbe port, à demi ruinés, me frappèrent par leur aspect pittoresque. Il est certain que le tremblement de terre, quoique très violent à Messine, a été bien moins terrible pour cette ville et pour Reggio, que pour les plaines de la Calabre.

Le lendemain matin j'allai visiter la ville, et je vis effectivement que cette magnifique façade de bâtimens appelée la *Palazzata*, dont tous les édifices, régulièrement construits, s'étendaient dans la forme d'un croissant autour du port, avait été dans quelques endroits totalement renversée, mais qu'elle était aussi moins ruinée dans d'autres : j'observai qu'il s'était formé quelques fentes dans le quai, dont une partie s'était abaissée d'environ un pied plus bas que le niveau de la mer. Il est vraisemblable que ces fentes ou crevasses ont été occasionnées par le mouvement horizontal de la terre, et par la même cause qui avait renversé et détaché des parties entières de terrain dans les ravins d'Oppido et de Terra Nuova : la mer, sur le bord du quai, est d'une telle profondeur que les plus gros vaisseaux peuvent y aborder; conséquemment la terre, dans ces violentes commotions, ne trouvant point d'appui du côté de la mer, se sera nécessairement fendue dans quelques endroits; je suppose que le plus grand dommage des édifices qui bordaient le quai, provient des crevasses qui se seront ainsi formées sous leurs fondations.

Plusieurs maisons sont encore sur pied, et beaucoup d'autres sont peu endommagées, même dans la partie basse de Messine, et j'ai remarqué que, sur les hauteurs et dans les situations les plus élevées, le tremblement de terre n'y avait presque point produit d'effet. Une preuve évidente qu'il a été beaucoup moins violent dans cette ville que dans les plaines de la Calabre, c'est que le couvent de Santa-Barbara,

et le noviciat des Jésuites, tous deux situés sur les hauteurs, n'ont souffert aucun dommage, et que l'horloge de cette dernière maison n'y a pas même été dérangée, quoique les tremblemens de terre qui ont affligé tout ce pays, y durent depuis quatre mois, et que de légères secousses se soient fait encore sentir dans le mois de mai. En outre, tout le monde sait que, sur trente mille habitans qu'il y avait à Messine lors du tremblement, il n'en a péri que sept cents.

J'ai, au reste, trouvé des rues entières inhabitées, des boutiques ouvertes et abandonnées, la frayeur ayant contraint tous les habitans à se baraquer sous des tentes, dans les champs et dans les campagnes autour de la ville. Ces tentes y sont construites à d'assez grandes distances les unes des autres, ce qui est un grand inconvénient pour une ville de commerce; et à moins qu'on ne prenne les plus grandes précautions pour entretenir la propreté dans l'assemblage de toutes ces habitations incommodes et élevées à la hâte, il est bien à craindre que la malheureuse Messine ne soit de nouveau exposée à souffrir encore de quelque maladie épidémique dans le temps des grandes chaleurs, ainsi que nous l'avons déjà vu dans quelques parties de la Calabre.

Je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque, en rencontrant un grand nombre de religieuses qu'on avait, ainsi que les autres habitans, également mises à l'abri sous des baraques : en les voyant se promener sous la direction et la tutelle de leurs confesseurs, j'observai qu'elles avaient toutes un air de gaîté, que leur donnait, sans doute, le peu de liberté dont ces pauvres religieuses jouissaient au moins dans le malheur commun. Cette observation m'en a rappelé une à peu près pareille que des écoliers que j'avais rencontrés se promenant en troupes et fort gaîment auprès de Reggio,

avait fait naître. Aussi, dans le journal de mon voyage, que j'écrivis à la hâte, et que j'ai fait transcrire de même, cette observation est ainsi énoncée : *Tremblemens de terre, également agréables aux religieuses et aux écoliers.*

Plusieurs personnes m'ont assuré que, dans le moment des secousses de tremblement, on avait vu sortir du feu de ces crevasses du quai dont nous avons parlé, mais il n'en existe sur la place même aucun indice visible, et je suis persuadé que ce n'était autre chose que des vapeurs chargées d'une grande quantité de feu électrique, ou d'une sorte d'air inflammable, ainsi que nous l'avons observé dans la Calabre.

Une circonstance encore assez curieuse, qui nous prouve que les animaux peuvent, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, vivre assez long-temps sans prendre absolument aucune nourriture, c'est que deux mulets appartenant au duc de Belviso sont restés ensevelis et vivans sous des ruines, l'un pendant vingt-deux et l'autre pendant vingt-trois jours; ils ont été ensuite quelques jours sans vouloir manger, mais buvant considérablement, et ils sont aujourd'hui tout-à-fait rétablis. Il y a un grand nombre d'exemples d'autres animaux qui en ont également échappé, entre autres plusieurs chiens, et notamment une poule qui appartenait au vice-consul d'Angleterre à Messine, et qui fut trouvée encore vivante sous les ruines de la maison au bout de vingt-deux jours : elle n'a pas voulu non plus manger pendant quelque temps, mais elle buvait beaucoup, et se porte actuellement à merveille. En réunissant ces différens faits, ainsi que l'exemple des jeunes filles d'Oppido, et celui des cochons de Sorriano, il résulte que ces jeûnes aussi horriblement prolongés sont toujours accompagnés d'une soif cruelle et de la perte totale de l'appétit.

D'après les informations que j'ai prises sur la nature des secousses que la terre a éprouvées à Messine, il paraît que les premières, celles du 5 février, ont été verticales, et que celles des autres jours ont été plutôt horizontales, et la terre comme tournante sur elle-même. Les gens de mer, ainsi que tous les pêcheurs de la côte de la Calabre, m'ont dit que, pendant le temps qu'ont duré ces terribles tremblemens de terre, on avait pu prendre très abondamment sur le sable une espèce de petit poisson appelé en italien *cicirelli*, et qui ressemble beaucoup à ce que nous nommons en anglais *white-bait*, mais un peu plus fort. Ce poisson, qu'on ne trouve d'ordinaire que dans le fond de la mer, et qui est fort rare et fort recherché par cette raison, avait été rejeté sur le rive, et en telle quantité qu'il servait de nourriture au pauvre peuple. Il est très vraisemblable que le sable du fond de la mer ayant été échauffé vivement par les feux volcaniques qui se seront formés au-dessous, les tremblemens continuels de la terre auront fait sortir ces poissons de leurs retraites, et les auront obligés de s'élever à la superficie de la mer.

J'ai trouvé, au reste, que la citadelle de Messine n'avait reçu aucun dommage considérable, et qu'elle était dans le même état que je l'avais laissée il y a quinze ans. Le lazaret a souffert, il est vrai, plusieurs crevasses, de même nature que celles qui sont arrivées au quai, et par la même cause; mais le port en lui-même n'a éprouvé aucun mal réel dans les derniers tremblemens. L'officier qui commandait dans la citadelle m'a assuré que, le jour fatal du 5 février, et les trois jours suivans, la mer, à trois quarts de mille de cette forteresse, s'était élevée avec un bouillonnement très extraordinaire, un bruit horrible et très alarmant; mais que, dans les parties plus éloignées du Phare, elle était presque dans un calme parfait. Cette observation paraît être une nouvelle

preuve que ce sont les exhalaisons ou éruptions volcaniques du fond de la mer qui probablement ont causé la plus grande violence de ces tremblemens de terre.

Je partis de Messine le 17 mai, et continuai ma route dans mon espéronare le long de la côte sicilienne jusqu'à la pointe de l'entrée du détroit, où je mis pied à terre; j'y rencontrai un prêtre qui s'y était trouvé pendant la nuit du 5 au 6 février, lorsque la grande vague avait passé par-dessus cette pointe de terre, arrachant des arbres, et laissant derrière elle des milliers de poissons, qu'elle avait déposés sur la terre ferme, après avoir entraîné avec elle plusieurs bateaux et environ vingt-quatre personnes. Ce pauvre prêtre avait été lui-même couvert de la vague, et n'avait pu sauver sa vie qu'avec beaucoup de difficulté. Il me dit d'abord que l'eau était chaude, mais comme j'étais curieux de m'assurer de la certitude de ce fait intéressant à vérifier, je lui demandai s'il en était bien sûr; et comme je le pressai beaucoup, il convint que l'eau n'était pas plus chaude qu'elle ne l'est ordinairement dans les chaleurs de l'été. Il me dit aussi que cette vague s'était élevée avec un bruit effrayant à une très grande hauteur, et avec une telle rapidité qu'il avait été impossible de l'éviter. La tour qui est sur la pointe du Phare était à moitié détruite, et un malheureux prêtre qui s'y trouva y perdit la vie.

Je traversai le détroit pour gagner Scylla, où je désirais de rejoindre mon ami le père Minazzi, dominicain, homme respectable et habile naturaliste; il est lui-même natif de Scylla, et actuellement chargé par l'Académie de Naples de lui envoyer une description des phénomènes qui ont accompagné dans ce lieu le tremblement de terre. Avec son assistance, et étant sur les lieux mêmes, je vins à bout de m'instruire parfaitement de ce qui avait occasionné cette vague formidable, dont, à ce qu'on avait prétendu, l'eau

était bouillante. Tout le monde sait combien cette terrible vague a été fatale au baron de ce pays, le prince de Scylla, puisqu'elle l'a entraîné lui-même de dessus le rivage dans la mer avec deux mille quatre cent soixante-treize de ses vassaux.

Voici comment le fait est arrivé. Le prince de Scylla ayant remarqué que pendant la première secousse du 5 février, une partie d'un rocher, près de Scylla, avait été emportée et jetée dans la mer, et craignant que celui de Scylla même ne se détachât aussi, crut plus prudent de se réfugier dans des bateaux sur le bord de la mer, et de se retirer dans un petit port ou espèce d'anse qui se trouve au pied du rocher. La seconde secousse du tremblement étant survenue vers minuit, renversa une nouvelle montagne tout entière, beaucoup plus haute encore que celle de Scylla; celle-ci étant tombée avec un bruit épouvantable dans la mer, quoique dans un temps parfaitement calme, en fit soulever les eaux à une hauteur extraordinaire; la vague alla se briser à l'autre côté du détroit sur la pointe de terre appelée *Punta del Faro*, mais avec une telle violence qu'en retournant avec fureur et directement sur le rivage où ce prince et les malheureux habitans de Scylla s'étaient réfugiés, ils furent tous fracassés avec leurs bateaux contre les rochers, ou entraînés et précipités dans la mer : ceux qui avaient échappé à la première et à la plus grande vague, furent entraînés par une seconde ou une troisième qui étaient moins considérables, mais qui succédèrent immédiatement à la première, et balayèrent tout ce qui était sur le rivage.

J'ai conversé ici avec plusieurs hommes, femmes et enfans, qui ont été cruellement maltraités par ce terrible événement : mais si l'on voulait recueillir tous les faits, toutes les circonstances extraordinaires, et les malheurs

de toute espèce qui sont arrivés dans cette ville, ainsi que dans toutes celles que nous avons vues détruites dans les plaines de la Calabre, on en formerait un très gros volume.

Dans mon retour à Naples, où j'arrivai le 23 mai, le long de la côte des deux Calabres et de la principauté citérieure, je ne mis pied à terre qu'à Tropea, Paula et dans la baie de Palinure. Je trouvai Tropea, qui est situé au haut d'un rocher dominant sur la mer, très peu endommagé : cependant tous les habitans s'étaient sauvés dans des baraques, ainsi qu'à Paula. Le 15 mai, il y eut à Tropea une secousse assez violente, mais qui fut de peu de durée; et pendant tout mon voyage et le séjour que j'ai fait, tant dans la Calabre que dans la Sicile, j'en ai encore compté cinq, dont trois furent assez alarmantes.

Je terminerai ce récit rapide et très imparfait sans doute, par le résultat de mes observations, et en déduisant les raisons qui me portent à croire que les derniers tremblemens de la Calabre et de la Sicile n'ont été occasionnés que par quelque volcan nouveau, dont il y a toute apparence que le foyer doit être placé, soit dans le fond de la mer entre l'île de Stromboli et la côte de la Calabre, soit au-dessous des plaines situées vers Oppido et Terra Nuova.

Si, sur une carte géographique d'Italie, on mesure avec un compas une échelle de milles italiens, et qu'on y prenne l'étendue de vingt-deux milles : fixant ensuite le point central sur la ville d'Oppido, que je crois être le lieu où le tremblement de terre a exercé sa plus grande force, si l'on forme un cercle dont le rayon sera, comme je viens de le dire, de vingt-deux milles, on y trouvera compris toutes les villes et les villages qui ont été entièrement ruinés, ainsi que les lieux où il a péri le plus d'habitans et où sont survenus les changemens les plus visibles sur la surface de la terre : étendant

ensuite le compas sur la même échelle jusqu'à soixante-douze milles, et en conservant le même centre, si l'on forme un autre cercle, on trouvera dans cette plus grande étendue tous les lieux qui auront plus ou moins souffert, à proportion de leur éloignement plus ou moins grand du centre supposé de cette catastrophe.

Une autre remarque que j'ai encore faite, a été que de deux villes à égale distance du centre, dont l'une serait située sur une montagne, et l'autre dans une plaine ou dans un fond, cette dernière avait toujours beaucoup plus souffert que l'autre; ce qui paraît une preuve évidente que la cause et le principe du bouleversement partaient nécessairement du fond et des entrailles de la terre. Il en résulte encore que le fond de la mer étant plus voisin de la cause volcanique, devrait être (s'il y avait moyen de le voir) infiniment plus tourmenté que la superficie de la terre.

Enfin, l'idée que je me représente de tout le local actuel de ces tremblemens de terre, est qu'ils ont été occasionnés de la même manière et par les mêmes causes qui ont formé les îles Eoliennes ou Lipari; que peut-être il s'est fait une nouvelle ouverture au fond de la mer, et cela très probablement entre Stromboli et la Calabre ultérieure, car tout le monde convient que c'est de cette partie de la mer que semblait partir le plus décidément le bruit souterrain; et que les fondemens d'une nouvelle île ou volcan que nous ne voyons point encore, peuvent exister sous les eaux : il est même possible qu'il se passe des siècles, lesquels pour la nature ne sont que des momens, avant que cette île soit entièrement formée, et qu'elle paraisse au-dessus du niveau de la mer. La nature est toujours active, mais sa marche et ses actions sont en général conduites avec tant de lenteur, qu'elles sont à peine aperçues par l'œil des mortels, ou rapportées dans

ce court espace que nous appelons l'histoire, quelque ancienne qu'elle puisse être. Il est possible aussi que toute la destruction et le bouleversement que je viens de décrire, ne procèdent simplement que des exhalaisons des vapeurs renfermées dans les entrailles de la terre, vapeurs toujours causées par la fermentation des minéraux qui produisent les volcans, et qui se seront fait jour dans les endroits où elles ont rencontré le moins de résistance.

Naples, le 23 mai 1783.

DES

TREMBLEMENS DE TERRE

DE

LA CALABRE ULTÉRIEURE,

PENDANT L'ANNÉE 1783;

PAR LE COMMANDEUR DÉODAT DE DOLOMIEU.

DES

TREMBLEMENS DE TERRE

DE

LA CALABRE ULTÉRIEURE,

PENDANT L'ANNÉE 1783.

A tempestate nos vindicant portus; nimborum vim effusam et sine fine cadentas aquas, tecta propellunt; fugientes non sequitur incendium; adversus tonitrua, et minas cœli, subterraneæ domus, et defossi in altum specus remedia sunt; in pestilentia mutare sedes licet: nullum malum sine effugio est. Hoc malum latissime patet, inevitabile, avidum, publice noxium; non enim domos solum, aut familias, aut urbes singulas hausit, sed gentes totas, regionesque subvertit.

(SENEQ., *Quest. natur.*, Lib. VI.)

De tous les fléaux destructeurs, les tremblemens de terre sont les plus redoutables, et les plus faits pour répandre la terreur et la consternation dans tous les lieux où ils se font ressentir. La nature en convulsion paraît tendre à sa destruction, et le monde toucher à sa fin. Semblables à la foudre, qui part et nous écrase avant que le bruit du tonnerre ait pu nous avertir du danger qui menace nos têtes, les tremblemens de terre ébranlent, renversent, détruisent, sans que rien

puisse nous indiquer leur approche, et sans que nous ayons le temps de nous soustraire au péril [1]. Les animaux, même les moins intelligens, ont sur nous l'avantage d'avoir le pressentiment de ces fatals événemens; leur instinct, ou leurs sens plus délicats, par des impressions dont nous n'avons pas l'idée, les en avertissent quelques momens avant, et ils annoncent alors par leurs cris et leur impatience, leurs inquiétudes et leur crainte [2]. Un pareil avantage suffirait-il toujours à l'homme pour le mettre en sûreté? Non, la fuite la plus prompte, le bâtiment le plus solide [3],

[1] La secousse destructive du 5 février fut subite, instantanée; rien ne la présagea, rien ne l'annonça; elle ébranla et renversa dans le même moment, elle ne laissa pas le temps de la fuite.

[2] Le pressentiment des animaux à l'approche des tremblemens de terre est un phénomène singulier, et qui doit d'autant plus nous surprendre que nous ne savons pas par quel sens ils le reçoivent. Toutes les espèces l'éprouvent, surtout les chiens, les oies et les oiseaux de basse-cour. Les hurlemens des chiens dans les rues de Messine étaient si forts qu'on ordonna de les tuer. Pendant les éclipses de soleil, les animaux témoignent une inquiétude presque pareille; au moment de l'éclipse solaire et annulaire de 1764, les animaux domestiques parurent agités et jetèrent de grands cris pendant une partie du temps qu'elle dura; cependant elle ne diminua pas plus la lumière du soleil que ne l'aurait fait un nuage noir et épais qui l'aurait entièrement couvert: la différence de la chaleur de l'atmosphère ne fut presque pas sensible. Quelle impression donc put alors avertir les animaux de la nature du corps qui s'interposait devant le soleil? Comment purent-ils deviner que ce n'était pas le même état de choses que lorsque le soleil est simplement obscurci par un nuage qui intercepte sa lumière?

[3] On peut attribuer une partie des malheurs de Messine au peu de solidité des bâtimens; la ruine de cette ville était préparée depuis long-temps par des tremblemens de terre, qui plusieurs fois depuis 1693, avaient ébranlé et lézardé toutes les maisons, et par

la baraque de bois la plus légère et la moins élevée, toutes les précautions enfin que la prudence humaine peut inventer, ne sauraient lui éviter la mort qui le menace. La terre s'ouvre au milieu de sa course et l'engloutit [1]; le sol sur lequel il a placé son humble cabane ou son palais fastueux, s'abîme, ou est porté à une grande distance en éprouvant un bouleversement total; une montagne se détache et l'accable de ses débris; les vallées se resserrent et l'ensevelissent. La perte entière de ses biens, celle de sa famille et de ses amis, la mort même, ne sont pas les plus grands maux que pour lors il ait à craindre. Enterré vif sous les ruines qui se sont amoncelées sur sa tête, sans écraser la voûte sous laquelle il a cherché un asile, il est condamné à mourir de faim et de rage [2], en mau-

le défaut de population et de moyens qui avait empêché de les réparer. Un couvent solidement et nouvellement bâti au milieu de la ville n'a nullement souffert. Mais en Calabre, rien ne put résister à la violence des secousses. Le beau couvent des Bénédictins de Soriano, bâti avec autant de magnificence que de solidité, après les tremblemens de terre de 1659, a été presque rasé. Cependant pour lui éviter un sort pareil à celui qu'il avait éprouvé à cette époque également fatale pour la Calabre, et où il fut déjà renversé, on donna beaucoup d'épaisseur et de base aux murs, qui furent construits avec d'excellens matériaux.

[1] Plusieurs paysans de la plaine de Calabre, fuyant à travers les campagnes, se précipitèrent dans les fentes qui se formaient dans le sol, et disparurent.

[2] Un quart des victimes du tremblement de terre du 5 février, qui furent ensevelies vives sous les ruines des édifices écroulés, auraient survécu, si on avait pu leur porter de prompts secours. Mais, dans un désastre aussi général, les bras manquaient; chacun était occupé de ses malheurs particuliers ou de ceux de sa famille; on ne prenait aucune part au sort de la personne indifférente. On

dissant sa famille et ses amis, dont il accuse l'indifférence et la lenteur à venir à son secours. Il ne peut croire qu'ils aient éprouvé un malheur semblable au sien [1]; il ne sait pas que ceux qui survivent à cette

vit dans le même temps des exemples de tendresse paternelle et maritale portée jusqu'au dévoûment, et des traits de cruauté et d'atrocité qui font frémir. Pendant qu'une mère échevelée et couverte de sang venait demander à ces ruines encore tremblantes, le fils qu'elle portait en fuyant entre ses bras, et qui lui avait été arraché par la chute d'une pièce de charpente; pendant qu'un mari affrontait une mort presque certaine pour retrouver une épouse chérie, on voyait des monstres se précipiter au milieu des murs chancelans, braver le danger le plus imminent, fouler aux pieds des hommes à moitié ensevelis qui réclamaient leur secours, pour aller piller la maison du riche, et pour satisfaire une aveugle cupidité. Ils dépouillaient, encore vivans, des malheureux qui leur auraient donné les plus fortes récompenses s'ils leur avaient tendu une main charitable. J'ai logé à Polistena dans la baraque d'un galant homme qui fut enterré sous les ruines de sa maison: ses jambes en l'air paraissaient au-dessus. Son domestique vint lui enlever ses boucles d'argent, et se sauva ensuite sans vouloir l'aider à se dégager. En général, tout le bas peuple de la Calabre a montré une dépravation incroyable de mœurs au milieu des horreurs des tremblemens de terre. La plupart des agriculteurs se trouvaient en rase campagne lors de la secousse du 5 février; ils accoururent aussitôt dans les villes encore fumantes de la poussière qu'avait occasionnée leur chute: ils y vinrent non pour y porter des secours, aucun sentiment d'humanité ne se fit entendre chez eux dans ces affreuses circonstances, mais pour y piller.

[1] J'ai parlé à un très grand nombre de personnes qui ont été retirées des ruines, dans les différentes villes que j'ai visitées; elles m'ont toutes dit qu'elles croyaient que leurs maisons seules avaient été renversées, qu'elles ne pouvaient penser que la destruction fût aussi générale, et qu'elles ne concevaient pas comment on tardait autant à venir leur porter des secours. Une femme, dans le bourg de Cinque Frondi, fut retrouvée vive le septième jour. Deux enfans qu'elle avait auprès d'elle y étaient morts de faim, et étaient déjà en putréfaction. L'un d'eux, appuyé sur la cuisse de sa mère,

catastrophe presque générale, tentent en vain de le retirer du milieu des débris entassés sur sa tête; sa voix, ses cris arrivent jusqu'à eux; l'immensité des ruines résiste à leurs efforts et les empêche de pénétrer jusqu'à lui [1], ils ne peuvent lui porter la moindre consolation, et il conserve, jusqu'au dernier soupir,

y avait occasionné une putréfaction semblable. Beaucoup d'autres personnes sont restées trois, quatre et cinq jours ensevelies; je les ai vues, je leur ai parlé, et je leur ai fait exprimer ce qu'elles pensaient dans ces affreux momens. De tous les maux physiques, celui dont elles souffraient le plus, était la soif. Le premier besoin que témoignèrent aussi les animaux retirés du milieu des ruines, après un jeûne qui est allé quelquefois jusqu'à plus de cinquante jours, fut de boire; ils ne pouvaient s'en rassasier. Plusieurs personnes, enterrées vives, supportèrent leur malheur avec une fermeté dont il n'y a pas d'exemple. Je ne crois même pas que la nature humaine en soit capable, sans un engourdissement presque total dans les facultés intellectuelles. Une femme d'Oppido, âgée de dix-neuf ans, et jolie, était pour lors au terme de sa grossesse, elle resta plus de trente heures sous les ruines, elle en fut retirée par son mari, et accoucha peu d'heures après, aussi heureusement que si elle n'eût éprouvé aucun malheur. Je fus accueilli dans sa baraque, et parmi beaucoup de questions, je lui demandai ce qu'elle pensait alors..... « J'attendais », me répondit-elle.

[1] Il est arrivé dans plusieurs villes que des parens et des serviteurs fidèles allant chercher, au milieu des ruines, les personnes qui leur étaient chères, entendaient leurs cris, reconnaissaient leurs voix, étaient certains du lieu où elles étaient ensevelies, et se voyaient dans l'impuissance de les secourir. Les débris entassés résistaient à leurs faibles mains, et s'opposaient aux efforts de leur zèle et de leur tendresse. C'est en vain qu'ils réclamaient des secours étrangers; leurs cris, leurs sanglots n'intéressaient personne. Couchés sur les ruines, on les a vus réduits à invoquer la mort, pour délivrer leurs parens des horreurs de leur situation, et l'appeler pour eux-mêmes, comme l'unique consolation dans leur douleur. Cet adoucissement dans leurs malheurs leur était même refusé, puisque

l'idée atroce et désespérante de n'avoir jamais connu et aimé sur la terre que des monstres et des ingrats. Mais si le feu joint ses ravages à ceux de la terre ébranlée, à quel nouveau genre de supplice n'est-il pas condamné? L'incendie gagne lentement les charpentes et les bois des édifices écroulés; le feu s'approche, et ce serait en vain qu'il tenterait de l'éviter; il en est atteint, il éprouve la mort lente et cruelle réservée aux sacriléges et aux régicides [1], et il maudit avec raison une destinée qui confond l'innocent et le scélérat.

les cris souterrains se sont quelquefois fait entendre pendant plusieurs jours de suite.

Des familles entières se sont trouvées ensevelies sans qu'un seul individu ait échappé; alors, on passait sur les tombeaux qui les renfermaient vivans, on reconnaissait leur voix, et leur sort n'arrachait pas une larme. A Terra Nuova, quatre Augustins réfugiés sous une voûte de sacristie qui avait résisté au poids immense des débris qui s'étaient entassés au-dessus, firent pendant quatre jours retentir ces ruines de leurs cris; mais de tout le couvent, un seul s'était sauvé; que pouvait-il contre l'immensité des matériaux qui ensevelissaient ses confrères? Leur voix s'éteignit peu à peu, et plusieurs jours après ces quatre corps furent trouvés se tenant embrassés.

Plus de la moitié de ceux qui furent écrasés sous la ville de Terra Nuova sont demeurés au milieu des ruines, et lorsque je les ai parcourues, le 20 février 1784, il s'en exhalait une odeur infecte et insoutenable.

[1] Lorsque la ville d'Oppido fut rasée par les secousses et les soubresauts les plus violens, le feu gagna successivement les charpentes des maisons renversées et s'établit sur une partie de la ville; il fut donc impossible d'y porter aucun secours, et presque tous ceux qui auraient échappé aux ruines furent les victimes des flammes. Vingt religieuses de Sainte-Claire furent trouvées calcinées sous les débris de leur couvent.

Tel cependant a été le sort d'une partie des victimes des tremblemens de 1783. Qui peut donc, sans frémir, penser aux désastres de la Calabre? Qui peut, d'un œil sec, parcourir un des plus beaux pays de la nature, sur lequel les tremblemens de terre ont déployé leur rage avec une fureur dont il n'y a pas d'exemple? Qui peut enfin, sans une terreur profonde, considérer l'emplacement des villes, dont le sol même a disparu, et dont on ne peut juger de la situation que relativement aux objets dont elles étaient environnées. Telles sont les premières idées qui se présentent à ceux qui voyagent dans la Calabre ultérieure; telles sont les sensations que j'ai éprouvées à chaque pas que j'ai fait, en visitant cette malheureuse province dans les mois de février et de mars 1784; telles sont enfin les impressions qui empêchent de considérer ces objets avec assez de sang-froid pour juger des effets et remonter aux causes. Le naturaliste et le physicien doivent être en garde contre les élans de leur sensibilité et de leur imagination, pour ne voir dans ce qui cause les malheurs d'une infinité de familles, et la destruction de quarante mille hommes, qu'un léger effort de la nature [1],

[1] Un effort un peu plus violent aurait peut-être suffi à la nature pour occasionner une catastrophe presque générale; changer absolument l'ordre actuel des choses; plonger la génération présente et celles qui l'ont précédée dans la nuit de l'oubli; faire disparaître les monumens de nos arts et ceux de nos connaissances, et ramener enfin les sociétés aux temps de leur première enfance. Nous calculons les effets de la nature d'après nos moyens; elle nous paraît terrible et armée de tout son pouvoir, lorsqu'elle change quelque chose aux lois auxquelles nous la croyons soumise, et qu'elle agit sous nos yeux. Cependant qu'est pour elle

et pour dépouiller les relations de toutes les circonstances que la terreur et la superstition y ont jointes.

L'histoire ne fait mention d'aucun tremblement de terre dont les secousses aient été aussi violentes, et les effets aussi destructeurs que ceux qui ont désolé la Calabre pendant l'année 1783. Ce phénomène est assez singulier, assez imposant par lui-même pour intéresser le physicien, quoique dépouillé de tout le merveilleux dont on a surchargé les premières relations qui en ont paru, et on le fera d'autant mieux connaître qu'on le réduira à ses moindres mots. Les secousses ont été d'une violence extrême [1]; voilà une vérité de fait sur laquelle il ne peut y avoir aucun doute. Elles ont produit, dans la Calabre ultérieure, des effets nécessaires vu les circonstances locales;

une étendue de dix lieues sur la surface du globe? que serait même la disparition de nos continens relativement au système solaire? Combien de révolutions générales n'a pas éprouvées la terre que nous habitons? combien de fois n'a-t-elle pas changé de forme? Nous voyons partout des vestiges de ses révolutions et de ses catastrophes; notre imagination, qui ne peut les embrasser toutes, se perd dans les temps antérieurs à notre histoire. Le premier qui supposa un déplacement dans les eaux de l'Océan, c'est-à-dire un ordre de choses différent du nôtre, crut avancer la proposition la plus hardie; cependant notre globe a peut-être éprouvé vingt révolutions semblables. La supposition d'une seule n'explique rien. Nous marchons avec sécurité sur les débris peut-être de dix anciens mondes, et nous frémissons lorsque la nature change quelque chose à ses effets journaliers!

[1] Les secousses étaient si violentes que les hommes qui étaient en rase campagne en furent renversés. Les arbres, balancés sur leurs troncs, pliaient jusqu'à terre, leur tête touchait le sol: beaucoup furent arrachés, et d'autres cassés près de terre.

voilà une seconde vérité qui a besoin d'un peu plus de développement, et que je chercherai à rendre également évidente, en décrivant la nature du sol, et le pays sur lequel ont été exercés les plus grands ravages. Je déduirai de là les causes qui firent que certaines villes furent presque exemptes du fléau général, quoiqu'elles fussent comprises dans l'enceinte sous laquelle paraissaient se faire les plus grands efforts, et qui étaient près du centre des plus violentes secousses; je dirai pourquoi d'autres villes très voisines des premières, ne présentent que des monceaux de ruines; et pourquoi quelques unes, enfin, ne laissent plus aucun vestige de leur existence.

Les secousses des tremblemens de terre de la Calabre, quelque violentes qu'elles aient été, n'ont pas embrassé un bien grand espace, et paraissent ainsi avoir eu une cause locale. Elles ont eu pour limites l'extrémité de la Calabre citérieure, et elles n'ont point exercé de ravages considérables au-delà du cap des Colonnes sur la côte de l'est, et de la ville d'Amenthea sur celle de l'ouest. Messine est la seule ville de la Sicile qui ait partagé les désastres du continent; et si on a eu quelques légers ressentimens au-delà, ils n'ont été que l'effet d'un faible contre-coup. C'est donc dans un espace de trente lieues de longueur, sur toute la largeur de la Calabre, qu'on a éprouvé ce terrible fléau. Dans cette étendue, tous les lieux n'ont pas essuyé des secousses de la même violence; tous n'ont pas subi la même destruction. Il y a eu autant de variété dans les effets de ces tremblemens de terre, qu'il y a eu d'emplacemens différens. Tous

n'ont pas eu dans le même temps des secousses de même nature, et ces effets restent inexplicables pour ceux qui ne connaissent pas la nature du terrain et les circonstances locales.

La Calabre ultérieure, dans sa partie inférieure, peut être considérée comme une presqu'île qui termine l'Italie, et qui est formée par l'étranglement des golfes opposés de Squillaci et de Sainte-Euphémie. Elle est traversée par le prolongement des Apennins, qui, décrivant une espèce d'arc de cercle, vont se terminer au cap dell' Armi, en face de Taormina en Sicile, vis-à-vis les monts Neptuniens, qui pourraient être regardés, malgré le canal qui les sépare, comme une continuité de la même chaîne, étant de même nature, et paraissant courir sur la même direction. Au-dessous du golfe de Sainte-Euphémie, un bras des Apennins sort de la chaîne principale, s'étend presque à angle droit, dans la direction de l'ouest, pour former le vaste promontoire qui termine les caps Zambrone et Vaticano, et qui embrasse le golfe de Sainte-Euphémie. Un autre bras sort de la même direction, au-dessous de la grosse montagne d'Aspramonte, et va se terminer à la pointe dite du Pezzo, qui, s'avançant en face de la ville de Messine, forme le canal étroit connu sous le nom de Phare. L'espèce de bassin contourné par ces montagnes est ce qu'on nomme la plaine de la Calabre ou de Monteleone, et, plus souvent encore, simplement la Plaine. Ce nom présente une idée fausse, puisque le terrain compris dans cet espace n'est ni plat, ni horizontal, comme la dénomination semblerait l'indiquer; mais il est

inégal et traversé par des vallées et des gorges profondes. Peut-être l'a-t-on désigné ainsi par opposition avec les hautes montagnes qui l'entourent. Le sol s'abaisse graduellement, depuis les montagnes du fond, qui courent du nord au sud, jusqu'au bord de la mer, où il se termine par une plage basse, en forme d'arc de cercle rentrant, qu'on nomme golfe de Palma. C'est dans cet espace, renfermé, comme je viens de le dire, entre trois montagnes et la mer, que les efforts de la nature ont été le plus violens; c'est le sol malheureux qui ne présente plus que les ruines des villes qui s'y étaient formées; c'est là que tous les habitans paraissaient dévoués à une mort certaine et inévitable; c'est donc cette partie de la Calabre que je dois plus particulièrement faire connaître.

Les Apennins, après avoir traversé l'Italie en ne présentant partout qu'une suite de montagnes calcaires, soulèvent ici leur tête, et montrent à découvert le granit et la roche feuilletée qui forment à eux seuls l'extrémité de cette longue chaîne. Ces substances, que l'on regarde comme primitives, relativement à la formation de toutes les autres, au-dessous desquelles elles sont presque toujours placées, sembleraient offrir une base inébranlable; et les montagnes qu'elles constituent, pénétrant par leurs racines jusqu'au centre du globe, devraient être exemptes de toute vicissitude; c'est cependant à leur base qu'ont été ressenties les secousses les plus violentes, et elles-mêmes n'ont pas été exemptes des mouvemens convulsifs qui ont détruit tout ce qui était à leur pied.

Toute la partie des Apennins qui domine le fond

de la plaine, et dont quelques sommets ou groupes plus élevés portent les noms distinctifs de *Monte Jejo, Monte Sagra, Monte Caulone, Monte Esope, Aspramonte*, etc., est formée presque entièrement d'un granit dur, solide, composé de trois parties : quartz, feld-spath blanc et mica noir. C'est presque le seul genre de pierre dont on trouve les débris au pied des montagnes, c'est le seul que roulent les torrens, et c'est celui dont sont bâtis tous ceux des édifices de la plaine dans lesquels on a employé des matériaux solides [1]. Sur quelques masses de ce granit, sur la croupe de quelques montagnes et sur quelques sommités, sont attachés quelques bancs de pierres calcaires, qui paraissent comme les restes d'un revêtement plus considérable, que le temps ou les eaux ont détruit. On trouve aussi sur quelques sommets des roches de corne et des schorls écailleux (hornnblende); on en voit des fragmens dans les ruines de Terra-Nuova, Oppido et Santa-Cristina. La pente de ces montagnes est très rapide, leur sommet est décharné, et l'accès de plusieurs est impraticable. Elles

[1] Les matériaux pour bâtir sont fort rares dans toute cette partie de la Calabre. Les maisons des riches et les églises sont construites avec les cailloux roulés par les torrens; les cintres des portes et des fenêtres sont de granit taillé dans les montagnes, et par conséquent fort chers à cause de la main-d'œuvre et des transports. Les maisons des pauvres et les murs de clôture sont faits avec de l'argile mêlée de sable et de paille pétris ensemble, mise sous la forme de brique et séchée au soleil. Cette disette de matériaux empêchera de changer la position de beaucoup de villes qui seraient mieux situées quelques milles plus loin, mais dont les habitans ne veulent pas s'éloigner, espérant trouver dans les débris de leurs anciennes habitations de quoi bâtir de nouvelles maisons.

ont cet aspect de vieillesse et de dégradation qu'on observe dans toutes les montagnes du même genre. Sur le prolongement de leur base, se sont établis successivement, comme par dépôt et sur une très grande épaisseur, des couches de sable quartzeux, de galets, d'argile grise et blanchâtre, et de grains de feld-spath et de mica, provenant de la décomposition des granits. Le tout est mêlé de coquilles et de fragmens de corps marins. Cet amas de matières, qui n'ont point de liaison entre elles et qui sont sans consistance, paraît être un dépôt de la mer, qui poussée par les vents d'ouest, a entassé au pied de ces montagnes, contre lesquelles elle venait battre dans un temps fort antérieur à l'état actuel des choses, les détritus des sommets supérieurs, et les corps que son mouvement de fluctuation lui faisait apporter de fort loin.

Ce dépôt, d'abord horizontal du nord au sud, et incliné de l'est à l'ouest, comme il le paraît par la direction des couches, a été ensuite modelé, soit par les courans de la mer elle-même, soit par les dégradations des torrens supérieurs, et il a formé cette suite de collines, de vallées et de plaines, qui, surbaissées les unes au-dessous des autres, vont se terminer par une plage basse sur le bord de la mer. Les progrès et les dépouilles de la végétation, et d'autres causes que je ne connais pas, ont établi sur cette base mobile une couche de terre végétale, argileuse, noire ou rougeâtre, très forte, très tenace, et qui a depuis deux jusqu'à quatre et cinq pieds d'épaisseur. Cette espèce d'écorce donne un peu de solidité à ce sol, qui se trouve encore lié par les racines nom-

breuses des arbres qui poussent à sa superficie. Ces racines pénètrent très profondément, pour aller chercher l'humidité que conserve toujours la partie inférieure de ce sable.

Cette partie de la Calabre est arrosée par les eaux des montagnes supérieures, qui sont très abondantes pendant l'hiver et le printemps, et qui, après les pluies et la fonte des neiges, se précipitent par torrens dans la plaine. Elles entraînent alors tout ce qu'elles trouvent sur leur passage, et lorsqu'elles ont commencé à ouvrir un sillon dans la terre végétale, elles approfondissent aisément leurs lits dans un sol qui ne présente plus aucune résistance. Elles creusent ainsi des gorges d'une profondeur extrême, quelquefois de six cents pieds. Mais leurs encaissemens restent toujours escarpés et presque perpendiculaires; parce que la couche supérieure, entrelacée de racines, retient les terres qui sont au-dessous, et les empêche de s'ébouler pour prendre leur talus. Tout le pays est donc sillonné et coupé par des ravins plus ou moins larges et profonds, où coulent de petites rivières, dont les eaux se réunissent pour former les deux fleuves Metramo et Petrace. Ces fleuves débouchent dans la mer à peu de distance l'un de l'autre, après avoir traversé la partie inférieure de la plaine, dont leurs attérissemens ont augmenté et augmentent encore journellement l'étendue, comme on peut l'observer à leur embouchure. Leurs rives, de la plus grande fertilité et susceptibles d'être arrosées, ne sont pas cependant la partie la plus cultivée de ce beau pays; on n'ose les habiter à cause du mauvais air.

Cette dégradation opérée par les eaux a produit deux effets : elle a d'abord formé un très grand nombre de gorges et de vallées, qui ont divisé et morcelé l'ancien sol. Quelques unes de ces vallées sont devenues susceptibles de culture; les autres s'y refusent encore, parce que les inondations de chaque année les recouvrent de sable, de gravier et des débris des terrains supérieurs. Presque toutes sont encaissées par des escarpemens très hauts, semblables à des murs; quelques uns de ces encaissemens ayant acquis un peu de talus, se sont couverts d'arbres qui contribuent à leur solidité; mais aucun n'a la pente nécessaire pour soutenir les terres sur une base proportionnée à sa hauteur. Les parties de l'ancienne plaine qui n'ont pas été dégradées par les eaux sont restées au-dessus de ces vallons, et y forment des plateaux plus ou moins étendus, dont les hauteurs se correspondent, et qui sont toujours environnés des ravins que je viens de décrire. Quelques uns de ces plateaux, parfaitement isolés, ressemblent à ces montagnes calcaires à sommet aplati, qu'on voit souvent dans les plaines, et dont les couches correspondent à celles des hauteurs voisines. La nature a pu, par un mouvement violent de fluctuation dans la masse des eaux de la mer, opérer anciennement sur les sols à noyaux calcaires, plus mous qu'ils ne le sont aujourd'hui, ce qu'elle fait sous nos yeux dans les plaines sablonneuses de la Calabre.

Cette partie de la Calabre, dont je viens de donner une légère idée, est la plus riche, tant par l'étonnante fertilité de son sol, que par la variété de ses produc-

tions [1] : elle est aussi la plus peuplée. Un nombre immense de villes, bourgs et villages, se sont répandus sur sa surface: beaucoup étaient situés sur les coteaux au pied de la grande chaîne, quelques uns sur ces portions de plateaux que les eaux ont respectées, et dont j'ai déjà parlé; d'autres enfin sur de petites plaines inclinées, qui de loin dominent la mer. Deux seules villes sont maritimes, Palmi et Bagnara. On s'était de préférence placé dans les situations élevées, pour avoir l'avantage d'un meilleur air, d'une position plus agréable et d'une vue plus étendue; mais plusieurs de ces villes, pour n'être pas trop éloignées des eaux qui coulaient dans les vallées, s'étaient établies auprès des escarpemens, sur le bord des ravins. Cette position a occasionné les circonstances singulières dont leur ruine fut accompagnée.

[1] On ne peut se former l'idée de la grande fertilité de la Calabre, surtout de la partie dite la *Plaine*. Elle est au-dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer. Les champs, couverts d'oliviers, les plus grands qui existent, sont encore susceptibles d'être ensemencés. Les vignes chargent de leurs pampres les arbres de différentes espèces, sans nuire à leurs rapports. Le pays ressemble à une vaste forêt, par la quantité d'arbres dont il est couvert, et cependant il donne encore du blé pour nourrir ses habitans. Il est propre à toutes espèces de productions, et la nature y prévient les désirs du cultivateur. Les bras n'y sont jamais assez nombreux pour recueillir toutes les olives, qui finissent par pourrir au pied des arbres dans les mois de février et mars. Des bandes d'étrangers, de Siciliens, viennent pour lors aider à en faire la récolte, et partagent avec les propriétaires. L'huile est le principal objet d'exportation, et on peut dire qu'il en sort toutes les années un fleuve de la *Plaine* de Calabre. Dans les autres parties, le principal produit est la soie ; il s'y en fait une très grande quantité. Partout les vins sont bons et très abondans.

Le bras des Apennins que j'ai dit s'étendre à angle droit pour former un corps de montagne ou un promontoire terminé par les caps Zambrone et Vaticano, a également pour base et pour noyau le granit; mais cette roche n'y est pas partout également à découvert. Elle paraît à nu dans les escarpemens qui accompagnent la côte, entre les caps Zambrone et Vaticano; elle y est en masses énormes, dans lesquelles je n'ai jamais pu découvrir ni couches, ni ordre symétrique. Ce granit est très dur; son grain et sa composition sont les mêmes que celui des montagnes qui occupent le fond de la plaine. On y voit de grandes taches parallélipipèdes, produit d'une cristallisation confuse, faite par une espèce de précipitation. [1]

Ce promontoire, que je nommerai *de Tropea*, à cause de la ville qui est bâtie au-dessous entre les deux caps, va en retrait depuis sa base jusqu'à son sommet, et il présente quatre petites plaines prolongées, d'un cap à l'autre, en terrasses comme les marches d'un amphithéâtre, et séparées par des coteaux rapides. On y suit la gradation des matières dont le corps de

[1] On exploite ce granit ; on en fait des marches d'escalier, des cuves pour les fontaines et autres ouvrages de ce genre. Je croirais qu'une partie des colonnes de granit qu'on voit à Naples et dans plusieurs villes de la Sicile, et qu'on décore du nom de *granit oriental*, quoiqu'il n'en ait pas la couleur rouge, a été tiré de ces rochers. En les parcourant, j'ai trouvé dans un escarpement sur le bord de la mer, au-dessous du village de Parghelia, une ancienne carrière où il y a encore plusieurs grandes et belles colonnes toutes taillées, quelques autres commencées, et des fragmens de beaucoup qui s'étaient rompues pendant le travail.

la montagne est composé. Le granit solide forme le premier échelon [1]; au-dessus est une très grande épaisseur de granit décomposé, dont les grains ont perdu leur adhérence, et qui se détruit au moindre choc. Dans cette espèce de roche pourrie, les eaux ont ouvert de profonds ravins, surtout dans la partie du cap Zambrone, où elles ont fait des coupures effrayantes, qui pénètrent toute l'épaisseur de la montagne, mais dont les bords, quoique très rapides, ont pris cependant un peu de talus, n'ayant pas, comme dans la plaine, une croûte solide qui soutienne les terres et qui s'oppose aux éboulemens. Sur le granit en décomposition est une couche de plusieurs centaines de pieds d'épaisseur, formée d'un beau sable quartzeux blanc, dans lequel j'ai trouvé beaucoup de corps marins, et surtout une grande quantité de superbes échinomètres. Enfin la partie la plus haute de cette montagne, celle qui forme son sommet, est une pierre calcaire blanche à bancs horizontaux. Ce sommet aplati, sur lequel domine la seule montagne calcaire, isolée, dite *Poro*, qui porte les ruines d'un ancien château, forme une espèce de plaine inégale qui se prolonge jusqu'à la grande chaîne, en passant sous Monteleone. Mais ce haut plateau ne partage pas la fertilité des plaines et des coteaux qu'il domine.

[1] Au milieu de la plaine fertile qui forme le premier échelon de la montagne de Tropea est le petit bourg de Parghelia, remarquable par l'industrie de ses habitans, dont le caractère contraste avec celui des autres Calabrois. Ils sont tous adonnés au commerce étranger. Ils partent le printemps, et se répandent en Lombardie, en France, en Espagne, en Allemagne. Ils y trafiquent non le produit de leurs terres, qui fournissent peu d'objets d'exportation, mais des marchandises d'un transport facile, telles que des essences, des soies, des couvertures de coton très bien travaillées, etc., qu'ils achètent dans les autres parties de la Calabre; et ils portent en retour quelques objets de luxe, qu'ils répandent ensuite dans la province. Le village est désert pendant l'été. Les femmes et les vieillards font la récolte, et, pendant l'automne, les hommes reviennent déposer chez eux les profits de leur industrie, et ensemencer leurs terres. Presque tous parlent français; leurs manières sont moins dures, leurs mœurs moins sauvages que celles de leurs voisins. Ils jouissent des petites aisances de la vie, inconnues à leurs compatriotes. Il est à remarquer que, quoique les femmes ne soient jamais des voyages, l'espèce se ressent, en quelque manière, des courses et de la fréquentation des hommes dans les pays étrangers. Les hommes sont grands, les femmes sont jolies, et ont un teint très blanc: quelques unes ont les yeux bleus. La beauté des femmes de ce village est citée dans tous les environs. Une autre chose aussi singulière, c'est que l'exemple de Parghelia ne se communique pas à la ville de Tropea, qui n'en est qu'à demi-lieue, et que toute l'industrie de la Calabre est renfermée dans ce petit bourg.

La ville de Tropea, située au bord de la mer, vers la base du promontoire, est assise sur un rocher de granit, qui s'avance un peu dans la mer qu'il domine. La partie extérieure de ce granit est revêtue d'une roche calcaire sablonneuse, faiblement agglutinée et remplie de corps marins. Une concrétion calcaire semblable est adhérente au granit dans quelques autres endroits de la côte.

Les flancs de cette montagne, du côté du sud, dans la partie où est située Nicotera, présentent encore à découvert un superbe granit à gros grains, dont les blocs sont très considérables, et dont on pourrait faire de beaux ouvrages. Dans la partie supérieure, le granit se décompose, mais il est moins friable que celui des environs de Tropea. Il est traversé par des

veines ou filons de feld-spath micacé, dont une partie approche de l'état du petunze de Saint-Yrié en Limosin, et l'autre se change en argile.

En prolongeant cette même face de montagne jusqu'à Mileto et Vallelunga, le granit solide paraît plonger sous terre, pour ne laisser paraître que le granit en décomposition, un sable quartzeux, et une argile blanche, minacée, assez grasse et ductile, qui pourrait être encore un produit de la décomposition du feld-spath. Ces matières forment les coteaux adossés à la montagne, dans lesquels les eaux pénètrent facilement et ouvrent des gorges et des vallées profondes. La ville de Mileto était bâtie sur ces coteaux.

Sur le revers de cette montagne, c'est-à-dire sur sa croupe, du côté du nord, depuis le fleuve Angitola jusqu'au cap Zambrone, le noyau paraît être un mélange de granit, de roches feuilletées et glanduleuses, et de roche de corne noire, parmi lesquelles domine une roche noirâtre, micacée, contenant une quantité immense de grenats cristallisés confusément, et mêlés quelquefois de pyrites [1]. Ces grenats, par leur trituration, ont formé un très beau sable rougeâtre, qui se trouve au bord de la mer, et qui est presque entièrement composé de leurs fragmens. Dans la partie supérieure de la montagne, au-dessus des roches que

[1] Cette roche feuilletée et micacée, contenant des grenats, prouve que ses parties constituantes ont été pétries ensemble, et précipitées en même temps du fluide qui les tenait dissoutes. Dans quelques unes, le fond de la pierre est comme une pâte de la nature du grenat, qui enveloppe le mica. Ailleurs, le grenat a sa forme cristallisée particulière, et est enseveli dans le mica qui le contourne.

je viens de désigner, il y a des pierres calcaires micacées, et enfin des pierres calcaires coquillaires.

La ville du Pizzo, adossée à ces roches noires, schisteuses et granitiques, est bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer, et qui est enveloppé, dans sa partie extérieure, par une agglutination de sable calcaire et quartzeux, mêlé de corps marins. J'y ai trouvé de très beaux échinites. Cette espèce de concrétion, formant une masse peu solide, est presque semblable à celle de Tropea; elle est adhérente à d'autres rochers schisteux de la même montagne. Elle se recouvre, par le concours de l'humidité, d'une espèce de croûte ou mousse noirâtre, qui a trompé l'œil du chevalier Hamilton; il a cru y voir un tuf volcanique. Je puis assurer, après l'examen le plus réfléchi, et après des recherches fort exactes, que, dans toute cette partie de la Calabre, il n'y a pas le moindre vestige des produits du feu.

Pour suivre l'examen des montagnes qui entourent la plaine, il me reste à déterminer la nature du corps de montagne qui se termine en face de Messine, et qui borde la côte, depuis le Pezzo jusqu'à Bagnara, en suivant le contour du promontoire, qui, par son étranglement, a formé le Phare, et contre lequel, dans la partie du nord-ouest, est bâtie la ville de Scylla. Le noyau est encore ici un granit recouvert de roches feuilletées et micacées; il est surmonté, dans quelques endroits, par des pierres calcaires et pierres sablonneuses tendres.

Le schiste micacé et le schiste argileux dominent dans les montagnes qui environnent les riches cam-

pagnes de Reggio [1], et qui se prolongent jusqu'au cap Spartivento. Ces schistes sont traversés par des filons de quartz et des filons métalliques. On y avait tenté l'exploitation d'une mine de plomb tenant argent, qui, ensuite, a été abandonnée.

Le revers des Apennins, c'est-à-dire la partie qui regarde l'est, présente un aspect moins décharné, moins aride que la face de l'ouest. Les pentes sont moins rapides, et les croupes sont couvertes de bois. Les montagnes paraissent moins hautes, parce qu'elles sont accompagnées de montagnes du second ordre, et de collines qui descendent jusqu'à la mer, dont le centre de la chaîne est beaucoup plus rapproché que dans la partie opposée [2]. Cette côte offre une suite de

[1] La ville de Reggio, située à l'extrémité de la Calabre, est dans une position délicieuse. Les montagnes qui l'entourent sont couvertes des arbrisseaux dont nous nous servons en France pour la décoration de nos parterres, et qui, presque toujours en fleurs, font un effet charmant. Tels sont les lauriers-roses, les genets odorans, etc. : les plaines et les vallons sont d'une fertilité qui surprend toujours, et qu'ils doivent à la grande abondance des eaux. On ne creuse nulle part dans le sable du rivage, à deux et trois pieds de profondeur, qu'on ne trouve de l'eau douce. Cette eau descend des montagnes, filtre à travers le sol, et entretient ainsi une fraîcheur et une humidité qui rendent la végétation extrêmement abondante. Un grand nombre de forêts d'agrumi décorent les campagnes de Reggio, offrent des promenades charmantes, et fournissent un objet de commerce assez considérable par leurs fruits et leurs essences On se sert, en Italie, du mot *agrumi* comme d'un nom générique, pour exprimer collectivement tous les arbres de l'espèce des orangers, cédrats, citronniers, bergamotes, etc.

[2] On pourrait supposer que dans les temps anciens, les mouvemens de la mer, de l'ouest à l'est, étaient plus considérables et plus fréquens que dans la partie opposée, puisque, d'un côté de la

sites variés, et de positions charmantes et pittoresques. Les campagnes y sont d'une extrême fertilité; il y a peu de plaines, mais les vallons sont délicieux; les coteaux sont couverts de mûriers et d'arbres fruitiers, et les oliviers y étant moins nombreux que dans la partie de l'ouest, la verdure y a plus de fraîcheur et d'agrément. Le centre ou le noyau des montagnes secondaires et des collines est solide; le schiste et la pierre calcaire y règnent; ils y sont traversés de quelques filons métalliques.

La partie de la chaîne des Apennins qui passe à travers l'isthme ou l'étranglement formé par les golfes de Sainte-Euphémie et de Squillace, est encore un composé de granit, de roche feuilletée et de schistes, couverts en quelques endroits par la pierre calcaire; ce n'est qu'au-delà de Nicastro et de Catanzaro que toutes ces substances se cachent sous la pierre calcaire qui leur est substituée dans toute la partie supérieure de cette chaîne, pour ne plus se montrer que dans les laves et déjections du Vésuve, et dans les productions volcaniques de la campagne de Rome et de la Toscane, le feu des volcans allant les arracher à une très grande profondeur.

Il résulte de cet examen général, que la Calabre a presque partout le granit pour fondement, que c'est sous cette base, qui paraît inébranlable, qu'était le

chaîne, elle a entassé au pied des montagnes beaucoup de sable et de *détritus* des sommets supérieurs, dont elle a formé ce que j'ai décrit sous le nom de plaine, pendant qu'à l'est, elle baigne encore immédiatement le pied des coteaux sans y avoir formé d'attérissement.

foyer des tremblemens de terre [1], ou au moins que c'est sous ces matières solides qu'ont agi les forces qui ont occasionné les grands ébranlemens des surfaces; que dans aucune partie de cette province il n'y a vestige de volcans, que je n'ai trouvé aucune matière altérée par les feux souterrains, ni dans les montagnes, ni dans les pierres roulées par les torrens; qu'il n'y a dans cette province ni laves, ni tufs, ni scories d'aucune espèce. Je n'ai vu, dans l'intérieur de la plaine, que deux sources d'eaux hépatiques froides; il y a une source abondante d'eau thermale sulfureuse auprès de Sainte-Euphémie, au-delà de la presqu'île; mais je ne puis regarder ni les unes ni les autres, comme indices du feu, puisque la décomposition spontanée des pyrites suffit pour les produire. J'insiste sur cet objet pour détruire l'opinion de ceux qui supposent des feux recelés sous cette province : ils s'y feraient connaître par des phénomènes moins équivoques s'ils y existaient; et il n'y a dans la plaine, et dans les montagnes qui l'entourent; au moins dans celles qui en forment le cadre, ni mines, ni matières sulfureuses, ni bitumes, quoique les historiens du pays prétendent le contraire. Le granit se montre à découvert dans presque toute cette ceinture, et le sol inférieur n'est qu'un composé d'argile, de sable et de cailloux.

[1] Je me sers des mots de *foyers*, de *centre d'explosion*, non que je croie que la cause première des tremblemens de terre ait jamais résidé dans la Calabre, mais seulement pour m'aider à en expliquer les effets, jusqu'à ce que j'aie déduit, des phénomènes eux-mêmes, la cause de l'agitation du sol de cette malheureuse province.

Quoique les tremblemens de terre se soient succédé, presque sans aucune interruption, depuis le 5 février jusqu'au mois d'août suivant, on peut leur fixer trois époques distinctes, relativement aux lieux sous lesquels ils ont agi le plus violemment, et aux effets qu'ils ont produits. La première comprendra les secousses depuis le 5 février jusqu'au 7 du même mois exclusivement; la seconde renfermera celle du 7 février à une heure après midi; et toutes celles dont elle fut suivie jusqu'au 28 mars, et l'autre enfin, les secousses postérieures à cette époque.

Le tremblement terrible pour la plaine de Calabre, celui qui ensevelit sous les ruines des villes plus de vingt mille habitans, arriva le 5 février à midi et demi. Il dura deux minutes, et ce court espace lui suffit pour tout renverser, pour tout détruire. Je ne puis mieux rendre compte de ses effets qu'en supposant, sur une table, plusieurs cubes formés de sable humecté et tassé avec la main, placés à peu de distance les uns des autres. Alors, en frappant à coups redoublés sous la table, et la secouant en même temps horizontalement et avec violence par un de ses angles, on aura une idée des mouvemens violens et différens dont la terre fut pour lors agitée. On éprouva en même temps des soubresauts, des ondulations dans tous les sens, des balancemens et des espèces de tournoiemens violens. Aussi rien de tout ce qui était édifié ne put résister à la complication de ces mouvemens. Les villes et les maisons éparses dans la campagne furent rasées dans le même instant. Les fondemens parurent être vomis par la terre qui les renfermait. Les pierres fu-

rent broyées et triturées avec violence les unes contre les autres, et le mortier qui les réunissait fut réduit en poudre. Ce tremblement de terre, un des plus violens qui aient jamais existé, arriva sans avoir été précédé par des secousses moins violentes, et sans que rien l'ait annoncé. Tel l'effet subit d'une mine. Quelques uns prétendent cependant qu'un bruit sourd et intérieur se fit entendre presqu'en même temps. Mais qui peut ajouter foi aux circonstances racontées par ceux qui se trouvèrent exposés à toute la rigueur de ce terrible fléau? La terreur et le désir de se sauver furent les deux premiers sentimens qu'éprouvèrent ceux qui étaient renfermés dans les maisons. Un instant après, le fracas de la chute des édifices et la poussière ne leur permirent plus de rien voir, de rien entendre, ni même de réfléchir. Un mouvement machinal fit échapper ceux qui se sauvèrent; les autres ne recouvrèrent le sentiment de leurs maux que lorsque la première secousse fut cessée. Je ne chercherai point à peindre l'effroi, le silence, le désespoir qui succédèrent à cette terrible catastrophe. Le premier mouvement fut celui de la joie de vivre encore, le second fut de désolation. Détournons les yeux de ce spectacle d'horreur, laissons à d'autres les détails des malheurs particuliers et de leurs circonstances singulières, et attachons-nous aux seuls effets physiques.

Les soubresauts les plus violens furent ressentis dans les territoires d'Oppido et de Santa Cristina. C'est là aussi où furent les plus grands bouleversemens; ce qui a fait supposer que ces villes étaient placées à peu près sur le foyer ou dans le centre de l'explosion. Mais

je ne dirai pas, comme tous les autres l'ont répété, que l'effet des tremblemens de terre, et les ruines qu'ils ont occasionnées, ont été en raison inverse de l'éloignement de ce centre, et que, plus étaient grandes les distances, moins grandes étaient les ruines. Dans cette supposition, les villes de Siderno, Groteria et Gerace, qui ne sont pas plus éloignées d'Oppido ou de Santa Cristina, que Rosarno et Polistena, auraient éprouvé un même sort. Les villages de Mamola, Agnana et Canola, qui en sont beaucoup plus près, auraient été rasés. Mais tous ces lieux étaient sur des hauteurs, de l'autre côté de la chaîne, et quoiqu'ils souffrissent beaucoup de la secousse du 5 février, ils ne furent ni renversés ni détruits; on ne peut en rien comparer leur sort avec celui des villes de la plaine. Je dirai, avec plus de raison, que tout ce qui était enfermé dans l'enceinte des montagnes ci-dessus décrites fut détruit, et que tout ce qui était placé sur le solide, au-dessus de la plaine, et sur les croupes des montagnes qui l'entourent, ne fut pas, à beaucoup près, aussi maltraité.

L'effet général du tremblement de terre, sur le terrain argilo-sablonneux de la plaine de Calabre, qui, tel que je l'ai décrit, n'a point de consistance, fut d'augmenter sa densité en diminuant son volume, c'est-à-dire de le tasser; d'établir des talus partout où il y avait des escarpemens ou des pentes rapides, de détacher toutes les masses, ou qui n'avaient pas suffisamment de base, ou qui n'étaient retenues que par une adhérence latérale, et de remplir les cavités intérieures. Il s'ensuivit que, dans presque toute la lon-

gueur de la chaîne, les terrains qui étaient appuyés contre le granit de la base des monts Caulone, Esope, Sagra et Aspramonte, glissèrent sur ce noyau solide, dont la pente est rapide, et descendirent un peu plus bas. Il s'établit alors une fente de plusieurs pieds de large, sur une longueur de huit à dix milles, entre le terrain solide et le terrain sablonneux; et cette fente règne presque sans discontinuité, depuis Saint-George, en suivant le contour des bases, jusque derrière Sainte-Christine. Plusieurs terrains, en coulant ainsi, ont été portés assez loin de leur première position, et sont venus en recouvrir d'autres assez exactement pour les faire disparaître [1]. Des champs entiers se sont abaissés considérablement au-dessous de leur premier niveau, sans que ceux qui les environnaient aient éprouvé le même changement, et ils ont formé ainsi des espèces de bassins enfoncés, tel celui qui est au-dessus de Casal Nuovo; d'autres champs se sont incli-

[1] Les accidens de ce genre ont donné lieu à des questions singulières; il a fallu décider à qui appartenaient les terrains qui en avaient enseveli d'autres. En général, les tremblemens de terre de la Calabre ont occasionné les plus grandes révolutions dans la fortune des particuliers. On y a vu les jeux les plus singuliers du sort et du hasard. Plusieurs de ceux dont tous les biens étaient en mobilier, en contrats ou en comptant, se sont trouvés réduits à la mendicité, quelles que fussent leurs richesses antérieures. D'autres ont été appelés à des héritages qui ne pouvaient jamais entrer dans leurs espérances, et qui ne leur appartiennent que par la perte entière des familles les plus nombreuses. Presque tous les gens riches ont perdu; presque tous les pauvres ont gagné. Ceux-ci, outre les profits du pillage, taxèrent eux-mêmes la main-d'œuvre à un prix exorbitant. Le besoin qu'on avait d'eux pour construire des baraques, ou pour sauver ce que recélaient les ruines, fit qu'on les paya tout ce qu'ils demandèrent.

nés. Des fentes et des fissures ont traversé, dans toutes les directions, les plateaux et les coteaux; mais ordinairement elles sont parallèles au cours des gorges qui les environnent. On rencontre ces fentes à chaque pas, dans les vastes champs d'oliviers, entre Polistena et Sinopoli. Mais ce fut principalement sur les bords des escarpemens qu'arrivèrent les plus grands désordres et les plus grands bouleversemens. Des portions considérables de terrains, couverts de vignes et d'oliviers, se détachèrent, en perdant leur adhérence latérale, et se couchèrent d'une seule masse dans le fond des vallées, en décrivant des arcs de cercle, qui ont eu pour rayon la hauteur de l'escarpement; tel un livre posé sur sa tranche qui tombe sur son plat. Alors la portion supérieure du terrain sur laquelle étaient les arbres s'est trouvé jetée loin de son premier site, et est restée dans une position verticale. J'ai vu des arbres qui ont continué à pousser, et qui même ne paraissent pas avoir souffert, quoique depuis un an ils soient dans une position si contraire à la perpendicularité qu'ils affectent toujours. Ailleurs, des massifs énormes rompant également leur adhérence latérale, ont coulé sur la pente des talus inférieurs, et sont descendus dans les vallées; à la force d'impulsion qu'ils avaient reçue par leur chute, ils joignaient celle de la poussée des terres qui s'éboulaient derrière eux, ce qui leur permettait de parcourir d'assez grands espaces en conservant leur forme et leur position; et après avoir donné le spectacle de montagnes en mouvement, ils sont restés au milieu des vallées. Il est essentiel de faire remarquer que le

terrain sablonneux de la plaine, ne formant pas une masse dont les parties fussent liées ensemble, était mauvais propagateur du mouvement; de manière que la partie inférieure en recevait plus qu'elle n'en transmettait aux surfaces. Cela a fait que les éboulemens ont presque toujours commencé par le bas, et que les bases manquant et s'échappant à la manière des fluides de dessous les corps qu'elles soutenaient, ces corps se sont affaissés et détachés en très grandes masses des terrains dont ils formaient continuité. Les surfaces des terrains étant fortement liées par l'entrelacement des racines des arbres, et par l'épaisseur et la ténacité de la couche de terre végétale et argileuse, il n'est point singulier que beaucoup de ces terrains se soient conservés presque entiers, malgré les chutes, les chocs violens et les longs trajets qu'ils ont faits. Mais suivons les effets de la secousse du 5 février.

Lorsque l'éboulement a commencé par la partie supérieure de l'escarpement, et lorsque les surfaces des terrains se sont brisées en fragmens, qui se détachaient à mesure que la base manquait, le bouleversement a été total. Les arbres, à moitié enterrés, présentent leurs racines ou leurs têtes, et si les matériaux et les charpentes des maisons détruites se sont mêlés avec ces débris de montagnes, on ne reconnaît plus rien de ce qui était; et le tout ne présente que l'idée du chaos.

Il est arrivé quelquefois qu'un terrain, à qui sa chute et l'inclinaison du talus qui s'était formé sous lui avaient donné une grande force de projection, a

rencontré et franchi de petites collines qui étaient sur son passage, les a recouvertes, et ne s'est arrêté qu'au-delà. Si ce même terrain, rencontrant la côte opposée, frappait violemment contre, il se relevait un peu et formait une espèce de berceau. Lorsque les bords opposés d'une vallée se sont écroulés en même temps, leurs débris se sont rencontrés, leur choc les a soulevés, et ils ont formé des monticules dans le centre de l'espace qu'ils ont comblé. L'effet le plus commun, celui dont on voit un très grand nombre d'exemples dans les territoires d'Oppido et de Sainte-Christine, sur les bords des vallées ou gorges profondes dans lesquelles coulent les fleuves Maïdi, Birbo et Tricucio, est celui qui s'observe lorsque la base inférieure ayant manqué, les terrains supérieurs sont tombés perpendiculairement et successivement par grandes tranches ou bandes parallèles, pour aller prendre une position respective, semblable aux marches d'un amphithéâtre; le plus bas gradin est quelquefois à trois ou quatre cents pieds au-dessous de sa première position. Telle une vigne, entre autres, située sur le bord du fleuve Tricucio, auprès du nouveau lac, s'est divisée en quatre parties, qui se sont mises en terrasses les unes au-dessus des autres, et dont la plus basse est tombée de quatre cents pieds de hauteur.

Les arbres et les vignes qui étaient sur les terrains dont la masse entière s'est déplacée, n'ont point souffert. Les hommes mêmes qui s'y sont trouvés, les uns sur les arbres, les autres à leur pied, travaillant le sol, ont été voiturés pendant plusieurs milles sans

recevoir aucun mal. On m'en a cité plusieurs exemples qui sont consignés dans les relations.

Les effets des éboulemens ont été d'étrangler ou de combler les vallées par la rencontre et la réunion des bords opposés, de manière à obstruer le passage des eaux et à former un grand nombre de lacs; d'aplanir des terrains coupés par des gorges; de transporter sur les possessions des uns les héritages des autres; de couper les communications, et de donner à tout le pays une face nouvelle.

Les autres phénomènes produits par la première secousse, et dépendans d'une même cause, furent la suspension dans le cours des eaux, le desséchement instantané de quelques rivières, et leur accroissement le moment d'après. L'explication de ces faits se déduit facilement des soubresauts violens de bas en haut qu'éprouvait alors la terre. Le centre de la plaine était soulevé, la pente des eaux inférieures était augmentée, et elles coulaient avec plus de rapidité. Les eaux supérieures, retenues par une espèce de digue, restaient en stagnation; mais l'effet cessé, les niveaux se rétablissaient, et les eaux un peu accumulées coulaient troubles. On vit, dans plusieurs endroits, des eaux jaillissantes qui s'élevèrent à plusieurs pieds de hauteur, et qui portaient avec elles du sable et du limon. Les sources furent toutes plus abondantes. Quelques eaux sulfureuses et hépatiques parurent pendant quelques jours, et tarirent ensuite. Ces phénomènes sont tous l'effet du tassement. Toutes les sources ont leur réservoir intérieur; beaucoup de cavités souterraines sont pleines d'eaux croupissantes, qui y acquièrent

un goût et une odeur d'hépar, soit par la putréfaction, soit par la décomposition des pyrites. Si, par le resserrement du sol, ou par la chute de quelques corps supérieurs, les réservoirs diminuent de capacité, il faut que les eaux s'échappent; elles s'élancent avec d'autant plus de force que la compression latérale est plus violente, et elles entraînent avec elles les corps qui leur sont mêlés. Cette augmentation des sources est encore une cause de l'accroissement des rivières. Personne n'a pu me dire d'une manière précise si les eaux hépatiques qui coulèrent pour lors étaient froides ou chaudes. Celles que j'ai vues et qui se mêlent encore maintenant avec les eaux du fleuve Vacari, près Polistena, et celles du fleuve Tricucio, près Oppido, sont froides. Le phénomène des eaux jaillissantes est particulier à la première secousse; il n'a point eu lieu dans les autres, parce que le sol avait pris toute la densité et le resserrement qu'il pouvait recevoir.

D'ailleurs, dans tout le pays que j'ai parcouru, malgré les recherches les plus exactes, je n'ai trouvé ni indices, ni témoignages qui m'indiquassent un dégagement ou des courans de vapeurs souterraines, point de vestiges de feu ou de flamme. Tous les faits dans ce genre, rapportés dans beaucoup de relations, sont contredits par le témoignage même de ceux qui y sont cités. Il est facile de faire dire tout ce qu'on désire par des paysans encore remplis de terreur, et qui ne prennent point d'intérêt aux circonstances dont on leur demande les détails. Il est aisé de leur faire répondre oui à toutes les questions qu'on leur

fait. Ce sont toujours des espèces de demi-savans, qui ont ajouté à leurs relations les circonstances les plus singulières et les plus contradictoires, parce qu'ils ont voulu attribuer aux tremblemens de terre actuels tous les phénomènes dont ils avaient quelques notions, et qu'ils savaient être arrivés pendant des événemens semblables. D'ailleurs la plupart d'entre eux avaient un petit système à soutenir, et ils ont voulu arranger les faits, pour les faire entrer dans le cadre qu'ils leur avaient préparé d'avance.

Parcourons rapidement les villes qui ont été renversées par cette première secousse, et voyons quelles ont été les principales circonstances de leur destruction.

Rosarno, petit bourg, sur une colline sablonneuse, à peu de distance du fleuve Metramo, a été renversé; on peut même dire rasé. Le château du prince, les églises et les maisons, offrent des monceaux de ruines, à l'exception de quelques maisons basses qui sont toutes lézardées, et de quelques pans de murs qui se soutiennent encore en l'air.

Le fleuve Metramo suspendit un instant son cours auprès du pont de Rosarno; un moment après ses eaux furent plus abondantes et troubles. On prétend même qu'il fut à sec pendant quelques minutes. [1]

[1] La plaine qui est sur la rive droite du fleuve Metramo, auprès du pont, est condamnée à être stérile par les inondations d'un torrent qui la recouvre chaque année de sable et de vase, et qui en fait un terrain marécageux où l'air est détestable. Quelques dépenses suffiraient pour former un lit à ce torrent et pour l'y contenir; mais le gouvernement ne daigne pas s'occuper de *ces petits détails d'administration*.

Polistena, ville assez grande, riche, peuplée, était bâtie sur deux coteaux sablonneux, divisés par une rivière un peu encaissée. Elle a été absolument rasée [1].

[1] J'avais vu Messine et Reggio; j'avais gémi sur le sort de ces deux villes; je n'y avais pas trouvé une maison qui fût habitable, et qui n'eût besoin d'être reprise par les fondemens; mais enfin le squelette de ces deux villes subsiste encore; la plupart des murs est en l'air. On voit ce que ces villes ont été. Messine présente encore, à une certaine distance, une image imparfaite de son ancienne splendeur. Chacun reconnaît ou sa maison, ou le sol sur lequel elle reposait. J'avais vu Tropea et Nicotera, dans lesquelles il y a peu de maisons qui n'aient reçu de très grands dommages, et dont plusieurs même se sont entièrement écroulées. Mon imagination n'allait pas au-delà des malheurs de ces villes. Mais lorsque, placé sur une hauteur, je vis les ruines de Polistena, la première ville de la plaine qui se présentât à moi; lorsque je contemplai des monceaux de pierres qui n'ont plus aucune forme et qui ne peuvent pas même donner l'idée de ce qu'était la ville; lorsque je vis que rien n'était échappé à la destruction, et que tout avait été mis au niveau du sol, j'éprouvai un sentiment de terreur, de pitié, d'effroi, qui suspendit pendant quelques momens toutes mes facultés. Ce spectacle n'était cependant que le prélude de celui qui allait se présenter à moi dans le reste de mon voyage.

L'impression que m'a faite Messine est d'un genre tout différent. Ce sont moins ses ruines qui m'ont frappé que la solitude et le silence qui règnent dans ses murs. On est pénétré d'une terreur mélancolique, et d'une tristesse sombre, lorsqu'on traverse une grande ville, lorsqu'on parcourt tous ses quartiers, sans rencontrer être vivant, sans qu'aucune voix vienne frapper vos oreilles, sans entendre autre bruit que le balancement de quelques portes et fenêtres attachées à des pans de murs élevés, et agitées par les vents. L'âme est alors plutôt accablée sous le poids de ce qu'elle éprouve qu'effrayée; la catastrophe paraît avoir frappé directement sur l'espèce humaine, et il semble que les ruines qui se présentent ne sont que l'effet de la dépopulation. Telle une ville qui serait dévastée par la peste.

Toute la population de Messine est réfugiée sous des baraques de bois, autour des murs de la ville.

Il n'y subsiste pas une seule maison, pas un pan de mur [1]. Plusieurs maisons se sont écroulées dans le fleuve, sur le bord duquel le sol a manqué. Les murs épais et très solides du couvent des Dominicains sont tombés par gros blocs. Sur le coteau de la droite, auprès des Capucins, le terrain s'est beaucoup affaissé; il y a plusieurs fentes dans le sol, et son abaissement continue jusqu'au pied de la montagne, à une lieue de là. Dans tous les environs de la ville il y a beaucoup de fissures.

Saint-Georges, petite ville à une lieue et demie de distance de Polistena, n'a presque point souffert de la secousse du 5 février, parce qu'elle était bâtie sur la hauteur et située sur un rocher adhérent à la chaîne des Apennins. Elle reçut ensuite plusieurs dommages considérables dans les tremblemens de terre du 7 février et du 28 mars.

Cinque Frondi, joli bourg à une demi-lieue de distance de Polistena, dans une plaine très fertile, a été entièrement rasé. Une tour antique, carrée, monument sarrasin, placée au centre du bourg, assez grande pour servir de château et de logement au seigneur du lieu, était d'une extrême solidité, tant par la grande épaisseur des murs que par la nature du mortier qui avait lié le tout au point d'en faire une masse aussi solide qu'un rocher; elle a été renversée, et, en tombant, elle s'est brisée en plusieurs gros blocs

[1] Cette ville a enseveli sous ses ruines la moitié de ses habitans. Ceux qui ont survécu à la terrible catastrophe habitent des baraques placées sur un plateau qui domine l'ancienne ville, et où on compte bâtir la nouvelle.

qui étonnent par leur volume et leur dureté. Un de ces blocs contient un escalier tout entier. Il semble ici que la terre ait voulu vomir de son sein les fondemens même des maisons.

En allant de Polistena à Casal Nuovo, distant de deux lieues, on passe le fleuve Vaccari, qui a creusé son lit dans un sol tout de sable; il y a une source d'eau sulfureuse froide qui se jette dans le fleuve, à peu de distance de Polistena; cette source fut très abondante le 5 février et jours suivans; son odeur était aussi plus forte; mais elle reprit peu à peu son état naturel. Dans la campagne que traverse ce fleuve, et sur ses bords, il y eut plusieurs sources jaillissantes lors de la première secousse.

Casal Nuovo, joli bourg situé dans une plaine agréable, au pied de la montagne, avec des rues larges et alignées, et des maisons basses [1], a été entièrement rasé; il n'y reste pas pierre sur pierre. Tout a été mis de niveau avec le sol. Ce bourg avait été bâti après les tremblemens de terre de 1638, qui dévastèrent la Calabre. On avait pris toutes les précautions qu'on avait pu imaginer pour lui faire éviter une ruine semblable à celle dont on était témoin. Mais quoique ses rues fussent très larges, et les maisons très basses, près de la moitié de la population fut écrasée sous ses ruines. La marquise de Gerace, dame

[1] L'aspect de Casal Nuovo était charmant, vu à une certaine distance. Au coin de chaque maison, on avait planté un arbre et un cep de vigne qui donnaient de l'ombre: les rues paraissaient des allées de jardin.

du lieu, et tous ceux qui étaient auprès d'elle, furent victimes de cette secousse.

Tout le sol de la plaine qui entoure Casal Nuovo s'est affaissé. Cet abaissement est surtout fort apparent au-dessus du bourg, au pied de la montagne. Tous les terrains inclinés, appuyés contre cette même montagne, ont glissé plus bas, en laissant, entre le terrain mouvant et le solide, des fentes de plusieurs pieds de large, qui s'étendent à trois ou quatre milles. Des portions de terrain, en descendant ainsi, sont venues dans la plaine, et en ont recouvert d'autres qui en étaient à une assez grande distance.

En allant de Casal Nuovo à Santa Cristina, dans un espace de six lieues, on traverse un pays extraordinairement coupé de gorges, de ravins, de vallées profondes, et qui a été par conséquent le théâtre des plus grandes révolutions. On n'y fait pas un pas qu'on ne trouve, ou des fentes dans le sol, ou des éboulemens.

Terra Nuova, petite ville, était située sur un plateau entouré de trois côtés par des gorges profondes, ce qui lui donnait l'apparence d'être placée sur une montagne élevée. Mais ce plateau faisait l'extrémité d'une plaine qui se prolonge jusqu'au pied de la montagne, et qui est d'une extrême fertilité [1]. Cette ville

[1] Nulle part je n'ai vu de plus grands oliviers; ils ressemblent à des arbres de haute futaie, plantés en quinconce; ils forment des bois superbes, aussi sombres et aussi couverts que les forêts de chêne. On nettoie et on bat le terrain au pied de chaque arbre pour y former une espèce d'aire circulaire, dans laquelle tombent les olives. La quantité en est si grande qu'on les recueille avec des balais.

jouissait d'un bon air, d'une belle vue, et avait des eaux excellentes. La position qui lui avait procuré tous ces avantages lui a fait éprouver une destruction dont les détails font frémir. Une partie du sol s'éboula, et en coulant jusqu'au bord du fleuve Marot, elle entraîna avec elle les maisons qui étaient dessus. Leurs débris en pierres et en charpente, mêlés avec le sable du corps de la montagne, couvrent un espace considérable de la vallée que dominait la ville. Dans la partie opposée, la montagne s'est ouverte par une fente perpendiculaire dans toute sa hauteur; une portion s'est détachée et est allée tomber tout d'un bloc, en s'appuyant sur le côté; tel un livre qui s'ouvre par le milieu, et dont une moitié reste sur le dos, pendant que l'autre se couche sur le plat. La surface supérieure, où il y avait des maisons et des arbres, se trouve dans une position verticale. On se doute bien que de ces maisons il n'en reste pas vestige; mais les arbres ont peu souffert. Au moment où se forma cette fente, et où la montagne se détacha, toutes les maisons qui étaient placées immédiatement au-dessus se précipitèrent perpendiculairement à plus de trois cents pieds de profondeur, et de leurs débris elles remplirent le fond de cette ouverture. Cependant les habitans ne périrent pas tous. La différence de gravité fit arriver en bas les matériaux avant les hommes, de manière que plusieurs de ceux-ci évitèrent d'être enterrés ou écrasés par les ruines. Quelques uns tombèrent droits sur leurs pieds et marchèrent dans l'instant, et solidement sur ces monceaux de débris. Quelques autres furent enterrés jus-

qu'aux cuisses ou à la poitrine, et se dégagèrent ensuite avec un peu de secours. Une troisième partie de la ville, en s'écroulant, remplit de ses ruines un petit vallon qui était à peu près dans le centre, et où il y avait une fontaine et des jardins. Jamais terrain n'a éprouvé un bouleversement plus grand que celui où était cette malheureuse ville; jamais il n'y a eu destruction avec des circonstances plus singulières et plus variées. On ne reconnaît plus la position d'aucune maison; la face du sol a absolument changé, et il est impossible de deviner, par les débris qui en existent, ce qu'était anciennement cette ville. Le terrain a manqué partout, tout a été bouleversé. Ce qui était haut s'est abaissé, ce qui était bas paraît s'être élevé, à raison de l'affaissement de ce qui l'environnait. Car il n'y a point eu de soulèvement réel, comme quelques narrateurs l'ont prétendu. Un puits revêtu en pierres maçonnées, dans le couvent des Augustins, paraît être sorti de terre, et ressemble maintenant à une petite tour de huit à neuf pieds de hauteur, un peu inclinée. Cet effet s'est produit par l'affaissement du terrain sablonneux dans lequel le puits était creusé.

Les éboulemens de la ville, ceux des coteaux opposés, ont fermé le passage aux eaux de la petite rivière Soli, d'un côté, et à ceux d'une fontaine abondante qui coulait dans le fond de la gorge opposée, et ont formé ainsi deux lacs dont les eaux stagnantes portent d'autant plus d'infection qu'elles contiennent des cadavres et des débris de toute espèce. [1]

[1] Si la nature ou l'art ne desséchent ces lacs, ils acheveront, par leurs exhalaisons infectes, la destruction du petit nombre d'habitans qui ont survécu à la réunion d'autant de causes de mortalité. L'air y est si épais, si infect et si humide, que, dans le mois de février, il y avait autant d'insectes et de moucherons qu'on en trouve pendant l'été sur le bord des eaux stagnantes.

Dans tous les environs, sur le bord des vallons, il y a eu des éboulemens considérables. Toute la plaine qui est au-dessus de la ville est traversée par un grand nombre de fentes et de crevasses. Il faut aller à une assez grande distance pour trouver un emplacement où l'on puisse établir la nouvelle ville, ou plutôt le petit hameau que pourra former le reste, peu nombreux, de cette malheureuse population. [1]

Une plantation considérable d'oliviers, appartenant aux Célestins, de niveau avec la ville, et faisant continuité du même plateau, a souffert de très grandes dégradations. Une partie a été renversée dans la gorge où coule le fleuve Soli, et les arbres, dont quelques uns n'ont pas été déracinés par la chute, ont pris des positions singulières, où ils continuent à pousser. Une autre partie du sol s'est abaissée de plusieurs toises; tout le reste paraît menacer ruine par la quantité de fissures et crevasses qui le traversent; et, dans une étendue de plus d'un mille, il n'y a pas un pouce de terrain qu'on puisse regarder comme ferme et solide. [2]

[1] L'ancienne population de Terra Nuova était de deux mille âmes. Elle est réduite à moins de quatre cents; un peu plus de quatorze cents ont été enterrés et écrasés sous les ruines, et le reste a été enlevé par les fièvres putrides. Ce petit nombre d'infortunés ont établi leurs baraques dans une plaine à un demi-mille au-dessus de l'ancienne ville; le sol humide et peu solide ne leur permettra pas d'y bâtir des maisons.

[2] J'ai logé à Terra Nuova dans la baraque des Célestins, dont

Le village de Moluquello, ou Moloquiello, était situé en face de Terra Nuova, et au même niveau, sur une petite plate-forme d'un mille de long et de deux cents pas de large, resserrée entre les rivières Soli et Maro, qui coulaient à ses pieds dans de profonds vallons. Une partie du village s'est précipitée à droite, l'autre à gauche, et il ne reste plus du sol où il était situé qu'une arête ou dos-d'âne si aiguë qu'on ne pourrait y marcher.

Radicina, joli bourg situé en plaine, à quelque distance des gorges, a été entièrement rasé, à la réserve d'une petite maison carrée à un étage, placée dans le centre du bourg, qui est restée sur pied, et qui n'a même presque point souffert, sans que j'aie pu en deviner la cause.

Je ne parlerai pas de tous les petits villages dont on rencontre les ruines à chaque pas que l'on fait, parce qu'elles ne présentent rien d'intéressant.

Oppido, ville épiscopale assez considérable, était placée sur le sommet d'une montagne isolée, ou plutôt sur un plateau, au niveau des plaines d'alentour,

un seul a échappé; elle est au milieu de leur plantation d'oliviers. J'avais vu la veille combien le terrain était peu solide; j'avais la tête pleine de tout ce que j'avais observé; mon imagination me peignait les malheurs de cette ville au moment de la secousse, lorsque je sentis mon lit agité par un tremblement de terre assez fort; je me levai précipitamment et avec inquiétude; mais lorsque je vis que tout le monde était dans le silence, je jugeai que cette secousse, quoique très forte, n'était comparable en rien à celles qui avaient ébranlé la Calabre, dans d'autres circonstances, puisqu'elle n'occasionnait pas la moindre crainte à ceux qui logeaient dans la même baraque. Je me remis sur mon lit, et on peut croire que je n'y dormis pas le reste de la nuit.

dont il paraît qu'il faisait anciennement partie, mais dont les eaux l'ont absolument détaché, en formant tout autour des gorges profondes. L'accès de la ville était très difficile, à cause des pentes rapides et des escarpemens qui l'entouraient. Cependant, sur ces mêmes pentes et escarpemens, se sont établis des arbres et des arbrisseaux, qui enveloppent la montagne d'une ceinture de bois dont les racines entrecroisées donnent une espèce de solidité à ce massif, qui par lui-même n'en a aucune, car il n'est composé que de sable, d'argile et de fragmens de corps marins, le tout semblable à ce qui forme l'intérieur des coteaux opposés.

La ville a été entièrement rasée; il n'y est pas resté sur pied un seul pan de mur. Une portion de l'extrémité du plateau sur laquelle était situé un château fort, espèce de citadelle avec quatre bastions, s'est écroulée et a entraîné avec elle, dans la gorge inférieure, deux bastions. C'est le seul éboulement que la montagne ait éprouvé; le reste s'est conservé dans son entier, malgré ses escarpemens, soutenu vraisemblablement par la ceinture des bois et des broussailles qui l'environne. [1]

[1] Qui pourrait croire que les habitans d'Oppido, après la destruction de leur ville, et après les désastres de toute espèce qu'ils y ont éprouvés, fussent encore affectionnés à ce sol malheureux. Le gouvernement a désigné un nouvel emplacement pour bâtir la nouvelle ville. Il a choisi une plaine nommée la *Tube*, à une lieue de distance de l'ancienne. La plupart des habitans refusent d'aller s'y établir. Ils prétendent qu'il y a une espèce de tyrannie à vouloir les éloigner de leurs anciennes demeures, pour les forcer à habiter une plaine humide et malsaine, où il n'y a point de matériaux pour

Si le sol d'Oppido résista en partie à la violence des secousses, il n'en fut pas de même des rives opposées : les éboulemens y furent immenses. La chute des terres et des portions considérables de coteaux remplit les vallées et forma les lacs dont la ville est maintenant entourée. Ces lacs, qui contournent la montagne, se rempliront peu à peu par les sables que les torrens y entraînent, et par les débris des terrains supérieurs [1]. Il y en a déjà un qui a été comblé naturellement de cette manière.

Ce n'est pas encore auprès de la ville que se sont faits les plus grands bouleversemens, mais à un et deux

bâtir. Ils disent, en faveur de leur plateau isolé, qu'il a prouvé sa solidité, en résistant aux plus violentes secousses sans avoir une seule gerçure ; que les pierres, et quelques charpentes des maisons détruites, leur serviront pour en bâtir d'autres; que l'air est très bon ; qu'ils sont plus à portée de leurs possessions, et que tous ces avantages réunis compensent l'inconvénient de n'avoir point d'eau sur le plateau. Ils prétendent qu'étant accoutumés à aller la chercher dans le fond des vallées, ce n'est plus une peine pour eux. Il y a donc eu schisme dans les restes de cette population; une partie a suivi les indications du gouvernement, et est allée à la Tube; l'autre est demeurée sur les ruines d'Oppido. J'en fus entouré lorsque j'allai les visiter. On paraissait avoir oublié les malheurs occasionnés par le tremblement de terre, pour ne penser qu'à la vexation qu'ils prétendaient leur être faite. Ils se plaignaient surtout amèrement de ce qu'on les avait privés d'une messe qui se disait dans une baraque destinée à cet objet dès le commencement de leurs désastres.

[1] Avant d'arriver à la montagne d'Oppido, je ne concevais pas comment je pourrais en approcher; j'en étais séparé par l'emplacement du lac qui a été comblé. Ce bassin, rempli d'un sable fin sur lequel l'eau de la rivière coule, paraît un vaste gouffre de boue que l'œil ne considère pas sans frayeur, et qui a cent pas de large. Mon guide me dit qu'il fallait le traverser pour aller à l'ancienne

milles de distance, dans les vallées profondes formées par les rivières Tricucio, Birbo et Boscaïno. Là se rencontrent tous les accidens que j'ai déjà annoncés. Ici, le sable et l'argile ont coulé à la manière des torrens de lave, ou comme s'ils étaient délayés par l'eau. Ailleurs des portions considérables de montagnes ont marché pendant plusieurs milles, en descendant dans les vallées, sans se détruire et sans changer de forme. Des champs entiers couverts de vignes et d'oliviers se sont précipités dans les fonds, sans perdre la position horizontale de leur surface; d'autres sont restés inclinés; quelques uns se sont placés verticalement, etc.

La chute des escarpemens opposés et leur rencontre ont formé des digues de plusieurs milles d'épaisseur; elles ont fermé le passage des eaux et produit plusieurs grands lacs que le gouvernement travaille à dessécher. Il faut pour cela ouvrir des canaux très profonds, et de trois et quatre milles de longueur, au milieu des éboulemens; ce qui demande beaucoup de temps et d'argent qu'on aurait pu épargner, si l'on avait considéré que la nature, en peu d'années, comblera elle-même ces lacs, comme elle a fait de plusieurs autres; que l'infection de l'air était moins à craindre dans les lieux éloignés comme ceux-là des habitations, et que ces mêmes dépenses auraient été mieux employées dans

ville. Je hasardai avec crainte quelques pas; mais, rassuré par les premiers essais, et trouvant de la solidité dans ce qui ne me paraissait qu'une vase grise et molle, je traversai ce lac de sable, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et je pris un petit sentier tortueux qui me fit gravir, au milieu des broussailles, un escarpement que je jugeais inaccessible.

les environs de Terra Nuova, ou dans d'autres parties de la Calabre.

Au-dessous d'Oppido, à trois milles de distance, était le petit village de Castellace, bâti au bord d'un escarpement, qui se détacha pour se précipiter dans le fond de la vallée. Les ruines de quelques maisons restées sur le haut de la montagne sont les seuls indices de sa position et de son existence. Le village de Cossoletto a éprouvé un sort presque semblable.

La ville de Santa Cristina, située presque au pied de la grande montagne d'Aspramonte, et placée sur une montagne sablonneuse, escarpée, environnée de gorges et de vallées profondes, s'est trouvée dans des circonstances presque pareilles à celles de Terra Nuova, et a éprouvé un même genre de destruction. Les maisons, avec une partie de la montagne, se sont précipitées du haut en bas. Un grand nombre de fentes et de crevasses a traversé le corps de la montagne dans toute son épaisseur, de manière à faire craindre que le reste ne s'abîmât encore. Toute la surface du terrain a changé de forme. Le territoire de Santa Cristina, coupé également par un grand nombre de gorges et de vallées accompagnées d'escarpemens, a été sujet aux mêmes accidens que celui d'Oppido.

Les territoires de Terra Nuova, d'Oppido et de Santa Cristina, sont ceux où les tremblemens de terre ont exercé leurs plus grands ravages, et ont produit les effets les plus extraordinaires, ce qui a fait croire que le foyer des secousses du 5 février était sous cette partie de la plaine. Je ne nierai pas que l'ébranlement n'ait été peut-être plus violent là qu'ailleurs; mais la

nature du terrain, et les gorges dont il est coupé, ont beaucoup contribué à la destruction des villes, et ont facilité tous les bouleversemens qu'on observe dans les environs.

En suivant le contour que fait la base d'Aspramonte, on trouve la petite ville de Sinopoli et le bourg de Sainte-Euphémie, bâtis tous deux au pied de la montagne, également détruits, sans être rasés.

Bagnara, ville assez considérable de la côte, bâtie sur une hauteur, avec un escarpement vers la mer, a été entièrement rasée. Les maisons se précipitèrent les unes sur les autres, et on peut à peine reconnaître ce qu'était anciennement la ville.

Seminara, autre ville de la plage, a été détruite, mais non mise de niveau avec le sol comme la précédente.

Palma, ville peuplée et commerçante, ne présente qu'un monceau de ruines.

Sans étendre plus loin cette nomenclature, ce que je viens de dire suffit pour montrer que les circonstances singulières qui accompagnèrent le tremblement de terre sont un effet nécessaire d'une violente secousse sur un terrain sablonneux, lorsqu'il est dégradé et ouvert par les eaux. On voit aussi que, dans un espace de dix lieues de long sur six de large, compris entre le fleuve Metramo, les montagnes et la mer, il n'est pas resté un seul édifice entier; on pourrait même dire qu'il n'y a pas pierre sur pierre, qu'il n'y a pas un arpent de terre qui n'ait changé de forme ou de position, ou qui n'ait souffert des dommages considérables.

Pendant que la plaine était dévouée à une destruction totale, les lieux circonvoisins bâtis sur des hauteurs, et établis sur des bases solides, échappèrent à une pareille dévastation. L'ébranlement fut considérable; il y eut beaucoup d'édifices endommagés. Mais si cette secousse du 5 février eût été seule, qu'elle n'eût pas été suivie de toutes celles qui se succédèrent pendant six mois, presque sans interruption, aucune des villes supérieures n'aurait été rendue inhabitable. Il paraît que la force qui avait secoué dans tous les sens les terrains bas de la plaine, ne fut pas assez considérable pour soulever un poids plus grand, tel que celui des montagnes qui en formaient le cadre. Ainsi Nicotera, Tropea, Monteleone, villes bâties sur la montagne du cap Vaticano, ou sur son prolongement, les bourgs et les villages de leur territoire, ne souffrirent presque point. Leur ruine était réservée à une force majeure, à celle qui ébranla le le corps même de ces montagnes le 18 mars suivant. Le bourg de Saint-Georges, à quatre milles seulement de distance de Polistena, comme nous l'avons déjà dit, mais placé sur la montagne, fut pour lors peu endommagé. Les bourgs et villages situés sur la croupe de la montagne qui fait face à Messine, et la petite ville de Scylla elle-même, n'éprouvèrent pas une destruction totale. Sur toutes ces montagnes, les secousses ne furent ni aussi violentes ni aussi instantanées; les mouvemens n'en furent ni aussi prompts ni aussi irréguliers; il n'y eut pas les mêmes soubresauts.

Reggio et les lieux circonvoisins furent rendus in-

habitables, mais non point rasés. Ce ne fut même pas cette première secousse qui les endommagea le plus.

Sur le revers des Apennins, dans la partie de l'est, le tremblement de terre du 5 février fut vivement ressenti; toutes les villes souffrirent plus ou moins, quelques planchers tombèrent. Les clochers et plusieurs églises s'écroulèrent; les maisons furent lézardées, mais très peu totalement renversées. Peu de personnes y périrent.

Partout ailleurs que dans la plaine, le tremblement de terre fut précédé de quelques légères oscillations et d'un bruit souterrain, que tous conviennent avoir entendu venir de la partie du sud-ouest.

Les tremblemens de terre qui suivirent la fatale époque du 5 février, quoique vivement ressentis dans la plaine n'y apportèrent plus aucun dommage : il ne restait aucune maison à abattre. Le terrain s'était consolidé en prenant des talus et une densité opérée par le tassement. Toutes les pentes avaient étendu leurs bases. Ce fut donc en vain que la terre continua à se mouvoir dans cette malheureuse contrée; elle ne prit plus de part aux suites de cette funeste tragédie.

La secousse qui arriva pendant la nuit du 5 février augmenta les dommages de Messine, de Reggio et des villes qui avaient déjà été ébranlées par le premier tremblement de terre. Elle fut fatale aux habitans de Scylla, par la chute d'une portion considérable de la montagne dans la mer; ce qui fit soulever les eaux, et leur donna une fluctuation violente; les flots se brisèrent avec force contre la plage et la partie basse de la ville où s'était réfugié le prince de Si-

nopoli, seigneur du lieu, accompagné de tous ses gens et de beaucoup d'habitans; ils chevauchèrent sur le rivage, et en se retirant, entraînèrent avec eux tout ceux qui y étaient. [1]

Le tremblement de terre du 7 février, à une heure et demie après midi, fut très violent; mais il n'exerça pas ses plus grands efforts dans les mêmes lieux que le premier; il sembla que le foyer ou le centre de l'explosion fût monté six ou sept lieues plus haut, vers le nord, pour venir se placer sur le territoire de Soriano et de Pizzoni. Ce tremblement de terre opéra la destruction du bourg de Soriano et des villages dépendant d'un grand couvent des Bénédictins, très solidement construit après les tremblemens de terre de 1659, de la Chartreuse dite de *Saint-Bruno* ou *San-Stephano del Bosco;* tous lieux qui avaient été respectés par la première secousse. Il acheva de renverser Laureana, Galatro, Arena et autres pays circonvoisins. Il fit de Mileto un monceau de ruines, et opéra une dévastation complète dans un contour de deux ou trois lieues de diamètre.

Les territoires de Soriano, d'Arena et de Soretto dont le terrain était sablonneux et ouvert par des ravins, éprouvèrent aussi beaucoup de déplacemens de

[1] Cette circonstance du tremblement de terre arrivé le 5 février, pendant la nuit, est celle qui a été plus diversement racontée, qui a occasionné le plus de commentaires, et à qui on a joint les plus faux détails. Il est certain que la vague entraîna plus de douze cents personnes réfugiées sur le rivage, du nombre desquelles était le comte de Sinopoli. Mais que l'eau fût chaude, que le fond de la mer fût brûlant, ce sont des particularités qui ne sont ni vraies ni vraisemblables.

terre et d'éboulemens. Le mélange de sable, d'argile et de granit décomposé, qui constitue les coteaux au-dessous de la ville de Mileto, s'éboula en plusieurs endroits, et eut l'air de couler à la manière des laves.

Il est à remarquer que ce tremblement de terre du 7 février, fut principalement ressenti à Messine et Soriano, lieux fort distans l'un de l'autre; pendant qu'il fut infiniment moins fort dans tout le pays intermédiaire, où on entendit pourtant un bruit considérable.

Le 28 mars fut une autre époque fatale, qui porta la ruine et la désolation dans les pays qui étaient déjà rassurés sur le danger des tremblemens de terre, et qui, n'ayant reçu presque aucun dommage des premières secousses, se croyaient hors des limites de ce terrible fléau. Le centre de l'explosion changea une troisième fois. Il remonta encore vers le nord, à sept ou huit lieues plus haut. Il vint se placer sous les montagnes qui occupent l'isthme qui unit la partie supérieure de cette province à l'inférieure, entre le golfe de Sainte-Euphémie et celui de Squillace. Les soubresauts les plus violens, indices du lieu sous lequel s'exerçaient les plus grands efforts, se firent principalement ressentir sous les montagnes de Girafalco, à peu près au centre de l'étranglement. Dans cette circonstance, la nature déploya une plus grande force que dans les secousses précédentes; elle souleva et ébranla le corps même des montagnes qui couvrent tout l'espace où ce tremblement de terre exerça ses ravages. Aussi la propagation de son mouvement

s'étendit beaucoup plus loin. La Calabre citérieure ressentit ses effets et éprouva quelques dommages. Toutes les provinces du royaume de Naples en eurent le ressentiment. Il ravagea indistinctement les deux côtés de la chaîne, les lieux élevés, ceux qui étaient inférieurs, et rien ne parut à l'abri de ses atteintes. En tirant deux diagonales, l'une du cap Vaticano au cap Colonne, l'autre du cap Suvero au cap de Stilo, on aura entre ces quatre points, l'étendue sous laquelle l'ébranlement fut le plus terrible, la destruction la plus grande; et le point d'intersection des deux lignes sera à peu près celui du centre de l'explosion.[1]

Ce tremblement de terre fut précédé d'un bruit souterrain très fort, semblable au tonnerre, qui se renouvela à chaque secousse. Les mouvemens furent très compliqués, les uns agirent de bas en haut, ou par soubresauts, ensuite vinrent des tournoiemens violens auxquels succédèrent des ondulations.

Il est inutile de donner la nomenclature de toutes les villes et bourgs qui reçurent des dommages considérables dans cette occasion. Il suffit de dire que toute la partie supérieure de cette province souffrit beaucoup, que plusieurs villes furent ou presque renversées, ou rendues absolument inhabitables. Mais, malgré la violence de l'agitation du 28 mars, les malheurs de ces contrées ne sont pas comparables à ceux de la plaine, à l'époque du 5 février. Ici il n'y eut point de villes rasées par les fondemens; la ruine

[1] Je le répète, je ne me sers du mot *centre de l'explosion*, que pour exprimer un effet, et non pour indiquer une cause.

de plusieurs qui étaient très mal bâties, telles que le Pizzo, avait été préparée par les secousses précédentes, et cependant leurs masures sont encore pour la plupart sur pied. D'ailleurs les villes de Nicotera, Tropea, Monteleone, Squillace, Nicastro, Catanzaro, San Severino et Cotrone, peuvent être restaurées. Peu d'édifices ont été totalement renversés, les autres ne sont que lézardés. Le bas peuple est déjà rentré dans l'intérieur de ces villes, et lorsque les maisons considérables auront été réduites à un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, selon l'ordre du gouvernement, et qu'on les aura un peu réparées, elles seront habitables. Mais il faudra long-temps pour délivrer les esprits de la terreur qu'ont inspirée les tremblemens de terre, surtout la secousse du 28 mars, avant laquelle ils étaient presque rassurés, et pour faire consentir les gens riches à quitter leurs baraques de bois, et à venir habiter de nouveau sous des pierres. Comme on juge de tous les objets par comparaison, le sort de cette partie de la Calabre ultérieure touche peu, lorsqu'on a été témoin des malheurs de la plaine, et lorsqu'on a parcouru ses ruines.

La différence des effets du tremblement de terre du 5 février et de celui du 28 mars, ne peut avoir pour cause que la nature du terrain. Dans la plaine, le sol lui-même a manqué; aucun édifice n'y était solidement fondé. Les mouvemens étaient d'autant plus irréguliers qu'ils étaient modifiés, en passant à travers un terrain qui cédait plus ou moins à la force qui l'ébranlait, et qui la transmettait inégalement. Dans les montagnes, au contraire, quoique l'a-

gitation des surfaces fût aussi considérable, elle était moins destructive. Les rochers sur lesquels reposaient les villes, leur transmettaient un mouvement plus régulier, parce qu'ils en étaient meilleurs conducteurs; le sol, après chaque oscillation, reprenait sa première position, et les édifices conservaient leur aplomb. Tel un verre plein d'eau qui reçoit de très grandes oscillations sans répandre, et qu'une très petite secousse irrégulière renverse.

Le tremblement de terre du 28 mars augmenta les désastres de Messine, où il agit avec beaucoup de force; il accrut les dommages de Reggio, et renversa beaucoup de maisons dans la petite ville de Sainte-Agathe, de Reggio et lieux circonvoisins. Il fut cependant très peu ressenti dans la plaine qui est intermédiaire entre les deux extrémités de la Calabre, où, comme je viens de le dire, les secousses furent très violentes. Il semblait que la force motrice passait librement et comme dans un canal ouvert sous la plaine, pour aller frapper alternativement contre les deux points les plus éloignés.

Les tremblemens de terre continuèrent pendant toute l'année 1783 : j'en ai ressenti encore plusieurs dans les mois de février et de mars 1784. Mais aucune des secousses ne peut se comparer aux trois qui forment époque, ni même à celles qui les suivirent immédiatement; aucune n'occasionna des accidens dignes d'être cités.

La mer, pendant les tremblemens de terre de 1783, eut peu de part à l'ébranlement du continent. La masse des eaux n'eut point de mouvement général de

fluctuation ou d'oscillation : elles ne s'élevèrent pas au-dessus de leurs limites ordinaires. Les flots qui, la nuit du 5 février, vinrent frapper contre le rivage de Scylla, et qui ensuite allèrent couvrir la pointe du Phare de Messine, ne furent que les effets d'une cause particulière. La chute d'une montagne dans la mer, comme je l'ai déjà dit, souleva les eaux, qui reçurent un mouvement d'ondulation tel qu'il succède toujours dans de pareilles circonstances. Le rivage fut couvert à trois différentes reprises; tout ce qui était dessus fut entraîné par le retour de la vague. L'ondulation s'étendit depuis la pointe de la Sicile jusqu'au-delà du cap de Rosacolmo, en prolongeant la côte qui court au sud, mais en s'y élevant toujours graduellement moins haut qu'à Scylla. Ce soulèvement des flots suivit immédiatement la chute de la montagne. Si c'eût été un mouvement général dans la masse des eaux, si ces vagues eussent eu une même cause que celle qui vint fondre sur Cadix lors du tremblement de terre de Lisbonne, elles auraient eu une marche différente, et auraient étendu leurs effets beaucoup plus loin. On aurait ressenti à Messine une violente fluctuation, si la mer eût partagé l'ébranlement de la terre. Le môle, qui est à fleur d'eau, et auprès duquel sont attachés les vaisseaux, dont la proue avance au-dessus, aurait été couvert, et les vaisseaux, portés par les flots, auraient échoué. On aurait éprouvé le même effet dans le golfe de Palma, qui est au-dessus de Scylla; on l'aurait ressenti sur la plage de Torpea; mais nulle part sur cette côte la mer ne s'éleva au-dessus de ses bords. Ce qui prouve encore mieux que l'inondation de Scylla n'est

qu'un accident particulier dépendant de la cause que j'ai citée, c'est que derrière le rivage contre lequel les eaux montèrent avec tant de violence, il y a une petite anse dans laquelle la mer ne s'éleva point, parce qu'elle n'était pas dans la direction de l'ondulation.

Quelques questions que j'aie pu faire, je n'ai pu trouver dans tous les détails qu'on m'a donnés aucun indice des phénomènes d'électricité rapportés dans différentes relations, aucune étincelle, aucun dégagement de fluide électrique, que les physiciens napolitains veulent absolument être la cause de ces tremblemens de terre.

L'état de l'atmosphère ne fut pas le même dans toute l'étendue du désastre. Pendant que les tempêtes et la pluie paraissaient avoir conjuré, conjointement avec les tremblemens de terre, la perte de Messine, l'intérieur de la Calabre jouissait d'un assez beau temps. Il y eut un peu de pluie dans la plaine le matin du jour funeste : mais le temps fut serein le reste de la journée. Les mois de février et de mars furent assez beaux, et même chauds. Il y eut quelques orages et de la pluie, mais qui n'étaient pas étrangers à la saison. Le beau temps qui régna après la catastrophe du 5 février fut même un bien grand avantage pour l'intérieur de la Calabre ; sans cela, les restes malheureux de la population, sans abris, sans moyens de s'en procurer de long-temps, par la disette des planches et des ouvriers, seraient morts de misère et d'intempérie. Le 28 mars, dans la partie supérieure de la Calabre, le temps ne fut pas mauvais, et le tremblement de terre ne fut suivi d'aucun orage ; il y eut seulement un peu de

pluie. Il s'ensuit de cette remarque que l'état de l'atmosphère n'est pas aussi étroitement lié avec les mouvemens intérieurs de la terre qu'on n'a cessé de le dire, et il se pourrait bien que les tempêtes qu'on essuya dans le canal de Messine et sur quelques endroits de la côte n'eussent pas la même cause que les tremblemens de terre.

Qu'il me soit maintenant permis de chercher dans les seuls faits la cause des tremblemens de terre de la Calabre, et, mettant de côté tout système, de voir ce qui a pu donner lieu à la destruction presque générale de cette province.

La force motrice paraît avoir résidé sous la Calabre elle-même, puisque la mer qui l'environne n'a point eu part à l'oscillation ou balancement du continent. Cette force paraît encore s'être avancée progressivement le long de la chaîne des Apennins, en la remontant du sud au nord. Mais quelle est dans la nature la puissance capable de produire de pareils effets ? J'exclus l'électricité, qui ne peut pas s'accumuler constamment, pendant un an de suite, dans un pays environné d'eau, où tout concourt à mettre ce fluide en équilibre. Il me reste le feu. Cet élément, en agissant directement sur les solides, ne fait que les dilater, et alors leur expansion est progressive, et ne peut pas produire des mouvemens violens et instantanés. Lorsque le feu agit sur les fluides, comme l'air et l'eau, il leur donne une expansion étonnante, et nous savons que, pour lors, leur force d'élasticité est capable de surmonter les plus grandes résistances. Ils paraissent les seuls moyens que la nature ait pu employer pour

produire de pareils effets. Mais dans toute la Calabre il n'y a pas vestige de volcans. Rien n'annonce ni inflammation intérieure, ni feu recelé dans le centre des montagnes ou sous leur base, feu qui ne pourrait exister sans quelques signes extérieurs. Les vapeurs dilatées, l'air raréfié par une chaleur toujours active, se seraient échappés à travers quelques unes des crevasses et des fentes qui se sont formées dans le sol; elles y auraient produit des courans. La flamme et la fumée seraient également sorties par quelques uns de ces espèces d'évens. Une fois les passages ouverts, la compression aurait cessé, la force n'éprouvant plus de résistance serait devenue sans effet, et les tremblemens de terre n'auraient pas continué aussi longtemps. Aucun de ces phénomènes n'a eu lieu; il faut donc renoncer à la supposition d'une inflammation qui agirait directement sous la Calabre. Voyons si, en ayant recours à un feu étranger à cette province, et n'agissant sur elle que comme cause occasionnelle, nous pourrons expliquer tous les phénomènes qui ont accompagné les secousses. Prenons, par exemple, l'Etna en Sicile, et supposons de grandes cavités sous les montagnes de la Calabre; supposition qui ne peut m'être refusée. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait d'immenses cavités souterraines, puisque le mont Etna a dû, en s'élevant par l'accumulation de ses explosions, laisser dans l'intérieur de la terre des vides relatifs à sa grande masse.

L'automne de 1782 et l'hiver de 1783 ont été fort pluvieux. Les eaux intérieures, augmentées de celles de la surface, ont pu couler dans les foyers de l'Etna;

elles ont dû alors être réduites en vapeurs très expansibles, et frapper contre tout ce qui faisait obstacle à leur dilatation. Si elles ont trouvé des canaux qui les aient conduites dans les cavités de la Calabre, elles ont pu y occasionner tous les désordres dont je viens de tracer le tableau.

Supposons maintenant, pour me faire entendre plus aisément, que ces cavités, avec leurs canaux de communication, représentent imparfaitement une cornue, mise sur le côté, dont le col soit le long de la côte de Sicile, la courbure sous Messine et le ventre sous la Calabre. Les vapeurs arrivant avec impétuosité, et chassant devant elles l'air qui occupe déjà ces cavités, doivent d'abord frapper contre l'épaule de la cornue et ensuite tourner pour s'engouffrer dans sa capacité. La force d'impulsion agira d'abord directement contre le fond de la voûte, et ensuite, par réflexion, contre la partie supérieure, d'où elle sera renvoyée et réfléchie de tous côtés, de manière à produire les mouvemens les plus compliqués et les plus singuliers. Les parties les plus minces de la cornue seront celles qui frémiront le plus aisément sous le choc des vapeurs, et qui céderont le plus facilement à leurs efforts. Mais cette eau, raréfiée par le feu, doit se condenser par le froid qui règne dans ces souterrains, et l'action de son élasticité accidentelle cesse aussi promptement que le premier effort a été instantané et violent. L'ébranlement des surfaces extérieures finit subitement, sans qu'on sache ce qu'est devenue la force qui a fait tant de fracas. Elle ne se ranime que lorsque le feu a pris de nouveau assez d'activité pour

produire subitement d'autres vapeurs, et le même effet se renouvelle aussi long-temps et aussi souvent que l'eau tombe sur le foyer embrasé.

Mais si la première cavité n'est divisée d'une cavité de même espèce que par un mur ou un retranchement assez mince, et que cette séparation se rompe par l'effort des vapeurs élastiques qui frappent contre elle, alors l'ancienne cavité ne servira plus que de canal de communication, et toutes les forces agiront contre le fond et les parois de la seconde. Le foyer des secousses paraîtra avoir changé de place, et l'ébranlement sera faible dans l'espace qui aura été agité le plus violemment par les premiers tremblemens de terre.

Rapprochons ces phénomènes nécessaires, dans la supposition d'une ou plusieurs cavités placées sous la Calabre, des phénomènes arrivés pendant les tremblemens de terre. La plaine, qui était sûrement la partie la plus mince de la voûte, est celle qui a cédé le plus aisément. La ville de Messine, bâtie sur une plage basse, a reçu un ébranlement que n'ont point ressenti les édifices bâtis sur les hauteurs. La force mouvante cessait aussi subitement qu'elle agissait violemment et tout à coup. Lorsque, aux époques du 7 février et du 28 mars, le foyer parut changé, la plaine ne souffrit presque point. Le bruit souterrain qui précéda et accompagna les secousses parut toujours venir du sud-ouest, dans la direction de Messine. Il était semblable à un tonnerre souterrain qui aurait retenti sous des voûtes. Ainsi, sans avoir de preuves directes à donner de ma théorie, elle me paraît convenir à

toutes les circonstances, et elle explique simplement et naturellement tous les phénomènes.

Si donc l'Etna a été, comme je viens de le dire, la cause occasionnelle des tremblemens de terre, je puis dire aussi qu'il préparait depuis quelque temps les malheurs de la Calabre, en ouvrant peu à peu un passage le long de la côte de Sicile, au pied des monts Neptuniens; car, pendant les tremblemens de terre de 1780, qui inquiétèrent Messine durant tout l'été, on éprouva tout le long de cette côte, depuis Taormina jusqu'au Phare, des secousses assez fortes. Mais auprès du village d'Alli et auprès de Fiume di Nisi, qui se trouvent à peu près au milieu de cette ligne, on ressentit des soubresauts assez violens pour faire craindre qu'il ne s'y ouvrît une bouche de volcan. Chaque secousse ressemblait à l'effort d'une mine qui n'aurait pas eu la force de faire explosion. Il semble que, pour lors, le volcan s'ouvrit un libre passage pour l'expansion de ses vapeurs, et qu'elles y aient depuis circulé librement, puisque, pendant 1783, l'ébranlement a été presque nul sur cette partie de la côte de Sicile, dans le même temps que Messine ensevelissait sous ses ruines une partie de ses habitans.

VOYAGE PITTORESQUE

EN

SICILE.

AVANT-PROPOS.

Cette troisième et dernière partie de notre ouvrage, contenant le voyage de la Sicile, en est la plus considérable ; et c'est celle à l'exécution de laquelle nous avons apporté le plus de soin. Ce n'est pas que les deux autres nous aient coûté moins d'application, de travail, de recherches, mais l'expérience, ce guide si sûr, si bon à consulter, et dont la marche est malheureusement si lente, est venue plus efficacement à notre secours. On doit s'en apercevoir particulièrement à une égalité beaucoup plus soutenue dans l'exécution des gravures, qui toutes ont été confiées à des artistes dont le mérite dans chaque genre nous était plus connu.

Les planches des médailles, entre autres, ont été gravées avec un soin extrême. On y reconnaîtra facilement les talens de M. de Saint-Aubin, artiste supérieur, exercé depuis long-temps à rendre les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

On trouvera dans ce voyage quelques vues prises dans la partie méridionale de la Sicile, dont les descriptions ont été faites par le commandeur de Dolomieu. Ces descriptions, qui sont particulièrement relatives à l'histoire naturelle du Val di Noto, seront d'autant plus intéressantes qu'elles regardent une des parties les plus curieuses de cette île, que nos dessinateurs n'avaient point eu le temps de parcourir, et qui est généralement assez peu connue.

Nous devons encore au commandeur de Dolomieu, à qui nous venons d'emprunter un chapitre sur les tremblemens de terre de la Calabre ultérieure, la relation d'un voyage fait par cet habile naturaliste aux îles de Lipari, et que nous donnerons par extrait, avec des vues des îles Vulcano et Stromboli.

Nous terminerons par une notice ou description sommaire des médailles des villes de la Sicile, et cette description sera accompagnée de dix-neuf planches, où l'on a rassemblé toutes les médailles les plus curieuses des anciens princes et tyrans qui ont régné

autrefois dans cette île, ainsi que celles qui ont été frappées depuis, sous la domination des Romains.

Nous croyons inutile de prévenir nos lecteurs que notre voyage en Sicile ayant été fait six ans avant l'horrible tremblement de terre qui a culbuté Messine presque en entier le 5 février 1783, l'aspect général de cette ville, ainsi que les vues particulières de ses édifices, ne doivent plus ressembler à nos descriptions ni à nos dessins. Nous avons hésité quelques momens à les renfermer dans cet ouvrage; mais, quoiqu'ils aient beaucoup perdu de leur intérêt, nous croyons qu'il sera toujours infiniment curieux d'avoir, en les consultant, au moins une idée de ce que Messine était avant cette terrible catastrophe.

Il en doit être de même de ce que nous avons à dire de ses fêtes, de ses spectacles religieux et de ses cérémonies publiques; quoique de pareils détails puissent paraître déplacés, en parlant d'une ville plongée pour long-temps dans le deuil et la désolation, nous prions nos lecteurs de nous permettre

de leur faire observer que nous n'écrivons pas seulement pour le moment présent, que les mœurs, les opinions, les usages d'un peuple, sont indépendans des événemens, et tiennent trop à la peinture que nous avons à faire de ce pays, pour les passer sous silence.

Si la plus grande partie des édifices de Messine, si tout ce qui y a été fait de la main des hommes n'existe plus, pour ainsi dire, maintenant, ou y a été considérablement endommagé, ce qui n'y peut jamais changer, c'est ce que la nature y a fait, ce qu'un climat délicieux et le sol le plus fertile de la terre y peuvent produire, ce qui enfin y ramenera, comme à Catane, ses habitans revenus de leur effroi, et y fera élever un jour une ville nouvelle, plus somptueuse et plus magnifique peut-être que celle que nous regrettons aujourd'hui.

Nous reprendrons conséquemment la suite du journal de notre voyage, tel qu'il avait été écrit [1], et irons retrouver nos dessina-

[1] Ce journal, qui nous sert de guide, a été fait par M. Denon. Nous lui avons, de plus, l'obligation d'avoir bien

teurs, que nous avons abandonnés au moment où ils allaient passer le détroit, et affronter les monstres de Charybde et de Scylla; mais avant d'entrer, avec eux, dans cette malheureuse ville, alors si imposante par la noblesse et la magnificence de ses édifices, nous croyons à propos d'insérer ici une relation du terrible événement qui l'a détruite presque en entier. Ce détail, écrit sur les lieux mêmes, nous ayant paru du plus grand intérêt. [1]

RELATION.

Messine renversée par un tremblement de terre, le 5 février 1783, n° 402.

« Le tremblement de terre qui vient de détruire la ville de « Messine et toute la Calabre est, sans contredit, un des plus « considérables dont l'histoire ait jamais fait mention, et la « situation actuelle de cette malheureuse contrée présente un « tableau de désolation capable d'émouvoir les cœurs les moins « sensibles.

« Une des plus belles villes de l'Italie dont il n'existe

voulu présider aux travaux des dessinateurs, qu'il a accompagnés dans tout le voyage de la Calabre et de la Sicile.

[1] Cette relation a été envoyée au ministre, peu de temps après le tremblement de terre, par M. Lallement, vice-consul de France à Messine, homme d'un vrai mérite, et aussi estimé, aussi considéré des Siciliens que des étrangers et de tous les voyageurs.

« presque plus d'édifices entiers, la province la plus riche et « la plus fertile du royaume de Naples bouleversée d'une « manière incroyable dans l'étendue de plus de soixante « lieues carrées ; trois cent quarante villes, bourgs ou vil- « lages renversés de fond en comble, cinquante mille habi- « tans ensevelis sous leurs ruines, et le reste d'une population « riche et nombreuse réfugié sous des cabanes de plan- « ches, de claies, de branchages, et la plupart couvertes de « chaume et de haillons, voilà, monsieur, le spectacle affreux « que nous avons aujourd'hui sous les yeux : heureux encore « les individus échappés à la destruction totale de leur patrie « s'ils pouvaient entrevoir un terme à leurs calamités, mais « la terreur et le désespoir semblent être leur partage. La « terre est toujours agitée, les secousses continuent journelle- « ment, et nous en avons ressenti ces jours-ci plusieurs très « violentes. Le sol paraît fuir sous nos pas. Le climat n'est « plus le même. Ce ciel serein, doux et tranquille, auquel « nous étions accoutumés dans cette saison, est presque tou- « jours obscurci par des nuages épais qui nous dérobent à « chaque instant les rayons du soleil. Le froid succède au « chaud dans l'intervalle de quelques heures, des vents va- « riables et orageux soufflent continuellement et avec vio- « lence. Tout, en un mot, représente le désordre de la na- « ture et semble présager de nouveaux malheurs.

« Il est certain que chaque famille de Messine peut four- « nir des anecdotes très intéressantes sur ce qui lui est arrivé « de particulier lors de la chute de cette ville. La surprise, « l'épouvante, l'aspect d'une mort presque inévitable, les « douleurs multipliées de la nature, les ressources de l'in- « stinct lorsque la raison ne pouvait plus se faire entendre, « les moyens employés pour échapper à la destruction et pour « arracher des décombres les personnes les plus chères, la « diversité et l'énergie de ces moyens, sont autant de traits « attendrissans qui mériteraient d'être rapportés; mais ils « sont en si grand nombre qu'il n'est pas possible de s'y ar- « rêter. Je décrirai donc seulement les faits tels que j'ai pu « les reconnaître.

« S'il était possible de prévoir les convulsions de la na- « ture aux signes extérieurs qui les précèdent ordinairement, « on pourrait dire qu'elle avait annoncé depuis quelque « temps l'affreuse catastrophe qu'elle préparait. L'automne « a été froid et pluvieux : le thermomètre de Fahreinheit est « descendu souvent à 56 degrés, l'hiver a été sec, et le « même thermomètre a toujours été au-dessus de 52. Il se « formait fréquemment des tempêtes dans la partie de l'ouest, « ce qui paraissait extraordinaire dans cette saison. Les ma- « rées n'avaient plus leurs époques fixes comme auparavant, « et les pilotes du canal, en rendant compte de ces variations, « assuraient avoir plusieurs fois observé une agitation plus « forte et plus bruyante dans les eaux de Carybde, qu'ils « appellent le *Garofalo*.

« Le 5 février, l'air était pesant et tranquille, le ciel « couvert de nuages épais et l'atmosphère enflammée. A « midi et demi, la terre commença à trembler avec un bruit « effroyable, les secousses augmentèrent successivement, et « devinrent enfin si violentes dans tous les sens, qu'elles ren- « versèrent en deux ou trois minutes une partie des édifices « et des maisons.

« On vit alors s'élever du nord-ouest une longue nuée « blanchâtre suivie d'une autre très obscure, qui couvrit « en un moment tout l'horizon, amena sur la ville un déluge « d'eau, et augmenta la terreur et la confusion. On aban- « donna les maisons en fuyant sur les places, dans les plai- « nes voisines et sur les bâtimens qui se trouvaient dans le « port.

« La terre tremblait toujours à chaque instant, et ce ne

« fut que vers les cinq heures que les secousses parurent se « ralentir. Les habitans rentrèrent dans l'enceinte, les uns « pour chercher et secourir leurs parens, leurs enfans, leurs « amis; d'autres, pour enlever de leurs maisons à moitié dé- « truites, les effets précieux qu'ils y avaient laissés, ou du « moins les meubles et hardes qui leur étaient les plus néces- « saires; d'autres pour s'y mettre à couvert des injures du « temps, n'ayant ni asile, ni les moyens de s'en procurer; « d'autres enfin pour profiter du désordre, et dépouiller les « maisons ouvertes et abandonnées.

« Cette espèce de sécurité a coûté la vie à un plus grand « nombre d'individus. A une heure après minuit, la terre « trembla avec plus de violence et fit écrouler toutes les « maisons que les premières secousses avaient ébranlées.

« La ville est restée déserte depuis, tous les habitans sont « campés aux environs. La plus grande partie du tiers-état « et du peuple est baraquée dans la plaine de Porto-Salvo, « sous le bourg de Salleo; la noblesse, les magistrats et la « bourgeoisie, dans une plaine au-delà du torrent de Porta « di Legno, et le militaire à Terra-Nuova, sur l'esplanade de « la citadelle.

« Les fortes secousses qui se sont fait sentir encore le 7 fé- « vrier et le 28 mars ont détruit les autres édifices qui « avaient résisté aux premières, et on peut dire avec vérité « qu'il n'existe presque plus de maison habitable dans la « ville, excepté dans le quartier bâti sur le glacis de l'ancien « château de Matta-Griffone, où étaient les monastères de « filles, et celui de Sainte-Claire, proche la place du gou- « vernement, qui n'ont pas extrêmement souffert.

« On a prétendu que le terrain s'était affaissé en plusieurs « endroits, qu'on avait senti des vapeurs de soufre et de « bitume qui s'exhalaient des décombres, qu'on avait vu « des météores enflammés s'élever au-dessus de la ville,

« et que les flots de la mer, en surmontant le quai, et se « brisant avec fureur contre les maisons, avaient en- « traîné dans leur retraite une partie du terrain qui les « soutenait.

« Ces assertions ont toutes été le produit d'une imagination « échauffée, et du délire de l'épouvante. Sans nier absolu- « ment que des commotions aussi violentes que celles qu'on a « éprouvées, aient pu faire sortir des entrailles de la terre les « vapeurs que quelques particuliers disent avoir senties, on « peut les attribuer à des causes plus simples. Tout ce qui « existe sur la superficie de la Sicile est, sans contredit, im- « prégné de parties sulfureuses et bitumineuses qui s'exha- « lent continuellement du sol: le feu prit à trois ou quatre « maisons de l'amphithéâtre de la marine, les flammes s'é- « chappant par intervalle des décombres s'élevaient au- « dessus des édifices, et l'incendie a produit ces météores, « et probablement aussi ces vapeurs qu'on a cru être l'effet « du tremblement de terre.

« La mer n'a été que faiblement agitée dans le port, les « bâtimens qui s'y trouvaient n'ont point souffert, et la po- « sition de Messine dans un canal étroit et resserré l'a garan- « tie de l'impétuosité des flots, dont l'élévation extraordi- « naire a causé beaucoup de dommages sur la côte de Scylla « et de Bagnara.

« Le quai, depuis le séminaire jusqu'à la douane, s'est, à « la vérité, crevassé dans toute sa longueur, et la palissade où « était la poissonnerie s'est enfoncée; mais toute cette partie « est factice, ajoutée au terrain solide, et bâtie sur pilotis. « Les secousses ont été si fortes qu'elles ont dérangé les « caisses et la bâtisse artificielle qui les unissait, et ont pro- « duit l'affaissement. On a remarqué la même chose dans les « magasins du lazaret, qui se sont crevassés dans plusieurs « endroits, quoique le terrain ou la jetée naturelle de San-Ra-

« nieri, qui forme le port, n'ait éprouvé aucune altération « visible.

« Au milieu du trouble et de la confusion que devait né- « cessairement entraîner un pareil désastre, il semble que la « Providence ait veillé particulièrement à la conservation des « habitans. Les magasins de blé n'ont pas été endommagés, « plusieurs fours publics sont restés sur pied, les aquéducs « se sont conservés, et les villages du district n'ont presque « pas souffert. Quelques membres de l'administration se sont « empressés à rétablir l'ordre et l'abondance, et le surlen- « demain peu de personnes manquaient de l'absolu néces- « saire. Messine a trouvé ses ressources en elle-même. Les « secours envoyés par le souverain ont été délivrés à la gar- « nison, qui les a tous absorbés. Les galères de Malte en ont « fourni pendant quelques jours aux malades et aux pauvres « avec une générosité qui mérite les plus grands éloges. Mais « on a refusé, je ne sais pourquoi, les plus essentiels, que « les commandans ont offerts, ainsi que ceux que le roi de « France avait envoyés avec tant d'empressement. On avait « ordonné à Palerme de faire passer ici tout ce qui se trouve- « rait en caisse pour le compte du roi, ainsi que le produit du « revenu des Jésuites et de l'archevêché de Montréal; mais « on avait oublié que le compte en avait été soldé depuis un « mois, et que le solde en avait été porté à Naples. On a « donc tiré du trésor de Messine l'argent qui était nécessaire « pour soulager le peuple. Soixante mille livres ont été dis- « tribuées dans les campagnes pour l'entretien des vers à « soie, et vingt-cinq mille livres ont été répandues en au- « mônes dans la ville. Mais cette somme était si modique, et « la répartition en a été faite de façon que les plus malheureux « n'ont rien eu, et dix mille ouvriers mercenaires et jour- « naliers ont été forcés d'aller ailleurs chercher du travail et « du pain.

« On peut assurer aujourd'hui que le nombre des habi- « tans qui ont péri par la chute des édifices de la ville, n'ex- « cède pas huit à neuf cents. Mais le dommage est considé- « rable, et il paraît impossible de le déterminer. Messine a « contenu dans son enceinte plus de quatre-vingt mille ha- « bitans. L'amphithéâtre de la marine, et les arcs qui facili- « taient la communication du port avec l'intérieur, ont coûté « des sommes immenses. Il est détruit, et les murailles qui « restent encore sur pied doivent être démolies. Le palais du « vice-roi, la cathédrale, l'archevêché, le collége, le sémi- « naire, les églises, les couvens, les magasins du port Franc, « la douane, le lazaret n'existent plus. Toute propriété est « anéantie dans la ville. On ne la rebâtirait pas pour trente « millions; à quoi il faut ajouter la valeur des meubles et « effets précieux ensevelis sous les ruines, consumés par le « feu, brisés par l'écroulement des édifices, ou devenus la « proie des scélérats qui les ont enlevés.

« Quelque effrayant que puisse paraître ce calcul, il n'est « cependant rien en comparaison du dommage que la Calabre « a souffert. Outre la perte d'un aussi grand nombre de villes « et d'habitans, des montagnes se sont entr'ouvertes, d'autres « ont été déplacées visiblement. Des terrains entiers d'une « très grande étendue ont été coupés horizontalement et « portés à des distances considérables; des vallons comblés, « des lacs très profonds d'eau chaude et sulfureuse se sont « formés subitement et en grand nombre, dans des lieux où « l'on voyait, deux minutes auparavant, des maisons de cam- « pagne, des jardins et des collines couvertes de toutes les « richesses du genre végétal. Les villes de Monteleone, Op- « pido, Casal Nuovo, Terra Nuova, Seminara, Polistena, « presque tous les fiefs du prince de Cariati n'offrent que des « monceaux de poussière. Toutes les autres, jusqu'à Scylla, « et celles de la Calabre citérieure, depuis Crotone jusqu'à

« Reggio, ne sont plus habitables. Une grande partie de la « récolte des huiles, la plus riche production de la province, « a été perdue, et il en aurait été de même des soies entre- « posées à Reggio, si elles n'avaient pas été pour la plu- « part enlevées quelques jours auparavant.

« Il résulte des observations faites sur les lieux, par des « personnes instruites, que le foyer de l'incendie a été dans « cette partie de la Calabre connue sous le nom de plaine « de Monteleone ou de Seminara. C'est là que les effets en « ont été plus terribles, et les phénomènes plus extraordi- « naires; et c'est de là que viennent encore les secousses que « nous ressentons souvent par contre-coup. Le volcan de « Stromboli jette beaucoup de feu, et chaque mouvement « de la terre est actuellement précédé d'un bruit souterrain « semblable à un coup de canon qui viendrait du Phare.

« On a remarqué de plus que toutes les habitations bâties « dans des plaines, et sur des terres argileuses et calcaires, « ont été ébranlées dans leurs fondemens et presque pulvé- « risées; et celles appuyées sur des terrains solides ou sur « des hauteurs de pierre dure, ont été conservées, ou seu- « lement endommagées. Cette diversité est frappante à Mes- « sine. Toute la partie basse construite ou sur pilotis, ou « sur une terre calcaire, est celle qui a succombé aux pre- « mières secousses, de façon qu'il n'en reste pas vestige; « tandis que les édifices et les maisons bâties sur le rocher « de Matta-Griffon à Salleo, et sur le penchant des mon- « tagnes qui couvrent les derrières de la ville, sont sur « pied et la plupart intacts.

« On ne saurait douter, d'après le rapport unanime des « habitans, que les secousses des 5 et 7 février et 28 mars « n'aient été les plus violentes, et peut-être capables seules, « par les mouvemens irréguliers qu'elles occasionnaient, de « renverser les édifices les mieux construits; mais en exami-

« nant les restes de ceux dont quelque partie subsiste encore, « on est autorisé à croire que plusieurs causes secondes ont « contribué à la destruction totale de tant de villes et d'ha- « bitations.

« Les arts, et surtout l'architecture, sont presque inconnus « dans la Calabre, et on y a entièrement oublié les modèles « qu'y avaient laissés les anciens habitans de cette province. « Toutes les maisons y étaient bâties de pierres tendres et « friables, de briques mal cuites et de terres mêlées de « paille et séchées au soleil. Les charpentes étaient matérielles « et mal ordonnées. Les édifices ont péri par les toits et par « les planchers. Les premiers mouvemens ont détaché la « charpente, et les poutres une fois déplacées, étant pous- « sées avec violence, et en différens sens contre les mu- « railles, les ont fait écrouler.

« La ville de Messine s'est trouvée dans le même cas: les « maisons y paraissaient plus solidement bâties; mais la con- « struction intérieure ne l'était pas davantage; les solives des « planchers, appuyées simplement sur les murailles, sans au- « cun assujettissement ni chaîne extérieure, ont produit les « mêmes effets. D'ailleurs la chaux qu'on emploie est de très « mauvaise qualité, et, soit économie des propriétaires, soit « infidélité des ouvriers, on remarque avec surprise aujour- « d'hui qu'une grande quantité de murailles sont évidées et « remplies intérieurement de cailloux, de pierres sèches et « de sable.

« Quoique le tremblement de terre de 1693, qui renversa « le tiers des villes de la Sicile, eût épargné miraculeusement « celle-ci, on ne peut disconvenir que les édifices et les mai- « sons n'aient considérablement souffert. On les a réparés « avec la plus grande économie; on s'est contenté de rem- « plir les crevasses avec de la chaux et du sable, et l'attention « ne s'est portée que sur le mal apparent. Elle en essuya un

« autre assez fort en 1742; et la peste, qui fit périr l'année « suivante la moitié de ses habitans, ne permit pas de songer « aux réparations. Quarante années consécutives de troubles « domestiques, et peut-être pas assez de vigilance de la part « du gouvernement de Naples, avaient achevé de dépeupler et « de ruiner cette ville infortunée. Une bonne partie des mai- « sons n'était plus habitée, et plus d'un quart de l'amphi- « théâtre de la marine tombait en ruine.

« Les secousses violentes qu'elle a ressenties pendant plus « de six mois, en 1780, avaient augmenté le mal ancien. On « n'a presque rien rebâti, parce que les facultés actuelles et « le discrédit municipal ne le permettaient plus. Quelques « solives de la voûte de la cathédrale s'étaient déplacées, « ce qui devait faire soupçonner un dérangement quel- « conque dans l'ensemble de l'édifice; on s'est contenté de les « remettre en place, sans aucun autre examen. Le palais du « vice-roi était dans le plus mauvais état possible; abandonné « depuis vingt ans, sans aucune réparation, il dépérissait « visiblement; une infinité d'édifices et de maisons étaient dans « le même cas. Il était donc impossible que ces bâtimens ré- « sistassent à de nouvelles secousses, et leur chute a entraîné « nécessairement celle des autres. »

INTRODUCTION

AU

VOYAGE PITTORESQUE

EN SICILE.

De la situation de la Sicile, de son étendue et de sa fertilité.

Si nous nous en rapportons aux plus anciennes traditions, aux historiens les plus respectés de l'antiquité, il ne nous restera aucun doute que la Sicile n'ait été autrefois séparée de l'Italie par un tremblement de terre ou quelque autre révolution arrivée dans cette partie du globe. C'était le sentiment de Pline : « La Sicile était « jointe autrefois aux champs Brutiens, dit-il, « et en faisait partie; mais les eaux de la mer « s'étant fait jour tout à coup, et s'étant ouvert « un passage au travers des terres, la séparèrent « pour jamais du reste de l'Italie. [1] » Cette opinion était celle de toute l'antiquité; nous voyons ses meilleurs poètes nous raconter cet événement dans leurs ouvrages, et en faire le sujet des peintures les plus éloquentes; mais ces auteurs ne nous en parlent jamais que comme d'une tradi-

[1] *Sicilia quondam Brutio agro cohærens, interfuso mari, avulsa.* (Plinii, Lib. III, c. viii.)

tion dès-lors si éloignée que l'époque en était absolument inconnue [1]. Strabon et Diodore nous disent que, de leur temps, les plus anciens historiens citaient ce fait comme étant déjà d'une antiquité très reculée. [2]

Nous ne pouvons donc douter que la révolution formidable qui aura produit cette scission, cette séparation de la Sicile avec l'Italie (en supposant qu'elle ait eu lieu), ne soit en effet une des plus anciennement arrivées sur le globe. L'opinion de

[1] *Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina*
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas)
Dissiluisse ferunt: quum protinus utraque tellus
Una foret, venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.
(Virg., *Æneid.*, Lib. III.)

[1] *Ausoniæ pars magna jacet Trinacria tellus*
Ut semel expugnante Noto et vastantibus undis
Accepit freta cæruleo propulsa tridente:
Namque per ocultum cæca vi turbinis olim
Impactum pelagus lacerata viscera terræ
Discidit, et medio prorumpens arva profundo
Cum populis pariter convulsas transtulit urbes.
(Sil. Ital., Lib. XIV.)

[2] *Tradunt prisci rerum scriptores Siciliam fuisse olim Italiæ conjunctam, sed postea insulam evasisse.* (Diod., L. V.)

Aristote fait aussi mention d'une éruption mémorable de l'Etna, dont on parlait encore de son vivant, et qui avait couvert de cendres non seulement toute la Sicile, mais un grand nombre de villes du continent.

Buffon, à ce sujet, est d'en faire remonter l'époque au moment même de la formation de la Méditerranée, ou plutôt de son accroissement subit, lorsque les barrières du Bosphore, ou canal de Constantinople, s'étant ouvertes, les eaux de la mer Noire et celles de la mer d'Asof s'y seront tout à coup rassemblées. Le même auteur pense qu'une submersion beaucoup plus considérable encore doit être arrivée dans cette partie du globe, lorsque les eaux de l'Océan se seront fait jour au travers du détroit de Gibraltar. « Ce « n'est peut-être, dit Buffon, que dans ce second « temps que s'est formé le golfe Adriatique, « ainsi que la séparation de la Sicile et des autres « îles; quoi qu'il en soit, ce n'est que d'après ces « deux grands événemens que l'équilibre de ces « deux mers intérieures a pu s'établir, et qu'elles « ont pris leurs dimensions, à peu près telles « que nous les voyons aujourd'hui. Ces terribles « révolutions de la nature sont sans doute d'une « antiquité bien plus reculée qu'aucune de celles « dont les hommes ont conservé le souvenir; « on doit même les regarder comme bien antérieures à ces fameux déluges de Deucalion et « d'Ogigès, dont la fable seule nous a conservé « la mémoire et les époques. [1]

Nous ne suivrons pas davantage les conjec-

[1] *Époques de la Nature.*

tures de ce naturaliste, tout ingénieuses qu'elles puissent être, et sans placer comme lui ces révolutions anté-diluviennes à cent siècles de nous, nous nous occuperons à peindre, à décrire la Sicile telle qu'elle est de nos jours. [1]

Cette île célèbre est la plus considérable de la Méditerranée; placée entre le trentième et le trente-quatrième degré de longitude et le trente-sixième et le trente-huitième vingt-cinq minutes de latitude, à l'extrémité méridionale de l'Italie, elle n'en est séparée que par un petit bras de mer de douze milles de largeur, ou quatre de nos lieues environ, dans la partie la plus étendue; et, dans les endroits les plus resserrés, ce

[1] C'est à la date d'environ dix mille ans, à compter de ce jour en arrière, que je placerais la séparation de l'Europe et de l'Amérique, et c'est à peu près dans ce même temps que l'Angleterre a été séparée de la France, l'Irlande de l'Angleterre, la Sicile de l'Italie, la Sardaigne de la Corse, et toutes deux du continent de l'Afrique. C'est peut-être aussi dans ce même temps que les Antilles, Saint-Domingue et Cuba ont été séparés du continent de l'Amérique Toutes ces divisions particulières sont contemporaines ou peu postérieures à la grande séparation des deux continens; la plupart même ne paraissent être que des suites nécessaires de cette grande division, laquelle ayant ouvert une large route aux eaux de l'Océan, leur aura permis de refluer sur toutes les terres basses, d'en attaquer, par leur mouvement, les parties les moins solides, de les miner peu à peu, et de les trancher enfin jusqu'à les séparer des continens voisins. (Buffon, *Époques de la Nature.*)

détroit n'a pas même six milles, ou environ deux lieues.

La forme de la Sicile est triangulaire, c'est la raison pour laquelle les anciens lui avaient donné le nom de *Trinacria*. Son étendue, ou plutôt son circuit, est de six cent vingt-quatre milles d'Italie, sa longueur de l'est à l'ouest, c'est-à-dire depuis le cap Peloro jusqu'au cap Boeo, anciennement Lilybée, est de cent quatre-vingts milles, et sa largeur du midi au nord, dans sa plus grande dimension, depuis le cap Passaro, anciennement Pachinum, jusqu'au cap Peloro qu'on appelle aussi *Capo del Faro*, est de cent trente milles.

Il y a tout lieu de penser que ce sont ces trois promontoires que les anciens ont voulu désigner dans un grand nombre de médailles de la Sicile[1], par ces trois jambes d'homme placées autour d'une tête, comme autant de rayons, et entre chacunes desquelles on voit un épi de blé, emblème de la fécondité du pays. [2]

[1] Toutes les planches de médailles de la Sicile seront placées à la fin de l'Atlas, dont elles formeront les derniers numéros, leurs descriptions étant le chapitre qui termine notre quatrième volume.

[2] Ce type singulier se rencontre particulièrement sur plusieurs des anciennes médailles de Palerme, il se voit aussi, mais plus rarement, sur quelques médailles de Syracuse, d'Agrigente et d'une autre ville de Sicile appelée *Yetum*. Mais

La Sicile est divisée en trois grandes provinces, auxquelles on donne le nom de vallée, savoir : *il val di Demoni, il val di Noto,* et *il val di Mazzara.* [1]

La première de ces divisions de la Sicile, *il val di Demoni,* renferme plusieurs villes considérables; c'est la partie où est situé le mont Etna. On y voit Messine, Taormine, Catane, Melazzo

ce qui prouve très sûrement que les anciens ont désigné cette île par un emblème qui semblait faire allusion à la forme de ses trois caps, ce sont quelques autres médailles frappées à différentes époques, comme après la prise de Syracuse par Marcellus. On en connaît une où l'on voit au revers de ce type de la Trinacrie, un Jupiter, et le nom de Lentulus Marcellus écrit à côté. Il en est une autre fort rare, avec le nom de César écrit en grec, qui paraît avoir rapport aux victoires de Pompée en Sicile; et enfin une plus évidente que toutes, que fit frapper Clodius Macer, pro-préteur d'Afrique, qui tenta d'usurper l'empire sous Néron. Ce Clodius Macer, voulant sans doute faire connaître les provinces de l'Empire romain qui s'étaient déclarées pour lui, fit frapper une médaille où l'on voit l'emblème en question, avec le nom de *Sicilia* pour exergue.

[1] Le mot *val,* par lequel on désigne ces différentes parties de la Sicile, n'a rien de commun ni aucun rapport avec l'idée que présente dans notre langue le mot *vallée,* étant une expression arabe qui signifie *canton, pays.* Nous verrons, à ce sujet, que plusieurs villes de l'intérieur de l'île ont conservé des dénominations semblables, et dont l'origine vient également de l'arabe; comme le nom de *Calata,* qui, dans cette langue, signifie *montagne, élévation,* ainsi Calata-Vuturo, Calata-Girone, Calata-Scibetta, etc., petites villes bâties sur des lieux élevés.

et Cefalu. Dans le *val di Noto,* on trouve Castro Giovani ou l'antique *Enna*, situé au centre de l'île, San Filippo d'Argiro, Piazza, Noto, Lentini et Syracuse; et dans le *val di Mazzara,* Termini, Palerme, la capitale de la Sicile, Alcamo, Trapani, Marsala, l'ancienne Lilybée, Mazzara, Girgenti et Alicata.

La petite ville de Noto, peu éloignée de Syracuse, et Mazzara, à l'extrémité de l'île, près du cap Boeo, ont donné l'une et l'autre, on ne sait trop pourquoi, leur nom à deux des principales divisions de la Sicile; quant à celui de val Demona ou Demoni, donné à la partie dans laquelle est situé le mont Etna, l'opinion vulgaire est que ce nom n'a d'autre origine que la frayeur et les ravages causés tant de fois par ce terrible volcan. Les peuples, intimidés de l'image de l'enfer même qu'ils ont continuellement sous les yeux, auront donné au pays qu'ils habitent le nom de *val* ou pays des Démons; mais rien n'est plus mal fondé. On connaît des titres anciens des quatorzième et quinzième siècles où l'on désigne cette partie de la Sicile par *de Nemoribus,* sans doute à cause des forêts et des bois dont les environs de l'Etna ont toujours été couverts, et que c'est d'ailleurs presque le seul canton de la Sicile qui en produise. Il est donc naturel de croire que c'est par corruption que, du mot *Nemores* ou *Nemoribus*, on aura fait *Demoni*, que

la superstition et l'ignorance ont depuis consacré.

Peu de pays sont en général aussi montueux : outre l'Etna, qui est non seulement une des plus hautes montagnes du monde, mais un des plus terribles volcans, la Sicile renferme un grand nombre d'autres montagnes considérables, telles que les monts Pelores ou Neptuniens, au nord de l'Etna, parmi lesquels est le Scuderi, presque aussi élevé; les monts Gemelli, vers le centre de l'île, où est Camerata, qui commande et domine toute la Sicile; les monts Nebrodes ou Herculéens, vers la côte septentrionale, au-dessous de Termini, parmi lesquels sont ceux appelés *di Madonia*, encore très remarquables par leur escarpement et leur élévation; et enfin, outre les différens amas de montagnes principales, la Sicile est presque en totalité couverte de monts isolés répandus de tous côtés, soit dans le val di Noto, soit à l'autre extrémité de l'île du côté de Trapani, où l'on trouve le mont Eryx, autrefois si renommé à cause d'un temple consacré à Vénus, un des plus fameux de l'antiquité.

Malgré les ravages et les fureurs de l'Etna, qui tant de fois ont désolé la Sicile, on ne peut douter que ce ne soit à ce volcan formidable qu'on doit attribuer principalement la fertilité prodigieuse d'une grande partie de cette île; il est encore certain que dans cette quantité de montagnes dont nous venons de parler, et surtout dans la partie appelée *val di Noto*, il a existé autrefois plusieurs volcans éteints depuis un grand nombre de siècles, et que ce sont les cendres de ces volcans qui auront répandu à jamais autour d'eux un germe inépuisable de fécondité. Les eaux thermales et les bains sulfureux qu'on y rencontre de différens côtés, annoncent encore une fermentation intérieure qui ne peut que contribuer infiniment à la végétation prodigieuse qui règne dans la plus grande partie de l'île.

Aussi la Sicile a-t-elle passé, de tous les temps, pour le pays le plus abondant et le plus fertile; les Romains regardaient cette île comme leur mère nourrice, et Cicéron l'appelle le grenier à blé et le magasin de Rome [1]. Nous voyons encore dans Diodore que le territoire du pays Léontin produisait le blé de lui-même, et sans nulle sorte de culture. Aujourd'hui encore, quoique les terres y soient sans doute bien moins

[1] *Ille itaque M. Cato sapiens, cellam panariam reipublicæ nostræ, nutricem plebis romanæ Siciliam appellavit. Nos vero experti sumus, Italico maximo difficillimoque bello, Siciliam nobis non pro panaria cella, sed pro ærario illo majorum vetere, ac referto fuisse; nam sine ullo sumptu nostro, coriis, tunicis, frumentoque suppedito, maximos exercitus nostros vestuit, aluit, armavit.* (Cic., *in Verrem.*, L. II.)

cultivées qu'autrefois, il est certain qu'aucun pays de l'Europe n'approche d'une aussi grande fertilité, soit à cause de la douceur du climat, soit par la nature du sol.

Tomaso Fazelli, l'historien moderne de la Sicile, le plus connu, le plus cité, et qui écrivait dans le commencement du seizième siècle, nous dit que dans plusieurs cantons de cette île, et non seulement dans la partie des Léontins, mais dans les environs d'Enna, au centre de la Sicile, il avait vu très souvent plusieurs cantons de terre, où, sans qu'on eût semé ou labouré, le blé venait de lui-même et arrivait à sa maturité.[1]

Cette étonnante fertilité se répand en Sicile sur tous les genres de productions : les fruits les plus exquis y croissent en abondance. On sait quel cas les anciens faisaient du miel du mont Hybla; et, quant à l'excellence de ses vins, les territoires de Syracuse et de Messine ont été de tous les temps dans la plus grande réputation. On lit, à ce sujet, dans le même auteur, que les

[1] *Enim vero frumentum agreste in agro Leontino sua sponte natum, non solum Diodorus refert, sed ætate etiam mea, tum in eodem, tum in pluribus Siciliæ agris nulla mortalium cura excultis, neque terræ commendatum, neque aratri, rastrorumve exercitio provocatum, sed soli mira ac naturali liberalitate provenisse, atque in aristas felicissime excrevisse ipsi vidimus.* (Faselli, *de Rebus Siculis*, cap. IV.)

empereurs romains, maîtres de l'univers, avaient coutume, dans leurs festins ou dans les jours de triomphe, de faire servir à leur table quatre espèces de vin, qui étaient regardés comme les meilleurs qu'on connût alors, celui de Falerne, qui croissait près de Naples, les vins grecs des îles de Chio et de Lesbos, et celui appelé *Mamertinum*, qui venait de Sicile, dans les environs de Messine.

Indépendamment du miel et des huiles que cette île produit en abondance, ainsi que le sel gemme, ou sel fossile, et surtout le sel marin qu'on recueille sur les côtes, près de Trapani, le sucre, qui semblerait être une production réservée par la nature aux îles de l'Amérique, croît aussi dans celle de la Sicile : on le retire d'une espèce de canne qu'on nomme dans le pays *canna mele*, et dont les sucs, après deux ou trois cuissons, acquièrent autant de qualité et de douceur que celui des Antilles.

Plusieurs petites îles, situées à peu de distance du cap Peloro, et environ à une vingtaine de milles de la côte septentrionale de la Sicile, sont toutes, ou ont toutes été, à différentes époques, autant de volcans allumés. On les appelle *Lipariennes*, ou îles de *Lipari*, du nom de la plus grande d'entre elles. Les anciens les nommaient *Vulcaniennes* ou *Éoliennes*; on a quelque raison de croire que ces volcans sont des émanations

ou des branches de l'Etna, mais sans pouvoir déterminer s'ils ont une communication sous les eaux de la mer avec l'immense foyer de ce volcan : sans doute ils ont été successivement le produit d'autant d'éruptions, ainsi que le Monte Nuovo, près de Pouzzol, les îles de Santorin dans l'Archipel, et tant d'autres. Nous savons d'ailleurs que les anciens historiens ne comptaient, de leur temps, que sept de ces îles Éoliennes, tandis qu'il en existe onze aujourd'hui.

Le Vulcano et le Stromboli sont les plus considérables et les plus animés de tous ces volcans. Ce dernier l'est même beaucoup plus que le Vésuve et l'Etna, qui quelquefois, pendant plusieurs années, ne jettent aucun feu, tandis que le Stromboli est toujours en activité, et vomit des pierres enflammées ou des flammes sans presque jamais s'arrêter. Il s'élance du milieu de la mer à une grande élévation, et forme un rocher absolument escarpé et presque en ligne perpendiculaire. Il peut avoir environ dix milles de circuit. Ces feux, continuellement allumés, servent, à une distance considérable, de fanal aux navigateurs.

Il paraît que le feu est éteint dans le plus grand nombre de ces autres petites îles. Lipari est la plus grande de toutes, et peut avoir six lieues de longueur : depuis long-temps les feux

volcaniques qui y ont existé autrefois, et dont on aperçoit très visiblement les traces, sont éteints; aussi cette île est-elle de la plus grande fertilité, et produit-elle des fruits excellens, des raisins nommés *passoli*, et un vin fort recherché, qu'on appelle *malvoisie de Lipari*.

Peu de pays ont fourni et prêté à l'imagination des poètes de l'antiquité autant que la Sicile : aussi fut-elle le berceau de toutes les fables. Indépendamment d'une extrême fertilité, on peut croire que les différens phénomènes dont elle était entourée y ont beaucoup contribué dans le temps où la physique et l'histoire de la nature étaient encore dans leur enfance; ces volcans, ces feux naturels et toujours allumés ne se présentaient dans l'esprit des hommes que comme autant de merveilles et de prodiges inexplicables; de là, toutes ces descriptions fabuleuses dont les historiens et surtout les poètes de l'antiquité ont orné et enrichi leurs ouvrages. Dans ces îles volcaniques, produit des feux souterrains, il se sera formé, par l'effort des vagues, des antres, des cavernes profondes où l'on entendait retentir au loin les flots de la mer; il n'en fallait pas davantage pour en faire le séjour du dieu des vents, et Homère embellit encore cette croyance populaire de nouvelles fables.

On connaît la belle description que Virgile nous fait de ces îles Éoliennes; c'était là que Vul-

cain tenait ses forges allumées, et où il fabriqua l'armure céleste que Vénus lui avait demandée pour Énée :

Insula Sicanium juxta latus, Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis :
Quam subter specus, et Cyclopum exesa caminis
Antra Ætnæa tonant, validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum striduntque cavernis
Stricturæ Chalybum, et fornacibus ignis anhelat :
Vulcani domus et Vulcania nomine tellus.
(*Æneid.*, L. VIII.)

Ces écueils célèbres qui séparent la Sicile de l'Italie, ces gouffres de Charybde et ces rochers de Scylla, si redoutables aux nautoniers, ont fourni d'innombrables tableaux aux poètes et aux historiens. Leurs descriptions, suivant les apparences, étaient une suite toute naturelle du peu de progrès qu'on avait fait jusqu'alors dans l'art de la navigation. [1]

Nous verrons cependant qu'aux fables près

[1] *Ast, ubi digressum Siculæ te admoverit oræ*
Ventus, et angusti rarescent claustra Pelori ;
Læva tibi tellus, et longo læva petantur
Æquora circuitu : et dextrum fuge littus et undas.
. . . . . .
Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet : atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.
At Scyllam cæcis cohibet spelunca latebris,

dont Virgile s'est plu à orner, dans ses vers, la peinture qu'il nous fait de ces écueils formidables, qu'ils le sont effectivement, et que ce détroit de Messine n'est encore rien moins que facile à traverser. Dans les mauvais temps, les vents ajoutant de la force aux courans, les rendent plus dangereux, et; dans les calmes absolus, ils le deviennent peut-être encore davantage pour les gros vaisseaux, qui y sont alors entraînés malgré eux, et risquent d'aller se perdre et se briser contre les rochers, soit d'un côté, soit de l'autre.

Des premiers habitans de la Sicile, de ses plus anciennes villes, et des plus grands hommes qu'elle a produits dans l'antiquité.

L'origine des premiers peuples qui ont habité la Sicile se perd dans la nuit des temps : tous les anciens auteurs sont même à ce sujet de différens sentimens; les uns les font venir d'Espagne; d'autres d'Italie. Les poètes surtout, pour qui le merveilleux a toujours eu le plus d'attraits, les font descendre d'un peuple de géans, des Lestrigons et des Cyclopes, et Polyphème ne fut pas un de ceux qui y jouèrent le moindre rôle.

Ora exsertantem, et naves in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus : postrema immani corpore piscis,
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos et circumflectere cursus,
Quam semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et cæruleis canibus resonantia saxa.
(*Æneid.*, L. III.)

Il importe, au reste, assez peu quel nom ont pu porter les plus anciens habitans de cette île, si ce furent les Sicaniens, peuplade d'Espagne, ou les Liguriens, venant d'Italie, et ayant à leur tête Siculus, fils de Neptune; il serait beaucoup plus intéressant de savoir si ce qui a donné lieu à toutes ces fables, à tous ces contes de géans, a été fondé sur quelques faits qui n'aient pas absolument été dénués de toute vraisemblance.

Sans ajouter foi à ce que plusieurs historiens nous racontent des découvertes qui ont été faites en différens temps et dans plusieurs endroits de la Sicile, de tombeaux très anciens, dans lesquels on a trouvé des squelettes d'hommes de vingt ou trente coudées, et jusqu'à trente-trois pieds de hauteur [1], nous ne pouvons douter, et Buffon le pense affirmativement, que dans le monde primitif, et dans les premiers âges de la nature, il y a eu parmi les hommes, comme parmi les animaux, des races et des individus infiniment plus forts, plus robustes, et beaucoup plus élevés qu'ils ne le sont depuis longtemps. [2]

[1] Fazelli cite plusieurs découvertes en ce genre qui ont été faites dans la Sicile, en fouillant la terre du côté du mont Eryx, en 1516, près de Mazzara, et, en 1548 et 1550, près de Syracuse.

[2] « D'après tous les faits que je viens d'exposer, et ceux « que j'ai discutés au sujet des Patagons, je laisse à mes lec-

Quant au temps et à l'époque où la Sicile a commencé à être habitée, nous ne pouvons mieux faire que de consulter les recherches du savant Fréret, rapportées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; elles nous indiquent la date du passage des Sicules dans l'île à laquelle ils donnèrent leur nom. Cet auteur, dont le but était de s'éclairer sur les antiquités des peuples, et de séparer la vérité d'avec la fable, a recueilli dans les anciens historiens les passages qui contiennent des assertions précises, et d'où il a pu retirer quelques inductions raisonnables sur la manière dont s'est peuplée l'Italie.

Nous avons vu, dans l'Introduction au Voyage de la Grande-Grèce, que les Sicules, originaires des confins de la Dalmatie, furent un des premiers peuples qui vinrent s'établir en Italie; mais qu'ayant été attaqués par des nations plus puis-

« teurs le même embarras où je suis pour pouvoir prononcer « sur l'existence réelle de ces géans de vingt-quatre pieds. Je « ne puis me persuader qu'en aucun temps, et par aucun « moyen, aucune circonstance, le corps humain ait pu s'éle- « ver à des proportions aussi démesurées : mais je crois en « même temps qu'on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu des « géans de dix, douze et peut-être quinze pieds de hauteur, « et qu'il est presque certain que, dans les premiers âges de « la nature vivante, il a existé non seulement des individus « gigantesques en grand nombre, mais même quelques races « constantes et successives de géans, dont celle des Patagons « est la seule qui se soit conservée. » (Buffon, *Époques de la Nature.*)

santes, et obligés d'abandonner les contrées où ils s'étaient établis, ils se réfugièrent en Sicile, à laquelle ils donnèrent leur nom. Hellanicus de Lesbos, historien plus ancien que Thucydide et même qu'Hérodote, donnait pour époque à cet événement la vingt-sixième année du sacerdoce d'Alcinoé, prêtresse d'Argos, ce qui répond à la quatre-vingtième environ avant la prise de Troie, marquée par Philiste, auteur sicilien, c'est-à-dire à l'an 1364 avant l'ère chrétienne, selon la chronologie de Thucydide.

Depuis cette époque, différens peuples sont venus aborder en Sicile. Les Phéniciens, qu'on a regardés comme la plus ancienne des nations commerçantes, et la plus habile dans la navigation, furent, suivant une opinion assez générale, des premiers à s'y établir, mais sur les côtes uniquement. Ensuite les Troyens vinrent y chercher un asile après la prise de Troie, et y bâtirent plusieurs villes, parmi lesquelles on compte celle d'Éryx, où Énée, suivant Virgile, fit construire, en l'honneur de Vénus, un temple fameux dans l'antiquité.

Mais ce furent surtout les Grecs, qui, attirés par l'excellence et la fertilité des terres, ainsi que par la position de cette île, y vinrent en différens temps fonder des villes et des colonies. Plusieurs de ces villes acquirent dans ces anciens temps de la célébrité et une très grande puissance. Naxos

fut une des plus anciennes, mais surtout Syracuse, qui, suivant Pausanias et Thucydide, fut fondée par Archias, de Corinthe, vers la troisième année de la cinquième olympiade, 758 ans avant J.-C.

Dans la suite, de nouvelles colonies grecques, ou celles qui habitaient déjà la Sicile, y bâtirent d'autres villes, telles que Selinunte, Catane et Leonte. Quelques années après la fondation de Syracuse, des Rhodiens et des Crétois vinrent s'établir près du fleuve Géla, et y bâtirent une ville, à laquelle ils donnèrent le nom du fleuve : ces mêmes habitans de Gela fondèrent à leur tour Agrigente, près du fleuve Agragas.

Messine fut, dans son origine, appelée *Zancle* : on sait que ce nom lui venait de la forme de son port, et surtout d'une langue de terre qui, se prolongeant en demi-cercle dans la mer, lui donne la forme d'une faux. On croit effectivement que ce nom de Zancle voulait dire, dans l'ancienne langue des Sicules, *faux* ou *faucille*. Strabon et Thucydide prétendent que cette ville, une des plus anciennes de la Sicile, fut en premier lieu bâtie et habitée par des pirates de Cumes et des Chaldéens ; qu'ensuite de nouvelles colonies de Messéniens, originaires du Péloponèse, étant venues s'y réunir avec ses premiers habitans, elle changea son nom de Zancle, et prit celui de Messana. [1]

[1] Les historiens sont peu d'accord sur le temps et l'époque

Quant à Palerme, il y a tant d'opinions sur les premiers fondateurs de cette ville, qu'il est impossible d'en adopter aucune. Quoique plusieurs auteurs attribuent son origine aux Phéniciens, son ancien nom, qui était Panormos, indiquerait bien plutôt une origine grecque que toute autre, puisque Πᾶν, qui, en grec, veut dire *tout*, et Ὅρμος, *station des vaisseaux*, semblent devoir faire allusion à la beauté et à la sûreté de son port, tel qu'il était alors. [1]

où cette ville changea son nom de Zancle en celui de Messine, et sur l'événement qui en fut la cause. Fazelli raconte comment, vers la soixante-onzième olympiade, Anaxilas, à la tête d'une nouvelle colonie de Messéniens, chassa les habitans de la ville de Zancle, détruisit leur ville de fond en comble, et, en ayant rebâti une nouvelle, lui donna le nom de Messana; mais Statella, dans ses notes sur Fazelli, prouve, par un passage formel de Pausanias, que ce changement de nom fut unanimement accepté par les premiers habitans et les nouveaux colons messéniens, que les anciens reçurent comme leurs compatriotes : *Fide data et accepta*, dit Pausanias, *una urbem incoluerunt, mutato vero nomine, pro Zancla Messanam appellarunt.*

[1] On trouve dans l'ouvrage du prince Torremuzza, sur les *Antiquites de la Sicile*, la traduction d'un passage de Thucydide, par lequel il est prouvé que Palerme existait et était habitée long-temps avant que les Carthaginois eussent formé des entreprises sur la Sicile.

Palermo fondata da' Carthaginesi non trovasi sicuramente in alcuno degli antichi autori, anzi che sappiamo da Tucidide, nel Lib. VI, essere stata da Fenici abitata qualora discacciati dalle parti meridionali della Sicilia, si stabilirono in Solantum, Mozia, ed in Palermo, città molto avanti popolate; ciò che accade assai prima, che pensato avessero i Carthaginesi alla conquista di questa isola. Ecco le parole tradotte di quel autore.

Habitaverunt autem et Phœnices circa omnem quidem Siciliam, promontoria ad mare occupantes, itemque parvas insulas adjacentes negotiandi causa cum Siculis. At ubi permulti Græcorum eo per mare, adnavigaverunt relinquentes illa loca Motyam et Solentem, et Panormum prope Elymos frequentantes incoluerant, etc. (*Ant. Iscript. di Pal. del pr.* DI TORREMUZZA, p. 133.)

Les différentes colonies grecques qui successivement abondèrent en Sicile, donnèrent leurs mœurs, leurs langues et leurs usages aux autres nations plus anciennement établies dans cette île. Aussi fut-elle comprise, ainsi que nous le voyons dans Strabon, sous la dénomination du reste de la Grande-Grèce. La langue grecque n'empêcha pas les aborigènes de conserver l'usage de leur langue propre, et Apulée nous apprend qu'on appelait souvent, par cette raison, les peuples de la Sicile *Trilingues*, parce qu'ils parlaient indifféremment la langue sicilienne, la langue phénicienne ou carthaginoise, et celle des Grecs.

Dans ces temps anciens, peu de pays ont été aussi féconds en grands hommes que la Sicile, soit qu'elle en fût redevable aux Grecs, qui, en s'y établissant, y portèrent avec eux le goût des sciences et des arts, soit qu'un ciel pur et serein,

un climat doux et tempéré aient pu, ainsi que dans la Grèce même, influer sur le caractère et l'esprit de ses habitans; il est certain qu'elle a effectivement produit un nombre considérable d'hommes célèbres, et dans presque tous les genres. [1]

Poètes, orateurs, philosophes, historiens, médecins y existaient à la fois; chaque ville de la Sicile semble l'avoir disputé à celles mêmes de la Grèce, en donnant le jour à quelques hommes de génie dont les noms et les ouvrages ont passé à la postérité. La poésie surtout y fut cultivée avec tant de succès que les poètes siciliens, suivant le témoignage de Silius Italicus, avaient fait des vers dignes d'Apollon et des Muses:

Hic Phœbo digna et Musis, venerabere vatum
Ora excellentum, sacras qui carmine silvas
Quique Syracosia resonant Helicona Camœna.

[1] Winckelmann, dans son *Histoire de l'Art chez les Anciens*, n'hésite point à croire que le climat influe également sur l'existence morale des peuples, comme sur leur constitution physique: « Par l'influence du climat, nous entendons, dit-il, les « effets que la situation des pays, la variété des saisons et la « différence des alimens produisent nécessairement sur la « forme du corps, sur la physionomie, comme sur la façon « de penser des peuples, toujours modifiée par les circon- « stances extérieures, et surtout par l'éducation, la constitu- « tion et le gouvernement particulier à chaque peuple. »

« Le climat, dit Polybe, forme les mœurs des nations, leur « figure et leur couleur. » Cicéron dit aussi que plus l'air est pur et subtil, et plus les têtes sont spirituelles.

Aristoxène et Stésichore sont les deux plus anciens poètes de la Sicile dont les noms nous soient connus. Le premier était de Selinunte; mais on sait très peu de chose de sa vie. Les anciens historiens disent qu'il a vécu dans la vingt-neuvième olympiade, environ 600 ans avant J.-C., ce qui remonte aux premiers temps de la fondation de Selinunte. On prétend que c'est cet Aristoxène qui, le premier, s'est servi dans les vers du pied appelé *anapeste*, c'est-à-dire composé de deux syllabes brèves et d'une longue.

Le second de ces anciens poètes siciliens, Stésichore, est plus connu: il était né à Hymère. Cicéron, dans sa harangue contre Verrès, le cite comme un des plus beaux génies de la Grèce, et parle d'une très belle statue qui lui fut élevée. Ce poète était représenté tenant un livre à la main [1]. Horace fait aussi son éloge: *Stesicorique graves Camœnæ*. Il nous reste peu de vers de Stésichore, que Denys d'Halicarnasse égalait à Pindare et à Simonide; mais nous savons que l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est un poëme sur la destruction de Troie, et dans le genre de l'*Iliade*.

C'est en Sicile qu'est née la poésie pastorale.

[1] *Erat enim Stesicori poetæ statua senilis, incurva, cum libro, summo ut putant artificio facta, sed est, et fuit tota Græcia, summo propter ingenium honore et nomine.* (Cic., *in Ver.*, L. II.)

Il était naturel que, dans un pays aussi fertile, dans un pays où la richesse principale consistait en troupeaux, et dans l'abondance des productions de la terre, la poésie, qui chantait les travaux et les agrémens de la vie champêtre, y fût plus en honneur et plus goûtée que dans tout autre. Théocrite et Moschus, tous deux nés à Syracuse, ont été regardés comme les premiers et les plus agréables des poètes de ce genre. Virgile lui-même parlait de Théocrite comme de son maître, et c'est sans doute le plus grand éloge qu'on en puisse faire.[1]

Epicharme, suivant Aristote, fut le plus ancien poète comique, et l'on dit que Plaute, le premier

[1] On connaît cette charmante imitation de Théocrite, faite par Voltaire, qui ne peut cependant être regardée que comme une très faible et très légère idée d'une partie de la seconde des idylles de cet ancien poète, intitulée ΦΑΡΜΑΚΕΥΤΡΙΑ, ou l'*Enchanteresse*. C'est cette même idylle dont Virgile avait fait aussi une imitation dans la huitième de ses églogues, adressée à Pollion, et connue également sous le titre de *Pharmaceutrie*:

Reine des Nuits, dis quel fut mon amour,
Comme en mon sein les frissons et la flamme
Se succédaient, me perdaient tour à tour:
Quels doux transports égarèrent mon âme!
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour!
Comme j'aimais, et sans songer à plaire
Je ne pouvais ni parler ni me taire!
Reine des Nuits, dis quel fut mon amour.
Mon amant vint, ô momens délectables!
Il prit mes mains, tu le sais, tu le vis;

des poètes latins en ce genre, le prit pour modèle. Epicharme composa un nombre prodigieux de comédies: on assure qu'il en avait fait plus de cinquante. Il vivait environ 400 ans avant J.-C., et mourut dans sa quatre-vingt-dixième année. Gela et Agrigente eurent aussi plusieurs poètes tragiques, tels que le célèbre Empédocles, qui composa un grand nombre de tragédies. Peu de philosophes dans l'antiquité eurent, même de leur vivant, autant de réputation. Ses ouvrages, dit Lucrèce, étaient si admirés qu'ils firent douter si leur auteur était mortel. Empédocles vivait dans le même âge, c'est-à-dire quatre siècles avant J.-C.; et il paraît que cette époque fut le moment le plus brillant de la philosophie dans la Sicile, comme quelques années plus tôt, et durant la vie de Pythagore, elle l'avait été dans la Grande-Grèce.

Indépendamment de ces hommes illustres, tous originaires de la Sicile, cette île semblait

Tu fus témoin de ses sermens coupables,
De ses baisers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, passez-vous sans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée:
Reine des Nuits, dis quel fut mon amour.

Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur et exponunt præclara reperta
Ut vix humana videatur stirpe creatus.

être alors comme la patrie et la demeure de prédilection de tous les gens de lettres et des plus grands philosophes de la Grèce. Platon lui-même y fit plusieurs voyages, Xénophanes et Zénon y finirent leurs jours. Simonide, un des plus excellens poètes grecs de l'antiquité, vint s'y établir à l'âge de quatre-vingts ans, devint l'ami et le conseil d'Hiéron II, roi de Syracuse, le meilleur des princes qu'ait eus la Sicile.

On peut observer à ce sujet que ce fut antérieurement à ce prince, et surtout sous le règne des deux Denys, que la Sicile abonda en philosophes et en savans. Le premier de ces tyrans eut, comme on sait, la fureur de passer pour poète et bel esprit. Né avec des talens pour gouverner, et une ambition démesurée, il fut encore jaloux de remporter les prix de poésie aux jeux olympiques; il est vraisemblable que les louanges et les flatteries des gens de lettres qu'il avait appelés en grand nombre à sa cour, ne contribuèrent pas peu à lui faire croire qu'aucun poète ne l'avait encore égalé. Un seul, nommé Polyxène, eut le courage de ne pas suivre cet exemple, et osa lui dire la vérité avec une franchise qui pensa lui devenir funeste. [1]

[1] Ce Polyxène, au rapport de Diodore, était un des plus excellens poètes de son temps. Denys l'ayant invité à sa table, lui demandait son avis sur quelques vers de ses ouvrages qu'il faisait lire pendant le repas. Le poète ne les trouvant pas sans doute de son goût, les critiqua sans aucun ménagement. Une pareille franchise, à laquelle le tyran n'était pas accoutumé, l'offensa au point qu'il envoya sur-le-champ l'Aristarque aux carrières : c'était la prison de Syracuse. Quelque temps après, les amis de Polyxène obtinrent sa grâce. Denys non seulement la lui accorda, mais l'invita une seconde fois à dîner, croyant apparemment que ce juge, si sévère d'abord, serait devenu moins difficile, ou au moins plus complaisant; mais à la lecture de nouveaux vers qu'on récita devant lui, et que leur auteur regardait comme autant de chefs-d'œuvre, Polyxène, pour tout éloge, dit, en s'adressant aux gardes, *qu'on me remène aux carrières*. Ce sang-froid parut si plaisant à Denys lui-même, qu'il fut le premier à en rire, et lui pardonna.

Un des contemporains de ces fameux tyrans, et dont le nom a mérité à de plus justes titres de passer à la postérité, a été le célèbre Dion, que l'antiquité payenne a mis au nombre de ses sages. Né avec une âme élevée et des talens sublimes, il dut l'usage et l'emploi qu'il en fit pendant toute sa vie, au bonheur d'avoir eu Platon pour maître. Le goût que ce grand philosophe lui avait inspiré pour la vertu, lui fit croire que ses leçons et ses exemples feraient la même impression sur le cœur de Denys; en conséquence il employa tout son crédit sur Platon pour l'engager à le venir trouver à sa cour : mais l'austérité de la philosophie n'était pas faite pour réussir auprès d'une âme aussi corrompue, et s'apercevant bientôt des risques que ce grand homme pouvait courir auprès d'un tel prince,

Dion fut le premier à le soustraire aux mauvais traitemens qu'il aurait pu y éprouver, en le faisant repartir pour la Grèce.

Après la mort du premier de ces tyrans le sage et vertueux Dion ne fut pas plus heureux dans le désir qu'il eut de former Denys le jeune, son neveu, à l'amour de la vertu, soit par ses conseils et ses exemples, soit en obtenant de Platon de faire encore deux autres voyages en Sicile [1]. Tyran subalterne, et victime de sa faiblesse, de ses débauches et de sa cruauté, Denys le jeune fut deux fois chassé du trône, et se retira à Corinthe, où il finit sa vie dans la plus extrême misère.

Ce ne fut qu'après que la Sicile eut secoué le joug de ses tyrans, et qu'elle eut adopté le gouvernement républicain, qu'elle vit naître des orateurs dans son sein. Rarement sous un gouvernement despotique le talent de la parole a pu être porté à une certaine élévation; ce n'est que dans le pays où la nation décide elle-même de son sort et de ses lois, que celui qui sait l'émouvoir et la persuader, peut parvenir aux plus grands honneurs.

A la tête des orateurs que la Sicile a produits, on distingue surtout Gorgias, de la ville de

[1] Denys l'ancien avait épousé deux femmes; la première était de Locres, et se nommait *Doride;* la seconde était Aristemaque, née à Syracuse même, et sœur de Dion.

Leontium. Peu d'hommes ont eu dans l'antiquité, et parmi les Grecs surtout, autant de célébrité; chargé pendant sa vie des commissions les plus importantes, et dans lesquelles le talent de persuader était nécessaire, son éloquence ne resta jamais sans succès : il fut si grand ce succès, à Athènes, où Gorgias avait été envoyé par ses compatriotes pour obtenir des secours contre les Syracusains, que non seulement les Athéniens consentirent à accorder aux Léontins les troupes et les secours que Gorgias était venu solliciter en leur faveur, mais ils lui firent élever une statue comme au dieu de l'éloquence; et à Delphes, après une harangue qu'il avait prononcée aux jeux olympiques, on lui décerna une couronne d'or. Enfin, de retour dans sa patrie, les Léontins firent frapper une médaille en son honneur, où d'un côté était représentée une tête d'Apollon, et de l'autre un cygne, avec ces mots : *A Gorgias le Léontin.*

La Sicile ne fut pas moins féconde en excellens historiens, et Cicéron fait mention dans ses lettres à Atticus, de trois auteurs célèbres en ce genre qu'il cite avec éloges, savoir : Philiste, né à Syracuse, Timée à Taorminum, et Dicéarque à Messine. Les ouvrages de ce dernier surtout étaient si estimés des Grecs, que tous les ans à Lacédémone on les lisait devant les éphores, en présence de la jeunesse de Sparte. Mais il ne

nous reste absolument rien de tous ces écrits, et le seul ancien historien de la Sicile, dont les ouvrages nous sont parvenus en partie, est Diodore, né à Argyrium, aujourd'hui San Filippo d'Argiro. Cet écrivain célèbre était contemporain de César et d'Auguste. Après avoir beaucoup voyagé en Europe et en Asie, il passa trente années à composer à Rome son Histoire, ou Bibliothéque universelle, et l'écrivit en grec. On assure qu'il y en avait quarante livres, mais nous n'en connaissons que quinze. Le style en est clair, simple et convenable au genre de l'histoire ; mais on lui reproche des négligences et de l'inexactitude pour l'ordre des temps et des dates où il place les événemens.

Parmi le nombre infini de grands hommes qui, dans ces anciens temps, honorèrent le plus la Sicile, il n'en est point dont le nom soit aussi célèbre que celui d'Archimède : il fut le premier comme le plus grand géomètre, et, sans contredit, un des génies les plus extraordinaires qui aient paru dans le monde. Ce grand homme naquit à Syracuse, la troisième année de la cent vingt-troisième olympiade, deux cent quatre-vingt-sept ans avant J.-C., et, après avoir rendu les plus grands services à sa patrie, il périt avec elle, le jour même de la prise de Syracuse par les Romains. Mais avant de parler d'un événement aussi important à la Sicile, nous croyons

qu'il ne sera pas hors de propos de nous arrêter un moment sur ce qui amena cette révolution, et de dire surtout un mot d'Hiéron II, le plus grand prince qui ait régné dans cette île, et auquel elle dut ses plus beaux jours.

Pendant un règne de plus de cinquante années, Hiéron, vraiment père de ses sujets, ne s'occupa qu'à les rendre heureux : le moyen le plus sûr qu'il crut devoir prendre pour y parvenir, fut d'entretenir et d'augmenter la fertilité naturelle de la Sicile, source de ses principales richesses, et surtout d'y maintenir la paix. Témoin tranquille des guerres formidables qu'il y eut entre Rome et Carthage, il resta fermement l'allié des Romains, et dans le moment même où ils parurent le plus près de succomber, comme après la bataille de Cannes, il fut le premier à leur offrir et à leur envoyer des secours. [1]

Le bonheur de la Sicile finit avec Hiéron. Son successeur, Hiéronyme, prince faible et incapable de régner, ne put résister aux différentes factions qui s'élevèrent à Syracuse en faveur des Carthaginois, presqu'aussitôt après la mort d'Hiéron.

[1] « Les ambassadeurs d'Hiéron furent chargés, dit Tite Live, de présenter, de sa part, aux Romains la statue d'une Victoire en or massif de trois cents livres : en outre, il leur envoya trois cent mille boisseaux de froment, deux cent mille boisseaux d'orge, et mille hommes de troupes, armés à la légère, qui devaient être opposés aux Baléares et aux Maures de l'armée d'Annibal. »

Lui-même y fut entraîné, et le parti des Romains entièrement abandonné. Sur ces entrefaites, Appius, qui était alors préteur de la Sicile pour les Romains, ayant envoyé des ambassadeurs à Hiéronyme pour renouveler l'alliance qu'ils avaient contractée avec son aïeul, ce jeune prince les reçut avec hauteur et avec mépris, leur demandant des détails sur la bataille de Cannes : cette question insultante fut la cause de tous les désastres qui fondirent bientôt après sur la malheureuse ville de Syracuse.

Rome irritée donna ordre au consul Marcellus, déjà illustré par ses succès contre Annibal, de former le siége de cette capitale de la Sicile, et de l'attaquer avec vigueur par terre et par mer. Marcellus donna le commandement des troupes de terre à Appius, et se réserva celui de la flotte, composée de soixante galères à cinq rangs de rames, et munies de tous les instrumens de guerre connus et employés jusque-là pour l'attaque des places. Tout le monde sait que ce fut pendant ce siége, qu'Archimède développa les talens et les ressources extraordinaires de son génie, et que par la force et l'effet seul des différentes machines de guerre, dont il enseigna l'usage aux Syracusains, il éloigna la perte de leur ville pendant trois années. [1]

[1] On trouve dans Tite Live, dans Plutarque, et surtout dans Polybe, auteur contemporain, le détail de ce siége célèbre dans l'histoire, ainsi que de la défense mémorable des Syracusains, due, en grande partie, aux conseils et aux inventions des machines d'Archimède, dont les effets étaient prodigieux, et effrayaient tellement les Romains, que, dès qu'ils apercevaient sur les murailles de la ville quelques cordes suspendues ou quelque pièce de bois menaçante, ils prenaient la fuite, croyant qu'Archimède allait lancer contre eux une effroyable grêle de traits ou de pierres.

Marcellus fut obligé de changer en blocus le siége de Syracuse; il ne négligea point cependant de chercher à former dans la ville quelque intelligence secrète : plusieurs transfuges qu'il avait dans son camp lui en fournirent les moyens; mais leurs complots ayant été découverts, il fallut avoir recours à d'autres expédiens. Le hasard en fournit un dont le général romain sut profiter, et qui, suivant tous les historiens, amena la perte et la prise de cette ville. Un ambassadeur que les Syracusains envoyaient à Philippe, roi de Macédoine, fut pris par les Romains et amené dans leur camp. On demanda d'entrer en négociation pour le rachat du prisonnier. Marcellus y consentit. Les conférences se tinrent au pied d'une des tours qui était située près du port de Trogile, le long des murs qui entouraient les faubourgs de l'Achradine et de Tiché. Un soldat romain, qui eut le temps d'examiner, sans qu'on s'en aperçût, la hauteur et la forme de cette tour, qu'on appelait la tour *Galéagre*, et dont les murailles étaient peut-être moins élevées que le reste des murs de la ville, vint en rendre compte à Marcellus, et lui fit naître l'idée de prendre Syracuse par escalade; ce qui devenait d'autant plus possible que ses habitans devaient célébrer incessamment la grande fête de Diane, dont les réjouissances se prolongeaient pendant plusieurs jours.

Marcellus sut profiter de ce temps d'inaction et de fêtes chez les assiégés. Pour exécuter son projet, il fit faire un

Les sciences et la philosophie ne furent pas seules cultivées en Sicile, et nous ne pouvons

douter que les arts ne l'aient été également par ses anciens habitans, puisque, indépendamment

grand nombre d'échelles de la hauteur nécessaire, et conduisit nuitamment mille hommes d'élite au pied des murailles dans l'endroit convenu; ce qui le mit bientôt en possession de cette tour importante. Les Romains, maîtres de la tour, gagnèrent une des portes principales, appelée *Hexapile*, dont ils ne tardèrent pas à s'emparer à la faveur des ténèbres. Ce ne fut plus alors en silence que les Romains entrèrent dans Syracuse; les trompettes s'étant fait entendre du haut des murailles, Marcellus, qui avait donné ordre à une grande partie de son armée de se réunir du côté de cette porte de l'Hexapile, y conduisit lui-même ses troupes, et les y établit dans le faubourg appelé *Epypole*; c'était l'endroit le plus élevé de Syracuse, et qui la dominait en entier. *

L'alarme répandue en peu de temps dans toute la ville, les chefs des Syracusains se renfermèrent avec leurs troupes dans un des principaux faubourgs, celui de l'Achradine; et, comme il était très fortifié, et entouré en grande partie par la mer, les Romains furent obligés de l'assiéger de nouveau. Les Carthaginois, d'un autre côté, étant venus à son secours, le siége allait encore traîner en longueur; mais la peste se manifesta dans leur armée, et ils ne purent plus s'opposer aux Romains, ni risquer de les combattre; ils abandonnèrent la ville à sa destinée.

Les assiégés, restés sans ressource, députèrent vers Marcellus, dont ils connaissaient la clémence et l'humanité. Ils offrirent d'abandonner aux Romains tout le domaine des anciens rois de Sicile, à condition qu'on conserverait aux habitans leurs biens, avec la liberté de vivre selon leurs lois. Ces

* *Marcellus ut mœnia ingressus ex superioribus locis urbem omnium ferme illa tempestate pulcherrimam, subjectam oculis vidit, illacrimasse dicitur : partim gaudio tantæ perpetratæ rei, partim vetusta gloria urbis.* (Tit. Liv., Lib. XXV, sect. XXIV.)

de la beauté des médailles siciliennes, qui sont en très grand nombre, et toutes du meilleur

propositions ayant paru raisonnables au général romain, il envoya des gardes s'emparer du trésor royal, en fit mettre aux maisons des Syracusains qui s'étaient réfugiés près de lui, et abandonna la ville au pillage, après avoir ordonné expressément de lui amener tous les vieillards, et de ne tuer ni maltraiter aucun des citoyens. En donnant cet ordre, Marcellus avait surtout en vue la conservation du grand homme dont les talens et le génie extraordinaire avaient mérité son admiration; mais toutes ses précautions furent inutiles, et, par la plus cruelle fatalité, il ne put jouir, au milieu de toute sa gloire, du bonheur qu'il désirait le plus, celui de rendre hommage au plus rare et au plus grand génie de son temps.

Tous les historiens assurent qu'Archimède étant alors profondément occupé à la recherche de quelque problème, malgré le bruit, le tumulte dont devait retentir une ville abandonnée au pillage, un soldat entra tout à coup dans le lieu où il était, et lui dit brusquement de le suivre : Archimède ne lui ayant pas répondu, et ne faisant pas même attention à ce qu'il lui disait, le soldat se crut offensé, tira son épée et le tua. Ainsi mourut ce grand homme à l'âge de soixante-quinze ans, deux cent douze ans avant J.-C Marcellus fut inconsolable en apprenant ce meurtre. Il fit rechercher tous les parens d'Archimède pour les combler de biens et d'honneurs, et voulut qu'on lui élevât un tombeau, sur lequel il fit graver une sphère dans un cylindre. On sait que c'était pour rappeler une des découvertes qu'Archimède avait faites en géométrie, et à laquelle il apportait le plus de prix, savoir, la proportion et les rapports du cylindre à la sphère qui y est contenue. *

* On trouve, dans les *Tusculanes* de Cicéron, Liv. V, une anecdote fort intéressante au sujet de ce tombeau d'Archimède. Cicéron y raconte comment il fut assez heureux pour découvrir lui-même un monument

style, ce qui existe encore de ses temples et de ses antiques édifices, suffit pour prouver que l'architecture, entre autres, y fut portée à un grand degré de perfection : il paraît même que s'il y eut dans la Grèce proprement dite, des monumens plus riches, et d'une plus grande élégance, il n'y en eut jamais qu'on ait pu comparer, pour la grandeur et les proportions colossales, à ceux qui ont été construits dans différentes villes de la Sicile, telles qu'à Selinunte, Segeste et Agrigente, et surtout à ce temple fameux de Jupiter Olympien, élevé dans cette dernière ville, et auquel l'antiquité elle-même avait donné le nom de temple des géans. [1]

Les arts de la peinture et de la sculpture ne furent pas moins en honneur dans le même âge de la Sicile. Pline cite avec éloges plusieurs

[1] Nous eussions pu donner ici à nos lecteurs une idée de ces antiques et célèbres colonies, dont les richesses et la puissance étaient telles que les récits des anciens historiens paraissent incroyables, et entrer dans quelques détails sur ces Agrigentins, dont le luxe et la mollesse égalaient, s'ils ne surpassaient même celui des Sybarites, mais nous craignons d'avoir déjà donné trop d'étendue à cet aperçu de l'ancienne Sicile, et nous croyons devoir placer ces détails dans notre ouvrage, et à mesure que nous visiterons, avec nos voyageurs, les restes de son antique magnificence.

qui aurait dû être si intéressant pour les Syracusains, et qui, après un intervalle de deux cents ans, au plus, en était déjà totalement oublié.

peintres qui en étaient originaires, et, entre autres, un certain Démophile, né à Hymette, qu'on croit avoir été le maître de Zeuxis. Rien ne serait plus capable de donner une idée du degré où l'on avait porté les arts dans ce pays, et des usages différens auxquels ils étaient employés, que la description qu'on trouve dans Athénée, d'une galère immense construite à Syracuse sous la conduite d'Archimède, et par les ordres d'Hiéron. Cette prodigieuse galère, qui avait, suivant l'historien, vingt rangs de rames, devait ressembler par sa grandeur et son élévation à un immense palais, ou à une forteresse flottant sur les eaux. [1]

Nous bornerons ici les détails qui regardent ces premiers temps de la Sicile; nous avons cru devoir les placer à la tête de la description du pays même que nous allons parcourir; mais nous ne nous étendrons pas davantage sur ses révolu-

[1] Il faut lire dans Athénée, ou dans les auteurs modernes qui l'ont traduit, la description que cet historien nous a laissée de cette machine flottante, bien extraordinaire alors par la hauteur de sa construction et la richesse de ses détails intérieurs. Cependant on peut croire que ce vaste bâtiment ne fut regardé comme un prodige, dans l'antiquité, que par comparaison à tout ce qui avait existé en ce genre jusqu'au temps d'Hiéron et d'Archimède, et au peu de progrès que l'architecture navale avait fait chez les anciens; un vaisseau de guerre à trois ponts est sûrement bien supérieur à tout ce que les anciens ont jamais pu faire.

tions historiques, et nous prions nos lecteurs de vouloir bien avoir recours à l'aperçu sommaire que nous avons placé au commencement de notre premier volume.

VOYAGE PITTORESQUE

EN

SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

VUES ET DÉTAILS DE LA VILLE ET DU PORT DE MESSINE. — ROUTE DEPUIS MESSINE JUSQU'A TAORMINA.

Carte de la Sicile et des îles adjacentes, n° 403.

Nous partîmes de Reggio le 2 mai 1778 à midi, par un temps calme; une heure et demie après nous commençâmes à apercevoir la tour du Phare, à une hauteur qui paraît faire la moitié de la traversée du détroit. A deux milles de Messine, cette ville se développe de la manière la plus avantageuse, par des massifs de bâtimens élevés en amphithéâtre sur de grandes bases. Cet aspect nous parut ressembler parfaitement à ces villes riches et somptueuses en édifices, dont le Poussin et quelques autres grands peintres ont orné souvent les fonds de leurs tableaux.

Nous dirigeâmes vers le fanal, ou tour de la

Lanterne, près duquel est ce passage si redouté des anciens, et qui parfois peut l'être véritablement encore, ce fameux Charybde sur lequel nous passâmes cependant, sans presque nous en apercevoir; la barque sur laquelle nous étions n'y éprouva qu'une légère oscillation. L'effet de ce gouffre se fait surtout sentir dans les instans où les courans du nord ou du midi venant à se rencontrer, s'opposent l'un à l'autre, soulèvent l'eau et occasionnent des balancemens dans la vague, et des tournoiemens dangereux; c'est ce que les marins du détroit appellent la *Scala del corrente.* L'endroit de ce passage où il y a le plus à craindre, est, à ce que dirent nos matelots, fort peu éloigné du port de Messine, n'étant pas à plus de vingt ou trente toises du fort San Salvador qui en ferme l'entrée. C'est là précisément où se trouve le gouffre même de Charybde, ce qu'on appelle à Messine *il Garofalo* : quand les barques y sont malheureusement engagées, et qu'elles commencent à être entraînées par le courant, elles n'ont d'autre ressource que de tâcher, à force de rames, de gagner la terre; et si elles ne pouvaient y réussir, elles courraient les risques ou de chavirer, ou de se perdre infailliblement contre les rochers.

Nous n'éprouvâmes heureusement aucun de tous ces accidens, et nous ne mîmes que deux

heures à faire cette traversée qu'on estime former une distance de douze milles depuis Reggio. Après avoir doublé la pointe de Charybde, nous passâmes sous le fort du Saldor, et vînmes aborder en dehors de la porte Royale. Il est certain qu'on découvre de là le plus magnifique port que la nature ait jamais formé, entouré du plus beau quai qui existe dans aucune ville de l'Europe, décoré d'une façade presque uniforme dans toute sa longueur, et interrompu par nombre d'arcs servant d'entrée à autant de rues qui y aboutissent.

Au fond du port est le palais du vice-roi où habite le gouverneur de la ville; c'est devant sa porte que viennent mouiller les bâtimens de la marine royale. Il y a près de ce palais une promenade couverte qu'on pourrait citer comme une des curiosités du pays, puisque c'est peut-être la seule de ce genre qu'il y ait dans le royaume de Naples, où un peu d'ombre serait cependant plus qu'ailleurs une chose agréable. On arrive par cette promenade à une superbe citadelle, parfaitement régulière, et qui, par sa situation, commande à la ville et au port, sur lesquels il semble qu'on en ait principalement dirigé les batteries.

C'est au bout de ce fort que s'avance cette langue de terre qui forme et termine si heureusement le port de Messine; c'est l'ouvrage de la

nature, et l'on peut dire que le plus habile ingénieur n'aurait pu la tracer mieux. Cette enceinte du port de Messine, qu'on appelle *il Bracchio di San Ranieri*, est longue d'environ huit cents pas, et n'en a que cent de largeur tout au plus. On a pratiqué dans l'intérieur de cette langue de terre un chemin couvert et souterrain qui règne d'un bout à l'autre, et qui communique à la citadelle, placée à la tête de cette jetée ou levée naturelle, faite, comme nous l'avons dit, dans la forme d'une faux.

Le port de Messine est encore défendu par deux autres forts; celui de la Lanterne, situé sur le canal de la côte de la Calabre, en face de Reggio, et celui de San Salvador, placé à l'entrée même du port; mais sa principale défense, et ce qui pourrait l'empêcher d'être bombardé, c'est que le mouillage hors de la portée du canon, et dans la plus grande partie du détroit, est de plus de deux cents brasses de profondeur, et sur des courans impraticables, de sorte qu'il semble que, jusqu'aux deux gouffres de Charybde et de Scylla, tout ait été réuni par la nature pour la garde et la sûreté de ce port, le plus beau, le plus vaste de la Méditerranée.

On lui compte environ cinq milles de tour, et son entrée a cent soixante et dix cannes, ou environ cent quatre-vingts toises [1]. Ce port est

[1] La canne de Messine est de six pieds quatre pouces une

d'ailleurs partout d'une telle profondeur que les plus grands vaisseaux trouvent autant de fond qu'il leur est nécessaire pour pouvoir, comme à Marseille, arriver jusqu'à la porte du négociant [1]. Les vaisseaux y sont dans tous les temps en parfaite sûreté, et ce qui est particulier à ce port, c'est qu'ils peuvent, en louvoyant à son embouchure, entrer ou sortir avec tous les vents. Le seul qui le traverse, et contre la violence duquel il est à propos de se précautionner, est le *greco;* c'est un vent du nord-nord-est; mais il y est fort rare.

Vue du port de Messine, dessinée avant le tremblement de terre de 1783, n° 404.

Le port de Messine, tel que nous l'offrons, présentait sans doute aux voyageurs un des aspects les plus nobles et les plus riches qu'on puisse jamais rencontrer dans aucune ville de l'Europe. Autour d'une rade immense, et sur une longueur de dix-sept cents pas, régnait une superbe

ligne; elle se divise en huit palmes, et la palme est de neuf pouces six lignes un quart.

[1] Il y a même, vers le milieu du port de Messine, des endroits qui ont jusqu'à quarante ou cinquante brasses de profondeur, ou deux cent cinquante pieds d'eau: aussi les mariniers évitent-ils d'y jeter leurs ancres, parce qu'elles auraient trop peu de tenue; ils préfèrent amarrer leurs navires le plus près possible du quai ou du lazaret, parce qu'il se trouve dans cette partie du port, des lits ou amas de sable très fin, dans lequel le vaisseau vient échouer doucement, et y est maintenu, par tous les temps, avec un simple câble à la terre.

façade de bâtimens que fit élever Philibert Emmanuel, prince de Savoie et vice-roi de Sicile en 1662. Ce prince employa des sommes considérables à faire construire en marbre et en pierres blanches de Syracuse ce rang d'édifices réguliers dont l'ensemble était vraiment imposant.

La forme circulaire de ce quai immense n'a pu permettre à l'artiste d'en offrir le développement en entier dans cette élévation perspective, et l'on pourrait prendre une idée plus juste de ce magnifique port et de son étendue, ainsi que de la position de la citadelle de Messine, dans le plan géométral qu'on trouvera gravé sous le n° 408, et dont nous pouvons garantir l'exactitude.

C'est du milieu de cette façade de bâtimens, appelée vulgairement à Messine *il Teatro*, ou la *Palazzata*, qu'a été prise la vue n° 404. Son principal ornement était et est encore une fontaine élevée sur le bord de la mer, en face de l'hôtel-de-ville. On y voit la statue de Neptune placée sur un haut piédestal. D'une main, le dieu est armé de son trident, et de l'autre il impose des lois aux monstres de Charybde et de Scylla. Au bas du piédestal sont plusieurs groupes de chevaux marins et de tritons qui sont remplis d'expression et de mouvement. Toutes ces figures jettent de l'eau dans plusieurs bassins dont elles sont environnées. A quelques incorrections

près, on ne peut disconvenir que l'ensemble de ce monument ne soit du plus grand effet.

Cette partie de Messine était sans doute par sa position le quartier le plus vivant et le plus agréable de toute la ville; au mouvement qui règne dans cette agréable composition, à l'action des figures et des différens groupes qui y sont répandus, on serait tenté de croire que cette ville devait être très peuplée et fort commerçante. Il est certain que l'avantage de sa situation, l'étendue et la sûreté de son port auraient dû la rendre telle. Messine même autrefois disputait de primauté avec Palerme, pour sa splendeur, son commerce et la richesse de ses habitans; mais on sait qu'en 1743 elle fut presque entièrement dépeuplée par une peste qui, en six mois, emporta plus de soixante-dix mille personnes. Depuis ce terrible fléau, la ville de Messine est restée peu peuplée, et la moitié de cette façade magnifique était presque inhabitée lors de l'événement funeste qui a achevé de la détruire en entier.

Ancienne cathédrale de Messine, place qui était devant cette église, n° 405.

Messine ne ressemblait point à beaucoup de villes d'Italie, souvent d'une grande apparence au dehors, mais sales et pauvres dans l'intérieur; elle avait, au contraire, de quoi surprendre par la propreté et la noblesse de ses constructions; de belles rues, de belles places, de grandes et magnifiques églises, des statues en bronze,

équestres et pédestres, et de jolies fontaines de marbre, attiraient l'attention du voyageur. Ce n'est pas cependant que la plus grande partie de ces statues et de ces fontaines publiques, soit en bronze, soit en marbre, ne présentassent en général beaucoup de défauts et d'incorrections, mais l'effet en était toujours à peu près le même, quant à la décoration de la ville.

La principale église de Messine avait été bâtie par le comte Roger. Son architecture intérieure était de la plus grande richesse, et même en général d'un gothique assez bon, à la réserve du couronnement de la façade extérieure, qu'on peut voir sur cette gravure, terminé par plusieurs petites pyramides circulaires, et orné avec des espèces de dentelles fort en usage dans cette ancienne espèce d'architecture barbare; toute la décoration intérieure de l'église était d'une abondance et d'une profusion d'ornemens qui n'existent nulle part, des colonnes antiques de granit soutenaient toutes les voûtes et les charpentes de cet édifice, qu'on dit avoir été élevé sur les fondemens d'un ancien temple du paganisme.

Une jolie fontaine d'eaux jaillissantes, et la statue équestre de Charles II, roi d'Espagne, ne formaient pas les moindres ornemens de cette place. La statue est en bronze et élevée sur un riche piédestal entouré de bas-reliefs, de statues

et de balustrades de marbre, dont la forme et l'ensemble auraient pu être d'un style plus sage, mais ils n'en produisent pas moins un effet et une décoration fort nobles au premier coup d'œil.

La cathédrale de Messine était dédiée à la sainte Vierge, sous le titre de *Madona della lettera;* une très ancienne tradition du pays avait donné lieu à ce titre singulier, et l'histoire en était représentée en relief, sur le devant du maître-autel, tout entier en or et argent massifs; il méritait, assure-t-on, d'être observé à cause de la richesse et de la perfection de son travail.

On dit que, dans les premières années de l'ère chrétienne, saint Paul vint prêcher à Taorminum, ancienne ville de la Sicile, et située à peu de distance de Messine : la réputation de l'apôtre parvint jusqu'à cette ville; plusieurs de ses habitans allèrent l'entendre, et furent bientôt persuadés de la vérité de la religion que l'apôtre enseignait : leurs prosélytes étant devenus très nombreux, ils formèrent ensemble le projet de se mettre sous la protection immédiate de la Vierge; en conséquence ils lui envoyèrent des députés, pour la lui demander à elle-même. On ne dit pas si l'église ou la communauté chrétienne de Messine écrivit à la mère du Sauveur, mais on assure qu'à la sollicitation de ses députés, elle

voulut bien écrire elle-même une lettre aux Messinois, où elle les assure de sa protection toute particulière, et leur promet son intercession auprès de son fils bien aimé. La sainte Vierge daigna même y ajouter quelques uns de ses cheveux, et les députés, chargés de trésors si précieux, emportèrent avec eux son portrait, qui, dit-on, est celui qu'on voyait encore à Messine sur le maître-autel.

Le peuple, et tous ceux qui lui ressemblent, disent affirmativement que l'original de cette lettre existe, et qu'elle était déposée dans le tabernacle de la cathédrale. Quant à la boucle des cheveux de la Vierge, elle était renfermée dans un vase de cristal qu'on exposait avec la plus grande solennité dans les fêtes, et surtout dans les calamités publiques. La vénération pour cette précieuse relique, appelée à Messine *il sacro capello*, était si grande qu'il n'y avait que les seuls chanoines de la cathédrale qui eussent le droit d'y toucher, et de la porter sur leurs épaules, en habit de cérémonie. Le vase ou la carafe de cristal qui la renfermait était placé sur une estrade, décorée de fleurs et d'ornemens de toutes espèces, que surmontait une couronne d'or fort riche, et qui servait à tenir le vase suspendu au-dessus du maître-autel; un fil qu'on n'apercevait point, et qui allait répondre au haut de la voûte, était accroché à la couronne,

et isolait ainsi la relique exposée à la vénération des fidèles pendant tout le temps de l'office.

Parmi les différens ornemens qui décoraient la cathédrale de Messine, on distinguait particulièrement un bénitier, dont la forme et les détails étaient d'un goût et d'un travail fort recherché. On pouvait presque dire que si ce petit monument n'était pas antique, il était de la même beauté et du même fini. On remarquait aussi dans la même église la chaire à prêcher; elle était cintrée en marbre, et sculptée dans le meilleur style par Cagini, artiste sicilien du seizième siècle.

Il n'en était pas de même de l'autel principal, qui, malgré son extrême richesse, était un chef-d'œuvre de mauvais goût. Il est d'usage en Sicile d'étendre considérablement les décorations des autels, et d'en élever tous les accessoires de façon qu'ils atteignent presque les deux côtés des murs des églises, et s'élèvent jusqu'à la voûte; on y étale l'or, l'argent, les glaces, les marbres, les pierreries, le tout formant des figures d'hommes ou d'animaux, des fruits, des fleurs, avec les couleurs de la nature; on y distribue ensuite une immense quantité de bouquets de fleurs véritables, et un nombre prodigieux de cierges. Cet autel, quoique toujours dans le même genre, méritait d'être distingué par la richesse

des matières qui le composaient, et dont on avait formé un assemblage de mosaïques dans le goût de celles de Florence, c'est-à-dire en pierres dures, taillées et réunies en compartimens, avec un soin et un travail prodigieux; toutes ces pierres étaient d'ailleurs du choix le plus rare, mais on avait peut-être à regretter que tant de soins, tant de dépenses, n'eussent pas été mieux dirigés, et d'après de meilleurs dessins. [1]

Palais des vice-rois, n° 406.

Le palais anciennement occupé par les vice-rois à Messine était placé à l'extrémité de la magnifique façade appelée *il Teatro*, dont nous avons donné une vue n° 404. Ce palais, situé sur le bord de la mer, dans une des plus belles et des plus agréables positions du monde, dominait sur toute la côte orientale de la Sicile, sur le canal, sur Reggio, ainsi que sur toute l'extrémité de la côte de la Calabre.

Ce fut Garcias de Tolède, vice-roi de Sicile, qui en jeta les fondemens. Ce qui existait de cet édifice était d'un style sage et noble, et même d'un assez bon genre d'architecture, mais le palais n'a jamais été fini; il paraît, à en juger par les premières assises des pierres posées sous ce prince, qu'il devait être construit sur un

[1] On remarquait surtout huit colonnes du plus beau *lapis-lazuli*, de trois pieds de hauteur, qui formaient et soutenaient le tabernacle

plan beaucoup plus étendu, et que ce palais n'est tout au plus que la quatrième partie de ce qu'il devait être.

Place Royale, avec une partie du port et du palais des vice-rois, n° 407.

Vers la partie occidentale de ce palais, et en face d'une des portes principales, règne une place publique assez étendue, et d'où l'on a l'aspect de la mer. La partie du midi était décorée par des balustrades en pierres, faites depuis peu d'années; le reste de la place était d'ailleurs sans nulle régularité, quant aux bâtimens qui l'environnaient. On voit dans le centre un piédestal assez élevé, sur lequel est placée une statue pédestre de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Cette statue fut érigée par les ordres du sénat de Messine, en mémoire de la victoire que ce prince remporta sur les Turcs à la fameuse bataille de Lépante, en 1571.

On rencontrait dans Messine plusieurs autres places publiques, mais il n'y en avait pas une de régulière, et qu'on eût pu citer pour l'architecture, quoique, en général, cette ville ait été assez bien bâtie, et qu'il y eût même un grand nombre de palais et de maisons particulières assez apparentes, et qui semblaient annoncer une ville riche et opulente; mais, depuis l'horrible peste de 1743, plusieurs de ses quartiers éloignés étaient restés presque déserts.

Les couvens et les maisons religieuses étaient en général très bien entretenus, et les églises

richement décorées dans l'intérieur. Le goût assez universel dans cette ville, et que l'abondance et la diversité des marbres de Sicile a dû contribuer beaucoup à entretenir, était d'orner les pilastres et les murs des églises avec des placages et des revêtissemens de marbre, dont la variété était telle qu'on pouvait les prendre, au premier coup d'œil, pour autant d'étoffes de différentes couleurs.

L'église de Saint-Nicolas était bâtie dans un goût plus sage; mais celle qui aurait mérité le plus d'attention était l'église de Saint-Grégoire, quoique très chargée de dorures, et de ces espèces de marqueteries en marbre de différentes couleurs; on y voyait plusieurs bons tableaux, et, entre autres, une excellente copie du saint Grégoire du Carrache qui est à Bologne.

Quant aux monumens et antiquités, il n'y a point de ville en Sicile qui en ait moins conservé que Messine, et on pourrait y regretter encore, avec Cicéron, les belles statues grecques que Verrès en enleva. [1]

[1] Dans le détail que l'orateur romain fait de tous les vols et les rapines de cet avare préteur, il cite particulièrement les richesses que possédait en ce genre un certain C. Heius, dont la maison était regardée comme l'ornement de la ville de Messine, et dont Verrès enleva, en statues et en tapisseries rehaussées d'or, tout ce qui pouvait s'y trouver de plus curieux. Ce messinois Heius avait rassemblé dans une chapelle,

Plan géométral du port et de la citadelle de Messine, n° 408.

Un des édifices principaux de Messine, et celui qui y a été le moins endommagé par le tremblement de terre de février 1783, est une forteresse ou citadelle assez régulière, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et qui domine également, comme on le voit sur le plan géométral, et la ville et le port. Cette forteresse étant presque entourée de la mer de tous côtés, et défendue surtout en dehors par le formidable courant de Charybde, serait susceptible d'une longue défense, d'autant plus qu'elle n'est dominée par aucun endroit du côté de la terre.

On ne peut voir à Messine ce monument de l'autorité et de la prévoyance espagnole, sans se rappeler ce qui a donné lieu à sa construction, et sans s'apercevoir surtout que cette citadelle semble avoir été plutôt élevée pour tenir la ville en respect que pour servir à sa défense. Mais

ou petit temple particulier (*sacrarium*), plusieurs statues, autels et autres choses précieuses qu'il tenait de ses ancêtres, et parmi lesquelles Cicéron fait mention de quatre statues, qu'il cite comme étant de la beauté la plus rare, et faites par les premiers sculpteurs grecs de l'antiquité : un Cupidon en marbre, de la main de Praxitèle; un Hercule en bronze, ouvrage du célèbre Myron; et deux autres charmantes statues faites par Polyclète, qui représentaient de jeunes vierges employées, dans les sacrifices, à porter des vases ou des corbeilles de fleurs. On donnait à ces jeunes filles le nom de *Canephores* (Cicero, *in Verrem*, Lib. IV.)

sans vouloir nous étendre sur un fait aussi connu que la révolte des Messinois vers la fin du siècle dernier, événement dont on peut lire les détails dans tous les historiens du temps, nous remarquerons seulement que cette révolution peut être regardée comme la première cause de l'affaiblissement de Messine : il semblerait même que cet événement a appelé à sa suite tous les malheurs, tous les désastres qui ont amené successivement la ruine et presque la destruction totale de cette ville.

Avant cette époque, Messine était une des villes les plus florissantes de l'Italie. Son commerce était immense, et le nombre de ses habitans excédait cent cinquante mille ; mais sa révolte, le siége qu'elle soutint avec une opiniâtreté et un courage qu'une longue oppression lui avait inspirés, les horreurs de la famine qui en fut la suite, tout cela épuisa ses richesses et sa population. Messine perdit alors plus d'un tiers de ses habitans, et les canaux du commerce, détournés pendant ses troubles, se portèrent à Marseille, à Gênes, à Livourne.

Cependant la position avantageuse de Messine, la beauté et la sûreté de son port, un des plus vastes, des plus commodes qu'il y ait en Europe, l'industrie de ses habitans, semblaient lui promettre le retour de sa splendeur passée, lorsque la peste de 1743 détruisit toutes ses espérances. Quatre-vingt mille âmes périrent dans cette malheureuse ville pendant l'espace de cinq mois, et le petit nombre qui échappa à cet horrible fléau est, depuis, resté constamment en butte à la constitution la plus vicieuse, et à mille abus plus destructeurs les uns que les autres.

Une gêne universelle se répandit dans toutes les fortunes, influa sur tous les habitans de Messine, riches ou pauvres, et fut la suite de ces abus, ainsi que de la plus mauvaise des administrations. La noblesse, les particuliers les plus aisés, voyant successivement leurs revenus diminuer, prirent le parti de diminuer aussi leurs dépenses, et les commerçans se trouvèrent ruinés : d'un autre côté, les ouvriers ne pouvant plus subsister, avaient fini par porter leur industrie, leurs métiers même, à Catane, à Yaci, et dans d'autres villes de l'intérieur de la Sicile. Enfin l'émigration a été telle dans ces dernières années, que le dénombrement fait en 1781 a prouvé qu'il n'existait plus à Messine que vingt-cinq à vingt-six mille âmes, au lieu de quarante mille qu'on y comptait encore en 1778.

Il ne fallait rien moins que l'exposition d'une vérité aussi démontrée pour tirer le gouvernement de l'espèce d'engourdissement où il était sur les intérêts d'une ville aussi importante : on commençait enfin à s'en occuper. Le roi de Naples avait demandé des projets, des informa-

tions, et annoncé la volonté la plus déterminée de rétablir Messine, lorsqu'un dernier désastre, plus affreux et plus terrible que tous les autres, a suspendu, au moins pour un temps, les intentions bienfaisantes du prince, ainsi que les vues sages, mais tardives, de son gouvernement.

Place de Saint-Jean-de-Malte, n° 409.

Parmi les différentes places publiques qui existaient à Messine, une des plus fréquentées était celle de Saint-Jean-de-Malte, où commençait la fameuse fête nommée *Sacra Lettera*. Cette grande cérémonie débutait par un feu d'artifice et l'illumination d'une galère faite avec tout l'art, toute la richesse possible. On construisait tous les ans cette espèce de petit bâtiment sur le bassin de la grande fontaine qu'on voit dans le fond de la place. [1]

[1] La représentation de cette galère avait été imaginée, à ce qu'on dit, pour rappeler au peuple une faveur nouvelle de la Vierge, sa protectrice. On assure qu'il y a un grand nombre d'années, à l'époque de cette même fête, qui avait attiré à Messine un grand concours de peuple de toute la Sicile et de l'Italie, les magasins de blé se trouvèrent vides, et quelques mesures qu'on eût prises pour s'en pourvoir à temps, le jour de la fête approchait sans qu'on eût pu s'en procurer; on recourut aux prières publiques, et on vit, un matin, à la pointe du jour, entrer à pleines voiles dans le port trois brigantins étrangers chargés d'une grande quantité de blé, que les patrons des navires offrirent de vendre. On traita sur-le-champ avec eux, en convenant d'un prix. On emmagasina le blé, et lorsqu'il fut question de satisfaire les vendeurs; on ne trouva ni ces vendeurs, ni leurs bâtimens. Personne ne put douter

Nous croyons, à propos de cette fête de la *Sacra Lettera*, devoir faire quelque mention d'un autre spectacle religieux fort célèbre à Messine, et connu de tous les voyageurs qui y ont passé quelque temps, la fameuse *Varra*. On peut dire que, dans le nombre des pieuses extravagances du peuple sicilien, celle-ci devait tenir un rang distingué. Comme la relation de cette singulière cérémonie faisait partie du journal de nos dessinateurs, qu'ils en ont été témoins, et qu'elle a été décrite d'après nature, nous ne pouvons mieux faire que de la transcrire.

« Rien n'égale la pompe et la magnificence de « la fête de l'Assomption à Messine. Cette nou- « velle fête, qu'on appelle *la Varra*, fut insti- « tuée, à ce qu'on assure, en commémoration « de l'événement même de la réduction et de la « prise de Messine par le comte Roger, lorsqu'il

que ce ne fût un présent du ciel, et on ordonna en conséquence de célébrer une fête et des actions de grâces. Le sénat fit fabriquer trois vaisseaux ou nefs d'argent, qui furent offerts à la Vierge; et, indépendamment de ce présent du sénat, le clergé de Messine vota une imposition annuelle sur tous les ecclésiastiques séculiers, pour l'entretien et la construction d'une galère qu'on élevait tous les ans, au mois de juin, sur le bassin de la fontaine de la place Saint-Jean-de-Malte. Cette galère, richement décorée et armée de trois canons, garnie de ses voiles, de mâts, de cordages et de tout ce qui forme un bâtiment de ce genre, était illuminée magnifiquement pendant cinq jours; et, le dernier, on y tirait un fort beau feu d'artifice qui terminait la cérémonie.

« fit la conquête entière de la Sicile. Ce fut au « mois d'août qu'il s'empara de cette ville et fit « prisonniers le prince Griffon et sa femme, dont « le château existe encore en partie sous le nom « de *Matta Griffone*. Le comte Roger fit, dit- « on, son entrée le même jour, monté sur un « chameau, et l'on prétend qu'il obligea le prince « Griffon à assister, à la porte de l'église, au « service et aux cérémonies de la fête de l'As- « somption.

« On fait en conséquence tous les ans, au « mois d'août, une solennelle commémoration « de cet événement. Le 12, on tire du dépôt des « dames religieuses de Sainte-Claire une anti- « que peau de chameau qu'on assure être celle « du chameau même du comte Roger; on y « ajoute une tête de bois grossièrement taillée, « et des gens de la lie du peuple promènent cette « ridicule représentation dans toutes les rues de « Messine, avec des danses et des cérémonies en- « core plus ridicules.

« Le 14, on fait sortir d'un magasin particu- « lier de la ville deux figures gigantesques, moi- « tié bois, moitié carton, et montées sur des « chevaux énormes, également en carton. Une « de ces statues représente le prince Griffon; il « est armé à l'antique, avec une cotte de mailles, « portant une lance et un écu. L'autre figure re- « présente la femme du prince; elle est habillée

« en amazone, et armée aussi d'une lance. On a « cependant joint à son habillement gothique « quelques ornemens à la moderne, qui y ajou- « tent beaucoup d'agrément; sur sa tête s'élèvent « trois tours qui représentent les trois châteaux « de Messine, Mata-Griffone, Castellaccio et « Gonzaga.

« Ces statues sont portées chacune par une « trentaine d'hommes robustes, qui, après s'être « reposés de temps en temps, finissent par les « aller placer aux deux côtés de la principale « porte de la cathédrale, en y attendant la fa- « meuse machine appelée *la varra*, qu'on traîne « dans l'après-dîner, et qui arrive sur les sept « heures du soir.

« Pour avoir une idée de cette merveille si « vantée à Messine, il faut d'abord se représen- « ter un massif ou base carrée, construite en « charpente, et formant comme une caisse d'oran- « ger d'environ douze à quinze pieds de large « sur huit de hauteur; ce massif de charpente est « armé de fer en dessous, afin qu'il puisse glisser « plus facilement sur le pavé. Du milieu de la « plate-forme supérieure sort une tige de fer, « dans la forme d'un grand tronc d'arbre, avec « des branches également en fer, courbées en « différens sens; cette espèce d'arbre, qui s'élève « à environ cinquante ou soixante pieds, est « bien fixé, comme on peut le croire, à la

« massive et solide base qui lui sert de contre-
« poids.

« Sur le premier plan de la machine est placé
« le lit funéraire de la Vierge, accompagnée de
« sainte Anne et de quelques autres figures ; le
« tout est environné d'une nuée, d'où s'échap-
« pent, de distance en distance, des rayons do-
« rés parmi lesquels on voit le soleil, la lune,
« et divers chœurs de la hiérarchie céleste : au-
« dessous de ce groupe principal, et sur la plate-
« forme du piédestal, tourne, en rampant hori-
« zontalement, une grande roue de fer dentelée.
« Cette première roue, que font tourner des
« hommes cachés dans la caisse, donne le mou-
« vement à d'autres roues placées à différentes
« hauteurs jusqu'au sommet; les unes tournent
« horizontalement comme la première, et d'au-
« tres verticalement, comme des ailes de moulin
« à vent, au bout de ces tiges recourbées.

« Sur la principale et première roue, on
« place d'abord douze enfans de treize à qua-
« torze ans, qui sont censés représenter les douze
« apôtres, et auxquels on donne un costume
« analogue à leurs rôles; dix pieds plus haut, à
« l'extrémité des quatre tiges de fer qui répon-
« dent au-dessus et de chaque côté, sont quatre
« autres roues qui tournent verticalement, et au
« bout de chaque aile, quatre enfans de cinq ou
« six ans, qui, malgré le mouvement de cette

« rotation verticale, ont toujours une position
« perpendiculaire; la tige de fer à laquelle ils
« sont immédiatement attachés, étant mobile à
« chaque extrémité des rayons du cercle, et
« tournant sur elle-même à mesure que la roue
« agit.

« Ces enfans ont des vêtemens d'anges, avec
« des ailes dorées et peintes de diverses couleurs.
« Un étage plus haut est une autre roue qui
« tourne horizontalement; elle est chargée d'en-
« fans encore un peu plus jeunes, représentant
« des vertus et différens attributs de la Mère de
« Dieu. Plus haut sont d'autres roues verticales,
« comme les secondes, également chargées de
« petits enfans, et enfin cette pyramide est ter-
« minée par un groupe plus curieux et plus in-
« téressant que tout le reste. On voit un jeune
« homme vêtu d'une robe écarlate, et avec une
« belle barbe blanche bien vénérable : c'est le
« Père éternel; il paraît soutenir sur sa main, et
« envoyer au ciel, l'âme de la Vierge, représen-
« tée par une jeune fille de treize à quatorze ans,
« fortement attachée à l'extrémité de la tige
« principale; on la choisit ordinairement fort
« jolie, et il faut qu'elle soit d'une pureté qui
« réponde à l'emblème saint qu'elle repré-
« sente. [1]

[1] Il arriva, il y a quelques années, un accident à la jeune fille chargée de ce rôle important, ou plutôt à la machine

« Plusieurs hommes très forts et très vigou-
« reux sont chargés de traîner et conduire cette
« étrange machine jusqu'à la cathédrale, où se
« termine la procession; c'est alors qu'on dé-
« tache tous les enfans placés les uns au-dessus
« des autres, mais l'âme de la Vierge seule est
« portée en triomphe sur le maître-autel,

même, dont la tige principale de fer se rompit dans la partie inférieure. Le bonheur voulut qu'étant soutenue de tous les côtés, cette énorme barre de fer descendît d'elle-même dans la base où elle était fixée, et il n'y eut personne de blessé. Cet accident causa une grande rumeur dans la populace, et l'on n'hésita pas à croire que la jeune fille n'était pas aussi pure qu'elle devait l'être.

Il serait difficile de détailler les différens ornemens qui composaient et embellissaient cette merveilleuse machine; mais qu'on s'imagine des nuages de carton, des rayons de gloire, des soleils, des fleurs, des étoffes, des galons, des anges aux ailes dorées, au nombre de plus de cinquante, et dont le plus âgé était celui qui faisait le Père Éternel. Lorsque la *varra* était en mouvement, et pendant la procession, tous ces différens groupes d'anges étaient dans un mouvement de rotation perpétuel.

La marche commençait vers les quatre heures après-midi, malgré la chaleur, qui, le 15 d'août, à Messine, ne laisse pas d'être un peu vive; elle était précédée, accompagnée et suivie du clergé, des sénateurs, des principaux de tous les ordres de citoyens; de musique, des troupes, et d'un concours prodigieux de monde dans la rue et aux balcons des fenêtres: il se faisait, de plus, à tout moment des décharges de mousqueterie, sans compter les boîtes qu'on tirait en grand nombre aux portes de chaque église devant laquelle passait la sainte machine.

« d'où elle donne sa bénédiction à tous les
« fidèles. » [1]

Vue du phare ou détroit de Messine, [2] nos 410 et 411.

La disette des monumens, soit antiques, soit modernes, nous eut bientôt déterminés à quitter Messine pour continuer notre voyage; mais, avant de partir, nous fûmes curieux de revoir à loisir, et avec plus d'exactitude, les dehors charmans de cette ville. Sa situation est si avan-

[1] On avait soin d'ordonner que toutes les troupes formassent une haie très épaisse et très serrée pour empêcher la populace d'approcher; sans quoi, la jeune fille qui devait représenter l'âme de la Vierge aurait couru de grands risques. Ce peuple fanatique attachant beaucoup de vertu à ses cheveux, les lui aurait arrachés sans pitié si on l'eût laissée à sa disposition. Les grandes précautions qu'on prenait lorsqu'on descendait cette jeune fille, sont une preuve qu'il en est arrivé des exemples funestes. Autrefois, celle qui remplissait ce rôle avait le privilége de délivrer un criminel, même digne de mort; mais cet usage a été aboli, comme étant d'une trop grande conséquence: on y avait substitué une dot modique, à laquelle les habitans de Messine ajoutaient quelques largesses.

[2] La plupart des voyageurs ont confondu dans leurs relations le canal avec le phare de Messine; il y a cependant entre ces deux dénominations la même différence qui se trouve entre la Manche, ou canal d'Angleterre, et le Pas-de-Calais. Le canal de Messine comprend, du nord au sud, toute l'étendue de mer entre les caps Spartivento et Vaticano en Calabre, et les caps de Rasocurmo, près du phare, et Santa-Croce, près de Syracuse. Le phare ou le détroit ne doit s'entendre, au contraire, que de l'espace qui se trouve seulement entre la pointe de Scylla et le cap Dell'Armi en Calabre, et la tour du Phare et le cap de Scaletta en Sicile.

tageuse que les nations qui ont eu dans tous les temps des prétentions sur la Sicile, ont toujours voulu se rendre maîtresses de Messine, la regardant comme un poste sans lequel elles ne pouvaient s'assurer de leur conquête.

Curieux d'examiner avec soin ce redoutable Charybde, qui, à ce que dit Homère, trois fois chaque jour, absorbe l'onde amère, et trois fois la rejette avec un bruit horrible, nous y retournâmes quelques jours après notre arrivée : la mer parut aussi calme et aussi peu effrayante que nous l'avions trouvée à notre passage. On pouvait cependant apercevoir une oscillation assez prononcée, et formant comme un bouillonnement à l'endroit même de la jonction des deux grands courans. [1]

[1] Ce détroit est dominé par des courans dont la direction est si variable qu'il est impossible d'en fixer les points, et le plus habile pilote étranger courrait des dangers presque inévitables, s'il ne prenait le parti de consulter les mariniers du pays. Aussi le gouvernement entretient-il vingt-quatre pilotes, qui sont obligés d'aller offrir leurs services aux bâtimens qu'ils aperçoivent, et qu'ils passent et repassent moyennant une légère rétribution fixée par des ordonnances. Le principal de ces courans, qui porte du nord-nord-est au sud-sud-ouest, entre l'écueil de Scylla et la pointe sèche du fanal de Messine, nommée communément *Charybde* ou le *Garofalo*, a cependant une marche déterminée, fixe, et qui paraît suivre l'élévation ou le déclin de la lune. On observe qu'il remonte et descend à peu près toutes les six heures, et c'est au moment qu'il change de direction qu'il est le plus dangereux aux deux extrémités, surtout en temps de calme, ce qui a donné lieu à ce vers si connu :

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

Effectivement, dans cette circonstance, et particulièrement dans les temps où la lune agit avec plus de force sur la mer, le danger est imminent, et surtout pour les gros navires; ce courant principal traversant obliquement toute l'étendue du détroit, les vaisseaux sont obligés de le couper nécessairement en passant par-dessus, et l'on doit sentir que, dans les temps de calme absolu, il devient encore plus dangereux pour les gros navires, parce que, manquant des moyens d'en sortir, ils sont obligés de suivre la direction du courant, qui est très violente, et ils vont alors se briser contre les rochers, soit d'un côté, soit de l'autre.

Ce qui a pu faire dire aux anciens que ces gouffres attiraient les navires et les engloutissaient, c'est que, effectivement, quand ces mêmes courans sont surtout aidés par des vents violens, ils portent très loin avec eux ce qu'ils ont attiré, et les poètes auront ajouté qu'ils rejetaient les navires après les avoir submergés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cet endroit, et à quelques pas de la rive, la mer devient tout à coup si profonde qu'on ne peut en mesurer la profondeur, et que la sonde, au boulet même, perd sa direction par la force des courans. Il est au reste très vraisemblable que ce sont ces courans qui auront creusé ces gouffres, en soulevant continuellement, et depuis tant de siècles, le sable du fond de la mer. [1]

[1] « Les gouffres ne paraissent autre chose que des tournoie-

Une particularité assez curieuse sur la nature de ces sables du détroit, dans le contour du bras de San Ranieri, depuis le château de Salvador

« mens d'eau, causés par l'action de deux ou de plusieurs « courans opposés. L'Euripe, si fameux par la mort d'Aris- « tote, absorbe et rejette alternativement les eaux sept fois en « vingt-quatre heures. Ce gouffre est près des côtes de la « Grèce. Le Charybde, qui est près du détroit de Sicile, « rejette et absorbe les eaux trois fois dans le même espace de « temps ; au reste, on n'est pas trop sûr du nombre de ces « alternatives de mouvement dans ces gouffres....

« Le plus grand qu'on connaisse est celui de la mer de Nor- « wége ; on assure qu'il a plus de vingt lieues de circuit : il « absorbe pendant six heures tout ce qui est dans son voisinage, « l'eau, les baleines, les vaisseaux, et rend ensuite pendant « autant de temps tout ce qu'il a absorbé.

« Il n'est pas nécessaire de supposer dans le fond de la mer « des trous et des abîmes qui engloutissent continuèllement les « eaux, pour rendre raison de ces gouffres : on sait que quand « l'eau a deux directions contraires, la composition de ces « mouvemens produit un tournoiement circulaire, comme on « peut l'observer dans plusieurs endroits auprès des piles qui « soutiennent les arches des ponts, surtout dans les rivières « rapides.

« Il en est de même des gouffres de la mer ; ils sont produits « par le mouvement de deux ou de plusieurs courans con- « traires ; et comme le flux et le reflux sont la principale cause « des courans, en sorte que, pendant le flux, ils sont dirigés « d'un côté, et que, par le reflux, ils vont en sens contraire, « il n'est pas étonnant que les gouffres qui résultent de ces « courans attirent et engloutissent pendant quelques heures « tout ce qui les environne, et qu'ensuite ils rejettent pendant « le même temps tout ce qu'ils ont absorbé. » (Buffon, *Théorie de la Terre.*)

jusqu'à la lanterne, c'est qu'ils s'y lient en masse sur le bord du rivage en très peu de temps; les cailloux s'enduisant d'un bitume qui les attache de la même manière que le sucre attache des amandes à du caramel, à quoi cette production de la nature ressemble assez. D'abord molle, elle se durcit à l'air, et par le laps du temps, au point d'en pouvoir faire des meules de moulin à grains et à huile, qui souffrent la taille et le poli. Cette production tiendrait-elle de la nature du limon du fond du gouffre? cela est d'autant plus probable que cet effet n'existe qu'aux rives les plus prochaines, et qu'en s'en éloignant la pétrification devient sensiblement moins épaisse, moins dure, qu'elle cesse à très peu de distance du Charybde, et qu'alors cette incrustation molle n'est plus propre qu'à former des moëlons à bâtir; on en retrouve sur une grande partie des côtes de la Sicile, et on en fait le même usage qu'à Messine.

Malgré le danger qu'il doit y avoir de nager et de plonger dans tous les environs de ce port, et des gouffres redoutables qui l'environnent, on assure qu'il y a eu quelquefois des hommes assez hardis pour en approcher de fort près; et on parle encore à Messine d'un plongeur fameux, nommé *Colas*, qui passait la moitié de sa vie dans l'eau, et auquel la facilité prodigieuse avec laquelle il nageait avait fait donner le surnom

de *Pesce* : mais sa réputation fut la cause de sa perte, car l'histoire du pays dit que Frédéric, roi de Sicile, ayant voulu être témoin des exploits de ce nageur merveilleux, le fit défier de plonger dans les environs de Charybde, et, pour l'y engager, il y fit jeter une coupe d'or qui devait être sa récompense, s'il la rapportait. L'intrépide Colas s'y précipita par deux fois, et eut assez de bonheur pour la rapporter avec lui; mais Frédéric ayant fait jeter la tasse une troisième fois dans l'endroit le plus profond, Pesce submergé ne reparut plus : le malheureux sans doute fut emporté par la force des courans; on retrouva son corps quelques jours après à plus de trente milles de distance.

Nous partîmes pour Catane sur des mulets, et avec trois gardes à notre solde. Cette escorte, à la vérité assez inutile, était censée devoir nous défendre contre les bandits dont on ne manque jamais en Sicile de parler à tous les voyageurs, mais ce n'est guère qu'une imposition établie sur eux : on pourrait dire cependant que cette sorte de faste n'est pas, à quelques égards, sans utilité, parce qu'il peut se trouver plus d'une occasion dans la route où ces espèces de spadassins revêtus d'uniformes imposent aux paysans, et les font obéir au besoin [1]

[1] Tous ceux qui ont écrit sur la Sicile ont parlé du peu de sûreté de ses routes par la grande quantité de voleurs qui les

Notre caravane était donc composée de trois gardes, dont un était barigel, sorte d'emploi qui équivaut dans le pays à lieutenant de maréchaussée ; c'était le chef. Deux autres gardes armés; un conducteur et directeur des bagages, aussi en uniforme; un homme à pied qui les servait; venaient ensuite les peintre et archi-

infestaient Quelques uns en ont formé des épisodes pour orner leurs relations, en supposant des rencontres et des aventures extraordinaires; d'autres, qui n'en ont pas effectivement rencontré, les ont niés en s'égayant aux dépens de ceux qui les avaient précédés. Le fait est qu'il y avait autrefois beaucoup de voleurs en Sicile. Sous le gouvernement du duc de La Vieuville, en 1758, on promulgua une loi qui rendait responsables les capitaines ou syndics des universités des vols qui se faisaient dans leur district, et il n'y eut plus de voleurs de grand chemin; mais il y existe une espèce d'hommes presque aussi dangereux : ce sont des gens de la campagne, quelquefois même des particuliers tenant un rang dans la société, que la colère, l'esprit de vengeance ou l'abus du pouvoir ont rendus homicides. Pour éviter les poursuites de la justice, ne pouvant plus exister en sûreté dans les lieux habités, ces malheureux se réfugient armés sur les sommets des montagnes, dans des cavernes, dans les fentes des rochers et dans les bois. Les archers de la maréchaussée du pays ont ordre de les chercher; mais, soit que cet ordre ne soit pas rigoureux, soit qu'on ait des ménagemens pour les seigneurs dont ils sont les vassaux, et dans les fiefs desquels ils se sont retirés, soit enfin que la certitude d'être mis à mort, s'ils sont pris, les rende plus braves ou plus téméraires que ceux qui les poursuivent, on en arrête peu; l'argent, les protections, le désistement des offensés, sont autant de moyens que leurs parens emploient pour arranger leurs affaires, et rarement

tectes [1] et pour arrière-garde un brave domestique dont nous faisions, suivant le besoin, ou l'intendant, ou le cuisinier, ou le barbier. Tout cela réuni avec les mulets formait une troupe de dix-neuf êtres vivans, marche imposante et faite pour effrayer tous les villages où nous abordions, et auxquels il est vraisemblable que notre barigel, qui était en même temps

elles ont de funestes suites pour eux. Cependant, obligés de fuir toute société, privés de secours, et souvent de subsistance dans leurs retraites, ces redoutables proscrits tâchent de s'en procurer si l'occasion s'en présente, et la demandent hardiment aux voyageurs qu'ils rencontrent à leur portée, avec la ferme résolution de se la procurer de force si on prétendait la leur contester. Au reste, ils sont quelquefois utiles; ils offrent volontiers leur protection à ceux qui la recherchent, moyennant une rétribution modérée; et comme ils se connaissent presque tous, et s'entre-aident mutuellement, on est ordinairement à l'abri d'événemens fâcheux quand on a le bonheur d'avoir un de ces bandits pour guide. Tous les seigneurs de la Sicile ont des brigades de gendarmes composées, pour la plupart, de gens de cette espèce, nommés *campieri*, et la plus grande marque d'attention ou d'intérêt qu'ils puissent donner à une personne qui leur est connue ou recommandée, est de lui accorder un ou plusieurs de ces gardes, que leur livrée fait respecter, même des gens de la justice. Ceux qui n'en ont pas à eux les empruntent et les paient, et généralement en Sicile on ne voyage jamais sans un ou plusieurs de ces campieri.

[1] Desprez et Renard, architectes et pensionnaires du Roi à l'Académie de France à Rome, ainsi que Chatelet, peintre de paysage.

notre munitionnaire, imposait la nourriture de nos mulets.

Nous sortîmes de Messine le 8 juin 1778 à la pointe du jour; nous trouvâmes la route couverte d'habitations pendant l'espace de cinq milles; on y faisait la récolte des vers à soie, qu'on peut regarder comme la meilleure et la principale production du canton. La soie y est effectivement superbe, beaucoup plus fine que celle de Calabre, et très estimée des Français, qui la viennent chercher pour les manufactures de Lyon.

Après avoir traversé le petit bourg de Tremisteri qu'on rencontre sur la route, on commence à se trouver dans un pays montagneux et sauvage; la campagne devient pierreuse, sèche et hérissée de rochers; elle est seulement plantée de quelques oliviers et traversée par nombre de torrens auxquels on donne le nom de fleuves; tous ces fleuves n'étant réellement que des ruisseaux formés par les eaux de pluie, qui coulent des rochers dans les orages de l'hiver, et où on ne trouve pas une goutte d'eau pendant neuf mois de l'année.

Rochers du cap della Scaletta, et château de Sant Alessio, n° 412.

Nous doublâmes le cap della Scaletta, rocher escarpé, et sur la pointe duquel on voit une tour et un château très élevé, dont l'aspect n'a rien de remarquable, ainsi que tout le reste du pays que nous eûmes jusque-là à parcourir. A quelque

distance de cette roche de la Scaletta, nous vînmes rafraîchir à Fiume di Nisi, que nous traversâmes à dix-huit milles de Messine. La chaleur du soleil, concentrée dans ces gorges de montagnes et réfléchie par les rochers, commençait à être assez vive, mais heureusement quelques gouttes d'eau vinrent rafraîchir un peu le temps et abattre la poussière qui nous incommodait fort dans notre route.

Nous partîmes de Fiume di Nisi à vingt heures, suivant la façon de compter de toute l'Italie, c'est-à-dire quatre heures avant la nuit, pour nous rendre à Taormina, qui n'en est plus qu'à douze milles. Tout le pays, jusqu'au cap Sant Alessio, est triste, sec et pauvre; mais au château de Sant Alessio, il commence à devenir infiniment pittoresque. Ce château, bâti à la pointe d'une roche suspendue sur la mer, est d'un aspect très singulier; il devient en même temps très important par sa position à l'extrémité d'une chaîne de montagnes dont il ferme l'entrée, de façon que cinquante hommes y arrêteraient une armée.

Passage du fleuve Lettoyano, n° 413.

Il nous fallut gravir ce défilé; mais après en être sortis nous fûmes frappés de la beauté du pays qui précède Taormina, que nous découvrîmes en entier avec les profils des montagnes qui sont au-delà : ensuite nous nous acheminâmes jusqu'à un village près du fleuve Lettoyano. Le

site et le passage de ce fleuve nous parurent si pittoresques, et d'un si bel effet, qu'il fallut bien nous y arrêter quelques momens pour en prendre une vue.

CHAPITRE II.

TAORMINA. — DÉTAIL ET VUES DE SES MONUMENS ANTIQUES. — SON THÉATRE, etc. — PREMIER VOYAGE SUR L'ETNA, LES *CENTUM CAVALLI*.

Environs de Taormina, nos 414 et 415.

Hors des montagnes que nous avions à traverser depuis le fleuve Lettoyano, nous découvrîmes au loin la ville de Taormina, l'ancienne Tauromenium, assise sur une plate-forme entourée de rochers escarpés.

Le premier objet qui frappe la vue est son fameux théâtre, dont on aperçoit les ruines sur la cime d'une montagne. Le chemin antique qui y conduisait est sans doute perdu, ou son sol bouleversé n'en laisse aucune trace; car depuis la petite baie qui sert de marine à Taormina jusqu'à la ville, on est obligé de gravir périlleusement pour y arriver par un sentier presque perpendiculaire. Il est vrai qu'il est impossible de trouver en même temps une route et plus curieuse et plus amusante à faire, par la beauté et la richesse des sites qu'on rencontre à tout moment; l'abondance des tableaux qui se présentaient à nous, nous arrêtait pour ainsi dire à chaque pas, et nous passâmes, sans nous

en apercevoir, une grande partie de la journée à dessiner tous les environs de Taormine; aussi nous n'y arrivâmes qu'à la nuit, et à peine eûmes-nous le temps d'aller chez le gouverneur, qui nous reçut parfaitement. Il nous logea au couvent des Capucins, où nous fûmes, en entrant, embaumés par l'odeur de la fleur d'orange. Nous soupâmes au réfectoire avec le gardien, qui voulut bien nous faire l'honneur de partager le repas de voyageurs que nous avions apporté, et nous aider à boire d'excellent vin de Syracuse que le gouverneur nous avait envoyé. Nous allâmes dès le lendemain revoir cet honnête gouverneur, et lui faire nos remercîmens. Son palais, qui nous parut fort ancien, a été bâti, dit-on, par les rois d'Aragon: on assure encore que ce fut même dans ce palais où Jean d'Aragon, défait par les Français, vint se renfermer; et l'on prétend qu'il a constaté lui-même ce fait par cette inscription en latin gothique, attachée à un des murs de la tour:

EST MI—HI—Ĩ—LOCV̂ REFVGII.

Le gouverneur voulut nous remettre entre les mains de l'antiquaire du pays, D. Ignatio Castella, si savant, disait-il, que le roi l'avait créé cicerone de Taorminum en titre. Cet homme, en conséquence de la grande opinion qu'il comptait nous inspirer, se mit en devoir de nous

montrer toutes les curiosités du lieu, mais avec un tel flegme et avec tant de méthode que nous y serions encore, sans avoir rien appris, si nous ne l'eussions quitté brusquement, sous le prétexte que la grande chaleur nous incommodait, et en le priant de remettre la partie à un autre moment.

Ruines de l'ancien théâtre de Taormina, n° 416.

Débarrassés de notre savant, nous ne perdîmes pas un moment pour aller voir ce magnifique théâtre de Taormina, qu'on peut regarder comme un des miracles de la nature, et qui, par son étonnante conservation et sa position admirable, est, sans contredit, un des monumens les plus curieux et une des ruines les plus intéressantes. Il semble que la nature seule ait voulu donner là le plan, le trait, l'élévation et le site du plus parfait des théâtres, et qu'on n'ait eu que la peine de le façonner à l'usage de l'ancien peuple qui s'était chargé de le décorer.

En effet, l'anse et la forme même de la montagne avaient donné la portion du cercle où l'on n'a fait que tailler les gradins dans la roche, et les surmonter d'une fabrique en mattoni, avec une galerie extérieure et une intérieure qui couronnaient l'édifice; deux rochers escarpés formaient une avant-scène naturelle; on a seulement construit entre ces deux rochers le proscenium sur une terrasse aussi donnée par le local même; car les Grecs n'avaient pas, ainsi que nous, l'orgueil de vaincre la nature, en décorant les lieux qui s'y refusent le plus; mais, choisissant des situations heureuses, ils ajoutaient aux faveurs du hasard, et faisaient des choses sublimes, avec les mêmes dépenses que nous employons souvent pour n'en faire que de médiocres. On peut dire qu'on en voit peu d'exemples aussi frappans que celui que nous offre encore l'ancien théâtre dont nous allons nous occuper, et qu'on regarde avec raison comme le plus beau et le plus entier monument en ce genre, de toute l'antiquité, qui se soit conservé.

Quoique la largeur de l'avant-scène ait plus de vingt-deux toises d'ouverture, qu'il soit sans galerie souterraine, ce superbe édifice est sonore au point d'entendre de toutes ses parties le moindre son articulé, et dans quelque lieu qu'on le frappe, il résonne comme un instrument.

Nous pourrions citer à ce sujet un exemple dans le même genre, extrait d'un voyage d'Espagne. A Sagonte, ancienne ville située à peu de distance de la mer, où est aujourd'hui Noviedro, près de Taragona, on voit les restes encore très entiers d'un théâtre antique, construit et taillé dans les rochers, ainsi que celui de Taorminum. [1]

[1] « Le théâtre de Sagonte est construit de manière à être très « sonore. Un homme placé dans la concavité de la montagne

Ruines du proscenium du théâtre de Taormina, n° 417.

L'intérêt qui se rattache aux restes précieux de cet édifice, et son importance parmi les monumens les plus conservés de l'ancienne Sicile, nous ont engagé à faire graver séparément, et sur une échelle plus étendue et plus rapprochée, l'avant-scène même de ce théâtre antique, comme étant, sans contredit, la partie du monument la plus curieuse à connaître et à examiner. Cette belle ruine est rendue avec la plus grande exactitude, et forme, avec la vue et l'aspect général du pays immense qu'on découvre en même temps, un des plus riches tableaux et un des plus imposans qu'on puisse rencontrer.

Le voyageur qui s'est le plus étendu sur cet antique monument, et qui, le premier, nous en a donné les mesures et les détails, est le Hollandais Philippe Dorville. La description qu'on en trouve dans son ouvrage sur la Sicile nous a paru d'autant plus intéressante qu'il l'a accompagnée de recherches curieuses sur la forme et la construction des théâtres anciens. Mais, quant

« se fait aisément entendre de ceux qui sont à l'extrémité « opposée, et même il semble que le son, au lieu de se perdre, « se renforce. Un de mes amis, placé sur la scène, ayant ré- « cité quelques vers de l'*Amphitryon* de Plaute, je les enten- « dis très bien du lieu de la salle le plus élevé. On pourrait « dire que ces rochers ont une voix cinq fois plus forte que « la voix humaine, tant les creux ménagés dans la montagne « ajoutent de la force, de la clarté, de l'énergie à la voix na- « turelle. » (*Nouveau Voyage d'Espagne.*)

aux vues et aux plans qu'il y a joints, l'artiste dont il s'est servi aurait pu y apporter plus d'exactitude. [1]

Ce qui nous a paru d'abord être peu conforme à la vérité est le rétablissement que Dorville présente de ce théâtre, comme ayant été décoré à l'extérieur d'un portique de colonnes qu'il suppose avoir dû régner tout autour de l'édifice. Il paraît, au contraire, par la construction encore très entière d'une grande partie de ce monument, qu'il était uniquement composé d'arcades et de pilastres en briques, qui régnaient à l'extérieur, sans nulle autre décoration.

Mais, à ce rétablissement et à ce rang de colonnes près, auxquelles, il est vrai, Dorville semble tenir peu [2], sa description nous a paru si con-

[1] Le *Voyage de Sicile* par Dorville, imprimé à Amsterdam en 1764, est rare. Cet ouvrage, écrit en latin avec une élégance et une pureté peu communes, mériterait d'être plus connu. L'éditeur, P. Burmann, y a joint un volume sur les médailles de la Sicile, plein d'érudition et de recherches savantes. Les vues et les gravures qui accompagnent le premier volume sont d'une médiocre exécution; mais le second est orné de vingt planches de médailles, gravées avec beaucoup de soin.

[2] *Monendus est autem lector, me omnia hic, ut hodie supersunt representasse, nihilque adjectum, nisi columnas porticuum, quarum cum basium vestigia ubique extarent, et capitulorum notæ certæ in parietinis propendentibus hic illic forni-*

forme aux plans et aux vues que nos dessinateurs ont pris sur les lieux mêmes, que nous croyons devoir traduire en partie cette description :

« Le théâtre de Taormine, construit sur un « sol fort élevé et dominant sur la mer, est le « premier objet qui attire de loin les regards. Il « est encore aujourd'hui presque dans son entier, « ou, au moins, il conserve les vestiges de son « antique forme, car l'amphithéâtre, c'est-à-dire « le lieu où les spectateurs étaient assis, les gra- « dins ou degrés, ainsi que les escaliers, étaient « taillés dans le roc vif. Le reste de l'édifice était « construit en briques de la plus grande forme; « nous ne savons cependant si elles égalent celles « dont parle Vitruve, qui avaient cinq palmes en « tout sens, ou un pied et un quart romain, « telles que les Grecs avaient coutume d'en em- « ployer dans leurs monumens publics. Le mar- « quis Maffei dit qu'il a observé des briques de « vingt-une onces dans le théâtre d'Orange.

« Nous ne pouvons déterminer la matière des « colonnes, des portiques et des autres parties « de l'édifice; mais il est probable qu'elles étaient « de marbre, car on trouve dans les carrières « les plus voisines un marbre diversement

cum viderentur, errari non potuit; si quis tamen hic peccatum quid senseat, eas pro non pictis habeat. (Dorv., *Sicul.*, Pars prima.)

« nuancé de rouge, et les églises de Taormine « sont décorées de plusieurs colonnes en ce « genre, quoique nous en ayons remarqué plu- « sieurs de granit ou de marbre de Numidie : « la tradition du pays est qu'on les a trans- « portées du théâtre pour en embellir les « églises.

« A la sommité du rocher sont deux porti- « ques sur le même plan, appuyés en dehors et « en dedans par quarante-sept colonnes, et sé- « parés par un mur de briques, lequel mur, en- « core existant, est percé de dix arcades en por- « tiques, qui servaient d'entrée au théâtre. La « cime de la montagne, en dehors, est presque « égale au plan des portiques; de manière qu'on « pouvait se promener tout autour sur le sommet « du rocher, d'où on jouissait de la perspective « la plus délicieuse sur la ville et sur la campa- « gne. C'était un site tel que Vitruve le désirait « pour placer un théâtre, c'est-à-dire sur un lieu « élevé et sonore, *ut in eo vox quam clarissime* « *vagari possit.* De tout l'intérieur du portique, « et des gradins de l'amphithéâtre, qui étaient « en face de l'orient, la vue des spectateurs « pouvait s'étendre de toutes parts sur la mer et « sur les montagnes. Quant à ce second por- « tique, et à ce rang de colonnes dont nous « croyons qu'il était terminé, nous convenons « qu'on en peut douter, quoiqu'on en voie une

« partie, et que les voûtes, à droite et à gauche, « le laissent soupçonner.

« Les spectateurs montaient aux portiques par « des escaliers et des degrés qui, vraisemblable- « ment, s'élevaient en pente du chemin jus- « qu'au sommet du rocher. Ces escaliers prolon- « gés à l'extrémité des voûtes pouvaient fournir « une entrée aux siéges les plus bas de l'amphi- « théâtre, ainsi que le marquis Maffei dit qu'on « l'avait pratiqué au théâtre d'Orange. De ces « portiques, on descendait ensuite sur tous les « gradins, qui paraissent avoir pu être au nombre « de quatorze, sans qu'on eût observé, à ce « théâtre, ces sortes de divisions, faites pour « séparer les différens ordres de citoyens. Ces « gradins, qui étaient ordinairement du double « de la largeur des autres, se nommaient *præ-* « *cinctiones*, et se retrouvent sur tous les anciens « théâtres des Romains. [1]

« Il n'y avait pas non plus de vomitoires, « c'est-à-dire d'issues dans la partie basse de « l'amphithéâtre, qui devait être occupée par

[1] Autant qu'on en peut juger dans l'état de vétusté et de délabrement où est aujourd'hui cet ancien monument, il y a tout lieu de croire que les gradins destinés à asseoir les spectateurs étaient disposés à ce théâtre comme ils l'ont toujours été à tous les théâtres des anciens, ainsi que Dorville l'observe lui-même. Indépendamment de ce que ces sortes de repos ou de palliers entre les gradins des amphithéâtres étaient néces-

« les chevaliers : on sent qu'il ne pouvait y en « avoir, puisque les gradins étaient taillés dans « le massif même du rocher. Il nous parut, « autant qu'on en peut juger par le peu qui sub- « siste encore, que chaque gradin avait en lar- « geur le double de sa hauteur, et il y a lieu de « penser qu'ils étaient recouverts de bois et de « planches; de là vient que les gradins qui en- « touraient l'orchestre étaient appelés *primum* « *lignum*, pour désigner le premier rang des « siéges : et Maffei observe que cet usage était « pratiqué dans plusieurs théâtres.

« Derrière le rang le plus élevé ou le plus « éloigné de l'avant-scène, et autour de l'amphi- « théâtre occupé par le peuple, il y avait trente- « six niches formées dans le portique intérieur, « alternativement terminées, les unes en demi- « cercle, les autres en angle aigu : il est naturel « de penser que ces niches étaient destinées à re- « cevoir des statues, dont les anciens faisaient « beaucoup d'usage pour la décoration de leurs « théâtres. Nous avons cependant soupçonné « d'abord, ainsi que quelques voyageurs, que

saires pour séparer les différens ordres de citoyens, ce qui était un usage établi et général, particulièrement chez les Grecs, on sent qu'ils étaient nécessaires, ainsi que les petits escaliers placés de distance en distance pour pouvoir monter ou descendre, et placer les spectateurs sans incommoder ceux qui étaient assis les premiers.

« c'était peut-être dans ces niches où l'on pla-
« çait les vases ou tonneaux d'airain, que les
« Grecs et les Romains étaient dans l'usage
« d'employer pour répercuter la voix, et lui
« donner plus de force et d'étendue; mais ce
« sentiment nous paraît renfermer trop d'incer-
« titude et de difficulté dans l'exécution, pour
« présenter cette opinion autrement que comme
« une simple conjecture. [1]

« De chaque côté de l'édifice, au lieu où se
« terminent les gradins de l'amphithéâtre, c'est-
« à-dire aux deux extrémités de l'avant-scène,
« on voit les restes assez entiers de deux corps de
« bâtimens en constructions antiques. A ces deux
« édifices, presque d'une forme carrée, se joi-
« gnent deux autres petits bâtimens de même

[1] Cette idée paraît d'autant moins admissible ici que l'effet et l'usage de ces vases d'airain eussent été absolument inutiles à ce théâtre, tant il est sonore par lui-même. Indépendamment de l'exemple du théâtre de Sagonte en Espagne, que nous avons déjà cité à ce sujet, nous pouvons assurer que la même expérience a été répétée plusieurs fois au théâtre de Taormine par les artistes qui en ont été lever les plans et les vues. L'un d'eux, récitant des vers et déclamant d'une voix ordinaire sur la partie du théâtre qui formait l'avant-scène, était entendu par ses camarades dans les parties les plus éloignées du cintre de l'amphithéâtre, comme s'il eût eu la voix la plus forte possible, quoique la distance soit de trente toises au moins, c'est-à-dire de plus du double de la grandeur de nos théâtres ordinaires; cependant c'est en plein air, et les gradins sont presque tous détruits ou recouverts de terre.

« forme, ayant seulement le quart de la gran-
« deur des précédens. Ces dernières construc-
« tions, ainsi placées à l'extrémité des degrés de
« l'amphithéâtre, devaient beaucoup gêner la
« vue de ceux des spectateurs qui étaient assis
« dans cette partie de l'enceinte, soit en bas, soit
« en haut, et leur masquer entièrement la vue
« du théâtre, qu'ils ne pouvaient plus apercevoir
« ni obliquement ni directement. [1]

« Les deux principaux corps de bâtimens,
« élevés aux deux côtés de l'avant-scène, étaient
« distribués en plusieurs chambres, et s'élevaient
« de deux étages, autant qu'on en peut juger par
« ce qui en reste aujourd'hui. On communiquait
« d'un côté à l'autre par le moyen d'un portique

[1] Il faut observer que ces deux seconds petits bâtimens en avant du proscenium dont parle Dorville, sont absolument modernes, ce qu'il est aisé de voir par la nature des matériaux et la bâtisse même, qui n'est rien moins qu'antique; ce que ce voyageur n'a pas assez examiné : il aurait dû remarquer qu'il y a eu en différens temps des constructions modernes jointes au théâtre de Taormine, et qu'on y a même ajouté dans plusieurs endroits des créneaux pour servir de défense. Nous savons que ce monument précieux a été malheureusement employé dans quelques occasions comme une forteresse, une sorte de citadelle où l'on soutenait des siéges dans des temps de guerre, et surtout lors de la révolution de Messine, en 1678. Les Français, après s'être rendus maîtres de cette ville, s'emparèrent de plusieurs forts dans les environs, tels que la Scaletta, Sant Alessio, Taormina, défendus par les Espagnols.

« assez étroit, qui conduisait sur la voûte, entre « le mur intérieur et extérieur de l'avant-scène.

« Quel pouvait être l'usage et l'emploi de ces « deux bâtimens? c'est ce qu'il est assez difficile « de déterminer. Quant à nous, nous serions « fort porté à croire qu'ils avaient été faits pour « recevoir les acteurs pendant le temps des re- « présentations; peut-être était-ce là où se for- « maient les chœurs avant de paraître sur la « scène, des espèces d'*odeum*, de lieux où l'on « chantait, ou bien encore ce qu'on appelait « *strategea*, destinés, suivant Vitruve, à former « des jeux ou exercices militaires. Le marquis « Maffei, dans sa description du théâtre d'O- « range, parle d'édifices à peu près semblables, « et employés, à ce qu'il pense, aux mêmes « usages.

« Quant à l'intérieur du théâtre, c'est-à- « dire à ce qui formait l'emplacement réservé « à la représentation du spectacle, nous voyons « qu'il était d'abord composé, en partant des « derniers gradins destinés à asseoir les specta- « teurs, d'un espace plan et égal, qui formait « un peu plus qu'un demi-cercle. Cet espace « était, dans tous les théâtres des anciens, divisé « en plusieurs parties, savoir : l'orchestre, le « thymelen, le proscenium et le pulpitum, en « grec λογεῖον, qui formait la scène même. [1]

[1] L'orchestre était, chez les anciens, la partie la plus basse des théâtres, le lieu où, chez les Grecs, se formaient les danses et les pantomimes. Chez les Romains, c'était la place d'honneur destinée aux vestales, au préteur, aux magistrats. *Thymelen* était l'endroit où se plaçaient les musiciens ou joueurs d'instrumens; *proscenium*, l'avant-scène même, c'est-à-dire cette élévation ornée d'architecture qui terminait le théâtre en face des spectateurs et des gradins de l'amphithéâtre; et enfin *pulpitum*, autrement nommé par les Grecs λογεῖον, était le lieu destiné au jeu des acteurs et à la représentation des pièces.

« Ce pulpitum était, suivant Maffei, formé « d'ordinaire en bois et en planches, et il y a lieu « de croire que ces planches portaient sur l'a- « vance en maçonnerie, encore apparente, de « notre théâtre de Taorminum; ainsi on ne doit « pas être étonné si cette partie de l'avant-scène « paraît ici aussi resserrée, tout ce qui était en « bois n'existant plus. C'était au-dessous de cette « partie de l'édifice que s'écoulaient toutes les « eaux du théâtre, par des ouvertures qu'on voit « encore, et qui allaient se rendre dans de « grands réservoirs voûtés et placés au-dessous du « proscenium.

« Cette magnifique partie de l'édifice était dé- « corée, comme on le verra sur le plan, de trois « portes ou arcades principales; il paraît que le « nombre n'en était pas déterminé; quelquefois « il n'y en avait qu'une seule, et d'autres fois cinq, « comme sur le théâtre d'Orange. Vitruve, qui « ne parle que de trois, dit que ces portes avaient

« différens noms; la plus considérable, celle du « milieu, devait être ornée comme celle d'un « palais royal, *aula regia*. Les deux autres se « nommaient *hospitalia*. » [1]

Plan géométral du théâtre de Taormina, n° 418.

Nous croyons devoir, à la suite de cette description, donner le plan géométral du théâtre de Taormina, levé sur les lieux avec la plus grande exactitude. Dans la comparaison que nous avons faite de ce plan avec celui que Dorville a placé dans son ouvrage, nous n'y trouvons que de très légères différences; la seule un peu considérable est relative aux deux petits bâtimens carrés dont ce voyageur fait mention, et qu'il ajoute en saillie aux deux côtés du proscenium. L'artiste qui a levé notre plan a cru devoir les supprimer, comme n'étant point, ainsi que nous

[1] La scène doit être regardée et disposée de sorte qu'au milieu il y ait une porte ornée comme celle d'un palais royal, et à droite et à gauche deux autres portes pour les étrangers. Derrière ces ouvertures, on placera les décorations que les Grecs appelaient *periactous*, à cause des machines faites en triangle, et qui se tournent. Dans chaque machine, il doit y avoir des ornemens de trois espèces, qui serviront aux changemens qui se font en tournant leurs différentes faces; car cela est nécessaire dans la représentation des fables, comme quand il faut faire paraître les dieux avec des tonnerres surprenans. Au-delà de cette face de la scène, on doit faire les retours qui s'avancent, ayant deux autres entrées, l'une par laquelle on vient de la place publique, et l'autre par laquelle on arrive de la campagne dans la scène. (Vitruve, traduction de Perrault.)

l'avons observé, de construction antique; nous les avons seulement indiqués par des lignes ponctuées.

Rétablissement de l'avant-scène ou proscenium du théâtre de Taormina, n° 419.

Sur la même planche et au-dessous du plan géométral, nous avons fait graver l'élévation de l'avant-scène de ce théâtre, mais restaurée et entièrement rétablie. Ce rétablissement a été composé d'après ce qui existe sur les lieux, et ce que la forme et la construction antique du théâtre ont pu faire supposer. Nous avons pensé qu'il serait intéressant d'avoir ainsi une idée de la manière dont ce superbe édifice devait être anciennement décoré, et de pouvoir le comparer avec les différentes descriptions des théâtres anciens.

Ces vastes monumens ayant été dans toute l'antiquité, et chez les Grecs particulièrement, le lieu d'assemblée générale du peuple, l'endroit où se traitaient toutes les affaires publiques, où l'on donnait les fêtes, les spectacles, il était nécessaire que cette partie de l'édifice fût décorée d'une architecture permanente; il paraît même qu'elle était presque toujours d'une grande magnificence, et tel que devait être, suivant toute apparence, le théâtre de Taorminum.

Les espèces de socles ou massifs de construction qui subsistent encore au-devant et le long de l'avant-scène, n'ont pu servir que de bases

ou stylobate à des colonnes saillantes qui décoraient cette riche et superbe façade d'architecture; les pilastres, dont on voit distinctement les restes, et qui devaient répondre aux colonnes, en sont une nouvelle preuve.

Ces trois grandes ouvertures, dont une dans le milieu, beaucoup plus vaste et plus élevée que les deux autres, s'accordent parfaitement avec la reconstruction et le rétablissement que nous avons cru devoir faire graver. Il en est de même de l'entablement, et de la corniche qui régnait le long de l'avant-scène. Cette corniche était sans doute soutenue par les colonnes dont il reste sur place des parties assez entières, avec des chapiteaux qui en indiquent l'ordre, ainsi que le genre de décoration de tout l'édifice.

Quant à l'usage et l'emploi de ces portes ou arcades, nous nous garderons bien de décider si c'était, comme le suppose Cl. Perrault, d'après le passage de Vitruve que nous avons cité, l'endroit où l'on plaçait les différentes décorations des pièces dans le moment de la représentation; ou si, suivant le sentiment du marquis Galiani, ces châssis triangulaires de décoration, *versatiles trigonos*, étaient placés des deux côtés de l'avant-scène, ainsi qu'il a cru être autorisé à l'imaginer, d'après le théâtre d'Herculanum. Rien ne nous paraît être plus difficile à accorder avec une décoration d'architecture toujours subsi-

stante, et d'une proportion trop vaste, pour pouvoir être recouverte et cachée dans toute son étendue par des décorations changeantes, ainsi qu'il est d'usage sur nos théâtres modernes. Rien n'est même capable de fixer, à cet égard, notre incertitude, aucun des auteurs anciens ne s'étant expliqué d'une manière assez claire pour que, d'après eux, on puisse avoir une opinion constante.

Un seul passage d'Ovide semblerait indiquer que les anciens avaient, ainsi que nous, des décorations qui s'élevaient sur la scène pour servir de fond à leurs théâtres : mais c'est Ovide qui parle d'un usage connu de son temps, fort postérieur à celui des Grecs, et qui aurait été impraticable à exécuter dans des théâtres de l'étendue de celui-ci. Ce passage, intéressant à citer, est tiré de l'endroit des *Métamorphoses* où le poète dit que Cadmus ayant semé les dents du serpent, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Minerve, il en sortit des hommes tout armés, avec lesquels il fut ensuite bâtir la ville de Thèbes : [1]

Sic, ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent; primumque ostendere vultum,
Cætera paullatim; placidoque educta tenore
Tota patent; imoque pedes in margine ponunt.
(*Metamorph.*, L. III.)

[1] « Ces guerriers semblèrent s'élever et sortir de terre, ainsi « que sur nos théâtres nous voyons des hommes paraître peu

Il est impossible de pouvoir donner une idée de la manière dont cet édifice antique était décoré dans la partie extérieure qui fait face à l'Etna, et d'assurer s'il était orné d'un portique de colonnes, ainsi que Dorville les indique sur son plan, toute cette partie du monument étant entièrement tombée en ruines; mais ce qu'on peut dire être toujours de même, et toujours également beau, également admirable, c'est cette étendue de pays immense qu'on aperçoit du théâtre même, et plus encore des terrasses qui environnent le penchant de la montagne au pied du théâtre; tableau le plus grandiose et le plus étonnant.

Vue de l'Etna et de la ville de Taormina, prise de l'avant-scène du théâtre, n° 420.

Si dans le pays que nous parcourons il y a des sites d'une telle étendue, d'une telle richesse que l'art ne saurait y atteindre, celui dont nous désirerions donner une idée offre de grandes difficultés; la gravure, en effet, ne peut rendre que très imparfaitement cet espace immense, ce vague des airs dont la peinture seule, par le charme des couleurs, approche quelquefois.

Qu'on imagine d'abord sur les premiers plans du tableau d'énormes rochers qui s'élancent dans les nues, et servent de rempart et d'abri à la

« à peu : d'abord on ne leur voit que la tête, ensuite les « épaules; par degrés, toute la figure s'élève d'un mouvement « tranquille et uni, jusqu'à ce qu'enfin elle paraisse poser les « pieds sur le théâtre, et marcher sur la scène. »

ville moderne de Taormine, bâtie, comme par amphithéâtre, sur une plate-forme circulaire qui règne au pied d'un de ces rochers. La vue s'étend de là sur une large baie, au bout de laquelle coule le fleuve Alcantaro, autrefois l'Onobla : plus loin, de riches campagnes décorent l'immense base de l'Etna; de grands bois le ceignent dans sa moyenne région, des neiges perpétuelles couvrent la plus haute de toutes, son sommet enfin se perd dans l'espace, et vomit des torrens de fumée. En se retournant vers le midi de la Sicile, on aperçoit les plaines riantes de Leontium qui s'avancent dans la mer par différens caps formant autant de plans, tous plus riches les uns que les autres; celui de Catane, d'Augusta, et jusqu'à celui où est bâtie Syracuse, qu'on aperçoit à peine, et qui se perd dans la vapeur. Voilà quelle est la vue de la galerie du théâtre de Taormine, et ce qui servait de perspective aux spectateurs placés sur les gradins supérieurs.

Le côté par lequel on entrait au théâtre n'était pas moins vaste ni moins riche : d'une part, on découvrait toute la côte de la Sicile, les montagnes qui la bordent, celles de la Calabre, la pointe de l'Italie, qui ne semble plus qu'une longue presqu'île, et la mer allant en se rétrécissant jusqu'au phare de Messine. On peut imaginer si, avec le motif qui nous faisait voyager, la

jouissance d'un tel spectacle devait nous plaire. Aussi étions-nous tous occupés et dans le ravissement. Un de nos dessinateurs prit la vue de l'Etna d'un point où on l'aperçoit en entier, ainsi que tout le pays qui y conduit, depuis l'ouverture même de l'avant-scène du théâtre. Un autre fit celle de l'intérieur et de la totalité du monument, prise du fond et de la partie supérieure des gradins [1], et notre architecte en leva le plan avec un soin scrupuleux. Ces détails étaient nécessaires pour faire connaître ce beau reste de la magnificence des Grecs.

Du théâtre, dont nous ne pouvions nous arracher, nous revînmes dans l'intérieur de la ville pour y examiner les différens restes d'antiquité qui pourraient encore s'y trouver. On nous conduisit d'abord à un couvent de Capucins, près de la porte duquel nous trouvâmes un aquéduc antique; mais malheureusement on en a élevé de modernes à deux reprises, qui couvrent ou masquent l'ancien, et empêchent de pouvoir s'en rendre un compte exact.

Tout ce que nous pûmes voir, c'est qu'il y arrivait des eaux de plusieurs côtés, et qu'à l'endroit où elles se joignaient, le canal était de grandeur à y passer le corps d'un homme. Plus haut, d'autres aquéducs apportaient sans doute

[1] Voir la planche n° 416.

de l'eau dans cinq piscines très vastes, dont la première, encore parfaitement conservée, donne le plan et la coupe des quatre autres qui suivent, adossées contre la montagne. Ces piscines étaient, quoique moins grandes, absolument dans le goût de celle que nous avons vue à Bayes, appelée *la Piscina mirabile*. Elles avaient pu lui servir de modèle, si celles de Taormine étaient l'ouvrage des Grecs, ou elles auront été bâties d'après celle de Bayes, si celles-ci étaient l'ouvrage des Romains: c'est ce qu'il est difficile, et même impossible d'éclaircir.

Ces édifices forment de grands carrés longs, avec des arcs portés sur des piliers. On voit encore l'ouverture qui y apportait les eaux, celle par où s'écoulait le trop plein des réservoirs, un escalier pour y descendre, et enfin une écluse pour les vider absolument, et en ôter le limon. L'eau de toutes ces piscines se rendait à une naumachie, qui était au milieu de la ville, et dont on trouve les vestiges de tout un côté. Cette partie de construction antique est décorée en niches ou arcades de onze pieds de largeur, séparées par des piliers carrés et saillans dans l'entre-deux de chaque arcade : toute cette ancienne muraille, construite en brique, était peut-être autrefois revêtue de marbre. Nous trouvâmes sur les briques des espèces de marques ou d'empreintes qui avaient assez la forme

Ruines d'un monument antique, vulgairement appelé *la Naumachie*, n° 421.

de lettres ou de caractères grecs, mais si effacées qu'il ne fut pas possible de les transcrire. Quelques autres vestiges que nous découvrîmes dans l'intérieur des maisons voisines nous donnèrent le côté parallèle, et, par conséquent, la largeur de l'édifice, qui était de vingt-quatre toises deux pieds; mais nous ne pûmes trouver les arrachemens de mur qui pouvaient en fixer la longueur. Il reste encore sur pied dix-huit de ces arcades.

Ce qui formait le bassin de cette naumachie est, depuis long-temps, rempli de terre, et planté d'orangers, et toute la partie qui pouvait servir à renfermer les spectateurs se trouve aujourd'hui entourée d'un mur ou d'une terrasse de jardin, avec des berceaux de vignes en treillage. [1]

Les rues de la ville moderne, les cours, les

[1] Il est peu vraisemblable, malgré l'opinion assez généralement établie dans le pays, qu'il y ait jamais eu une naumachie dans cette partie de Taormine. La position du lieu où l'on suppose qu'elle a été, et l'escarpement de ce côté de la montagne, suffisent pour persuader le contraire. D'ailleurs la décoration même des murs, tels qu'ils existent encore en ligne droite, avec des niches propres à recevoir des statues, n'a rien qui rappelle la forme de ce genre de monument des anciens, qui paraît avoir toujours été circulaire. On peut croire que ce mur antique décoré d'arcades faisait plutôt partie d'une place publique, ou de quelque autre monument dont nous ignorons l'usage.

maisons sont partout coupées d'arrachemens de murs antiques, de conduites d'eau, etc.; plusieurs écuries de Taormine sont encore pavées en mosaïques. Nous trouvâmes dans une rue un fragment d'une de ces mosaïques d'un genre et d'une dureté extraordinaires; elle était formée de cailloux de toutes grandeurs et de toutes couleurs, liés ensemble avec un mastic si fort qu'on avait pu scier le bloc, et en polir la tranche. Cette composition produisait un pavé aussi brillant que solide, avec la beauté des brèches les plus précieuses.

Les églises de Taormine n'ont rien de remarquable, sinon la variété des marbres du pays dont elles sont décorées : on peut dire qu'ils sont plus nombreux et plus abondans que beaux et agréables par la vivacité des couleurs. Nous vîmes au couvent des Dominicains un grand cloître entouré avec des colonnes de ces marbres du pays. Cette architecture régulière paraissait former un contraste assez singulier avec le sauvage des montagnes dont on la voit entourée, et qui la dominent d'aussi près.

C'est sur la pointe de ces roches escarpées que sont posés, d'une part, le théâtre de Taorminum, et de l'autre, le village de la Mola, qui est une principauté de la Sicile. Nous trouvâmes encore dans une église de moines, située sur la place publique de Taormine, plusieurs fragmens de

marbre, qui ont été découverts en creusant les fondations d'une maison près de ce couvent; une de ces inscriptions grecques nous parut mériter d'être transcrite ici :

Ο ΔΗΜΟΣ ΤΩΝ ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ
ΟΛΥΜΠΙΝ ΟΛΥΜΠΙΟΣ ΜΕΣΤΟΝ
ΝΙΚΑΣΑΝΤΑ ΠΥΘΙΑ ΚΕΛΗΤΙ
ΤΕΛΕΙΟΝ.

Populus Taormini Olympium Olympii filium plenam victoriam in pythiis equo veloci perficientem. [1]

Près de la porte qui conduit à Messine, on rencontre une fabrique antique qui sert de maison à un particulier, et n'a rien de curieux; mais, en dehors de la porte, nous remarquâmes un grand nombre de tombeaux et plusieurs autres constructions dans le même genre; ce qui fait croire que ce quartier était consacré aux sépultures. Le premier de ces tombeaux est si entièrement ruiné qu'il est impossible d'en découvrir la forme. On y trouve cependant deux parties circulaires, avec l'incrustation du marbre blanc dont il était revêtu; une autre partie droite est également revêtue en marbre, avec

[1] Le peuple des Tauromenitains accorde ces honneurs à Olympis, fils d'Olympis, pour avoir remporté le prix de la course des chevaux aux jeux pythiens.

des panneaux d'une saillie presque insensible : nous pûmes distinguer encore deux troncs de colonnes formées en mattoni; mais tout cela est si enterré et si effacé, qu'on ne pourrait que très difficilement démêler les constructions antiques d'avec les murs modernes qu'on a élevés sur le même sol. Il y avait encore près de là un autre grand tombeau ou plutôt une espèce de temple construit en grosses pierres de taille, posées à sec, et élevées sur trois gradins qui régnaient au pourtour. On en a fait une petite église, ce qui l'a fort dénaturé. Ce tombeau avait sept toises de long sur quatre toises deux pieds de large; mais il est impossible aujourd'hui de savoir s'il avait quelque chose d'intéressant.

On trouve encore plusieurs autres tombeaux dans les environs, mais qui ne sont pas aussi grands; ils sont tous d'une forme carrée, recouverts en stuc, avec des pilastres aux angles, élevés aussi sur trois gradins; ils ont dans l'intérieur environ douze pieds en carré, et sont décorés à la manière des Romains, avec des niches pour y déposer les cendres, et une principale niche pour le personnage le plus distingué. On peut penser que ces tombeaux sont d'un âge postérieur à César, qui, après avoir chassé de Taormine les habitans naturels du pays, y plaça une colonie romaine. Aujourd'hui tous ces monumens, si respectables par leur antiquité, servent d'habita-

tions aux paysans, qui s'y logent et en font des écuries.

L'origine de Taorminum n'est point connue, et se perd dans la nuit des temps; mais il paraît qu'elle fut considérablement augmentée, lorsque Denys, dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade, 403 ans avant J.-C., ayant pris et détruit Νάξος, ses habitans vinrent occuper cette ville. La campagne du côté du midi est jonchée de fabriques et de constructions antiques, sans forme, à la vérité; mais elles montrent encore quelle était la grandeur de l'ancienne Taormine, aujourd'hui réduite à trois mille pauvres habitans, qu'une imposition de 36,000 francs de gabelle met encore chaque année à la mendicité.

Vue de l'Etna, prise de la maison des Augustins, à Taormine, n° 422.

L'Etna, ce mont formidable, qui occupe à lui seul une étendue de pays immense, et qu'on aperçoit en entier des hauteurs de Taormine, y produit les plus beaux fonds de tableaux, et les plus imposans. Construite en amphithéâtre et sur le penchant de rochers escarpés, cette petite ville présente à tout moment des sites neufs, et piquans par leur singularité. La vue que nous donnons est prise d'une maison de religieux Augustins, dont les jardins sont formés par des terrasses élevées les unes au-dessus des autres.

Les bons religieux, possesseurs de cette habitation pittoresque, nous en firent les honneurs de leur mieux; mais le soleil, déjà très

chaud, nous empêcha de nous y arrêter. Taormine est un des lieux de la Sicile où le climat est le plus inconstant, et quoique nous y ayons trouvé, dès le commencement de l'été, des chaleurs excessives, on nous assura que, dans certains temps de l'année, on y éprouve des froids violens. Sa position, déjà très élevée par elle-même, et, de plus, entourée de montagnes escarpées, et couvertes de neige pendant plusieurs mois de l'année, peut expliquer cette singularité; le voisinage de l'Etna y peut encore contribuer, et fait souvent éprouver aux habitans de cette ville des courans d'air d'une rigidité à laquelle on ne peut reconnaître le climat de la Sicile.

Nous partîmes de Taormine le surlendemain de notre arrivée. A deux milles au-dessous nous rencontrâmes une espèce de môle formé par la lave; il faut que cette terrible lave, dont l'origine et l'époque sont perdues depuis des temps infinis, ait été une des plus formidables qui soient jamais sorties de l'Etna, puisqu'elle s'est étendue jusqu'à vingt-cinq milles de la bouche du volcan, c'est-à-dire à plus de huit lieues du centre.

A quelque distance de là est le fleuve Alcantaro, autrefois Onobla, sur le bord duquel était bâtie Νάξος. Cette ancienne ville fut fondée par les Chalcidiens de l'Eubée, qui abordèrent en cette contrée et en chassèrent les habitans, environ 700 ans avant J.-C. Elle peut donc être re-

gardée comme une des premières villes de la Sicile, et l'une des plus entièrement détruites par Denys le Tyran, qui en rasa les maisons, les murailles, et donna son territoire aux Syracusains. Il y a lieu de croire que ce qui est resté de ses ruines, a été recouvert de la même lave dont nous venons de parler. Cette lave occupe tout le pays; sa nature est si compacte que le temps n'a pu opérer en elle aucun changement, ni en altérer la couleur, presque noire; elle est d'ailleurs d'une dureté extrême, quoiqu'elle soit spongieuse comme les scories du Vésuve. [1]

Nous marchâmes dans les cendres jusqu'à Giari, où nous vînmes coucher. Plus on s'approche de l'Etna, plus le pays devient fertile et couvert de productions. La plaine la plus basse est occupée par des champs immenses de lin et de chanvre, arrosés par des ruisseaux abondans, ce qui produit dans tout ce canton un air assez

[1] « On voit dans Diodore que cette même lave fut vomie « par l'Etna, au temps de la seconde guerre punique, lorsque « Syracuse était assiégée par les Romains. Taurominum en- « voya un détachement pour secourir les assiégés. Les soldats « furent arrêtés dans leur marche par ce courant de lave, qui « avait déjà gagné la mer avant leur arrivée au pied de la « montagne, et qui leur coupa entièrement passage, et les « obligea de retourner par la croupe de l'Etna l'espace de plus « de cent milles. Il a ajouté que ce qu'il avançait était appuyé « sur des nscriptions tirées de quelques monumens romains « qu'on a trouvés sur cette lave, et que d'ailleurs il était confirmé « par plusieurs des anciens auteurs siciliens; et comme le fait « a dû arriver il y a environ deux mille ans, si les laves de- « viennent régulièrement, par le progrès des années, des « champs fertiles, on imagine que celle-ci devrait au moins « être labourable depuis long-temps. Cependant il n'en est « pas ainsi : elle est à peine couverte de quelques végétaux « clair-semés, et elle est absolument incapable de produire « du blé et des vignes. Il y a, à la vérité, d'assez gros arbres « croissant dans les crevasses, qui sont remplies d'un très « beau terrain; mais il s'écoulera probablement encore quel- « ques siècles avant qu'il y en ait assez pour que les propriétaires puissent en faire usage. » (Brydone, *Voyage en Sicile.*)

malsain. Cet inconvénient n'empêche pas que le pays ne soit couvert de la plus étonnante végétation; les vignes, les mûriers et les arbres fruitiers de toute espèce semblent y croître à l'envi. C'est l'image de l'âge d'or, et l'on serait presque tenté de croire et de se persuader plus que jamais que, pour le bonheur d'un pays, il y faut un volcan.

Nous commençâmes à juger de la hauteur de l'Etna par la comparaison que nous en faisions avec le Vésuve que nous venions de quitter; quoique ce dernier volcan soit beaucoup plus près de Naples et à une distance qui n'est que moitié de celle où nous nous trouvions alors de l'Etna, cependant celui-ci nous paraissait déjà sur notre tête.

Nous résolûmes d'y monter de ce côté de Taormine, et de descendre ensuite par le che-

min de Catane, afin de raccourcir le trajet et de mieux connaître aussi la totalité de la montagne. Nous prîmes donc pour guide à Giari celui qui a coutume d'aller chercher la neige, et nous nous mîmes en route dans la matinée du 11 juin. Il en était tombé beaucoup dans la nuit, et tout le sommet en était couvert : comme nous pensâmes que cette neige se fondrait dans la journée, cela ne nous arrêta point. Nous montâmes pendant trois heures, et retrouvâmes dans cette traversée la température du printemps, déjà perdue pour la plaine.

Toute la base de l'Etna nous parut couverte de ce côté, par les plus délicieuses campagnes, semées de bosquets et de bois qui présentaient la verdure la plus fraîche, une nature jeune, riante, vivace, abondante; enfin, l'idée qu'on se fait des Champs-Élysées. Mais on peut dire aussi que l'enfer des Grecs semble avoir été imaginé ou copié d'après l'Etna. Il faut aussi être poète, pour peindre et pour décrire son Tenare et son Élysée, car tout ce que la nature a de grand, tout ce qu'elle a d'admirable, tout ce qu'elle a de plus effrayant peut se comparer à l'Etna, et l'Etna ne peut se comparer à rien.

Nous nous arrêtâmes dans un cabaret, afin d'y faire nos provisions pour le soir, et nous nous remîmes en route. Deux heures après, nous avions quitté la région des vignes, et commen-

cions à entrer dans ce qu'on appelle *Regione silvosa*. A cette hauteur, les arbres commencent à s'élever, nous trouvâmes là les restes d'une vieille forêt de châtaigniers d'une grosseur monstrueuse, et bien faite pour attester la prodigieuse fertilité que répandent les cendres volcaniques, car ces colosses sont posés presqu'à cru sur la lave, et y tiennent par des racines qui, couvrant presque horizontalement le sol, vont chercher la nourriture et la séve entre les fentes de cette même lave, et parmi quelques veines de cendres.

Châtaignier de l'Etna, appelé *Centum Cavalli*, n° 423.

On est encore plus dans l'étonnement quelques momens après, lorsqu'on arrive au *Centum Cavalli*, ou les *Sept Frères*, nom donné à un seul châtaignier, vieux comme le monde. Le cœur s'en est ouvert par la vétusté. Il n'en reste plus que la couronne de l'aubier, divisée en sept souches, qui s'élèvent comme autant d'arbres et portent des branches énormes. Nous fîmes, à plusieurs reprises, le tour de la totalité du tronc, et nous comptâmes soixante-seize pas pour arriver d'où l'on était parti, c'est-à-dire vingt-cinq pas dans un de ses plus grands diamètres, et seize dans son plus petit.

L'ensemble de cet arbre est si monstrueux qu'il présente plutôt l'aspect d'un bosquet ou d'une touffe de plusieurs arbres, que le produit d'une seule et même végétation. Cependant, en examinant de près, on voit que sept souches

aussi grosses n'auraient pu être produites si près l'une de l'autre, et d'ailleurs les déchirures sont si exactement en opposition les unes aux autres, et tellement tendantes au même centre, qu'il ne peut rester aucun doute que ce ne soit un seul et même arbre.

Une semblable production compte bien des siècles, et fait à l'Etna des archives qui pourraient paraître excessivement reculées : en calculant le temps nécessaire à la lave du volcan pour être susceptible de quelque végétation, celui qui s'est écoulé depuis cette première fermentation jusqu'à celle qui a pu produire un tel arbre, le temps qu'il lui a fallu pour parvenir à une si prodigieuse grosseur, et arriver ensuite à l'état de dégradation où il est, et enfin celui qui s'est passé depuis qu'on le connaît dans cet état de vétusté. Ces calculs sont si infinis, et le total si immense, qu'on n'ose se charger de l'entreprendre. [1]

[1] Rien ne serait plus incertain que le résultat des calculs qu'on prétendrait faire pour déterminer l'antiquité de l'Etna, ainsi que l'ancienneté des productions qu'on trouve répandues dans différentes parties de la montagne. L'Etna vomit souvent une quantité immense de cendres grises qui recouvrent les laves de plusieurs pieds de hauteur. Cette cendre n'est qu'une espèce d'argile desséchée, qui reprend dans l'eau un peu de sa ductilité, et qui est propre à la végétation dans l'instant même où elle est rejetée par le volcan. On croit, en général, qu'il faut plus d'un siècle à la lave pour qu'elle puisse recevoir assez d'altération à sa surface pour devenir

Il faut dire aussi que ces colosses sont le fruit du concours de bien des circonstances qui leur sont propres, telles que l'exposition, les vents, la région; car, dans la partie plus élevée de la montagne, le même arbre devient long, feuillé, mince, et semble être d'une autre espèce. Il faut encore se rappeler que la nature du châtaignier est si vivace qu'il arrive quelquefois que le cœur de l'arbre se détruit, s'ossifie et meurt, et que l'aubier et l'écorce lui survivent; ces parties de l'arbre s'accroissent même à une telle force qu'elles produisent et soutiennent souvent les

propre à la végétation et nourrir le moindre lichen; mais on n'a pas prévu le cas où le volcan peut recouvrir de cendres argileuses les laves les plus nouvelles, et les rendre à la végétation cent ans avant l'époque où le travail lent de l'atmosphère eût pu seul opérer cet effet.

Des faits bien plus certains, et qui reportent évidemment l'existence du volcan long-temps même avant la retraite des eaux de la mer de dessus cette partie de la Sicile et peut-être de toute l'île, c'est la quantité de laves qu'on retrouve dans plusieurs cantons de la base de l'Etna, recouvertes de plusieurs couches horizontales de pierres calcaires, et nommément à Aderno, Paterno, la Trezza, etc.

On voit dans tous ces lieux les couches successives des produits de l'eau et du feu monter à une élévation de plus de deux cents toises au-dessus du niveau actuel de la mer, et à plus de trente milles de distance de son rivage. On aperçoit encore des courans de lave qui vont se perdre sous les montagnes calcaires de Carcaci, près d'Aderno. Les matières volcaniques y sont ensevelies sous plus de cinq cents pieds de pierres calcaires coquillaires en couches horizontales.

plus grosses branches, sans le secours du tronc.

L'étendue des branches de cet arbre prodigieux ne répond point à la grosseur de la souche, cependant elles ont encore soixante-dix-huit pas de diamètre dans leur plus grande extension, ce qui fait plus de deux cents pieds. On a bâti dans le centre de l'arbre, avec de la lave, une méchante baraque de sept pas de longueur sur huit de large et autant de hauteur. Si, au lieu de cette misérable cabane, on eût élevé, sous cet épais feuillage, un autel simple et rustique, rien peut-être n'eût plus ressemblé à l'idée que nous nous formons des temples de nos druides : le site sauvage et désert de ces forêts, la vétusté de l'arbre, tout semble fait pour rappeler le souvenir de ces anciens prêtres des Gaulois, et leurs mystérieux sacrifices. [1]

[1] La réputation de cet arbre aux cent chevaux a diminué depuis que quelques voyageurs, plus instruits et plus observateurs que ceux qui les avaient précédés, ont remarqué que ce châtaignier fameux n'était autre chose qu'un arbre anciennement recepé par le pied, et dont la vieille souche avait repoussé, comme il arrive souvent, de nouvelles tiges : c'est ce qu'on voit partout et dans toutes les forêts. Une végétation plus active, plus vigoureuse qu'ailleurs a donné à ces nouveaux jets une force et une grosseur considérable, mais qui n'a cependant rien qui tienne du prodige. Parmi les divers détails que nous trouvons dans différens voyageurs sur la grosseur énorme de ces châtaigniers de l'Etna, on voit qu'il y en a plusieurs de bien plus élevés et de plus considérables que celui des *Centum Cavalli*, qui n'ont qu'une seule tige et soixante-seize

Ces étonnantes productions de la nature sont bien faites pour retracer à l'esprit le gigantesque dont les poètes nous peignent la taille de ces noirs Cyclopes qui habitaient l'Etna ; mais si l'espèce humaine a dégénéré d'une dimension aussi extraordinaire, la race des habitans de cette montagne s'est encore conservée d'une proportion très élevée. Malheureusement presque tous les vieillards y deviennent aveugles, et souvent ceux qui ne le sont pas encore ont les paupières éraillées, rouges et douloureuses. Serait-ce l'air volcanisé qu'ils respirent, ou la cendre volatile et corrosive qui leur déchire perpétuellement les fibres de cet organe délicat? Cette même poussière s'attache à leur peau, s'y colle par la transpiration, et leur donne à tous la couleur des forgerons. Au reste, ils ne sont rien moins que sauvages, et ont toute la bonté et la gaîté que donne l'abondance. [1]

La pluie nous prit aux Centum Cavalli, nous

pieds de tour. On y rencontre aussi des chênes d'une grosseur extraordinaire, et qui ont plus de quarante pieds de circuit.

[1] Les habitans de l'Etna ne sont point, comme Fazelli les dépeint, grossiers et sauvages, *horridi aspectu*. J'ai trouvé ici, comme dans tous les lieux peu fréquentés par les étrangers, et où les hommes n'ont pu être corrompus par d'autres hommes, l'espèce humaine dans son état naturel, et ce qu'on appelle de bonnes gens, des gens vrais, affables et officieux : ils sont de belle figure ; l'air pur et serein de la montagne les rend dispos, gais et joyeux ; les femmes sont très jolies, elles

fûmes obligés d'enfoncer la porte de la cabane, et de nous y loger. Le vent de sirocco ayant ramassé tous les nuages de la plaine, en couvrit la montagne et la fit disparaître à nos yeux. Nous espérions que la pluie, tombant en abondance, nous rendrait la cime plus pure, la plaine plus dégagée de vapeurs, et que le lendemain, au lever du soleil, nous pourrions arriver jusqu'au sommet de l'Etna : nous continuâmes notre route par le mauvais temps, et effectivement, lorsque nous eûmes marché encore deux heures, le vent changea, et nous vîmes avec joie les masses énormes des nuages qui tombaient de collines en collines, et s'étendaient au loin au-dessous de nous.

Nous avions déjà passé la région qui produit les grains et les arbres fruitiers. Les châtaigniers disparurent et cédèrent le terrain aux chênes, ceux-ci aux sapins et aux bouleaux. La montagne se découvrait et se montrait toujours plus étendue, plus immense, à mesure que nous en approchions. Nous touchions presque à la neige perpétuelle, à cette partie de l'Etna appelée *Regione Scoperta*, et cependant cette sommité de

Sommité de l'Etna appelée *Regione Scoperta*, n° 424.

ont la peau très blanche et les yeux fort vifs ; les hommes sont brûlés par le soleil, mais grands, sains, très prévenans, francs, serviables ; en un mot, on se trouve dans ces villages, qui sont bien peuplés, au milieu d'une excellente espèce de gens. (Riédesel, *Voyage en Sicile.*)

la montagne nous parut, seule, encore plus haute que n'est le Vésuve, depuis le niveau de la mer jusqu'à son sommet. Il n'y avait plus de vapeur sur notre tête que la colonne de fumée qui sortait de la terrible bouche, et nous marchions avec courage, lorsque le perfide sirocco reprit avec plus de violence, et ramena de nouveau sur nous d'épais brouillards. Nous arrivâmes ainsi à tâtons à Cazotte, asile déplorable, sans portes ni fenêtres, et qui ne nous offrait pour chaises et pour lits que des laves aiguës et déchirantes.

Nous avions quitté les fleurs et les rossignols, et nous étions retournés au plus terrible des hivers. Comme nous étions horriblement mouillés, notre premier soin fut de faire couper un arbre, et de faire un si grand feu que nous enflammâmes les deux mauvaises traverses qui soutenaient la plus triste de toutes les habitations. L'eau nous manquait, nous fûmes obligés de boire de l'eau-de-vie et de manger du fromage pour notre souper, au milieu d'une fumée épaisse qui nous aveuglait. Nous passâmes ainsi la nuit enfermés dans nos manteaux, sortant à chaque instant pour consulter les astres, et savoir s'il nous serait possible de continuer notre route, toujours dans l'espérance de pouvoir arriver au point du jour à la région glacée. Notre désir et notre impatience nous firent tout braver, et quoique le temps fût très défavorable, nous pen-

sâmes que peut-être le vent pourrait changer avec le jour.

Nous nous remîmes en chemin, et nous fîmes encore quelques milles à travers des torrens de lave et des débris de sapins renversés, des cendres âpres et tranchantes, des scories noires et ferrugineuses, mêlées seulement de points blancs et vitrifiés. Nous gravîmes, nous tournâmes plusieurs montagnoles plus ou moins anciennes, plus ou moins élevées, mais toujours de la même forme et de la même nature, avec les mêmes accidens, c'est-à-dire un composé de cendres, de scories, ressemblant à un entonnoir renversé, au sommet cette cavité plus ou moins étendue, qu'on appelle *cratère*, formée de laves, et au centre, cet amas de matières calcinées qui s'épaissit à la longue, et finit par fermer la bouche du volcan. [1]

Nous ne rencontrâmes d'êtres vivans que des

[1] Hamilton, dans son *Voyage sur l'Etna*, dit qu'il a compté jusqu'à quarante-quatre de ces petites montagnes, accumulées les unes à côté des autres, rangées comme en ligne, et formant une chaîne autour de l'Etna dans la moyenne région du côté de Catane, toutes d'une forme conique, et ayant chacune un cratère, dont plusieurs étaient couverts de grands arbres en dedans et en dehors. Les pointes ou sommets de ces montagnoles, de celles qu'on peut croire les plus anciennes, sont émoussés, et les cratères, par conséquent, plus étendus et moins profonds que ceux des montagnes formées par des explosions plus récentes, et qui conservent en entier leur forme conique et pyramidale.

troupeaux de chèvres, aussi sauvages que celles de Polyphème, et condamnées à un éternel hiver. Les nues ayant de nouveau ramené la nuit, nous fûmes obligés de retourner à notre triste gîte. Nous y restâmes malgré nous jusqu'à la moitié du jour, mais le temps devenant encore de plus en plus mauvais, et, par surcroît de malheur, nos provisions manquant tout-à-fait, il nous fallut, pour cette fois, lever le siége de la montagne, que les brouillards s'obstinaient à défendre; mais en nous promettant d'y retourner aussitôt que le temps nous le permettrait.

Nous remontâmes à cheval et prîmes le chemin de Catane par un temps si obscur et un brouillard si épais que nous avions peine à nous apercevoir et à nous suivre les uns les autres. Nous cheminions tristement au flanc de la montagne pour nous rendre au bourg appelé *Trè Castagne*. Tout ce que nous pûmes observer pendant trois heures de marche, c'est que le chemin n'était ni aussi difficile ni aussi dur que celui que nous avions fait la veille. Nous foulions des cendres plus ou moins fermes, alternativement grises, noires et rougeâtres ou de couleur de rouille : celle-ci était la plus forte; la jaune, plus légère, paraissait être la plus ancienne, et comme une efflorescence de l'ensemble des matières volcaniques. Nous entendions de loin gronder le tonnerre; son bruit fut sourd pour nous,

tant que nous fûmes au-dessus, ou dans l'orage même; mais lorsque, continuant de descendre, nous nous trouvâmes à notre tour pressés par le nuage, nous entendions le tonnerre dans son plus grand effet, reproduit et prolongé par l'écho de chaque vallée; c'était un feu roulant, rehaussé de l'éclat de la bombe.

Jamais il n'y eut voyage plus malencontreux, et surtout plus contrarié par toutes les intempéries de l'air, les unes après les autres; le brouillard s'était changé en grésil, puis en pluie qui nous rappela celles de Naples; car depuis notre départ de cette ville, nous n'en avions pas vu tomber une seule goutte. Nous continuâmes cependant notre marche par une averse épouvantable, qui nous permettait à peine de voir le chemin que nous avions à tenir; lorsqu'enfin elle fut un peu diminuée, nous fûmes assez étonnés d'apercevoir au loin la mer et son rivage, où il faisait un beau soleil. Nous jouîmes de ce spectacle jusqu'à Trè Castagne, où la pluie nous accompagna.

CHAPITRE III.

VUES DES ENVIRONS DE L'ETNA. — CATANE; SES MONUMENS ET SES ANTIQUITÉS.

Trè Castagne est un village fort peuplé situé sur les flancs de l'Etna. Un ancien volcan, éteint sans doute à des époques très reculées, lui sert de base; il est encore entouré d'autres volcans plus considérables, presque tous cultivés jusqu'à leur sommité, ou couverts des plus beaux bois de châtaigniers. Nous logeâmes chez les Capucins, où, sur la paille fraîche qui nous servit de lits, nous nous remîmes un peu des fatigues de notre voyage; le lendemain de grand matin, un de nous prit une petite vue de l'intérieur ou de la rue principale de Trè Castagne, et un autre dessina une vue de l'Etna, telle qu'on le voyait de la maison des Capucins où nous avions passé la nuit.

Village de Trè Castagne, n° 425.

L'Etna, vu de la maison des Capucins, n° 426.

A mesure que nous nous éloignions de la montagne, nous calculions les frais de fatigue qu'il faudrait faire pour recommencer une entreprise que les mauvais temps nous avaient forcé d'abandonner; elle est toujours si pénible qu'il n'y a

que la passion de l'histoire naturelle et une extrême curiosité qui puissent en dédommager, et qui soient capables d'y déterminer.

Nous descendîmes encore douze milles pour arriver à Catane, qu'on aperçoit de trois milles de dessus la montagne. Cette ville, située sur le bord de la mer, a été bâtie sur la pente d'un cratère aussi ancien que le monde, et est enveloppée de deux laves qui font frémir des dangers qu'elle a courus et peut courir encore, ainsi que du triste sort qu'elle a éprouvé il y a un siècle; il est certain qu'il a fallu et l'abondance et la fertilité extrême de son territoire pour donner à ses habitans le courage, ou, pour mieux dire, l'obstination de bâtir et rebâtir dans une situation presque sans port, sans rivières, sans fortifications, qui d'ailleurs réunit peu d'avantages pour le commerce, et où ils sont toujours exposés à de nouveaux malheurs.

Catane est une des plus belles villes et des mieux bâties de la Sicile; presque toutes ses rues ont été tirées au cordeau, ses places publiques sont décorées de colonnes et d'édifices réguliers, et les maisons qu'on y a élevées depuis peu d'années paraissent en général, et au premier abord, d'une architecture assez noble. On peut dire, il est vrai, que c'est aux fureurs et aux ravages encore récens de l'Etna que Catane doit toute cette magnificence, puisque ce sont ses malheurs et sa

destruction presque entière qui ont obligé ses habitans à la reconstruire de nouveau.

Vue générale de la ville et du port de Catane, prise sur le bord de la mer, n° 427.

C'est surtout du côté du port, et sur le bord de la mer, que l'aspect de Catane a une plus grande apparence : un quai magnifique orné des plus belles maisons, le palais du prince de Biscaris, l'église et le couvent des Bénédictins, et dans l'éloignement ce mont formidable qui termine le tableau; tout cela réuni forme un coup d'œil imposant et de la plus grande variété.

Cette ancienne et célèbre ville a été, sans contredit, une de celles de la Sicile qui, depuis qu'elle existe, ont passé par le plus de révolutions, et dans tous les genres, puisque, indépendamment de celles auxquelles le voisinage de l'Etna l'a exposée tant de fois, la fertilité extrême de son territoire lui en a fait peut-être éprouver encore plus de la part des hommes et de tous les peuples qui se sont successivement établis dans la Sicile.

Catane était déjà une ville lorsque les Tyriens, attirés par le commerce qu'ils avaient commencé à faire avec ses habitans naturels, parvinrent à s'y établir à leur place. Ceux-ci en furent à leur tour chassés par les Sicules, peuples venus de l'Italie, et, depuis, les Chalcidiens en dépossédèrent les Sicules, et s'y établirent sept ans après la fondation de Syracuse. Alcibiade, dans la suite, la surprit, lors de l'expédition des Athéniens en Sicile, et du siége que Nicias fit de Syracuse. L'armée

s'étant présentée devant les murs de Catane, Alcibiade demanda à entrer seul, et à parler au peuple assemblé au petit théâtre, où il ne fut pas plus tôt arrivé que, avides d'entendre et de voir cet homme extraordinaire, les gardes quittèrent leurs postes pour y accourir; les Athéniens, qui le prévoyaient, saisirent ce moment, s'emparèrent des postes et se rendirent maîtres de la ville.

Après le départ des Athéniens, Arcésilas, général des Catanois, la livra à Denys, qui en rasa les murailles, en envoya les habitans à Syracuse, et donna son territoire aux Campaniens. Prise pendant la première guerre punique par Valérius Messala, l'an de Rome 491 [1], et devenue colonie romaine, elle suivit dans la suite des siècles le sort de la Sicile, fut dévastée par les Sarrasins, puis par les Normands, encore plus destructeurs : devenue le partage du comte Roger, ce prince en rétrécit l'enceinte pour la rendre plus forte,

[1] Parmi le butin et les différentes richesses que Messala emporta de Catane, une des principales curiosités qu'il fit porter à Rome fut un cadran solaire, instrument jusqu'alors inconnu des Romains : il fut placé sur une colonne, auprès de la tribune aux harangues. *M. Varro primum statutum in publico secundum rostra in columna tradit, bello punico primo, a M. Valerio Messala consule, Catina capta in Sicilia: deportatum inde post XXX annos, quam de Papyriano horologio traditur, anno urbis CCCCLXXXXI, nec congruebant ad horas ejus lineæ.* (Plin., Lib. VII.)

ce qui ne l'empêcha pas d'être encore ravagée par Frédéric II, autre dévastateur de l'Italie. Ce fut cet empereur qui fit bâtir à Catane le château qu'on voit aujourd'hui entouré par cette lave terrible, qui, en l'année 1669, pensa détruire toute la ville, et lui forma comme un nouveau port bien avant dans la mer.

Vingt-quatre ans après, en 1693, Catane fut de nouveau renversée presque en entier par un tremblement de terre qui écrasa dix-neuf mille de ses habitans, et la réduisit au seul château que la lave avait entouré, à quelques murs de la grande église, et à ce qui restait des antiquités, dont les bases solides n'avaient pu être dérangées, et qui d'ailleurs conservaient trop peu d'élévation pour pouvoir être plus détruites à cette époque qu'elles ne l'étaient auparavant. Quelques années après, les habitans commençant à se rassurer un peu et à revenir de leur effroi, se logèrent dans de méchantes cabanes qui entouraient les ruines de leur ville, jusqu'à ce qu'enfin elle ait été définitivement rebâtie, comme on la voit, sur un plan régulier, avec des rues droites, longues et larges. Tout ce qu'on pourrait reprocher à la construction de la nouvelle Catane, c'est que, par la manière dont les rues sont disposées, dans les grandes chaleurs, et lorsque le soleil est à l'heure du midi, la direction en est telle qu'on y est presque toujours sans ombre.

Cette incommodité pour les voyageurs et les étrangers, qui y sont moins accoutumés, est d'autant plus fâcheuse qu'il y a peu de villes dans la Sicile qui méritent autant de curiosité, et soient aussi intéressantes à parcourir pour leurs antiquités et leurs anciens monumens. Malheureusement le plus grand nombre de ces édifices est tellement enseveli sous les ruines et les décombres de l'ancienne Catane, ou bien encore recouvert par les laves de l'Etna, qu'il a fallu tout le courage et en même temps toutes les connaissances du prince de Biscaris dans les arts et les antiquités pour parvenir à les déterminer.

On aurait peut-être à regretter, dans la reconstruction actuelle de cette nouvelle ville, que toutes les dépenses faites par ses riches habitans n'aient pas été dirigées avec un peu plus de goût; car si au lieu des vastes palais et de presque toutes les églises, construites en général d'une architecture contournée ou surchargée d'ornemens, on y eût bâti dans un genre noble et simple, Catane eût été, sans contredit, la plus magnifique ville de la Sicile.

Place du marché, à Catane, n° 428.

Une des places publiques de Catane dont on estime le plus et la forme et la construction, est la place du marché; on peut même la regarder comme une des plus agréables et des plus régulières qui existent dans aucune ville : c'est un carré d'architecture d'un excellent genre, coupé

aux angles, et décoré d'arcs et de portiques soutenus sur des colonnes de marbre.

Place de l'Obélisque, n° 429.

La grande place, piazza del Duomo, est beaucoup plus vaste, mais n'est pas aussi régulière; elle possède deux fragmens d'antiquité fort curieux et fort heureusement groupés. C'est un morceau d'obélisque de granit d'Égypte, qu'on a élevé sur le dos d'un éléphant formé de lave de l'Etna, symbole antique de Catane. On n'est point d'accord sur le temps où cet éléphant a été fait; quelques personnes le croient seulement du temps du Bas-Empire : cependant le plus grand nombre pensent que ces deux fragmens curieux sont véritablement antiques, ainsi qu'une autre partie d'obélisque conservée dans le muséum du prince de Biscaris, et que l'un et l'autre avaient autrefois servi d'ornemens aux anciens cirques de Catane. Quoi qu'il en soit, ce monument a été rétabli depuis peu, à l'imitation de la fontaine qu'on voit à Rome vis-à-vis l'église de la Minerve, d'après le dessin de Bernin, et dont il avait, dit-on, trouvé lui-même le modèle sur une médaille antique.

On n'a pas fait un si bon usage d'un nombre de colonnes superbes qui ont été découvertes à l'ancien théâtre de Catane, et qu'on a adaptées à la façade de la principale église, bâtie d'abord par Roger, et rétablie sur ses mêmes ruines de-

puis le tremblement de terre. On voit dans une des sacristies de cette église un tableau fait dans le temps, représentant avec exactitude le chemin qu'a parcouru la terrible lave de 1669, avec la vue de la ville, telle qu'elle était alors.

Vue de l'entrée des excavations faites dans les thermes antiques de Catane, n° 430.

C'est sous cette église, et devant son portail, qu'étaient autrefois les thermes de l'ancienne Catane. Le prince de Biscaris eut la bonté de nous conduire lui-même à cette excavation, qu'il a fait faire à ses frais, ainsi que celles de l'amphithéâtre, entreprises et dépenses d'autant plus louables qu'elles trouvaient moins d'admirateurs parmi ses compatriotes. On peut dire que ce prince a rendu à la Catane moderne la gloire de son ancienne splendeur, puisque, par une étude réfléchie et des recherches très difficiles à suivre, il a pu venir à bout d'expliquer, et de faire en partie connaître ce qui y reste encore enseveli dans la nuit des attérissemens et de la destruction.

Ce que le prince Biscaris a fait excaver des thermes de l'ancienne Catane, quoique considérable, n'est qu'une petite partie de ce grand édifice, et consiste dans une galerie extérieure, avec deux portes d'entrée, et un péristyle intérieur qui distribuait peut-être dans des appartemens de bains. Ce péristyle est composé de portiques portés sur des piliers avec des voûtes à plein cintre. Les voûtes sont enduites d'un stuc

qui paraît avoir été composé de cendres de lave, sur lesquelles étaient modelées des figures portant sur des rinseaux d'arabesques. On voit encore, dans la manière dont le travail était fait, comment ces figures étaient tracées sur l'enduit avant d'y ajouter le relief, et comment les premières masses de l'édifice avaient été construites en laves avant de recevoir la couverte et l'enduit de stuc avec lequel on perfectionnait l'ouvrage.

Il est difficile de juger de la forme et des détails de cet ancien édifice, l'eau qui s'échappe des anciens conduits ayant empêché de fouiller jusqu'à son premier sol; on voit seulement dans l'épaisseur des murs les aquéducs qui servaient de décharge aux eaux de la partie supérieure. On a trouvé dans celle-ci les chambranles et les trumeaux de pierre auxquels les portes étaient attachées; mais les fondations de l'église qu'on a construite au-dessus, ainsi que celles des maisons particulières, ont arrêté des recherches qui auraient pu devenir encore plus intéressantes.

Ruines et excavations de l'amphithéâtre de Catane, n° 431.

Le prince de Biscaris nous conduisit aux fouilles de l'amphithéâtre, qui sont bien plus considérables, et peuvent donner une idée de la grandeur de ce monument antique; les uns croient que sa destruction doit être attribuée aux princes normands; d'autres la font remonter jusqu'à Théodoric, dans le cinquième siècle, et pensent qu'on se servit même alors des matériaux qui le com-

posaient, pour construire les murs de Catane. Ce qu'on voit aujourd'hui de cet édifice peut à peine faire juger des détails et de l'ensemble de son élévation; ce n'est plus qu'un squelette dont on a ôté jusqu'aux briques ou mattoni dont il était revêtu, et auquel on n'a laissé que les grosses masses et des piliers construits en lave, qu'on n'a pu enlever, ainsi que la construction en moëllons de même matière, qui ne valait pas la peine de l'être.

Ces débris consistent en de gros pilastres carrés, terminés par une corniche composée régulièrement de quatre grosses pierres de lave, et portant les arcs qui formaient la galerie extérieure. Une seconde galerie sur laquelle était portée la rampe des gradins, distribuait par des escaliers dans des corridors supérieurs et dans les vomitoires. On a trouvé dans cette fouille une rue basse qui tournait autour de l'amphithéâtre, et l'isolait d'un terrain plus élevé dont il était environné. On croit remarquer, au dérangement des assises de pierres, qu'un tremblement de terre l'ayant ébranlé, on a adapté aux premiers pilastres d'autres piliers qui coupent la saillie de la corniche par de nouveaux arcs, et vont, en traversant la rue, poser sur le mur principal pour assurer tout l'édifice.

Cette espèce de rue basse ou de galerie intérieure, est représentée dans la gravure n° 431.

Au moyen des fouilles et des excavations qui ont été faites autour de l'amphithéâtre, il est possible de pénétrer assez avant dans cette première galerie, où l'on distingue parfaitement la construction des pilastres dont elle était formée, ainsi que la corniche ou entablement qui les couronnait. La galerie était percée en arcades de huit pieds neuf pouces de large; les arcades découvertes, au nombre de douze, ont chacune neuf pieds quatre pouces de largeur, et seize pieds onze pouces de hauteur. Les pilastres, ou pieds-droits qui les séparent, ont quatre pieds un pouce de large sur quatre pieds neuf pouces d'épaisseur.

On s'était servi sans doute de ses arcs-boutans pour communiquer de la rue haute aux galeries supérieures. On y trouve encore, comme à Orange, les pierres au travers desquelles passait la charpente qui portait les toiles dont on couvrait l'amphithéâtre. La construction n'en est pas à pierre sèche, mais la lave grossière et spongieuse avec laquelle elle a été faite est liée par un ciment qui est demeuré aussi dur, aussi indestructible qu'elle.

Ce monument était enseveli et oublié dans des décombres depuis des siècles, et ce n'est qu'en prenant des nivellemens lors de la dernière construction de Catane qu'on en a découvert les ruines, ou au moins ce qui suffisait pour indi-

quer que le reste du monument était caché sous le sol d'une place publique appelée *Piazza Stesicorea*, ou *Porta d'Aci*. Une partie de ces ruines, qu'on aperçoit extérieurement, est très clairement indiquée par l'arrachement d'un mur circulaire qui paraît à fleur de terre, et qui portait la voûte de la plus basse des galeries intérieures, de sorte que le sol actuel de la place n'est plus qu'à la hauteur de cinq gradins au-dessus du niveau de l'arène. Les mêmes inconvéniens qui ont arrêté les déblaiemens des thermes, ont mis des bornes à la curiosité et aux généreuses recherches du prince de Biscaris. [1]

Rétablissement de l'amphithéâtre de Catane, tel qu'il existe sous terre, n° 432.

C'est pour y suppléer en quelque façon, et d'après les points de constructions antiques encore apparens, et dont on a pu assurer la forme et l'étendue, que l'un de nos artistes a imaginé

[1] Voici la description qu'il fait lui-même de ce monument : *La longa età, il difuso di questo edificio, la barbarie de' tempi, che non seppero conoscere il merito di sì riguardevoli opere, ridussero l'anfiteatro di Catania al segno di essere stimato non più un singolar preggio, ma una deforme rovina. Tale fu dipinto al re Theodorico per ottenerne il permesso di valersi delle pietre di esso per innalzare le mura della città : onde distrutti i superiori ordini, ne rimase il solo inferiore; ma le disgrazie de' tremoti, innalzando con le rovine della città il circonvicino terreno, restò questo del tutto sepolto; in maniera, che a' tempi nostri era già posta in dubbio la esistenza di esso, e ad onta dell' autorità de catanesi scrittori, fu dal signor Dorville totalmente negata. Ma sia il forestiere giudice di questa palpabile verità. Si conduca nella Piazza Stesicorea, oggi chiamata Porta di Aci, la superficie del terreno gli mostrerà gran parte di una delle muraglie, che in forma circolare comparisce a fior di terra. Indi entrando nella strada di rimpetto alla chiesa del S. Carcere, ivi troverà l'ingresso, che lo introduce nel sotterraneo, che era la loggia esteriore, che per longo tratto sotto terra cammina. Dove è maggiore lo scavo si scopre non picciola parte dell' esteriore, vedendosene tre archi perfettamente scoperti. Tutta la gran mole è formata di riquadrate pietre di lava, lavorate con artificio incredibile. Tutti gli archi erano formati di grossi mattoni, come mostrano alcuni avanzi, e i sesti impressi nella fabbrica. Osservi il viaggiatore, che uno de' gran pilastri anticamente pati, forse non reggendo al gran peso, ed il riparo datogli dall' accorto architetto.* (*Viaggio di Sicilia.*)

d'élever le rétablissement de cet amphithéâtre, tel que nous le donnons sous le n° 432 de notre Atlas. Nous avons pensé qu'il serait agréable de réunir ce rétablissement, quoique absolument de l'invention du peintre, à la vue exacte qui le précède, afin de rappeler l'idée et la forme de ces édifices célèbres de l'antiquité.

Les ruines et les excavations de l'antique théâtre de Catane ne sont pas moins curieuses à voir; mais ce monument est tellement dégradé, tellement dépouillé de tout ce qui a pu servir à son embellissement, qu'il nous a été impossible d'en prendre aucune vue ni aucune idée; la ville est remplie des richesses de tous les genres qu'on en a retirées, soit en statues, soit en colonnes, soit en marbres précieux qui ont été employés à décorer différens édifices.

Nous sommes disposés à croire que ce théâtre a été autrefois placé dans la coupe d'un ancien cratère. Sa forme, naturellement circulaire, avait invité les habitans de Catane à se servir de son emplacement; sa pente présentait des gradins faciles à perfectionner; et sa position, qui procurait la vue de la mer et du paysage le plus riche, avait suffi pour déterminer les Grecs à la préférer à toute autre, suivant leur usage ordinaire de placer ces sortes de monumens.

Ce qui reste de celui-ci prouve incontestablement qu'il a été construit et revêtu avec la plus grande magnificence. Il paraît qu'il était absolument de la même forme que le théâtre d'Herculanum; quelques gradins conservés heureusement, et un corridor qui prend depuis l'entrée, parallèlement et attenant à la scène, donnent la proportion juste de sa grandeur, et par le cintre des maisons modernes qui sont bâties sur les murs de la galerie supérieure; on peut encore distinguer la forme de son intérieur, avec la courbe de la portion du cercle qu'il décrivait.

La scène, dont il n'existe plus rien, était décorée de grandes colonnes de granit. Ces colonnes, placées aujourd'hui à la façade de la principale église, étaient portées sur des piédestaux d'un seul morceau de marbre; il reste encore un de ces piédestaux que le prince de Biscaris a fait transporter dans la cour de son palais, et qui

est d'un très bon genre de décoration. La cour du muséum de ce prince est remplie de divers fragmens en marbre, des chapiteaux, bases, frises et corniches de ce théâtre de Catane; et toute la ville est jonchée des fûts de colonnes en granit, de différente grandeur, qui entraient dans la composition de ce monument, et sont autant de preuves de sa magnificence.

Attenant à ce grand théâtre, il y en avait un autre plus petit qui y communiquait par un escalier, et servait ou pour les répétitions, ou pour jouer à couvert; c'était peut-être encore un lieu destiné à faire de la musique, comme nos salles de concert. Nous avons vu qu'on avait trouvé un semblable petit théâtre à Pompéi, encore en grande partie couvert de cendres; celui-ci est également trop encombré dans les ruines pour juger parfaitement de sa forme intérieure; tout ce qu'on peut apercevoir, c'est que l'extérieur de la partie circulaire était décoré de pilastres portant des arcs, et que ces arcs étaient surmontés d'un attique. Près de cet édifice, on voit les restes d'une petite chapelle en rotonde, aussi de construction antique, et qui probablement appartenait à des bains. Le forum, lieu où se rendait la justice, était très voisin de ces bains, ainsi que les prisons, dont il ne reste presque plus rien, mais qui ont été reconnues avant la dernière réédification de Catane.

Il y avait encore dans l'emplacement où est aujourd'hui le riche couvent des Bénédictins d'autres thermes magnifiquement revêtus en marbre, décorés de figures et de pavés en mosaïque : il en existe des fragmens considérables dans le palais du prince. Un morceau de cette mosaïque, placé à une des portes, avec une inscription latine, pourrait faire croire qu'elle était de construction romaine. Parmi ces différentes espèces de mosaïques antiques, on a été assez heureux d'en retirer une en compartimens de marbre de Grèce, et assez entière pour servir de pavé à un des appartemens de la princesse de Biscaris.

Près du couvent des Bénédictins et des murs de la ville antique, on a trouvé les fragmens d'un ancien temple de Cérès, ceux d'un gymnase, et une naumachie, dont on voyait des vestiges avant que la lave de 1669 les eût recouverts, et dont on aperçoit encore dans la même lave deux arcades de l'aquéduc qui servait à conduire les eaux.

La connaissance de tant d'édifices publics de tous les genres, construits et rapprochés dans un si petit espace, qu'ils en laissaient très peu aux maisons particulières, doit faire conclure que cette ville a été décorée à plusieurs époques différentes, ou, comme nous l'avons déjà fait remarquer à Pompéi, que les maisons étaient

infiniment petites, en comparaison des édifices publics; ou encore que l'ancienne Catane était plus décorée que grande, et, par conséquent, beaucoup plus riche que peuplée. On peut dire que la ville actuelle de Catane ressemble fort, à cet égard, à l'ancienne; car, quoiqu'on en fasse monter la population à soixante mille âmes, on ne rencontre dans les rues que des couvens, des églises et des palais, et dans les intervalles seulement quelques maisons particulières.

Il est difficile d'assigner le beau temps de cette splendeur de l'ancienne Catane, si c'est depuis l'arrivée des Grecs jusqu'au temps d'Hiéron Ier, frère de Gélon, qui, après en avoir chassé les habitans et les avoir remplacés par des Péloponésiens et des Syracusains, la fit appeler *Etnea*, et chercha à en paraître le fondateur. Elle portait encore ce nom, lorsqu'ayant donné du secours aux révoltés de Syracuse, Denys, pour s'en venger, rasa ses murailles, et donna de nouveau son territoire aux Campaniens. Après la mort de ce tyran, les habitans de Catane ayant chassé à leur tour les Campaniens, rendirent à la ville son ancien nom; ce sont tous ces changemens, ainsi que les médailles frappées dans ces divers temps, qui ont fait croire qu'Hiéron ou Denys avaient bâti une ville d'Etnea, qui a été placée au hasard dans toutes les géographies, sans cependant qu'on en ait jamais pu savoir la véritable si-

tuation, ni qu'on en ait trouvé aucun vestige qui ait pu faire soupçonner son existence. Il serait peut-être plus naturel de croire que cette époque de la magnificence de l'antique Catane arriva pendant la longue paix dont jouit la Sicile durant le règne d'Hiéron II; ou après la troisième guerre punique, lorsque les Romains ayant détruit les dévastateurs de cette île, en restèrent les tranquilles possesseurs.

La grande quantité d'inscriptions latines trouvées dans les différens édifices, les thermes, l'amphithéâtre, le gymnase et les naumachies, dont l'usage n'était connu que des Romains, pourraient faire pencher pour cette dernière époque, dont l'espace se prolonge jusqu'aux incursions des Sarrasins, qui commencèrent par piller les temples, casser les statues, et fondre celles qui étaient de métal pour pouvoir les emporter. Ensuite vinrent les Normands, qui, non moins barbares, dépouillèrent pieusement les plus beaux édifices des marbres dont ils étaient revêtus pour en bâtir leurs gothiques églises.

A ce temps de barbarie succédèrent les prétentions de tous les princes de l'Europe sur ce délicieux pays; elles donnèrent lieu à nombre de forteresses, qu'on éleva à la hâte avec ces débris déjà dénaturés, et qui se trouvent aujourd'hui réduits à si peu de chose qu'on douterait presque

de leur ancienne existence, si dans le bouleversement total, le désordre même n'en eût sauvé quelques échantillons en les enfouissant, et si le goût des arts, perpétué dans quelques heureux individus, ne dérobait chaque jour une petite partie de ces fragmens précieux aux injures du temps et de l'ignorance.

Ce serait le moment de parler de l'immense et superbe cabinet du prince de Biscaris, qui forme, sans contredit, un des objets de curiosité les plus intéressans de toute la Sicile; car non seulement ce prince a fait découvrir, comme nous venons de le dire, tout ce qu'il a été possible de faire revivre des anciens monumens de Catane, mais il a rassemblé dans son muséum une si riche collection d'antiquités qu'un volume suffirait à peine pour la décrire, et nous ne l'entreprendrons point.

Ce précieux cabinet rassemble tout ce que la Sicile, et Catane en particulier, ont produit de plus curieux, comme vestiges et fragmens d'architecture des anciens, médailles, monnaies antiques et modernes de toutes les villes de la Sicile, mosaïques antiques, matériaux à bâtir à la manière des Grecs et des Romains, autels, patères, ustensiles de sacrifices, vases cinéraires, beaucoup de morceaux de sculpture antique, et dans le nombre un torse colossal, qui peut être comparé à ce qu'on connaît de plus beau en ce genre.

Outre une collection de vases en terre cuite des plus précieuses, par le nombre, les formes et la pureté des figures qui y sont représentées, ce prince a réuni dans son muséum d'histoire naturelle de toute la Sicile, soit des productions de la mer, comme plantes, coquillages, poissons, etc.; soit des productions de la terre, comme minéraux, végétaux, matières volcaniques, marbres, pierres précieuses et animaux : ensuite les pétrifications, les congélations, les cristaux, les diamans, matrices de diamans, etc.; tout cela est arrangé avec un ordre qui indique à la fois la science, les connaissances et le goût : nous y remarquâmes encore une grande quantité d'armures antiques, et de costumes singuliers de différens pays, soit anciens, soit modernes.

Le Muséum des Bénédictins de Catane renferme aussi une belle collection d'antiquités; mais il serait nécessaire d'y mettre plus d'ordre, et de distinguer les morceaux vraiment précieux d'avec une foule d'inutilités entassées sans choix et sans intérêt. On y trouve, parmi des quantités d'instrumens de cuisine en fonte qui n'ont d'autre mérite que leur ancienneté, plusieurs ustensiles antiques de la beauté et de la pureté, pour l'exécution et les ornemens, de ceux du cabinet de Portici. L'histoire naturelle est encore en plus mauvais ordre : des choses les plus

communes sont mêlées avec les curiosités les plus rares.

Ce qu'on voit, entre autres, de plus remarquable chez ces religieux, sont des vases antiques connus sous le nom d'*étrusques*. Cette collection, l'une des plus nombreuses qui existent, a été en entier découverte en Sicile. La majeure partie de ses vases est de la plus grande beauté, pour la forme et la perfection des peintures.

Le vaisseau ou la galerie dans laquelle on a réuni cette collection, est décorée avec une richesse infinie, ainsi que la maison, dont les dehors fastueux sembleraient plutôt annoncer le palais d'un prince que la demeure de simples religieux; leur église est également de la plus grande magnificence, mais, malgré tout ce faste répandu à grands frais, ce que nous trouvâmes vraiment de remarquable par sa singularité et sa perfection, ce sont des orgues faites par un religieux de cette maison. Tous les jeux, et particulièrement ceux qui imitent les instrumens à hanche et à corde, y sont portés jusqu'à l'illusion la plus complète. Nous en remarquâmes un surtout qui imite l'écho d'une manière si parfaite qu'on suit le son dans les lointains, jusqu'au moment où il se perd dans l'espace. Ce même religieux a composé des clavecins et des forte-piano qui ne lui font pas moins d'honneur;

nos facteurs les plus renommés en envieraient la perfection.

Nous allâmes, en sortant, voir le jardin qu'on a joint à cette superbe maison, et dont la principale curiosité est d'avoir été fait et planté d'un bout à l'autre dans la lave même. Les allées sont pavées avec une espèce de mosaïque, entièrement composée de briques émaillées en différentes couleurs, et les plates-bandes revêtues de pierres. Ce genre de décoration nous parut présenter plus de singularité que d'agrément et de goût, et ressemble assez à de grands plateaux de dessert.

On voit au bout de ce jardin le chemin que parcourut la lave de 1669, après avoir comblé un marais qui bordait de ce côté les murailles de Catane; elle entra assez avant dans la ville pour renverser trois cents maisons, et enterrer, entre autres, une partie de la construction de l'ancien couvent des Bénédictins.

Tombeau antique dans le jardin des Capucins, à Catane, n° 433.

Les Capucins de Catane ont été moins maltraités que les Bénédictins par les laves de l'Etna; on nous fit voir dans leur jardin plusieurs constructions antiques, et surtout quelques tombeaux, dont l'aspect et la forme pittoresque méritèrent l'attention d'un de nos dessinateurs.

L'un de ces tombeaux est carré, d'une construction très massive et sans nul ornement;

l'épaisseur de ses murs semble indiquer qu'il était terminé par une pyramide. La fabrique de ce tombeau, faite alternativement en mattoni et en pierres, ainsi que l'intérieur, décoré de niches, annoncent une construction romaine. Cette ruine nous parut peu intéressante; mais l'aspect et les accessoires pittoresques qui environnaient un autre monument du même genre méritèrent notre attention. Ce tombeau, de forme ronde, est de la même fabrique que le premier, et mieux conservé; revêtu en stuc, il est décoré de pilastres, avec une petite corniche. Plusieurs groupes de cyprès l'entourent et lui conservent encore le caractère de son antique usage : l'intérieur de ce tombeau est carré avec des niches; au-dedans il y a une plate-forme ronde, sur laquelle devait être une statue ou une urne cinéraire. Tout ce quartier, construit hors de la ville, était, à ce qu'il paraît, consacré aux sépultures de l'ancienne Catane, car dès qu'on fouille et qu'on travaille à la terre, on trouve des vestiges et des débris de monumens funèbres.

On voit, au milieu du cloître de ces Capucins, un puits qui mérite d'être remarqué, à cause de la beauté des sculptures et des arabesques dont il est décoré. Ces ornemens sont de la main du Caggini, sculpteur sicilien, qui vivait dans le quinzième siècle; on peut dire qu'ils ont toute la beauté, le fini et l'élégance de l'antique. Nous

vîmes aussi, dans une chapelle de l'église, un buste en marbre d'un évêque de la famille de Paderno, fait par le même artiste, et qui prouve qu'il avait un grand mérite en plusieurs genres.

Citerne retrouvée sous les laves de l'Etna, n° 434.

La terrible lave dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, ce torrent enflammé sorti du pied de Monte-Rosso, dans la fameuse éruption de 1669, se répandit dans une étendue de près de quinze milles, et vint battre les murs de Catane, qui résistèrent à son choc et à ses efforts; mais après s'être élevé contre ces murs au point de former un massif égal à leur hauteur, il se répandit de nouveau, et coula ensuite comme un fleuve de feu jusque dans la ville.

Après avoir détruit une grande partie de Catane, cette effroyable lave avait, dans ce désastre, comblé et fait disparaître une source d'eau qui coulait près des murs de la ville. La perte de cette source était d'autant plus fâcheuse pour les malheureux habitans de Catane, que l'eau en était très abondante et parfaitement bonne. Après des travaux considérables, et une fouille faite dans la lave même, à la profondeur de quarante pieds, on a été assez heureux pour retrouver cette source précieuse qui coulait sur une autre lave encore plus ancienne, et se perdait dans les sables. Dans ces excavations, on descend jusqu'à la source, par plusieurs escaliers adroitement construits dans la lave même, et

une partie de ces escaliers est appuyée sur les anciens murs de Catane.

Tout près de là, et dans une autre excavation faite par les ordres du prince de Biscaris, on a trouvé les ruines d'un bain et d'une étuve, qui appartenaient sans doute à quelque maison particulière de l'ancienne ville. En réfléchissant sur la quantité de monumens antiques dont on retrouve à tout moment des vestiges, on ne peut douter que Catane n'ait, à plusieurs époques, éprouvé le sort des malheureuses villes d'Herculanum et de Pompéi.

Quoiqu'il soit bien difficile de se former une idée des révolutions par lesquelles elle doit avoir anciennement passé, il serait peut-être possible de faire le partage de ses différentes antiquités, et d'assigner à chaque âge ce qui peut lui avoir appartenu. On donnerait, par exemple, aux Grecs le temple de Cérès, le grand et le petit théâtre; l'histoire de ce temps, qui parle de ces trois monumens, paraît s'accorder assez avec cette idée, puisqu'elle dit, entre autres, qu'à l'expédition d'Alcibiade, ce héros harangua le peuple dans le petit théâtre; ce qui prouve qu'il y en avait deux. L'amphithéâtre, la naumachie, le gymnase et le grand aquéduc pourraient être postérieurs, et du temps de la colonie romaine qui vint s'établir à Catane, puisqu'on sait que ce genre de monumens était plus à l'usage des

Romains que du goût des Grecs, et que d'ailleurs les fabriques en pierre et en mattoni indiquent la manière de construire des Romains.

Quant aux thermes, ils auront été agrandis, décorés et restaurés pendant cette suite de siècles qui se sont écoulés jusqu'au temps de l'empire grec, dont on reconnaît le travail et le style dans les mosaïques trouvées près du couvent des Bénédictins. En suivant cette division, ou plutôt cette distinction d'époques, on sera moins étonné du rapprochement et de la quantité de grands édifices placés presque les uns sur les autres, dans une ville qui n'a jamais été même aussi étendue qu'elle l'est actuellement, et qui, si elle suit le même accroissement de population qui y existe depuis le tremblement de terre de 1693, deviendra la plus grande et la plus riche ville de la Sicile. Il n'y resta, à ce qu'on assure, après cet affreux désastre, que seize mille personnes, et on y compte aujourd'hui soixante-six mille habitans, une université, une académie, des manufactures et du commerce.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Nos des planch.		Folios du texte.
	CHAPITRE III.	
	Terre d'Otrante. — Route de Polignano jusqu'a Gallipoli, en passant par Brindes, Squinzano, Lecce, Soletta et Otrante.	
322	Carte de la Capitanate, de la Pouille, de la terre de Bari et de la terre d'Otrante	1
323	Vue de Brindes	8
324	Vue du château et d'une partie du port de Brindes.	*ibid.*
325	Village de Squinzano	13
326	Cloître des Dominicains, à Lecce	14
327	Campanillo de Soletta	17
328	Village de Moglié	20
329	Port et ville d'Otrante	22
330	Port et ville de Gallipoli	28
331	Fontaine de Pline	35
	CHAPITRE IV.	
	Province de la Basilicate ou l'ancienne Lucanie. — Route de Tarente jusqu'a Héraclée, en passant par les ruines de Métaponte, Bernaldo, Anglone et Policoro	38
332	Ville et golfe de Tarente	40
333	Port de Tarente	*ibid.*

Nos des planch. — Folios du texte.

334 Ruines du temple de Métaponte..... 53
335 Vue latérale du même temple..... 55
336 Bourg de Bernaldo..... 57
337 Ancien port de Métaponte..... 59
Torre di Policoro..... 60
338 Son château..... 62
Site et emplacement de l'antique Héraclée..... 67
339 Vallée où l'on pense qu'Héraclée était située.... 68
340 Vue des Apennins et d'une vallée de la Basilicate, l'ancienne Lucanie..... *ibid.*

CHAPITRE V.

Calabre citérieure. — Route de Policoro jusqu'a Corigliano, près du lieu où était située l'antique Sybaris, en passant par Rocca imperiale, Castel Rosetto et Casal Nuovo..... 70

341 Vue de *la Rocca imperiale*..... 71
342 Castel Rosetto..... 72
343 Pont rustique sur le fleuve Sybaris..... 75
344 Passage du fleuve Crati..... 76
345 Vue générale de Corigliano..... 77
346 Vue de Corigliano, prise du milieu de la montagne..... 79
347 Vue prise sur les hauteurs de Corigliano, du côté de la plaine de Sybaris..... 80
348 Aquéduc de Corigliano..... *ibid.*
349 Fabrique de réglisse, à Corigliano..... 81
350 Vallée où était située l'antique Sybaris..... 83

Nos des planch. — Folios du texte.

CHAPITRE VI.

Calabre citérieure. — Route de Corigliano jusqu'a Squillace, l'antique Scyllatium, en passant par Mélissa, Strongoli, Cotrone, Capo delle Colonne et Catanzaro..... 89

351 Carte générale et numismatique de la Basilicate avec la Calabre citérieure et ultérieure..... *ibid.*
352 Tour de Mélissa..... 92
353 Strongoli, ancienne Pétilie..... 93
354 Cotrone[1]..... 98
355 Cap Colonna..... 103
356 Village d'Isola..... 104
357 Catanzaro, capitale de la Calabre ultérieure.... 106
358 Vue de la Rochetta..... 108
359 Vue de Squillace, près des ruines de l'antique Scyllatium..... 111

CHAPITRE VII.

Calabre ultérieure. — Route de Squillace, l'antique Scyllatium, jusqu'a Reggio, en passant par la Rocella, Gérace, les ruines de Locres, Condoyane, etc..... 113

360 Bourg de la Rocella..... 116
361 Gérace, près de l'ancienne ville de Locres..... 117
362 Ruines de Locres et tour de Pagliapoli..... 124
363 Vue de la ville de Condoyane..... 126
364 Rochers et marine de Bova..... 129
365 Passage du torrent ou fleuve Alice, à l'extrémité de la chaîne des Apennins..... 131
366 Phare ou détroit de Messine du côté de la Calabre, en arrivant à Reggio..... 134

[1] Erratum. Page 98, tome III, lisez en marge *Cotrone*, et non *Crotone*.

N^os des planch. — Folios du texte.

367 Vue prise dans les environs de Reggio..... 135
368 Port et ville de Reggio..... *ibid.*

CHAPITRE VIII.

Suite du voyage de la Calabre. — Route depuis le détroit de Messine jusqu'au Nerino, en passant par Tropæa, Nicastro, Cosenza. 142

369, 370 Rocher et écueil de Scylla, dessinés en traversant le détroit de Messine..... 143
371 Ville et port de Tropæa..... 147
372 Ermitage de Tropæa..... 149
373 Vue des Apennins, prise près du torrent *il Fiume di Santo Polito*, en arrivant à Nicastro..... 154
374 Vue de Nicastro, située au milieu des montagnes de l'Apennin..... 155
375 Vue de Cosenza..... 159
376 Vallon de Sybaris, vu de dessus les hauteurs de l'Apennin..... 165

CHAPITRE IX.

Province de la Basilicate. — Route depuis les confins de la Calabre jusqu'a la principauté de Salerne, en passant par Lago Negro, la Polla et Pestum..... 168

377 Vue de Lago Negro..... 170
378 Cascades de Fiume Negro, et moulin de la Pertosa, dans la vallée de Diana..... 176
379 Temples de Pestum, vus en arrivant du côté du couchant..... 178
380 Vue générale des trois temples de Pestum, prise du côté du levant..... 183

N^os des planch. — Folios du texte.

381 Petit temple hexastyle périptère de Pestum..... 185
382, 383 Vues extérieure et intérieure du grand temple périptère de Pestum..... 186
384, 385 Coupes, plans et détails du temple de Pestum... 190
386 Vue de Salerne..... 194

CHAPITRE X.

Retour a Naples, en passant par Salerne, l'abbaye de la Cava Nocera, dei Pagani, l'île de Caprée, Sorrente, Massa et Castellamare..... 195

387 Intérieur de l'église cathédrale de Salerne..... 198
388 Cour et portique de l'église cathédrale de Salerne. 200
389 Vue d'une ancienne église de Salerne, abandonnée à cause de sa vétusté..... 202
390 Bourg de la Cava..... 204
391 Ancienne abbaye de la Cava..... 205
392 Intérieur d'un temple antique, à Nocera..... 206
393 Coupe et élévation de ce monument..... *ibid.*
394, 395 Vue de l'île de Caprée..... 211
396 Vue prise le long de la côte de Sorrente, près de Massa..... 224
397 Vue de la côte de Sorrente..... 225

Carte Théodosienne, connue sous le nom de Carte de Peutinger..... 234

398 Fragment de la Carte Théodosienne..... *ibid.*
399 Voie publique des anciens Romains..... *ibid.*
400 Colonne milliaire, bas-relief et médailles antiques. 235

Nos des planch. — Folios du texte.

DES TREMBLEMENS DE TERRE

ARRIVÉS DANS LES DEUX CALABRES EN 1783.... 251

401 Port de Messine..... 259

RELATION

DES TREMBLEMENS DE TERRE ARRIVÉS DANS LES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE, depuis les premiers jours de février jusqu'en mai 1783; traduite d'une lettre du chevalier HAMILTON au président de la Société royale de Londres..... 261

DES TREMBLEMENS DE TERRE

DE LA CALABRE ULTÉRIEURE PENDANT L'ANNÉE 1783, par le commandeur DÉODAT DE DOLOMIEU..... 295

VOYAGE PITTORESQUE

EN SICILE.

AVANT-PROPOS..... 361

RELATION du tremblement de terre de Messine, par M. LALLEMENT, vice-consul à Messine.... 365

402 Messine renversée par un tremblement de terre, le 5 février 1783..... *ibid.*

INTRODUCTION au Voyage pittoresque en Sicile. 375

De la situation de la Sicile, de son étendue et de sa fertilité..... *ibid.*

Des premiers habitans de la Sicile, de ses plus anciennes villes, et des plus grands hommes qu'elle a produits dans l'antiquité..... 389

Nos des planch. — Folios du texte.

VOYAGE PITTORESQUE EN SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

VUES ET DÉTAILS DE LA VILLE ET DU PORT DE MESSINE. — ROUTE DEPUIS MESSINE JUSQU'A TAORMINA..... 413

403 Carte de la Sicile et des îles adjacentes..... *ibid.*

404 Vue du port de Messine, dessiné avant le tremblement de terre de 1783..... 417

405 Ancienne cathédrale de Messine, place qui était devant cette église..... 419

406 Palais des vice-rois..... 424

407 Place Royale, avec une partie du port et du palais des vice-rois..... 425

408 Plan géométral du port et de la citadelle de Messine..... 427

409 Place de Saint-Jean-de-Malte..... 430

410, 411 Vue du phare ou détroit de Messine..... 437

412 Rochers ou cap della Scaletta, et château de Sant-Alessio..... 445

413 Passage du fleuve Lettoyano..... 446

CHAPITRE II.

TAORMINA. — DÉTAILS ET VUES DE SES MONUMENS ANTIQUES. — SON THÉATRE, etc. — PREMIER VOYAGE SUR L'ETNA, LE CENTUM CAVALLI..... 448

414, 415 Environs de Taormina..... *ibid.*

416 Ruines de l'ancien théâtre de Taormina..... 450

417 Ruines du proscenium de ce théâtre..... 452

Nos des planch. — Folios du texte.

418 Son plan géométral..... 462
419 Rétablissement de l'avant-scène ou proscenium du théâtre de Taormina..... 463
420 Vue de l'Etna et de la ville de Taormina, prise de l'avant-scène du théâtre..... 466
421 Ruines d'un monument antique, vulgairement appelé *la Naumachie*..... 469
422 Vue de l'Etna, prise de la maison des Augustins, à Taormina..... 474
423 Châtaignier de l'Etna, appelé *Centum Cavalli*... 479
424 Sommité de l'Etna, appelée *Regione scoperta*... 484

CHAPITRE III.

Vues des environs de l'Etna. — Catane; ses monumens et ses antiquités..... 489

425 Village de Trè Castagne..... *ibid.*
426 L'Etna, vu de la maison des Capucins..... *ibid.*
427 Vue générale de la ville et du port de Catane, prise sur le bord de la mer..... 491
428 Place du marché, à Catane..... 494
429 Place de l'Obélisque..... 495
430 Vue de l'entrée des excavations faites dans les thermes antiques de Catane..... 496
431 Ruines et excavations de l'amphithéâtre de Catane. 497
432 Rétablissement de l'amphithéâtre de Catane, tel qu'il existe sous terre..... 500
433 Tombeau antique dans le jardin des Capucins, à Catane..... 510
434 Citerne retrouvée sous les laves de l'Etna..... 512

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

945N16 Sa2
3
Saint-Non.
Voyage à Naples et en Sicile
210
09507763
945.N16
SA2 V3 C1
COLUMBIA UNIVERSITY
0032191022

VOLUME 4

945N16 Sa2
+
COLUMBIA COLLEGE LIBRARY.
SIGILLUM COLLEGII COLUMBIÆ NOVI EBORACI
MADISON AVENUE.
NEW YORK.

C. de Saldanha.

VOYAGE PITTORESQUE

À

NAPLES ET EN SICILE.

TOME IV.

Cette Description des Royaumes de Naples et de Sicile

COMPREND :

NAPLES ET SES ENVIRONS, TOUTE LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE, CONNUE AUTREFOIS SOUS LE NOM DE GRANDE-GRÈCE, ET LA SICILE.

L'Atlas est divisé en trois parties,

SAVOIR :

NAPLES ET SES ENVIRONS, Planches n°s 1 à 285.
GRANDE-GRÈCE..... Planches n°s 286 à 400.
SICILE..... Planches n°s 401 à 558.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

VOYAGE PITTORESQUE À NAPLES ET EN SICILE,

Par J.-C. Richard de Saint-Non;

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, AUGMENTÉE, MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE,

ET DÉDIÉE

A Monsieur le Vicomte de Martignac,

Par P.-J. Charrin.

TOME IV.

PARIS.

DUFOUR ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DU PAON, N° 1.

CHAILLOU-POTRELLE, MARCHAND D'ESTAMPES,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 140.

1829.

VOYAGE PITTORESQUE

EN

SICILE.

CHAPITRE IV.

LAVES ANTIQUES DE L'ETNA, ROCHERS DES CYCLOPES. — SECOND VOYAGE SUR L'ETNA. — ROUTE DEPUIS CATANE JUSQU'A ADERNO, L'ANCIEN ADRANUM, PAR MISTER BIANCO, BEL PASSO, CAPO D'ACQUA, etc., JUSQU'AUX BORDS DU FLEUVE GIARETTA OU FIUME GRANDE, AUTREFOIS LE SYMETHUS.

Château et écueils d'Yaci, près de Catane, n° 435.

Toute la route, depuis Catane jusqu'à Castel d'Yaci, le long de la côte, n'est presque entièrement formée que par d'anciennes laves de l'Etna, escarpées dans toute leur hauteur, et dont la teinte, d'un brun foncé, et presque noire, les fait ressembler à autant de rochers de fer; quelques uns de ces écueils ont cent pieds d'élévation au-dessus de la mer, et en ont peut-être autant sous son niveau. Il paraît aussi impossible d'expliquer que de concevoir comment ces masses

122640

se sont ainsi isolées, et ont laissé dans quelques endroits des gouffres d'une profondeur qui en fait paraître l'eau aussi noire que de l'encre, quoiqu'elle y soit plus limpide que partout ailleurs.

Il faisait un calme parfait lorsque nous allâmes voir cet endroit infiniment curieux des environs de Catane; de sorte que nous pûmes tranquillement faire le tour de chacun de ces écueils. On leur donne encore dans le pays le nom de *Porto d'Ulysse*, parce que, suivant les plus anciennes traditions, c'est par ce côté qu'Homère a fait arriver autrefois son héros en Sicile. Le principal de ces rochers, celui sur lequel est bâti le château d'Yaci, est traversé horizontalement d'une lave grise qui est venue recouvrir de plus anciennes laves noires, et pareilles à celles dont les autres écueils sont formés. D'où ces masses prodigieuses de laves sont-elles autrefois sorties? Est-ce de l'Etna, ou de quelque autre cratère plus voisin de la mer? Quelle cause a pu les isoler ainsi, et les séparer de la rive? sans doute quelque secousse de tremblement de terre qui, ayant fait ébouler le fond sablonneux sur lequel ces laves avaient pu couler anciennement, les aura ainsi laissées nues et escarpées de toutes parts.

Il sera sans doute intéressant pour nos lecteurs de retrouver ici une description plus détaillée

de ces masses énormes de laves, ainsi que quelques observations faites à ce sujet par un de nos plus habiles naturalistes.[1]

« Le promontoire, ou espèce de montagne sur « laquelle est placé le château d'Yaci, présente à « la vue un gros massif carré et escarpé presque « de tous les côtés. Au pied de ce cube, sur le « rivage, on voit des groupes de petits basaltes « articulés, dont l'assemblage forme des pyra- « mides à sommet pointu, où se réunissent les « extrémités de chaque colonne. Tout le sol est « absolument composé de même; l'escarpement, « du côté de l'est, présente des boules de ces ba- « saltes qui, à la manière des pyrites globuleuses, « sont formées par des pyramides dont les som- « mets se réunissent au centre, et dont les bases « aboutissent à la circonférence. Ces petites « boules basaltiques, où les pyramides sont bien « exprimées, et se détachent les unes des autres, « peuvent avoir de trois à cinq pieds de diamètre. « Elles sont entassées comme des bombes, de « manière à former un massif solide : quelques « unes ne sont pas exactement rondes, mais un « peu comprimées et aplaties, pour occuper les « vides que les autres globes ont laissés entre eux. « Chaque boule est enveloppée d'une écorce gri-

[1] Le commandeur de Dolomieu. Nous devons à son amitié plusieurs autres descriptions relatives à l'histoire naturelle de la Sicile.

« sâtre et argileuse, qui remplit aussi les in-
« terstices.

« Sur ces trois faces, la montagne n'offre que
« des scories et des fragmens de laves poreuses
« et solides, agglutinées par un *impasto* jaunâtre
« et par de la zéolithe blanche. Je ne hasarderai
« aucune conjecture pour expliquer la forma-
« tion de ces boules de basalte, dont je n'ai vu
« la description nulle part, et dont aucun autre
« exemple n'est cité.

« Lorsqu'on suit par mer la côte, pour revenir
« du château d'Yaci à Catane, on voit d'autres
« escarpemens considérables formés par des ro-
« chers de lave noire qui s'élèvent en masses
« informes du milieu des eaux, et présentent en
« plusieurs endroits des grottes profondes dans
« lesquelles viennent battre les flots. On voit, au
« milieu de quelques unes de ces laves, des ro-
« gnons contournés beaucoup plus durs que la
« matière qui les enveloppe. Enfin on observe
« d'une manière très distincte que, partout où
« les laves sont arrivées dans la mer avec une
« grande épaisseur, et qu'elles ont été jetées dans
« une eau profonde, il en est résulté des basaltes;
« toute la partie du courant qui est plongée dans
« la mer est cristallisée en prismes qui s'élèvent
« même d'un ou de deux pieds au-dessus de la sur-
« face de l'eau. La portion supérieure de ces
« mêmes courans de laves est divisée par des fis-

« sures qui vont dans toutes les directions. Les
« laves antiques et les modernes ont toutes éprouvé
« le même effet en arrivant à la mer dans de
« certaines dimensions, et elles fournissent une
« preuve certaine et sans réplique que la cristal-
« lisation des basaltes dépend uniquement du re-
« trait que produit le refroidissement de la lave
« par le contact de l'eau. Dans tous les endroits
« où ce refroidissement subit n'a pas eu lieu,
« le massif de lave s'est fendillé dans toutes les
« directions. Aussi les courans modernes qui
« n'ont pas gagné la mer, quelle que soit leur
« épaisseur, n'ont jamais formé de basaltes. Je
« pourrais fournir vingt autres preuves du même
« fait. »

Vue de l'Etna prise d'un parc creusé dans la lave de 1669, n° 436

C'est au milieu de ces torrens de feu, de ces fleuves de laves accumulées et refroidies depuis des temps infinis, que se trouve le pays le plus cultivé et le plus fertile de la terre. Tous les grains, tous les fruits qui croissent dans les environs de Catane, sont de la plus grande beauté, et d'un goût exquis. Il est vrai qu'il faut, comme nous l'avons dit, des siècles de repos à ces masses de lave avant que la nature y redevienne féconde; autrement, ce n'est que par des travaux forcés et des dépenses considérables qu'on peut, en détruisant ou en excavant ces terribles laves, rendre au sol sa première fertilité; c'est ce qu'a fait le prince Biscaris dans sa nouvelle maison

appelée *la Sciarra*, qu'on regarde comme un miracle de l'industrie humaine.

Ce prince, qu'aucune difficulté n'arrête, a, dans un espace considérable, sur le bord de la mer, fait rompre et aplanir une grande partie de ces laves amoncelées les unes sur les autres, pour y tracer des chemins utiles et commodes; et après qu'on a eu creusé ces mêmes laves dans quelques endroits, il en a fait remplir les excavations avec de bonne terre, où l'on a planté des arbres de différente espèce, des opuntia, ou figuiers d'Inde, avec un grand nombre d'aloës; enfin il est parvenu à rappeler la végétation, la fertilité au milieu de ce sol brûlant et aride.

Ce qui captiva surtout notre attention dans ce lieu, fut d'y jouir de la vue entière de l'Etna, et du spectacle qu'y présente ce volcan formidable, dont on peut découvrir de là l'étendue prodigieuse. Jamais il n'y eut, par un jour serein et au lever du soleil, un tableau plus noble, plus imposant et plus magique en même temps. Cet effet vaporeux produit par le vague immense de l'air, dans un espace de plus de soixante lieues qu'occupe la base de l'Etna, sur près de deux mille toises de hauteur perpendiculaire, est plus aisé à imaginer qu'à décrire et à peindre; ou plutôt l'un et l'autre sont également impossibles : il faut l'avoir vu pour s'en former une idée, et ne l'oublier de sa vie.

Des dehors de Catane, et sur le bord de la mer où nous étions, jusqu'à la sommité même de l'Etna, on peut évaluer une distance de dix lieues au moins que l'œil parcourt, et dans laquelle il est aisé de comprendre qu'il ne peut absolument distinguer d'autres détails que ceux des objets qu'il a le plus près de lui. Ainsi toutes ces peintures, tous ces tableaux enchanteurs que fait Brydone dans ses descriptions de l'Etna, ces trois zones qui entourent la montagne, et en désignent de loin les différentes élévations, n'ont pu frapper ses yeux que par son imagination. Ce n'est pas qu'elles n'existent réellement sur les lieux, mais il est impossible, même avec les meilleures lunettes, de les suivre et de les distinguer dans aucune distance que ce puisse être, parce que, si on est assez voisin de la montagne pour apercevoir quelque détail, l'œil n'en peut plus alors saisir ni réunir l'ensemble. [1]

Dans ces vues différentes de l'Etna, et en par-

[1] « On voit beaucoup mieux l'Etna de dessus la mer que par-« tout ailleurs, l'œil embrasse une plus grande partie du cer-« cle; vous observerez plus distinctement comment il s'élève « également de tous côtés de son immense base, couverte de « belles collines, et vous pouvez suivre tous les progrès de « la végétation depuis les lieux où elle est le plus abon-« dante jusqu'à ceux où elle est entièrement arrêtée par une « chaleur ou un froid extrême : les couleurs et les productions « diverses de la montagne en distinguent clairement les diffé-

ticulier dans celle que nous donnons, on ne peut avoir qu'une idée très imparfaite de l'espace et de l'étendue immense qu'occupe cette terrible montagne, et, pour s'en convaincre, il suffit de faire attention que dans le nombre de ces monticules (ou du moins qui paraissent tels par l'éloignement), parmi ces petits volcans qui entourent la base de l'Etna, il en est plusieurs qui ont en hauteur presque la moitié de celle du Vésuve, il Monte Rosso, par exemple, d'où sortit cette même lave, cette éruption épouvantable qui, en 1669, pensa détruire toute la ville de Catane.

Iles des Cyclopes [1], ou îles de la Trizza, n° 437.

« Entre Catane et Yaci Reale sont placées les « îles Cyclopes, Scopuli Cyclopum de Pline,

« rentes régions, et l'œil enchanté y aperçoit tout d'un coup « chaque climat et chaque saison. La première région pré- « sente tous les objets qui caractérisent l'été et l'automne; la « seconde, le plus délicieux printemps; la troisième, un « hiver continuel et rigoureux; et, pour achever le contraste, « la quatrième offre le spectacle d'un feu qui ne s'éteint ja- « mais. » (Brydone.)

Tout cela existe, mais ne peut s'apercevoir ni se distinguer clairement, à cause de l'éloignement immense et des vapeurs dont la montagne est entourée.

[1] Nous ne pouvions donner à nos lecteurs une description plus curieuse de ces îles ou rochers d'Yaci que celle que nous devons au commandeur de Dolomieu. Rien ne nous a paru plus ingénieux et plus vraisemblable que la cause qu'il croit devoir donner aux cristaux de basalte dont ces rochers sont entourés, et qu'on peut regarder comme une des productions volcaniques les plus extraordinaires.

« nommées vulgairement aujourd'hui *Fariglione* « *della Trizza*. Elles sont au nombre de quatre, « toutes à peu près sur la même ligne, et à peu « de distance les unes des autres; de manière « qu'on avait imaginé de les unir, en remplissant « les intervalles qui les séparent, pour former « un port avec le petit golfe qu'elles auraient « renfermé; mais les flots se sont joués de toutes « les tentatives et de tous les efforts qu'on a faits « pour cela. Chacune de ces îles a des particula- « rités remarquables : elles diffèrent entre elles « par leur forme, par leur nature, et par la po- « sition des pierres dont elles sont composées.

« La plus étendue et la moins haute est celle « qui est le plus près de la côte. Elle porte par- « ticulièrement le nom d'île de *la Trizza*. On y « voit les ruines d'un ancien château de ce nom. « Sa surface inégale ne s'élève que de cinq ou six « toises au-dessus du niveau de la mer. Elle est « formée de deux matières très distinctes entre « elles. La base est une lave noire, extrêmement « dure, divisée en blocs informes, qu'on pourrait « cependant prendre pour une ébauche de cris- « tallisation. Son sommet aplati, relativement « à celui des trois autres îles, est formé d'une « argile blanchâtre de trois à quatre toises d'é- « paisseur, et qui a des veines contournées sin- « gulièrement. Une fente verticale de six ou sept « pieds de largeur traverse l'île dans son moindre

« diamètre, et la divise en deux. Je l'attribue à « l'effet d'un tremblement de terre. On trouve « sur son sommet une grotte percée des deux côtés, et creusée dans l'argile. Je la crois faite « de main d'homme. Ses laves, extrêmement « compactes et pesantes, renferment dans quelques cavités des cristaux de zéolithe très dure, « parfaitement transparente, et semblable, par « l'éclat et le poli de ses faces, par la vivacité « des arêtes, et le genre de cassure, au cristal « de roche, pour qui on l'avait prise jusqu'à « présent. Elle raie le verre; ses cristaux sont des « modifications du rhombe, dont les angles et « les arêtes sont plus ou moins tronqués. On y « voit des cristaux dodécaèdres à plans pentagones d'une grande beauté, quelques uns sont « gros comme le pouce; l'argile, dans les endroits où elle avoisine la lave, contient aussi « de petits cristaux de la même forme de zéolithe « opaque. D'ailleurs cette argile ne porte aucun « caractère qui indique qu'elle ait été traitée par « le feu. Souvent mouillée par l'eau de la mer, « lorsqu'elle est agitée, elle est imprégnée de sel « marin qui s'effleurit à sa surface. Cette première île peut avoir un demi-mille de circuit.

« Les trois qui suivent sont beaucoup plus élevées, et se terminent en pointe; elles portent « particulièrement le nom d'îles *Cyclopes* ou de « *Fariglioni*. La première des trois, qui est la

« seconde en partant du rivage, est la plus haute. « Elle a un sommet très pointu, et paraît de loin « avoir la forme exacte d'une aiguille pyramidale. Elle est formée par des colonnes de basalte qui sont articulées, verticales, et qui « forment, par leur assemblage, un seul faisceau. « Ces colonnes ne sont pas toutes de même hauteur, mais placées en échelons les unes derrière les autres, de manière à ressembler à un « jeu d'orgues. Le premier rang est très bas, et « on peut aisément débarquer dessus; les autres, « plus élevées d'une ou de deux articulations, « forment des espèces de marches, par lesquelles « on s'approche de grandes colonnes qui sont « dans le centre; celles-ci ont deux ou trois pieds « de diamètre : presque toutes sont pentagones, « et elles paraissent disposées de manière à former de petits faisceaux particuliers de six colonnes chacun, dont l'une, un peu plus grosse, « occupe le centre. Les articulations sont à deux « pieds ou deux pieds et demi de distance; quoique très marquées, les vertèbres ne se séparent « pas naturellement les unes des autres; il y a « encore adhérence au milieu de l'articulation, « en sorte que, pour les diviser, il faut faire fracture. Ces articulations sont à peu près à une « même hauteur dans les différentes colonnes, « et paraissent couper toute la pyramide parallèlement à sa base. Les plus hautes des co-

« lonnes peuvent avoir soixante pieds au-dessus « du niveau de la mer, et sûrement autant au- « dessous, où l'œil les suit; on les voit verticale- « ment à une grande profondeur. Les colonnes « du centre portent sur leurs sommets un massif « de lave informe, recouvert d'une couche d'ar- « gile de même nature que celle qui est à la « surface de l'île de la Trizza.

« La lave qui forme ces beaux basaltes est « d'une couleur grise foncée : elle est très dure, « a le grain aussi marqué que le grès, et est pé- « nétrée de zéolithe transparente, mais point « cristallisée, parce qu'elle n'a point trouvé de « cavité, et qu'elle n'a pu s'introduire que dans « les porosités de la pierre, en augmentant sa « densité et sa compacité. Lorsqu'on laisse quel- « ques jours cette lave dans l'acide nitreux, la « zéolithe sort en forme de gelée, et la pierre « perd une partie de sa consistance et de sa pe- « santeur; on pourrait l'appeler *mine de zéolithe*. « La mer ronge, corrode la surface des colonnes « qui sont battues par les flots, et extérieure- « ment ces colonnes sont poreuses, inégales et « remplies de cavités, mais ce n'est qu'à leur « superficie, et sans que la couleur en soit alté- « rée. Au milieu d'un groupe de colonnes, on « voit un très gros morceau de lave poreuse très « boursouflée, semblable aux scories, trois co- « lonnes reposent dessus, et paraissent à chaque

« instant devoir l'écraser, cependant il les sup- « porte depuis bien des siècles.

« La troisième île, un peu moins haute et « moins pointue, est également formée de co- « lonnes de basalte; mais ici elles sont couchées, « et présentent des deux côtés opposés leurs « bases et leurs sommets tronqués parallèlement; « sur les autres côtés de la montagne, on voit les « prismes posés sur leur longueur : les deux « bouts des colonnes ne sont pas d'égal diamètre, « de manière que dans leur entassement, elles « ressemblent à des piles de bois, où les bûches, « plus minces à leur sommet qu'à leur base, for- « meraient un tas qui serait plus élevé du côté du « gros. La lave est un peu plus noire et d'un grain « moins gros que l'autre; elle contient aussi un « peu de zéolithe.

« La quatrième de ces îles, qui est un peu plus « basse que les deux dernières, est un assemblage « de colonnes bien cristallisées, plus petites, mais « entassées, amoncelées dans plusieurs sens et dans « diverses positions. Elles semblent être divergen- « tes d'un centre commun, présentant extérieu- « rement la partie la plus forte, et les sommets « amincis se réunissant vers le centre. La nature « de leur lave est particulière, elle est grise, dure, « pesante, le grain n'en est pas marqué; elle était « primitivement percée d'un nombre infini de « petits trous ronds, qui ont été exactement rem-

« plis par une zéolithe blanche, opaque, soyeuse, « en petits filets divergens. Cette pénétration « d'une substance étrangère la rend d'une grande « densité.

« Ces deux dernières îles portent aussi de l'ar- « gile sur leurs sommets et sur les inégalités de « leurs flancs.

« La formation de ces îles présente une question « intéressante et un phénomène très curieux : au- « cune d'elles ne peut être regardée comme un « volcan particulier, elles n'ont jamais eu de cra- « tère; d'ailleurs toutes les montagnes coniques, « formées par les explosions ordinaires, ne sont « composées que de scories et de fragmens de laves « amoncelés autour du foyer qui les lançait; ici, « il n'y a point de scories; toute la lave est so- « lide, et, quoique cristallisée en prismes distincts, « elle forme des espèces de massifs qui n'ont pu « sortir ou être lancés, tels qu'ils sont, par aucun « cratère. Tous les basaltes qu'on a observés jusqu'à « ce jour font partie d'un courant de lave, dont on « peut suivre la marche jusqu'aux lèvres du cratère « qui l'a versée, ou jusqu'au trou par où elle a « pris issue, à travers les flancs d'un volcan. Les « îles Cyclopes sont isolées, elles ne dépendent « d'aucun courant; elles sont distinctes entre « elles, et séparées de la côte et des montagnes qui « la bornent par un espace d'un mille, et bai- « gnées par une mer profonde; on ne peut sup-

« poser l'intersection du courant auquel elles au- « raient appartenu, puisqu'il n'y en a point qui « se dirige vers elles, qui ait leur élévation et qui « soit formé des mêmes laves; elles n'ont pu être « façonnées par les eaux à la manière des pics « calcaires, parce que cela annoncerait un massif « plus considérable, auquel elles auraient appar- « tenu, qui aurait fait corps avec la grande mon- « tagne, et dont on ne peut soupçonner l'exi- « stence. Je crois donc qu'elles ont été poussées « du fond de la mer, qu'elles ont été formées « par un jet de lave qui s'est fait jour à travers « le sol, et qui s'est élevé verticalement au mi- « lieu des eaux qui l'environnaient. Elles auront « jailli à la manière de l'eau, par la pression « d'une grande quantité de matière fondue, dont « le réservoir, placé dans le corps de l'Etna, mais « beaucoup plus haut, aura, par des canaux de « communication, trouvé moins de résistance « dans cette partie, et aura fait sa percée dans le « fond de la mer.[1]

« Ceci n'est point une supposition vague. Ces « îles portent sur leurs sommets les preuves de « leur origine; cette argile grise, qui les re-

[1] Faujas de Saint-Fond parle d'un rocher de lave qu'on pourrait comparer à ces îles, quoiqu'il ne soit pas cristallisé en basalte. Il paraît, comme elles, s'être élevé verticalement en soulevant le granit au travers duquel il faisait sa percée. (*Volcans éteints du Vivarais.*)

« couvre toutes, n'est point volcanique; elle n'est « point altérée par le feu, elle happe à la langue, « et a de la ductilité. On ne peut l'avoir dépo- « sée sur ces sommets aigus. Elle n'est point un « effet de la décomposition de la lave. Si ces îles « eussent été arrachées par les courans de la terre « ferme à laquelle elles eussent été primitivement « adhérentes, dans le temps que la mer couvrait « nos continens, l'argile n'aurait pas résisté à « l'impression de ce même courant; elle aurait « été délayée et emportée, et la lave serait res- « tée à nu. Cette argile paraît de même nature que « le fond actuel de la mer; ces jets de lave ont « donc enlevé avec eux la terre du sol sous le- « quel ils faisaient une percée; ils en ont con- « servé les débris sur leurs sommets, pour attes- « ter le secret de leur formation. Trois de ces « îles, qui ont leurs sommets plus étroits que « leurs bases, ne portent sur leur pointe qu'une « petite quantité de terre; le reste s'est accroché « aux inégalités des flancs.

« La circonstance de la formation de ces ro- « chers doit avoir contribué à la cristallisation « de leur lave, car je prouverai incessamment « que la forme prismatique du basalte n'est qu'un « effet du retrait. Le matière molle, à l'instant « où elle a fait sa percée, aura été coagulée par « l'eau de la mer, qui l'aura environnée; elle ne « se sera donc point affaissée, comme il lui serait

« arrivé sans cette prompte coagulation; une lave « nouvelle aura élevé celle qui était déjà solide, « et peu à peu l'île entière sera sortie de l'eau et « aura acquis sa hauteur actuelle. Lorsque le jet « s'est fait bien verticalement, le pic a eu toute « l'élévation que pouvait lui donner la quantité « de matière, et les colonnes sont restées droites, « appuyées sur leurs bases; mais lorsque le jet « s'est éloigné de la perpendiculaire, il y a eu « affaissement d'un côté, et les colonnes sont res- « tées couchées ou inclinées. Qui sait même si « l'articulation des basaltes de la seconde de ces « îles n'a pas eu pour cause la poussée intermit- « tente de la matière fluide, dont la partie su- « périeure se coagulait, avant que celle qui la « soulevait ne se fût présentée à l'eau, et n'eût « éprouvé l'effet de la condensation? Alors chaque « articulation marquerait l'accès du mouvement « progressif du jeu de lave. S'il était sorti par un « mouvement prompt et subit, alors les colon- « nes seraient entières et d'un seul bloc, comme « il est arrivé dans d'autres circonstances. J'in- « siste sur ces faits, parce qu'ils sont intéressans, « et qu'ils expliqueront d'autres phénomènes « aussi singuliers.

« Les basaltes des îles Cyclopes ne sont pas les « seuls qu'on rencontre dans ces parages; il y « a dans la mer, à peu de distance du rivage, « et sur le rivage même, une infinité de petits

« groupes où les prismes ont différentes formes, « et affectent différentes positions. La plus com- « mune est celle où les prismes sont presque py- « ramidaux, et divergent d'un centre commun; « ils varient par le nombre des angles, depuis « trois jusqu'à sept ou huit; par des articula- « tions plus ou moins distinctes, et par la lon- « gueur des vertèbres. Dans les uns, la lave est « très noire, dans les autres elle est grise; mais « l'une et l'autre contiennent de la zéolithe.

« A l'extrémité du petit môle qui forme un « abri aux barques du village de la Trizza, il « y a un charmant groupe de basaltes en co- « lonnes prismatiques pyramidales, dont les « sommets se réunissent dans un centre, et qui « s'en éloignent comme autant de rayons. Le « groupe entier n'a pas plus de dix pieds de dia- « mètre; il ferait presque un morceau de cabi- « net, si on pouvait l'enlever en entier; les ar- « ticulations y sont marquées profondément, « quoique les vertèbres ne se détachent pas.

« Les montagnes qui sont en demi-cercle au- « dessus du village de la Trizza, sont aussi pleines « de basaltes; tout l'intérieur de ces montagnes « en est formé, on le voit partout où les eaux « ont occasionné des dégradations et les ont dé- « pouillées de l'enveloppe mêlée d'argile et de « matières calcaires qui les recouvre. Toutes les « croupes sont couvertes de leurs fragmens, dont

« quelques uns ont roulé jusqu'au pied. Les co- « lonnes ont toutes les formes et les dimensions « articulées, ou d'un seul jet: elles contiennent de « la zéolithe qui en remplit toutes les cavités. On « trouve encore cette même substance dans les « pores des scories qui avoisinent les basaltes. « Les bornes d'une lettre ne me permettent pas « d'entrer dans tous les détails intéressans que « fourniraient ces montagnes; cette partie de « l'Etna est sûrement la plus intéressante de sa « base. »

Ville et forteresse de Catane entourées de la lave de l'Etna par l'éruption de 1669, n° 438.

Nous revînmes à Catane, en traversant de nouveau toutes les laves qui, à diverses époques, ont couvert tout le territoire de cette ville, et souvent l'ont totalement enveloppée; quelques unes des plus anciennes sont, depuis plusieurs siècles, recouvertes en grande partie d'arbres à fruit et de différentes productions de la terre; mais aucune de ces laves ne conserve, ne présente, comme celle de 1669, le tableau effrayant du ravage qui bouleversa toutes les campagnes des environs de Catane, ruina des villages entiers, détruisit une partie de la ville, et après avoir formé une nouvelle enceinte autour de ses murailles, finit par aller se jeter dans la mer, et combler une partie de son port.

Cette lave effroyable, comme un mur de fer, entoure le château de Catane, et se prolonge le long des remparts de la ville, à la hauteur de

cinquante à soixante pieds; trop nouvelle encore pour pouvoir, d'ici à plusieurs siècles, être susceptible de la plus légère végétation, elle ne présente à la vue qu'un amas hideux de roches déchirantes, de l'aspect et du noir le plus triste, et que l'œil ne parcourt qu'avec effroi.[1]

VOYAGE SUR L'ETNA.

Le temps étant enfin remis au beau fixe, et la montagne absolument découverte, le chanoine Recupero, notre conseil, notre guide, nous dit

[1] Quoiqu'il y ait sans doute bien de l'incertitude à juger de l'ancienneté des laves par l'épaisseur des terres végétales qui s'y sont amassées avec le temps, puisque, ainsi que nous l'avons dit, le volcan peut quelquefois les couvrir de cendres, qui deviennent par elles-mêmes, en fort peu d'années, propres à la végétation, il n'en est pas moins vrai que, lorsque la lave n'est recouverte d'aucune autre déjection volcanique, il lui faut des temps considérables pour réunir une épaisseur de terre suffisante à la plus légère production.

D'après les observations de plusieurs voyageurs, et particulièrement du comte de Borch, dans ses *Lettres sur la Sicile*, il résulte qu'il faut l'écoulement d'un siècle pour former sur la lave une couche d'une ligne de terrain. « Le contact de « l'air, dit-il, et surtout l'haleine brûlante du schiroc, triom- « phent de sa dureté, et pratiquent dans son sein mille petites « piqûres imperceptibles à l'œil, mais suffisantes pour rece- « voir une infinité de semences de mousse et de lichens diffé « rens, qui, contens d'une nourriture légère, subsistent pen- « dant quelque temps, et qui, bientôt succombant sous le « poids de leur durée, remplissent ces pores de leur propre « destruction. Leurs particules putréfiées rentrent dans le pre- « mier ordre de la nature, redeviennent terre végétale, péné- « trée de sels, d'alcalis, et présentent aux semences que le « vent emporte, et qu'il leur confie, un sein plus fertile. »

que le moment était arrivé de recommencer notre voyage. Nous sortîmes donc de Catane à huit heures du matin, un vent du nord-est, très faible, laissait s'élever du cratère de la montagne une fumée transparente, qui se découpait sur le ciel, et en s'ondulant comme une flamme de vaisseau, allait disparaître à plus de vingt lieues en mer. Nous marchions pleins de courage et d'espoir; cependant, à peine eûmes-nous fait six milles, qu'il se forma perpendiculairement sur le sommet du cratère, un petit nuage, qui nous paraissait de la grandeur et de la forme d'un chapeau; ce point immobile commença à nous inquiéter.

Nous arrivâmes à Nicolosi, bourg considérable pour la population, mais qui nous parut malheureux, avec l'aspect triste et sauvage que présentent toujours les constructions en laves. Nous nous assurâmes dans ce lieu d'un excellent guide, que le chanoine Recupero nous avait recommandé comme un des premiers cicerones de l'Etna. Cet homme était effectivement fort intelligent, et la connaissance parfaite qu'il avait de tous les chemins et détours de la montagne lui avait fait donner, par tous les voyageurs, le surnom glorieux du Cyclope.

Le pays que nous parcourûmes de Catane à Nicolosi, dans l'espace de douze milles, ne nous parut ni aussi beau, ni aussi fertile que celui que

nous avions déjà vu à notre premier voyage, dans la même région de la montagne, en partant de Giari; ce n'est plus cette richesse, cette abondance de l'âge d'or, qui couvre de fleurs et de fruits ces antiques désastres : ici, trop nouveaux encore, on voit à découvert les funestes effets du volcan, ce n'est presque partout que laves, scories, cendres, destructions et renversemens.

C'est à un mille de Nicolosi qu'on trouve la montagne appelée Monte Rosso, dont nous avons déjà parlé. Ce volcan s'est ouvert tout à côté d'un autre très ancien, qui a la même élévation, et qui est aujourd'hui couvert de végétations. Ce Monte Rosso, bien qu'il ait plus d'un siècle, semble avoir cessé son éruption d'hier. Son cratère est encore de la couleur du ciment, et tous ses environs couverts d'une cendre cuite presque vitrifiée. Cette couche de cendres est si épaisse et si abondante qu'un espace de deux milles de diamètre, qui en est entièrement couvert, est resté jusqu'à présent sans la moindre espèce de végétation, et représente l'absolue et parfaite aridité des déserts de l'Arabie. La couleur triste de cette cendre grise, et les formes rondes et amollies de toutes les sinuosités du terrain, présentent à l'œil un accord de ton si tranquille et si uniforme, que le moindre objet s'y découvre au loin, et que d'un demi-mille on y apercevrait un papillon.

Après Nicolosi on trouve un hospice appelé *San Nicolo dell' Arena*. C'était autrefois une infirmerie, une espèce de maison de plaisance où venaient se rétablir les moines malades du couvent des Bénédictins de Catane, à qui les Normands avaient anciennement donné un désert sur la montagne, plus au couchant et plus élevé encore que cet hospice. Ils avaient fait de ce lieu sauvage leur principale habitation, lorsque le feu de l'Etna les obligea de l'abandonner. Ils vinrent alors bâtir un grand couvent à Catane; mais cette dernière maison ayant été détruite encore par le dernier tremblement de terre, ils ont été obligés de rebâtir le couvent qui existe. Enfin, de désastres en désastres, ces religieux sont aujourd'hui réduits à habiter un palais immense, et qu'on pourrait regarder comme un monument, si le goût présidait un peu plus au choix que la plupart des maisons religieuses font des artistes qu'elles emploient : au reste, nous trouvâmes à San Nicolo dell' Arena toute la frugalité des anciens cénobites, c'est-à-dire quatre œufs pour huit convives que nous étions.

Nous en partîmes à quatre heures après midi : le vent avait changé du côté du couchant, l'atmosphère s'était épaissie, et ce même petit nuage, qui semblait s'épaissir de la fumée de l'Etna, était devenu très grand, et avait pris la forme concave d'un vaste bouclier qui couvrait tout le

sommet de la montagne. C'était de nature à nous effrayer; cependant nous traversâmes la forêt qui sert de cordon à ce mont, et qui semble une ligne de démarcation d'une région à une autre.

Là nous ne trouvâmes plus ces immenses châtaigniers que nous avions rencontrés de l'autre côté de l'Etna, mais de vieux chênes desséchés et tortueux; les frênes étaient remplacés par des bouleaux et des sapins. Diverses laves ont renversé des parties considérables de cette forêt; c'est là plus qu'ailleurs qu'on peut apercevoir combien la marche de ces torrens de feu semble tenir du caprice ou du hasard. Dans quelques endroits ils ont renversé des arbres monstrueux, et en ont ménagé de moins considérables en les isolant sans les toucher; dans d'autres, au contraire, ils ont enflammé un arbre à cinquante pas, et tout à côté en ont conservé un en effleurant à peine son écorce.

Ces phénomènes peuvent s'expliquer par la nature de la lave, qui, dès qu'elle s'éloigne de la bouche du volcan, se charge de scories, espèce de déjection volcanique, qui, étant d'une nature plus légère, surnage, se boursoufle d'air, se refroidit et se brise par le mouvement de la lave qui continue de couler en dessous, et charrie avec bruit cette écorce refroidie. Cette épaisse enveloppe de scories qui couvre la lave, s'amoncelle dans des endroits, et change la direction

du courant, ou bien, versée de côté, elle avoisine les arbres ou les maisons sans les enflammer, ce que fait au contraire la vraie matière de lave, qui, plus lourde, plus fluide, et conservant un degré de chaleur extrême, va quelquefois porter l'incendie même avant son arrivée.

Grotte des Chèvres, sur l'Etna, n° 439.

Après avoir traversé la hauteur de cette forêt, qui est de sept milles, nous arrivâmes à la fameuse grotte des Chèvres, sorte d'antre ou de cavité formée par la croûte ou la bouffissure d'une ancienne lave; il ne faut pas que l'imagination s'échauffe en pensant à cette grotte si renommée, et en fasse l'antre de Polyphême, car elle n'y ressemble pas plus que notre conducteur ne ressemblait à ce cyclope : rien n'est si chétif que cette retraite, à peine peut-elle tenir six personnes à l'ombre; elle est même si basse qu'on peut à peine s'y tenir debout. [1]

Le vent était devenu assez fort, et fraîchit encore au soleil couchant; malgré l'humeur qu'il donnait à notre cicerone, nous n'en sentions pas la

[1] En parcourant le canton des laves, j'ai vu des grottes, l'une plus profonde que l'autre, formées dans la marche même de la lave enflammée. Pour connaître leur origine, il suffit d'observer que toutes, cintrées naturellement, forment des arcs plus ou moins grands, et qu'il en est qui dessinent des demi-cercles parfaits. Je crois qu'on peut les regarder comme partie des immenses bouillons de la lave en effervescence que l'air intérieur, raréfié par la chaleur, fait écla-

conséquence, et, tout enchantés de voir qu'il emportait les nuages, nous soupâmes très gaîment et attendîmes avec impatience l'heure de notre départ à côté du brasier, et dans la fumée d'un grand feu que nous avions allumé pour nous réchauffer; nous pressions notre conducteur, qui nous fit mettre de nouveau en route à onze heures du soir, et une heure trop tôt.

Le vent, devenant toujours plus fort, ne nous permit pas long-temps de marcher avec nos flambeaux; nous fûmes obligés, dans la nuit la plus obscure, de nous suivre, en faisant toucher à nos chevaux la tête au derrière l'un de l'autre, et de nous appeler continuellement, dès que le sentier devenait tortueux et nous obligeait de nous séparer. Un des nôtres pensa même perdre son cheval, pour en être descendu un instant. C'est ainsi que nous gravîmes huit milles d'un chemin qui, à la vérité, n'est ni dur, ni raboteux, mais rempli de sinuosités, et coupé de ravins périlleux que notre conducteur nous faisait éviter d'une manière miraculeuse.

ter, et qui, en se refroidissant, conservent la configuration qu'avaient prise leurs diverses parties encore dans l'état d'intégrité. C'est ainsi qu'est formée la caverne des Chèvres, où tous les observateurs de l'Etna vont passer une nuit assez désagréable pour être à portée de se trouver au sommet de l'Etna avant le lever du soleil. (De Borch, *Lettres sur la Sicile.*)

Nous avions déjà passé plusieurs bancs d'une neige éternelle, et le froid était très vif, lorsque nous arrivâmes à une vaste plate-forme qu'on peut croire avoir été le cratère antique de l'Etna, et qui a trois milles de diamètre. C'est sur cette plate-forme, appelée *Piano del Frumento*, qu'il s'est, depuis des siècles, formé trois monticules ou mamelons venant d'anciennes éruptions, et c'est de la bouche de celui du milieu, qui est le plus élevé, que s'exhalent perpétuellement les vapeurs de ce feu aussi ancien que le monde. Je n'oublierai de ma vie l'impression que me fit éprouver l'approche de ce lieu terrible qui semble proscrit aux humains et dévoué aux divinités infernales. Tout y est étranger à la nature; nulle végétation, nul mouvement d'aucun être vivant n'y trouble le silence effrayant de la nuit; tout y est mort, ou plutôt rien n'a commencé d'y vivre. Dans ce chaos des élémens, un air éthéré qui vous presse de toutes parts, plus vif, plus subtil que celui auquel notre existence est accoutumée, étonne l'imagination et avertit l'homme qu'il est hors de la région où ses organes l'enchaînent. Nulle autre lumière que celle des vapeurs enflammées du cratère ne nous éclairait, et cette lumière mystérieuse qui nous servait de fanal, me faisait regarder le lieu où nous avions eu la hardiesse et le courage de pénétrer, comme le sanctuaire même de la nature.

Lorsque nous fûmes au milieu de la plate-forme, le feu se changea en un torrent de fumée. La lune, en se levant, colora ce lieu d'une autre manière, et en changea l'aspect; tout autrement terrible, il nous sembla préparé aux mystères ténébreux d'Hécate. Le jour était encore trop loin, nos chevaux, qui entraient dans la cendre jusqu'à mi-jambe, ne pouvaient plus ni marcher ni respirer, le froid augmentait toujours; nous nous arrêtâmes contre une grosse pierre qui nous parut être un énorme bloc de lave. C'était le seul objet saillant qui apparût sur cette plaine; nous allâmes nous abriter contre elle, en nous enterrant dans le sable, et nous entassant, pour nous réchauffer. L'idée nous vint de boire de l'eau-de-vie que nous avions apportée avec nous : ce qui pensa nous endormir, et aurait pu devenir très dangereux, si l'on nous eût laissés tranquilles.

Après une heure de repos, l'aurore commençant à paraître, nous nous remîmes en route; déjà l'obscurité n'existait plus pour nous, et toute la terre demeurait encore dans les ténèbres. Le vent était devenu un ouragan, et, comme il nous fatiguait horriblement sur nos chevaux, nous en descendîmes pour marcher avec moins de difficulté. Arrivés au pied de la dernière montagne, nous ne pûmes tenir à l'envie de l'escalader encore : notre cyclope eut beau

nous prévenir que l'entreprise en serait inutile, notre parti était pris, nous avions tous le même courage, et le guide fut obligé de nous suivre, en murmurant des observations que nous ne voulions pas écouter.

Autant le reste de la montagne est aisé à monter, autant cette dernière partie est difficile et presque impraticable; ce n'est plus qu'un monceau de scories lancées depuis des siècles du cratère, et calcinées au point que, étant sans poids, elles s'enfoncent et s'écroulent sous les pieds : chaque pas vous laisse à peine gagner quelques pouces; enfin cette pente est si rapide que nous étions obligés de nous aider encore de nos mains pour ne pas nous précipiter et nous déchirer dans notre chute. Nous n'avions pas ce seul obstacle à combattre, un sable volatil, mêlé dans la fumée, nous déchirait les paupières et nous aveuglait.[1]

La fumée, qui augmentait toujours, commençait à nous oppresser; à trois cents toises du sommet, elle nous arrêta tout court et pensa nous suffoquer. Ceux de nous qui s'étaient le plus avancés, furent obligés de se jeter promptement à terre, et de redescendre vivement cinquante toises plus bas, où ils furent contraints de s'arrêter pour respirer un moment. Nous voulûmes

[1] On assure que des nuages formidables de ces cendres volcaniques sont souvent portés à de grandes distances, et, dans quelques éruptions, jusqu'en Calabre et à Malte.

tenter une seconde épreuve, en tournant la montagne pour arriver à la crête, du côté du vent; mais à peine tournions-nous le revers que le vent devint d'une telle violence, que le poids de nos corps ne lui offrait plus d'opposition, et que nous ne pouvions lever une jambe, sans courir risque d'être renversés et précipités.

Cependant le soleil allait se lever, nous allions perdre l'objet de notre curiosité, en luttant en vain contre un obstacle insurmontable. Nous revînmes donc encore sous le vent, et, malgré la fumée chaude et sulfureuse qui nous couvrait entièrement, notre courage nous soutint; enfin nous vînmes à bout de gravir jusqu'au sommet de ce dernier cratère.

Ce fut malheureusement à travers de cette vapeur épaisse que nous pûmes voir assez mal le lever du soleil, et sans distinguer aucun objet : mais lorsqu'il fut à quelque élévation, nous découvrîmes très bien, du côté du couchant, l'ombre portée de l'Etna, qui tenait encore toute cette partie de la Sicile dans l'obscurité. Le soleil, en s'élevant, rapprochait l'ombre, et découvrait par degrés une étendue de vue que l'Etna seul dans le monde peut offrir par sa grande élévation, et plus encore par sa position isolée. Il y a sans doute des montagnes qui sont aussi élevées que l'Etna, et même davantage, mais presque toujours entourées et suivies par de longues chaînes

d'autres montagnes; leur naissance et leur base restent toujours cachées bien au-delà de la portée de la vue, au lieu que l'Etna est tellement isolé de toutes parts que la totalité de la Sicile ne paraît être que sa base.

Nous crûmes apercevoir l'île de Malte, parce que nous savions où elle était; mais nous vîmes très distinctement toute la côte de la Sicile jusqu'aux montagnes de Palerme, et à l'extrémité de l'île, le mont Eryx; Trapani, la côte du midi et la mer au-delà; le cap Pachinum, Syracuse, Augusta, le lac de Lentini, la riche plaine de Leontium et le sommet des montagnes, qui, dans l'éloignement où on les voit, ne ressemblent qu'à de légères ondulations; du côté de l'Adriatique, nous voyions une étendue de mer immense, mais sans distinguer aucun objet, et rien de l'Italie ni des îles de Lipari, que la fumée nous dérobait. [1]

[1] « Des différentes manières de prendre les hauteurs des « montagnes, celle du baromètre est la plus aisée, parce qu'on « peut l'employer à l'égard de toutes celles qui ne présentent « point un terrain commode pour asseoir un triangle; d'ail- « leurs on n'a pas avec elle l'embarras de traîner des instru- « mens très sujets à se déranger : aussi les physiciens l'ont-ils « toujours préférée, et, pour la rendre aussi infaillible qu'il « serait à désirer qu'elle le fût, ils ont cherché à établir des « règles sûres pour déterminer l'équivalent de l'élévation « d'une ligne du mercure renfermé dans le tube, à l'égard de « la colonne plus ou moins grave de l'atmosphère.

« Cassini met dix toises françaises d'élévation pour chaque

Malgré l'envie que nous avions de prendre quelques dessins sur le sommet de l'Etna, et les

« ligne de mercure, en ajoutant un pied à la première dizaine, « deux à la seconde, trois à la troisième, etc.; mais sûrement « la gravité de l'air diminue en bien plus grande proportion, « comme l'observe Brydone.... La Hire assigne douze toises « et quatre pieds pour chaque ligne de mercure, et Picard, « quatorze toises, etc. Dans ce conflit d'idées et d'opinions, « j'ai cru pouvoir, à la suite de plusieurs expériences faites à « ce sujet, suivre une méthode différente. Je ne compte que « soixante-douze pieds par ligne, et je crois, par ce moyen, « mettre un juste équilibre entre les différentes couches d'air, « si j'ose le dire, qu'on traverse, et qui diminuent plus ou « moins sensiblement en raison de leur gravité. » (*Lettres sur la Sicile*, du comte DE BORCH.)

Le même auteur indique aussi, par une seconde table d'expériences faites avec le thermomètre, les différens degrés de chaleur qu'il a éprouvés dans son voyage sur l'Etna. Ces différentes observations nous ont paru également intéressantes et curieuses à joindre ici.

Hauteurs barométriques.

		pouc.	lig.	fract.
Le 12 déc.	Au bord de la mer	27	8	½
Le 13....	A Catane	27	»	»
	A Masca Lucia	27	3	»
	A Prati	27	»	½
	A Montpeilleri	26	7	»
	A Nicolosi	26	1	½
	Au niveau de Monte Rosso	26	1	»
	Chez les Bénédictins	25	3	»
	A la caverne des Chèvres	24	6	»
Le 14....	A la moitié de la montagne où cesse toute végétation	20	7	»
	Au pied de la montagne où est la tour du Philosophe	18	2	»
	Au pied du cône du cratère	18	1	½
	Au sommet de l'Etna	17	1	»
	Hauteur du mercure	10	7	½

qui équivalent à 9180 pieds ou 1530 toises environ d'élévation.

beaux projets que nous avions formés avant d'y arriver, nous n'eûmes ni le courage ni la force de nous en occuper, et cela me paraît être en tout temps impossible. Il serait cependant intéressant de pouvoir conserver une idée de ce lointain infini, de cet espace immense sur lequel on domine de toutes parts, de donner la vue, l'ensemble de cette innombrable quantité de volcans qui ne paraissent, dans l'éloignement où on les voit, que comme autant de buttes d'une forme variée, et plus ou moins chargées de productions, à proportion de leur ancienneté.

D'objets en objets, nos regards se portèrent sur nous, et, soit la fatigue extrême, soit l'effet de l'impression de l'air et du froid, nous fûmes effrayés de la décomposition de nos figures.

Hauteurs thermométriques.

		Fahrenheit.		Réaumur.	
Le 12 déc.	Au bord de la mer	57	½	12	¼
Le 13....	A Catane	56	½	12	¼
	A Masca Lucia	58	5½	13	¼
	A Montpeilleri	67	»	17	¼
	A Nicolosi, à midi	63	6½	15	¼
	Aux Bénédictins, à trois heures après midi	61	6	14	1½
	A l'entrée des neiges	55	2½	11	1½
	A la grotte des Chèvres, à cinq heures du soir	49	1½	8	½
	A six heures du soir	43	6½	5	¼
Le 14....	Pendant la nuit	36	2½	2	1/8
	A quatre heures du matin	40	2½	4	1/8
	A la tour du Philosophe	27	1½	3	1/8
	Au pied du cratère	27	½	3	»
	Au sommet de l'Etna	21	6½	0	1/8
	Différence	35		11½	

L'un paraissait avoir soixante-dix ans, tant ses muscles s'étaient retirés; l'autre était devenu livide, un troisième enflé; enfin nous étions tous changés au point de ne pouvoir presque nous reconnaître.

Sommité de l'Etna, vue de la plaine nommée *Piano del Frumento*, n° 440.

Nous descendîmes avec autant de difficultés que de périls ce dernier monticule que nous avions eu tant de peine à escalader, bien convaincus qu'il y a peu de personnes qui tentent de le franchir : c'est ce qui nous fut confirmé par notre guide, encore plus fatigué que nous; aussi nous assura-t-il que le plus grand nombre des voyageurs avaient coutume de rester à la tour du Philosophe, que nous n'avions pu voir la nuit, et où nos chevaux nous attendaient. Cette fameuse tour, l'objet de tant de dissertations vaines, et que la tradition vulgaire attribue à Empedocles, qui s'en était fait un observatoire, n'est plus maintenant qu'un monceau de ruines informes, que les sables mouvans de la plateforme de l'Etna couvrent et découvrent alternativement par tourbillons.

Lorsque nous y arrivâmes, elle n'était qu'à deux ou trois pieds du niveau du sable; jamais ruine ne fut moins imposante que cette tour du Philosophe; son nom et sa situation seuls en font toute l'importance. Il est aisé de voir, malgré son délabrement, qu'à l'extérieur, elle était carrée, et que dans l'intérieur, elle formait

un ovale; mais cette découverte n'était pas fort intéressante, et ne pouvait nous donner de grands éclaircissemens sur sa destination et sur son origine.

Une remarque qui nous parut mériter plus d'attention, c'est que la construction de cette ruine a été sûrement romaine, c'est-à-dire que l'on y voit alternativement un lit de briques ou de mattoni, et un autre lit en moellons de pierres, suivant la manière de construire le plus en usage chez les Romains. Ce qu'il y a encore de certain, c'est que cette fabrique a été autrefois revêtue de marbre blanc, dont nous trouvâmes et prîmes même quelques morceaux. Il en existe encore à Catane un grand panneau sur lequel il y a une petite moulure; il est certain qu'un revêtissement pareil, et une magnificence si peu utile aux arts, et si peu du goût d'un philosophe, n'a pu être ajoutée à cette antique construction pour une destination ordinaire. [1]

Ces observations réunies nous firent naître une idée qui n'est peut-être pas dénuée de fondement.

[1] On nous a fait mille contes à Catane sur les restes de cet ancien monument, sans nous convaincre sur aucun. Les uns croient que c'était une tour de garde; mais cette idée n'est pas recevable, puisque, dans toute l'année, elle n'eût été habitable que trois mois; que, dans ces trois mois, on n'eût été dans le cas d'y faire apercevoir des signaux que quinze jours au plus; et enfin que l'habitation eût été presque toujours

On sait que l'empereur Adrien, au retour de ses courses et de ses recherches, fit un voyage en Sicile, et qu'il voulut voir lever le soleil sur l'Etna; ne serait-il pas vraisemblable que cette espèce de tour ou d'observatoire a été élevé pour cet empereur; on peut croire d'ailleurs que de son temps, c'est-à-dire vers l'an 877 de Rome, le cratère le plus élevé de l'Etna n'était qu'à cette hauteur, quoiqu'il en soit maintenant à un mille et demi, et qu'il ait cent toises de plus d'élévation.

C'est ce cratère même, cette sommité de l'Etna que l'on voit représentée sous le n° 440 de notre Atlas. Le point de vue en est pris de la tour même du Philosophe, ou plutôt de l'amas de ruines qui en porte le nom, et avant d'arriver à cette plaine de neiges éternelles qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, *Piano del Frumento*. C'est dans le milieu de ces trois pointes, de ces trois monticules glacés, si difficiles à gravir, qu'est placé le gouffre formidable de l'Etna.

Le froid commençant à nous gagner horriblement, nous nous déterminâmes à quitter le tombeau du redoutable Encelade, et à remonter sur

impraticable, à cause du froid et de la difficulté d'y transporter des provisions ou d'y entretenir du feu. Imaginer que ce pouvait être un tombeau, la fantaisie eût été étrange; peut-être serait-il plus naturel de penser que ce fut, dans son origine, un observatoire construit pour pouvoir y déposer à l'abri quelques instrumens.

nos chevaux, qui mouraient de froid et tremblaient de tous leurs membres. Malgré leur fatigue, ces pauvres animaux étaient si contens de rentrer dans un air et un climat plus tempéré, qu'ils traversèrent en peu de temps tout le pays que nous avions parcouru si lentement dans l'obscurité de la nuit.

Le chemin était d'ailleurs si sûr, si doux et si rapide, que nous fûmes bientôt arrivés à cette fameuse grotte des Chèvres, où nous étions convenus de faire halte, et où nous mangeâmes presque sans appétit le reste de nos provisions, tant la fatigue nous excédait. Quant à moi, j'étais si accablé lorsque je remontai à cheval, que je dormis pendant tout le trajet jusqu'à Catane, où nous arrivâmes à trois heures après midi, par une chaleur aussi forte que le froid avait été violent sur le haut de l'Etna. Ce contraste frappant dans l'espace de douze heures, produit une sensation si extraordinaire qu'elle laisse toujours l'impression d'un rêve à ceux qui l'éprouvent.

Carte orycto-graphique de l'Etna, n° 441.

Indépendamment des vues et des sites pittoresques de l'Etna, que nous réunissons dans cet ouvrage, nous avons cru intéressant de présenter sur une carte particulière l'aspect et la totalité de cet immense volcan. Quoique bien éloignés de prétendre à une exactitude certaine sur les positions et les distances des villes et des villages

situés dans la partie habitée de la montagne, non plus que sur la forme et le nombre de tous les monticules et cratères de volcans dont l'Etna est entouré depuis sa base jusqu'à son sommet, il nous paraît que cette carte, dressée d'après les meilleures observations, fixera au moins un peu plus l'idée qu'on peut se former de sa hauteur et de son étendue, et pourra mettre plus à portée de suivre le voyageur dans tous les endroits et les lieux principaux où il aura passé.

Nous avons l'avantage de pouvoir joindre à cette carte de l'Etna le récit d'un voyage qu'y a fait le commandeur de Dolomieu. Ce récit paraîtra d'autant plus intéressant qu'il se trouve accompagné de plusieurs détails infiniment curieux, et d'observations relatives à l'histoire naturelle.

RELATION.

Le 22 juin 1781, je partis de Catane à la pointe du jour, pour faire mon premier pélerinage au sommet de l'Etna. J'étais à la tête d'une troupe de huit personnes, composée du chevalier de Bosredon, mon camarade de voyage, d'un architecte de Catane, qui avait fait plusieurs fois cette course, et qui s'était offert pour diriger ma marche, de domestiques, conducteurs de mulets, et de guides. Je pris la route ordinaire de Nicolosi, comme la plus agréable. Je parcourus une campagne superbe, couverte d'arbres, de villages et de maisons de campagne. Je fis quelques

contours, en m'acheminant toujours sur Nicolosi, pour visiter successivement Sant-Agatha, Trapetto, San-Gregorio, Valverde, Aci-Bonacorsi, Via grande, Pedara et Trè Castagne.

Notre architecte avait des amis et des connaissances dans tous ces villages, de sorte que nous pûmes faire dans chacun d'eux une petite station : nous fûmes très bien accueillis partout; on nous recevait avec gaîté, avec empressement, on nous offrait du vin et des fruits, on nous accablait de questions sur l'objet de notre voyage : venir d'aussi loin pour voir une montagne, paraissait le comble de la folie et de la déraison. L'espèce d'homme qui habite ces villages est la plus belle de toute la Sicile; la plupart des femmes ont des figures grecques, dont le front et le nez sont sur la même ligne, leurs sourcils ne sont pas arqués, et sont même un peu relevés en sens contraire. Ces singularités donnent à la figure un air et un caractère de noblesse, mais en général plaisent peu aux Français, qui se sont formé une idée de beauté sur des traits peut-être moins réguliers.

Une chaleur moins forte qu'à Catane, et une atmosphère plus pure, plus d'aisance que dans la ville, plus d'égalité dans les fortunes, sont autant de causes qui se réunissent pour donner aux habitans de cette partie de l'Etna une apparence de gaîté, de force et d'opulence qu'on ne rencontre point ailleurs : il fallait que Brydone fût dans un violent accès d'humeur, pour comparer ces honnêtes gens à des sauvages ou à de noirs cyclopes toujours prêts à assassiner ceux qu'ils rencontrent.

La fraîcheur de l'atmosphère, les positions charmantes de toutes les maisons, les arbres qui les entourent, une campagne d'une fertilité prodigieuse, la vue de la mer et de Catane, le soleil levant, qui, en frappant de ses rayons cette partie de la montagne, y répandait la vie et l'action, tout, en un mot, se réunissait pour nous offrir le spectacle le plus ravissant. Chaque nouvelle position me paraissait préférable aux autres; je ne quittais pas un groupe mêlé d'arbres et d'habitations, que je ne me promisse d'y revenir passer quelque temps: il me fallut un effort pour m'arracher à tout ce que je voyais; mais, à titre de naturaliste, un objet plus intéressant encore m'appelait au sommet de la montagne. J'abandonnai donc avec regret un des plus beaux pays de la nature, pour m'enfoncer, par une nuit assez noire, dans un bois triste et sombre, où tous les objets faisaient contraste avec ceux qui avaient occupé ma matinée; mais avant de vous conduire à la région du feu et des neiges, je vous dois quelques observations sur ce que j'ai vu avant d'y arriver, et quelques détails sur les incidens de mon voyage.

Vous ne pouvez vous former l'idée de la fertilité de la partie de l'Etna qu'on nomme *Piemontese;* le grand nombre d'arbres fruitiers de toute espèce et de mûriers qu'on y rencontre, donne l'apparence d'un bois touffu à toute cette région; et cependant sous ces arbres, et, quoique à l'ombre, les vignes, les légumes, le blé et autres espèces de production y viennent parfaitement; mais, quelque indulgence que j'aie pour les habitans de ce beau pays, je ne puis

leur faire honneur de l'abondance qui y règne, elle appartient à la nature seule : l'indolence sicilienne pour la culture des terres se montre ici autant qu'ailleurs; nous étions à la fin de juin, et cependant les vignes n'avaient encore reçu aucune façon depuis la récolte de l'année précédente. Beaucoup de terrains sont en friche; mais sans le secours de l'homme, sans son travail, la végétation est si abondante que tout est couvert de plantes et d'arbrisseaux, l'herbe est si haute et si épaisse, même dans les chemins et dans les sentiers, qu'elle m'empêchait de marcher: elle donne une nourriture si succulente, que les bestiaux qui la mangent sont sujets à beaucoup de maladies de plénitude et de surabondance de graisse, ce qui oblige de les saigner très souvent: on rencontre dans plusieurs endroits des coulées de laves qui ont encore leur aspérité et leur couleur noire très foncée, de manière qu'elles tranchent fortement sur ce fond de verdure. Celles sur lesquelles la végétation commence à s'établir, annoncent d'avance, par la vigueur des premières plantes qui y poussent, la fertilité dont elles seront, après que l'action combinée de l'air et des pluies aura opéré une plus grande destruction de leur surface.

L'Etna n'a point, du côté de Catane, une pente uniforme et égale, qui conduise jusqu'à son sommet; c'est une succession de collines et de plaines qui s'étendent circulairement autour de ses flancs, et qui forment comme des espèces d'échelons pour y arriver. Le pied de la montagne est beaucoup plus évasé de ce côté que dans le reste de son contour. C'est sur cette

face que se sont portés les plus grands efforts des feux souterrains; les laves abondantes qui sont sorties des flancs de la montagne ont empiété sur les mers, et y ont prolongé sa base de quinze milles de plus que dans les autres parties; elles ont aussi établi une pente beaucoup moins rapide, et offrent un plus grand espace à la culture et à la végétation.

Souvent des courans de lave ont marché parallèlement et ont transformé en vallons les intervalles qui les séparent. Ces vallons offrent de nouveaux lits pour les laves à venir; elles viendront les occuper à l'exemple de la lave de 1669, qui a rempli plusieurs intervalles de cette espèce. Ces laves, qui portent dans leur sein les principes de la plus grande fertilité, ne les développeront que pour les générations à venir, et font le malheur et la désolation des générations présentes. Combien de familles, réduites à la mendicité par l'invasion de ces déluges enflammés, ont vu disparaître à jamais le sol sur lequel elles ont pris naissance et qui renfermait toutes leurs richesses, pendant que ce fléau destructeur prépare en faveur des races futures un terrain qui, pour sa fertilité, le disputera à celui qui a été enseveli.

J'arrivai à midi à Nicolosi. Ici l'aspect de la campagne change; toute la plaine inclinée qui est au-dessus du village ne présente plus que l'image de la dévastation; on y voit un espace de deux milles de diamètre, couvert de cendres noires et rougeâtres très mobiles, et auxquelles les vents donnent une forme d'ondulation semblable à celle de la mer. Au centre est une montagne conique, formée de scories

rougeâtres, très obscures, qui lui ont fait donner le nom de Monte Rosso. De son pied s'échappe un courant de lave, à qui cent douze ans d'ancienneté n'ont encore changé ni l'intensité de sa couleur noire très foncée, ni diminué les aspérités de sa surface. Cette lave est sortie du pied de la montagne par une ouverture d'un pied et demi de diamètre qui est semblable à la percée faite à l'œuvre d'un fourneau de fusion; on est étonné qu'une aussi énorme quantité de matière ait pu s'échapper par un trou si petit. La lave, en sortant, n'avait que peu de largeur et d'épaisseur, mais en descendant son courant s'est étendu jusqu'à prendre trois milles de largeur sur une épaisseur énorme; elle parcourut ainsi toute la région piémontèse, franchissant tous les obstacles qui s'opposaient à son cours pour aller traverser Catane et se précipiter dans la mer.

Cette lave, dans les endroits où elle a sa plus grande dimension, porte avec elle l'image de l'enfer ou du chaos, et fait une impression extraordinaire sur ceux qui la voient pour la première fois. Elle présente dans des parties des crevasses et des cavités profondes, et dans d'autres des masses énormes de scories et de matières fondues, qu'on ne peut concevoir s'être ainsi soutenues et être restées presque suspendues en l'air. Ces détails appartiennent aux peintres et aux poètes; mais, comme naturaliste, je dois vous expliquer pourquoi une coulée de lave dont la surface est unie et convexe lorsqu'elle est fluide et en mouvement, a autant d'irrégularités et d'aspérités lorsqu'elle est coagulée.

La surface de la lave se refroidit par le contact de l'air, elle forme une croûte solide qui s'attache des deux côtés au sol sur lequel la lave se répand, et qui devient ainsi une espèce de pont sous lequel la matière fluide continue à couler; mais si cette matière augmente en quantité, elle ne peut plus être contenue dans un canal aussi étroit, elle fait effort pour rompre cette croûte sous laquelle elle est enfermée, elle l'ouvre avec violence, avec fracas, et la renverse des deux côtés du courant; si au contraire la matière fluide est plus appelée par la pente, et qu'elle s'échappe de dessous la croûte qui l'environne, elle laisse sous le pont une vaste cavité, et les parois n'ayant plus le soutien de la masse fluide, s'affaissent et produisent des crevasses et des inégalités de toute espèce. Si au contraire cette surface a eu le temps d'acquérir assez de solidité et d'épaisseur, elle fait alors l'effet d'une voûte qui se soutient d'elle-même, et lorsque la lave fluide s'est écoulée, elle forme de vastes grottes, dont quelques unes ont une très grande étendue et une régularité qui les ferait ressembler aux ouvrages des hommes. Il y a de ces grottes qui ont trois ou quatre lieues de longueur sur une largeur de trois ou quatre toises et une hauteur de dix à vingt pieds; les murs latéraux et la voûte sont aussi lisses que s'ils avaient été taillés à main d'homme. Ces vastes galeries souterraines, telles qu'il y en a plusieurs sur l'Etna, doivent entrer pour beaucoup dans l'explication de certains phénomènes singuliers que présentent les volcans.

Cette digression est assez longue et ne sera pas

peut-être la seule que vous ayez à me pardonner; mais revenons au Monte Rosso.

Il est à un demi-mille au-dessus de Nicolosi; sa hauteur peut être de trois cents toises. L'accès de son sommet est fort difficile, parce que les fragmens de scories dont il est composé s'échappent sous les pieds et font enfoncer ou glisser. Je vous ai déjà dit que cette montagne avait extérieurement une forme à peu près conique, mais son sommet n'est point tronqué parallèlement à sa base, il présente deux échancrures opposées, et deux pointes ou deux cornes également en opposition. Cette figure est celle de presque toutes les montagnes volcaniques qui chargent les flancs de l'Etna. Ce n'est point une coupe ou un seul cratère qui occupe l'intérieur de cette montagne, mais deux cratères à peu près de même grandeur et séparés par une arête un peu moins haute que les bas-côtés du contour extérieur; les bords de ces coupes et leur intérieur sont d'une couleur rouge très vive, les scories et les cendres sont formées par une chaux de fer presque pur et en état de *colcotar*. [1]

Jamais aucun de ces cratères n'a contenu de lave proprement dite, et celle qui s'est écoulée du pied de la montagne est sortie par la même ouverture qui a lancé cet amas de scories et de cendres; mais elle a fait sa percée par-dessous sans monter dans ces coupes, qui n'auraient pas eu assez de résistance pour la renfermer.

Les deux cratères que je viens de décrire, ne sont

[1] Colcotar est une terre martiale surchargée de vitriol et calcinée; effet produit par la chaleur souterraine.

pas les seuls qui aient contribué à la formation du Monte Rosso; il y en a deux autres à ses pieds du côté de l'ouest, qui confondent leurs scories avec celles des deux premiers, mais qui ne les élèvent qu'à vingt toises autour d'eux. Un très grand nombre de cratères, à peu de distance de sa base, n'ont point amoncelé d'entourage de ce genre. Ce ne sont que des excavations qui lançaient des cendres, et qui servaient d'évent au foyer commun, pendant le temps de la fameuse éruption de 1669; et long-temps après il en sortait un courant d'air très violent et de la fumée. Plusieurs de ces excavations communiquent ensemble par des galeries profondes et intérieures, qui s'étendent sous le Monte Rosso.

Un de ces cratères, placé à cent cinquante pas au nord-ouest de la montagne, et plus profond que les autres, porte le nom de *Fossa*. Il est de forme circulaire, et il peut avoir quarante pieds de profondeur; ses bords sont escarpés, mais point assez pour empêcher d'y descendre. Il y a dans le fond de l'entonnoir un trou ou espèce de puits de trois pieds de diamètre et environ trente pieds de profondeur perpendiculaire par lequel il communique à un vaste canal, dans lequel j'ai pénétré avec une peine infinie, et en m'accrochant aux inégalités des laves : je me trouvai alors dans une galerie inclinée, dont le sol pouvait faire un angle de trente degrés avec le plan de l'horizon. Elle a plus de vingt pieds de hauteur, et autant de largeur. J'y descendis environ cinquante pas, et je vis alors qu'elle se rétrécissait, s'abaissait, et que son inclinaison s'approchait de la perpendiculaire : je n'osai plus

avancer, personne n'ayant pu me suivre, à cause de la difficulté de la descente : je n'avais point de lumière, et cette grotte n'était éclairée que par le trou du cratère. J'accoutumai peu à peu mes yeux myopes à cette obscurité, et alors j'aperçus que cette galerie traversait un courant de lave solide, compacte, d'une extrême dureté et d'une grande épaisseur, puisque j'avais pénétré de plus de deux cents pieds dans le même massif. Elle est divisée, par des fissures, en blocs de forme irrégulière, ce qui prouve que la cristallisation du basalte n'est pas le produit d'un refroidissement lent, et qu'elle n'appartient pas à toute lave accumulée en grosses masses, car toutes ces conditions se trouvent ici, et il n'y a point de basaltes; combien de temps n'a-t-il pas fallu pour refroidir une lave aussi volumineuse et aussi compacte [1]. Il se fait dans cette galerie une grande infiltration d'eau qui coule à travers les fentes, et qui forme une espèce de pluie dont

[1] On voit que c'est par un déchirement de cette masse solide, qui présentait une croûte de la plus grande résistance, et après les plus violens efforts, que cette galerie et tous les cratères qui se sont formés au-dessus ont pu y être causés. Cela indique quelle devait être la force des vapeurs qui cherchaient à prendre issue par ces cavités, et qui rejetaient devant elles les débris de tout ce qui s'opposait à leur passage; car le feu n'a de force de projection que lorsqu'il met en action des substances aériformes qui ont une très grande élasticité et beaucoup de ressort; souvent même ces éjections se font sans flamme, et alors les matières sortent intactes de l'intérieur de la terre, d'où elles sont arrachées par le passage d'un courant d'air d'une violence extrême. La quantité des matières différentes, et sans altération, que lance le Vésuve sont un exemple que tout ce que vomit un volcan n'a pas été contenu dans son foyer.

je fus bientôt trempé. Cependant il ne se forme point ici de zéolithe; il faut donc que la formation de cette substance dans l'intérieur des laves demande encore une autre circonstance. Je fus étonné d'une infiltration aussi abondante sous un terroir qui me paraissait de la plus grande sécheresse, puisque la surface extérieure n'est couverte que de cendres sans cesse échauffées par un soleil brûlant. Cette eau doit venir de la sommité de l'Etna; elle passe entre la couche de cendre et la lave dure, et elle rend raison de la prompte végétation des plantes qui viennent sur des terrains en apparence de la plus grande aridité, mais dont le fond fournit l'humidité nécessaire aux racines. Pendant plus d'une demi-heure que je restai dans cette galerie, je ressentis une extrême fraîcheur, et je m'aperçus que j'étais au milieu d'un courant d'air qui allait du fond à l'ouverture. Le chevalier de Bosredon et les autres personnes qui étaient restées dans le fond du cratère, sur le bord du puits, me dirent qu'ils avaient senti une alternative de bouffées de vent frais et de vent chaud. Ce canal est donc encore l'évent d'un foyer où toute fermentation n'a pas cessé. [1]

Du sommet de Monte Rosso, on voit au-dessous de soi, à peu de distance, une montagne ancienne dite *Mont Pelliero*, qui se fait remarquer par la vivacité de sa végétation. Monte Rosso est destiné à la même fertilité, et le temps n'est peut-être pas éloigné où il sera également couvert d'arbres et de végétation. Les habitans de Nicolosi ont déjà entrepris de hâter le travail de la nature : ils ont planté des vignes au pied de la montagne, et dans quelques parties de la mer de sable qui l'environne; ils ont mis au pied de chaque cep un panier de fumier, et, avec ce secours, ils réussissent bien. On voit aussi quelques grosses touffes de figuiers qui s'élèvent à travers l'épaisseur des cendres, et qui, par leur vert très vif, tranchent fortement sur ce fond noir. Ces figuiers sont, dit-on, antérieurs à l'éruption de 1669, qui ensevelit tout ce canton sous une grande épaisseur de cendres. Ils furent desséchés et ne donnèrent aucun signe de végétation pendant un grand nombre d'années; mais depuis trente ou quarante ans, ils ont poussé de fortes branches. Ce fait n'est pas hors de vraisemblance, puisque nous savons que des branches et des troncs d'arbres, tels que ceux de l'oranger, coupés et desséchés depuis nombre d'années, sont encore susceptibles de reprendre de bouture, et de donner des racines et des feuilles.

Je remarquai aussi le Monte Veturo, qui est au milieu de la forêt. Sa base est un cercle parfait, sa forme un cône tronqué par un plan incliné, et son cratère, exactement rond, représente un mortier à bombes, dirigé à quarante-cinq degrés de l'horizon. [1]

[1] J'ai rapporté au jour quelques échantillons de la lave de l'intérieur du massif; elle est de couleur grise, d'une dureté comparable au porphyre, sans la moindre porosité, et sans contenir rien d'étranger à ce qui forme sa pâte, c'est-à-dire ni schorls, ni chrysolithes, ni feld-spath : elle ressemble à un pétrosilex.

[1] On trouve dans les scories qui forment le Monte Rosso une immense quantité de schorls en cristaux isolés, dont la forme est un prisme octaèdre aplati (ce qui rend ses côtés inégaux), terminé par deux sommets dièdres, dont les plans sont des hexagones irréguliers. D'autres présentent le même prisme octaèdre aplati, ter-

Dans l'endroit à peu près où commence la région des bois, on voit une grande quantité de montagnes volcaniques, produites par autant d'éruptions; elles forment, pour la vue, une espèce de chapelet autour de l'Etna, parce qu'étant en opposition les unes derrière les autres, elles paraissent sur la même ligne; la croupe de toutes celles qui sont hors des bois, est couverte de vignes, et leurs sommets sont couronnés de bois qui remplissent aussi les cavités de leurs cratères. Ce n'est pas absolument le progrès de la végétation et la grandeur des arbres qui doivent faire juger de l'antiquité de ces montagnes, comme l'ont répété plusieurs voyageurs, puisque parmi les scories dont elles sont formées, il y en a qui sont plus susceptibles de décomposition et de devenir terre végétale, et que d'ailleurs une pluie de cendre argileuse, telle qu'en vomit souvent l'Etna, peut rendre subitement à la végétation une lave dont la décomposition aurait peut-être demandé des siècles avant qu'elle fût susceptible de nourrir les moindres plantes; il y a de ces cendres argileuses qui sont assez ductiles pour être travaillées au tour et faire de la poterie; il y en avait une manufacture auprès du bois de Santa Venere, il

miné d'un côté par un sommet tétraèdre à plans pentagones, et de l'autre par un sommet fourchu, creusé en dedans, présentant un creux semblable au relief du sommet opposé. Les schorls qui se trouvent dans les scories de cette montagne, quoique de même espèce que ceux qui sont dans les cendres de la plaine, sont mieux conservés; les premiers ont encore le poli vif et le lustre naturel de leur surface, et les autres sont ternes, un peu boursouflés et plus fragiles: il faut donc que les cendres soient le produit d'un feu plus actif que les scories et les laves.

est au contraire des laves dont la surface lisse et unie ne présentera jamais qu'une roche pelée, dont l'eau enlevera toujours le peu de terre que le laps de temps peut y former.

Je partis de Nicolosi à cinq heures du soir; j'étais très content de ma journée, et je marchais en chantant à la tête de ma petite troupe; je ne m'aperçus point que mon architecte s'était arrêté à l'entrée du bois, et lorsque je le demandai quelque temps après, j'imaginai, ou qu'il avait voulu s'éviter la fatigue d'une mauvaise nuit, ou qu'il viendrait nous joindre à la grotte où nous devions nous reposer. La montée devient très roide lorsqu'on est entré dans la forêt, mais les chemins sont assez beaux; nous ne fûmes pas longtemps sans nous apercevoir du changement de température, et sans être obligés de nous envelopper dans nos manteaux. Les arbres de la forêt sont des chênes verts et des chênes ordinaires dont quelques uns sont assez beaux, mais en général très clair-semés, les habitans des villages du bas de la montagne ne cessant de les dégrader.

Nous arrivâmes avant la nuit au lieu que nous avions désigné pour notre station, c'est-à-dire à cette grotte des Chèvres, fameuse par le rôle qu'elle joue dans les relations de tous les voyageurs depuis Fazelli : ce n'est cependant qu'une excavation faite par la dégradation des eaux sous un très gros rocher de lave, de forme aplatie, qui, en s'avançant, fait une espèce de toit. La grotte n'est pas assez élevée pour qu'on puisse s'y tenir debout; elle va toujours en s'abaissant dans le fond, et peut contenir une douzaine de personnes.

Pour nous préserver du froid, nous coupâmes, selon l'usage, un gros arbre, et nous établîmes un très grand feu dans l'enfoncement en face de la grotte. Nous avions recueilli des feuilles pour nous coucher dessus, et après avoir coupé de l'herbe pour nos chevaux, que nous laissâmes dehors, nous fîmes un repas frugal, après lequel tous mes compagnons de voyage s'abandonnèrent au sommeil; moi seul je veillai pour écrire et pour avertir de l'heure du départ. A minuit j'appelai tout le monde, je demandai mes chevaux, et je me préparai à partir. Mais je fus fort étonné quand on vint m'apprendre que les chevaux s'étaient détachés, et qu'on ne les retrouvait plus; les pauvres animaux, gelant de froid et abandonnés à eux-mêmes, étaient descendus, apparemment pour chercher un climat plus doux.

J'étais au désespoir de ce contre-temps : la nuit, quoique obscure, était belle, le ciel serein, tout annonçait une superbe matinée; l'heure pressait puisque je voulais arriver sur le cratère au soleil levant. Je demandai à combien de distance nous en étions encore; douze milles que l'on m'annonça sur une pente très roide et au milieu d'une cendre mouvante ne m'effrayèrent point; je résolus de les faire à pied; je le proposai à un de mes guides, qui consentit à me suivre, mais le chevalier de Bosredon ni aucun de mes gens ne se sentaient le courage de faire vingt-quatre milles, en comptant le retour. Je chargeai mon homme d'une bouteille de vin, et me voilà en marche.

Je n'eus pas fait une demi-lieue, que mon guide s'égara, perdit la route tracée, et me conduisit au

milieu d'un courant de lave qui ne m'offrait que des précipices de tous côtés. J'imaginai alors que cet homme m'avait conduit dans ces abîmes pour m'assassiner : je croyais avoir remarqué sur sa figure quelque chose de sinistre, et l'embarras de ses réponses augmentait encore mes inquiétudes. Je cherchai comment je pourrais me défendre; je n'avais aucune espèce d'armes, et je ne trouvai sur moi que mon couteau, que je pris en main sans l'en avertir, et je le fis marcher en avant pour examiner ses mouvemens; mais le pauvre homme, qui n'avait aucune mauvaise intention, était aussi embarrassé que moi : nous eûmes beaucoup de peine à nous dégager de ce courant de lave; je fis plusieurs chutes, je me déchirai les jambes, mais enfin nous sortîmes de la forêt pour entrer dans la région découverte, Regione Scoperta, où il n'y a plus de chemin tracé et d'où l'on ne peut plus que diriger à peu près sa marche vers le sommet de l'Etna, en passant entre Monte Frumento et Monte Nuovo, et laissant sur la droite une montagne prolongée, à laquelle on a donné le nom de *Schiena d'Asino* (en forme de dos d'âne).

Je me réjouissais de n'avoir plus d'obstacle à mon voyage, lorsque j'entendis au-dessus de moi de grands cris qui étaient répétés par des échos; mon guide effrayé me dit que ce ne pouvait être que des voleurs; je ne partageai pas ses craintes, n'imaginant pas que des voleurs pussent trouver une station fort lucrative dans un lieu aussi abandonné, et qu'ils l'eussent choisi de préférence. Je m'acheminai vers le lieu d'où partait la voix, je répondis par d'autres cris,

et enfin je retrouvai mon architecte, auquel je ne pensais plus; il était juché sur sa mule, mort de faim et de froid ; après s'être égaré, il n'avait jamais pu retrouver la route de la grotte; la nuit l'avait surpris, et cheminant toujours devant lui, il s'était enfin arrêté à tout hasard dans ce lieu pour attendre l'instant où je passerais et m'accompagner au sommet de l'Etna. Je le restaurai de mon mieux avec un peu de vin; mais lorsqu'il voulut se remettre en marche, sa mule, qui commençait apparemment à avoir grand faim, et qui ne prévoyait pas trouver de quoi la satisfaire sur le haut de la montagne, prit sa course malgré lui du côté opposé; le pauvre garçon, craignant qu'elle ne le précipitât dans un courant de lave, prit le parti de se jeter à terre, et se fit assez de mal en tombant pour ne pouvoir plus marcher. J'allai à lui; mais voyant que je ne pouvais lui être d'aucun secours, je fus obligé de le laisser là, lui promettant de le reprendre à mon retour, et je continuai ma route.

Je ne vous décrirai point le pays que je parcourais, nous marchions presque à tâtons; je ne distinguais que les plus grosses masses des laves dont j'étais entouré, et évitais seulement de passer dans d'immenses cavités qui étaient pleines des neiges que l'on conserve pour la provision de Catane et des pays circonvoisins. Le froid était très vif, mais le mouvement que je me donnais en marchant m'empêchait de le sentir: j'allais même si vite que souvent la respiration me manquait, et que j'étais obligé de m'arrêter tout court pour reprendre haleine et prévenir de fortes palpitations que je ressentais dans les artères pulmonaires. Je

m'assis quelques minutes au pied d'un rocher de lave taillé perpendiculairement et qui faisait une sorte d'abri. Les différens incidens de ma route m'ayant fait perdre du temps, je vis qu'il fallait doubler le pas; mon ardeur croissait à mesure que j'avançais; mais il n'en était pas de même de mon guide, qui me criait sans cesse de marcher plus doucement; et lorsque j'arrivai sur la plaine, auprès de la tour du Philosophe, il me déclara qu'il ne pouvait aller plus loin, qu'il se sentait très mal, et effectivement un moment après il tomba sans connaissance, la pâleur de la mort sur la figure, et dans l'état le plus fâcheux. Vraiment effrayé de son état, je n'avais cependant d'autres secours à lui donner que quelques gouttes de vin, qui le firent un peu revenir; mais il était sans force, et semblable à un homme qui va mourir. Ce nouvel accident était désespérant, mais je pris dans l'instant le parti de continuer ma route tout seul : voyant d'ailleurs que je ne pouvais rien faire à cet homme et qu'il lui était impossible d'aller plus loin, je lui dis que le repos le rétablirait, et qu'il n'avait qu'à seulement m'indiquer à peu près le chemin que je devais prendre; je me saisis de la bouteille, où il y avait encore un peu de vin, et me voilà m'acheminant vers le sommet si désiré.

Il faut convenir que ma position était capable d'embarrasser tout autre qu'un naturaliste aussi déterminé que je l'étais alors. L'obscurité, le silence et la solitude la plus absolue autour de moi, ne pouvant apercevoir ni la moindre végétation, ni la plus légère trace d'aucun être vivant, la flamme et la fumée que

je voyais de loin sortir du milieu des glaces et des neiges; tout, je l'avoue, était fait pour m'inspirer de l'effroi; mais mon goût, ma passion pour les nouvelles découvertes me soutenait, je me sentais comme élevé au-dessus de moi-même : seul, abandonné sur ce théâtre des grandes catastrophes de la nature, ne connaissant ni la route, ni les dangers que je pouvais rencontrer, je n'avais qu'une seule crainte, celle de ne pas arriver assez tôt à mon but.

Cependant l'aurore commençait à rougir l'horizon, moi-même je me voyais éclairé par une flamme blanche et tranquille, qui s'élevait de la sommité de l'Etna et au-dessus d'une des pointes du cratère. Je traversai avec empressement la plaine qui me séparait du pied du cône enflammé, je marchais tantôt sur une neige très dure et très compacte, tantôt sur une cendre noire et mouvante, où je m'enfonçais jusqu'aux genoux, et plusieurs fois je pensai me précipiter dans des espèces d'entonnoirs d'un ou deux pieds de diamètre, qui étaient semblables à l'ellipse d'un fourneau, et d'où sortait continuellement une fumée blanche et brûlante.

Arrivé au pied du cône, je me trouvai alors au plus difficile de l'entreprise. D'après les conseils que j'avais reçus de mon guide, et pour éviter la fumée qui était poussée par un vent de nord-ouest, je fis un contour pour monter du côté de l'ouest, mais je trouvai une pente si rapide, et tant de scories amoncelées, que les plus grands efforts me permettaient à peine d'avancer de quelques pas. Lorsque j'avais monté dix toises, je reculais d'autant et me trouvais enseveli sous les scories. Enfin, après des peines inouïes, après m'être écorché les mains et le visage, j'arrivai sur les lèvres du cratère, un peu après le lever du soleil. Là, je m'assis pour jouir du prix de mes peines; je pris ma bouteille et fis une libation à l'honneur de la physique et des physiciens, je bus le peu de vin qui me restait, et je jetai la bouteille dans le milieu du cratère, afin que si une éruption la transportait un jour au milieu d'un courant de lave, elle excitât les raisonnemens et les recherches des naturalistes qui la trouveraient.

Je fus quelques momens à reprendre haleine et à me préparer au grand spectacle qui se présentait à moi. L'air était pur, et le ciel serein; ma vue se portait sur une étendue immense, le soleil s'élevant derrière les montagnes de la Calabre, frappait de ses rayons la masse de l'Etna; et une partie de l'île, qu'il couvrait de son ombre, restait encore dans les ténèbres. A mesure que le soleil montait au-dessus de l'horizon, toutes ces contrées paraissaient sortir du néant, et je croyais présider à leur création. Jamais spectacle plus grand et plus imposant ne pouvait s'offrir à mes regards. La Sicile était sous mes pieds; il me paraissait que j'aurais pu lancer des pierres aux trois extrémités du triangle, tant l'illusion de l'optique les rapprochait de moi; mais je ne m'étendrai pas davantage sur une description qu'on peut retrouver dans toutes les relations des voyageurs. [1]

[1] Brydone, dans sa description vraiment poétique de l'Etna, rend compte, d'une manière très satisfaisante, de cet effet d'optique, qui paraît être constant sur tous les lieux fort élevés. « Tous ces « objets, dit-il, par une espèce de magie d'optique que j'ai peine

Le cratère était pour moi d'un tout autre intérêt, aussi ne tarda-t-il pas à attirer mes regards. La montagne qui le contient n'a pas trois cents toises de hauteur; elle est formée de scories et d'autres matières qui n'ont point de consistance entre elles, et à travers lesquelles la fumée passe continuellement. On voit, par les escarpemens intérieurs, qu'elle est formée de couches successives et distinctes, à raison de la différente nuance des matières qui se sont accumulées en différens temps, en se modelant toujours sur la base qu'elles rencontraient, de manière que ces couches parallèles entre elles ressemblent à celles qui sont formées par le dépôt des eaux, et l'on pourrait appeler celles-ci les dépôts de l'air.

Le cône n'est pas tronqué horizontalement, ni par un même plan; mais sa sommité présente quatre pointes ou cornes principales qui s'élèvent séparément dans les airs, et qui sont réunies par les lèvres du cratère qui vont de l'une à l'autre: l'échancrure qui les sépare a ainsi la forme d'un croissant; trois de ces pointes sont très hautes, la quatrième est plus basse; elles divisent inégalement le cratère en quatre parties, dont trois décrivent autour de la cavité intérieure un arc de cercle assez exact, et la quatrième rentre un peu en dedans, sans doute par l'effet d'un éboulement. J'étais arrivé vers le milieu de l'échancrure de l'ouest, j'avais sur ma droite la corne enflammée, sur ma gauche celle qui est la moins élevée, et vis-à-vis moi au-delà du cratère, la plus haute des quatre. La flamme qui m'avait éclairé depuis l'instant où j'étais arrivé sur le dernier plateau, n'était pas, comme je le pensais, lancée par le volcan lui-même, aussi je ne concevais pas comment une cheminée avait pu s'établir dans une pointe aussi mince; mais c'était la corne elle-même qui servait de torche; une grande quantité de soufre s'y était attachée par sublimation, et il y brûlait avec une flamme tranquille, que fit disparaître l'éclat du jour; alors je ne vis plus qu'une fumée blanche et épaisse qui ne s'élevait pas au-dessus de douze pieds.

« à expliquer, semblent être rapprochés et placés autour de la base « de l'Etna : la distance qui est entre eux paraît réduite à rien. « Cet effet singulier provient peut-être de ce que les rayons de lu- « mière passent d'un milieu plus rare dans un milieu plus dense; « car, par une loi très connue en physique, les objets qui sont au « fond d'un milieu dense paraissent, à un observateur placé dans « le milieu rare, au-dessus de leur véritable position, ainsi qu'on « le remarque à l'égard d'une pièce d'argent mise dans un vase « qu'on remplit ensuite d'eau. »

Le diamètre du cratère n'est pas d'un demi-mille ou cinq cents pas; l'intérieur ne présente plus ce vaste gouffre décrit dans plusieurs relations, mais il renferme une espèce de plaine qui n'est qu'à douze pieds au-dessous des bas-bords du cratère, et qui est entourée d'escarpemens. Il ne me fut pas possible de descendre dans ce bassin, quelque désir que j'en eusse, et les tentatives que je fis furent périlleuses, mais sans succès. Je vis du lieu où j'étais qu'il renfermait plusieurs monticules coniques ressemblant parfaitement à des pyramides ou cônes de charbon dans lesquels le feu serait, et dont la fumée sortirait de tous les points de la surface. Je comptai sept de ces monticules élevés sur ce plafond à différentes

distances les uns des autres : le plus haut peut avoir vingt toises. Chacun d'eux a sur son sommet une petite ouverture d'où la fumée sortait par bouffée ; dans le centre de cette plaine j'aperçus une cavité en forme d'entonnoir d'une vingtaine de toises de diamètre, mais dont je ne pus juger la profondeur. Il en sortait, ainsi que d'une infinité de petits trous de ce même sol et des bords du cratère, une fumée abondante, dont l'odeur me parut semblable à celle de l'acide sulfureux.

Je n'entendis aucun bruit sourd qui pût m'annoncer une fermentation intérieure, tout me parut dans l'état le plus tranquille, mais cet état n'est que momentané et existe depuis bien peu de temps, car pendant tout le mois de mai la montagne n'a cessé d'être en travail, ses efforts ont occasionné plusieurs tremblemens de terre, dont un, assez fort, que je ressentis à Syracuse, le 1er mai. Le sommet était alors couvert de flammes et de fumée, que j'observai plusieurs jours de suite de Sortino et de Lentini; les mugissemens et les tonnerres étaient si violens qu'ils furent entendus de Malte; il n'y a point eu d'irruption, et tout le travail du volcan s'est borné à remplir son cratère, et à lui donner sa forme actuelle, qui ne subsistera peut-être plus dans fort peu de temps.

Les escarpemens intérieurs du cratère, ainsi que ces cornes dont je viens de parler, sont tapissés de soufre jaune et rougeâtre; toutes les laves et les scories y sont teintes de jaune et de blanc par la pénétration des vapeurs acido-sulfureuses; les bords sur lesquels j'étais assis étaient si étroits, la croûte si

mince et si peu résistante, qu'il était à peine possible de s'y tenir debout et d'y faire un pas; aussi je me couchai sur le ventre pour voir plus commodément dans l'intérieur, et lorsque je voulais changer de place, je descendais quelques pas pour remonter ensuite obliquement. Je restai à peu près une heure et demie à observer tout ce qui m'entourait; enfin je fus chassé de ma station par le froid, qui m'avait pénétré jusqu'aux os, quoique je fusse extrêmement couvert, et que de temps en temps je me chauffasse les mains à la fumée qui sortait de toutes parts autour de moi [1]. Cependant mon thermomètre n'était qu'à quatre degrés au-dessous de zéro. Le vent avait tellement augmenté de force à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon, que je craignis qu'il ne précipitât, moi et le sol mobile qui me soutenait, dans l'intérieur du cratère.

[1] Une observation assez curieuse qui a été faite à ce sujet par plusieurs voyageurs sur la sommité de l'Etna, c'est que, quoique tout le terrain qui entoure et avoisine le cratère soit couvert d'une épaisse et profonde couche de neige, on voit des flammes et des vapeurs brûlantes de soufre sortir de l'intérieur de cette neige, sans qu'elle en soit altérée. Nous voyons ce contraste frappant, cet effet naturel, mais bien extraordinaire en même temps, de la chaleur concentrée et toujours agissante des gouffres du volcan, et du froid excessif qu'il fait dans ces régions élevées de l'Etna, rendu avec beaucoup d'énergie dans ces vers de *Silius Italicus* :

Sed quanquam largo flammarum exæstuat intus
Turbine, et assidue, subnascens profluit ignis,
Summo cana jugo cohibet (mirabile dictu),
Vicinam flammis glaciem; æternoque rigore
Ardentes horrent scopuli; stat vertice celsi
Collis hiems, calidamque nivem tegit atra favilla.

La hauteur du sommet de l'Etna, mesurée par le baromètre, est de 1680 toises, à peu de chose près, puisqu'il y a une différence de dix pouces huit lignes entre l'élévation où se soutient le mercure au bord de la mer, à Catane, et sur la sommité de la montagne; compensation faite de la différence de chaleur entre ces deux stations, qui est de plus de 20 degrés du thermomètre de Réaumur. Ces mesures de hauteur n'ont pas l'exactitude géométrique, puisque deux baromètres ne conservent pas toujours la même élévation respective dans les deux stations.

Je descendis avec presque autant de peine que j'en avais eu à monter, tombant à chaque pas, et toujours enseveli sous des scories légères, qui s'éboulaient avec moi. Je trouvai, au pied du monticule, un énorme bloc de lave compacte, isolé, et qui avait été lancé presque perpendiculairement par la bouche du volcan, dans l'éruption de 1780 : ce bloc doit peser plus de mille quintaux, puisqu'il a au moins dix pieds de longueur, sur une largeur et une épaisseur de six à sept. Quelle force ne doit-on pas supposer pour une pareille projection!

J'examinai, avec plus d'attention que je n'avais pu le faire en montant, le plateau sur lequel repose le cône qui maintenant renferme la bouche du volcan, et j'ai pensé qu'il avait dû former l'emplacement du vaste et ancien cratère de l'Etna, dans des temps où les éruptions étaient sans doute encore plus formidables, où la montagne lançait de son sommet ces torrens de matières enflammées qui, en se précipitant sur une pente rapide, allaient donner des limites à la mer, et

lui présenter ces énormes rochers de lave, contre lesquels la fureur des flots ne peut rien. Il est certain que ces anciennes laves étaient plus étendues et couvraient de plus grands espaces. Quelle immensité de matières n'a-t-il pas fallu, par exemple, pour former l'énorme promontoire sur lequel est bâtie aujourd'hui la ville d'Yaci Reale! [1]

Les ruines auxquelles on a donné le nom de tour du Philosophe sont à l'entrée de ce plateau, dans la partie du sud. Si ces ruines, qui n'ont jamais été celles d'une tour, puisque les fondemens ont une forme carrée, étaient, ainsi que je le suppose, les débris d'un petit pavillon bâti pour l'empereur Adrien, qui monta deux fois au sommet de l'Etna, comme le dit Spartien, je croirais qu'alors l'ancien cratère existait encore, et qu'on avait placé cet abri auprès des bords du gouffre pour lui en faciliter l'observation. Le plateau supérieur peut être regardé comme le vrai sommet de l'Etna, l'autre étant sujet à des variations continuelles, et même à rentrer dans les entrailles de la montagne, comme il arriva dans l'éruption de 1537.

[1] Cet ancien cratère peut avoir deux milles de diamètre; sa surface est inégale, sillonnée, et elle est devenue un peu convexe par la quantité de cendres qui s'y sont accumulées. Tous les endroits creux ou surabaissés sont couverts d'une neige très dure, mêlée de sable noir; elle remplit aussi des espèces de fosses naturelles, longues et profondes de plus de quarante pieds. Ce sont des réservoirs que la nature a établis là pour suppléer à la neige rassemblée dans les grottes inférieures lorsqu'elle est épuisée ou fondue. Ce n'est pas exactement au milieu de cette plaine haute qu'est placé le nouveau cône, mais plus dans la partie du nord; de manière qu'au-dessus de Maretto, sa base repose exactement sur la circonférence, il n'y a point de corniche, et la pente est continue.

Sur les bords de cet ancien cratère on voit plusieurs courans de lave, qui, selon toute apparence, remplissaient cette vaste coupe, et se répandaient par-dessus ses bords. Les uns ont coulé très bas, les autres n'ont fait que déborder. Au-dessous sont deux grandes montagnes qui sortent des flancs de l'Etna : dans de certaines positions, elles paraissent confondre leurs sommets avec le sien, et même le cachent entièrement aux habitans de Catane, quoiqu'il s'en manque peut-être de quatre cents toises qu'elles n'élèvent leurs têtes aussi haut que la sienne. L'une, au sud-ouest, est le Monte Frumento, ainsi nommé parce qu'il ressemble, dit-on, à un tas de blé. On le laisse à gauche en montant; sa base est de forme ovale; il a deux échancrures opposées, et par conséquent deux cornes. Une cavité profonde, dans son intérieur, annonce son cratère; on ne sait à quelle époque il s'est formé. L'autre montagne au sud-est, et qu'on laisse à sa droite, est nommée *Monte Nuovo*. Cette montagne est le produit de l'éruption de 1763, et s'est élevée comme une protubérance sur la colline dite *Schiena d'Asino*. Elle paraît avoir eu d'abord une forme conique, mais une moitié semble ensuite s'être écroulée de manière qu'elle ne présente plus qu'une pointe avec une concavité sur le flanc, et point de cratère. Ce sont ces deux montagnes, et leurs différentes oppositions avec le sommet, qui font varier les points de vue de l'Etna, selon les endroits d'où on le considère. [1]

[1] Je trouvai sur le plateau du sommet une grande quantité de blocs isolés de lave d'une couleur blanchâtre, qui lui donne l'apparence de la pierre calcaire; elle est d'une extrême dureté, donne de vives étincelles avec le briquet, et est très difficile à écorner avec le marteau; intérieurement, elle est d'une couleur grise rougeâtre, et contient quelques cristaux de feld-spath blanc; ce qui la rapproche de la nature du porphyre, qui a dû lui servir de base.

Je vins repasser près de la tour du Philosophe pour reprendre mon guide, et lui donner des secours s'il en avait besoin. Je ne le trouvai plus; sans doute qu'un peu de repos l'avait rétabli, et que, s'étant ennuyé d'attendre, il avait pris le parti de s'en retourner, mais il ne m'était plus nécessaire, et je lui souhaitai un bon voyage. Je m'orientai pour reconnaître par où je devais rentrer dans la forêt, ensuite je me permis quelques courses hors de ma route, pour satisfaire le désir que j'avais de connaître tous les détails de cette montagne.

Je me dirigeai d'abord vers l'est, et, après être descendu dans un petit vallon que je traversai, je me trouvai au bord d'un escarpement affreux; il semble que, dans cette partie de l'Etna, une portion de la montagne ait été enlevée; on y voit un bouleversement incroyable et les traces d'une infinité d'éruptions qui l'ont déchirée et ouverte à une très grande profondeur, telles que celles de 1339, 1682, 1755, etc. Le vent était si violent que je ne pouvais plus lui résister; plusieurs fois je me jetai à terre, dans la crainte d'être emporté. Je résolus donc de descendre dans une région inférieure; à mesure que je m'abaissais, le vent diminuait; il était même devenu très supportable quand je sortis de la forêt.

Guidé par les seules indications que j'avais prises, et par la carte du chanoine Recupero, je passai au

pied du Monte Frumento, et, me dirigeant vers l'ouest, j'allai voir l'issue de la nouvelle lave, qui était celle de l'éruption de 1780; cette lave est sortie sans avoir élevé de monticule; l'ouverture qui lui a donné issue est même très petite, et semblable, ainsi que je l'ai déjà dit, à la percée qui se voit faite à l'œuvre d'un fourneau de fusion. La lave coulait sur une pente assez roide; aussi n'est-il point resté de lave compacte et solide dans son lit, qui est une fosse creuse, dont les bords sont couverts de scories noires, légères, très boursouflées, et chatoyant les couleurs de l'iris. Il n'y avait qu'un an que l'éruption avait cessé, et il ne restait plus ni chaleur ni fumée.

Je continuai à descendre en faisant plusieurs contours; je trouvai des laves qui, à différentes époques, étaient également sorties par des ouvertures pareilles; quelques unes, en s'échappant comme un torrent impétueux, ont creusé dans leur cours les flancs de la montagne, à la manière des eaux et des pluies abondantes sur les terrains sablonneux et argileux. Les coupures opérées par ces ravins font voir que la montagne est formée, dans son intérieur, de couches successives mêlées de cendres et de scories, et que les laves solides ne sont que la charpente de ce vaste échafaudage. Je rencontrai un grand courant de lave blanchâtre sorti du pied de la Schiena d'Asino, et qui, après avoir creusé un lit très profond, s'est précipité dans la forêt en se divisant en plusieurs branches. Je le retrouvai encore plusieurs fois dans ma route: j'ignore son ancienneté.

J'arrivai ensuite à l'éruption de 1766, dont la lave

se dirigeait vers Nicolosi et a fait craindre encore une fois la destruction de ce malheureux village. Elle a recouvert et traversé le courant ci-dessus en plusieurs endroits. Cette éruption présenta un phénomène singulier; l'ouverture qui se fit commença par rejeter une grande quantité de scories, qui formèrent une espèce de retranchement circulaire; elles firent ainsi obstacle au cours de la lave qui sortit peu après et s'y accumula comme dans un bassin; lorsqu'il fut plein elle passa par-dessus ses bords, et présenta alors le superbe spectacle d'une cascade de feu et de matières enflammées qui avaient presque autant de fluidité que l'eau.

La végétation, qui est absolument nulle au sommet de l'Etna, recommence au-dessous de Monte Frumento; on voit d'abord quelques touffes de matricaire et de genêt épineux; peu à peu elles se multiplient; ensuite viennent quelques arbustes, qui s'élèvent toujours de plus en plus jusqu'aux chênes de la forêt. Ce n'est que par un préjugé aussi faux que ridicule qu'on suppose les productions végétales des deux Indes réunies sur cette montagne et établies dans la région des bois. Comment peut-on croire que des plantes qui ne trouveraient pas la température du pied de la montagne et du reste de l'île assez chaude pour subsister, puissent croître sous un climat aussi âpre que celui de la forêt? d'ailleurs toutes les plantes herbacées sont fort rares dans tout ce canton, parce qu'elles sont sans cesse ensevelies sous de nouvelles cendres, et que leurs racines ne peuvent arriver à l'humidité de l'intérieur.

En me rapprochant de la forêt, sur les onze heures du matin, j'aperçus de loin un groupe d'hommes et de chevaux réunis, qui m'étonnèrent dans le premier moment : je m'étais accoutumé à me croire seul dans la nature, mais bientôt je reconnus mon camarade le chevalier de Bosredon qui m'attendait avec mes gens. Ils avaient eu aussi leurs aventures, mais le hasard les servit mieux que moi : ils furent assez heureux pour retrouver les chevaux qui s'étaient échappés pendant la nuit, et s'en servirent pour monter sur l'Etna.

Le côté du sud-est qu'ils avaient pris, étant beaucoup moins rempli de scories, et le chemin moins difficile que celui par où j'étais monté seul et sans guide, ils purent arriver sur la sommité de l'Etna long-temps avant moi : ils eurent de plus le bonheur de trouver un talus assez praticable pour leur permettre de descendre dans le cratère même, ce que je n'avais pu faire, et de se promener sur une petite plaine intérieure qu'ils trouvèrent percée d'une infinité de trous d'où sortait une fumée continuelle. Ils ne jugèrent pas à propos de rester long-temps sur cette croûte convexe et fragile, et, ayant pris très prudemment le parti de redescendre du cratère, ils rencontrèrent, en revenant, l'architecte qui s'était égaré aussi de son côté, et ensuite ce pauvre guide que j'avais été obligé d'abandonner; enfin, après nous être réunis, nous nous mîmes tous en chemin pour regagner la grotte où nous avions laissé quelques provisions.

J'avais fait plus de douze lieues à pied, et j'avais encore plus besoin de manger que de me reposer. Après un repas très frugal, mais qui n'est pas un des

moins agréables que j'aie faits dans ma vie, je me remis en route en côtoyant le vaste courant de lave qui, en 1538, inonda et condamna à la stérilité une partie des superbes campagnes de San Nicolo del Arena, de Nicolosi et de Montpellieri. Cette lave, quoique ancienne de deux cent quarante ans, est encore absolument aride, sa surface est blanchâtre, extrêmement dure; son intérieur, rougeâtre, contient une très grande quantité de cristaux de feld-spath blanc, semblables à ceux des porphyres. Cette lave sera plus long-temps à devenir productive que celle de 1669, qui a cent quarante ans de moins, mais dont la surface est plus raboteuse et moins dure : ce qui prouve encore plus combien sont peu fondés les calculs de l'ancienneté des laves par le progrès de la végétation.

Restes d'une antique construction servant de conserve d'eau à Capo d'Acqua, près de Catane, n° 442.

Un des monumens les plus considérables de l'ancienne Catane était son aquéduc : on en a vu long-temps les ruines sur les flancs et à la base de l'Etna. L'abondance, l'excellence des eaux qu'il apportait à la ville, son étendue, sa grande solidité, le rendaient également curieux et intéressant à conserver.

Cet antique monument avait résisté pendant des siècles à toutes les causes réunies de destruction, à des tremblemens de terre, aux éruptions de l'Etna, et aux dévastations des Barbares qui se sont tour à tour disputé l'empire de la Sicile : mais enfin, les habitans de Catane ont fait ce que n'avaient pu opérer ni détruire les révo-

lutions physiques et politiques. Ils l'ont renversé presque en entier à la fin du seizième siècle pour en employer les matériaux à reconstruire les murs de leur ville, et il n'en reste plus aujourd'hui que six arcades, à peu de distance de Catane, dans le lieu dit *du Sardo*.

Nous fûmes curieux d'aller voir l'endroit où étaient les sources qui fournissaient anciennement de l'eau à cet aquéduc, et où nous trouvâmes effectivement une partie des murs et de l'antique construction. C'est ce qu'on nomme dans le pays *la Botte* ou *Capo d'Acqua*, entre Paterno et Aderno, à droite du chemin qui conduit à cette dernière ville. Quatre sources très abondantes s'y réunissent encore, et sont reçues dans une espèce de piscine carrée. Elle était autrefois couverte d'une voûte très solide, et divisée par un mur dont il n'existe plus qu'une partie.

La fête de Sainte-Rosalie, à Palerme, ne nous laissant pas le temps d'aller voir Syracuse, Malte et la côte du midi avant le 10 juillet, époque où cette fête commence, nous changeâmes notre marche et allâmes parcourir l'intérieur de la Sicile, que nous ne devions voir qu'après avoir fait le tour de l'île; nous quittâmes donc Catane, avec le dessein d'y repasser à notre retour, et nous nous dirigeâmes vers Aderno, Centorbi, Castrogiovani, Termini et Palerme.

Nos premiers guides, qui ne connaissaient pas cette route, et qui savaient d'ailleurs que nous devions les laisser à Palerme, nous prévinrent de vitesse et nous abandonnèrent à Catane. Nous en choisîmes d'autres plus instruits, et nous ne prîmes qu'un cambieri au lieu de deux; c'était déjà une folie de moins, mais encore une de trop; car ces gens vous coûtent le prix de deux chevaux, et ne sont presque d'aucune utilité; pourtant cette fois il eût été difficile de nous en passer; le cambieri étant le propriétaire des chevaux, nous les eût refusés sans cette condition.

Nous sortîmes de Catane à six heures du matin, et, cheminant entre la base de l'Etna et la plaine de Lentini, nous rencontrâmes d'abord à six milles un petit village appelé *Misterbianco*, bâti sur la lave. On doit encore aux recherches du prince de Biscaris, et aux fouilles qu'il a fait faire dans ce lieu, la découverte de quelques constructions antiques; mais, comme elles nous ont paru d'un léger intérêt, nous ne nous y sommes pas arrêtés. Au surplus, il semble que c'étaient les restes de quelque conserve d'eau, jadis destinée à des bains qui existaient dans les environs, et dont on voit encore des ruines, mais très informes. A deux mille pas de là, nous rencontrâmes, sur notre route, deux autres villages, mais pauvres, misérables, et absolument abandonnés à cause du mauvais air qui y existe presque

toute l'année. Ce fut à l'un de ces villages, celui de Belpasso, où vint aboutir de ce côté une partie de la terrible lave de 1669, qui détruisit, comme nous avons vu, une grande partie de Catane.

Ce malheureux village est peut-être, parmi tous ceux qui sont situés dans la partie habitable de l'Etna, celui qui a le plus souffert des fureurs du volcan. Depuis cette époque de 1669, les courans de lave en ont trois fois chassé les habitans, obligés de reconstruire d'autres demeures dans de nouvelles positions. On ajoute que, chaque fois, ce village a seulement changé de nom et pris pendant quelque temps celui de Malpasso, pour reprendre successivement le premier (Belpasso), qu'il ne devait sans doute qu'à la fertilité extrême de tout ce territoire.

C'est sur une montagne à quatre milles plus loin, qu'est située la ville de Paterno, l'antique Hybla major. Elle fut détruite par les Sarrasins, et depuis, les Normands y ont construit un château qui sert aujourd'hui de prison. Il y a, dans les environs, plusieurs sources d'eau minérale, mais qui, n'étant point entretenues, se perdent dans les terres où elles séjournent et forment des marais qui rendent l'air et le séjour de Paterno très malsains : la population y est cependant encore de douze mille âmes.

Après avoir dîné à la hâte dans un mauvais cabaret, nous en partîmes pour gagner Aderno, qui est à dix milles par-delà; le chemin que nous avions à faire, en côtoyant toujours la base de l'Etna, est si souvent traversé par les laves et si embarrassant à suivre que nous ne pûmes y arriver qu'un moment avant la nuit. L'entrée d'Aderno semblerait annoncer une ville considérable, par l'étendue du grand nombre de bâtimens qui la composent, mais qui sont presque tous ou des églises ou des couvens; ils se trouvent dominés par un château construit du temps des Normands et qui est d'un genre assez pittoresque.

Ruines du temple de Mars, à Aderno, n° 443.

On nous conduisit d'abord aux Capucins, où nous couchâmes; et le lendemain un chanoine, aussi obligeant qu'instruit de l'histoire de son pays, vint nous proposer de nous faire voir les restes de l'antique Adrano ou Adranum, épars et perdus dans les campagnes de la ville actuelle. Il nous mena en premier lieu au temple de Mars, hors de la ville ancienne et moderne. Ce temple, qui fut dédié à Saint-Jean dans l'établissement du christianisme, puis abandonné on ne sait pourquoi, est aujourd'hui en grande partie tombé en ruines; il ne l'est cependant pas assez pour qu'on n'en puisse distinguer le plan, la construction, et qu'on n'y aperçoive même quelques restes de décorations, qui, quoique simples, paraissent avoir été d'un bon style. On

voit encore devant la porte l'emplacement d'un péristyle surmonté d'un fronton, mais il n'existe plus aucun vestige des colonnes.

Près de là, on trouve les débris d'un grand tombeau carré, élevé sur des gradins, avec une voûte souterraine. Ce monument est si ruiné et si couvert de lierre et d'arbustes de toute espèce, que ce n'est plus maintenant qu'une touffe de verdure. Quant à ce temple de l'ancien Adranum, toutes nos recherches se bornèrent à distinguer quelques fragmens d'une grande construction, qui était, suivant toute apparence, la base d'un temple; mais les colonnes et les constructions élevées auront été sans doute renversées par quelque torrent de lave, quoique bâties autrefois avec des pierres énormes, et posées à sec l'une sur l'autre.

On voit dans Diodore que ce fut ce temple élevé au dieu Adranum, qui donna le nom à la ville [1]. Elle fut rebâtie par Denys le tyran, dans la quatrième année de la quatre-vingt-quatorzième olympiade, quatre cents ans avant J.-C., lorsqu'il eut détruit les fortifications de Catane, et donné son territoire aux Campaniens. Aderno se flatte encore d'être cette prétendue Etna bâtie par Denys, et fonde cette origine sur quelques médailles

[1] *Inter hæc gesta Dionysius in Siciliæ oppidum sub Ætnæ collem extruxit, quod ab insigni quodam fano Adranum vocavit.*

trouvées dans son territoire, où l'on voit écrit ce nom d'Etna, en grec AITNAIΩN. Il paraît cependant que ces médailles étaient plutôt celles que frappèrent les Campaniens, lorsque Denys leur donna Catane, en changeant son nom en celui d'Etna, qu'elle porta jusqu'au temps de Timoléon.

Il y avait autrefois, sous les murs de ce temple, une petite rivière, qui, absorbée dans sa source par la grande lave qui entra dans la ville, a formé apparemment cette quantité de sources jaillissantes qu'on rencontre dans les environs : elle fertilise le territoire, qui est très abondant en fruits, en mûriers, en toutes sortes d'espèces de jardinage. La ville actuelle, malgré un grand nombre de monastères, renferme encore dix milles habitans.

La principale église est construite sur un assez beau plan; elle est surtout ornée de superbes colonnes de lave, qui sont d'une grande et belle proportion. On y trouvait autrefois beaucoup de vases et de monnaies antiques, mais le prince de Biscaris les a épuisés. Les médailles de cette ancienne ville portaient pour empreinte une tête de Mars d'un côté, et au revers un chien, avec l'inscription grecque AΔPANOY ou AΔPANITAN. On en voit encore une qui porte une tête d'Apollon, et au revers, une lyre avec la même légende. [1]

[1] Il y a lieu de croire que la représentation d'un chien sur

Aquéduc du prince de Biscaris, n° 444.

Nous partîmes d'Aderno, et arrivâmes, après avoir descendu l'espace de cinq milles, au pied de l'Etna, où coule le fleuve Symethus, aujourd'hui Giaretta, et qu'on appelle encore *il Fiume Grande*. C'est effectivement une des plus grandes rivières de la Sicile, elle a plus de soixante-douze milles de longueur, environ trente de nos lieues. C'est dans l'endroit où nous vînmes passer ce fleuve qu'existait, il y a peu d'années, un immense pont ou vaste aquéduc élevé en entier aux frais du prince de Biscaris, et auquel il ne manquait que d'avoir été construit avec plus de solidité, pour être un monument à comparer à ce

les médailles d'Adranum avait rapport à ce que Plutarque, Élien et d'autres auteurs racontent d'un temple célèbre élevé dans cette ville, dont la garde était confiée à des chiens d'une grosseur énorme. Ces animaux étaient dressés à accueillir et à recevoir avec des caresses ceux qui, pendant le jour, venaient apporter leurs offrandes à la divinité, mais ils ne manquaient pas de devenir redoutables, pendant la nuit, pour les ivrognes et les malfaiteurs.

Différens auteurs qui ont traité des médailles de Sicile, tels que Goltzius, Paruta et après lui Havercamp, nous en donnent deux ou trois d'Adranum qui portent d'un côté un crabe ou écrevisse de mer, et de l'autre un aigle qui déchire un lièvre. Mais le prince de Torremuzza, qui a donné un excellent ouvrage que nous croyons devoir suivre de préférence, croit ces médailles douteuses, ou du moins pense qu'elles appartiennent à Agrigente; il ne donne à Adranum que celles dont nous venons de parler, et qu'on trouvera gravées dans notre collection.

que les anciens ont jamais entrepris de plus considérable.

Cet aquéduc, fait pour rassembler toutes les eaux d'Aderno, et les porter d'une colline à l'autre, en traversant le vallon où coule le Symèthe, était élevé à plus de cent vingt pieds au-dessus du niveau du fleuve, et composé de trente et une grandes arches de vingt-cinq pieds de largeur, et de quarante-sept petites au-dessus. La principale de toutes ces arches, celle sous laquelle passait le fleuve, avait soixante et dix à quatre-vingts pieds d'ouverture.

En élevant ce monument utile, le prince de Biscaris devait augmenter considérablement le revenu d'une de ses terres appelée *Aragona*, que le défaut d'eau obligeait de laisser en friche, et qui étant abondamment arrosée serait devenue d'une grande fertilité; mais malheureusement l'aquéduc avait été si mal construit, les piliers qui soutenaient les arcs étaient si élevés et si minces, la maçonnerie, dans laquelle on avait épargné la chaux, si mauvaise, qu'il était aisé de prévoir que le pont n'existerait pas long-temps. Effectivement, à peine était-il terminé, qu'il fut renversé par un tourbillon de vent, qui, en 1780, passa par-dessus et culbuta plus des trois quarts de l'édifice. Ce terrible ouragan était d'une telle violence qu'il enleva et dispersa les matériaux à une distance considérable: il ne reste de cet

aquéduc que quatre ou cinq des arcades, dont les piliers paraissent plutôt de simples colonnes que des soutiens propres à une construction de cette espèce.

L'un de nos dessinateurs, en représentant la vue de ce monument, l'a orné d'accessoires agréables, dont son imagination a fait tous les frais : car il est impossible que des voitures attelées de beaucoup de chevaux puissent jamais pénétrer dans un lieu où l'on ne peut aborder qu'à cheval ou en litière. Mais cette petite incorrection est, dans le fond, de peu d'importance, et produit un effet trop agréable pour lui en savoir mauvais gré.

CHAPITRE V.

SUITE DU VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE LA SICILE, EN PASSANT PAR CENTORBI, SAN FILIPPO D'ARGYRO, LEON-FORTE, CASTRO GIOVANI OU L'ANTIQUE ENNA, ALIMENA ET CALATA VETURO.

Les environs d'Aderno seraient aussi intéressans, aussi curieux à parcourir pour des peintres qu'ils peuvent l'être pour les naturalistes; l'abondance des eaux qui descendent du sommet de l'Etna, et qu'on voit sortir de dessous les laves, donne à la végétation une force, une activité qu'on ne peut se lasser d'admirer. La vivacité de la verdure tranche fortement sur le fond noir du sol, et donne au paysage une vigueur de ton extraordinaire et un caractère singulier.

Cascades formées au milieu des laves de l'Etna par la rivière et les sources d'Aderno, n° 445.

Les bords de la rivière Aderno, l'*Adranicus Amnis* de Diodore, présentent surtout une suite de points de vue infiniment pittoresques; ses eaux, augmentées par un grand nombre de sources, se précipitent au milieu des laves qui obstruent et embarrassent son cours, et y viennent produire plusieurs cascades diversement accidentées : la plus considérable est celle de San Domenico, qui tire son nom d'une petite cha-

pelle qui est au-dessus. Cette cascade singulière et vraiment curieuse à voir, est distante d'un mille du pont de Carcaci, où elle a été formée par une lave qui a traversé le lit dans lequel la rivière coulait. La lave ayant résisté par sa dureté au frottement et à l'effort des eaux, qui partout ailleurs creusent les laves les plus compactes, y a opposé une digue inébranlable que les eaux sont obligées de surmonter pour retomber en plusieurs cascades de près de vingt pieds de hauteur, et se joindre ensuite avec le Symetho ou Giaretta.

Nous allâmes de là passer un autre fleuve, qui va se réunir à la petite rivière de Regalbuto, à peu de distance du lieu où était construit le pont ou aquéduc du prince de Biscaris. C'est là, enfin, où, cessant de fouler les laves, on commence à trouver un terrain différent, un autre sol, et à gravir en sens opposé à l'Etna. Nous montâmes perpendiculairement par le plus périlleux de tous les chemins, pour arriver à Centorbi, ancienne ville dont Cicéron fait mention dans ses *Oraisons* contre Verrès, et qu'il dit être une des plus grandes et des plus riches de la Sicile.

Centorbi, posée sur cinq pointes de rochers, présente dans son plan la figure d'une étoile de mer. Jamais il n'y eut de situation plus étrange et plus incommode à habiter : cette ville fut cependant très peuplée du temps des Romains,

mais elle ne conserve plus aujourd'hui de son ancienne splendeur que quelques tristes ruines. Ses longs faubourgs, terminés en pointe, sont arides, mal peuplés, isolés, sans commerce, et sans argent.

Notre arrivée à Centorbi fit événement. Nous allâmes descendre aux Augustins réformés, grand couvent aussi dépeuplé que le reste de la ville ; à peine fûmes-nous entrés dans la cour que nous nous trouvâmes entourés de toute la noblesse, de tous les curieux du pays, peu accoutumés sans doute à voir des visages nouveaux, à entendre parler un autre langage que le patois sicilien. On voulut savoir quelle était notre patrie, d'où nous venions, etc. Et quand on eut appris que nous étions Français, cela parut si nouveau, si extraordinaire, qu'une question n'attendait pas l'autre. On nous accompagna dans une des cellules du couvent, mais comme il n'y avait pas assez de place pour contenir tout le monde, on se relayait pour faire chambrée nouvelle, et on ne nous laissa enfin libres qu'en convenant d'une heure pour le lendemain.

Nous trompâmes une attente aussi flatteuse pour nous, en sortant le matin avant que le soleil parût, pour aller visiter des ruines assez considérables de thermes antiques que l'on trouve dans un vallon au couchant de la ville.

Il paraît que ces bains avaient été autrefois décorés avec magnificence, à en juger par les restes de revêtissemens en marbre que nous vîmes: mais toutes ces anciennes constructions ont été si dénaturées, si détruites dans les différentes guerres de la Sicile, qu'il est impossible de pouvoir s'en former une idée. C'est cependant le lieu où l'on a trouvé le plus long-temps des monnaies d'or, d'argent, des pierres gravées de toute espèce, des vases, des tombeaux et des urnes cinéraires. Une grande partie des richesses du muséum du prince de Biscaris provient, dit-on, des fouilles faites dans cette ville et ses environs.

La population de Centorbi est réduite maintenant à trois mille habitans assez pauvres. La plus grande partie du territoire est plantée en vignes qui produisent de mauvais vin. Les rochers nous parurent d'un grès mal formé, mêlé de tuf marin jusqu'au sommet de la montagne. Nous remarquâmes aussi, dans une des places de la ville, que le sol était formé de concrétions marines mêlées de coquillages, et l'on nous assura qu'en creusant, on trouvait après la terre et ce grès mêlé de tuf, des scories et de la lave, ce qui est d'autant plus aisé à croire qu'on en rencontre sur la superficie nombre de fragmens mêlés avec l'autre pierre. Quel bouleversement annonce cet ordre et cette succession de matières, et quelle ancienneté a dû avoir le volcan qui a produit

cette lave recouverte de concrétions marines à six cents pas au-dessus du niveau actuel de la mer!

Nous descendîmes de Centorbi par un chemin aussi périlleux que celui par lequel nous étions montés. Nous traversâmes un pays vaste, couvert de blés, mais sans arbres, et où les montagnes dont on aperçoit au loin les cimes multipliées, ressemblent aux vagues d'une mer agitée. A neuf milles, nous trouvâmes le superbe village de Regalbuto, posé sur une colline, et qui présente un aspect aussi opulent que pittoresque. Ici, la campagne change et devient abondante en toutes sortes de productions jusqu'à la ville de San Filippo d'Argyro, l'ancien Agyrium, en grec ΑΓΥΡΙΝΑΙΩΝ.

San Filippo d'Argyro, n° 446.

Cette ville, autrefois renommée par ses richesses, la beauté de ses monumens et l'excellence de son territoire, cette ancienne Agyrinum ou Agyrium, plus connue encore par le nom de l'historien Diodore de Sicile, dont elle était la patrie, n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville assez misérable, et bâtie en amphithéâtre le long d'un rocher qui se termine en pain de sucre. Nous y arrivâmes si tard et il faisait déjà si obscur, que nous prîmes les rochers pour des maisons, et les maisons pour des palais, d'autant plus qu'elle était illuminée pour la fête de Saint-Pierre, jour de notre arrivée, ce qui donnait à toute la ville

un air de magnificence et de fête; Argyro se présentait à nous dans son ancienne splendeur, telle enfin que Diodore nous la peint lorsque Timoléon, après avoir chassé tous les tyrans de la Sicile, en augmenta la population, et la rendit considérable par son commerce et le nombre de ses habitans. Agyrium s'embellit alors, dit l'historien, de plusieurs monumens; on y voyait un théâtre presqu'aussi grand que celui de Syracuse, et de magnifiques tombeaux en forme de pyramides. [1]

Dans cette superbe ville qui bruissait de toutes parts de réjouissances publiques, d'artifice de toutes espèces, nous pensâmes coucher au milieu de la rue, sans la charité des pauvres Franciscains, notre ressource ordinaire. La nuit acheva d'emporter l'illusion, et le lendemain, nos chétifs hôtes nous parurent presque les plus opulens de la ville. Nous gravîmes à travers des maisons entassées sans ordre les unes au-dessus des autres; car on ne peut donner le nom de rues aux sentiers tortueux et

[1] *In urbibus quoque minoribus aliquid factum est, sicuti Agyrinæ, quo ob soli fœcunditatem coloniam deductam esse paulo ante docuimus. Theatrum, syracusano excepto, omnium quæ in Sicilia sunt, pulcherrimum: Deorum templa, curiæ, fora, turres opere egregio visendæ, et monumenta, cum pyramidibus plurimis et ingentibus, et accurato artificio maxime æstimandis, extructa fuerunt.* (Diod., Sic., L. XVI.)

escarpés qui en tiennent lieu, et par lesquels nous parvînmes jusqu'au-dessus de la montagne. Il ne reste d'un peu ancien, que les murs d'un château bâti autrefois par les Sarrasins, et un souterrain avec des voûtes à ogive, qui leur servait sans doute de magasin, mais pas une seule pierre qui pût nous faire reconnaître au moins l'emplacement de ce beau théâtre, pas un tombeau, pas le plus petit morceau de marbre avec l'indice d'une forme antique.

Nous ne fûmes pas plus heureux dans la recherche du temple d'Hercule, ni du lac qu'il y fit creuser par son neveu Iolas. On nous montra seulement le lieu où l'on croit qu'il existait, et cet emplacement porte même encore le nom de *Lago di Hercole.* Tout ce qui reste de ces vieilles histoires, de ces antiques rêveries, c'est l'usage qui s'est conservé parmi les habitans d'Argyro, de se couper les cheveux, comme la fable nous rapporte que les anciens Argyriens se les coupèrent, pour les sacrifier à Hercule; si on en croit la tradition du pays, ce fut en reconnaissance des soins et des travaux avec lesquels ce héros vint à bout de procurer de l'eau à Argyre, qui en manquait avant lui, en creusant un lac dans les environs de cette ville; effectivement, soit par cette raison, soit pour leur plus grande commodité, les Argyriens modernes se coupent les cheveux près de la nuque, et n'en

conservent qu'une houppe à chaque tempe. Il serait assez étrange qu'ils eussent conservé cet usage, depuis trois mille ans qu'ils en firent le sacrifice.

L'abondance et la richesse de l'antique Argyre se retrouvent encore dans le sein de son territoire, et y seraient même plus considérables s'il était plus cultivé, et si les habitans avaient des chemins pour transporter leurs denrées. Outre les autres productions ordinaires à la Sicile, les environs d'Argyre en ont qui leur sont propres, telles que le safran, qui y vient naturellement, et qui, quand on le cultive, y est de première qualité et du plus haut prix. Il y existe aussi une espèce de terre glaise d'une nature particulière, tellement onctueuse que le peuple s'en sert au lieu de savon; elle en fait l'effet et dégraisse parfaitement. Au reste, les amateurs d'antiquités trouveraient encore à ce pays un mérite de plus, c'est une grande quantité de camées et de pierres gravées que les habitans rencontrent souvent dans les environs d'Argyro, en travaillant à la terre.

On y découvre aussi des urnes antiques de l'espèce de celles que les anciens Grecs renfermaient dans leurs sépulcres avant l'usage de brûler les corps. On a trouvé, dans plusieurs de ces vases funéraires, une sorte d'essence congelée par le temps et ressemblant à du savon:

c'étaient peut-être les restes, le résidu de l'huile naturelle qu'on mettait dans ces petits vases à côté des corps. Quelques uns renfermaient des amandes très bien conservées, et ayant la consistance du charbon, ainsi que celles qui ont été trouvées à Pompéi.

Nous ne pouvions nous déterminer à quitter cette ville anciennement si renommée sans faire quelques recherches nouvelles: nous retournâmes donc encore à l'emplacement du Lago d'Hercole, mais toutes nos découvertes se bornèrent à quelques fragmens de mosaïque et à deux ou trois inscriptions grecques, trop délabrées pour qu'il nous fût possible de les déchiffrer. Nous trouvâmes ces différens vestiges d'antiquité parmi quelques arrachemens de vieux murs, qui nous parurent avoir entouré autrefois un espace plan, et ressemblant assez à l'aire ou au sol de quelque grand édifice, d'où nous conclûmes que c'était peut-être dans ce lieu qu'avait été bâti le fameux temple d'Hercule. Ce ne sont, au reste, que des conjectures élevées sur des bases bien détruites; mais, avec des antiquités de trois mille ans, il faut en tirer ce qu'on peut.

Nous nous contentâmes donc de prendre une vue des dehors et de la situation même de San Filippo d'Argyro. On prétend dans le pays que ce furent les Sicaniens, c'est-à-dire les premiers peuples de la Sicile, qui fondèrent cette ville,

et qui s'y étaient établis de préférence à cause de sa position escarpée et difficile à aborder. Voilà comme la faiblesse, dans différens temps, a porté et fait construire un grand nombre de villes anciennes sur le sommet des montagnes, où le seul approvisionnement est déjà une fatigue, un emploi nécessaire de temps, d'hommes, d'animaux, et une des principales causes de l'abandon et de la misère qui règnent aujourd'hui dans l'intérieur d'un grand nombre de villes d'Italie.

Château de Sperlinga, n° 447.

Un des lieux les plus sauvages, les plus étrangement escarpés qu'il y ait dans la Sicile, est le château de Sperlinga. Quoique cette vieille forteresse se trouvât assez éloignée de notre chemin, et à environ dix-huit milles de San Filippo d'Argyro où nous étions, nous nous déterminâmes à aller la voir. La curiosité n'était pas notre seul motif: un sentiment plus noble et plus attrayant pour des Français fut ce qui nous y conduisit.

La petite ville de Sperlinga mérite effectivement un hommage de reconnaissance de la part de tous les Français qui voyagent dans l'intérieur de la Sicile, puisque ce fut la seule de toute l'île, dont les habitans ne voulurent pas consentir au massacre des Français qui s'y trouvèrent lors des Vêpres Siciliennes, en 1282.

On voit dans les historiens contemporains, que, non seulement ces généreux habitans de

Sperlinga ne craignirent pas de se dévouer à toute la fureur du parti aragonais, en sauvant la vie à un grand nombre de Français qui s'étaient réfugiés dans leur ville, mais qu'ils y furent assiégés eux-mêmes, et moururent de faim et de misère avec ceux dont ils avaient pris la défense. Cet attachement à la nation française est consigné à la postérité dans une inscription qui a été gravée dans le temps, sur la porte même du château. *Quod Siculis placuit, Sperlinga sola negavit.*

Ce château, creusé dans l'épaisseur et sur la crête d'un énorme rocher de grès, était autrefois regardé comme imprenable; maintenant qu'il est presque en ruines, il n'offre plus qu'un site et un paysage dont le pittoresque fait seul tout le mérite. La ville, ou plutôt le village qui est au-dessous, présente l'image de la misère, et ses habitans demi-sauvages n'ont rien conservé de leur ancienne bienveillance pour les Français. On ne voulut pas, même en payant, nous y donner un abri pour nous soustraire au soleil à l'heure de midi, et on nous y refusa un vase pour aller chercher de l'eau.

Entre Sperlinga et San Filippo d'Argyro, on rencontre la ville de Nicosia, qui est une des plus considérables du centre de la Sicile. Sa population est de dix-neuf à vingt mille âmes. La ville, placée sur la croupe d'une montagne, est assez mal bâtie et sur un sol fort irrégulier. Elle est

surmontée de grands rochers calcaires qui portent les ruines d'un vieux château. Une partie de la ville fut emportée, il y a environ soixante ans, par une avalanche ou éboulement de neiges. Les maisons fondées sur une argile qui recouvrait un rocher contre lequel elle était simplement appuyée, s'écroulèrent avec l'argile que les eaux avaient délayée et dégradée par le pied, et le rocher est resté à découvert. Cette ville manque d'eau, ainsi que presque toutes les villes de l'intérieur de la Sicile; on y supplée par des citernes, et les habitans vont la chercher à une grande distance au pied de la montagne.

Les environs de Nicosia sont assez intéressans à observer par des naturalistes; on y trouve des fontaines sulfureuses, et à quatre milles de la ville il y a une mine de sel gemme fort abondante. Cette mine est exploitée par le moyen de plusieurs puits qui communiquent à des galeries creusées horizontalement dans le massif du sel. [1]

[1] « A un mille au sud-est de Nicosia, on voit une fontaine « bitumineuse que son odeur annonce d'assez loin. L'eau, qui « en est claire et limpide, a une saveur de bitume et de soufre « très désagréable. Elle est ordinairement recouverte d'une « pellicule jaunâtre qu'on reconnaît aisément pour être du « soufre. En creusant deux ou trois pieds dans la vase noire « qui est au fond de la source et dont le bassin a deux pieds « de diamètre, on trouve une poix minérale, noire, gluante, « et très pissicante. Les apothicaires en font des emplâtres. Ce « bitume gluant est plus abondant l'hiver que l'été.

« Cette ville a une autre mine de bitume sec. Elle est sous la « montagne dans la partie dite *San Michele;* elle a été ouverte « par les eaux, et dans la coupe perpendiculaire qu'elles ont « faite, on voit une alternative de plus de soixante couches « d'argile, de pierre calcaire, et de bitume noir et sec. Ce bi- « tume se divise en lames très minces, et toutes ses surfaces « sont saupoudrées de fleur de soufre. » (Le commandeur DE DOLOMIEU.)

Après avoir laissé San Filippo d'Argyro, nous nous rendîmes à dix milles de là, par un beau pays et un assez bon chemin, à Leon Forte, un des plus grands et des plus beaux bourgs modernes de la Sicile, bâti sur une colline de la plus grande fertilité, et orné d'une quantité de jardins et de vergers infiniment agréables par la richesse et l'abondance de leurs productions; ce lieu appartient à une branche de la maison de Branci-Forte, qui a un fort beau château bâti au milieu de la ville.

Nous logeâmes, suivant notre coutume, à la capucinière de Leon Forte, une des plus considérables du pays. Il faut voir dans l'église de ce couvent, un tombeau de Morealese, peintre peu connu hors de la Sicile, mais peut-être fait pour être mis à côté des plus grands peintres de l'Italie, par la fierté du dessin, le large du pinceau, la force de l'expression, la pureté des détails et le beau choix des draperies : il serait même préfé-

rable à l'Espagnolet, à la manière duquel il ressemble le plus, s'il avait eu le coloris de ce dernier.

La population de Leon Forte, quoiqu'il y ait à peine un siècle qu'il soit bâti, est déjà de huit mille âmes. La beauté et la fertilité de son territoire semblaient nous annoncer les délicieuses campagnes que nous devions trouver aux approches d'Enna, et nous fit hâter notre départ. Cependant nous voulûmes encore, avant de partir, dessiner d'après nature deux vues prises des dehors et des environs de Leon Forte, et qui sont deux des aspects les plus riches et les plus agréables que nous ayons rencontrés sur notre route.[1]

Environs de Leon Forte, n° 448.

Vue générale de Leon Forte, n° 449.

[1] « Il n'est si petite ville, ni si petit bourg en Sicile, qui ne « prétende à une origine ancienne, et qui ne veuille avoir eu « les Grecs pour premiers habitans. Leon Forte, pour ne le « point céder aux autres sur un objet dans lequel les Siciliens « mettent beaucoup d'amour-propre, veut être l'ancienne « Tabas, quoiqu'il ne reste aucune ruine, aucun vestige, ni « dans son emplacement ni dans ses environs, qui indiquent « que cette ville citée par les anciens auteurs, et entre autres « par Silius, pour être située entre Assoro et Enna, fût placée « sur le monticule occupé maintenant par la ville baronnale de « Leon Forte.

« Son territoire est montueux, mais très fertile; une des « sources de la rivière anciennement appelée *Chrysas*, au- « jourd'hui *Dittamo*, en est à peu de distance. Ses eaux char- « gées de parties terreuses produisent beaucoup de con- « crétions calcaires formées de couches concentriques qu'on « appelle bezoarts minéraux. On trouve aussi près de là, dans « les environs d'Azaro, l'ancienne Assorus, des objets très « intéressans et curieux à examiner, comme de très beau « gypse sous forme d'albâtre, des mines de sel gemme et des « mines de soufre. Les mines de sel ne sont point exploitées, « on les reconnaît aux sources de sel qui coulent dans les en- « virons. Les mines de soufre ont été travaillées, mais on les « a abandonnées à cause de la rareté des bois dans le pays. » (Le commandeur DE DOLOMIEU.)

C'est à très peu de distance de Leon Forte en descendant un peu vers le midi, qu'était située l'ancienne ville d'Assorus, *Assororum oppidum*, bâtie sur le sommet d'une montagne escarpée et inaccessible de trois côtés. On y voit encore les ruines d'un ancien château bâti depuis par les Sarrasins. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village qui porte le nom d'Azaro, où l'on aperçoit encore quelques ruines antiques, et même une partie des portes et des murs de l'ancienne ville. Cicéron fait mention, dans ses harangues contre Verrès, de cette ville d'Assorus et d'un temple qui y était élevé au fleuve Chrysas : il raconte avec quelle valeur les habitans défendirent une belle statue de leur dieu, que Verrès avait voulu faire enlever, et comment ils mirent en fuite ses émissaires, qui ne purent s'emparer que d'une petite statue en bronze.[1]

[1] *Chrysas est amnis, qui per Assorinum agros fluit. Is apud illos deus, et religione maxime colitur. Fanum ejus est in agro propter ipsam viam, qua Assoro itur Ennam. In eo Chrysæ est simulacrum, præclarè factum e marmore. Id iste* (Verres) *pos-*

Vue de Castro Giovani, n° 450.

Après avoir fait depuis Leon Forte cinq à six milles de chemin dans un pays assez uni, nous montâmes à peu près six autres milles pour atteindre à la hauteur de Castro Giovani, cette fameuse Enna, une des plus anciennes villes connues de la Sicile. C'était, suivant l'opinion de toute l'antiquité, le séjour de Cérès, et la capitale du royaume de cette déesse fille de Saturne et de Cybèle. On sait que les anciens l'avaient mise au rang des immortels pour avoir donné aux hommes l'art du labourage; et, si on en croit la fable, ce fut un des pays où l'on commença à en faire usage. L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps et des siècles, même des siècles héroïques. Elle fut célébrée comme le lieu où Pluton avait enlevé Proserpine, au milieu des nymphes, et dans des campagnes si délicieuses que, devenue déesse, elle venait les habiter avec Diane et Minerve. C'était enfin un pays que les descriptions des poètes avaient rendu magique pour l'imagination. [1]

cere Assorinos propter singularem ejus fani religionem non ausus est. Tlepolemo dat Hieronique negotium. Illi noctu, facta manu, armatique veniunt; fores ædis effringunt, æditui, custodesque mature sentiunt: signum quod erat notum vicinitati buccina datur: homines ex agris concurrant, ejicitur, fugaturque Tlepolemus: neque quicquam ex fano Chrysæ, præter unum perparvulum signum ex ære, desideratum est. (Cicer. *in Verr.*)

[1] Cette ville était anciennement une des plus célèbres de la

Malheureusement pour nous, il fallut qu'elle en fît tous les frais, car rien ne répondit à ces

Sicile par la magnificence et la richesse de ses monumens. Le temple consacré à Cérès était un de ceux pour lesquels les anciens avaient le plus de vénération: de tous les pays on allait en pélerinage au temple d'Enna, ainsi qu'aujourd'hui de quelques parties de l'Espagne et de l'Italie, le peuple va visiter l'église de Notre-Dame de Lorette ou de Saint-Jacques de Compostelle. Diodore de Sicile, Tite Live, et surtout Cicéron, ont laissé à ce sujet les descriptions les plus curieuses, et nous avons pensé qu'on en verrait ici une partie avec plaisir.

L'antique ville d'Enna était située sur le sommet d'une très haute montagne isolée et escarpée de tous les côtés; c'est ainsi que Tite Live nous l'a dépeinte *in excelso loco et prærupto undique sita, inexpugnabilis est.* Cette montagne est effectivement si élevée et sa pente si rapide, que la plus faible garnison placée dans un vieux et mauvais château qui est sur son sommet pourrait résister aux efforts d'une armée entière. Une singularité particulière à cette montagne de Castro Giovani, c'est que bien qu'elle soit absolument isolée, et le point du centre de la Sicile le plus élevé après l'Etna, qui en est très éloigné, on y rencontre à tout moment des sources d'eau très abondantes, qui de toutes parts sortent du rocher, même jusque dans la partie la plus élevée.

Cette abondance de sources et de fontaines a fait penser à quelques antiquaires que c'était de là que venait l'origine du nom actuel de Castro Giovani, attendu, à ce qu'ils disent, que Hanni ou *En Noam*, en langue punique ou arabe, a voulu dire *source délicieuse*, et que par la suite les Sarrasins ayant bâti un château sur le sommet de cette montagne, on était venu, par corruption, à le nommer *Castro* ou *Castrum Giovani.* Quoi qu'il en soit, cette opinion s'accorderait avec la peinture charmante que Diodore de Sicile fait de l'ancienne situation de cette ville et des lieux dont elle était environnée,

riantes et magnifiques descriptions. La tristesse du paysage que nous avions sous les yeux nous

beaucoup plus qu'avec ce qu'elle est aujourd'hui. « Proche de la « ville (dit cet auteur) est un lac dont les rives sont jonchées « de violettes et de fleurs de toute espèce. Leur parfum s'y fait « ressentir à un tel point qu'il ôte aux chiens de chasse la « faculté de suivre les bêtes fauves, en leur en faisant perdre « la trace; la prairie qui est au sommet est unie et sans cesse « baignée par des ruisseaux. Les fleurs les plus odoriférantes « y croissent toute l'année, et en forment le spectacle le plus « agréable et le plus délicieux à voir. » *Lacus prope urbem est, violis, aliisque florum generibus renidens, et spectatu dignus.... Tantaque illic odorum fragrantia est, ut canes ad feras indagandas emissi, facultate sensus impedita, odoratu feras investigare haud posse dicantur. Est pratum illud in summo dorso planum et irriguum ... e propinquo etiam lacus, et prata habet, paradisosque, et circa hoc lacus. . . . Cæterum violæ, cæterique flores odoriferi per totum annum florent, totamque faciem floridam et jucundam contemplantibus ostendunt.*

Ce qui avait le plus contribué à la grande vénération que les anciens avaient pour ce lieu d'Enna, c'est leur croyance que Cérès y était née, et que ce fut sur cette montagne même que Pluton enleva Proserpine. Cette opinion se trouve consignée dans tous les écrivains de l'antiquité; et nous voyons que l'enlèvement de Proserpine a formé le sujet d'un nombre prodigieux de compositions que les anciens se sont plu à représenter, soit en bas-reliefs, soit en pierres gravées, camées, etc. C'était un des points de leur religion le plus accrédités, et pour lequel on avait, en Sicile surtout, le plus de vénération.

Cicéron dit dans une de ses oraisons contre Verrès : « Les plus « anciennes traditions, les écrits des Grecs et une foule de mo- « numens nous attestent que la Sicile fut de tout temps consa- « crée à Cérès et à Proserpine. Les autres peuples ne se refu-

fit d'abord croire que la partie délicieuse et tant vantée de l'antique Enna, devait être de l'autre

« sent pas à cette croyance, mais la persuasion qu'en ont les « Siciliens est si intime qu'on croirait que cette foi est adhé- « rente à leurs esprits, et que c'est un sentiment qui naît avec « eux. Ils croient fermement que c'est là où l'on a recueilli « pour la première fois des fruits, et que les déesses Cérès et « sa fille y ont pris naissance. Ils ont donné à cette dernière « le nom de Proserpine, d'un bois de la ville d'Enna, qui est « située au centre de la Sicile, et appelée par cette raison *Um-* « *bilicus Siciliæ.*

« Enna, où l'on dit que tous ces événemens se sont passés, « est bâtie sur une montagne très élevée et absolument isolée : « il y a sur la sommité de cette montagne une plaine unie « et arrosée sans cesse de diverses sources. Escarpée de tous « les côtés, l'accès en est infiniment difficile. Au bas de la « montagne, il y a un lac et plusieurs bois, et, pendant toute « l'année, ce lieu agréable est semé de fleurs; de sorte qu'on « peut dire qu'il n'en est point qui puisse mieux rappeler à « l'imagination et l'enlèvement d'une vierge, et toutes les fa- « bles que nous avons entendu répéter à ce sujet dès notre « enfance. *Tota vero omni aditu circumcisa, atque direpta* « *est : quam circa lacus, lucique sunt plurimi, et lectissimi* « *flores omni tempore anni; locus ut ipse raptum illum virginis,* « *quem a pueris accepimus, declarare videatur.*

« On voit dans le milieu, du côté du nord, une grotte très « profonde, d'où l'on dit que Pluton sortit tout à coup avec « son char, et enleva la fille de Cérès. C'est dans ce temple « d'Enna, où, jusqu'à ce jour, les Syracusains ont célébré des « fêtes anniversaires avec un concours prodigieux d'hommes « et de femmes qu'y a attiré l'ancienne opinion, qu'on aperçoit « encore les traces de ces dieux, et qu'on y voit, pour ainsi « dire, leurs berceaux. *Incunabula reperiuntur.*

« On rend un culte particulier, surtout dans la Sicile, à « Cérès Ennéenne, et non seulement les habitans de la Si-

côté de la montagne, et que nous ne pouvions la voir d'où nous étions.

« cile, mais d'autres nations, ont encore pour elle la plus « grande vénération. Si l'on va rendre de toutes parts à « Athènes un culte au temple de cette déesse en reconnais- « sance de ce que, dans sa course, elle s'y arrêta et y ensei- « gna l'art du labourage, avec quel zèle doivent célébrer ce « même culte, ceux chez qui elle a pris naissance. Nous voyons « que dans les circonstances critiques de la république ro- « maine, lorsqu'après la mort de Tibère Gracchus, des pro- « diges annonçaient les plus grands dangers, les consuls « P. Mutius et L. Calphurnius consultèrent le livre des si- « bylles, qui leur apprit qu'il fallait aller apaiser Cérès la « plus antique; quoique nous eussions à Rome un temple su- « perbe et très pompeux, on envoya dix députés en Sicile à « celui d'Enna, dont le culte était si avéré, et tellement con- « sacré par l'antiquité, qu'en y allant on croyait moins se « rendre au temple de Cérès qu'auprès de Cérès elle-même. »

On trouve dans Diodore une magnifique description du temple d'Enna, qui, selon cet historien, fut élevé par Gélon, tyran de Syracuse. On y voyait une statue colossale, en marbre, de la déesse, et une autre, en bronze, d'une très grande antiquité, et dont la fonte avait été faite avec un art admirable. Dans le vestibule du temple, il y avait encore deux statues, une de Cérès, tenant dans une main l'image de la Victoire, et une autre représentant Triptolème, qui, le premier, inventa la charrue et l'art du labourage.

« Ce sont sans doute ces statues dont parle Cicéron dans la même harangue contre Verrès, et qu'il cite comme étant deux chefs-d'œuvre des plus grands statuaires de l'antiquité; elles étaient d'une proportion si élevée, que leur grandeur les mit à l'abri de la rapacité du préteur, il n'y eut que la petite statue d'une Victoire placée dans une main de la Cérès, que Verrès put faire enlever, malgré les représentations des ministres de la déesse, et les cris de tous les habitans d'Enna. Aussi voyons-

La ville même de Castro Giovani, toute pittoresque par son site et sa construction qu'elle nous parût au premier aspect, offre le tableau de la misère la plus déplorable. Elevée sur une plate-forme escarpée, les maisons qu'on rencontre pour y arriver sont semées çà et là sur des rochers coupés à pic et creusés en forme de grottes. Ces laides cavités d'où l'on a tiré les matériaux pour bâtir, remplacent les maisons quand le temps les a détruites, sans qu'on se mette en peine d'en reconstruire de nouvelles.

nous que ce fut le crime que Cicéron reproche à Verrès, comme le sacrilége le plus horrible.

« Comment peut-il soutenir, dit l'orateur romain, le récit « de ses impiétés, lorsque moi, qui ne fais qu'en rappeler « le souvenir, non seulement j'en suis ému, mais j'en frémis « d'horreur, car l'idée de ce temple, de ce lieu, de ce culte, « se retrace encore à mes yeux. Le jour que j'entrai dans Enna, « les prêtres de Cérès vinrent me trouver avec leurs mitres et « leurs couronnes de verveine, *cum infulis ac verbenis*, ac- « compagnés des principaux citoyens. Tandis que je les ha- « ranguais, ce n'était que pleurs, que gémissemens, toute la « ville était plongée dans la plus amère douleur. Je ne vis « point ses habitans se plaindre ni de la tyrannie de Verrès, « ni de leurs biens enlevés, ni de ses jugemens injustes; ils « demandaient seulement que le supplice du préteur impie et « audacieux vengeât la divinité de Cérès, l'antiquité de son « culte et la sainteté de son temple. Enfin la douleur était si « générale et si vive, qu'on eût dit qu'un autre Pluton était « venu dans Enna, non pour enlever Proserpine, mais pour « en arracher Cérès elle-même, car cette ville paraissait moins « une ville que tout un temple de la déesse. »

Dans l'intérieur de la ville, des rues tristes et dépeuplées n'offrent guère plus d'intérêt. Ce qu'il y a, ce sont des églises, des couvens, avec quelques grandes maisons désertes et abandonnées. Telle est la misérable Castro Giovani, qui a cependant remplacé cette antique Enna, que tous les historiens se sont plu à peindre comme le centre des richesses, de l'abondance; le sanctuaire de la religion, et le lieu où était établi le culte le plus révéré des anciens.

Un des premiers habitans de la ville, auquel nous avions été recommandés, chercha à nous consoler en nous assurant qu'il nous ferait voir sur les lieux mêmes les antiquités les plus curieuses; il nous parlait du temple de Cérès, de son palais, de la grotte de Pluton. Nous brûlions de voir des restes de ces monumens respectables; mais quel fut notre étonnement quand on nous eut conduits au haut de la montagne, et à ce qu'on appelle le château de Castro Giovani, de ne trouver que de grands murs à créneaux, de hautes tours carrées, des portes cintrées en ogive, en un mot un véritable château gothique du temps le plus barbare. Sa situation dans un lieu très élevé, et d'où l'on découvre une grande partie de la Sicile, est sans doute ce qui, dans des temps de guerre, avait pu déterminer les Normands ou les Sarrasins à le construire.

Entourés de toutes parts de montagnes, sans arbre ni verdure, jamais site plus pauvre et plus misérable ne s'était présenté devant nous; cependant du haut des murailles de cette espèce de forteresse, qui n'avait rien de remarquable, ni pour la construction, ni pour la forme, nous aperçûmes à peu de distance comme une espèce de tertre assez pittoresquement dégradé, et une partie considérable du rocher absolument isolée, dont la vue paraissait être la seule qui fût un peu intéressante à conserver.

Les traditions les plus anciennes du pays prétendent effectivement que c'est sur le sommet de cette montagne isolée qu'était autrefois le temple célèbre de Cérès; si cela a pu jamais être, il faut convenir que ce pays a prodigieusement changé de forme, de nature, et que son climat, sa température, étaient même fort différens; car, pendant l'hiver, le haut de la montagne est presque toujours couvert de neige, et le froid y est très vif.

Quant au rocher sur la sommité duquel était placé le temple de Cérès, il y a lieu de penser qu'une grande partie s'est écroulée par quelque ancienne révolution ou quelque tremblement de terre, et qu'il ne reste plus aujourd'hui que ce qui formait le centre et le noyau de la montagne; mais comme nos dessinateurs voulaient voir encore dans ce lieu quelques restes d'un temple de

Cérès, il leur parut que la masse seule du rocher dans son délabrement, pouvait en retracer l'idée : la forme de ce rocher, à peu près pyramidale, quelques gradins grossièrement taillés pour monter sur la superficie, et les restes d'une croix tombée en ruines, dont le piédestal ressemblait assez à un autel antique, suffirent pour rappeler à leur imagination l'autel de Cérès, et rendre agréable à leurs yeux la vue d'un des sites les plus sauvages qu'on puisse rencontrer.

Nous chargeâmes notre paysagiste de prendre avec la plus scrupuleuse exactitude une vue à laquelle le prestige seul de l'art pouvait apporter quelque prix, et nous nous consolâmes en pensant qu'il était bien difficile qu'un monument, un édifice quelconque, quelque solidité qu'il ait pu avoir, ait résisté au temps qui s'est écoulé depuis la fille de Saturne jusqu'à nous; mais du moins nous espérions trouver le lac de Proserpine, cette grotte de Pluton, cette prairie délicieuse dont les anciens nous ont laissé de si belles descriptions; si les monumens tombent en ruines, la nature est plus constante, plus durable dans ses formes et dans ses productions. Tous les antiquaires, les cicerones du pays, nous garantissaient que nous verrions et le lac et la grotte: il était impossible de ne pas croire à leurs promesses.

Nous partîmes donc pleins d'ardeur et dans l'espérance de dessiner d'après nature un sujet si souvent peint d'imagination, mais nous ne fûmes pas plus heureux; nous descendîmes d'abord l'espace de trois milles sans retrouver ni ces bosquets, ni ces sources charmantes que nous devions rencontrer à tout moment, sans apercevoir ni ces fleurs, ni ces violettes dont la terre devait être jonchée sous nos pas, et qui devaient parfumer l'air. Dans notre humeur, nous étions tentés de ne plus regarder Diodore que comme un vieux rêveur qu'on ne peut croire sur parole. Une grande et fastidieuse vallée fut la seule chose qui remplaça toutes ces belles chimères.

Lac Proserpine, n° 451.

Nous entrâmes ensuite dans une autre vallée plus petite, où nous ne trouvâmes pour toute fontaine que quelques méchans ruisseaux bourbeux, et enfin le lac tant désiré, nommé encore, il est vrai, le lac de *Proserpine,* mais qui n'est plus qu'un grand marais de quatre milles de tour, sans bocages, sans prairies, sans ombre, sans rives fleuries, sans plage digne de recevoir le pied d'une nymphe; ces bords sont tristes et arides, des joncs marécageux, des crapauds énormes, et surtout un air empesté qui en rend les approches dangereuses, et le repos qu'on y pourrait prendre, mortel.

La sombre grotte de Pluton se trouvait rem-

placée par de vilains trous carrés de huit à dix pieds de profondeur; excavations faites pour tirer des pierres, avec lesquelles on a bâti quelques cassines des environs. Nous nous désolions: l'imagination des poètes avait tout fait, et la nature ne se prêtait à rien. Enfin, à force de tourner et de prendre le lac sur tous les sens, nous trouvâmes cependant un aspect qui pouvait fournir un tableau assez agréable.

Des habitans de Castro Giovani qui s'étaient rassemblés sur les bords du lac pour tremper leur chanvre, vinrent très à propos meubler et orner le premier plan du tableau. Quelques petits arbres, un peu de verdure, coloraient heureusement dans cette partie les rives les plus voisines du lac; et enfin l'Etna, quoiqu'à quarante-huit milles de distance, fournit au peintre un fond et un lointain superbe, et nous fit oublier pour un moment l'humeur dont nous n'avions pu nous défendre en voyant ce pays, autrefois tant vanté, aujourd'hui dans un abandon si déplorable.

Vues du bourg de Castro Giovani, nos 452 et 453.

En revenant mécontens d'avoir fait d'inutiles recherches, nous prîmes deux petites vues de Castro Giovani, de l'Enna moderne, qui n'a d'autre mérite que le pittoresque de son site. Nos guides nous promettaient de nous dédommager de toutes nos peines, en nous montrant un grand nombre de médailles, de vases et d'antiquités qu'un curieux de Castro Giovani avait

rassemblés sur les lieux [1]. Ce pouvait être en effet une sorte de dédommagement, mais notre espoir fut encore trompé; ces précieuses antiquités se réduisirent à quelques monnaies d'Espagne, du règne de Philippe II, et à un vieux plat de cuivre sur lequel on voyait quelques mauvaises peintures en émail.

Nous étions émerveillés, comme on le peut croire, du goût et des connaissances des habitans d'Enna, aussi les quittâmes-nous promptement sans regret, d'autant plus qu'à notre retour nous fûmes assourdis par le bruit des cloches qu'on mettait en branle pour la fête du saint, et un feu roulant de plusieurs milliers de boîtes qu'on rechargeait à mesure qu'elles étaient tirées. Nous descendîmes par le plus détestable chemin, et plutôt un précipice qu'une route, du côté de Calata Scibetta, bourg bâti sur une autre pointe de rocher, à peu de distance de celui de Castro Giovani, mais dont l'éloignement, soit en mon-

[1] Toutes les médailles qu'on conserve de l'antique Enna, ou Henna, peuvent être regardées comme autant d'emblêmes de la fertilité prodigieuse de ce lieu. Indépendamment de la tête d'une Cérès couronnée de blé qu'elles portent d'un côté, sur les revers, on voit des épis avec leurs tiges et leurs feuilles, et sur quelques unes une fleur naissante au-dessous d'une espèce de bouc ou chevreau, sorte d'animal qui se plaît à habiter les lieux escarpés. On voit encore sur plusieurs médailles d'Enna un flambeau allumé, pour faire sans doute allusion aux torches ou brandons avec lesquels Cérès cherchait sa fille.

tant, soit en descendant, forme trois milles de chemin. Ce lieu de Calata Scibetta nous parut si misérable que nous ne jugeâmes pas à propos de nous y arrêter.

Montagnes et salines d'Alimena, n° 454.

Nous eûmes fait à peine cinq ou six milles, que nous entrâmes dans un désert inculte, environné de montagnes d'un très beau gypse blanc spéculaire; nous passâmes ensuite un ruisseau d'une eau jaunâtre, puis un petit lac d'une eau noire et salée. Il y a tout lieu de croire que toutes ces eaux ont contracté cette saveur et ce goût âcre, à cause du voisinage d'une montagne de sel gemme ou sel fossile qu'on rencontre à très peu de distance : on la nomme *Alimena*. Cet énorme amas de sel naturel est exploité comme une carrière de pierres ; on y emploie même souvent le jeu de la mine pour en enlever des parties considérables ; on en voit des quartiers posés naturellement par lits les uns au-dessus des autres, et séparés par des couches d'une glaise fine et détrempée, qui renferme aussi beaucoup de parties salines: Ce sel est, de sa nature, blanc comme du marbre de Paros : nous en choisîmes des morceaux qui avaient la transparence du cristal brut; on en trouve aussi quelques uns avec une teinte violâtre, comme la prime d'améthyste.

Le produit de cette carrière de sel est affermé pour le compte du roi ; mais le revenu doit en

être peu considérable, car nous n'y trouvâmes personne pour la garder ; on nous dit que la charge pesant quarante-cinq livres, se vendait dix-huit sous. Ce sel, quand il est pilé, devient d'une blancheur éblouissante ; mais il est d'une âcreté un peu corrosive. Il y a à côté de la carrière des sources qui déposent une effloraison qu'on prendrait pour de la neige. [1]

Le voisinage et l'exhalaison de ces terres salées, ou peut-être la hauteur du terrain, rafraîchissent prodigieusement la température de l'air dans ce canton, car nous fûmes fort étonnés de nous trouver tout à coup comme transportés dans un nouveau climat, non seulement par l'impression du froid que nous ressentions, mais même pour les productions de la terre, qui y étaient retardées d'un mois. Le blé y était vert

[1] Les mines de sel gemme sont très communes en Sicile, il y a une infinité de montagnes dans l'intérieur de l'île qui en sont entièrement formées. Celle d'Alimena, sans être la plus considérable, est cependant la plus connue, et est exploitée depuis plus long-temps que les autres. Elle fournit un sel plus âcre que le sel marin, mais qui cependant a une saveur assez agréable. Le noyau de la montagne est tout sel : il y est disposé par couches, et est recouvert de gypse blanc, à grains fins ou alabrastites, et d'une argile grise qui forme souvent des veines au milieu des bancs de sel. Cette mine offre souvent des morceaux qui sont intéressans pour les naturalistes, savoir des cristaux cubiques de sel coloré en bleu, en rouge et en violet, de manière à représenter les cristaux de spath fluor. (Le commandeur DE DOLOMIEU.)

encore, tandis que nous l'avions vu recueilli depuis long-temps sur toute notre route.

A quelques milles plus loin, nous arrivâmes au lieu même d'Alimena, après avoir fait dix-huit milles dans cette journée. Alimena est un gros village fort bien bâti et presque tout neuf. Nous allâmes, comme de coutume, coucher à la maison des Capucins, qui est une des plus belles de la Sicile. De grands escaliers en amphithéâtre conduisent au couvent, dont le cloître, sans être d'une construction bien riche, est d'un fort bon style. Tout ce pays est fort sec, fort aride, et manque si absolument de bois, qu'on est obligé d'y chauffer le four avec du feu de paille.

Nous partîmes d'Alimena avant le jour, et, quoique nous fussions au 2 juillet et au trente-huitième degré de latitude, nous y eûmes aussi froid que si nous eussions été en hiver. Nous entrâmes de nouveau dans le pays le plus désert et le plus triste. Peut-être que l'histoire naturelle de cette partie de la Sicile et l'étude des richesses intérieures de son sol pourraient dédommager de sa sécheresse et de sa monotonie; mais nous n'avions malheureusement pas assez de temps pour nous occuper de ces recherches.

Nous fîmes encore près d'une journée de chemin, sans trouver ni une maison habitée, ni un paysage supportable; puis le pays changea tout

à coup de nature, et devint aussi grand, aussi sublime que nous l'avions trouvé pauvre, ingrat depuis quelque temps. Au milieu des montagnes dans lesquelles nous étions engagés, nous fûmes étonnés de rencontrer les tableaux, les points de vue les plus imposans, des vallons riches et fertiles, de vieux châteaux ruinés, des sites si grandioses et si magiques que les plus grands paysagistes n'en pourraient composer de plus heureux.

C'est vers cette côte septentrionale de la Sicile que sont situés les fameux monts Nebrodes, anciennement Heréens ou Herculéens, parmi lesquels on remarque, pour la hauteur et l'escarpement, les montagnes appelées *di Madonia*, que nous avions sur notre droite. Un de nos dessinateurs voulut prendre, en passant, la vue d'un petit village appelé *Calata Veturo*, qui était le seul que nous ayons rencontré sur notre route depuis Alimena. Ce village est situé au pied d'une masse énorme de rochers escarpés qu'il environne. L'aspect en est sauvage, mais offre en même temps quelque chose de piquant par sa singularité. Nous en partîmes pour faire les dix-huit milles qui nous restaient encore avant d'arriver à Termini, et pour traverser entièrement ces monts Nebrodes.

Village de Calata Veturo, dans les monts Nebrodes, n° 455.

Après avoir circulé dans des vallées étroites et excessivement resserrées, on voit enfin les mon-

tagnes s'éloigner insensiblement, le pays s'aplanir peu à peu, et les vallées en s'élargissant arriver jusqu'à la mer par une pente imperceptible. Une petite rivière embellit encore cette plaine par mille contours, et s'avance tout doucement à la mer en se répandant sur la plus belle plage. On ne peut, dans aucun pays, trouver une position plus riche et plus heureuse; c'était le site de l'ancienne Himera, détruite autrefois de fond en comble par Annibal. Ce fut ensuite celui des thermes, ou bains d'eaux chaudes, que les habitans d'Himera construisirent et habitèrent après la destruction de leur ville. Ils leur donnèrent, par cette raison, le nom de *Thermitan*, Θερμιτων ιμεραιων, qui est aujourd'hui remplacé par la ville de Termini.

CHAPITRE VI.

TERMINI, PALERME. — FÊTES DE SAINTE-ROSALIE, A PALERME.

A peine eûmes-nous tourné le mont Termini que le climat et le pays changèrent tout à la fois; autant celui que nous venions de traverser depuis Castro Giovani jusqu'à la mer nous avait paru triste et sauvage, autant celui dans lequel nous nous trouvions comme transportés nous parut frais et riant, surtout aux approches de Termini; une multitude de sources aussi vives qu'abondantes répandaient partout avec elles la plus grande fertilité : aussi les anciens regardaient-ils cette partie de la Sicile comme un lieu véritablement chéri des nymphes, et comme le séjour des divinités des fontaines.

A trois milles de la montagne on voit Termini s'avancer en demi-cercle dans la mer. Nous descendîmes dans une auberge, car on en trouve enfin une dans cette ville. Notre première sortie eut pour objet d'aller voir les bains fameux et ces sources d'eaux chaudes que, suivant Diodore, les nymphes, en faveur de Minerve, firent sor-

tir du rocher pour baigner et délasser Hercule. Nous n'y trouvâmes ni nymphes ni Hercule, mais de pauvres paralytiques auxquels on distribuait force douches d'une de ces sources dont l'eau nous parut brûlante, et dont on nous vanta les effets merveilleux.

Il serait difficile d'assigner l'antiquité de ce qui reste des bains de Termini. Le genre de la fabrique n'est pas de nature à pouvoir faire penser que ce soit un ouvrage des Romains, et moins encore des Grecs. Sans être absolument d'un mauvais genre, ces bains sont sans aucune espèce de magnificence dans leur construction; le plan de ce qui subsiste est une double galerie voûtée en demi-cercle, dont la partie du fond contient la source qui est employée à former les étuves : c'est sous le pavé de cette étuve que sort la vapeur de l'eau chaude qui s'écoule de droite et de gauche dans les deux galeries. Il est probable qu'autrefois elles formaient le cercle entier; que l'eau venait se réunir au milieu, dans un bassin, et n'était plus qu'une eau tiède où on pouvait se baigner.

Nous allâmes de ces bains antiques à la principale église de Termini. Elle n'est pas encore achevée, mais sa décoration intérieure est d'un assez bon genre. Cette église a été bâtie sur les débris d'un palais antique, qu'on reconnaît encore aux murs extérieurs et à un morceau de

corniche en marbre, dont la grandeur, le style et le travail attestent la magnificence de l'ancien édifice. On croit, à Termini, que c'était le palais de Stenius, proconsul romain.

Devant le mur de l'hôtel-de-ville on a placé un fragment d'une figure consulaire qui a été trouvé dans le même lieu que la corniche, et qui est également en marbre. Ce morceau a été défiguré en y ajoutant une mauvaise tête et de plus mauvaises mains. On nous fit voir encore un buste de femme qui a été trouvé dans la même fouille : il est aussi antique, aussi tronqué, mais d'un très beau travail; on ne manque pas d'en faire la femme du proconsul, quoique rien n'annonce que cette figure ait été son portrait.

On a réuni, sous le même portail de l'hôtel-de-ville de Termini, beaucoup de fragmens d'inscriptions romaines de différentes époques, et d'autres du Bas-Empire, du temps des Sarrasins, des Arabes et des empereurs grecs. Tous ces fragmens ont été incrustés au hasard, avec une représentation de chacune des médailles connues de l'ancienne Himère, gravée sur une tablette de marbre. Mais rien n'est plus bizarre que cet assemblage fait sans ordre et sans goût; il l'est d'autant plus que toutes ces médailles sont mal sculptées, et ne donnent pas une grande idée de la perfection dont sont en général les anciennes

médailles grecques de la Sicile. On sait que celles-ci portent presque toutes pour type la figure d'un coq, avec l'inscription grecque HIMEPA, ou HIMEPÂTON, et au revers un crabe, une poule ou une peau de lion. Il y en a encore une sur laquelle on voit une tête d'Hercule, et au revers les trois nymphes qui le servaient aux bains; une autre représente d'un côté un char à deux chevaux, et au revers une femme offrant un sacrifice; enfin une dernière avec une tête d'Hercule, et au revers une femme qui tient une corne d'abondance, avec l'inscription ΘOPMITAN. [1]

Dans le nombre des autels ou piédestaux qui sont rassemblés dans le même péristyle, il y en a un avec cette inscription à l'empereur Commode. [2]

[1] Ces dernières médailles n'appartiennent point à Himère, et sont toutes de Termini, qui ne fut construite qu'après la destruction d'Himera, ainsi que le porte l'inscription ΘOPMITAN. Mais une des plus curieuses, et dont il n'est point fait mention ici dans le nombre de ces anciennes médailles d'Himère, est celle qui représente la ville même d'Himère, indiquée par une femme qui offre un sacrifice, et, dans le fond, un satyre ou faune qui se lave les mains à une fontaine dont l'eau s'échappe par une gueule de lion. Dans quelques autres, on voit une figure de vieillard qui reçoit sur le corps la douche de cette même source d'eaux chaudes.

[2] Cette inscription antique, quoiqu'elle paraisse d'abord bien peu intéressante par elle-même, a cependant une sorte de curiosité, à cause de la conservation bien entière du nom de

DIVO
COMMODO
AVG.
D.....D.
P.....P.

On croit que la ville de Termini fut bâtie par les Carthaginois, après qu'ils eurent détruit Himère, et qu'elle devint un de leurs ports en Sicile. On nous confirma que nous avions passé sur le territoire d'Himère, et que cette ville avait été construite où nous l'avions soupçonné. Nous y trouvâmes effectivement le local décrit par l'histoire, la plage où Amilcar fit tirer à terre les vaisseaux avec lesquels il avait amené son armée, ainsi que la place du camp des troupes de terre posé en face des murailles de la ville, et s'étendant sur la colline qui la dominait. Nous eûmes beau courir à pied et à cheval toute la plaine, il ne nous fut pas possible de reconnaître cet emplacement d'Himère, si ce n'est à quelques fragmens de mattoni épars sur la superficie de la terre : toute cette partie des environs de Termini est maintenant labourée, et produit du blé et du riz en abondance.

Commode. Nous voyons dans l'histoire que les autels et les statues élevés à cet abominable empereur, furent renversés après sa mort, par un ordre et un décret du sénat, et que les peuples portèrent l'aversion que son nom inspirait encore après lui, jusqu'à l'effacer entièrement sur tous les monumens et les marbres.

Les seules fabriques ou constructions antiques que nous trouvâmes sur tout ce territoire, et qui semblent avoir échappé à la rage et à la vengeance carthaginoise, sont quelques voûtes rompues, des arrachemens de gros murs, qui appartenaient sans doute à un édifice considérable. Il paraît qu'il était adossé contre une montagne, et que depuis long-temps l'éboulement de la montagne en aura conservé quelques débris, en écrasant le reste et recouvrant de terre la plus grande partie. Ce qui en subsiste encore peut faire croire, par l'épaisseur des murs ainsi que par la forme des voûtes, et surtout par un surenduit de stalactite qu'on distingue dans quelques endroits, que c'était ou des bains ou une conserve d'eau dont les sources peu éloignées étaient conduites et distribuées dans la ville : au reste, cette fabrique, construite de toutes sortes de matériaux, n'a aucun des caractères des édifices grecs, et nous parut même trop peu intéressante pour en prendre aucune vue.

Ce lieu, célèbre dans l'histoire de la Sicile, cet emplacement de l'ancienne Himera, fut le théâtre des plus terribles scènes que la fureur des hommes ait pu produire. Diodore est, parmi les historiens, celui qui rapporte avec le plus de détails l'action mémorable qui se passa alors entre les Carthaginois commandés par Amilcar, et les Grecs à la tête desquels était Gelon; action

dont les suites affreuses amenèrent la haine, l'inimitié cruelle, qui depuis existèrent toujours entre ces anciens peuples, et dont nous verrons les Grecs et les florissantes colonies qu'ils avaient établies en Sicile, devenir successivement les victimes.

Les préparatifs que les Carthaginois avaient faits pour le siége de la ville d'Himère étaient immenses. Diodore fait monter à trois cent mille hommes l'armée que Carthage donna à commander à Amilcar. Il eut, outre cela, une flotte composée de deux mille grands vaisseaux, et trois mille qui étaient chargés de tous les vivres et de toutes les munitions possibles. [1]

L'historien nous raconte ensuite qu'Amilcar, à la tête de ces trois cent mille Carthaginois, après avoir débarqué à Panorme, aujourd'hui Palerme, et amené ses troupes devant Hi-

[1] *Carthaginenses namque principio cum Persis confœderati, per idem tempus, uti dictum fuit, ingentem rerum publicarum fecerant apparatum ad debellandos, uti inter eos et regem convenerat, Græcos qui Siciliam incolebant. Igitur ubi parata sibi fuere omnia, ducem belli deligunt Himilconem, qui tum inter eos admirabili ingenio, rerumque peritia bellicarum præstare videbatur. Hic accepto aditoque imperio, cum copias omnes pedestres nauticasque coegisset, Carthaginem proficiscitur, exercitum pedestrem ducens, haud trecentis millibus pauciorem : naves longas supra duo millia, exceptis onerariis, et his quæ ad vectabilia portanda statuta erant, quarum multitudo plus tribus millibus habebatur.* (Diod., *de Sic.*, Lib. XI.)

mère, fit tirer ses vaisseaux à terre, les environna d'un fossé revêtu d'une palissade confiée à la garde des Phéniciens, et établit son camp sur la colline; que, d'un autre côté, Gelon, chef des Syracusains, à la sollicitation de Theron son beau-père, roi d'Agrigente, vint au secours d'Himère; qu'ayant intercepté les courriers qui annonçaient à Almicar l'arrivée de la cavalerie que ce général attendait des Sélinuntins, il y envoya la sienne à la place, avec ordre d'assassiner Amilcar, et de mettre le feu à ses vaisseaux, dont ils devaient par cette feinte se rendre les maîtres. Cette ruse produisit effectivement tout le succès qu'il en attendait; cent cinquante mille Carthaginois furent massacrés et le reste fut fait prisonnier.

L'histoire fournit peu de batailles aussi terribles, et la nature peu de sites aussi vastes et aussi développés pour pouvoir se la représenter; mais on doit se rappeler aussi que ce fut cet événement qui, soixante-dix ans après, attira sur les Siciliens la vengeance d'Annibal, petit-fils d'Amilcar. Ce général, irrité de cette horrible perfidie, détruisit Himère jusqu'aux fondations, il fit amener devant lui six mille prisonniers qui avaient échappé au carnage, et les immola aux mânes de son grand-père, au lieu même où il avait été tué.

Nous quittâmes en frissonnant un pays qui

nous rappelait d'aussi horribles tragédies, et nous nous rapprochâmes de Termini, que nous voyions devant nous, à l'extrémité d'une péninsule étroite et se prolongeant assez en avant dans la mer. La vue du port et de la ville de Termini, prise de la montagne où nous étions, et, jointe avec toutes les côtes dont elle est entourée, nous offrait une étendue immense. C'est le sujet de la gravure n° 456, qui présente la chaîne de montagnes qui bordent la mer le long de cette côte de la Sicile, et qu'on voit terminée par un rocher très élevé, au pied duquel est située la ville de Palerme.

Vue de Termini et d'une partie de la côte jusqu'à Palerme, n° 456.

Nous partîmes de Termini au soleil levant, et continuâmes notre voyage l'espace de quatorze milles, par la plus agréable route. Le pays, à mesure qu'on s'approche de Palerme, commence à se meubler d'habitations et de villages. Le plus considérable est celui de la Bagaria, où les seigneurs palermitains ont cherché à vaincre la nature aride de leur territoire, et, par de grandes dépenses en édifices et en jardins, sont parvenus à rendre ce lieu peut-être plus magnifique qu'agréable; on ne peut même en excepter la maison et le jardin du prince Valguernera, qui, plus magnifique encore que toutes les autres par l'agrément et la richesse de ses détails, se ressent toujours de l'aridité du sol qu'il est impossible de vaincre.

C'est vis-à-vis de cette belle maison de plaisance que se trouve celle du prince Palagonia, devenue fameuse par toutes les folies et les extravagances que ce prince y a réunies avec une profusion dont il est impossible de se faire une idée. Ce goût bizarre l'a engagé à surcharger les murs, les avenues, la façade, les intérieurs, et jusqu'à la chapelle de sa maison, de figures monstrueuses et sous les formes les plus ridicules. C'est au point qu'on n'emporte en sortant qu'un sentiment de pitié pour la personne du maître, qui, d'ailleurs, à ce que tout le monde assure, est un homme estimable. Heureusement que la confusion des objets les fait oublier à mesure qu'on les voit, et qu'il ne reste qu'une idée vague et confuse de folies étranges, entassées, sans projet, sans motif, et aussi difficiles à décrire que désagréables à voir. Aussi nos crayons se sont-ils refusés à rien tracer de ces absurdités, et aucun de nos artistes ne put prendre sur lui d'en conserver le moindre ressouvenir. [1]

[1] Le nombre prodigieux de statues qui environnent la maison, dit Brydone, semble être de loin une petite armée, rangée en bataille pour sa défense; mais lorsqu'on en approche, et qu'on voit la figure de chacune, on croit être transporté dans un pays d'illusion et d'enchantement. Parmi ce groupe immense, il n'y a pas une seule pièce qui représente un objet existant dans la nature, et l'on n'est pas moins étonné du désordre de l'imagination folle qui en inventa la forme, que de sa fécondité merveilleuse. Je ferais un volume si je décrivais en

Nous partîmes de la Bagaria pour Palerme, qui n'en est plus qu'à huit milles; on y arrive par une large route sablée comme un jardin. La ville ne se présente pas de ce côté avec tous ses avantages : bâtie sur un terrain qui n'a de mouvement que celui de creuser un peu vers le centre, les édifices, à la vue extérieure, s'y dé-

Vues de la ville et du port de Palerme, nos 457 et 458.

entier cette scène d'extravagances. Il a mis des têtes d'homme sur les corps de différens animaux, et des têtes de toutes sortes d'animaux sur des corps humains. Quelquefois il a fait une seule figure de cinq ou six animaux qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit une tête de lion sur le col d'un oie, avec le corps d'un lézard, les jambes d'une chèvre et la queue d'un renard; sur le dos de ce monstre il en place un autre encore plus hideux, qui a cinq ou six têtes et un grand nombre de cornes. Il a rassemblé toutes les cornes du monde, et son grand plaisir est de les voir toutes élevées sur la même tête. Sa femme est prête d'accoucher, et plusieurs personnes de Palerme m'ont assuré qu'il désire sincèrement qu'elle mette au jour un monstre.

Les statues qui embellissent, ou plutôt qui défigurent la grande avenue, et bordent la cour du palais, montent déjà à six cents. Le dedans de ce château enchanté répond exactement au dehors : on retrouve partout la folie et la bizarrerie du maître, et de quelque côté qu'on se tourne, on aperçoit des figures originales.

Quelques uns des appartemens sont très vastes et magnifiques : on y voit des plafonds en grande voûte, qui, au lieu de plâtre ou de stuc, sont entièrement recouverts de larges miroirs joints ensemble très exactement : chacun de ces miroirs faisant un petit angle avec son voisin, produit l'effet d'un multipliant, de sorte que si trois ou quatre personnes se promènent au-dessous, il paraît toujours y en avoir trois ou

truisent et se masquent les uns par les autres. Son territoire, qui n'est qu'une plate-forme d'un niveau presque parfait, disparaît absolument par l'effet des montagnes élevées qui le bordent, et semblent toucher aux murailles de la ville.

La vue du port présente du côté de la mer, un aspect et un coup d'œil plus agréables. On voit à

quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les portes sont aussi couvertes de petits morceaux de glace taillés sur les formes les plus ridicules, et entremêlés d'une grande quantité de cristaux et de verres de différentes couleurs. Les chambranles, les fenêtres et les encognures sont garnis de pyramides et de colonnes formées de théières, chandeliers, coupes, tasses, saucières, cimentés ensemble. L'une de ces colonnes a pour base un grand pot de chambre de porcelaine, et un cercle de jolis pots de fleurs pour son chapiteau. Le fût, qui a plus de quatre pieds de long, est composé entièrement de cafetières de différentes grandeurs, et qui diminuent par degrés depuis la base jusqu'au chapiteau.

La plupart des chambres sont parées de tables de marbre de différentes couleurs, qui ressemblent à autant de tombeaux; quelques unes sont richement ornées de lapis-lazuli, de porphyre et d'autres pierres précieuses; leur beau poli est maintenant passé, et elles ressemblent à du marbre ordinaire. En place de ces jolies tables, il en a mis à quelques endroits d'autres de sa propre invention, qui ne sont pas sans mérite. Ce sont de très belles écailles de tortue mêlées avec de la nacre de perle, de l'ivoire et divers métaux.

Les fenêtres de ce château de fée sont composées d'un grand nombre de verres de toutes couleurs; bleu, rouge, vert, jaune, pourpre et violet, mêlés sans ordre et sans régularité, de sorte que, pour voir le ciel et la terre de la couleur qu'on désire,

droite, en arrivant, la tour du Môle, construite à l'extrémité d'une petite langue de terre qui s'avance dans la mer, et qui est ornée d'une jolie plantation et de plusieurs édifices employés pour la marine : c'est le point de vue que présente l'une de nos planches. L'autre est pris dans l'intérieur même du port. On voit dans tous deux le mont Pellegrino, au pied duquel

il n'y a qu'à les regarder à travers le panneau correspondant de la fenêtre.

L'horloge est enfermée dans le corps d'une statue, les yeux de la figure se meuvent avec le pendule, et ils montrent alternativement le blanc et le noir, ce qui produit un effet hideux.

La chambre à coucher et le cabinet de toilette ressemblent à deux appartemens de l'arche de Noé, le prince y a placé toutes sortes d'animaux, même les plus vils, des crapauds, des grenouilles, des serpens, des lézards, des scorpions, tous travaillés en marbre de diverses couleurs; il y a aussi plusieurs bustes, qui ne sont pas moins singulièrement imaginés. Quelques uns ont un très beau profil d'un côté, de l'autre, ce n'est qu'un squelette. Ici vous voyez une nourrice qui tient dans ses bras une figure dont le dos est exactement celui d'un enfant, et qui a le visage ridé d'une vieille femme.

Les bustes de famille sont très beaux; ils ont été exécutés d'après quelques anciens portraits, et ils forment une suite respectable. Il les a habillés de la tête aux pieds de nouveaux costumes de marbre élégant, et qui produit l'effet le plus ridicule qu'on puisse imaginer. Leurs souliers sont de marbre noir, les bas rouges, les habits de diverses couleurs, avec un riche galon de jaune antique; les perruques des hommes et les coiffures des femmes sont de marbre blanc, ainsi que leurs chemises, qui ont de grandes manchettes d'albâtre. (Brydone, tom. II.)

est située la ville de Palerme, mais comme elle occupe le fond du golfe de l'autre côté de la montagne, on ne l'aperçoit point de l'intérieur du port.

Palerme est entièrement différente de ce qu'elle fut autrefois; on ne trouve de l'antique Panorme que l'emplacement, qui est toujours le même. Cette ville était séparée d'abord en trois parties; celle du milieu, la plus ancienne, fut appelée par les Grecs *Panormos*, en latin, *Totus Portus*, port de toutes les nations : elle formait une presqu'île entourée d'un côté par la mer, qui s'avançait par un canal bien avant dans les terres, de l'orient au couchant, et baignait les murs de la ville; ensuite la rivière d'Oretho, qui, après avoir coulé quelque temps dans un vallon agréable au pied des montagnes, bordait la ville du côté du midi.

Au-delà de la rivière, on avait bâti un faubourg appelé *Néopolis* ou *Nouvelle Ville*, qui formait une seconde partie de l'ancienne Panorme; les Romains l'entourèrent de palissades, lorsque, dans la première guerre punique, ils la prirent sur les Carthaginois, l'an de Rome 499. Enfin la ville antique avait encore un port intérieur qui, par le canal et le lit de la rivière, recevait les vaisseaux jusque dans son centre et presque tout à l'entour des murailles de la vieille ville. Il n'est resté de cet ancien port qu'une

petite baie propre à tenir des barques siciliennes, et quelques vaisseaux qu'on n'oserait y laisser en hiver, à cause des vents du nord qui les amenéraient à terre. Cette baie, ainsi que Palerme, se trouvent au fond d'un golfe formé par le cap Lazarano, la montagne Catalfano au levant, et au couchant le mont Éreto, aujourd'hui le mont Pellegrino.

C'est sous ce mont qu'on a construit un môle qui donne au port de Palerme un abri assez sûr pour des vaisseaux d'une moyenne grandeur. Le territoire de la ville, qui se trouve derrière, ne laisse pas d'être considérable; il est abondant, très cultivé, et d'ailleurs fertilisé par une grande quantité de sources, qui y font croître les plus beaux arbres, y répandent de l'ombre et de la fraîcheur. En tout temps cette partie des environs de Palerme fut plantée de beaucoup d'arbres; Tite Live rapporte que les Romains firent d'autant plus facilement la palissade dont ils entourèrent le quartier de Néopolis, que le pays était couvert de bois. Aujourd'hui il l'est de jardins, de maisons de campagne, d'autant plus agréables qu'elles contrastent singulièrement avec les fonds majestueux de la mer et les montagnes escarpées et arides qui les avoisinent.

Plus on voit Palerme, plus cette ville paraît s'embellir dans ses détails; de belles rues bien alignées, de vastes, de magnifiques portiques,

tels que la Porta Nuova et la Porta Felice; plusieurs places publiques, dont la plus remarquable est celle située devant l'hôtel-de-ville, *il Palazzo Senatoriale;* des fontaines publiques et des fontaines particulières, jusqu'au quatrième étage de plusieurs maisons; des églises superbes, des promenades charmantes; un air sain, une grande population, et une propreté qu'on ne trouve dans aucune ville de la Sicile; un commerce assez considérable, une grande quantité de maisons nobles, riches, fastueuses, un climat chaud, des passions vives, de jolies femmes et des mœurs de Sybarites : on peut juger d'après cela, si le séjour de Palerme doit être agréable aux étrangers.

Nous arrivâmes à Palerme le 2 juillet, dix jours avant la fête de sainte Rosalie, ancienne citoyenne de cette ville, qu'on s'est avisé d'aller déterrer dans une grotte du Monte Pellegrino, au milieu des sépultures et des ossemens gigantesques des Sarrasins, enterrés dans le même lieu; on l'a rapportée à Palerme, où elle ne cesse de faire annuellement et journellement des miracles, et notamment de mettre en mouvement, cinq jours de l'année, un des plus graves peuples de l'Europe.

Les auberges étaient pleines d'étrangers, nous ne pûmes loger dans celle qu'on nous avait indiquée et que tenait une Française, ressource ordinaire des voyageurs à Palerme; mais elle nous avait loué une maison sur le vieux port, où nous eûmes bientôt monté notre ménage de peintres.

Portail de l'église cathédrale de Palerme, n° 459.

Nous visitâmes d'abord la mère église, *la Matrice*, c'est ainsi qu'on nomme toutes les cathédrales en Italie : celle-ci offre à l'extérieur un des beaux monumens qui restent du douzième siècle, pour le style ainsi que pour les détails prodigieux de cette architecture gothique, qui sont à l'infini, et qui donnent à ce vaste édifice ainsi qu'à la place sur laquelle il est construit un air et un caractère asiatiques qui nous plurent assez. Cette église fut bâtie par Gauthier, archevêque de Palerme, sous le règne de Guillaume II. L'intérieur ne répond pas à l'extérieur; quoique le plan en soit assez beau, la décoration en est d'un genre mixte, qui est d'ailleurs rempli de défauts.

Chaque pilier, composé de quatre colonnes courtes et accouplées, porte un arc gigantesque surmonté d'un grand attique terminé par une charpente. Au reste, cet intérieur, qui menace ruine, va être refait sans y gagner beaucoup, l'emploi des mêmes colonnes qui a déjà gâté la première construction gâtera encore la seconde; trop courtes pour entrer dans la principale décoration d'un grand édifice, elles gêneront toujours tous les projets. Cependant comme elles sont de granit, et d'un grand prix dans l'imagination

des Palermitains, ils en veulent absolument voir l'emploi dans leur église, et viennent d'adopter pour cette reconstruction, un projet où il est vraisemblable qu'elles feront le même tort qu'elles ont déjà fait dans la première.

C'est à droite du chœur que sont les tombeaux des empereurs Henri et Frédéric. Ces tombeaux sont d'une rare beauté pour la matière, et presque pour le style, ce qui souvent a fait croire qu'ils étaient antiques. Ils sont de porphyre rouge d'un seul et même bloc. Leur forme ressemble beaucoup à celle du fameux tombeau d'Agrippa, qui était à la Rotonde, et qu'on voit maintenant dans l'église de Saint-Jean-de-Latran à Rome.

La grandeur, la beauté de ces morceaux de porphyre, a donné l'idée que ces princes siciliens avaient peut-être délogé quelques consuls ou généraux romains pour se mettre à leur place, de même qu'on a fait à Rome du tombeau d'Agrippa celui du pape Corsini. Mais il est aussi naturel de penser que dans les onze et douzième siècles, où le faste des sépultures était revenu en usage, ces princes auront rapporté des croisades, ou fait revenir par les flottes qu'ils y envoyèrent, ces blocs magnifiques, et que la ressemblance de la matière aura pu déterminer à les faire tailler sur le même modèle. D'ailleurs le mauvais goût de la corniche, des colonnes,

des accessoires qui entourent ces sarcophages, prouve encore mieux qu'ils ne sont pas plus anciens que les princes qu'ils renferment. Le tombeau du roi Boëmond, que nous avons vu à Canosa en passant dans la Pouille, fait dans le même temps et dans les mêmes circonstances, atteste combien ces princes s'occupaient de l'embellissement de leurs sépultures.

Tout près de là est l'autel du Saint-Sacrement, dont le tabernacle est en lapis d'un grand prix. Toute la sculpture du chœur est de Caggini, sculpteur excellent, mais cependant moins habile dans l'exécution des figures que dans les bas-reliefs en arabesques, qui y sont d'une variété et d'un goût exquis. Nous visitâmes ensuite les autres églises de Palerme : elles sont en très grand nombre et généralement fort riches, principalement celle de Saint-Joseph, décorée et soutenue par des colonnes d'un marbre gris du pays, de soixante pieds de hauteur, et toutes d'une seule pierre. Ce marbre, qui est très commun à Palerme, ainsi que le marbre rouge, décore le plus grand nombre des édifices de cette ville.

L'oratoire de Saint-Philippe, quoique absolument moderne, est d'un goût pur et d'un dessin très régulier. La chapelle du Christ seule, dans le même monastère, peut être regardée comme une riche collection de pierres précieuses. On pourrait observer cependant que la noblesse de

l'architecture, dans ces somptueux bâtimens, est souvent très diminuée par l'usage où on est de la couvrir de revêtissemens en marbres qui ressemblent à de la marqueterie. Abus et surabondance de richesses dont l'effet est de papillotter à l'œil, de nuire au vrai, au seul bon goût dans l'architecture, qui doit être toujours sage et simple.

L'église de la maison professe des Jésuites en est un autre exemple. Il y a, dans la seconde chapelle à droite, deux tableaux de Morealese de la plus grande beauté. Ce peintre, qui a formé seul l'école sicilienne, a orné de ses ouvrages les principaux édifices de Palerme et des environs. Cet habile homme avait d'abord la manière de l'Espagnolet; mais ayant connu dans ses voyages le célèbre Van Dick, il chercha à imiter le genre gracieux de ce peintre, qu'il unit à la vigueur de son premier maître; aussi ses derniers tableaux sont-ils bien supérieurs aux autres. Cet artiste avait formé sa fille dans son art; elle y réussit et l'imita si parfaitement, qu'il existe beaucoup de tableaux commencés par elle et terminés par son père, qui ne sont pas les moins estimés de ce peintre.

Il y a peu de villes en Europe où le ton général de la société soit plus aimable, plus honnête, et où la noblesse ait plus de cette politesse, de cette affabilité naturelle qui devrait toujours la

caractériser; un des usages qui y contribuent le plus, est l'établissement d'une espèce de club ou rendez-vous de la bonne compagnie, entretenu magnifiquement, et cependant à peu de frais, par toute la noblesse, qui s'y rassemble et y reçoit les voyageurs qu'on lui présente. Les femmes de Palerme sont en général jolies, mais plus agréables encore, et ne semblent avoir en prétentions que ce qu'il en faut pour les rendre plus aimables; affables pour les étrangers, elles savent bientôt leur plaire et les intéresser. Les hommes paraissent pour le plus grand nombre indiquer de l'esprit, de la vivacité : nobles, fastueux, ils ont presque tous une aisance dans le ton, les manières que nos agréables, même les plus élégans, ne désavoueraient pas.

Ces sortes d'assemblées ou conversations commencent à une heure de nuit, c'est-à-dire, dans le mois de juillet, à neuf heures, et finissent, suivant la coutume italienne, à quatre et cinq heures, c'est-à-dire à une heure après minuit : on va de là à la Marina, promenade charmante sur le bord de la mer, rendez-vous de toute la ville, et où l'on s'est promené à l'ombre et au frais depuis six heures après midi. On ne se couche jamais, à Palerme, sans avoir fait un tour sur la Marine. Il semble que ce soit un lieu privilégié, avec indulgence plénière pour tout ce qui s'y rencontre, et que les Siciliens aient oublié en

sa faveur leur penchant à la jalousie, jusqu'à y défendre l'arrivée des flambeaux et tout ce qui peut gêner les petites libertés clandestines.

Il serait bien difficile de rendre raison de cette singularité, si on ne savait que cette coutume, faisant participer tout le monde aux mêmes avantages, étouffe et fait cesser les murmures de ceux dont ce réglement tourmente le caractère jaloux. Enfin il règne à cette promenade l'obscurité la plus mystérieuse et la plus respectée. Tout le monde s'y confond et s'y perd, s'y cherche et s'y retrouve : il se forme des soupers qu'on va faire en pique-nique, et sur l'heure même, chez des traiteurs qui sont établis le long des murailles du rempart. C'est ainsi que les habitans de Palerme fraudent en quelque façon l'ordre de la nature, et se font illusion sur la chaleur de leur climat. Ils se lèvent à midi, lorsque l'air de la mer commence à rafraîchir, à tempérer un peu l'ardeur du soleil et la chaleur, qui est excessive jusqu'à cette heure. Ils courent pour leurs affaires, s'ils s'en mêlent, ou plutôt pour leur plaisir, qui est la plus essentielle qu'ils connaissent, et se réunissent tous dans le Cassaro.

Ce Cassaro est une grande et superbe rue qui coupe toute la ville dans sa longueur, du nord au midi; elle est traversée par une autre rue appelée la *Strada Nuova,* qui est aussi belle que la première : celle-ci partage la ville en quatre parties. Toutes les autres rues viennent aboutir aux deux principales, qui forment à leur croisée et au point de centre de la ville, une superbe place ronde appelée Piazza Ottangoloza, d'où l'on découvre les quatre entrées de Palerme, la campagne, les montagnes et la mer.

Cette vue intérieure de la ville de Palerme serait la plus belle peut-être qui existât en ce genre, si le goût et la richesse extravagante des édifices qui la composent étaient en général d'un meilleur genre, et si ses deux rues principales avaient une largeur plus proportionnée à leur longueur. C'est là, et surtout dans les temps de fêtes, qu'on peut connaître la population de Palerme, qui égale presque celle de Naples. Le nombre des voitures y est prodigieux, car il est tellement du goût des Palermitains de se faire porter, que la carrozza y est de première nécessité, et que cette jouissance, qui n'est que de pur agrément dans un climat surtout aussi constamment beau, est prise souvent aux dépens des choses les plus utiles.

La noblesse se promène donc paisiblement dans le Cassaro jusqu'à trois heures après midi; elle dîne; de là une musique publique l'appelle à la Marine deux heures avant la nuit : ensuite elle passe à la conversation ou à l'opéra, qui est le seul spectacle, ou du moins le plus suivi; cet opéra commence à une heure de nuit, et finit,

ainsi que la conversation, à minuit, ou plus tard encore; après on retourne à la Marine, refrain ordinaire et le plus intéressant de tous ces amusemens.

Procession du char de Sainte-Rosalie pendant la fête de cette sainte, n° 460.

La vie voluptueuse et peut-être monotone des habitans de Palerme est coupée par le carnaval, dont les fêtes amènent de nouveaux plaisirs; par les deux saisons de la campagne, qui sont aux mois de mai et d'octobre, et surtout par la fête de sainte Rosalie, le plus brillant et le plus aimable enthousiasme de dévotion qui existe en aucun pays. Mais, ainsi qu'à l'opéra, où de magnifiques décorations, des ballets voluptueux font souvent disparaître l'intérêt d'un poëme, dans ces réjouissances religieuses, on perd également de vue sainte Rosalie, dont on pourrait peut-être faire même abstraction totale, si, à la fin de la cinquième journée, à la suite de la procession la plus tumultueuse et la plus burlesque, la châsse de cette bienheureuse n'était saluée par des boîtes et des canonnades qui avertissent le peuple de sa présence.

Cette châsse est portée sur une espèce de char de triomphe, décoré, ou plutôt surchargé de dorures et d'ornemens contournés de toute espèce; il est traîné par quarante mules, et rempli d'autant de musiciens, qui, assis et rangés en amphithéâtre, font le plus de bruit qu'ils peuvent. C'est ainsi que s'annonce et que s'ouvre la mar-

che de cette énorme machine, la plus riche, la plus magnifique qu'on se soit jamais avisé de mettre en mouvement, et dont le faîte ou le couronnement atteint presque le sommet des plus hautes maisons de la ville. Elle part de la Marina, traverse en tremblottant le Cassaro, depuis la porte Felice jusqu'au palais du vice-roi, devant lequel on tire un grand feu d'artifice, terminé par l'illumination du Cassaro. Cette rue, décorée alternativement de portiques, d'architecture et de fontaines de marbre, dans la longueur de près d'un mille qu'elle parcourt, sur un plan un peu concave, se fait apercevoir dans toute son étendue et présente le coup-d'œil le plus imposant.

Le peuple en reste en possession jusqu'à minuit, que les carrosses et la noblesse s'en emparent : c'est là où l'on peut voir la gravité du peuple sicilien, jouissant de ses plaisirs, sans aucune démonstration extérieure de joie ni d'enthousiasme. Il se révolterait peut-être, si le sénat voulait retrancher cette fête; et il la voit de sang-froid, sans éclat, presque sans joie, dans un ordre parfait, et sans avoir besoin de la moindre police : plus de cent mille âmes sont réunies dans le même lieu, sans qu'il y ait jamais le plus léger tumulte. On voit cette foule immense prendre d'elle-même, et pour ne point se gêner, le parti de se partager la rue, moitié

pour ceux qui la montent, et moitié pour ceux qui la descendent. Bien différent de notre peuple de Paris, qui, dans sa folle impatience, veut voir avant qu'on commence, voir encore quand tout est fini; qui, tant qu'un lampion est allumé, ne peut rester tranquille, et attend même, quand tout est éteint. Le paisible bourgeois de Palerme, au contraire, dès que minuit arrive, emmène sa compagne, dont il n'a pas quitté le bras pendant toute la soirée, et cède sans bruit la place à la noblesse, qui entre avec le même ordre, et étale tout le faste italien des carrosses et des livrées de gala.

Courses de chevaux dans le Cassaro, à Palerme, n° 461.

Un des spectacles les plus goûtés dans beaucoup de villes d'Italie, et que les Palermitains surtout aiment avec passion, ce sont les courses de chevaux: c'est ce qui fait à Palerme, dans les fêtes de Sainte-Rosalie, l'objet de la seconde journée. De jeunes garçons de dix à douze ans montent ces coursiers à crû et sans étriers, et les pressent avec une vigueur, une adresse inimaginable; il y a trois de ces courses; nous vîmes la première au moment du départ, à l'une des portes de la ville. Les chevaux sont réunis et rangés en haie derrière une corde, où l'on a beaucoup de peine à les contenir. Ces animaux, pleins d'ardeur, semblent savoir qu'ils vont se disputer le prix de la course, et cherchent déjà à se combattre, à se prévenir les uns les autres.

Un sénateur dans une loge sonne une cloche: aussitôt les petits jockeys montent à cheval, ils sont assis en avant des épaules, et la tête presque sur le cou de leur coursier; à un second coup de cloche, la corde tombe, les chevaux partent, et, par un coup de canon tiré en même temps, le peuple, dans toute la longueur de la rue, est averti de ce départ; la foule s'ouvre à l'instant, et au moment même que les coureurs arrivent, ne laisse que l'espace nécessaire à leur passage.

Vue de Porta Nuova à l'extrémité du Cassaro, et marche triomphale du vainqueur à la course aux chevaux, n° 462.

Rien n'est plus curieux que de voir ces chevaux, dans l'impétuosité et la rapidité de leur course, faire tout ce qu'ils peuvent, non seulement pour se dépasser, mais pour se croiser ou retarder ceux qui les approchent ou les atteignent. Un autre sénateur, au terme de la course, adjuge le prix au vainqueur; le petit palefrenier qui l'a monté, est apporté en triomphe, décoré d'un aigle doré suspendu à un ruban, qu'on lui passe au cou; il s'avance fièrement aux acclamations de tout le peuple.

Ce sont de riches particuliers qui fournissent les chevaux, les nourrissent toute l'année pour cette seule cérémonie, et ne sont pas moins sensibles à leur triomphe que le petit jockey même qui les monte. Nulle sorte d'intérêt n'anime toutes ces fêtes que la même ambition, le même esprit que les anciens apportaient autrefois dans leurs courses et dans leurs jeux des cirques; le seul

honneur est de vaincre, et l'on n'y mêle pas, comme ailleurs, l'usage ruineux des paris. Le sénat fait seul la dépense des prix, qui s'élève tout au plus à l'équivalent de cinq cents livres de notre monnaie pour les trois courses. La première se fait avec des chevaux du pays, la seconde avec des jumens, la troisième, qui est la plus rapide, avec des chevaux barbes. La seconde journée ne se termine qu'à la nuit. Le char part du palais du vice-roi et retourne à la Marine, en s'arrêtant de dix pas en dix pas pour faire entendre la musique. Ce jour-là, cette vaste machine est illuminée, ce qui, joint à l'immense quantité de lumières et de lampions dont toute la rue est remplie d'un bout à l'autre, forme un effet plus magnifique et plus triomphal encore que pendant le jour.

La troisième journée, le char repasse encore. Le soir il y a feu d'artifice à la Marine, avec une illumination dans toute la longueur du Cassaro. Il est certain que cette immensité de lumière, jointe avec l'illumination des bâtimens qui sont dans le port, et celle de cette longue rue toute en feu qui y conduit, feraient prendre alors Palerme pour une ville enchantée.

Le quatrième jour, on recommence la course des chevaux dans l'après-dînée, c'est, de toutes ces fêtes, de tous ces divertissemens, celui qui, comme nous venons de le dire, plaît davantage

aux Palermitains, et c'est effectivement aussi le plus amusant. Sans pouvoir être comparées à la force et à l'étendue des courses qu'on fait en Angleterre, celles-ci sont cependant d'une vitesse et d'une rapidité qui n'en est pas fort éloignée, puisque la longueur de la grande rue de Palerme, où elles ont lieu, est au moins d'un mille, presque toujours parcouru en une minute et demie.

Cette quatrième soirée est particulièrement occupée par un spectacle d'un genre nouveau, et dont il est impossible de se faire une idée sans l'avoir vu. C'est l'illumination de la grande église, qu'on peut dire être décorée et vraiment éclairée d'une manière magique. L'archevêque ayant bien voulu nous prendre sous sa protection, nous jouîmes complétement de cet étonnant coup-d'œil, en entrant dans l'église avec le prélat et au moment le plus brillant. Tout l'intérieur de ce vaste édifice est recouvert d'une nouvelle décoration, moins sévère, plus analogue à une fête, et qui pourrait peut-être servir de modèle à toutes celles de ce genre. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que c'est aux plus petits moyens qu'est dû pour ainsi dire tout l'effet de ce spectacle; des franges, des guirlandes de papier, du carton argenté, de petits miroirs, font uniquement les frais de cette décoration; mais tout cela est arrangé, est éclairé avec tant d'art qu'on croit

voir se réaliser, en entrant, toutes les idées qu'on a pu se faire de la féerie et de ce qu'elle a jamais pu produire de plus merveilleux. Cette architecture sans ombre, éclairée de toutes parts, paraît comme diaphane. Les lumières reflétées sur des lames d'argent, ressemblent à autant d'étoiles étincelantes, et c'est une clarté si éblouissante, que les sens en sont étonnés, fatigués, même au point de n'y pouvoir tenir une demi-heure.

Le cinquième jour enfin est célébré par une éternelle procession, qui commence à la nuit tombante, et ne finit qu'à une heure après minuit. C'est surtout dans cette occasion que se développe tout le goût des Palermitains pour ce genre de spectacle, et c'est alors qu'on peut voir, par les honneurs qu'ils rendent à leurs saints, combien leur dévotion est exaltée. Chaque confrairie porte le sien, avec la représentation de quelque personnage du nouveau ou de l'ancien Testament, figurés en cire ou en carton, et de grandeur naturelle. Ce sont les couvens de religieuses qui se chargent de l'habillement, de la toilette de ces différentes figures, et qui ne manquent jamais d'habiller, de coiffer Judith et la Vierge, à la dernière mode.

Ces singulières représentations, ou espèces de tabernacles dorés, enjolivés de rayons et de toutes les guirlandes imaginables, sont portées sur des charpentes ou espèces d'estrades auxquelles les

épaules de trente à quarante hommes servent d'appui; chaque groupe met sa gloire à faire courir son saint plus vite que celui des autres, à lui faire faire des contre-marches, des évolutions, à le faire tourner, pirouetter sur lui-même, pendant que les femmes, les enfans dansent autour d'eux, et les encouragent de leurs bruyantes clameurs : enfin arrive sainte Rosalie, qui chemine un peu plus posément, impose à la joie, au tumulte, fait agenouiller le peuple, et termine la fête.

CHAPITRE VII.

ENVIRONS DE PALERME. — CARINI ET SEGESTE.

Après avoir assisté à ces bizarres cérémonies, nous allâmes examiner les environs de Palerme, que nous n'avions pas encore eu le temps de voir depuis notre arrivée; nous en étions d'autant plus curieux, que la situation de cette ville, sur le bord de la mer d'un côté, et abritée de l'autre par des montagnes élevées, fournit une variété de tableaux agréables, et les points de vue les plus pittoresques.

Située, comme nous l'avons dit, au fond d'un amphithéâtre naturel, que forme la montagne appelée *Monte Pellegrino*, la distance qu'il y a entre la ville et les hauteurs dont elle est environnée compose une vallée longue et étroite, qu'on peut regarder comme un jardin continuel arrosé par la petite rivière d'Oretho, et par plusieurs ruisseaux qui y répandent la plus grande fertilité. Aussi cette délicieuse situation avait-elle fait donner autrefois à Palerme les noms d'*Hortus Siciliæ*, d'*Aurea Valle*, *Conca d'Auro*, pour

désigner en même temps et sa situation et sa richesse.

Grotte de Sainte-Rosalie, n° 463.

Vue prise dans la vallée Oretho, n° 464.

C'est au haut du mont Pellegrino, qui domine toute la ville et le port de Palerme, qu'est située la grotte de la sainte pour laquelle on a une si grande vénération. Le chemin qui y conduit, taillé sur le penchant de la montagne, est tellement escarpé qu'on a été obligé d'y pratiquer un très grand nombre de contours, ou de degrés répétés l'un au-dessus de l'autre en forme de zigzags, afin de pouvoir arriver jusqu'au sommet plus facilement et sans danger.

Sainte Rosalie avait, dit-on, été élevée à la cour du roi Roger, dans le commencement du douzième siècle; on assure que, transportée tout à coup de l'amour divin, elle quitta la cour de ce prince pour aller passer sa vie dans les antres et les creux des rochers. Son histoire dit qu'elle s'était d'abord retirée sur le mont Quesquina, à quelque distance de Palerme, mais qu'ensuite elle préféra la grotte humide du Monte Pellegrino où elle mourut fort jeune. Nous donnons la vue des rochers dans lesquels se trouve cette grotte formée par la nature, et dont un ermitage construit depuis quelques années masque entièrement l'entrée.

On voit dans le fond du rocher, au milieu de plusieurs autels et d'une multitude de cierges, la figure de la sainte, la tête négligemment ap-

puyée sur une main, et dans la même attitude où elle fut, dit-on, trouvée à l'instant de sa mort. La statue est de bronze doré, avec les mains et la tête en marbre blanc, si parfaitement sculptée, et dans une position si naturelle, qu'on serait tenté de la croire vivante; elle tient un crucifix sur lequel elle semble encore méditer profondément.

Nous allâmes de là voir le couvent de Saint-Martin, situé à huit milles de Palerme. Cette abbaye de l'ordre du Mont-Cassin, bâtie dans les montagnes, a l'air d'une chartreuse dans les déserts, et cependant c'est, après celle de Catane, une des plus riches de la Sicile. La maison n'était point encore finie en 1778, époque de notre voyage, mais elle sera, à en juger par les plans qu'on nous a montrés, de la plus grande beauté : il y règne dans l'intérieur un ordre imposant, une magnificence plus noble que fastueuse, et surtout la plus grande honnêteté pour les étrangers : pour peu qu'ils y soient recommandés, ils sont logés, nourris et reçus avec toutes les grâces et la noblesse possibles : on ne doit pas s'en étonner, puisque la plupart des religieux appartiennent aux premières familles de Palerme. La bibliothéque de cette maison est très nombreuse, très bien entretenue; le vaisseau qui la renferme est un des plus simples et des plus beaux qu'il y ait en ce genre, les détails de la menuiserie en sont parfaits.

Nous avions été recommandés à D. Salvatore di Blazi, prieur de cette abbaye, et frère du dernier archevêque de Palerme. Ce religieux, infatigable dans ses travaux et ses recherches sur l'antiquité, enrichit chaque jour la bibliothéque de sa maison de quelques fragmens curieux en ce genre, et le muséum qu'il y a formé deviendra de plus en plus intéressant par l'activité et l'intelligence qu'il y apporte. Un nombre considérable de vases grecs, peints suivant l'usage des anciens Étrusques, forme une des premières curiosités de cette collection : nous remarquâmes que les peintures de plusieurs de ces vases sont, indépendamment du mérite de l'art, d'un grand intérêt pour les sujets qui y sont représentés. Un de ceux auxquels nous avons fait le plus d'attention représente une femme assise devant une espèce de bassin ou de cuvette, et tenant une éponge à la main : elle a l'air de s'entretenir avec un homme qui tient un bâton, comme ceux dont se servent les voyageurs; il est en partie déshabillé; dans son autre main on aperçoit un instrument propre aux bains, et que les anciens nommaient *strigile*. Cette peinture paraît devoir indiquer l'hospitalité personnifiée sous l'emblème d'une femme qui reçoit et donne asile à un voyageur. Elle serait peut-être encore une preuve que ces vases étaient employés à l'usage des bains, et qu'ils n'étaient pas seulement destinés, comme

quelques personnes le pensent, à être renfermés dans les tombeaux.

Parmi les antiquités conservées dans la bibliothèque, une des plus curieuses, parce qu'elle tient à des mœurs antiques bien respectables, est une tessère, ou espèce de contre-marque en ivoire, représentant deux mains jointes l'une dans l'autre, emblème de la concorde et de l'amitié. Il est vraisemblable que ces tessères étaient, chez les anciens, une espèce de lettre de recommandation, de billet à vue, qui procurait l'hospitalité à celui qui en était le porteur. On lit dans l'inscription grecque qui est gravée par-derrière, les noms d'Imilcon, fils d'Imilcon, petit-fils d'Inibal Clore; cette lettre a été faite en faveur de Lyson, fils de Diognète, et pour servir à toute sa famille. [1]

Dans la pièce qui est avant la bibliothèque, il y a quelques tableaux, entre autres un de Morealese, représentant une Annonciation; ce tableau est d'un style et d'un coloris infiniment agréables. Dans l'église, on en voit un autre du même peintre, bien supérieur au premier, et d'un tout autre genre. Mais, parmi les ouvrages de cet excellent artiste, ce qui nous a paru mériter le plus d'attention, autant par la hardiesse

[1] Le prince de Torremuzza, dans son ouvrage sur les inscriptions de Palerme, a donné ce curieux monument, trouvé

du sujet que par la manière dont il est rendu, c'est le plafond d'un des réfectoires de la maison, sur lequel il a entrepris de représenter le sujet de Daniel dans la fosse aux lions : c'est peut-être la première fois qu'on s'est avisé de peindre une fosse en plafond, et on peut dire que le peintre a vaincu parfaitement la difficulté qu'il y avait à entreprendre et à rendre ainsi un pareil sujet.

On nous conduisit de là dans le lieu où l'on conserve les corps des morts, après les avoir des-

dans les environs de Lilibée, aujourd'hui Marsalla. Voici l'inscription, copiée avec la plus grande exactitude :

ΙΜΥΛΧΙΜΙΛΧΩΝΟϹ
ΙΝΙΒΑΛΟϹ ΧΛΩΡΟϹ ΖΕΝΙΛΝ
ΕΠΟΗϹΑΤΟ ΠΡΟϹ ΛΥϹΩΝ
ΔΙΟΓΝΗΤΟΥ ΚΑΙ ΤΩΝ ΕΓΓΟΝΩΝ,

Qu'on peut expliquer ainsi :

IMILCHON IMILCHONIS (filius)
INIBALIS (nepos) CLORUS, HOSPITIUM
FECIT CUM LYSONE
DIOGNETI (filio) ET POSTERIS (ejus).

Il paraît, par le nom d'*Imilcon*, que cette tessère est un monument carthaginois, et qu'on peut en faire remonter l'époque au temps où les Romains sont venus faire le siége de Lilibée, c'est-à-dire cinq cents ans après la fondation de Rome, et deux cent quarante-huit ans avant J.-C. L'histoire nous apprend que cet Imilcon se rendit célèbre par le courage avec lequel il défendit la ville de Lilibée contre les Romains.

séchés avec de la chaux mitigée; mais cette méthode anciennement adoptée dans quelques villes d'Italie, pour rappeler sans doute aux vivans l'utile pensée de la mort, ne présente qu'un spectacle hideux et révoltant. Il en est de même de cette immense quantité de squelettes conservés dans le vaste souterrain des Capucins de Palerme, où trois ou quatre cents corps attachés par le cou, chacun dans une niche, ressemblent à autant de pendus, aussi horribles à voir les uns que les autres. [1]

[1] Parmi les divers établissemens avantageux à la ville de Palerme, et dont elle sera redevable à l'excellente administration de son vice-roi, le prince Carracioli, il vient de s'y en former un relatif à la sépulture des morts, très sagement imaginé, et qui semble fait pour être adopté dans beaucoup d'autres villes. Son premier objet, en élevant un monument destiné à former par la suite une dernière demeure aux habitans de Palerme, a été sûrement d'abolir l'usage barbare dont nous venons de parler. Voici le détail que ce prince en donne dans une lettre écrite au duc de La Rochefoucauld :

« Pour le Campo Santo, nous avons pris un vaste emplacement qui appartenait à une église et couvent de religieux « qu'on a envoyés dans d'autres maisons du même ordre. « Dans ce grand emplacement, on bâtit une enceinte composée de deux cents arcades disposées dans un carré long, « sous chacune desquelles se trouvera un caveau, une chapelle et un autel. Au milieu de ce monument, il y a trois « cents caveaux disposés en file. Chaque arcade a été donnée « ou à des maisons religieuses, ou à des familles nobles, ou « à des confréries, et à soixante-douze corps d'arts et mé-

Après avoir examiné tout ce qui pouvait être curieux dans cette abbaye de Saint-Martin, nous

« tiers, chacun la sienne, avec l'obligation que ces maisons « religieuses, ces familles nobles et ces divers propriétaires « d'arcades feront bâtir la leur à leurs dépens; ce qui ne « coûtera aux uns et aux autres que 1600 livres environ. « Les trois cents caveaux du milieu restent pour le petit « peuple, et la ville fournit le peu d'argent qu'il faut pour « leur construction. Aux quatre coins de ce carré long, il y « a quatre petites églises, outre l'ancienne, belle et grande, « qui subsiste comme elle était. Trois de ces églises sont données aux trois confréries de la noblesse de ce pays; la quatrième, au chapitre de la cathédrale, toujours aux conditions que les dépenses seront à leur charge. Chaque église ne « coûtera environ que 30,000 fr.; car la bâtisse est la moitié « moins chère qu'à Paris. Voilà, mon cher duc, comme s'est fait, « ou, pour mieux dire, comme va se faire un ouvrage très magnifique, très grand, très dispendieux, sans qu'il soit onéreux « à personne, puisque la dépense, bien divisée, est justement « répartie. On y a déjà posé la première pierre avec toute « la solennité possible. Le 2 novembre, on en fera la bénédiction, en grande pompe religieuse, par l'archevêque : « alors ce monument sera ouvert, quoiqu'il n'y puisse y avoir « encore qu'un quart d'achevé; mais ce quart suffit pour commencer à inhumer. Dès ce moment sortira l'ordre général « que personne ne soit plus enterré dans la ville : de cet ordre « universel seront exceptés l'archevêque, qui aura le privilége « de se faire inhumer dans sa cathédrale; les curés, avec le « même droit dans leurs paroisses; et les religieuses, par « rapport à la sainteté de leur institut : ne leur ayant pas permis de quitter leur couvent pendant leur vie, il ne serait pas « juste de les en faire sortir après leur mort. Mais toute la « ville, tous les ordres, tous les corps, doivent aller au Campo « Santo. Il sera seulement permis aux barons de choisir leur « sépulture dans leurs fiefs respectifs du royaume. »

descendîmes par un chemin périlleux à Monte Reale, petite ville très agréablement située à trois milles de Palerme, pour y voir une autre abbaye de Bénédictins, richement dotée par Guillaume-le-Bon. Ce prince, l'avant-dernier de la famille des Tancrède, fit ériger, en 1177, cette maison en abbaye archiépiscopale. Il voulut bien aussi rêver que la Vierge lui présentait le plan du cloître et de l'église cathédrale, qu'il fit bâtir à ses frais, ce sont deux curieux monumens de la richesse, de la magnificence et du mauvais goût de ce temps.

L'architecture intérieure participe du genre de fabriques des Sarrasins, et en même temps de l'architecture grecque du Bas-Empire, ce qui donne, au premier coup d'œil, à ce temple un aspect très majestueux, très imposant; tout y est grand et sévère, jusqu'à la manière dont il est éclairé. Un de ses principaux ornemens est le revêtissement intérieur de tout l'édifice fait en mosaïque, ouvrage qui a dû être d'un travail prodigieux, mais qui est en même temps du dessin le plus barbare. Cette mosaïque représente différens sujets de l'ancien et du nouveau Testament. Le pavé de l'église est dans le même goût, d'un travail immense et tout aussi incorrect. Le mur latéral des bas-côtés était couvert de panneaux en marbre, encadrés de mosaïques; mais cette partie est fort dégradée et presque détruite,

ainsi que le péristyle, qu'on a été obligé de rebâtir à neuf.

On trouve à droite du chœur les deux tombeaux de Guillaume-le-Mauvais et de Guillaume-le-Bon, tous deux du douzième siècle, mais bien différens de beauté. Celui de Guillaume-le-Mauvais est absolument dans le genre et de la même matière que ceux dont nous avons fait mention en parlant de l'église de Palerme. Le dernier évêque de Monte Reale a fait revêtir avec beaucoup de magnificence le devant du maître-autel en argent. Cet évêché, qui valait deux cent mille livres de rente, vient d'être réuni à celui de Palerme, avec la soustraction des deux tiers du revenu, qui sont rentrés dans les coffres du roi.

Sur le beau chemin qui conduit de Monte Reale à Palerme, chemin qui a été construit aux frais du dernier évêque, mais décoré peut-être avec plus de dépense que de goût, on trouve un vieux château qu'on dit avoir été bâti par les Sarrasins, et qui n'a maintenant d'autre usage que de servir de caserne à un régiment de cavalerie. Ce château communique par un souterrain à un autre plus considérable, appelé *Castel Reale*, construit dans le même genre, à peu près dans le même temps, et qui a servi de maison de plaisance à d'anciens gouverneurs ou vice-rois de la Sicile.

Palerme, après avoir été la citadelle et un des

principaux établissemens des Carthaginois du temps des Grecs, devint une ville considérable, long-temps après que les Romains s'en furent emparés dans le temps de la première guerre punique. Nous voyons dans Strabon qu'elle fut du nombre des colonies que les Romains établirent en Sicile, et il paraît, par quelques unes de ses médailles sur lesquelles on voit la tête d'Auguste, et plusieurs autres qui représentent la fameuse Livie sous différens emblèmes, que ce fut l'époque où Palerme a été réellement une ville riche et florissante. [1]

Au temps de l'empire d'Orient, Palerme étant passée sous la domination des Sarrasins, fut toujours regardée comme la capitale de leurs possessions, et le lieu chéri des gouverneurs ou émirs envoyés par les califes d'Afrique dans le dixième ou onzième siècle. Le château du vice-roi, construit en pierres de taille, est à l'exté-

[1] On connaît plusieurs médailles de Palerme qui portent pour empreinte une tête d'Auguste. Le prince de Torremuzza en rapporte, entre autres, quatre qu'il a fait graver, et qui, avec la tête de cet empereur, portent bien clairement pour inscription ΠΑΝΟΡΜΙΤΑΝ : une surtout a pour revers un aigle, et au-dessous est écrit ΑΝΟΙΚΙΑ, mot grec qui veut dire *colonie* : il y en a ensuite plusieurs où l'on voit l'impératrice Livie Drusille, sous la figure d'une Cérès, couverte d'un voile et couronnée d'épis. Sur d'autres, elle est représentée assise, et sous la forme d'une prêtresse ou d'une législatrice.

Indépendamment de ces médailles, avec lesquelles les Paler-

rieur d'une décoration absolument gothique, avec de petites croisées carrées sous des portiques ou arcs d'ogives. L'intérieur est décoré à la moderne, à l'exception de la première entrée et du vestibule, qui est encore revêtu en mosaïque, avec de petites colonnes en marbre et des fontaines semblables à celles qui ornaient jadis les palais des Maures dans le royaume de Grenade. Les Sarrasins ayant succédé aux Romains et aux Grecs, et les Normands aux Sarrasins, il était naturel que, dans un temps où l'on avait plus d'argent que de goût, on s'en tînt à imiter ce qu'on trouvait sous ses yeux, et que le genre et le style des monumens de ce siècle tinssent également de l'architecture gothique et de l'architecture mauresque ou sarrasine.

Nous retournâmes avec le prince de Pietra Percia à la Bagaria, qui est un fief de sa maison; de là nous allâmes voir les ruines de Solente,

mitains s'empressaient de faire leur cour et de témoigner leur reconnaissance à Auguste et à Livie, il paraît, suivant l'opinion du même auteur, que cette ville s'était mise sous la protection particulière des deux jeunes princes Caïus et Lucius César, ces deux fils d'Agrippa et neveux d'Auguste, alors désignés sous le nom de *princes de la jeunesse*, auxquels on élevait, dans quelques villes de l'empire, des temples magnifiques, comme celui qui existe encore à Nîmes. Parmi les médailles de Palerme, nous en verrons deux sur lesquelles sont représentées deux têtes de jeunes gens, au revers est le mot grec ΠΑΝΟΡΜΙΤΑΝ, entouré d'une couronne d'oliviers.

une des plus anciennes villes de la Sicile, et dont l'origine est absolument inconnue. Les Phéniciens fréquentèrent autrefois son port, et il appartint aux Carthaginois tant qu'ils eurent des possessions dans cette île. Pyrrhus la leur enleva pendant un moment, et en fit sa place d'armes tandis qu'il assiégeait Palerme. La petite anse où était située cette ancienne ville, placée sous l'abri du mont Catalfano, a servi de port à presque toutes les nations qui sont venues faire des descentes en Sicile.

Il ne reste plus aucun vestige de cette ancienne Solentum : on a construit sur le bord de la mer, dans le même lieu, une tour qu'on appelle *Castello di Solente*. Nous trouvâmes dans la plaine une grande quantité d'antiques sépultures taillées dans le tuf, rangées à raz de terre parallèlement, et à quatre pouces l'une de l'autre; ces anciennes tombes sont maintenant toutes découvertes, sans qu'on y ait jamais trouvé autre chose que des ossemens et des lampes de terre fort simples.

Il paraît que les temples de cette ville de Solente étaient placés sur les hauteurs qui l'environnent; on y retrouve même encore quelques débris d'anciennes constructions qui semblent l'annoncer : nous arrivâmes au haut de la montagne par un chemin sur lequel il existe encore des parties de pavé antique. Ce pavé est fort

étroit, mais assez conservé pour qu'on voie très bien la manière dont il était construit, et c'est absolument la même que celle de la voie Appienne; cette découverte semblerait enlever aux Romains l'honneur d'avoir inventé et fait les premiers ces magnifiques chemins publics que nous admirons en Italie. Ce fragment est d'autant plus curieux que c'est la seule voie pavée antique dont il existe des restes en Sicile. Nous en perdîmes et retrouvâmes la trace à deux reprises, mais nous n'aurions peut-être jamais découvert celle des temples, si nous n'eussions été accompagnés par un vieux garde-chasse, qui nous promit de nous y conduire à condition que nous lui ferions part des trésors que nous y allions chercher.

Enfin, en écartant les épines, nous aperçûmes l'emplacement de deux petits temples, et fûmes très étonnés de retrouver des fragmens de chapiteaux d'ordre dorique assez recherchés, des colonnes cannelées, avec un entablement de même ordre dorique. La corniche avait été ornée de masques de lions, comme à Pompéi. Nous découvrîmes aussi quelques chapiteaux ioniques, et des fragmens de frontons et de pilastres avec des cannelures, mais si fines qu'elles ressemblent plutôt à des filets. Tous les détails de cette architecture nous parurent curieux, et d'autant plus intéressans que ce sont les seuls restes d'une

des plus anciennes villes qui aient existé en Sicile. Il ne nous fut pas possible de lever le plan ni de l'un ni de l'autre de ces deux temples, et après avoir examiné tout ce que nous pûmes rencontrer de ces antiquités, nous revînmes à Palerme avec le désir de recevoir bientôt nos lettres de crédit si nécessaires en voyage, et que nous attendions avec impatience. [1]

Nous partîmes de Palerme le 1er d'août, à deux heures du matin, par une nuit obscure, comme si nous eussions choisi ce moment pour nous dérober à l'enchantement d'un lieu où chaque objet que nous rencontrions semblait fait pour nous retenir. Un grand vallon que nous eûmes à traverser nous conduisit jusqu'au bord de la mer, où nous arrivâmes avec le jour, au fond d'une baie, à laquelle on a donné dans le pays le nom de *Sferra Cavallo;* nous laissâmes à droite un cap appelé *Capo di Gallo*, formé par un grand rocher escarpé, et dont l'approche est dangereuse, à cause d'un bas-fond de roches à fleur d'eau.

Prenant ensuite à gauche et passant devant la petite île dite *delle Femine*, qui tient presque au

[1] Nous verrons, en parlant des médailles de cette ancienne ville de Solentum, que la forme des caractères qui composent leurs inscriptions, suffirait pour prouver qu'elle existait longtemps avant l'époque de Gelon, un des premiers tyrans de Syracuse.

continent, et sur laquelle il y a une seule tour de garde, nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'île Ustica, ou île des Os, qu'on voit de là en pleine mer, à plusieurs milles de distance. Si on en croit les vieilles chroniques siciliennes, ce nom singulier a été donné anciennement à cette île en mémoire de ce que les Carthaginois, revenant d'une expédition malheureuse en Sicile, y abandonnèrent, on ne sait sous quel prétexte, six mille hommes de troupes auxiliaires qui demandaient leur solde, et qui, dans ce lieu entièrement désert et éloigné de tout secours, périrent de faim et de misère, exemple frappant de la cruauté et de la perfidie carthaginoise.

Place publique de Carini, n° 465.

Quittant ensuite le bord de la mer, nous arrivâmes bientôt à Carini, gros bourg assez peuplé, et situé à dix-huit milles de Palerme. Carini est bâti au fond d'un vallon fertile, entouré de rochers élevés, avec un territoire très cultivé, et abondant en vins, en grains, en huiles et en toutes sortes de fruits. Quoique la propreté soit une suite assez naturelle de l'aisance, nous fûmes frappés de celle qui règne dans cette petite ville, et qui peut paraître un phénomène dans le royaume de Naples. Carini n'a au surplus rien de remarquable; elle est dominée par un vieux château gothique posé sur un rocher. Ce château est la demeure ordinaire du prince de Carini.

On recueille en quantité, dans ce lieu, d'excel-

lente manne qui découle d'une espèce de frêne, dont la feuille ressemble un peu par la forme à celle de l'accacia, et, par le tissu de l'écorce, à l'ébénier. Tout le monde sait que c'est par des incisions faites dans l'écorce de l'arbre que coule la manne. Cette opération se renouvelle de deux jours en deux jours, depuis le 15 juillet jusqu'à ce que la pluie ou les brouillards de l'automne arrêtent ou dénaturent la circulation de cette gomme glutineuse.

Les incisions sur l'arbre de la manne se font l'une sur l'autre, et horizontalement, depuis la superficie de la terre jusqu'à la tête de l'arbre, et se recommencent tant que la saison le permet. La liqueur sort d'abord comme une mousse blanchâtre, très légère, très appétissante et d'un sucre agréable, avec un petit mélange d'acide. La chaleur du soleil fige cette liqueur mousseuse, qui prend la forme d'une stalactite; c'est ce qu'on appelle la manne en canne ou en larmes, qui est la plus transparente et la plus chère; elle reste presque blanche, et la liqueur la plus grasse et la plus colorée qui s'en distille est reçue sur des feuilles de figuier d'Inde, posées à cet effet au pied de l'arbre. Le soleil, à la longue, coagule cette liqueur, et lui donne plus de corps; on la lève alors en masse; c'est celle qu'on appelle manne grasse; elle est plus lourde, plus purgative, et a ce goût fade que nous lui connais-

sons. Mais celle qui est en larmes, mangée à l'arbre, est très agréable et fort pectorale.

On détache la manne de l'écorce en ployant l'arbre et lui donnant une légère secousse. Lorsque l'année est pluvieuse, on en recueille peu, et on est obligé de la ramasser chaque jour, ce qui la rend et moins belle et d'une moindre qualité. Celle qui a reçu l'eau de la pluie ne vaut rien et se corrompt. L'arbre se sème, et se transplante quand il a atteint la hauteur de trois à quatre pieds. Lorsque sa tige est absolument couverte d'incisions, on le tranche à fleur de terre; il pousse ensuite par touffes du jeune bois dont on conserve un ou deux jets sur chaque souche pour recommencer l'opération. Le bois en est dur, lourd et amer; la décoction en est apéritive et très efficace pour l'hydropisie.

Il faut des climats particuliers pour la culture de cet arbre; il ne produit que dans les pays chauds, et cependant il ne vient pas dans les cantons privés du vent du nord. Il n'y a que cette partie de l'île qui produise la manne; elle est moins célèbre que celle de la Calabre, plus anciennement connue en Europe; mais on prétend qu'elle est de meilleure qualité. On peut croire que l'arbre de la manne viendrait en France, et qu'il y réussirait parfaitement, surtout en Provence.

Nous partîmes de Carini à quatre heures du matin. Après avoir fait trois milles, en venant regagner la mer, on trouve dans les terres, sous la montagne, la grotte de Garbolangi, qui n'a rien de bien curieux, quoiqu'on nous l'eût beaucoup vantée; mais en général il faut se défier des peintures et des descriptions italiennes. Nous ne pûmes juger de la profondeur de cette grotte, qu'on dit être connue jusqu'à plus d'un demi-mille, sans qu'on en ait jamais trouvé le fond. Au reste, on peut assurer qu'elle n'a point d'autre embouchure, car elle est privée d'air, au point que la moindre fumée des lampes y devient suffocante. Nous trouvâmes bien quelques stalactites assez belles à son entrée; mais n'ayant point de lampes ni de flambeaux, la voûte s'abaissant de plus en plus, et se partageant en plusieurs ouvertures, nous ne voulûmes pas risquer d'aller plus avant, dans la crainte de rencontrer quelques trous, ou de nous égarer dans des défilés tortueux et obscurs, dont il aurait été fort embarrassant de sortir.

C'est tout près de cette grotte, en s'avançant du côté de la mer, qu'était la petite ville d'Hyccara, patrie de la célèbre courtisane Laïs [1], qui

[1] Laïs, cette fameuse courtisane de l'antiquité, était effectivement née dans cette ville d'Hyccara. Sa patrie ayant été détruite par les Athéniens, elle fut emmenée avec eux dans la Grèce, et s'établit à Corinthe, qui devint un théâtre nouveau

fut conduite en Grèce, lorsque Nicias, général des Athéniens, détruisit cette ville et en emporta trois cents talens. Hyccara fut rasée, et son territoire donné aux habitans d'Egeste, qui avaient réclamé le secours d'Athènes contre les Sélinuntains et les Syracusains, au sujet de quelques querelles de territoire entre ces deux peuples. Ce fut le prétexte et le prélude de la guerre que les Athéniens vinrent porter en Sicile, et dont la fin leur fut si malheureuse.

On dit qu'il existe encore quelques débris d'anciennes constructions de murs, et quelques conduites d'eau de l'antique ville d'Hyccara; mais nous ne pûmes distinguer que quelques fragmens de briques ou mattoni épars, qui sembleraient en indiquer l'ancienne situation. Ce qui aurait pu l'assurer peut-être davantage, ce sont quelques médailles de cuivre découvertes dans

pour cette beauté célèbre. Elle fit tant de bruit dans cette ville et dans toute la Grèce, que les grands, les orateurs, les philosophes les plus austères, conçurent pour elle les passions les plus vives. On a écrit que Diogène le Cynique fut de ce nombre, et que, malgré sa misère et sa malpropreté, Laïs ne fut pas insensible à son amour. On dit aussi que Démosthène fut également curieux d'obtenir ses faveurs, mais que cette courtisane lui ayant demandé une somme considérable, qui pouvait s'évaluer à 4000 livres de notre monnaie, il la quitta en lui disant qu'il ne voulait pas payer si cher un repentir. Cette beauté si dangereuse et si célèbre vivait dans le siècle d'Alexandre, c'est-à-dire 300 ans avant J. C.

cet endroit même, sur lesquelles on voit d'un côté une tête de femme, avec cette inscription : HKAP, et de l'autre côté un loup ou un chien.

On a trouvé encore à deux milles plus haut, en se rapprochant de Carini, d'anciennes médailles d'argent de Segeste, avec quelques chapiteaux et des bases de colonnes en marbre, ce qui pourrait faire imaginer que le territoire d'Hyccara ayant été donné aux habitans d'Egeste ou Segeste, ils avaient rebâti une ville plus avant dans les terres, et qu'à son tour cette ville fut détruite, ou par les Romains, ou par les Sarrasins qui rebâtirent Carini, appelée ainsi du nom corrompu d'Hyccara. On commença sans doute à construire des cabanes sous la protection du château, et la bonté du pays a fait créer successivement le riche bourg qui y existe aujourd'hui.

Rochers de la Favarotta, n° 466.

Indépendamment de la richesse et de la fertilité des environs de Carini, on peut dire que peu de parties de la Sicile offrent autant de sites curieux et extraordinaires que toute cette extrémité du cap ou promontoire où était située l'ancienne ville d'Hyccara. On en peut juger par la vue de ces roches suspendues et isolées de la manière la plus imposante. Il paraît qu'on avait anciennement construit une tour de garde sur la sommité d'un de ces rochers, pour défendre un passage très resserré dans ce lieu, appelé *la Favarotta*. La tour est entièrement abandonnée,

et ne sert plus aujourd'hui que d'ornement à ce site pittoresque et sauvage.

Site général et environs du temple de Segeste, n° 467.

Nous traversâmes, en sortant de ces gorges de montagnes, et en suivant la mer pendant trente milles, un pays assez beau, arrosé par trois petits fleuves; savoir, le San-Cataldo, le Calatanno et le San-Bartolomeo, qui viennent se jeter dans la mer près Castellamare; c'était autrefois le port de l'ancienne Segeste, situé assez avantageusement à l'angle d'un golfe, et sous le mont Inici, qui le tient à l'abri du nord. La position de ce Castellamare de Sicile ressemble fort à celle d'un autre Castellamare que nous avons vu près de Naples; c'est le même site, une anse pareille, une côte qui a la forme de celle de Sorrente, et un cap appelé *San-Vito*, qui ressemble beaucoup au cap Minerve; mais tout ce pays est bien inférieur, pour la salubrité, l'agrément et l'abondance, à celui de Sorrente. Nous ne trouvâmes dans ce lieu qu'un mauvais château à peine habitable, et rien d'intéressant à voir que ses magasins de blé, Castellamare étant un des sept *caricatori* de la Sicile, c'est-à-dire un des lieux où se font les chargemens et les exportations des blés pour l'étranger.

Ce fut là que nous mangeâmes, pour la première fois, des figues d'Inde, le fruit de l'opuntia, plante plus connue en Amérique, et fort commune dans cette partie de la Sicile, où elle

croît d'elle-même dans les parties les plus incultes. Cette plante, qui, dans ce pays, vient jusqu'à douze et quinze pieds d'élévation, rapporte une quantité prodigieuse d'un fruit sucrin, assez agréable, surtout lorsqu'il est glacé. Ce fruit est à très bas prix, et le peuple en fait une grande consommation.

Il y a peu de pays où la nature soit en général aussi riche, aussi féconde que dans la Sicile, non seulement en blé, mais en fruits, en productions de toute espèce; mais, malgré cette abondance et les ressources que le pays peut offrir en tout genre, il en est peu qu'il soit aussi embarrassant de parcourir, et où on ait plus de peine à se procurer souvent les premières commodités de la vie : à l'exception de Palerme, où nous avions été reçus parfaitement, et de quelques villes principales, les villages, les bourgs, les campagnes, y sont absolument dénués de tout; et, sans la ressource des maisons religieuses, les voyageurs, y seraient souvent dans le plus grand embarras, même pour se loger : mais la vue d'un lieu célèbre dans l'antiquité, d'un monument, ou d'un site curieux, pittoresque, console et dédommage de tout.

C'est ce qui nous arriva. Comme nous couchâmes sur le plancher, nous fûmes le lendemain matin à cheval de très bonne heure. Nous découvrîmes bientôt de loin le superbe temple de

Segeste, parfaitement conservé au milieu d'un désert, où la vue n'est distraite par aucun autre objet : nous y arrivâmes au lever du soleil, et comme ce temple est précisément tourné au levant, et bâti sur une hauteur, c'est de tout le pays l'objet le plus frappant; aussi l'aperçoit-on de fort loin. Il nous semblait qu'ainsi élevé dans cette solitude, il y produisait un effet encore plus imposant; il est fort extraordinaire qu'un édifice aussi isolé soit resté dans presque tout son entier, et sans qu'on puisse reconnaître dans les environs le moindre reste d'aucun autre monument.

Segeste ou Egeste, ainsi qu'il paraît que cette ville a été appelée dans son origine, fut sans contredit une des plus anciennes de la Sicile. Aussi son origine est-elle entourée de tant de fables, que nous nous garderons bien de nous en occuper ici. Nous voyons seulement que les auteurs les plus graves et les plus célèbres, Cicéron lui-même, assurent qu'elle fut bâtie par Énée lorsqu'il fuyait de Troie. *Oppidum pervetus in Sicilia est*, dit cet orateur, *quod ab Ænea fugiente a Troja, atque in hæc loca veniente, conditum demonstrant.* C'était l'opinion de toute l'antiquité, et Virgile, conduisant son héros en Sicile, ne manque pas de lui faire tracer l'enceinte de la nouvelle ville, dont il distribua les premières maisons à ses compagnons.

Interea Æneas urbem designat aratro
Sortiturque domos, etc.

Ce fut d'après cette tradition que les Segestains élevèrent dans leur ville un temple à Énée, et lui accordèrent les honneurs divins. Dans la suite des temps, Segeste, qui était devenue l'une des plus riches et des plus florissantes de la Sicile, s'étant révoltée contre Agathocles, elle fut ravagée par ce tyran, qui changea alors son nom et lui donna celui de Diceapolis.

Quoique rapportés par tous les historiens de l'antiquité, ces événemens sont si éloignés de nous qu'ils ne peuvent nous intéresser. Nous ne saurions cependant douter que Segeste n'ait joué un très grand rôle dans les premiers âges de la Sicile. Elle fut long-temps la rivale de Selinunte, fut alliée des Grecs, et soutenue par Athènes, lors de l'expédition malheureuse de Nicias. Elle passa ensuite entre les mains des Carthaginois, qui occupèrent long-temps toute cette partie de la Sicile; mais on ignore quelle a été l'époque certaine de son entière destruction.

Nous voyons, même par les détails dans lesquels Cicéron entre à son sujet, que de son temps cette ville devait être encore très magnifique, puisque ce fut d'un de ses temples que Verrès fit enlever une statue de Diane qui était regardée comme un chef-d'œuvre de l'art, et pour laquelle les Segestains avaient tant de vé-

nération qu'ils n'osèrent même y toucher, lorsque l'avare préteur la fit enlever de force par les habitans de Lilibée. Tels furent les regrets et le deuil des Segestains dans ce désastre affreux, que toutes les femmes, les enfans et les vieillards l'accompagnèrent en pleurs hors de leur ville, après l'avoir parfumée d'huile odoriférante et couronnée de fleurs.

On voit encore, dans le récit que Cicéron fait de cet événement (ce qui rend l'action de Verrès plus criminelle), que lorsque les Carthaginois étaient en guerre avec les Segestains, et qu'ils vinrent ravager leur ville, ils emportèrent cette précieuse statue à Carthage; mais que, dans la suite, au temps de la troisième guerre punique, lorsque Scipion l'Africain s'empara de Carthage et de tous les trésors qui y étaient rassemblés, il fit rendre aux Segestains la statue de Diane qui leur avait été enlevée.

Il paraît, au reste, que la ville même de l'ancienne Segeste était éloignée de quelque distance de l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui l'antique édifice dont nous allons nous occuper, et qu'elle était beaucoup plus voisine de la mer. Des fragmens d'anciennes voûtes toutes délabrées, les restes informes d'un théâtre qui à peine peut se distinguer, ainsi que des débris de citernes construites avec des pierres d'une grande proportion, tout indique qu'il y avait dans ce

lieu une ville considérable; mais on n'aperçoit rien au milieu de ces ruines qui puisse faire reconnaître quelle en était la forme et la grandeur. Tout ce qu'on peut voir, c'est que la situation en était peu avantageuse, étant bâtie dans un terrain inégal et un pays aride, tourmenté par tous les vents, sans fleuve, sans port, et entouré de rochers escarpés et sauvages.

Vues du temple de Segeste, nos 468, 469 et 470.

C'était à la droite de ces débris antiques, et avant d'arriver à la ville même de Segeste, qu'était élevé ce superbe temple qu'on dit avoir été consacré à Cérès; c'est du moins la tradition du pays, tradition fondée sur ce que l'usage des anciens était, suivant Vitruve, de placer ordinairement les temples et les autels qu'on élevait à cette divinité dans des lieux retirés et solitaires. [1]

Rien n'est en effet plus abandonné, plus isolé aujourd'hui que cet ancien édifice. Nous parcourûmes inutilement tout le territoire qui l'environne sans y trouver le plus petit vestige d'autres constructions antiques, sinon des morceaux épars de mattoni, mais si dégradés par le temps, et si ruinés, qu'ils sont presque arrondis comme des cailloux. Nous vîmes aussi quelques

[1] *Extra mœnia id fuit conditum quod Cereris templa semper in angulis ac secessibus, quo frequenter homines non confluebant, ex antiqua superstitiosa consuetudine (ut Vitruvius docet), construi solerent.* (Fazelli, *de Rebus Sic.*, L. VII.)

pièces de vases grecs dans le même état, mais pas une seule pierre qui eût l'air d'avoir été mise en œuvre, ni le moindre vestige de muraille et de construction.

L'emplacement de ce temple est tellement découvert et si aride que les serpens même n'y trouveraient pas un asile. On peut dire enfin que Segeste est une des villes antiques les plus ruinées de la Sicile, et dont on conserve cependant, par un hasard fort singulier, le monument le plus entier. Il est bâti sur une éminence entourée de trois côtés d'un ravin formé par un torrent. Il est à croire que cet édifice a toujours été isolé, et qu'il fut bâti hors l'enceinte de Segeste, et dominant la ville, où l'on descendait par deux vallons.

Plan géométral du temple de Segeste, n° 471.

Le plan du temple est un carré long de cent soixante-dix-sept pieds sur soixante-quatorze de large, formé de six colonnes de face sur quatorze de profondeur; celles des angles sont égales aux autres pour le diamètre, qui est de six pieds quatre pouces sur vingt-huit pieds six pouces de hauteur. L'entre-colonnement général est de sept pieds un pouce, excepté entre les deux colonnes qui formaient l'entrée, ce qui fait une différence de neuf pouces en plus, mais qui devient presque insensible. L'entablement a dix pieds dix pouces de hauteur: la proportion de cette partie de l'édifice semblerait devoir paraî-

tre lourde et massive sur tout autre ordre, et cependant elle devient d'un excellent effet sur celui-ci. [1]

Le fronton est d'un caractère simple et fort surbaissé, ce qui fait que le temple n'a en tout que cinquante-huit pieds d'élévation, en y comprenant même les trois degrés qui règnent au pourtour. Les colonnes ont de dix à treize assises de pierres, et sont posées sur un socle qui ferme et entoure le temple, à l'exception de l'entrée, où ce socle est interrompu. Une singularité particulière au temple de Segeste, c'est que toutes les colonnes portent une espèce de tambour qui excède le fût de la colonne de deux ou trois pouces, et dont elle est entourée dans toute sa hauteur.

Les bossages, conservés pour la commodité de la construction, existent encore aux bases des colonnes, et à beaucoup des pierres du socle et des gradins du temple, qui ne sont point enterrées; ces mêmes bossages se trouvent répandus dans l'intérieur de l'édifice, et notamment à

[1] Les moulures de l'entablement ont en général peu de relief, mais ce qui forme le plus d'effet est la saillie de cette corniche, et en même temps une inclinaison assez marquée dans les larmiers modillonnaires, qui ont de plus cet avantage de prévenir le retour des eaux sur le reste de l'entablement, et par conséquent les dégradations qu'elles occasionnent à la longue.

quelques pierres du fronton, ce qui semblerait indiquer que ce temple n'a point été absolument terminé, ni même consacré, et que c'est peut-être par cette raison qu'il a échappé aux incendies, aux pillages des Barbares, et que, ainsi isolé et éloigné de la ville, il a, comme celui de Métaponte, survécu à la destruction totale.

Il ne manque, à l'extérieur de ce temple, que quelques pierres du fronton, détachées et renversées sans doute par quelque accident particulier. La seconde colonne de la face orientale, endommagée par le tonnerre, a été réparée autant qu'elle pouvait l'être. La pierre est un tuf du même genre que celle avec laquelle a été construit le temple de Junon Lacinie dont nous avons vu les restes dans le Voyage de la Calabre, près de Crotone. L'intérieur de l'édifice est absolument vide; on croirait cependant y entrevoir l'arrachement d'un mur, si les pierres de taille qu'on y découvre avaient une direction plus exacte.

Nous cherchâmes à l'entour du temple, dans l'espérance d'y découvrir quelques fragmens d'édifices, comme les logemens des prêtres, qui devaient en être peu éloignés, mais nous ne trouvâmes, et à quelque distance encore, que deux morceaux de colonnes laissés au hasard, où on voit des entailles dans la pierre, à la ma-

nière des anciens, pour en faciliter le transport. Au reste, le plan géométral, les différentes vues, la coupe et les détails de ce monument, dessinés et mesurés avec une scrupuleuse exactitude, le feront mieux connaître que nos descriptions, qui, sans ce secours, seraient sèches et imparfaites.

Le gouverneur de Calatafimi eut l'honnêteté de nous envoyer six hommes et trois grandes échelles; notre architecte parvint au sommet du fronton, et en mesura tous les détails. Pendant ce temps, un de nos dessinateurs prit, en se plaçant à quelque distance, une vue générale du site et du pays où cet imposant édifice est si entièrement abandonné. Un autre en esquissa deux vues plus rapprochées; l'une latérale, la seconde, de l'intérieur du temple.

A un mille environ du territoire de Segeste, en tirant un peu vers le nord, on trouve des sources d'eaux chaudes et minérales. Il y avait même autrefois dans ce lieu, appelé aujourd'hui *Calameth*, du nom d'un vieux château sarrasin, des bains très fréquentés, ainsi que ceux d'Himère et de Selinunte. Ces eaux de Segeste ont de plus cet avantage que, quoiqu'elles soient très chaudes et également sulfureuses, ne passant point au travers des mines de sel, et n'en étant point imprégnées, comme les eaux d'Himère, de Siacca et de Selinunte, elles sont bonnes à

boire quand on leur a donné le temps de se refroidir.

Strabon et Diodore font mention de ces eaux et de ces bains d'Egeste. Ce dernier, surtout, en parlant des voyages qu'Hercule fit dans la Sicile, dit que lorsqu'il se trouva vers cette partie du rivage, des nymphes vinrent lui offrir de prendre des bains pour se délasser de ses voyages, et qu'il y avait dans ce lieu deux sources d'eaux chaudes; savoir, celle d'Himère et celle d'Egeste, du nom des villes qui se trouvaient dans le voisinage. [1]

Si ces bains et ces eaux sulfureuses sont de nature à intéresser les observateurs et les naturalistes, le territoire de Segeste renferme aussi de quoi piquer la curiosité et exciter les recherches de l'antiquaire. Souvent, en fouillant dans les environs de ce monument, surtout parmi les ruines et dans l'emplacement de la ville antique, on a trouvé, et sans doute on pourrait trouver encore de ses anciennes médailles.

Nous avons cru devoir en faire graver deux sur la même planche où sont les détails d'architecture du temple de Segeste; toutes deux en argent, et de la plus grande rareté. Sur l'une on

[1] *Littus vero ipso peragrante calidas a nymphis balneas ferunt apertas fuisse, quibus contractam ex itinere lassitudinem allevaret. Binæ cum sint, alteræ Himerenses, Ægestanæ alteræ, ab suis dictæ sunt.* (Diod. Sic., L. IV.)

voit une figure d'homme courbé, tenant une palme dans une main, et à ses pieds un chien buvant à un ruisseau. Le revers représente un guerrier conduisant un char de triomphe ou quadrige, et tenant plusieurs épis de blé; le guerrier est couronné par une victoire; dans l'exergue, au-dessus du nom ΣΕΓΕΣΤΑ, il y a un poisson. [1]

L'autre médaille porte vraisemblablement une tête de Cérès, désignée par l'épi de blé qui est à côté, et sur le revers un homme également courbé, avec des chiens courant à ses pieds, et devant lui une espèce de terme, tel que les anciens en plaçaient sur les grands chemins ou dans les campagnes.

On trouvera dans la suite de cet ouvrage quelques autres médailles de Segeste, beaucoup moins rares. Le plus grand nombre, au revers d'une tête inconnue, portent un chien ou courant ou en repos. Et on verra que cette tête de femme est re-

[1] *Qui primus ordine hac procedit in tabula, numus est maximæ raritatis. Eum servat* J. Rotolo, *civis Agrigentinus, neque alibi similem inveni. Est in eo vir nudus incurvus solis tamen cothurnis cruribus tectis, e cujus sinistro brachio linteum, sive lorum dependet. Læva manu nodosum tenet baculum dextera femori applicata, inter ejus pedes stat canis lambenti similis. Ab alia parte conspicitur vir insistens currui ab equorum citatis quadrigis tracto, qui dextera habenas regit, et spicarum manipulum sinistro brachio tenet. Victoria supervolans eum coronat: infra stat nomen civitatis* ΣΕΓΕΣΤΑ, *et in imo exergo piscis.* (Torremuzza.)

gardée assez généralement comme devant être celle de la nymphe Egesta, ce qui faisait allusion, ainsi que le chien représenté sur le revers, aux fables et aux anciennes traditions du pays.

Parmi ces médailles de Segeste, une, entre autres, nous paraît être d'autant plus curieuse qu'elle se trouve conforme aux opinions reçues dans l'antiquité, sur l'origine même de Segeste, et sur les anciennes prétentions de ses habitans que leur ville avait été fondée par Énée, dans son passage en Sicile, et après la destruction de Troie. Aussi voit-on sur un côté Enée portant son père Anchise, et tenant Ascagne par la main. Une tête d'Auguste est gravée sur le revers, avec l'inscription ΕΓΗΣΤΑΙΩΝ; ce qui prouve d'abord qu'elle fut frappée du temps d'Auguste, et ensuite le désir que les Segestains avaient de faire leur cour à cet empereur, et même à tout l'empire romain, auquel ils se faisaient gloire d'appartenir, non seulement par les liens de l'amitié et d'une alliance perpétuelle, mais comme ayant une sorte de parenté avec le peuple romain. C'est ce que Cicéron annonce dans ce même discours contre Verrès, dont nous avons fait souvent mention. *Itaque Segestani, non solum perpetua societate atque amicitia, verum etiam cognatione, secum populo romano conjunctos esse arbitrantur.*

CHAPITRE VIII.

VOYAGE SUR LE MONT ERYX ET DANS TOUTE LA PARTIE DU CAP BOEO, LE LILIBÉE DES ANCIENS, EN PASSANT PAR LES VILLES DE TRAPANI, MARSALA, MAZZARA ET LES RUINES DES TEMPLES DE SELINUNTE.

Après avoir dessiné les vues, levé les plans du temple de Segeste, nous nous remîmes en chemin, et allâmes gagner Calatafimi, à trois milles de là. Nous traversâmes, pour y arriver, un riche vallon où coule un petit fleuve, qui passait devant et à quelque distance de la triste Segeste. Calatafimi n'est pas dans une situation beaucoup plus gaie, quoique ses environs nous aient paru d'une grande fertilité; bâtie sur la crête de deux vallons, elle ressemble un peu à l'extérieur à Centorbi, petite ville où nous avions passé en descendant l'Etna. Celle-ci est moins considérable pour l'étendue que Centorbi, et cependant beaucoup plus peuplée : le nombre de ses habitans est de dix mille environ. Le gouverneur, auquel nous avions été recommandés, engagea des moines franciscains à nous recevoir : mais, malgré sa recommandation, ces bons religieux

ne purent nous offrir que de très mauvais lits, sur lesquels nous passâmes la nuit tant bien que mal, et après avoir, comme de coutume, fait en public notre grand couvert.

Nous partîmes de Calatafimi à la pointe du jour[1]. A quelque distance de cette petite ville, le pays change tout à coup, et devient sec et inculte jusqu'aux approches du mont Eryx, aujourd'hui monte San Giuliano. Ce lieu, célèbre dans l'antiquité, ne présente plus qu'une mon- Vue du mont Eryx, n° 472.

[1] Quelques auteurs ont pensé que ce lieu de Calatafimi a été autrefois construit sur les ruines de Longurium, ancienne ville placée, sur l'itinéraire d'Antonin, dans cette partie de la Sicile, entre Hyccara et Lilibée. Cette opinion paraît d'autant plus incertaine que, sur ce même itinéraire, on trouve le nom d'une autre ville ancienne, *ad Olivam*, citée après celle de Longurium, et que rien n'indique si c'est l'une plutôt que l'autre qui a formé la ville moderne de Calatafimi. Cela est, au reste, assez peu important à savoir. Ce qu'on peut dire de plus certain sur cette petite ville, c'est qu'elle doit sûrement son origine aux Sarrasins, ce nom de Calata ayant été donné souvent par cette nation, comme nous l'avons déjà observé, à beaucoup de villes bâties sur des endroits élevés.

Tout le canton qui l'environne, et qui portait anciennement le nom d'*Ager Salemitanus*, était et est encore un des endroits les plus abondans de la Sicile, se trouvant arrosé par plusieurs petites rivières qui y portent la fertilité. La vénération que ses anciens habitans avaient autrefois pour la mémoire d'Énée est sans doute ce qui les avait engagés à donner à deux de ces rivières les noms de *Scamandre* et de *Simoïs*, fleuves de la Troade si connus, et que ces deux petites rivières de Sicile portent encore aujourd'hui.

tagne nue, stérile et isolée de toutes parts, d'où l'on découvre la vue de Trapani et des petites îles qui sont situées à cette extrémité de la Sicile. Nous y arrivâmes après avoir fait vingt-quatre milles tout d'une traite.

Trapani, autrefois Drepanum, fut bâti l'an de Rome 493 par Amilcar, général des Carthaginois, pour y loger les habitans de Motia lorsqu'ils furent chassés de leur ville par les Siciliens dans la neuvième olympiade. Il semblerait, en y arrivant, que cette ville est entièrement séparée et détachée du continent, surtout lorsque le sirocco ou vent du midi couvre la plage basse des eaux de la mer : elle est alors totalement entourée d'eau, à l'exception de la chaussée qui traverse les salines. Cette situation nous rappela celle de Gallipoli dans la terre d'Otrante, à laquelle elle ressemble parfaitement.

Salines de Trapani, n° 473.

Ce sont ces salines de Trapani qui font actuellement toute la richesse et le commerce principal de cette ville. Le sel s'y fait par évaporation ou par dessiccation, comme dans la Pouille, mais sans le secours de l'eau douce. Sur la plage basse, et presque de niveau à la mer, on fabrique de petites chaussées, d'un pied d'élévation, qui parquent et renferment des espaces carrés de différentes grandeurs, et se communiquant les uns aux autres.

C'est dans ces espèces de fosses que se forme

le sel, et le moyen qu'on emploie est fort simple. On introduit l'eau dans les séparations les plus voisines de la mer; elle y reste exposée à la grande ardeur du soleil, diminue de volume et acquiert en proportion plus de parties salines. Au bout d'une quinzaine de jours, on la fait passer dans des séparations plus petites, où elle reste encore autant de temps à l'air, et enfin successivement jusqu'à ce qu'étant arrivée dans les fosses les plus resserrées, et ayant acquis, par une évaporation continuelle, une plus grande quantité de sel, elle le dépose dans une épaisseur d'environ deux pouces sur cinq pouces d'eau : on lève alors le sel, on l'entasse, on en forme des masses pyramidales, qu'on laisse plus ou moins se durcir dans les dehors des salines; puis on le transporte pour le mettre dans le commerce.

Le sel de Trapani est blanc, mais très âcre; aussi l'emploie-t-on de préférence pour les salaisons de poissons. Ce n'est pas, comme dans la Pouille, pour le compte du roi que s'exploitent ces salines, il en retire seulement les droits de sortie, droits plus considérables que le prix même du sel, qui est presque réduit à rien. La quantité prodigieuse qu'on en fabrique sur toute cette côte est d'un grand avantage pour la salaison des thons, dont on fait une pêche et un commerce très considérable à Trapani. Nous

arrivâmes malheureusement trop tard pour être témoins de cette pêche vraiment curieuse. Nous apprîmes seulement que le thon qu'on prend dans ce pays est beaucoup plus grand que celui qu'on pêche entre Marseille et Cette, et qu'il y est beaucoup plus abondant, puisque une seule madrague de Trapani a valu cette année, tous frais déduits, cinquante mille écus.[1]

Les vaisseaux suédois, anglais et quelques français, viennent faire leurs approvisionnemens de sel de Trapani; on l'emploie pour saler le poisson, mais celui de Sardaigne est préféré pour les autres salaisons.

Malgré les inconvéniens de l'odeur et des éva-

[1] La pêche du thon est un des plus grands amusemens des Siciliens pendant l'été; la salaison et l'envoi qu'ils font de ce poisson à l'étranger est une des premières branches de leur commerce. Le thon ne paraît dans la Sicile que sur la fin de mai; c'est alors qu'on prépare les *tonnari* pour les recevoir: c'est une espèce de château aquatique construit, à grands frais, de filets très forts, attachés au fond de la mer par des ancres et des morceaux de plomb très pesans.

On place toujours ces tonnari dans les passages, au milieu des rochers et des îles que le thon fréquente davantage. On a soin d'en fermer presque entièrement l'entrée avec des filets; on n'y laisse qu'une petite ouverture, qui est appelée la porte extérieure du tonnaro; elle conduit dans la première chambre, qu'ils nomment la salle. Dès que le poisson y est entré, les pêcheurs, qui sont en sentinelle dans leurs bateaux, ferment la porte extérieure de cette salle, et, en faisant du bruit sur la surface de l'eau, ils y amènent bientôt le pois-

porations malsaines qui s'exhalent nécessairement pendant les chaleurs des terrains bas et arrosés où sont placées ces salines de Trapani, cette ville est si élevée que l'air y est vif et excellent. Il n'est pas sans vraisemblance qu'on ait attribué à cette qualité d'air pur et salubre la beauté des femmes de Trapani, si célèbres, si vantées autrefois, et qui le sont même encore actuellement par plus d'un voyageur, quoiqu'elles n'aient cependant rien aujourd'hui de plus remarquable que dans d'autres villes d'Italie, et peut-être moins. Ces traits réguliers, ces beaux profils grecs existent bien dans quelques endroits de la Sicile, mais bien plus dans l'intérieur même de l'île que sur les côtes et dans les villes mari-

son. Dès qu'il y est entré, la porte intérieure de la salle se referme, et on rouvre l'extérieure pour y admettre une plus grande quantité de ces poissons.

Quelques tonnari ont beaucoup de chambres différentes qui ont divers noms, le *salon*, la *salle à manger*, l'*antichambre*; mais la dernière est toujours appelée la *chambre de la mort*: elle est composée de filets plus forts et d'ancres plus pesantes que les autres.

Dès qu'on a rassemblé une quantité suffisante de thons, on les chasse de toutes les autres chambres dans celle-ci, et alors le massacre commence; les pêcheurs, et quelquefois aussi les spectateurs, armés d'une pique ou d'un harpon, attaquent de tous côtés le pauvre animal, qui, sans défense, et se livrant au désespoir, frappe l'eau et les bateaux avec beaucoup de force, et se heurte quelquefois lui-même contre les rochers et les ancres. (Brydone.)

times, où le mélange des différentes nations les a depuis long-temps fort altérés. Quoi qu'il en soit, on peut croire que cette conformation heureuse de la nature, en supposant, comme il est vraisemblable, qu'elle ait existé, aura fait naître chez les anciens l'idée d'élever près de Trapani, sur le mont Eryx, un temple qu'ils consacrèrent à Vénus, et qui devint un des plus célèbres de l'antiquité.

Trapani est aujourd'hui regardée comme une des premières villes de la Sicile, et même comme une ville de guerre. Le roi y nomme un gouverneur, qui est toujours un officier-général; il y a des troupes, des bastions, et la porte de la ville se ferme tous les soirs. Le port de Trapani est, après ceux de Syracuse et de Messine, un des plus fréquentés de l'île. L'intérieur de la ville est joli, bien bâti et renferme une population de dix-huit ou vingt mille âmes. Les églises ne nous offrirent rien de bien curieux. On nous montra dans quelques unes des tableaux de Carrera, peintre originaire de cette ville, qui avait assez étudié la manière de Paul Veronèse, mais qui s'était trompé dans les moyens de l'imiter; il a heurté avec dureté ses ombres et ses clairs, au lieu de peindre avec la franchise de son modèle; ses couleurs ont poussé au noir, et ses tableaux, faits il est vrai avec liberté, sont sans correction et sans harmonie. Nous trouvâmes, en nous

promenant dans la ville, trois statues pédestres, en marbre, une de Philippe V, une de Victor Amédée, et une autre de Charles de Bourbon.

Indépendamment de la vente de leur sel et de la pêche du thon, les habitans de Trapani s'occupent encore à d'autres genres de commerce, qu'ils doivent autant à leur industrie qu'à la position de leur ville sur le bord de la mer. Un de ceux qui leur sont le plus avantageux, et dont on peut dire qu'ils sont les inventeurs, c'est l'art de graver et de sculpter la partie nacrée des coquillages, sur lesquels ils représentent des sujets assez délicats, dans le genre des camées antiques; ils en forment des bracelets ou des boîtes. Nous en remarquâmes plusieurs vraiment agréables: ces sortes de petits ouvrages sont fort recherchés. Ils travaillent aussi avec beaucoup d'adresse le corail qu'on retire près des côtes de la Sicile, ou de celles de Sardaigne et d'Afrique. On en fait à Trapani divers ornemens et plusieurs espèces de bijoux qui se transportent dans différens pays.

N'ayant au surplus rien trouvé dans cette ville qui méritât de nous y arrêter, malgré l'honnête et excellente réception du prince de Paceco, qui en était gouverneur, et auquel nous avions été recommandés, nous en partîmes le lendemain matin: mais avant de quitter le pays, nous voulûmes parcourir les environs de Trapani, et par-

ticulièrement cette plage tant célébrée par Virgile, sur laquelle il fait arriver son héros, lorsqu'une tempête l'oblige de relâcher en Sicile, près de Drepanum. Nous étions curieux de voir l'endroit même où Énée fut reçu par Aceste, son ami et son allié, et où enfin, après avoir fait des sacrifices sur le tombeau de son père, il fit célébrer des jeux en son honneur.

Toutes ces descriptions sont fort intéressantes à lire dans Virgile, mais rien ne rappelle sur les lieux ni la ville fondée par Énée, ni le tombeau d'Anchise, ni les bosquets sacrés dont il était entouré : rien n'est plus désert, plus aride, plus découvert que tous les environs et le territoire entier de Trapani, où l'on peut à peine rencontrer un arbre et quelque ombrage, tel enfin que ses habitans ne connaissent de fruits, de légumes, que ce qu'ils en peuvent faire venir par mer, ou ce que des mulets leur en apportent par terre à grands frais. On peut dire que Virgile paraît bien plus vrai dans la description des lieux où Énée ordonna des fêtes et des jeux en l'honneur de son père; on voit encore à fleur d'eau, l'île où était plantée la branche de chêne qui était le but de la course des galères. [1]

[1] *Est procul in pelago saxum, spumantia contra*
Littora; quod tumidis submersum tunditur olim
Fluctibus, hyberni condunt ubi sidera Cori:
Tranquillo silet, immotaque attollitur unda

On vient de bâtir un môle dans le même lieu où les Romains, lors de la première guerre punique, en construisirent un pour joindre cette petite île au continent, et faciliter ainsi l'attaque de Drepanum. Les Grecs appelaient cette île *Palios*, les Romains *Colombara*, aujourd'hui elle porte encore ce même nom. Tout près de là on voit les restes d'une ancienne tour, et en avant quelques rochers à fleur d'eau, appelés dans le pays *Scoglio di mal consiglio*. C'est là, dit-on, que fut tenu le conseil terrible, où l'on résolut le massacre des vêpres siciliennes.

Nous montâmes de là au mont Éryx, où était autrefois ce temple de Vénus, bâti par Éryx, fils de Butès et de cette déesse; temple qui devint si fameux dans l'antiquité, que Vénus en prit le surnom d'*Érycine*. Minos le décora de superbes sculptures, et l'enrichit de tant d'offrandes qu'il en fut regardé comme le fondateur. [1]

Campus, et apricis statio gratissima mergis.
Hic viridem Æneas frondenti ex ilice metam
Constituit, signum nautis, pater; unde reverti
Scirent, et longos ubi circumflectere cursus.
(*Eneid.*, Lib. V.)

[1] La grande antiquité de ce temple a rendu le nom de ses fondateurs bien incertain : les plus anciens auteurs ne sont pas même d'accord sur ce point; mais, si l'on en croit Diodore, ce fut Dédale, ce célèbre sculpteur athénien, qui, fuyant la colère de Minos, et s'étant retiré en Sicile, orna le temple de Vénus des ouvrages les plus magnifiques, rendit

Nous retrouvâmes bien le chemin tortueux et escarpé qui, suivant le rapport de Polybe, rendait les abords du temple très difficiles, mais à peine pûmes-nous voir le moindre vestige du temple de Vénus et de la ville d'Eryx, qui, ainsi que le temple, était également bâtie sur la sommité de la montagne[1]. Quant au chemin, il se prolonge et règne sur le penchant de cette montagne, et jamais il n'y eut effectivement chemin ni plus rapide ni plus périlleux. Arrivé sur le sommet, on y trouve une plate-forme assez étendue et prodigieusement escarpée dans quelques endroits : c'est là où sont situés les restes du temple, ou plutôt les ruines d'un château sarrasin de la forme la plus gothique, à la place même où était, dit-on, le temple de Vénus. Il

Vue prise sur le sommet du mont Eryx, où était l'antique temple de Vénus Érycine, n° 474.

Château gothique sur le sommet du mont Eryx, n° 475.

praticables, par des travaux immenses, les chemins qui y conduisaient, et enfin fit présent à la déesse d'un bélier en or, qui fut regardé comme un prodige de l'art. *Arietem quoque aureum Veneri, et Eryci templo, tam eleganti artificio sculpsit, ut vivus prope ab omnibus putaretur.*

[1] *Eryx mons est ad mare, in eo Siciliæ later equod Italiam spectat, inter Drepana et Panormum : qua Drepana contingit magis inaccessus, omnes Siciliæ montes, præter Ætnam, longe superans. Habet hic in vertice planitiem cui immolita est Veneris ædes, omnium sine controversia, quæ tota hac insula spectantur, et divitiis et reliquo cultu longe clarissima. Urbs sub ipsum verticem posita est, ascenditurque ad illam longa admodum et difficili via.* (Polyb., Lib. I, c. LVI.)

n'existe plus maintenant dans ce lieu, et à la place de ces superbes parvis, de ces belles sacrificatrices dont les anciens nous ont fait de si magnifiques descriptions, que de malheureux prisonniers aussi laids que leur prison. On y montre bien aux voyageurs une espèce de caveau baptisé du beau nom de puits de Vénus, mais qui n'est autre chose qu'une vieille citerne, qui autrefois aura été réservée à l'usage de la garde sarrasine.

Tout cela est si pauvre, si misérable, que si la montagne eût pu changer de place, nous aurions imaginé que le lieu même et l'ancien emplacement de ce temple ont absolument disparu. Cependant quelques restes de constructions colossales qu'on aperçoit encore, et qui ont servi de fondemens à cette vieille forteresse, ne peuvent laisser douter de leur antiquité. On nous fit voir aussi chez un particulier, auquel nous avions été adressés, un recueil de médailles avec des inscriptions grecques, qui ont été découvertes dans le lieu même. Elles représentent toutes des têtes de Vénus, et pour revers différens attributs, des animaux, des crabes, des chiens, des oiseaux. Il y avait aussi, chez le même habitant, nombre de vases funèbres, et d'autres monumens de ce genre avec des caractères grecs, qui étaient, suivant toute apparence, les noms de la fabrique ou du fabricant.

Rien de moins séduisant, de moins curieux que ce que nous étions venus chercher sur cette montagne; ne voulant pas cependant quitter les restes d'un temple de Vénus, quoique dans le plus affreux délabrement, sans en emporter au moins quelque souvenir, nous nous déterminâmes à dessiner le vieux château gothique qui l'a remplacé, malgré sa laideur et sa pauvreté, et nous le prîmes même de deux côtés opposés ayant pour fond la vue de Trapani, la mer et toutes les îles voisines du cap Lilibée, jusqu'à celle appelée *Maretimo*.

Une petite ville moderne, Trapani del Monte, est bâtie sur le penchant de la montagne, aujourd'hui appelée *Monte di San Giuliano*. Nous fûmes curieux de nous y arrêter un moment : mais qu'elle remplace peu l'ancienne Eryx, et combien tout ce qu'on y rencontre est éloigné de l'idée que l'imagination peut s'en être formée! Quoique l'air y soit excellent, et le climat délicieux, nous ne trouvâmes pas même, dans les habitans, cet air de fraîcheur et de santé, cette belle conformation qui semblent en être la conséquence : nous n'y vîmes de toutes parts que l'empreinte de la misère; les femmes surtout, dont presque tous les voyageurs ont vanté avec enthousiasme, l'extrême beauté et la régularité des traits, n'y sont pas plus à remarquer qu'à Trapani; elles nous parurent malpropres, et rien

moins que jolies, parce que la misère est toujours laide.

On trouve dans Athénée le récit d'une singulière superstition des anciens au sujet de ce temple d'Eryx. Comme on avait remarqué, dans certains temps de l'année, que des milliers de colombes venaient s'y établir et disparaissaient ensuite, on croyait que l'oiseau qui faisait toujours partie du cortége de Vénus, annonçait, en fuyant, l'absence de la déesse, et qu'elle était allée voyager dans d'autres climats. C'était un temps de deuil pour le pays; mais dès que les colombes reparaissaient, on voyait alors la joie renaître de toutes parts, le peuple ne doutant plus du retour de Vénus; les fêtes et les cérémonies recommençaient dans ce moment avec une nouvelle ferveur, les victimes se présentaient d'elles-mêmes à l'autel, et les plus belles femmes de l'univers en étaient les prêtresses.

Ce sanctuaire de la religion des anciens a été respecté même par les Carthaginois, à l'exception d'Amilcar, qui fut puni, disent les historiens, pour en avoir enlevé les trésors. Le temple de Vénus fut de nouveau enrichi par les Romains. Strabon dit que le sénat avait ordonné une imposition sur dix-sept villes, pour fournir à son entretien, et payer deux cents soldats destinés à le garder nuit et jour. Le temple d'Eryx était enfin dans une telle vénération à Rome,

que les plus graves sénateurs, déposant leur sévérité accoutumée, venaient se mêler parmi les femmes étrangères, et apportaient leurs offrandes pour s'en rendre la déesse propice. [1]

Nous quittâmes enfin cette Eryx moderne, qui, malgré toute sa misère, renferme cependant encore neuf mille habitans, mais tous plus pauvres, plus sauvages les uns que les autres. L'ancienne Eryx fut détruite par Amilcar, qui, dans la première guerre punique, l'an de Rome 493, en transporta les habitans à Drepanum, qu'il venait de bâtir.

De Trapani à Marsala le pays s'aplanit, les montagnes s'éloignent, et les rives de la mer, presque entièrement couvertes de salines, ne présentent plus qu'une planimétrie immense, d'un aspect triste et monotone. Un des premiers endroits que nous rencontrâmes sur notre route est une petite ville appelée *Paceco*, connue dans le pays par de très bon vin muscat qu'on y fait à l'imitation de celui de Syracuse, mais moins liquoreux. A douze milles de Trapani, on aper-

[1] Parmi les détails qu'on trouve dans Fazelli sur cet ancien temple, un des plus intéressans est la découverte qu'il assure avoir été faite, de son temps, d'une partie de l'antique pavement du temple, orné et couvert de mosaïques de différentes couleurs, *lapillulis diversi coloris tesselatam*. On découvrit aussi une inscription gravée sur un marbre, où on lisait : *Deæ Veneri Erycinæ dicatum*. (Fazelli, *de Erice Monte*.)

çoit à un demi-mille en mer, l'île de San Pantaleone, où était autrefois l'ancienne ville de Motya, bâtie, à ce que disent les historiens, par Hercule, en l'honneur d'une Sicanienne qu'il avait aimée, et qui portait ce nom. Cette ville de Motya devint une des plus fortes villes qu'eurent les Carthaginois en Sicile, et une de celles qu'ils défendirent avec le plus de courage et d'opiniâtreté au siége qu'en fit Denys le Tyran, dans la quatre-vingt-treizième olympiade. Les historiens, et Diodore de Sicile entre autres, rapportent que, pendant la durée de ce siége, le courage et l'acharnement des habitans à défendre leur ville furent extrêmes : ils avaient imaginé de faire attacher et suspendre à de longues poutres, semblables à des mâts de vaisseaux, de fortes tables sur lesquelles des soldats, avec des torches allumées, mettaient le feu aux tours et aux machines des assiégeans.

Le terrible Denys avait de son côté fait construire, depuis la terre ferme jusqu'à l'île, une jetée et un môle, pour faciliter les approches de la place; ce fut à ce siége qu'on fit usage pour la première fois de la catapulte, dont l'effet effraya tellement la flotte d'Imilcon, qui s'était avancée proche du rivage, que, contraint d'abandonner l'avantage qu'il avait sur la flotte de Denys, il se sauva jusqu'en Afrique, n'ayant imaginé aucun moyen d'échapper à des traits et à des armes

contre lesquels on n'avait point encore de défense. *Enimvero magnam terrorem incutiebat nova tormenti tam violenti species, nunquam ante eam tempestatem inter mortales visa.*

Ce fut à ces redoutables machines de guerre que Denys dut le salut de sa flotte : elle s'était trouvée pressée au point que, pour la sauver du danger d'être brûlée, il avait fait tirer les bâtimens à terre pour les dégager, et pouvoir les remettre à flot à quelque distance de là. Ce fait, rapporté par Diodore, servirait à prouver quelle était la petitesse et la légèreté des vaisseaux des anciens, puisqu'il est dit que les plus gros de ces vaisseaux portaient au plus cent hommes et quatre chariots. Toute la rive de cette partie de la Sicile est effectivement très susceptible d'une pareille opération, attendu qu'elle est extrêmement basse, et que tout l'espace d'eau qui se trouve entre les deux îles n'a pas plus de cinq à six pieds de profondeur.

Nous prîmes un bateau pour aller voir cette île de San Pantaleone, une des plus étendues de toutes celles qui sont situées le long de la côte, à cette extrémité occidentale de la Sicile : elle nous parut avoir un mille de long sur environ un demi-mille de large. Il y a quelques années que cette île faisait partie des biens des Jésuites dans la Sicile, mais maintenant elle appartient au Roi. Nous cherchâmes vainement des vestiges de l'ancienne ville de Motya, à peine pûmes-nous rencontrer quelques débris informes, quelques fragmens de construction antique dont on avait formé un bastion moderne, presque totalement détruit. Nous vîmes cependant une grande quantité de mattoni épars dans les champs, des débris de vases grecs de la plus grande finesse, et sur une pierre brute de deux pieds de haut sur quinze pouces de large, nous trouvâmes une inscription où l'on pouvait apercevoir la forme de quelques caractères puniques, ce qui ne suffisait pas pour fixer nos idées et nos incertitudes sur la situation de cette ancienne ville. [1]

Les paysans qui travaillaient dans les environs nous dirent que souvent ils rencontraient des armures antiques ainsi que d'anciennes monnaies d'argent et de cuivre; ils nous en vendirent deux, l'une carthaginoise ayant d'un côté une tête de femme d'un fort beau caractère, et au revers un cheval; l'autre pièce de monnaie était de Syracuse, mais presque entièrement effacée. Ils nous donnèrent aussi des fers de lance et de javelot, et des traits de bronze. Parmi les

[1] Cela n'est point étonnant, puisque, d'après de nouvelles recherches, dont parle le prince Torremuzza dans son ouvrage sur les inscriptions siciliennes, la ville de Motya ou Mozia n'était point située dans cette île de San Pantaleone, mais dans une autre île voisine qu'on appelle *Altavilla* ou *Burrone*.

fers de lance, il y en avait de fort extraordinaires; ils étaient en forme de cône allongé, avec une pointe en arrière de chaque angle, ce qui devait rendre l'extraction de cette arme très difficile et la blessure mortelle.

Ne trouvant donc rien d'intéressant à voir dans l'île de San Pantaleone, nous nous rembarquâmes pour gagner Marsala, sur la côte, à six milles plus loin. C'était autrefois la ville et le port de Lilibée, la principale place des Carthaginois en Sicile, celle qui ne leur fut jamais prise, la seule qui résista à Pyrrhus lorsqu'il passa en Sicile l'an de Rome 415; celle enfin que les Romains assiégèrent cinq années sans pouvoir s'en rendre maîtres, et qui ne leur fut cédée qu'après la victoire navale de Lutatius. Cette bataille célèbre dans l'histoire se donna près de l'île Agades, aujourd'hui Maretimo, qui se trouve vis-à-vis Marsala, et semble être la clef de ce port immense. [1]

[1] Les détails du siége de Lilibée et de la bataille qui se donna alors entre les Romains et les Carthaginois, sont intéressans à lire dans Polybe. Ce fut cet événement qui termina la première guerre punique, l'an 511 de la fondation de Rome, et deux cent trente-deux ans avant J.-C. Elle avait duré vingt-quatre ans. La victoire complète que le consul Lutatius remporta sur les Carthaginois rendit les Romains arbitres de la paix, dont les conditions principales furent que les Carthaginois sortiraient de la Sicile et leur livreraient toutes les villes qu'ils possédaient; qu'en outre, ils paieraient, dans

Le port de Lilibée est formé par des rochers, des îles basses, des langues de terre et des bancs de sable qui vont en se croisant, et brisent la vague de toutes parts : sa forme est un vaste demi-cercle où la mer paraît toujours tranquille. Rien n'est plus exact que la description que Virgile fait du port de Lilibée, en disant que les rochers à fleur d'eau et les bancs de sable en rendent le passage dangereux; en effet, si au lieu de doubler les îles on veut se tenir près de terre et traverser le port, les mêmes bancs de sable qui en faisaient un port assuré, en rendent la traversée périlleuse. Ce fut de Lilibée que sortit la flotte formidable que commandait Scipion lorsqu'il partit pour l'Afrique dans la seconde guerre punique, l'an de Rome 548.

La beauté de ce port le fit appeler *Marsala* par les Sarrasins, ce qui, dans leur langue, veut dire *port de Dieu*; mais, de cette rade immense, de cette ville jadis imprenable, et d'un lieu aussi célèbre dans l'antiquité, il ne reste pas seulement

l'espace de vingt-deux ans, mille deux cents talens euboïques d'argent; ce qui était alors une somme prodigieuse, et montait à environ 6 millions 80 mille livres de notre monnaie. Cependant le sénat voulut encore à Rome que les Carthaginois donnassent mille talens de plus sur-le-champ, et que les mille talens restant fussent payés dans l'espace de dix ans, au lieu de vingt-deux. Vingt-quatre ans après, la guerre recommença.

le moindre vestige, ni la moindre ruine intéressante.

Rien, à coup sûr, n'a l'air moins imposant que la Lilibée moderne, bien qu'on vienne d'y construire tout récemment de nouveaux bastions. Cependant, elle ne laisse pas que d'être étendue et peuplée; on y compte vingt-cinq mille habitans. Nous n'y trouvâmes, au reste, d'antique que quelques vestiges des anciennes murailles au couchant de la ville; elles étaient construites de morceaux de pierre si énormes qu'il devait être effectivement impossible qu'avant l'invention de la poudre, aucune machine pût les ébranler. Il y avait au-devant de ces murs des fossés profonds, de quarante pieds de largeur, taillés dans le roc, dont il existe quelques parties qui servent encore de fortification.

On ne trouve absolument rien de l'ancrage ni de l'ancien port de Lilibée, dont il ne reste que la forme. On n'y peut même plus naviguer qu'avec de petites barques. Peu profond de sa nature, et négligé depuis tant de temps, ce port a été, dans le seizième siècle, absolument détruit par don Juan d'Autriche, qui, ne pouvant le défendre, ne voulut pas le laisser ouvert aux attaques et aux invasions des Barbaresques; aussi se trouve-t-il aujourd'hui réduit à une simple rade, où l'on vient charger le thon qui s'y pêche, et la cendre de soude qu'on y apporte en abon-

dance. Ce sont presque les seuls objets de commerce de cette partie de la Sicile, ainsi qu'à Terra Nuova et aux Scoglietti, petites îles situées le long de la côte méridionale de l'île.

C'est au mois de mars qu'on sème la soude; cette plante a la côte du sarrasin, et la feuille dans la forme d'une épine, d'un pouce de longueur, ronde et grasse : c'est à la naissance de la feuille que sortent la fleur et la graine. On arrache la plante au mois d'août, et on la brûle aussi verte qu'il est possible; ce qui reste après la combustion de la soude se durcit en masse, et prend la consistance que nous lui connaissons. Ce sont les Marseillais qui viennent la chercher pour leurs fabriques de savon. [1]

[1] Les diverses espèces de soude croissent naturellement dans les lieux sablonneux et sur les bords de la mer. Après avoir fait sécher la plante, on la met sur des barres de fer dans de grands trous pratiqués en terre, et ensuite recouverts; on allume par-dessous du feu, qui brûle lentement, n'y ayant dans ces cavités que l'air nécessaire pour entretenir la flamme. Les plantes s'allument, et les cendres amoncelées forment de grosses masses, qu'on ne peut rompre qu'à coups de marteau. C'est ce mélange de parties terreuses et salines qui forme la soude du commerce. On l'emploie comme fondant dans les verreries, à cause de la quantité de sel alcali qu'elle contient. Elle entre dans les fabriques de savon, et est d'usage pour blanchir. Ces sels, se mêlant avec les huiles et les graisses, composent des substances savonneuses, et celles-ci, par l'affinité qu'elles ont avec les huiles, se combinent avec elles, les rendent dissolubles dans l'eau, et dégraissent ainsi les laines et les étoffes.

Place publique, cathédrale et collége de Mazzara, n° 476.

Nous partîmes de Marsala pour nous rendre à Mazzara, à quatorze milles plus loin, en suivant le bord de la mer, à travers un pays sec et plat comme celui de la Pouille, auquel il ressemble parfaitement. On voit dans Diodore de Sicile que ce fut la petite rivière de Mazzara ou Mazzarum qui donna son nom à cette ville. L'historien, en parlant des expéditions d'Annibal en Sicile, et du pays qu'il y traversa en allant de Lilibée à Selinunte, dont il allait alors faire le siége, dit que ce général s'arrêta près du fleuve Mazzara, et qu'il commença par se rendre maître d'une petite ville (*oppidulum*) appartenant aux Selinuntins, qui était située sur les bords de ce fleuve. [1]

Il y a tout lieu de croire que, depuis la prise de Selinunte, et à des époques postérieures, lorsque la Sicile fut possédée par les Romains, Mazzara devint une ville considérable. On en peut juger par le nombre de tombeaux et d'inscriptions romaines qu'on y rencontre de différens côtés : elle le devint encore davantage vers

[1] *Annibal acceptis Segestanorum aliorumque sociorum conductis militibus, solvens a Lilibæo, Selinuntem versus proficiscitur. Cumque ad Mazzaram fluvium pervenisset*, oppidulum *quod ad flumen erat, cepit. Ad urbem autem Selinuntum, cum postea appropinquasset, in duas partes exercitum omnem divisit, appositaque obsidione, collocatisque machinis, summa vi urbis muros pulsabat : sex enim turres ingentes effecerat, etc.* (Diod. de Sic., L. XIV.)

le onzième siècle, qui fut le temps où les Normands succédèrent aux Sarrasins dans la Sicile. C'est sans doute la raison pour laquelle toute cette partie occidentale de l'île prit alors le nom de Val di Mazzara qu'elle a porté depuis. On voit même dans l'histoire, et au temps de la conquête de la Sicile, en 1080, que le comte Roger avait fait son habitation principale dans cette ville, et qu'il y établit son premier évêque, qui se nommait Etienne de Rouen.

Mazzara paraît à l'extérieur, et avant d'y arriver, une ville assez importante; beaucoup de clochers qu'on aperçoit de loin, quelques édifices et plusieurs couvens bien bâtis, annoncent une ville riche et opulente; mais toute cette richesse disparaît lorsqu'on est dans l'intérieur de ses rues tortueuses et étroites. Il n'y eut que la seule place que nous trouvâmes devant la cathédrale qui méritât de nous arrêter quelques momens. Un collége public considérable qu'on a construit en face de l'église, et quelques bâtimens d'un assez bon genre qui y sont réunis, fournirent à un de nos artistes le sujet d'une vue fort intéressante.

Il y a dans quelques églises plusieurs tombeaux antiques et quelques sarcophages ornés de bas-reliefs qu'on vante beaucoup; cependant un seul dans la cathédrale nous parut mériter attention; il représente un combat d'Amazones, sculpté

du meilleur et du plus excellent style, digne enfin d'être regardé comme un ouvrage grec. Il y en a encore deux autres, mais très inférieurs en beauté : l'un représente l'enlèvement de Proserpine, sujet si rebattu, et particulièrement en Sicile; l'autre, une chasse de Méléagre, mais tous deux de la plus médiocre exécution.

La première église qui fut bâtie à Mazzara par le comte Roger, n'existe plus; mais sur le portail de celle qui a été élevée à la même place, ce prince y est représenté terrassant un Sarrasin, afin de conserver sans doute la mémoire de ses conquêtes. On trouve de différens côtés et dans plusieurs maisons de la ville quelques anciennes monnaies puniques, beaucoup de romaines, et surtout un grand nombre de ces méchantes monnaies que les Sarrasins renfermaient dans leurs tombeaux.

Au reste, cette ville est située sur un excellent terrain, produisant beaucoup de coton, de grains et de bestiaux, et aussi fertile en vins qu'en huiles : cependant elle n'est pas fort peuplée, et le peu d'habitans qu'elle contient y vit presque sans commerce, et sans autre occupation que la culture du coton. Il n'y a plus de port à Mazzara, mais la mer entre toujours près de la ville par un canal qui se prolonge à plus d'un mille dans les terres, et formerait un abri excellent pour les vaisseaux marchands s'ils y étaient ap-

pelés par quelque objet de commerce, tel que le pays pourrait en produire de plus d'un genre.

Ruines de Selinunte, n° 477.

Nous nous remîmes en marche pour arriver aux ruines de Selinunte, appelées vulgairement *I Pilleri*, à dix-huit milles de Mazzara. Depuis cette ville jusqu'au village de Campo Bello, le pays est désert et absolument inhabité. La terre n'y est couverte que de petits palmiers nains, espèce nommée *palmiers-éventails*, qui ne sont bons qu'à brûler. Si, du temps de Virgile, ils avaient mérité que ce poète appelât le territoire de Selinunte *Palmosa Selinus*, il faut convenir que cette production a bien dégénéré, car le plus élevé de ces palmiers n'a pas plus de deux pieds de hauteur. [1]

Après avoir parcouru l'espace de deux milles dans cette immense plaine de Selinunte, on commence à apercevoir les ruines de ses anciens tem-

[1] Fazelli pense que le nom même de Selinunte est venu de la quantité prodigieuse de persil que les Grecs trouvèrent dans cette partie de la Sicile lorsqu'ils y abordèrent, cette plante croissant naturellement et en abondance dans tout le territoire de Selinunte. Effectivement, Σελινον, en grec, veut dire *persil; apium*, en latin. Cette étymologie est assez naturelle, et ce qui peut la confirmer, c'est qu'on retrouve cette feuille de persil représentée au revers de presque toutes les médailles de Selinunte. *Selinuntes veteres nomen indiderunt ab* apio, *quo circumpositus ager ætate mea plurimum abundat*, Selinon *enim græce*, Apium *est latine*. (Fazelli, *de Reb. Sic.*, L. VI.)

ples ; on ne peut mieux les comparer de loin qu'à de vastes et immenses chantiers où seraient rassemblés les matériaux nécessaires pour bâtir une grande ville, et de près ces ruines conservent encore et présentent la même idée. Des fûts de colonnes dont les unes sont cannelées, d'autres unies, des chapiteaux d'une force et d'une proportion colossales, des entablemens, les uns appareillés, les autres qui semblent ne l'avoir jamais été, et aucun plan distinct en apparence.

En approchant surtout du plus grand temple, on croit voir l'ouvrage des géans; on se trouve si petit auprès des plus petits détails, qu'on ne peut croire que ce soit des hommes qui aient préparé et mis en place ces masses énormes, que l'œil même a de la peine à mesurer : chaque colonne est une tour, chaque chapiteau un rocher.

Il semblerait que les anciens, en élevant ces édifices prodigieux, ont moins cherché à honorer les dieux qu'à étonner les hommes et à exciter leur admiration. Lorsqu'on passe de ces trois temples à la partie où l'on croit que devait être bâtie la ville même de Selinunte, on n'est pas moins étonné de trouver des restes de constructions et de murailles formidables, dont tout ce qui existe encore semble n'avoir dû servir que de bases à d'autres temples. Enfin on serait tenté

de croire que les Selinuntins n'avaient point d'autres habitations, ou que ce n'était qu'un peuple de prêtres consacrés au culte des divinités. Les ruines et les débris de colonnes se voient jusque dans la mer. Il se trouva là heureusement une tour de garde où nous pûmes monter et d'où nous découvrîmes le plan général de la ville; il nous parut que sa forme avait été celle d'un vaste demi-cercle ou de fer à cheval dont les deux extrémités aboutissaient à la mer, et qui étaient terminées par deux bastions.

Trois monumens de chaque côté occupaient les parties latérales, et formaient sans doute le quartier principal de la ville. La partie à gauche était consacrée aux temples des dieux, et le côté droit peut-être aux édifices publics. Celui-ci avait une enceinte particulière : entre les deux était le port, absolument intérieur; il est aujourd'hui entièrement comblé de sable; on peut croire que le fond du fer à cheval était l'endroit destiné aux habitations et aux maisons des citoyens, car on n'y trouve que des débris de constructions en brique, la trace de quelques édifices peu considérables, des puits et des citernes; mais le pays est si découvert, et les vents ont tellement rempli et recouvert de sable tous ces débris, qu'à peine y peut-on distinguer autre chose que la forme générale et l'ensemble de toute cette ville, qui était, sans contredit, une des plus magnifiques

de l'antiquité et une des plus somptueuses en édifices.

La nuit nous ayant surpris au milieu de nos recherches, nous fûmes obligés de chercher quelque gîte, devenu d'autant plus nécessaire qu'un vent de sirocco, qui s'éleva sur le soir, avait amené un brouillard accablant, et qu'il règne dans tous ces cantons un très mauvais air. Heureusement on voulut bien nous recevoir dans cette même tour de garde, où nous passâmes une assez mauvaise nuit.

Vue générale des ruines et des temples de Selinunte, n° 478.

Le lendemain de grand matin nous quittâmes notre vilain gîte et nous nous rendîmes aux temples que nous n'avions fait que parcourir rapidement la veille : avec le temps les yeux s'accoutument à voir les objets les plus gigantesques et les choses les plus colossales. Nous aperçûmes des plans et des formes où nous n'avions vu d'abord que des amas de ruines et de débris sans ordre : enfin, en examinant bien, nous vîmes clairement que la chute de ces édifices n'avait pu être une démolition ni l'ouvrage des hommes, leur poids et leur masse les ayant mis à l'abri de la colère momentanée d'un vainqueur ou du laps des temps.

Il est aisé de voir, par l'ordre qui règne encore dans l'état actuel de ces ruines, par les parallèles conservés dans la chute des colonnes, par les lignes droites où se trouvent encore des morceaux entiers d'entablement, que la destruction de ces antiques édifices est l'effet de plusieurs violentes secousses de tremblement de terre, qui en auront renversé toutes les colonnes, et sur une même direction du couchant à l'orient. Ce sentiment paraît beaucoup plus naturel que celui de plusieurs voyageurs, de quelques historiens et de Fazelli, entre autres, qui croient devoir l'attribuer à la colère d'Annibal, irrité de la longue et opiniâtre défense des Selinuntins. [1]

Le plus petit de ces temples, celui du milieu, a conservé en place toutes les assises de ses colonnes. Ce fut celui dont notre architecte entreprit d'abord le plan. Cet édifice avait six colonnes de face sur treize de profondeur ; leur dia-

[1] Diodore dit que la ville de Selinunte fut entièrement pillée par ordre d'Annibal, les maisons brûlées ou abattues ; mais il ne dit point précisément qu'il ait fait renverser les temples. On voit seulement dans cet historien que, lorsqu'après la prise de la ville, les Syracusains envoyèrent des ambassadeurs à Annibal pour lui demander de leur rendre les prisonniers qu'il avait faits, et de ne point toucher aux temples des dieux, Annibal leur répondit que les Selinuntins n'ayant su défendre leur liberté, devaient la perdre, et que les dieux, mécontens de leur ville, n'y voulaient plus habiter. Cependant, à la prière d'Empedion, un des citoyens de Selinunte, qui avait toujours avant le siége favorisé le parti des Carthaginois, Annibal voulut bien rendre aux Selinuntins toutes leurs richesses, et permit à ceux qui s'étaient retirés de la ville d'y rentrer, sous la seule condition de payer un tribut aux Carthaginois. (Diod. de Sic., L. XIII.)

mètre est de cinq pieds cinq pouces, l'entre-colonnement de huit pieds cinq pouces. Les colonnes sont cannelées, sans base; elles étaient portées sur un socle qui formait le troisième gradin et soutenait tout l'édifice. Il paraît que ce temple avait été le plus achevé et le plus soigné dans ses détails; mais il est plus ruiné que les autres dans sa partie intérieure, ce qui vient sans doute de ce que les matériaux étant plus petits, ils auront été plus faciles à enlever. Au reste, les Grecs étaient si uniformes et si constans dans leur marche, que la construction connue d'un de leurs temples peut presque suffire pour déterminer celle de tous les autres.

Le plan et les mesures de ce premier temple bien pris, nous passâmes à celui qui est au midi, et nous fîmes le même travail, mais avec plus de difficulté : un des angles du mur intérieur de celui-ci est encore sur pied; nous remarquâmes que ces angles étaient décorés de pilastres avec des chapiteaux. Ce second temple, plus grand dans ses détails, était aussi d'une forme plus allongée, ayant également treize colonnes de longueur sur six de face. Il n'est pas nécessaire de dire que ces deux monumens, placés l'un à côté de l'autre, étaient parallèles entre eux, puisque tous les temples antiques ont toujours été construits d'orient en occident.

Nous nous occupâmes ensuite des ruines du

plus grand de ces édifices, et en mesurâmes les détails et les proportions vraiment colossales. Le diamètre des colonnes était de dix pieds à leur première assise; il y en avait huit de face sur seize de profondeur, et nous observâmes que la distance ou l'écartement qu'il y avait entre elles était égal au diamètre de la colonne elle-même.

Vue d'une partie des ruines du grand temple de Selinunte, n° 479.

Tout l'emplacement de ce temple immense est couvert de blocs de pierres énormes, entassées les unes sur les autres; quelques unes, plus distinctes par leur position et la manière dont elles ont été renversées, laissent mieux apercevoir la place et le lieu même où elles ont dû se trouver. Nous mesurâmes, entre autres, plusieurs parties entières d'entablement, qui ont vingt-quatre pieds dix pouces de longueur, d'une seule pierre. Malgré la confusion et l'embarras qui devait résulter d'un tel désordre, notre architecte vint à bout de retrouver le plan du temple, et d'en dessiner les points principaux de la manière la plus satisfaisante et la plus incontestable.

Le plus grand, le plus considérable de ces temples, celui qui était consacré à Jupiter Olympien, différait des autres par la manière dont les colonnes étaient distribuées, ayant à son péristyle deux entre-colonnemens de profondeur, ou deux rangs de colonnes isolées, ce qui le caractérisait périptère. C'est du troisième rang intérieur de ces colonnes qu'il en existe encore une

en place, et presque entière, d'une seule pierre de quarante-cinq pieds de haut. L'intérieur du temple était décoré, comme celui de Pestum, d'un second ordre dorique dont nous avons encore trouvé quelques fragmens, ainsi que des parties d'entablement et de corniche. Les angles du mur, ou de l'enceinte intérieure, étaient formés par de grands pilastres, dans les proportions de l'ordre extérieur. Les colonnes du premier rang de la partie orientale étaient cannelées, et les autres du même péristyle ne l'étaient point.

Nous remarquâmes encore que, parmi les colonnes qui régnaient autour du temple, une partie seulement était cannelée; ce qui n'a pu être une décoration déterminée, et prouve que si le projet était de les canneler toutes, le temps et les circonstances n'ont pas permis l'achèvement d'un si long travail, ce qui malheureusement est assez ordinaire pour les grands édifices qui exigent qu'on emploie à leur construction et un temps considérable et des sommes immenses. On s'étonne vraiment que de simples républiques aient pu se livrer à des entreprises et à des dépenses aussi prodigieuses.

Plus nous étions occupés à considérer ces masses de pierres énormes, et plus nous nous attachions à rechercher quels avaient pu être les moyens dont les anciens avaient fait usage pour

les soulever; quelle était la forme et le genre des machines avec lesquelles ils venaient à bout de transporter ces colonnes et de les mettre en place. Nous remarquâmes que plusieurs de ces blocs de pierre étaient percés dans toute leur épaisseur, que d'autres avaient seulement des trous carrés dans lesquels devaient entrer sans doute des crochets qui serraient la pierre à proportion de sa pesanteur, et que le plus grand nombre était sûrement enlevé par des chaînes de fer ou des câbles qui se trouvaient placés dans des rainures d'une forme cylindrique, avec lesquels on soulevait les pierres par les deux côtés, comme on aurait pu faire avec deux anses.

Ces différentes observations nous parurent assez intéressantes pour nous engager à retourner presque sur nos pas, afin d'aller voir, à six milles de ces ruines, les carrières d'où les anciens habitans de Selinunte avaient retiré les matériaux de leurs édifices, ayant négligé de nous y arrêter sur notre route. Ces carrières que nous trouvâmes au milieu d'une plaine assez fertile, appelée *Campo Bello*, sont pour ainsi dire dans le même état où elles étaient lors de la construction de ces temples, puisqu'on y voit encore des parties entières de tronçons ou tambours qui devaient former les fûts des colonnes toutes taillées, et tenant au roc même d'où on devait les enlever.

Carrières de Campo Bello, n° 480.

Cette roche, entièrement composée d'une pierre de la plus excellente qualité, et sonore comme du métal, se prolonge dans toute l'étendue de la plaine, et est coupée perpendiculairement dans quelques endroits à la hauteur de quinze ou vingt pieds. C'est là qu'on peut être vraiment étonné, non seulement des travaux qu'il a fallu employer pour tailler ces colonnes, comme on les voit encore en place, mais des moyens dont on a dû se servir pour les détacher du bloc principal, et les conduire ensuite à Selinunte.

Il est certain que les arts étaient déjà arrivés à un degré fait pour étonner, et peut-être même embarrasser nos artistes modernes, malgré tous les progrès que la mécanique a faits depuis. Indépendamment de la difficulté qu'il y avait à transporter par terre, à deux ou trois lieues de distance, des masses d'un poids aussi considérable, et de mettre en place des colonnes dont quelques unes avaient quarante-cinq pieds de hauteur, d'un seul bloc; il devait être encore plus difficile d'élever au-dessus de ces colonnes, c'est-à-dire à cinquante ou soixante pieds, les pierres qui formaient l'entablement, et dont plusieurs que nous avons mesurées ont vingt-quatre à vingt-cinq pieds de longueur.

Nous dessinions tandis que l'architecte mesurait et prenait des notes de tous ces détails aussi curieux qu'intéressans : malheureusement l'impitoyable vent de sirocco continuait toujours, et nous couvrait au milieu de tous nos travaux d'une brume et d'une humidité que ne pouvait sécher le soleil d'août. L'atmosphère était d'un poids accablant, et nous fûmes alors dans le cas d'éprouver tous à quel point le climat peut influer sur le courage et l'esprit, comment il est la cause naturelle et unique de la mollesse orientale, ou de l'apathie sicilienne.

Accablés de fatigue et n'en pouvant plus, nous fûmes contraints de recourir à nos méchans grabats, au risque d'être encore mangés par les puces, et de nous convaincre à nos dépens que ce n'est pas sans raison qu'on appelle tout ce pays *Terra de' Pulci*. Heureusement le vent ayant changé le soir, nous pûmes continuer nos recherches, et aller visiter l'autre partie de la ville, assise sur une éminence au couchant de celle que nous avions déjà parcourue : il est assez extraordinaire que les voyageurs ne parlent pas plus de cette partie de Selinunte que si elle n'y existait pas, et cependant elle est également curieuse à examiner.

Nous y trouvâmes les débris de trois autres temples, dont il est également possible de reconnaître et de distinguer les plans, à l'exception cependant de celui qui était plus près de la mer, et dont on a enlevé une grande partie des matériaux, parce qu'ils étaient d'une proportion beau-

coup moins forte. Ce dernier édifice diffère en outre un peu des autres, en ce que les chapiteaux en sont plus allongés, et que les cannelures des colonnes sont transversalement coupées de trois seconds filets creux à la hauteur de l'astragale.

Dans cette partie de Selinunte, nous fîmes de nouvelles observations qui ne nous laissèrent aucun doute que tous les temples de cette ancienne ville n'avaient pu être détruits que par un tremblement de terre. Il est d'ailleurs aisé de voir que des rangs et des faces entières des colonnes qui les entouraient, sont renversés du même sens, ce qui prouve qu'elles doivent être tombées en même temps et par un même effort. Ces colonnes ayant d'ailleurs trente-deux pieds et demi de hauteur, et d'une seule pièce, il est bien difficile que des hommes soient parvenus à les renverser toutes également et sans les briser.

En quittant ces antiques édifices, nous allâmes examiner le terrain où était située la ville même de Selinunte, et ce qu'on peut encore apercevoir de ses ruines. La partie fortifiée qui regardait la mer est absolument détruite, et, suivant les apparences, l'est depuis le temps même du siége et de la prise de cette ville par Annibal, puisqu'il ne permit aux habitans d'y revenir qu'à condition que les fortifications ne seraient pas rétablies. Nous trouvâmes des colonnes renversées jusque dans la mer : et dans tout ce qu'on peut croire avoir été occupé par les rues de la ville, nous découvrîmes plusieurs souterrains sans voûtes, mais faits de grandes pierres qui étaient posées carrément sur des piliers; il y avait encore dans des endroits, des petites colonnes de décoration intérieure, et du côté du couchant des murailles presque entières.

Mais ce qui nous parut mériter encore beaucoup d'attention, ce fut deux vastes rampes de gradins par où l'on devait monter du port aux temples : de superbes glacis en pierres leur servaient de base, et devaient sans doute leur donner encore plus de noblesse. On pourrait à ce sujet remarquer que les anciens l'emportaient peut-être sur les modernes pour l'intelligence et l'entente de ces grands effets en architecture : presque tous leurs monumens étaient placés de manière à être aperçus sous les points de vue les plus avantageux, étant ordinairement construits sur des éminences, sur des bases élevées ou sur de grands bastions, ainsi que nous l'observâmes parmi les ruines de Selinunte.

Nous passâmes deux jours entiers à ces recherches, tant nous trouvions d'intérêt et de curiosité à examiner les débris d'une des plus belles villes que les Grecs aient élevées dans l'antiquité, et où les arts avaient été portés à leur

perfection. Bâtie par les habitans de Mégare, cent ans après leur établissement dans la Sicile, toujours rivale de Segeste, Selinunte devint la première victime de la vengeance que les Carthaginois tirèrent de la perte de la bataille d'Himère et de la mort d'Amilcar.

Annibal, petit-fils de cet Amilcar, vint soixante-dix ans après mettre le siége devant Selinunte. Les habitans se défendirent avec un courage infini; le dernier jour de ce siége, les Espagnols à la solde des Carthaginois s'y introduisirent par une brèche; quelques femmes s'en étant aperçues, jetèrent de grands cris; les Selinuntins croyant la ville prise, abandonnèrent les murailles; ils se défendirent cependant jusqu'à la nuit dans les rues, mais il fallut enfin céder au nombre. La ville fut pillée et brûlée, avec ce qui restait des Selinuntins.

Nous partîmes au milieu de la nuit, nos portefeuilles garnis de plans, de vues et de détails intéressans, mais mourant de faim, et n'en pouvant plus de fatigue. Nous traversâmes deux petits bois qui nous conduisirent sur les bords du fleuve Belici, autrefois le fleuve Hipsa, puis deux ruisseaux qu'il fallut passer à gué. Nous laissâmes à gauche Menfrici, et fûmes encore arrêtés par un autre fleuve appelé *Corbo*, autrefois Athys. Enfin, après avoir fait pendant la nuit dix-huit milles par des chemins détestables, dans un pays

où règne le plus mauvais air, et avec de mauvais guides qui nous égarèrent deux ou trois fois, nous arrivâmes le matin à Sciacca, ville située sur le penchant d'une éminence, et d'un aspect très agréable, mais dont l'intérieur ne répond pas à ce qu'elle promet.

Table comparative des différens temples et monumens antiques de la Sicile, n° 481.

Nous avons cru devoir placer à la suite des détails que nous venons de donner des ruines de Selinunte, une table comparative des temples et des principaux monumens dont on trouve les restes en Sicile. Les plans de tous ces édifices, présentés sur une même échelle, on pourra au premier coup d'œil se former une idée de leurs dimensions et de leurs grandeurs : car c'est, ainsi qu'on l'apercevra d'abord, la seule différence qu'il y ait entre eux, la forme et la disposition en étant absolument les mêmes.

C'est toujours un parallélogramme, le plus ordinairement long de deux fois la largeur de l'édifice; une galerie de colonnes ou simple ou double au pourtour de la nef intérieure; six ou huit colonnes de face aux deux extrémités du temple, couronnées d'un entablement de la hauteur de presque la moitié d'une des colonnes, un fronton très bas, et des colonnes qui n'ont environ que cinq ou cinq fois et demie leur diamètre. Voilà la description et la forme presque générale de ce genre d'édifices grecs construits dans la Sicile à des époques vraisemblablement

peu éloignées les unes des autres, et dans l'origine même de l'architecture. [1]

Il y a tout lieu de croire que l'intérieur de ces temples était très simplement décoré, et que la statue de la divinité en faisait le seul et principal ornement. La nef, ainsi que le péristyle de colonnes qui l'entourait, étaient vraisemblablement couverts par des pièces de bois posées sur les murs intérieurs, à la hauteur de la corniche, et parallèlement à la hauteur du fronton, mais il n'existe plus rien des couvertures à aucun de ces monumens, le temps les ayant détruites

[1] Lorsque le temple était environné d'un seul rang de colonnes isolées, comme celui de Segeste, celui de Junon à Agrigente, et presque tous les temples de Sicile, il se nommait *périptère*. Ce rang de colonnes formait autour de l'édifice un promenoir de la largeur d'un entre-colonne. Ceux dont les côtés étaient décorés de colonnes engagées dans les murs au lieu d'être isolées, étaient appelés *pseudo-périptères ;* tels sont ceux de la Fortune virile à Rome, et de la Maison carrée à Nîmes.

Quelquefois le temple n'était entouré que d'un seul rang de colonnes sans aucun mur ; alors on le nommait *monoptère*, tel que celui dont on voit les ruines à Pouzzol, et qui avait été, à ce qu'on croit, consacré à Jupiter Sérapis.

Si la partie intérieure du temple, la *cella*, était environnée de deux rangs de colonnes isolées, comme celui de Jupiter Olympien à Selinunte, alors le temple était diptère ; et si enfin un temple que sa façade annonçait pour diptère n'avait cependant qu'un seul rang de colonnes sur les côtés, alors il devenait pseudo-diptère ou faux diptère. Nous avons vu un exemple d'un édifice semblable parmi les temples de Pestum.

beaucoup plus facilement que le reste de leur construction.

Le plus vaste, le plus étonnant de ces édifices était le temple de Jupiter Olympien dont nous nous occuperons lorsque nous serons arrivés à Agrigente. On sait que l'antiquité elle-même lui avait donné le nom de temple des Géans. Nous n'entrerons point ici dans les détails de ce monument, puisque nous en devons parler en faisant la description de cette ville, mais on peut voir seulement par les mesures indiquées sur le plan, que cet immense édifice avait plus de quatre-vingts toises de longueur sur trente-cinq de large; ce qui exigeait, d'après les proportions convenues de l'architecture, une hauteur et une force prodigieuses dans les colonnes dont il était entouré. Nous voyons par les restes qui existent de ses chapiteaux, réunis encore avec des parties entières d'architrave et d'entablement, que ces colonnes, qui, dans leur fût supérieur ont plus de dix pieds de diamètre, en avaient vraisemblablement quatorze à leur base, et par conséquent soixante-dix d'élévation.

Le plus grand de tous ces temples antiques, après le temple des Géans d'Agrigente, était celui de Selinunte dont nous venons de parler, également consacré à Jupiter Olympien : mais les plus entiers, les plus conservés de ces antiques et respectables monumens de la Sicile, sont le temple

de la Concorde à Agrigente, et celui dont nous avons déjà donné les vues et la description en passant à Segeste.

Il était impossible, sur une aussi petite échelle que celle dont on s'est servi pour réunir sur une même feuille les plans de tous ces temples, d'entrer dans un détail plus étendu, c'est pour cela que l'artiste auquel nous devons cette table intéressante, a été obligé de se servir d'une plus grande échelle, pour pouvoir nous donner les mesures de quelques parties d'architecture, et particulièrement de ce qui concerne le temple des Géans à Agrigente, et celui de Jupiter Olympien à Selinunte. On ne verra pas sans étonnement quelles étaient les proportions de ces masses de pierres énormes; elles sont indiquées sur le plan avec exactitude à chaque partie. On remarquera particulièrement comment étaient creusées dans l'épaisseur de la pierre ces espèces de rainures, ou entailles en forme d'anses de panier, pour pouvoir les élever et les soutenir en l'air avant de les placer à leur destination. Ce détail curieux et exact, est, comme on le voit, présenté en géométrale et en élévation, afin de pouvoir mieux s'en rendre compte, et en concevoir la possibilité.

Nous avons réuni sur la même planche les plans de trois autres monumens antiques de la Sicile, d'un tout autre genre, trois de ses prin-

cipaux théâtres. Nous avons déjà parlé avec le plus grand détail de celui de Taormina : les deux autres sont celui de Catane, bien moins considérable pour l'étendue, dont nous avons aussi fait mention, et celui de Syracuse. Nous parlerons de ce dernier, ou au moins de ce qui en existe encore, à l'article de cette ville. Enfin on a placé encore sur cette table comparative les plans et élévations de deux petits monumens antiques d'Agrigente, d'un côté le tombeau de Theron, et de l'autre, un temple particulier dont on a fait un couvent de capucins dans la même ville.

CHAPITRE IX.

BAINS DE SCIACCA, ANCIENNEMENT CONNUS SOUS LE NOM DE *THERMÆ SELINUNTINÆ*. — GIRGENTI, AUTREFOIS AGRIGENTUM. — VUES ET DÉTAILS DE SES TEMPLES ET DE SES MONUMENS ANTIQUES.

La ville de Sciacca, autrefois *Thermæ Selinuntinæ*, est une des premières et des plus anciennes de la Sicile; Fazelli, qui était originaire de cette ville, la regardait comme antérieure à tous les établissemens faits en Sicile, soit par les Grecs, soit par les Carthaginois; effectivement tous les historiens de l'antiquité ne nous ont donné aucune connaissance ni du temps où elle a été construite, ni des premiers peuples qui s'y sont établis. Il y a tout lieu de penser que sa position agréable et fertile, et surtout les bains d'eaux chaudes et minérales qui sont dans ses environs, y auront attiré et fixé plus anciennement que dans d'autres endroits les premières peuplades qui ont habité la Sicile.[1]

[1] Le même nom de *Thermæ* fut autrefois donné, comme nous l'avons dit, à une autre ville de Sicile, près d'Himère, à cause de ses bains chauds; on l'appelait en conséquence

Sciacca est encore célèbre par la naissance d'Agathocles, un des premiers princes de la Sicile, et un des plus grands hommes qu'elle ait produits. On sait qu'il était fils d'un potier de terre, et que par la force de son génie et la supériorité de ses talens, il parvint à asservir et gouverner son pays.[1]

Parmi les différentes fabriques de ces antiques vases d'argile, dont nous nous sommes souvent occupés, et qui étaient si fort en usage chez les anciens, celle de Sciacca paraît avoir été une des

Thermæ Himerenses : par la même raison, celle-ci se nommait *Thermæ Selinuntinæ*, à cause de la ville de Selinunte qui était dans son voisinage. C'est le même lieu qu'on voit désigné dans la Carte Théodosienne par le nom d'*Aquas Labodes* ou *Larodes*, ainsi que dans l'itinéraire d'Antonin.

[1] Diodore rapporte que Carcynus, père d'Agathocles, ayant consulté l'oracle sur les rêves qui le tourmentaient depuis la grossesse de sa femme, la réponse de l'oracle fut que l'enfant dont elle accoucherait ferait un jour le malheur de son pays. Carcynus, dans l'effroi que lui causa cet oracle, crut devoir préférer la tranquillité de sa patrie à tout ce que la tendresse paternelle pouvait lui inspirer pour son fils; et il ne fut pas plus tôt au monde qu'il donna des ordres pour le faire mourir. Sa femme ne pouvant consentir à une résolution aussi barbare, prit le parti de tromper son mari et de dérober son fils à la mort. Elle alla trouver ceux qui avaient été chargés de ces ordres cruels, et qui, heureusement attendris par la beauté singulière de l'enfant, différaient de les mettre à exécution.

Le petit Agathocles fut alors transporté en secret et élevé chez

plus recherchées, et on lui attribue même une grande partie de ceux qui sont conservés dans les principales collections de la Sicile, soit à Catane, soit à Palerme. On peut croire le désir que nous aurions eu de rencontrer sur les lieux et dans le pays même, un de ces vases qu'on eût pu supposer fabriqués par le père du fameux Agathocles, mais à peine en vîmes-nous l'apparence d'un seul dans toute la ville.

Nous gravîmes la montagne où sont les étuves, imaginées et fabriquées, dit-on, par Dédale, ce génie universel, l'inventeur de tous les arts, partout désiré, et chassé de partout; qui, après s'être

Héraclydes, son oncle, où il crût en beauté et en intelligence. Il avait atteint l'âge de sept ans lorsque Héraclydes voulant célébrer un sacrifice dans sa maison, invita son beau-frère à y assister. Carcynus ne fut pas plus tôt entré qu'apercevant Agathocles, involontairement il ne put ôter les yeux de dessus cet enfant, dont il admirait la noblesse et les grâces. Sa femme, qui l'observait, crut pouvoir lui rappeler dans cet instant la perte qu'ils avaient faite : elle lui dit que son fils serait précisément de cet âge s'ils n'avaient eu le malheur de le perdre. A ce souvenir, les yeux de Carcynus se mouillent de larmes; il caresse de plus en plus son fils sans le connaître, et regardant l'enfant avec attendrissement, il se reprochait sa barbarie et se livrait au désespoir. Alors la mère saisit ce moment de sensibilité pour lui découvrir la feinte et les moyens dont elle s'était servie pour conserver un fils qui devait faire un jour leur bonheur. Carcynus, à ce récit, transporté de joie, enlève le jeune Agathocles et le reconduit chez lui, au risque de tout ce qui pourrait en arriver par la suite. (Diod. de Sic., Lib. XIX.)

couvert d'autant de crimes que de gloire, était venu trouver Cocalus, roi des Sicaniens et de presque toute la Sicile, pour se dérober à la vengeance de Minos. On voit dans la fable que ce roi poursuivait Dédale pour avoir favorisé les amours monstrueux du Taureau, et de Pasiphaé son épouse; les plus anciennes traditions de la Sicile veulent que ce soit dans ces étuves que Cocalus fit étouffer Dédale, pour se débarrasser des menaces que lui faisait Minos de lui déclarer la guerre s'il ne lui rendait ce malheureux fugitif ou mort ou vif. Quoi qu'il en soit, c'est à trois milles de Sciacca que sont situées ces anciennes étuves, au sommet d'une montagne qui domine la ville. On leur donne aujourd'hui le nom de Bagni di Santo Calogero.

On a bâti dans ce lieu une abbaye qui sert d'hospice aux étrangers. L'abbé n'y demeure pas, mais en retire chaque année dix mille livres de revenu, et laisse à l'aumône des malades et des voyageurs quelques pauvres ermites qui desservent l'église. Quant aux étuves, aux bains de vapeur appelés sur les lieux *i sudatori*, quoique fort ressemblans à tout ce qu'on connaît en ce genre, dans différens pays, pour les causes comme pour les effets, on peut dire que le lieu même et les différens phénomènes qu'il présente, renferment des détails curieux à observer. [1]

[1] En parlant des différens travaux que l'antiquité attribue à

On y entre par une grotte d'environ huit pieds carrés d'ouverture, d'où il sort un vent chaud qui, au bout de quelques momens, vous couvre d'humidité et vous fait tomber en sueur de la manière la plus douce et la plus prompte. Cette vapeur, causée sans doute par quelque feu souterrain, paraît élancée du centre de la montagne où elle se fait jour à travers les rochers; elle est absolument inodore : plus dense et plus fraîche dans le fond de la grotte, elle paraît plus chaude au contact de l'air extérieur, et lorsqu'elle se charge des vapeurs de l'atmosphère.

La grotte est entourée de siéges anciennement taillés dans le roc pour les baigneurs, car il paraît que de tout temps on a fait le même usage de ces eaux chaudes et de ces étuves. On voulait que nous vissions de l'écriture grecque que le temps, disait-on, rendait indéchiffrable, mais il est aisé de reconnaître les traces des ciseaux à dents avec lesquels on a taillé autrefois les siéges; ces caractères faits grossièrement et comme par lignes parallèles, polis et usés par les frottemens et le temps, ressembleraient plutôt à une écriture gothique, mais ne sont ni l'un ni l'autre, et ne peuvent être du grec que pour les amateurs du grec et du merveilleux.

Dédale dans la Sicile, Diodore cite les bains de Selinunte comme un lieu où les malades venaient chercher la santé, et l'y retrouvaient avec une sorte de volupté.

Cette première grotte communique à une seconde par une voûte si basse qu'il faut se coucher à terre pour y entrer. Les malades n'en font, par cette raison, aucun usage, non plus que d'une troisième qui y communique encore. L'ermite que nous avions pris pour nous accompagner, nous dit qu'il était possible d'y pénétrer, mais qu'elles ne renfermaient rien de plus curieux à voir que la première, et que d'ailleurs il était très difficile d'y conserver de la lumière, à cause d'un vent violent qui sortait continuellement du fond de ces souterrains. Un de nous, plus hardi que les autres, voulut cependant en faire l'essai, muni d'une lanterne assez bien fermée; mais au bout de quelques momens, il fut obligé de revenir sur ses pas, n'ayant pu, malgré sa lanterne, empêcher la lumière de s'éteindre, tant le courant d'air était violent.

D'où peut provenir ce vent extraordinaire qui se manifeste également dans beaucoup d'autres endroits de la montagne, et quelle en peut être la cause, si ce n'est la prodigieuse dilatation de l'air, occasionnée par la chaleur même des matières volcaniques renfermées dans le sein de la montagne? Il nous parut au reste que cet effet très naturel et le bruissement qu'il occasionne ressemble beaucoup à celui qu'on entend dans l'intérieur de la Solfaterra, à l'effloraison du soufre près, et en tout à un volcan à qui il ne manque

que de la matière pour former et produire les mêmes phénomènes.[1]

Après avoir examiné ce qu'il fut possible de voir de ces grottes, sans négliger même celle où un vieil ermite, Santo Calogero, un des protecteurs les plus révérés de la Sicile, a passé beaucoup d'années, et est mort, dit-on, en odeur de sainteté, nous prîmes le parti de redescendre dans la plaine; mais nous fûmes retenus quelques momens par la belle, la superbe vue dont on jouit

[1] L'ouvrage du prince de Torremuzza offre, au sujet de ces eaux minérales fort en usage chez les anciens, et au moins autant qu'elles le sont aujourd'hui, un monument assez curieux. C'est le fragment d'une inscription grecque qui a dû servir autrefois d'affiche à une de ces étuves ou bains publics. En rendant exactement ce qui existe de cette inscription, écrite en grandes lettres ou caractères grecs sur une pierre longue de quatre palmes et haute de trois, on trouve, en la traduisant en latin, *in gratiam salutis propriæ*. Le savant bénédictin D. S. Blazi, dont le prince rapporte et paraît adopter le sentiment, pense qu'avant cette fin de phrase il devait y avoir sur l'autre partie de la pierre le mot *valetudinarium*, ou un autre dans le même genre, qui indiquait que la maison sur la porte de laquelle on voyait cette inscription, était un lieu où tous les malades pouvaient, à peu de frais, venir chercher la santé.

La forme particulière de quelques unes des lettres grecques peut faire naître, à ce qu'ajoute le prince de Torremuzza, diverses opinions sur l'âge et le temps de cette inscription; mais, sans en fixer l'époque, ce savant est porté à croire qu'elle devait être d'une grande antiquité. (*Ant. Iscriz. di Palermo.*)

sur la superficie de cette montagne fort élevée et isolée de toutes parts. L'étendue de mer qu'on découvre de là est immense, et les ermites nous dirent que par des temps très purs on pouvait apercevoir non seulement le cap Bon en Afrique, mais le golfe de Tunis, où était anciennement Carthage.

Nous revînmes à Sciacca, et côtoyant le rivage de la mer, nous trouvâmes toujours une même nature de roche brûlée, blanche et salée. Nous passâmes à l'embouchure d'une rivière assez considérable, autrefois nommée *Isturus* : c'est aujourd'hui le Calata-Belotta, nom qui lui vient d'un vieux château sarrasin bâti près de sa source sur un lieu élevé. Les habitans se servent de ses eaux, ainsi que de celles du Macasoli, rivière qui coule et se jette un peu plus bas dans la mer, pour inonder de vastes plaines toutes couvertes de riz, production très abondante dans toute cette partie de la Sicile. A quatre milles plus loin, et toujours en suivant la côte, nous eûmes encore à traverser le Platani, autrefois Camicus ou Halicus, qui se jette dans la mer près le cap appelé *Capo Bianco*, sans doute à cause de sa couleur et de la nature de la pierre dont il est formé.

On prétend que ce fut sur ce cap que les compagnons de Minos enterrèrent le corps de ce prince, que Cocalus leur avait rendu en leur

disant qu'il s'était noyé dans le bain. Les Sicaniens ayant brûlé leurs vaisseaux, y bâtirent une ville qu'ils appelèrent *Minoa*, du nom de leur roi. Cette colonie fut apparemment dispersée dans la suite, et les anciens historiens nous racontent que Doricus, fils d'Alexandre, roi de Sparte, et de la famille des Héraclides, étant venu réclamer le royaume d'Eryx, comme successeur d'Hercule, bâtit Héraclée dans le même lieu où avait été Minoa [1]. Depuis, les Egestiens et les Carthaginois en ayant pris ombrage, joignirent leurs armes et détruisirent cette nouvelle ville d'Héraclée, dont difficilement on pourrait apercevoir aujourd'hui les moindres restes dans le lieu où elle a existé autrefois. [2]

[1] Hercule étant venu dans la Sicile, envoya défier à la lutte le roi Eryx, fils de Vénus, d'une taille gigantesque et d'une force proportionnée. Eryx accepta le défi, et, croyant être sûr de vaincre, il paria son royaume contre les vaches de Géryon, que conduisait Hercule, et qui, perdant cette dépouille, aurait perdu l'espérance de l'immortalité. On sait que ce Géryon fut tué par Hercule, parce que, suivant la fable, il nourrissait ses bœufs avec de la chair humaine. Ce héros, vainqueur du monstre, laissa aux habitans la souveraineté de leur pays jusqu'à ce qu'un de ses descendans vînt la redemander.

[2] Cette ancienne Héraclée, élevée sur les ruines de Minoa, ville plus ancienne encore, est souvent désignée par l'un ou l'autre nom dans tous les historiens. Il paraît que cette Héraclée de Sicile fut, pendant un temps, une ville assez puissante, mais toujours en guerre, soit avec Carthage, que son voisinage importunait, et dont elle jalousait le commerce, soit avec d'autres villes de la Sicile, telles que Segeste ou Syracuse. On doit croire, au reste, que son règne fut de peu de durée. On voit, dans Athénée et Diodore, qu'elle fut successivement ravagée par Denys le Tyran et par Agathocles. Enfin, à l'époque où les Romains se rendirent maîtres de la Sicile, Cicéron nous apprend que cette ville était alors si misérable et si dénuée d'habitans que le sénat fut obligé d'y envoyer une colonie. On ignore absolument l'époque de sa destruction totale, et quoique Fazelli prétende que de son temps on pouvait encore découvrir l'étendue de ses murailles, qui avaient deux milles de circuit, on peut assurer que c'est une de ces anciennes villes de la Sicile dont on retrouve aujourd'hui le moins de traces.

Toutes nos recherches ayant donc été parfaitement inutiles, nous quittâmes là les bords de la mer, et rentrant un peu dans les terres, nous vînmes dîner à Monte Allegro, village pauvre et misérable, situé sur un triste rocher et entouré d'autres rochers arides et incultes.

De Sciacca à Monte Allegro il y a vingt-quatre milles que nous avions faits tout d'une traite; il nous en restait encore dix-huit pour arriver à Girgenti, mais comme on nous dit que Siculiana, petit bourg que nous devions rencontrer à moitié chemin, était entouré de mauvais air, nous résolûmes de pousser jusqu'à Girgenti, quelque heure qu'il fût. Nous passâmes effectivement par un pays très sauvage, des vallées désertes, traversées par des ruisseaux et des lacs d'une eau puante, avec la même nature de terres blanches et arides.

Dès que nous eûmes passé le bourg de Siculiana, le pays changea et nous parut s'embellir, mais malheureusement pour nous la nuit étant survenue, nous empêcha d'en jouir; nous ne parvînmes au môle ou port de Girgenti qu'à la nuit absolument fermée. Le môle est à quatre milles de la ville, on y monte par un assez beau chemin qui passe entre le mont Tauro, à gauche, où étaient campés les Carthaginois, lors du second siége d'Agrigente, et le Campo Romano à droite, qui a conservé ce nom du camp que les Romains avaient pris pendant ce même siége.

Nous rencontrâmes sur notre chemin un torrent ou petite rivière anciennement appelée *Agragas*, et arrivâmes enfin à Girgenti par le même chemin escarpé et tortueux que Dédale avait construit pour rendre la citadelle de Cocalus imprenable. Ce chemin était fait avec tant d'art, que trois ou quatre soldats, suivant le rapport de Diodore, auraient pu en empêcher l'accès à une armée entière. *Tam arctum et flexuosum ejus fecit aditum, ut a trium aut quatuor hominum præsidio defendi posset.* Il y a peu de temps qu'on a élargi cette route et l'entrée de la ville, où l'on voit encore les traces de la vieille porte, et la roche telle qu'elle existait. Il était onze heures du soir lorsque nous arrivâmes; toutes les portes des maisons étaient fermées, et nous ne trouvâmes plus les émissaires de Gelias pour nous recevoir et pour nous conduire au palais de leur maître.[1]

Nous fîmes même une fort triste épreuve de l'hospitalité agrigentine, autrefois si renommée; car, après avoir promené nos chevaux déjà harassés, dans les rues périlleuses de la ville, après avoir éprouvé les refus des gens même de notre consul, qui ne voulurent pas venir jusqu'à la porte pour nous parler, nous fûmes obligés de revenir à un faubourg par lequel nous avions passé en arrivant, et, après y avoir frappé inutilement à toutes les portes et à tous les cabarets, nous nous estimâmes heureux de trouver un méchant grenier où l'on ne put nous donner pour souper qu'un melon d'eau, et pour lit qu'un tas de blé.

Le lendemain de grand matin nous retournâmes à la ville, avec le projet de faire usage des lettres de recommandation qui nous avaient été données, et comme nous en avions entre autres pour l'évêque de Girgenti, le cardinal Branciforte, nous fûmes bien reçus. Un de ses grands-vicaires se chargea même de nous trouver des logemens; mais sans attendre l'effet de ses soins obligeans, nous retournâmes avec empressement

[1] Gelias, citoyen d'Agrigente, connu dans l'antiquité par sa magnificence et ses libéralités. Il éleva à ses frais de somptueux édifices, et fit de grandes dépenses pour l'utilité et l'embellissement de la ville.

revoir et parcourir les lieux où était située la célèbre Agrigente, et que nous n'avions fait que traverser en arrivant la veille, et presque à tâtons.

Ce pays était pour nous d'une telle curiosité, il nous parut si riche, si abondant, que nous aurions voulu nous arrêter à chaque moment pour dessiner et conserver tous les points de vue qui se présentaient à nous. Un de ceux qui nous parurent le plus piquans fut dessiné près du fleuve Agragas, que nous avions traversé avant d'arriver à Girgenti. A en juger par ce qu'il est aujourd'hui, on doit croire que cette petite rivière a, ainsi que la ville même à laquelle elle a donné son nom, beaucoup perdu de ce qu'elle était autrefois; car ce n'est plus qu'un petit torrent encaissé dans des ravines fort profondes, et qui n'a rien de majestueux; mais le pittoresque, le mouvement des terrains dont il est environné, son nom surtout si célèbre dans l'histoire de l'ancienne Sicile, ne nous permirent pas d'aller plus avant sans en prendre une vue : elle nous a paru d'autant plus intéressante que, dans l'endroit d'où l'artiste l'a dessinée, on apercevait dans l'éloignement la ville de Girgenti, l'Agrigente moderne, située sur les hauteurs.[1]

Environs de Girgenti, et torrent autrefois nommé fleuve *Agragas*, n° 482.

[1] Cette rivière, appelée aujourd'hui dans le pays *Drago*, est de peu d'étendue, et prend sa source au nord de Girgenti, dans des montagnes près d'Aragona. Elle passe auprès des

Le terrain sur lequel l'ancienne ville d'Agrigente a autrefois existé, étant composé de plusieurs monticules, ou hauteurs très distinctes, on peut assez facilement, de la partie la plus élevée, apercevoir en entier tout l'espace qu'elle devait occuper. Cette découverte nous fit naître le projet d'en lever sur les lieux mêmes un plan, et comme une carte à vol d'oiseau, qui puisse en donner à peu près une idée. Cette carte ayant été levée à la hâte, et sans aucun des instrumens nécessaires pour une telle opération, ne doit pas être d'une grande exactitude; mais nous pensons qu'elle doit suffire pour rendre à peu près compte de la forme et de la situation de cette ancienne ville.[1]

Carte topographique de l'ancienne Agrigente, n° 483.

Placée à peu de distance de la mer et entre deux rivières, dont l'une, l'Agragas, coule au pied de ses murs, et l'autre, plus éloignée, an-

murs de l'ancienne Agrigente, et reçoit une autre petite rivière nommée *Fiume di San Blazio*, avant de se rendre dans la mer. Les Agrigentins avaient, suivant l'usage de ces anciens peuples, fait un dieu de leur fleuve Agragas, qu'ils représentaient sous la forme d'un enfant. Ils lui élevèrent une statue en ivoire, qui fut envoyée, au nom des habitans d'Agrigente, au temple de Delphes.

[1] Nous avons vu avec plaisir que ce plan ou plutôt cet aperçu du site général de l'antique Agrigentum, levé par nos dessinateurs, et sur la seule inspection des lieux, se trouvait conforme à la carte que le père Pancrazio en a donnée dans son ouvrage des antiquités de cette ville.

ciennement nommée *Ipsa*, bordait un de ses faubourgs, cette ville, d'une étendue immense, était bâtie sur plusieurs hauteurs. La plus élevée, et qui porte encore son ancien nom, Monte Camico, est occupée aujourd'hui par la ville moderne de Girgenti. C'était autrefois la forteresse d'Agrigente, située, comme le dit Polybe, sur des rochers escarpés et d'un accès très difficile, *quæ ab exteriore parte, voragine alta atque inaccessa circumdatur*.

A côté de cette forteresse, et sur la droite, il y a une autre colline qu'on appelait *Rupes Athenea*, ou *Colle Minervale*, parce qu'on y avait élevé un temple à Minerve. Un espace plus uni et beaucoup plus étendu, terminé par le fleuve Agragas, formait proprement la ville même d'Agrigente. C'est le long des murs de cette principale porte de la ville qu'étaient construits, et presque sur un même alignement, le plus grand nombre des temples de cette ville magnifique, tels que ceux de la Concorde, de Junon Lacinie, d'Hercule, etc., et un peu plus au midi, le célèbre temple de Jupiter Olympien, autrement le temple des Géans.

Il y avait enfin une dernière partie, ou un faubourg d'Agrigente, qu'on appelait Neapolis ou la ville neuve, plus près du fleuve Ipsa. C'était dans les dehors de ce faubourg, qu'étaient placés les sépultures et les tombeaux des Agrigentins, dont il existe encore des débris innombrables. Quant à ce monticule ou espèce de tertre isolé, qu'on voit au midi de la ville, en se rapprochant de la mer, c'est le lieu où les Romains avaient établi leur camp, lorsqu'ils vinrent faire le siége d'Agrigente. Ce mont porte encore le nom de Campo Romano. C'était de l'autre côté d'Agragas sur le Monte Toro, que les Carthaginois placèrent leur armée lorsqu'ils vinrent contre les Romains au secours d'Agrigente. [1]

[1] La ville d'Agrigente surpasse la plupart des autres villes par ses fortifications et par la beauté et la magnificence de ses édifices. D'ailleurs, comme elle est bâtie à dix-huit stades de la mer, elle a abondamment toutes les commodités qu'on peut en recevoir. Outre cela, son circuit est parfaitement fortifié et par l'art et par la nature; car ses murailles sont bâties sur un rocher qui lui sert de fondement, et qui a été rendu inaccessible par le travail des hommes où il ne l'était pas de lui-même. Cette ville est entourée de rivières; du côté du midi, par un fleuve qui porte le nom de la ville, et du côté de l'occident d'hiver, par un autre appelé *Hypsas*. Mais, du côté où la ville regarde l'orient d'été, il y a une forteresse qui est environnée par le dessus d'un précipice qui lui sert de fossé, et qui n'a au-dedans qu'une seule avenue par où l'on y peut aller de la ville. On voit au haut de cette citadelle un temple de Minerve et de Jupiter Atabyrien, comme chez les Rhodiens; car Agrigente étant une colonie de Rhodiens, c'est avec raison qu'on y adore ce dieu sous le même nom que les Rhodiens l'adorent. Outre les autres ornemens, qui sont en abondance dans cette ville, il y a de beaux temples et de magnifiques galeries. Pour ce qui est du temple de Jupiter Olympien, quoiqu'il ne soit pas des plus somptueux, il ne le cède

Tombeau antique conservé dans la cathédrale de Girgenti, n° 484.

Un des premiers objets de curiosité de l'ancienne Agrigente est un tombeau antique orné de bas-reliefs, précieusement conservé dans l'église cathédrale de Girgenti; monument si connu, si vanté, enfin si célèbre, qu'il est devenu en ce genre la première curiosité de la Sicile. Nous examinâmes avec beaucoup d'attention cet ancien sarcophage, qui sert à présent de fonts baptismaux; et, d'un commun accord, nous convînmes qu'il était bien au-dessous de sa réputation; remarquant surtout les dissemblances dont il est rempli, c'est-à-dire des beautés de style et de composition, avec des détails grossièrement faits et de la plus faible exécution, nous

néanmoins à aucun de ceux de la Grèce, ni par la grandeur, ni par la beauté de l'entreprise. (Polybe, *trad. de Durier.*)

Rien n'est plus exact que cette description, puisqu'on retrouve sur les lieux mêmes, encore parfaitement indiqué, le circuit de cette ancienne ville, l'étendue et les restes de ses murailles, la position des différentes élévations sur lesquelles elle était autrefois construite, également entourée de deux rivières, l'Ipsa et l'Agragas, ainsi que la distance de la mer désignée par Polybe. Son étendue devait être très considérable. Nous voyons dans Diogène de Laërce qu'Agrigente avait dix mille pas de circuit, et que, dans ses temps de splendeur, elle avait contenu jusqu'à huit cent mille habitans.

Mais, de tous les anciens historiens, Diodore de Sicile est celui qui est entré dans le plus de détails sur les mœurs, le luxe et les richesses des Agrigentins. Nous donnerons dans la suite de cette description quelques traits empruntés à cet historien.

nous accordâmes tous à penser que ce monument avait été commencé par quelque statuaire habile, qui en avait avancé plus ou moins chaque face, mais qu'on ne l'avait terminé que plusieurs siècles après, et quand l'art était tombé dans la barbarie; ou encore que ce tombeau ayant été gâté par le temps, on l'avait restauré tant bien que mal.

Il y a cependant deux côtés qui, vus de loin, sont encore d'un grand effet; mais en somme, ce n'a jamais été un morceau digne du beau temps des Grecs, ni de la réputation qu'il a. Le sujet ressemble si fort à celui de Phèdre et Hippolyte, ancienne tragédie d'Euripide, qu'il n'est pas possible de douter que ce n'ait été le sujet que se sera proposé le sculpteur. Le premier côté, le plus apparent et le plus fini, est sans contredit celui qui mérite le plus d'attention; il représente un héros prêt à monter à cheval, une femme qui le quitte avec douleur, ou veut le retenir, des chiens, etc.

Dans la partie opposée, l'autre grand côté, on voit une chasse au sanglier : ce morceau est très inférieur au premier pour le style comme pour l'exécution. Le troisième côté représente un homme embarrassé dans les traits de ses chevaux épouvantés, et traîné sur les débris de son char fracassé. Enfin, dans le quatrième, le plus conservé, on voit une femme éplorée, que plusieurs

autres secourent et cherchent à consoler. Cependant, comme on veut que ce soit un tombeau, et qu'on prétend qu'il a été rapporté de Carthage avec les statues précieuses que Scipion envoya aux Agrigentins après la prise de cette ville, on en fait le tombeau de Phintias, tyran d'Agrigente, qui fut chassé du trône, et mourut à Tunis, ayant été tué à la chasse par un sanglier. [1]

Cette explication semble plus d'accord avec la partie qui représente une chasse au sanglier, car on remarque que ce sanglier est sculpté dans la forme et dans la même action que celui qu'on trouve sur toutes les monnaies frappées sous le règne de ce prince. Mais Phintias, qui mourut proscrit et abhorré par son peuple, ne trouva sans doute personne pour le pleurer, et encore moins de sculpteur à Tunis pour faire si pompeusement son tombeau. Il en est de l'allégorie comme de la métaphysique, chacun y voit, ou se croit en droit d'y voir ce qui lui plaît et ce qui convient à son opinion. Pourquoi ne serait-ce pas aussi l'histoire d'Adonis que Vénus veut

[1] Ce serait presque le sentiment du père Pancrazio, quoiqu'il soit loin de le donner pour certain. *Stante adunque la proposta ci cautela, noi non possiamo presentemente a manifestarvi qual sia di certo il nostro sentimento intorno al significato di questo sepolcro, abbiamo indizio e congettura che appartener possa a Fintia, ultimo tiranno d'Agrigento.* (Panc., tom. II.)

empêcher d'aller à la chasse, et son désespoir après la mort de son amant? Quoi qu'il en soit, nous avons pris, avec la plus grande exactitude, les dessins des quatre côtés de ce monument.

Il y a encore aux archives de la même cathédrale un superbe vase grec qu'on peut regarder comme un des plus grands et un des plus beaux monumens de l'antiquité dans ce genre.

Nous parcourûmes ensuite toute la ville moderne de Girgenti, sans rien trouver qui nous parût mériter d'être cité. Il y a bien une église, *Santa Maria dei Greci,* élevée sur les ruines d'un temple antique dédié à Jupiter, mais il a été si défiguré par les constructions modernes dont il est entouré, qu'il est impossible d'en prendre une idée. On prétend que ce temple avait été bâti par Phalaris, ce tyran d'Agrigente qui se rendit fameux par ses cruautés, et se fit tellement abhorrer des ses sujets qu'ils le lapidèrent.

La situation actuelle de Girgenti, sur une montagne escarpée, en rend l'abord et presque toutes les rues impraticables, non seulement pour les voitures, mais encore pour les mulets dont on se sert dans le pays. La ville moderne n'occupe, comme nous l'avons dit, que le terrain de la citadelle de l'ancienne Agrigente, forteresse bâtie, à ce qu'on prétend, par Dédale, pour y placer les trésors de Cocalus, roi des Sicaniens, un des premiers peuples de la Sicile. Le Mont Camicus,

sur lequel elle avait été construite, était devenu un des quartiers d'Agrigente, et était joint à la ville même par un pont fort élevé qui régnait sur un vallon très profond, appelé aujourd'hui *Val di San Leonardo*.

Il n'existe plus le moindre vestige de cette citadelle, et on n'en reconnaît la position, d'après la peinture que nous en font les anciens historiens, qu'à l'escarpement seul du rocher sur lequel elle était située. Toute cette roche était creusée et formait au-dessous un labyrinthe souterrain, avec plusieurs issues par lesquelles on pouvait faire des sorties secrètes. Nous avions le projet de descendre et de parcourir ce qui existe encore de ces antiques souterrains, mais ils nous parurent si obscurs, et d'une telle étendue, que nous vîmes promptement combien il serait dangereux d'y pénétrer sans les plus grandes précautions. De longues et immenses galeries percées en quinconce, forment à chaque croisée des chambres carrées, avec quatre portiques égaux. La crainte de nous perdre dans ces vastes et ténébreux labyrinthes, nous engagea à revenir sur nos pas, après nous y être promenés quelques momens. Nous remarquâmes seulement que ces galeries ont été taillées dans un tuf mêlé de coquillages, si tendre, qu'il se coupe facilement avec un couteau, et qu'il ne durcit qu'à l'air.

Temple de Junon à Agrigente, n° 485.

C'est surtout en parcourant les campagnes d'Agrigente et les restes nombreux de ses temples et de ses monumens antiques, qu'on peut se former une idée de ce que devait être cette ville célèbre, une des plus anciennes de la Sicile, et la seconde, après Syracuse, pour les richesses et la magnificence. Un de ses principaux édifices était le temple de Junon Lacinie, situé à l'angle oriental de la partie méridionale de la ville : il était élevé sur un grand stylobate, ou socle de dix pieds de hauteur, qui sert de base à tout l'édifice, et présente une plate-forme au couchant et à l'orient du temple : c'est de ce côté qu'en était l'entrée. On montait à cette plate-forme par deux escaliers latéraux de six marches, qui coupaient par moitié trois gradins formant l'élévation totale du stylobate. C'est sur ce soubassement que sont les quatre gradins sur lesquels posent les colonnes sans bases, d'ordre dorique et cannelées, formant un carré long de treize colonnes de profondeur sur six de large.

Ce monument, quoique fort dégradé, offre encore la ruine la plus belle, la plus imposante et la plus pittoresque en même temps. Les treize colonnes du flanc septentrional existaient encore au commencement de ce siècle [1]; mais il en est tombé six à deux reprises depuis moins de six

[1] Le dix-huitième.

ans, et trois autres sont si ébranlées, et dans un équilibre si périlleux, qu'on ne peut espérer qu'elles se soutiennent encore long-temps. Il faut un climat comme celui de la Sicile, où la gelée et le dégel ne donnent aux pierres aucun mouvement sensible de dilatation, pour que ces débris précieux puissent subsister dans la même place encore quelques années.

A la face du côté du couchant, il reste trois colonnes entières et trois diversement dégradées. La partie de l'entrée l'est presque entièrement. On doit remarquer, dans le soubassement ou stylobate, à l'angle du couchant de la face septentrionale, une petite porte carrée. Elle servait d'entrée à une petite galerie souterraine qui formait le pourtour du temple; au-dessous et aplomb du péristyle et de la galerie supérieure, cette espèce de couloir communiquait dans l'intérieur de l'édifice par deux escaliers placés à côté de la porte. C'était vraisemblablement une entrée particulière réservée pour les prêtres, et par laquelle ils se rendaient au temple.

On peut juger, par l'effet que présente encore cet antique monument, malgré l'état de ruine et de dégradation où il est aujourd'hui, de celui qu'il produisait lorsqu'il était en son entier, et combien cette architecture, qui peut paraître lourde et massive au premier abord, devait être noble et majestueuse par l'élévation de ce grand

socle qui lui servait de base et comme de piédestal.

Nous voyons dans Pline que c'est dans ce temple de Junon qu'on conservait une des plus précieuses peintures de Zeuxis; elle représentait la déesse, et ce célèbre artiste avait cherché à lui donner une grâce et un caractère tout divin. Pour parvenir à ce point de perfection auquel la nature semble arriver si rarement, même dans la conformation des plus belles femmes, Zeuxis avait demandé qu'on amenât devant lui les plus jolies filles d'Agrigente, pour choisir celle qu'il jugerait digne de lui servir de modèle; mais n'ayant pu trouver réuni dans une seule cet ensemble de formes et de proportions qu'il désirait, il en retint cinq, pour ne prendre dans chacune que ce qu'elle offrait de véritablement parfait. [1]

Vues du temple de la Concorde à Agrigente, prises de face et latéralement, nos 486 et 487.

Du temple de Junon nous passâmes au temple de la Concorde, le plus conservé des monumens de la Sicile, et le seul dont on ait pris quelque soin. Il est dans la même direction que le premier, placé de même, proche et sous les murs

[1] *Deprehenditur tamen Zeuxis grandior in capitibus articulisque, alioquin tantus diligentia, ut Agrigentinis facturus tabulam, quam in templo Junonis Laciniæ dicarent, inspexerit virgines eorum nudas, et quinque elegerit, ut quod in quaque laudatissimum esset, pictura redderet.* (Plin., Lib. XXXV, c. ix.)

de l'ancienne ville; il est bâti sur le même plan, à l'exception du soubassement, qui n'est point aussi élevé, et des murs latéraux de l'intérieur du temple, qui sont de chaque côté ouverts de six portes cintrées. [1]

On s'est heureusement avisé de loger depuis long-temps dans ce temple un vieux saint, dont l'autel et le culte ont fait naître, au moins dans le pays, une sorte de vénération pour ces ruines respectables, ce qui peut avoir contribué à les entretenir. Le saint qu'on y révère aujourd'hui

[1] Il est assez difficile de savoir par quelle raison on a donné à cet édifice le nom de temple de la Concorde, et si c'est bien le nom qu'il a porté dans l'antiquité. Fazelli est pour l'affirmative, et se fonde, pour le penser, sur un marbre antique conservé dans la ville moderne de Girgenti, où effectivement il est parlé d'un temple de la Concorde des Agrigentins, élevé et construit aux dépens de la république de Lilibée sans doute, prétend le même auteur, à la suite de quelque victoire remportée par ceux d'Agrigente sur les Lilibéens. Voici ce que porte l'inscription antique : *Concordiæ Agrigentinorum sacrum, respublica Lilibitanorum. Dedicantibus M. Atterio Candido, procos., et Lucio Cornelio Marcello, Q. pro. pretore.* Nous penserions cependant, avec Dorville, que cette inscription, faite, à coup sûr, dans le temps où les Romains envoyaient des magistrats en Sicile, loin de décider la question, ne peut que faire naître de nouveaux doutes, attendu que ces anciens monumens étaient fort antérieurs à l'époque où la Sicile passa sous l'empire des Romains, et que depuis la prise et la destruction d'Agrigente par les Carthaginois, plus de deux siècles avant la première guerre punique, ni les Agrigentins, ni la petite république de Lilibée, ne furent en état

est saint Grégoire, évêque d'Agrigente dans le sixième siècle, vers 560. Un miracle opéré, dit-on, par cet évêque, lui fit donner depuis le nom de *saint Grégoire des Raves.* [1]

Ce qu'il y a de plus miraculeux ici, et ce qu'on peut regarder comme vraiment étonnant dans un pays sujet à autant de révolutions en tous genres, et surtout après plus de deux mille ans, c'est que ce temple possède encore en entier toutes ses colonnes, ses deux frontons, et qu'il ne lui manque que quelques parties de son entable-

d'élever de pareils édifices. *Quare incertum, ut de reliquis fere fanis Siculis, cui deo fuerit dicatum : incertum quoque an Concordiæ unquam aliqua ædes Agrigentini fuerit consecrata. Omnem illam fabulam autem de impensis factis a R. P. Lilibitanorum ideo videntur excogitasse, quia ipsis Agrigentinis sciebant post tempora Carthaginensis non fuisse vires talium ædificiorum excitandorum, quos Diodorus testatur nec potuisse tectum Olympici perficere : et Diodori ætate, id est ævo Augusti, ædes sacræ vel exaustæ erant vel penitus destructæ per crebras urbis expugnationes : at post illa tempora neque Agrigentini, neque Lilibitani valuere talia templa extruere : hoc autem templum ex iis fuit quæ non penitus destructa, sed modo exusta fuerunt.* (Dorville.)

[1] *Dolendum tamen recentiores quasdam astructiones deturpasse pulcherrimum hoc monumentum. Nam jam olim idolo græcanico successit sanctus Gregorius a Rapis, qui episcopus Agrigentinus fuit circa annum DLX, et cognomen hoc accepisse dicitur, quod rapas ex horto collegerit per miraculum, quarum semina pridie sevisset. O fortunatum olitorem! etc.* (Dorville.)

ment latéral et sa couverture. Cet édifice, élevé sur une éminence naturelle, est certainement un des plus beaux monumens qui nous soient restés de l'antiquité, du plus grand effet sous tous les aspects, et d'une conservation rare et précieuse.

Du temple de la Concorde nous suivîmes les anciens murs de la ville, dont il ne reste que la partie posée sur la roche même ; elle servait de base et de fondation à ces fameuses murailles si élevées, que Virgile fait apercevoir à son héros, long-temps, il est vrai, avant qu'elles aient été bâties, puisqu'elles ne furent élevées qu'après la bataille d'Himère, et par les prisonniers carthaginois faits à cette bataille, sous le règne de Theron, et lorsque Gelon régnait à Syracuse, temps bien postérieur au voyage d'Énée; mais il voulait peut-être parler du château de Cocalus; bâti, comme nous l'avons dit, sur le haut de la montagne où est aujourd'hui Girgenti. [1]

Ces murailles, dans la partie intérieure, sont remplies de sépultures creusées dans le tuf et dans l'épaisseur même du mur, ce qui ne pouvait que les affaiblir considérablement et en amener naturellement la dégradation. On ne sait si cet usage ou la forme de ces sépultures

[1] *Arduus inde Agragas ostentat maxima longe*
Mœnia magnanimum quondam generator equorum.

viennent également des Grecs, ou si on doit les attribuer à d'autres temps et à d'autres peuples; mais on les rencontre principalement en Sicile, dans les lieux que les Phéniciens et les Carthaginois ont habités, et notamment à Solentum. Nous retrouvâmes sur le mont Toro, où campèrent pendant huit mois les Carthaginois, les mêmes sépultures. Elles sont creusées comme des espèces d'auges, l'une sur l'autre dans la muraille, et quelquefois une partie cintrée par-dessus; d'autres sont à pans, ou dans une forme circulaire, de quinze pieds de diamètre, avec un soupirail à la voûte, pour leur donner du jour et de l'air. Ces antiques sépultures, creusées et entaillées sans ordre, sont si près les unes des autres, qu'en beaucoup d'endroits leur séparation n'est pas de deux pouces. Comment pourrait-on penser que les Agrigentins, si recherchés et si magnifiques dans tous leurs monumens, et après avoir élevé les murs de leur ville avec tant de soin et de solidité, eussent eux-mêmes couru les risques de les détruire par des excavations aussi mal entendues et aussi multipliées?

Nous étions fort curieux de voir si nous ne trouverions pas quelques peintures antiques dans ces tombeaux, mais nous n'en pûmes découvrir le moindre fragment; nous ne rencontrâmes non plus ni vases ni médailles. On nous assura qu'on y avait trouvé de longues épées à côté des corps,

mais cette découverte ne peut fixer aucune idée sur le temps et l'époque de ces sépultures.

Plan géométral, coupe et élévation du temple de la Concorde à Agrigente, n° 488.

La célébrité de ce monument, et surtout sa conservation précieuse, nous ont engagés à donner les plans et les détails de son architecture. L'artiste qui les a levés avec la plus grande exactitude, a eu soin d'employer pour ce temple de la Concorde la même échelle que celle dont il s'est servi pour le temple de Segeste, afin qu'on puisse comparer plus facilement ces édifices.

Tous les deux sont hexastyles, c'est-à-dire qu'ils ont également six colonnes de face à leurs portiques; mais celui de la Concorde a une colonne de moins sur la longueur; il n'en a que treize, et l'on en voit quatorze à celui de Segeste. Sa proportion est aussi un peu plus petite. Les colonnes du temple d'Agrigente n'ont que vingt-cinq pieds onze pouces de hauteur, au lieu que celles de Segeste ont vingt-huit pieds et demi: du reste, quant au genre et au caractère de l'architecture, à quelques détails et quelques différences près sur la forme des colonnes, qui sont cannelées au temple de la Concorde, on doit voir qu'ils sont absolument les mêmes; c'est le même ordre dorique, le fronton également surbaissé; les colonnes ont à peine aussi cinq fois leur diamètre de hauteur, même en y comprenant le chapiteau.

La seule différence qu'on remarque entre ces

deux monumens, c'est que le temple de Segeste n'ayant point été vraisemblablement terminé ni consacré, comme nous l'avons déjà dit, il est resté absolument nu et ouvert en dedans, sans qu'on puisse apercevoir le moindre vestige d'aucune construction intérieure, au lieu que celui-ci indique, par la position des murs qui entouraient le sanctuaire, et celle des colonnes qui en décoraient l'entrée, quelle était la distribution presque généralement adoptée chez les anciens dans la forme et la construction de leurs temples.

Ce qu'on doit encore observer de particulier à celui-ci, c'est que les deux murs ou antes qui fermaient le sanctuaire, sont ouverts de chaque côté par six portes ou arcades percées dans l'épaisseur du mur. L'irrégularité qui se rencontre dans ces ouvertures, dont plusieurs sont percées en face des colonnes, a fait penser avec raison qu'elles avaient été faites dans des temps modernes, et que l'architecte ayant été obligé de s'assujettir à la construction du mur déjà élevé, n'a pu former ses ouvertures dans les entre-colonnemens comme elles auraient dû l'être; ce qui fait qu'il y en a plusieurs de masquées par les colonnes mêmes.

CHAPITRE X.

SUITE DES MONUMENS ANTIQUES D'AGRIGENTE.

Après avoir examiné avec la plus grande attention le temple de Junon et celui de la Concorde, nous nous mîmes en route pour continuer nos recherches dans l'emplacement et les campagnes de l'ancienne Agrigente, où nous apercevions, dans l'éloignement, les restes de plusieurs autres édifices épars et abandonnés. Nous sortîmes par une brèche que le temps avait faite dans les antiques murailles de cette ville immense, et entrâmes dans la campagne qui en bordait les dehors du côté du midi.

Nous rencontrâmes d'abord des fondations ou des débris sans nombre de tous ces tombeaux qu'Imilcon, général des Carthaginois, fit détruire lorsqu'il vint faire le siége d'Agrigente; moyen dont ce général s'était servi, à ce que dit l'histoire, pour combler les fossés de la ville, et en faciliter l'approche à ses machines de guerre.

Ruines du temple d'Esculape, n° 489.

En suivant les restes de ces anciens tombeaux, le long d'un ravin qui était alors à sec, nous arrivâmes à d'autres ruines plus intéressantes, celles

du temple d'Esculape, dont la position, dans les dehors et à cette distance d'Agrigente, est effectivement indiquée par Polybe, dans la description qu'il fait du siége d'Agrigente par les Romains. [1]

Il ne reste plus de ce monument qu'un pilastre d'un des angles du temple, du côté qui était opposé au nord et au couchant. On y voit encore deux colonnes engagées dans la partie du mur qui formait le fond du temple; elles étaient cannelées, et n'avaient d'autre base que trois gradins qui régnaient autour de l'édifice. Ce temple, dans son entier, pouvait avoir eu quelque ressemblance, pour le plan, avec la Maison Carrée de Nîmes, un des plus beaux monumens qui nous restent de l'antiquité et de la perfection de l'art. On a appuyé sur ces ruines une maison de fermier, appelée *la Casa di Favata*. Il existe encore, dans l'intérieur de cette construction moderne, un escalier du temple dans tout son entier, mais qui n'a rien de curieux que sa conservation. [2]

[1] *Cumque Carthaginienses jam non amplius in Romanos exirent, sagittis tantummodo eminus pugnantes, consules in duas partes diviso exercitu, alteram ad Æsculapii templum posuerunt, alteram ad eam partem quæ ad Heracliam spectat, castra metati sunt : quod vero inter duo castra medium erat ex utraque parte urbis, duplici cinxere vallo.* (Polyb., L. I.)

[2] Dans le nombre des rapines et des brigandages que Verrès

C'était, comme nous venons de le dire, au midi de ce temple qu'était campée l'armée romaine, lorsqu'elle assiégeait en même temps la ville et la partie de l'armée carthaginoise, commandée par Annibal, qui campait sous les murs à la porte de Mer, entre le Campo Romano et le monte Toro; car les deux armées, divisées chacune en deux, étaient naturellement assiégées l'une par l'autre : celle des Romains par les Carthaginois campés vers le mont Toró, celle d'Annibal par les Romains, sans que l'une d'elles osât rien entreprendre sur l'autre; jusqu'à ce qu'enfin Annibal, manquant de vivres près d'une ville où, suivant le même historien, il n'y avait pas moins de cinquante mille hommes enfermés, prit le parti de l'abandonner et de défiler le long de l'Agragas, pour s'embarquer et retourner à Carthage.

A peu de distance des ruines du temple d'Esculape, et en se rapprochant des murs d'Agrigente, on rencontre un petit monument antique, auquel on donne, on ne sait trop pourquoi, le nom de tombeau de Theron, quoique le peu de pureté de son architecture doive lui faire refuser d'abord l'honneur d'être un ouvrage grec. Mais le tombeau de Theron était placé à l'une des portes d'Agrigente, appelée la porte de Mer : ce fut le seul, dit l'historien, qui échappa à la fureur d'Imilcon : ce petit édifice se trouve à peu de distance de la mer; il fallait là un tombeau aux antiquaires, c'est le seul qui existe, donc c'est le tombeau de Theron, en dépit de son architecture, qui n'a ni régularité, ni noblesse, ni rien qui le caractérise.

Tombeau antique, vulgairement appelé *tombeau de Theron*, n° 490.

Un grand et massif pilastre carré, terminé par une corniche surmontée d'une autre fabrique également carrée, avec une croisée figurée à chaque face, une colonne cannelée à chaque angle, une base attique, avec un chapiteau ionique, l'entablement d'un autre ordre avec des triglyphes; le tout forme un assemblage monstrueux et baroque, d'un mauvais style, d'un mauvais effet, et qui ne répond nullement à l'idée de ces superbes tombeaux dont les Agrigentins se plaisaient à embellir leur ville : monumens qu'ils élevaient non seulement à leurs princes, à leurs principaux citoyens et à tous les particuliers riches de leur ville, mais encore à ceux de leurs

exerça dans toutes les villes de la Sicile, Cicéron lui reproche, entre autres, le vol d'une statue très précieuse d'Apollon, qui était conservée dans ce temple d'Esculape, et que le préteur avait fait, dit-il, enlever en secret. Cicéron remarque à ce sujet une singularité digne d'être observée. Cette statue était du célèbre Myron, et le nom du sculpteur grec était gravé en petites lettres d'argent sur la statue. *Quid! Agrigento nonne ejusdem P. Scipionis monumentum, signum Apollinis pulcherrimum, cujus in femore, litterulis minutis argenteis, nomen Myronis erat inscriptum, ex Æsculapii religiosissimo fano sustulisti?* (Cic., *in Ver.*, Lib. IV.)

chevaux qui avaient remporté le prix de la course, et jusqu'à des oiseaux; suite du luxe prodigieux, de l'oisiveté et de l'excessive abondance qui, suivant tous les historiens, régnaient chez cet ancien peuple. [1]

Quoi qu'il en soit enfin de ce petit monument antique et de sa première destination, nous voyons dans l'histoire qu'après qu'Annibal eut renversé Selinunte et saccagé Himère, dont il immola les habitans aux mânes d'Amilcar, il entreprit le siége d'Agrigente; que ce général s'étant aperçu que les tombeaux qui entouraient la ville du côté de l'attaque servaient de retraite et de poste assuré aux assiégés, il donna ordre qu'on les renversât tous; mais qu'un orage affreux survint tout à coup au moment où l'on abattait celui de Theron, et que le tonnerre étant tombé au milieu des travailleurs, l'épouvante se répandit parmi les soldats, et le tombeau de Theron fut conservé.

Il est dit encore que cette quantité de sépultures ouvertes ayant corrompu l'air, et mis la

[1] *Sepulchrorum ornamenta quoque sumptus inæstimabilis sint argumento quantis deliciis opibusque præpollebant, quædam enim conspicere erat olim cursoribus equis magnificentissime exstructa, nonnulla quoque aviculis quas puellæ virgines puerique intra ædes in deliciisque, ut fit, educassent, quorum quædam Timeus asserit se vidisse ætate sua adhuc exstantia.* (Diod. de Sic., Lib. XIII.)

peste dans l'armée, on ne douta point que ce fléau ne fût une vengeance céleste, et un signe certain de la colère des dieux. Les soldats croyaient voir dans les ténèbres des ombres errantes, des spectres et des divinités vengeresses. Annibal lui-même fut emporté par la contagion, et Imilcon, qui resta alors seul commandant de l'armée, offrit des sacrifices aux dieux, où, selon la coutume des Carthaginois, on immola des victimes humaines; les historiens disent même que les prêtres furent offerts en holocauste.

Du tombeau de Theron nous revînmes dans l'enceinte de la ville par la porte de Mer. Il ne reste rien de la construction de cette porte, mais on distingue parfaitement la route à laquelle elle conduisait, entaillée dans le rocher. C'est à droite de cette porte, en entrant, qu'on voit les restes du temple d'Hercule, dont il n'existe en place que trois assises d'une seule colonne, avec le fragment d'une partie du mur intérieur, et quelques débris des fondations. Mais ces fragmens de colonnes, ces chapiteaux renversés et groupés au hasard les uns sur les autres, forment un tableau de ruines le plus pittoresque qu'on puisse imaginer.

Ruines du temple d'Hercule à Agrigente, n° 491.

Malgré l'état de délabrement et de destruction presque totale de ce monument, notre architecte, tant en observant ce qui existe encore en place, et ce qui est renversé, qu'en calculant les

assises qui recevaient les colonnes, et mesurant les différens morceaux de fûts répandus sur le lieu même, parvint à connaître toutes les proportions de ce temple; et, d'après le résultat de ses opérations, il nous parut que cet édifice avait dû être un des plus beaux et un des plus nobles de tous les temples de ce genre.

Indépendamment de la magnificence de sa construction extérieure, c'était un des édifices d'Agrigente qui avaient renfermé le plus de raretés et de richesses. C'est dans ce temple que Cicéron dit qu'on conservait une magnifique statue d'Hercule; elle était de bronze, et une des plus parfaites connues alors. Verrès ayant donné ordre à ses soldats d'enlever cette statue, le peuple d'Agrigente regarda ce vol comme un sacrilége horrible. Tous les citoyens, jeunes et vieux, prirent les armes, et firent tant qu'ils mirent en fuite les soldats de Verrès, et conservèrent la statue de leur dieu. [1]

[1] *Herculis templum est apud Agrigentinos, non longe a foro, sane sanctum apud illos et religiosum. Ibi est rex ære simulacrum ipsius Herculis, quo non facile quidquam dixerim me vidisse pulchrius (tametsi non tam multum istis rebus intelligo quam multa vidi), usque eo, judices, ut rictum ejus ac mentum paulo sit attritius, quod in precibus et gratulationibus non solum id venerari, verum etiam osculari solent. Ad hoc templum cum esset iste* (Verrès) *Agrigentini, duce Timarchide, repente, nocte intempesta, servorum armatorum fit concursus atque impetus. Clamor a vigilibus fanique custodibus tollitur. Qui primo cum obsistere ac deffendere conarentur, male mulcati clavis ac fustibus repelluntur. Postea convulsis repagulis, effractisque valvis, demoliri signum, ac vectibus labefactare conantur. Interea ex clamore fama tota urbe percrebuit, expugnari deos patrios, non hostium adventu nec opinato, neque repentino prædonum impetu, sed ex domo, atque cohorte prætoria, manum fugitivorum instructam armatamque venisse.*

Nemo Agrigenti, neque ætate tam affecta, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte, eo nuntio, excitatus surrexerit, telumque, quod cuique fors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad fanum ex urbe tota concurritur. Hora amplius jam in demoliendo signo permulti homines moliebantur: illud interea nulla lababat ex parte: cum alii vectibus subjectis conarentur commovere, alii deligatum omnibus membris rapere ad se funibus. Repente Agrigentini concurrunt: fit magna lapidatio: dant sese in fugam istius præclari imperatoris nocturni milites. Duo tamen sigilla perparvula tollunt; ne omnino inanes ad istum prædonem religionum reverterentur. Numquam tam male est Siculis, quin aliquid facete et commode dicant; velut in hac re aiebant in labores Herculis non minus hunc immanissimum Verrem, quam illum aprum Erimanthium referri oportere. (Cic., *in Ver.*, or. VI.)

Pline dit aussi que c'était dans ce temple d'Hercule qu'était placée une célèbre peinture de Zeuxis, représentant ce dieu encore enfant, et étouffant dans son berceau deux serpens, en présence d'Alcmène et d'Amphitryon. Zeuxis, ajoute l'historien, estimait ce tableau au point que, ne voyant pas qu'il fût possible de le payer sa valeur, il en fit présent aux Agrigentins.

En remontant, à trente pas de la porte an-

tique, on trouve les fondations d'un autre édifice bâti avec la même solidité, et dans un même genre de construction que les temples que nous venons de décrire. Il avait aussi des gradins, mais moins élevés, et du côté seulement qui faisait face à la rue : sa forme était longue et étroite. Il est probable que cet édifice était une espèce de douane, attendu sa situation très voisine d'une des portes de la ville, et surtout du côté de la mer.

Portion d'entablement et de chapiteau d'une des colonnes du temple des Géans, n° 492.

C'est de l'autre côté de la même rue d'Agrigente, et presque vis-à-vis les restes du temple d'Hercule, qu'on voit ceux de ce fameux temple de Jupiter Olympien, le plus grand édifice en ce genre qui ait existé. Diodore a dit qu'il avait trois cent quarante pieds de long, sur soixante de large et cent vingt de hauteur. On ne peut douter, d'après les formes et les proportions constantes de tous les temples des Grecs, qu'il ne se soit glissé une erreur de copiste dans cette dimension de soixante pieds de largeur seulement que l'historien donne à celui-ci, et qu'il n'y ait eu le nombre cent avant celui de soixante. En conséquence, ce temple devait avoir cent soixante pieds de large sur trois cent quarante de longueur, toutes les autres mesures données par Diodore se trouvant d'ailleurs très justes. La description qu'il en a faite devient ici trop curieuse à connaître pour que nous négligions de la donner à nos lecteurs.

« Les guerres continuelles qui ont suivi la des-
« truction d'Agrigente ont toujours empêché ses
« habitans de terminer plusieurs édifices de leur
« ville, et de pouvoir surtout faire placer un
« comble au temple de Jupiter. Cet édifice a trois
« cent quarante pieds de long, *cent* soixante pieds
« de large, et cent vingt de hauteur jusqu'à la
« naissance de la voûte. C'est le plus grand des
« temples de la Sicile, et on peut le comparer,
« de ce côté-là, avec les plus vastes et les plus ma-
« gnifiques monumens qui se trouvent partout
« ailleurs; car, quoiqu'il n'ait jamais été achevé,
« on peut juger, par ce qui en existe, et par la
« grandeur de ses proportions, de ce qu'il de-
« vrait être s'il eût été fini. Les autres temples
« se soutiennent seulement ou sur des murs ou
« sur des colonnes, et on a employé dans celui-
« ci ces deux genres de construction réunis; c'est-
« à-dire qu'on a formé les murailles du temple
« avec des pilastres sur lesquels sont appuyées
« les colonnes en dehors : par ce moyen, ces
« masses de pierres ont été taillées carrément
« dans l'intérieur, et présentent en dehors une
« forme circulaire. Ces demi-colonnes ont vingt
« pieds de tour, et comme elles sont cannelées,
« un homme pourrait se placer à son aise dans
« une des cannelures. Les pilastres du dedans ont
« vingt-deux pieds de largeur, les portes du temple
« sont d'une grandeur et d'une proportion pro-

« digieuses. Sur l'une des faces, du côté de l'orient, « on a représenté en sculpture un combat de « géans, ouvrage admirable par la force et l'ex- « pression des figures ; du côté de l'occident, on « voit la prise de Troie, rendue avec tant d'art « qu'on y distingue tous les héros par la diffé- « rence de leurs habillemens et de leurs armes. »[1]

Ce vaste et immense édifice n'ayant pu être achevé ni couvert dans ces temps anciens, avait, ainsi que les autres monumens de la Sicile, souf-

[1] *Olympii Jovis templo, cum jam prope esset uti tectum induceretur, bellum impedimento fuit. Ab eo deinceps tempore, exciso oppido, numquam postea, colophonem ædificiis imponere Agrigentini valuerunt. Fanum id pedum CCCLX longitudine porrectum est, ad LX vero pedes latitudo patet, et ad CXX pedes altitudo, fundamento tamen excepto, attollitur. Maximum hoc omnium est quæ per insulam habentur et magnitudine substructionum, cum exteris quoque comparari meretur. Nam, etiamsi molitio ista ad finem perducta non fuit, tamen quanta mole institutum fuerit adhuc apparet. Cum enim alii ad parietes usque templa producant, aut columnis ædes complectantur, utriusque structuræ genus huic fano inest: quippe una cum parietibus columnæ adsurgunt, rotunda extrinsecus et quadrata intus forma. Ambitus harum ab exteriori XX pedes habet: tanta striarum amplitudine, ut corpus humanum inserere se apte queat. Intrinsecus vero XXII pedes continet. Magnitudo portarum et sublimitas stupenda est, in quarum parte orientali Gigantum conflictus est. Cælatura magnitudine et elegantia operum excellens; ad occasum Trojæ expugnatio efficta est, ubi heroum unumquemque est videre ad habitus sui formam elaborate fabricatum est.* (Diod. de Sic., Lib. XII, c. XXIV.)

fert plus ou moins par le laps des temps et les différentes révolutions arrivées dans le pays; mais enfin il s'est écroulé entièrement dans le commencement du quinzième siècle, sans doute par l'effet de quelque violent tremblement de terre. Il semble que l'énormité de sa masse n'a fait que contribuer encore plus à sa destruction totale; car, sans deux demi-chapiteaux, quelques triglyphes et le morceau de l'entablement que nous avons dessiné, il ne serait plus possible de distinguer aucune forme parmi cet énorme amas de ruines, et de se faire la moindre idée de son architecture.

Nous mesurâmes une de ces cannelures à l'endroit où elle se terminait au chapiteau; elle avait dix-huit pouces de largeur prise au fût supérieur de la colonne, et, comme l'observe Diodore, il serait possible à un homme de s'y placer et d'y tenir tout entier : *Inserere se apte queat.* Mais ce qui nous parut surtout fort extraordinaire, c'est qu'il nous fut impossible de rencontrer ni de pouvoir distinguer, au milieu de toutes ces ruines, une seule des premières assises de ces colonnes. Comment un de ces chapiteaux s'était-il conservé dans sa partie supérieure sans que rien de ce qui composait le fût de la colonne dans toute sa hauteur n'existât?[1]

[1] Tout ce que nous pûmes apprendre à ce sujet, c'est que, vers le commencement de ce siècle, on avait abandonné les

Il paraît, au reste, relativement à l'ancienne construction du temple, que les colonnes s'étant trouvées, autant qu'il est possible d'en juger aujourd'hui, d'une proportion trop colossale pour être élevées par assises d'une seule pierre, quoiqu'elles fussent engagées et saillantes seulement d'une demi-circonférence, on avait pris le parti de les accoupler, ainsi que le prouvent les demi-chapiteaux qui restent à l'angle méridional de la partie orientale. On trouve même encore un chapiteau et trois assises de l'entablement qui se sont écroulés en masse et sans se séparer. Ce fragment, si prodigieux et si colossal que de près on a peine à en distinguer la forme, est certainement très curieux, en ce qu'il atteste, à n'en pouvoir douter, l'élévation du temple, et qu'il peut conduire à donner une idée des proportions et de la hauteur du plus vaste des édifices que les hommes aient jamais entrepris de construire.

A l'égard de ces immenses bas-reliefs dont parle Diodore, représentant le combat des géans

ruines prodigieuses de cet ancien édifice à un ingénieur qui était chargé de bâtir le nouveau môle de Girgenti, et que cet architecte barbare, ayant obtenu du gouvernement la permission de prendre tout ce qui pouvait lui convenir parmi ces matériaux, c'est par le plus grand de tous les hasards qu'il existe encore sur place quelques unes de ces pierres réunies.

d'un côté, et la prise de Troie de l'autre, il n'en existe plus le moindre vestige.

Après avoir parcouru les vastes et immenses débris du temple de Jupiter, nous revînmes sur nos pas pour rentrer dans la ville, et cessâmes alors de suivre les murailles d'Agrigente. Nous prîmes notre route vers l'intérieur de l'ancienne cité, observant tout ce qui pouvait se présenter. Une des premières rencontres que nous fîmes fut un riche fragment en marbre d'une corniche dont la forme était circulaire. On a imaginé depuis peu de la creuser pour en faire la cuvette d'une fontaine. Il y a lieu de croire que ce fragment, dont la sculpture et les ornemens sont plus riches que corrects, était un ouvrage romain, et que cette corniche avait appartenu à un bain dont la source est voisine; quelques gradins, également de forme circulaire, jetés à quelque distance, semblent encore l'indiquer.

Non loin de là, et dans le centre de cette enceinte immense, nous arrivâmes à un couvent de Franciscains réformés, appelé *San-Nicolo*, bâti sur une éminence isolée, et avec les débris d'anciennes constructions que chacun baptise à sa fantaisie. On rencontre, dans le jardin de ces religieux, un petit édifice carré long, avec des pilastres aux angles, qui pourrait bien avoir été un petit temple particulier, appartenant à un grand palais. Ce monument devait être très avan-

tageusement placé au milieu de la ville, et sur une éminence qui la dominait. On prétend qu'il faisait partie de l'ancien palais de Phalaris; mais il est plus vraisemblable que cet édifice devait être, d'après le caractère même de son architecture, bien postérieur à Phalaris et au temps où tous ces grands édifices d'Agrigente ont été élevés. D'ailleurs, en observant la manière dont il est construit, un ordre dorique réuni avec des bases attiques, ensuite les moulures et les ornemens du chambranle de la porte, ainsi que tout le reste de sa décoration, on voit aisément qu'il ne tient en rien au style et au genre de ces premiers monumens grecs, si graves et si sévères : il est probable que ce n'était autre chose qu'un petit temple des dieux pénates de quelque préteur romain.

Nous avons donné le plan et l'élévation de ce petit monument sur la planche ou table comparative des édifices antiques de la Sicile, n° 481. On en fait aujourd'hui une chapelle, et on a cru tout changer en mettant le saint moderne à rebours de la divinité payenne. En conséquence, on a masqué la porte du levant, et on en a ouvert une autre au couchant, avec un cintre à ogive, d'une mauvaise forme gothique, qui dénature tout l'édifice. Les pilastres saillans, du côté de l'entrée, semblent appeler des colonnes et un péristyle qui y existaient vraisemblablement autrefois, mais ils ont été détruits. Nous ne pûmes,

au reste, obtenir des religieux aucune autre sorte de renseignemens sur les débris antiques qui leur servent de gîte; mais comme nous avions des lettres de recommandation pour eux, ils nous régalèrent de leur mieux, et nous firent manger des figues d'un goût exquis.

Après le dîner, nous passâmes dans un champ voisin, où on croit qu'a été jadis le théâtre d'Agrigente : on n'y reconnaît cependant aucune forme de construction qui puisse appuyer cette opinion; mais à la quantité de débris et de fûts de colonnes de diverses grosseurs, qu'on voit éparses et employées dans les murs de clôture moderne; à l'arrachement de grosses fabriques qui s'aperçoivent encore à la surface de la terre, on ne saurait douter qu'il n'ait existé dans ce lieu un édifice considérable, et c'était vraisemblablement un théâtre; ce même théâtre où se jouaient les tragédies d'Empedocles, natif d'Agrigente, l'un des plus grands hommes qu'ait produits la Sicile.

Reprenant ensuite la ville où nous l'avions laissée, et tirant vers le couchant, nous trouvâmes près des murs (car tous les temples avaient été bâtis à l'entour de la ville, et chacun sur une éminence) les restes du temple de Castor et Pollux, ou ce que l'on appelle ainsi, mais absolument ruinés, sans aucune forme, ni rien qui pût nous donner une idée de son plan et de sa construction. On y voit cependant encore en

Ruines du temple de Castor et Pollux, n° 493.

place les fûts de deux colonnes, mais si dégradés par le temps, qu'à peine en aperçoit-on les proportions. Ces débris renversés d'un côté, avec une petite construction moderne de l'autre, les plantes, les arbustes et les berceaux naturels que forment les plus beaux arbres dont les environs du temple sont couverts; tout cela se compose si bien, que l'artiste qui en a dessiné la vue a pu, sans y rien changer, en former le paysage le plus heureux et de l'effet le plus agréable.

Débris de l'ancienne piscine d'Agrigente, n° 494.

C'est près des ruines du temple de Castor et Pollux qu'on voit les restes de cette fameuse piscine creusée par les prisonniers carthaginois après la bataille d'Himère; elle avait, suivant Diodore, vingt coudées de profondeur et sept stades de tour, c'est-à-dire quatre mille deux cents pieds, ou sept cents toises de circuit.[1]

Il paraît, d'après cet historien, que le luxe prodigieux des habitans d'Agrigente les avait portés à faire creuser cette vaste piscine, autant que l'exigeait l'utilité dont elle pouvait être pour l'ap-

[1] Le stade était une mesure itinéraire des Grecs, qui, suivant Hérodote, avait six cents pieds de longueur, et, suivant Pline, six cent vingt-cinq. Ces deux auteurs peuvent se concilier par l'inégalité du pied grec et du pied romain; outre que la longueur du stade a été comptée diversement par les anciens, selon la diversité des temps et des lieux. En donnant ici au stade six cents pieds de longueur, cette piscine en ayant sept de circuit, d'après l'historien, devait avoir quatre mille deux cents pieds, ou sept cents toises de tour.

provisionnement de leur ville. Indépendamment d'une immense quantité de poissons de toute espèce qu'on y nourrissait pour la table des riches citoyens, ils y entretenaient tous les oiseaux de rivière possibles; la variété de leurs formes et de leur plumage était devenue un objet d'amusement et un spectacle pour les oisifs de la ville.[1]

Quoique le revêtissement de cet immense réservoir, qui devait être en pierres, ainsi que tout ce qui était en construction antique, soit absolument détruit, et que le temps ait comme sillonné et rongé en partie la roche dans laquelle il était creusé, on en voit encore très bien la forme et la grandeur; le canal même qui y amenait les eaux d'une source voisine existe dans quelques endroits : l'eau coule encore dans ce canal et vient arroser des jardins abondans qui occupent aujourd'hui le fond de la piscine. La partie qui faisait digue aux eaux, et versait le trop plein dans le fleuve Agragas, est entièrement détruite, ce qui donne à présent à toute

[1] *Erat quoque, ex tempestate, lacus extra urbis mœnia manu arteque effossus, cujus ambitus stadiis septem circumferebatur, profunditas in cubitos vigenti demissa, in quem inductis aquis miram multitudinem omnis generis piscium per artem induxerunt ad publica convivia paranda cujus pabuli gratia, ut paludosæ aves solent, olorum catervæ reliquorumque alitum ingens frequentia eodem confluere perpetuoque cibi quærendi studio versari, quorum aspectus magna voluptate spectantes detinebat.* (Diod. de Sic., Lib. XIII.)

cette antique excavation plutôt l'air d'un ravin formé par des éboulemens de terre que d'une construction quelconque.

De l'autre côté de la piscine d'Agrigente, et près de l'angle du mur qui suit le cours de l'Agragas, nous trouvâmes plusieurs ruines qu'on nous dit avoir été celles d'un temple de Vulcain, quoiqu'il soit sans doute fort difficile et fort hasardeux de vouloir assigner un nom à tous ces antiques débris. [1]

Il y a, près de ce temple de Vulcain ou *Mons Vulcanius*, une source qui, à ce qu'on nous dit, était mêlée d'huile de pétrole; mais elle ne donne plus maintenant qu'une eau couverte d'un limon gras et blanchâtre, dans lequel on ne voit pas un seul de ces petits globules que l'huile forme ordinairement quand elle est jointe avec l'eau. Un de nos voyageurs, en ramassant avec la main le plus qu'il fut possible de ce dépôt surnageant,

[1] Il paraît que les auteurs ne sont pas d'accord sur le nom à donner aux ruines et aux débris antiques qu'on retrouve dans cette partie de l'ancienne Agrigente, et si on en croit les recherches du révérend père Pancrazio, cet antiquaire prétend relever le bon homme Fazelli d'une erreur fort grave à ce sujet; s'étant fondé, à ce qu'il dit, sur un passage de Solin, où il est question d'une colline située sur le même lieu, qui portait le nom de *Collis Vulcanius*, mais en aucune façon d'un temple de Vulcain. Voyez cet auteur, ainsi que le passage de l'historien latin qu'il rapporte dans ses très longues et très savantes dissertations sur toutes ces antiquités d'Agrigente, tome I, part. II.

ne lui trouva aucune odeur ni aucun goût, mais seulement une sorte d'onctuosité pareille à celle que pourrait produire le savon. Au reste, cette source d'eau, empreinte de graisse et de sel, coule dans une petite vallée qui ressemble, par son étonnante fertilité, à la vallée d'Éden, ou à un coin de la Terre Promise.

C'est vis-à-vis de cet angle, et sur une élévation qui est du côté du couchant, que les Romains avaient placé leur camp lorsqu'ils vinrent faire le siége d'Agrigente. Ce lieu n'a pas même encore aujourd'hui d'autre nom que celui de Campo Romano, situé entre le Monte Toro et une partie de la ville autrefois appelée *Neapolis*, sur l'ancien chemin d'Héraclée. Dans cette partie d'Agrigente, les murs antiques devenaient d'une forme irrégulière, et suivaient les sinuosités du fleuve; on en voit encore clairement les ruines. Ils étaient alternativement l'ouvrage de l'art et celui de la nature. C'est dans l'intérieur de cette partie d'anciennes murailles qu'on rencontre un monticule appelé encore aujourd'hui *la Meta* [1], nom qui sans doute lui a été conservé de son ancien usage, puisqu'on prétend que c'était dans cette partie qu'on célébrait les jeux gymnastiques, tels que la course des chevaux et des chars.

Derrière ce petit mont était un ravin profond

[1] *Metæ*, bornes qui étaient placées aux extrémités des cirques.

fermé par une grande muraille, dont la base existe encore; plus loin est un autre angle où le mur dérive à l'orient, en suivant le ravin appelé aujourd'hui le vallon de *San Leonardo*. A cet angle était un grand pont, dont on voit encore les premières assises des contreforts de la voûte, ou des piliers qui soutenaient les arches du pont: il avait été fait, comme nous l'avons dit, pour communiquer de la grande ville au quartier appelé la ville *Agrigentine*, et à la citadelle bâtie sur le haut du mont Camico, où est aujourd'hui Girgenti.

En suivant les murs le long du ravin Leonardo, nous arrivâmes à une des anciennes portes, où l'on suit encore assez long-temps la voie antique taillée dans le tuf, qui est la nature de la pierre de tout le pays, concrétion marine mêlée de coquillages de toute espèce, et parfaitement conservés dans leur incrustation. La route était très étroite, et dans certains endroits nous ne lui trouvâmes que sept à huit pieds de largeur. Enfin, après avoir traversé toute la vieille ville, nous nous vîmes évidemment hors des murs, à en juger par la quantité de tombeaux et de sépultures qui étaient répandus près de la route; ces tombeaux étaient taillés dans le tuf à fleur de terre, et rangés, comme ceux de Solentum, à quatre pouces les uns des autres.

La nuit, qui vint nous surprendre au milieu

de nos recherches, nous obligea de nous retirer, et nous renvoyâmes au lendemain ce qui nous restait à voir de ces antiquités. La connaissance que nous en acquérions de plus en plus, et l'attention que nous mîmes à parcourir à plusieurs reprises toute cette campagne d'Agrigente, nous mit dans le cas de vérifier sur les lieux mêmes le plan que nous n'avions d'abord fait qu'ébaucher, et d'y mettre la dernière main. Effectivement, la situation d'Agrigente, et tous ses détails sont si prononcés, tout ce qui y existait était tellement taillé en grand, qu'il est facile encore d'en distinguer la forme au milieu de toutes les sinuosités du terrain qu'elle occupait, et d'y retrouver, de la manière la plus claire, tout ce que l'histoire nous en dit. Chaque monument y était ou taillé dans le roc, ou élevé sur une éminence, et il y avait pour ainsi dire autant de temples que de montagnes.

Le lendemain, nous nous remîmes encore en marche pour achever de parcourir les anciens faubourgs d'Agrigente, en reprenant du côté des rochers appelés aujourd'hui la *Rampe des Franciscains*. A partir de ce lieu, les murs, après avoir suivi l'Agragas et traversé le vallon San Leonardo, venaient aboutir à la *Rupe Athenea*, et l'enfermaient dans leur enceinte. Cette roche, coupée à pic dans la partie du nord, formait de ce côté un rempart inattaquable pour la ville, et il est

à croire que ce fut la raison qui la fit comprendre et renfermer dans les murs mêmes d'Agrigente.

Rochers escarpés qui entouraient l'antique Agrigente, n° 495.

Une des parties, un des sites de l'ancienne Agrigente, qu'on peut regarder comme ayant le moins changé de forme, ni de ce qu'il était autrefois, c'est cette suite de rochers inaccessibles et absolument coupés à pic, et qui formaient cette rupe Athenea dont nous venons de parler, et c'est sans doute l'endroit que Polybe désigne dans sa description de la ville d'Agrigente. *Mœnia illius et naturali situ et structuris excellenter sunt munita; murus enim petræ sublimi ac præruptæ partim ex natura, partim structura impositus est.*

C'est à la pointe de ce rocher qu'était le temple de Minerve, bâti par Gelias, celui où ce riche citoyen d'Agrigente se retira avec tous ses trésors, lorsque Imilcon entra dans la ville abandonnée. Il avait espéré y trouver un asile; mais voyant que la fureur carthaginoise n'avait rien de sacré, il mit lui-même le feu au temple, et s'y brûla avec tous ses trésors. Il ne reste rien aujourd'hui de cet antique édifice, que quelques fragmens des premiers gradins et la plate-forme de l'atrium du temple; mais tout y est si morcelé et si détruit, qu'il est impossible d'y rien reconnaître, ni de sa forme, ni de sa construction.

Depuis le temple de Minerve jusqu'à celui de

Cérès et de Proserpine, on ne voit qu'une suite de rochers dont la pente est si nue et si rapide qu'il y a tout lieu de croire qu'elle ne fut jamais couverte d'habitations. C'est à peu de distance de cette partie de l'ancienne ville qu'on trouve encore dans les rochers les carrières où les Agrigentins mirent les prisonniers carthaginois qu'ils avaient faits à Himère, et dont ils se servirent pour tirer toutes les pierres dont ils ont construit la plupart de leurs temples.

Le nombre de ces prisonniers était si considérable, et surtout ce qui en échut en partage à Agrigente, qu'au rapport de Diodore il y eut des citoyens de cette ville qui en eurent cinq cents en leur pouvoir. Ce fut avec le secours de cette multitude d'esclaves qu'Agrigente s'embellit d'un aussi grand nombre d'édifices et de temples magnifiques. L'historien parle encore de vastes égoûts qui furent construits pour la conduite des eaux de la ville, et qui étaient d'une solidité admirable; il en existe des restes très entiers : on les appelait *pheaces*, du nom de *Pheax* leur constructeur. [1]

[1] *Civitates autem eos quos sibi sors dederat pro servis habuere, publicaque per eos opera et labores exercebant, quorum maxima Acragantinis multitudo cum obtigisset, urbem agrosque suos eorum opera excoluere. Tantus namque numerus eis captivorum erat, ut plerique inter eos privati quingentos in vinculis haberent. Cujus tantæ multitudinis causam præ-*

Ces carrières d'Agrigente n'offrent rien de curieux que leur étendue. Leur excavation est en partie cultivée, et forme actuellement un grand enclos, de même que la piscine. On a fait des espèces de magasins dans de grands espaces qui pouvaient former autrefois de grandes conserves d'eau. Le chemin qui conduisait au temple de Cérès et de Proserpine, et qui est bien le plus étroit et le plus escarpé de tous les chemins, est encore comme autrefois; il a été pris et taillé à mi-côte dans le rocher, et il y a tout lieu de croire que c'est véritablement le chemin antique, car on y retrouve la trace des roues des chariots qui y passaient pour monter au temple.

Ce temple de Cérès avait été bâti avant tous les autres par Theron, qui saisit, à ce qu'on dit, le même prétexte et se servit des mêmes moyens que Phalaris pour parvenir à la tyran-

buere tum milites Acragantini, qui ex bello in patriam cum captivorum sorte sua rediere : tum quod inclinata jam acie multi Barbari in loca mediterranea maximeque intra Acragantinorum fines confugerant. Quibus omnibus vivis captis Acragantina urbs repleta est : quorum magnus numerus in publicum relatus est, et ad lapides excidendos addictus. Ex quibus non deorum modo maxima extruere templa, verum et cloacas, ad educendas ex urbe aquas tanta magnitudine construxere, ut sit spectabilis structura licet propter utilitatem contemnatur. His vero extruendis operibus præfectus fuit quidam vir nomine Pheax, qui propter structuræ et ædificii excellentiam id consecutus est, ut cloacas illas Phæacas cognominarent. (Diod. de Sic., Lib. XI.)

nie; mais il fit bien un autre usage du pouvoir souverain, et fut autant aimé de son peuple que l'autre en avait été abhorré. [1]

Il paraît qu'on avait entaillé le rocher pour asseoir le temple sur une large plate-forme. Son plan était simple, mais noble; ses gradins, les murs de la nef et ceux de l'avance du péristyle sont très bien conservés, et ont été employés à la construction de l'église moderne de Saint-Blasi, dont le fond masque la porte antique, et dont le péristyle fut, suivant toute apparence, décoré d'un fronton porté par des colonnes qui n'existent plus.

Il est même assez vraisemblable, par la position de l'édifice élevé à l'extrémité du rocher, qu'il n'y a jamais eu autour une galerie tournante de colonnes, comme à presque tous ces anciens temples, puisqu'il n'y aurait pas eu assez d'espace pour les contenir, et qu'on n'en retrouve d'ailleurs aucun vestige. La plate-forme sur laquelle il était élevé allait jusqu'à l'angle du mur, et peut-être qu'une rampe en gradins du côté de

[1] On prétend que Theron se servit du même stratagème qu'avait employé Phalaris pour se rendre maître d'Agrigente; qu'il se fit charger de la construction d'un de ses plus anciens temples, et que, sous prétexte de payer les ouvriers qu'il y emploierait, il demanda qu'on lui remît tous les fonds du trésor, dont il se servit pour payer et s'attacher des soldats affidés avec lesquels il s'empara du gouvernement.

la partie méridionale descendait du temple dans la ville, et couvrait ce qui reste de l'escarpement rapide de la montagne.

Mais rien de tout cela n'existe aujourd'hui, et l'on n'aperçoit plus, en arrivant à cette partie de l'ancienne Agrigente, que de tristes rochers coupés à pic, sur la cime desquels sont élevées les murailles et les maisons de la moderne Girgenti. C'est sans doute pour égayer un peu ce site sauvage que l'artiste qui en a dessiné la vue a imaginé de l'orner d'une des cérémonies les plus usitées dans le pays; c'est une procession de pénitens, dont l'appareil et l'accoutrement grotesque sont parfaitement dignes de l'imagination de Callot. [1]

Campagnes d'Agrigente, nos 496, 497 et 498.

Il est peu d'endroits, non seulement en Sicile, mais dans l'univers, qui puissent produire autant de tableaux agréables que les fertiles campagnes d'Agrigente, soit par la richesse et le mouvement de ses sites, soit par la quantité de monumens qu'on y aperçoit réunis, et qui produisent, sous différens aspects, les effets les plus heureux. Nous avons pensé qu'on verrait avec plaisir quelques vues de ce délicieux pays, et qu'elles seraient même préférables à toutes les descriptions que nous en pourrions faire.

[1] Quoique le dessinateur ait donné ici carrière à son imagination, nous ne pouvons disconvenir que l'ignorance et la superstition des peuples dans beaucoup de villes de la Sicile, et surtout les momeries ridicules des moines dans ce pays, n'aient donné lieu au burlesque répandu sur cette scène. La superstition des Agrigentins modernes est portée à un point extrême, et l'on peut dire qu'ils n'ont presque d'autre goût et d'autres spectacles que celui des missions et des confréries. Aussi est-il certain que, depuis la prise d'Agrigente par les Romains, il est bien rarement question de cette ville dans l'histoire; et même aujourd'hui, sans ses monumens, ses missions et ses miracles, on ne parlerait plus d'Agrigente, même en Sicile.

Les deux premières que nous offrons à nos lecteurs sont prises, l'une de dessus les hauteurs de Girgenti; on y aperçoit une grande partie de la plaine d'Agrigente, terminée par la mer, le temple de Junon sur une hauteur, plus loin celui de la Concorde, et ensuite quelques autres ruines qu'on distingue à peine dans l'éloignement, jusqu'à l'embouchure de l'Agragas.

L'autre, plus pittoresque encore, dessinée sur un tertre isolé et situé à quelque distance de la rupe Athenea, offre d'abord le temple de la Concorde, plus loin le petit monument qui sert d'église aux capucins, le mont Camico avec une partie de la ville de Girgenti.

C'était en descendant, et à la gauche de ces rochers, que l'on communiquait à un autre grand faubourg d'Agrigente, appelé *Neapolis*. Ce faubourg occupait, comme on peut le voir sur le plan, une autre élévation entourée d'un côté par le fleuve Ipsa, et de l'autre par des rochers qui terminaient également la ville dans cette partie.

La quantité de tombeaux que nous rencontrâmes dans les dehors de ce faubourg semble indiquer que c'était l'endroit le plus particulièrement destiné aux sépultures des Agrigentins. On les voit creusés de toutes parts dans la roche, et en si grand nombre que cette montagne ressemble à un monceau de sarcophages.

Nous laissâmes derrière nous cette montagne de la Neapolis, et c'est de cet endroit, en se reculant contre la hauteur qui lui fait face, qu'on jouit du plus bel aspect des ruines de cette vaste et superbe ville, et qu'on peut se faire en même temps une plus belle idée de ce que devait être Agrigente dans les temps de sa splendeur. On aperçoit de là le lieu du camp d'Imilcon, l'angle de la muraille qu'il assiégeait, en face du temple de Junon Lacinie; celui de la Concorde, et l'emplacement des tombeaux. De l'autre côté, la porte de Gela, celle de Neapolis, ensuite le temple de Cérès et de Proserpine, la montagne Athenea, où étaient le temple de Jupiter et celui de Minerve; dans le milieu, l'emplacement de la ville antique, et dans le fond, sur la partie la plus élevée, la ville moderne.

Il est certain qu'à juger de l'ancienne population d'Agrigente par l'étendue de son enceinte et de ses faubourgs, ainsi que par la quantité prodigieuse de tombeaux qu'on rencontre de différens côtés, on peut croire qu'elle était très

considérable; et, suivant un dénombrement dont il est fait mention dans les écrits du célèbre Empedocles, citoyen de cette ville, elle montait de son temps à huit cent mille. A présent, en comptant la ville proprement dite, qui n'en était que l'ancien château, le faubourg de Camico et celui qu'ont fait bâtir Henri et Constance dans le douzième siècle, Agrigente est réduite à quinze mille habitans, assez pauvres pour la plus grande partie, tristes, dévots et farouches.[1]

Il est probable que c'est dans l'intervalle qu'il y eut entre la fameuse et terrible bataille d'Himère et la prise d'Agrigente par Imilcon, que fut l'époque de la prospérité et de la magnificence de cette ville. Ses habitans avaient alors un grand commerce avec les Africains, à qui ils vendaient la surabondance des productions de leur riche territoire. C'est alors, comme le dit Diodore, que la ville d'Agrigente était une des plus heu-

[1] Les femmes surtout; il ne nous fut pas possible, pendant tout le temps que nous passâmes dans cette ville, de parler à aucun être féminin. Cependant nous restâmes à Girgenti dix-huit jours. Nous n'étions pas moins curieux de rencontrer, soit dans la ville ou dans les environs, quelques uns de ces chevaux autrefois tant vantés pour la course et pour la guerre, *magnanimum quondam generator equorum;* mais nous en partîmes sans en apercevoir un seul. Il n'y a plus de haras dans le pays; il paraît que la race si estimée autrefois des chevaux agrigentins est totalement perdue; on pourrait même dire qu'il n'y en a plus.

reuses habitations qu'il y eût au monde; ses environs étaient plantés d'arbres à fruit de toute espèce, de vignes d'une beauté et d'une hauteur extraordinaires, et surtout d'une quantité prodigieuse d'oliviers, dont les Agrigentins allaient vendre le produit à Carthage, et en retiraient un profit considérable.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ces descriptions d'Agrigente que par les détails que le même historien nous a laissés de cette ville célèbre et du luxe prodigieux de ses habitans. [1]

[1] « Rien ne marque mieux le luxe des Agrigentins, et leur « goût pour le plaisir, que les tombeaux ou les monumens « dressés par leur ordre à des chevaux qui avaient gagné le « prix de la course, ou même à des petits oiseaux élevés dans « les maisons particulières, par de jeunes garçons ou de « jeunes filles. Timée * assure qu'il avait vu plusieurs de ces « monumens qui existaient encore de son temps. Dans la « quatre-vingt-douzième olympiade (qui précède celle où écri- « vait Diodore), Exanete, d'Agrigente, étant demeuré vain- « queur à la course du stade, fit à son tour son entrée dans « la ville sur un char, accompagné d'un grand nombre d'au- « tres chars, entre lesquels il y en avait trois cents attelés « chacun de deux chevaux blancs, tous agrigentins.

« On y élevait les enfans dans une propreté qui allait jus- « qu'à la mollesse; ils portaient des habits d'une finesse ex- « traordinaire et garnis d'or : leur toilette était chargée de « boîtes et d'autres bijoux d'or et d'argent.

« Le plus riche des Agrigentins, en ce temps-là „ était

* Timée de Sicile a vécu du temps d'Agathocles et de Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit l'histoire de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce avec beaucoup d'éloquence, suivant le témoignage de Cicéron.

« Gelias; il avait chez lui plusieurs appartemens pour des « hôtes, et faisait tenir devant sa porte un certain nombre de « domestiques, dont la commission était d'inviter tous les « étrangers à venir loger chez lui. Plusieurs autres citoyens « faisaient à peu près la même chose, et recevaient leurs « hôtes avec toutes sortes de bienveillance et de franchise. « C'est ce qui a fait dire au poète Empedocles, en parlant « d'Agrigente :

Pour tout navigateur, port heureux et fidèle.

« Il arriva un jour que cinq cents cavaliers de Gela, dans « un temps d'hiver, passèrent par Agrigente; Gelias les reçut « tous dans sa maison, et fit présent à chacun d'eux d'une « tunique et d'une robe qu'il trouva chez lui sur-le-champ. « C'est Timée qui rapporte ce fait dans son quinzième Livre.

« Polyclite *, dans ses histoires, fait la description d'une « cave qui était dans la maison de Gelias, comme d'une chose « qu'il a vue lui-même, dans le temps qu'il portait les armes « au service des Agrigentins; il dit qu'il y avait dans cette « cave trois cents tonnes, toutes creusées dans la pierre, et « dont chacune contenait cent urnes. Il ajoute qu'au-dessus de « ces tonnes on voyait une espèce de réservoir d'une terre « incrustée, qui contenait mille de ces urnes, et duquel on « faisait couler le vin dans les tonnes. Il dit enfin que Gelias, « homme d'un caractère admirable, était laid et d'une ché- « tive apparence, et qu'ayant été envoyé en ambassade à la « ville de Centoripine, son premier abord dans l'assemblée « fit éclater de rire tous les assistans, très mal à propos, à la « vérité; mais ils ne comprenaient pas comment un homme « d'une si haute réputation pouvait avoir une figure, un main- « tien si commun. Il leur fit payer cet affront en disant que « les Agrigentins envoyaient des hommes beaux et bien faits « aux villes illustres de la Sicile, mais que pour celles qui « n'avaient aucune sorte de distinction, ils choisissaient des « ambassadeurs semblables à lui.

* Polyclite, historien de Sicile, qui n'est connu que par cette citation de Diodore.

« Ce Gelias n'était pas le seul homme riche qu'il y eût dans « Agrigente. Antisthènes, surnommé le Rhodien, célébrant « les noces de sa fille, traita tous les citoyens dans chaque « rue, et fit suivre la mariée par huit cents chariots : cet équi- « page fut même augmenté par un grand nombre de cavaliers « des environs, tous invités, et qui lui faisaient cortége, « magnificence encore effacée par la quantité de feux qui fu- « rent allumés à cette occasion. il fit charger de bois les au- « tels des dieux dans les temples, et tous ceux que la dévotion « populaire avait placés dans les rues; et ayant fourni encore « des bûches coupées et des sarmens à tous les citoyens qui « occupaient les boutiques, il leur recommanda de mettre le « feu sur tous les autels de leur voisinage, dans l'instant qu'ils « verraient allumer celui de la citadelle. Cet ordre ayant « été exécuté, la mariée se mit en marche, précédée d'une « infinité de gens qui portaient des flambeaux, de sorte que « toute la ville fut en un instant remplie de lumières au « milieu de la nuit, et les rues ni les places ne pouvaient « contenir la multitude de ceux qui avaient été attirés à ce « spectacle.

« Dans le temps dont nous parlons, le nombre des habitans « naturels d'Agrigente était de plus de vingt mille; mais, en « y joignant les étrangers qui étaient venus s'y établir, on y « pouvait compter deux cent mille âmes.

« Au reste, l'abondance de toutes choses avait jeté les Agri- « gentins dans un tel excès de mollesse que, pendant le siége « fatal de cette ville, il fallut faire une ordonnance par la- « quelle il était défendu à tout citoyen montant la garde à son « tour dans la citadelle, d'avoir plus d'un matelas, d'une « couverture, d'un chevet et de deux coussins. Or, on peut « conclure de l'austérité qu'ils trouvaient à être renfermés alors « dans ces bornes-là, quel était leur genre de vie dans des « temps plus heureux. » (Diod., Liv. XIII, trad. de Terrasson.)

DESCRIPTION

DU VOLCAN DE MACALUBA, OU OBSERVATIONS SUR LES PHÉNOMÈNES SINGULIERS QUE PRÉSENTE UNE MONTAGNE DE CE NOM SITUÉE PRÈS DE GIRGENTI;

Par le commandeur de Dolomieu. [1]

Si la dénomination de volcan n'appartenait exclusivement aux montagnes qui vomissent du feu, si elle n'annonçait pas toujours de grands effets produits par ce terrible élément, si elle convenait à toute montagne formée par l'entassement de ses propres explosions, j'appliquerais ce nom au phénomène singulier que j'ai observé en Sicile, entre Arragona et Girgenti; je dirais que j'ai vu un volcan d'air dont les effets ressemblent à ceux qui ont le feu pour agent principal; je dirais que cette nouvelle espèce de volcan a, comme les autres, ses instans de calme et ses momens de grand travail et de grande fermentation; qu'elle produit des tremblemens de terre, des tonnerres souterrains, des secousses violentes, et enfin des explosions

[1] Quoique nous ayons trouvé dans le journal de nos voyageurs une relation assez exacte de ce volcan de Macaluba, nous avons cru devoir insérer celle que nous en a donnée le commandeur de Dolomieu. Cette nouvelle description, faite par un observateur plus exercé à voir et à étudier la nature, nous a paru mériter la préférence, et avec d'autant plus de raison que le principe et les causes de ce singulier phénomène, qu'il attribue entièrement à l'air et non au feu, comme elles l'ont été jusqu'ici, y sont expliquées d'une manière infiniment claire, et beaucoup plus vraisemblable que toutes celles qu'on a pu donner.

qui élèvent à plus de trois cents pieds les matières qu'elles projettent. Mais, sous quelque nom qu'on désigne ce phénomène, il n'en sera ni moins singulier ni moins intéressant.

Le 18 septembre 1781, en allant d'Arragona à Girgenti, je quittai le chemin qui conduit à cette dernière ville pour observer un lieu dit *Macaluba*, qu'on m'avait annoncé comme très singulier, et sur lequel la variété des relations avait fort excité ma curiosité. Le sol du pays que je traversai est essentiellement calcaire. Il est recouvert de montagnes et monticules d'argile, dans lesquels les eaux font de grandes dégradations et de profondes coupures, et dont quelques uns ont un noyau gypseux; après une heure de marche, je trouvai le lieu qui m'était désigné: j'y vis une montagne d'argile à sommet aplati, dont la base n'annonçait rien de particulier, mais sur la plaine qui la termine, j'observai le plus singulier phénomène que la nature m'eût encore présenté.

Cette montagne à base circulaire représente imparfaitement un cône tronqué; elle peut avoir cent cinquante pieds d'élévation, prise d'un vallon qui est au-dessous et qui en fait presque le tour; elle est terminée par une plaine un peu convexe, qui a un demi-mille de contour: elle est de la plus grande stérilité, et ne produit pas la moindre végétation. On voit sur son sommet un très grand nombre de cônes tronqués, à différentes distances les uns des autres, et de différentes hauteurs; le plus grand peut avoir deux pieds et demi, les plus petits ne s'élèvent que de quelques lignes. Ils portent tous sur leurs sommets des petits

cratères en forme d'entonnoir, proportionnels à leurs monticules, et qui ont à peu près la moitié de leur élévation pour profondeur. Le sol sur lequel ils reposent est une argile grise, desséchée et gercée dans tous les sens, qui s'enlève en feuilles de quatre à cinq pouces d'épaisseur; le grand balancement qu'on éprouve en marchant sur cette espèce de plaine annonce qu'on est porté par une croûte assez mince appuyée sur un corps mou et demi-fluide; on reconnaît bientôt que cette argile desséchée recouvre réellement un vaste et immense gouffre d'une vase liquide, dans lequel on court le plus grand risque d'être englouti.

L'intérieur de chaque petit cratère est toujours humecté, et on y observe un mouvement continuel; il s'élève à chaque instant de l'intérieur et du fond de l'entonnoir, une argile grise délayée, à surface convexe, qui en s'arrondissant arrive aux lèvres du cratère, qu'elle surmonte ensuite en forme de demi-globe; cette espèce de sphère s'ouvre pour laisser éclater une bulle d'air qui a fait tout le jeu de la machine. Cette bulle, en se crevant avec un bruit semblable à celui d'une bouteille que l'on débouche, rejette hors du cratère l'argile dont elle était enveloppée, et cette argile coule à la manière des laves sur les flancs du monticule; elle en gagne la base et s'étend à plus ou moins de distance. Lorsque l'air s'est dégagé, le reste de l'argile se précipite au fond du cratère, qui reprend et garde sa première forme, jusqu'à ce qu'une nouvelle bulle cherche à s'échapper. Il y a donc un mouvement continuel d'abaissement et d'élévation

qui est plus ou moins précipité, et dont l'intermittence est de deux ou trois minutes. On l'accélère en donnant des secousses à la croûte d'argile sur laquelle on marche.

Lorsqu'on enfonce un bâton dans un de ces cratères, il en ressort peu à peu et par secousses, mais il n'est point lancé au loin comme on me l'avait annoncé. Pendant que j'étais occupé à observer tous les phénomènes de cette montagne, trois de mes gens s'amusèrent à jeter dans un des grands cratères, des morceaux de l'argile durcie de la surface; ils y étaient engloutis, et une heure de ce travail ne fit que dilater un peu plus cette bouche sans la remplir. Il y a quelques petits monticules qui sont entièrement secs, et qui ne donnent plus passage à l'air; le nombre des uns et des autres est en général de plus de cent, et varie chaque jour; outre les petits cônes, il y a quelques cavités dans le sol même, surtout dans la partie de l'ouest, qui est un peu plus basse; ces petits trous ronds, d'un ou deux pouces de diamètre, sont pleins d'une eau trouble et salée, d'où s'élèvent et sortent immédiatement les bulles d'air qui y excitent un bouillonnement semblable à celui de l'eau sur le feu, et qui crèvent sans bruit et sans explosion. Je trouvai, sur la surface de quelques unes de ces concavités, une pellicule d'huile bitumineuse d'une odeur assez forte, que l'on confond souvent avec celle du soufre.

Tel est l'état de cette montagne pendant l'été et l'automne jusqu'au temps des pluies; et c'est ainsi que je l'ai vue. Mais pendant l'hiver les circonstances sont toutes différentes; les pluies ramollissent et détrempent l'argile desséchée de son sommet; les monticules coniques sont dissous, ils se rabaissent et se mettent de niveau, et le tout n'offre plus qu'un vaste gouffre de boue d'argile délayée, dont on ne connaît pas la profondeur, et dont on ne s'approche qu'avec le plus grand danger. Un bouillonnement continuel se voit sur toute cette surface: l'air qui le produit n'a plus de passage particulier, et vient éclater dans tous les endroits indistinctement.

Ces deux états différens que je viens de décrire n'existent que dans les temps de calme de cette montagne. Elle a aussi ses momens de grande fermentation, où elle présente des phénomènes qui inspirent la terreur et la crainte dans tous les lieux voisins, et qui ressemblent à ceux qui annoncent les éruptions dans les volcans ordinaires; on éprouve, à une distance de deux ou trois milles, des secousses de tremblement de terre souvent très violentes; on entend un bruit et des tonnerres souterrains, et après plusieurs jours de travail et d'augmentation progressive dans la fermentation intérieure, il y a des éruptions violentes et avec bruit, qui élèvent perpendiculairement, quelquefois à plus de deux cents pieds, une gerbe de terre, de boue, d'argile détrempée, mêlée de quelques pierres. Toutes ces matières retombent ensuite sur le même terrain d'où elles sont sorties. Ces explosions se répètent trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures; elles sont accompagnées d'une odeur fétide de foie de soufre qui se répand dans les environs, et quelquefois, dit-on, de fumée: ensuite il y a cessation dans les phénomènes préliminaires, et la montagne reprend de

nouveau un des deux états sous lesquels je l'ai représentée.

Les éruptions de ce singulier volcan arrivent en automne lorsque les étés ont été secs et longs, mais après des intervalles différens. Il s'écoule souvent un grand nombre d'années sans qu'il y en ait; ensuite elles ont lieu deux années de suite, ou deux dans trois années, comme en 1777 et 1779, époques des dernières; l'intermittence de cinq ans, dont parlent différens auteurs, est un fait contraire aux observations. [1]

[1] *Il campo di Margaruca presso Agrigento, ogni cinque anni fa una curiosa novità. Tonando un gran fragore ed oscurrissimi nimbi, manda fuori tanta quantità di cinere, e di fango, che fa crescere la terra sei braccia, e spira di sotto un vento così gagliardo che solfieva i sassi, e respinge le legna.* (Maraviglie della Natura di Nic. Serpetto.)

Différens auteurs anciens et modernes parlent de la montagne de Macaluba, près d'Agrigente; ils la désignent sous différens noms, mais aucun ne cherche à en expliquer les causes. Voici ce qu'on trouve dans Solin, l'un des plus anciens auteurs qui en aient fait mention, et dans Fazelli, historien moderne de la Sicile.

Idem ager Agrigentinus eructat limosas scaturigines : et ut venæ fontium sufficiunt rivis subministrandis, ita in hac Siciliæ parte, solo nunquam deficiente æterna rejectione terram terra evomit. (Solin, c. XI.)

Non longe ab Agrigentino ager est a Magharucca Saracenico adhuc nomine clarus, qui assidua rejectatione e diversis aquæ venis terram evomit cinerulentam. Ubi certis annis incredibilis prope limosæ scaturiginis moles, ex solis visceribus, remugientibus simul agris, ad superna effunditur. (Fazellus, L. I, dec. I, cap. V.)

Nous joignons ici une relation donnée dans le pays même au commandeur Dolomieu, d'une de ces éruptions arrivée en 1777, et faite par un témoin oculaire : « A une lieue de distance de la mer, derrière Girgenti, on trouve un lieu nommé *Moruca* par les anciens, « et maintenant *Macalubi*, où, sur une hauteur dans l'étendue « d'une salme de terre stérile, on voit différentes bouches qui,

On est toujours tenté d'attribuer des effets presque semblables à une même cause; on a vu cette montagne avoir des éruptions comme l'Etna, et cela a suffi aux habitans des environs, et au petit nombre de voyageurs qui l'ont observée, pour supposer que tous ces

« avec un bouillonnement lent, rejettent au-dehors de la boue et « de l'eau trouble. Le 30 du mois de septembre 1777, une demi-« heure après le lever du soleil, on entendit dans ce lieu un bruit « sourd qui, croissant à chaque moment, surpassa celui du plus fort « tonnerre ; on vit ensuite trembler la terre voisine, qui en montre « encore de larges ouvertures, et la bouche principale par laquelle « sortent ordinairement la boue et l'eau trouble s'élargit jusqu'à « acquérir dix palmes de diamètre ; il s'en éleva quelque chose « qui ressemblait à un nuage de fumée, et qui parvint en peu d'in-« stans à la hauteur de quatre-vingts palmes. Quoique cette explo-« sion eût une couleur de flamme dans quelques parties, elle con-« tenait cependant de la boue liquide et des morceaux d'argile « qui, en retombant, s'étendaient également sur toute la salme de « terre ; la majeure partie rentrait dans la grande ouverture dont « elle était sortie. Cette éruption dura une demi-heure, et elle se « répéta trois autres fois avec l'intermittence d'un quart d'heure et la « durée d'un quart d'heure. Cependant on entendait sous le terrain « le mouvement et l'agitation des grandes masses, et à la distance « de trois milles, un bruit semblable à celui de la mer en fureur. « Pendant ces terribles phénomènes, les personnes qui étaient pré-« sentes crurent que la fin du monde arrivait, et craignaient d'être « ensevelies sous l'argile vomie par la principale bouche. Cette « vase recouvrit tout le terrain à l'élévation de six palmes, et, en « outre, aplanit les vallées voisines ; et quoique cette argile ait « été liquide le jour de l'éruption, elle parut le lendemain avoir « repris sa première consistance, et permit aux curieux de s'appro-« cher de la grande bouche, située au milieu, pour l'observer. Cette « vase conserve encore l'odeur de soufre, qui était plus forte dans « le temps de l'éruption. Les bouches qui s'étaient fermées lors « de l'explosion reparurent de nouveau, et on entend encore un « petit murmure souterrain qui fait craindre une autre érup-« tion. »

phénomènes sont uniquement dus aux feux souterrains. J'y arrivai avec cette prévention, je croyais n'avoir à examiner qu'un volcan ordinaire, ou dans son commencement, ou sur sa fin ; je ne soupçonnais pas qu'il y eût un autre agent dans la nature capable de produire les phénomènes que l'on m'avait annoncés ; mais je ne tardai pas à être détrompé. Je ne vis rien autour de moi qui m'annonçât la présence de l'élément igné qui, lorsqu'il est en action, imprime à tous ses produits un caractère distinctif; et je fus bientôt convaincu que la nature emploie des moyens bien dissemblables pour produire des effets qui se ressemblent. Je reconnus que le feu n'était point ici l'agent principal, qu'il ne produisait aucun des phénomènes de cette montagne, et que si dans quelques éruptions il y a fumée et chaleur, ces circonstances ne sont qu'accessoires, et n'indiquent point la vraie cause des explosions. Mais avant de développer la nature du nouvel agent, il faut que je donne quelques détails que j'ai négligés, en décrivant ce qu'il y a de plus apparent dans ce singulier phénomène.

Je m'empressai, en arrivant sur la plaine de Macaluba, de vérifier s'il existait quelque chaleur dans les bouillonnemens que je voyais autour de moi ; je ne marchais qu'avec crainte sur cette surface tremblante; il me paraissait dangereux d'approcher des grands cônes auprès desquels la terre était plus abreuvée qu'ailleurs, et où je pouvais m'engloutir ; cependant, rassuré par différens essais, je m'avançai jusqu'au centre de cette plaine ; je mis la main dans la vase délayée des cratères et dans les creux pleins d'eau

que je voyais bouillonner, et au lieu de la sensation de chaleur que j'attendais, j'y trouvai du froid: j'y plongeai mon thermomètre, qui à l'air libre était à vingt-trois degrés et demi ; il y descendit de trois degrés. J'enfonçai le bras nu dans la vase d'un des cratères, aussi profondément que je le pus, et j'y trouvai plus de fraîcheur encore qu'à la surface ; nulle odeur de soufre, point de fumée ; en un mot, par tous les moyens possibles je ne découvris, dans l'état où était alors la montagne, aucun vestige de feu.

Ce fait bien constaté, il fallait reconnaître si dans les grandes éruptions il y avait le concours de l'élément igné, et s'il y jouait le principal rôle. Je commençais déjà à en douter ; je parcourus la plaine dans toutes ses parties, et la montagne sur tout son contour extérieur ; je n'y vis aucune matière sur laquelle le feu eût agi ; j'y en trouvai au contraire qui me prouvèrent que cet agent destructeur n'y avait point existé. Je vis dans les éjections des dernières éruptions, des argiles boueuses qui contenaient du spath calcaire sans aucune altération, des pierres calcaires absolument intactes avec des cristaux réguliers de spath, des fragmens de sélénite écailleuse ou gypse spéculaire. Ces matières, c'est-à-dire le spath et les gypses cristallisés, sont altérées par le moindre feu, l'argile grise s'y dessèche, s'y cuit et y devient rouge. Puisque cette argile et ces pierres ne portent point l'empreinte du feu, elles n'ont donc point été soumises à son action ; il n'y a donc point existé, et on ne peut lui attribuer ce singulier phénomène.

Lorsque mes observations m'eurent bien convaincu

que cette montagne n'était point un volcan ordinaire, je trouvai assez facilement la cause de tous ces phénomènes. J'avais recueilli dans une bouteille une portion de l'air qui se dégage tant de la vase délayée que de l'eau, j'y plongeai une bougie allumée, qui s'y éteignit dans l'instant. Cet air, mêlé avec l'air atmosphérique, n'eut ni inflammation ni explosion; je n'avais pas la faculté de faire d'autres expériences, mais celle-ci me suffisait pour reconnaître l'air fixe, et pour voir qu'il est l'unique agent des phénomènes que j'ai décrits; il m'a paru que l'explication suivante me donnait la vraie solution du problème qui m'avait embarrassé un instant.

Le sol de tout le pays est calcaire, ainsi que je l'ai dit plus haut; il est recouvert de montagnes d'une argile grise et ductile, qui contient assez souvent un noyau gypseux; le hasard a placé au milieu de celle dite *Macaluba* une source d'eau salée (elles sont en très grand nombre dans un pays où les mines de sel gemme sont très communes). Cette eau détrempe sans cesse l'argile, et s'écoule ensuite par suintement sur un des côtés de la montagne. L'acide vitriolique de l'argile s'empare par affinité de la base du sel marin, et en dégage l'acide marin qui se porte sur la pierre calcaire qui sert de fondement. Sa combinaison avec cette nouvelle base produit un grand développement d'air fixe qui traverse toute la masse d'argile humectée qui le recouvre pour venir éclater à sa surface. L'acide vitriolique de l'argile peut encore se combiner directement avec la pierre calcaire et former continuellement du gypse. L'air, en traversant cette argile, lui fait

éprouver un effet qui ressemble au pétrissage, et qui augmente sa ductilité et sa ténacité. Pendant l'hiver, qui est la saison des pluies, l'argile est plus délayée, l'air se dégage plus facilement, et les bouillonnemens sont plus multipliés. Pendant l'été l'argile se dessèche à sa surface, et y forme une croûte plus ou moins épaisse. L'air fait alors quelque effort pour sortir, et il se fait jour à l'endroit où il trouve le moins de résistance. Il entasse peu à peu la portion de terre qu'il enlève avec lui, et il forme les petits cônes au milieu desquels il garde son passage; mais lorsque les étés ont été longs, chauds et secs, l'argile devient de plus en plus compacte et tenace; elle n'est plus abreuvée qu'imparfaitement par la source qui est au-dessous et qui diminue; elle n'est plus perméable à l'air, à l'élasticité duquel elle fait résistance; l'air qui continue à se dégager dans la partie inférieure qui est toujours humide, fait de vains efforts pour s'échapper, et lorsqu'il est accumulé et comprimé à un certain point, il produit les tremblemens de terre, les bruits souterrains, et enfin les éruptions dont j'ai parlé; il a d'autant plus de force que la résistance est plus considérable. C'est donc lui, c'est donc l'air fixe qui peut être regardé comme l'unique agent de tous les phénomènes de cette montagne.

La fumée qui accompagne les éruptions n'est point une circonstance contraire à l'explication que je donne. La fumée n'est le plus souvent que l'eau réduite en vapeur; les nuages et les brouillards lui ressemblent, et il n'est point extraordinaire que l'air, en se dilatant et en produisant les explosions que je lui attribue,

réduise en vapeur l'eau de la source qui est sous la montagne.

L'apparence de flamme dont parle l'auteur de la relation peut encore être produite par l'opposition de la gerbe de boue et d'argile délayée, avec le soleil levant, qui, vu au travers, peut produire une couleur rouge. L'observateur, ainsi qu'il me l'a dit, était placé de manière à voir le soleil en face.

Il est encore possible que le concours de la matière bitumineuse qui est sous cette montagne, et qu'on reconnaît à l'huile de pétrole qui surnage l'eau des cavités, produise de l'air inflammable pendant le temps de la fermentation intérieure ; cet air peut prendre feu ou de lui-même, ou par la collision des matières lorsqu'il se mêle avec l'air atmosphérique. Son inflammation dans les cavités de cette montagne n'est pas possible, puisque, pour produire cet effet, il lui faut le concours d'un air pur ; il ne peut s'en former dans la combinaison de l'acide avec la pierre calcaire qui produit l'air fixe, lequel, dans l'état ordinaire de la montagne, vient éclater à sa surface.

Dans les environs, à un demi-mille de distance, il y a plusieurs monticules où l'on voit les mêmes effets, mais en petit, et ils ne sont point sujets aux fortes éruptions ; on les nomme par diminutif *Macalubette*.

La stérilité de la montagne Macaluba et de celles dans lesquelles on observe à peu près les mêmes phénomènes, est uniquement due au sel marin de la source qui abreuve l'argile, et qui s'oppose à toute espèce de végétation.

C'est au concours d'un grand nombre de circonstances que l'on doit ce volcan singulier. Car d'ailleurs le dégagement de l'air fixe qui sort de l'intérieur de la terre est un phénomène très commun ; c'est lui qui produit les bouillonnemens qu'on voit dans les eaux d'un très grand nombre de lacs et de fontaines, tant chaudes que froides ; car ces eaux n'ont jamais par elles-mêmes le degré de chaleur capable de les faire bouillir. Elles sont très communes en Sicile, où les eaux jaillissantes du lac de Palices, *Palicorum lacus*, sont les plus singulières [1]. Le voisinage des volcans en produit beaucoup : le lac de Paterno sur le flanc de l'Etna, celui d'Agnano, près de Naples, celui de la Solfatare, près de Rome, la fontaine de Spin, dans le duché de Modène, etc. ; on pourrait en citer une infinité. Nous en avons aussi en France : une circonstance de plus, dans le lieu nommé *Boulidou*, près de Montpellier, l'aurait rendu semblable à la montagne de Macaluba. La rencontre d'un monticule d'argile sur le lieu où se fait le dégagement continuel d'air fixe, lui aurait fait produire les mêmes phénomènes que j'ai observés en Sicile.

Le nom *Macaluba*, que porte aujourd'hui cette montagne, est un nom arabe qui signifie renversé,

[1] Le lac de Palica, près Palagonie, est dans le même état, et produit les mêmes phénomènes dont parle Aristote dans son Livre DE ADMIRANDIS AUDITIONIBUS : *Porro in Sicilia Palicus fons est, qui decem accubantium situm occupat : hoc etiam ad sexcubitalem altitudinem aquam ejicere aiunt, adeo ut accolæ cum id videbant campos exundaturos arbitrarentur : rursusque aqua in eundem redit fontem, etc.*

bouleversé; cette dénomination lui a été donnée, selon toute apparence, pour désigner ses effets qui bouleversent tout ce terrain. La même dénomination a été donnée à Malte, à un lieu dans lequel il s'est fait naturellement une très grande excavation, et où il reste encore un creux très considérable.

CHAPITRE XI.

PORT DE GIRGENTI. — PALMA, ALICATA ET TERRA NUOVA, SITUÉS PRÈS DES CAMPAGNES DE L'ANTIQUE VILLE DE GELA. — VOYAGE A MALTE. — DESCRIPTION DE CETTE ÎLE, SON PORT, SES FORTIFICATIONS, SES ANTIQUITÉS.

Nous partîmes de Girgenti le 1er septembre au matin; arrivés à l'embouchure de l'Agragas, nous voulûmes, avant de quitter tout-à-fait cette partie de la Sicile, retourner un moment sur nos pas, pour donner un coup d'œil au môle ou port de Girgenti, que nous n'avions aperçu que de nuit, et qui méritait notre attention, à cause de son commerce de blés, et des chargemens considérables de grains qu'on y fait presqu'en tout temps pour l'étranger.

Le blé étant une des principales richesses de la Sicile, le gouvernement s'est occupé d'établir une administration intérieure pour la conservation de cette denrée précieuse, et l'a assujettie à des règles qui, après en avoir déterminé des approvisionnemens fixes pour chaque canton de l'île, n'en permettent la sortie que dans quel-

ques ports particuliers; c'est ce qu'on distingue en Sicile par le nom de *caricadori*. [1]

Il y a sept de ces caricadores dans toute l'étendue de la Sicile, savoir : Termini, Castellamare, Marsalla, Sciacca, Girgenti, Alicata et Terra Nuova. Les quatre derniers se trouvent placés sur la côte méridionale, parce que c'est la partie de la Sicile qui produit la plus grande quantité de blé, et le caricadore de Girgenti est un des principaux. Nous allâmes donc examiner les magasins formés dans ce port, ainsi que les caves ou citernes qu'on a taillées dans les rochers. On y rassemble effectivement une immense quantité de grain, sans qu'il soit nécessaire d'y apporter le moindre soin, attendu que la nature de la roche n'étant, ainsi que celle de Sciacca, nullement susceptible d'humidité, le grain peut s'y conserver sans la moindre altération, et dans un état de siccité parfaite. [2]

[1] Le gouvernement, voulant prévenir les inconvéniens qui résultent toujours de la cupidité, surtout dans le commerce des blés, et ne pas exposer la Sicile à la disette d'une denrée aussi nécessaire, quoiqu'elle y soit de la plus grande abondance, a établi une loi par laquelle il est enjoint à toutes les universités de faire conduire dans ces sept caricadores une quantité de blé déterminée et suffisante à l'approvisionnement de l'île pour deux années, et ce ne doit être que sur les certificats authentiques des officiers publics qu'il existe dans les fosses ou conserves la quantité de blé fixée pour chaque dépôt, qu'on accorde l'extraction de l'excédant.

[2] On a eu la preuve que le blé pouvait s'y conserver sans se

Après la réserve faite de cinquante mille salmes, pour la portion que doit fournir Girgenti à l'approvisionnement du pays, on permet aux étrangers de venir enlever ce qu'il y a d'excédant [1]. Le gouvernement répond de la sûreté et de la quantité du blé mise aux magasins, et les propriétaires n'ont qu'une très petite somme à payer pour le droit de conserve. Les blés qu'on y introduit sont infiniment secs lorsqu'on les transmet des citernes dans les magasins : la seule impression de l'air gonfle le grain d'un vingtième; cette augmentation appartient au souverain, qui n'est obligé de rendre que la mesure qui a été livrée. On assure que le profit serait très con-

se gâter pendant des temps considérables. Quelques unes de ces caves remplies de grain ayant été totalement oubliées, ou comblées extérieurement par des éboulemens de terre ou d'autres accidens qui en avaient fait perdre la trace, on n'a pas été peu surpris d'y retrouver le blé parfaitement bon au bout de vingt ans. Ces fosses ou citernes, creusées dans le rocher, sont faites dans la forme de deux cônes ou cloches renversées l'une au-dessus de l'autre : on leur donne ordinairement vingt à vingt-cinq pieds de profondeur sur dix-huit à vingt de largeur; elles n'ont qu'une seule ouverture circulaire à la partie supérieure, d'environ deux pieds de diamètre, et l'on construit seulement en maçonnerie, autour de cette ouverture, un petit mur d'un pied ou deux, qu'on recouvre d'une large pierre pour que l'eau ou l'air ne puissent y pénétrer.

[1] Le salme de Sicile équivaut à un setier deux tiers de Paris, du poids d'environ quatre cents livres.

sidérable pour le gouvernement si l'administration était meilleure; mais mille abus le rendent peu avantageux, souvent même les réserves sont vides et les approvisionnemens viennent à manquer, comme cela est arrivé en 1764.

Port ou môle de Girgenti, n° 499.

La situation du port moderne de Girgenti n'a pas été, à ce qu'il paraît, plus heureuse que celle de plusieurs autres ports du royaume de Naples, dans la Pouille et dans la Calabre; deux vents opposés se réunissant, ou plutôt concourant à remplir également celui-ci. Le sud-est y fait entrer les terres que la vague détache de la côte, et, d'une autre part, le nord-ouest y amène tout le sable de ces parages, ce qui le comble et le diminue journellement. Le gouvernement, après avoir, à grands frais, essayé de parer à ces deux inconvéniens par de grandes jetées, s'est déterminé à y entretenir, comme au port de Crotone, des forçats qui travaillent, ou au moins doivent travailler perpétuellement à vider et creuser l'entrée de ce nouveau port, extrêmement utile pour l'exportation des denrées de toute la partie méridionale de l'île.

Le port de Girgenti a encore l'avantage de devenir une retraite nécessaire pour les bâtimens, qui sont plus exposés sur cette côte aux courses des Barbaresques que sur le reste des côtes de la Sicile, étant à très peu de distance, et presque à la vue de l'Afrique. Au reste, ce môle n'est

point du tout le port de l'ancienne Agrigente, qui était placé autrefois à l'embouchure de l'Agragas; il n'en reste même aucun vestige apparent, si ce n'est quelques fabriques ou constructions antiques recouvertes des eaux de la mer, et quelques anneaux de fer ou de bronze qu'on aperçoit, nous dit-on, dans les grands calmes, sur les bords du rivage.

Nous continuâmes ensuite notre route, et, après avoir fait douze milles dans un vaste vallon, nous trouvâmes à droite les soufrières de Palma, dont l'extraction est la plus simple possible. Ce travail consiste à tirer les pierres de la montagne, à les casser, et à les entasser sur un fourneau où on met le feu. Le soufre ne tardant pas à se liquéfier, est reçu dans des espèces de grandes chaudières qui forment le fond du fourneau; il passe ensuite par un conduit dans des caissons où il se refroidit. On trouve des morceaux de ce soufre gros comme de gros cailloux, et de même forme, sans mélange d'autres matières, très raffiné et presque transparent; c'est ce qu'on appelle le soufre vierge. A trois milles de là on en trouve encore de cristallisé et d'une couleur brillante, comme celle de la topaze d'Orient. Les pierres qu'on retire du fourneau, après l'extraction du soufre, sont légères et poreuses; il y en a quelques unes avec un principe de cristallisation blanche, et tout à l'entour de cette solfa-

tare, le rocher est d'un gypse gris, mêlé de glaise cendrée.

A deux milles plus loin le pays devient abondant et couvert d'arbres fruitiers, d'amandiers principalement. On fait dans tout ce canton de la Sicile un grand commerce de fruits que les Hollandais viennent acheter à Palma, gros bourg à deux milles encore au-delà. Les maisons de Palma sont bâties avec une espèce de pierre et un mortier si blanc, qu'il semble qu'elles sont toutes nouvellement construites ou qu'on bâtit encore celles même qui tombent en ruines. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps nécessaire pour notre dîner, et, pendant qu'on l'apprêtait, un de nos dessinateurs prit une vue de la place et de l'entrée de la principale église.

Vue de Palma, n° 500.

Cette petite ville est assez peuplée, et dans une position charmante : ses environs sont remplis de jardins délicieux, tout ce pays est en général d'une abondance extrême en vignes, en blés, en toutes sortes de fruits. On ne sort de la vallée de Palma que pour découvrir la vaste plaine baignée par l'ancien fleuve Himera, au-delà des célèbres campagnes de Gela.

Ville et port d'Alicata, nos 501 et 502.

C'est en sortant d'une chaîne de montagnes, sur le bord de la mer, en deçà du fleuve Himera, aujourd'hui Fiume Salso, qu'est bâtie Alicata. On ignore quels ont été les fondateurs de cette ville, et l'époque où elle a commencé à exister ; mais

un rapport très marqué entre son nom et le mot grec *Alicas* αλος ou αλινα, qui dans cette langue signifie sel, substance salée, semble devoir lui donner une origine grecque, et par conséquent fort ancienne. [1]

Il n'est point extraordinaire que la position d'un lieu sur les bords d'un fleuve dont les eaux ont dû de tous les temps contracter un goût de sel, lui ait fait donner dès son principe un nom qui y ait rapport ; mais, comme nous l'avons déjà observé, une ambition presque générale à toutes les villes de la Sicile, c'est de prétendre remplacer celles qui ont pu exister anciennement dans leur voisinage.

Au rapport de tous les historiens, de tous les poètes de l'antiquité, il y avait très certainement dans cette partie de la Sicile, et près des côtes méridionales, une ville célèbre, et qui a été une des plus puissantes de cette île, l'antique Gela.

[1] Le fleuve Himera, auquel on donne aujourd'hui le nom de Fiume Salso, est un des plus étendus de la Sicile ; il la sépare presque en ligne droite du nord au midi, et prend sa source dans les montagnes appelées *di Madonia*, qui font partie des monts Nebrodes, près du château de Polizi. A peu de distance de sa source, il traverse plusieurs mines de sel, et, entre autres, celle d'Alimena, qui donnent effectivement à ses eaux un goût acidule très sensible. *Unde recto deinceps fluxu pergens mineras salis et lapidicinas complures interfluit quarum aquis et augmentatur et salsior redditur.* (Fazelli.)

Apparet Camerina procul, campique Geloi
Immanisque Gela, fluvii cognomine dicta.[1]
(Virg., *Æneid.*, Lib. III.)

Ce fut un des premiers établissemens que les Grecs firent dans la Sicile; il est même antérieur à Agrigente, puisqu'au rapport de Thucydide ce furent les habitans de Gela qui fondèrent la ville d'Agrigente, cent ans après leur arrivée dans

[1] Camarina était située à deux milles plus loin, sur la même côte méridionale de la Sicile. Rien n'est, en général, plus exact que les citations de Virgile, qu'on pourrait, en matière de géographie, regarder comme un historien véridique. Cette Camarina était une colonie de Syracusains, dont il est question dans les guerres particulières de ces différentes villes grecques les unes contre les autres : les plus faibles étaient détruites par les plus puissantes; celle-ci fut prise et ravagée par les Carthaginois à la même époque que Gela. Il n'existe plus aujourd'hui de cette ancienne ville que des médailles et des ruines presque à rase terre, mais très suffisantes pour en pouvoir distinguer l'étendue.

Il y en avait encore une autre près de là et sur la même côte, qui avait été bâtie par Phintias, tyran d'Agrigente, et à laquelle il donna son nom. Élevé au trône, et protégé par les Carthaginois, ce prince avait apparemment bâti cette ville à l'embouchure du fleuve Himère pour inquiéter les Geléens, qui en étaient très voisins, et se trouver à portée de les attaquer ou de les gêner dans leur commerce. La Sicile était, à cette époque, divisée pour ainsi dire en autant de factions que de villes et de colonies, et nous voyons à ce sujet dans Diodore que, dans les guerres qu'il y avait alors entre les habitans d'Agrigente et ceux de Gela, ces derniers ayant été les plus faibles, se retirèrent à la nouvelle ville de Phintia. (Diod., Lib. XXII.)

l'île. Il ne fallait rien moins qu'une origine aussi illustre et aussi ancienne pour faire l'objet de l'ambition de deux villes situées à peu de distance l'une de l'autre, dans les environs des lieux où l'antique Gela a dû exister, Alicata et Terra Nuova.

Sans vouloir décider sur ce grand différend, et déterminer quelle est celle de ces deux villes dont les titres sont le mieux fondés, nous nous contenterons de rendre seulement compte ici de l'opinion que nous croyons être la plus vraisemblable, quoiqu'elle ne soit pas, à beaucoup près, générale dans le pays, et même parmi quelques savans siciliens versés dans l'étude de l'antiquité.

Il paraît, ainsi que Dorville l'a fort bien observé[1], que c'est faute d'avoir d'abord déterminé quelle est la rivière qui portait le nom de Gela

[1] *Id ex omnibus hisce autoritatibus constat, Gelam ad fluvium Gelæ esse sitam. Quod si sciremus certo, qui fluvius hoc sibi nomen possit vindicare, Gelæ situm propius definere liceret : et in eo solum modo vagaremur, ut nesciremus, quod millibus passuum fuisset remota a mari : atque adeo latitudinem non sciremus, longitudo vero esset nota. Cluverius colligit flumen Terræ Novæ hodie dictum esse Gelam, quia primo* nequit esse flumen Salsum, *quod vidimus procul omni dubitatione esse Himeram : deinde quia* Drillo fluvius nimis prope ad Camarinam accedat, urbem potentissimam; *quasi innuat, non vero simile esse urbes duas tam potentes sibi fuisse vicinas.* (Dorville.)

qu'il existe quelque doute à ce sujet, puisque, d'après tous les auteurs, et particulièrement le passage de Virgile que nous venons de citer, la ville antique en avait pris le nom, et qu'il est naturel de croire qu'elle devait en être très voisine. Indépendamment des raisons dont nous avons déjà parlé, et qui nous autorisent à penser qu'Alicata a été, depuis qu'elle existe, placée sur le fleuve Himère, aujourd'hui Fiume Salso, Dorville cite, en faveur de l'opinion qui place le fleuve Gela à Terra Nuova, un passage d'Ovide qui nous paraît décisif. Cet ancien poète, en parlant de ce fleuve, le caractérise par un seul mot, tel qu'il est encore aujourd'hui, c'est-à-dire redoutable et dangereux à traverser par les tournoiemens d'eau dont son cours est rempli :

Præterit et Cyanem, et fontem lenis Anapi
Et te vorticibus non adeunde Gela.
(Ovid., *Fast.*, Lib. IV.)

Ces tourbillons, ces précipices dangereux existent encore aujourd'hui dans la petite rivière ou torrent qui passe à Terra Nuova, parce que son sol, son cours rapide et les montagnes qui le resserrent et où il prend sa source, n'ont pu changer. Le voyageur Dorville nous assure en avoir fait lui-même l'expérience, et dit qu'il connaît peu de passages de rivière qui soient aussi dangereux : *Nec memini me iter fecisse magis pericu-*

losum, nam illud in clivo collium habebamus, unde sæpe animus horrebat in precipites valles prospicientis.

Voilà donc une forte présomption en faveur de Terra Nuova, sans parler d'une quantité considérable de ruines, de restes de temples, de colonnes encore existantes autour de cette dernière ville, et l'on n'en voit point auprès d'Alicata.

A tous ces titres, qui nous paraissent fondés, le seul qu'oppose la ville d'Alicata est un monument très curieux, il est vrai, un marbre, une inscription antique faite par les Géléens eux-mêmes, et à l'époque de l'ancienne république de Gela. On assure que cette inscription a été trouvée sous terre à Alicata, avec quelques fragmens de statues antiques, en exécutant une fouille près d'une des tours de garde de la ville. Cette découverte, faite en 1660, a paru si décisive, et d'une telle importance aux habitans, qu'ils ont pensé que toute contestation serait désormais inutile, et qu'on ne pourrait douter désormais qu'Alicata n'ait été autrefois l'antique et célèbre ville de Gela, quoiqu'il soit naturel de penser que l'inscription, qui par elle-même est d'un volume très peu considérable, puisque le marbre n'a qu'une palme de hauteur sur trois de largeur, a pu être transportée très facilement d'une ville à l'autre; et

c'est, à ce qu'on nous a positivement assuré, ce qui a eu lieu.

Les habitans d'Alicata, fiers de leur découverte, ont donc encastré l'inscription antique sur le mur d'un corps-de-garde du château de leur ville, où l'on peut même regretter de voir un monument aussi curieux, tant par son extrême antiquité que par le sujet de l'inscription. Plusieurs auteurs, tels que le marquis Maffei, le prince de Torremuzza, ont déjà donné cette inscription antique dans leurs ouvrages; mais on la trouvera surtout fort exactement rendue, et avec des notes très savantes de Pierre Burmann, dans le voyage de Dorville.

Cette inscription grecque, que son étendue ne nous permet pas de donner ici en entier, contient un décret de la république de Gela, par lequel le sénat ou l'assemblée du peuple, après avoir fait l'éloge de la bonne conduite du gymnasiarque Héraclide, fils de Zopirus, et loué les soins qu'il avait apportés à former les élèves du gymnase auquel il présidait, lui accorde une couronne d'oliviers, et ordonne en outre que ce décret sera gravé sur une colonne élevée aux frais de la république dans le gymnase même. A la suite de ce décret on lit les noms des élèves qui ont été chargés de placer la couronne sur la tête du gymnasiarque; ils sont au nombre de onze. [1]

[1] Ce qui peut ajouter encore à la curiosité de ce monument

Ce monument précieux, en attestant l'existence certaine de cette antique colonie grecque, ne peut

antique, c'est que, par la forme de plusieurs des lettres et des caractères grecs gravés sur cette inscription, il y a tout lieu de croire qu'elle doit être d'une antiquité très reculée, et fort antérieure au temps où les Romains ont fait la conquête de la Sicile.

ΚΑΛΟC ΟΥΝΕΧΟΝ ΕΣΤΙ CΤΕ
ΦΑΝΟCΑΙ ΕΝ ΤΑΙ ΑΛΙΑ ΙΤΟΝ ΓΥ
ΜΝΑCΙΑΡΧΟΝ ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΝ ΖΟ
ΠΙΡΟΥ ΕΛΑΙΟΥ CΤΕΦΑΝΩΙ ΕΠΙΜΕ
ΛΕΙΑC ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΦΙΛΟΠΟΝΙΑC
ΤΑC ΚΑΤΑ ΤΟ ΓΥΜΝΑCΙΟΝ. ΤΟ ΔΕ
ΔΟΓΜΑ ΤΟΔΕ ΚΟΛΑΦΘΕΝ ΕΙC CΤΑ
ΛΑΝ ΑΝΑΘΕΜΕΙΝ ΕΙC ΤΟ ΓΥΜΝΑ
CΙΟΝ, ΕΙC ΔΕ ΤΑΝ ΚΑΤΑCΚΕΥΑΝ
ΤΑC CΤΑΛΑC ΕΞΟΔΙΑΞΑΙ ΤΟ ΤΡΙ
ΑΚΟΝΤΑΜΕΡΟC ΚΑΘΑ ΚΑΥ ΒΟΥΛΑ
ΚΑΤΑΝΟΓΡΑΦΗCΗΙ.

Ο ΔΑΜΟC ΤΩΝ ΓΕΛΟΙΟΝ ΕΠΑΙΝΕΙ
ΚΑΙ CΤΕΦΑΝΟΙ ΤΟΝ ΓΥΜΝΑΡCΙΑΡΚΟΝ
ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΝ ΖΟΠΙΡΟΥ ΕΛΑΙΟΥ CΤΕ
ΦΑΝΩΙ ΕΠΙΜΕΛΙΑC ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΦΙ
ΛΟΠΟΝΙΑC ΤΑC ΚΑΤΑ ΤΟ ΓΥΜΝΑ
CΙΟΝ.

ΕΦΗΒΟΙ ΟΙ CΤΕΦΑΝΟΘΕΝΤΑC
ΑCΚΑΠΙΑΔΑC ΑCΚΑΠΙΑΔΑ, ΑΡΤΕΜΟΝ.

Condigna igitur res est
Oleagina publice donare corona

qu'augmenter les regrets sur la destruction presque absolue d'une des plus puissantes villes de l'antiquité.

Quoiqu'on puisse reconnaître, à n'en pouvoir douter, qu'il y a eu, comme nous l'avons dit, auprès de Terra Nuova une ville très étendue et très riche en édifices, ce qu'il y a de débris de constructions et de colonnes est si informe, si détruit, qu'il est impossible de s'en faire une idée. On lit, dans Diodore, que ce fut après la prise d'Agrigente qu'Amilcar, à la tête des Carthagi-

Heraclidan Zopiri F. Gymnasio
Præfectum vigilantiæ ergo virtutisque
In Gymnasium; Decretumque
De ea re Sculptum appendi ad
Columnam in Gymnasii Aula
Atque ad sæpta columnæ ἐξόδιον *
Cantari per trigenta dies; ut apud
Senatum relatum est
Populus Geloorum de re proposita
Censet laudandum et coronandum
Corona Oleagina Heraclidem Zopiri F.
Vigilantiæ gratia virtutisque
Erga Gymnasium.
*Ephebi ** coronantes:*
Ascapiadas Ascapiadis F.
Artemon.
Antallus, etc.

* Id est, *Hymnum in laudem post coronationem.*

** Id est, *Adolescentes Gymnasii alumni.*

(Version de l'abbé Chauppi.)

nois, vint faire le siége de Gela. Ses habitans se défendirent avec un courage prodigieux; les femmes mêmes, qu'on avait résolu d'éloigner de la ville avant le siége, voulurent en partager les dangers et les travaux. Il paraît que les Geléens comptaient beaucoup sur les secours qui leur avaient été promis par Denys, tyran de Syracuse, mais que ce prince les trahit, et les abandonna à leur sort.

Gela, ainsi que Camarina, furent détruites en entier. Les Carthaginois enlevèrent une superbe statue colossale d'Apollon, élevée devant les portes de Gela, et l'envoyèrent à Tyr. Il faut lire dans l'historien lui-même ces détails intéressans, dans lesquels il peint le sort de ces malheureux citoyens, femmes, enfans, vieillards, errans dans les campagnes après la destruction de leur ville, et fuyant la cruauté des Carthaginois. [1]

[1] *Jam duarum plebs urbium sedibus ejecta late per campos, mulieres, pueri, innumeraque cujusque generis turba, fuga effusa rapiebatur. Quod milites cernentes, Dionysio irasci detestarique illius consilia. Movebat eos gravis et calamitosa conditio. Pueros namque liberos et virgines cernebant annis nubilibus contra ætatis suæ decorum, promiscue prout quemque pavor urgebat per iter præcipites ferri, quandoquidem gravitatem, verecundiam, reverentiamque aliorum formido substulerat. Decrepitis quoque pari dolore congemiscebant, quos ultra naturæ vires cogi pellique videbant ad iter pari celeritate cum juvenibus peragendum. Quibus ex rebus in Dionysium exarsit odium militum.* (Diodore, L. XIII.)

La ville d'Alicata nous offrait peu de curiosités intéressantes; aussi, après avoir pris les vues de son site et de son port, qui est, comme nous l'avons dit, un des sept caricadori de la Sicile, nous allâmes parcourir une partie de son territoire, en suivant le bord de la mer. Nous y remarquâmes, à quelque distance de la ville, une suite de rochers à fleur d'eau, dont la forme circulaire ressemblait assez à une digue ou jetée; ce qui semblerait indiquer qu'on aurait pu s'en servir autrefois pour faire le port de l'ancienne ville de Phintia, en ajoutant quelques constructions à ce que la forme du local présentait naturellement.

Nous trouvâmes aussi sur la montagne qui domine la ville actuelle, auprès des Capucins, des fragmens de murs et de débris antiques qui nous parurent être les restes d'une citerne : cette ancienne construction avait été revêtue de ce mastic si souvent employé par les Romains, composé de briques cassées et mêlées de chaux, avec une espèce de mosaïque formée de petits dés de marbre blanc, distribués régulièrement dans le mastic. L'antiquaire d'Alicata (car chaque ville, dans ce pays, a son antiquaire) voulut absolument nous conduire à deux milles de la ville, en suivant la chaîne de montagnes. Il nous fit voir sur un rocher quelque apparence de gradins absolument en ruines, et qui avaient autant

l'air d'un jeu de la nature que d'un ouvrage de l'art. C'était cependant, si nous devons l'en croire, les restes d'un ancien amphithéâtre de Gela, quoiqu'il n'y eût pas une seule pierre qui pût témoigner en faveur de cette opinion. Nous trouvâmes seulement dans cet endroit les restes d'une tour qui avait été anciennement construite pour servir de fanal. Elle y était d'autant mieux placée que, de là, on domine sur une grande partie de la côte, qui est très basse dans toute cette partie, et sur une grande étendue de mer.

Nous remarquâmes que le lit du fleuve Salso, à mesure qu'il s'approche de son embouchure, paraît beaucoup plus bas que le niveau de la mer; c'est au point que, pendant l'hiver, ses eaux remontent assez avant dans le fleuve, et lui communiquent un goût amer et saumâtre. Un autre inconvénient beaucoup plus grand, c'est que pendant l'été, où les eaux du fleuve sont bien moins abondantes, la mer s'oppose encore plus à son cours, en ferme l'embouchure avec des sables, et l'oblige de se répandre dans les terres, ce qui produit à Alicata et dans tous les environs le mauvais air qui y règne presque toujours.

La population d'Alicata est d'environ dix mille habitans qui jouissent de l'aisance que leur donnent un excellent territoire et d'excellentes productions en grains et en fruits. Le commerce principal de cette ville est celui du blé; sans par-

ler de toutes les provisions nécessaires à Malte, dont elle est le magasin, et qui s'exportent et s'expédient journellement pour cette île. Alicata fait encore un commerce particulier en macaroni, et en différentes pâtes de ce genre, qui y sont plus blanches et d'une meilleure qualité que partout ailleurs. Nous y mangeâmes des figues parfaites et des becfigues exquis; on prend dans les environs de la ville une si grande quantité de ces petits oiseaux, qu'on est dans l'usage de faire une huile avec la graisse qu'on en retire; elle se met en bouteilles et se conserve pendant une année : les habitans s'en servent et l'emploient dans leurs cuisines en place de beurre.

VOYAGE A L'ILE DE MALTE.

La proximité où nous nous trouvions de l'île de Malte nous donna le désir d'y aller passer quelques jours; malheureusement il n'y avait point à Alicata d'esperonare[1] : on nous conseilla d'en envoyer chercher un à Terra Nuova, et nous l'attendîmes pendant trois jours. Nous partîmes le quatrième, à l'entrée de la nuit. Notre bâtiment était monté de six hommes qui, avec nous, remplissaient notre petite barque, au point qu'il nous fut impossible de trouver place pour nous coucher. Rien n'est plus frêle que ces esperonares, et leur marche est si rapide, qu'il ne faut pas moins que l'usage qu'on en fait continuellement dans ces mers, et l'adresse connue des matelots qui les conduisent, pour oser s'y risquer, surtout en pleine mer; car la distance qu'il y a entre les deux îles est au moins de quatre-vingts milles.

Nous étions dans les premiers jours de septembre; il faisait un vent du couchant bon frais, qui dans la première heure nous fit faire dix milles; mais comme il vint à manquer, nous fûmes obligés de border la côte de la Sicile jusqu'à Terra

[1] Sorte de petite barque ou felouque légère, très étroite, dont on se sert dans la Méditerranée pour cette traversée.

Nuova, où nous arrivâmes à deux heures du matin, et de là nous fîmes plein canal, en tirant droit sur Gozzo; le vent étant resté en bonace, nous avions la brise du courant qui, arrivant naturellement de l'est à l'ouest, donnait à notre barque des secousses rétrogrades dont l'impulsion nous paraissait une chose très fâcheuse. A la moitié de la journée du 5, le vent d'ouest ayant fraîchi pendant quelques heures, nous fit perdre de vue la Sicile, et nous mit en pleine mer pour une heure ou deux, car nous découvrîmes bientôt Gozzo, la plus élevée des trois îles qui composent la souveraineté du grand-maître.

Nous voguâmes sur Gozzo tout le reste du jour, mais un courant qui nous emporta fit, qu'au lieu de mouiller à cette île, nous dérivâmes à l'orient, et vînmes prendre terre à Cumino, petite île qui n'est qu'un rocher aride, entre Gozzo et Malte. Cette île tire son nom du cumin, sorte d'anis qui y vient en abondance, et y croît pour ainsi dire sur la pierre. L'impossibilité d'entrer à Malte pendant la nuit, et notre impatience de mettre pied à terre pour prendre quelques momens de repos, nous fit trouver la plus dure et la plus aride des plages comparable au bosquet le plus délicieux.

Nous étendîmes nos manteaux à terre, et tandis que nos bateliers soupaient gaîment, nous

nous endormîmes dans la plus grande tranquillité. A peine y avait-il quelques heures que nous étions dans cette douce situation, lorsqu'un homme, que nous n'avions jamais vu, vint nous éveiller en nous parlant une langue dont aucun de nous n'entendait un seul mot, car il parlait arabe : cependant, à son empressement à se faire entendre, nous comprîmes qu'il nous donnait quelque avis important, mais sans pouvoir deviner ce que c'était. A force de le questionner en italien, qu'il n'entendait guère plus que nous n'entendions l'arabe, il réussit à nous faire concevoir qu'il ne fallait pas que nous restassions plus long-temps dans cette île. Nous le fîmes venir jusqu'à notre barque, où il y avait heureusement un Maltais, et nous apprîmes alors que l'île de Gozzo était en quarantaine, parce qu'un esclave lévantin, qui s'était sauvé du lazaret de Malte, était venu s'y cacher; et que conséquemment, si nous étions aperçus par quelque barque de police, nous courrions risque d'être arrêtés à notre arrivée à Malte. Nous en frémîmes tous, craignant encore plus la quarantaine que la mer, et après avoir récompensé cet excellent donneur d'avis, nous nous rembarquâmes sur-le-champ dans le silence de la nuit, et avec une rapidité extrême.

Nous doublâmes le Cuminetto, petit rocher inculte, et nous louvoyâmes le long de la côte

basse de Malte ; il n'y avait point de vent, nous allions à la rame, en suivant toutes les sinuosités de la rive, passant sous toutes les tours et les différens forts qui défendent les anses et les mouillages de cette partie de l'île ; car tout l'autre côté est défendu naturellement par des rochers coupés à pic et inabordables. Nous arrivâmes avant le jour à la pointe de Dragut, nom que cette partie de l'île a pris de celui d'un vice-roi d'Alger, qui y aborda lors du siége de Malte, sous les règnes de Soliman et du grand-maître La Valette.

Nous passâmes devant le port de Marsa Muciet, où un vaisseau du Roi, *le Caton*, qui venait de porter M. de Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople, était obligé de faire la terrible quarantaine, attendu que la plus violente peste désolait et dépeuplait toutes les côtes du Levant. Nous arrivâmes ensuite sous le fameux fort Saint-Elme, la première fortification de Malte, celle qui coûta tant d'hommes aux Turcs, et qu'ils n'emportèrent qu'après avoir tué jusqu'au dernier des chevaliers qui la défendaient. Cette forteresse est aujourd'hui plus redoutable que jamais ; le rocher sur lequel elle est bâtie étant entouré par une rangée formidable de batteries placées à fleur d'eau, qui défendent l'entrée des deux ports. [1]

[1] Ce fut le commandeur de Strozzi, grand-prieur de Capoue

Ce ne fut qu'après avoir répondu à toutes les questions que nous firent les gardes et les sentinelles de ce premier fort, et après avoir donné toutes les instructions possibles sur notre voyage, qu'il nous fut permis de passer outre, et que nous pûmes voir cette superbe perspective de l'intérieur du port, l'ensemble de toutes ces forteresses réunies et de ces deux villes bâties l'une au-dessus de l'autre en amphithéâtre ; coup d'œil qui ne ressemble à celui d'aucune ville du monde, et qui ne le cède peut-être à aucune en magnificence, quoiqu'à parler exactement il n'y ait pas un bel édifice dans Malte, mais ils sont tous si solidement construits, de grands et formidables bastions sur lesquels ils sont élevés leur font de si belles bases, que rien n'est plus imposant que l'arrivée et l'aspect de Malte.

Ile et port de Malte, n° 503.

L'intérieur de la ville neuve, Citta-Nuova, bâtie par le grand-maître La Valette après le fameux siége des Turcs, a pris le nom de son fondateur [1]. De larges rampes, de belles marches

Entrée et intérieur du port de Malte ; n° 504.

et général des galères de Malte, qui fit construire en premier lieu ce fort Saint-Elme ; mais le grand-maître de La Sangle l'augmenta par la suite de plusieurs bastions. Ce grand-maître est un de ceux qui ont le plus contribué aux fortifications de Malte, surtout dans la partie qui composait l'ancien bourg, où était la résidence des chevaliers à leur arrivée à Malte en 1530.

[1] Ce fut en 1565, et sous le grand-maître La Valette, que se passa cet événement mémorable du siége de Malte. Soli-

en pierres y conduisent à de grandes rues bien droites et bien pavées : les maisons y sont bâties en pierres de taille d'une si belle espèce qu'elles paraissent toujours neuves; le sol même de l'île est d'une nature si blanche et si éclatante de loin qu'il semble faire partie des constructions et des ouvrages qui y sont élevés, et ajouter encore à leur effet.

Le contraste de propreté intérieure et extérieure de Malte avec la Sicile, que nous venions de quitter, est si sensible qu'on croirait en être à deux mille lieues. Effectivement, il n'y a peut-être jamais eu de pays plus voisins l'un de l'autre,

man II, empereur des Turcs et vainqueur de l'île de Rhodes, qu'il avait prise en 1522, envoya le bacha Mustapha, et Dragut vice-roi d'Alger, pour faire le siége de Malte avec trente mille hommes et cent cinquante vaisseaux. Après quatre mois du siége le plus opiniâtre, et un des plus meurtriers dont l'histoire fasse mention, après des prodiges de valeur de part et d'autre, les Turcs furent obligés de lever le siége et d'abandonner leur entreprise, ayant perdu les deux tiers de leur armée.

Ce fut à cette époque, et à la suite de ce siége, que le grand-maître La Valette, craignant quelque entreprise nouvelle de la part des Turcs, se détermina, après avoir rétabli et augmenté considérablement les différentes fortifications de Malte, à élever sur ce rocher ou presqu'île qui s'avance au milieu du port, une forteresse nouvelle entourée de remparts formidables, et revêtue de tout ce que l'art des fortifications avait imaginé jusqu'à ce temps. Il transféra ensuite la résidence des chevaliers dans cette ville, à laquelle il donna le nom de *Cité Valette*, qu'elle a porté depuis.

qui, au moral et au physique, aient aussi peu de rapport et de ressemblance. Il n'y a point de terre plus heureuse et plus fertile que celle de la Sicile, il n'y en a point de plus ingrate et de plus aride que l'île de Malte, si l'on peut encore appeler terre ce que les infatigables Maltais sont venus à bout, à force de soins et de culture, de rendre productif. En Sicile, où abondent les denrées de toute espèce, le paysan y est pauvre, languissant et d'une saleté hideuse : à Malte, au contraire, où l'habitant ne peut tirer de son sol qu'un peu de blé et du coton, la pauvreté y est si active, si ingénieuse, si propre, qu'elle y a presque l'air de l'aisance. Une grande culotte, une chemise de toile bleue, une large ceinture rouge ou blanche, les bras et les pieds nus; voilà le costume leste du Maltais. Leur physionomie, leur teint sont aussi arabes que leur langage, mais, quoiqu'ils soient intéressés et adroits dans les marchés qu'ils font, ils sont très fidèles à en tenir les conditions; leur commerce est sûr et facile.

Les femmes ne sont pour rien dans les travaux du ménage, ce sont les hommes qui font tout, et se livrent même aux plus petits détails : à l'imitation des coutumes levantines, il semble qu'ils bornent l'emploi du sexe au seul département de la volupté; aussi, quoique sous un ciel brûlant, elles ont presque toutes la blancheur des

habitans du nord avec l'expression passionnée des femmes orientales ; elles n'ont point la régularité ni la majesté des beautés grecques, mais n'en ont pas moins de grâces et de séduction. Avec un teint bien soigné, elles ont presque toutes de grands yeux et de longues paupières, qui leur donnent une langueur touchante, que l'on prendrait presque pour de la modestie. On dit les femmes de la campagne très fidèles à leurs maris, mais on assure que celles de la ville ne savent pas plus résister à l'or des baillifs qu'aux soupirs des chevaliers. [1]

La suite et la cour du grand-maître, tout ce qui l'environne annonce l'éclat et la maison d'un prince; il est même plus absolu, et a plus d'autorité que la plupart de nos souverains ; mais malgré ce faste, malgré les titres d'altesse,

[1] Ce n'est point à Malte qu'il faut chercher ces beautés si fameuses dans l'antiquité, et cela, tant à cause que le sang s'y trouve mêlé par les chevaliers avec le sang de toutes les nations de l'Europe, que parce que je ne vois pas qu'il ait jamais pu naître de ces beautés idéales et sublimes sur ce rocher embrasé, situé sous le ciel brûlant de l'Afrique. Il est vrai que les femmes, quoique de petite taille, y sont supérieurement faites, qu'elles ont les plus belles mains, le plus joli pied du monde, avec de beaux yeux noirs, vifs et perçans; et ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'elles sont plus blanches que les Siciliennes, ce qui peut venir des grandes précautions qu'elles prennent pour conserver leur teint : mais on leur trouve en général le nez écrasé et les lèvres un peu relevées ; ce qui annonce le voisinage de l'Afrique. (Riedezel.)

d'éminence qui lui sont prodigués, il est permis de ne pas croire au bonheur d'un grand-maître. Entouré de vieux et de tristes ambitieux, sa cour est en proie à l'intrigue, comme le sont celles des plus puissans souverains ; il est, ainsi qu'eux, assiégé par les honneurs qu'il y reçoit, mais à peine peut-il s'y soustraire un instant; errant et tournant sans cesse autour de son tombeau, il sait qu'on l'y voit s'acheminer toujours trop lentement, n'ayant point d'enfans pour lui succéder, mais mille frères qui comptent ses momens, et qui, malgré leur soumission, semblent lui reprocher tous ceux qu'il dérobe à leur ambition, en occupant une place à laquelle ils sont en droit d'aspirer à leur tour.

Pas plus heureux dans son cabinet, du côté des affaires politiques; engagé avec toutes les cours de l'Europe, qui accordent à son pavillon des honneurs sans conséquence, il se trouve à tout instant obligé aux explications et aux satisfactions que chaque souverain respectivement est dans le cas de lui demander sur la liberté de son port. Aussi peu tranquille dans sa propre cour, le grand-maître a été plus d'une fois exposé à des soulèvemens et à des conspirations : enfin l'on peut dire qu'il y a à Malte autant d'intrigues et de cabales intestines que de bastions et de batteries de canon.

La dernière année du règne de Ximenès en a

donné un exemple dans la révolte des prêtres de l'île, qui projetaient d'assassiner le grand-maître dans l'église, ainsi que tous les chevaliers, et qui ayant manqué ce projet, osèrent exécuter celui de s'emparer de deux forts, et de tirer sur la ville le canon qu'ils ne savaient heureusement ni charger ni affûter.

C'est à l'occasion de cette ridicule expédition que le grand-maître régnant a pris le prétexte d'avoir un régiment à lui outre sa garde ordinaire, et qu'il a fait ce pas de plus vers cette souveraineté indépendante où tendent toutes les monarchies, tous les princes, tous les chefs, et en général tous ceux qui arrivent à l'autorité.

Les lois de chaque État sont toutes bonnes, toutes sages, toutes propres au peuple pour lequel elles ont été faites ; pour connaître un gouvernement, il ne faut pas demander le code d'un pays, ni s'informer des lois qui y règnent, mais s'instruire de la manière dont on sait les enfreindre ou les éluder.

Le grand-maître n'est que le premier entre ses égaux : au conseil il n'a qu'une voix de plus que chacun de ceux qui y assistent, et toutes les affaires doivent être portées à ce conseil ; le grand-maître à Malte n'est donc en apparence que ce qu'était un consul à Rome, un archonte à Athènes, et ce qu'est un landamann en Suisse ; mais,

dans le fait et par la nature du gouvernement, il en est tout autrement.

S'il s'agit d'affaires publiques qui exigent le secret, c'est dans un conseil particulier où le grand-maître est absolu qu'elles se traitent. Au grand-conseil, il faut que ce soit le grand-maître qui y propose une affaire pour qu'elle y soit traitée ; ainsi il dépend absolument de lui de la laisser dans le silence, s'il ne désire pas qu'elle soit terminée, ou s'il ne voit pas les bureaux formés et disposés à la juger suivant sa volonté. Si elle est importante, qu'elle tienne à la constitution de l'ordre, et qu'elle soit de nature à être décidée avec la sanction des formes, le grand-maître alors fait le calcul des voix qu'il sait lui appartenir, et distributeur de toutes les grâces de l'ordre, ou créateur de celles qu'il juge nécessaires, il crée autant de baillifs de grâce qu'il a besoin de voix pour l'emporter sur le parti contraire. Il peut donc ainsi tout proposer, tout faire accepter, sans répondre personnellement de rien. C'est par ces moyens qu'on peut dire avec vérité que la puissance du grand-maître à Malte est dans le fait plus que monarchique. [1]

[1] Outre l'influence que donnent au grand-maître les grâces qu'il distribue, il est réellement souverain absolu de tous les habitans de Malte, qui n'appartiennent point au corps de la religion. Ce pouvoir, qui appartient essentiellement à l'ordre, lui est confié le lendemain de son élection. Tous les tribunaux

Un des principaux édifices de la cité Valette, que nous allâmes visiter en arrivant à Malte, est la paroisse du château ou l'église de Saint-Jean : quoique très simple dans son intérieur, et d'une architecture assez médiocre, cette église mérite d'être vue, à cause de sa décoration intérieure, qui est de la plus grande richesse. Le grand-maître de la Cottonere a surtout contribué à l'embellissement de cet édifice, en y employant à grands frais les artistes les plus estimés de son temps; aussi les ornemens de toute espèce y sont-ils prodigués : les pilastres, ainsi que le pavé de l'église, sont revêtus de marbre en mosaïque, et les très nombreuses sculptures sont enrichies de la plus magnifique dorure; mais parmi tous ces ornemens, les peintures du chevalier Mathias Preti, connu sous le nom du *Calabrèse*, nous parurent mériter le plus d'attention. Cet artiste célèbre a peint dans la voûte toute l'histoire de saint Jean; et c'est là qu'on doit voir ce peintre pour le connaître et lui accorder l'admiration qu'il mérite. Grand dans la composition, fier et vigoureux dans l'exécution, sa manière est franche

de juridiction civile et criminelle dépendent de lui; de sorte qu'il est maître absolu de l'île. L'ordre ne s'est réservé que les détails qui sont relatifs à la santé et à la monnaie. Le grand-maître en fait cependant battre à son coin particulier et pour son compte; mais il est obligé de suivre le titre des espèces adopté par l'ordre.

et facile, comme celle de Paul Véronèse, dont il tient beaucoup pour la couleur et le pinceau. Il serait peut-être à désirer qu'il eût réussi de même à imiter ce peintre dans la grâce et l'élégance de ses figures, quelquefois sans noblesse et un peu trop fortes.

Il y a encore dans la chapelle Saint-Jean de cette même église un grand tableau de Michel-Ange de Caravage, qui nous parut d'une composition aussi simple que terrible. Ce tableau, représentant la *Décollation de saint Jean*, valut, dit-on, au peintre la croix de chevalier. On prétend qu'il était venu la solliciter, pour pouvoir tirer vengeance d'un chevalier romain qui lui avait refusé le cartel.

Arrivés à Malte la veille de l'anniversaire de la levée du siége de 1565, dont on célèbre la fête tous les ans dans cette église, nous fûmes curieux d'y assister, d'autant plus que nous devions y voir une grande partie de l'ordre rassemblée, et dans le plus grand appareil. L'office commence par un service mortuaire pour les courageux chevaliers qui furent tués au siége de Malte; on y rappelle leurs noms, et les actions qui ont mérité de consacrer leur mémoire à la postérité.

Le lendemain, à une messe solennelle, toutes les troupes étant sous les armes, et tous les chevaliers en habit de cérémonie, le grand-maître est salué à l'évangile par l'étendard de la religion,

que porte un chevalier de la langue d'Auvergne. Cet étendard est placé à côté de son siége sous le dais, et un page lui apporte la même épée et le même poignard que Philippe II envoya en cette occasion à La Valette. La cérémonie est terminée par une longue procession, pendant laquelle les forts font entendre tour à tour des salves de leurs batteries.

Les chevaliers auxquels nous avions été adressés voulurent nous accompagner en sortant de l'église, et nous montrer les principales fortifications du port ; en conséquence ils nous conduisirent d'abord à la plus importante, qui est le fort Saint-Elme, et ensuite au fort Manoel ou Emmanuel, le plus nouvellement fait, et le plus parfait en même temps. Ce dernier est placé sur une petite île qui est au milieu du port Marsa Musciette.

Fort Manoel et île du Lazaret, n° 505.

Ce fort Manoel ou Emmanuel, parfaitement régulier, tire son nom de celui du grand-maître Manoel de la Vilhena, qui le fit construire dans la petite île du Lazaret, pour défendre le port de Marsa Musciette; il fut élevé sur les dessins du chevalier de Tigné, par le chevalier de Mondion, en 1723. [1]

[1] Indépendamment du fort Saint-Elme, qui défend la cité Valette du côté de la mer, augmenté en différens temps, et terminé par le grand-maître Raymond de Perellos au commencement de ce siècle, la ville de Malte est défendue du côté des

Rien n'est imposant comme la vue et l'ensemble de toutes ces fortifications réunies : aussi n'y eut-il jamais de situation tracée par la nature aussi avantageusement que celle de la ville de Malte, entourée de deux ports également sûrs, également vastes l'un et l'autre, et qui pourraient contenir un très grand nombre de vaisseaux de tous les rangs. Indépendamment de ces deux ports principaux, on peut encore en compter quatre ou cinq plus petits qui y communiquent, où les vaisseaux sont parfaitement en sûreté, et dont tous les abords et les extrémités sont garnis et hérissés de batteries de canon ; une grande partie de ces batteries sont placées à fleur d'eau, et

terres par les fortifications de la Florianne, qui furent commencées sous le grand-maître de Lascaris en 1635, et terminées en 1715. On voit encore à chacune de ces langues de terre, ou presqu'îles qui entourent le port, un grand nombre de fortifications, dont une des plus considérables est la Cottonere. Cette vaste enceinte, ainsi appelée du nom du grand-maître qui l'a fondée en 1670, défend du côté des terres le fort Sainte-Marguerite et la presqu'île de La Sangle, qui sont autant de forteresses redoutables. Une des principales et des plus anciennes en même temps est le château Saint-Ange, qui termine la cité Victorieuse, et soutint en grande partie les efforts des Turcs pendant le terrible siége de 1565.

On a depuis fait construire un autre fort nommé *Ricasoli*, du nom d'un commandeur de la langue d'Italie qui donna pour l'élever trente mille écus à la religion. Cet ouvrage est d'autant plus nécessaire et plus important que, par des batteries placées à fleur d'eau, et qui répondent à celles du fort Saint-Elme, il défend absolument l'entrée du port.

mettraient en pièces dans un moment les vaisseaux qui oseraient s'en approcher.

La nature du sol étant presque en totalité composée d'un rocher très tendre, a rendu bien moins difficiles et moins dispendieux les travaux nécessaires pour élever et conduire cette immensité de murailles et de fortifications ; on en a même abusé, car l'ordre de Malte ne serait point en état d'entretenir le nombre de soldats nécessaires pour les garder, et ces ouvrages non défendus deviendraient bientôt, en cas d'attaque, des retranchemens dangereux s'ils étaient occupés par l'ennemi. Cette manie de fortifications en a entraîné une autre, qui est celle de l'artillerie et des canons. Cette seule place en a plus de quinze cents, dont cinq cents sont de bronze, et cependant on en fond, on en achète chaque jour de nouveaux.

Cité Victorieuse et château Saint-Ange, n° 506.

Ayant à peu près parcouru toute la partie principale de la ville de Malte particulièrement nommée *la cité Valette*, nous fûmes curieux de voir les autres parties de l'île, et entre autres cet ancien faubourg qui, à si juste titre, mérita de porter le nom de *cité Victorieuse* [1]; c'est une partie de ce faubourg qu'on trouve représentée sur notre Atlas, tel qu'on l'aperçoit de l'autre

[1] Vertot, dans son *Histoire de Malte*, donne la relation de ce siége, ainsi que celle du siége de Rhodes, sous le grand-maître Villiers de l'Isle Adam, en 1522.

côté du port et de la place où est une fontaine publique appelée *fontaine de Neptune ;* nous allâmes visiter aussi le fort Saint-Michel, situé à la pointe de l'île, ainsi que la ville de La Sangle, quartier très bien bâti, coupé par deux grandes et belles rues, qui, par d'autres petites rues de traverse, conduisent aux deux ports des Galères et des Anglais. C'était dans cette partie de Malte que les chevaliers avaient formé leur premier établissement, avant de venir occuper la cité de La Valette. Cet ancien faubourg n'est ni moins bien bâti, ni moins propre que la nouvelle ville. C'est dans le port dont il fait le fond, qu'on renferme les vaisseaux et les galères de la religion [1]. Ce bassin particulier qui débouche dans le grand port, est fermé et défendu à l'extrémité par le château Saint-Ange, qui, avec les batte-

[1] « La religion entretient toujours trois vaisseaux de soixante-« quatre pièces de canon, une frégate de trente-six, quatre « galères et deux galiotes, destinés à la garde du port. Les « équipages en sont payés toute l'année, et forment à peu près « deux mille quatre cents hommes, sans y comprendre les « soldats. Quant aux forces de terre, elles consistent en « seize mille hommes environ, que, dans un cas de nécessité, « l'ordre de Malte pourrait armer et mettre sur pied d'un mo-« ment à l'autre; mais, par une économie très sage, il n'en-« tretient que ce qu'il lui en faut pour mettre ses possessions à « couvert de toute insulte, et se faire respecter de ses propres « sujets.

« Tous les habitans de l'île, depuis l'âge de seize ans jus-« qu'à soixante, sont enrôlés, et formeraient dix régimens

ries de la pointe de l'autre presqu'île, mettrait encore en sûreté la marine de l'ordre, quand bien même une flotte ennemie aurait pu forcer ou prendre les deux forts Saint-Elme et Ricasoli, qui défendent l'entrée du port.

Nous sortîmes de la ville sans pouvoir trouver la campagne, car ce qu'on appelle ainsi à Malte est tout aussi bien bâti que la ville même, et paraît également fortifié par de grands murs continuels, construits pour retenir ou encaisser le peu de terre qui existe dans l'île, celle qu'on y apporte ou qu'on y fabrique. C'est dans ce lieu qu'on peut voir plus que partout ailleurs à quel point la nécessité rend les hommes industrieux. Ces laborieux habitans, après avoir brisé leur rocher, qui heureusement est d'une qualité assez tendre, le mêlent au peu de terre dont il est revêtu, et à force de le cultiver et de l'arroser, ils

« plus ou moins nombreux suivant la population des villages « qui les composent. On peut estimer ces régimens de huit à « neuf cents hommes chacun. Les habitans de l'île de Gozzo « sont aussi enrégimentés, et la population de cette île peut « fournir trois ou quatre mille hommes pour sa défense.

« Le grand-maître nomme à toutes les places militaires, soit « dans la milice, soit dans les régimens régulièrement entre- « tenus. La paie des officiers est assez modique; mais comme « ils sont nourris aux dépens de l'ordre, elle est plus que suf- « fisante pour leurs besoins. Les revenus du grand-maître « peuvent monter jusqu'à trois cent mille écus de Malte, ce « qui revient à sept cent vingt mille livres de France. » (*Lettres sur la Sicile*, par le comte DE BORCH.)

viennent à bout d'en composer un terrain au moins très propre à la culture du coton, la production la plus abondante et la plus générale de l'île, et qui leur est même si avantageuse, que ce qu'ils en retirent leur tient lieu de tout ce qui leur manque..

C'est effectivement avec le produit de leur coton que les Maltais font venir et paient à l'étranger tout le blé dont ils ont besoin pour neuf mois de l'année, l'île pouvant à peine les nourrir pendant trois. Aussi sont-ils obligés d'avoir recours à des travaux incroyables pour augmenter cette denrée, dont ils reconnaissent si bien l'avantage qu'ils y ont sacrifié jusqu'à leurs jardins, et une grande partie de leurs plantations d'orangers.

C'est au mois de mars qu'on sème le coton; on commence par faire dans la terre un trou de quelques pouces de profondeur, ensuite on le remplit d'eau; dès qu'elle est imbibée, on met dans la petite fosse le grain qu'on recouvre et qu'on n'arrose plus qu'il n'ait germé et soit hors de terre. La plante vient en peu de temps de dix à quinze pouces de hauteur, fleurit au mois d'août, et donne le coton au mois de septembre; la maturité se manifeste lorsque la coque vient à s'éclater. C'est cette coque ou gousse qui renferme le coton, et dans laquelle la graine est enveloppée.

On cultive des cotonniers de plusieurs espèces,

et dans différens pays : celui des Indes est le plus beau et le plus élevé; il repousse pendant cinq ans sans qu'on soit obligé de le replanter. Le cotonnier des Antilles vient moins haut, et il faut le semer tous les deux ans; mais il produit un coton d'un beau jaune et d'une grande finesse. L'île de Malte est presque le seul lieu de l'Europe qui le produise; on l'y travaille avec succès, et il faut croire que la filature du coton y était même fameuse autrefois, puisque Cicéron, qui, heureusement pour la connaissance de la Sicile, a eu à plaider contre Verrès, l'accuse d'avoir employé, pendant trois ans, tous les tisserands de Malte pour faire des robes et des habillemens de femme. [1]

Quoique ces plantations de coton et quelques forêts d'orangers soient presque les seules productions de l'île de Malte, nous fûmes cependant curieux de prendre une idée de l'intérieur du pays, et d'y voir surtout deux maisons de plaisance du grand-maître, qui ont beaucoup de réputation, et particulièrement celle appelée *il Boschetto*. On nous l'avait fort vantée pour l'étendue et la magnificence, ainsi que pour la

[1] *Insula est Melita, judices, satis lato, ab Sicilia mari periculosoque disjuncta, in qua est eodem nomine oppidum, quo iste* (Verrès) *nunquam accessit, quod tamen isti textrinum per triennium ad muliebrem vestem conficiendam fuit.* (Cic., *in Verr.*, Lib. IV.)

quantité de daims et de gibier de toute espèce qu'on y entretient, et qui est réservé pour la chasse du grand-maître; mais ce jardin si vaste, si magnifique, et dont on nous avait fait tant de belles descriptions, se réduisit à un vallon planté d'arbres, et qui, au moyen de quelques sources assez abondantes, désaltère un peu les yeux de l'aridité brûlante et de la sécheresse de tout le pays qu'il faut parcourir pour y arriver.

Il y a cependant au bas du vallon un lieu très agréable à voir, c'est la fauconnerie du grand-maître, le seul endroit de l'île que nous ayons trouvé vraiment agreste, vraiment champêtre, et qui puisse enfin rappeler l'idée d'une nature fraîche et riante. De magnifiques eaux de source y arrosent de grands et vieux orangers de la hauteur des chênes, et procurent un ombrage, une température d'autant plus délicieuse qu'elle est plus rare et plus désirée à Malte que partout ailleurs.

Le parc de cette fauconnerie est rempli de cerfs de l'île de Corse, et de daims de l'Islande. La ménagerie, qui, par la température de l'île, serait susceptible de conserver tous les animaux de tous les climats, ne renferme que des gazelles, le plus joli, le plus léger, le plus délicat des quadrupèdes. On sait que les yeux de la gazelle sont la comparaison favorite et la plus galante des amoureux orientaux, lorsqu'ils vantent les char-

mes, la beauté de leurs maîtresses. Le corps de ces animaux est si frêle, si élastique, leurs mouvemens si rapides, et leurs jambes si menues, qu'on craint toujours qu'elles ne se brisent quand ils courent.

Nous passâmes ensuite à la vieille ville, l'ancienne Melita [1], située dans le centre de l'île de Malte, et appelée aujourd'hui la *città Notabile* :

[1] Melita était, suivant les anciens, une ville riche et opulente. On lit dans Diodore qu'elle était surtout renommée pour les étoffes et les tissus de lin qu'on y fabriquait, et qui étaient d'un moelleux et d'une finesse extrême. Il paraît que la ville de Melita était citée pour la magnificence de ses bâtimens. Voici le passage même de cet historien : *Opibus abundant incolæ, variorum quippe operum artifices habent, inter quos excellunt qui lintea insigni subtilitate ac mollitie texunt. Domus illic sunt perpulchræ, suggrundiis et albario opere magnificenter exornatæ.* (Diod. de Sic., Lib. V.)

Nous voyons encore dans Cicéron qu'il y avait autrefois dans cette île un temple de Junon, pour lequel les anciens avaient la plus grande vénération. Ce temple était rempli d'ornemens précieux, et l'orateur cite, entre autres, plusieurs statues de la Victoire, sculptées en ivoire avec un art admirable. L'avare Verrès s'en empara, et Cicéron lui reproche ses brigandages dans cette île, avec d'autant plus de force et de raison que même les Barbares avaient toujours respecté les trésors qui y étaient renfermés : *Dicunt legati Melitenses publice spoliatum templum esse Junonis, nihil istum in religiosissimo fano reliquisse, quem in locum classes hostium sæpe accesserint, ubi piratæ fere quot annis hiemare soleant, quod neque prædo violarit antea, neque hostis attigerit, id ab uno isto sic spoliatum esse, ut nihil omnino sit relictum, pro dii immortales ! etc.* (Cic., *in Verr.*, Lib. IV.)

c'était la ville la plus considérable et la capitale de l'île, avant l'arrivée des chevaliers en 1530. Elle est encore la résidence de l'évêque. Ce fut là, dit-on, que saint Paul prêcha l'Évangile et habita trois mois après son naufrage. On voulut, avant d'entrer dans la ville, nous faire voir la grotte même où l'on assure que l'apôtre avait dit la messe ; mais cette grotte, malgré toute sa réputation, nous parut si peu intéressante, même pour le naturaliste, et surtout si peu pittoresque, qu'il ne nous fut pas possible de nous y arrêter, ni d'en prendre la moindre vue.

On nous conduisit ensuite aux catacombes, que nous trouvâmes beaucoup mieux conservées que celles de Rome et de Naples : elles sont taillées dans la plus belle pierre, saine, sans humidité, et si blanche, qu'il semblerait qu'elles viennent d'être terminées. On ne peut presque douter que ces excavations n'aient été faites et absolument destinées dans leur origine aux sépultures des anciens habitans de l'île, et il est vraisemblable que par la suite, les chrétiens auront pu s'en servir, soit pour y enterrer aussi les morts, soit pour s'y cacher dans des temps de persécution, et y célébrer les mystères de la catholicité.

La petitesse des corridors, dans lesquels il ne peut passer qu'un homme à la fois, leur distribution à peu près régulière, leur voûte cintrée,

quoique taillée dans la roche, les chambres qu'on trouve d'espace en espace, l'enduit qui existe encore dans plusieurs, la décoration de deux piliers cannelés dans l'endroit le plus vaste, et qui paraît avoir été le lieu principal, la distribution des petites niches pour recevoir les lampes qui donnaient la lumière à ces demeures souterraines, enfin la régularité des tombeaux, dont la plupart, placés sous des voûtes carrées, avaient une espèce de décoration représentant un sarcophage couvert en forme de fronton; tout cela peut faire croire que ces catacombes de Malte ont été destinées aux différens emplois dont nous venons de parler, et ne sont point, comme celles de Naples, des excavations faites au hasard, pour tirer des pierres et des matériaux à bâtir, puisque la petitesse des corridors en aurait rendu la sortie sinon impossible, au moins très difficile; et que, dans cette seule intention, on n'y aurait point pratiqué cette espèce de distribution assez régulière qui y existe.

Des catacombes, nous entrâmes dans la vieille ville, fortifiée par de grands fossés et de belles murailles, et non moins bien bâtie que la Valette, mais d'une solitude et d'une dépopulation effrayante : on n'entend dans les rues que le bruit qu'on y fait, et l'on croirait entrer dans un cloître après la retraite. Il y a sous la porte principale, encastrée dans le mur, une statue mutilée de

Junon, qu'on nous dit être antique, mais dont le style, le caractère, paraissent plutôt gothiques. C'est très peu de chose que cette figure, à laquelle il manque d'ailleurs la tête et les mains. Nous vîmes encore dans la rue, contre la muraille du palais sénatorial, deux morceaux de marbre d'une corniche et d'un entablement, plus chargés d'ornemens que de bon goût, et du travail le plus médiocre.

A en juger par tout ce qu'on a trouvé de sculptures et de médailles dans l'île de Malte, on peut croire que les arts n'y ont jamais été poussés à un grand point de perfection. Diodore nous apprend que cette île fut habitée d'abord par les Phéniciens, les plus anciens navigateurs de l'univers; ils en furent, dit-il, long-temps possesseurs. Il n'est pas même rare de trouver encore à Malte, des monnaies de cuivre de cet ancien peuple, qui représentent une tête de femme, et au revers les dieux Orus, Isis et Osiris [1]. Des Grecs ensuite vinrent s'y fixer, sans y faire d'autres établissemens que ceux qu'exigeait leur commerce. Ceux-ci furent suivis par les Carthaginois, dont

Colonia hæc est Phenicum, qui cum negotiationes suas ad Oceanum usque ad occidentalem extenderent, refugium in hanc insulam, ob portuum commoditatem et in profundo mari situm, habebant. Quæ causa fuit, ut loci ejus habitatores mercatorum beneficio statim et opibus augerentur, et nomine inclarescerent. (Diod. de Sic., Lib. V.)

on a aussi des médailles avec des inscriptions puniques, et enfin vinrent les Romains, qui y frappèrent de nouvelles monnaies, avec des inscriptions grecques d'un côté, et latines de l'autre.

Dans le partage de l'Empire romain l'île de Malte passa à l'empereur d'Orient; quelque temps après les Sarrasins s'en rendirent maîtres, et depuis, les Normands la leur enlevèrent. De là elle passa aux empereurs d'Allemagne, ensuite aux rois de Sicile, et successivement à toutes les maisons qui y ont régné; on sait qu'enfin Charles-Quint la donna à l'ordre des chevaliers de Jérusalem, la seule puissance qui pût y faire un établissement solide.

L'île de Malte, malgré la beauté de son port, malgré l'avantage de sa situation pour le commerce de la Méditerranée, dont elle occupe le centre, ayant été long-temps inculte, et ne devant le peu de productions qu'on en retire aujourd'hui qu'aux travaux forcés des habitans, ne pouvait qu'être onéreuse à ses maîtres. Malte était donc resté comme un entrepôt de commerce, un lieu de rafraîchissement pour les flottes qui s'y arrêtaient, et devenait alternativement la possession de tous ceux qui y faisaient des descentes. Il fallait à Malte une souveraineté telle que celle qui y règne depuis deux cent cinquante ans, assez peu puissante pour n'en inquiéter aucune autre; que ses nouveaux maîtres fussent en même

temps religieux, militaires et célibataires, composant une même famille, dont l'économie de chaque membre revînt par héritage à l'accroissement de la masse; aussi la population des naturels de l'île s'est-elle accrue, depuis l'établissement de l'ordre, jusqu'à cent cinquante mille habitans, en y comprenant l'île de Gozzo et le rocher de Cumino.

La nation maltaise a toujours conservé, dès son origine, l'esprit mercantile et de calcul, et le même éloignement pour les beaux-arts et la littérature. Le grand-maître régnant vient cependant de commencer un cabinet qui restera toujours à Malte, et sera joint à ce qui est déjà conservé au trésor de l'ordre, c'est-à-dire à quelques tableaux médiocres et à des bas-reliefs antiques trouvés dans l'île, mais dont la faiblesse et la médiocrité du travail indiquent, comme nous venons de dire, à quel point les arts y ont été de tout temps peu cultivés. Il y a aussi une bibliothéque publique, sous la direction de l'abbé Agio, jeune Maltais, que le goût naturel des sciences a seul formé, et qui, par son activité et ses talens, ne peut être que très utile à cet établissement.

Parmi le peu d'antiquités qu'on a pu retrouver à Malte en différens temps, on conserve une petite statue de Mercure en bronze, ayant des ailes à son bonnet, le caducée dans une main et une

bourse dans l'autre. Il était naturel que cette divinité fût particulièrement en honneur dans une île, dont les Phéniciens, les premiers commerçans du monde, avaient été les maîtres pendant fort long-temps.

On ne peut trop savoir si une autre petite statue de bronze, conservée dans la même bibliothéque, et qui représente le Silence, est de la même époque. Ce dieu du silence, connu anciennement sous le nom d'*Harpocrates*, était en grande vénération chez les Égyptiens, ainsi que chez les Grecs : quant à ce petit monument antique, il est d'une trop mauvaise exécution pour avoir jamais pu appartenir à ce dernier peuple. Il en est de même d'un autel, sur lequel on voit représenté l'emblème connu de la Trinacrie, qui a été particulièrement adopté par les Siciliens dans un grand nombre de leurs médailles. Nous avons déjà parlé de cet emblème singulier, qui semble avoir été imaginé pour indiquer la forme triangulaire de la Sicile : il est formé par trois jambes d'homme, qui partent, comme autant de rayons, d'une tête ou d'homme ou de femme, placée dans le centre de la médaille. Quelques antiquaires prétendent, on ne sait pourquoi, que sur cet autel-ci c'est une tête de Proserpine, mais dans tous les cas on peut dire que, quoique antique, c'est le monument du travail le plus barbare.

Cette bibliothéque de l'ordre de Malte, déjà assez nombreuse, s'augmente journellement de l'héritage des bibliothéques des chevaliers [1]. La collection des médailles qui y est réunie commence aussi à être assez riche, surtout en médailles grecques. Quant aux médailles de Malte même, parmi celles sur lesquelles on voit le nom de ΜΕΛΙΤΑΙΩΝ, quoiqu'elles soient en général mal frappées, mal exécutées, il s'en trouve de fort curieuses, mais sur lesquelles les antiquaires ne sont rien moins que d'accord dans les explications qu'ils en donnent. On nous fit voir dans la même bibliothéque, parmi différentes antiquités, deux fragmens de candélabre en marbre, avec des inscriptions grecques et phéniciennes très bien conservées, écrites sur le piédestal. [2]

[1] Elle contient déjà plus de trente mille volumes. Celles du cardinal Porto Carrero et du bailli de Tencin, que l'un et l'autre ont laissées en mourant à la religion, l'ont augmentée considérablement. On va bâtir un vaste palais pour la placer, et on y réservera un emplacement pour des cabinets de physique, d'histoire naturelle et d'antiques. Le goût et les connaissances que le commandeur Deodat de Dolomieu a pour l'histoire naturelle, l'ont porté à former à Malte une collection en ce genre, qui deviendra intéressante pour le complet, la richesse et la variété des suites, surtout dans le règne minéral. Son attachement pour l'ordre ne laisse aucun lieu de douter que cette collection ne soit un jour réunie à la Bibliothéque de Malte, et n'en forme un des premiers ornemens.

[2] Ces inscriptions, traduites par le savant abbé Barthélemy,

Ces monumens, s'ils ne sont point intéressans ni pour les formes, ni pour le sens même des inscriptions, le sont au moins pour leur antiquité. Ils furent trouvés au fond du grand port, dans un endroit où l'on croit qu'a été autrefois un temple d'Hercule, dont il n'existe plus aucun vestige. On y a trouvé aussi une statue de ce dieu ; elle est en marbre, de deux pieds de hauteur, et quoique très estimée à Malte, elle est loin des beautés de la sculpture grecque, et manque à beaucoup d'égards dans les proportions et l'ensemble.

Nous fûmes plus contens d'un assez grand nombre de vases, de lampes antiques, de lacrimatoires, quoique bien éloignés encore de la finesse des vases grecs ; ceux-ci paraissent avoir été faits dans le temps où les Phéniciens étaient possesseurs de l'île de Malte, antérieurement aux Grecs et aux Romains. C'est à cette époque, au temps où les Grecs ont remplacé les Phéniciens à Malte, qu'on doit placer l'histoire ou plutôt la fable de la nymphe Calypso, qui, si on en croit Homère, avait choisi l'île d'Ogygie pour sa demeure favorite (c'était le nom que Malte portait chez les Grecs). Pendant quelque temps les antiquaires ont cru que la demeure de Calypso

se trouvent dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

avait été l'île de Gozzo, mais cette opinion a passé de mode ; on a transporté la demeure de cette nymphe à Malte même, et placé son palais dans le port de la Melleha, quoiqu'on n'y trouve rien qui ressemble à la description enchantée qu'en ont faite Homère et Fénelon. [1]

Nous traversâmes toute l'île, pour aller voir cette baie ou port de Calypso, au fond duquel nous trouvâmes effectivement une fontaine fort abondante, qu'on a été chercher dans le rocher, par un aquéduc de quatre cents pieds de long. Rien n'est plus sauvage et moins capable d'échauffer l'imagination d'aucun poète, que ce qui porte aujourd'hui le nom du palais de cette nymphe voluptueuse, à moins qu'on ne veuille appeler ainsi quelques grottes sombres et humides, creusées dans l'intérieur du rocher, et où l'on ne peut apercevoir la trace du moindre ornement. C'est au travers de ces grottes, qui se communiquent les unes aux autres, qu'on a conduit par un canal une source de la plus belle eau, qui part de l'intérieur d'une montagne, descend ensuite par

[1] On sait que, suivant la fable, la nymphe ou déesse Calypso, fille de l'Océan et de Téthys, habitait l'île d'Ogygie, et qu'Ulysse ayant été jeté par une tempête dans cette île, la déesse l'y reçut favorablement ; elle l'aima, et vécut plusieurs années avec lui : mais Ulysse préféra sa patrie et Pénélope à l'immortalité que la déesse lui avait promise, s'il eût consenti à rester avec elle.

différentes rampes le long du rocher, et finit par aller arroser un grand potager, le plus fertile et le plus abondant de l'île. [1]

Il est très vraisemblable que cette fontaine, placée par la nature au fond d'un port très sûr et très commode, a dû rendre anciennement cette partie de l'île de Malte très fréquentée, d'autant plus que c'est le premier port que les navigateurs rencontraient dans la Méditerranée en revenant d'Afrique, et que c'est par cette raison qu'on y avait fait quelques établissemens simples et rustiques, dont ces grottes et ces excavations sont les restes.

Nous reprîmes notre chemin vers la ville, et, après avoir passé au fond du port, nous allâmes voir les aquéducs par lesquels le grand-maître Vignacourt a fait conduire l'eau de la seule fontaine qu'il y ait à la ville. On remédie à cette disette d'eau, par une quantité prodigieuse de réservoirs construits avec d'autant plus de facilité que la même excavation qui sert de carrière et de fondation à la maison qu'on bâtit, lui sert ensuite de citerne; de sorte que chaque maison a la sienne, et qu'il ne se perd pas dans l'île une goutte de l'eau qui y tombe.

[1] Ce qu'il y a, sans contredit, de beaucoup meilleur à rencontrer dans cette partie de l'île de Malte que les souvenirs de ces antiques rêveries, c'est une quantité prodigieuse d'herbes balsamiques et odoriférantes qui croissent en abondance dans ce canton de la Melleha. Toutes ces plantes, et particulièrement la fleur des orangers, qui y sont en très grand nombre, peuvent contribuer à y faire produire aux abeilles un miel délicieux; il n'a pourtant pas la blancheur de celui du petit Hybla; mais il est infiniment plus agréable, à cause de la bonne odeur et du parfum qu'elles lui communiquent : il s'en fait un grand débit pour l'étranger. Ce miel est fort recherché; on peut croire que ce nom Μέλι, Μέλιτο, qui, en grec, veut dire du *miel*, a pu être anciennement donné par les Grecs à cette île, à cause de la quantité prodigieuse qu'on en devait recueillir.

Cette partie est la moins habitée; mais en se rapprochant de l'ancienne ville, qui est dans le centre, on rencontre un grand nombre de jolis villages appelés *Casali*, parmi lesquels il y en a plusieurs de bien bâtis, et très peuplés : ils sont tous construits de cette même pierre blanche dont est formée la totalité du sol de l'île. Chacun de ces villages ou bourgs a une église bien bâtie et très ornée; les plus considérables sont ceux de Rabatto et de Berkercara, qui contiennent l'un et l'autre plus de trois mille habitans.

Enfin après avoir parcouru la plus grande partie de l'île de Malte, et tout ce qu'elle pouvait offrir de curieux, nous nous arrêtâmes sur des hauteurs fort élevées, appelées *les Rochers du Conradin*, qui terminent le fond du port, et d'où l'on découvre absolument et comme à vol d'oiseau, toute la cité Valette : c'est la vue qui est représentée sous le n° 507 de notre Atlas. Elle paraîtra d'autant plus intéressante, qu'on peut y distinguer d'un coup d'œil la forme générale du

Vue à vol d'oiseau de la ville et du port de Malte, n° 507.

Plan géométral de la ville et du port de Malte, n° 508.

port et l'ensemble des différens bassins qui le composent, ainsi que tous les détails des fortifications qui l'environnent.

Nous étions près de notre départ lorsqu'il arriva à Malte une escadre française, composée de quatre gros vaisseaux et d'une frégate, bien armés et approvisionnés, et qui, retournant en France, nous promettaient de nous rendre maîtres de la mer et de la navigation de la Méditerranée. Nous désirions profiter de leur départ, et de ce renfort contre les Barbaresques, ce qui ne pouvait venir plus à propos. Cette circonstance nous empêcha de voir l'île de Gozzo : nous en éprouvâmes quelque regret ; mais il nous était impossible d'attendre davantage, et d'y aller sans nous exposer à une rigoureuse quarantaine.

L'île de Malte est, comme on le voit sur la carte générale du voyage, accompagnée de deux autres petites îles, celles de Gozzo et de Cumino, qui, ainsi que Malte, ne sont que de vrais rochers, mais qu'un travail continuel, et la patience industrieuse de leurs habitans rendent presque fertiles ; l'île de Gozzo surtout, qui est la plus grande des deux : quoique son terrain soit presque partout un tuf calcaire et coquillier, il est recouvert dans plusieurs endroits d'une assez grande quantité de terre pour être susceptible de différentes productions et d'une végétation très abondante.

Cette île n'est séparée de Malte que par un petit bras de mer de cinq à six milles de large, dans le milieu duquel est placé le rocher de Cumino. Le circuit de l'île de Gozzo peut avoir trente milles. Sa dimension la plus étendue est en longueur, et dans sa plus grande largeur elle n'a guère que cinq milles. Les Grecs et les Romains l'appelaient anciennement *Gaulos;* depuis ayant été habitée et possédée par les Arabes et les Sarrasins, les Maltais lui ont conservé son nom arabe.

L'aspect de cette île ne présente de loin qu'un amas de rochers escarpés qui lui servent de fortifications, mais indépendamment de cette défense toute naturelle, deux grands-maîtres de Malte, D. Garzès et Vignacourt, y ont fait construire deux forts, qui répondant à un autre fort, établi sur le Cumino, la rendent inaccessible de toutes parts. Les Grecs ont eu sans doute des établissemens à Gozzo, car on trouve des monnaies de Gozzo même, avec l'inscription ΓΑΥΛΕΤΩΝ, représentant une tête de Diane, avec un croissant au-dessous, et de l'autre côté un soldat armé de l'épée et du bouclier.

On nous avait dit que la petite ville même de Gozzo, ainsi que plusieurs villages des environs, tous construits avec ce tuf coquillier de la plus grande blancheur et très facile à tailler, méritaient d'être vus, mais notre séjour à Malte ne

s'étant déjà que trop prolongé, nous nous déterminâmes à repasser en Sicile. Nous regrettâmes de ne pas voir dans l'île de Gozzo quelques inscriptions assez curieuses, et quelques antiquités qu'on croit être de fabrique phénicienne.

CHAPITRE XII.

RETOUR DE MALTE EN SICILE. — ARRIVÉE A SYRACUSE. — DESCRIPTION D'UNE PARTIE DE SES MONUMENS ET DE SES ANTIQUITÉS.

L'IMPATIENCE que nous avions de repasser en Sicile, et la saison surtout qui commençait à s'avancer, nous déterminèrent à quitter Malte, sans vouloir même attendre quelques vaisseaux qui devaient partir, ainsi que nous, au premier jour, et retourner en France ; mais comme nous allions prendre notre esperonare pour nous embarquer, le patron vint nous dire que si nous voulions remettre au lendemain, nous pourrions voyager de conserve avec un bâtiment maltais qui devait sortir du port, et que ce parti serait d'autant plus prudent qu'on voyait depuis quelques jours plusieurs corsaires barbaresques croiser autour de l'île.

Nous convînmes donc de différer de vingt heures notre départ. Le lendemain arriva; le bâtiment maltais ne sortit point, et nous fûmes obligés de partir seuls, sans la moindre escorte. Nous quittâmes le port de Malte le 17 septembre,

à cinq heures du soir, quoique le vent fût assez contraire, et vînmes prendre du lest à un mille de la ville, sur des rochers où l'on fait du sel avec l'eau de la mer, comme sur une partie des côtes de la Sicile.

Dès que notre lest fut chargé, et la nuit s'approchant, nous commençâmes à ramer à petit bruit en doublant toutes les pointes de l'île, non sans prendre garde à ne pas nous laisser intercepter et à tomber dans quelque embuscade. Nous traversâmes une petite anse appelée *Cala di San Giuliano*, et vînmes aborder à celle de la Madalena, sous le canon du fort. Comme nous n'étions pas plus curieux que nos mariniers d'aller faire un tour à Maroc ou à Alger, nous mîmes à terre dans cet endroit, afin d'y attendre la nuit, et nous nous prêtâmes avec la plus grande obéissance à tout ce qu'ils voulurent pour la sûreté commune. [1]

Nous remîmes à la mer dès que la nuit fut bien fermée. Nos bateliers prudens ramaient en silence; une barque pareille à la nôtre, et qui voguait avec la même précaution, nous rencontra à quelque distance de là, et il est à croire

[1] Les matelots maltais craignent infiniment les corsaires turcs ou algériens, parce que, s'ils sont pris, ils doivent s'attendre à être mis aux fers; esclavage d'autant plus dur pour eux qu'il règne de tous les temps une haine implacable entre les deux nations.

que la surprise, l'inquiétude et la frayeur, furent réciproques des deux côtés.

Nous continuâmes notre route, en traversant la Cala di San Paolo jusqu'à la pointe de la Melleha, où nous jetâmes l'ancre sous le vent, résolus d'y passer la nuit, et peut-être la journée du lendemain, si le vent ne nous devenait plus favorable. Heureusement, vers les trois heures du matin un vent de terre s'étant élevé, nos bateliers se déterminèrent à mettre à la voile, pour prendre le large et faire canal. A la pointe du jour, nous aperçûmes les quatre galères de la religion : cette rencontre rendit si bien le courage à nos gens, qu'ils ne se souvinrent même plus de la peur de la veille, et qu'ils nous assurèrent que jamais les esperonares maltais ne craignaient les bâtimens turcs, de quelque espèce qu'ils fussent.

Le vent cala au jour, et la bonace nous obligea d'avoir encore recours à la rame jusqu'à midi, que le vent du ponent nous arrêta tout court. Ce vent occasionna de plus un roulis insupportable, qui commençait à nous chagriner beaucoup; mais la rôtie à l'ail des matelots nous donna appétit ; nous avions imaginé de changer nos provisions contre les leurs, et nous nous en trouvâmes à merveille. Sur le soir, un vent frais nous fit faire un assez bon chemin, enfin après avoir perdu de vue l'île de Malte et celle de Gozzo,

nous entendîmes de loin les cris d'une innombrable troupe de courlis, qui nous annonçaient les approches de la Sicile. Effectivement, dès que le jour parut, nous aperçûmes la pointe della Secca, terre aussi basse que sèche, mêlée de sables et de roches, avec quelques palmiers nains, mais où nous ne distinguâmes encore aucune habitation. Nous suivîmes la rive avec un si petit vent, qu'il fallait l'aider de la rame. Toujours bien portans, nous étions tous raccommodés avec la mer, et grâce à la cuisine et à l'ail des matelots maltais, contens de notre navigation, nous étions loin de prévoir ce qu'elle allait avoir de funeste.

Nous passâmes devant Camarina, ancienne ville trahie dans le temps de sa gloire par Denys le Tyran. L'histoire dit que Denys en emmena les habitans lors du siége de Gela, et la livra aux Carthaginois, qui, de leur côté, renoncèrent au siége de Syracuse, à condition que cette dernière ville resterait au pouvoir du tyran. Camarina, sans fortifications ni murailles, fut détruite depuis; elle est maintenant enterrée sous le sable. Tout son territoire appartient au prince de Biscaris, qui, dans les fouilles qu'il a fait faire à plusieurs reprises, y a trouvé nombre d'antiquités intéressantes, principalement plusieurs beaux vases grecs, les plus précieux de son cabinet, et peut-être les plus beaux qu'on connaisse.

Après avoir passé un endroit appelé *Iscogliette*, nous découvrîmes le château de Biscaris dans l'éloignement. Le vent devint contraire, mais à force de rames, nous parvînmes à gagner la côte, et nous amarrâmes sous Terra Nuova, qui est bâtie sur la hauteur.

Nous n'étions occupés que de l'idée d'y retrouver, dès que nous aurions mis pied à terre, la véritable situation de l'antique ville de Gela, une des plus puissantes de la Sicile, et dont on nous avait assuré qu'il existait encore quelques ruines, entre autres une colonne dorique entière, quoique renversée. Nous devions ensuite passer à Calata Girone, qu'on dit être l'ancienne Hybla Hærea, où on trouve encore des médailles antiques, et de là gagner la célèbre Syracuse, que nous regardions comme le terme de nos travaux, lorsqu'au moment de toucher à Terra Nuova, nous entendîmes crier de la rive : *Speronara di Malta, alla larga*. Nous répondîmes que nous étions pleins de santé, que nous en rapportions de Malte les certificats les plus authentiques; *alla larga, alla larga*, fut toute la réponse qu'on nous fit.

Nous voulûmes répliquer; mais nous ne trouvâmes plus à parler qu'à des canons de fusil braqués contre nous par quelques misérables gardes-côtes qui profitaient de l'instant où ils pouvaient être impunément insolens, et nous

braver sans danger. Il nous était cependant bien difficile d'obéir; nous craignions encore moins leurs fusils que la mer et la faim; nous n'avions pas quatre livres de pain pour treize que nous étions, et pas une goutte d'eau.

Nous demandâmes le gouverneur, auquel nous étions adressés, mais il nous fit dire qu'il était malade, qu'il ne pouvait descendre sur le rivage, et qu'il nous conseillait de partir. Nous eûmes recours au juré, qui se trouvait vice-consul de la nation française; il nous fit répondre que nulle considération ne pouvait le déterminer à s'approcher d'une barque pestiférée, et qu'il ne nous verrait pas; que nous eussions à nous éloigner de la rade, parce qu'il se trouvait, par sa charge, obligé de nous y contraindre; ses coquins d'émissaires, dont le nombre augmentait à chaque instant, n'étaient que trop disposés à lui obéir. La populace s'en mêlait, nous baffouait et nous menaçait. Il fallut payer d'audace; nous déclarâmes fièrement que nous ne quitterions le rivage que lorsqu'on nous aurait apporté quelques provisions pour continuer notre route.

Notre contenance ferme et décidée imposa d'autant plus que nos bateliers avaient déjà sauté à l'eau, et que nous avions l'air de protéger leur mouvement : la garnison demanda une trève que nous accordâmes; on députa encore au gouverneur et au juré; mais comme ces deux braves

gens se trouvaient en sûreté et à l'abri de leurs murailles, nous ne pûmes obtenir d'autre réponse, sinon que nous eussions à nous éloigner. Nous y eussions été contraints, au risque de tout ce qui pouvait arriver de fâcheux, ayant une longue route à faire, par un vent contraire, et le long d'une côte où il nous était partout également défendu d'aborder, si un Maltais, à qui le bateau sur lequel nous étions appartenait, n'eût pris sur lui de nous acheter du pain, et de nous faire apporter de l'eau et du vin.

Nos provisions arrivèrent l'une après l'autre; nous étions obligés, le fusil à la main, de les garder à vue de dessus notre bord, pour empêcher qu'elles ne nous fussent dérobées par les mêmes gardes qui exerçaient leur piraterie sur tout ce qu'ils rencontraient. N'osant plus nous menacer, ils s'en prenaient à ceux qui arrivaient d'un quart de lieue; car notre aventure avait mis en émeute tout le pays, et les habitans de Terra Nuova, curieux d'en voir la fin, furent obligés de gagner les hauteurs, les tours et les murailles de leur ville.

Notre départ eut l'air d'une levée de siége; obligés de nous remettre en mer, pour nous consoler de notre désastre, nous mangeâmes de nouveau de l'ail et du pain. Quand la faim revenait, on remettait la nappe, et, comme arlequin, nous

disions, que mangerons-nous? De l'ail et du pain. Le soir, le matin, même demande, même réponse; mais nous avions bon appétit et nous nous portions bien.

A chaque fort ou tour de garde, dès qu'on nous apercevait, nous entendions crier de loin : *Speronara di Malta, alla larga.* Enfin, sur le midi, le vent devint si fort et si droit de proue, nos matelots étaient si fatigués de ramer, que nous jetâmes l'ancre à quatre cents pas de terre, sous la pointe de San Pietro, pays pierreux et désert. A peine notre équipage avait-il commencé à prendre quelque repos, qu'il sortit d'une ruine deux gardes qui vinrent nous dire de continuer notre route et de nous éloigner de la côte. Nous répondîmes que nous ne voulions pas aborder, que nous étions au-delà de l'espace prescrit, et qu'ils nous laissassent en repos attendre le vent. Ces gens s'ennuyaient apparemment d'attendre au soleil, car ils ne cessaient de crier; mais comme nous restions toujours à la même place, sans faire trop d'attention à leurs hurlemens, soit la solitude du lieu, soit la circonstance qui leur parut favorable pour essayer la portée des balles de leurs fusils, nous fûmes assez étonnés d'en entendre siffler une au-dessus de nos têtes; elle n'atteignit heureusement personne. Nous ne pouvions punir ces deux coquins, sans risquer de nous faire une très longue et très mauvaise

affaire; aussi prîmes-nous du large jusqu'à plus d'un quart de mille. Il manquait des événemens à notre voyage, et nous nous applaudissions presque de les voir se succéder et remplacer les dessins dont nous ne pouvions plus garnir nos portefeuilles, mais nous ne savions pas encore tout ce qui nous attendait.

Un vent de scirocco s'éleva tout à coup, nous éloigna un peu de la côte, et nous porta jusqu'à une baie appelée *la Pouzzola,* où se chargent les caroubes qui viennent en abondance dans cette partie de l'île, et que nous apercevions amassés par tas sur le rivage. [1]

Le soir le temps se couvrit et nous menaça fort de marquer l'équinoxe par un orage. Ne pouvant aborder nulle part, ayant autant à craindre de la terre que de la mer, nous cherchions au moins quelque anse de sûreté pour passer la nuit

[1] Le caroubier est un arbre de moyenne grandeur qui vient assez communément dans les pays chauds, comme en Sicile; il y en a aussi beaucoup en Provence, en Espagne. L'arbre est fort branchu, garni de feuilles épaisses, presque rondes, et qui ne tombent point en hiver. Son fruit, qu'on nomme *carouge* ou *caroube*, a la forme d'une gousse aplatie, de la longueur d'un demi-pied et plus, sur un ou deux pouces de largeur. Elle renferme un suc épais, mielleux et noirâtre, qui ressemble à la moelle de la casse. Lorsque le fruit est mûr, il a un goût assez agréable, et les pauvres s'en nourrissent. On en fait, par la fermentation, une espèce de vin ou d'eau-de-vie. Cette liqueur est assez communément employée pour confire des tamarins et d'autres fruits.

sous le vent. Notre petit équipage força de voiles et de rames pour doubler les îles Formiche et la pointe de la baie de la Marsa ou de San Pietro, afin de pouvoir nous ranger sous un rocher anguleux appelé *il Castellucio*, où nous arrivâmes heureusement assez tard pour n'être pas aperçus de la garde : le temps était d'ailleurs si mauvais, que la sentinelle fut peu curieuse de sortir de sa baraque, et de venir visiter l'anse que formait le rocher à pic qui nous couvrait.

Cette cale, large de trois milles et plus profonde encore, forme une espèce de demi-port commencé par la nature, et qui serait même avantageux par sa situation, si l'ouverture, qui en est très vaste, n'y laissait entrer la grosse mer; ces côtes d'ailleurs, fort basses, en livrent l'intérieur à toute la force des vents, de sorte qu'on n'y peut trouver de sûreté qu'à l'angle seul des rochers où nous avions capé. Nous calâmes donc entièrement pour donner moins de prise au vent, et nous nous fermâmes avec nos voiles, pour passer la nuit, comme les limaçons se renferment dans leur coquille pendant la mauvaise saison.

Les éclairs étaient continuels, le tonnerre grondait, mais au loin; et comme nous étions exténués de fatigue, nous nous endormîmes et passâmes ainsi une partie de la nuit, c'est-à-dire jusqu'à deux heures avant le jour. Soudain un

coup de tonnerre effroyable réveilla tout l'équipage et le mit sur pied. C'était comme l'explosion d'un canon de 24; il fut suivi d'une bordée générale et d'un feu roulant : le bruit n'attendait pas l'éclair, l'éclair reprenait à la fin du bruit; ce n'était rien pour qui ne craignait ni l'éclair ni le bruit, mais aussitôt nous sentîmes notre barque se soulever et replonger avec tant de violence que l'eau de la mer y entrait par tous les côtés. Dans le même moment le vent pressant la voile qui nous couvrait, la pluie et la vague passèrent par-dessus et nous inondèrent. Nous entendîmes les traverses qui la soutenaient crier, céder et se rompre; pour comble d'infortune une affreuse bourrasque étant survenue, acheva de déchirer notre vanne, et nous restâmes exposés à un vent, à une pluie si terribles, qu'ils nous ôtaient à tous la respiration.

Dans une pareille détresse, nous n'avions d'autre ressource qu'une seule petite ancre d'où dépendait notre sort; elle nous soutenait encore contre l'effort des vagues, mais elle ne tenait qu'à un fil, et ce fil était bien tendu : pour le soulager un peu, nous imaginâmes d'attacher notre lest à des cordes et de le descendre à la mer; les matelots revenant ensuite dessus avec les rames, nous nous rapprochâmes ainsi du rocher protecteur, qui ne nous avait jamais paru aussi éloigné que dans le moment où nous virâmes de

la proue à la poupe. Cette terrible bourrasque se calma enfin, car, heureusement pour nous, ce n'était qu'un grain, et encore passa-t-il vite.

Mouillés jusqu'aux os, le vent nous pénétrait de froid; tout ce que nous pûmes faire alors fut de nous rassembler sous nos voiles et sous nos habits, quoique trempés par la pluie, pour nous réchauffer un peu, et nous attendîmes ainsi le jour avec impatience. Il parut enfin et dissipa nos frayeurs, car le calme était revenu tout-à-fait, et les flots s'étaient entièrement apaisés. Nous nous séchâmes de notre mieux, et, après avoir repris courage et déjeuné de bon cœur, nous et nos matelots; nous remîmes en mer pour gagner le cap Passaro, où nous arrivâmes après douze milles de marche.

Cette pointe ou extrémité de la Sicile, ce promontoire, nommé autrefois *Pachinum*, est devenue par le laps de temps comme une petite île nouvelle, l'eau de la mer ayant recouvert un espace considérable, un bas-fond de près d'un mille de large qui la sépare de la grande île, ainsi que les petites pointes des rochers qui semblent l'y attacher encore. Nous vîmes, en passant à l'extrémité de ce promontoire, un château fortifié qui a la forme d'une grosse tour carrée; on y entretient une petite garnison, qui semble être là en exil au bout du monde.

Comme le vent était encore contraire, nous demandâmes humblement à faire de l'eau ou à nous tenir sous le vent, mais on nous refusa inhumainement l'un et l'autre; et malgré la grosse mer et l'apparence d'un nouvel orage qui se formait, nous fûmes obligés de tirer au large pour éviter la côte, qui dans cette partie est fort dangereuse et presque sans abordage. Heureusement que dès que nous eûmes doublé le cap, un vent de scirocco très frais s'étant élevé, notre petite barque fut portée avec une telle vitesse, que nous fîmes quarante-quatre milles en moins de quatre heures.

Cette partie orientale de la Sicile est bien plus agréable à la vue que celle du midi; nous vîmes en passant les riches campagnes arrosées par le fleuve Helorum, aujourd'hui Abisso, dont les débordemens, dit Virgile, ainsi que ceux du Nil, fertilisent ses bords. Nous aperçûmes de loin Avola, dont le territoire produit un sucre qui a été peut-être la première production de ce genre connue des anciens.

Port et ville de Syracuse, n° 509.

Dès que nous eûmes gagné le cap Longo, nous découvrîmes Syracuse, qui n'en est plus qu'à six milles. L'impatience que nous avions d'y arriver s'étant communiquée à nos matelots, ils redoublèrent de courage, et en moins d'une heure nous nous trouvâmes à l'entrée du port.

Quoique Syracuse soit aujourd'hui une des villes célèbres de l'antiquité la plus éloignée de son ancienne splendeur, elle conserve cependant de loin quelque chose d'imposant, soit par sa seule situation, soit encore par la beauté et l'étendue de son port, un des plus vastes qu'on connaisse et qu'il y ait dans le monde.

En voyant l'immensité de ce port, si souvent occupé autrefois par les flottes nombreuses qui s'y rassemblaient, nous nous rappelions une partie des événemens qui s'y sont passés; ces terribles batailles des Athéniens et des Romains, données dans son enceinte; celles qui eurent lieu entre les Syracusains et les Carthaginois, ces cruels Carthaginois qui, après avoir été les dominateurs d'une grande partie de la Sicile, finirent par y trouver leur tombeau. On voit en entrant à gauche la plaine où ils avaient campé, pour faire le siége de cette ville immense; à droite l'île appelée *Ortigie*, aujourd'hui la ville moderne de Syracuse, et qui n'en était que la forteresse; ensuite les riches quartiers de Neapolis, de Tiché et de l'Achradine, jadis enrichis de temples et d'édifices magnifiques, bâtis par Hiéron dans le plus beau temps des arts.

Il est vrai que ces belles, ces grandes idées disparurent, lorsqu'après avoir traversé tout le port, et nous rapprochant de la Syracuse moderne, il nous fallut aborder à une chétive

baraque appelée le *bureau de santé*, où une députation mal peignée et en collet monté vint honnêtement nous proposer pour lazaret un tertre aride de dix pas en carré, sans nul abri et sans le moindre ombrage; asile misérable, qu'il nous fallut encore solliciter pour l'obtenir; mais comme tout paraît bon à qui vient d'échapper du naufrage, nous nous hâtâmes de débarquer sur ce petit coin de sable, pour nous trouver au moins en terre ferme.

Lazaret et intérieur du port de Syracuse, n° 510.

Nous fûmes bien plus étonnés lorsque, le lendemain de notre arrivée, on vint nous proposer de faire bâtir à nos frais une cabane pour nous couvrir, et une seconde habitation pour la garde, qui, suivant toutes les apparences, devait nous rançonner pendant notre captivité. Il était difficile que nous pussions accepter une proposition aussi étrange, et après avoir tenu conseil, nous pensâmes que le meilleur, que le seul parti à prendre était de retirer sur le rivage la barque dans laquelle nous avions fait notre voyage, et de nous résoudre à en faire notre unique asile, après avoir attaché au-dessus notre grande voile en forme de tente.

Il n'y eut sorte de vexations et de pirateries que les commis de ce bureau de santé ne nous aient fait essuyer pendant notre séjour dans ce misérable réduit. Il est à croire que tous les voyageurs qui arriveront comme nous et en pareille cir-

constance à Syracuse, n'y seront ni mieux reçus ni mieux traités. Pour faire trève aux ennuis, aux contrariétés que nous éprouvions, nous fûmes trop heureux d'avoir recours à nos talens, et nous oubliâmes quelques instans notre fâcheuse position, en prenant plusieurs vues du rempart de Syracuse, au pied duquel nous étions si tristement retenus et si mal à notre aise.

Enfin, après avoir été les victimes de l'avarice et de l'insatiable rapacité de ces misérables commis, après avoir essuyé vingt-huit mortels jours de quarantaine, couchés tout ce temps pêle-mêle avec nos matelots, baignés chaque nuit par l'excessive humidité de la saison et du lieu, brûlés à midi par l'ardeur du soleil, et exposés tous les soirs à un vent de mer qui nous laissait la courbature de la fièvre, la liberté nous fut rendue, et nous fîmes notre entrée à Syracuse dans un état à faire pitié; encore en eûmes-nous l'obligation à monsignor Gargallo, vicaire général, qui en l'absence de l'évêque, auquel nous avions été recommandés, prit sur lui de soulager nos misères de tous les adoucissemens qu'il put y apporter; il eut même l'honnêteté de nous faire préparer des logemens au palais épiscopal, où nous passâmes quelques jours pour nous remettre de nos fatigues et rétablir nos santés affaiblies.

Avant d'entrer dans la description de cette ancienne ville, ou plutôt de ce qui en existe

encore, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs une carte ou plan géométral de cette célèbre Syracuse; ils pourront alors se former une idée exacte de sa position, de son étendue, de la forme et de la régularité de son port, un des plus heureusement disposés par la nature.

Plan géométral du sol qu'occupait l'ancienne ville de Syracuse, n° 511.

On peut dire que c'est presque aujourd'hui tout ce qui existe de cette ancienne ville, si ce n'est le rocher même sur lequel elle était construite, et où l'on ne reconnaît pour ainsi dire les traces et les apparences d'une ville qu'aux seuls vestiges des tours, des portes, et surtout des murailles qui l'entouraient, et dont il reste quelques parties assez entières.

C'était sans doute, d'après les descriptions que nous en ont laissées les anciens auteurs, et surtout Cicéron, une des villes les plus puissantes de l'antiquité. Elle était composée de quatre parties ou quartiers différens les uns des autres, également séparés par des remparts et des murs élevés, qui en faisaient autant de forteresses. Voici ce qu'en dit Cicéron dans ses oraisons contre Verrès. [1]

[1] On a souvent répété que Syracuse était la plus grande et la plus belle ville de toute la Grèce; ce qu'on en a dit est constant; car, de quelque côté qu'on en approche, sa situation la fortifie par mer et par terre, et la rend agréable par son aspect. Elle a ses ports presque renfermés dans sa structure et sous l'inspection des édifices; et quoique leurs

Syracuse était divisée en quatre faubourgs, l'Ortigie, l'Achradine, Ticha et Neapolis. L'Ortigie était renfermée dans cette île qui se trouve située à l'entrée du port; c'était la forteresse de l'ancienne Syracuse, la demeure de ses princes, et comme un lieu privilégié à cause des temples de Minerve et de Diane qu'on y avait élevés ; c'est aujourd'hui tout ce qui compose la ville moderne. L'Achradine formait la partie la plus considérable de l'ancienne ville ; c'était aussi une des plus magnifiques. On passait ensuite dans le faubourg de Ticha, ou Tiché, ainsi nommé parce qu'on y voyait un temple de la Fortune, Τύχα ou Τύχη, signifiant en grec *Fortuna*. Et enfin on

eaux aient séparément leurs diverses entrées, un confluent les rassemble toutes à leur sortie ; leur réunion forme un petit détroit de mer qui détache de Syracuse cette partie qu'on appelle *insulaire* : mais elle s'y rejoint encore par un pont qui l'y retient attachée.

C'est une ville si étendue qu'on dirait qu'elle est composée de quatre autres. L'une est cette île dont je parle, qui, quoiqu'enveloppée de deux ports, s'avance dans l'embouchure et dans l'entrée de l'un et l'autre port. C'est où est bâtie la maison que le roi Hiéron avait habitée, et dont les préteurs continuent de se servir. Elle contient plusieurs chapelles, mais principalement deux, de beaucoup préférables aux autres. L'une est consacrée à Diane, et l'autre, qui, avant l'arrivée de Verrès, était très ornée, est dédiée à Minerve. A l'extrémité de cette île est une fontaine d'eau douce, qui porte le nom d'Aréthuse, d'une extraordinaire largeur, prodigieusement poissonneuse, et qui serait toute couverte des flots de la mer

arrivait à la Neapolis, qui, ayant été construite en dernier lieu, était appelée la *Nouvelle Ville*, et occupait la partie occidentale de Syracuse.

L'enceinte de ses murailles formait un circuit de vingt à vingt-un milles, en y comprenant l'Épipole, cinquième faubourg, construit à l'extrémité et sur la partie la plus élevée du rocher. Il paraît, d'après Cicéron, que c'était une partie distincte de Syracuse, puisqu'il ne la comprend point dans la description qu'il en fait. Ce quartier de l'Épipole se terminait par une forteresse redoutable appelée *Euryale*, dont il est fait mention dans tous les anciens auteurs. Nous voyons

si, par un môle ou par une jetée de pierre, elle n'en était séparée.

La seconde partie de Syracuse est appelée *Achradine;* il y a une place très spacieuse, de belles galeries, un prytanée en très bon ordre, une salle magnifique pour le conseil, un superbe temple de Jupiter Olympien, et les autres portions de cette partie sont partagées par une large rue d'un bout à l'autre, et par plusieurs rues de traverse qui contiennent les édifices particuliers.

La troisième ville dans Syracuse est nommée *Ticha*, parce que, dans cette partie, il y avait un très ancien temple consacré à la Fortune. Il y a, de plus, un vaste gymnase et plusieurs chapelles consacrées, ce qui rend ce quartier-là fort respecté et très peuplé.

La quatrième ville, parce qu'elle est la dernière bâtie, est appelée *Neapolis*. Il y a tout au haut un très grand théâtre; de plus, deux temples merveilleux, l'un de Cérès et l'autre de Proserpine; une fort grande et belle statue d'Apollon, surnommé *le Temenite*. (Cicéron; *traduction de* Villefort.)

dans le récit du siége de Syracuse par les Romains, que lorsque Marcellus se fut emparé d'une des portes de la ville, qui lui avait donné entrée dans le faubourg de Ticha, il n'osa entreprendre le siége de cette forteresse, et plaça son camp entre Ticha et Neapolis. [1]

Le grand port de Syracuse, qui se trouve fermé par la petite île d'Ortygie, a cinq milles de circuit, c'est-à-dire environ deux de nos lieues, et près d'une lieue d'étendue dans sa plus grande dimension ; une forte chaîne en traversait l'entrée, qui a un demi-mille depuis la pointe de l'île jusqu'au rocher Plemmyrium, où était construite une nouvelle forteresse. On aperçoit encore les restes de cet ancien fort, à l'extrémité du promontoire, dans un lieu appelé aujourd'hui *il Modio*. C'est de cet endroit même qu'a été prise notre vue générale de Syracuse.

De l'autre côté de l'Ortygie, entre cette île et une partie de l'Achradine, était placé le petit port de Syracuse, autrefois nommé *Portus Marmoreus ;* on lui avait donné ce nom, parce que ce second port était pavé de marbre, et orné d'une quantité considérable de statues. On sait

[1] *Itaque Marcellus postquam ad inceptum irritum fuit ad Euryalum, signa referri jussit.* Et peu après : *Marcellus ut Euryalum neque tradi, neque capi vidit posse, inter Napolim et Ticham (nomina partium urbis et instar urbium sunt) posuit castra.* (Tit. Liv., Lib. V, dec. III.)

que Verrès fit enlever toutes ces richesses et les envoya à Rome. Nous lisons dans la description de l'antique Syracuse par Mirabella, ainsi que dans Fazelli, que, de leur temps, on voyait encore le long des murs qui bordent la ville de ce côté, et dans le fond du port, des parties entières de cet antique pavé de marbre. [1]

Nous bornerons ici la description de ce plan de Syracuse, puisque nous devons entrer dans le détail de ses ruines et des différentes parties qui composaient la ville antique, à mesure que nous décrirons les vues que nos dessinateurs en ont prises sur les lieux.

Fontaine d'Aréthuse, n° 512.

Un des premiers objets de curiosité de Syracuse, et un de ceux que nous avions le plus d'empressement de voir, était la fameuse fontaine d'Aréthuse, si connue dans la fable par la métamorphose de la nymphe de Diane, et par celle du fleuve Alphée. On sait que cette déesse, pour soustraire sa compagne favorite aux poursuites

[1] *Rec te autem et ex vero scripsit Fazellus*, Hist. Sic., L. IV, dec. I, *fundum istius portus quadratis lapidibus fuisse constratum, unde forte Marmoreus dictus. Nostris etiam temporibus aliquoties exsiccatus quum fuerit, ipse intrans fundum pavimentatum fuisse inveni, multosque ibi grandissimos quondam in illum usum lapides.* (Mir., p. 22.)

Ce Vincentius Mirabella était d'origine française. Ses parens s'étaient établis à Naples vers 1400, et celui-ci, homme très savant, mourut à Motica en Sicile en 1624. Son ouvrage sur Syracuse est infiniment curieux.

de son amant, imagina de la transformer en fontaine, et que les dieux, sensibles au malheur d'Alphée, le métamorphosèrent à son tour en fleuve. Plus amoureux encore sous cette forme, et ne pouvant oublier sa tendresse pour Aréthuse, Alphée eut bientôt réuni ses eaux avec celles de la nymphe dédaigneuse, qui ne pouvait plus l'éviter.

Fiction charmante, mais que le lieu même, et ce qui porte encore aujourd'hui le nom de *fontaine d'Aréthuse*, ne rappellent nullement à l'imagination du voyageur. Il est d'ailleurs vraisemblable que cette fontaine aura, ainsi que tout le pays, changé de forme et de nature. Sa situation seule doit être cependant toujours la même, et telle que nous venons de la trouver indiquée par Cicéron, dans la description de Syracuse.

Cette Aréthuse, si chère à Diane, à laquelle on accordait les honneurs divins, à laquelle Hercule même sacrifiait des taureaux : cette fontaine révérée dont les eaux nourrissaient une quantité innombrable de poissons sacrés, n'est maintenant qu'une abondante source d'eau saumâtre qui s'échappe entre de tristes rochers, coule dans une espèce de bassin anguleux, formé de deux vieilles murailles, qui n'ont même pas le mérite d'être antiques, et où le linge le plus sale est lavé par une troupe de femmes plus sales

encore. A côté de cette fontaine, on voit d'autres canaux qui conduisent avec la même abondance les eaux de la même source dans des tanneries ; le reste, divisé dans des conduits épars, sort çà et là, se perd, ou est retrouvé sans utilité, et vient aboutir enfin dans la mer par une quantité de canaux qu'on distingue encore à l'entour de l'île lorsque la mer est basse.

Malgré l'état pitoyable dans lequel est aujourd'hui cette fontaine d'Aréthuse, en voyant l'abondance de ses eaux, on n'est point étonné de la célébrité qu'elle pouvait avoir anciennement ; car il est, pour ainsi dire, miraculeux qu'il sorte du centre d'un rocher isolé et presque entouré par la mer, une source d'eau douce qui, si elle était rassemblée, paraîtrait plutôt la naissance d'un fleuve ou d'une grande rivière, que la source d'une fontaine. Suivant toute apparence, elle avait autrefois un grand et profond bassin, qui, au rapport des historiens, contenait une grande quantité de poissons de toute espèce ; poissons qu'on ne pouvait toucher sans offenser Diane, divinité tutélaire de Syracuse, et à laquelle on avait élevé un temple dans le centre de l'île.

A cent toises environ de la fontaine, et à l'embouchure du port, lorsque le temps est calme, on aperçoit le bouillonnement d'une source abondante, qui sort avec violence du fond de la mer,

et ne mêle ses eaux qu'à la surface. Quoique cet effet existe et se voie en d'autres endroits, il rappelle ici cette ancienne fiction du fleuve Alphée, qui de l'Élide roulant ses eaux à travers celles de la mer, venait, suivant la fable, les mêler encore dans toute leur pureté à celles de sa belle nymphe. Nous cherchâmes à plusieurs reprises cette source connue depuis tant de siècles, mais le vent, ou la mer qui était trop haute apparemment, nous empêchèrent de la distinguer.

Près de la fontaine d'Aréthuse était le palais de Verrès, et cette promenade délicieuse, dont Cicéron accuse l'avare préteur d'avoir fait un lieu de prostitution. Il paraît même, d'après le passage de l'orateur, qu'il devait y avoir dans ce même lieu un bois révéré et consacré à la divinité [1]; c'est encore la promenade publique de la ville moderne, mais sans nulle sorte d'ornement,

[1] *Iste novo quodam ex genere imperator, pulcherrimo Syracusarum* luco *stativa sibi castra faciebat. Nam in ipso aditu, atque ore portus, ubi primum ex alto sinus ad urbem ab litore inflectitur, tabernacula carbaseis intenta velis collocabat. Huc ex illa domo prætoria, quæ regis Hieronis fuit, sic emigrabat, ut per eos dies nemo istum extra illum* lucum *videre posset. Huc omnes mulieres, quibus cum iste consueverat, conveniebant : quarum incredibile est, quanta multitudo fuerit Syracusis : huc homines digni istius amicitia, digna vita illa conviviisque veniebant.* (Cic., *in Ver.*, Lib. V.)

et resserrée dans un espace fort étroit planté de quelques arbres, entre un grand mur et le parapet du port.

Après bien des recherches, nous découvrîmes cependant au bas de la muraille, et près d'une autre fontaine, qui est un démembrement de l'Aréthuse, deux fragmens de fabrique romaine (*Opus reticulatum*), constructions antiques qui véritablement pourraient avoir appartenu au palais de Verrès.

Nous rentrâmes ensuite dans l'intérieur de l'île encore appelée aujourd'hui *Ortygie*, de l'ancien nom grec Ὀρτυγία, qui veut dire île, *insula*. On voit dans la fable que Minerve, Proserpine et Diane se partagèrent la Sicile, et que Syracuse échut à cette dernière déesse. Ce quartier de l'antique Syracuse resta toujours le plus important, parce qu'il commandait les deux autres, et surtout l'entrée du port; il devint l'habitation des tyrans, qui le fortifièrent; et depuis les Romains sentirent si bien de quel avantage était sa position qu'ils ne voulurent permettre à aucun Syracusain de l'habiter depuis la prise de la ville.

Nous cherchâmes en vain les palais de Denys, ses jardins, son tombeau; les bains fameux du tendre Daphnis, fils de Mercure, et l'inventeur de la poésie bucolique. Ce Daphnis qui charmait Diane par le chant de ses vers, et qui devint

aveugle pour avoir été infidèle [1]; tout a disparu. Le seul monument antique dont il existe encore quelques restes un peu conservés, c'est un temple de Minerve, dont on a fait la cathédrale de la Syracuse moderne; mais on a absolument masqué et dénaturé l'édifice, qui était, ainsi que tous ces autres temples antiques, d'ordre dorique sans base. Un évêque de Syracuse imagina de faire une église de cet ancien temple dans le douzième siècle; on a démoli depuis la partie occidentale pour y bâtir la façade de l'église; le mur intérieur a été ouvert en arcades, et l'on a muré les entre-colonnemens pour former des bas-côtés et donner plus de largeur au temple moderne.

Restes du temple de Minerve, n° 513.

Il reste dans la partie latérale douze colonnes engagées dans le mur; ces colonnes, avec celles qu'on a enlevées de la partie du fond du temple pour y élever le portail moderne, et celles qui naturellement devaient porter le fronton oriental, aussi détruites, s'élevaient ensemble au nombre de seize; et leurs entre-colonnemens devaient donner une dimension bien longue à cet édifice, pour les six colonnes qu'il avait de largeur. Cependant les colonnes intérieures qui formaient la porte du temple ne laissent aucun doute sur l'existence de deux entre-colonnemens qui manquent au fronton. [1]

[1] La fable dit que ce berger de Sicile, éperdûment amoureux d'une nymphe, avait demandé aux dieux, de concert avec celle qu'il aimait, que celui des deux qui le premier violerait ses sermens, devînt aveugle. Daphnis fut inconstant; il s'attacha à une autre nymphe, et fut privé de la vue sur-le-champ.

On dit qu'autrefois ce temple était voûté, et qu'un tremblement de terre arrivé en 1542, fit écrouler la voûte qui le couvrait; il reste à savoir si cette voûte était antique; ce qu'il y a de bien certain, c'est que le tremblement a dû être très violent, puisque l'entablement en a été dérangé, et qu'une partie des colonnes en ont perdu leur aplomb. La dimension en était courte, l'entre-colonnement fort large, et elles posaient sans bases sur trois gradins de neuf pouces, qui eux-mêmes étaient appuyés sur la roche vive.

L'historien Athénée nous apprend qu'au-dessus du portique de ce temple il s'élevait une tour, où était un bouclier resplendissant, qu'on apercevait à une grande distance sur mer, et que lorsque les vaisseaux, en s'éloignant du port, venaient à perdre ce bouclier de vue, ils jetaient leurs offrandes dans les flots, pour se rendre Neptune

[1] Dans le rang intérieur de ces colonnes, on peut remarquer une singularité assez rare parmi ces temples antiques, c'est qu'il s'y trouve deux colonnes qui ont deux pieds de hauteur de plus que les autres; mais, malgré cette irrégularité, elles ne dérangent pas l'ordre de l'architecture, attendu qu'elles ne portent point sur le même socle qui sert de base aux autres colonnes.

et Minerve favorables. L'histoire de ce bouclier n'est peut-être pas bien certaine, mais la seule élévation du temple, et sa situation au-dessus de toute la ville, devait suffire pour qu'il fût aperçu de très loin. [1]

On ne sait si l'on doit regretter qu'on ait fait de cet antique monument une église moderne, car si ce qu'on y a ajouté de murailles et de constructions le dénature, il est plus que certain qu'il n'en existerait plus rien sans elles : on en peut juger par le temple de Diane, qui, non

[1] *Altera ibidem ædes Minervæ fuit, et ea ornatissima, ad cujus verticem* (L. IX ex Palemone Atheneo referente) *eminebat ex ære fuso Minervæ scutum, auro illitum, ingens adeo, ut eminus a navigantibus, atque alto mari cerneretur. Quod e Syracusano, qui solverant portu, cum primum videre desierant, scyphum fictilem, quem a deorum ara juxta Olympii fanum extra muros sita, consulto acceperant, melle, thure, aromatibus floribusque repletum in Neptuni et Minervæ honorem, in mare projiciebant; peracloque ita veteris superstitionis voto læti cursum sequebantur* (Fazelli, *de Reb. Sic.*, p. 171).

Parmi les richesses que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevées de Syracuse, il regrettait particulièrement tout ce qui ornait ce temple de Minerve, en peintures, en statues précieuses que ce préteur avait fait emporter, quoique Marcellus, dit l'orateur, eût cru devoir les respecter lorsqu'il s'était emparé de la ville. Les batailles d'Agathocles étaient représentées sur ces murailles en vingt-sept tableaux d'une admirable perfection. On y voyait, en outre, les portraits de tous les princes qui avaient régné en Sicile, et que Verrès fit détacher de dessus les murs, les laissant sans nulle décoration, ainsi

loin de là, est si détruit que, sans les plus grandes recherches, on pourrait presque douter de son existence.

Ce temple fameux, le premier élevé à Syracuse, est tellement recouvert et enseveli dans toutes sortes de masures, qu'il faut en aller rechercher les restes dans l'intérieur même des habitations et des maisons élevées à l'entour, où il est comme enterré. [1]

Obligés d'abandonner des recherches qui nous parurent absolument inutiles dans cette partie de l'ancienne Syracuse, nous prîmes le parti

que les portes du temple, qui étaient de la plus grande richesse. On venait de toutes parts voir ces portes, à cause des ornemens en or, en ivoire et en bronze dont elles étaient couvertes. *Quid ego de valvis illius templi commemorem? Vereor, ne hæc qui non viderunt, omnia me augere atque ornare arbitrentur.... Confirmare hoc liquide, judices, possum valvas magnificentiores ex auro atque ebore perfectiores nullas unquam ullo templo fuisse.... ea detrahenda curavit omnia. Gorgonis os pulcherrimum, crinitum anguibus revellit atque abstulit, et tamen indicavit se non solum artificio, sed etiam pretio questuque duci, non bullas aureas omnes ex his valvis, quæ erant et multæ et graves, non dubitavit auferre, quarum iste non opere delectabatur, sed pondere.* (Cic., *in Ver.*, Lib. IV.)

[1] En cherchant dans l'intérieur des maisons on retrouve deux des chapiteaux de ce temple encore en place et élevés sur leurs fûts. Nous les vîmes chez un particulier qui demeure rue Resaliba. Ces chapiteaux sont à moitié engagés dans la construction d'un mur moderne; l'autre moitié est dans l'étude d'un notaire qui habite la maison voisine.

d'aller visiter le reste de la ville. Nous trouvâmes d'abord à la pointe de l'île Ortygie, un château construit vers le onzième siècle, dans le style et le genre gothique en usage alors; il est facile cependant de reconnaître parmi ces mauvaises constructions modernes, des parties entières d'entablemens, de colonnes et de fragmens antiques, qui provenaient sans doute des monumens de l'ancienne ville, mais employés sans goût et sans discernement.

Plusieurs forts, de gros bastions, des châteaux isolés, de grands fossés où la mer communique du grand au petit port, donnent extérieurement à cette partie de la Syracuse moderne l'aspect imposant d'une place de guerre, et sembleraient annoncer toute autre chose que les petites rues tortueuses et les méchantes habitations qu'on trouve dans son intérieur.

Ce château est très avantageusement situé, et commande l'entrée du port, qu'il pourrait défendre en cas d'attaque. C'était à cette pointe de l'Ortygie que s'attachait une longue et forte chaîne qui fermait le port et allait aboutir de l'autre côté au rocher anciennement appelé *Plemmyrium* [1]. Ce fut dans ce port où, suivant l'histoire, se donna la dernière bataille navale qui

[1] Plutarque fait mention de cette chaîne qui défendait le port de Syracuse; elle était portée et soutenue, de distance en distance, par des bateaux légers, des trirèmes, liés et attachés ensemble avec des ancres et des chaînes. *Acatos enim triremesque et onerarias ancoris firmitas et catenis ferreis constrictas tabulatis pontibus insternunt.* (MIRABELLA.)

fit perdre aux Athéniens tout espoir de salut; elle fut livrée si près des murailles que les Syracusains pouvaient encourager et animer les combattans de leurs cris.

Après avoir traversé la petite île Ortygie, qui renferme toute la ville actuelle de Syracuse, nous en sortîmes par la seule entrée qui y conduit du côté de la terre. Cette partie ou extrémité appelée autrefois *la Rocca*, était l'endroit où Denys avait établi sa demeure principale, lorsqu'au retour de la levée du siége de Gela, il s'était vu abandonné de sa cavalerie et au moment d'être détrôné. Ce château, que sa situation seule rendait redoutable, défendait tellement ce quartier, qu'on y assiégea vainement le tyran, et que son fils, quoique dénué de talens politiques et militaires, s'y défendit au point que, sans la défection de ses troupes, Timoléon n'eût pu l'en chasser.

Cette entrée de Syracuse et toute cette partie de la ville, est celle qui a le plus perdu de son ancienne forme, ayant été bâtie et rebâtie en différens temps; aussi serait-ce en vain qu'on y chercherait le moindre vestige d'antiquité. On dit cependant qu'il y reste encore des souterrains qui communiquaient du château dans tous les fau-

bourgs, mais nous ne les vîmes point, et continuant notre route, nous arrivâmes par différens ponts à un autre quartier de la ville antique, et un des faubourgs les plus étendus, qu'on nommait *Achradine*. Aujourd'hui cette partie de Syracuse est, en beaucoup d'endroits, couverte de maisons de campagne et d'habitations modernes, mais on n'y voit aucun monument, ni même la moindre trace des anciennes murailles qui devaient séparer ce quartier d'avec les autres.

Laissant l'Achradine à droite et entrant dans Neapolis, nous trouvâmes d'abord les restes d'un ancien amphithéâtre bâti sur un terrain inégal. Cet édifice, moitié taillé dans le roc et moitié construit en grosses pierres, avec des corridors voûtés, était d'une forme ovale, fort allongée dans son plus grand diamètre et fort resserrée sur l'autre. Il paraît qu'en tout c'était un monument médiocre élevé par les Romains, ainsi que celui dont on voit quelques restes à Tarente, et pour l'usage seul de la colonie qui y fut établie. On sait que les combats d'hommes et d'animaux, auxquels les amphithéâtres étaient destinés chez les Romains, n'étaient point en usage chez les Grecs, et qu'ils avaient même horreur de ces sortes de spectacles. Au reste le propriétaire de ce lieu, nommé aujourd'hui *la Fossa de' Granati*, fort peu amateur de l'antiquité, a détruit une partie des voûtes des corridors, et enlevé le reste

des gradins, pour pouvoir labourer plus à son aise sur l'emplacement.

Restes du théâtre de Syracuse, n° 514.

Près des ruines de cet ancien amphithéâtre on retrouve celles d'un autre monument qui, quoique bien délabré, offre encore un aspect très intéressant; c'est le théâtre de Syracuse. Les gradins, qui étaient entièrement taillés dans le roc, s'étaient jusqu'ici parfaitement conservés, mais depuis quelques années ils ont été abandonnés à la barbarie des gens du pays, qui viennent y chercher des pierres et des matériaux pour bâtir leurs maisons. Malgré toutes ces dégradations, on distingue encore une grande partie de ces gradins, les deux repos ou espèces de paliers, *præcinctiones*, qui servaient à la distribution des spectateurs, et les escaliers par où on entrait et on sortait du théâtre.

Quant à la construction même de cet ancien édifice, le peu qui en existe suffit pour faire voir qu'il avait été fait avec le plus grand soin, et disposé pour que le spectateur y fût placé et assis très à l'aise. Nous remarquâmes encore que chaque gradin était entaillé dans son épaisseur, et formait à l'extrémité de la pierre une espèce de rebord pour y appuyer les pieds, et ne point gêner le spectateur qui était assis plus bas [1]. Il

[1] Consultez le plan de ce théâtre de Syracuse, donné sur la carte ou table générale des édifices de la Sicile, n° 481.

paraît qu'autour du théâtre il régnait une galerie circulaire dont nous aperçûmes la plate-forme en quelques endroits; elle portait vraisemblablement un ordre d'architecture avec un corridor ou rang de loges couvertes; mais toute cette partie de l'édifice est entièrement détruite. On distingue seulement très bien les deux angles de l'avant-scène, et par conséquent il est encore possible de juger de son étendue.

Nous ne pouvons douter que ce monument n'ait été un des plus somptueux et des plus magnifiques théâtres de l'antiquité, puisque Diodore, en parlant des différens édifices qui ornaient plusieurs villes de la Sicile dans ses beaux jours, et, entre autres, du théâtre d'Argyrium, comme un des plus remarquables, dit que celui de Syracuse était supérieur à tous les édifices de ce genre dans la Sicile. [1]

C'était à ce théâtre où, suivant l'usage des anciens Grecs, toute la république des Syracusains se rassemblait pour traiter des affaires publiques: Plutarque dit que quand, vers la fin du règne de Timoléon, il se présentait quelque affaire importante où on désirait le consulter, on le faisait prier, de la part de l'assemblée, de se rendre au théâtre: lorsqu'il paraissait, porté dans sa

[1] *In urbibus quoque minoribus aliquid factum est, sicut Agyrinæ theatrum, omnium qui in Sicilia sunt, Syracusano excepto, pulcherrimum.* (Diod. de Sic., Lib. XVI, §. XXIII.)

litière, parce qu'il était alors très âgé et aveugle, le peuple le saluait par des applaudissemens universels. Timoléon y répondait, dit l'historien, en saluant également l'assemblée, et le silence rétabli, après avoir écouté attentivement ce qu'on avait à lui demander, il disait alors son sentiment. [1]

Au reste, la situation de cet édifice était parfaitement belle; placé presque au centre des quartiers principaux de Syracuse, et sur une partie un peu élevée, les spectateurs avaient le coup d'œil de la pleine mer, celui de l'île d'Ortygie, du grand port, des belles campagnes qu'arrose l'Apanus, du quartier où était élevé le superbe temple de Jupiter Olympien, du faubourg de l'Achradine, et enfin de la Neapolis.

Malgré la non-existence presque absolue, et le dépérissement de tout ce qui composait une des plus vastes et des plus magnifiques villes de l'antiquité, les restes du théâtre de Syracuse présentent encore un des plus beaux sites et un des

[1] *Illud etiam, quod in concionibus in honorem ejus factum est, pulchrum erat spectatu; nam cum autem de rebus parvis consultandum esset, ipsi inter se decernebant; cum vero grandia disceptarentur, illum accersiri jubebant. Ille per forum in lectica delatus, ad theatrum proficiscebatur, et dum veheretur, ut sedebat, populus eum una voce humanissime appellabat atque salutabat. Ipse identidem faciens, et paululum immoratus, paululumque laudibus præstitis auribus auditisque, deinde ad ea, de quibus consulebatur, respondebat.* (Mirabella.)

tableaux les plus agréables. Des aquéducs antiques y amènent un volume d'eau assez considérable pour faire tourner un moulin : ces eaux s'échappent aujourd'hui de toutes parts, et vont former plusieurs cascades très pittoresques et couronnées du plus beau fond d'arbres et de magnifiques peupliers. L'ensemble de ce beau désordre, cette végétation toujours active, toujours animée, contraste si avantageusement avec ces rochers austères et ces restes de constructions antiques, qu'un peintre ne pourrait espérer de rassembler à la fois tout ce que la seule nature lui présente dans ce lieu. Nos artistes ont eu soin de copier fidèlement, et sans y rien ajouter, ce qui s'est offert à leurs regards.

Intérieur et extérieur des latomies de Syracuse. nos 515 et 516.

C'est à la droite et tout près des ruines du théâtre que sont les latomies [1], ces carrières si fameuses dans l'histoire de l'ancienne Syracuse, où les Athéniens furent, dit-on, renfermés après leur défaite. Cette carrière spacieuse et creusée, sans aucun doute, dans l'origine, pour en tirer les pierres et les matériaux avec lesquels on bâtit cette ancienne ville, devint par la suite une prison aussi immense que redoutable. Une enceinte

[1] Il semblerait, en consultant l'étymologie de ce mot, qu'on devrait plutôt dire *lithomie* que *latomie*. Λιθος, en grec, signifiant *lapidem*, et τεμνειν, *excidere*; d'où l'on a fait τομος ou τομη, *excavatio*, et dont le composé λιθομια voudra dire *lapidum sectio*. (Mirabel., *Syrac. antiq.*)

assez considérable, taillée à pic dans le roc et fermée par une muraille conservée dans l'épaisseur du même rocher, de plus de cent pieds d'escarpement, sert d'entrée et comme de vestibule à ces grandes et vastes grottes, dont la célèbre Oreille de Denys est la plus profonde.

On peut dire que le temps, qui enlaidit tout avant de tout détruire, a produit ici un effet bien contraire; car, faisant abstraction des scènes tragiques qui s'y sont passées et qu'on se rappelle malgré soi, on n'y voit plus qu'un site aussi riche que pittoresque. Des parties de rocher détachées du haut des voûtes et écroulées les unes sur les autres, ont fait disparaître ce que le travail des hommes avait peut-être de symétrique. D'un autre côté, les canaux qui ont servi autrefois à porter l'eau dans les prisons, s'étant rompus et détruits par le temps, laissent maintenant toutes ces eaux se répandre en cascades au travers d'une multitude d'arbustes diversement colorés, et finissent par arroser tous les environs, plantés de légumes et d'arbres fruitiers de toute espèce.

La première chose qui frappe la vue en arrivant dans l'enceinte dont nous venons de parler, est l'entrée de ces grottes, dont l'ouverture est placée dans le fond des rochers. La plus grande des trois est occupée par des ouvriers qui y font continuellement du sel de nitre, et qui, noirs

comme des cyclopes, rappellent à l'imagination le tableau des forges de Vulcain.

La seconde grotte est dans l'intérieur, plus mystérieuse encore et plus extraordinaire. Le plafond de cette carrière n'est soutenu que par des piliers ménagés dans la roche même, et de toute sa hauteur. Ces espèces de colonnes rustiques, rongées par le temps, ressemblent à d'énormes stalactites qui ferment l'entrée de la grotte, et n'y laissent pénétrer qu'un jour faible et interrompu. Le vaste de ces souterrains, le sonore de leur cavité fait que le moindre son semble blesser la tranquillité dont elles sont le sanctuaire; c'est le temple du silence bâti dans un désert.

La troisième de ces latomies, appelée l'*Oreille de Denys*, est plus étroite que les autres, et paraît encore plus sombre, plus imposante : c'est l'antre de la sibylle; on frémit en la questionnant, et on croit entendre sa réponse. Il n'y a point de retentissement plus fin, plus subtil, et qui rende le plus léger bruit d'une manière aussi sensible; enfin c'est plutôt le sonore d'un instrument que celui d'un écho, surtout à l'entrée même, qui est l'endroit où elle résonne et retentit le plus parfaitement.

Intérieur des latomies, n° 517.

La réputation de *la Grotta della Favella* ou la Grotte qui parle, sa forme singulière et le pittoresque de tout ce qui l'environne, seraient bien

faits pour attirer dans ce lieu et le rendre aussi curieux qu'agréable à parcourir, si l'on pouvait oublier les maux affreux qu'ont coûtés ces excavations immenses, et les malheurs dont elles ont été l'instrument et le théâtre; mais alors le charme cesse, on ne voit plus que la prison, les tortures, la tyrannie; on veut fuir, et on craint en sortant de rencontrer Denys.

Entrée de la grotte connue sous le nom d'*Oreille de Denys*, n° 518.

Nous fûmes obligés d'allumer un flambeau pour aller reconnaître la profondeur de cette vaste et obscure prison, dont on attribue l'invention à ce tyran, et dont toute la curiosité intérieure se borne à une excavation de quatre-vingts pas de profondeur, sur douze de largeur et cinquante pieds de hauteur. La forme de son plan est celle d'un S, et dans sa coupe elle a le trait d'une grande cloche; c'est-à-dire que la grotte va en se rétrécissant depuis la base jusqu'aux trois quarts de son élévation, qu'elle s'élève en gardant la même dimension, et se termine enfin par une voûte ou cintre surbaissé dont la clef suit exactement la forme que nous venons d'indiquer, et va insensiblement en s'inclinant jusqu'au fond, où elle finit carrément.

Au milieu de la partie latérale, à droite, est une espèce de petite chambre carrée, entaillée aussi dans la roche, de dix pieds de profondeur sur quatre de largeur. La tradition universellement reçue dans le pays, et que les cicérones de

Syracuse ne manquent pas de répéter à tous les voyageurs, est que c'était dans ce lieu que le tyran Denys se rendait secrètement pour écouter et épier les prisonniers qu'il y faisait renfermer; attendu, disent-ils, que c'est l'endroit de la grotte où on entend le plus parfaitement la voix et jusqu'au bruit le plus léger, quoiqu'il soit beaucoup plus vraisemblable de penser que cette petite grotte particulière n'a jamais été destinée qu'à loger ou à servir de retraite à quelques travailleurs, dans le temps où les excavations n'étaient encore qu'à cette hauteur, et qu'elle aura été abandonnée avec le temps, quand on a continué d'excaver au-dessous.

Quant à l'intérieur de la grotte même, il est certain que, malgré huit ou neuf pieds de terre qui se sont amassés par le temps sur la superficie du terrain, et qui ne peuvent que l'assourdir beaucoup, le retentissement qui y existe est encore véritablement très extraordinaire. Les parties latérales, taillées très uniment, sont recouvertes par un enduit de mousse ou stalactite verdâtre que l'humidité y a déposé depuis des siècles.

On ne distingue contre ces murs que quelques trous qui ont pu servir à attacher peut-être des échafauds, et des anneaux entaillés dans la pierre même, dont il est d'abord assez difficile de déterminer l'usage. Furent-ils faits pour

attacher des prisonniers? Il y en aurait eu de suspendus à plus de quinze pieds d'élévation. Ces trous percés dans les murs doivent faire penser, au contraire, que cette vaste prison ayant été creusée en différens temps et à mesure que le sol de la carrière s'abaissait par les excavations, ces anneaux taillés dans la pierre sont restés ainsi élevés. Cette idée semble être plus naturelle que celle où on est généralement dans le pays que cette caverne ait été une prison faite par Denys pour surprendre les secrets des prisonniers.

L'inspection seule du local, observé avec un peu d'attention, suffirait pour détruire cette opinion, à moins qu'on ne veuille suivre aveuglément une vieille erreur, par respect pour son antiquité; opinion, au reste, qui n'est que populaire, et n'est appuyée sur aucun trait historique. Les historiens rapportent, à la vérité, que ce tyran avait près de son palais des prisons où il faisait tourmenter les prisonniers d'État dont il avait intérêt de connaître les projets; mais indépendamment de ce que les latomies n'étaient pas très voisines de son palais, si celle-ci eût été destinée à cet usage, on ne l'eût point faite de cette profondeur, puisqu'il a fallu des siècles pour la creuser; les tyrans veulent d'ordinaire des moyens plus prompts pour servir leurs craintes ou leurs passions : et encore quelle possibilité d'entendre, de distinguer, de suivre

la voix et les conversations dans un lieu où, dès que deux ou trois personnes parlent, les sons se réunissent, se renforcent prodigieusement, et ne produisent plus qu'un bruit confus et sans aucune articulation? [1]

L'histoire nous apprend d'ailleurs que ces vastes prisons n'étaient destinées que pour la multitude, comme le sont parmi nous les galères, et jamais pour de grands criminels, ni pour des prisonniers distingués. Lorsque Denys y envoya le dithyrambique Philoxène, qui avait pris la liberté de trouver ses vers mauvais, ce fut plutôt pour le punir par une humiliation que pour le tourmenter. On se rappelle que, quelques jours après, ce poète se trouva à la table du souverain,

[1] Soit que la forme qui a été donnée à cette grotte fameuse ait été un effet du hasard et qu'aucun projet n'a dirigé, ce qui est plus que vraisemblable, soit qu'elle ait été ainsi construite à dessein, il n'en est pas moins certain que le retentissement, le sonore dont elle est encore, est vraiment une chose digne de curiosité : il n'est pas même étonnant que sa singularité ait produit tous les contes populaires auxquels elle a donné lieu, quoique ce ne soit véritablement qu'un écho très naturel, mais multiplié, et prolongé au point de produire un effet fort étrange.

Indépendamment de la sensibilité extrême avec laquelle le son y est répercuté, il y acquiert une force prodigieuse, et s'y augmente à un point extraordinaire; on ne sera pas fâché de trouver ici la description qu'en a faite le père Kircher; elle nous a paru fort curieuse.

Excisa est ex vivo saxo, quæ cocleato ductu in angustum canalem desinens, cubiculo custodis speluncæ supraposito insinuabatur. Fiebat itaque, ut omnis vel minimus strepitus, aut submurmuratio cocleatum opus ingressa, in cubiculum derivaretur custodis, ubi quælibet submisse prolata, ac si præsentia fuissent percipiebantur. Hodie muro obturato canali, voces immurmuratæ in pulcherrimam, et mirificam echo degenerant; voces enim non sicut reliquæ echi reddit æquales, sed submissam vocem in clamorem extollit; excreationis sonus tonitru exhibet; percussio pallii manu plana facta tormenti explosio videri posset, imo non vocem tantum intendit, sed aliquoties repetit; hinc canon musicus a duobus hic cantatus, mox in quatuor vocum concentum evadit, dum reflexa vox primi, secundi vocem pulchre excipit; res prorsus auditu dignissima. (Kircherius, Lib. IX, c. IV.)

et jugea une seconde fois ses vers, en demandant qu'on le remenât aux carrières.

Tout porte donc réellement à croire que ces fameuses excavations ne furent faites que pour en retirer des matériaux, et que dans la suite on en profita pour y enfermer des prisonniers de guerre dont on faisait des esclaves après leur défaite. On sait que ces malheureux, qu'on employait à travailler aux édifices publics, y restaient toute leur vie, s'y mariaient et y avaient des enfans esclaves comme eux. Il fallut bien pourvoir à leur subsistance, et c'est sans doute ce qui a obligé d'y construire des aquéducs pour y amener des eaux, ainsi que différens canaux en brique pour les distribuer, et dont on voit encore les restes incrustés dans la pierre.

On retrouve dans la grotte où se fait le sel

de nitre, à l'autre bout de la latomie, les commencemens d'une autre excavation du même genre, mais qui n'a jamais été finie. La même forme de voûte se trouve encore aux latomies du faubourg de l'Achradine, dans ce qu'on appelle la *forêt des Capucins*, dont nous donnerons une vue au chapitre suivant.

CHAPITRE XIII.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE SYRACUSE. — SES TOMBEAUX, SES CATACOMBES. — GROTTES ET VALLÉE D'ISPICA. — RETOUR A MESSINE PAR AUGUSTA, LENTINI, CATANA, etc.

Après avoir parcouru en entier le faubourg de l'ancienne Syracuse appelé l'*Achradine*, nous passâmes à celui de Ticha ou Tiché, qui était au-dessus. On ne découvre dans toute cette partie de la ville antique que quelques indications de ses anciennes rues tortueuses et étroites, mais faciles encore à distinguer aux traces que les roues des chars ont autrefois formées dans le rocher même; ces traces sont creusées dans quelques endroits jusqu'à six pouces de profondeur.

Ce rocher, qui faisait presque toujours la première assise des murailles, donne çà et là quelques indications du plan des maisons antiques. Il paraît qu'elles étaient toutes fort petites, posées à cru sur la roche, et sans aucune fondation ni substruction; on dirait que le temps en a dévoré les pierres, car on ne voit plus, dans cette

partie de Syracuse, qu'une roche toute nue; et il serait impossible de deviner qu'il y ait jamais existé une ville, si on n'apercevait, de distance en distance, des restes d'aquéducs qui avaient été construits et pratiqués sous terre : plusieurs de ces aquéducs conduisent encore l'eau assez abondamment, après l'avoir amenée de trois lieues de distance.

Nous en comptâmes jusqu'à douze, qui vraisemblablement autrefois distribuaient l'eau à tous les quartiers de Syracuse par des canaux qui se divisaient et se coupaient dans tous les sens. Il y a lieu de croire qu'on avait pratiqué dans un grand nombre des maisons de la ville des puits particuliers qui y répondaient, car on en voit encore plusieurs. Ces puits sont fort étroits et forés comme un canon; mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est la solidité de ces anciens aquéducs souterrains, qui, dans beaucoup d'endroits, paraissent parfaitement conservés, quoiqu'ils aient été construits l'un au-dessous de l'autre jusqu'à trois étages, et sans s'élever au-dessus du niveau du sol.

A côté et sur la gauche de ce faubourg de Ticha, on entre dans celui de Neapolis. Nous nous approchâmes des murailles antiques et de l'enceinte de ce quartier, en suivant les sinuosités de la roche qui y formait une fortification naturelle. Ces murailles, plus ou moins fortes et plus ou

moins élevées, selon la nécessité du terrain, étaient bâties de grosses pierres carrées et posées à sec les unes sur les autres; il y a encore plusieurs endroits où il reste jusqu'à quatre assises bien entières. Enfin, nous arrivâmes aux ruines d'un château qui terminait ces deux faubourgs, dans la partie la plus élevée de la ville, qu'on appelait *Epipole*.

On ne saurait dire positivement si Epipole était un cinquième quartier de Syracuse, ou seulement le nom d'une forteresse qui n'en faisait point partie, et devait être, suivant les apparences, séparée autrefois du reste de la ville, puisque Cicéron n'en fait point mention. Elle était construite sur la partie la plus élevée du rocher, qui se termine au point, et dans le lieu où est actuellement un hameau appelé *Belvedere*. On ignore si l'enceinte où s'élevait l'ancienne forteresse s'appelait *Euryale*, ou si Euryale était le château même. Quoi qu'il en soit, il en reste encore une ruine assez apparente pour juger de son étendue et de sa forme; c'était sans doute le poste le plus avantageux que les Romains eussent pu prendre pour assiéger Syracuse, puisque de là on découvrait non seulement tous les mouvemens qui pouvaient se faire dans les différens quartiers de la ville, mais dans tout son territoire, dans ses deux ports, et jusqu'en pleine mer. Cependant Marcellus négligea, à ce que dit l'historien, de s'en emparer,

et l'on voit, dans le récit qu'il fait de ce siége célèbre, qu'après avoir emporté le faubourg de Ticha, il fit retirer ses troupes, dans la crainte sans doute d'être enveloppé entre l'Achradine et la garnison du château qu'il laissait derrière lui à la puissance de l'ennemi.

C'était à un des châteaux de cette forteresse qu'aboutissait cette fameuse muraille de trente stades de longueur, qui enfermait Ticha et une partie de l'Achradine. Cette muraille fut élevée par Denys; il y employa, dit-on, soixante mille hommes pendant vingt jours, et la fit construire en entier avec des pierres de taille énormes qui en rendaient la construction d'une extrême solidité. On en voit encore les ruines, qui suivent, de même que du côté de Neapolis, toutes les sinuosités du rocher. [1]

[1] Malgré l'état de destruction de l'antique Syracuse, il est aisé de voir que sa situation sur la plate-forme d'un rocher naturellement escarpé, et presque de tous côtés, était une des plus avantageuses qu'on pût désirer, et c'était sans doute la raison pour laquelle nous voyons, dans Tite Live, que Marcellus craignait d'en entreprendre le siége. *Quamquam ne vi capi videbat posse inexpugnabilem terrestri ac maritimo situ urbem, nec fame, quam prope liberi ab Carthagine commeatus alerent.* Indépendamment de ces remparts naturels, Syracuse était entourée par de fortes murailles soutenues de distance en distance par des tours que ses différens princes avaient fait élever. On trouve à ce sujet, dans Diodore, une description curieuse des travaux prodigieux que Denys l'Ancien avait ordonnés avant de déclarer la guerre aux Carthaginois, et

Ce fut près de ces murailles que Marcellus posa son camp, et c'est par ce côté qu'il entra dans la ville. C'est de là aussi qu'on peut, ainsi que ce grand homme, pleurer sur Syracuse en pensant à la destruction, à l'anéantissement presque total dans lequel est réduite aujourd'hui une des villes les plus magnifiques et une des plus célèbres de l'antiquité. Elle était si vaste qu'on se faisait la guerre dans son enceinte, et qu'on se la disputait comme un royaume. Denys le jeune dans l'Ortygie, les Carthaginois dans le port, Hycetas dans l'Achradine, et Timoléon dans le reste de la ville; chacun, avec un intérêt différent, était seul contre tous, s'observait, se retranchait, et faisait tous les mouvemens d'une campagne. Cette ville enfin, que le règne d'Hié-

auxquels il présidait lui-même pour encourager et animer les travailleurs par sa présence. *Tanta operantium multitudo magnam spectantibus admirationem afferebat, dum quisque designatum sibi munus gnaviter exsequi laborat. Etenim Dionysius, ut alacritatem operarum excitaret, magna hic architectis, illic fabris, istic operariis dona proposuerat. Ipse præterea cum amicis per totos dies operum inspectioni adherebat, ubique sese ostendens et defatigatos subinde relevans: tandem seposita imperii majestate, privati personam induit, et gravissimis se ministeriis ducem et magistrum præbens, communes cum aliis quibusvis ærumnas in se receptas sustinuit, quo factum, ut certatim quique labori incumberent, et diurnis nonnulli operibus etiam noctis partem adjicerent: tam ambitiosa multitudinem consummandi operis cupiditas incesserat.* (Diod. de Sic., Lib. XIV, c. XIX.)

ron avait portée au plus haut point de richesse et de grandeur, est tellement détruite qu'on la chercherait dans elle-même sans pouvoir la trouver, si le sol de la ville et la nature du rocher sur lequel elle était bâtie ne retraçaient encore son enceinte.

Nous redescendîmes dans la Neapolis, et revînmes passer près du théâtre, dans l'endroit où on dit qu'Hiéron fit élever un temple qui avait un stade de longueur. C'est des ruines de ce temple que furent enlevées, à ce qu'on assure, ces belles colonnes de granit que nous admirons encore au portail de la rotonde à Rome. Il ne reste plus aujourd'hui, dans tout l'emplacement de l'antique Syracuse, qu'un très petit nombre de ces monumens respectables faits pour attester la magnificence de l'art chez les anciens; mais la nature seule, plus sublime, plus grandiose que tout ce qui y avait été formé de la main des hommes, suffit pour en dédommager amplement ceux qui peuvent l'apprécier et en admirer les beautés.

Latomie servant de jardin aux Capucins, à Syracuse, n° 519.

Un des lieux qui nous frappèrent le plus par leur singularité est encore une de ces latomies, à peu près pareille à celles dont nous avons déjà cherché à faire la description, mais qui, par son immensité et ses contrastes, offre peut-être encore plus de curiosité; celle qui appartient aujourd'hui aux Capucins de Syracuse, et ils en ont

formé leur jardin. Les différentes plantations qu'ils y ont faites, ou qui y viennent naturellement, la rendent d'un effet aussi mystérieux que pittoresque. Qu'on imagine une vaste galerie, si on peut donner ce nom à l'excavation la plus agreste, la plus sauvage, construite et taillée entre des rochers coupés à pic, d'une hauteur prodigieuse, et qui, par leur forme irrégulière, et quelquefois percés à jour, produisent dans leur enceinte des effets de lumière tels qu'un peintre ne pourrait les imaginer ni plus piquans, ni plus heureux.

C'est au milieu de ces roches menaçantes et escarpées, sous ces voûtes suspendues et mangées par le temps, qu'on peut, à l'ombre des orangers, errer avec une sorte de volupté, à cause de la fraîcheur qui s'y rencontre et de l'air parfumé qu'on y respire. Indépendamment d'une quantité d'arbres de toute espèce que la nature y a fait croître, ou par touffes ou épars çà et là, de longs et magnifiques berceaux couverts de vigne, qui ont été construits au pied de ces rochers et dans toute leur longueur, y ajoutent encore un nouvel agrément; enfin il serait difficile de rencontrer nulle part un contraste plus frappant du gracieux au terrible, du sévère à l'agréable. Anacréon et Young y auraient trouvé également les couleurs de leurs tableaux.

Quant aux possesseurs actuels de ce lieu vrai-

ment curieux à parcourir, les bons Capucins qui nous en firent les honneurs s'occupent peu de ce qui les entoure, et sans s'amuser à respirer l'odeur de la fleur d'oranger, qui leur est, à ce qu'on prétend, un peu étrangère, ils ne pensent qu'à la récolte des fruits, et surtout à celle d'un raisin parfait dont toutes leurs treilles sont abondamment couvertes.

Le vaste, l'étendue de ces carrières, bien plus considérables que celles dont nous avons déjà donné les vues et les descriptions, ont fait croire que ce devait être celle de ces latomies redoutables où les Syracusains renfermèrent et firent périr de misère sept mille prisonniers qu'ils avaient faits sur les Athéniens, dans la guerre qu'il y eut entre ces deux peuples, vers la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent treize ans avant l'ère chrétienne. [1]

Nous retrouvâmes encore dans le même endroit une autre excavation dans le même genre, et à peu près construite comme l'Oreille de Denys; mais moins heureusement faite, ou creusée

[1] Diodore donne les détails de toute cette guerre terrible, qui finit par la défaite absolue des Athéniens, et la mort de leurs généraux Nicias et Démosthène. Tous les auteurs de l'antiquité rapportent le même fait, et Plutarque, entre autres, ajoute que ces malheureux prisonniers ainsi condamnés à y passer et à y finir leur vie, n'eurent d'autre nourriture que deux petites mesures d'orge et une mesure d'eau qui leur étaient distribuées par jour à chacun.

avec moins de soin et bien plus détruite, soit par le temps, soit peut-être par de nouveaux travaux, elle n'a pu acquérir aucune célébrité. Nous aperçûmes dans l'intérieur de cette dernière grotte les mêmes entailles, les mêmes anneaux qui ont été autrefois pratiqués et posés dans le rocher. Ces anneaux, suivant toutes les apparences, n'ont jamais dû servir qu'à attacher des chevaux ou d'autres animaux qui voituraient les pierres qu'on tirait de ces carrières.

Plan géométral des catacombes antiques de Syracuse, n° 520.

Intérieur d'une des chambres sépulcrales, n° 521.

Nous passâmes de ces latomies aux catacombes de Syracuse, les plus vastes, les mieux conservées qui existent, et peut-être les plus faites pour donner une idée juste de ces sombres demeures. Elles forment comme une ville souterraine, avec ses grandes, ses petites rues, ses carrefours, ses places, taillées, excavées dans le rocher à plusieurs étages, et évidemment creusées pour des sépultures : bien différentes de ces excavations dont nous venons de parler, qui n'étaient sûrement que des carrières, celles-ci n'ont pu que difficilement servir à en retirer des pierres, les issues n'étant ni larges ni commodes. Tout l'espace intérieur a été travaillé à différentes époques et distribué en voûtes plates, cintrées ou sphériques, mais en si grand nombre que ce doit être l'ouvrage d'un grand peuple et pendant une longue suite de siècles.

Ce qui se présente d'abord en entrant paraît

avoir été destiné et employé dans des temps plus modernes à former une église; on la regarde même comme la première qui ait été élevée au christianisme, et on croit qu'elle fut bâtie du temps de saint Marcian, le premier évêque envoyé par saint Pierre, et martyrisé à Syracuse même. Cette église souterraine était décorée de débris antiques, et dans une forme grecque, c'est-à-dire que la longueur des croisées ou des nefs était égale. On voit à droite le siége épiscopal, décoré avec deux colonnes et un chapiteau ionique. A côté est le tombeau de saint Marcian, taillé avec toute la simplicité des apôtres. De l'autre côté, on a conservé une colonne de granit tronquée qui est aujourd'hui fort révérée par le peuple, parce qu'on prétend à Syracuse que cette colonne a servi à attacher et à martyriser plusieurs saints.

Nous trouvâmes, dans la bâtisse de cette église gothique plusieurs fragmens d'inscriptions grecques du moyen âge, ce qui prouve évidemment que l'emploi qu'on a fait de cette partie des catacombes est bien postérieur à leur première construction. La rue principale dans laquelle on entre ensuite est assez large, elle est en ligne droite et à voûte plate. On peut la suivre très long-temps sans en connaître absolument la longueur, car on est arrêté par les attérissemens qui s'y sont faits avec le laps des temps. Dans les parties latérales de

cette rue, on rencontre de grands tombeaux incrustés dans le roc : leur forme demi-circulaire, que les architectes désignent sous le nom de *cul de four*, est terminée et recouverte par une voûte en plein cintre. Nous y vîmes aussi dans la longueur plusieurs petits monumens où étaient inhumés les enfans.

D'espace en espace sont d'autres excavations profondes et en droite ligne, où l'on trouve jusqu'à soixante tombeaux, tous de même grandeur, ménagés dans le massif de la pierre; il nous parut qu'ils avaient tous été ouverts ou fouillés. Dans d'autres endroits, il y a des chambres sépulcrales particulières, avec des portes qui autrefois ont fermé à clef; on y voit encore l'entaille des gonds, et au milieu de ces salles, de grandes et larges tombes isolées, qui étaient sans doute destinées aux chefs des familles. De distance en distance, on rencontre des espèces de carrefours formés par la rencontre de deux rues. Ces carrefours sont ouverts de quatre côtés, et quelques unes de ces rues donnent entrée à de grands salons ronds, pareils à celui dont nous donnons le dessin, et la coupe sur le plan géométral, lettre B. Les voûtes de ces principales chambres sépulcrales étaient cylindriques, artistement travaillées et percées par une ouverture qui allait aboutir à la superficie du sol, pour y chercher l'air extérieur. Autour de ces salons

sont des tombeaux placés symétriquement, et de même forme que ceux de la rue principale.

En parcourant ce labyrinthe ténébreux, on est tout étonné de revenir sur ses pas sans s'en apercevoir, et de se trouver dans un étage au-dessous de celui qu'on vient de quitter: quoiqu'à chaque instant on soit arrêté par les décombres et les attérissemens, et qu'on ne puisse parcourir qu'avec peine une partie de ces vastes souterrains, ce qu'on en voit est si étendu, qu'il y a tout lieu de penser que les Syracusains n'ayant pu creuser eux seuls ces immenses excavations, y auront employé un grand nombre d'esclaves et pendant nombre d'années. Il est vraisemblable que ces sépultures ont été faites du temps des Grecs, puisque, pendant et depuis la domination des Romains, Syracuse n'a jamais été assez peuplée pour avoir pu entreprendre des travaux aussi considérables, quand tous ses habitans n'auraient été employés à autre chose. Il semble, de plus, que cette égalité, cette grande simplicité, jusque dans les honneurs rendus aux morts, annoncent un temps de liberté et de république qui n'a plus existé depuis la prise de Syracuse.

Les seuls ornemens qu'on y rencontre dans quelques endroits, y ont été ajoutés postérieurement, et se réduisent à quelques mauvaises peintures grecques des derniers temps de l'Empire, faites sur un enduit posé sur la roche; des

lettres grecques ou latines, ou des marques ou indices de martyrs, sont peintes dans l'intérieur des tombeaux, telles que des palmes, des colombes, des cercles au milieu desquels on voit des croix, des lettres, ou ces autres marques, A☧Ω (ΧΡΙΣΤΟΣ), qui étaient les signes employés autrefois pour désigner les tombeaux des chrétiens. On doit penser que ces espèces de monogrammes n'ont pu être placés que long-temps après et dans les premiers siècles de l'Église; époque où ces souterrains furent vraisemblablement occupés par des fidèles qui s'y cachaient peut-être dans des temps de persécution, et qui ajoutaient ces différens caractères sur leurs sépultures, pour pouvoir distinguer leurs frères d'avec les idolâtres qu'ils avaient remplacés.

En général, ces catacombes de Syracuse n'ont point l'aspect lugubre des catacombes de Naples ou de Rome; il y règne une tranquillité mystérieuse, qui annonce le sanctuaire du repos. Enfin, de tous les monumens qui restent de Syracuse, on peut regarder celui-ci comme le plus capable de donner une idée de la grandeur de cette ville autrefois si puissante. Il faut voir au sortir de là les ruines de l'église d'un ancien couvent de Bénédictins, fondé par le pape Grégoire-le-Grand. On y retrouve des fragmens de colonnes cannelées, d'ordre dorique, qui avaient sans doute appartenu à quelque temple, et qu'on

avait adaptés depuis à la construction et à la décoration de cette antique église.

Tombeaux antiques, à Syracuse, n° 522.

En sortant des catacombes, et remontant vers le nord de la ville, entre les latomies et le théâtre, on rencontre les restes d'une rue antique entaillée dans le rocher, qui bordait l'enceinte de l'Achradine. Elle était garnie de tombeaux et de sépultures, coupés et creusés dans le rocher avec de petits enfoncemens carrés où il est à présumer qu'étaient incrustées en marbre les inscriptions ou épitaphes de ceux qui occupaient ces sépultures.

Nous rapprochant ensuite du théâtre, à l'angle d'un carrefour, nous aperçûmes un genre de monument peu connu, et que nous n'avions encore rencontré dans aucune de ces anciennes villes. Parmi plusieurs rochers réunis par la nature, et dont la masse informe et irrégulière ne présentait d'abord rien d'intéressant, nous fûmes très surpris de découvrir plusieurs décorations et ornemens d'architecture, entaillés à même le rocher, et composés d'un fronton et de deux colonnes d'ordre dorique. Les colonnes étaient cannelées et sans base, ainsi qu'elles le sont à presque tous les monumens de cette première architecture des Grecs. Au-dessous du fronton, une porte carrée donnait entrée à une petite salle excavée dans l'intérieur de la roche. Cette salle était entourée de niches creusées dans

la pierre, et dont l'emploi avait été sans doute de recevoir les urnes cinéraires qu'on allait y déposer, suivant l'usage des anciens. [1]

Ces tombeaux, d'un aspect très pittoresque, et dont le style annonce l'antiquité, doivent prouver que, si dans beaucoup de villes grecques la coutume était de placer les sépultures hors de l'enceinte des villes, cet usage n'était pas général, puisque les tombeaux dont nous parlons se trouvent renfermés, ainsi que les catacombes mêmes, dans l'intérieur de Syracuse. Ceux de Timoléon et de Denys avaient été élevés dans l'Ortygie, celui de Trasybule dans le faubourg

[1] Ce genre de monument antique, ces espèces de tombeaux rustiques taillés dans la roche même, peuvent rappeler ceux qui se trouvent dans la Grèce, près de Telmissus dans la Carie, et dont M. de Choiseul-Gouffier a donné des vues et des descriptions intéressantes dans son *Voyage de la Grèce*. Toute la différence qui existe entre ces monumens, qu'on peut croire d'une égale antiquité, c'est que les tombeaux de Telmissus, ainsi que ceux dont parle Corneille de Bruyn, situés près de Persépolis, sont taillés dans des rochers coupés à pic et d'une trop grande élévation pour qu'on ne puisse y arriver qu'avec beaucoup de peine et de danger, au lieu que ceux de Syracuse sont d'un abord très facile. On ne peut, au reste, douter qu'ils n'aient été également faits, à l'imitation des Perses et des Égyptiens, dans l'enfance de l'architecture, à l'époque des premiers établissemens que les Grecs sont venus faire en Sicile, c'est-à-dire sept cents ans environ avant l'ère chrétienne; temps où les historiens s'accordent à placer la fondation de Syracuse.

de Ticha, et ceux d'Hiéron et d'Archimède dans Neapolis.

On pense effectivement que ce fut dans cette partie de Syracuse que Cicéron découvrit autrefois le tombeau d'Archimède. Cette opinion est fondée sur ce que dans le récit qu'il fait d'une découverte qu'il regardait comme très précieuse, Cicéron dit précisément que ce fut parmi un grand nombre de tombeaux qui se trouvaient près la porte Agragiana. Or nous voyons sur le plan même de Syracuse qu'une des parties de la ville où l'on rencontre le plus de ces vestiges de tombeaux, est à peu de distance de celle de ses anciennes portes par laquelle on devait passer pour prendre le chemin d'Agrigente. [1]

[1] Cicéron savait que, sur la tombe de ce grand homme, il devait se trouver les figures d'une sphère inscrite dans un cylindre, figures qu'Archimède avait lui-même désiré qu'on gravât sur son tombeau pour rappeler une de ses découvertes en géométrie dont il faisait le plus de cas; savoir, les rapports qu'il y a entre un cylindre et une sphère qui y serait contenue*. On verra sans doute avec plaisir la manière dont Cicéron raconte qu'il fit cette découverte, et l'espèce d'amour-propre qu'il y apportait : *Ex eadem urbe hominem homunculum a pulvere et radio excitabo, qui multis annis post fuit Archimedem. Cujus ego quæstor ignoratum ab Syracusanis, cum esse omnino negarent, septum undique et vestitum vepribus et dumetis indagavi sepulchrum : tenebam enim quosdam senariolos, quos in ejus monumento esse inscriptos acceperam, qui declarabant in summo sepulchro sphæram esse positam cum cylindro. Ego autem cum omnia collustrarem oculis (est enim ad portas Agragianas magna frequentia sepulchrorum) animadverti columellam non multum e dumis eminentem : in qua inerat sphæræ figura et cylindri. Atque ego statim Syracusanis (erant autem principes mecum) dixi, me illud ipsum arbitrari esse, quod quærerem. Immisci cum falcibus multi purgarunt et aperuerunt locum.*

Quo cum patefactus esset aditus, ad adversam basim accessimus. Aparebat epigramma exesis posterioribus versiculorum, dimidiatis fere. Ita nobilissima Græciæ civitas, quondam vero etiam doctissima, sui civis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset. (Cic., *Tuscul.*, Lib. V.)

* Une sphère est à un cylindre circonscrit autour d'elle comme 2 est à 3; ou bien le carré du diamètre de la sphère est au carré du diamètre d'un cylindre qui lui est égal comme le triple de la hauteur du cylindre est au double du diamètre de la sphère.

Toute cette partie de l'antique Syracuse est aussi détruite, aussi ruinée que le reste de la ville, et l'on doit peu s'en étonner, puisque, dans le temps même de la questure de ce célèbre orateur, il raconte que ce fut parmi les ruines et au travers des broussailles et des épines, qu'il découvrit un monument si intéressant pour les Syracusains, et dont ils n'avaient cependant déjà plus d'idée.

Gradins de l'ancien théâtre de Syracuse, n° 523.

Après avoir long-temps erré, ainsi que Cicéron, au milieu des tombeaux de Syracuse, mais sans avoir fait de découverte aussi importante que la sienne, nous quittâmes cette partie de la ville pour nous rapprocher du grand port. Nous avions le

projet d'en faire le tour et d'aller voir ensuite les restes du temple de Jupiter, situé de l'autre côté; mais, en repassant devant ce beau théâtre dont nous avons déjà parlé, nous l'examinâmes encore avec plus d'attention que la première fois. En nous promenant autour des gradins, nous aperçûmes, à une des parties latérales et sur la hauteur du stylobate, les restes encore très apparens d'une inscription grecque écrite en très grands caractères : cette découverte nous engagea à prendre une vue de cette partie du théâtre.

La table sur laquelle cette ancienne inscription a été sculptée est saillante de dessus la roche même, et comme en relief. Elle commençait par ces deux mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, qui suffisent pour indiquer que ce monument avait été construit du temps de la reine Philistide. Le reste des caractères est trop effacé pour y distinguer autre chose, si ce n'est encore le mot ΗΡΑΚΛΕΟΣ, d'où l'on peut conjecturer que ce théâtre était consacré à Hercule.

Nous redescendîmes ensuite du côté de la mer en suivant une vallée enfoncée et étroite qui y conduit. Il paraît qu'il y avait dans ce lieu une porte avec des marches pour y descendre; peut-être était-ce une des portes du faubourg de l'Achradine. Vis-à-vis sont deux roches à fleur d'eau, appelées *gli Scogli*, et plus loin nous trouvâmes un autre chemin antique dans l'endroit

qu'on nomme *Buon Servizio*. L'opinion vulgaire est que c'est vers cette partie de la ville que devait être située la maison d'Archimède, et la position du lieu qui domine sur l'entrée du port rend cette opinion assez vraisemblable.

Au reste, il n'y a dans cette partie de Syracuse aucun vestige de construction antique, ni du palais de Gelon, ni du grand et fameux temple d'Esculape, qui était bâti dans l'Achradine, et l'un des plus célèbres de l'antiquité. Nous voyons dans Athénée qu'on avait été obligé d'élever tout autour de ce temple, à la distance de cent pas, un grand nombre d'autels pour faciliter la quantité prodigieuse de sacrifices qu'on venait y offrir continuellement[1]. Tout ce côté est ruiné, au point que la roche même, qui servait de fondement aux édifices, est mangée par l'air et le laps du temps, et ressemble plutôt à des scories qu'à de la pierre.[2]

[1] Cicéron cite encore ce temple d'Esculape, en parlant d'une statue précieuse d'Apollon que Verrès en avait fait enlever. *Signum Pæanis ex æde Æsculapii præclare factum sacrum et religiosum non sustulisti? Quod omnes propter pulchritudinem visere, propter religionem colere solebant.* On sait que Péan était un des surnoms donnés à Apollon, parce qu'il présidait aussi à la médecine.

[2] En comparant les ruines de Syracuse avec celles du temple de Junon Lacinie, à Crotone, et celles de Métaponte, plus anciennes que Syracuse, on voit évidemment que cette pierre morte, tendre et grossière avec laquelle ces monumens avaient

Plus nous avançâmes le long du port de Trogille, plus les traces de ces antiques murailles devinrent sensibles, et, lorsque nous eûmes passé un petit golfe près d'un lieu appelé *Tonnara di Santa di Buonaccia*, lieu où la mer, rentrant dans la ville, forme une petite anse profonde et étroite, nous retrouvâmes les fameuses murailles élevées par Denys; on les voit encore bâties par assises, alternativement de deux pierres posées en large, et deux posées en long [1]. De là nous revînmes traversant l'ancienne ville dans sa plus grande largeur, mais sans y découvrir le moindre vestige d'antiquités : son centre, un peu moins aride, est planté de vignes et d'oliviers, avec quelques habitations modernes, mais sans nul intérêt. A en juger par le temps que nous avions

été élevés, et qui est plutôt une concrétion marine qu'une pierre de roche, résiste plus au temps, conserve mieux ses formes, que la pierre fine et vive qui formait le territoire de Syracuse, et avec laquelle elle a été bâtie.

[1] Au fond du port de Trogille, port toujours ouvert aux flottes des ennemis de Syracuse, et où Marcellus avait placé la sienne, on peut distinguer la plage où il est dit dans tous les historiens que, pendant l'échange des prisonniers, quelques soldats romains s'approchant des murailles et des tours, en mesurèrent la hauteur en comptant les assises de pierres, et particulièrement de la tour nommée, suivant Tite Live, *turris Galeagra*. Ce fut, comme nous l'avons déjà dit, ce qui causa la première surprise du quartier de Ticha, et enfin, peu de temps après, la prise entière de Syracuse.

mis à parcourir tout l'espace que contenait l'ancienne Syracuse, et le chemin que nous avions fait pour la traverser en entier, nous crûmes pouvoir la comparer à Paris pour la grandeur.

Ruines du temple de Jupiter Olympien, n° 524.

La destruction presque absolue de tous les monumens de Syracuse rend plus précieux encore le peu de vestiges qu'on en peut rencontrer, aussi ne pûmes-nous passer près des débris du temple de Jupiter Olympien sans prendre une vue de ses deux seuls fûts de colonnes tronquées. C'est tout ce qui existe de cet antique édifice, un des plus célèbres et des plus magnifiques de cette ancienne ville [1]. Ces colonnes étaient cannelées et d'une grande proportion, mais il est impossible qu'elles donnent une idée ni du plan, ni de la forme de ce monument, dont on n'aperçoit plus absolument que ce qui reste de ces deux colonnes. Le terrain où il était élevé appartient à un mo-

[1] Tous les historiens parlent de ce temple de Jupiter Olympien comme ayant été un des plus riches monumens de l'ancienne Syracuse. Dans le nombre des statues dont il était décoré, on remarquait surtout celle d'un Jupiter qui avait été donnée par Hiéron Ier. Elle était d'or massif, et l'on voit dans Valère Maxime que Denys le Tyran, après avoir fait enlever à cette statue une draperie d'or d'une grande valeur, qu'il fit remplacer par une de laine, dit en plaisantant aux Syracusains que c'était par attention pour le dieu qu'il avait fait faire cet échange, attendu que le manteau d'or devait être lourd pendant l'été, froid pendant l'hiver, et que celui de laine serait plus propre à toutes les saisons.

nastère *di Santa Maria*, et n'a aujourd'hui d'autre nom que *le Colonne*.[1]

Cette partie de Syracuse, bâtie sur une éminence, entre deux marais, était autrefois comme un quartier isolé, et celui dont se saisit Imilcon. Ce général, après avoir conquis toute la Sicile, vint faire le siége de Syracuse, entra dans le port suivi de mille vaisseaux et de trois cent mille Carthaginois, pilla le temple de Cérès et celui de Proserpine, qui étaient sous les murailles de Neapolis, et vint poser son camp dans le temple de Jupiter, après avoir démoli tous les tombeaux des environs pour s'y fortifier.

La nature du lieu est effectivement très avantageuse pour un camp; mais la proximité des marais qui l'avoisinent y amène un mauvais air presque perpétuel. On voit dans l'histoire que cet inconvénient produisit un effet heureux pour Syracuse, en portant la peste dans l'armée des

[1] Il paraît, d'après la description qu'a faite Mirabella des ruines de cet antique édifice, qu'elles étaient bien plus entières de son temps. Cet auteur, mort en 1624, dit précisément qu'il y avait encore six de ces colonnes parfaitement conservées, et qu'on voyait clairement, par ce qui restait des débris de ce temple, qu'il avait dû en avoir douze sur sa longueur; qu'à juger par celles encore sur pied, le fût de ces colonnes, toutes d'une seule pierre, avait vingt-cinq palmes de hauteur, sans compter les bases ni les chapiteaux; qu'elles étaient d'ordre dorique, et d'une proportion telle que trois hommes avaient peine à les entourer.

Athéniens pendant qu'ils en faisaient le siége; et une autre fois dans le camp des Carthaginois. Elle y fut si terrible à l'époque de ce siége, que tous ceux qui en étaient attaqués devenaient furieux : les malades se multiplièrent tellement que, dans l'impossibilité de les secourir, il fallut laisser les morts sans sépulture. Ce spectacle effrayant augmenta encore le mal; la terreur et le désespoir s'emparèrent du reste de l'armée. Enfin, ce fier Imilcon, qui, après avoir ravagé la Sicile, était venu comme en triomphe faire le siége de Syracuse avec mille vaisseaux et trois cent mille soldats, se vit obligé de mendier la pitié de Denys, de lui payer trois cents talens, et de fuir à la faveur de la nuit après avoir abandonné ses alliés, laissant cinquante mille morts sans sépulture : poursuivi par la peur jusqu'à Carthage, il eût été trop heureux de n'y pas aborder.

Le théâtre où s'étaient passés de tels événemens, le souvenir qu'ils en présentent à l'esprit quand on se retrouve sur les lieux, y portent une impression qu'on n'éprouve point ailleurs, et font encore frémir, quoique tant de siècles les séparent de nous.

Vue prise sur l'Anapus, près du port de Syracuse, n° 525.

La proximité où nous nous trouvions de la petite rivière de l'Anapus, qui se jette dans le grand port à peu de distance du temple de Jupiter, nous engagea à l'aller reconnaître de plus près;

nous prîmes donc une barque et arrivâmes bientôt à son embouchure. Ce fleuve, tant cité par les historiens, n'est plus qu'un ruisseau tranquille, une petite rivière de vingt-quatre pieds de largeur sur douze à quinze de profondeur, à l'endroit où elle se jette dans le port.

Jamais promenade ni aucun pays ne nous parurent plus agréables à parcourir. En remontant l'Anapus, les tristes et lugubres tableaux dont nous nous étions occupés s'effacèrent d'eux-mêmes, et de plus rians leur succédèrent. Les rives du fleuve se rétrécirent, et nous nous trouvâmes à l'ombre des cannes et des roseaux. Cette espèce de plante est effectivement si élevée, et en si grande quantité le long de cette petite rivière, qu'on se croirait au milieu d'un taillis épais. L'eau sur laquelle nous voyagions s'éclaircissait de plus en plus par son extrême tranquillité, et, semblable au cristal le plus limpide, à peine pouvions-nous apercevoir son courant; enfin nous arrivâmes à l'endroit où la fontaine de Cyanée vient se joindre à l'Anapus. [1]

Du papyrus.

Abandonnant le fleuve pour suivre le cours de la fontaine, nous y trouvâmes bientôt le papy-

[1] On voit dans la fable que la nymphe Cyanée, compagne de Proserpine, fut changée en fontaine pour avoir voulu s'opposer à l'enlèvement de la déesse. Cette fontaine devint un objet de vénération chez les Syracusains; son culte était, en quelque façon, lié, par les traditions fabuleuses, à celui

rus, cette plante curieuse et anciennement si utile, qui n'existe que sur les marais que forme le Nil dans ses débordemens et dans les eaux de cette fontaine tranquille et ignorée. [1]

Le papyrus dessiné d'après nature, n° 526.

La plante était alors dans sa beauté; presque errante sur l'eau, elle n'est attachée par ses racines, ni au fond ni au bord de la fontaine. C'est par ces faibles et délicates racines que le papyrus pompe la substance qui lui est nécessaire, de la même manière dont se conservent les fleurs que

de Proserpine, et nous voyons dans Diodore que, tous les ans, les habitans de Syracuse venaient sacrifier des taureaux au temple de cette nymphe, situé à peu de distance de la fontaine.

[1] Les botanistes distinguent plusieurs espèces de plantes aquatiques du même genre que celle qui croît en Égypte, et qui est particulièrement connue sous le nom de *papyrus*. Elles diffèrent entre elles par l'élévation et la force de la tige, ainsi que par la beauté et l'étendue du panache qui la termine; variétés qui peuvent dépendre du climat autant que des lieux marécageux où elles croissent. Il paraît même, suivant Pline, qu'indépendamment du papyrus du Nil, il croissait encore sur les bords de ce fleuve une autre espèce de plante aquatique dans le même genre, à laquelle il donna le nom de *sari*, et qui venait, dit-il, abondamment en Sicile, dans la Calabre et l'Apulie, mais moins forte et moins élevée que le papyrus, qui ne croissait qu'en Égypte. Strabon annonce encore une autre espèce de papyrus dans les Indes. Il y a tout lieu de croire que cette dernière est la même qui croît dans l'île de Madagascar, et qui nous a été apportée par M. Poivre. Ces différentes plantes sont réunies par les botanistes sous le nom générique *cyperus*.

nous faisons venir en hiver dans des vases : il se reproduit, se multiplie comme les marcottes de nos ognons de fleurs, et le pied qui fait touffe et qui baigne dans l'eau, est précisément de la même forme et de la même couleur.

Il sort de chaque rejeton un seul brin triangulaire, qui va en diminuant vers le sommet de la tige, et peut avoir, dans le bas de la plante, de deux à trois pouces de largeur sur chaque face du triangle : cette tige est couverte d'une enveloppe ou pellicule très mince et très légère, qui s'éclate avec le temps, et laisse épanouir une houppe verte formée de brins de la grosseur d'un fil commun, qui croissent et se subdivisent à mesure que la tige s'élève, et enfin il paraît à la pointe de cette frange une fleur verte d'une finesse presque imperceptible dans le moment de la floraison : c'est celui de la perfection de la plante.

Sa crue est depuis cinq jusqu'à dix pieds, d'une tige droite, bien filée, et terminée par cette espèce de houppe ou de panache, qui a quelquefois quinze pouces de longueur, et qui est d'un effet très agréable. Cette tige paraît d'abord avoir quelque solidité, mais son écorce, quoique assez ferme et fort lisse, est composée de fibres dont le tissu couvre une moelle spongieuse qui s'affaisse et se détruit, dès qu'elle n'est plus imbibée de l'eau qui la nourrit. La mort de chaque brin entraîne celle de son ognon et des

racines qui lui étaient attachées, et produit à la fin, par la quantité qui s'en amoncelle, comme autant de petites îles qui finiraient par couvrir toute la fontaine, si on ne prévenait cet inconvénient en les séparant.

Les habitans des environs de Syracuse ne font d'autre usage de cette plante que pour lier le grain dans le temps des récoltes, bien différens en cela de leurs ancêtres, et bien éloignés de l'industrie avec laquelle les anciens avaient su l'approprier à différens usages, tous plus utiles les uns que les autres. Nous voyons dans Pline qu'indépendamment du papier qu'on fabriquait avec le papyrus d'Egypte, invention à laquelle, suivant cet auteur, les hommes étaient redevables du commerce de la vie civile et de la mémoire des événemens [1], une partie de la plante pouvait servir

[1] *Cum chartæ usu maxime humanitas vitæ constet et memoria.* (Plin., Lib. XIII, §. 21.)

Les sentimens ont varié non seulement sur la manière dont les anciens s'y prenaient pour former avec le papyrus une espèce de tissu qui a été le seul papier connu pendant tant de siècles, mais même pour décider quelle était la partie de la plante qui était plus particulièrement employée. Pline, si intéressant à lire dans toutes les descriptions qu'il nous a laissées en parlant des procédés des arts chez les anciens, ne s'étant pas expliqué très clairement sur celui-ci, et ayant négligé des détails qu'il regardait sans doute comme inutiles de son temps, et qu'il serait cependant aujourd'hui si curieux de savoir.

Nous avons cru devoir d'abord transcrire en entier un

de nourriture, et on en retirait un suc agréable et salutaire. Propre à revêtir ou construire des barques légères, de son écorce on faisait des voiles et des cordages : on avait encore eu l'art

des passages de Pline les plus importans sur cette matière, ainsi que la traduction qu'en a donnée le comte de Caylus. *Texuntur omnes tabula madente Nili aqua; turbidus liquor vim glutinis præbet in re, cum primo supinæ tabulæ scheda adlinitur, longitudine papyri quæ potuit esse resegminibus utrimque amputatis; transversa posita crates peragit; premitur deinde prælis, et siccantur sole plagulæ, atque inter se junguntur, proximarum semper bonitatis diminutione ad deterrimas : numquam plures scapo quam vicenæ.* (Plin., Lib. XIII.)

« Tous les papiers sont tissus sur une table par le moyen « de l'eau du Nil, dont on les humecte : ce liquide, trouble « et limoneux, fournit en effet une bonne colle. On forme « d'abord sur la table horizontale une feuille de la longueur « de la tige du papyrus, autant que les rognures faites de part « et d'autre ont pu le permettre; cette feuille est croisée par « une autre posée transversalement. On les met ensuite à la « presse, et on fait sécher ces lames ou feuillets à la chaleur « du soleil, après quoi on les joint toutes ensemble, les meil- « leures d'abord, ensuite selon qu'elles diminuent de bonté, « enfin les plus mauvaises. Il n'y a jamais plus de vingt de ces « lames dans une tige. »

M. le comte de Caylus rend compte également et avec la même précision de tous les détails que Pline nous a laissés à ce sujet, et dont il paraît résulter que c'était uniquement la tige du papyrus qu'on était venu à bout de diviser et de séparer par lames ou feuillets très minces, et dans toute la hauteur de la plante. Réunissant ensuite ces différentes bandes, et les posant transversalement l'une sur l'autre, on en formait une sorte de tissu plus ou moins parfait et plus ou moins étendu, suivant la grosseur et la beauté de la plante. C'était

d'en former des nattes et différentes sortes d'habillemens. [1]

Il faut, pour la croissance du papyrus, toutes les circonstances qui se rencontrent dans ce pays : un climat chaud, une belle eau profonde, et assez tranquille pour ne point froisser ses racines délicates par un courant rapide, qui, par des dé-

donc ce tissu, cet assemblage de lames réunies qui composait le papier des anciens; ils en formaient, en les collant et les réunissant les unes au bout des autres, de longs rouleaux, auxquels ils donnèrent le nom de *volumen*, *volumina*, du mot *volvere*, rouler.

Ces papiers variaient par conséquent dans leur largeur : les plus beaux avaient treize pouces de large ; celui qu'on nommait *hiératique*, ou sacré, en avait onze; celui de Says en avait moins; et enfin le plus commun n'avait que six pouces de largeur.

Pline ne fait nommément aucune mention de l'emploi qu'on pouvait faire du papyrus de Sicile, et il est certain que tout le papier employé à Rome était d'abord fabriqué en Egypte, d'où on le transportait dans cette ville pour y être perfectionné et retravaillé suivant les différens usages auxquels on le destinait. Aussi nous voyons que ces papiers prirent par la suite des dénominations romaines; il y avait le papier d'Auguste, celui de Livie, de Fannius, qui devait être le nom de quelque papeterie célèbre; d'amphithéâtre, etc.

Proximum amphitheatricæ datum fuerat a confecturæ loco. Excepit hanc Romæ Fannii sagax officina, tenuatamque curiosa interpolatione principalem fecit e plebeiâ, et nomen ei dedit.

[1] *Ex ipso quidem papyro navigia texunt, et e libro vela, tegetesque, nec non et vestem, etiam stragulam ac funes : mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes.* (Plin., *idem.*)

bordemens ou des décroissemens subits, les exposerait à toucher la terre, à laquelle elles n'ont point assez de force pour s'attacher. Cette plante autrefois si célèbre, qui n'occupe dans l'Europe qu'un mille de longueur du cours de cette fontaine, semble n'y exister que comme une curiosité; il ne serait même point hors de vraisemblance de croire, qu'attendu son utilité, elle n'y eût été apportée d'Égypte, et envoyée à Hiéron par Ptolémée, qui avait des liaisons, et une grande intimité avec ce prince.

Après que nous eûmes passé le papyrus, nous nous trouvâmes dans une immense prairie noyée d'eau, et que nous n'aurions pu parcourir qu'avec notre barque : les plantes et les fleurs couvraient également et le cours de la fontaine et le fond de la prairie, qui n'était qu'un vaste marécage. Enfin nous arrivâmes à la source, qui est un grand bassin d'une limpidité si parfaite, qu'on y distingue le plus petit poisson, à trente pieds de profondeur, parmi de grandes plantes touffues qui croissent au fond des eaux et qui y produisent en quelque sorte l'effet d'un bosquet qu'on verrait à vol d'oiseau. Ces poissons, autrefois consacrés par le culte accordé à la nymphe, sont encore protégés aujourd'hui par la profondeur et la limpidité de son eau. [1]

[1] L'endroit où la fontaine prend sa source est effectivement d'une profondeur très considérable. On lui donnait autrefois, dans le pays, le nom de *piscina*. Depuis, par corruption, on en a fait *lapisma*. Rien n'est au reste plus agréable que le cours de cette charmante fontaine, ainsi que celui de l'Anapus; il ne manque à cette partie des environs de Syracuse, et à tout ce canton, que des hommes pour le cultiver, et en faire un lieu de délices.

Ayant heureusement trouvé un endroit un peu plus ferme et plus solide que le reste de la prairie où nous pûmes aborder, nous y élevâmes une tente près de cette belle fontaine, dont le cristal n'est pas troublé de la plus petite bulle d'air, et qui, malgré le volume énorme d'eau qu'elle donne, ne forme pas un seul bouillonnement. Après nous être reposés quelque temps à l'ombre des grands roseaux dont nous étions entourés, et avoir bu d'excellent calabrèse de Syracuse, dont nous avions eu la précaution de nous munir, nous reprîmes gaîment notre navigation, et ne rentrâmes dans la ville qu'à la nuit.

Vue des grottes d'Ispica et d'une partie de la vallée Castello d'Ispica, n° 527.

Nous n'entendions parler depuis long-temps à Syracuse que de la vallée et des grottes d'Ispica qui sont dans les environs de cette ville, comme étant un des lieux des plus curieux de la Sicile. Les détails que nous en entendions faire nous donnèrent le désir de les connaître, et, quoique nous ayons été plus d'une fois trompés dans des recherches pareilles, la crainte d'emporter des regrets nous détermina à en faire le voyage.

Nous partîmes donc en conséquence un matin à la pointe du jour. Nous traversâmes d'abord la plaine qui est au midi de Syracuse; cette plaine, couverte de vignes et d'oliviers, nous conduisit dans une campagne pierreuse, jusqu'aux approches du fleuve Casibili, qui coule dans une petite vallée et la rend très fertile.

Nous cherchâmes vainement dans toutes ces campagnes la Via Helorina. On nous en avait parlé comme d'une des plus anciennes voies des Romains, dont on voyait encore des parties assez entières en Sicile : nous ne pûmes la découvrir. A trois milles plus loin, nous apercûmes, sur le bord de la mer, de grands espaces, des champs entiers tapissés d'un vert tendre et frais; on nous dit que c'étaient les plantations de sucre du prince de Monte Leone, le seul propriétaire du pays qui cultive encore par magnificence cette production en Sicile. [1]

[1] La plante à sucre, telle qu'elle croît en Sicile, est mince et ne s'élève qu'à sept pieds; elle vient par touffes séparées, ressemble au roseau par la feuille, et à la canne par le jet Les nœuds s'éloignent les uns des autres à mesure que le brin s'élève de la terre. Chaque nœud a un œil productif, et le pied demande à être perpétuellement arrosé comme le riz. En le travaillant, on relève la terre à l'entour, ce qui fortifie et grossit le pied de la plante, fait développer les boutons des premiers nœuds, et produit des brins; elle commence à croître au mois de février, et ne se recueille qu'au mois de décembre, aux approches de Noël, temps où l'on coupe la canne à quatre pouces de terre, pour en multiplier les plants. On détache de la touffe les jeunes brins, qu'on replante sans racines comme un morceau de bois qu'on enfoncerait en terre.

Quoique les cannes ne fussent pas encore à leur parfaite maturité, elles nous parurent avoir un goût et une saveur agréables. La partie supérieure a un acide qui ne tient que fort peu de la nature et de la douceur ordinaire du sucre; on la taille, et on la donne pour nourriture aux animaux, qui l'aiment beaucoup. Toute la partie de la plante voisine de la terre est ligneuse et presque sans goût. C'est dans le fût de la canne qu'est contenue une substance moelleuse, qui produit cette liqueur miellée et glutineuse dont on fait le sucre, en la faisant cuire à plusieurs reprises, et la purifiant ensuite.

Nous nous rendîmes de là à Avola, qui n'est qu'à un mille plus loin et à seize de Syracuse. Cette ville, qui autrefois était bâtie sur une montagne, se vantait d'être l'Hybla major, si célèbre par son miel; mais tant de villes en Sicile veulent être l'ancienne Hybla, qu'on ne peut rien décider à cet égard. Nous en avions trouvé deux autres dans notre tournée qui ont la même prétention, Hybla Megara près de Milli, et Paterno près de l'Etna. Avola ayant été ruinée absolument par le tremblement de terre de 1693, ses habitans abandonnèrent le lieu où elle était située, à cause de son élévation, et en choisirent un autre dans la plaine, où ils bâtirent leur nouvelle ville, au milieu d'un territoire fertile, abondant en grains, en fruits, et principalement en amandes, dont ils font un commerce considérable.

Après avoir dîné à Avola, nous partîmes pour Noto, qui n'est qu'à six milles par-delà, dans une campagne riche et couverte d'arbres. L'ancienne Noto, capitale du canton, et qui avait donné son nom à cette division de la Sicile, était bâtie à six milles de la nouvelle, au sommet d'une montagne. Elle fut renversée de fond en comble par le même tremblement de 1693, qui détruisit Catane, Lentini et Avola, et détermina les habitans à transporter leurs demeures où elles existent aujourd'hui. La ville nouvelle, placée sur une plate-forme, semble n'avoir été destinée qu'à loger un peuple de prêtres et de religieuses; car on ne voit d'édifices finis et un peu remarquables que des églises et des couvens.

Comme le chemin que nous avions à faire n'était pas très connu, et que nous craignions de nous égarer, nous crûmes devoir prendre un guide à Noto, qui nous conduisit le lendemain à Rosolini, village à quatorze milles plus loin; nous eûmes encore quelques milles à parcourir au milieu d'un désert pierreux et inculte où l'on ne voit que quelques caroubiers épars. C'est à la suite de ce pays sauvage, et après avoir traversé une partie de plaine assez unie, que le terrain s'affaissant tout à coup, nous nous trouvâmes transportés dans une vallée profonde, mais aussi riche et aussi abondante en productions que le pays qui y conduit est sec et aride. Nous descendîmes un sentier périlleux le long de la roche coupée à pic qui borde cette vallée, située à cent pieds du niveau que nous venions de quitter. Dans le fond de la vallée, nous trouvâmes une fontaine abondante qui arrose de grands arbres et coule par des canaux taillés dans le roc, ce qui donne à ce lieu, situé dans la partie la plus âpre et la plus brûlée de la Sicile, toute la verdure et la fraîcheur de l'intérieur des Alpes en été.

Nous jouissions de l'agrément du pays qui nous entourait sans en apercevoir encore la curiosité, lorsqu'examinant avec plus d'attention, nous vîmes, dans la partie latérale exposée au midi, et fort dégradée par les injures et l'impression de l'air, une multitude infinie de petites chambres qui étaient entaillées dans la roche par étage de dix à douze l'une sur l'autre.

La partie opposée avait été également travaillée et habitée; mais placée plus à l'ombre, elle avait souffert moins de dégradations. Nous fûmes curieux d'aller l'examiner de près, et nous parvînmes, non sans quelque peine, à entrer dans les ouvertures qui étaient le plus à notre portée; nous y trouvâmes des chambres entières dont les embrasures des portes étaient conservées avec une coulisse de chaque côté pour y glisser vraisemblablement des planches avec lesquelles les habitans s'y renfermaient.

Presque toutes ces chambres sont à peu près carrées, avec des angles arrondis, et peuvent avoir environ dix-huit pieds de long sur six de large et six de hauteur. Vis-à-vis de la porte on voit une espèce de niche, et dans chacune de ces niches est figurée à peu près une mangeoire, avec un anneau entaillé dans le roc, qui servait sans doute à attacher ou une vache ou une chèvre. A côté de la porte, il y avait une espèce de baignoire ou de bassin creusé dans le sol, et au-dessus une ouverture à hauteur d'appui pour laisser entrer le jour et l'air quand la porte était fermée : dans presque toutes ces chambres, on voit encore sur une des faces latérales une excavation de trois ou quatre pieds de profondeur sur six de long, qui, suivant toute apparence, était destinée au coucher.

A l'entour de chacune des chambres, nous vîmes des espèces d'anneaux grossièrement taillés dans le mur pour suspendre différens ustensiles, et de petites entailles creusées de quelques pouces pour y déposer des lampes ou d'autres objets. Nous trouvâmes dans quelques unes une espèce de buffet, sur lequel il y avait une petite plate-forme ronde avec un canal à l'entour, et un échappement pour les eaux, mais tout cela si dégradé et originairement si mal fait, qu'il est bien difficile d'en deviner l'usage.

Tel est le plan et la forme du plus grand

nombre de ces sauvages habitations; elles n'étaient au reste séparées entre elles, pour la plupart, que par une cloison très légère, et de l'étage supérieur par un plancher également mince. Les petits sentiers qui conduisaient aux portes de l'étage d'en-bas étaient obliques et masqués de broussailles et d'épines, de façon que l'abord en était devenu très difficile; et, quant aux étages élevés, il est certain qu'on ne pouvait y monter ou en descendre que par des échelles de corde.

Nous parcourûmes trois milles de la longueur de cette vallée, qui, à ce qu'on nous dit, en a plus de huit, en trouvant toujours les mêmes excavations dans le même ordre et de la même forme; quelques unes cependant avaient une seconde chambre derrière la première, et d'autres qui communiquaient à l'étage supérieur par une ouverture ronde comme celle d'un puits : des trous qu'on voit dans l'épaisseur de la roche servaient sans doute à mettre des échelons pour tenir lieu de marches d'escalier.

Nous visitâmes tout ce qui fut à portée de l'être, sans négliger même les lieux où l'on ne pouvait arriver qu'en grimpant avec peine, mais sans y rencontrer aucune différence, pas une ligne droite, pas un angle d'équerre, pas une voûte cintrée ni de surface plane. La seule chose qui nous étonna, fut de trouver dans des demeures aussi rustiques et aussi sauvages,

des fragmens de vases de terre grecs de la plus grande finesse. Dans le fond de la vallée nous vîmes plusieurs tombeaux, creusés dans des pierres longues de cinq pieds quelques pouces sur quinze pouces de large, et dans l'intérieur de ces tombes, des os pétrifiés, avec une grande quantité de fragmens de vases d'une grosse terre rougeâtre.

En continuant nos recherches dans la vallée, nous fûmes surpris de rencontrer plusieurs de ces grottes encore habitées, comme elles avaient pu l'être dans les plus anciens temps, et par des êtres tout aussi sauvages. Les enfans s'enfuyaient à notre approche, et criaient de désespoir en nous voyant entrer dans la cabane de leurs pères, malgré toutes les démonstrations d'amitié que nous pûmes employer pour les rassurer et leur donner quelque confiance.

Notre projet étant d'emporter une vue de cette curieuse vallée, nous nous arrêtâmes dans l'endroit qui nous parut être le plus pittoresque, et que nos guides nous dirent être connu sous le nom de *Château d'Ispica*. Les rochers sont, dans cette partie, escarpés et coupés à pic dans toute leur hauteur. Toutes les premières chambres y paraissent avoir été ouvertes par la chute du rocher. On en peut compter huit dans cet état, dont on ne voit que le fond; une entre autres nous parut avoir dû servir de cuisine, aux marques du feu

qu'on y apercevait, et à une espèce de petit fourneau dont on distinguait encore la forme; on montait au second étage par un escalier intérieur, le seul qui existe dans la vallée; il n'y a pas, au reste, plus de recherche dans la partie que nous avons dessinée que dans toutes les autres; la seule différence est dans la communication des étages l'un au-dessus de l'autre, mais sa position au centre de la vallée peut faire croire que ce devait être le logement du chef de la peuplade.

Le nombre infini de ces cases, creusées dans les rochers qui bordent cette vallée depuis Spacafurno jusqu'à Modica, ne peut laisser aucun doute qu'elle n'ait été occupée autrefois par un peuple très nombreux, qui y vivait sans connaître ni employer d'autre manière de se défendre, et d'autre ruse que celle de se cacher, en s'escarpant et s'incrustant, pour ainsi dire, dans le rocher.

L'histoire nous donne pour premiers habitans de la Sicile les Lestrigons et les Sicaniens. Les Lestrigons, qu'elle a dépeints comme des hommes gigantesques dont on ne sait trop l'origine, et les Sicaniens, qui étaient des peuples venus d'Espagne. Elle dit que, se disputant sans cesse les plaines de Lentini et les contrées abondantes de l'Etna, les Sicaniens furent obligés de les céder aux Lestrigons, qui les chassèrent et les

obligèrent d'aller occuper la partie du midi. Serait-ce dans la vallée d'Ispica, qui est à la côte du midi, que seraient venus se retirer les Sicaniens en se cachant dans ce désert, pour échapper à la poursuite de leurs redoutables ennemis. Tout porterait à croire au moins que ce devait être à une époque très reculée, et même avant le temps où il y eut des villes bâties en Sicile.

Le génie de l'homme est d'imiter ce qu'il a vu, et de chercher à se donner ce qui a déjà été à son usage. Qu'on envoie des Européens dans un désert, ils y bâtiront une ville, feront des maisons plus ou moins ressemblantes à celles où ils seront nés; mais ils n'habiteront jamais longtemps le trou d'un sauvage. On doit donc faire remonter le temps où cette partie de la Sicile a été ainsi habitée à la première antiquité, et au temps où l'île n'était couverte que de peuples pasteurs, ou d'un peuple subjugué, sans défense, et réduit à se cacher pour échapper au vainqueur.

Il est encore assez vraisemblable que ces espèces d'habitations ont pu, dans la suite des temps et à différentes époques, servir de retraite à des troupes vaincues et poursuivies qui y trouvaient un asile ; ce qui a pu arriver soit du temps des Grecs, soit au temps où les Romains eurent à envoyer en Sicile de grandes armées contre ces esclaves révoltés qui, après avoir perdu toutes

les villes qu'ils avaient soulevées, tenaient encore la campagne, disparaissaient et reparaissaient au moment qu'on les croyait détruits. Ce pouvait être alors une retraite assurée pour des barbares qui allaient s'y réfugier ; mais il nous parut très singulier d'y retrouver de malheureux bergers qui, sans rien changer à leur première forme, en font encore leur habitation unique, sont aussi farouches que leurs ancêtres, vivent, comme eux, de lait, de fruits et de choux, qu'ils cultivent au fond de la vallée, attachent leurs vaches et leurs chèvres aux mêmes lieux et aux mêmes anneaux, couchent à la même place, et semblent effrayés à la vue d'un homme qui porte un habit.

Ces pauvres gens, lorsque le hasard leur amène quelques étrangers, s'imaginent qu'ils ne viennent dans leur retraite que pour y chercher des trésors, et nos guides eux-mêmes étaient assez tentés de le croire. Cependant le coucher du soleil, et la fraîcheur très malsaine de ces déserts, nous surprirent au milieu de nos travaux, et nous obligèrent de quitter, quoique avec regret, un lieu qui nous offrait de tous côtés les sites les plus pittoresques et les plus singuliers. Nous remontâmes donc à cheval pour retourner à Syracuse.

Après avoir repassé à Rosolini, nous nous acheminâmes du côté de la mer, et descendîmes dans

Ruines d'un monument élevé par les Syracusains après la défaite des Athéniens, commandés par Nicias, n° 528.

le riche vallon où coule le fleuve Helorum, aujourd'hui Abisso, qui l'arrose en été, l'inonde en hiver, et en fait une des campagnes les plus abondantes de la Sicile. On retrouve dans tout ce pays la vérité ordinaire des descriptions géographiques de Virgile. Nous traversâmes le fleuve, qui avait encore quatre pieds d'eau après une sécheresse de cinq mois. Nous montâmes sur une terrasse élevée entre l'Abisso et une autre petite rivière appelée l'*Asinaio*, dans le même lieu où les Athéniens furent faits prisonniers par les Syracusains, là où l'armée athénienne, exténuée de fatigue et de soif, se trouva arrêtée par les marais, et où enfin le malheureux Nicias, apprenant la défaite de Démosthène, rendit son bouclier à Gilippe.

Nous vîmes dans ce lieu les restes d'une colonne, ou plutôt d'une aiguille ou pyramide arrondie, qu'on croit avoir été élevée comme un trophée en mémoire de cet événement célèbre dans l'histoire de la Sicile, et qui arriva la troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cents ans environ avant Jésus-Christ.

Ce monument, qu'on aperçoit encore de loin, dans le lieu le plus apparent de tout le canton, présente à sa base un socle carré d'environ quinze pieds de large sur sept pieds de hauteur, la plus grande partie en étant recouverte aujourd'hui par

l'amoncellement des terres ou des broussailles qui l'environnent. Sur cette base, construite de pierres énormes, s'élève une espèce d'aiguille, dont le noyau a été composé d'abord d'un massif de briques et de maçonnerie, et recouvert ensuite par un parement de pierres, qui, malgré leur grosseur et la solidité de leur construction, sont en partie tombées et dégradées.

Ce qui reste de ce monument respectable, et auquel on doit donner plus de deux mille ans d'antiquité, s'élève encore à la hauteur de quarante ou quarante-cinq pieds, mais le sommet en est détruit, et aura été vraisemblablement renversé par quelque tremblement de terre.

Nous repartîmes le lendemain de Syracuse, en sortant par la porte de Trogille, et après avoir traversé tout le fond du port, nous trouvâmes vis-à-vis la péninsule de Tapse, aujourd'hui Ponta di Manghisi, les restes d'un autre monument qu'on dit avoir été élevé en mémoire de la fameuse victoire de Marcellus et de la conquête de la Sicile. Quoique le temps ait beaucoup plus ruiné celui-ci, et que chaque jour encore on en enlève des pierres, on distingue pourtant la forme du piédestal, qui a dix-sept à dix-huit pieds de largeur, sur autant de hauteur. Il était terminé par une doucine et par une corniche, au-dessus il y a un petit socle, ou un amortissement qui servait de base à une colonne de seize pieds neuf pouces

de diamètre : il ne reste que sept pieds du fût de la colonne, encore est-elle tellement dégradée qu'il faut l'examiner de bien près pour en connaître la forme circulaire. On ne voit pas dans l'histoire que les Romains aient fait élever aucun trophée à cette occasion; on sait seulement que le camp de Marcellus, pendant le siége de Syracuse, était dans cette partie ; ainsi rien ne s'oppose à l'idée que ce soit en l'honneur de ce héros qu'il aura été élevé. [1]

Ce monument délabré ne nous offrant rien d'intéressant, nous nous mîmes en route, n'ayant que le temps nécessaire pour gagner Carlentini, où nous devions aller coucher. Le premier endroit que nous rencontrâmes en partant de Syracuse est Melilli, bâti près du fameux mont Hybla, si renommé par la bonté de son miel : malgré toute sa réputation, ce miel ne nous parut pas aussi bon que celui de Malte, ni meilleur que celui de Narbonne; ce qui peut venir du peu de soin que les habitans mettent à le préparer. Ils soignent cependant les mouches, les portent à la montagne pendant l'été, et l'hiver les descendent dans la plaine, en

[1] Fazelli dit que, de son temps, cette espèce de pyramide existait encore en entier, mais qu'un tremblement de terre, arrivé en 1542, en renversa une grande partie, cause certaine et évidente de la destruction de presque tous les anciens édifices de la Sicile.

les divisant au printemps, au lieu d'attendre qu'elles se séparent d'elles-mêmes. On les tient dans des paniers de canne, qui se transportent avec facilité, et s'entassent commodément dans un petit espace sous quelques rochers, à une belle exposition. Serait-ce la réputation de ce miel, et son abondance, qui a fait donner autrefois à cette ville le nom de *Mililli*, ou les plantations de sucre ou cannes miellées qu'on y cultivait autrefois ?

On appelait la montagne qui était située tout auprès, et à peu de distance de la mer, *Hibla Megara*, à cause de la ville de Mégare. Cette Megara fut bâtie par les Grecs de Mégare, ville de l'Achaïe, et elle bâtit à son tour, cent ans après sa fondation, la ville de Selinunte. L'histoire rapporte que Dédale y creusa une piscine, au travers de laquelle le fleuve Alabon passait avant de se rendre dans la mer.

Nous étions conduits par un abbé érudit, qui nous déclamait des passages de Thucydide, voyait Mégare encore dans sa beauté, et avait bien de la peine à en montrer deux pierres l'une sur l'autre. Nous trouvâmes effectivement une si grande quantité de mattoni, que nous ne pûmes douter qu'il n'y eût dans ce lieu d'anciennes constructions. Une grande digue moderne retient encore le fleuve Alabon, qui sert à faire tourner un moulin, mais au lieu de reproduire la

piscine de Dédale, il ne forme plus que des marais puans, qui répandent un fort mauvais air dans tout le canton. Nous crûmes cependant découvrir, à force de chercher, la trace des murailles de l'ancienne Mégare; elles sont démolies jusqu'au niveau du sol, mais on peut encore juger, par ce qu'on en voit, que la ville était carrée et très petite. On l'avait bâtie sur une petite plage, et tout-à-fait au bord de la mer : c'est tout ce que nous en pûmes voir. Nous dirigeâmes ensuite notre marche sur Carlentini, laissant à peu de distance, et sur notre droite, la ville d'Augusta, bâtie dans le treizième siècle par l'empereur Frédéric.

Augusta est située sur une péninsule, au fond d'un grand golfe : on y a ajouté un château pour défendre le port, qui est un des plus grands de la Sicile, et depuis peu le gouvernement a fait dégarnir d'artillerie les deux bastions de Syracuse, pour en porter la plus grande partie à Augusta, ce qui n'y serait cependant pas plus utile qu'à Syracuse, l'une et l'autre de ces villes étant bien peu en état de se défendre en cas d'attaque. Il est certain que le roi de Naples, avec le peu de troupes qu'il entretient en Sicile, défendrait difficilement l'entrée de ce royaume, et que ce qu'il y a de places servirait plutôt de retraite et d'asile à des rebelles qu'elles ne pourraient résister à un ennemi puissant qui voudrait y faire une invasion.

Nous suivîmes ensuite un beau vallon, dans lequel coule une rivière qui, tombant sur des plans différens, forme à chaque instant des cascades bruyantes et de petits lacs tranquilles, où, après s'être divisée, elle fuit en petits ruisseaux, qui produisent dans tout ce canton l'image de l'abondance et d'un printemps éternel. Nous arrivâmes à Villa Armondi, bourg assez joliment bâti sur un monticule formé par une ancienne éruption volcanique, dont la lave est rougeâtre, spongieuse et moins dure que celle de l'Etna. La nuit nous surprit dans ce bourg, et nous arrivâmes à Carlentini presqu'à tâtons, et par un chemin fort difficile. Cette ville fut bâtie par Charles-Quint, qui voulait en faire un quartier général de ses troupes en Sicile, mais le projet en est resté à l'élévation des murailles.

Les maisons de Carlentini sont si basses, que les rues ressemblent à un camp. Trois mille habitans, sans commerce, y vivent assez misérablement. Nous descendîmes le lendemain à Lentini, autrefois Leontium, ancienne et célèbre ville, bâtie par les Chalcydiens, dans le même temps que Catane. Cette ville, autrefois rivale de Syracuse, est réduite maintenant à quatre mille citoyens, qui habitent sur une très petite partie des ruines de Leontium. Le mauvais air qui règne à l'entour empêche la population de s'y accroître, malgré

l'abondance en tout genre des productions de son territoire.

Leontium eut ses tyrans comme Syracuse, et fut toujours son ennemie; c'était la patrie du célèbre rhéteur Gorgias, qui étonna les Athéniens mêmes par son éloquence : ce fut lui qui leur persuada la malheureuse expédition de Nicias. Dans la suite, Leontium tomba au pouvoir des Syracusains. La position de son château et l'abondance du pays rendirent toujours cette ville une place importante aux différens peuples qui habitaient la Sicile. Ce fut le tremblement de terre de 1693 qui acheva de la détruire, et qui la réduisit à l'état de misère où elle est actuellement.

On ne peut voir une image plus complète du désastre et de la dévastation : le terrain même semble avoir été comme retourné. L'ancienne ville, qui était bâtie sur quatre collines, n'offre plus qu'un sol traversé par plusieurs ravins, où l'on découvre encore quelques débris de murailles, seuls restes qui indiquent et attestent le lieu où elle a dû être située autrefois. Le château était élevé sur une roche isolée et opposée à la ville; il avait été comme taillé dans le roc, et par la suite bâti et rebâti selon les temps et les différentes manières de combattre. Les ruines qu'on y voit actuellement ne peuvent laisser connaître sa forme antique, mais elles annoncent que celui qui y aura été construit dans des temps plus modernes devait être très fort, tant par son site même que par la solidité de sa construction.

A trois milles de Lentini, nous rencontrâmes un lac immense appelé *Bivière*. Ce lac appartient au prince de Butera, et lui rapporte trente-six milles livres de rente par la quantité considérable de poissons de toute espèce qu'on y pêche chaque année, et surtout une espèce appelée *cefalu*, qui ressemble au barbeau.[1]

Nous partîmes de Carlentini après dîner, et descendîmes bientôt dans le riche pays de Leontium, appelé aujourd'hui *plaine de Catane*, la plus fertile en blé de toute la Sicile. Cette plaine, de douze milles de large sur vingt de profondeur, formait anciennement les champs des Lestrigons; elle est partagée et arrosée par le Simeto,

[1] Il se fait encore, dans les environs de ce lac, une chasse aux oiseaux de rivière qui est assez amusante. De grand matin, les oiseaux qui sont au lac Bivière passent aux Pantini, autres lacs à quelques milles de là; après les avoir tirés commodément au passage, on les va chasser tout le jour dans de petites barques, et le soir on revient les tirer au second passage, lorsqu'ils reviennent au grand lac. Ce genre de gibier est si abondant et si varié, qu'à chaque mois de l'année on en trouve de nouvelles espèces : souvent même les chasseurs tuent des oiseaux qu'ils ne connaissent pas. On peut assurer que ce serait, à l'entrée de l'hiver, temps du passage des oiseaux, un séjour infiniment curieux pour des amateurs d'histoire naturelle; on y voit, entre autres, le corlieu ou courlis rouge, dont le plumage est du plus beau pourpre, et d'une grande beauté.

une des plus grandes rivières de l'île, qui roule dans ses eaux une quantité d'ambre jaune et noir, qu'on va chercher à son embouchure dans la mer, et que les habitans de Catane travaillent avec assez d'adresse.

La cause de l'extrême fertilité de ces champs de Leontium, qui rendent depuis dix jusqu'à cinquante pour un des grains qu'on y sème, est aisée à apercevoir dans la nature même du terrain, composé d'une terre grasse avec un mélange assez considérable de cendres de l'Etna. Ces sels, renouvelés continuellement par les exhalaisons nitreuses dont l'air des environs de ce volcan est imprégné, rendent, si l'on peut se servir de cette expression, jusqu'à l'atmosphère productive. Toutes ces causes, jointes à la douceur du climat, en ont fait une terre tellement fertile, que le blé y vient naturellement et sans nulle sorte de culture : c'est peut-être ce qui a fait croire que c'était en Sicile qu'on avait commencé à connaître l'usage de cette plante; on en retrouve effectivement dans plusieurs endroits, mais cette espèce de blé, étant abandonnée et se reproduisant d'elle-même, doit s'abâtardir faute de culture.[1]

[1] Cette espèce de blé sauvage ne s'élève qu'à quatre pouces de terre sur une paille noueuse, qui n'est ni lisse ni droite, comme celle du blé ordinaire. Lors de la maturité, cette paille se rompt facilement à l'endroit des nœuds, et laisse tomber l'épi, qui n'est composé ordinairement que de trois grains recouverts de trois enveloppes très fortes; elles font chacune le tour du grain, et se terminent par une barbe courte, rude et ferme, qui, au lieu de se dresser comme dans l'épi de l'autre blé, se dirige horizontalement et en sens contraire. Le grain en est petit, long et sec, il a une peau épaisse, et la partie farineuse d'un grand blanc; son goût est le même que celui de notre blé. On dit, dans le pays, qu'en le cultivant il change de nature, et qu'en trois ans il ressemble au grain ordinaire. Cependant l'espèce en est différente, puisqu'on en trouve non seulement à travers les pierres, mais dans les champs de blé les plus abondans, sans qu'il y ait perdu en rien de sa qualité âpre et sauvage.

De retour à Catane, nous y passâmes quelques jours, tant pour nous reposer que pour prendre congé du prince de Biscaris, et le jour où nous en partîmes, nous dînâmes à Iaci, petite ville bien bâtie et très peuplée, où on fait quantité de soie, qu'on travaille et fabrique de différentes manières. On trouve en général dans cette ville plus d'activité et d'émulation que dans toutes celles de la côte du midi.

Iaci fait remonter son origine jusqu'aux temps fabuleux, et tire son nom d'Acis, amant de Galathée, que le géant Polyphême écrasa dans un moment de colère, en lançant sur lui un rocher. Une autre chronique du pays est qu'un roi Acis ayant bâti cette ville, à laquelle il avait donné son nom, eut une guerre à soutenir contre un prince lestrigon, qui le vainquit et le tua, ce qui a donné lieu à la fiction de Polyphême.

Quoi qu'il en soit, la ville d'Acis ou d'Iaci a bien changé de sol, et celle d'à présent est sûrement bien au-dessus de l'ancienne, si l'on en juge par son élévation actuelle au-dessus du niveau de la mer, et en comptant les différentes laves dont on distingue les couches, en descendant la curieuse rampe qui va de cette ville au Caricatore.

Escalier taillé dans les laves de l'Etna, n° 529.

Nous partîmes d'Iaci l'après-dîner, et continuant de traverser ces antiques laves, nous arrivâmes à Legiari, où commence la plaine. Nous passâmes une petite rivière appelée *Fiume Freddo*, formée, dit la fable, du sang d'Acis écrasé par Polyphême; de là nous traversâmes le Cantara, et vînmes passer une partie de la nuit aux Giardini sous Taorminum, où nous montâmes avant le jour. Nous eûmes encore le plaisir de nous trouver au lever du soleil à cette superbe avant-scène du théâtre dont nous avons donné des vues dans le second chapitre de ce Voyage, et d'où l'on voyait dans ce moment le sommet de l'Etna se colorer dans les nues, tandis que les vallons et les plaines du reste de la Sicile étaient encore dans l'ombre et l'obscurité.

Après avoir admiré ce volcan redoutable, que nous vîmes alors sous un nouvel aspect, et déjà couvert des frimas de l'hiver, nous prîmes congé de lui et de Taorminum, que nous ne pouvions abandonner sans regrets. Nous vînmes de là dîner à Fiume di Nisi, après avoir traversé plusieurs

montagnes, au milieu desquelles on rencontre différentes espèces de mines : on en exploite quelques unes d'antimoine, qu'on nous assura très abondantes, et l'on en trouverait sans doute de tous les métaux connus, car on nous fit voir des échantillons de plomb, de cuivre, de soufre, d'or et d'argent, tirés de cette partie des montagnes de la Sicile; mais ces trésors sont heureusement encore renfermés dans le sein de la terre, et ce pays a bien d'autres richesses à cultiver avant de sacrifier aux mines le peu de population qui laisse en friche une grande partie de sa surface.

Nous arrivâmes de bonne heure à Messine, où la première nouvelle qu'on nous apprit fut que nous aurions encore une quarantaine à essuyer en repassant en Italie. Cette triste nouvelle nous rappela de fâcheux souvenirs, mais il fallut bien prendre notre parti, et nous armer de patience. En attendant, et avant de quitter tout-à-fait la Sicile, nous formâmes le projet d'aller faire une course légère jusqu'au phare ou cap Pelore, un des trois angles ou promontoires de l'île, et qui n'est éloigné que de douze milles de Messine.

Nous prîmes une barque pour ce petit voyage; chemin faisant, nous achetâmes de grosses murènes, ou espèces de lamproies, qui sont délicieuses sur ces parages; tandis qu'on nous les accommodait dans le village du Phare, nous

allâmes examiner quelques antiquités qu'on venait de découvrir en plantant des arbres dans un jardin. Nous vîmes presqu'à la superficie de la terre des ruines de murailles et de constructions antiques, revêtues de marbre, avec un pavé en mosaïque blanche et unie. A quelque distance de là on avait découvert une grande chambre circulaire, qui autrefois était vraisemblablement une étuve, puisqu'on y voyait encore des conduits de chaleur faits en briques, et qui formaient un double fond à la muraille. Les ouvriers, en travaillant, avaient rencontré quelques monnaies antiques, mais peu curieuses; elles étaient romaines et du temps de Constantin. En s'enfonçant dans les terres, on trouve un grand lac salé, sur le bord duquel on voit aussi à la surface de la terre des vestiges de grandes murailles bâties de même en mattoni, et qui servent aujourd'hui de soubassement à la maison d'un paysan.

On assure à Messine que ce fut dans ce même lieu qu'on découvrit les grosses colonnes qui décorent la nef de la cathédrale, et qu'elles faisaient partie d'un temple antique. L'histoire ne parle que d'un temple de Neptune, bâti à Pelorum, par le géant Orion, fils de ce dieu; antiquité bien reculée, et surtout bien fabuleuse, d'autant plus que toutes ces ruines, qui nous parurent être de fabrique romaine, pourraient bien avoir appartenu à une maison de campagne de quelque pré-

teur ou questeur de Messine : au reste, il serait bien aisé de s'en assurer par des fouilles et des recherches nouvelles, qui seraient très faciles à faire; car la terre n'est, dans cet endroit, qu'un sable léger où l'on n'aurait à creuser qu'à très peu de profondeur : mais le peu de goût qui existe à Messine pour ces sortes de découvertes pourra laisser encore long-temps un voile sur les antiquités de Pelorum.

Notre principal objet de curiosité, dans la course que nous étions venus faire à ce cap, était d'en examiner la construction, et de nous assurer encore si tous les systèmes, toutes les discussions qu'on a élevés sur la rupture du détroit de Messine, et sur ces tranches correspondantes des montagnes opposées de la Calabre et de la Sicile, avaient quelque fondement; mais il nous parut que rien n'était moins vraisemblable, et qu'ils avaient été imaginés par des hommes peut-être très savans, mais qui jamais n'étaient venus sur les lieux.

Il en est de même du prétendu élargissement du détroit, qui rend, dit-on, les écueils de Charybde et de Scylla moins dangereux qu'autrefois. Mais on peut penser, au contraire, que ces écueils ont toujours été tels qu'ils sont, ou à peu près, et dans le même lieu, Charybde à l'entrée du port de Messine, Scylla à douze milles de distance, de l'autre côté du détroit, et dans une suite de ro-

chers qui n'ont pu changer de place ; le temps ni les efforts perpétuels de la mer et des courans n'ayant conséquemment altéré en rien leur forme ni leur situation.

Ces rochers, dont l'aspect est aussi effrayant qu'ils sont dangereux, sont toujours également bordés et soutenus par de grandes montagnes à pic qui n'ont jamais permis au canal de s'élargir de ce côté, et l'on voit qu'à la rive opposée la plage est basse, et le terrain composé entièrement de sable et des ponces du Stromboli : il s'est même allongé assez sensiblement dans toute cette partie pour laisser en arrière la tour du Phare; ce qui prouve incontestablement que le détroit, loin de s'élargir, se sera plutôt rétréci.

Il est encore très vraisemblable que le lac qui occupe cette partie basse aura été formé de même par l'amoncellement des sables et des ponces qui lui auront fait une digue, et que ce côté, ménagé par les courans qui vont toujours frapper les côtes de la Calabre, se sera allongé; l'embouchure du détroit s'est donc resserrée, et par conséquent le danger des écueils n'en a pas diminué. Si les descriptions qu'on en fait aujourd'hui ne le rendent plus si terrible, si effrayant, c'est que ce ne sont plus les poètes qui se chargent de les faire; que la marine s'est bien perfectionnée depuis Homère, et que nos navigateurs n'y voient

plus de monstres comme autrefois; cependant il est certain qu'ils ne s'y engageraient pas avec moins de dangers qu'au temps d'Ulysse, si on enlevait tout à coup les pilotes côtiers de Messine et du Phare, qui deviennent bien nécessaires dans toute cette partie de la mer et des côtes de la Sicile.

CHAPITRE XIV.

DESCRIPTION D'UNE PARTIE DU VAL DI NOTO ET DES ÎLES DE LIPARI.[1]

Si la beauté des campagnes de l'ancienne Enna, maintenant Castro Giovani, est au-dessous de l'idée qu'on a pu s'en former d'après la description des poètes; si leur fertilité, quoique fort grande, ne répond pas à ce qu'on devait en attendre d'après la supposition que Cérès y avait établi son séjour, on peut au moins assurer que les environs de Piazza surpassent tout ce qu'on

[1] Nous donnons, comme supplément à notre Voyage, ces notices sur une partie du Val di Noto. Les dessinateurs que nous avions envoyés en Sicile ayant négligé d'aller visiter cette partie méridionale de l'île, plus curieuse, il est vrai, à parcourir et à examiner par des naturalistes qu'elle ne l'est pour les monumens et les antiquités, qui y sont en très petit nombre, nous ne doutons point qu'on ne lise avec plaisir les descriptions que le commandeur de Dolomieu nous a envoyées, et particulièrement ses observations sur un assemblage d'anciens volcans éteints depuis des siècles dans cette partie de la Sicile, qu'il s'est attaché à examiner avec la plus grande attention. Ce Mémoire nous a paru renfermer en particulier les vues les plus neuves, et les détails les plus intéressans.

peut imaginer en abondance et en activité de végétation.

Cette ville, placée dans le centre de la Sicile, est bâtie sur une petite montagne isolée. Elle n'a rien de remarquable dans ses édifices publics et particuliers, mais elle doit s'enorgueillir de la richesse de son territoire et de la beauté de ses campagnes. Tous les genres de productions lui sont propres, et elle réunit ce qui appartient à tous les climats, à toutes les températures : la vigne s'y appuie indifféremment sur l'oranger et sur le noyer. La ville est entourée de vallons qui, comme des fossés naturels, pourraient servir à sa défense, mais qui sont uniquement employés à la culture des légumes, et des herbages de toute espèce; ils en fournissent non seulement pour la consommation des habitans, mais encore pour un commerce lucratif avec les villes moins favorisées par la nature, et qui sont à quelque distance de Piazza.

Environs de Piazza, n° 530.

Les vallées voisines formant son territoire sont de la plus grande fertilité, et présentent à chaque pas des aspects enchanteurs. Un des objets les plus intéressans de la culture sont les bois de noisetiers, qui occupent tous les lieux où les eaux abondent, et fournissent des promenades charmantes par leur fraîcheur et leur ombrage.

Il y a un nombre infini de jardins dans les environs de la ville; chaque particulier a le sien,

ou plutôt la campagne entière est un vaste et beau jardin divisé par quelques fossés, pour servir de limites aux possessions; celles qui appartiennent aux nobles, dans lesquelles on n'a pas sacrifié tout à l'intérêt, et où on a pu admettre des productions de pur agrément, sont des endroits délicieux.

Un des plus remarquables est celui des Capucins vieux, appartenant au marquis de la Foresta. L'art n'y a exactement fait que ce qu'il faut pour jouir d'une superbe nature, et pour mettre en action toute sa fécondité. Ce n'est point un jardin anglais, encore moins un jardin français; rien n'y a été fait par système; on ne s'y est assujetti à aucun plan; on y a favorisé seulement la circulation des eaux, l'accroissement des arbres, la multiplication des plantes de toute espèce. Les arbres fruitiers de tous les genres y sont mêlés avec les chênes, les pins, les peupliers, les melicuques et les cyprès. Les arbustes odoriférans garnissent les intervalles des grands arbres. Les vignes se groupent avec les noisetiers et les orangers, et forment des guirlandes en passant des uns aux autres. Tout est confondu, et tout réussit parfaitement, parce que la nature se complaît également dans toutes ses productions, lorsqu'on ne veut point forcer ses vues et son plan. L'œil se repose partout agréablement, il n'est point fatigué par la monotonie des formes, ni

par l'uniformité des nuances. La chaleur y est tempérée par les eaux qui s'élèvent en jets, tombent en cascades, et circulent de toutes parts. Le nombre des rossignols qui semblent s'y être rassemblés de toutes les parties de la Sicile montre par des chants mélodieux la prédilection que ces oiseaux ont pour ce lieu vraiment enchanteur.

Les jardins de Centorbi et de Constantiniano ne le cèdent en agrément à aucun autre. On y voit partout la même abondance, la même fertilité, la même quantité d'eau : on y remarque également de grandes allées de cyprès, des chênes énormes, dont les troncs sont garnis de lierre, des bosquets d'arbustes, des massifs d'arbres fruitiers, des bois de noisetiers qui ont la hauteur des taillis de chênes, un mélange d'orangers, de citronniers, d'aloès, de vignes, le tout jeté confusément. Il faut moins de temps pour que les arbres y acquièrent toute la hauteur dont ils sont susceptibles, et on voit, dans un jardin planté depuis vingt-cinq ans, des arbres qui, partout ailleurs, en auraient demandé cinquante pour prendre un pareil accroissement.

Les jardins des Capucins et des Récollets sont encore très beaux, tant par leur position et leur étendue que par la quantité d'arbres qu'ils renferment. Ils pourraient leur faire supporter les autres privations auxquelles les moines sont condamnés, s'il leur était possible d'y oublier qu'ils

ont sacrifié leur liberté, et qu'il ne leur reste ni celle de penser ni celle d'agir : il n'y a point de lieux ni de positions agréables pour celui qui n'y voit qu'une prison, des maîtres, et une règle austère à observer.

Les campagnes de Piazza, outre le blé, dont elles donnent une très grande quantité, fournissent encore une infinité d'autres objets d'exportation. Il y croît du chanvre et du lin, et les villes voisines y envoient prendre tous les fruits que la nature peut produire, et dont ces campagnes fournissent une immense quantité. On y compte entre autres plus de trois cents espèces de poires.

Les noisettes y sont un objet de commerce important, aussi les bois de noisetiers y sont-ils cultivés avec un soin infini; ils demandent autant de façon que les vignes, et ils ont besoin de fréquens arrosemens. Les vins y sont de bonne qualité et en grande abondance. On y exporte aussi en grande quantité les pignons de pins, dont les amandes font de très bonnes confitures, et des pistaches comparables à celles d'Alep. Les huiles d'olive sont les meilleures de la Sicile, parce qu'on les fait avec plus de soin. En un mot, c'est un des pays du monde le plus favorisés par la nature. Mais je dois aussi rendre justice aux habitans; ils ne s'y livrent point à cette oisiveté, à cette indolence, qui est propre aux pays abondans et chauds; ils sont actifs, ils ont beaucoup d'intelligence pour l'agriculture, sont très bons jardiniers, et entendent parfaitement les arrosemens. La fertilité des campagnes de Piazza est due à l'abondance de ses eaux et au parti qu'on en sait tirer.

Le peintre ne pourrait rendre qu'imparfaitement dans ses paysages la beauté des campagnes de Piazza; les richesses y seraient si prodiguées, qu'on croirait toujours que ses compositions sont l'effet de l'enthousiasme ou d'une imagination féconde, quoique ses tableaux fussent encore loin de la nature.

Au-dessous de l'enceinte de la ville, auprès de la place du marché, il y a un arbre remarquable par son ancienneté, et par l'époque à laquelle il a été planté. C'est un olivier qui date de 1163, époque où la ville fut restaurée sous le règne de Guillaume-le-Bon; il n'est pas très gros, et ne paraît pas absolument desséché par la vieillesse : on le conserve avec soin, ayant pris la précaution de bâtir un petit mur pour soutenir les terres dans lesquelles il étend ses racines; et on y a mis une inscription où, par deux vers latins, on rappelle son origine commune avec la ville.

Par urbi, ac olice ubertas, æqualis origo
Sepibus huic arbor crescat et urbis honor.

Cette ville fut la place d'armes de Roger, lors-

qu'il fit la conquête de la Sicile, et elle doit son nom à cette circonstance. On conserve dans la cathédrale l'étendard du conquérant. Piazza porte le titre de *Urbs opulentissima*. Le langage des habitans diffère peu de celui du reste de la Sicile; il se rapproche de la langue romance, dont il a conservé beaucoup de mots.

Environs de Pietra Percia, n° 531.

A quinze ou dix-huit milles à l'occident de Piazza, toujours en parcourant les charmantes campagnes dont nous venons de parler, on rencontre une autre petite ville appelée *Pietra Percia*, située, à ce que l'on prétend, dans le même lieu où les Carthaginois fondèrent autrefois une ville sous le nom de *Cauloniæ*. Les environs de Pietra Percia sont couverts de bois, et de la plus grande fertilité. La ville, qui a le titre de principauté, est bâtie sur la crête d'une montagne, et est dominée encore par un vieux château bâti sur la sommité même. Un rocher percé de part en part à sa base a donné son nom à la ville. C'est dans les campagnes agréables qui l'environnent qu'a été prise la vue que nous avons fait graver. On y trouve beaucoup de mines de soufre, dont quelques unes ont été exploitées et ensuite abandonnées.

Les voyageurs font plusieurs centaines de lieues pour voir les ruines informes d'un monument antique, qui n'a jamais rien eu de remarquable, et nul de ceux qui ont visité la Sicile n'est venu

admirer les campagnes de Piazza. Combien il y a loin cependant des beautés de l'art et du travail des hommes à celles d'une nature féconde.

Il y a plusieurs autres endroits de la Sicile que la nature a pris plaisir à embellir, et que les étrangers ne visitent jamais, tels sont les vallées de Polizi, au pied des fameuses montagnes de Madonia, dont les productions ont beaucoup de rapport avec celles de Piazza; les campagnes de Castel-Veterano, dans lesquelles la quantité d'arbres qui les couvrent ne nuit point à la culture du sol et à l'abondance du froment; les environs de Mineo, cultivés avec le plus grand soin, et rendant toujours au-delà de l'espérance du cultivateur. Partout ailleurs dans la Sicile le blé croît en grande quantité, mais la campagne y paraît dépouillée, parce qu'elle n'y est point couverte d'arbres, comme dans les environs de Piazza.

Il serait à désirer que ceux qui parcourent la Sicile voulussent quelquefois quitter les routes battues par les voyageurs qui les ont précédés; s'ils se guérissaient de cette terreur singulière qui les empêche de pénétrer dans l'intérieur de l'île, et qu'ils se transmettent des uns aux autres en citant des anecdotes aussi fausses que ridicules; si enfin ils se dévouaient à la fatigue nécessaire pour parcourir un pays où les chemins sont mauvais, et où il n'y a point d'auberges, ils prendraient de la Sicile, de ses habi-

tans et de ses monumens, une idée différente de celle qu'ils peuvent avoir, lorsqu'ils se sont bornés à visiter les côtes, ou à suivre les grandes routes qui conduisent à quelques villes de l'intérieur.

Aucun voyageur, par exemple, n'a été de Syracuse à Sortino, ville baronnale qui n'en est distante que de sept lieues; quel contraste cependant un aussi court voyage ne lui présenterait-il pas entre les mœurs corrompues des habitans de la ville maritime, et la simplicité, l'honnêteté et la candeur de ceux de cette petite ville? Il aurait quitté un peuple dévoué en naissant à une maladie aussi incommode que dégoûtante, pour en voir un autre moins fameux, mais qui, dans une atmosphère plus pure, jouit de la meilleure santé, et parvient à une grande vieillesse.

Le hasard seul me conduisit dans cette petite ville, à peine connue des habitans de Syracuse, et dont je n'avais trouvé le nom dans aucune relation. Je remontais le fleuve Anapus, sans autre objet que de reconnaître où il avait pris certaines pierres que je lui voyais rouler jusqu'à la mer, lorsque, entraîné par la fraîcheur, la verdure, les sites pittoresques, et l'abondance des eaux d'un vallon profond qui me conduisait dans la direction de l'ouest, j'arrivai à Sortino. Cette ville, autrefois nommée *Xuthia*, était bâtie sur la croupe d'une montagne escarpée, où elle

fut entièrement détruite par le tremblement de terre de 1693, et réédifiée sur le plateau qui est au-dessus, d'où elle domine de plus de deux cents toises le vallon par lequel j'avais été conduit. Je reçus des habitans l'accueil le plus empressé; logé dans un couvent, on m'y apporta des provisions de toute espèce, sans vouloir en recevoir le prix. Ma chambre était toujours pleine de gens qui venaient m'offrir leurs services, et me faire une infinité de questions. Je leur trouvai autant de bonhomie, d'affabilité et de candeur, que j'avais trouvé d'astuce, de bassesse et de vil intérêt dans l'ancienne colonie de Corinthe.

Son territoire est fertile, et les vallons dont elle est entourée offrent des positions délicieuses, des points de vue charmans, une fraîcheur et une vivacité de verdure qui firent sur moi d'autant plus de sensation que je venais de Malte, un des pays les plus secs et des plus arides de la nature. Il y a dans les vallons une grande abondance d'eau qui favorise la végétation, la culture d'une grande quantité d'arbres fruitiers, surtout des cerisiers, qui, rassemblés en touffes, forment des bois charmans. On voit sur ces ruisseaux plusieurs machines relatives aux arts, comme moulins à foulon, moulins à blé, etc.

C'est auprès de Sortino que j'aperçus les premiers vestiges des volcans éteints du Val di

Noto, et que je commençai à observer les circonstances singulières qui les accompagnent. On rencontre aussi à deux milles de cette ville l'emplacement et les ruines de l'antique Erbessus, qui, par sa position et ses monumens, mérite plus l'attention du voyageur que des fragmens de colonnes devant lesquels on s'extasie, parce qu'ils sont cités par quelques auteurs qu'on est convenu de prendre pour guide.

Erbessus, cette ville qui joue un grand rôle dans l'ancienne histoire de Sicile, par les siéges qu'elle a soutenus, et par la force de sa position, est si parfaitement oubliée dans la Sicile moderne, que le sol même sur lequel elle était bâtie a perdu son nom, pour prendre, on ne sait pourquoi, celui de *Pentalica* ou *Pentarica*, ce qui a fait naître des doutes et de grandes discussions sur son emplacement; elle était située sur un plateau de cinq cents pas d'étendue, et entourée de toutes parts par des gorges d'une profondeur extrême.

Jamais ville n'a été plus forte de position, puisque son accès est même encore très difficile, quoiqu'on n'ait plus intérêt à la défendre. Il n'y reste aucun monument, et les seules ruines qu'on y remarque sont les murs d'un château placé à une des extrémités de la plate-forme. Ils sont bâtis en très grosses pierres, quoiqu'ils ne soient pas d'une construction antique, et qu'on

les soupçonne d'avoir été élevés par les Goths. D'ailleurs, rien ne pourrait faire croire que cet emplacement ait été celui d'une grande ville, sans la quantité innombrable de tombeaux qui l'entourent et attestent son ancienne population.

Les vallons qui lui servent de fossés naturels se sont ouverts dans un massif calcaire, et présentent de tous côtés des escarpemens à pic d'une grande élévation, où le rocher, absolument nu, paraît semblable à une haute et immense muraille. C'est dans ces escarpemens qu'on voit une quantité incroyable de cavités, dont l'ouverture est un carré long, et qui toutes ont intérieurement la même forme. Ce sont des chambres longues de six pieds, larges de cinq, et hautes de quatre; l'entrée ou la porte a deux pieds de large et trois de hauteur; elle est précédée d'une incavation ou espèce de rainure creusée dans la pierre, qui forme un encadrement à la porte d'un pied de profondeur, et d'un pied et demi de largeur tout autour.

Plusieurs auteurs ont voulu que ces excavations servissent autrefois d'habitation aux Lestrigons, qu'on suppose avoir été les premiers habitans de cette partie de la Sicile; mais lorsqu'on les a examinées avec attention, on se persuade qu'elles ont été des tombeaux; car, comment croire que des hommes, même pour

motif de sûreté, se soient réfugiés dans des creux dont l'accès était impossible sans se servir de très longues cordes pour y arriver, puisqu'il y en a qui sont sur des escarpemens à plus de trois cents pieds du fond du vallon, et à égale distance du sommet de la montagne, de manière qu'il était impossible d'y parvenir par nul autre moyen. Le respect pour les morts, fondé sur la religion, faisait qu'on cherchait à les soustraire à la curiosité des hommes, à tout ce qu'on regardait alors comme une profanation, aucun lieu accessible ne paraissant assez sûr pour y placer des corps, objets de la plus grande vénération.

Grottes de San Pentarica, n° 532.

Ces grottes étaient fermées par une grosse pierre enchâssée dans le rocher; plusieurs le sont encore; les autres ont été ouvertes par les paysans des environs, dans l'espérance d'y trouver de l'argent. Dans chaque chambre, il y a un petit gradin taillé dans la pierre, avec deux creux qui marquent la place de deux têtes. Quelques unes de ces chambres sont plus grandes que les autres, quelquefois du double; elles devaient renfermer alors quatre têtes ou plus. Le nombre de ces tombeaux, qui garnissent tous les rochers des environs, doit faire supposer une immense population. Il y a des pans d'escarpement où l'on peut en compter jusqu'à deux cents, qui sont sur sept ou huit rangs de hauteur, et il

paraît que chaque famille avait son emplacement séparé et distinct, dans lequel elle creusait pour déposer ses morts. Je visitai plusieurs de ces excavations, et j'y trouvai encore des ossemens et des têtes. On m'avait assuré qu'elles étaient d'une proportion gigantesque, mais elles ne me parurent pas au-dessus des proportions ordinaires; d'ailleurs, la longueur des chambres dans lesquelles les corps étaient étendus, indique que ces anciens Lestrigons n'étaient pas au-dessus de la taille actuelle des Siciliens. La seule remarque que j'aie faite sur ces ossemens, est la grande épaisseur de la boîte des crânes.

Il y a dans le massif de rocher qui forme l'emplacement de l'ancienne ville, plusieurs fentes verticales d'une profondeur considérable, qui ont jusqu'à un pied de largeur, et qui vont dans toutes les directions; elles peuvent avoir été produites par des tremblemens de terre.

Si le mot *Erbessus* est phénicien, et qu'il signifie, ainsi qu'on le suppose, caverne ou montagne excavée, on ne peut refuser au lieu dit *San Pentarica* d'avoir été l'emplacement de l'ancienne Erbessus. Outre les excavations faites à main d'homme dont je viens de parler, les gorges offrent de toutes parts des antres et des grottes, quelques unes très profondes et très spacieuses. L'entrée de plusieurs sert d'établissement à de petites manufactures de sal-

pêtre, où on lessive avec succès la terre enlevée à la surface de tous les rochers. La plus belle de ces grottes est celle nommée *della Meraviglia;* le péristyle, s'il est possible d'employer un terme consacré aux arts pour décrire les accidens de la nature, occupé par l'atelier des salpêtriers, est haut, large et spacieux. L'entrée en est basse et étroite, mais peu à peu elle s'élève, s'élargit, et devient semblable à un vaste temple avec sa nef. Dans un endroit, la partie supérieure prend si exactement la forme d'une coupole, qu'on est étonné que la nature se soit aussi parfaitement rencontrée avec les ouvrages des hommes. Cette grotte pénètre la montagne de trois cents pas, et mérite l'attention des voyageurs. Elle renferme au surplus une grande quantité de chauve-souris, dont les ordures, accumulées sur le sol, sont d'excellens matériaux pour le salpêtre. Dans ce que j'appelle le péristyle, l'eau suinte à travers tout l'énorme massif de rocher qui le recouvre, et y forme beaucoup de stalactites. L'intérieur de la grotte est sec; ce qui doit venir d'une différence dans la densité de la pierre.

Auprès de celle-ci sont d'autres grottes également tapissées par la nature d'une grande quantité de superbes stalactites, dont les formes sont toutes plus bizarres et plus singulières les unes que les autres.

Tous les environs de Pentarica pourraient

fournir une suite de paysages infiniment curieux et intéressans. De gros ruisseaux précipitent leurs eaux au fond de gorges extrêmement profondes, et les roulent avec fracas au milieu des pierres; des antres noirs et profonds, des rochers escarpés, d'autres suspendus en l'air par un reste d'adhérence avec le noyau de la montagne; des masses énormes entièrement détachées et différemment inclinées; des arbres, des arbrisseaux et des plantes qui croissent partout où elles ont pu prendre pied et trouver un peu de terre; de grandes parties fortement ombrées, d'autres très éclairées, et tous les accidens de lumière produits par le contour des gorges; voilà les principaux objets qui présentent au voyageur une variété infinie de points de vue les plus pittoresques, où le grand, le terrible, est joint à l'agréable; c'est en les imitant que le peintre ferait un nombre immense de dessins, dont il pourrait ensuite employer les idées dans ses tableaux.

Site pittoresque dessiné près des grottes de San Pentarica, n° 533.

MÉMOIRE

SUR LES VOLCANS ÉTEINTS DU VAL DI NOTO, EN SICILE;

Par le commandeur DE DOLOMIEU.

Le mont Etna n'est ni le seul, ni le plus ancien volcan de la Sicile. Cette île a été dans tous les temps la proie des feux souterrains, et ils y avaient établi leur empire destructeur long-temps avant la retraite des eaux et le dessèchement du globe. Les deux grands agens de la nature dans le règne minéral y ont travaillé dans le même temps et dans les mêmes lieux à la formation des montagnes; ils y ont mêlé leurs produits, et y ont laissé des preuves de leur action simultanée. On voit les matières volcaniques dans le sein des montagnes calcaires, et les bancs calcaires s'y trouvent interposés au milieu des courans de laves. L'ordre et l'arrangement symétrique de ces différentes matières prouve que leur mélange n'est point l'effet d'un bouleversement instantané, qu'il n'a point été produit par une de ces grandes catastrophes de la nature qui réunissent dans les mêmes lieux les substances qui ont pris naissance à une grande distance les unes des autres; enfin elles ne sont point disposées ainsi par les courans qui entassent confusément ce qu'ils arrachent sur leur passage.

L'existence des volcans avant la formation de certaines montagnes calcaires est une vérité qui m'a été contestée lorsque je l'ai annoncée en 1776, d'après mes observations en Portugal; vérité qui a été appuyée par les descriptions des volcans éteints d'Allemagne, données par différens auteurs [1], et à laquelle les volcans éteints du Val di Noto en Sicile ajoutent la dernière évidence. Ces volcans présentent encore d'autres particularités intéressantes qu'on ne rencontre point ailleurs, et que je crois devoir faire connaître.

Campagnes du Val di Noto, n° 534.

Les volcans éteints de la Sicile occupent le centre du Val di Noto; mais il serait difficile de fixer exactement leurs limites, parce qu'ils ont envoyé pardessous les massifs calcaires des courans de lave qui y restent ensevelis, et dont il n'est pas possible de fixer l'étendue. Souvent, en creusant au milieu de la pierre calcaire, on est tout étonné de trouver des matières volcaniques dans des lieux où l'on ne devrait pas soupçonner ces produits du feu. Les laves de ces anciens volcans, en partant des montagnes qui les ont lancées, comme autant de rayons divergens, vont s'étendre jusqu'aux extrémités de cette province, et arrivent jusqu'à la mer qui bat ses côtes.

Je trouvai les premiers indices de ces volcans en allant de Syracuse à Sortino, à une lieue de cette dernière ville, aux extrémités du profond vallon qui y conduit. Quelques morceaux de lave entraînés et arrondis par les eaux m'annoncèrent d'avance que

[1] Voyez les *Lettres physiques et morales sur l'Histoire de la Terre et de l'Homme*, par de Luc, Lettres CIV et suiv., tome IV.

j'allais entrer dans un pays volcanique. Mon attention se fixa bientôt après sur un courant de lave que je vis sortir d'une montagne calcaire qui était sur ma droite. Il était coupé par le vallon, dont les eaux coulaient sur un sol calcaire, et il allait se perdre dans un massif de même nature qui était sur ma gauche. Je passai ensuite alternativement sur des matières calcaires et volcaniques pour arriver à Sortino, ville baronnale bâtie sur une montagne calcaire qui domine le vallon, et lui présente des escarpemens de plus de deux cents toises d'élévation, dans lesquels les bancs de pierre dure sont horizontaux et exactement parallèles.

Les environs de Sortino m'offrirent des phénomènes et des singularités dont l'explication me parut difficile, et qui tinrent long-temps mon esprit en suspens. Je vis d'abord les matières volcaniques ensevelies sous des bancs horizontaux de pierre calcaire, très coquillière, contenant surtout une infinité de madréporites, quelques uns d'un volume énorme. Je vis ensuite des hauteurs dont les sommets seuls étaient volcaniques et les noyaux calcaires, sans que les laves qui couronnaient ces sommets eussent communication avec aucun courant, et eussent d'autre étendue que le plateau qu'elles recouvraient. Ces laves n'avaient pu être formées où je les voyais, elles étaient venues d'ailleurs : mais d'où et comment furent les premières questions que je me fis, et auxquelles je restai long-temps à trouver une réponse. Je ne concevais pas comment elles avaient pu s'amonceler sur les hauteurs où je les trouvais isolées, et où elles n'a-

vaient relation avec aucun courant dont je pusse suivre les traces jusqu'au foyer, d'autant qu'elles étaient environnées de vallées toutes creusées dans la pierre calcaire. Je me déterminai à consulter les montagnes les plus hautes qui étaient à quelque distance. J'en vis plusieurs dont la forme était à peu près conique, et dont les sommets étaient pointus ; elles étaient vers le nord ou nord-ouest de Sortino, dans la direction de l'Etna, qui terminait mon horizon à une distance de treize ou quatorze lieues. J'imaginai dans l'instant que ces montagnes étaient les vrais volcans, qu'elles reposaient sur les foyers où s'étaient préparées les laves que j'observais, et que ces foyers pouvaient avoir communication avec ceux de l'Etna. Ce petit système arrangé me paraissait tout naturel, et je cherchais déjà à expliquer comment avait pu être rompue la communication des laves de Sortino avec les montagnes dont elles étaient sorties ; mais quel fut mon étonnement lorsque, après avoir visité successivement toutes ces montagnes, je vis qu'aucune d'elles ne contenait la solution de mon problème, et que même elles ajoutaient infiniment à la difficulté de son explication.

La montagne Saint-George, une des plus hautes de tout le canton, du sommet de laquelle je pouvais prendre une idée topographique de tout le pays qui domine ce qui l'entoure, à l'exception de quelques pics calcaires qui lui sont au sud (tel que celui de la montagne de Bonjuan), cette montagne, dis-je, dont la forme est conique, et qui est isolée par des vallées dont le sol lui est surbaissé de trois ou quatre

cents toises, a sa base calcaire. Sur cette première assise repose une couche volcanique, ensuite une autre tranche calcaire, à laquelle succède un sommet formé d'une lave dure. Une autre montagne auprès du fief de la Copodia, également conique, est toute volcanique, à l'exception d'une couche de pierre calcaire, dure et blanche, qui la tranche à moitié de sa hauteur, et parallèlement à sa base; quelques montagnes où les couches volcaniques et calcaires sont plus ou moins nombreuses. La montagne de Pencalia est volcanique à sa base et calcaire à son sommet. Et enfin la montagne isolée sur laquelle est bâtie la ville de Carlentini, est moitié calcaire et moitié volcanique; mais ici la division des deux substances se fait par un plan vertical; la pente du nord, c'est-à-dire celle qui est en face de l'Etna, est calcaire; celle du midi est volcanique. Cette dernière circonstance me prouvait bien évidemment que ces laves n'avaient pu venir de l'Etna, quand même j'aurais supposé la formation de la plaine de Catane produite par l'effort de courans postérieurs aux premières éruptions de ce volcan, puisque ces laves n'auraient pu s'amonceler derrière un massif calcaire, qui lui était opposé.

Après être arrivé à cette limite des volcans dont je poursuivais le foyer, je pris le côté de l'est, je suivis jusqu'à Mililli les hauteurs qui accompagnent la vallée de Lentini, et qui dominent la plaine d'Augusta, et cheminant à mi-côte, je vis déboucher du milieu des montagnes (qui, réunies par leur base, ne forment qu'un même groupe sous le nom de monts

Hybléens, *Colles Hyblæi*) plusieurs courans de lave, qui se terminent comme s'ils avaient été coupés, sans avoir eu le temps de descendre dans la vallée et de s'incliner pour en prendre la pente. Plusieurs de ces courans sont cristallisés [1] en basaltes prismatiques. On en voit de très belles colonnes auprès de Mililli. Au-delà de cette ville jusqu'à Syracuse, on n'aperçoit plus de trace de volcans, et les escarpemens en face du golfe d'Augusta n'offrent qu'un massif calcaire en bancs horizontaux.

Les courses infructueuses que j'avais faites au nord et à l'est de Sortino pour trouver les foyers qui avaient pu fournir les laves que j'avais rencontrées, loin de me décourager, ne firent que m'engager avec plus d'ardeur dans de nouvelles recherches. Je revins à Sortino, et en allant visiter l'emplacement de l'ancienne Erbessus, connue maintenant sous le nom de *Pentarica*, je traversai deux gorges d'une extrême profondeur, dont les encaissemens, taillés presqu'à pic, ont plus de six cents pieds d'élévation; je n'y vis rien que de calcaire, et je m'assurai ainsi que les volcans que je cherchais n'étaient pas dans la partie du sud. Il me restait à visiter celle de l'ouest. J'y voyais de loin de très hautes montagnes, et je ne pouvais plus douter qu'elles ne dussent être le centre des courans de lave que j'avais vus dispersés et dépecés en tant de lieux différens. Je m'acheminai donc sur

[1] Ici, comme dans tous les basaltes en colonnes, ce n'est point une cristallisation proprement dite, mais un simple retrait de la lave sur elle-même par le concours des eaux de la mer où ces laves ont coulé.

celle qui me parut la plus haute, et qu'on me nomma *Santa Venere;* elle est à trois lieues à l'ouest de Sortino ; le chemin qui y conduit est sur un sol entièrement calcaire; mais, après avoir descendu un vallon pour arriver au pied de la montagne, tout devient volcanique. J'y vis des laves poreuses et compactes en blocs isolés et en fragmens, des cendres, des scories, et généralement tout ce qui caractérise une montagne formée par l'entassement des éjections volcaniques. La montagne s'élève sous une forme à peu près conique, dont le diamètre de la base est allongé de l'est à l'ouest. Sa pente est rapide; je la gravis du côté du sud. Au tiers de sa hauteur, sur un petit plateau en corniche, je trouvai un petit lac de forme irrégulière, qui me parut avoir été une des bouches latérales du volcan. Le sommet est terminé par un plateau un peu concave, qui en domine un autre un peu moins élevé du côté de l'ouest. L'un et l'autre doivent être l'emplacement d'un cratère comblé par le temps ou par la main des hommes; car je trouvai sur ce sommet des fragmens de briques et de pierres taillées, qui me firent soupçonner qu'anciennement on y avait bâti un fort ou un château, d'où on jouissait sûrement de la vue la plus étendue et la plus propre à faire des découvertes.

Je ne pus douter que cette montagne ne fût le volcan que je cherchais, et qui avait répandu ses laves à une très grande distance autour de lui, surtout dans la partie de l'est; mais il me restait à résoudre le problème de la formation des montagnes isolées et coniques, mi-parties volcaniques et calcaires,

qui ne tiennent à aucun courant, et qui semblaient n'avoir aucune relation directe avec mon volcan. L'étude de la montagne Santa Venere et des pays circonvoisins m'apprit que ce volcan s'était élevé au milieu de la mer, qui alors occupait nos continens, que sa tête seule s'était élevée au-dessus du niveau des eaux. Je fus convaincu que lorsqu'il répandait autour de lui des torrens de matières enflammées, la mer entassait des dépôts calcaires; que chaque nouvelle éruption trouvait un sol plus élevé sur lequel elle se répandait; que bientôt les nouvelles matières volcaniques étaient ensevelies sous de nouveaux dépôts, et qu'ainsi, par l'entassement successif et régulier des produits du feu et des dépôts de l'eau, s'était formé un énorme massif à sommet aplati et horizontal. Ce massif occupait tout le centre du Val di Noto, recouvrait de plusieurs centaines de toises le sol sur lequel s'étaient répandues les premières laves, et fut divisé, morcelé et dégradé par les courans ou par les ballottemens des eaux lors de la grande débâcle, ou de la catastrophe qui changea l'emplacement des mers.

Les vallons et les gorges qui se formèrent au milieu de ce massif séparèrent les laves de la montagne à qui elles appartenaient, coupèrent les courans et façonnèrent, avec les débris de ces massifs, des montagnes de toutes les formes, mais la majeure partie coniques, ainsi qu'on peut le voir journellement, lorsque, dans un terrain argileux et submergé, l'eau se retirant avec précipitation, excave partout où elle trouve moins de résistance, creuse les premiers sillons qu'elle a tracés,

et forme de petits cônes dont les sommets sont à la hauteur du sol sur lequel reposaient les eaux.

Pic volcanique composé par couches alternatives de laves et de pierres calcaires, n° 535.

Les parties où les laves avaient coulé successivement, dans la même direction, les unes au-dessus des autres, ont donné naissance aux montagnes dans lesquelles les couches volcaniques et les calcaires se succèdent parallèlement. Celles sur lesquelles aucune lave ne s'est portée n'ont produit que des montagnes totalement calcaires, qui se trouvent entremêlées avec les autres. Celles enfin sur lesquelles le hasard ou des circonstances locales ont entassé de préférence, et dans le même lieu, les matières que vomissait le volcan, sans laisser le temps au dépôt des eaux de se mêler avec elles, ont produit quelques petites montagnes presque entièrement volcaniques, où les cendres sont agglutinées par une pâte calcaire.

Pour parvenir à expliquer la formation de la montagne de Carlentini, il faut supposer qu'un vaste courant de lave s'était enflé et entassé à son extrémité; que là s'était faite son intersection pendant que les eaux arrondissaient la portion du massif calcaire contre lequel il s'appuyait, et façonnaient ainsi un bloc miparti dont la division des matières se faisait par un plan vertical. Cette théorie rend raison de tous les phénomènes, de toutes les singularités qu'on observe dans ce mélange des produits du feu et des dépôts de l'eau; et une infinité de preuves de différens genres, mais qui seraient étrangères à ce Mémoire, concourent à démontrer l'existence d'un ancien plateau qui était élevé de plusieurs centaines de toises au-dessus du sol actuel des vallées et du niveau de la mer, qui couvrait non seulement le Val di Noto, mais encore entièrement la Sicile, et dont les débris ont formé toutes les montagnes actuellement existantes, à l'exception de l'Etna.

La montagne de Santa Venere est la plus haute du Val di Noto, et une des plus hautes de la Sicile, après le mont Etna. De son sommet on découvre une étendue immense. La distance et l'illusion de l'optique font paraître plan et de niveau tout le pays qu'elle domine, quoique ce soit un assemblage de montagnes séparées par des gorges profondes; elle est couverte de neige tout l'hiver, et même elle la conserve pendant l'été dans des fosses où on la rassemble pour la provision de Syracuse et des îles voisines. Le 15 mai j'avais extrêmement chaud avant de m'élever sur cette montagne, et je sentis un froid très vif lorsque je fus au sommet. A midi même le soleil n'était pas assez chaud pour contrebalancer la sensation du froid : le thermomètre de Réaumur, placé à l'ombre, restait au point de la congélation. Tout le côté qui est sous l'aspect du midi est cultivé; malgré la pente rapide et la quantité de blocs et fragmens de lave qui le couvrent, le froment y croît assez bien à la faveur d'un peu de terre noire qu'on aperçoit à peine au milieu des pierres. Les épis de froment étaient presque mûrs au pied de la montagne, pendant que le blé était encore en herbe sur le sommet. Il y a plusieurs petites sources à une très grande hauteur, fournies par la fonte des neiges, qui donnent une eau fraîche et légère. A l'aspect du nord, la montagne est couverte de bois depuis le sommet jusqu'au tiers de sa hauteur. Au-dessous de

la limite de cette forêt, c'est-à-dire aux deux tiers de son élévation, la montagne a une enceinte calcaire qui l'enveloppe du côté du nord, qui cache sa base et l'unit à des montagnes calcaires qui sont au-dessous. Il est évident que toute la montagne, à la réserve de son sommet, a été ensevelie sous des pierres calcaires, et que ce sont les courans qui l'ont de nouveau isolée et détachée, dans la partie du sud, du massif au milieu duquel elle se trouvait. Une eau qui court creuse en tournoyant au pied du rocher qui s'oppose directement à son impulsion; de même la tête de cette montagne a pu occasionner un effet semblable, en présentant un obstacle aux courans qui circulaient autour d'elle.

En mesurant cette montagne, ce que les circonstances ne m'ont pas permis de faire, on pourrait peut-être connaître la hauteur que les mers n'ont pas surpassée pendant l'inflammation de ce volcan, puisque si son sommet eût été submergé, et que son cratère eût été rempli par les eaux qui l'environnaient, elles auraient communiqué par sa cheminée avec son foyer, et elles auraient ou ralenti ou anéanti ses feux, dont le travail long et actif est prouvé par l'immensité des matières qu'il a vomies. De même, en mesurant la hauteur où commencent les pierres calcaires, on saurait que les eaux se sont nécessairement élevées au-dessus et entre ces deux extrêmes; on pourrait avec vraisemblance supposer l'ancien niveau pendant une époque fort longue. En jugeant par approximation, et comparativement avec les autres sommets qui m'environnaient, je croirais que la hauteur de cette montagne

est au moins de sept à huit cents toises au-dessus du niveau actuel, et que les premières couches calcaires sont élevées de cinq ou six cents toises.

Il y a donc un très grand intervalle, relativement à l'élévation, entre le sol sur lequel ont coulé les premières laves et celui sur lequel se sont répandus les courans postérieurs; une des laves les plus basses, et par conséquent des plus anciennes, est celle qui forme le sol de la vallée dite *Piano delli Margi*, près de Sortino; le fond est un impasto volcanique, formé de cendres et de fragmens de scories, faiblement agglutinés, et recouvert par une lave solide. Ces matières pénètrent sous les coteaux voisins, de manière que si le berceau de la vallée avait été un peu moins creusé, son sol aurait été calcaire, sans qu'on pût soupçonner qu'il recelait un courant de lave. Au milieu de cette vallée, il y a un trou rond de douze pieds de diamètre et de quinze ou vingt de profondeur: il s'est fait pendant les tremblemens de terre de 1780, par l'affaissement de ce qui formait le toit de la cavité à laquelle il communique: il m'aurait fallu des cordes pour y descendre, et je ne pus m'en procurer; d'ailleurs l'entreprise n'aurait pas été sans danger. Je vis de ses bords qu'il donnait jour à une galerie qui va de l'est à l'ouest, selon la direction que devait avoir le courant, et qui peut-être remonte jusqu'à la montagne de Santa Venere, distante de deux lieues. Il y a une infinité de semblables galeries souterraines au milieu des laves de l'Etna.

A trois lieues à l'ouest de la montagne de Santa Venere, il y a une grosse montagne volcanique nom-

mée *Monte Lauro*. Son sommet était également hors de l'eau, et ses flancs recelaient un foyer qui préparait les laves qu'elle lançait à une grande distance autour de sa base. Ce volcan a été, ainsi que le premier que j'ai décrit, enseveli au milieu du massif calcaire, et il a mêlé ses productions avec celles de la mer. Sa sommité domine toutes les montagnes des environs, et est terminée par une espèce de plateau inégal, dont le contour irrégulier peut avoir deux milles de diamètre, et sur la surface duquel il y a quelques endroits creux, comme de petites vallées, semblables à celles du sommet de l'Etna; mais je n'y ai trouvé aucun vestige du cratère qui devait y exister anciennement, et que les catastrophes de la nature ont fait disparaître. Il y a une grande quantité de blocs de laves de différente nature, et toute la montagne est formée de laves, de cendres et de scories entassées par couches, qui indiquent les irruptions successives du volcan. La base du Monte Lauro, du côté de l'ouest et sud-ouest, est ensevelie sous les montagnes calcaires du comté de Modica; de manière que le petit village de Monte Rosso est en même temps la limite du comté de Modica et des productions volcaniques visibles. Si au-delà on ne trouve plus vestige de volcan, ce n'est pas qu'ils n'aient envoyé des laves sur cette direction, mais c'est parce que l'ancien massif y a été moins morcelé, et que les gorges n'y ont pas été approfondies au point de rejoindre et de couper les courans de laves qui ont passé au-dessous, et qui se sont étendues jusqu'au cap Passero, à une distance de plus de dix lieues. [1]

[1] Rien n'égala mon étonnement lorsque, me promenant au bord

Les laves de Monte Lauro, qui ont décrit d'autres rayons et qui se sont dirigées vers d'autres points autour de sa base, se sont mêlées avec les couches calcaires, comme celles de Santa Venere, et elles ont ensuite été séparées de leur montagne originelle. La montagne au pied de laquelle est bâtie la ville de Bucheri, et qui est détachée par une vallée, ou gorge profonde, du groupe de montagnes au centre duquel est Monte Lauro, présente dans sa partie du sud-ouest une alternative de couches calcaires et volcaniques qui se distinguent de loin par la couleur noire des unes et blanche des autres. Son sommet, formé par un plateau très élevé et très étendu, est entièrement couvert d'une couche volcanique; mais, dans la partie de Buschemi, le mélange ne subsiste plus, tout y est calcaire, et on croirait que la montagne à laquelle est adossée cette dernière petite ville, serait la limite des produits du feu et des volcans éteints, si, dans le fond des gorges extraordinairement profondes qui entourent la ville de Palazzuolo, on ne trouvait des laves qui percent des deux côtés le massif calcaire et escarpé sous lequel les courans sont ensevelis. Ces laves, peut-être de la même époque que celles de la plaine delli Margi, dont j'ai parlé, sont couvertes au moins par quatre cents toises de pierres calcaires, en couches horizontales.

de la mer, sur la côte voisine du cap, on me montra des morceaux de lave dure et compacte qu'on venait de trouver en creusant un puits, à peu de distance du rivage, et dans laquelle lave on avait été obligé de pénétrer pour trouver de l'eau. Ce courant doit avoir traversé tout l'énorme massif calcaire du comté de Modica pour arriver jusque-là.

Entre Bucheri et Vizini, toutes les montagnes sont mi-parties calcaires et volcaniques. Cette dernière ville est bâtie sur la pointe et à l'extrémité d'une montagne escarpée de trois côtés, et entourée de gorges très profondes. Elle tient, du côté de l'est, à une autre montagne, avec laquelle elle est enchaînée, et qui la domine. Cette montagne, dite *du Calvaire*, est formée par des basaltes qui présentent leurs têtes ou les extrémités de leurs prismes sur tous les côtés d'une espèce de dos d'âne. J'ai jugé, d'après cette position, qu'ils partent tous d'un centre commun dont ils s'éloigent en divergeant. Il y a une carrière ouverte sur les flancs de cette montagne, dans laquelle on trouve et on détache des prismes régulièrement cristallisés; on s'en sert pour paver les rues, pour faire des bornes au coin des maisons et pour le seuil des portes. [1]

Les escarpemens qui entourent Vizini montrent, d'une manière plus frappante que nulle autre part, le mélange des produits du feu et des dépôts de l'eau. J'y ai compté onze couches alternativement calcaires ou argilo-calcaires et volcaniques, et elles paraissent de loin comme une étoffe rayée de noir et de blanc. Si j'avais même voulu distinguer tous les petits bancs d'un pouce d'épaisseur, le nombre des couches aurait doublé; on y voit les matières volcaniques en couches

[1] Les prismes sont pentagones ou hexagones; leur diamètre varie depuis un pied jusqu'à deux: ils sont articulés, et leurs vertèbres ont quatre et cinq pieds de longueur; leur matière est une lave noire, compacte, très dure. Il y a quelques groupes où les basaltes sont moins bien exprimés; alors j'ai remarqué que la matière est plus poreuse et moins dure, raison pour laquelle le retrait s'est fait moins régulièrement.

minces, au milieu de deux bancs calcaires fort épais, ou des bancs calcaires très minces au milieu des laves. [1]

Parmi les matières volcaniques de Bucheri et Vizini, on trouve beaucoup de grosses boules de lave formées de couches concentriques, qui se détachent les unes des autres lorsqu'on rompt la boule, et dont alors les morceaux ressemblent à des fragmens de bombe; on y trouve aussi quelques autres basaltes dont les tronçons, arrachés par les eaux, ont été entraînés dans le fond des vallées.

[1] Les matières volcaniques sont ici de différentes espèces, et varient d'une couche à l'autre. Les plus communes sont formées par un sable noir agglutiné, qui a produit une espèce de tuf (*tufo* volcanique). On voit que ce sable ou cette cendre a été suspendue quelque temps dans l'eau, et qu'elle s'en est précipitée plus ou moins promptement, à raison de sa grosseur, puisque l'œil distingue dans chaque banc une infinité de couches minces, les unes sur les autres, dont celles de dessous ont le grain plus gros que celles de dessus.

D'autres bancs, d'une grande épaisseur, sont composés d'un pouding volcanique formé de fragmens de lave d'une densité et d'une couleur différente, agglutinés par une matière calcaire ou par une matière noire argileuse. Quelques uns paraissent le produit d'éjections boueuses, bitumineuses. En général, il y a peu de courans de lave dure et compacte. Dans plusieurs couches, les matières des deux natures sont mêlées et confondues à peu près par parties égales; mais on voit que la partie calcaire a enveloppé l'autre, et s'est modelée dessus. En général, dans tous les bancs calcaires ou argilo-calcaires, quelle que soit leur épaisseur, il y a quelques fragmens volcaniques. Cette observation est commune à toutes les montagnes dépendantes de Santa Venere et de Monte Lauro.

Toutes les fentes, fissures et cavités de matières volcaniques sont garnies de lames et cristaux de spath calcaire, ou d'une matière blanche qui approche de la nature du liége fossile, tel que celui que j'ai trouvé dans les basaltes de Lisbonne.

Les produits des volcans s'étendent jusqu'à Grand'-Michelle. La plaine dite *Marineo*, qui est au-dessous de cette petite ville, a un sol volcanique recouvert de quelques collines calcaires, dont les bancs se correspondent, pour l'élévation et la nature, d'une colline à l'autre; on voit dans quelques unes, par les excavations des ravins, quatre couches successives de pierres noires et blanches, dont la plus basse est volcanique, et la plus haute calcaire. Le groupe de montagnes dont la plus élevée s'appelle *Mahone*, et donne son nom à tout son contour, est mi-partie calcaire et volcanique.

De plus longs détails, et une description plus circonstanciée de toutes les montagnes où l'on rencontre les vestiges de ces volcans éteints ne seraient point instructifs. Je me bornerai donc à jeter encore un coup d'œil sur leur ensemble, et je dirai ensuite quelques mots sur la nature de leurs productions.

Il paraît certain que ces volcans existaient avant la retraite des eaux, puisqu'ils ont mêlé leurs produits avec ceux de la mer, et qu'il n'est pas possible de supposer une alternative de desséchemens et d'alluvions, qui serait nécessaire si ces volcans n'avaient pas brûlé au milieu de la mer. Il faut aussi que les dépôts des eaux se soient faits d'une manière uniforme, puisque toutes les couches sont horizontales, qu'elles se correspondent d'une montagne à l'autre, et qu'elles se recourbent seulement pour embrasser les courans de lave qui se trouvaient sur le sol qu'elles élevaient. Ce n'est que long-temps après, et lorsque le massif entier a été formé, que les courans ou la fluctuation

de toute la masse des eaux y ont ouvert des vallées et des gorges, et qu'ils ont formé ces montagnes mi-parties, qui, sans cette supposition, seraient inexplicables; il n'y avait donc point de courans pour lors, ni de causes qui troublassent le travail réuni des deux élémens opposés. Mais il y a tout lieu de croire qu'à des époques postérieures et très éloignées le plateau qui formait le sommet du massif a été morcelé, puisque les coquillages et les madrépores ont eu le temps de se multiplier et d'acquérir un volume énorme avant d'être ensevelis sous de nouvelles couches. Qui donc a pu produire presque subitement un mouvement assez violent dans toute la masse des eaux, pour qu'elles creusassent à une si grande profondeur, et qu'elles emportassent une si énorme quantité de matières qui avaient eu le temps de se raffermir? [1]

Il fallait, ainsi que je l'ai déjà dit, que les sommets de ces volcans s'élevassent au-dessus du niveau de la mer; car, s'ils lui avaient été inférieurs, les eaux seraient entrées dans les foyers, et auraient éteint l'embrasement peu après la première éruption. Leur inflammation a été longue, puisqu'ils ont préparé une immense quantité de matières, et qu'ils ont eu un

[1] Cette question tient à un grand fait que de Saussure a entrevu, qui sera confirmé par la réunion des observations faites dans différens pays, et qui n'est peut-être pas aussi ancien qu'on l'a supposé en faisant remonter l'état actuel des choses au-delà de neuf ou dix mille ans. Une seconde question, appuyée sur un fait également certain, me paraît encore plus difficile à résoudre. Comment les laves qui coulaient au milieu de la mer ont-elles pu s'étendre aussi loin de leurs foyers, et parcourir un espace de dix lieues, sans être coagulées par le contact des eaux?

grand nombre d'éruptions successives. Mais le niveau des eaux, à une autre époque, a été plus élevé, puisque dans la Sicile même on voit des dépôts calcaires sur des montagnes beaucoup plus hautes, telle la montagne Scuderi, dans le Val Demona, dont le corps de granit soulève une tête calcaire à plus de huit cents toises. Est-ce avant ou après l'inflammation des volcans que les eaux ont augmenté ou diminué? Voilà encore un autre problème que je ne puis résoudre.[1]

Il est d'autres volcans éteints, voisins de ceux que je viens de décrire, mais dont j'ai cru devoir faire un article séparé, parce que j'imagine qu'ils n'ont pas brûlé dans les mêmes temps, et qu'ils se sont beaucoup moins élevés. Ils occupent les environs de Palagonia, de Militello et de Scordia; on les traverse

[1] Les productions de ces volcans présentent quelques variétés : on trouve presque partout un *impasto*, ou mélange de cendres, de sable, et de fragmens de lave, faiblement agglutinés et formant ensemble une pierre molle, de couleur grisâtre, dans laquelle se sont infiltrées des parties calcaires qui remplissent les fissures et pénètrent toute la masse. L'épaisseur et l'étendue de ces *impasti* prouvent que ces volcans vomissaient une grande quantité de cendres, que les vents les chassaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, au point de les amonceler quelquefois à plus de soixante pieds de hauteur. Cette espèce de tuf fait plus des deux tiers des productions de ces volcans. Les laves solides ont quelquefois coulé sur les cendres agglutinées, et quelquefois sur la pierre calcaire à nu, dont alors elles prenaient les inégalités en remplissant les creux qui s'y trouvaient, de manière que, dans les points de contact des deux matières, il y a toujours un petit mélange des unes avec les autres. Ces laves ont quelquefois enveloppé des blocs de pierre calcaire sans les réduire en état de chaux.

Les laves de ces volcans sont les plus simples que je connaisse; elles ne contiennent point de schorl et très peu de chrysolithe; singularité remarquable, qui prouve que leurs foyers étaient au mi-

en allant de Lentini à Mineo; ils sont sur la gauche du fleuve Eryx, maintenant nommé *Saint-Paul*. On rencontre au-delà du lieu dit *Castellana* une infinité de petites montagnes volcaniques, qui font entre elles une espèce de chaîne ou cordeau en demi-cercle; elles sont coniques, et n'ont pas plus de dix à douze toises de hauteur; elles sont toutes produites par des éruptions, et ont un cratère sur leurs sommets ou sur leurs flancs. Quelques unes sont entièrement ouvertes d'un côté, et à moitié détruites; elles sont formées de scories noires, de fragmens de lave, et il en est sorti quelques courans de lave solide. Il y a aussi d'autres cratères sans monticules, qui ressemblent aux creux qu'auraient faits des mines ou fougasses. Aux environs de Palagonia, les montagnes sont plus élevées, et

lieu de substances différentes que celles où sont placés les feux de l'Etna. Aussi sont-ils à une plus grande distance des montagnes de granit du Val Demona, dont plus on s'éloigne, plus les roches deviennent simples. Quelques unes de ces laves ont le grain fin, peu marqué, comme celui des pétro-silex et de certains schistes. Les autres ont un grain plus gros, et ressemblent au grès; elles sont rouges, grises ou noires; les laves poreuses qui occupent ordinairement la partie supérieure des courans, et qui se trouvent ainsi en contact avec les matières calcaires qui les ont recouvertes, ont dans leurs cavités ou du spath calcaire, ou de la zéolithe, et quelquefois ces deux substances mêlées ensemble. La zéolithe affecte différentes formes; lorsqu'elle remplit entièrement les trous globuleux de la lave, elle est blanche, opaque, soyeuse, et elle a de petits filets qui vont du centre à la circonférence; lorsque la zéolithe est dans des cavités qu'elle ne remplit pas entièrement, elle est en cristaux transparens, rhomboïdaux ou sous des formes dépendantes du rhombe.

Je n'ai point trouvé de zéolithe dans les laves poreuses qui forment le corps des montagnes qui ont contenu des foyers.

quelques unes portent sur leur sommet une couche calcaire.

La singularité la plus remarquable de ces volcans est le lac Palices (*Palicorum lacus*), aujourd'hui nommé vulgairement *Donna Fetia* ou *Naftia;* il est à deux milles à l'ouest de la ville de Palagonia, et à une lieue de celle de Mineo. Il est placé au milieu des montagnes volcaniques, au centre d'un bassin ou petite plaine d'une demi-lieue de diamètre, entourée à moitié par des rochers escarpés, qui la font ressembler à l'emplacement d'un vaste cratère. Cette plaine, un peu concave, contient, dans son centre, comme dans le fond d'un entonnoir, le lac, dont le niveau des eaux varie, et par conséquent l'étendue. Pendant l'hiver, il peut avoir de soixante à soixante-dix toises de diamètre, et dix toises de profondeur; mais pendant l'été, lorsque la saison a été chaude et sans pluie, il est quelquefois entièrement sec. A l'époque où je l'ai vu, à la fin de mai, il présentait un ovale long de trente toises, large de vingt, et profond de cinq ou six; il s'en exhalait une forte odeur de bitume de Judée, ou d'asphalte, qui se fait sentir à une assez grande distance. Ses eaux sont d'une couleur verdâtre, et elles ont un goût fade et nauséabonde. Lorsque je les ai observées, elles n'avaient pas plus de chaleur que l'atmosphère; on me dit que quelquefois elles étaient un peu tièdes.

Dans différentes parties de ce lac, il y a un bouillonnement violent et continuel, qu'on remarque surtout dans quatre endroits distincts, près du centre. Là, après des intermittences irrégulières, le bouillonnement augmente, l'eau se soulève et forme de gros jets de deux ou trois pieds de hauteur, qui se rebaissent ensuite subitement pour s'élever de nouveau, après un intervalle qui ne passe guère cinq ou six minutes. Il y a des temps où le bouillonnement est un peu moins vif; on n'entend d'autre bruit que celui de l'agitation de l'eau.

Lorsque le lac est à sec, on peut y entrer sans danger, et s'approcher du fond de l'entonnoir, où l'on voit plusieurs trous très profonds, d'où il sort continuellement un vent un peu plus chaud, qui soulève la vase, le sable et les corps dont on obstrue ses ouvertures. Ce sont ces mêmes vapeurs aériformes qui, lorsque le lac contient de l'eau, produisent les bouillonnemens et les jets qu'on y observe, et, en soulevant l'eau qui s'oppose à leur issue, elles y produisent une écume blanchâtre. [1]

La vase ou boue qui est au fond et sur les bords du lac, est noire, visqueuse, et a une odeur bitumineuse; on trouve quelquefois un peu d'huile de pétrole sur la surface de l'eau. Tout le sol de la plaine est une terre noire, tenace, bitumineuse et inflammable; on y brûla, il y a quelques années, un tas de paille; l'inflammation se communiqua au terrain, qui, pendant plusieurs mois, jeta une flamme blanchâtre peu vive,

[1] Il aurait été intéressant de connaître la nature de l'air qui produit ce singulier phénomène; mais, quoique j'eusse apporté des récipiens pour en faire l'essai, il ne me fut pas possible d'en recueillir, parce que je n'osai hasarder de m'avancer dans l'eau pour arriver jusqu'aux bouillonnemens, qui étaient trop éloignés des bords.

telle que celle de la fontaine ardente, en Dauphiné, mais qu'on eut beaucoup de peine à éteindre, parce que lorsqu'on l'étouffait d'un côté, elle reparaissait de l'autre; aussi, depuis lors, a-t-on l'attention de ne plus y faire de feu. Ce fait me ferait croire que l'air qui se dégage à travers l'eau, et qui prend peut-être issue à travers le sol, est de l'air inflammable de la nature de celui des marais, qui brûle sans explosion. La fertilité de ce bassin est extraordinaire; il est toujours couvert de récoltes les plus abondantes, qu'il rend sans exiger presqu'aucun travail du cultivateur. Lorsqu'on le traverse à cheval, on entend un bruit sourd qui annonce une grande cavité souterraine, recouverte d'une croûte en forme de voûte, telle que celle de la Solfaterra, près Pouzzol. Tout me porte donc à croire qu'il est aussi l'emplacement d'un ancien cratère, dont une partie de l'enceinte existe encore dans les montagnes escarpées qui l'embrassent du côté de l'est; et, entre ce lac et celui d'Agnano, près de Naples, il n'y a d'autres différences que la plus grande abondance de l'eau dans l'un, et un plus grand dégagement de vapeurs dans l'autre. On disait aussi de celui de Palices que les exhalaisons en étaient mortelles, que les oiseaux et autres animaux qui s'y exposaient tombaient morts. On prétend aussi que les vapeurs qui s'élevaient du sol étaient méphitiques, de manière que lorsqu'on s'y couchait ou lorsqu'on s'y inclinait, on perdait la vie; et, si on y marchait simplement, il n'arrivait aucun mal [1]. Ce phénomène

[1] *Athenis, regnante Epæneto*, olympiade 36, *qua Aritomai laco stadium vicit, in Sicilia apud Palicios locum exædificatum*

ressemble à celui qu'on observe encore maintenant dans la Grotte du Chien, auprès du lac Agnano.

Sur les bords du lac Palices, il y a quelques petits cônes formés de cendres et de scories, tels qu'on les trouve quelquefois dans les cratères de l'Etna et du Vésuve.

Les montagnes et les laves qui environnent le lac portent des vestiges de leur antiquité, puisque, dans une infinité d'endroits, elles sont couvertes et couronnées de pierres calcaires; elles se sont donc formées long-temps avant que notre continent fût habité, et cependant le cratère, dont le lac occupe l'emplacement, conservait encore un reste de son inflammation du temps de Diodore de Sicile, puisqu'il en sortait alors du feu, que l'eau y avait une chaleur considérable, et qu'on y entendait un bruit effrayant. [1]

J'ai voulu savoir si ce volcan avait quelque communication actuelle avec l'Etna, dont il n'est pas très éloigné. J'ai demandé s'il y avait quelque correspondance entre ses phénomènes et les éruptions de l'Etna, si son effervescence était plus vive lorsque le grand

fuisse, in quem si quis ingressus se reclinasset, mortuus fuerit; sin ambulasset, nihil mali passum. (Antigonus Mir., *Narrat. conges.*)

[1] *Ac primum crateres in illo existunt, amplitudine quidem non ita vasti, sed qui ex profunditate inenarrabili scintillas ingentes eructant, lebetum naturam referentes vi ignea æstuantium, unde fervens aqua ebullit.... aqua tamen sulphuris odorem exuberantis præbet; et vorago illa rugitum ingentem ac horrendum emittit. Tum quod longe admirabilius, humor neque supereffunditur, neque subsidit, sed perpetuo agitatus motu, stupenda profluxus vi in altum se extollit.* (Diod. de Sic., Lib. XI.)

volcan était en travail, on m'a répondu qu'on n'avait jamais observé aucun rapport entre eux.

Les phénomènes de ce lac ont toujours paru si extraordinaires, qu'ils ont, dans tous les temps, servi de base à une infinité de fables. Maintenant c'est une fée qui l'habite; anciennement tous ses effets étaient regardés comme surnaturels et divins. On avait bâti sur ses bords un temple fameux dédié aux fils de Jupiter et de la nymphe Thalia, dont j'ai en vain cherché l'emplacement et les ruines [1]. Les sermens où le lac Palices était invoqué étaient aussi sacrés que ceux faits par le Styx [2]. Ce qui étonnait le plus les anciens, et ce qui est encore l'objet de la surprise et de l'admiration de ceux qui le voient maintenant, c'est la quantité d'eau qui paraît toujours s'élever et sortir de dessous terre, en forme de jets, sans qu'elle augmente l'étendue du lac, et qu'elle s'élève au-dessus de ses bords. [3]

J'ai trouvé au milieu des montagnes voisines, sous

[1] *Situm vero est hoc templum in campo amænissimo, et deorum majestate digno.* (Diod. de Sic., Lib. XI.)
.... Pinguis ubi et placabilis ara Palici. (Virg., *Æneid.*, L. IX.)

[2] *Illic invocato loci numine, testatum faciebat esse jurator, de quo juraret. Quod si fideliter faceret, discedebat illæsus : si vero subesset jurejurando mala conscientia, mox in lacu amittebat vitam falsus jurator. Hæc res ita religionem fratrum commendabat, ut crateres quidam implacabiles, Palici autem placabiles vocarentur.* (Macrobius, *Satur.*, Lib. V.)

[3] *Est et fons in Palice Siciliæ, amplitudine decaclini, aquas ad sex cubitorum altitudinem ejicit, ut inundaturus planitiem omnem videatur, verum eodem loco diffluens consistit.* (Aristoteles, *De Mirab.*)

des laves, une substance bitumineuse, odorante, disposée par couches horizontales, et qui se divise par feuillets d'un ou deux pouces d'épaisseur. D'ailleurs, les productions de ces volcans ne m'ont rien présenté d'extraordinaire, et qui ne ressemblât aux matières des autres volcans éteints de la même province.

Le Val di Noto est la seule partie de la Sicile dans laquelle j'aie rencontré des vestiges d'anciens volcans; et les voyageurs qui en ont supposé et placé d'autres dans les autres vals se sont trompés, ou ont eu de fausses indications.

DESCRIPTION

DES ILES DE LIPARI.[1]

Les îles de Lipari méritent sans contredit, par la variété des phénomènes qu'elles présentent, d'attirer également et la curiosité du voyageur et l'étude du physicien et du naturaliste. On rencontre en effet dans cet archipel de feu, dans cet amas d'îles qui sont incontestablement le produit de feux souterrains, une suite de volcans réunissant les différens états par où passent successivement toutes les montagnes volcaniques, et ce qui leur est particulier, et ne se voit peut-

[1] Nous avons promis de donner à la suite de notre Voyage de la Sicile, une description des îles de Lipari; mais nos dessinateurs n'ayant pu s'y arrêter par les raisons que nous avons fait connaître au commencement du huitième chapitre, volume III, nous y suppléerons avec avantage par l'extrait que nous allons donner du voyage que le commandeur de Dolomieu y a fait en 1781. Nous regrettons sans doute de ne pouvoir rendre compte avec autant d'étendue que nous le désirerions, de tous les détails curieux dans lesquels est entré cet habile naturaliste; mais ces recherches et ces observations étant plus particulièrement du ressort de l'histoire naturelle, nous invitons ceux de nos lecteurs qui se sont livrés à ce genre de connaissances, à avoir recours à l'ouvrage même.

être en aucun lieu du monde, un de ces volcans, le Stromboli, qui est dans une agitation et une activité continuelle, qui n'a pas un instant de calme et de tranquillité, et après des intermittences courtes et réglées, lance au loin des tourbillons de feu et de pierres enflammées.

Le trajet de la Sicile aux îles de Lipari, en partant de la petite ville de Melazzo, située sur la côte, n'est que de quelques heures, surtout lorsqu'on a un vent favorable, leur distance de la Sicile n'étant que d'environ trente milles. L'assemblage, la réunion de toutes ces îles, dont le plus grand nombre porte encore l'empreinte des feux qui les ont fait naître, présente en y arrivant un aspect austère et menaçant. Situées vers le troisième degré de longitude et le trente-huitième de latitude, elles se trouvent placées entre l'Italie et la Sicile, mais bien plus rapprochées des côtes de la Sicile. Elles sont au nombre de dix, qui ont toutes leurs noms particuliers; savoir : Lipari, Vulcano et Vulcanello, Salina, Panaria, Baziluzzo, Lisca Bianca, Datoli, Stromboli, Alicuda et Felicuda. Les anciens les nommaient *îles Éoliennes* ou *Vulcaniennes*, et aujourd'hui plus communément on les nomme *îles de Lipari*, du nom de la plus grande, de la plus peuplée et la plus fertile de ces îles.[1]

[1] Voici les noms anciens de toutes ces îles Liparis et Vul-

Il paraît, d'après tous les historiens qui en ont fait mention, tels que Strabon, Diodore, Pline, etc., qu'on n'en connaissait autrefois que sept, ce qui pourrait faire penser que les trois autres sont de formation plus moderne; et, d'après les observations récentes dont nous sommes redevables au commandeur de Dolomieu, il y a tout lieu de croire que plusieurs îlots ou rochers isolés, et qu'on distingue aujourd'hui par des noms différens, faisaient autrefois partie d'une de ces îles volcaniques beaucoup plus considérable, et que, par quelque révolution nouvelle ou quelque bouleversement intérieur, une portion de cette île se sera abîmée dans la mer, et n'aura laissé que les côtés de son immense cratère, qui forment aujourd'hui différentes petites îles séparées les unes des autres; c'est ce que nous verrons plus en détail en parlant de l'île Panaria, où nous accompagnerons notre voyageur. Nous allons le suivre d'abord à Vulcano, puisque c'est là que commencent ses intéressantes descriptions.

Vues de l'île Vulcano, nos 536 et 537.

L'île Vulcano n'est distante du cap Melazzo et des côtes de la Sicile que de trente milles. Elle est presque inabordable de toutes parts, entourée

canis; *Evonimos*, qu'on croit être ce qui forme aujourd'hui l'île de Panaria, et celles de Lisca Nera et Lisca Bianca; *Dydima*, les Salines; *Strongile*, Stromboli; *Phenicudes*, Felicuda, et *Ericodes* ou *Ericusa*, maintenant Alicuda.

de rochers escarpés et couverts de laves noires, grises et rougeâtres, qui annoncent l'empreinte et les traces du feu auquel elle doit son existence. La forme de l'île est celle d'un cône tronqué, à base circulaire, et sa hauteur à peu près d'un demi-mille. Après avoir fait presque en entier le circuit de l'île, on voit, vers la partie opposée au nord-est, les rochers qui s'abaissent et présentent une plage basse sur laquelle il est possible d'aborder; on découvre alors que ce cône de rochers dont on a fait le tour par mer, n'est qu'une enceinte qui renferme un second cône plus exact que le premier, et dans lequel est maintenant placée la bouche du volcan.

En abordant sur cette plage basse, qui forme comme une espèce de port, on a à la gauche ce cône intérieur du volcan, et à la droite une autre petite montagne volcanique appelée *il Vulcanello;* il paraît que cette montagne formait autrefois une île séparée de la grande; mais que, par quelque éruption du Vulcano, le bras de mer très étroit qui les séparait a été comblé, et l'on pense que ce fut celle qui arriva en 1550, l'une des plus considérables dont on ait conservé la mémoire.

La grande île Vulcano a à peu près douze milles de circuit; elle est formée, comme nous l'avons dit, par une montagne ou rocher représentant un cône escarpé de toutes parts, et

qui n'est ouvert que d'un seul côté. Cette ouverture donne entrée à une vallée circulaire, qui l'environne comme une espèce de plate-bande d'environ cent pas de largeur, toute couverte de cendres blanchâtres et de scories; on y voit aussi de grosses pierres de différente nature, et une grande quantité de pierres-ponces légères, provenant des éjections du volcan dans ses dernières éruptions.

Les différentes observations du commandeur de Dolomieu, et surtout le retentissement des coups d'un marteau avec lequel il voulut casser quelques pierres dans cette vallée, lui prouvèrent qu'elle n'était soutenue que par une voûte fort mince qui recouvrait un abîme immense. Ce retentissement, qui se propageait au loin dans des cavités souterraines, lui fit même craindre qu'il n'y eût du danger à y rester; et cependant, en réfléchissant sur la force de cette voûte, qui supporte tout le poids de la montagne intérieure, on peut être rassuré sur sa solidité. Cette montagne, dont la pente est fort roide, est recouverte d'une cendre mobile dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux; ce qui en rend l'accès beaucoup plus difficile que de celle qui contient le cratère de l'Etna, et d'ailleurs elle est encore plus haute et plus escarpée.

Ici le cratère n'occupe pas exactement le centre du cône, il est placé un peu plus dans la partie

du sud, et, avant d'y arriver, on rencontre un plateau de soixante pas de large, percé de plusieurs trous en forme d'entonnoir, et une scissure de vingt pieds de profondeur qui s'ouvre dans le milieu du cratère. Toutes ces cavités sont tapissées de soufre, et il en sort une fumée blanche et épaisse qui est suffocante; c'est sans doute par cette ouverture qu'a coulé une lave noire vitreuse dont on voit le cours sur tout le flanc de la montagne. L'auteur remarque à ce sujet que ces espèces de laves vitreuses se rencontrent plus fréquemment dans ces îles volcaniques que sur l'Etna ou le Vésuve; ce qui semblerait prouver que le feu qui les a produites y est d'une beaucoup plus grande activité. Cette lave vitreuse est d'une extrême dureté; elle a la cassure du silex, et fait feu avec le briquet.

Après avoir traversé, et non sans danger, cette espèce de plate-forme dont nous venons de parler, et monté encore une centaine de pas, notre intrépide observateur se trouva sur les bords du plus magnifique cratère ou plutôt du plus redoutable; mais, pour ne point affaiblir ni rien changer à sa description, nous transcrirons ici la peinture qu'il nous en fait lui-même : « C'est, dit-il, une excavation qui a la forme « exacte d'un entonnoir, dont l'ouverture serait « un peu ovale; sa profondeur est à peu près « égale à la hauteur de la nouvelle montagne,

« c'est-à-dire qu'elle peut être d'un mille; son « plus grand diamètre me parut d'un demi- « mille, et le moindre de quatre cent cinquante « pas; elle est terminée dans le fond par une « petite plaine qui peut avoir cinquante pas de « diamètre; la pente des parois intérieures est « extrêmement roide, de manière qu'il serait « impossible de descendre dans le fond, quand « même on n'aurait pas le risque du feu à courir. « D'ailleurs, qu'y gagnerait et qu'y verrait-on « de plus? Cette vaste cavité est très régulière, « elle ne dérobe à l'œil rien de ce qu'elle con- « tient, et j'avoue qu'elle fut pour moi un des « spectacles les plus grands et les plus imposans « que la nature m'eût encore présentés. Ce cratère « fait une impression plus vive sur l'imagination « que celui de l'Etna, qui est beaucoup plus « vaste, mais moins profond et moins régulier, « et que j'ai vu dans un instant où le fond s'était « élevé presque à la hauteur des bas-bords du « cratère. Je restai très long-temps à admirer « celui-ci, et à faire rouler dans l'intérieur de « grosses pierres que je trouvai sur ses lèvres, et « dont la chute, par la roideur de la pente, après « avoir produit dans le fond un très grand bruit, « faisait retentir et frémir la montagne; elles « entraînaient avec elles des soufres sublimés et « attachés aux pierres de l'intérieur de cet enton- « noir; ces pierres, en arrivant dans la petite

« plaine, paraissaient s'enfoncer dans un fluide, « et je vis alors avec ma lunette que ce fond con- « tenait deux espèces de petits lacs, que je jugeai « être pleins de soufre fondu, que je voyais « couler sans cesse des parois contre lesquelles il « s'était sublimé; il s'y fond ensuite par la cha- « leur qu'il y éprouve, pour subir de nouvelles « sublimations; car je ne puis croire qu'il y ait « de l'eau dans cette plaine brûlante; elle y « serait à l'instant réduite en vapeur. »

Le commandeur de Dolomieu a observé ensuite, après être descendu de la sommité du volcan, et avoir examiné les différentes natures des pierres dont il est entouré, qu'il y existe dans beaucoup d'endroits de profondes crevasses dont il sort continuellement de la fumée, qu'il y en a beaucoup qui donnent une forte chaleur et subliment du soufre, et que jusque dans la mer on éprouve sensiblement l'impression du feu, principe et source de tous ces phénomènes; le sable même, quoique recouvert par l'eau, conserve un grand degré de chaleur; il est des endroits à quelques pas du rivage, où la mer, quand on y met la main, est chaude au point de causer une sensation douloureuse.

Autour de cette île, et particulièrement dans la petite rade où l'on peut aborder, et qui est au pied du cône intérieur, on voit souvent des bulles d'air s'élever du fond de la mer; elles

viennent éclater à la surface, et leur effet ressemble au bouillonnement de l'eau sur le feu. Les anciens auteurs, tels que Pline, Strabon, etc., ont parlé de cette ébullition de l'eau de la mer autour des îles de Lipari, et attribuent ce phénomène à l'extrême chaleur de l'eau, quoiqu'il soit impossible qu'un aussi grand volume d'eau puisse jamais s'échauffer au degré de l'ébullition. Le commandeur de Dolomieu pense, au contraire, que ce phénomène n'est dû qu'à un très grand développement d'air fixe, qui traverse toute la masse de l'eau pour venir éclater à la superficie, et qu'il est produit en plus grande abondance dans le temps de la fermentation intérieure qui précède et accompagne les éruptions.

Lipari n'est éloignée de Vulcano que d'un mille; mais le canal qui sépare les deux îles est d'une très grande profondeur. Celle-ci, placée au nord-est de Vulcano, peut avoir dix-huit milles de circuit; elle est fort irrégulière dans sa forme, ainsi qu'à sa surface, qui contient plusieurs montagnes très distinctes, et très diversement composées. Les unes sont noires, et ont l'aspect des montagnes volcaniques, d'autres sont d'une blancheur éblouissante et semblable à celle de la craie.

Les pierres et les terres de ces montagnes ont aussi des caractères extérieurs qui les feraient méconnaître, et causeraient même quelque doute

sur l'agent qui a contribué à leur formation; les unes ayant l'apparence du silex ou caillou, et d'autres ressemblant aux pierres et terres calcaires : tout, en un mot, dans cette île, doit tenir en suspens et l'esprit et l'imagination du naturaliste qui y arrive; ce n'est qu'après deux jours de courses et d'observations que le commandeur de Dolomieu lui-même s'est convaincu qu'elle devait être entièrement volcanique.

Parmi les différentes montagnes qui s'élèvent dans l'île de Lipari, on en peut remarquer trois, dont la plus haute, placée dans le centre, et qui se nomme *Monte Sant-Angelo*, paraît avoir été formée avant toutes les autres, et leur avoir comme servi de base et de point d'appui. La forme du cratère qui la termine est très reconnaissable par l'escarpement intérieur des collines ou enceintes qui l'environnent : mais le temps a presque rempli cette ancienne bouche du volcan, qui ne présente aujourd'hui qu'une plaine circulaire d'environ deux cents pas de diamètre. La montagne est toute composée de pierres-ponces, de cendres de différentes couleurs, et de morceaux de lave noire et vitreuse.

Au nord de cette montagne de Sant-Angelo, il y en a une autre d'une forme conique, moins élevée que la première, mais dont le cratère est plus déterminé. Celle-ci est couverte, dans sa totalité, de cendres d'une blancheur éblouis-

sante, ce qui lui donne l'apparence d'une montagne entièrement composée de craie; mais, avec plus d'examen, on voit que cette cendre n'est autre chose qu'une pierre-ponce calcinée, et réduite par le feu à une extrême raréfaction.

Outre ces deux ou trois montagnes principales dont notre observateur fait la description, et qui dominent toute l'île de Lipari, il a reconnu à plusieurs autres les mêmes formes de cratères plus ou moins grands, et qui suffisent pour prouver qu'elles ont toutes été autant de productions des feux souterrains, surtout celle appelée *Monte della Guardiaz,* au sud de la ville de Lipari : celle-ci est presque toute formée par des laves solides de diverses couleurs, qui ont coulé sur ses flancs, et jusque dans la mer. On en trouve aussi beaucoup de vitreuses, et particulièrement d'une espèce de verre noir fort recherché des anciens, et qu'ils appelaient *pierre obsidienne.*

Un des phénomènes qui annoncent le plus dans l'île de Lipari la présence des feux souterrains encore dans une grande activité, c'est la chaleur subsistante de ses étuves; elle y est même, dans quelques unes, au point de ne pouvoir être supportée. Ces excavations, en forme de grottes de quatre ou cinq pieds de large sur autant de hauteur, sont taillées dans les rochers situés à l'ouest de l'île, dans une partie fort escarpée sur le bord

de la mer : une forte odeur de soufre les annonce au loin, et tout le terrain sur lequel elles sont placées est pénétré par des vapeurs brûlantes, qui sortent au travers des fentes du rocher sous la forme d'une fumée épaisse.

Ces étuves de Lipari, toutes grossièrement taillées dans le tuf volcanique, seraient salutaires dans beaucoup de maladies; mais elles sont si incommodes, si dénuées des choses les plus nécessaires, qu'elles sont fort peu fréquentées; on n'y trouve même presque point de logement. Les vapeurs qui échauffent ces étuves sont humides, et semblables à celle de l'eau mise en ébullition par une forte chaleur; mais elles varient et éprouvent toutes les vicissitudes des volcans. Il y a même des temps où elles deviennent trop fortes pour que les malades puissent les supporter. Notre voyageur a remarqué qu'il sort du corps de la même montagne, et à trois cents pieds environ au-dessous de ces étuves, une source d'eau presque bouillante, assez considérable pour faire tourner trois moulins placés au-dessous de la chute; l'eau de cette source jette une fumée épaisse, et conserve sa chaleur quelque temps même après avoir mis les roues des moulins en mouvement; elle descend à la mer par un ravin profond, et lorsqu'elle est refroidie, elle sert de boisson aux habitans de l'île, qui n'en ont point d'autre. Il est très vraisem-

blable que c'est cette même source d'eau chaude qui produit les vapeurs des étuves dont nous venons de parler.

De ces étuves, le commandeur de Dolomieu passe ensuite à des bains chauds, qui en sont éloignés d'un mille, et qui conservent cependant une très forte chaleur; les eaux en sont presque bouillantes, et l'on est obligé de les laisser refroidir du jour au lendemain pour pouvoir s'y baigner. Ces bains, fort connus des anciens, et dont ils faisaient même souvent usage par volupté, produiraient les meilleurs effets pour toutes les maladies de peau, pour les rhumatismes, etc.; mais ils sont aujourd'hui entièrement abandonnés, parce qu'on y est très mal logé et qu'on y manque de tout. [1]

Nous n'entrerons point ici dans les descriptions et les recherches curieuses que le même auteur a faites sur la nature et l'origine des pierres-ponces, qui se trouvent en grande abondance dans l'île de Lipari, ces détails étant plus particulièrement du ressort de l'histoire naturelle; nous pouvons dire seulement, d'après l'analyse qu'il nous donne de cette production volcanique, qui est fort employée dans plusieurs

[1] *Hæc insula thermis celebribus exornata est; balnea ista non modo ad bonam valetudinem ægrotantibus multum conferunt, sed pro singulari aquarum genio non mediocrem voluptatis fructum præstant.* (Diod. de Sic., L. V.)

arts, que les rochers graniteux sont regardés comme le principe des pierres-ponces, et qu'ils ne sont réduits à cet état de combustion que par le feu le plus actif et le plus violent. Il en est de même des laves vitreuses dont nous avons parlé, et qu'on trouve dans la même île et dans celle de Vulcano; l'Etna lui-même n'en donne point, non plus que le Vésuve, ou du moins très peu. [1]

Il est donc incontestable, d'après la quantité de productions volcaniques de toute espèce dont l'île de Lipari est couverte, et la forme des différentes montagnes qui s'élèvent sur la superficie, que, quoique les feux souterrains y soient en apparence plus tranquilles, ils n'en existent pas moins, et qu'une légère circonstance pourrait suffire pour ranimer leur activité : nous venons même de voir qu'ils ont dû être autrefois plus violens et plus terribles que dans beaucoup d'autres volcans.

[1] La lave qui est sortie des flancs de l'Etna en 1669, et qui a traversé Catane, a pour base un granit qui n'a point été dénaturé, dont aucune des parties constituantes n'a été altérée. Cette lave, placée de nouveau dans un feu de fusion, se vitrifie et se met dans l'état d'une frite opaque un peu poreuse, qui ressemble aux pierres-ponces; preuve certaine qu'un feu plus actif dans le volcan aurait changé cette immense coulée de lave en pierres semblables à celles de Lipari. Le caractère vitreux des laves noires de Lipari, la quantité de pierres obsidiennes qui s'y rencontrent, montrent évidemment que son inflammation est plus active que celle du volcan de la Sicile.

Il serait, au reste, très difficile de déterminer précisément l'époque où les grandes éruptions des volcans de Lipari ont pu cesser; mais tout nous porte à penser qu'elle doit être fort ancienne; et d'après les divers auteurs qui en ont fait mention, soit dans l'antiquité, soit parmi les écrivains des derniers siècles, le commandeur de Dolomieu croit pouvoir faire remonter cette époque à la moitié environ du sixième. Cette conjecture devient d'autant plus vraisemblable, qu'elle se trouve d'ailleurs appuyée par les vieilles traditions de la Sicile et les chroniques du temps. [1]

On doit croire, d'après ce que les anciens nous disent de cette île, qu'elle n'était point autrefois aussi fertile et aussi féconde en grains

[1] Il est parlé, dans Aristote, des volcans de Lipari. *In Lipara conspicuum ignem, aiunt, atque lucentem, non interdiu, sed noctu tantum ardere.* Ce philosophe vivait environ trois cents ans avant J.-C. Strabon et Diodore, qui vinrent trois siècles après, en font aussi mention, ainsi que Silius Italicus. Et Théocrite, plus ancien qu'eux tous, compare les feux de l'amour aux flammes de Lipari :

> ..... *Sed quos amor excitat ignes*
> *Vulcani flammis Liparensibus acrius ardent.*

Parmi les modernes, c'est-à-dire vers la fin du quinzième siècle, Fazelli ne parle plus de ces volcans éteints que comme étant déjà d'une grande antiquité; mais il dit qu'on en apercevait encore les traces. *Insula hæc ignem ex pluribus crateribus olim evomebat, cujus ora et vestigia adhuc cernuntur.* On

qu'elle l'est aujourd'hui, en fruits de toute espèce et de la plus excellente qualité [1]. Cicéron en parle comme d'une île inculte : peut-être que la violence de ses feux, et la prodigieuse fermentation que tout le territoire de l'île éprouvait alors, était peu favorable à la végétation et à la culture; mais depuis long-temps cette île est devenue d'une fertilité extrême, et surtout pour certaines espèces de fruits, comme les figues et les raisins, qui y sont délicieux. Les Liparotes en font un commerce considérable, en les faisant sécher pour les transporter dans les pays étrangers. Il s'y fait aussi un vin fort renommé, qu'on nomme *Malvoisie* de Lipari. [2]

voit donc que c'est dans le long espace de temps qui s'est écoulé entre ces deux époques que les volcans de Lipari se sont éteints; et comme quelquefois, ainsi que le remarque le commandeur de Dolomieu, la fable est venue au secours de la vérité, l'histoire d'un saint Calogero, protecteur de la Sicile, qui, dans le sixième siècle, évoqua les diables de Lipari pour les confiner à Vulcano, peut donner à penser qu'il est vraisemblable que les feux de l'île de Lipari, trouvant un autre débouché, auront pu alors se porter à Vulcano, qui n'en est qu'à peu de distance, ces deux îles volcaniques ayant sans doute un foyer commun.

[1] *Frugum mediocriter ferax, eosque arborum fructus, qui jucundissimam fruentibus oblectationem afferunt, subministrat.* (Diod. de Sic., Lib. V.)

[2] La culture de la vigne est pour Lipari l'objet principal de l'économie rurale. Cet emploi du sol procure plus d'avantage et plus de profit; aussi les vignes attirent tous les soins des

L'île est assez peuplée; on y compte environ quatorze mille âmes, dont le plus grand nombre habite la petite ville de Lipari, qui est la capitale de toutes ces îles. Cette ville est laide et mal bâtie; elle est située au bord de la mer, au-dessous d'une montagne escarpée qui forme un cap assez prononcé, avec un château uniquement fortifié par sa position.

cultivateurs; elles sont très bien travaillées : les ceps sont soutenus par des bois arrangés de manière à former des espèces de toits plats, élevés de trois pieds, sur lesquels on replie et on attache les branches; l'air qui circule au-dessous de cette charpente en échafaudage empêche le raisin de se pourrir, dissipe l'humidité et procure une maturité plus parfaite. On y fait des vins de plusieurs espèces, tous très bons; le plus renommé et le meilleur est celui de Malvoisie. On en exporte beaucoup dans les pays étrangers; mais il a le défaut de ne pas se conserver dans les climats plus chauds. La majeure partie des vignes est destinée à faire des raisins secs, dits *passoli*. La seule façon qu'on emploie consiste à cueillir le raisin lorsqu'il est bien mûr, à le plonger dans une lessive de cendres plus ou moins chargée de sel, selon la maturité du raisin, et à le mettre ensuite sécher au soleil. L'objet de cette lessive chaude et alcaline est d'absorber l'acide du raisin, afin que la partie sucrée du moût puisse encore se cristalliser, et attire moins l'humidité de l'air. Les raisins qu'on emploie pour les passoli sont de deux sortes : les uns, petits, noirs et sans pepins, sont les plus délicats et les plus recherchés; les autres, jaunes, longs et avec des pepins, sont les passoli ordinaires. L'une et l'autre espèce forme l'objet d'un commerce considérable, qui procure, en retour, aux habitans les choses nécessaires à la vie, surtout le blé, dont ils ne recueillent que pour trois mois.

Il y a deux petits ports aux deux côtés du promontoire sur lequel est placé le château; mais ces deux ports sont aussi mauvais l'un que l'autre, et exposés à tous les vents. Le caractère des insulaires est au reste fort marqué; ils sont braves, actifs, laborieux et excellens marins. Leurs femmes sont très fécondes, et leur tempérament est si prématuré, que les mariages du peuple se font ordinairement dès l'âge de douze ans. [1]

Au nord-ouest de Lipari, et après avoir traversé un canal de deux milles, notre voyageur passe à l'île appelée *Salini*, nom qui lui vient des salines que les habitans entretiennent sur une plage basse au sud-est de l'île, où ils font du sel

[1] Les îles vulcaniennes ont été regardées long-temps comme servant de retraite aux brigands et aux bandits qui désolaient le commerce et la navigation sur les côtes de la Sicile et de l'Italie. Nous voyons dans Tite Live que, du temps des Romains, les habitans de Lipari étaient considérés comme tels, et alors fort redoutés : il nous rapporte que les Romains ayant envoyé L. Valerius, L. Sergius et L. A. Manlius comme ambassadeurs pour porter des présens au temple et à l'oracle de Delphes, ils furent interceptés et pillés par les pirates de Lipari. *Mos erat civitatis, velut publico latrocinio, partam prædam dividere.*

Mais Diodore de Sicile, dans son récit du même fait, ajoute une circonstance honorable pour les habitans de Lipari, et surtout pour Tymasitheus, qui en était le gouverneur; c'est que non seulement ils condamnèrent et punirent ceux des leurs qui avaient commis ce vol, qui fut regardé comme un

pour la consommation de toutes ces îles. Celle-ci peut avoir quinze milles de circuit; sa forme est presque ronde. Elle contient trois montagnes élevées, qui forment entre elles un triangle; deux surtout absolument isolées et séparées par une vallée qui traverse toute l'île, de façon que, lorsque de dessus mer on la voit de loin dans la partie du sud, la courbure des eaux faisant disparaître la vallée, on croit apercevoir deux îles séparées et très voisines l'une de l'autre. [1]

Cette vallée, d'environ cinq cents pas de large, est de la plus grande fertilité, et comparable même à celle de la base de l'Etna. Quant aux montagnes volcaniques qui l'environnent, et auxquelles est due cette végétation abondante, il y a tout lieu de croire que les feux souterrains

sacrilége, mais ayant fait rendre aux ambassadeurs romains les présens destinés pour l'oracle de Delphes, ils leur donnèrent ensuite une escorte pour qu'ils pussent y arriver en sûreté.

L'historien ajoute que cette action de Tymasitheus fut tellement approuvée à Rome, que lorsque, cent trente-sept ans après, l'île de Lipari tomba, avec toute la Sicile, au pouvoir des Romains, la postérité et les descendans de Tymasitheus furent déclarés libres et exempts de tout tribut. *Post annos vero CXXXVII, cum Liparam Carthaginensibus adimerent, Tymasithei posteros a tributis immunes et omnino liberos esse jusserunt.*

[1] On croit que c'est à cette apparence que cette île doit son ancien nom de *Dydima*, ainsi que le dit Strabon. *A forma Dydimam, id est Gemellam vocarunt.*

qui les ont formées, sont éteints depuis des temps reculés, aucun poète, historien ni géographe de l'antiquité n'en ayant fait mention. On retrouve cependant encore à la sommité de ces montagnes les vestiges de leurs anciens cratères, encore très apparens, ainsi que des courans de laves qu'elles ont produites autrefois, et dont on voit des masses considérables qui descendent jusque sur les bords de la mer comme par gradins. Ces laves, qui sont extrêmement dures, tiennent beaucoup de la nature du porphyre; leur grain est serré et fin, sans aucun pore, leur couleur noire ou rougeâtre avec des points blancs et ronds, et elles seraient susceptibles du même poli que le porphyre si on voulait en faire usage pour l'architecture.

Du sommet de la plus haute montagne de l'île Saline qui domine sur la totalité des îles de Lipari, le commandeur de Dolomieu put apercevoir dans la partie de l'ouest deux autres de ces îles, mais elles ne parurent pas mériter qu'il les allât examiner de plus près, d'autant plus qu'elles se trouvent à dix et vingt milles de distance de celle où il était. Ce sont les deux îles Alicuda et Felicuda, l'une et l'autre formées d'une seule montagne conique, qui peut avoir près de dix milles de contour; elles sont peu habitées. La première est couverte d'arbres et moins cultivée que la seconde, qui a d'assez bons

pâturages : on y cultive même du blé et des vignes.

L'île Panaria, à laquelle il passa ensuite, mérita bien davantage son attention, et à plus juste titre; nous devons même à ce sujet, aux recherches attentives de cet observateur, une découverte qui nous paraît infiniment curieuse, et qui semble avoir échappé jusqu'ici aux voyageurs et aux naturalistes.

Cette île, qui, suivant toutes les apparences, était l'Evonimos des anciens, a environ huit milles de tour; elle ne présente à la première inspection qu'une simple montagne, et même moins élevée que les autres îles de Lipari; mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que dans la partie du sud-est le rocher, qui est coupé à pic intérieurement, conserve une forme demi-circulaire, et que toutes les petites îles ou rochers isolés qui en sont à peu de distance, décrivent entre elles un demi-cercle régulier, dont la courbure répond exactement à la portion d'arc intérieure que forme l'île Panaria. Le commandeur de Dolomieu n'hésite point, d'après cette observation, à penser que toutes ces îles ne sont plus que les restes ou des portions détachées d'un vaste cratère dont la mer s'est emparée, et qui en composaient autrefois un seul beaucoup plus considérable qu'aucun des volcans qui existent aujourd'hui dans cette partie du globe.

Ce premier aperçu ne portant pas cependant encore dans l'esprit de notre observateur le degré de certitude qu'il désirait, il a voulu s'en assurer par un examen plus particulier des matières qui composent toutes ces petites îles, et qu'il a trouvées absolument pareilles à celles de l'île principale; leur forme même a été pour lui une conviction de plus.

Voici le raisonnement sur lequel il a appuyé son opinion à ce sujet, et qui nous paraît être une démonstration parfaite.

Toutes ces petites îles, parmi lesquelles il y en a beaucoup qui ne sont que des rochers à fleur d'eau [1], sont essentiellement volcaniques, c'est-à-dire qu'elles portent toutes l'empreinte du feu qui les a produites, mais non sans doute dans la forme qu'elles avaient autrefois. Une expérience constante nous prouve qu'aucune montagne volcanique ne peut s'élever par l'effort des feux souterrains, qu'autant qu'elle a dans son centre et dans son intérieur un cratère ou une ouverture par où s'élancent les matières

[1] On leur donne le nom de *Formiculi*, dénomination qui désigne bien leur nombre et leur petitesse. Il y en a ensuite quelques unes de plus élevées; ce sont celles appelées *Datolo*, *Lisca-Nerà*, *Lisca-Bianca* et *Basiluzzo*. Voyez à ce sujet la carte de la Sicile, sur laquelle cette partie des îles Éoliennes a été détaillée avec soin, et conformément à ces observations.

qui l'élèvent successivement. Or, il est facile de voir qu'aucune de ces îles n'en présente la forme ni rien qui l'indique, que par conséquent elles ne sont que des fragmens d'une ancienne montagne, et toutes formées par les éjections sorties d'un centre commun.

Basiluzzo est la plus grande de ces îles; elle a même deux milles de tour, et est cultivée sur sa pente extérieure, mais entièrement composée des mêmes matières que l'île Panaria, dont elle a fait autrefois partie. Datolo n'est qu'un rocher de lave du pied duquel sort une fontaine d'eau bouillante; c'est l'unique partie de l'ancien cratère qui indique et conserve encore un reste d'inflammation. Lisca-Bianca et Lisca-Nera doivent leurs noms aux laves qui les composent et les couvrent presque en entier, et qui sont, quoique de couleur différente, de même nature que celles de Panaria, et ayant pour base le granit, mais dans un état de fusion différent.

Quelle devait être l'immense étendue du cratère qui réunissait à lui seul l'espace que toutes ces îles occupent aujourd'hui? Le commandeur de Dolomieu estime que son diamètre devait avoir six milles, et que c'est aussi, suivant toutes les apparences, sa grande étendue qui a causé sa ruine; son enceinte ne s'étant pas trouvée assez forte pour résister à l'effort de la mer, elle l'aura rompue dans les parties les plus faibles en s'em-

parant de ses cavités, et aura ainsi à la longue occasionné sa destruction. [1]

Il résulte de cette découverte sur la forme et la nature de cette dernière île Panaria, une observation intéressante, et qui porte sur le nombre même des îles de Lipari. Elle nous explique la raison pour laquelle les anciens auteurs, en parlant de ces îles Éoliennes, n'ont jamais fait mention que de sept îles, tandis que tous les géographes modernes les font monter à dix et onze; il est certain qu'en les supposant nouvellement formées, et comme ayant été produites par quelque éruption dans des temps modernes, un événement de cette nature aurait fait une si grande sensation en Sicile et en Italie qu'on en aurait conservé la tradition; ce qui n'est pas; au lieu qu'il est très vraisemblable de penser que la destruction, ou plutôt la division d'une île qui était peut-être inhabitée, et dont une partie aura été engloutie dans la mer par l'effort de quelque tempête, n'a été connue que de ceux qui naviguaient dans ces mers; par la suite on aura compté un plus grand nombre

[1] On remarque souvent sur la surface de la mer, dans l'emplacement de l'ancien cratère, des bouillonnemens produits par un dégagement d'air qui prouve encore une fermentation intérieure. Ces bouillonnemens sont plus ou moins considérables, suivant le degré et l'état des feux qui les produisent.

d'îles, sans être instruit de ce qui avait pu les produire.

Il n'y a d'habité, dans l'île de Panaria, que la vallée qui se trouve environnée de la portion de cercle formée par l'ancien cratère. Cette petite plaine est assez fertile, et renferme les habitations éparses de trois cents personnes qui y vivent du produit et des échanges qu'elles font de leurs vignes, d'un peu de coton, et de quelques légumes qu'elles cultivent pour leur subsistance.

Vues du Stromboli, nos 538 et 539.

Le Stromboli est situé au nord-est des îles de Lipari, c'est la dernière de toutes ces îles, aussi ce fut par l'examen de ce volcan formidable que notre observateur termina son intéressante tournée. Après avoir employé un jour entier à faire sur l'île Panaria et les rochers de lave qui l'environnent toutes les remarques dont nous venons de rendre compte, il s'embarqua à l'entrée de la nuit pour Stromboli, qui en est à douze ou quinze milles, afin de jouir davantage, dans l'obscurité et le silence, du spectacle imposant qu'elle allait lui offrir.

« Je m'en approchai, dit-il, pendant la nuit « avec d'autant plus d'empressement, et j'ob- « servai ses différens phénomènes avec d'autant « plus d'attention, que je savais que la clarté « du jour me priverait d'une partie des circon- « stances intéressantes de ce singulier volcan. Le

« cratère enflammé est dans la partie du nord- « ouest de l'île, sur le flanc de la montagne. « Je lui vis lancer pendant toute cette nuit, par « intervalles réglés de sept à huit minutes, des « pierres enflammées qui s'élevaient à plus de « cent pieds, qui formaient des rayons un peu « divergens, mais dont cependant la majeure « quantité retombait dans le cratère qui les avait « lancées; les autres roulaient jusque dans la « mer. Chaque explosion était accompagnée « d'une bouffée de flammes rouges, semblables « à celle qu'on produit dans nos spectacles par « le moyen du camphre et de l'esprit de vin; « cette flamme durait quelquefois quatre ou « cinq minutes, et s'éteignait tout d'un coup. « Un bruit sourd, semblable à celui d'une mine « qui éprouve peu de résistance, se faisait en- « tendre, mais il n'arrivait à l'oreille que quelque « temps après l'explosion, et quoiqu'il en fût « l'effet, il en paraissait indépendant. Les pierres « lancées ont une couleur d'un rouge vif, et « sont étincelantes : elles font l'effet des feux « d'artifice. »

Le commandeur de Dolomieu, en approchant lentement de l'île, eut tout le temps d'en examiner la forme et les dehors; à une certaine distance, cette île paraît être parfaitement conique [1], mais vue de plus près, la montagne est

[1] Le nom de *Strongyle* que les anciens lui donnaient, et

terminée par deux sommets de hauteur différente. Elle est escarpée et inabordable dans les trois quarts de sa circonférence, qui a environ douze milles; mais dans la partie du nord-est, la base de l'île se prolonge, et forme une plaine inclinée qui se termine par une plage sur le bord de la mer.

C'est la seule partie de l'île qui soit habitée et susceptible de quelque culture; elle produit même des fruits excellens, des vignes et quelques cotonniers, dont les échanges suffisent pour faire subsister environ deux cents habitans qui y vivent, comme autant de salamandres, dans la plus grande sécurité; quoique les explosions continuelles du volcan soient presque au-dessus de leurs têtes, comme elles se portent néanmoins constamment dans la partie opposée de la montagne, elles semblent les laisser sans danger, et effectivement, depuis un siècle, il n'y a point eu d'éruption du côté de la plaine.

Le Stromboli est le seul volcan connu dont l'activité soit aussi continuelle et sans aucun temps de tranquillité. La manière dont se font ses explosions ne ressemble pas même à celle des autres volcans; d'ordinaire elles sont annon-

dont on a fait *Stromboli*, indique clairement que depuis longtemps cette montagne conservait une forme parfaitement ronde; ΣΤΡΟΓΓΥΛΟΣ, en latin, *rotundus*, en est la preuve. Strongyle, *a figura sic dicta*, dit Strabon., Lib. VI.

cées par un murmure souterrain, avant-coureur de l'éruption, et presque toujours précédées par une gerbe épaisse de fumée mêlée de flamme. Ici l'éruption ne peut être prévue que par l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la dernière; il semble que ce soit le choc ou le concours des vapeurs inflammables qui l'allument subitement et produisent l'explosion, en chassant les pierres qui se trouvent sur leur issue.[1]

Après avoir traversé les vignes et la partie cultivée du Stromboli, ce qui occupe à peu près un tiers de la montagne, notre voyageur voulut examiner de plus près les effets et la marche presque régulière des explosions du volcan, en montant, non sans beaucoup de peine, sur la sommité la plus élevée. Le Stromboli se termine, comme nous avons dit, par deux pointes, mais on n'aperçoit plus ni sur l'une ni sur l'autre les vestiges du cratère qui les a formées, ce volcan

[1] La théorie de l'air inflammable fournit, suivant le commandeur de Dolomieu, la seule explication qu'on puisse donner des singuliers phénomènes qui caractérisent ce volcan. Le feu intérieur peut dégager les vapeurs inflammables des matières qui sont près de son foyer, mais sans contact immédiat, à peu près comme il fait bouillir l'eau des sources qu'il échauffe. Ces vapeurs peuvent arriver, par des canaux, dans la cavité principale, où est l'embrasement actuel, et s'y enflammer tout d'un coup; le feu produit de l'air à proportion de son activité, et elle doit être plus grande pendant les orages que dans les calmes.

ayant éprouvé tant de révolutions que sa forme première a dû être changée depuis long-temps. Celui seul qui existe, et qu'on voit exhaler une fumée perpétuelle, est placé sur le flanc de la montagne aux deux tiers de sa hauteur; il est très petit, et n'a pas plus de cinquante pas de diamètre; il a la forme d'un entonnoir, et se termine en bas par une pointe.

Du sommet du Stromboli on domine sur ce cratère enflammé, d'où on voit les éruptions se succéder avec la même régularité que pendant la nuit, chaque intermittence étant à peu près de sept minutes. Le jour on n'y aperçoit point de flamme, la lumière du soleil la faisant disparaître, mais seulement une fumée blanche et épaisse qui sort en même temps que les pierres, et qui se dissipe dans le vague de l'air. Les pierres lancées par le volcan, qui, la nuit, sont d'un rouge vif et étincelant, paraissent noires pendant le jour. Elles s'élèvent également en gerbe, et la plus grande partie retombant dans le cratère, elles sont lancées de nouveau jusqu'à ce qu'elles soient brisées et réduites en cendres.

Dans le dernier voyage que le commandeur de Dolomieu a fait pour examiner de près les volcans dont il nous donne la description, le Stromboli était dans un de ses momens les plus calmes; car il est des temps où il paraît plus courroucé, où la fermentation intérieure est

plus active, les éruptions plus précipitées, les pierres lancées beaucoup plus haut, et à une plus grande distance dans la mer. En hiver, son inflammation est beaucoup plus considérable, et surtout aux approches du mauvais temps et des tempêtes sur mer; alors les intervalles de ses explosions ne sont que de deux ou trois minutes, et l'on voit, pendant la nuit surtout, une flamme rouge et brillante sortir sans discontinuité de son cratère, et éclairer à une grande distance.

Une observation particulière que le même voyageur a faite sur cette montagne de feu, et qui semble mériter le plus de curiosité, c'est qu'il a découvert dans la partie du sud-est, à la moitié de la hauteur du volcan, une fontaine ou source d'eau froide qui sort à travers des cendres mouvantes, des laves et des scories. Cette eau, douce, légère, très bonne à boire, ne tarit jamais, c'est l'unique ressource des habitans lorsque leurs citernes sont épuisées.

Cette découverte, intéressante par elle-même, le devient encore plus par l'explication qu'il en donne, et qui nous paraît infiniment ingénieuse. Après avoir observé que la sommité de la montagne est absolument isolée, qu'elle est composée de pierres poreuses et de matières qui ne peuvent retenir l'eau, puisqu'elles sont pénétrables à la fumée, d'où elle sort souvent par des fentes et des trous d'un pouce de diamètre, que d'ailleurs

cette fontaine se trouverait desséchée par l'ardeur d'un soleil brûlant, encore plus tôt que celles du bas de la montagne, il croit devoir en conclure que l'eau qui fournit à cette source si singulièrement placée, est le produit d'une évaporation qui se fait dans l'intérieur de la montagne, et dont les vapeurs se condensent vers le haut, comme dans un chapiteau; le même feu qui échauffe le réservoir d'une source d'eau chaude qui est au bas de la montagne, peut produire celle d'en haut par une espèce de distillation.

On sait au reste que c'était dans cette île que les anciens avaient placé le palais d'Éole, comme les forges de Vulcain dans celle de Lipari. Cette dernière île était particulièrement sous la protection de ce dieu, ainsi que cela est prouvé par toutes les anciennes médailles de Lipari. Le plus grand nombre porte pour empreinte la tête du dieu, couverte d'un casque épais et grossier. Sur quelques unes, Vulcain est représenté assis sur une espèce de trépied, tenant un lourd marteau dans une main et un vase dans l'autre.

Un grand nombre de ces médailles portent pour revers, deux, trois ou six boules de fer, avec le nom des anciens habitans de l'île ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ. On pense assez généralement que le nombre de ces boules n'indiquait autre chose que la valeur différente de chaque monnaie. Quelquefois deux de ces boules se trouvent liées par une barre de

fer, ce qui a fait croire à quelques antiquaires que ces masses de métal pouvaient avoir quelque rapport avec le feu qui les avait forgées, et être regardées comme l'emblème de la divinité qui présidait aux travaux des cyclopes.

La position de ces îles, le goût et l'habileté des anciens Liparotes pour la navigation, sont encore indiqués sur quelques unes de leurs médailles par la représentation d'un poisson, ou la proue d'un vaisseau, ou encore par un trident, attribut ordinaire et le plus connu du dieu des mers.

NOTICE

OU

DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

MÉDAILLES DE LA SICILE.

NOTICE

OU

DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

MÉDAILLES DE LA SICILE.

La collection complète des médailles de la Sicile est, sans aucun doute, une des plus curieuses qui existent, tant par la variété des types que par le grand caractère des têtes, presque toutes ces anciennes médailles ayant été frappées par des Grecs, et dans le plus beau temps des arts. Indépendamment de l'intérêt qu'elles présentent à cet égard et de la perfection à laquelle l'art monétaire avait été dès-lors porté en Sicile, on ne peut disconvenir que ce ne soit l'espèce de monument qui prouve le plus la grandeur et l'ancienne puissance de ses premiers habitans. Monumens d'autant plus précieux, qu'ils assurent incontestablement les noms et l'existence, non seulement des différens princes qui ont régné en Sicile, mais encore d'une partie des grands hommes et des personnages célèbres qu'elle a produits, ou qui y ont joué quelque rôle important. [1]

[1] Un intérêt particulier que présentent encore ces médailles, mais qui n'est propre qu'à celles qui ont été frappées à Rome, ou depuis la domination des Romains en Sicile, c'est de nous rappe-

Nous avons donc pensé devoir entrer dans quelque détail à ce sujet, et joindre à notre voyage de Sicile une notice ou description sommaire de ses médailles; mais ces descriptions et ces recherches ne pouvant être fort étendues dans un ouvrage comme celui-ci, les personnes qui portent le plus de goût et d'intérêt à ce genre de curiosité, pourront consulter les auteurs qui en ont traité très au long, tels que Paruta, Goltzius, Havercamp, Mayer, etc.[1]. Nous nous contenterons de donner ici quelques notices abrégées des plus intéressantes médailles, et en premier lieu de celles anciennement frappées sous chacun des princes qui ont régné dans la Sicile, jusqu'au siége et à la prise de Syracuse par Marcellus; ensuite nous parlerons de celles qui ont rapport à l'histoire, à compter de cette époque et sous la domination des Romains.

C'est le choix de ces différentes médailles que nous présentons sur quatre planches ou tables séparées, et

ler plusieurs faits mémorables de son histoire, tels que la prise de Syracuse par Marcellus, la guerre des esclaves en Sicile, etc.; mérite que difficilement on retrouve dans les médailles grecques, qui, en général, ne présentent que les différens attributs des divinités dont le culte était particulier à chaque ville, ou des types vagues, comme des quadriges ou autres, qui semblent n'avoir eu trait qu'aux jeux pythiens ou olympiques, si vantés et si célèbres chez les Grecs.

[1] Indépendamment de ces auteurs anciennement connus, nous en avons consulté particulièrement deux dont les ouvrages nous ont paru mériter beaucoup plus de confiance: P. Burmann, éditeur du Voyage de Philippe Dorville, et surtout l'excellent ouvrage du prince de Torremuzza, si connu dans la république des lettres par ses recherches et ses profondes connaissances dans l'antiquité.

qui, réunies avec les médailles des villes anciennes de la Sicile, qu'on trouvera à la suite, renfermeront tout ce que nous avons trouvé de plus authentique et de plus intéressant en ce genre.

MÉDAILLES des princes ou tyrans qui ont gouverné la Sicile avant la domination des Romains.

Le premier de ces princes connu dans l'histoire de l'ancienne Sicile est Gelon; il ne régna que sept ans, et vivait environ quatre cent quatre-vingt-dix ans avant l'ère chrétienne; presque toutes ses médailles portent d'un côté une tête qui semble devoir être celle de Gelon, attendu qu'elle est ceinte du diadème ou bandeau royal. Le revers de ces médailles, qui représente presque toujours une Victoire conduisant un bige ou char attelé de deux chevaux, donne lieu de penser qu'elles furent frappées après l'événement de la bataille et de la victoire signalée que Gelon remporta, près d'Himère, sur les Carthagnois commandés par Amilcar. Elles portent toutes pour inscription ΓΕΛΩΝΟΣ ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΥ, *Gelonos Siracosiou.* La plus précieuse de ces médailles de Gelon, n° 4, est en or; les autres qui se ressemblent, à quelques légères différences près, sont en argent, et toutes fort rares. Le prince de Torremuzza en donne encore deux qui, au revers de la même tête de Gélon, présentent un aigle tenant la foudre de Jupiter dans ses serres, et deux autres petites, sur l'une desquelles, n° 5, est un lion, et sur l'autre, n° 9, le chiffre ou nombre XII, dont il est difficile de pouvoir expliquer la signification. Ces deux dernières sont encore également rares.

N° 540. GELON.

Hieron Ier, frère de Gelon, fut appelé par le peuple au trône de la Sicile. On conserve de ce prince un grand nombre de médailles du plus grand caractère.

HIERON Ier.

Son règne, qui, suivant Diodore, ne dura que onze ans et huit mois, fut célèbre par de nouveaux avantages remportés sur les Carthaginois, rivaux et toujours ennemis des Syracusains. Avide de tous les genres de gloire, Hieron voulut remporter le prix des jeux olympiques : aussi fut-il chanté par tous les poètes de son temps, et on peut croire que ses triomphes furent également célébrés sur ses médailles, puisqu'elles portent presque toutes pour revers un char triomphal attelé de deux chevaux, quelquefois de trois et quatre, et pour inscription ΙΕΡΩΝΟΣ. On voit de l'autre côté la tête d'Hieron ceinte du bandeau ou couronnée de lauriers.

Dans d'autres médailles, n° 2, nous voyons ce prince à cheval, et dans l'action de combattre. Sur quelques unes, n°s 10, 11 et 14, au lieu de la tête d'Hieron, c'est celle d'une Cérès couronnée d'épis, et derrière la tête quelque emblème du labourage, pour indiquer son zèle et son amour pour l'agriculture, art qu'il regardait avec raison comme le plus utile à la Sicile.

N° 541. DENYS l'Ancien, DENYS second.

Les médailles de ces tyrans sont en très petit nombre et fort rares : il est assez vraisemblable que les cruautés de ces princes farouches, et l'horreur qu'ils laissèrent après eux, ont fait détruire jusqu'aux monumens qui pouvaient rappeler leur mémoire. La seule médaille de Denys, reproduite sur la planche 541e de notre Atlas, et qui porte le n° 2, est en argent. Elle se trouve dans plusieurs collections, et particulièrement dans le cabinet du roi de France. Les caractères puniques gravés sur le revers, prouvent incontestablement qu'elle a été frappée par les Carthaginois. Elle présente d'un côté la partie antérieure d'un cheval, avec le symbole de la trinacrie, et de l'autre un palmier, types et emblèmes assez ordinaires de beaucoup de médailles de cet ancien peuple. Au reste, le nom de Denys en caractères grecs, ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ, ne peut laisser aucun doute qu'elle n'ait été frappée sous le règne de ce tyran.

Le prince de Torremuzza rapporte deux médailles de Denys, presque semblables à celle-ci, et, par cette raison, nous n'avons point cru les devoir faire graver ; il en est de même de deux ou trois autres que Goltzius et quelques auteurs après lui donnent dans leurs ouvrages ; mais comme ils ne disent point où elles sont, nous ne les croyons pas assez certaines pour les joindre aux nôtres.

On ne connaît qu'une seule médaille attribuée à Denys le jeune, voyez n° 17. Le prince de Torremuzza, qui la rapporte dans son ouvrage, la regarde comme de la plus grande rareté ; elle est en bronze et conservée dans le muséum de Palerme : elle porte d'un côté la tête de ce prince coiffée d'une peau de lion, avec l'inscription ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ, et au revers un aigle qui déchire un lièvre dans ses serres.

On trouve encore sur la même planche, au n° 12, une médaille qu'on attribue à Hipparinus, second fils de Denys, qui ne régna à Syracuse que deux ans. Elle est en bronze et porte d'un côté une tête de Jupiter, et de l'autre un sanglier courant, avec un fer de lance au dessus ; on voit à l'exergue les caractères grecs ΙΠΠΑΡ, qui sont les lettres initiales du nom du tyran.

AGATHOCLES.

Agathocles fut, après le gouvernement orageux des Denys, un des plus grands hommes qui aient régné en Sicile. Nous prions nos lecteurs de se rappeler le portrait de cet homme extraordinaire qu'ils ont dû trouver dans le précis historique des révolutions de Naples et de Sicile placé à la tête du premier volume de cet ouvrage. Ils y ont vu comment Agathocles, fils d'un simple potier de terre, parvint à s'emparer de la couronne, et la conserva en héros jusqu'à sa mort.

Les premières médailles d'Agathocles, qui se présentent n°s 1 et 4, ayant d'un côté une tête de Cérès ou Proserpine coiffée d'épis, et au revers une Victoire qui élève un trophée, ne sont pas très rares et se trouvent dans plusieurs collections; elles sont toutes en argent et portent pour inscription le nom d'Agathocles, ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ, et à côté de la tête le mot grec ΚΟΡΑΣ, qui veut dire vierge. Celle n° 16 est dans le même cas; elle est en or, et porte d'un côté une tête de Pallas casquée, et au revers le foudre de Jupiter, avec les mots ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΟΣ.

Il n'en est pas de même de la médaille n° 7, sur laquelle on voit une tête coiffée d'une peau d'éléphant, et au revers une Pallas qui lance un javelot. Elle est extrêmement rare, mais on la voit au musée impérial de Vienne; elle est en or, et d'une grande beauté : on pense que la peau d'éléphant doit avoir rapport aux avantages qu'Agathocles remporta en Sicile sur les Carthaginois. Mais, de toutes ces médailles, celle n° 5 nous paraît devoir être une des plus précieuses, parce qu'elle présente la tête même de ce prince. On peut au moins le présumer au diadème ou bandeau

royal dont elle est ceinte. Elle a pour revers une Victoire élevant un trophée d'armes à la gloire d'Agathocles. Cette médaille est en argent, et de la plus grande rareté; elle a été donnée en premier lieu par Goltzius; mais le prince de Torremuzza se rappelle l'avoir vue entre les mains d'un orfévre à Messine, qui ne voulut la lui vendre pour aucun prix.

ICETAS et SOSISTRATES.

Ces deux princes sont mis au nombre des anciens tyrans de la Sicile, et régnèrent à Syracuse, ainsi que cela paraît prouvé par le nom même ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ écrit sur leurs médailles, l'un après que Denys le jeune fut chassé du trône, et l'autre du temps de Pyrrhus. Au revers d'une tête de Proserpine, couronnée d'épis de blé, n°s 10 et 14, on voit un char conduit par une Victoire, et pour inscription ΕΠΙ ΙΚΕΤΑ, c'est-à-dire sous le règne d'Icetas. Quant à la médaille n° 15, les lettres initiales ΣΟΣΙΣ indiquent, sans aucune difficulté, le nom de Sosistrates. Le bandeau ou diadème dont la tête est ornée, désigne que c'est celle du tyran lui-même. La médaille porte sur le revers un lion, et au-dessus la massue d'Hercule.

PYRRHUS.

Quoiqu'il paraisse plus naturel de mettre les médailles de Pyrrhus au nombre des médailles de la Grèce, tous les auteurs qui ont réuni celles des différens princes de la Sicile, y ont compris ce fameux roi d'Epire, un des plus grands généraux de l'antiquité. Nous voyons dans l'histoire que Pyrrhus épousa la fille d'Agathocles, et qu'ayant été appelé par les Syracusains pour les défendre contre les Carthaginois, on lui donna en Sicile le titre de roi.

Les médailles de ce prince, soit en or, soit en

bronze, ne sont pas très rares; plusieurs portent d'un côté une tête de Diane, et de l'autre une Victoire qui soutient un trophée d'armes ou une Pallas qui lance un javelot. Les autres ont quelque différence dans leurs revers, et sont toutes également belles. Le n° 6, qui porte une tête de femme inconnue avec un voile orné de feuilles de chêne, est beaucoup plus rare: cette dernière appartient au prince de Torremuzza. Toutes ont pour inscription le nom de *Pyrrhus*, ΠΥΡΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

N° 542. HIERON II.

Le meilleur, le plus excellent prince qu'ait eu la Sicile est Hieron II, fils d'Hierocles, et de la race de Gelon. Jamais la ville de Syracuse ne fut aussi riche ni aussi puissante que sous son règne: père et ami de ses sujets, il ne s'occupa qu'à les rendre heureux, et à faire fleurir dans son royaume les arts, l'agriculture et le commerce. Aussi voit-on sur presque toutes ses médailles la tête d'une Cérès ou celle de Neptune, et au revers le trident du dieu des mers, pour marquer que c'était de la navigation et du commerce que la Sicile devait tirer toute sa puissance. Content de remplir les fonctions et les devoirs d'un roi, il en négligea le titre, et l'on ne voit sur toutes ses médailles que le nom ΙΕΡΩΝΟΣ, sans le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ, qui était joint à celui de tous ses prédécesseurs. On est même assez incertain si les empreintes des têtes sont celles d'Hieron, ou celles de Jupiter ou de Neptune.

Ces médailles ont le plus grand caractère, et prouvent bien par leur beauté à quel point de perfection les arts avaient été portés à cette époque en Sicile.

Toutes sont en bronze et se trouvent très ordinairement dans les cabinets, excepté celles n°s 8 et 15, qui sont en argent, et qu'on ne connaît que dans les ouvrages et les collections données par Havercamp et Paruta.

PHILISTIS.

Dans le nombre des médailles des princes de la Sicile, on peut remarquer, pour la beauté et le grand caractère des têtes, celles de la reine Philistis, avec cette inscription ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ. On y voit une superbe tête de femme couverte d'un voile, et au revers un quadrige conduit par une Victoire. La seule difficulté est de savoir quelle était cette reine Philistis, et à quelle époque de la Sicile on doit la placer. Havercamp penche beaucoup à croire que ce doit être la reine Demarate, femme de Gelon, attendu que cette princesse était indifféremment connue sous les noms de Philistis et de Demarate, ce qu'il est bien difficile de vérifier. Mais une observation que nous croyons devoir ajouter et qui nous paraît intéressante, c'est que, dans le cours de ce voyage et en passant dans les ruines de Syracuse, nous avons vu sur une des bases des gradins du théâtre de cette ville, encore existans en partie, le nom de cette reine Philistis gravé en caractères grecs très lisibles et parfaitement conservés: ce qui ne peut laisser de doute qu'il n'y ait eu à Syracuse une reine de ce nom, mais sans que rien puisse conduire à fixer le temps où cette princesse a existé.

Le prince de Torremuzza réunit dans son ouvrage sept ou huit médailles de la reine Philistis, qui n'ont guère entre elles d'autres différences que les traits

d'un âge plus ou moins avancé. Cette seule observation le conduit avec raison à conclure que Philistis doit avoir eu un très long règne, puisque dans quelques unes on voit la tête de cette reine dans toute la fleur de la jeunesse, que sur plusieurs autres elle est représentée dans un âge plus avancé, et enfin sur une dernière elle y a tout le caractère de la vieillesse. Nous avons pensé devoir joindre à ces médailles connues de Philistis, celle dont il est parlé dans les Transactions philosophiques. Cette médaille, qui est rapportée par le docteur Swinton, garde des archives de l'université d'Oxford, dans une lettre au docteur Maty, et que lui seul nous a fait connaître, doit être fort rare et d'autant plus curieuse qu'on trouve au revers de la même tête de Philistis, également voilée, la représentation de figures égyptiennes qui se rencontrent quelquefois, mais très rarement, sur les médailles de la Sicile; elle est gravée n° 13.[1]

THERON. Les médailles qui suivent sont celles de Theron. Quoique ce prince n'ait régné que sur la seule ville d'Agrigente, son nom fut si célèbre dans toute la Sicile, que nous avons cru devoir le mettre au nombre de ses anciens princes; d'ailleurs l'histoire nous apprend que Theron contribua beaucoup à la défaite des Carthaginois à Hymère, ayant réuni ses forces avec celles de Gelon, dont il était beau-père. A sa mort, les Agrigentins lui décernèrent les honneurs

[1] On pourrait élever quelques doutes sur la vérité et l'authenticité de cette médaille; mais, en la supposant vraie, quelques curieux que nous avons consultés à ce sujet la regardent comme étant plus vraisemblablement une médaille de Malte.

héroïques; on lui éleva un tombeau à Agrigente, et Pindare, qui était son contemporain et le premier poète lyrique de l'antiquité, chanta dans ses odes les triomphes de Theron aux jeux olympiques.

Quant à ses médailles, elles sont en très petit nombre. Celle n° 10 porte d'un côté une tête qu'on peut croire celle d'une divinité, et de l'autre un crabe, type ordinaire des médailles d'Agrigente, avec l'inscription ΘΕΡΟ, qui ne laisse aucun doute qu'elle n'ait été frappée sous le règne de ce prince. La dernière, n° 10, ne paraît pas aussi certaine, et le prince de Torremuzza ne l'affirme point comme telle; cependant il n'est pas absolument éloigné de la donner à cet ancien tyran d'Agrigente, parce qu'indépendamment du nom de la ville ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΝ, on peut penser que les caractères grecs qu'on aperçoit sur le revers sont les lettres initiales du mot Theron.

PHINTIAS. Phintias fut aussi un des plus anciens princes qui régnèrent à Agrigente. On voit, dans Diodore, qu'il était contemporain d'Icetas, tyran de Syracuse, et qu'à la suite d'une guerre qui s'éleva entre eux, Phintias se retira d'Agrigente, et fit bâtir au bord de la mer, sur la côte méridionale de la Sicile, une ville à laquelle il donna son nom. La ville de Gela ayant été détruite vers le même temps, Phintias en attira les habitans pour peupler sa nouvelle ville, dans laquelle il avait fait élever des temples et des édifices considérables.[1]

[1] *Phintias urbem condidit, nomine Phintiadem: Gelentesque e patria submotos, in ea collocavit. Sita autem hæc est ad mare, muris enim domibusque Gelæ destructis, populum in Phintiadem transtulit;*

On pourrait au reste présumer que ce prince avait une grande passion pour la chasse, d'après les revers de ses médailles, qui portent toutes ou un sanglier ou un chien courant, avec l'inscription grecque ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΝΤΙΑ. Sur l'une, n° 17, on voit la tête même de ce prince avec le signe connu de la trinacrie : celle-ci est une des plus rares ; les autres sont assez communes et toutes en bronze.

ARCHIMÈDE. Il aurait été sans doute à désirer que l'antiquité nous eût conservé, par des médailles, la mémoire ou plutôt la figure et les traits d'un homme aussi célèbre. Mais on n'en connaît point de certaines, et les médailles d'Archimède, que quelques auteurs nous ont données, sont regardées comme suspectes : ainsi, nous nous sommes contentés d'en faire seulement mention ici, sans avoir voulu les faire graver ni les réunir à cette collection. Havercamp, qui les rapporte d'après Paruta et Goltzius, sans dire même où elles existent, n'en présente que deux qui sont en bronze. Sur l'une, Archimède est représenté sans barbe, avec une espèce de toque ou de casque sur la tête ; et dans l'autre avec de la barbe, et plus âgé : ce qui fait penser à Havercamp que cette seconde tête pourrait bien être celle de Jupiter ; mais ce qui, suivant lui, les caractérise le plus toutes les deux, c'est qu'on voit représenté sur l'une une sphère, et sur l'autre le croissant de la lune avec des étoiles, attributs qui ne conviennent effectivement qu'à un géomètre et à un astronome. Le nom d'Archimède est d'ailleurs encore

postquam mœnia, forumque insigne, ac templa deorum condiderat. (DIOD. DE SIC., Lib. XXII.)

indiqué sur un des revers par ces lettres réunies Æ. MD.

MÉDAILLES de la Sicile, depuis la domination des Romains.

Parmi un nombre fort considérable de ces médailles relatives à l'histoire de la Sicile, et qui, dans la collection publiée par Havercamp, monte à près de deux cents, nous avons choisi seulement celles que le prince de Torremuzza rapporte dans son ouvrage, et sur lesquelles on ne saurait élever aucun doute. La première, que tout porte à croire avoir été frappée en l'honneur de la victoire de Marcellus sur les Syracusains, est sans doute une des plus intéressantes ; elle est en argent. D'un côté, on voit la tête de ce général romain, et auprès le signe connu de la trinacrie, emblème qui, comme nous l'avons déjà dit, était universellement reçu pour désigner la Sicile. Au revers, on voit Marcellus allant déposer lui-même les trophées de sa victoire dans un temple, afin d'en rendre grâce aux dieux ; on voit pour épigraphe, sur la médaille, le nom de Marcellus élu cinq fois consul.

N° 513.

Celui de Marcellinus, écrit du côté de la tête, est celui de Publius Lentulus Marcellinus, questeur de Rome en l'an 675. Ce magistrat, de la famille Claudia, avait passé par adoption dans celle de Cornelia, et s'était fait sans doute un honneur de consacrer à l'immortalité ce trait célèbre de la vie d'un de ses aïeux.

Il en est de même de la médaille n° 2, également d'argent, sur laquelle on voit d'un côté la figure d'un Jupiter armé de son foudre, avec le nom du même Lentulus Marcellinus, et au revers le symbole de la Sicile avec les épis de blé.

Le n° 3 ne porte aucun indice qui puisse rappeler quelque événement particulier de l'histoire de la Sicile; mais le nom grec ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ, qu'on lit dans l'exergue, ne laisse aucun doute qu'elle n'appartienne à cette île; elle porte d'un côté une tête de Cérès avec un voile, et couronnée d'épis de blé, et de l'autre un char avec une Victoire : cette médaille est d'une grande rareté.

Les n°s 4 et 5, avec le nom de Lucius Aquilius, ont été frappées sans doute à l'époque de la guerre des esclaves. L'emblème d'un guerrier qui relève une femme à genoux, doit avoir trait aux services que le consul Manlius Aquilius rendit à la Sicile, en terminant cette guerre.[1]

[1] On sait qu'il y a eu chez les Romains, du temps de la république, plusieurs guerres occasionnées par les révoltes des esclaves. Une des plus considérables fut celle qui eut lieu dans la Sicile vers l'an 468 de Rome, et qui dura quatre années, pendant lesquelles un certain Athénion, s'étant mis à leur tête, ravagea toute la Sicile avec une armée de vingt mille hommes et deux mille chevaux. Lucullus, envoyé contre eux, les défit; mais, ayant négligé de profiter de ses avantages, ces rebelles se rallièrent, et continuèrent leur brigandage jusqu'à ce que le sénat renvoya en Sicile Manlius Aquilius, qui remporta une victoire signalée sur ces révoltés, et tua leur chef de sa main. Il les poursuivit avec vigueur, et en détruisit le plus grand nombre par le fer et la flamme. Mille d'entre eux enfin résolurent de se rendre à discrétion au consul, qui les fit conduire à Rome, et forma le projet de les donner en spectacle au peuple, en les faisant combattre contre des bêtes féroces. Mais ces malheureux se voyant destinés à servir de jouet à la cruauté du peuple, prirent le parti désespéré de tourner leurs armes contre eux-mêmes, et de s'égorger les uns les autres. L'esclave Satyrus, leur chef, termina cette horrible tragédie en se tuant lui-même le dernier.

Le n° 6, qui porte d'un côté le symbole de la Sicile et de l'autre une tête d'Auguste, avec l'inscription grecque ΚΑΙΣΑΡ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΡΙΩΝΑΝΔΡΩΝ, *Cæsar imperator triumvir*, est une des plus rares médailles de la Sicile. Elle doit avoir été frappée à l'occasion de la victoire d'Auguste sur Sexte Pompée, dans la Sicile.

Les six médailles suivantes, sur lesquelles est une tête d'Auguste avec les chiffres romains VIII. IX. X. XI. XII. et XV. ajoutés au mot *imperator*, ne peuvent indiquer que les différentes années de l'empire d'Auguste sur la Sicile, à compter du moment où cette île fut réunie à l'empire romain par la défaite de Pompée.

C'est sans doute en mémoire de cet événement célèbre que la médaille n° 13 a été frappée. On y voit d'un côté la tête de Jules César et celle d'Auguste, et de l'autre celle d'Agrippa, qui commandait la flotte d'Auguste; au-dessous de la tête d'Agrippa est le symbole ordinaire qui désigne la Sicile, et pour inscription M. AGRIPPA L. F. COS. ITER. DES. TER.

On voit sur la quatorzième les têtes de Marc-Antoine et de Cléopâtre en regard l'une de l'autre; au revers est représenté un trirème, et pour inscription *Lucius Bibulus*, alors proconsul de Sicile.

Les trois suivantes, n°s 15, 16 et 17, en bronze, ont été frappées sous l'empire d'Hadrien, et étaient destinées à rappeler le souvenir du voyage que cet empereur fit en Sicile, ainsi que les bienfaits dont il combla les habitans de l'île; c'est ce qui est indiqué par l'emblème d'une femme ayant trois épis sur la

tête, et qui est aux genoux de l'empereur; elle porte cette inscription, *Restitutori Siciliæ*. Celle marquée n° 17, également avec le buste d'Hadrien, fut sans doute frappée en Sicile; elle est indiquée sur le revers par une tête de Méduse, souvent adoptée dans les médailles de Syracuse, et surtout par cette représentation d'une Amphitrite ou monstre marin, qui désignait chez les anciens les monstres de Charybde et de Scylla.

Enfin, la dernière de ces médailles, n° 18, fut frappée sous le règne d'Antonin Pie. On voit d'un côté la tête de cet empereur, avec l'inscription IMP. T. ÆLIUS CÆSAR ANTONINUS, et au revers la figure de la Sicile, personnifiée sous l'emblème d'une Cérès, et présentant une couronne murale, afin d'indiquer par là les vœux des villes de la Sicile pour cet empereur, également chéri des Romains et de tout l'empire.

Nous avons cru devoir joindre encore deux autres petites médailles de Sicile, qu'on trouve dans la collection d'Havercamp; elles nous ont paru intéressantes, parce qu'elles semblent rappeler la reconnaissance des Romains pour les secours qu'ils retiraient de cette île. L'une et l'autre furent frappées sans doute dans des temps de disette et de famine, dont Rome fut préservée par les blés qu'elle faisait venir de Sicile.

MÉDAILLES des anciennes villes de Sicile.

Sans vouloir entrer dans de grands détails sur toutes les médailles des villes de la Sicile dont nous avons donné la description à mesure que nous les avons parcourues, nous nous contenterons d'indiquer

en peu de mots, et en prenant pour guide l'ouvrage du prince de Torremuzza, celles des médailles qu'il regarde comme les plus rares et les plus curieuses.

N° 544.

CHAP. Ier.[1]

MESSINE.

Nous avons déjà vu, en parlant de Messine, que cette ville, une des plus anciennes de la Sicile, avait, à des époques diverses, porté des noms différens, et que dans son origine on lui avait donné le nom de *Zankle;* aussi regarde-t-on celles de ses médailles sur lesquelles ce nom est écrit en caractères grecs, comme les plus anciennes et par conséquent les plus rares[2]. Depuis cette époque, une colonie de Messéniens étant venue s'établir à Messine, elle prit le nom de *Messanion;* et l'on s'accorde à croire qu'ayant été, à des époques postérieures, soumise par les Mamertins, peuple qui habitait l'extrémité de l'Italie ou une partie du Brutium, elle prit le nom de *Mamertinon.*

La première des médailles qui se présente sur cette table est en argent; c'est une des plus curieuses; elle porte d'un côté une tête ou masque de lion, et au-dessous un lièvre courant. Sur l'autre face, au milieu d'une couronne de lauriers, est la figure de Jupiter assis, tenant un vase dans une main; ce dieu est désigné par l'aigle placé à ses pieds; elle a pour inscription ΜΕΣΣΑΝΙΟΝ. Parmi les médailles de Reggio, on en trouve quelquefois une à peu près pareille

[1] Ces indications renvoient aux quatorze chapitres qui composent le Voyage pittoresque en Sicile.

[2] La forme des lettres grecques qui composent le nom ZANKAE est encore une preuve de leur extrême antiquité.

à celle-ci; mais les antiquaires observent à ce sujet que ces deux villes, très voisines l'une de l'autre, ayant été gouvernées du temps d'Anaxilas par les mêmes lois, il n'est pas étonnant qu'elles aient fait frapper une monnaie semblable. [1]

La médaille qui est au-dessous est également fort rare, ainsi que toutes celles qui se trouvent rangées sur la même colonne.

Les deux premières des deux autres colonnes deviennent fort intéressantes, à cause des têtes de César et d'Auguste qui s'y trouvent, avec les noms de ces deux empereurs écrits en lettres grecques, Γ. ΙΟΥΛΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ, *Caius Julius Cæsar triumvir*, sur l'une; et sur l'autre, ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΑΡΧΙΕΡ. ΜΕΓ. ΔΗΜ. ΕΞΟΥΣ, *Cæsar Augustus Pontif. Max. Trib. Pot.*

Au revers de ces médailles on voit sur l'une la figure de Mars tenant un javelot renversé et appuyé sur son bouclier, sur l'autre le trépied, un des emblèmes qui caractérisent Apollon, et pour inscription le nom de la ville, auquel est ajouté le mot ΝΕΟΚΟΡΩΝ. Ce surnom de *Neocores*, qui veut dire nouvellement dédiée ou consacrée, avait été adopté par plusieurs villes de la Grèce pour désigner un culte récemment établi chez elles pour tel ou tel empereur. On sait que les flatteries et l'adulation pour la personne des empereurs étaient portées dans toutes les provinces sou-

[1] Il est assez difficile d'expliquer ce que peut signifier ce lièvre qu'on aperçoit sur un grand nombre des plus anciennes médailles de Messine. Plusieurs antiquaires imaginent que ce fut cet Anaxilas qui, le premier, apporta et fit connaître cet animal dans la Sicile.

mises à l'empire jusqu'à en faire des dieux. Il paraît donc que les habitans de Messine, ainsi que le prouveront encore les médailles de quelques autres villes de la Sicile, avaient cherché à faire leur cour à leurs maîtres, en faisant frapper ces deux médailles que nous regardons comme fort curieuses. [1]

Quant à celle sur laquelle on lit écrit, en grec, le mot ΖΑΝΚΛΕ, elle porte d'un côté la figure d'un poisson, qui ne peut signifier autre chose que l'emblème d'une ville maritime, et de l'autre plusieurs compartimens en carré, dans le milieu desquels est placée une coquille; quelquefois c'est une tête qui y est représentée. [2]

N° 545. CHAPITRE II. TAORMINUM et NAXOS.

Une des plus anciennes villes de la Sicile fut celle de Naxos, fondée par des Chalcidiens qui vinrent s'y établir sous la conduite de Theocles, et détruite par Denys le Tyran; ses premiers habitans se réfugièrent sur le sommet d'une montagne voisine, et y bâtirent Taorminum. Nous avons vu, en parcourant les restes

[1] Nous n'oserions attester que ces médailles soient bien véritables; mais elles se trouvent rapportées par plusieurs auteurs, tels que Paruta, Goltzius, Havercamp et le prince de Torremuzza.

[2] Nous devons, à ce sujet, aux lumières de l'abbé Barthelemy une observation qui nous a paru rendre parfaitement compte de cette espèce de marque ou empreinte particulière qu'on retrouve non seulement sur quelques médailles de la Sicile, mais sur un grand nombre des premières qui ont été frappées dans l'antiquité.

L'art de graver, de frapper des monnaies, a eu, comme tous les autres arts, son enfance, ses progrès et sa perfection. Une des premières difficultés qu'on a dû rencontrer était de contenir la pièce d'or ou d'argent sur le coin où elle devait être frappée, pour qu'en

des monumens de cette dernière ville, qu'il y existe encore une grande partie d'un théâtre, bien fait pour donner une idée de son antique magnificence. Pour Naxos, il n'en existe plus le moindre vestige; quelques personnes sont même assez portées à croire que ces médailles appartiennent plutôt à l'île même de Naxos dans la Grèce; mais ce doute est détruit par une observation que nous trouvons dans l'ouvrage du prince de Torremuzza, et qui semble décider la question, au moins pour quelques unes de ces anciennes monnaies. On peut en remarquer une sur laquelle, indépendamment du nom de la ville ΝΑΞΙΩΝ, on lit encore celui du fleuve ΑΣΣΙΝΟΣ; cette médaille, qui est fort petite, se trouve placée dans un des côtés au bas de cette planche. Ce nom d'*Assinos* était celui d'un fleuve qui coule dans le territoire de l'ancienne ville de Naxos; il est appelé aujourd'hui dans le pays *Fiume Freddo*. La médaille, très rare et d'argent, est conservée dans le Muséum du couvent de Saint-

recevant le coup et l'effort du levier, l'empreinte qu'on avait à y représenter se trouvât dans le milieu de la pièce de métal : pour cela, on imagina une espèce de griffe, ou forme saillante, sur laquelle la médaille portait, et qui servait à la maintenir dans la position où on voulait la frapper. Cette forme fut d'abord carrée; on la divisa ensuite en divers losanges, comme on en voit au revers de plusieurs médailles anciennes, mais tracés très inégalement et sans aucune régularité. Depuis, on avisa de tirer parti de ces compartimens, en y gravant ou une tête ou un poisson, quelquefois une coquille, un chiffre dont la signification était sans doute de distinguer la monnaie et d'en déterminer la valeur. Enfin, quand l'art fut porté à sa perfection, cette forme carrée et ces compartimens disparurent, et l'on vint à bout de graver également des objets différens sur chaque côté de la médaille.

Martin près de Palerme. Elle présente d'un côté un faune assis, tenant une coupe, de l'autre une tête inconnue avec le nom du fleuve ΑΣΣΙΝΟΣ.

Ces médailles de Naxos sont en général de la plus grande beauté, et présentent presque toutes, ainsi que celles de Taorminum que nous avons réunies dans la même table, des feuilles de vigne et des grappes de raisin, pour indiquer sans doute un terrain très fertile produisant alors d'excellent vin, et qui en produit encore.

Quelques médailles de Taorminum portent pour empreinte une tête d'Apollon, avec le nom d'ΑΡΚΑΓΕΤΑΣ, *Dux*, *Conductor*, ce qui pourrait désigner le culte que les hommes devaient rendre au père de la lumière. Quant à la figure du minotaure ou bœuf à face humaine qu'on voit au revers, on s'accorde à penser que cet emblème était pris chez les anciens pour signifier un fleuve; en conséquence, ce serait ici le fleuve Onobla, aujourd'hui Cantara, ou une autre rivière appelée *Fiume Freddo*, qui toutes deux entourent et fertilisent le territoire de Taormine.

N° 546. Chap. III. Catane.

Les historiens de la Sicile s'accordent à donner à la ville de Catane une origine commune à celle de Naxos; il paraît que ses habitans adoptèrent, ainsi que ceux de Naxos, le même culte et la même vénération pour Bacchus, puisque sur un grand nombre de ses anciennes médailles on retrouve non seulement la tête de ce dieu couronnée de lierre, mais encore celle de son compagnon Silène, et sur plusieurs de ses revers un char attelé de tigres, tel que les anciens représentaient ceux des Bacchantes.

Parmi un grand nombre des médailles de Catane, toutes d'un très grand module et d'une beauté exquise, et représentant, au revers d'une tête d'Apollon, un quadrige et une Victoire qui apporte une palme au vainqueur pour prix de la course, on doit en remarquer une beaucoup plus rare que les autres et également belle, sur laquelle, entre autres singularités, on aperçoit écrit sur une espèce de pavillon ou drapeau volant que soutient la victoire, les caractères grecs ΕΥΛΟ qui forment le commencement du mot ΕΥΛΟΓΙΑ, cri de triomphe et de Victoire par lequel les Grecs annonçaient au vainqueur qu'il avait remporté le prix de la course.

On retrouve encore sur plusieurs médailles de Catane l'empreinte des divinités généralement révérées dans la Sicile, telles que Cérès, Proserpine, Hercule, Apollon, etc. Mais un sujet particulier aux médailles de cette ville, et qu'on y doit voir avec plaisir, est celui qui représente la belle action de deux de ses anciens habitans, Amphinomus et Anapus, qui, dans une éruption de l'Etna, abandonnant tout ce qu'ils pouvaient posséder de plus précieux, emportèrent leurs pères, cassés de vieillesse, et les sauvèrent ainsi de l'embrasement général.

N° 547.

CHAP. IV.

HYBLA, ÆTNAION, ADRANUM et MORGANTIA.

Près de Catane, en suivant les bords de l'Etna, il y avait autrefois une ville appelée Hybla, nom anciennement donné à trois villes différentes de la Sicile; celle-ci, désignée par le nom d'*Hybla major*, une autre Hybla, qu'on distinguait par le surnom de *minor*, voisine de Gela, et enfin une troisième appelée *Hybla parva* ou *Megara*, située près de Syracuse. Nous

connaissons quatre médailles de cette Hybla major, aujourd'hui Paterno; elles sont gravées dans notre table n° 547. La première porte d'un côté une tête voilée, ornée d'une couronne murale : au revers, on voit une femme tenant une amphore ou vase fort allongé et terminé en pointe; à ses genoux est un chien qui la caresse, et pour inscription ΥΒΛΑΣ ΜΕΓΑΛΑΣ. Les autres médailles de cette ancienne ville se ressemblent, à peu de différence près; mais ce qui les caractérise le plus, c'est la figure d'une abeille représentée derrière la tête de la déesse, et qui suffit pour rappeler le souvenir de ce miel d'Hybla, si vanté et si recherché dans l'antiquité.

L'ancienne ville d'Ætnaion devait être, suivant Strabon, située au pied de l'Etna, à quatre-vingts stades de Catane, près d'un lieu où est aujourd'hui un hospice de bénédictins, appelé *Santa Maria di Licodia*. Quant à ses médailles, elles sont peu intéressantes, et en très petit nombre; elles portent presque toutes une tête de Cérès couronnée d'épis, et au revers une corne d'abondance, emblème de la fertilité du pays où elle était située.

En suivant la base de l'Etna, on rencontre les ruines de l'antique Adranum, ville anciennement bâtie dans le lieu où est aujourd'hui la petite ville d'Aderno, ainsi que nous l'avons dit en donnant une petite vue des débris d'un temple célèbre qui y était élevé au dieu Mars. Aussi, sur le plus grand nombre des médailles d'Adranum, voit-on une tête de Mars casquée et un chien sur le revers [1]; quelques unes portent

[1] Nous avons vu, en parlant de ce temple de Mars à Adranum,

une tête d'Apollon, et sur l'autre face une lyre avec l'inscription ΑΔΡΑΝΙΤΑΝ.

Plus vers le midi, entre Catane et Leontium, une des plus anciennes villes de la Sicile était celle de Morgantia ou Morgantium. Un petit bourg appelé *Murgo*, dans le même lieu où était la ville antique, a encore conservé un nom qui y a beaucoup de rapport. Le peu de médailles qu'on en connaît indiquent par leur beauté l'état de perfection où les arts y avaient été portés autrefois : deux des plus rares, et toutes deux également belles, représentent d'un côté une tête de Pallas, et de l'autre un lion avec un serpent; celles-ci sont en bronze. D'autres plus petites, en argent, portent une tête d'Apollon d'un côté, et au revers un aigle qui dévore un serpent, ou la figure d'une Victoire assise, ou encore un épi de blé au revers d'une tête de vieillard : toutes ces médailles sont d'un dessin pur et correct, et ont la même inscription, ΜΟΡΓΑΝΤΙΩΝ.

N° 548.

CHAP. V.

AGYRIUM, ASSORO, CENTORBI et ENNA.

En avançant dans l'intérieur de la Sicile, on arrive à San-Philippe d'Argyro, anciennement nommée *Agyrium*, et en grec ΑΓΥΡΙΝΑΙΩΝ. Cette ancienne ville d'Agyrium, connue autrefois pour avoir été la patrie de l'historien Diodore de Sicile, était encore célèbre par le culte et les honneurs qu'elle décerna à Hercule et à Yolaus, son neveu, en reconnaissance des grands services que l'un et l'autre rendirent à ses habitans. Effectivement, sur presque toutes les médailles d'Agyrium, on reconnaît la figure d'Hercule avec quelques uns de ses

les raisons que quelques antiquaires croient devoir nous donner de la représentation d'un chien sur les médailles de cette ville.

attributs, ou bien celle d'Yolaus couronné par un Génie : telles sont les deux premières qui se présentent sur ce fleuron, toutes deux d'une grande rareté. Dans l'une on voit une tête d'Hercule jeune, et au revers un chien qui dévore un chevreau, et pour inscription ΑΓΥΡΙΝΑΙΩ. Sur l'autre médaille, c'est également la tête de ce demi-dieu coiffée de la peau d'un lion, et au revers un bœuf à face humaine, qui devait être, comme nous l'avons déjà dit, et suivant le sentiment de plusieurs antiquaires, l'emblème de quelque fleuve divinisé. Deux autres médailles d'Agyrium portent d'un côté une belle tête de Jupiter, et au revers cet Yolaus ou Hercule lui-même qu'une Victoire ou un Génie vient couronner comme une divinité tutélaire de la ville.

A peu de distance d'Argyro était une autre ville appelée *Assorum*, remplacée aujourd'hui par un bourg nommé *Asaro*. Ses médailles sont en très petit nombre et fort rares; une surtout devient intéressante à cause de la représentation du fleuve Chrysas, qui y est gravé avec le nom du fleuve à côté, et par le rapport qu'on y aperçoit avec un passage de Cicéron, où il est fait mention d'un fleuve qui coulait près d'Assore : c'est celui qu'on appelle aujourd'hui *Dittaiano*. « Les habitans d'Assorum, dit Cicéron, avaient fait un dieu de « leur fleuve, et lui avaient élevé un temple près du « chemin par où l'on va d'Assoro à Enna. Le culte de « ce dieu était fort révéré dans le pays, et son temple « était orné d'une superbe statue en marbre, qui re- « présentait le fleuve Chrysas. » [1]

[1] *Chrysas est amnis qui per Assorinorum agros fluit. Is apud illos*

Il ne resterait que le doute de savoir si cette médaille est bien certaine, car enfin le nom de Chrysas, écrit en caractères latins sur une médaille grecque, doit être regardé au moins comme une chose fort extraordinaire.

Les médailles de la ville de Centorbi, autrefois nommée par les Romains *Centuripa*, et par les Grecs ΚΕΝΤΟΡΙΠΙΝΩΝ, portent presque toutes pour empreinte les têtes de Jupiter et d'Apollon, et au revers divers attributs de ces divinités : une seule nous paraît mériter quelque intérêt de plus, en ce qu'elle porte pour revers la représentation d'une charrue, qui doit être regardée comme le symbole et l'emblème de l'agriculture et de la fertilité du pays.

Aucune ville de la Sicile ne rappelle sur ses médailles le souvenir et l'idée de cette prodigieuse fertilité qui a existé de tout temps dans cette partie de l'île, comme celle de l'antique Enna ou Henna, remplacée aujourd'hui par la petite ville de Castro Giovani. Nous avons vu dans le cours de notre voyage que cette ancienne Enna était particulièrement consacrée à Cérès, qu'elle y avait un temple qui fut célèbre dans toute l'antiquité, et que, suivant l'opinion universelle, c'était le lieu où cette divinité avait donné aux hommes les premières leçons de l'agriculture. Aussi, sur presque toutes les médailles d'Enna, voyons-nous le nom et l'empreinte d'une tête de Cérès couronnée d'épis, et au revers d'autres épis de blé avec une torche ou brandon allumé, pour faire allusion aux flambeaux que Cérès alluma sur le mont Etna pour aller chercher Proserpine.

habetur deus, et religione maxima colitur. Fanum ejus est in agro propter ipsam viam qua Assoro itur Ennam. In eo Chrysæ est simulacrum præclare factum e marmore, etc. (Cic., *in Verrem*, c. XLIV.)

Toutes ces anciennes médailles sont en bronze, et ont été frappées par des Grecs, ce qu'il est aisé de voir par l'inscription et le nom ΔΑΜΑΤΗΡ, joint à celui d'Enna, et qui était le surnom que les Grecs donnaient à Cérès. Une ou deux de ces médailles, d'un plus grand module que les autres, paraissent romaines, à en juger par l'inscription latine qui y est gravée ; on y voit également une tête de Cérès avec des épis de blé et le flambeau : la déesse est voilée, et autour de la tête on lit : L. MUNATIUS ET M. CESTIUS, qui furent élus duumvirs de la ville d'Enna. Le revers représente le char de Neptune qui enlève Proserpine, et l'épigraphe MUN. HENNA, *Municipium Enna*, indique que ses habitans avaient alors obtenu le droit de bourgeoisie, et qu'ils avaient le titre de citoyens romains.

N° 549.

Chap. VI.

Himera, Termini, Solunte et Palerme.

Parmi les médailles de l'ancienne Himera, qui sont en très grand nombre, on distingue particulièrement celles sur lesquelles est la ville même d'Himera, sous l'emblème d'une femme qui verse de l'encens sur un autel où brillent des flammes, et offrant un sacrifice. Sur un plan plus éloigné est encore un faune ou satyre qui se lave à une fontaine et en reçoit les eaux qui sortent d'une gueule de lion, allusion bien précise à l'abondance des eaux thermales des environs d'Hymera, et qui ont été célèbres dans toute l'antiquité.

Plusieurs médailles de Termini offrent une allusion à peu près semblable, en présentant au revers d'une tête d'Hercule les trois nymphes qui, suivant la fable, s'empressèrent de recevoir ce dieu dans son voyage de Sicile, et de le servir aux bains.

Une des plus curieuses et des plus rares en même temps parmi les médailles de Termini, est celle sur laquelle on voit un vieillard appuyé sur un bâton, et ayant un livre à la main; elle a pour inscription ΘΕΡΜΙΤΩΝ ΙΜΕΡΑΙΩΝ. Le prince de Torremuzza pense que ce vieillard pourrait être le poète célèbre Stesichore, qui était originaire d'Himera, et que Cicéron cite, dans son oraison contre Verrès, comme un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la Sicile par leurs ouvrages.[1]

Quelques médailles de bronze de Solentum sont tout ce qui existe aujourd'hui de cette ville, une des plus anciennes de la Sicile; elles portent d'un côté une tête d'Hercule ou de Mars, avec l'inscription COΛΟΝΤΙΝΟΝ, et au revers une espèce de poisson de mer entre plusieurs globes ou boules, dont le nombre indiquait sans doute la valeur de la monnaie. La forme des lettres de l'inscription grecque donne lieu d'observer que cette ville devait être extrêmement ancienne, attendu que ce fut Simonides, poète célèbre et contemporain de Gelon, tyran de Syracuse, qui introduisit dans l'alphabet des Grecs le Σ, *sigma*, à la place de celui dont on s'était servi jusqu'à cette époque, et qui avait la forme d'un c.[2]

[1] Voir le Discours préliminaire du Voyage pittoresque en Sicile.
[2] Voir le chapitre VI, article SOLENTUM.

L'ancien nom de Palerme était, comme on le voit par les médailles de cette ville, Panormos; on le trouve indiqué ou par ces lettres du nom ΠΑΝΟΡ, ou par ce simple monogramme ⊼ ou ΙΧΡ. Ces médailles de Palerme, en assez grand nombre, ne sont pas très rares; on aperçoit sur plusieurs le symbole de la Trinacrie, qui fut, à ce qu'il paraît, particulièrement adopté par cette ville; elles ne présentent d'ailleurs rien de remarquable dans les divers emblèmes qui y ont été gravés à différentes époques, si ce n'est, comme sur un très grand nombre de médailles de Sicile, ce qui caractérisait la fertilité du pays, des épis de blé, des feuilles de vigne, ou des grappes de raisin.

A des époques moins anciennes, et depuis la domination des Romains, on retrouve sur plusieurs médailles de Palerme le nom d'Auguste avec la tête de Livie, femme de cet empereur, sous l'emblème d'une Cérès, sorte d'adulation et de flatterie avec laquelle les Palermitains cherchaient sans doute à plaire à Auguste, en se mettant sous la protection particulière de cette impératrice.[1]

N° 550. CHAP. VII. ICCARA, IAETAS, ENTELLA et SEGESTE.

Nous avons vu, en passant près de Carini, la situation de cette ancienne ville d'Iccara, patrie de la célèbre courtisane Laïs; à peine en peut-on distinguer aujourd'hui le plus petit vestige, et il est même incertain si la ville de Carini lui doit son origine, comme le pensent quelques antiquaires. Mais ce qui seul a survécu aux marbres et aux monumens les plus durables, est une petite médaille de bronze, sur

[1] Voir à l'article PALERME, ch. VI.

laquelle est d'un côté la tête vénérable d'un vieillard, avec l'inscription ΙΚΑΡ, et de l'autre un chien et deux globules, signe avec lequel on indiquait ordinairement le poids ou la valeur des monnaies.

La ville d'Iaetas, ΙΑΙΤΙΝΩΝ, située à peu de distance d'Iccara, et près du bourg moderne appelé *Calatafimi*, est dans le même cas, et l'on n'en conserve que très peu de médailles. Les unes portent la figure d'un soldat armé d'une massue, au revers d'une tête de Jupiter; sur quelques autres on retrouve ce symbole singulier, qui désignait autrefois la Sicile.

A quelques milles plus loin, et descendant vers le midi, on rencontre un mont fort isolé, et placé dans le centre du Val di Mazzara. Ce mont s'appelle *Rocca di Antella*, et conserve encore le nom de l'ancienne ville d'Entella, qui était située sur ce rocher escarpé. Plusieurs de ses médailles annoncent, par les emblèmes qui y sont représentés, la position de cette ville au milieu d'un territoire gras et fertile. Tels sont différentes cornes d'abondance, ou des grappes de raisin entourées d'épis de blé.

.....*Largoque virens Entella Lyæo.*
(Silius Italicus.)

Mais la plus curieuse de ces médailles, citée par le prince de Torremuzza, est celle qui porte d'un côté une tête de Cérès, et de l'autre un Pégase ailé. Outre l'inscription grecque, ΕΝΤΕΛΛΑΣ, on lit sur le revers celle de ΚΑΜΠΑΝΩΝ, *Entella Campanorum*. Ce dernier nom ajoute une grande curiosité à cette médaille, en ce qu'elle rappelle un trait d'histoire rapporté par Diodore. Des soldats campaniens que Denys, tyran de Syracuse, avait appelés en Sicile, mécontens de ce qu'il ne tenait point les promesses qu'il leur avait faites, le quittèrent, et vinrent demander aux habitans d'Entella de les recevoir dans leur ville. Cette grâce leur fut accordée; mais ces traîtres Campaniens abusèrent horriblement de l'hospitalité qu'on leur avait donnée, et dans une seule nuit égorgèrent tous les habitans, à la réserve des enfans et des femmes qu'ils épousèrent. L'historien ajoute que, dans la crainte du ressentiment de Denys, ces barbares firent alliance avec les Carthaginois; mais quelques années après, Timoléon, le plus juste et un des plus grands hommes qui aient gouverné la Sicile, fit punir de mort les principaux auteurs de cette affreuse trahison, et donna la liberté aux autres.

L'une des villes dont on voit le plus de médailles gravées sur notre planche, n° 550, est la fameuse Segeste, ou Egeste, ou Sageste, car elle est également connue sous ces trois noms dans l'antiquité. Nous avons déjà, en parlant de cette ancienne ville, donné deux de ses plus belles médailles [1], et nous réunissons encore ici une partie de celles qu'on regarde comme les plus rares et les plus curieuses. On voit sur plusieurs la représentation d'un combat de lutteurs; le sentiment assez général des antiquaires est qu'on a voulu représenter le combat d'Hercule et d'Eryx, dont il est parlé dans la fable.

[1] Voir chap. VII, article Segeste.

C'est également la fable qui leur fournit l'explication de l'emblème du chien, ainsi que le nom de la nymphe Egesta, abandonnée par son père sur les côtes de la Sicile, et dont la tête est gravée sur un grand nombre de médailles de Segeste. Toutes ces vieilles fables nous paraissent au fond d'un très léger intérêt, et nous ne nous y arrêterons pas davantage.

N° 551.

CHAP. VIII.

ERYX, DREPANUM, MOTYA, LILIBÉE et SELINUNTE.

Aucun monument ne fut plus connu et n'eut plus de célébrité chez les anciens que le temple de Vénus élevé sur le mont Eryx en Sicile. Nous avons vu, en parlant de ce lieu, la vénération que les Romains surtout avaient pour ce temple de Vénus, dont ils voulurent avoir une représentation à Rome même, en y faisant construire près de la petite colline un édifice semblable, et dédié à Vénus Erycine, ainsi que cela est prouvé par ce passage d'Ovide:

Templa frequentari collinæ proxima portæ
Nunc decet, a Siculo nomina colle tenet.

Ce fut sans doute à cette vénération particulière que nous devons la précieuse médaille d'Eryx, gravée à la tête de la planche n° 551. Elle porte d'un côté la tête de Vénus couronnée de myrte, et de l'autre un temple élevé sur une montagne entourée de tours et de fortifications, avec le nom ERUC. Autour de la tête de la déesse est écrit C. CONSIDI. NONIANI, et ensuite S. C.; ce qui prouve que ce fut sans doute par un ordre du sénat que ce Caius Considius Nonianus fit frapper la médaille dont nous parlons. Il y a tout lieu de croire qu'il avait été envoyé en Sicile à la tête de la colonie romaine établie à Eryx, qu'il fut chargé

vraisemblablement de faire rétablir le temple de Vénus, dégradé par son extrême vétusté, et qu'on frappa alors cette médaille que nous regardons comme infiniment curieuse.

Sur quelques autres médailles d'Eryx, on voit la déesse elle-même tenant une colombe sur une main, ou un crabe ou écrevisse de mer; et de l'autre côté un aigle, emblèmes qui peuvent désigner la position fort élevée de cette ville, située d'ailleurs sur le bord de la mer, et que nous voyons adoptés par beaucoup de villes de l'antiquité.

Celles de l'ancienne Lilibée, remplacée aujourd'hui par la ville de Marsalla, ne présentent rien qui mérite de nous y arrêter, non plus que les médailles de Drepanum et de Motya, qui sont fort rares et en très petit nombre. Cette belle tête d'Apollon sur une des médailles de Lilibée, avec une lyre pour revers, ainsi que le sphinx et le trépied entouré d'un serpent qu'on voit sur quelques autres, et qui sont autant d'attributs connus de ce dieu, ne sauraient indiquer autre chose sinon que cette ville devait être sous la protection particulière d'Apollon.

Les médailles de Selinunte offrent beaucoup plus d'intérêt, par les rapports qu'elles présentent à des événemens dont l'histoire fait mention. Un des plus mémorables, suivant Diodore, fut une peste cruelle qui ravagea Selinunte et tout son territoire. On lit, dans cet historien, que, par des travaux et des saignées qu'Empedocles fit faire à ses dépens pour réunir au fleuve Hypsa les eaux de plusieurs rivières qui inondaient le pays, il vint à bout, en purifiant l'air, de

faire cesser la contagion : en reconnaissance de ce service important, les habitans de Selinunte s'empressèrent de rendre à Empedocles les honneurs divins.[1]

Il paraît que la représentation d'un sacrifice, tel qu'on le voit sur un grand nombre des médailles de Selinunte, pourrait effectivement avoir rapport à cet événement, en faisant surtout attention aux différens emblèmes qui s'y trouvent réunis, tels qu'un coq, une cicogne, et sur quelques unes le serpent d'Esculape.

Il reste à décider si c'est le philosophe Empedocles lui-même qui offre le sacrifice; ce qui semble assez indiqué sur quelques unes de ces médailles, par la figure de vieillard couverte d'un manteau; ou si c'est le fleuve Hypsa personnifié, et désigné, à ce que pense le prince de Torremuzza, par une petite corne qu'on aperçoit sur la tête du dieu dans quelques médailles plus parfaitement conservées; mais c'est peut-être une chose assez indifférente à savoir. Au reste, la branche ou feuille de persil qu'on voit sur un grand nombre de ces médailles, et qui, en grec, se nomme *selinon*, semble être le cachet, l'emblème le plus connu de cette ancienne ville. Elle avait pris son nom de la

[1] *Dum vero Selinuntos ex adjacentis fluvii fœtore pestis invasisset, adeo ut et uxores partu periclitarentur, excogitasse Empedoclem duos quosdam ex vicinis amnibus proprio sumptu in flumen illud immittere, ut ex commixtione aquæ dulcesserint : ac sedata peste, epulantibus Selinuntiis Empedoclem apparuisse, illi eo conspecto surrexerunt, eique velut deo divinos honores detulerunt.* (Diod. de Sic.)

plante même du persil, qui croissait abondamment dans son territoire.[1]

Nos 552 et 553.

Ch. IX et X.

Agrigente.

Agrigente est, après Syracuse, celle des villes de la Sicile dont on connaît un plus grand nombre de médailles; leur beauté et leur perfection suffiraient pour prouver quelles étaient la puissance et la richesse de cette ancienne ville.

Les antiquaires, accoutumés à voir et à reconnaître sur les médailles des villes quelque emblème analogue à leur position, et presque toujours indiqué par la nature, ont voulu trouver dans la situation d'Agrigente, bâtie près de la mer et sur la cime des rochers, la raison pour laquelle ils voyaient sur ses médailles un ou plusieurs aigles tenant dans leurs serres un lièvre ou un poisson; mais sans vouloir les imiter dans ces explications presque toujours imaginaires, nous nous sommes contentés de choisir dans l'ouvrage du prince de Torremuzza celles des médailles d'Agrigente qu'il regarde comme les plus rares et les plus curieuses.

Non seulement les Agrigentins avaient élevé dans leur ville des temples et des édifices magnifiques en l'honneur des dieux, mais nous voyons qu'ils avaient aussi fait frapper des médailles sur lesquelles sont représentés les emblèmes reconnus de ces mêmes divinités, tels que Jupiter, Apollon, Hercule. Nous en remarquons parmi celles de ce genre plusieurs en l'honneur d'Esculape, qui avait également son temple à Agrigente, nos 7 et 9 de la planche 553.

[1] Voir ch. VIII.

Dans le nombre des différentes divinités représentées sur ces médailles, on doit encore distinguer celle qui porte une tête de jeune homme ceinte d'un bandeau, et ayant sur le front deux cornes très apparentes. Le prince de Torremuzza pense que ce doit être le dieu ou fleuve Agragas. Nous avons vu que ce torrent, qui entourait la ville d'Agrigente et lui avait donné son nom, était en grande vénération chez les Agrigentins; et l'on sait que ce culte fut établi dans plusieurs de ces anciennes villes de la Sicile, pour d'autres fleuves ou rivières près desquels ces villes se trouvaient situées.

Mais une de ces médailles, n° 11 de la même planche, que nous croyons mériter le plus de curiosité, est celle qui représente au revers d'une tête de Cérès un philosophe entouré d'un manteau, et dont la forme pauvre et sans noblesse semble devoir indiquer ce Gelias, ce riche et vertueux citoyen d'Agrigente, dont nous avons fait mention, et qui, malgré sa mauvaise mine, n'en était pas moins chéri et respecté de tous ses concitoyens. [1]

N° 554.

Chap. XI.

Gela, îles de Malte et de Gozzo, anciennement Melita et Gaulos.

Si les antiquaires siciliens ne sont pas d'accord entre eux sur la situation de l'ancienne ville de Gela, ses médailles sont une preuve incontestable de son existence; c'est même une des villes de Sicile dont on en conserve encore un plus grand nombre. On en connaît plus de cinquante différentes, soit en or, en argent ou en bronze, toutes avec cette inscription ΓΕΛΑΣ ou ΓΕΛΩΙΩΝ, très distinctement écrite. Sur la plus

[1] Voir la citation de Diodore, ch. IX.

grande partie, on voit un bœuf avec une tête d'homme, surmontée d'une ou deux cornes très apparentes, emblème reçu chez les anciens, comme nous venons de le dire, pour désigner les fleuves ou rivières qui coulaient près des villes, et auxquels les habitans élevaient souvent des temples et des autels. On voit encore réunis sur quelques unes des grains ou des épis de blé, pour désigner la grande fertilité des campagnes qui entouraient la ville de Gela, et au revers, un char à deux ou quatre chevaux, avec un guerrier ou triomphateur, que les antiquaires imaginent avoir dû représenter Hieron et ses victoires dans les jeux olympiques.

Les médailles jointes sur la même planche sont celles des îles de Malte et de Gozzo; quoiqu'en général elles soient très mal frappées, et d'une très faible exécution, on a cru devoir en réunir quelques unes, d'autant plus que le type de celles de Malte surtout peut être regardé comme un des plus singuliers; aussi les antiquaires ne sont-ils rien moins que d'accord pour en donner l'explication. Il paraît constant que l'île de Malte a été en premier lieu occupée par les Phéniciens, et c'est d'après les rapports qui ont pu exister anciennement entre ce peuple et les Egyptiens, qu'ils s'accordent à croire que la tête gravée sur ces médailles représente une Isis ou Osiris; d'autres pensent au contraire que c'est Junon ou la nymphe Melita.

Quant au revers sur lequel est une figure de jeune homme coiffée d'une espèce de mitre, avec quatre ailes attachées sur le dos, rien ne nous paraît plus difficile

à expliquer. Francesco Abela, dans sa description de Malte, n'hésite pas cependant à croire que cette singulière allégorie doit représenter Mercure, le dieu du commerce étant celui qui devait être le plus en honneur parmi un peuple navigateur et commerçant, comme l'ont été les Phéniciens. *Fuit igitur ob hoc sculptus alatus, quoniam sic debent esse mercatores, id est solliciti, diligentes et alacres.* [1]

Nos 555 et 556.

Chap. XII et XIII.

Syracuse.

On ferait un volume des médailles de Syracuse, si on voulait ou les donner toutes, ou entrer dans les détails de celles qu'on connaît. Indépendamment de leur nombre, qui, dans quelques auteurs, tels que Paruta et Havercamp, va au-delà de quatre cents, on peut dire que c'est une des villes grecques de l'antiquité dont les médailles présentent le plus d'intérêt et de curiosité, soit pour la beauté et le grand caractère des têtes, soit pour l'élégance et la variété des revers, soit encore par le mérite et la pureté de l'exécution.

Sans en donner une aussi grande quantité que les auteurs que nous venons de nommer, le prince de Torremuzza en réunit cependant dans son ouvrage plus de trois cents différentes, dont trente-six sont en or, et cent soixante-trois en argent; le reste est en bronze, et presque toutes également bien frappées. Nous n'avons pu faire dans cette riche collection qu'un choix des plus curieuses, ou qui nous ont paru telles.

Celle n° 9, sur la table n° 555, est en or, et d'un module considérable pour la grandeur, ce qui ajoute à sa rareté. On y voit, comme sur un grand nombre de

[1] Fr. Abela, *Melit. illust.*

médailles de Syracuse, d'un côté, une tête de femme, qu'on croit être celle de la nymphe Aréthuse, en si grande vénération chez les Syracusains, et de l'autre un quadrige conduit par un guerrier ou un triomphateur; au-dessus est, en petit, le signe connu de la Trinacrie, et pour exergue, en caractères grecs, on lit le nom de Syracuse, ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Plusieurs de ces médailles, telles que celles gravées nos 12 et 14, également en or, n'ont d'autre différence que la grandeur du module, et représentent de même cette nymphe Aréthuse, soit de face ou de profil, et au revers un bige ou quadrige.

Mais les plus parfaites, et qu'on peut regarder comme formant autant de superbes médaillons, sont en argent; tel est le n° 5; on voit toujours la même tête de la nymphe Aréthuse, ainsi que cela paraît prouvé par le nom même ΑΡΕΘΟΣΑ, gravé au-dessus d'une de ces têtes, n° 7. Quant aux poissons qu'on aperçoit sur un grand nombre de médailles de Syracuse, il est assez vraisemblable qu'ils y ont été ajoutés pour faire allusion à ces poissons consacrés à Diane, dont la fontaine d'Aréthuse était remplie, et auxquels il était défendu de toucher.

Dans le nombre des divinités représentées sur les médailles de Syracuse, une de celles qu'on y rencontre le plus souvent est Diane, que la fable nous a désignée comme la déesse tutélaire de cette ancienne ville. Souvent elle est représentée au revers d'une tête d'Apollon, n° 6, avec ce mot ΣΩΤΕΙΡΑ, *Servatrix*, pour désigner que Syracuse se regardait comme étant sous sa protection particulière. Sur d'autres, nous voyons

Diane en chasseresse, et lançant une flèche; un chien courant est à ses pieds (voir le n° 1).

Jupiter, Mars, Neptune et Minerve, ainsi qu'Hercule, sont les autres divinités dont on voit le plus ordinairement les empreintes gravées sur beaucoup de ces médailles, comme dans les n°s 3, 8, 13, 19, 37, etc. Sur quelques unes, Hercule est représenté serrant ou étouffant un lion entre ses bras, ainsi que dans les médailles d'Héraclée, et ici n°s 15 et 17.

Il paraît au reste que le culte des Egyptiens avait été aussi adopté par les Syracusains, ainsi qu'il y a lieu de le présumer par le n° 32 de la planche n° 556, qui, au revers d'une tête de Jupiter, représente une femme tenant un sistre dans une main, et coiffée comme sont souvent les divinités égyptiennes. Cette médaille, qui est en bronze, est fort rare.

Nous n'étendrons pas davantage cette notice sur les médailles de Syracuse; ces sortes d'explications, qui nous paraissent presque toujours très hasardées, le sont encore plus lorsqu'elles portent sur des empreintes remarquables par leur bizarrerie et leur singularité, telles que les n°s 36 et 38. Le prince de Torremuzza les cite comme les ayant vues, l'une dans le cabinet Lucchesi, à Agrigente, et l'autre dans le muséum de l'abbaye de Saint-Martin, près Palerme.

N° 557.

Chap. XIV.

Camarina, Megara et Leontium.

L'ancienne ville de Camarina, dont quelques vestiges existent encore, était située sur la côte méridionale de la Sicile, entre Terra-Nuova et le lieu aujourd'hui nommé *Santa Croce*, près d'une petite rivière qui a conservé le nom de Camarina. A en juger par la beauté et la perfection des médailles de cette ancienne

ville, elle doit avoir été une des plus riches et des plus puissantes de la Sicile; et elles sont en assez grand nombre : on en trouve plusieurs d'un très grand module. Le prince de Torremuzza en a réuni vingt-une en argent et dix en bronze.

Hercule était sans doute le dieu le plus en vénération chez les anciens habitans de Camarina; il est représenté sur un grand nombre de leurs médailles dans différens âges, et toujours coiffé de la peau d'un lion, avec une crinière formidable. On voit au revers un guerrier conduisant un char, avec une Victoire ailée, qui vient le couronner : au-dessous du char, et en place de l'exergue, on aperçoit un cygne, et à quelques unes deux vases d'une forme allongée; espèce de vases à deux anses qui servaient à mettre du vin, et appelés par les anciens *Hydria* ou *Diota*. Il doit être fort difficile de déterminer ce qu'ont pu signifier ces deux vases placés ainsi à côté l'un de l'autre : serait-ce pour indiquer la situation de la ville entre deux rivières, ou plutôt, ce que nous serions assez portés à croire, l'indication d'une de ces manufactures de vases d'argile, fort en usage anciennement, et qui existait peut-être alors dans cette ville?

Deux de ces médailles de Camarina portent pour empreinte une tête de fleuve désignée, comme nous l'avons remarqué plusieurs fois, par une ou deux cornes sur le front. Celui-ci était le fleuve Hyparis, ainsi qu'il est écrit sur la médaille même, ΙΠΠΑΡΙΣ. Le revers représente l'enlèvement de Léda par Jupiter, sous la forme d'un cygne, avec le nom de la ville ΚΑΜΑΡΙΝΑ. Le même type est représenté sur plusieurs

autres de ces anciennes médailles, sous des formes différentes, mais toujours avec grâçe et élégance. Quelques autres portent une tête de Minerve ou Pallas, et au revers une chouette ou un hibou, tenant dans ses serres un lézard.

La ville de Megara, dont on voit plusieurs médailles sur la même planche, était située sur la côte orientale de la Sicile, près du lieu où on a construit la ville moderne d'Augusta, un peu au-dessus de Syracuse. La tête représentée sur la première indiquait vraisemblablement un fleuve qui coulait dans les environs de Mégare, et que le prince de Torremuzza pense devoir être la petite rivière Cantara, autrefois nommée Alabus. Sur le revers est l'oiseau de Minerve, et pour inscription on lit ΜΕΓΑΡΑ, le nom de la ville.

Pelerin nous en a fait connaître une qui, au revers d'une tête d'Apollon, présente la figure de ce même fleuve Alabus, sous la forme d'un taureau à face humaine, avec les lettres initiales du nom de Megara, ΜΕΓΑ. Il en est de même de deux autres petites fort curieuses, dont l'une rappelle l'excellence du miel d'Hybla Megara, par la représentation d'une abeille, avec ces lettres ΜΕ. Et l'autre ayant entre deux poissons les quatre lettres ΜΕΓΑ: au revers, à ce qu'on peut croire, est une poupe ou partie d'un vaisseau.

Nous terminerons cette description des médailles de la Sicile par quelques mots encore sur celles de Leontium, une de ses villes les plus célèbres, et qui conserve encore à peu près son ancien nom, sous celui de Lentini; presque toutes portent pour empreinte la figure d'un lion, en entier, ou plus ordinairement la tête seule de l'animal. On voit aussi sur presque toutes des grains de blé qui environnent cette tête, et sont l'emblème naturel de la fécondité et de l'abondance des plaines de Leontium, qui forment encore aujourd'hui une des parties les plus fertiles de la Sicile. L'inscription de toutes ces médailles est ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ.

Cette abondance, cette étonnante fertilité des champs léontins est encore désignée sur beaucoup d'autres médailles de la même ville, soit par la tête même de Cérès, soit par des gerbes entières, ou plusieurs épis de blé groupés et liés.

Mais aucune de ces médailles ne nous a paru être aussi précieuse que celle sur laquelle on voit, au revers d'une tête d'Apollon, la figure d'un cygne, et pour inscription ΛΕΟ. ΓΟΡΓΙΑΣ, qu'on doit expliquer ainsi : *à Gorgias le Leontin.* Nous avons vu que ce Gorgias, né à Leontium, avait été un des orateurs les plus célèbres que la Sicile ait produits, et qu'envoyé à Athènes pour demander des secours contre les Syracusains, les Athéniens furent tellement charmés de son éloquence, qu'ils lui firent élever une statue en or. Cette statue n'existe plus sans doute depuis long-temps; mais cette simple petite médaille, frappée en son honneur, lui a survécu, et devient aujourd'hui du plus grand intérêt; elle est en bronze et se trouve rapportée par plusieurs auteurs, ainsi que dans le *Tesauro britannico.*

N° 558 et dernier.

ILES DE LIPARI.

On a lu, à la suite de la description des îles de Lipari, page 524 de ce volume, quelques détails sur les médailles que reproduit la dernière planche de notre Atlas. Ces détails nous ayant paru suffisans, nous nous bornerons à les rappeler à nos lecteurs.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

N°s des planch. — Folios du texte.

CHAPITRE IV.

LAVES ANTIQUES DE L'ETNA, ROCHERS DES CYCLOPES. — SECOND VOYAGE SUR L'ETNA. — ROUTE DEPUIS CATANE JUSQU'A ADERNO, L'ANCIEN ADRANUM, PAR MISTER BIANCO, BEL PASSO, CAPO D'ACQUA, etc., JUSQU'AUX BORDS DU FLEUVE GIARETTA OU FIUME GRANDE, AUTREFOIS LE SYMETHUS..... 1

435 CHÂTEAU et écueils d'Iaci, près de Catane..... *ibid.*

436 Vue de l'Etna, prise d'un parc creusés dans la lave de 1669..... 5

437 Ile des Cyclopes ou île de la Trizza..... 8

438 Ville et forteresse de Catane entourées de la lave de l'Etna par l'éruption de 1669..... 19

VOYAGE SUR L'ETNA..... 20

439 Grotte des Chèvres, sur l'Etna..... 25

440 Sommité de l'Etna vue de la plaine nommée *Piano del Frumento*..... 34

441 Carte oryctographique de l'Etna..... 37

RELATION d'un voyage sur l'Etna, par le commandeur DE DOLOMIEU..... 38

442 Restes d'une antique construction servant de conserve d'eau à Capo d'Acqua, près de Catane... 69

Nos des planch. — Folios du texte.

443 Ruines du temple de Mars, à Aderno..... 73
444 Aquéduc du prince de Biscaris..... 76

CHAPITRE V.

Suite du voyage dans l'intérieur de la Sicile, en passant par Centorbi, San Filippo d'Argyro, Leon Forte, Castro Giovani ou l'antique Enna, Alimena et Calata Veturo.... 79

445 Cascades formées au milieu des laves de l'Etna, par la rivière et les sources d'Aderno..... *ibid.*
446 San Filippo d'Argyro..... 83
447 Château de Sperlinga..... 88
448 Environs de Leon Forte..... 92
449 Vue générale de Leon Forte..... *ibid.*
450 Vue de Castro Giovani..... 94
451 Lac Proserpine..... 103
452, 453 Vues du bourg de Castro Giovani..... 104
454 Montagnes et salines d'Alimena..... 106
455 Village de Calata Veturo, dans les monts Nebrodes. 109

CHAPITRE VI.

Termini, Palerme. — Fêtes de Sainte-Rosalie, a Palerme..... 111

456 Vue de Termini et d'une partie de la côte jusqu'à Palerme..... 119
457, 458 Vues de la ville et du port de Palerme..... 121
459 Portail de l'église cathédrale de Palerme..... 127
460 Procession du char de sainte Rosalie pendant la fête de cette sainte..... 134
461 Course de chevaux dans le Cassaro, à Palerme.. 136

Nos des planch. — Folios du texte.

462 Vue de Porta Nuova, à l'extrémité du Cassaro, et marche triomphale du vainqueur à la course aux chevaux..... 137

CHAPITRE VII.

Environs de Palerme. — Carini et Segeste... 142

463 Grotte de Sainte-Rosalie..... 143
464 Vue prise dans la vallée Oretho..... *ibid.*
465 Place publique de Carini..... 157
466 Rochers de la Favarotta..... 162
467 Site général et environs du temple de Segeste... 163
468, 469, 470 Vues des temples de Segeste..... 168
471 Plan géométral du temple de Segeste..... 169

CHAPITRE VIII.

Voyage sur le mont Eryx et dans toute la partie du cap Boeo, le Lilibée des anciens, en passant par les villes de Trapani, Marsala, Mazzara et les ruines des temples de Selinunte..... 176

472 Vue du mont Eryx..... 177
473 Salines de Trapani..... 178
474 Vue prise sur le sommet du mont Eryx, où était l'antique temple de Vénus Erycine..... 186
475 Château gothique sur le sommet du mont Eryx.. *ibid.*
476 Place publique, cathédrale et collége de Mazzara. 198
477 Ruines de Selinunte..... 201
478 Vue générale des ruines et des temples de Selinunte..... 204

Nos des planch. — Folios du texte.

479 Vue d'une partie des ruines du grand temple de Selinunte..... 207
480 Carrières de Campo Bello..... 209
481 Table comparative des différens temples et monumens antiques de la Sicile..... 215

CHAPITRE IX.

Bains de Sciacca, anciennement connus sous le nom de Thermæ Selinuntinæ. — Girgenti, autrefois Agrigentum. — Vues et détails de ses temples et de ses monumens antiques. 220

482 Environs de Girgenti, et torrent autrefois nommé fleuve *Agragas*..... 232
483 Carte topographique de l'ancienne Agrigente.... 233
484 Tombeau antique conservé dans la cathédrale de Girgenti..... 236
485 Temple de Junon, à Agrigente..... 241
486, 487 Vues du temple de la Concorde, à Agrigente, prises de face et latéralement..... 243
488 Plan géométral, coupe et élévation du temple de la Concorde, à Agrigente..... 248

CHAPITRE X.

Suite des monumens antiques d'Agrigente..... 250

489 Ruines du temple d'Esculape..... *ibid.*
490 Tombeau antique, vulgairement appelé *tombeau de Theron*..... 253
491 Ruines du temple d'Hercule, à Agrigente..... 255
492 Portion d'entablement et de chapiteau d'une des colonnes du temple des Géans..... 258
493 Ruines du temple de Castor et Pollux..... 265

Nos des planch. — Folios du texte.

494 Débris de l'ancienne piscine d'Agrigente..... 266
495 Rochers escarpés qui entouraient l'antique Agrigente..... 272
496, 497, 498 Campagnes d'Agrigente..... 276

Description du volcan de Macaluba, ou observations sur les phénomènes singuliers que présente une montagne de ce nom, située près de Girgenti; par le commandeur de Dolomieu... 283

CHAPITRE XI.

Port de Girgenti. — Palma, Alicata et Terra Nuova, situés près des campagnes de l'antique ville de Gela. — Voyage a Malte. — Description de cette île: son port, ses fortifications, ses antiquités..... 297

499 Port ou môle de Girgenti..... 300
500 Vue de Palma..... 302
501, 502 Ville et port d'Alicata..... *ibid.*

Voyage a l'île de Malte..... 315

503 Ile et port de Malte..... 319
504 Entrée et intérieur du port de Malte..... *ibid.*
505 Fort Manoel et île du Lazaret..... 328
506 Cité Victorieuse et château Saint-Ange..... 330
507 Vue à vol d'oiseau de la ville et du port de Malte. 347
508 Plan géométral de la ville et du port de Malte... 348

Nos des planch. — Folios du texte.

CHAPITRE XII.

Retour de Malte en Sicile. — Arrivée a Syracuse. — Description d'une partie de ses monumens et de ses antiquités..... 351

509 Port et ville de Syracuse..... 363
510 Lazaret intérieur du port de Syracuse..... 365
511 Plan général du sol qu'occupait l'ancienne ville de Syracuse..... 367
512 Fontaine d'Aréthuse..... 371
513 Restes du temple de Minerve..... 376
514 Restes du théâtre de Syracuse..... 383
515, 516 Intérieur et extérieur des latomies de Syracuse. 386
517 Intérieur des latomies..... 388
518 Entrée de la grotte connue sous le nom d'*Oreille de Denys*..... 389

CHAPITRE XIII.

Suite de la Description de Syracuse. — Ses tombeaux, ses catacombes. — Grottes et vallée d'Ispica. — Retour a Messine par Augusta, Lentini, Catana, etc..... 395

519 Latomie servant de jardin aux Capucins, à Syracuse..... 400
520 Plan géométral des catacombes antiques de Syracuse..... 403
521 Intérieur d'une des chambres sépulcrales..... *ibid.*
522 Tombeaux antiques, à Syracuse..... 408
523 Gradins de l'ancien théâtre de Syracuse..... 411
524 Ruines du temple de Jupiter Olympien..... 415

Nos des planch. — Folios du texte.

525 Vue prise sur l'Anapus, près du port de Syracuse..... 417
Du papyrus..... 418
526 Le papyrus, dessiné d'après nature à l'endroit où la fontaine Cyanée vient se joindre à l'Anapus. 419
527 Vue des grottes d'Ispica et d'une partie de la vallée Castello d'Ispica..... 425
528 Ruines d'un monument élevé par les Syracusains après la défaite des Athéniens, commandés par Nicias..... 436
529 Escalier taillé dans les laves de l'Etna..... 446

CHAPITRE XIV.

Description d'une partie du Val di Noto et des îles de Lipari..... 452

530 Environs de Piazza..... 453
531 Environs de Pietra Percia..... 458
532 Grottes de San Pentarica..... 464
533 Site pittoresque dessiné près des grottes de San Pentarica..... 467
Mémoire sur les volcans éteints du Val di Noto, en Sicile, par le commandeur de Dolomieu.. 468
534 Campagnes du Val di Noto..... 469
535 Pic volcanique, composé par couches alternatives de laves et de pierres calcaires..... 476
Description des îles de Lipari, nommées autrefois *Éoliennes* ou *Vulcaniennes*..... 494
Elles sont au nombre de dix, savoir: Lipari, Vulcano et Vulcanello, Salina, Panaria, Baziluzzo, Liscabianca, Datoli, Stromboli, Alicuda et Felicuda.

N^os des planch. — Folios du texte

536, 537 } Vues de l'île de Vulcano..... 496

538, 539 } Vues du Stromboli..... 518

NOTICE OU DESCRIPTION SOMMAIRE DES MÉDAILLES DE LA SICILE.... 527

Médailles des princes ou tyrans qui ont gouverné la Sicile avant la domination des Romains. 531

540 { Gelon..... *ibid.*
Hiéron Ier..... *ibid.*

541 { Denys l'Ancien..... 532
Denys second..... *ibid.*
Agathocles..... 534
Hycetas..... 535
Sosistrates..... *ibid.*
Pyrrhus..... *ibid.*

542 { Hiéron II..... 536
Philistis..... 537
Theron..... 538
Phintias..... 539
Archimède..... 540

543 Médailles de la Sicile depuis la domination des Romains..... 541

Médailles des anciennes villes de la Sicile..... 544

544 Chapitre premier. — Messine..... 545

545 Chapitre II. Taorminum. — Naxos..... 547

546 Chapitre III. Catane..... 549

547 Chapitre IV. Hybla. — Ætnaion. — Adranum. — Morgantia..... 550

N^os des planch. — Folios du texte.

548 Chapitre V. Argyrum. — Assoro. — Centorbi. — Enna..... 552

549 Chapitre VI. Hymera. — Termini. — Solunte. — Palerme..... 555

550 Chapitre VII. Iccara. — Iaetas. — Entella. — Segeste..... 557

551 Chapitre VIII. Eryx. — Drepanum. — Motya. — Lilibée. — Selinunte..... 560

552, 553 } Chapitres IX et X. Agrigente..... 563

554 Chapitre XI. Gela. — Iles de Malte et de Gozzo, anciennement Melita et Gaulos..... 564

555, 556 } Chapitres XII et XIII. Syracuse..... 566

557 Chapitre XIV. Camarina. — Megara et Leontium..... 568

558 Iles de Lipari. (Voir, pour la description, page 524.)..... 572

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

DU VOYAGE PITTORESQUE

A NAPLES ET EN SICILE.

Les chiffres qui précèdent le mot tome indiquent les pages, ceux qui suivent l'indication pl. désignent les planches.

Les différentes abréviations sont t., *tome*.—pl., *planche*.—*ib.*, *ibidem*.

A.

Acteurs. Leurs succès chez les Romains. Déclamation théâtrale accompagnée et soutenue du son de la flûte, 70, 71, tome II. AEsopus et Roscius, acteurs célèbres, 73, *ibid*. Effet prodigieux des chœurs. Art du geste; à quel point de perfection il fut porté chez les anciens, 63 et suiv., *ibid*. Voyez *Masques*, *Danses*, *Pantomimes*, *Théâtres*.

Aderno, l'antique Adranum, 73, tome IV. Ruines du temple de Mars, pl. 443.

Adranicus amnis, fleuve de la Sicile, aujourd'hui nommé *Fiume grande*. Retenu près d'Aderno, par les laves de l'Etna, 79, tome IV. Cascade pittoresque des eaux de ce fleuve, pl. 445.

AEmilius (Paulus), consul, un des plus grands généraux de la république romaine, 543, tome II, tué à la bataille de Cannes, 546, *ibid*.

Agathocles, né à Sciacca en Sicile; fils d'un simple potier de terre. Son élévation au trône. Sa mort, 49, tome Ier. Anecdote sur la naissance de cet homme célèbre, note, 221, tome IV. Ses médailles, 534, *ibid*., pl. 541.

Agnano. Lac de ce nom; description de ce lac; ancien cratère de volcan, 228 et suiv., tome II, pl. 220.

Agragas. Fleuve ou torrent qui a donné son nom à la ville d'Agrigente, aujourd'hui Girgenti. Vue prise sur les bords de ce torrent, appelé *Draco*, 232, tome IV, pl. 482.

Agrigente, une des villes les plus célèbres de l'ancienne Sicile. Carte topographique de cette ville, 233, tome IV. Sa description par Polybe, note, 235, *ibid*. Campagnes des environs d'Agrigente, 276, *ibid*., pl. 496, 497, 498. Luxe de ses anciens habitans, note, 280 et suiv., *ibid*. Vue du port ou môle de Girgenti, un des caricadori de la Sicile, 300, *ibid*., pl. 499; manière dont on y conserve les blés, 298, *ibid*. Voy. *Temples*.

Agrippine. Constructions antiques situées à Bayes, vulgairement connues sous le nom de *tombeau d'Agrippine*, mais plus vraisemblablement regardées comme les restes d'un théâtre dans une maison de campagne bâtie par Alexandre-Sévère pour Mammée sa mère, 216, tome II, pl. 216.

Alessio (Sant), château élevé à la pointe d'une roche sur les bords de la mer le long des côtes de la Sicile, 445, t. III, pl. 412.

Alicata, ville située sur les côtes méridionales de la Sicile. Prétention de ses habitans pour remplacer l'antique ville de Gela; mal fondée, et pourquoi, 304, 305, tome IV. Vues d'Alicata et de son port, 302, *ibid.*, pl. 501 et 502. Son commerce en blés et en fruits, 313, *ibid.* Voyez *Terra Nuova*.

Alice, torrent de la Calabre; Fiume Alice, situé dans les montagnes qui terminent la chaîne des Apennins, 131, tome III, pl. 365.

Alimena, petite ville de la Sicile près des salines de ce nom. Vue des montagnes où se trouvent ces salines, 106, t. IV, pl. 454.

Amazone (statue d'une) parmi les bronzes antiques d'Herculanum, 417, tome Ier, pl. 123.

Amphithéâtres des anciens; le premier fut construit par Statilius Taurus, le second par Trajan, le troisième par Vespasien, aujourd'hui le Colisée, 91 et 92, tome II. Ces amphithéâtres étaient tous découverts; moyens dont on se servait pour mettre les spectateurs à l'abri des intempéries de l'air : ont été rapportés par Fontana, 93, *ibid.* Spectacles qui se donnaient dans l'arène; magnificence de ces sortes de spectacles. Les magistrats, les prêtres et les vestales y avaient leurs places marquées, 96, *ibid.*

Amphithéâtre de Bénévent. Vue des restes et des débris informes de cet édifice, 510, tome II, pl. 300; celui de Capoue, sa description, son étendue, son plan, 329 et suiv., *ibid.*, pl. 235 et 236. Ceux de Formies, Minturnes, 314 et 315, *ibid*; Pouzzol, 214, *ibid.*, pl. 215.

Anapus, petite rivière près de Syracuse. Vue prise sur l'Anapus, 417, tome IV, pl. 525. Voyez *Papyrus*.

André, fils de Charobert, roi de Hongrie, épouse Jeanne Ier, fille de Robert duc de Calabre, roi de Naples, 85, tome I. Il est assassiné à Averse; son frère, roi de Hongrie, vient en Italie pour venger sa mort, 86 et suiv., *ibid.* Vue du tombeau du roi André dans l'église de Saint-Janvier à Naples, 160, *ibid.*, pl. 24.

Angelo (Monte Sant-) dans la Pouille, un des premiers sanctuaires de la catholicité, 532, tome II, pl. 307.

Anglone, petite ville de la Basilicate, située à l'angle que forment les deux fleuves, l'Acris et le Syris, 67, tome III.

Annibal. Moyens dont ce général se servit pour gagner la bataille de Cannes contre les Romains, 541, tome II.

Annonciata, hôpital célèbre à Naples; par qui il a été fondé, sa grande utilité dans cette ville, 163 et suiv., tome I, pl. 27.

Anville (d'), géographe; limites qu'il donne à la Grande-Grèce, 433, tome II.

Apennins (vue des), prise du torrent *il Fiume di santo Polito*, 154, tome III, pl. 373.

Nicastro, situé au milieu des montagnes de l'Apennin, 155, *ibid.*, pl. 374.

Arabesques d'Herculanum. Allégorie satirique sur Néron et Sénèque, 378 et 379, tome I, pl. 84, 85 et 86. Arabesques égyptiens fort estimés à Herculanum; goût des anciens pour ce genre d'ornemens, emploi fréquent qu'ils en faisaient dans l'intérieur de leurs maisons, 386, tome I, pl. 94 et 95.

Arc de Varro, improprement nommé ainsi, près de Canosa dans la Pouille, 552, tome II, pl. 310.

Archimède, le premier et le plus grand géomètre de son temps, 404, tome III.

Architas, philosophe célèbre de l'antiquité, né à Tarente, 442, tome II.

Arco felice, arc antique situé près des ruines de Cumes; quelques antiquaires pensent que c'était autrefois une des portes de cette ville, la plus ancienne de la Campanie, 224, tome II, pl. 219.

Aréthuse, fontaine renommée à Syracuse, 371, t. IV, pl. 512.

Armures antiques trouvées au camp des soldats à Pompéi; leur description par Hamilton, 146 et 147, tome II. Quelques unes de ces armures gravées autour d'une planche de médailles, n° 541., t. IV, page 532. Voy. *Casques*, *Ocrea*.

Astruni, montagne volcanique ou ancien volcan éteint, situé dans les Champs Phlégréens près de Pouzzol, 246, tome II, pl. 223.

Atellanes, espèces de comédies libres et très goûtées chez les Romains, ainsi appelées du nom de la ville d'*Atella* près de Capoue, 325, tome II.

Averne, lac de ce nom dans les Champs Phlégréens; superstition des anciens, 249, tome II, pl. 224. Peinture de l'Averne par Lucrèce, 253 et suiv., *ibid.*

Aversa, ville de la Campanie près de Capoue. Citadelle d'Aversa funeste au roi André, 326 et 327, tome II. Tombeau de ce roi, 160, tome I, pl. 24.

Augusta, ville moderne de la Sicile; son port, un des plus grands de cette île, 440, t. IV.

Avola, petite ville à seize milles de Syracuse, 427, tome IV.

B.

Bagaria (la), village près de Palerme, orné de plusieurs maisons de campagne des seigneurs palermitains; celle du prince Palagonia devenue célèbre en Sicile, par les folies et l'extravagance de son maître, 119 et 120, tome IV.

Bains chauds fort en usage chez les anciens. Salle de bains ou étuves dans une maison de campagne à Pompéi; sa description, son plan, 134 et suiv., t. II, pl. 183. Bains à Bayes et à Pouzzol, 182 et suiv., *ib.*; à San Germano près du lac Agnano, 228 et suiv., *ibid.*, pl. 220. Ceux de Néron, 277, *ibid.*, pl. 226. Bains de Sinuessa près de Capoue, 318, *ibid.* Ceux de Termini, 111, tome IV, et de Selinunte en Sicile, ces dernières étuves, aujourd'hui nommées *Bagni di Santo Calogero*, 224, *ibid.*

Balbus (Nonius), père et fils, consuls romains. Préteurs à Herculanum et à l'ancienne Cadire, aujourd'hui Cadix; leurs statues équestres en marbre, trouvées à Herculanum, 406, tome I, pl. 111 et 112.

Bari, ville moderne qui a remplacé l'antique Barium ou Barinon, dans la Pouille sur le bord de la mer. Il ne reste plus de vestiges de l'ancienne ville, 568, t. II, pl. 316 et 317.
Barletta, anciennement Bardulum, ville de la Grande-Grèce dans la Pouille, avec un château, 537, tome II, pl. 308.
Bayes, près de Naples. Ce lieu, autrefois si vanté et si recherché des Romains, est aujourd'hui presque inhabité et de plus très malsain, 182 et suiv., tome II. Etuves de Tritoli à Bayes; leur description, 277, *ibid.*; pl. 226; citation d'Horace, 281, *ibid.*
Bénévent, ancienne ville de la Grande-Grèce, autrefois capitale des Samnites. On y voit encore un grand nombre d'inscriptions, de colonnes et de bas-reliefs antiques, et surtout un arc de triomphe élevé à Trajan, un des monumens les plus conservés de l'antiquité, 507, tome II, pl. 299; ruines de son amphithéâtre, 510, *ibid.*, pl. 300.
Bernaldo, bourg de la Basilicate près des ruines de Metaponte, bâti des débris de cette ancienne ville, 57, tome III, pl. 336.
Biscaris, prince sicilien; travaux considérables faits par ses ordres pour découvrir les anciens monumens de la ville de Catane, 494, tome III. Cabinet d'antiquités de ce prince, 507, *ibid.* Vaste aquéduc construit dans une de ses terres, et détruit en 1780 par un ouragan, 76, tome IV, pl. 444.
Bisceglia, ville de la Pouille que l'on croit être l'ancienne Vigiliæ, 562, tome II, pl. 314.
Boémond, prince d'Antioche. Son tombeau près de Canose, 557, tome II, pl. 312.
Bornes des cirques, *Metæ*; leur destination; adresse des cochers pour les éviter dans les courses des chars, 21, tome II. Vue d'une borne du cirque de Flore conservée à Villa Albani à Rome, 44 et 45, *ibid.*, pl. 149.
Bova (rochers et marine de), château isolé et abandonné sur le bord de la mer, dans la Calabre ultérieure, près du cap Spartivento, d'où l'on découvre la Sicile et l'Etna, 129, tome III, pl. 364.
Bourgeoisie du royaume de Naples. Son luxe, ses ridicules, ses mœurs, 312, tome I.
Bronzes et statues trouvés en grand nombre à Herculanum. Description des plus curieux, 412 et suiv., t. I, pl. 113 à 127. Petit bronze représentant un polichinelle; sa description par Ficoroni, 83, tome II, pl. 159.
Brundusium, aujourd'hui Brindes, ancienne ville de la Grande-Grèce dans la terre d'Otrante, 451, tome II. Cette ville devint célèbre sous l'ancienne Rome par la beauté et l'excellence de son port, 8 et suiv., tome III, pl. 323 et 324. Deux colonnes antiques existantes encore dans cette ville; différens sentimens sur leur destination, 10, *ibid.*
Brutium, ancienne dénomination de l'extrémité de l'Italie et de tout ce qui forme aujourd'hui la partie méridionale du royaume de Naples, connue sous le nom de Calabre ctérieure et ultérieure. Les anciens Brutiens passaient pour les peuples les plus courageux de la Grande-Grèce; manière dont ils élevaient leurs enfans, afin de les endurcir aux travaux de la guerre, 476 et suiv., tome II.

C.

Calabrèse. Abrégé de la Vie de ce peintre; plafond peint par lui dans l'église de San-Pietro in Macello à Naples, 205, t. I, pl. 50 et 51. Un des ouvrages les plus estimés de ce maître est le plafond de l'église de Saint-Jean à Malte, 326, t. IV.
Calata veturo, vue d'un village de ce nom en Sicile, situé au milieu des monts Nébrodes ou Herculéens, 109, tome IV, pl. 455.
Caligula. Pont de bateaux qu'il fit construire depuis Bayes jusqu'à Pouzzol. Etrange folie de ce prince, 208 et 209, t. II.
Camp ou casernes des soldats Romains à Pompéi, 143, t. II, pl. 191. Description et plan géométral, 146, *ibid.*, pl. 192. Armures antiques qu'on y a trouvées, pl. 541. *Voy.* le t. IV, page 532.
Campania felice, terre de Labour, abondante en fruits et en productions de toute espèce, vins, huiles, etc., 296 et suiv., tome II. Carte de la Campanie, 298, *ibid.*, pl. 232. Les villes les plus considérables de cette partie de l'Italie ont été Cumes, Naples, Capoue, Formies, Minturnes, Sinuessa, Cales, Suessa, Theano, Atella, Nola. Idée sommaire de toutes ces villes, 304 et suiv., *ibid.* Leurs médailles, 306, *ibid.*, pl. 233 et 234.
Campo Bello (carrières de) en Sicile, d'où l'on a tiré les pierres énormes qui ont servi à la construction des édifices de l'ancienne ville de Selinunte, 209, tome IV, pl. 480.
Campo santo, vaste enceinte près de Palerme, destinée aux sépultures, construite par le prince de Carracioli, vice-roi de la Sicile, 148, note, t. IV.
Canose, anciennement Canusium, ville de la Pouille où se retira le reste de l'armée romaine après la bataille de Cannes, 554, tome II, pl. 311.
Capo d'Acqua, source et fontaine renommée près de Catane, où l'on voit encore les débris des murailles antiques dont elle était entourée autrefois, 69, tome IV, pl. 442.
Capoue, ancienne ville de la *Campania felice*; sa description, son origine, sa célébrité, etc., 307 et suiv., t. II.
Caprée (île de), fameuse par le séjour et les débauches de l'empereur Tibère. Description de cette île, ses vues, 211 et suiv., tome III, pl. 394 et 395.
Carcères. Partie du cirque où étaient renfermés les chars avant la course, 18, tome II. Description des carcères, leur forme, la manière de les ouvrir pour le départ des chars, 30, *ibid.*, pl. 142. Fragment d'un bas-relief antique qui représente la forme de cette partie des cirques, 31, *ibid.*, pl. 143.
Caricadori, ports de la Sicile où l'on conserve les blés, tant pour l'approvisionnement de l'île que pour les ventes qui s'en font à l'étranger, 298 et suiv., tome IV.
Carini, gros bourg en Sicile, fort renommé à cause de l'excellente manne que l'on y recueille; manière dont elle est récoltée, 157, t. IV, pl. 465.
Carlos (don), reconnu roi des Deux-Siciles par le traité de Vienne de 1734, 113, tome I.
Carracioli, grand-sénéchal de Naples, amant de la reine Jeanne; est massacré par les ordres de cette reine, 99, t. I. Vue de son tombeau dans l'é-

glise de San-Giovani à Carbonara, 157, *ibid.*, pl. 22.
Caserte (château royal de), vaste édifice bâti par Van Vitelli dans les plaines de Capoue; imposant par son étendue et la beauté des marbres qui y sont employés, 358, tome II, pl. 250. Aquéduc de Caserte, ouvrage digne des Romains, construit par Charles III, roi d'Espagne, 368, *ibid.*
Casques antiques trouvés à Pompéi, conservés dans le Muséum de Portici, pl. 541. *Voyez* le tome IV, page 532.
Castro Giovani, ville de Sicile qui a remplacé l'antique Enna, 94, tome IV, pl. 450. Deux vues des environs de cette ville, 104, *ibid.*, pl. 452 et 453.
Catacombes de Naples, 148, t. I. Vues prises dans l'intérieur de ces catacombes, 150, *ibid.*, pl. 15 et 16. Catacombes de Syracuse; leur plan géométral, 403, tome IV, pl. 520. Vue intérieure d'une des chambres sépulcrales, pl. 521. Catacombes de Malte; leur description, 337, *ibid.*
Catane, une des plus belles villes et des mieux bâties de la Sicile, 490 et suiv., tome III. Vue générale de cette ville, 491, *ibid.*, pl. 427. Ses places publiques, 494, 495, *ibid.*, pl. 428 et 429. Ses thermes antiques; excavations faites par les ordres du prince de Biscaris pour les découvrir, 496, *ibid.*, pl. 430. Son amphithéâtre enseveli sous les laves, 497, *ibid.*, pl. 431. Rétablissement de l'amphithéâtre, 500, *ibid.*, pl. 432. Son théâtre, 501 et suiv., *ibid.* Vue de Catane et de son château entouré par les laves de l'Etna, dans l'éruption formidable de 1669, 19, tome IV, pl. 438.
Catanzaro, ville moderne, capitale de la Calabre ultérieure, 106, tome III, pl. 357.
Cava (la), bourg près de Salerne, connu par une ancienne abbaye de Bénédictins, 204, tome III, pl. 390.
Centorbi en Sicile. Situation singulière de cette ville. C'était autrefois, suivant Cicéron, une des plus grandes et des plus riches de la Sicile, 80, tome IV.
Cérès, déesse de l'agriculture. Temple célèbre de cette divinité à Enna; culte qu'on lui rendait en Sicile, 101, tome IV.
Champs Elysées, près de Bayes et de Pouzzol, lieu autrefois destiné aux sépultures des habitans de Misène et des villes voisines, aujourd'hui abandonné, n'a conservé d'intéressant et de curieux qu'un grand nombre de débris de tombeaux antiques, 286, tome II, pl. 230.
Champs Phlégréens, Campi Phlegrei, ou Champs de feu; assemblage de volcans, 161, tome II; ce qu'en dit Diodore de Sicile, 162, *ibid.* Carte topographique de cette partie curieuse de la Campanie, 180, *ibid.*, pl. 203.
Charles d'Anjou reçoit la couronne de Naples des mains du pape, 69, tome I; est reconnu maître absolu de la Sicile, 70, *ibid.* Conradin, héritier légitime, lui déclare la guerre. Charles triomphe; il fait son rival prisonnier; mort du malheureux Conradin, 71 et suiv., *ibid.*
Chartreuse de Saint-Martin de Naples. Vue de son cloître. Par qui cette abbaye fut fondée, son site délicieux, ses richesses, 144 et 145, tome I, pl. 12. Peintures admirables de l'Espagnolet, 197, *ibid.*, pl. 39 et 40.
Châtaignier de l'Etna, nommé *Centum Cavalli*, 479, tome III, pl. 423.

Cirques des anciens Romains, leur origine, 7, tome II. Le premier cirque bâti par Tarquin l'ancien dans la vallée de Murcia, augmenté par Jules César, embelli par Auguste, 8 et suiv., *ibid.* Cirque de Caracalla, son plan géométral, sa description; sentiment de Fabretti sur ce monument, 18 et suiv., *ibid.*, pl. 141. Elévation et rétablissement, d'après les ruines encore existantes de ce cirque à Rome, et différens fragmens de monumens antiques, 29 et suiv., *ibid.*, pl. 142 et 143.
Civita Vecchia, Description de ce port, 12, tome I.
Clergé de Naples; n'a aucune influence dans l'ordre politique. Richesses des maisons religieuses, 314 et suiv., tome I.
Cocagne. Fête populaire, autrefois très célèbre à Naples, a été abolie en 1778, 350 et suiv., tome I. Vue du pillage de la Cocagne, 349, *ibid.*, pl. 72. Une scène de la Cocagne, 355, *ibid.*, pl. 74.
Commerce du royaume de Naples; sa grande fertilité en grains et en fruits de toute espèce; ses vins, ses huiles, leur exportation; essences; différentes espèces de pâtes connues sous le nom de *macaroni*. Manne et réglisse de la Calabre, 317 et suiv., tome I.
Colonnes du temple de Sérapis à Pouzzol, d'un seul morceau de marbre cipolin de cinquante pieds de haut. Trois de ces colonnes encore en place; un grand nombre de très précieuses ont été trouvées dans les ruines de ce temple, et transportées au palais de Caserte, 193 et suiv., tome II, pl. 208 et 209.
Conradin, fils de Conrad, roi de Sicile; trop jeune pour succéder à son père, 66, tome I. Elisabeth, sa mère, répand le bruit de sa mort, 67, *ibid.* Conradin paraît en Italie, offre le combat à Charles d'Anjou, à qui le pape avait donné l'investiture de son royaume; il est vaincu et fait prisonnier. Charles lui fait trancher la tête, 71 et suiv., *ibid.*
Corigliano, petite ville de la Calabre citérieure, à l'extrémité du territoire dépendant de l'ancienne Sybaris, 77 et suiv., t. III. Vue générale et aspects très pittoresques, pl. 345, 346, 347; aquéduc, 80, *ibid.*, pl. 348.
Cornes; sont souvent représentées sur la tête de quelques figures antiques, comme une marque de force et de puissance, 418, tome I, pl. 124. Les cornes d'animaux ont été aussi employées par les anciens pour servir de vases dans leurs repas, 375, *ibid.*, pl. 81.
Cosenza, ville capitale de la Calabre citérieure, autrefois le Brutium. Vue et description, 159 et suiv., tome III, pl. 375.
Coton, une des principales productions de l'île de Malte. Culture des cotonniers, 333, t. IV.
Cotrone, ville de la Calabre, qui a succédé à la fameuse Crotone; est aujourd'hui renfermée dans une petite langue de terre, et réduite à cinq ou six mille habitans, 98, tome III. pl. 354 [1]. Voyez *Crotone*.
Crati, fleuve le plus considérable de la Calabre citérieure, fut anciennement fatal aux Sybarites, 76, tome III, pl. 344.
Crotone, autrefois la plus grande et la plus célèbre ville du Bru-

[1] Une faute de typographie existe dans la note marginale de la page 98, tome III; *lisez* vue de Cotrone, *au lieu de* vue de *Crotone*.

tium dans la Grande-Grèce, fameuse par la force et le courage de ses habitans, 485 et suiv., tome II. Les Romains s'en emparent par surprise l'an de Rome 475; elle est détruite par les révoltés de Regium; ils égorgent la garnison romaine, 98, tome III.

Cumes. Ruines de l'ancienne ville de ce nom, 224, tome II, pl. 219. Voyez *Arco felice*.

Cumino, île ou rocher dépendant de la souveraineté de Malte, 316, tome IV.

Cuminetto, petit rocher inculte près de Malte, 317, tome IV.

Curion (Scribonius), citoyen romain, qui fit construire un théâtre mobile, divisé en deux parties hémisphériques, et chacune tournant sur un pivot, 57, tome II. Description de ce théâtre par Pline, 58 et 59, *ibid.*

Cyclopes (îles des). Rochers de basaltes formés par d'anciennes laves de l'Etna; leur vue, leur description, 8, tome IV, pl. 437. Voyez *Yaci*.

D.

Danseurs et *Danseuses*. Passion des anciens pour la danse, 419, t. I, pl. 126 et 127. Danseuses d'Herculanum, 388, *ib.*, pl. 96 et 97. Danseurs de corde, 383, *ibid.*, pl. 90. Animaux dressés à ces jeux, 384, *ibid.* Danse employée dans le culte des divinités, et comme cérémonie religieuse; peinture antique d'Herculanum citée à ce sujet, 393, *ibid.*, pl. 99.

Dattes marines ou *Pholades*, espèce de coquillage ou de poisson de mer qui perce et pénètre les marbres et les pierres les plus dures pour s'y loger, 196, t. II. Voyez *Colonnes du temple de Sérapis* à Pouzzol, 192 et 193, *ibid.*, pl. 208 et 209.

Dédale, poursuivi par Minos et étouffé par Cocalus dans les étuves de Selinunte qu'il avait construites, 222, tome IV. Citadelle d'Agrigente bâtie par Dédale, 239, *ibid.*

Denys, tyran de Syracuse; sa vie, 45, tome I. Ses médailles, 532, tome IV, pl. 541.

Denys le jeune, tyran de Syracuse, fils du précédent; sa vie, 46, tome I. Ses médailles, 532, tome IV, pl. 541.

Dominiquin (le). Peintures de ce maître dans la chapelle de Saint Janvier à Naples, 208, t. I, pl. 52.

Dorville (Philippe), hollandais, auteur d'un voyage de Sicile, 452, tome III. Description du théâtre de Taormina, faite par ce voyageur, et citée 454 et suiv., *ibid.*

E.

Eaux minérales de Bayes, 277, tome II. Celles des Pisciarelli sont si chaudes qu'elles font monter le thermomètre de Réaumur au soixante-neuvième degré, 221 et 222, *ibid.*, pl. 218. Les eaux de Calvi, près de Capoue, enivraient comme le vin, 321, *ibid.* Voyez *Bains*.

Ecriture des anciens; leur différente manière d'écrire, 401, tome I. Ecriture symbolique et mystérieuse des Egyptiens, 39, tome II.

Elbeuf (le prince d'); ce fut dans les travaux qu'on faisait à Portici pour les jardins d'un prince de ce nom marié à Naples, que l'on fit les premières découvertes de la ville et des antiquités d'Herculanum, 358, tome I.

Elme (Château Saint-); sa situation domine la ville de Naples. Charles-Quint en fit une citadelle très fortifiée, 129, tome I, pl. 8.

Empédocles, ancien poète tragique et l'un des plus grands philosophes de la Sicile, 399, t. III.

Enna, une des plus anciennes villes de la Sicile, célèbre par le séjour de Cérès et de Proserpine, 94 et suiv., tome IV, pl. 450.

Enée portant son père Anchise et ses dieux pénates; sujet d'une peinture antique d'Herculanum, très curieuse. Réflexions sur le genre burlesque adopté par les anciens, 384, tome I, pl. 91.

Epine, la Spina. Massif de construction peu élevée qui formait une séparation dans toute la longueur des cirques et sur laquelle étaient placés les autels, les trépieds, et les différentes statues des dieux, 10 et 20, tome II, pl. 141.

Epipole, un des faubourgs de l'antique ville de Syracuse, dans la partie la plus élevée, et où était située la principale forteresse, 397, tome IV.

Eryx (Mont), en Sicile, autrefois célèbre par un temple consacré à Vénus. Voyage sur ce mont, 185, tome IV. Vue du mont Eryx, 177, *ibid.*, pl. 472. Vues prises du sommet du mont, 186, *ibid.*, pl. 474 et 475.

Eschyle, poète grec; sujet d'une peinture antique d'Herculanum, 381, tome I, pl. 88.

Espagnolet. Ses peintures dans l'église des Chartreux à Naples, 197, tome I, pl. 39 et 40.

Etna, mont et volcan de la Sicile. Première vue, prise de l'avant-scène du théâtre de Taormina, 466, tome III, pl. 420. Seconde vue, prise de la maison des Augustins à Taormina. Description des laves qui l'environnent du côté de cette ville, 474, *ib.*, pl. 422. Sommité de l'Etna. Neiges, cendres, etc., dont ce mont est couvert, 484, *ibid.*, pl. 424. L'Etna vu de la maison des Capucins, 489, *ibid.*, pl. 426. Citerne trouvée sous les laves de l'Etna, 512, *ibid.*, pl. 434. Vue de l'Etna prise d'un parc creusé dans la lave de 1669, 5, tome IV, pl. 436. Premier voyage sur l'Etna, 477 et suiv., tome III. Le *Centum Cavalli*, 479, *ibid.*, pl. 423. Second voyage sur l'Etna, 20 et suiv., tome IV. *Grotte des Chèvres*, 25, *ibid.*, pl. 439. Sommité de l'Etna, 34, *ibid.*, pl. 440. Carte oryctographique de l'Etna, 37, *ibid.*, pl. 441. Voyage du commandeur de Dolomieu sur l'Etna. Ses observations intéressantes sur ce volcan, 38 à 69, *ibid.*

F.

Falerne (Vins de), très estimés chez les anciens, ainsi que tous les fruits de la *Campania felice*, 301, tome II.

Fazelli, né à Siacca, anciennement *Thermæ Selinuntiæ*. Un des auteurs modernes qui ont écrit sur la Sicile; souvent consulté pour cet ouvrage; cité, 220, tome IV, et dans beaucoup d'autres passages.

Flûtes doubles. Servaient chez les anciens à soutenir la déclamation des acteurs dans les spectacles. Cette espèce d'instrument était appelé *Tibia dactilica*; ce qu'en dit Cicéron. Les orateurs se faisaient égale-

ment accompagner d'un *Tibicen* sur la tribune aux harangues, 71, tome II. Bas-relief antique représentant une scène de l'*Andrienne* de Térence, et dans lequel on aperçoit un exemple de cet usage des anciens, d'accompagner la voix des acteurs avec une double flûte, 85, tome II, pl. 161.

Foggia, ville moderne de la Pouille, assez peuplée et fort commerçante. Douane établie à Foggia, un des principaux revenus du roi de Naples, 526, tome II.

Fonseca (Emmanuel), vice-roi de Naples. Inscription qu'il fit graver dans le bourg de *Torre dell' Annonciata*, au pied du Vésuve, et à l'endroit où la lave de l'éruption de 1631 s'était arrêtée, 292 et suiv., t. I.

Formies, ancienne ville de la Campanie; maison de Cicéron à Formies, près de laquelle il fut assassiné. Restes de l'amphithéâtre de Formies. C'est près des ruines de cette ancienne ville qu'est situé le petit bourg de Môle de Gaëte, sur le chemin de Rome à Naples, et sur le bord de la mer, 348 et suiv., tome II.

Fortifications de l'île de Malte. Vue et description du fort Manoel, 328, tome IV, pl. 505. Fort Saint-Ange dans la cité Victorieuse, 330, *ibid.*, pl. 506. Fort Saint-Elme, 318, *ibid.*, et fort Ricasoli, 332, *ibid.*, tous deux défendant l'entrée du port.

Fourches caudines (vallée des), près de Caserte. Lieu célèbre dans l'histoire à cause de la défaite des légions romaines, que les Samnites obligèrent de passer sous le joug. Citation de Tite Live à ce sujet. Vue prise dans cette vallée, 360 et suiv., tome II, pl. 251. Inscription antique trouvée dans le village de Caudium, 368, *ibid.*

Fréret, savant antiquaire. Ses observations sur les anciens habitans de la Grande-Grèce, 431, tome II. Sur ceux de la Sicile, 391, tome III.

G.

Gaëte, ville forte du royaume de Naples. Citadelle de Gaëte, où l'on conserve le squelette du connétable de Bourbon, tué au siége de Rome en 1517. Tour antique sur le sommet de la montagne au-dessus de Gaëte, autrefois le tombeau de Mun. Plancus, fondateur d'une colonie romaine à Lyon, sous Auguste. Inscription très bien conservée, 356 et 357, tome II. Voyez *Môle*.

Gallipoli, ville moderne située sur le golfe de Tarente, et un des ports les plus fréquentés du royaume de Naples, à cause de l'immense quantité d'huile qu'on y fabrique. Il s'y fait aussi un grand commerce de coton, 28 et suiv., tome III, pl. 330.

Garganus (Mont), nommé à présent *Monte Sant-Angelo*, dans la Pouille, 444, tome II.

Gela, nom d'une des plus anciennes et des plus célèbres villes de la Sicile, 303 et suiv., tome IV. Inscription grecque fort curieuse, 309, *ibid.*

Gelias, citoyen d'Agrigente, connu par ses richesses et ses libéralités, 230 et 231, t. IV.

Gelon, le premier des princes ou tyrans qui aient régné en Sicile, 43, tome I. Il dépose son autorité entre les mains du peuple, 480 ans avant l'ère

chrétienne, 44, *ibid.* Médailles de Gelon, 531, t. IV, pl. 540.

Gerace, ville moderne dans la Calabre ultérieure, sur une montagne escarpée, et près du lieu où était située l'ancienne ville de Locres. Son église décorée de colonnes prises parmi les ruines de Locres, 117, tome III, pl. 361.

Giordano (Luca), peintre napolitain. Sa prodigieuse facilité; composition immense des Vendeurs chassés du Temple, 193, tome I; pl. 36. Vie abrégée de ce peintre; il est recherché par Philippe II, roi d'Espagne, pour embellir l'Escurial. Ses richesses; sa mort, 195 et 196, *ibid.*

Girgenti. Voyez *Agrigente.*

Gladiateurs. Leur manière de combattre; leurs armes, etc., 430, tome I, pl. 133. Combat de gladiateurs, bas-relief antique, sa description, même page, pl. 137.

Gozzo, île dépendante de la souveraineté de Malte. 316, t. IV. Sa description, 348, *ibid.*

Grande-Grèce. Cette partie de l'Italie comprenait autrefois la Campanie, l'Apulie, l'Yapigie, la Lucanie et le Brutium. Sentimens différens chez les anciens écrivains, comme parmi les géographes modernes, sur l'étendue et les limites de la Grande-Grèce, 429 et suiv., tome II. La Grande-Grèce, allégorie, pl. 286. Médailles de la Grande-Grèce, 433, 444, 449, 452, 458, 460, 466, 479, 485, 498, *ibid.*, pl. 287 à 297. Époques des établissemens des colonies grecques en Italie, 435, *ibid.*; des philosophes de la Grande-Grèce, 437, *ibid.*

Grecs (Théâtres des), inventeurs des jeux gymnastiques et des jeux scéniques. Premier théâtre chez les anciens, construit par les Grecs, 49 et suiv., tome II.

Grotte du Chien, près du Vésuve. Vapeurs sulfureuses et méphitiques qui s'élèvent sur son sol. Diverses expériences faites sur cet air, 232 et suiv., tome II, pl. 221. Autre expérience par l'abbé Nollet, 236 et suiv., *ibid.* Grotte dépendante de l'ancien palais de Néron, longue de deux cent vingt-quatre pieds, et dont le fond aboutit à une source brûlante, 277 et suiv., *ibid.*, pl. 226.

Grotte des Chèvres, sur l'Etna, 25, tome IV, pl. 439.

Grottes de San Pantarica, près de Syracuse, 463 et suiv., tome IV, pl. 532.

Guillaume-le-Bon, roi de Sicile. Appelle la maison de Souabe pour lui succéder. Source des guerres et des malheurs de la Sicile, 61, tome I.

H.

Hamilton (le chevalier). Description des éruptions du Vésuve en 1766 et 1767, 249 et suiv., tome I. Fragmens de ses Lettres à la Société royale de Londres, sur les Champs Phlégréens, 268 et suiv., tome II, Relation du même auteur, des tremblemens de terre de la Calabre, en 1783, 261 à 293, tome III.

Hancarville (d'), auteur connu par ses recueils de vases étrusques. Son sentiment sur les peintures de ces vases, chapitre xii, des Vases campaniens, 384 à 414, tome II.

Harpe. Sa première forme; dif-

férentes peintures antiques d'Herculanum, où elle se trouve représentée, ainsi que les divers instrumens de musique en usage chez les anciens, 423, t. I, pl. 130.

Héraclée. La plus détruite de toutes les villes célèbres de la Grande-Grèce, dans la Lucanie; patrie de Zeuxis, 61 et suiv., tome III. Site et emplacement de l'antique Héraclée, 67, *ibid.* Vues des campagnes où était, à ce que l'on croit, située cette ancienne ville, 68, *ibid.*, pl. 339 et 340.

Héraclée. Autre ville du même nom, bâtie en Sicile sur le terrain où était celle de Minoa, entièrement détruite, 228, tome IV.

Herculanum. Comment elle a été détruite, en quel temps; comment elle fut découverte. Epoque incertaine de sa fondation, 357 et suiv., tome I. Ses fouilles, 359, *ibid.*, pl. 75. Peintures antiques. Détails de ses antiquités et des objets curieux trouvés dans les fouilles de cette ville, 369 et suiv., *ib.*, pl. 76 à 110. Statues, manuscrits grecs et fragmens d'antiquité, 399 et suiv., *ibid.*, pl. 111 à 138. Son théâtre; détails sur les différens spectacles des anciens Romains, 1 et suiv., tome II, pl. 139 à 171.

Hercule. Plusieurs peintures antiques où il est représenté, 364 et 365, tome I.

Hervenus, ancien habitant de Reggio. Inscription curieuse concernant un legs qu'il fit au temple d'Apollon de cette ville, 138, tome III.

Hiéron I, frère de Gelon, appelé par le peuple au trône de la Sicile, 44, t. I. Ses médailles, 531, tome IV, pl. 540.

Hiéron II, le plus grand prince qui ait régné dans la Sicile, 405, tome III. Sa sagesse; il fait les délices de son peuple; son amour pour les arts, 51, tome I. Ses médailles, 536, tome IV, pl. 542.

Hyccara, ancienne ville de la Sicile, rasée par les Athéniens; patrie de la fameuse courtisane Laïs, 160, tome IV.

Hydria, vase rempli d'eau, servant d'emblème à la divinité chez les Egyptiens, 393, t. I, pl. 100.

Hydruntum, aujourd'hui Otrante, port de mer autrefois très fréquenté à cause de son voisinage de la Grèce, 451, t. II.

Hymera, ancienne ville de la Sicile. Bataille où fut tué Amilcar, général des Carthaginois. Annibal, son petit-fils, 70 ans après, venge sa mort, et détruit la ville d'Hymère, 116 et suiv., tome IV.

Hymère, fleuve qui partage la Sicile en deux, du nord au sud, nommé aujourd'hui *Fiume Salso*, 306, tome IV.

Hypponium, appelée depuis *Valentia*, ancienne ville du *Brutium*, remplacée aujourd'hui par Monte Leone en Calabre, 482, tome II, et 153, tome III.

I.

Iaci Reale, ville de la Sicile; son origine. Vue des laves de l'Etna près de cette ville, 445 et suiv., tome IV, pl. 529.

Janvier (Eglise de *Saint*), cathédrale de Naples, bâtie par la maison d'Anjou; sa richesse; ses ornemens. Fête de la liquéfaction du sang de saint Janvier, 138 et suiv., tome I, pl. 9. Chapelle bâtie en l'honneur de ce saint dans l'amphi-

théâtre de Pouzzol, 215, t. II, pl. 215.

Jeanne Ire, fille de Robert, duc de Calabre, épouse André, fils de Charobert, roi de Hongrie, 85, tome I. Son époux est assassiné à Averse, en sortant de la chambre de la reine, 86, *ibid.* Le roi de Hongrie venge cet assassinat, 88, *ibid.* Mort de la reine Jeanne Ire en 1382, 93, *ibid.*

Jeanne II monte sur le trône de Naples, 94, tome I; épouse le comte de La Marche, 95, *ibid.*; ses amours avec Carracioli; elle le fait assassiner et meurt elle-même en 1422, 99, *ibid.*

Inscriptions antiques trouvées à Pompéi, 105 et 106, tome II. Deux autres sur le culte d'Isis, 115, *ibid.* Autre inscription trouvée au temple d'Isis, par laquelle il est prouvé que cette ville avait déjà éprouvé les fureurs du Vésuve avant l'éruption de l'an 79, 120, *ibid.* Autre, découverte dans la reconstruction des piles de l'ancien môle de Pouzzol par l'empereur Antonin Pie, 209 *ibid.* Autre, qui indique qu'il y avait à Pouzzol un temple dédié à l'Honneur. Cette inscription est conservée au palais Farnèse, à Rome, 210, *ibid.* Autre, attestant que saint Janvier fut enfermé dans une des loges de l'arène de l'amphithéâtre de Pouzzol; qu'il y fut exposé aux bêtes, qui se prosternèrent à ses pieds comme devant le prophète Daniel, 215, *ibid.* Autre, sur un piédestal de l'empereur Tibère, concernant la reconstruction de plusieurs villes de l'Asie mineure, 211, *ibid.*, pl. 214. Une, trouvée à l'amphithéâtre de Capoue, 334, *ibid.* Autre inscription, à la Polla, village de la Basilicate; elle a servi à l'abbé Chauppy pour découvrir l'antique voie Popilienne, 175, tome III.

Inscription grecque très curieuse de l'ancienne ville de Gela en Sicile, conservée à Alicata, 309, tome IV. Autre, gravée sur les gradins du théâtre de Syracuse, 412, *ibid.*

Instrumens de musique des anciens. La lyre, le sistre, les cimbales ou crotales, la double flûte. Usage qu'on faisait de cette double flûte pour la déclamation sur les théâtres et pour les orateurs, 423 et suiv., tome I, pl. 130. Joueur de la double flûte, 405, tome II, pl. 263. Trompette militaire trouvée dans le camp des soldats, à Pompéi, 147, *ibid.*

Isis. Culte de cette déesse à Pompéi, 109, tome II. Emblèmes et détails sur le culte d'Isis, 110 et suiv., *ibid.* Ruines de son temple, pl. 174. Ce temple rétabli, 112, *ibid.*, pl. 175. Autre vue du même temple tel qu'il devait être en l'an 79, 114, *ibid.*, pl. 176. Son plan géométral, 117, pl. 177. Austérité des prêtres d'Isis, leurs habillemens, 123, *ibid.* Détails et fragmens du temple d'Isis, 124 et suiv., *ibid.*, pl. 179. Statue d'Isis, en marbre, trouvée à Herculanum, 124, *ibid.*, pl. 179. Anubis égyptien, 413, *ibid.*, pl. 276.

Iles des environs de Naples. Ischia, autrefois Inarime ou Pitecusa, volcan, anciennement *Mons Epomeus*; éteint depuis très long-temps, mais reconnaissable par sa forme, et surtout par les bains chauds dont il est entouré, 375 et suiv., tome II. Ile de Procida, située entre celle d'Ischia et le promontoire de Misène; d'une fertilité extrême, et fort habitée, à cause de la salubrité de l'air qu'on y respire, 378 et suiv.,

ibid. Celle de Nisita, située dans l'intérieur du golfe de Naples; n'est qu'un rocher abandonné, et fait partie du cratère d'un ancien volcan, 381, *ibid.* Caprée; la plus considérable de toutes ces îles, célèbre par le séjour qu'y firent les empereurs Auguste et Tibère, 381 et suiv., *ibid.* Voyez *Caprée.*

Ispica (grottes d'). Vue de ces grottes, et leur description, 425 et suiv., tome IV, pl. 527.

Juan (don) d'Autriche; sa statue pédestre sur la Place Royale, à Messine; élevée à la suite de la bataille de Lépante, qu'il gagna sur les Turcs en 1571, 425, tome III, pl. 407.

L.

Labour (terre de). Sa carte, 118, tome I, pl. 2. Description géographique de cette partie du royaume de Naples, 118 et suiv., *ibid.*

Lac Lucrin, comblé par l'éruption de Monte Nuovo, 260, tome II. Théâtre des fêtes magnifiques qu'y donnaient les Romains. Horace chante dans ses vers l'excellence des huîtres qu'on allait pêcher dans ce lac, 266 et suiv., *ibid.*

Lago Negro, bourg de la Basilicate, construit au milieu des montagnes de l'Apennin. Vue de ce lieu, 170, t. III, pl. 377.

Lampes antiques; leurs formes variées à l'infini, 406, tome I; détails sur ces lampes, 420, 422, 426, 427, 429, 430, *ib.*, pl. 128 à 134; lampes trouvées à Pompéi, 110, tome II.

Lanfranc. Deux gravures des tableaux de ce peintre; abrégé de sa vie, 200, tome I, pl. 43 et 44.

Latomies ou *anciennes carrières de Syracuse.* Vues et description, 386, tome IV, pl. 515, 516 et 517. Vue d'une autre latomie appelée l'*Oreille de Denys*, 389 et suiv., *ibid.*, pl. 518. Vue d'une de ces anciennes carrières, servant aujourd'hui de jardin aux Capucins de Syracuse, 400, *ibid.*, pl. 519.

Lautrec (comte de). Vue de son tombeau dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, à Naples; son épitaphe; par qui ce tombeau fut élevé, 162, tome I, pl. 25.

Lazzaroni. Détails sur cette partie du peuple de Naples; leurs mœurs, leur indolence; en quoi ils font consister le souverain bonheur, 325 et suiv., tome I. Costumes des lazzaroni, 333 et suiv., pl. 69 et 70.

Lecce, qu'on croit être l'ancienne Aletum, ville moderne du royaume de Naples, dans la terre d'Otrante, 13 et suiv., tome III. Vue de l'intérieur du cloître des Dominicains de cette ville, 14, *ibid.*, pl. 326.

Lectisternium. Sortes de tables destinées, dans le paganisme, aux repas des dieux. *Epulones* étaient les ministres chargés de présider à ces fêtes, 124, tome II. Une de ces tables en bronze, trouvée à Pompéi, 111 et 124, *ibid.*, pl. 179. Autre, 531, tome IV, pl. 540.

Leon Forte, ville moderne de la Sicile, bâtie près du lieu où était l'ancienne ville d'Assorus, 91, tome IV. Vue des environs de la ville de Leon Forte, 92, *ibid.*, pl. 448 et 449.

Leontium, ville antique de la Sicile, rivale de Syracuse, aujourd'hui connue sous le nom de *Lentini*, 441, tome IV.

Fertilité des plaines de Leontium, 442, *ibid.*

Lettera (*Sacra*). Tradition populaire au sujet d'une lettre écrite aux Messinois par la Sainte-Vierge, 421 et suiv., t. III.

Lilibée, aujourd'hui Marsala, en Sicile. Son ancienne célébrité, 194, tome IV. Siége de cette ville par les Romains. (Voir la note, même page.)

Lipari (îles de) ou *Éoliennes*, situées à vingt milles de la côte de Sicile. Nombre de ces îles, 385 et suiv., tome III. Leur description, par de Dolomieu, 494 et suiv., tome IV. Différentes vues de l'île de Vulcano, 496, *ibid.*, pl. 536 et 537. Vues du Stromboli, 518, *ibid.*, pl. 538 et 539. Médailles des îles de Lipari, 524 et 572, *ibid.*, pl. 558.

Lits des anciens, étaient de deux espèces; ceux qui leur servaient pour leurs repas se nommaient *tricliniares;* les autres, destinés au sommeil, *cubiculares*, 374 et 375, tome I, pl. 81.

Locres, ville de l'ancien Brutium, dans la Grande-Grèce. La sévérité des lois que Zaleucus y avait établies fut la cause de la perte de cette république, 493 et suiv., tome II. Elle est remplacée par la ville moderne de Gerace, 497, *ibid.* Ruines de Locres, 124, tome III, pl. 362.

Lucanie, partie de l'Italie méridionale appelée aujourd'hui la *Basilicate.* Une des divisions de la Grande-Grèce. Sa description, ses villes, etc., 459, tome II.

Lucera, autrefois Luceria, ville située à l'entrée de la Pouille, dans la Grande-Grèce; une des principales villes des Samnites, détruite par l'empereur Constance, rebâtie avec un château par Frédéric II de Souabe, 521 et suiv., tome II, pl. 303. Sa cathédrale enrichie de quatorze colonnes de marbre vert antique, d'un seul morceau, 523, *ibid.*

Lucullus, le plus opulent et le plus voluptueux des Romains; avait une superbe habitation entre Naples et Pouzzol, dont les ruines sont improprement appelées *Écoles de Virgile*, 187, tome II, pl. 205. Ce même Lucullus avait une autre maison près de Misène, où l'on voit encore les restes d'un théâtre, 289, *ibid.*, pl. 231.

Lyre. Diverses espèces de lyre; à quel point de perfection cet instrument avait été porté chez les anciens. Aspendius, célèbre joueur de lyre, 423 et 424, tome I, pl. 130.

M.

Macaluba, volcan situé près de Girgenti. Description de ses phénomènes extraordinaires, par de Dolomieu, et attribués par ce naturaliste à l'air et non au feu, 283 à 296, tome IV.

Maison de campagne, près Pompéi, trouvée sous les cendres d'une éruption du Vésuve, 126 et suiv., tome II. Vue du rez-de-chaussée, 127, *ibid.*, pl. 180. Vue de la petite cour, même page, pl. 181. Son plan géométral, 130, *ibid.*, pl. 182 et 183. Son rétablissement, 137 *ibid.*, pl. 184. Description d'une autre petite maison anciennement construite sur les murs de la même ville, 153, *ibid.*, pl. 197. Caveau infecté d'une vapeur méphitique, dans le-

quel on a trouvé un squelette près d'un fourneau, 153, *ibid.*, pl. 198.

Malte (île de). Différentes vues de cette île, de son port et d'une partie de la Cité Vallette, 319 et suiv., tome IV, pl. 503 et 504. Activité et mœurs des habitans, 321, *ibid.* Autorité et cour du grand-maître de Malte, 322 et suiv., *ibid.* Église de Saint-Jean, à Malte, magnifiquement décorée; peintures du Calabrèse, 326, *ibid.* Fête et cérémonie en commémoration de la levée du siége de Malte en 1565, 327, *ibid.* Fort Manoel et île du Lazaret, 328, *ibid.*, pl. 505. Vue du château Saint-Ange et d'une partie de la Cité Victorieuse; sa description, origine de ce nom, 330 et suiv., *ibid.*, pl. 506. Fauconnerie du grand-maître, lieu le plus agréable de toute l'île, 335, *ibid.* Vue à vol d'oiseau et plan géométral de la ville et du port de Malte, 347 et 348, *ibid.*, pl. 507 et 508.

Mandurium, ancienne ville de la Grande-Grèce, dans l'Yapigie, aujourd'hui terre d'Otrante. On distingue encore ses ruines près de Casal Nuovo, 452 et suiv., tome II.

Manfredonia, ville de la Pouille, située au pied du Monte Gargano; bien peuplée et très commerçante, 527, tome II.

Manne, une des principales productions de la Calabre, 97, tome III. On en recueille aussi une grande quantité en Sicile, dans les environs de Carini, 158 et 159, tome IV.

Manuscrits grecs trouvés à Herculanum; ont été convertis en charbon par les cendres du Vésuve; moyens qu'on emploie pour venir à bout de les déchiffrer. Ce travail curieux négligé malgré son extrême intérêt, 400, tome I. (Voir la note, même page.)

Mare Piano. Golfe et village de ce nom, en sortant de Naples du côté du couchant; débris d'antiquités qu'on y rencontre, 186, tome II, pl. 204.

Mare Piccolo, près de Tarente, abonde en poissons de toute espèce : on y trouve aussi le murex, ce coquillage si recherché des anciens, et avec lequel ils faisaient la couleur de pourpre, 44, tome III. Vue de Mare Piccolo, 40, *ibid.*, pl. 332.

Marine des anciens; galères ou trirêmes antiques, 444, t. I; représentées sur des médailles, 98 et 99, tome II, pl. 170. Peinture antique d'Herculanum dans ce genre, 98, *ibid.*, pl. 171.

Marsala, ville moderne en Sicile, qui a remplacé celle de Lilibée, 194 et suiv., tome IV.

Masques scéniques de différentes espèces; étaient appelés dans les auteurs anciens *persona;* leurs divers emplois et leur nombre prodigieux, 63 et suiv., tome II. Un de ces masques à deux faces représentant, à ce que l'on croit, Socrate et sa femme Xantippe, 82, *ibid.*, pl. 158. On a découvert dans les fouilles de Pompéi plusieurs masques scéniques faits en pierre, et d'une proportion fort au-dessus de la nature, 139, *ibid.*, pl. 186.

Mazaniello, homme de la lie du peuple, et chef de la terrible sédition qui plongea, en 1647, la ville de Naples dans les plus affreuses calamités : récit abrégé de cette sédition; caractère, succès, démence, mort tragique de Mazaniello, 336 à 346, tome I. Mazaniello haranguant le peuple, 340, *ibid.*,

pl. 71. Son portrait, 349, *ibid.*, pl. 73.

Mazzara, ville autrefois considérable, a donné son nom à une des trois grandes divisions de la Sicile, 198 et suiv., t. IV. Vue de la place publique de Mazzara, pl. 476.

Mazocchi, savant antiquaire. Son opinion sur les établissemens des différentes républiques grecques en Italie, 437, tome II.

Médailles concernant les cirques et les jeux circéens, 39 à 43, tome II, pl. 146. Médaille de Septime Sévère représentant un combat d'animaux; description de ce combat par Dion, 43, *ibid.*, pl. 147. Médaille de Tibère frappée en l'honneur de ce prince, en reconnaissance de la reconstruction de plusieurs villes dans l'Asie mineure, 213, *ibid.*, pl. 214.

Médailles relatives au Précis historique des révolutions de Naples et de Sicile, 418, tome II, pl. 282.

Médailles des empereurs romains dont les noms méritent d'être conservés dans la mémoire des hommes, et quelques médailles de Romains célèbres, 418, tome II, pl. 283.

Médailles de l'ancienne ville de Naples, lorsqu'elle était colonie grecque, 418, tome II, pl. 284 et 285.

Médailles des hommes célèbres que la Grande-Grèce a produits, 433, tome II, pl. 287.

Médailles de la Grande-Grèce. De l'Apulie, 444, tome II, pl. 288. De Lucerie, 449, *ibid.*, pl. 289. De Brundusium et Hydruntum, 452, *ibid.*, pl. 290. De Tarente, 458, *ibid.*, pl. 291. De Siris, 460, *ibid.*, pl. 292. De Pestum, 466, *ibid.*, pl. 293 et 294. De Cosenza, 479, *ibid.*, pl. 295. De Pétilie et Crotone, 485 et 490 et suiv., *ibid.*, pl. 296. De Locres, 498, *ibid.*, pl. 297.

Médailles de la Sicile. Notice et description sommaire de ces médailles; princes qui ont régné autrefois dans cette île, 529 à 572, t. IV, pl. 540 à 558.

Mégare, ville ancienne de la Sicile, près du mont Hybla, détruite, 439, tome IV.

Melissa (tour de), château isolé sur une éminence près de Strongoli, dans la Calabre citérieure, 92, tome III, pl. 352.

Melita, nom que portait anciennement l'île de Malte (*Voir* la note, 336, tome IV), plus anciennement appelée *île d'Ogygie*, 344 et 345, *ibid.* Quartier ou canton de la Melleha abondant en miel et en toutes sortes de plantes balsamiques. (*Voir* la note, 346, *ibid.*)

Messine. Sa description; différentes vues de cette ville, prises et dessinées telles qu'elles étaient avant l'époque du 5 février 1783. Vues du phare ou détroit de Messine. Plan du port et de la citadelle, 413 à 440, tome III, pl. 404 à 411. Messine renversée par un tremblement de terre, le 5 février 1783, 365, *ibid.*, pl. 402. Relation de ce tremblement de terre, 365 à 374, *ibid.* Vue du port de Messine, dessiné avant février 1783, 259, *ibid.*, pl. 401. Voir *Tremblemens de terre.*

Métaponte, ancienne ville de la Lucanie dans la Grande-Grèce, célèbre par le séjour qu'y fit Pythagore. Temple de Métaponte, un des monumens les plus conservés de la Grande-Grèce, 462, tome II. Vues et détails des restes curieux de ce temple, 53 et suiv., tome III, pl. 334 et 335.

Milliarium aureum, colonne ou milliaire doré, d'où l'on com-

mençait à compter le premier pas de chaque mille en partant de Rome, 235, tome III, pl. 400.

Mililli, petite ville située près du mont Hybla en Sicile; manière d'y recueillir le miel, 438, tome IV.

Minturnes, ville et ancienne colonie grecque sur les bords du Lyris, dans la Campanie. Marais de Minturnes, où Marius fut arrêté par les ordres de Sylla, 315 et suiv., tome II.

Misène (Cap de), ainsi appelé du nom d'un des compagnons d'Énée, 185, tome II. Vue des restes de quelques constructions antiques et des débris d'un ancien théâtre, faisant partie d'une des maisons de Lucullus, 287, *ibid.*, pl. 231.

Môle de Gaëte, bâti sur les ruines de Formies, 348, tome II, pl. 249.

Môle de Naples. Vue de ce môle, 152, tome I, pl. 18.

Mont Cassin, ancienne et célèbre abbaye de Bénédictins située à quinze lieues de Naples, dans la Campanie; fondée par saint Benoît en 320. Description de cette maison, de son église; ses richesses; peintures célèbres de Solimène et de Luca Giordano. Vue du cloître et de l'entrée de cette abbaye, 338 à 345, tome II, pl. 245.

Monte Nuovo, volcan formé par une éruption du 29 septembre 1538, 267, tome II, pl. 225. Relations de ce terrible événement, écrites dans le temps même par Falconi et Toledo, témoins oculaires, 269 à 276, *ibid.*

Monte Reale, petite ville de la Sicile, à trois milles de Palerme, avec une riche abbaye de Bénédictins, dotée par Guillaume-le-Bon, 150, tome IV.

Monte Rosso, un des volcans qui entourent la base de l'Etna, d'où sortit, en 1669, la fameuse éruption de lave qui engloutit et renversa presque entièrement la ville de Catane, 8, tome IV. Description de ce volcan par de Dolomieu, 43 et suiv., *ibid.*

Montrone. Scène singulière d'improvisateurs italiens, 12 et suiv., tome I.

Motya, ancienne ville de la Sicile, située dans une petite île près du cap Lilibée. Siége de Motya par Denys-le-Tyran, rapporté par Diodore. Courage de ses habitans, 191, tome IV.

Muséum de Portici, dans lequel on a renfermé la collection des antiquités trouvées à Herculanum, 360 et suiv., tome I. Leur transport au Muséum de Naples ou Palais des Etudes, 438, *ibid.*, pl. 136.

N.

Nains. Goût des anciens pour ces figures difformes, 437, tome I, pl. 133, 134 et 135.

Naples; beauté de sa situation, sa richesse, sa population, 36, tome I. Carte du royaume, 117, *ibid.*, pl. 1. Sa description géographique, 118, *ibid.* Carte de son golfe et de ses environs, 120, *ibid.*, pl. 3. Son plan géométral, 122, *ibid.*, pl. 4. Deux vues de Naples prises sur le bord de la mer, 126, 127, *ibid.*, pl. 5 et 6. Autres vues de la ville et du golfe, prises du palais Capo di Monte et du château Saint-Elme, 127 et 129, *ibid.*, pl. 7 et 8.

Naumachies. Description de ce genre de spectacle chez les Romains. Elles n'existaient pas du temps de la république; les premières ont eu lieu sous César. Passion des Romains pour ces sortes de fêtes : une des plus célèbres et des plus barbares en même temps fut donnée sous l'empereur Claude. Anecdote singulière à ce sujet, rapportée par Dion. Vue d'une naumachie antique, 96 et suiv., tome II, pl. 170 et 171. On voit à Taormina, en Sicile, les restes d'une ancienne construction à laquelle on donne improprement ce nom de *naumachie*, et dont il n'existe plus aujourd'hui qu'une partie de muraille soutenue par des arcades, 469, tome III, pl. 421. Voyez *Taormina*.

Naxos, ancienne ville de la Sicile près de Taormina; entièrement détruite, 475, t. III.

Nébrodes (Monts) ou *Herculéens*; vue prise dans ces montagnes, 109, tome IV, pl. 455.

Negro (Fiume), rivière de la Basilicate, qui se perd sous terre dans l'espace de huit milles, près de la petite ville de Diana, 174, tome III. Voyez la *Pertosa*.

Néri (Saint-Philippe de). Vue du portail de l'église de ce nom à Naples, 142, tome I, pl. 10. Autre vue de l'intérieur de cette église, 143, *ibid.*, pl. 11.

Néron. Passion de cet empereur pour les cirques, les jeux, les spectacles, 40, tome II. Il fait périr sa mère Agrippine, et ordonne ensuite des obsèques magnifiques en son honneur, 41, *ibid.* Ruines de l'ancien palais de ce prince, dont il ne reste que des étuves brûlantes pratiquées dans l'épaisseur d'une montagne près de Bayes, 277, tome II, pl. 226. Luxe, recherche, magnificence de Néron; fêtes données aux Romains par cet empereur, 279, *ibid.*

Nicastro, ville de la Calabre ultérieure dans les montagnes de l'Apennin. Vues et description de cette ville, 154 et suiv., tome III, pl. 373 et 374.

Nicolo dell' Arena, hospice de religieux Bénédictins sur le mont Etna, près la région des bois, 23, tome IV.

Nicosia, une des villes les plus considérables du centre de la Sicile, 90, tome IV.

Noblesse du royaume de Naples. Est divisée en cinq siéges ou classes, 303 et 304, tome I. Mœurs et manière de vivre de la noblesse napolitaine, sa passion pour le faste, 307 et 308, *ibid.*

Nocera, l'ancienne Nuceria, ville de la Grande-Grèce, autrefois célèbre, est nommée aujourd'hui *Nocera di Pagani*. Temple antique converti en église, et orné de marbres les plus rares. Coupe et élévation de ce monument, 206, tome III, pl. 392 et 393.

Noto, une des trois divisions de la Sicile, 452 et suiv., tome IV. Détail et description de cette partie de l'île, et de ses volcans éteints, par le commandeur de Dolomieu, 468 à 493, *ibid.* Campagnes du Val di Noto, 469, *ibid.*, pl. 534. Pic volcanique, 476, *ibid.*, pl. 535.

O.

Obélisques égyptiens. Auguste fit enlever d'Egypte et conduire à Rome les deux premiers obélisques que l'on y ait vus;

leur hauteur prodigieuse, d'une seule pierre de granit, 35, tome II. Autre obélisque de cent pieds de haut; moyens que les anciens employaient pour les transporter, rapportés par Pline; leurs ornemens ou caractères hiéroglyphiques, 36 et suiv., *ibid.*, pl. 146.

Ocrea, sorte d'armure antique dont on se servait pour se couvrir les jambes dans les combats et les joûtes ou fêtes militaires, conservés à Portici, et gravés, pl. 541. (Voir les fragmens d'armures dessinés autour des médailles de Denys l'Ancien et Denys second, 532, tome IV.)

Œuf (château de l'), à Naples. Sa situation; bâti, à ce qu'on croit, sur les ruines d'un palais de Lucullus, 132, tome I. Il y a encore à Naples un autre château fort, appelé *Castello nuovo*, qui fut bâti, sur les dessins de la Bastille, par Charles d'Anjou, 134, *ibid.*

Otrante, l'ancienne Hydruntum, ville et colonie grecque dans la Grande-Grèce, 22, tome III, pl. 329. Siége de cette ville par les Turcs en 1480. Courage des Otrantains; fermeté du comte de Marco, qui en était le gouverneur, 24 et 25, *ibid.*

Ovide. Description des cirques des Romains, 12 et suiv., tome II.

P.

Pagliapoli (tour de), située dans le golfe où était l'antique ville des Locriens Epizephyriens, 124, tome III, pl. 362.

Palais de Capo di Monte, à Naples, bâti sur les dessins de Van Vitelli; curieux, à cause des richesses qui y sont conservées en tableaux, en livres et en antiquités, 127 et suiv., tome I, pl. 7.

Palais des Etudes, à Naples; sa description, emploi auquel il est destiné, 131, tome I. Vue de ce palais, 438, *ibid.*, pl. 136.

Palais de la reine Jeanne, à Naples, improprement appelé ainsi; par qui il fut bâti. Vue de ce palais, 146, tome I, pl. 14.

Palais du roi de Naples. Vue de cet édifice, 145, tome I, pl. 13.

Palerme, l'antique Panormos, la capitale et la plus belle ville de la Sicile. Vues de la ville et du port, 121 et suiv., tome IV, pl. 457 et 458. Cassaro, rue principale de Palerme. Mœurs de ses habitans. Courses de chevaux, et prix distribués aux vainqueurs, 132 à 138, *ibid.*, pl. 461 et 462. Fêtes de Sainte-Rosalie, 134 et suiv., *ibid.*, pl. 460.

Palma, gros bourg de la Sicile où se fait un commerce considérable de fruits. Vue de ce bourg, 302, tome IV, pl. 500.

Pandosia. Il y avait deux villes de ce nom dans la Grande-Grèce, l'une dans la Lucanie, et l'autre dans le Brutium; différentes opinions à ce sujet, 63, tome III.

Pantomimes. Goût des Romains pour ces sortes de spectacles; ce qu'en dit Lucien. Bathylle et Pilade, célèbres acteurs en ce genre. Anecdote singulière sur ce Pilade, rapportée par Macrobe, 70 et suiv., tome II.

Papyrus, plante aquatique, ou espèce de roseau que les anciens retiraient d'Égypte, et qui croît également en Sicile, sur les bords de l'Anapus et de la fontaine de Cyanée, près de

Syracuse. Description et propriétés de cette plante, bien célèbre dans l'antiquité, 417 et suiv., tome IV. Vue de l'Anapus et des marais dans lesquels on trouve cette plante, 417, *ibid.*, pl. 525. Le papyrus dessiné d'après nature, 419, *ibid.*, pl. 526.

Pausilippe. Vue et description de la grotte de Pausilippe; sa longueur et ses dimensions dans le roc où elle a été taillée, 150, tome I, pl. 17. Autre vue de la grotte, prise en y entrant du côté de Pouzzol, 152, *ibid.*, pl. 19. Vue prise au-dessus de la grotte de Pausilippe, 165, *ibid.*, pl. 28. Vue de la côte de Pausilippe, 166 et 167, *ibid.*, pl. 30 et 33. Vue du quai de Pausilippe, 168, *ibid.*, pl. 34.

Peinture. Notice abrégée sur les différentes écoles de cet art en Italie. Ecole de Florence, 171, tome I. Ecole romaine, 174, *ibid.* Ecole de Bologne, 176, *ibid.* Ecole vénitienne, 181, *ibid.* Quels sont les meilleurs peintres originaires de Naples, 169 et suiv., *ibid.*

Peintures antiques d'Herculanum. Choix qui en a été fait dans cet ouvrage, 368 et suiv., tome I. Centauresse allaitant un de ses petits, 369, pl. 76. Les centaures, 370, *ibid.*, pl. 77 et 78. La marchande d'amours, 371, *ibid.*, pl. 79. La bacchante et le monstre marin, 373, *ibid.*, pl. 80. Le repas antique, 374, *ibid.*, pl. 81. Prêtresse de Bacchus, 377, *ibid.*, pl. 82. Nymphe cueillant une fleur, 377, *ibid.*, pl. 83. Arabesques d'Herculanum, 378, *ibid.* La cigale et le perroquet, 379, *ibid.*, pl. 84. L'amour conduisant un char traîné par des cygnes, 379, *ibid.*, pl. 85. Le sacrifice, 380, *ibid.*, pl. 86. Tableaux de salle à manger, 380, *ibid.* Vases et corbeilles de fruits, même page, pl. 87. Eschyle dictant une de ses pièces, 381, *ibid.*, pl. 88. Concert antique, 382, *ibid.*, pl. 89. Les danseurs de corde, 383, *ibid.*, pl. 90. Allusion satirique au poëme de l'Enéide, 384, *ibid.*, pl. 91. Scènes comiques, 384, *ibid.*, pl. 92 et 93. Arabesques égyptiens, 386, *ibid.*, pl. 94 et 95. Danseuses d'Herculanum, 388, *ibid.*, pl. 96 et 97. Frises ou bas-reliefs peints à Herculanum, 390, *ibid.*, pl. 98. Cérémonies et sacrifices égyptiens, 391, *ibid.*, pl. 99 et 100. Silène, 394, *ibid.*, pl. 101. Une bacchanale, 394, *ibid.*, pl. 102. La victoire, 394, *ibid.*, pl. 103. Une danseuse, 395, *ibid.*, pl. 104. Le faune et la bacchante, 395, *ibid.*, pl. 105. Bacchantes, 395, *ibid.*, pl. 106 et 107. Oreste et Pylade, 396, *ibid.*, pl. 108. Méthode des anciens pour enlever ces peintures à fresque de dessus les murailles, décrite par Varron; a été de nouveau employée pour les retirer des ruines d'Herculanum, 367 et 368, *ibid.*

Pellegrino, écrivain moderne, né à Capoue; description de la Campanie par cet auteur, 297, tome II.

Pelore (cap), un des trois angles de la Sicile, 447, tome IV.

Pertosa (la), village de la Basilicate, lieu où le Fiume Negro reparaît par cascades après s'être perdu sous terre l'espace de huit milles. Vue de ce lieu, 176, tome III, pl. 378.

Pescaire (marquis de), un des meilleurs généraux de son temps au service d'Espagne; fit usage, le premier, de la poudre pour les mines au siége

de Bresse. Son tombeau, 163, tome I, pl. 26.

Petilia. Il y a eu dans la Grande-Grèce deux villes de ce nom, l'une en Lucanie, et l'autre dans le Brutium; cette dernière devint fameuse par le siége qu'en fit Annibal, 484, tome II.

Peuetia, petite contrée de la Grande-Grèce, entre la Pouille et la terre d'Otrante; les deux villes les plus connues de cette partie de l'Italie ont été Barium et Egnatia, 450, tome II.

Peutinger (carte de) ou *Théodosienne*, seul monument des anciens Romains relatif à la géographie; indique toutes les voies et les grandes routes de l'empire romain, 234 et suiv., tome III, pl. 398. Voie publique des anciens Romains, pl. 399. (Voir la note page 234.) Quelles étaient les principales voies de l'Italie, toutes en partant de Rome, 245, *ibid.*

Phallum ou *Priapes*. Culte des anciens pour ces sortes de représentations obscènes. Les femmes les portaient à leur cou comme ornemens, 436, tome I, pl. 135. Un de ces phallum servant d'enseigne à Pompéi; ce qu'en pense Hamilton, 108, tome II. Vue d'un des côtés de maisons de la rue principale de Pompéi, où l'on voit le phallum incrusté sur l'un des piliers d'une porte, 140, *ibid.*, pl. 188. Inscription antique trouvée à Pompéi, rapportée à ce sujet, et expliquée par Winckelmann, 106, tome II.

Philistis, reine de Sicile. On ignore le temps où elle a existé. Inscription grecque gravée sur les gradins du théâtre de Syracuse, qui prouve que cette princesse a régné sûrement dans cette ville. Médailles de Philistis, 537, tome IV, pl. 542.

Phare ou *Détroit de Messine*, vu du côté de la Calabre, en arrivant à Reggio, 134, tome III, pl. 366.

Piazza, ville de Sicile, située dans le Val di Noto. Vues des environs de cette ville, 452 et suiv., tome IV, pl. 530 et 531.

Piemontèse (région). Fertilité prodigieuse de cette partie de l'Etna, 40, tome IV.

Pierres gravées et peintures antiques, lampes, etc., relatives aux courses des chars, 44 et suiv., tome II, pl. 148 à 151. Pierres antiques représentant des courses de char, 45, *ibid.*, pl. 152 et 153. Cornaline représentant un char attelé de vingt chevaux, 46, *ibid.*, pl. 154. Autres pierres gravées représentant des acteurs et différens masques scéniques, 79 et suiv., *ibid.*, pl. 155 à 167. Masques scéniques, 89, *ibid.*, pl. 168. Pierre gravée représentant un acteur devant un masque gigantesque, 91, *ibid.*, pl. 169. Le Potier, pierre antique gravée, 415, *ibid.*, pl. 279. Jupiter foudroyant les Titans, 416, *ibid.*, pl. 280. Pierre obsidienne, autrefois fort recherchée; était souvent employée à faire des miroirs, à cause de l'extrême poli dont elle était susceptible. Pline cité à ce sujet, 80, *ibid.* (Voir la note.)

Pinna marina. Coquillage de mer, dont les anciens retiraient une soie très fine, et propre à former les étoffes les plus légères. Cette étoffe, presque transparente, était appelée *Tarentinidiæ*, parce que c'était à Tarente qu'elle se fabriquait, 390, tome I.

Pisciarelli. Sources d'eaux chaudes et minérales sortant des rochers qui entourent la Solfaterra, 221, tome II, pl. 218.

Piscina admirabile. Conserve d'eau près de Bayes et de Misène; monument antique, remarquable par sa singulière conservation, 287, tome II, pl. 231.

Piscines. Celles de Pollion (Vidius), renommé par sa cruauté et sa gourmandise; l'on trouve les restes de ces piscines près du village appelé *Mare Piano*, aux portes de Naples, 187, tome II.

Pline le jeune. Récit de la mémorable éruption du Vésuve qui détruisit la ville d'Herculanum et celle de Pompéi, en l'an 79 de J.-C., 217 et suiv., tome I. Voyez *Vésuve*.

Pœstum, appelée anciennement par les Grecs *Possidonia*, ville célèbre de la Grande-Grèce, dans la principauté citérieure de Salerne. Vues et description des trois temples de Pœstum; excellence de son territoire; abondance de ses roses, si célébrées par les anciens auteurs, 178 et suiv., tome III, pl. 379 à 385.

Polichinelle. Origine de ce rôle bizarre à Atella, près de Capoue, 326, tome II. Bronze antique représentant une figure de Polichinelle, rapporté par le marquis Capponi, 83, tome II, pl. 159. Son pendant cité par Caylus, 84, *ibid.*, pl. 160.

Polignano (grottes de), formées par la nature dans des rochers, sur le bord de la mer, près de l'abbaye San Vito di Polignano, dans la terre d'Otrante, 573, tome II, pl. 320 et 321.

Polixènes, poète célèbre de l'ancienne Sicile; anecdote connue sur ce poète, que Denys le Tyran avait envoyé aux carrières de Syracuse, pour le punir d'avoir osé critiquer ses vers, 400 et 401, tome III.

Polla (la), village de la Basilicate, au bas d'une montagne sous laquelle passe le Fiume Negro. Inscription curieuse, 174 et 175, tome III.

Pompéi, ville antique près du Vésuve, ensevelie sous les cendres de ce volcan l'an 79, et à la même époque qu'Herculanum, 103 et suiv., tome II. Description de ses édifices et antiquités; porte de Pompéi, 103, *ibid.*, pl. 172. Vue de l'entrée et rue principale de Pompéi, 104, *ibid.*, pl. 173. Temple d'Isis; ses détails. Vues et plan géométral; son rétablissement, 109 à 124, *ibid.*, pl. 174 à 179. Maison de campagne de Pompéi; son plan, son rétablissement, 126 à 138, *ibid.*, pl. 180 à 184. Tombeau de la prêtresse Mammia, 138 et 139, *ibid.*, pl. 185 et 186. Vue d'un temple grec; plan et élévation de ce temple, 140, *ibid.*, pl. 187 et 189. Camp ou quartier des soldats à Pompéi, vu et dessiné sous divers aspects; rétablissement de cet édifice, 143 à 152, *ibid.*, pl. 191 à 196, et 199 à 201. Vue d'une maison de campagne bâtie sur les murs de Pompéi, 153, *ibid.*, pl. 197. Caveau découvert à Pompéi, 153, *ibid.*, pl 198.

Porcelet (Guillaume), seul Français qui fut excepté du massacre des Vêpres Siciliennes. Respect que ses vertus avaient inspiré aux Siciliens, 76, t. I. C'est par erreur qu'il est dit dans le Précis historique, en parlant de l'hommage rendu à la vertu dans la personne de ce Guillaume Porcelet, qu'il était gouverneur de l'île de Calafatimi. Il n'y a point d'île de ce nom, mais bien une petite ville en Sicile appelée *Calata-*

fimi, près du lieu où était l'antique Segeste.
Portici, maison de plaisance du roi de Naples, située au pied du Vésuve; curieuse, à cause de la collection des antiquités retirées de l'ancienne ville d'Herculanum, 359, tome I. Voyez *Muséum*.
Porto Julio, ancien port Jules, construit par Agrippa près du lac Lucrin. On en voit encore quelques débris, 260, tome II. Agrippa y prépara la flotte avec laquelle il combattit Pompée, 266, *ibid.*, et la note, même page.
Poussin. Plusieurs tableaux de ce peintre français dans divers palais et églises de Naples. Un, entre autres, qui a pour sujet une fuite en Egypte, 205, tome I, pl. 49. Autres tableaux du même peintre au palais du duc de Torre, 201, *ibid.*, pl. 45 et 46.
Pouzzol (Golfe de); son ancienne célébrité, ainsi que celle de tout ce canton, autrefois si habité et si recherché par les Romains, 180 et suiv., t. II. Sa carte, pl. 203. A été longtemps enseveli sous les eaux de la mer. Description de la ville actuelle de Pouzzol, place publique; piédestal d'une statue de Tibère, 205 et suiv., *ibid.*, pl. 212 et 214. Jardin des Camaldules, 211, *ibid.*, pl. 213. Amphithéâtre de Pouzzol, 214, *ibid.*, pl. 215.
Pozzolane, terre volcanique dont les anciens se servaient dans leurs constructions. Carrière principale d'où l'on tire la pozzolane, 188, tome II, pl. 206. Chemin qui conduit aux carrières, 189, *ibid.*, pl. 207.
Presepi. Description de ces enfantillages napolitains, les prix excessifs que l'on emploie à les construire et à les décorer, 335, tome I.
Proserpine (Lac de), près Castro Giovani, en Sicile, l'antique Enna, 103, t. IV, pl. 451.
Puglia (la), la Pouille, anciennement l'Apulie. Seconde division de la Grande-Grèce, son étendue, ses villes principales, 443 et suiv., tome II.
Pyramide ou colonne élevée par les Syracusains en mémoire de la défaite des Athéniens, 436, tome IV, pl. 528. Autre en l'honneur de Marcellus après la prise de Syracuse, 437, *ibid.*
Pyrites, substance sulfureuse. Différentes espèces de pyrites, leur abondance dans le sein de la terre. Sont une des principales causes des tremblemens de terre. Servent d'aliment aux volcans et aux feux souterrains, 168, tome II.
Pyrophore. Ce que c'est, qui l'a inventé, et comment, 167, tome II.
Pyrrhus, roi d'Épire, épouse la fille d'Agathocles; est appelé par les Syracusains pour les défendre contre les Carthaginois. Ses médailles, 535, tome IV, pl. 541.
Pythagore (Ecoles de) établies en même temps que les républiques grecques; célébrité de ce philosophe; sa manière d'enseigner; sa mort, etc., 437 et suiv., tome II. Temple de Metapontum, bâti, dit-on, par ce philosophe, 56, t. III. Vues des restes de cet ancien monument, 53 et 55, *ibid.*, pl. 334 et 335. Voyez *Métaponte*.

R.

Recupero, chanoine de la ville de Catane, fort instruit sur l'histoire et les révolutions de l'Etna. Ses observations sur les couches alternatives de laves et de terres végétales, 291, tome I.
Reggio (Environs de), jardin continuel, un des pays les plus fertiles de la terre, 135, t. III, pl. 367. Anciennement Rhegium, une des plus célèbres villes de l'antique Brutium. Détails sur cette ville, 135 et suiv., *ibid.* Vue de la ville et du port, pl. 368.
Réglisse, une des principales productions de la Calabre citérieure; ateliers où elle se fabrique à Corigliano, 81, tome III, pl. 349.
Resina (Vue du village de); sa position au pied du Vésuve, sa fertilité, 297, tome I, pl. 66.
Rocca Imperiale, petite ville moderne aux confins de la Basilicate et de la Calabre citérieure, avec un château bâti par Frédéric II, 71 et 72, tome III, pl. 341.
Rome. Description très abrégée de Saint-Pierre de Rome, et des monumens antiques les plus curieux de cette ville. Le Panthéon, le Colisée, les Obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, etc., 16 et suiv., tome I.
Rosalie (sainte), très révérée à Palerme, 126, tome IV. Procession du char et de la châsse de cette sainte, les extravagances qui l'accompagnent, 134 et suiv., *ibid.*, pl. 460. Course de chevaux, 136, *ibid.*, pl. 461. Marche triomphale du vainqueur à la course, 137, *ibid.*, pl. 462. Vue de la grotte de Sainte-Rosalie au haut du mont Pellegrino, près de Palerme, 143, *ibid.*, pl. 463.

S.

Salentum, ancienne ville de la Grande-Grèce dans l'Yapigie; on ignore où elle était située, il n'en reste plus vestige, 452, tome II.
Salerne, ville capitale de la principauté de ce nom, 194, tome III, pl. 386. Vues intérieure et extérieure de son église cathédrale, 198 à 202, *ibid.*, pl. 387 et 388. Ancienne église abandonnée à cause de sa vétusté, 202, *ibid.*, pl. 389.
San-Laurenzo della Padula, riche chartreuse de la Basilicate dans les montagnes de l'Apennin, 171, tome III.
San Vito, riche abbaye de Cordeliers dans la Pouille, 571, tome II, pl. 319. Voyez *Grottes de Polignano*.
Scaurus (Emilius), édile. Fit construire à ses frais à Rome un théâtre magnifique. Description de ce théâtre par Pline, 55 et suiv., tome II.
Schedone, élève du Corrège; un des meilleurs peintres de l'école de Naples, 196 et 197, tome I. L'un de ses tableaux, pl. 38. Autre tableau de ce maître, 204, *ibid.*, pl. 48.
Sciacca, autrefois *Thermæ Selinuntinæ*, une des plus anciennes villes de la Sicile; patrie d'Agathocles. Quelques détails sur cet homme célèbre, 220 et 221, tome IV.

Sculptures. Bas-relief en marbre représentant la Tragédie. Masques scéniques, 89, t. II, pl. 168. Autre bas-relief antique représentant une scène de l'*Andrienne* de Térence, 84, *ibid.*, pl. 161. Deux autres qui représentent des courses de chars dans les cirques, l'un conservé à Foligno, et l'autre au palais Colonne, à Rome, 33, *ibid.*, pl. 145. Voyez *Statues* et *Bronzes.*

Scylla (Ecueil ou rocher de). Ce qu'en dit Virgile. Vues de ce rocher, 143 et suiv., tome III, pl. 369 et 370.

Scyllatium, ancienne ville du Brutium dans la Grande-Grèce, remplacée aujourd'hui par Squillace, 491 et suiv., t. II. Vue de Squillace, 111, t. III, pl. 359.

Segeste. Temple de Segeste, un des monumens antiques les plus conservés de la Sicile, 163 à 175, tome IV. Différentes vues de ce temple, plan, élévation, etc., pl. 467 à 471.

Sel ammoniac. Manière dont on le recueille sur la superficie et les voûtes de la Solfaterra, 218, tome II.

Selinunte, ancienne ville de la Sicile, et l'une des plus somptueuses en monumens, 201 à 214, tome IV. Différentes vues des ruines de cette ville, pl. 477 à 480.

Sinuessa, ancienne ville grecque de la Campanie, près de Minturnes; colonie romaine établie à Sinuessa, 317 et suiv., t. II. Voyez *Campania Felice.*

Siris, ancienne ville de la Lucanie, dont les médailles seules annoncent l'existence, 459, tome II.

Soletta, bourg dans la terre d'Otrante, qu'on suppose mal à propos être l'antique ville de Salente. Diverses opinions à ce sujet, 17 et suiv., tome III, pl. 327.

Solfaterra, appelée par Strabon *Forum Vulcani*, 162, tome II. Vue de ce volcan, sa description, son état actuel et ses productions volcaniques, 217, *ibid.*, pl. 217. Moyens dont on se sert pour y recueillir le soufre, 219, *ibid.*

Solimène. Vie abrégée de ce peintre, dignités qu'il reçut de l'empereur Charles VI; ses grands talens et sa facilité. Immense composition peinte dans l'église de Giesu Nuovo, dont le sujet est Héliodore chassé du temple, 191 à 193, tome I, pl. 35. Groupes de ce peintre, 198, *ibid.*, pl. 39 et 40. Plafond d'une sacristie dans l'église des Dominicains, 203, *ibid.*, pl. 47. Plusieurs autres peintures de cet artiste célèbre, 209, *ibid.*, pl. 54, 55, 56 et 57. Vue de sa maison sur le Vésuve, 296, *ibid.*, pl. 65.

Sora (Vues de l'île de), près du mont Cassin. Appartient au prince de Piombino. Cascades formées par les deux rivières du Fibrinus et du Lyris, aujourd'hui le Garigliano; lieu devenu célèbre par la naissance de Cicéron; il y avait conservé une maison qu'il aimait de préférence à toute autre, 345, tome II, pl. 246 et 247.

Sorrente (côte de), formée entièrement de montagnes volcaniques qui présentent les sites les plus agréables et les plus fertiles; vin excellent, 224 et suiv., tome III, pl. 396 et 397. Ville de Sorrente. Ancienne Surrentum, située près de la côte, sur un promontoire où était un temple de Minerve bâti par Ulysse, 228, *ibid.*

Soude (Cendre de la). Manière de la préparer. Commerce principal de Marsala en Sicile, 197, tome IV.

Soufre de Palma. Manière de l'extraire, 301, tome IV.

Sperlinga, la seule ville de la Sicile qui se soit refusée au massacre des Français lors des Vêpres Siciliennes. Vue de son château, 88, tome IV, pl. 447.

Squillace, ville moderne de la Calabre ultérieure, bâtie sur une montagne près des ruines de l'antique Scyllatium, 111, tome III, pl. 359.

Squinzano, très beau village dans la terre d'Otrante, entre Brindes et Lecce, 13, t. III, pl. 325.

Statues trouvées à Herculanum, le plus grand nombre en bronze, déposées à Portici, 399 et suiv., tome I. Statues équestres et en marbre des Balbus. Détails sur ces consuls, 406 et suiv., *ib.*, pl. 111 et 112. Autres retirées des fouilles d'Herculanum, 414 à 419, *ibid.* Mercure, Junon, Silène, la Victoire, Vénus, Diane, la Fortune, Faune endormi, Canefores, Amazone, Séleucus Nicanor, l'Amour, une Danseuse, un Danseur, etc., pl. 113 à 127. Voyez *Bronzes.* Statues de Bacchus, de Vénus et de Priape, trouvées au temple d'Isis à Pompéi, 111, tome II. Celle de Tibère à Pouzzol. On ignore ce qu'elle est devenue; il ne reste que le piédestal avec une inscription en l'honneur de cet empereur, 211, *ib.* Voy. *Inscriptions.*

Stésicore, ancien poète de la Sicile, cité par Cicéron, Horace, 397, tome III.

Stromboli (île de), 518 et suiv., tome IV. Vue de Stromboli, pl. 538 et 539. Voyez *Lipari.*

Strongoli, ville et riche principauté de la Calabre citérieure, qui a succédé à l'ancienne Petilia, république grecque, 93 et suiv., tome III, pl. 353.

Sucre de la Sicile; n'est plus cultivé que dans un seul endroit de cette île, à seize milles de Syracuse, 426, tome IV.

Sybaris, ancienne ville de la Lucanie, dans la Grande-Grèce, renommée dans l'antiquité par ses richesses, par le luxe, la mollesse et la vie voluptueuse de ses habitans; fut ruinée par les Crotoniates. Reconstruite depuis par les Athéniens, elle prit le nom de *Thurium*, puis celui de *Copia*, que lui donnèrent les Romains. Ses médailles, 468 à 476, tome II. Description et vue de la plaine délicieuse où était située Sybaris, 83 et suiv., tome III, pl. 350. Autre vue du même vallon de Sybaris, prise du haut des Apennins, près de Castro Villani, 165, *ibid.*, pl. 376. Voyez *Corigliano.*

Syracuse, la plus célèbre et l'une des plus anciennes villes de la Sicile, fondée sept cent cinquante-huit ans avant J.-C., 393, tome III. Relation du siége de cette ville, prise par Marcellus, 406 et suiv., *ibid.* Vue générale de Syracuse, 363, tome IV, pl. 509. Lazaret et vue intérieure du port, 365, *ibid.*, pl. 510. Plan géométral de la ville antique; ses différens quartiers, 367, *ibid.*, pl. 511. Description de cette ville par Cicéron, 369 et suiv., *ibid.* Fontaine d'Aréthuse, 371, *ib.*, pl. 512. Restes du temple de Minerve, 376, *ibid.*, pl. 513. Restes du théâtre, 283, *ibid.*, pl. 514. Intérieur et extérieur des latomies, 386 et suiv., *ibid.*, pl. 515, 516 et 517. Grotte nommée *Oreille de Denys*, 389, pl. 518. Détails sur ces fameuses excavations, qui servaient de prisons, 389 à 394, *ibid.*

T.

Table comparative des différens temples et monumens antiques de la Sicile, 215, tome IV, pl. 481.

Tancrède de Hauteville, gentilhomme normand, dans le onzième siècle, et au temps des croisades, fait plusieurs conquêtes en Sicile; ses enfans se les partagent. Le pape leur donne l'investiture de la Sicile, 56 et suiv., tome I.

Taormina, en Sicile. Plusieurs vues de ce lieu, de ses environs, de ses antiquités, 448 et suiv., tome III, pl. 414 et 415. Ruines de l'ancien théâtre, 450, *ibid.*, pl. 416. Vue de l'avant-scène de son théâtre, 452 et suiv., *ibid.*, pl. 417. Plan géométral du même théâtre, et rétablissement du proscenium ou avant-scène, 462 et suiv., *ibid.*, pl. 418 et 419. Vue de l'Etna, prise de l'avant-scène du théâtre de Taormina, 466 et suiv., *ibid.*, pl. 420. Vue de constructions antiques, vulgairement connues sous le nom de *Naumachie*, 469, *ibid.*, pl. 421. Vue de l'Etna, prise de la maison des Augustins à Taormina, 474, *ibid.*, pl. 422.

Tarente, ancienne ville de la Grande-Grèce, dans l'Yapigie, fondée, suivant Horace, par les Lacédémoniens. Superbe théâtre des Tarentins; il cause la perte de cette république, long-temps la rivale de Rome, 454 et suiv., tome II. Vues et détails de la Tarente moderne, 40 à 50, t. III, pl. 332 et 333.

Tarentule, espèce d'araignée; sa description, 51, tome III.

Temples d'Agrigente. Vues et détails du temple de la Concorde, un des monumens les plus conservés de la Sicile, 243 et suiv., tome IV, pl. 486 et 487. Son plan géométral, 248 et suiv., *ibid.*, pl. 488. Temple de Junon dans la même ville, 241 et suiv., *ibid.*, pl. 485. Ce qui reste des anciens monumens et édifices de cette ville ne présente plus que des monceaux de ruines. Débris du temple d'Esculape, 250 et suiv., *ibid.*, pl. 489. Tombeau de Theron, 253, *ibid.*, pl. 490. Ruines du temple d'Hercule, 255, *ibid.*, pl. 491. Portion d'entablement d'un chapiteau de colonne du temple des Géans, 258 et suiv., *ibid.*, pl. 492. Ruines du temple de Castor et Pollux, 265, *ibid.*, pl. 493. Débris d'une ancienne piscine, 266, *ibid.*, pl. 494. Rochers escarpés qui entouraient l'ancienne Agrigente, 272, *ibid.*, pl. 495. Campagnes d'Agrigente, 276, *ibid.*, pl. 496, 497 et 498. Population de cette ville célèbre; détails curieux, luxe prodigieux de ses habitans. Gélias, le plus riche des Agrigentins, 278 à 282, *ibid.*

Temple de Junon Lacinienne, près de Crotone. Ses ruines colossales indiquent un des plus vastes monumens qui aient existé dans l'antiquité; détruit par Annibal, 101 et suiv., tome III, pl. 355.

Temple d'Isis, à Pompéi. Vue et description des ruines de cet ancien édifice, 109 et suiv., tome II, pl. 174. Première vue de ce temple, rétabli sur la partie latérale avec la représentation d'une cérémonie relative au culte d'Isis, 112, *ibid.*, pl. 175. Second rétablissement de ce temple, vu de face, 114, *ibid.*, pl. 176. Son plan géométral; divers détails et ornemens, 117, *ibid.*, pl. 177. Fragmens de ce temple, 124, *ibid.*, pl. 179.

Temple de Jupiter Sérapis, à Pouzzol. Richesse de cet édifice; beauté de ses marbres, 192, tome II, pl. 208. Ses ruines, 193, *ibid.*, pl. 209. Plan géométral, 197, *ibid.*, pl. 210. Rétablissement, 201, *ibid.*, pl. 211. On présume que les ruines de ce temple ont été couvertes par les matières sorties de la Solfaterra, lors de l'éruption de ce volcan, en 1198, 217, *ibid.* Restes d'un temple antique sur le bord du lac Averne: on ne peut trop déterminer à quelle divinité il avait été consacré. Autres restes d'un temple qu'on croit avoir été consacré à Apollon, près le même lac, 258 et suiv., *ibid.* (*Voir* la planche 224.)

Temple de Minerve, à Syracuse, aujourd'hui église cathédrale de cette ville. Vue de ce temple, 376, tome IV, pl. 513. Restes de celui de Diane dans la même ville de Syracuse, 378, *ibid.*

Temples de Pestum. Voy. *Pestum*.

Termini. Origine de cette ville; a succédé à celle d'Hymère; ses bains chauds. Vue de Termini, de son port, et d'une partie des côtes de la Sicile, 111 et suiv., tome IV, pl. 456.

Terracina, ville moderne sur le bord de la mer, près du môle de Gaëte. Rochers sur lesquels était située l'ancienne Anxur, ville des Volsques; ces rochers furent coupés à pic par les Romains pour le passage de la voie Appienne, encore très conservée et très entière dans toute cette partie du royaume de Naples. Ruines du palais de Théodoric, 346, tome II, pl. 248.

Terra Nuova, ville de la Sicile, qui prétend, de même que celle d'Alicata, remplacer l'antique ville de Gela, 305, t. IV.

Tessere, sorte de contremarque antique faite en ivoire, ou billet à vue pour procurer l'hospitalité à celui qui en était le porteur, 146, tome IV.

Théâtre d'Herculanum; sa description, son plan, sa coupe, son élévation, 1 et suiv., t. II, pl. 139 et 140. Des théâtres des Romains, 47 et suiv., *ibid.* Quelques détails succincts sur les théâtres de Scaurus, de Curion, de Marcellus, de Pompée, 55 et suiv., *ibid.* Etendue de ces théâtres; détails sur les masques et sur les acteurs, 63 et suiv., *ibid.* Détails sur les représentations théâtrales, 79 et suiv., *ibid.*, pl. 155 et 156.

Théâtre de Pompéi, 149 et suiv., tome II. Celui de Misène; on croit qu'il faisait partie d'une maison de campagne de Lucullus, 287 et suiv., *ibid.*, pl. 231. Restes de celui de Minturnes, 316, *ibid.*

Théâtre d'Atella, une des plus anciennes villes de la Campanie; elle avait donné son nom à un genre de pièces très bouffonnes et très libres, que l'on nommait *Atellanes*, 325, t. II.

Théâtre de Syracuse. Vue et description de ce monument, 383, tome IV, pl. 514. Vue d'une partie de ses gradins, 411, *ibid.*, pl. 523.

Théâtre de Taormina, en Sicile, le plus vaste et le plus conservé de tous les anciens monumens en ce genre, 450 et suiv., tome III, pl. 416 et 417. Description de ce théâtre par Dorville; Vitruve et Perrault cités à ce sujet, 453 et suiv., *ibid.* Plan géométral et rétablisse-

ment, 462 et suiv., *ibid.*, pl. 418 et 419. Voy. *Taormina*.
Théocrite, ancien poète sicilien; a excellé dans les poésies pastorales. Traduction du commencement d'une de ses idylles par Voltaire, 398, tome III.
Theron, prince ou tyran d'Agrigente; ses médailles, 538, t. IV. (Voir page 536, pl. 542.)
Thon (description de la pêche du) à Trapani, 180 et suiv., tome IV.
Thurium, ancienne ville de la Grande-Grèce, qui a succédé à la fameuse Sybaris, mais dont il n'existe pas plus de traces de l'une que de l'autre, 85, tome III.
Tibère. Piédestal d'une statue élevée à cet empereur dans la place publique de Pouzzol, 211, tome II, pl. 214. Son séjour à Caprée; description de cette île, 211 et suiv., t. III.
Tombeau d'une prêtresse d'Isis, nommée Mammia, trouvé à Pompéi; sa description. Vue prise dans son enceinte, 138 et suiv., tome II, pl. 185 et 186. Tombeaux antiques près de Pouzzol; on en rencontre surtout un très grand nombre au lieu appelé *Campi Elysei*, près de Bayes, 286, *ibid.* Autres plus considérables près de Capoue, 335 et suiv., *ibid.*, pl. 239 à 244.
Tombeau antique dans la cathédrale de Girgenti, 236, t. IV, pl. 484. Vue d'un autre tombeau à Agrigente, connu vulgairement sous le nom de *tombeau de Theron*, 253, *ibid.*, pl. 490. Autres à Syracuse, dans l'intérieur de la ville ancienne, 408 et suiv., *ibid.*, pl. 522. Celui d'Archimède découvert par Cicéron, 410, *ibid.*
Tombeau de Virgile, à Naples, 153, tome I, pl. 21. De Jean de Caraccioli, 157, *ibid.*, pl. 22. De Sannazar, 159, *ibid.*, pl. 23. Du roi André, 160, *ibid.*, pl. 24. Du comte de Lautrec (Odet de Foix), 162, *ib.*, pl. 25. Du marquis de Pescaire, 163, *ib.*, pl. 26. De Boëmond, prince d'Antioche, à Canose, 7, t. II, pl. 312.
Torre (le Père de la); ses remarques sur les éruptions du Vésuve, 232, tome I, et en particulier sur l'éruption de 1779, 270 et suiv., *ibid.* Voyez *Vésuve*.
Torre dell' Annonciata. Vue de ce bourg, situé au pied du Vésuve. Inscription qu'y fit placer Emmanuel Fonseca, vice-roi de Naples, 292 et suiv., tome I, pl. 63. Vue de la grande rue de ce bourg, 295, *ib.*, pl. 64.
Torre di Policoro, château qui appartenait autrefois aux Jésuites, bâti près du territoire où était anciennement la ville d'Heraclea, 60 et suiv., t. III, pl. 338.
Trani, ville moderne dans la Pouille; sa grande église bâtie par les Normands, enrichie de colonnes antiques, 560 et suiv., tome II, pl. 313.
Trapani, autrefois *Drepanum*, ancienne ville de la Sicile, bâtie par Amilcar l'an de Rome 493; renommée aujourd'hui par ses salines et par la pêche du Thon, 178 et suiv., t. IV, pl. 473.
Trè Castagne, bourg très peuplé sur les flancs de l'Etna, près Catane, 489, t. III, pl. 425.
Tremblemens de terre de Messine et des deux Calabres, depuis le 5 février jusqu'en mai 1783, 253 à 260, tome III. Lettre du chevalier Hamilton à la Société Royale de Londres, dans laquelle il rend compte de ce terrible événement, 261 à 293, *ibid.* Autre description de ces mêmes tremblemens de terre de la Calabre, faite par le commandeur de Dolomieu, 297 à 357, *ibid.* Relation du tremblement de terre de Messine, par M. Lallement, vice-consul de France, 365 à 374, *ibid.*
Trépieds antiques trouvés à Herculanum. Un en bronze dédié à Apollon, 421, t. I, pl. 128. Un autre dédié à Priape; ses détails, ses ornemens, 422, *ibid.*, pl. 130.
Tribunaux de Naples. Leur appel au tribunal supérieur, et de là au conseil souverain. Note sur les gens de loi, 314, t. I.
Tripergola, bourg détruit et enseveli sous terre par la mémorable éruption de Monte Nuovo, en 1538, 269, t. II. (Voy. *Monte Nuovo*.)
Trogile, un des ports qui entouraient la ville de Syracuse; connu par le récit que quelques historiens nous ont laissé de la prise de cette ville célèbre, 407, tome III. (Voir la note.)
Tropæa, petite ville dans la Calabre ultérieure; différentes vues de cette ville et de ses environs, 147 et suiv., tome III, pl. 371 et 372.

V.

Val de Demoni, une des grandes divisions ou provinces de la Sicile. Origine de ce nom. Villes principales de cette partie de l'île, 381, tome III.
Vallette (Cité), dans l'île de Malte. Description de ses principaux édifices, 319, tome IV. Carte ou plan géométral de la ville de Malte, et des fortifications dont elle est environnée, 347 et suiv., *ibid.*, pl. 507 et 508.
Varra (procession de la), à Messine; sa description, 431 et suiv., tome III.
Vases antiques. Premiers vases dont se servaient les anciens; faits en forme de cornes d'animaux, 375, tome I. Plusieurs de ces vases trouvés à Herculanum, et représentés dans différentes peintures antiques, 375 et 380, *ibid.*, pl. 81 et 87. Vases antiques peints, connus improprement sous le nom de *vases étrusques*, et qu'on doit appeler *vases campaniens*; leurs descriptions et représentations à la manière des Etrusques, 384 à 414, tome II, pl. 252 à 278. Vase antique très curieux servant de fonts baptismaux dans l'église de Saint-Janvier, à Naples, 214, *ibid.*
Velia ou *Helia*, ancienne ville de la Lucanie, dans la Grande-Grèce; son port cité par Virgile, 466 et 467, tome II.
Vêpres siciliennes, le 29 mars 1282, 74, tome I.
Vésuve. Diverses citations de quelques anciens historiens sur la situation et la forme de ce volcan; de l'ancienneté de ses feux; récit d'une de ses plus terribles éruptions, par Pline le Jeune, 217 et suiv., tome I. Dates des éruptions du Vésuve les plus connues, 231, *ibid.* Détails et récits de plusieurs de ses éruptions, par différens auteurs. Description de celle de 1767, par le chevalier Hamilton, 249 et suiv., *ibid.* Autre éruption arrivée en 1779, 273, *ibid.*, pl. 58. Vue du Vésuve calme, 284, *ibid.*, pl. 59. Le même en éruption, 286, *ibid.*, pl. 60. Vue du Monte Sant-Angelo, sur lequel il y a une maison de Camaldules, 290, *ibid.*, pl. 61. Le Vésuve, vu du côté de Portici, 299,

ibid., pl. 67. Vue des laves du Vésuve sur le bord de la mer, près de Portici, 299, *ibid.*, pl. 68. Maison de Solimène, sur le Vésuve, 296, *ibid.*, pl. 65. Ce volcan est resté dans le plus grand repos pendant plus de quatre siècles de suite, depuis 1139 jusqu'en 1631, 248, t. II. (Voyez *Astruni.*)

VIRGILE. Tombeau de Virgile, près de Naples; état actuel de ce monument, 153, tome I, pl. 21. Peinture antique du genre le plus burlesque, ayant rapport au poëme de l'*Enéide*, 384, *ibid.*, pl. 91. Constructions antiques connues sous le nom d'*Ecoles de Virgile*; doivent plutôt être regardées comme les débris de l'habitation de Lucullus, 187, t. II, pl. 205.

VITRUVE. Cité sur la construction des théâtres des anciens. Note, 462, tome III.

Volcans (Causes et origine des), 161 et suiv., tome II. Formés par les pyrites et matières bitumineuses qui se trouvent dans les entrailles de la terre; éruptions déterminées par le concours de l'eau, 175 et suiv., *ib.* Volcans éteints des Champs Phlégréens, 246 et 247, *ibid.* Sentiment du chevalier Hamilton sur les volcans, 268, *ibid.*

Volcans éteints du Val di Noto, en Sicile. Mémoire, par le commandeur de Dolomieu, 468 à 493, tome IV, pl. 534 et 535.

W.

WINCKELMANN. Antiquaire célèbre, cité sur une inscription trouvée à Pompéi, 107, t. II. Son sentiment sur les vases antiques appelés *vases étrusques*, 384 à 414, *ibid.*

Y.

Yaci. Château de ce nom bâti sur des rochers ou écueils de lave, près de Catane. Description de ces laves, par le commandeur de Dolomieu, 1 et suiv., tome IV, pl. 435.

Yapigie, aujourd'hui terre d'Otrante, une des divisions de la Grande-Grèce; ses détails, ses villes, etc., 450, tome II.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

ERRATA.

DANS LES SOMMAIRES.

Page 152, lig. 30, à Médiomatricum, *lisez* chez les Médiomatriques.
307, lig. 35, Wahal, *lisez* Nabal, *et voyez la note, p.* 528.

DANS LE TEXTE LATIN.

Page 336, lig. 27, oppida, *lisez* oppidum, *et v. la note, p.* 524.

DANS LA TRADUCTION.

Page 311, lig. 8, Lybie, *lisez* Libye.
313, 29, rapelle, *lisez* rappelle.
339, 13, acompagné, *lisez* accompagné.
343, 8, plutôt, *lisez* plus tôt.

DANS LES NOTES.

Page 359, lig. 34, *Vespasianio*, lisez *Vespasiano.*
380, 7, Polorc. *lisez* Poliorc.
382, 28, quelque, *lisez* quel que.
387, 6, κλαίουσ' ἐπὶ, *lisez* κλαίουσ'· ἐπὶ.
405, 21, *pecuniasque*, lisez *pecuniamque.*
435, 29, *et*, lisez *vel.*
479, 1, *ferme*, lisez *fere.*
506, 4, *conficiunt*, lisez *conficiant.*
507, 24, *unde aucta Judæis res*, lisez *unde auctæ Judæorum res.*
509, 30, Cest, *lisez* C'est.

DANS LE TOME IV.

Page 55, lig. 18, Ohon, *lisez* Othon.
76, 22, et. prout, *lisez* et, prout.
320, 6, XI, *lisez* VI.
Au tableau des légions, 1re colonne, lig. 11, I, 6, *lisez* I, 67.
Page 439 (dernière ligne), dix-neuvième, *lisez* dix-huitième.
440, lig. 7, *supprimez* 50 et.

DATE DUE

GL NOV 13 1985			